Octobre-Décembre. —Tome XXVIII

MERCVRE
DE
FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVIII

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

STÉPHANE MALLARMÉ

—

Tous ceux qui ont aimé ce haut esprit et cet homme parfait ressentent à cette heure une inexprimable tristesse. Une existence admirable et chère s'interrompt.Stéphane Mallarmé est mort.

La vie lui fut avare et fourbe. Il ne lui demandait pourtant rien de ce qu'on exige d'elle d'ordinaire. Il voulut simplement être et être pour penser. Le reste lui importait peu, car nul ne fut mieux que lui épuré des bassesses humaines. Il ne rechercha jamais ce à quoi s'acharne le commun des vivants, et cela par une sorte d'indifférence naturelle à tout ce qui ne servait pas ses visées spirituelles. Il n'emprunta qu'à lui-même la substance de ses architectures idéales. C'est en elles qu'il se contentait. Il ne posséda guère que soi. Il n'eut besoin pour vivre de rien de particulier. Nous

aurons connu par lui un sage et un héros. Il était vénéré de tous ceux qui croient encore que la dignité humaine est dans la méditation et la solitude. Il représentait à nos yeux le Poète, et c'est dans cette attitude qu'il reste debout dans nos mémoires.

Souvenez-vous. Sa bonté supérieure condescendit à tous. Personne ne mit jamais plus de grâce et de politesse à accueillir les amitiés qui venaient à lui et qu'il faisait siennes avec une fidélité exacte et scrupuleuse. Le respect pour son œuvre et son caractère lui attira, il y a quinze ans, l'hommage de la jeunesse d'alors. Son influence fut considérable, diverse et féconde par cela même qu'on n'apprenait de lui que le devoir de chacun envers soi. On admirait un homme si hautement désintéressé de toutes les petitesses, voué entièrement à une recherche si nouvelle, si hardie et si difficile, qu'elle est, je crois, sans seconde dans aucune littérature. Stéphane Mallarmé était à part dans la nôtre. Il avait tracé autour de lui un cercle magique où il accomplissait les rites de sa mystérieuse incantation. Ceux mêmes qui résistèrent plus ou moins à l'attrait de ses écrits restèrent liés par le charme de sa parole. J'en appelle à ses auditeurs de tous les temps, aux amis de sa jeunesse comme à ceux qui n'accédèrent que plus tard à la précieuse intimité de ses propos. L'impression que laissa Stéphane Mallarmé à ces interlocuteurs habituels ou passagers fut unique. Cette voix qui s'est tue à jamais disait des choses charmantes et des mots éternels.

L'intérêt passionnant des entretiens de Stéphane

Mallarmé n'était point seulement dans l'agrément qu'il savait leur donner par le tour délicieux et l'art exquis de sa causerie. Certes, il était minutieux et profond, inattendu et subtil, logique et paradoxal ! Mais outre ce premier plaisir superficiel, on ressentait une émotion plus secrète et plus mystérieuse. Rien ne pouvait distraire Stéphane Mallarmé du monologue intérieur de sa pensée, il y retournait par des détours imprévus et des labyrinthes compliqués ; il en revenait toujours à lui-même, et, si on peut dire, il se continuait tout haut. Alors, l'entendre parler, c'était l'entendre travailler, assister un instant à sa recherche de la vérité. Il voulut trouver le sens de tout, la signification universelle, être le Poète de la Connaissance.

C'est à cette recherche que sa parole nous faisait participer et dont elle nous laissait entrevoir le résultat. Une œuvre devait le fixer à laquelle le maître faisait fréquemment allusion. Cette œuvre, dont on suivait d'année en année la préparation continuelle quoique secrète, existe-t-elle ou la Mort, du vent de son aile néfaste, vient-elle d'en disperser en désordre les notes innombrables, les feuillets précieux et inachevés ?

Nous le saurons, hélas ! mais, quoi qu'il arrive, notre crainte est rassurée en partie. Stéphane Mallarmé nous a livré, par avance et à défaut du monument définitif, ce qu'on en pourrait appeler des indices admirables dans ses poèmes et ses essais. Ce sont les indéniables fragments d'une des plus extraordinaires structures mentales qui fut jamais. Nous y trouvons, de ce vaste esprit, l'étalon, sinon la mesure. Nous en voyons les courbes les plus significatives et les angles les

plus nécessaires, l'assise, sinon le pinacle, et les arabesques principales. Il y manque l'architecture finale. Ces précieux préliminaires contiennent la méthode de son génie.

Cela suffit pour situer Stéphane Mallarmé à sa juste place spirituelle, au sommet le plus aigu et le plus pur de la rêverie humaine.

Visitons donc pieusement ce cloître qui, « quoique brisé, exhalerait, au promeneur, sa doctrine ». Des fleurs délicieuses et belles s'enroulent aux piliers rompus. *Hérodiade* se tient debout sous l'arceau en sa robe de pierreries verbales. Le *Faune* y flûte ses métaphores. La *Musicienne du Silence* y donne la main à l'*Apparition*. Personne ne passe là sans y cueillir une strophe ou une image dont s'embaumera sa mémoire ou s'ornera son souvenir. C'est ainsi que Stéphane Mallarmé participe à la couronne poétique de la France. Il a ajouté à l'anthologie nationale quelques-uns de ses plus solennels et de ses plus délicats chefs-d'œuvre. Son vers distille un suc subtil et cristallin. Le philtre en est puissant et magique...

C'est ainsi que j'ai revu en pensée Stéphane Mallarmé, durant la triste veillée qui suivit l'annonce de sa mort et précéda le rendez-vous funèbre, où ne manqua presque aucun de ceux qui se devaient de former le cortège désolé de ces nobles et simples funérailles.

Nous revîmes cette petite maison de Valvins qui, pour tant d'étés encore, aurait dû abriter celui qui en avait fait le lieu préféré de sa solitude et de

sa rêverie. Puis vint l'heure du cruel adieu autour de la terre ouverte, au soleil, là où quelque dalle de pierre figurera, gravée d'un nom immortel, sur le repos du poète, comme la page, à jamais massive et inerte, d'un Livre.

HENRI DE RÉGNIER.

SONNET ADRESSÉ A M. MALLARMÉ LE JOVR OV IL EVT CINQVANTE ANS

—

Cinquante heures de nuit préparatoire, ô Maître !
Demain s'éblouiront d'aurore, et nous saurons
A l'ombre magistrale errante sur nos fronts
Qu'on a vu sourdre l'or et la lumière naître.

Eux aussi vont jurer que pas un ne fut traître
Au doigt qui désignait l'aube rouge des troncs.
Le jour croît. Vous verrez tous les mauvais larrons,
Qui fuyaient de vous suivre au désert, reparaître !

Ils donneront à qui méprisa leur troupeau
La gloire qu'ils rêvaient de pourpre sur leur peau
Et les lauriers d'argent piqués aux fers de lance ;

Mais nous n'entendrons pas ces voix soûles de bruit,
Car nous aurons coupé pour le plus pur silence
Sous vos pieds créateurs les roses de la nuit.

17 mars 1892.

PIERRE LOUYS.

THRÈNE

—

Si l'on te disait : Maître !
Le jour se lève ;
Voici une aube encore, la même pâle ;
Maître, j'ai ouvert la fenêtre,
L'aurore s'en vient encor du seuil oriental,
Un jour va naître !
— Je croirais t'entendre dire : Je rêve.

Si l'on te disait : Maître, nous sommes là,
Vivants et forts,
Comme ce soir d'hier, devant ta porte ;
Nous sommes venus en riant, nous sommes là,
Guettant le sourire et l'étreinte forte,
— On nous répondrait : Le Maître est mort.

Des fleurs de ma terrasse,
Des fleurs comme au feuillet d'un livre,
Des fleurs, pourquoi ?
Voici un peu de nous, la chanson basse
Qui tourne et tombe,
— Comme ces feuilles-ci tombent et tournoient —
Voici la honte et la colère de vivre
Et de parler des mots — contre ta tombe.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

ROSA ALCHEMICA

—

O béni et heureux soit-il, celui qui, connaissant les mystères des dieux, sanctifie sa vie et purifie son âme en célébrant sur les montagnes des festins et de saintes purifications.

EURIPIDE.

Il y a plus de dix ans maintenant que, pour la dernière fois, j'ai rencontré Michael Robartes, et pour la première et la dernière fois aussi, ses amis et ses compagnons d'études. C'est alors qu'ayant été témoin de leur fin tragique, j'ai subi ces étranges expériences qui produisirent en moi un changement tel que mes écrits devinrent de moins en moins intelligibles et populaires, et que je fus un moment sur le point de prendre l'habit de saint Dominique. Je venais de publier *Rosa Alchemica*, un petit ouvrage sur les Alchimistes, quelque peu dans la manière de Sir Thomas Browne, et j'avais reçu de nombreuses lettres de croyants aux sciences occultes, me reprochant ce qu'ils appelaient ma timidité, car ils ne pouvaient croire qu'une sympathie, même aussi évidente, ne fût autre que la sympathie de l'artiste, à demi faite de pitié, pour toute chose, qui, en quelque âge que ce soit, a agité le cœur des hommes. Dès mes premières recherches, j'avais découvert que leur doctrine n'était pas seulement une pure fantaisie chimique, mais une philosophie qu'ils appliquaient au monde, aux éléments et à l'homme lui-même; et que s'ils cher-

chaient à transformer en or les métaux vulgaires, ce n'était là, simplement, qu'une partie de l'universelle transmutation des choses en quelque divine et impérissable substance; et cela me permit de faire de mon petit livre une fantastique rêverie sur la transmutation de la vie én art et un cri d'infini désir vers un monde fait entièrement d'essences.

J'habitais alors, rêvant ce que j'avais écrit, en un des vieux quartiers de Dublin, cette maison que mes ancêtres avaient rendue fameuse par l'influence qu'ils eurent sur les affaires de la cité et les amitiés qu'ils entretinrent avec les hommes renommés de leurs générations ; et je sentais un inhabituel bonheur d'avoir réalisé un rêve longtemps caressé et conformé ma demeure et mes habitudes à l'expression de ma doctrine préférée. Les portraits d'un intérêt plus historique qu'artistique avaient été enlevés ; une vieille tapisserie, toute des nuances bleu et bronze des paons, tombait sur les portes, excluant toute intrusion banale et toute activité inesthétique; et lorsque je regardais la Crivelli et méditais sur la rose que tient à la main la Vierge, rose dont la forme est si délicate et précise qu'elle semble plus une pensée qu'une fleur, ou quand mes yeux se portaient sur l'aube grise et les ravissantes figures de Francesca, je savais ressentir toute l'extase du chrétien sans son esclavage à la règle et à la coutume; lorsque je méditais sur les antiques dieux et déesses de bronze, pour l'achat desquels j'avais hypothéqué mes biens, je connaissais toutes les joies de beauté variée du païen sans ses terreurs de la destinée implacable, ni ses labeurs de sacrifice; et je pouvais aller à ma bibliothèque, dont tous les livres sont reliés de cuir empreint d'ornements compliqués et de couleurs soigneusement choisies : Shakespeare en l'orange de la gloire du monde, Dante en le morne rouge de sa colère, Milton en le gris bleuté de son calme for-

mel; et j'expérimentais ce qu'il me plaisait des passions humaines sans leur amertume et insatiablement. J'avais rassemblé autour de moi tous les dieux parce que je ne croyais en aucun, et j'expérimentais tous les plaisirs parce que je ne me donnais à aucun; je me tenais à part, individuel, indissoluble, miroir d'acier poli: je regardais, dans le triomphe de cette conception, les oiseaux de Héra, resplendissants aux lueurs du feu comme s'ils eussent été orfévris de joyaux; et à mon esprit, pour lequel le symbole est une nécessité, ils semblaient les gardiens des portes de mon univers, écartant tout ce qui n'était pas d'une beauté aussi opulente que la leur; et un moment je pensai, comme j'avais pensé en maint autre moment, qu'il était possible de dérober à la vie toute amertume, sauf l'amertume de la mort; alors une pensée qui avait à chaque fois suivi cette pensée, m'emplit d'une douleur infinie. Toutes ces formes, cette madone et sa pureté féconde, ces ravissantes figures chantant en les lueurs du matin, ces divinités de bronze et leur impassible dignité, ces apparences fantastiques se ruant de désespoir en désespoir appartenaient à un monde divin où je n'avais aucune part; et chaque expérience, quelque profonde, chaque perception quelque exquise qu'elle ait été, m'apporterait le rêve amer d'une énergie sans limites que je ne connaîtrais jamais, et même dans mes moments de majeure perfection, je serais toujours deux *moi*, l'un considérant avec des yeux appesantis l'instant de bonheur de l'autre. J'avais entassé autour de moi l'or obtenu dans les creusets des autres, mais le rêve suprême de l'alchimiste, la transmutation du cœur exténué en un infatigable esprit, était aussi loin de moi, je n'en doutais pas, qu'il l'avait été d'eux aussi. Je me tournai vers ma dernière acquisition; une série d'appareils alchimiques qui, le trafiquant de la rue Le

Pelletier me l'avait assuré, autrefois avaient appartenu à Raymond Lulle, et comme je rapprochais l'*alambic* de l'*athanor* et posais à côté d'eux le *lavacrum maris*, je compris la doctrine alchimique, que tous les êtres, divisés depuis le grand abîme où les esprits errent, — un et cependant multitude — sont exténués et je sympathisai, en l'orgueil de ma science, avec la soif consumante de destruction qui faisait veiler à l'alchimiste, sous ses symboles de lions et de dragons, d'aigles et de corbeaux, de rosée et de salpêtre, la recherche d'une essence qui dissoudrait toutes les choses mortelles. Je récitai la neuvième clé de Basilius Valentinus, dans laquelle il compare le feu du dernier jour au feu d'un alchimiste et le monde au creuset de l'alchimiste; et j'aurais voulu que nous sachions que tout doit se dissoudre avant que s'éveille la divine substance, or matériel et immatérielle extase. En fait, j'avais dissous le monde mortel et je vivais parmi les immortelles essences, mais je n'avais obtenu aucune extase miraculeuse. En pensant à ces choses, j'avais écarté les rideaux et je regardais dans l'obscurité; et il semblait à mon imagination troublée que tous ces petits points de lumière, remplissant l'espace, étaient les creusets d'innombrables alchimistes divins, qui, dans un continuel labeur, convertissent le plomb en or, la lassitude en extase, les corps en âmes, l'obscurité en Dieu, et à la pensée de leur parfait labeur, ma mortalité me devint pesante et, comme tant de rêveurs et d'artistes en nos temps l'ont fait, j'implorai la naissance de cette parfaite beauté spirituelle qui seule pourrait soulever nos âmes lourdes de tant de rêves.

II

Ma songerie fut interrompue par un retentissant heurt du marteau de la porte d'entrée de la maison, ce dont je m'étonnai grandement, car personne jamais ne me visitait, et j'avais ordonné aux domestiques de faire toutes choses en silence, de crainte que ne se brisât le rêve de ma vie intérieure. Eprouvant quelque curiosité, je résolus d'aller à la porte moi-même, et, prenant sur la cheminée un des flambeaux d'argent, je descendis l'escalier. Les domestiques devaient être absents, car quoique le son eût retenti dans chaque coin et crevasse de la maison, il n'y avait aucun émoi dans les salles du bas. Je me souvins que, si rarement ayant besoin d'eux, ma part de vie étant si petite, ils avaient fini par aller et venir à leur gré, me laissant souvent seul pendant des heures. Le vide et le silence d'un monde dont je n'avais rien gardé que le rêve, m'accablèrent soudain et je frissonnai en soulevant le loquet. Je trouvai devant moi Michael Robartes que je n'avais vu depuis des années. Son inculte chevelure rousse, ses yeux farouches, ses lèvres frémissantes et ses vêtements négligés et grossiers lui donnaient le même aspect qu'il avait quinze ans auparavant, quelque chose d'un débauché, d'un saint, et d'un paysan. Il était récemment arrivé en Irlande, me dit-il, et désirait me voir pour m'entretenir de sujets importants, et certes les seuls sujets importants, pour lui et pour moi. Sa voix m'évoquait visiblement nos années d'études à Paris, et me rappelant ce pouvoir magnétique qu'autrefois il avait eu sur moi, à cette inconséquente intrusion, une légère crainte mêlée à beaucoup de gêne m'envahit. Puis je le précédai dans le large escalier que Swift avait monté, plaisantant et raillant, et Curran

aussi, contant des histoires et citant les auteurs grecs, en des jours plus simples, avant que les cerveaux des hommes, subtilisés et compliqués par le mouvement romantique dans l'art et la littérature, n'eussent commencé à redouter la venue de quelque révélation inimaginée. Je sentis ma main trembler et vis la lueur des bougies plus qu'il n'était naturel, vaciller et flotter sur les mœnades des vieux panneaux français, les faisant ressembler aux êtres primordiaux prenant forme dans les ténèbres confuses et vides. Quand la porte fut close et que fut tombée entre nous et le monde, la tenture aux paons scintillant comme de multicolores flammes, je sentis sans pouvoir comprendre comment que quelque chose de singulier et d'inattendu allait survenir. Je remis le flambeau sur la cheminée où j'aperçus renversé et répandant son contenu un petit encensoir de bronze, sans chaînes et serti à l'extérieur de fragments de porcelaine peinte par Orazio Fontana, et que je remplissais d'antiques amulettes. Je me mis, pour rassembler mes idées, à ramasser les amulettes et à les remettre dans l'encensoir, avec l'habituelle vénération qui me semble due aux choses si longtemps liées aux espérances et aux craintes secrètes. « Je vois, dit Michael Robartes, que vous êtes encore passionné d'encens, et je puis, moi, vous montrer un encens plus précieux que tous ceux que vous connaissez. » En parlant il prit de mes mains l'encensoir et versa les amulettes en un petit tas entre l'alambic et l'athanor. Je m'assis, et il s'assit alors auprès de la cheminée, puis il resta là un moment fixant la flamme et tenant l'encensoir dans sa main. « Je suis venu vous demander quelque chose, dit-il, et tandis que nous causerons, cet encens, de son doux parfum, emplira la chambre et pénétrera nos pensées. Je le tiens d'un vieillard de Syrie qui me conta l'avoir fait avec des fleurs de

la même espèce que celles qui étendirent leurs lourds pétales de pourpre, sur les mains, sur la chevelure et sur les pieds du Christ dans le jardin de Gethsemane et l'enveloppèrent de leur lourde haleine jusqu'à ce qu'il eût crié contre la croix et sa destinée. » Il secoua d'un petit sac de soie un peu de poussière dans la cassolette qu'il posa à nos pieds ; il alluma la poudre d'où jaillit un flot de fumée bleue qui monta et s'étendit sous le plafond, puis flotta et redescendit, tel le banyan de Milton. Cela me plongea, comme le fait souvent l'encens, dans un léger assoupissement, de sorte que je tressaillis en entendant la voix de Robartes qui disait : « Je suis venu ici vous poser la même question que je vous posai déjà à Paris, puisque vous avez quitté Paris pour éviter d'y répondre. »

Il avait tourné vers moi ses yeux que je voyais étinceler aux lueurs du feu et je lui répondis : « Vous voulez parler de ce projet de m'initier à votre Ordre de la Rose Alchimique ? Mais, j'ai refusé à Paris, alors que j'étais plein de désirs insatisfaits, et maintenant que j'ai arrangé ma vie selon mes vœux, irai-je consentir ? »

« Vous avez changé grandement depuis lors, répondit-il. J'ai lu vos livres et je vous trouve maintenant parmi toutes ces images et je vous comprends mieux que vous-même, car j'ai rencontré maints et maints rêveurs au même carrefour. Vous avez exclu le monde et rassemblé les dieux autour de vous et si vous ne vous jetez pas à leurs pieds, vous serez toujours plein de lassitude et irrésolu ; car un homme doit oublier qu'il est misérable dans le tracas et le fracas de la multitude en ce monde et dans le temps. » Puis, il murmura quelque chose que je ne pus entendre comme à quelqu'un que je ne pouvais voir.

Un instant la chambre sembla s'obscurcir, ainsi que toujours lorsqu'il allait accomplir quelque

singulière expérience, et, dans les ténèbres, les paons sur les tentures des portes semblaient étinceler de couleurs plus intenses. Je secouai cette illusion qui, pensai-je, était simplement causée par la mémoire et par la fumée crépusculaire de l'encens, car je ne voulais pas admettre qu'il pût maîtriser ainsi mon esprit affranchi maintenant, et je dis :

« En accordant même que j'eusse besoin d'une croyance spirituelle et d'une forme quelconque d'adoration, pourquoi irais-je à Eleusis et non au Calvaire ? » Il se pencha en avant et se mit à parler avec une intonation légèrement rythmique, et tandis qu'il parlait, j'avais à lutter encore avec l'ombre, comme de quelque nuit plus vieille que la nuit du soleil, qui commença à ternir la clarté des bougies et à effacer les petites lueurs aux coins des cadres des tableaux et sur les divinités de bronze, et à changer le bleu de l'encens en pourpre épaisse, tandis qu'elle laissait les paons s'animer et briller comme si chaque différente couleur eût été un esprit vivant. J'étais tombé dans un rêve profond à travers lequel sa voix m'arrivait comme d'une grande distance. « Et cependant il n'y a personne qui communie avec un seul Dieu disait-il, et plus un homme vit en imagination et plus il accroît sa compréhension, plus il rencontre de dieux et plus il leur cause et plus il vient sous le pouvoir de Roland qui sonna dans la vallée de Roncevaux la dernière trompette de la volonté et du plaisir du corps, et de Hamlet qui les vit périr et disparaître et soupira, et de Faust qui les chercha aux lieux supérieurs et inférieurs du monde et ne put les trouver, et de toutes ces divinités innombrables qui revêtirent des corps spirituels en les esprits de nos poètes et de nos romanciers modernes, et sous le pouvoir des antiques divinités qui depuis la Renaissance ont re-

gagné tous leurs anciens cultes, sauf le sacrifice des oiseaux et des poissons, l'odorante suavité des guirlandes et la fumée des encens. La multitude pense que l'humanité s'est fait à elle-même ces divinités, et qu'elle peut les défaire encore ; mais nous, qui les avons vues passer en ornements superbes et en robes soyeuses, qui les avons entendues parler de leur voix réelle alors que nous étions prosternés avec des transes mortelles, nous savons qu'elles font et défont sans cesse l'humanité qui n'est en vérité que le tremblement de leurs lèvres. »

S'étant levé, il se mit à marcher et il devint ainsi, dans mon rêve éveillé, la navette qui tissait une toile de pourpre immense dont les replis multipliés emplissaient la chambre. Autour de nous un silence inexplicable s'était fait, comme si tout, excepté la navette et la toile, était reculé jusqu'au bout du monde. « Ils sont venus à nous ; ils sont venus à nous, recommença la voix, tous ceux qui ont hanté vos rêveries, tous ceux que vous avez rencontrés dans les livres. Voici Lear, la barbe humide encore de la tempête, et il rit parce que vous vous êtes cru une existence, vous qui n'êtes qu'une ombre, et parce que vous le supposiez une ombre, lui qui est un dieu éternel ; et voici Béatrice, les lèvres entr'ouvertes pour un sourire, comme si toutes les étoiles allaient disparaître en un soupir d'amour ; et voici la mère de ce dieu d'humilité qui a jeté sur les hommes un si grand charme, qu'ils ont tenté de dépeupler leurs cœurs pour qu'il y pût régner seul, mais elle tient en sa main la rose dont chaque pétale est un dieu ; et voici — oh ! combien doucement elle s'avance — voici Aphrodite, sous un crépuscule tombant des ailes d'innombrables passereaux, et voici les grises et blanches colombes à ses pieds. » Du fond de mon rêve, je le vis étendre son bras gauche et de sa

main droite on eût dit qu'il caressait des ailes de colombe. Je fis un violent effort qui sembla presque me déchirer en deux ; et je lui dis en me forçant à quelque assurance : « Vous voudriez m'entraîner dans un monde indéfini qui me remplit de terreur ; et pourtant un homme n'est grand qu'autant qu'il peut obliger son esprit à réfléchir toutes choses avec l'indifférente précision d'un miroir. » Je paraissais être parfaitement maître de moi et je continuai, mais plus vite : « Je vous ordonne de me quitter à l'instant, car vos idées et vos fantaisies ne sont que les illusions qui s'insinuent comme des larves dans les civilisations en décadence et dans les esprits qui s'affaiblissent. » Une soudaine colère m'avait envahi, et saisissant l'alambic sur la table, je le soulevais et allais le lancer sur lui, lorsque les paons sur la tenture de la porte derrière lui semblèrent grandir immensément ; alors l'alambic s'échappa de mes mains, et je fus submergé sous un flot de plumes de bronze vertes et bleues, et comme je me débattais désespérément, j'entendis une voix lointaine qui disait : « Notre maître Avicenne a écrit que toute la vie émane de la corruption. » Les plumes étincelantes m'avaient maintenant recouvert et je sentais que j'avais lutté pendant des centaines d'années et que j'étais enfin vaincu. Je sombrais dans l'abîme lorsque le vert, le bleu et le bronze qui semblaient emplir le monde devinrent une mer de flamme qui m'emporta, et comme je tournoyais dans le tourbillon, j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui criait : « Le miroir est brisé en deux parts. » Et une autre voix répondait : « Le miroir est brisé en quatre parts. » Et une autre voix plus lointaine et exultante criait : « Le miroir est brisé en innombrables parts. » Alors une multitude de mains pâles se tendirent vers moi, et d'étranges et douces faces se penchèrent au-dessus

de moi ; des voix à demi gémissantes et à demi caressantes murmurèrent des mots, oubliés au moment même où ils étaient dits. Je fus soulevé hors du courant de flamme, et je sentis se fondre et disparaître mes souvenirs, mes espérances, mes pensées, mes vouloirs, toutes choses que je regardais comme étant moi-même ; puis il me sembla monter à travers d'innombrables assemblées d'êtres qui étaient, je le compris, en quelque façon plus réels que des pensées, chacun d'eux enveloppé dans son éternel moment, dans le parfait élèvement d'un bras, dans un petit cercle de mots rythmiques, dans le rêve de leurs yeux obscurs et de leurs paupières demi-closes. Alors je passai au delà de ces formes, si belles qu'elles avaient presque cessé d'être, et ayant enduré d'étranges états, douloureux, semblait-il, du poids de plusieurs mondes, je passai dans cette Mort qui est la Beauté elle-même et dans cette Solitude que toutes les multitudes désirent sans repos. Toutes les choses qui furent une fois douées de vie semblaient venir habiter dans mon cœur et moi dans leurs cœurs, et je n'aurais plus jamais connu la mortalité ni les larmes ,si je n'étais tombé soudain de la certitude de ma vision dans l'incertitude du rêve et n'étais devenu une goutte d'or fondu, tombant avec une immense rapidité à travers une nuit sertie d'étoiles et tout autour de moi une lamentation mélancoliquement triomphante. Et je tombai, tombai, tombai ; puis le gémissement ne fut plus que la plainte du vent dans la cheminée et je m'éveillai pour me trouver accoudé sur la table la tête dans mes mains. Je vis l'alambic oscillant lentement dans le coin éloigné où il avait roulé et Michael Robartes me fixant et attendant. « J'irai partout où vous voudrez, dis-je, et ferai tout ce que vous m'ordonnerez, car j'ai été avec les choses éternelles. » — « Je sus, répliqua-t-il,

que vous deviez répondre comme vous avez répondu, quand j'entendis l'ouragan commencer. Il faut que vous veniez à une grande distance, car il nous est commandé de bâtir notre temple entre la pure multitude des vagues et l'inpure multitude des hommes. »

III

Dans la voiture qui nous emmenait par les rues désertes, il m'était impossible de parler et mon esprit était curieusement incapable des pensées et des expériences familières ; il semblait avoir été arraché du monde défini et jeté nu sur une mer sans rivages. Il y avait des moments où la vision paraissait sur le point de revenir et j'essayais de me rappeler, avec une extase de joie ou de douleur, les crimes et les héroïsmes, les événements heureux et les catastrophes, ou de contempler, avec un soudain bondissement du cœur, les espoirs et les terreurs, les désirs et les ambitions, étrangers à ma vie ordonnée et méticuleuse ; puis, je m'éveillais frissonnant à la pensée que quelque grand être impondérable avait passé à travers mon esprit. Il s'écoula en vérité bien des jours avant que ce sentiment n'eût entièrement disparu et même maintenant que j'ai cherché refuge dans la seule foi définitive, je ressens une grande indulgence pour ces gens aux personnalités incohérentes qui se rassemblent dans les chapelles ou les lieux de rencontre de certaines sectes obscures, parce que j'ai senti aussi des habitudes et des principes bien enracinés se dissoudre devant un pouvoir qui était une *hysterica passio*, ou une véritable folie, si vous voulez, mais en réalité si puissant dans son exultation mélancolique que je tremble qu'il s'éveille et m'arrache à ma paix récente.

Quand nous arrivâmes dans la grande gare à

moitié vide et qu'éclairait une lumière grise, il me sembla que j'étais si changé que je n'étais plus ce qu'est l'homme, un frisson momentané de l'éternité, mais l'éternité elle-même pleurant et riant sur un de ses moments. Quand nous fûmes partis et que Michael Robartes se fut endormi, ce qu'il fit bientôt, à mon esprit surexcité sa face, en laquelle il n'y avait aucun signe de tout ce qui m'avait tellement secoué et me tenait maintenant éveillé, semblait plus un masque qu'un visage. L'idée me vint obsédante que l'homme qui était derrière cette face s'était dissous comme le sel dans l'eau et qu'il riait et soupirait, questionnait et répondait sur l'ordre d'êtres plus grands que l'homme ou moins grands. « Celui-ci n'est pas du tout Michael Robartes ; Michael Robartes est mort ; mort depuis dix ans ; depuis vingt ans, peut-être », ne cessais-je de me répéter. Je tombai enfin dans un sommeil fiévreux, m'éveillant parfois quand nous traversions à toute vitesse quelque station de petite ville aux toits d'ardoise humides de rosée ou que nous suivions quelque lac scintillant sous la froide lumière du matin. J'avais été trop préoccupé pour demander où nous allions ou pour avoir remarqué quels billets avait pris Michael Robartes, mais je savais maintenant d'après la direction du soleil que nous allions vers l'ouest, et bientôt je sus aussi à la façon dont les arbres avaient poussé, semblables à des mendiants déguenillés fuyant la tête courbée vers l'est, que nous approchions la côte occidentale. Puis presque aussitôt j'aperçus la mer à droite entre des collines basses, son gris terne et triste cassé de reflets et de lignes blanches.

Quand nous eûmes quitté le train, je m'aperçus que nous avions encore à faire à pied quelque chemin ; il nous fallut maintenir solidement nos manteaux car le vent était âpre et violent. Michael Ro-

bartes restait silencieux, comme désireux de me laisser à mes pensées, et comme nous marchions entre la mer et la paroi escarpée d'un grand promontoire je compris, avec une clarté nouvelle, quel choc avaient reçu toutes mes habitudes de penser et de sentir, et que vraiment quelque mystérieux changement s'était produit dans la substance de mon esprit, car les vagues grises, empanachées de voltigeante écume, semblaient faire partie d'une fourmillante et fantastique vie intérieure ; puis, lorsque Michael Robartes m'eut indiqué une maison carrée d'antique apparence, avec, du côté du vent, une aile récente et beaucoup plus petite, s'avançant à l'extrême pointe d'une jetée délabrée et presque déserte et m'eut dit que c'était là le Temple de la Rose Alchimique, je fus possédé de cette idée que la mer qui le recouvrait continuellement d'une averse d'écume le revendiquait comme une part de quelque vie indéfinie et passionnée qui avait entrepris de lutter contre nos temps ordonnés et minutieux, et était sur le point de plonger le monde dans une nuit aussi obscure que celle qui suivit l'effondrement du monde classique. Une part de mon esprit raillait cette terreur fantastique, tandis que l'autre, encore à demi absorbée dans la vision, écoutait le heurt d'armées inconnues et frissonnait à d'inimaginables fanatismes qui flottaient au-dessus de ces vagues grises et bondissantes.

A peine avions nous fait quelques pas au long de la jetée, que nous rencontrâmes un vieillard, apparemment quelque veilleur de nuit, car il était assis sur un baril renversé près d'un lieu où récemment les maçons avaient travaillé à réparer une brèche de la jetée, et il avait devant lui un feu tel qu'on en voit devant les charrettes des chaudronniers ambulants ; je vis aussi qu'il était un *voteen*, comme disent les paysans, car un rosaire

pendait d'un clou planté dans le rebord du baril, et cette vue me fit frissonner, sans que je pusse savoir pourquoi je frissonnais. Quand nous fûmes à quelque distance, je l'entendis qui criait en langue gaelique : « Idolâtres ! Idolâtres ! allez à l Enfer avec vos *She-Dhowls,* allez à l'Enfer afin que les harengs reviennent dans la baie », et pendant quelques instants je pus l'entendre tantôt criant, tantôt grondant derrière nous. « Ne craignez-vous pas, dis-je, que ces pêcheurs à demi sauvages ne se livrent contre vous à des violences ? »

« Moi et les miens, répondit-il, sommes bien au delà de l'atteinte ou du secours des hommes, puisque nous sommes incorporés aux esprits immortels, et quand nous mourrons ce sera la consommation de l'œuvre suprême. Un temps viendra pour ces gens aussi où ils sacrifieront une muge à Arthémis ou quelque autre poisson à quelque divinité nouvelle ; à moins cependant que leurs propres divinités : le Dagda au chaudron débordant, Lu à la lance trempée dans du suc de pavot pour qu'elle ne s'échauffe trop pendant le combat, Angus, les trois oiseaux sur son épaule, Bove et son porcher roux, et tous les héroïques fils de Dana, à moins que tous ceux-là ne relèvent une fois encore leurs temples de pierres grises. Leur règne n'a jamais cessé, mais il a seulement diminué de puissance, car les Shee passent encore dans chaque vent et dansent et jouent en tumulte, et livrent leurs soudaines batailles dans chaque vallon et sur chaque colline ; mais ils ne peuvent reconstruire leurs temples avant qu'il n'y ait eu des martyres et des victoires, et peut-être même cette bataille de la Vallée du Sanglier Noir, dès si longtemps prédite. »

Rasant le mur qui contournait la jetée du côté de la mer pour éviter l'écume retombante et le vent qui menaçait à chaque moment de nous soulever

ou de nous renverser, nous avancions en silence vers la porte de l'édifice carré. Michael Robartes l'ouvrit avec une clé sur laquelle se pouvait voir la rouille de bien des vents salés, et il me conduisit au long d'un passage nu, et par un escalier sans tapis jusqu'à une petite chambre aux murs couverts de casiers et de livres. Un repas devait m'être apporté, mais seulement de fruits, expliqua-t-il, car il me fallait subir un demi-jeûne avant l'initiation, et l'on me donnerait aussi un livre expliquant la doctrine et la méthode de l'Ordre, que je devais méditer pendant le reste de cette journée d'hiver. Il me laissa alors, promettant de revenir une heure avant la cérémonie. Je commençai à visiter la bibliothèque où je trouvai une des plus complètes collections de livres alchimiques que j'eusse jamais vue. Il y avait là les œuvres de Morienus qui cachait son corps immortel sous une tunique de crin ; celles d'Avicenne qui fut adonné à la boisson et commanda cependant à d'innombrables légions d'esprits ; celles d'Alfarabi qui enferma dans son luth un tel nombre d'esprits qu'il pouvait à son gré faire rire, pleurer ou tomber en transes mortelles; celles de Raymond Lulle qui savait revêtir l'apparence d'un coq rouge; aussi celles de Nicolas Flamel qui avec sa femme Pernelle réalisa le Grand Œuvre, il y a des centaines d'années, et vit encore, dit la légende, en Arabie parmi les derviches ; puis beaucoup d'autres ouvrages de moindre renommée. Il n'y avait qu'un très petit nombre de mystiques, et seulement des mystiques alchimistes, et cela à cause, j'en doutais à peine, de la dévotion du plus grand nombre d'entre eux à un dieu unique et du sens limité de Beauté que Robartes tenait pour être l'inévitable conséquence de cette croyance ; mais je remarquai une série complète de fac-simile des écrits prophétiques de William Blake, à cause pro-

bablement des multitudes qui se pressent dans sa splendeur, et sont, ainsi qu'il se délectait à les décrire, « comme de gais poissons sur les vagues lorsque la lune aspire la rosée ». J'aperçus aussi de nombreux poètes et écrivains de tous les temps, mais seulement ceux-là qui furent lassés de la vie comme le fut en réalité le plus grand nombre de ceux qui pensèrent eu un quelconque endroit du monde, et qui nous ont jeté leur imagination comme une chose dont ils n'avaient plus besoin, maintenant qu'ils allaient monter dans leurs chars de flammes.

Au bout d'un instant, j'entendis frapper à la porte et une femme entra qui posa quelques fruits sur la table. Je jugeai qu'elle avait été belle autrefois, mais ses joues étaient creusées par ce que j'aurais cru être, si je l'eusse vue en tout autre endroit, l'excitation de la chair et la soif du plaisir, mais qui était, je n'en doutais pas, l'excitation de l'imagination et la soif de la beauté. Je lui posai quelques questions concernant la cérémonie, mais ne recevant d'autres réponses que des signes de tête, je vis qu'il me fallait attendre l'initiation en silence. Quand j'eus mangé elle revint, et ayant posé sur la table un coffret de bronze curieusement ciselé, elle alluma les bougies et emporta les assiettes et les restes. Aussitôt que je fus seul, je pris le coffret et trouvai sur les côtés et sur le couvercle les paons de Junon étalant leur queue sur un fond d'où ressortaient de grandes étoiles comme pour affirmer que les cieux étaient une part de leur gloire. Dans le coffret, était un livre relié en vélin, ayant pour titre, en couleurs très délicates et en or, la rose alchimique contre laquelle de nombreuses lances étaient dirigées, mais en vain comme l'indiquaient les pointes brisées des plus proches. Le livre était écrit sur vélin, en belles lettres claires parsemées de

peintures et d'enluminures symboliques à la manière du Splendor Solis.

Le premier chapitre racontait comment six étudiants d'origine celtique s'adonnèrent séparément à l'étude de l'Alchimie et résolurent l'un le mystère du Pélican, l'autre le mystère du Dragon Vert, un autre le mystère de l'Aigle, et un autre celui du Sel et de Mercure. Puis, par ce qui pouvait sembler une succession d'accidents, mais était, le livre le déclarait, une combinaison des pouvoirs surnaturels, ils se trouvèrent réunis dans le jardin d'une hôtellerie du sud de la France et tandis qu'ils causaient ensemble, la pensée leur vint que l'Alchimie était la distillation graduelle des contenus de l'âme jusqu'à ce qu'ils soient prêts à se devêtir du mortel et à revêtir l'immortel. Un hibou passa froissant les feuilles de vigne-vierge au-dessus de leur tête, puis vint, appuyée sur un bâton, une vieille femme qui, s'asseyant à côté d'eux, prit leur pensée où ils l'avaient laissée ; puis, leur ayant exposé le principe entier de l'Alchimie spirituelle et ordonné de fonder l'Ordre de la Rose Alchimique, elle disparut du milieu d'eux ; et quand ils voulurent la suivre, elle n'était plus visible nulle part. Entre eux ils fondèrent l'Ordre, mettant leurs biens et faisant leurs recherches en commun et comme ils étaient passés maîtres en doctrine alchimique, des apparitions les visitèrent fréquemment et leur enseignèrent des mystères de plus en plus merveilleux. Puis le livre continuait à expliquer au néophyte autant de ces mystères qu'il lui était permis d'en connaître, traitant au début et très longuement de la réalité indépendante de nos pensées, qui était, déclarait-on, la doctrine d'où toutes les vraies doctrines découlent. Si vous imaginez, disait-on, l'apparence d'un être vivant, cette apparence est aussitôt possédée par une âme errante, et va deci, et delà, œuvrant le bien et

le mal jusqu'à ce que l'instant de sa mort soit venu ; et de nombreux exemples étaient donnés, reçus, disait-on, de nombreux dieux, par les premiers initiés de la Rose Alchimique. Eros leur avait enseigné l'art de façonner les formes dans lesquelles une âme divine peut habiter et à murmurer aux esprits endormis les paroles qu'ils voulaient ; Ate leur avait révélé les formes d'après lesquelles les êtres démoniaques pouvaient verser la folie ou les rêves inquiets dans le sang endormi ; Hermès leur avait dit que s'ils imaginaient puissamment un chien à leur chevet, ce chien les garderait avec vigilance jusqu'au réveil, en écartant d'eux tous les démons, sauf les plus puissants, mais que si leur imagination était faible, le chien serait faible aussi et les démons prévaudraient et le chien ne tarderait pas à mourir ; Aphrodite leur avait confié que s'ils créaient, en l'imaginant fortement, une colombe couronnée d'argent et lui ordonnaient de voltiger au-dessus de leur lit, son doux roucoulement rassemblerait et ferait planer au-dessus de leur mortel sommeil de doux rêves d'immortel amour ; et toutes les autres divinités, avec maints regrets et craintes, leur avaient révélé que tous les esprits donnent incessamment naissance à de tels êtres et les envoient travailler aux santés et aux maladies, aux joies et aux folies. Si vous voulez donner forme à des pouvoirs mauvais, continuait le livre, il vous faut les faire laids, une lèvre pendante indiquant les appétits de la Vie et les proportions du corps rompues sous les fardeaux de l'existence ; mais les pouvoirs divins veulent apparaître seulement en formes belles qui ne sont, pour ainsi dire, que les formes vibrant hors de l'existence, enveloppés dans une extase infinie, flottant les yeux demis-clos dans un sommeil jamais troublé. Les âmes sans corps qui descendent dans ces formes sont ce que les hommes

appellent les modes, et œuvrent tous les grands changements du monde ; car de même que le magicien ou l'artiste peut les appeler quand il veut, de même ils peuvent appeler hors de l'esprit du magicien ou de l'artiste — ou s'ils sont démons, hors de l'esprit du fou ou de l'idiot — quelle forme ils veulent et au moyen de sa voix et de ses gestes se répandre sur le monde. De cette façon tous les grands événements s'accomplissent ; un mode, une divinité ou un démon descendent d'abord comme un faible soupir dans les esprits des hommes, puis changent leurs pensées et leurs actions jusqu'à ce que leur chevelure de blonde devienne noire, ou de noire devienne blonde, et des empires changent de frontières comme s'ils n'étaient que des tourbillons de feuilles mortes. Le reste du livre contenait des symboles de forme, de son et de couleur et leur attribution aux divinités et aux démons, afin que l'initié pût façonner une forme pour n'importe quelle divinité ou n'importe quel démon et fût aussi puissant qu'Avicenne entre ceux qui vivent parmi les sources des larmes et du rire.

IV

Une couple d'heures après le coucher du soleil, Michael Robartes revint et me dit que j'aurais à apprendre les pas d'une danse extrêmement ancienne, parce qu'avant l'achèvement de mon initiation, j'aurais trois fois à me joindre à une danse magique : le rythme étant le cercle de l'Eternité, par lequel seul le transitoire et l'accidentel peuvent être brisés et l'esprit délivré. Je trouvai que les pas, assez simples, ressemblaient à certaines antiques danses grecques et comme j'avais été dans ma jeunesse un bon danseur et que j'avais appris maintes curieuses danses gaeliques, j'eus

vite ces pas en ma mémoire. Il me vêtit et se vêtit alors d'un costume qui suggérait par sa forme à la fois la Grèce et l'Egypte, mais par sa couleur cramoisie une vie plus passionnée que les leurs ; puis ayant placé dans mes mains un petit encensoir de bronze sans chaînes, ouvragé en forme de rose par quelque artisan moderne, il me dit d'ouvrir une petite porte faisant face à celle par laquelle j'était entré : je l'ouvris, mais au même moment les fumées de l'encens, aidées sans doute par son charme mystérieux, me firent tomber en un rêve dans lequel il me semblait être un masque à l'étalage de quelque bazar oriental. Maintes gens aux yeux si brillants et tranquilles que je les savais être plus qu'humains, entraient et m'essayaient sur leur visages, mais à la fin me rejetaient dans un coin avec un petit rire ; tout cela se passa en un instant, car, quand je revins à moi, ma main était encore sur la poignée de la porte. J'avançai et me trouvai dans un merveilleux passage au long des côtés duquel étaient de nombreuses divinités figurées en une mosaïque non moins belle que la mosaïque du Baptistère de Ravenne, mais d'une moins sévère beauté, la couleur prédominante de chacune, qui était sûrement symbolique, se répétait dans les lampes à odeur bizarre qui pendaient du plafond devant chaque divinité. Je passai m'émerveillant beaucoup de ce que ces enthousiastes avaient pu créer toute cette beauté en un endroit aussi reculé et à demi persuadé de croire à une alchimie matérielle par la vue de tant de richesses cachées ; et comme j'avançais, l'encensoir emplissait l'air de fumées aux couleurs toujours changeantes.

Je m'arrêtai devant une porte sur les panneaux de laquelle étaient façonnées de grandes vagues où l'ombre imprécise des reliefs suggérait de terribles figures. Ceux qui étaient au delà de la porte sem-

blèrent avoir entendu nos pas, car une voix cria: « L'œuvre du Feu Incorruptible a-t-elle cessé? » Et immédiatement Michael Robartes répondit : « L'or parfait est sorti de l'athanor. » La porte s'ouvrit toute grande et nous nous trouvâmes en une vaste salle circulaire parmi des hommes et des femmes qui dansaient lentement, revêtus de robes cramoisies. Sur le plafond était une immense rose en mosaïque ; sur les murs une semblable mosaïque représentait une bataille de dieux et d'anges où les dieux scintillaient de rubis et de saphirs, et les anges étaient d'une unique teinte grisâtre, parce que, murmura Michael Robartes, ils avaient renoncé à leur divinité et s'étaient détournés de l'éploiement de leurs cœurs distincts vers l'amour d'un Dieu d'humilité et de douleur. Des piliers formant une sorte de cloître circulaire supportaient le toit ; chaque pilier surgissait comme une colonne faite de figures confuses, divinités des vents, semblait-il, qui s'élevait en une danse tourbillonnante d'une véhémence plus qu'humaine en jouant des flûtes et des cymbales ; d'entre ces figures des mains se tendaient auxquelles étaient suspendus des encensoirs. On m'ordonna de placer aussi mon encensoir dans une des mains et de prendre place à la danse ; comme je me tournais vers les danseurs, je vis que le plancher était de pierre verte et qu'un pâle Christ avec une pâle croix était figuré dans le milieu. Je demandai à Robartes quelle en était la signification : « Nous désirons, répondit-il, troubler Son unité par la multitude de nos pas. » La danse se déroulait du dedans au dehors, traçant sur le plancher des contours de pétales qui copiaient les pétales de la rose du plafond, au son d'instruments cachés, qui étaient probablement d'un antique modèle car je n'en avais jamais entendu de semblables ; d'instant en instant, la danse devint plus passionnée jusqu'à ce que tous les vents

du monde eurent semblé se réveiller sous nos pieds. Au bout d'un certain temps, je me sentis las et j'allai me mettre près d'un pilier d'où j'observai les allées et les venues de ces figures semblables à des flammes ; puis graduellement je m'enfonçai dans un demi-rêve, duquel je m'éveillai en apercevant les pétales de la grande rose, qui perdit alors son aspect de mosaïque, tomber lentement à travers l'air alourdi d'encens, et en tombant, revêtir l'apparence d'êtres vivants d'une extraordinaire beauté. Encore légers et nuageux, ils commencèrent à danser, et comme ils dansaient, ils revêtaient des formes de plus en plus définies, de sorte que je pouvais distinguer de splendides figures grecques et d'augustes masques égyptiens, et de temps en temps par le sceptre qui était en sa main, ou par un oiseau planant au-dessus de sa tête, je pouvais reconnaître une divinité. Bientôt, mortels et immortels dansèrent par couples, entremêlant leurs pas, et en les yeux inquiets qui regardaient dans les yeux calmes et limpides, je vis la splendeur d'un suprême désir, comme s'ils avaient enfin trouvé, après d'inconcevables errances, l'amour perdu de leur jeunesse. Quelquefois, mais seulement pendant un court instant, je voyais une figure délicate, seule, la face voilée et portant une faible torche, se glisser rapidement parmi les danseurs, mais comme un rêve dans un rêve, comme l'ombre d'une ombre, et je sus, par une compréhension née d'une source plus profonde que la pensée, que c'était Eros même, et que sa face était voilée parce qu'aucun homme ni aucune femme depuis le commencement du monde n'a jamais su qui est l'amour, ni regardé dans ses yeux ; car Eros seul d'entre les divinités est entièrement et purement un esprit, qui se dissimule en des passions d'essence différente quand il veut communier avec un corps mortel. De sorte que si

un homme aime noblement, il connaît l'amour à travers une pitié infinie, une confiance inexprimable, une sympathie immense ; et s'il aime bassement, il le connaît à travers une véhémente jalousie, une haine violente et un désir inapaisable ; mais jamais il ne voit la face de l'amour dévoilée. Tandis que je pensais à ces choses, une voix d'entre les robes cramoisies me cria : « Dans la danse! Personne ne doit s'abstenir de danser ; dans la danse! dans la danse! que les dieux puissent se faire des corps avec la substance de nos cœurs! » Avant que je pusse répondre, un flot mystérieux de passion, qui semblait l'âme de la danse se mouvant dans nos âmes, s'empara de moi et je fus entraîné sans consentir ni refuser, au plein milieu du tourbillon. Je dansais avec une femme auguste et immortelle, qui avait des lys noirs dans les cheveux, et ses gestes de rêve semblaient chargés d'une sagesse plus profonde que l'obscurité qui est entre une étoile et une autre étoile, et d'un amour comme l'amour qui souffle sur les eaux ; et tandis que sans cesse nous dansions, l'encens flottait sur nous et autour de nous, nous recouvrant comme pour nous enfermer dans le cœur du monde, et des âges semblaient passer et des tempêtes s'éveiller et mourir dans les plis de nos robes et dans sa lourde chevelure. Soudain, je me souvins que pas une fois ses paupières n'avaient remué, et que les lys de sa chevelure ne s'étaient ni dérangés ni effeuillés, et je compris avec une immense horreur que celle avec qui je dansais était d'une essence plus ou peut-être moins qu'humaine et qu'elle buvait mon âme comme un bœuf épuise une flaque sur le bord de la route ; et je tombai et les ténèbres passèrent sur moi.

V

Je m'éveillai soudain comme en sursaut et me trouvai étendu sur un plancher grossièrement peint ; au plafond, qui n'était pas très élevé, je vis une rose grossièrement peinte, et sur les murs autour de moi, des peintures inachevées. Les piliers et les encensoirs avaient disparu, et près de moi, enveloppés dans des robes en désordre, gisaient une vingtaine de dormeurs dont les visages tournés vers le plafond semblaient à mon imagination des masques creux ; une aube glaciale tombait sur eux, d'une longue fenêtre que je n'avais pas remarquée encore, et au dehors la mer mugissait avec violence. J'aperçus Michael Robartes, gisant à quelque distance et près de lui, renversée, une coupe de bronze ouvragé qui semblait avoir contenu de l'encens. Tandis que j'examinais ainsi, j'entendis un tumulte de voix furieuses d'hommes et de femmes, se mêlant au rugissement de la mer. Je me dressai et courus vers Michael Robartes que je secouai pour arracher au sommeil, mais en vain ; je le pris alors par les épaules et j'essayai de le soulever, mais il retomba en soupirant faiblement ; et les voix devenaient plus violentes et plus furieuses ; puis le bruit de coups sourds contre la porte qui ouvrait sur la jetée commença à se mêler aux voix. Tout à coup j'entendis un bruit de bois qui craque et je compris que l'huis cédait. Alors je courus à la porte de la salle que j'ouvris violemment et m'engageai dans un passage dont le plancher nu résonnait sous mes pas ; puis dans ce passage je trouvai une autre porte qui donnait accès dans une cuisine vide ; comme j'y entrais, j'entendis coup sur coup deux longs craquements et les clameurs et le bruit précipité des pieds m'apprirent que la porte exté-

rieure venait d'être enfoncée; en courant je traversai la cuisine, puis une petite cour, de là par quelques marches qui descendaient au flanc en pente de la jetée du côté de la mer, je me glissai jusqu'au niveau des vagues, et m'accrochant des pieds et des mains je tâchai d'avancer, avec les voix furieuses résonnant à mes oreilles. Cette partie de la jetée avait été récemment refaite avec des blocs de granit, de sorte qu'il n'y avait pas encore d'herbes marines, mais quand je parvins à la partie ancienne, les herbes la rendaient si glissante que je dus regrimper sur la chaussée. Je regardai du côté du Temple de la Rose Alchinique où les pêcheurs et les femmes poussaient encore des clameurs mais quelque peu moins violemment, et je ne vis personne à la porte ni sur la jetée ; mais tout d'un coup une troupe sortit en désordre et se mit à amonceler de grosses pierres qu'ils prenaient aux endroits où on les avait entassées, prêtes pour le jour où une tempête délabrerait la jetée. Tandis que je restais immobile les regardant faire, un vieillard, qui était je crois le *voteen*, m'aperçut et me montra aux autres en criant quelque chose ; et tous les visages s'étant tournés vers moi, ils pâlirent. Je m'enfuis en courant, et il est heureux pour moi que ces pêcheurs et ces rameurs soient moins habiles de leurs pieds que de leurs corps ; néanmoins, pendant ma fuite, j'entendais à peine les pieds et les voix des poursuivants, car maintes voix d'exultation et de lamentation, qui étaient oubliées — comme un rêve est oublié — au moment même où elles sont entendues semblaient retentir dans l'air au-dessus de ma tête.

Et même maintenant il y a des moments où je crois entendre ces voix d'exultation et de lamentation, et où le monde indéfini qui n'a qu'à moitié perdu son attirance et son pouvoir sur mon cœur et mon intelligence semble sur le point de réclamer

une autorité plus entière ; mais je porte autour de mon cou le rosaire et quand je les entends ou qu'il me semble les entendre, je le presse sur mon cœur et je dis : « Celui dont le nom est Légion est à nos portes, décevant nos intelligences avec subtilité, et tentant nos cœurs par la beauté, mais nous n'avons d'autre confiance qu'en Toi. » Alors la lutte qui se livre au-dedans de moi à tout autre moment se calme et je suis en paix.

W. B. YEATS.

(Traduit de l'anglais par HENRY.-D. DAVRAY.)

L'ÉLOGE DU VENT

—

Qui dira les mérites du vent ? —
Souffle brusque, il rebrousse les seigles,
Souffle immense, il dépasse les aigles,
Souffle jeune, il s'éveille en chantant,
Souffle vieux, il s'endort en grondant —
Qui dira les mérites du vent !

En octobre, le vent se soûle de raisins :
Tout barbouillé du jus des grappes purpurines,
Il valse follement aux ailes des moulins
Et son rire, en échos, bondit par les collines.

En décembre, le vent siffle au trou des serrures,
Il fait pirouetter les girouettes
Et claquer les volets comme des castagnettes ;
Pour voir dans les greniers, il disjoint les toitures,
Puis, s'avivant au fil des rivières gelées,
Il poudre de verglas, de neige et de nuées
La plaine étincelante et la nuit étoilée.

En avril, le vent joue avec les aubépines,
On l'entend fredonner, sous les lilas en fleurs,
Un air si doux qu'il vous ravit le cœur ;
Il caresse, en passant, les muguets, il butine
Dans les jardins remplis de giroflées ;
Les peupliers vibrent selon ses danses
Et les ruisseaux murmurent en cadence
Pour célébrer son haleine emmiellée.

En juillet, le vent traîne, alourdi, sur les blés,
Il a le goût de la poussière et de l'orage ;
Lorsque le paysan rentre les foins coupés,
Il sèche la sueur aux flancs des attelages.

Le vent sait des secrets profonds, il purifie
Les charniers et les cimetières :
Il est le rythme, il est la joie, il est la vie,
Il est le rêve de la terre.

ORIGINE

—

O souvenir des temps lointains, aube première
Qui dores les sommets où j'ai connu mon âme,
Imprègne-moi de rêve et de lumière,
Enveloppe mon cœur dans des langes de flamme.

Je me rappelle des matins sur les plateaux,
Quand Indra se voilait de tremblantes vapeurs,
J'entends bramer les cerfs et meugler les troupeaux
Et je revois les yeux limpides de mes sœurs.

Mes sœurs, elles filaient assises sur le seuil
De notre hutte au toit d'osier;
Nous étions la tribu qu'on nommait Bon-Accueil
Et les Dêvas favorisaient notre foyer.

Mon père défrichait la montagne, sa hache
Faisait gémir les pins dans la forêt,
Mes frères aux bras forts menaient paître les vaches
Et ma mère comptait ses terrines de lait.

Moi, j'étais l'Étonné, l'enfant fou qui tressaille
A cause de l'aurore et du chant des oiseaux,
Je me taillais des flûtes de roseau,
Puis j'écoutais le vent pleurer dans les broussailles
Et je tâchais d'imiter ses sanglots.

Les hêtres me plaisaient qui me donnaient des faînes,
Les bouleaux me semblaient des dieux adolescents,
Pour m'en faire un collier, je ramassais des glands
Et j'aimais à dormir étendu sous les chênes.

Il y avait un lac bordé de rochers roux
De genêts d'or et de fougères:
Je le longeais, des fleurs me frôlaient les genoux
Et l'eau brillait, comme une étoile, entre les pierres.

Le soir, quand je rentrais, je ne savais que dire:
« Les arbres m'ont parlé, sous le soleil, là-bas! »
Et mon père, pensif, me prenant dans ses bras,
S'écriait: « Cet enfant, que votre souffle inspire,
Répandra votre gloire à jamais, ô Dêvas. »

Ainsi, lorsque l'été déverse dans mon âme
Ses odeurs de blés mûrs, son ciel vibrant, ses flammes
Et la splendeur de ses feuillages,
Je revis, tout un jour, la beauté d'un autre âge —
Et c'est ton souvenir en moi qui se ravive,
Lueur des temps lointains, grande aube primitive.

L'ORAGE

—

A Louis de Saint-Jacques.

Je sommeillais, le front brûlant, la bouche amère
D'avoir remâché des philosophies,
Quand l'Eté m'apparut dans un flot de lumière.
— De troubles vapeurs baignaient la prairie,
Le vent lourd fanait les roses trémières. —

L'Eté portait un diadème de soleil,
Des oiseaux d'or se posaient sur ses mains,
Ses yeux luisaient et son sourire était pareil
Aux glaïeuls du jardin.

Il souffla : mes papiers se froissèrent, mes livres
Se fermèrent tous à la fois,
Il m'appela, sa voix tonnait, je dus le suivre...
— Un nuage noir pesait sur les bois. —

L'Eté volait, semant les grêlons et les foudres,
Un sillon de feu marquait son passage,
Et je voyais les arbres morts tomber en poudre
Et j'entendais tinter les tocsins des villages.

J'allais, hagard, heurtant ma poitrine aux nuées
Qui s'écroulaient, en mugissant, autour de moi
Et mon âme tremblait ainsi qu'une fumée
Que le vent tord entre ses doigts.

Je criais, mais l'Eté me prit contre son cœur,
Il me montra le ciel étoilé sur ma tête,
Et, tandis qu'à mes pieds tournoyait la tempête,
L'azur se déroula comme un tapis de fleurs
Où serpentaient les voies lactées et les comètes.

Splendeurs en haut, terreurs en bas, forces profondes,
Fluides qui troublez la fourmilière humaine,
Je vous ai vus passer, fulgurants, sur le monde
Et mon destin fut celui qui vous mène...

Or, lorsque je revins de l'orage, l'Eté
Tendait, sur la campagne rafraîchie,
Son arc-en-ciel aux rais de pluie,
Et le parfum des tilleuls argentés
Se mêlait aux odeurs qui montaient des prairies.

Le vent lassé s'assoupissait en murmurant,
A petit bruit les bouleaux s'égouttaient
Et, dans l'azur rougi par le soleil couchant,
Les nuages aux flancs d'ombre fauve semblaient
Des lions accroupis qui boivent du sang frais.

ADOLPHE RETTÉ.

ROGER MARX

—

I

Il serait difficile d'admettre les théories excessives et peu désintéressées qui placent l'effort de l'intelligence critique au-dessus de tous autres.

Tout comprendre est beau, tout enchaîner est mieux; créer, c'est quelque chose aussi. Mais un fait certain c'est que la critique bien entendue, envisagée en ses obligations multiples, exige en dehors d'une grande variété de connaissances, l'originalité dans les idées et le don précieux des analogies. La mégalomanie, qui tend à faire du critique de telles revues sérieuses quelque chose comme un moraliste, un prêtre, un pasteur d'âmes, un juge suprême, une lumière parfaite à laquelle viendraient s'épurer, en se brûlant, tous les phalènes de la poésie, est exclusivement propre à certains critiques littéraires. La critique d'art est en général plus sérieuse et plus modeste.

Qu'exige-t-on du critique littéraire?

En certains milieux on lui demandera d'avoir obtenu un certificat de culture grecque et latine, d'une connaissance sérieuse et disciplinée de quelques points de notre histoire littéraire, et l'assurance que le diplômé, fort de cette connaissance partielle du patrimoine de notre race, n'agrégera les modernes à la nomenclature des génies et des talents qu'avec une extrême difficulté; aussi on exige de lui une grande prudence pour que ne soit point défloré le fonds futur; et on a, dans ces milieux, raison; car si les anciens de la critique, Nisard par exemple, avaient fait entrer Hugo et Michelet, tout

de suite, avec éloges et premiers prix dans leurs palmarès et leurs anthologies, qu'est-ce que feraient bien les plus jeunes critiques qui en font, après jubilé ou centenaire, des morceaux choisis? Et de qui feraient-ils des extraits si on allait si vite en besogne? De malheureux vivants, de purs et simples contemporains, et alors comment de jeunes professeurs, parlant à leurs jeunes élèves d'hommes de quarante-cinq à cinquante ans qui ont fait quelques livres, les pourraient-ils traiter de jeunes écrivains? Il est vrai que lorsque les hommes de ces livres ont triomphé de toute la saine critique, on reprend joyeusement la phrase en parlant de jeunesse toujours vivace, et si l'Académie le permet, immortelle, et c'est une raison de plus pour que le critique officiel ne soit pas pressé, et d'ailleurs quand on a été mûr si jeune, on a le droit d'exiger d'une œuvre infiniment de maturité.

Il y a d'autres espèces de critiques littéraires, par exemple des journalistes politiques dont on accroit le budget en leur confiant quelques volumes à écorcher ; il y a de stupéfiants ignorants qui ne lisent plus depuis longtemps, ils ne relisent pas non plus, ils parcourent ; il y a aussi des écrivains qui font de la critique, mais la bourgeoisie sait bien que ce sont là gens qui courent deux lièvres à la fois, et comment, de bon sens, attribuer un poids moral et mental suffisant à des gens qui rêvent d'avoir des ailes? pure chimère, erreur profonde, la même en sens inverse qui consisterait à croire en matière d'histoire des paléographes, des épigraphistes, des érudits : *In medio stat virtus.*

Sur les terrains de la critique d'art, on pourra aussi rencontrer, en parcourant revues et journaux, quelques hilarants sacerdoces. Il y eut en critique d'art, de même qu'en critique littéraire réduite à la bibliographie, d'étranges simplifications ; à mesure que la production s'est faite plus touffue, plus complexe, plus complète, on en a restreint l'étude. Il n'y a plus guère de Salons, mais des échos de Salon, avec documents illustrés. Plus l'art devient partie intégrante de la vie, plus on le passe sous silence ; on le traite en fait divers, ce qui est au point de vue de la difficulté vaincue un moyen élégant et vraiment chirurgical. Tu m'embar-

rasses, je t'ampute. Voici la méthode.

Et pourtant jamais l'art plastique ne fut si intéressant et aussi embarrassé dans les voies multiples qui s'ouvrent; jamais il n'eut autant besoin d'exégètes sûrs et de conseillers autorisés. Parmi les critiques instruits et avisés qui assument, malgré la mode futile et la difficulté matérielle de la tâche, le soin de renseigner le public, d'aider les artistes et de les servir en leur permettant de comparer leur art plastique aux arts littéraires, parmi ces écrivains érudits et sensibles à la beauté, avertis de toutes ses manifestations, écrivains infiniment peu nombreux à ce moment de l'histoire de l'art, se trouve en première ligne Roger Marx. Roger Marx a le substratum nécessaire aux critiques d'art, il connaît admirablement les musées d'Europe, et la tâche, pour être agréable, n'en est pas moins ardue; déjà on rencontre cette première difficulté que la carte des musées (l'indication des richesses d'art, leur catalogue de situation) est assez mal faite. Après les musées des grandes villes, il faut visiter les petites collections, avoir l'intuition de ce qu'on y trouvera. L'art d'un pays est rarement très bien représenté dans son pays d'origine ; ceci tient à la traditionnelle habitude des gouvernements de n'acheter que les œuvres d'art inférieures, en laissant partir les chefs-d'œuvre; diffusion peut-être excellente au fond, puisqu'elle porte partout les rayons différents de l'art, mais qui exige pour l'étude de chaque peintre une certaine somme de voyages, et cette connaissance des richesses picturales éparses, intéressante même partielle, suffisante même étant partielle, pour un lettré ou un dilettante, ne vaut pour le critique que tout à fait générale.

De plus, Roger Marx est, comme il l'a prouvé dans ses *Cartons d'artistes*, un écrivain ; très sensitif, très averti du côté des arts littéraires, des arts sonores, il apporte à sa comparaison, déjà fortement étudiée, des œuvres d'art ce critérium, qui est de comprendre ce qu'eût fait le peintre et le sculpteur, s'il eût été le familier d'un autre mode de traduction de la pensée. Tous les peintres ne sont pas poètes, mais il en est, comme Gustave Moreau ou Puvis de Chavannes, qui sont surtout des poètes : ceux-là il les faut étudier com-

me des voyants instruits. D'autres peintres, sans être des poètes littéraires, sont simplement doués du don d'émotion devant les lignes et les couleurs, devant les choses, et pour ceux-là il faut avoir un peu senti comme eux, posséder leur nuance d'âme pour les comprendre totalement, et trouver des termes qu'ils ne trouveraient pas eux-mêmes, pour les traduire au public, pour suggérer par le mot le commencement de la compréhension.

Il y a aussi les peintres de métier, sans aucune émotion, et ceux-là il faut les caractériser, dire nettement leur inutilité parfaite. Roger Marx réussit aussi bien à expliquer pourquoi un tableau est mauvais, qu'il sait en faire admirer l'intérêt. Mais ceci, discerner le bon et le mauvais tableau, n'est pas uniquement une question de goût, il y faut une doctrine; vous la trouverez succinctement exposée, car toujours Roger Marx écrit au plus bref, et avec le maximum de concision, dans la *Peinture et la Sculpture au Salon de* 1895, p. 5 à 12.

Le XIX^e^ siècle a offert le plus intéressant et le plus multiple combat d'idées. Des classiques, des romantiques, des naturalistes, des symbolistes ont lutté pour leurs idées; aucun n'a triomphé absolument, tous ont laissé leur trace, ce qui est un bien, car la victoire d'un des partis eût déterminé un point d'arrêt; chaque système est parti d'un point de départ vrai, et l'examen de tous les systèmes démontre que toute doctrine est vaine qui entrave l'artiste; l'artiste doit être individualiste. Tout récemment, l'art pictural a subi la domination du naturalisme; celui-ci s'imposait à une décadence du romantisme, mal compris, réduit au placage, au bric-à-brac des restitutions faciles d'époques et de milieux. Mais le naturalisme, pour avoir detruit un trop facile idéal, en implanta un autre aussi restreint en son apparence générale, traduire la vérité, toute la vérité, faire des constats, tout copier; et alors « par les fenêtres ouvertes sur la réalité, se succédèrent pêle-mêle des faits divers, instantanément fixés tels quels, grandeur nature et ressemblance garantie. L'art devint un miroir, et des Salons on eût dit un recueil de vastes photographies enluminées.

» La théorie de Courbet, démentie d'ailleurs par son

œuvre qui accuse le perpétuel contact avec le musée, ne peut s'agréger les meilleurs esprits. Millet ne l'admet point, Monet non plus, ni Degas avec ses évocations de danseuses en des décors de féeries. Les impressionnistes dérivent des paysagistes de 1830 et de Delacroix et de Turner, les moins réalistes des hommes ; entre Claude Monet et Courbet s'élèvent des différences qui séparent Leconte de l'Isle de Champfleury, et malgré la critique naturaliste inspirée et dirigée par Zola, il y eut en France, de même qu'en Angleterre les préraphaélites, en Allemagne Boëklin et après lui Klinger, Puvis de Chavannes et Gustave Moreau qui reprenaient la grande peinture en même temps que les impressionnistes modifiaient la conception réaliste par le choix des moments exceptionnels et fugitifs de la nature comme sujets de leurs toiles. » Cette conception de l'art actuelle est la vraie. Assez longtemps, et par un mouvement naturel de protestation contre les adversaires regrettablement rétrogrades que rencontra l'impressionnisme, les gens de goût furent portés à croire que l'impressionnisme était tout, on cédait au charme extérieur de ces colorations, à la joie de cette peinture claire qui trouait les murs des appartements, comme d'échappées de campagnes ardentes, mais enfin, comme Roger Marx nous en convainc, il est d'autres heures dans la nature, il faut savoir reproduire les mélancolies du soir ; l'homme ne vit pas toujours dans un ensoleillement, et elle est profondément vraie cette peinture des Hollandais avec un coin éclairé dans des appartements sombres, avec des richesses dans les bruns et les noirs, et les ors taciturnes. Quand l'impressionnisme sera tout à fait triomphant, c'est-à-dire que l'Etat aura réparé les lacunes de la collection Caillebotte et que l'impressionnisme sera représenté dans tous ses maîtres de Manet à Seurat, on pourra davantage encore le localiser, et ne plus le considérer que comme une étape nécessaire et glorieusement franchie de l'évolution du paysage, vers une technique plus ample et plus libre encore, et surtout lui dire que le paysage n'est pas toute la peinture.

Car pourquoi renoncer, de parti pris, à la beauté d'œuvres d'un caractère littéraire telles que le Mammon

de Watts, ou le Cophetua de Burne Jones et, pour remonter au maître à tous, aux figures philosophiques d'un Vinci ? Les deux arts doivent coexister et cette théorie sera toujours défendue par le critique d'art qui, n'ayant pas besoin de s'étayer sur les opinions personnelles des peintres pour paraître spécieux, n'aura pas non plus besoin d'épouser leurs partis pris.

II

Pour connaître les opinions de Roger Marx qui sont des plus valables de ce temps en matière d'art, il faudrait parcourir de nombreux Salons, donnés au Voltaire, à l'Indépendant littéraire, etc., et ce ne serait pas peine perdue ; mais il est encore mieux figuré par ces *Cartons d'artistes* qui furent les meilleures choses de l'*Image*, cette curieuse revue qu'il fonda pour la gloire de la gravure sur bois, et aussi du grand art ; les noms des artistes étudiés dans ces onze études sont symptômatiques de ses préférences. Ce seront Degas, Rodin, Puvis de Chavannes, Jongkind, Millet, Guys, Ribot, Carrière, Chéret, Adolphe Hervier, Daniel Vierge. Dans une forme très brève, avec un choix absolument judicieux dans l'illustration, Roger Marx vous explique le peintre. Voici l'étude sur Ribot, une des meilleures et, de suite, au parcours, vous avez sous les yeux des esquisses qui sont presque des réflexions du peintre, des masques jetés au travers des caractères d'un titre de journal, amusement de la main du peintre, la notation d'un des paysages de l'artiste qui vous révèle un de ses coins les moins connus, une étude de mains où le plus inapte à l'art peut juger l'effort du peintre, et ce merveilleux Roi des Mines si peu célèbre, si triste et si puissant et qu'on pourrait mettre bien près de Rembrandt ; et sans ambages, sans préparation lente, sans hors d'œuvre, le texte nous montre comment la réalisation de cette manière ferme et classique, sobre et grandiose est le fruit de la bonne indiscipline de Ribot, de son refus de se plier au joug de l'Ecole, de sa décision à se choisir lui-même ses maitres au musée, de perséverer dans la technique qu'il s'était trouvée « parvenir à une peinture où les

êtres et les choses montrés dans la vérité de leur taille et de leur aspect apparaîtraient avec le relief intense d'évocations émergeant de limpides ténèbres »; c'est par des phrases ainsi complètes et brèves que Marx sait en fort peu de mots serrer le talent qu'il étudie, en même temps que, par des indications biographiques soigneusement choisies, il fait sortir la leçon qu'a donnée cette vie d'artiste. Ses articles sont disposés avec le plus grand art, et cet art se dissimule. Ces études de Marx font penser à ces portraits des primitifs où le personnage est saisi en son allure habituelle, entouré de quelques objets essentiels à sa vie intellectuelle, dans son paysage préféré, avec cette forte intimité qui le fait pour toujours un contemporain, en le ramenant aux traits essentiels de l'homme, tout en lui laissant par l'accesoire mobilier le recul des temps. Rien de plus complet que le Chéret de Marx, la synthèse des décors établis en quelques lignes; « le lieu de la scène : au pays de la chimère, n'importe où, hors du monde; le décor, de fuyantes nuées, une campagne d'opéra bleuissant ou blémi sous la clarté lunaire; la troupe : les acteurs de la comédie universelle à l'âme toujours semblable malgré le contraste du costume et du visage; l'intrigue, celle qui noue et dénoue sans répit l'éternel féminin », et le rapprochement avec Verlaine indique le renouement avec la tradition, avec le XVIIIe siècle, avec la tradition classique, car c'est Watteau qui est le classique et non David. L'étude sur Guys ajoute à celle sur Baudelaire, je ne sais pas de plus grand éloge.

Il est évident que lorsque ces études seront plus nombreuses, lorsque Marx y aura ajouté les Monet, les Rops, les Fantin, les Besnard, etc., nous aurons en ces *Cartons d'artistes* un livre égal aux études d'art des Goncourt, plus précieux encore parce qu'il laissera un tableau de l'art actuel, étudié en sa production même par un contemporain très avisé et d'une érudition totale de sa matière, et ce sera l'histoire de la production artiste et libre, car il est impossible de découvrir dans l'œuvre de Marx l'éloge d'un pompier officiel, d'un mauvais peintre admiré; son goût admet tous les réformateurs, et pas un seul suiveur; et s'il est trop

instruit pour se faire le champion de telle école intransigeante, progressiste ou réactionnaire, il sait comprendre tous les apports neufs, et tout aussitôt les classer, les situer et les défendre.

III

Le rôle du critique d'art ne consiste pas seulement à juger, classer, défendre ; il est bon que le critique puisse imposer les idées qui lui sont chères, leur obtenir l'aide nécessaire, persuader le public et l'Etat. Au moins, c'est ainsi que Roger Marx l'a compris, et s'il n'est pas un polémiste (il a bien raison), s'il évite presque complètement ce que notre argot de lettres appelle l'éreintement, c'est un lutteur. Cet homme doux, aux yeux bleus très bons et toujours distraits de rêve, est un combatif pour les idées, et personne n'a plus que lui travaillé au progrès de notre art industriel, n'a plus contribué à ses succès, l'*Image* prouve l'impulsion qu'il redonna à la gravure sur bois, son livre sur les médailleurs a remis en place un art concis et charmant, bien français ; et son influence a déterminé la création des monnaies nouvelles, des timbres nouveaux, tout ce par quoi une leçon de goût circulera dans toutes les mains ; c'est grâce à lui, à de vigoureuses campagnes, à son action persuasive que les murs des Ecoles se meubleront de vraies images qui seront de la beauté, et voici un débouché ouvert à des Rivière, Detouche et autres curieux modernistes. Il a compris, défendu, intronisé les Pierre Roche, les Carabin, les Prouvé ; il a expliqué Gallé, il a été le fervent champion de l'art industriel, de l'art appliqué, de l'art monumental, de l'art décoratif, de l'art du home, de l'art d'arracher au beau toutes ses formes, et d'entourer de beauté la pensée contemporaine, de l'art appliqué aux objets, qui nous est nécessaire de deux façons : d'abord à un point de vue très général, la laideur et l'incommodité doivent être bannies du monde, de plus, la beauté y doit être répandue ; cela répond à des besoins d'élévation du niveau de pensée et de sentiment humain supérieur encore aux idées de moralisation et qui les contiennent. Il faut, pour détruire le cabaret où trône

le bourgeois frelateur, il faut orner le logis, lui donner la clarté par des fenêtres commodes, en orner les murs, donner aux moindres objets des formes élégantes ; un peuple esthéticien, fût-il petit comme la Grèce, est un grand peuple. La préoccupation de la beauté contient les autres qui seront des désirs de bonté, de générosité ; or le desir d'un mieux, d'une vie plus haute, s'il est inclus dans l'âme humaine, a besoin d'y être réveillé, il faut que tout, même les choses parlent. Le cabaret, le Montépin, le *Petit Journal*, la mauvaise absinthe, la musique idiote et obscène, le couplet graveleux, tout cela se tient. Il faut au peuple des fêtes populaires, de la bonne musique, de beaux livres qu'on lui apprenne à comprendre, et de beaux objets autour de lui ; il serait parfaitement sot de conclure à l'impossibilité de réussir en ce programme, de donner le beau en échange d'un très minime argent, quand on a sous les yeux l'exemple des Japonais. S'il est quelque difficulté encore pour réaliser les fêtes, pour la divulgation du vraiment bon livre, s'il y a dans la législation sur la propriété littéraire, et dans les rapaces habitudes de la librairie, des obstacles pour le livre, il n'en est point pour l'art plastique. Il n'existe comme obstacle que l'indifférence gouvernementale qui peut et doit être modifiée, des obstructions, de goût de la bourgeoisie qui doit être persuadée, et des intérêts particuliers qui doivent être brisés ; on n'a pas plus le droit de frelater l'art que l'alcool, et le commerce des laideurs est un délit et sera un jour considéré comme tel. Quand on aura compris les artistes de l'art appliqué, ceux-ci pourront donner leur produits pour un prix dérisoire, et ce sera le commencement de l'élégance dans la vie de tous, de ces âges d'or comme en rêva Morris, qui doivent venir, sinon ce serait un jour la barbarie.

Il y a aussi au triomphe de l'art appliqué une raison essentiellement française.

Notre pays, impuissant à rivaliser contre les grands pays neufs par l'agriculture et l'élevage, est un pays de vie chère ; c'est pour cela qu'il ne peut plus vaincre les autres pays par l'industrie ; il lui restait le monopole des choses de beauté et le goût, les industries difficiles qui exigent l'ouvrier fin, alerte, avisé. Les autres pays

s'y sont mis. Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos, et en ce moment, qu'ils y ont été admirablement aidés par les sauvages proscriptions qui suivirent la répression de la Commune, de même qu'au siècle de Louis XIV la révocation de l'Edit de Nantes fut efficace dans le même sens ; il est bon de rappeler ces deux dates et les désastreux effets des proscriptions, en cette période d'obscurantisme militant, et de faux nationalisme. Grâce au goût de notre race, l'art appliqué doit nous procurer plus tard de pacifiques victoires, sur les Anglais un peu lourds, les Allemands peu originaux, les Italiens maniéristes et les Slaves dont toute la valeur d'art se restreint jusqu'ici aux arts sonores ou littéraires. C'est dans l'art appliqué que se trouve le plus sûr débouché de l'industrie française, et c'est un grand et clairvoyant service que rend à son pays Roger Marx, en défendant énergiquement l'art ornemental ; nous ne pouvons peut-être pas produire plus de grands artistes que nous n'en avons, nous pouvons multiplier énormément le nombre de nos artisans adroits, et c'est seulement par le concours de toutes ces bonnes volontés populaires, de ces fraîches habiletés, de cette poésie généralement répandue chez tous par la forme la plus simple, les beaux objets usuels et les beaux palais publics, que nous pourrons faire jaillir, du fond de notre race, le nouveau style français, retrouver un style équivalent à notre style XVIII^e siècle et qui comme lui triomphera dans toute l'Europe. Il suffit de parcourir un musée industriel allemand ou anglais pour voir comme on y expose les œuvres de nos artistes, et combien studieusement on profite de leurs leçons. C'est la France qui doit profiter des idées de la France, c'est à la France d'augmenter sa richesse future, sa gloire future ; c'est en ce moment la plus belle des opinions à répandre, et ceci Roger Marx le fait avec tout le talent, l'autorité et le dévouement qu'il faut pour y réussir.

GUSTAVE KAHN.

LA VIE ET LA MORT DÉLICATES DE MADELEINE

—

A Max Elskamp.

Dans mon pays où des fleurs sont plus douces qu'au vôtre et meurent délicieusement en étalant leur beauté, — dans mon cher pays de roses et d'œillets, j'ai connu, quand j'avais quatre ans, ma sœur Madeleine. Ses mains claires, ses yeux fleuris se sont éteints depuis lors, mais sa bonté voltige autour de mes rêves. La grâce et la joie étaient au ciel, mon cœur était comme un rubis sur lequel la lumière se fait rouge et rose et mauve, et luit de toute sa splendeur et de toutes ses caresses.

Madeleine ! ah ! Madeleine ! elle rêvait, elle chantait un peu, elle avait une ombre triste et merveilleuse. Ses mains, à force de flatter mon corps enfantin, devinrent longues, pâles et fraîches parce qu'elles voulaient être les meilleures du monde et s'appuyer sur ma tête avec un tremblement subtil, un poids de tendresse frêle qui prolongeât encore ses baisers.

Madeleine ma sœur ! Le monde était si vaste et pur qu'elle se fit une âme timide, et telle je la revois jusqu'au moment de sa mort sourire humblement aux jolis jours où la vie des jeunes filles se promène et s'envole.

Une fois, elle eut treize ans et quitta ma grand'mère près de qui elle avait vécu jusqu'alors, pour venir habiter chez nous. Le soir de son arrivée est le premier soir où je me la rappelle. Toutes les choses d'alors semblent mystérieuses. Il flottait du silence, l'air paisible planait avec sa bonté berceuse, étendait comme un geste mélancolique et calme.

Dans notre vieille église il fait frais et sombre, on ne peut penser qu'à des rêves purs parce que là c'est loin du monde, et voici le repos des beaux cœurs. Notre maison fut fraîche et tendre comme la vieille église. On se disait l'amour et le bonheur par des regards bénis, parce que la présence de Madeleine était douce. Ah! je m'en souviens aussi, le soleil n'était pas ce soleil brillant que nous connaissons, je le vois par la fenêtre, qui s'atténuait pour ne pas laisser des rayons brutaux troubler le recueillement de nos cœurs. Un grand azur fané dominait le monde avec une grâce douloureuse.

J'ai oublié les attitudes de Madeleine, je ne sais pas si je les compose avec mon imagination ou avec mes souvenirs, pourtant elles devaient être ainsi :

Assise sur ma petite chaise d'enfant, elle se trouvait étrangère en la chambre. Ni les meubles, ni la couleur des murs, ni la rue devant la fenêtre ne lui étaient ces choses familières qui hantent la mémoire et près desquelles on se sent chez soi. Les objets semblaient des gens de la maison l'accueillant, elle se faisait très humble pour leur plaire, elle s'apprenait à les connaître, elle moulait son âme sur leur forme.

Dans son bagage, il y eut des noix et un couteau dont le manche d'os blanc portait inscrit mon prénom. On avait arrondi la pointe de la lame pour que je ne pusse pas me percer la main.

J'étais quelque chose de la maison comme un objet vivant ; me prenant sur ses genoux, elle

fut toute en caresses. Elle exhalait son cœur de petite maman, y joignait une bonté camarade de grande sœur, et sur mes joues, baisers ! et sur mon corps, enroulement et pression de ses bras ! puis elle posait ma tête en son sein et me berçait. Mon âme flexible se pliait tendrement, mais les enfants n'aiment pas que les caresses soient longues. Hélas ! Madeleine, je glissai entre tes gestes et je m'échappai vers un petit coin où, toute la soirée, avec de beaux plaisirs je me servis de mon couteau pour ouvrir les noix.

Maintenant je suis triste, triste de ce passé. Ah ! nos morts, pourquoi ne les avons-nous baisés davantage ! Ils avaient un corps infini pour les étreintes bien-aimées, ils avaient des mains grêles et grises parce que nous n'y posions pas assez souvent nos lèvres, ils avaient au visage des plis souffrants qui sont restés en nos cœurs, et qu'il eût fait bon de baiser ces visages ! Ah ! Madeleine si j'avais su ! je me serais agenouillé sur tes genoux, et tu sais, nous appelions cela nous embrasser à la pincette, — j'aurai pincé tes deux joues à pleines mains, leur chair s'étend, devient toute blanche, on est défiguré : c'est drôle ! et j'aurais mis mes lèvres aux endroits blancs. Puis, lassé, je me serais assis, j'aurais posé mes mains dans les tiennes, et tu les aurais gardées tout le soir.

On la mit en apprentissage chez une couturière, Madame Delphine. Chaque jour, jusqu'au soir elle travaillait. Ces temps sont des temps bénis. Lorsque Madeleine n'était pas là, nous l'attendions : mon Dieu, la voici ! notre âme devenait complètement heureuse, et n'est-ce pas, nous souhaitions simplement que la vie continuât toujours ainsi : Madeleine est absente, on prépare sa place à la table ou au foyer, — Madeleine est près de nous,

on la regarde, on regarde alentour, et partout il y a de la quiétude.

Aux beaux dimanches de cloches, souvent j'allais avec elle et maman chez Madame Delphine. L'heure des vêpres, la rumeur de la rue, les jeunes toilettes claires, et le ciel couleur de soleil tiède nous entouraient d'une joie paisible. Madame Delphine demeurait dans une grande chambre ancienne : il fallait pour y parvenir monter l'escalier en pierre d'une tour. Par son carrelage froid, par ses murs épais et par sa petite fenêtre donnant sur une rue étroite, cette chambre semblait nous isoler de la vie et du mouvement. Certes, ceux qui l'habitèrent durent sentir leur âme éteinte chanter le repos et le calme.

Maman et Madame Delphine causaient de robes et des mille choses de l'humble vie qui s'écoule aux petites villes. Moi, je me souviens de mon amie Hélène, la petite fille de Madame Delphine. Elle avait mon âge. Je crois qu'elle ne babillait jamais. Pendant notre visite, elle posait un catalogue sur ses genoux et, très silencieusement, avec des ciseaux découpait les images de dames puis, une à une, venait les mettre sur mes genoux. Douce Hélène ! tu avais des cheveux blond-cendré et des yeux couleur des vieux meubles. Tes images je les conservais, et bien des fois je les ai étalées, je leur chantais de ces jolies paroles incompréhensibles qu'improvisent les enfants, je les leur chantais comme à des souvenirs de mon Hélène silencieuse.

Mais Madeleine ! Elle s'asseyait dans un coin. Toutes les choses d'ici elle les connaissait, ces choses bonnes qui étaient sa vie et son cœur. Elle connaissait les chaises délicieusement, comme on connaît des personnes, — et la table, et l'armoire, et le lit. Surtout il y avait un peu partout du

fil qu'on déroule, des aiguilles qu'on enfile, les étoffes qui crissent au toucher, et les ciseaux raides qui coupent avec un bruissement net et chantant. Or, en ce dimanche elle contemplait tout, heureuse près des choses ses compagnes, et songeait au lendemain où elle les prendrait pour travailler, en un rêve de son cœur.

Mon enfance est lointaine, maintenant, et par le temps s'effacent les grâces de jadis, et s'efface le visage de Madeleine. Je voudrais dépeindre tes traits, ma sœur, il faudrait que leur bonté se composât en mes phrases, ainsi que l'on voit certains chants évoquer les parfums de fleurs immensément douces... Je me souviens que tes joues avaient quelques taches de rousseur, et par là s'atténuait encore l'expression de ton visage : on n'y sentait pas l'ardeur et la beauté des teintes, on n'y voyait pas la jolie chair que nous aimons aux jeunes filles, c'était comme de la cendre, et du calme, et du rêve. Tes cheveux séparés en bandeaux s'écoulaient au-dessus de tes oreilles vers la nuque fragile, et il est aux couvents de province de petites pensionnaires mystérieuses qui ont ces cheveux marrons si simples et si purs. Il me semble aussi que tes lèvres s'entr'ouvraient en un mouvement confiant et étonné vers la vie. Voici, voici ! je ne sais plus tes yeux, je ne sais plus tes mains, je ne sais plus ton corps. Tu es fluide comme une impression. Parfois je te sens, je vais atteindre ton image et la voir toute, ah ! toute ! puis mes souvenirs s'écroulent, et quelle peine, Madeleine ! mes yeux tendus vers toi ne peuvent arriver au cher endroit de ma mémoire où tu vis.

Le plus doux, c'était ta voix, oh ! une petite voix unie qui faisait à peine des méandres pour s'enrouler autour des airs. Quand les jeunes filles chantent, leur voix fraîche et jeune et flexible s'é-

bat dans la gaieté, parfois elle s'exhausse et il y a du cristal, à croire que mille clochettes tintent et brillent.

La tienne n'eut jamais ces expansions rieuses, je me la rappelle un peu voilée, toute simple et humble. Elle ne s'envolait pas jusqu'à des sons aigus, elle palpitait douément sur mon cœur entr'ouvert, on eût dit que tu voulais la faire accessible à mes sens enfantins, comme une caresse tranquille qui se pose sur la tête, sur le corps, sur le cœur, et s'y appuie tièdement.

Puis des romances douces s'épandaient de tes lèvres vers la vie que nous vivions. L'air en était dormant et monotone comme la plaine et le ciel de chez nous, l'air en était calme comme un soupir, comme une brise de nos bois.

Tu devais aimer mille choses fines: les dentelles délicates et leur nuance tendre qui sourit, les petites robes ornées de velours, les jolies cages où un oiseau chante si purement qu'il égaie, la paix blanche de nos soleils, les campagnes étendues sous l'espace vaporeux, la rêverie qui se penche sur le travail des jeunes filles.

Or, aux soirs gris, tandis que l'heure glisse, tout cela contournait ton âme et embobelinait ton cœur qui, doux comme dans un nid, se remuait un peu, s'appuyait imperceptiblement sur le duvet des rêves. Tu n'aurais pu exprimer ce que tu sentais : il y avait de l'amour et de la joie, c'était blanc et c'était rose. Tu ne savais ni les mots ni les phrases qui disent nos songes, ton cerveau pur laissait vivre ton âme sans la comprendre. Mais si une romance chantait quelque bonheur ou quelque tristesse aimable, tout ton amour et toute ta tendresse épars s'élançaient. Et voici la gaieté, voici le sourire et voici toute la vie tendre. Il te semblait que la musique et les paroles s'exhalaient de tes désirs.

S'agissait-il d'oiseaux, de lilas, d'amour, ta bénigne existence était oubliée, adieu les rêves des fillettes, tu songeais aux oiseaux, aux lilas, à l'amour, comme si c'était bien là ce que tu aimais le mieux au monde. Et tu disais les mots avec tes lèvres, et tu les répétais avec ton cœur.

Des scènes infimes et délicieuses me hantent. Certes, il dut y avoir des moments essentiels en la vie de Madeleine où son être palpitait, et j'ai vu cela sans doute, — mais il n'est resté en mon souvenir que des scènes infimes et délicieuses.

Une fois, par une après-midi de dimanche, un beau soleil étendait des clartés en la rue. L'ombre fraîche baignait notre seuil, et près de la porte ouverte Madeleine était assise. Elle mangeait une poire blonde et blanche. La chair en était brillante comme le soleil, puis humide et légère. Cela fond joliment en la bouche avec un goût suave qui attendrit et qui berce. Ah ! donc, parfum qui glisse, parfum des fruits tendres, l'on se pâme et l'on est doux, et voici bien l'idéal des petites âmes en chair qu'ont les jeunes filles.

J'approchai, plein d'une grosse gourmandise d'enfant. La poire était infinie aux sens de Madeleine, et dans la beauté chaude du dimanche elle la sentait fraîche comme une boisson. J'approchai. Madeleine sourit, des yeux et des lèvres. Elle devinait mon envie. Alors, il advint ceci : ma sœur, avec une bonté sainte ne pensa plus qu'à mon plaisir et coupant la poire, tranquille, elle eut un geste beau comme un baiser pour me donner la plus grosse part.

Il y eut un autre jour suave où c'était midi. Dans notre maison chantait l'attente de Madeleine. Par la fenêtre je la guettais, tandis qu'une lumière ca-

ressait des choses et que l'odeur du repas s'exhalant lui donnait un air bienheureux.

Elle vint. Je ne sais quel geste contenu signifiait qu'elle était triste. Elle dit:

— On fait la guerre en Tunisie. Beaucoup de soldats vont partir. Un d'ici qui habite la Chapelle doit y aller. On dit qu'il a pleuré.

Bien des hommes vivaient autour de moi : il y avait le sabotier, le cordonnier, le marechal-ferrant qui, tout le jour, se courbaient et s'exaltaient au travail. Quand nous les approchions alors, ils craignaient nos ébats et se fâchaient pour que nous partions. Le soir, tassés sur une chaise, ils reposaient leurs membres. Parfois ils causaient, ils riaient aussi, et je pouvais aller près d'eux sans crainte. Un homme, c'était un être monotone et fort, mais je ne croyais pas que les hommes savaient pleurer.

Je connaissais la Chapelle : voici un petit tertre plein d'arbres noirs, je pense que ce sont des cyprès : une vieille chapelle avec des tuiles et des murs sombres y est très douce et une maison claire a des tuiles toutes rouges. Or, ici devait habiter le soldat. Je le voyais debout à son seuil, les yeux brillant parce que souvent une larme naissait, puis elle tombait en grosse goutte sur sa joue. Un homme pleure, faut-il que son âme soit plaintive !

Ah ! mon soir de soleil, et les rues et les maisons éclatantes, tu devins comme sous des cyprès. Un homme pleure, un homme pleure !

Après le repas, on m'envoya faire une commission, et il m'en souvient, je baissais la tête, les choses semblaient peser à mes épaules. Je revois quelques détails de l'ombre et du soleil où je marchais : les rues sèches et lumineuses, la place du Marché immense et aride, puis surtout un grand mur brillait sans grâce. Et pourquoi l'image de ce

mur est-elle restée en ma mémoire? Les objets content notre passé : ils sont joyeux ou désolés parce qu'une fois nous fûmes joyeux ou désolés en les voyant. Il suffit d'un simple mur banal, d'un ton de lumière, d'une couleur de pavé pour évoquer notre enfance. Mon Dieu ! mon Dieu, un mur et une place de mon pays me font penser à Madeleine et à un soldat triste qui pleurait.

Ainsi Madeleine ouvrait mon cœur à la pitié. Sans doute, j'eusse été un enfant avide de rires qui court et éparpille sa joie dans les jeux, j'eusse crié, j'eusse gambadé comme une bête heureuse, mais mon Dieu vous me donnâtes une grande sœur dont la présence seule était de la tendresse. Elle marchait, elle causait, et cela formait une petite scène pleine de bonté. J'approche d'elle : ma vie s'apaise, je suis une âme à élever. Alors elle accomplit des actions infimes et très douces : elle se tait, et je rêve, elle chante et mon cœur s'en va vers les objets délicieux des romances, elle mange une poire et la partage avec moi pour m'apprendre la bonté, elle parle de guerre pour que je m'apitoie. Puis dehors je ne suis pas celui que vous croyez ; si je regarde alentour c'est avec mes pensées de Madeleine afin qu'un jour, lorsqu'elle ne sera plus là, les choses me retournent les sentiments que je leur ai donnés.

Hélas ! voici qu'un soir Madeleine a pleuré. Un dimanche doux se mourait : c'est l'heure où l'on revient de la promenade. On a pris les habits de fête dans lesquels on se tient très sage de peur de les salir, mais l'âme est toute gaie parce qu'en ce jour on se repose et on rêve et parce que si le corps est paré l'âme est heureuse. C'est l'heure où l'on revient de la promenade. Il faut quitter les beaux habits, et quel bien-être, alors que leur souvenir chatouille un petit point d'orgueil que nous avons,

quel bien-être : se sentir dégagé, exhaler ses gestes en liberté ! Puis le jour part avec un frou-frou : on dirait que le jour rentre chez lui pour quitter sa robe des dimanches.

Madeleine montée à sa chambre, maman la suivit. Ah ! soudain une voix s'élève : maman gronde, maman gronde ! Hélas ! voici Madeleine pleurant. Elle a des sanglots éclatants qui la secouent et des paroles brisées, hachées, saignantes pour dire qu'elle ne recommencera jamais plus. Et toujours cette voix terrible de maman et Madeleine inerte et désolée sans fin !

Le dimanche fut atone et silencieux ainsi qu'un malade à qui se remuer fait mal.

Maman ne se fut pas fâchée pour une de ces réponses vives comme nous en disons tous. Tu n'avais pas manqué à tes devoirs puisqu'on t'avait permis de sortir. Tu ne pouvais pas avoir fait le mal, parce que pour faire le mal il faut être méchant. Souvent je me suis demandé la cause de tes larmes, je me la suis demandée en ces instants gris où les hommes ont oublié leurs sens et reçoivent la caresse adorable des souvenirs enfantins. Tu ne pouvais pas avoir fait le mal. Maintenant que je connais bien les choses, je songe à tes quinze ans, c'est l'âge d'aller aimer et il y eut sans doute la petite scène claire que je vais conter :

Tu étais allée te promener dans la campagne avec deux amies. Des vapeurs poudreuses rêvent tendrement sur les prés, l'herbe est presque bleue comme une blouse neuve, une brise à peine s'y joue qui la fait frémir, et l'on devine le saut blond des sauterelles, et l'on entend le cri luisant des grillons. Alors la vie des jeunes filles devient douce et bruyante ; une toute petite âme frémit comme l'herbe au vent, l'imagination sautille comme les sauterelles et le cœur est chanteur comme un grillon. Sans doute, sont venus de

grands garçons drôles avec leurs mots pleins de rires. Je ne sais pourquoi il est délicieux de les entendre, et les yeux brillent, et l'on a envie de chanter. Parfois on entr'ouvre les lèvres pour aspirer l'air de l'espace qui glisse en la poitrine plus large et s'y meurt si moelleusement que l'on croit aspirer un souffle de bonheur.

Les mères n'aiment pas cela, parce que les jeunes filles bientôt penseront souvent à ces garçons des dimanches, puis l'Amour naîtra. Et l'Amour, Madeleine, c'est un geste horrible qui renverse les vierges dans les prés.

Il est au monde des fleurs fines qui s'exhalent vers la vie. Elles sont soyeuses et tendres, leur parfum voltige autour d'elle, et qui s'en approche devient ineffablement pur. On ne les voit qu'aux jours de mai, parmi les airs limpides et bleus, on ne les voit que lorsque le jour est calme comme une extase. Il leur faut mourir avant que viennent les vents d'orage briser les trop frêles fleurettes, car il est beau de mourir dans sa beauté. Madeleine fleur douce devait mourir ainsi dans ses quinze ans de Mai pour que l Amour et ses tempêtes ne pussent froisser sa chair légère.

Je me souviens d'un grand jeudi matin. Madeleine devenait malade, toute pâle, toute tremblante. La veille elle avait craché le sang, et dans nos petites villes on sait quand les personnes crachent le sang qu'elles sont malades et qu'elles vont mourir. Mai chantait au ciel et jouait sur terre. L'air semble fait de petites perles humides : il luit et il flotte. Le sol de la rue rose et frais s'écoule jusqu'au bout du regard comme un beau sentier, pour que le soleil s'y promène plus délicatement que dans les champs. Jeudi matin, c'est le marché. Les paysannes portent leurs grands paniers clairs

qui contiennent le beurre, le fromage, les œufs, ces tendres choses des fermes. Il y a beaucoup de vie au monde. La lumière est si belle et le cœur si bruissant que tout semble vivre : les cailloux des routes, les pierres des maisons, les grilles des jardins, et si l'on voit dix paysannes, on croit en voir beaucoup plus encore. Aux arbres, les feuilles minuscules sont duvetées, et joie ! leur ombre à terre est un treillis de soleil et d'ombre qui bouge quand se balance une brise !

J'allais au marché avec Madeleine, et sa main dans la mienne était moite et abandonnée. N'avait-elle pas la démarche fragile et traînante des malades dont les ailes sont brisées, n'avait-elle pas ces yeux éteints qui ont l'air de recevoir des regards des choses, au lieu de leur en donner ? Jolies rues bénignes, maisons pensives, jardins riants, et vous mon azur et mon soleil, Madeleine n'osait songer à vous, de peur de pleurer. Hélas ! à ceux qui peuvent jouer, gambader et chanter, vous êtes caressants et si bons ! Ils respireront l'air du monde frais et lumineux comme une boisson, ils iront sur les routes sans fin pour sentir le soleil en leur chair chauffer toute la vie adorable, ils cueilleront les fleurs vives et fragiles comme un printemps, mais les pauvres malades doivent ménager leurs membres, leur poitrine, leurs rires. Ils voient les beautés et les joies sans pouvoir les prendre, parfois ils les adorent et ouvrant les yeux, recueillant leur âme, ils voudraient que tout entrât dans leur souvenir. Puis ils pensent : ces souvenirs que nous voulons garder vont mourir avec nous : alors ils se désolent, ils ne veulent plus rien voir, et ah ! les derniers baisers de la vie sont bien amers !

Il faudrait que ma mémoire eût gardé l'image continue de cette vie de Madeleine qui glissait tendrement hors de son corps, qui s'écoulait par gout

telettes de tristesses, d'émois, de bonheurs. Ah ! sots esprits des gamins, où le rire et les pleurs sont légers, si vous saviez le charme des souvenirs enfantins, silencieux et immobiles en un rêve, vous regarderiez ce qui vous entoure jusqu'à ce que vous en fussiez pleins. J'aurais dû ne pas marcher, ne rien dire, pour mieux contempler Madeleine infantile et pénétrante exhalant ces pauvres toux et appuyant ses mains sur sa poitrine aiguë. Sans doute elle avait des yeux trop éclatants, et ces mains brûlantes au toucher passionné ! Je ne sais pas, je ne sais pas ! Les jours ont passé au gré de Dieu, il y eut des moments tout précieux autour de nous, des fleurs fluides se balançaient en tremblant, hélas ! elles sont pour moi comme si elles n'avaient jamais été !

Pendant les derniers temps de sa vie, elle était toujours au lit. La fenêtre de sa petite chambre donnait sur un grand jardin d'où il venait autrefois une lumière si limpide, si douce de bruissements, si pure avec son soleil frais que, dès l'entrée en cette chambre, on sentait bien qu'avant d'y pénétrer la lumière avait dû passer sur un grand jardin. Maintenant, humble chambre blanche, parce que Madeleine était malade, elle semblait jaunie. Je ne me rappelle pas y avoir vu du soleil, alors.

Sur la cheminée, une jolie Vierge en plâtre tenait petit Jésus à son bras. Au-dessus, deux images : c'était d'abord saint Joseph épandant tout un sourire vers les yeux de Jésus, puis c'était Marie douloureuse dont la tête mourante penchait sur l'épaule, des larmes coulaient sur ses joues et l'on en voyait d'autres descendre de ses yeux mi-clos pour tomber sans fin, sans fin.

Quand Madeleine s'éveillait le matin, elle n'avait plus aux membres qu'un peu de fièvre qui lui faisait aimer le bon duvet du lit. Alors elle se croyait guérie. C'est exquis lorsqu'on ouvre les yeux : on

s'est oublié soi-même, on ne sait plus si l'on est Marthe, ou Jeanne, ou Madeleine et donc ! il faut regarder les choses et leur aspect vous recompose votre moi bien-aimé. Voici que de la fenêtre le jour s'étend dans votre chambre, si joli par ses jolis rayons chuchoteurs. Petit jour clair du grand jardin, il entre ici comme un oiseau. N'est-il passé sur les grands arbres où sont des nids, n'est-il passé sur les fleurs menues comme votre cœur grelottant, n'est-il passé dans les allées où le sable frais et rose fait cric-cric sous les pas? Je gage que le monde est plein d'abeilles. Et ne sentez-vous pas votre cerveau comme un gâteau de miel ? Il y a plus de mille alvéoles où de petits riens brillent : et c'est du miel, et c'est du soleil, et c'est de la douceur, et c'est de la bonté. Oui, c'est un peu fragile et tremblant parce que vous êtes malade, mais c'est doré, votre cerveau est tout doré. Voulez-vous regarder sur votre cheminée ? Marie et petit Jésus se content bien des choses, n'est-ce pas, ils se disent que le jour est gai comme un enfant. Oh ! saint Joseph là-haut qui sourit à Jésus, je crois bien qu'il va l'embrasser. Puis ma Vierge douloureuse, mon Dieu ! la vie est douce, elle pleure : on dirait un sourire.

Mais lorsque l'après-midi tombait, solennelle, et lente, Madeleine couchée sentait la fièvre gronder en son corps. Ces couvertures opaques et ce duvet lourd du lit entourent la chair en sueur. Parfois elle se retournait, changeait la position de ses membres pour trouver aux draps de la fraîcheur. Ah ! n'y a-t-il donc plus au monde le clair endroit où l'on s'étend, délicieux et calme ! Jadis le monde avec son ombre et ses fontaines chantait au cœur comme un ami. La fièvre roule à travers les sens, on dirait que de grosses mouches monotones bourdonnent : elles voyagent autour des pauvres malades avec leurs ailes noires, avec leur corps noir,

avec leur chant noir. Un air gris habite cette chambre maussade. Des bulles noires naissent, montent, grèvent, grandissent, et ce sont des couronnes de migraine autour des fronts. Des couvertures et des duvets de plomb pèsent sur le cerveau. Le grand jardin doit être fané. Les feuilles se serrent l'une contre l'une, se replient, s'endorment, et les arbres forment des blocs massifs, immobiles. Les fleurs se sont tues, l'herbe pousse dans les allées. Les oiseaux debout sur des branches ne veulent plus remuer, et parfois ils poussent un cri grelottant d'ennui. On ne sait pas où aller pour trouver le bonheur, puisque le ciel est gris, puisque l'air est gris, puisque la terre est grise. Marie tient Jésus tout près de son cœur parce qu'il ne faut pas que les petits enfants s'ennuient, saint Joseph sourit à Jésus parce qu'il ne faut pas que les petits enfants sachent que l'on peut pleurer, Marie douloureuse pleure et l'on croirait que de ses larmes le soir s'exhale.

Lorsque, à la tombée de la nuit, maman allumait la lampe, cela tuait l'ennui. Une jolie scène futile, un papillottement de lutins, une causerie rose. La lampe projette un grand cercle vague où il y a de la lumière. Il est des choses que l'on voit, d'autres que l'on devine, et celles-ci sont troublantes. Les unes causent avec la lampe, les autres causent avec votre cœur. Elles jouent un peu à cache-cache, mais on les reconnaît bien : elles sont profondes, elles sont bleues. Le buffet contient le linge, des jupons, et surtout un joli nécessaire avec des ciseaux brillants dont on ne se sert pas, de peur de les ternir; un dé en argent blanc : on ne le prend que les dimanches, quand on l'a au doigt on le promène sur les lèvres, il est froid et il chatouille; puis un bel étui de nacre qui se visse, se dévisse, et est rempli d'aiguilles.

Le lit de maman était installé dans la chambre

de Madeleine. Quand venait l'heure de se coucher, chaque fois elle disait : C'est ce soir que je veux coucher avec maman. Alors maman se mettait un instant dans son lit. Leurs deux corps de bonheur tiède s'approchent, leurs deux corps recueillis pour mieux s'éprouver l'un l'autre : Petite maman, petite maman ! Madeleine lui entoure les épaules, ses bras vont fondre délicieusement. Elle la baise sur les joues où la chair de nos mères se dissout, devient délicate et presque ridée, puis elle se recule pour mieux contempler ce visage et choisir un endroit plus tendre où elle posera ses lèvres longtemps, longtemps, avec un petit mouvement d'aspiration comme pour boire l'essence même de cette chair. Leurs yeux se ferment de plaisir. Ensuite elles laissent leurs joues l'une contre l'autre, très chaudes, et leurs deux têtes semblent deux cœurs d'enfants qui reposent dans un nid du paradis.

Le médecin qui venait souvent voir Madeleine nous disait qu'elle était très malade. Elle ne souffrait pas, mais cette fièvre et quelque chose dans sa poitrine montraient qu'elle était très malade. Il ne fallait plus que j'aille dans sa chambre. Un jour, il nous annonça qu'elle avait une phtisie galopante et que cela fait toujours mourir. Nous restâmes immobiles avec, dans notre tête, ce mot : phtisie galopante. Nous ne le connaissions pas, nous l'avions à peine compris : c'était un de ces mots brutaux qui guettent les malades, bondissent sur eux et les font mourir. Nous aurions voulu le mieux connaître pour savoir comment le combattre et surtout pour savoir comment faire notre sourire plus doux tandis qu'il se ferait plus méchant.

Mademoiselle Jeanne vint nous voir. Elle était une de ces vieilles filles pieuses qui vont auprès des malades étendre des gestes de bonté. Elles sont tremblantes, elles vous regardent avec des

yeux que l'on aime, puis elles donnent le conseil de rester tranquille au lit jusqu'à ce qu'on soit guéri. Quand elle eut quitté Madeleine, nous lui parlâmes de ces mots qui nous hantaient : elle nous dit qu'on en mourait et, prenant un porte-plume, nous montra comment cela s'écrivait : phtisie galopante. Elle partit.

Alors, tous trois penchés sur la feuille de papier, nous contemplions ces lettres noires. Elles s'allongeaient, s'enroulaient, se repliaient, et leur ensemble était brutal et net. Elles se gravaient dans notre cœur douloureux, et bien des fois nous nous les sommes rappelés depuis, et quand je les ai rencontrés dans les livres, j'ai revu là-haut le lit gris de Madeleine avec la Mort que l'on attend.

Ah ! un soir de septembre, pendant que je regardais jouer quelques-uns de mes petits camarades, l'air était bleu et gris et pur. Il devait y avoir quelque chose de Dieu sur terre car on sentait le monde pensif. C'est sans doute à cause des anges venus pour emmener l'âme de Madeleine. On m'appela. Je rentrai à la maison. Madeleine était morte.

On avait fermé les contrevents et notre grande chambre d'en bas était mystérieuse. Hier encore, nous étions ici quatre âmes qui émettaient un bruissement de vie. Voici que l'une d'elles s'en va, son bruit s'est tu, et les trois autres âmes restent brisées à contempler ce silence. Maman, des larmes plein le corps, se traînait de chaise en chaise. J'approchai d'elle, alors elle me baisa très fort, elle m'appuya contre sa poitrine, car il aurait fallu que ma vie devînt plus haute pour compenser ce silence de la vie de Madeleine. Mon père, debout, était crispé, secoué de sanglots.

Ce que je vais dire m'a fait bien pleurer depuis, mais les enfants sont futiles. Je ne sentis pas le

départ de Madeleine parce que, en ces derniers temps éloigné d'elle, mon cœur s'était formé d'autres rêves. Je m'étais habitué à des jeux ou à des causeries, hélas ! la mort ne peine les enfants que lorsqu'elle les prive à tout jamais de leurs plaisirs !

Ces contrevents fermés et ce silence m'intimidaient comme une chose nouvelle. J'avais peur et, la tête baissée, les yeux perdus à terre, sans cesse je restais à côté de maman et lui touchais la main pour me rassurer. Elle m'emmena embrasser Madeleine. Sa tête reposait sur un oreiller blanc, immobile et dure, et sous les couvertures son corps formait des bosses. Je la baisai : sa chair était raide et froide. Jamais je n'avais vu de mort et, mon Dieu ! nous avons des pensées mauva ses, je contemplais Madeleine avec curiosité.

Un peu plus tard, on fit sa toilette. J'ai su depuis qu'elle eut un petit bonnet de fille innocente, les brides nouées sous le menton entouraient son visage d'un reflet de linge mat. De son vivant, elle portait une belle robe à basques dont elle était fière. Ah ! pour la lui mettre, il fallait forcer ses bras raides : est-ce qu'ils ne vont pas craquer, se casser comme du bois mort ? Et ce corps à soulever, tout rigide, pesant, il ne se plie pas ! On lui glissa au doigt une petite bague en argent que je lui avais donnée jadis, et ces doigts durs, et ces doigts aigus dont on écorche la peau !

Deux jours après, ce fut l'enterrement. Le prêtre vint, avec la croix d'argent luisante : il semble qu'elle s'appuie contre votre cœur, glacée. Nos voisins suivaient le convoi. Tout le monde était vêtu de noir et tout le monde baissait la tête en songeant à Madeleine. Oh ! le cercueil recouvert d'un drap blanc, et des couronnes, des fleurs et la Mort ! Pauvre cercueil lourd qui s'en va ! On voudrait contempler encore, une seule fois, l'en-

fant qui est là et l'entourer de nos bras et le presser sur notre cœur pour savoir si notre amour ne pourrait pas l'animer.

Moi j'étais un enfant, je ne pensais pas à cela. Quelque temps auparavant, mes amis Claude et Marie avaient perdu leur mère. A l'enterrement, Claude sec et indifférent regardait autour de lui avec ses yeux de chaque jour, mais Marie pleurait fort en appelant : Maman ! oh ! maman ! C'est laid de ne pas pleurer sa mère, je voulus être bon et désolé comme Marie et je suivis Madeleine en sanglotant.

Ne vaut-il pas mieux, ô Madeleine, que je n'aie point souffert de ta mort, car ceux que nous avons pleuré, nous oublions un peu la grâce de leur vie douce pour nous souvenir surtout de l'instant où, sur leur lit étendus rigides, ils venaient de nous quitter. Tu es restée pour moi la grande fille qui a toujours quinze ans et qui ouvre à mon cœur ses bras, ses sourires et son cœur.

Tu dors dans notre cimetière où il y a de si belles choses. Bien des jolies tombes fleurissent, bien des oiseaux sont dans des branches. On voit des vierges blanches qui se penchent pour protéger une jeune fille endormie, on voit un ange argenté, tout rieur sur la tombe d'un petit enfant. Dans un coin, deux filles de dix-huit ans sont mortes, voilà longtemps, et c'est au-dessus d'elles des arbres toujours verts qui s'étendent et sont pleins de paix et de douleur. Tout le long d'une allée il y a des tombes de vieillards, si claires avec leurs rosiers où mon printemps fait naître les roses de bonté.

Ta tombe est dans un endroit que je connais, entourée d'autres tombes. Nous n'avons pas voulu qu'elle fût recouverte de ces grandes dalles qui semblent peser sur le sommeil et murer les morts

à jamais. Au-dessus de toi c'est la terre de chez nous, pâle et poudreuse. Des fleurs y croissent: des marguerites-reines et des pâquerettes. J'y ai mis un petit pot dans lequel poussent des jacinthes. N'y a-t-il pas aussi une bordure d'œillets blancs?

Ah! Madeleine, je n'ai jamais songé à ta chair pourrie ni à tes os de pierre! Par delà la mort tu habites mon souvenir sous forme d'un petit coin de terre avec des fleurs. Ce jeune parterre c'est toi, ton corps et ta bonté. Les chers enseignements que tu donnais à mon enfance, je les ai retrouvés ici. Quand j'avais dix ans, souvent je quittais les jeux et les bavardages pour venir m'asseoir sur ta tombe. Les pâquerettes blanches et jaunes, les marguerites-reines violet tendre ou violet sombre exhalaient leur humble corolle en mon cœur avec la grâce discrète qui était la tienne lorsque tu avais un corps. Les jacinthes, mes jacinthes, embaumaient de leur parfum translucide, et cette candeur était celle de ton âme qui chante et qui rêve. Oh! ces après-midis de mes dix ans! Je touchais les fleurs, avec ces sourires de l'âme plus beaux que les sourires de toutes les lèvres. Je les flattais. Mes doigts sur les pétales devenaient immatériels, jolis et longs comme les doigts des anges dans des tableaux. J'avais peur de tacher les pâquerettes, et n'osant appuyer, tendrement je les frôlais en me faisant un cœur très pur pour que mes doigts fussent purs aussi. Les marguerites-reines, douces comme de la soie, rappelaient mille choses du rêve et de la vie. Je n'ai jamais osé toucher aux jacinthes, parce qu'il est des parfums si purs et des formes si fragiles que, lorsqu'on les touche, la chair s'y décalque, et les parfums se ternissent, et les formes se froissent.

Ainsi je devenais candide, et c'était toi, Made-

leine, qui de plus loin que la Mort venais m'apprendre ces jeux.

Quand j'eus quinze ans, ta chambre devint la mienne. Elle était, je l'ai dit, délicate et blanche et ses meubles si simples exprimaient mon âme. Il y avait un souvenir de toi dans les choses, qui passait par la chambre, tout grelottant de douceur. Les images pieuses et naïves d'au-dessus de la cheminée rappelaient ton cœur de petite fille de village qui ne connaît pas les beautés des belles images et qui aime certaines couleurs calmes et certains gestes raides et tendres. Au-dessus de ma table, dans un cadre noir, l'image de ta première communion : il y avait au bas un endroit où, de ton écriture qui te ressemble, tu avais signé ton nom. Dans le lit où je dormais, jadis tu dormis. Je quittais le monde matériel des gestes et des actions pour m'étendre en ce nid de tes songes. Je ne sais plus si j'avais un corps, tant la vie de mon cœur était exquise. C'est toi que je venais revoir! Te souviens-tu que nous allions tous deux, avec des jeux tremblants de nos cerveaux, dans des pays d'avenir! Tu étais morte ici, je craignais un peu que Dieu ne m'y fît mourir aussi, et pour ne pas lui déplaire, je me donnais des pensées qui louaient toutes les choses de Dieu.

J'aimais surtout la grande bergère où tu te reposais dans les premiers temps de ta maladie. Le corps, à la fois s'étend et se pelotonne, les bras sont bienheureux, le bien-être est tel qu'on devient las et brisé comme un convalescent. Tout le jour je restais assis auprès de la fenêtre et du jardin. Ah! mon âme languissante et mon corps dans la bergère! Il y avait partout une mélancolie chère comme du bonheur. Je n'osais pas remuer de peur de troubler quelque chose. Le jour laissait glisser sa blancheur à travers mes sens jusqu'à ce que je

fusse innocent et pensif. Les feuilles dociles des arbres s'abandonnaient aux brises, menues, et leur mouvement voltigeait en l'air cendré, lumineux et timide. Le ciel s'étendait au-dessus des herbes et des allées, si bleu, si las, si bon ! Que le monde était calme ! Le temps s'écoulait comme une eau qui fuit vers un joli lieu fluide où l'on rêve.

Je lisais des livres que tu aurais voulu lire. Il en est un : une jeune fille y meurt à quinze ans. Elle s'appelait Angèle. Un bon prêtre la bénit, sa mère pleure, et c'est si triste ! Elle te ressemblait sans doute, Madeleine, car elle souriait en regardant du côté du ciel, et tu l'aurais aimée comme une sœur.

Et voici qu'aux jours de mes vingt ans, j'ai conté ton histoire et la mienne. J'ai dit tout ce que je savais de toi, pour que les belles âmes qui liront cette histoire apprennent qu'il était, jadis, dans une petite ville, une jeune fille si bonne que sa bonté dura longtemps après sa mort. Tu as passé joliment sur la terre, tu as rêvé, tu as pleuré, tu es morte. Tu fus semblable à un de ces pauvres bluets qu'aiment les enfants et qui sont fauchés bientôt, par un moissonneur inattentif, avec les blés murs. Tu reposes humblement dans un coin du monde, tu reposes, et je t'aime encore à cause de cela.

Ah ! les soirs, du fond de l'ombre, tout là-bas où sont les bonheurs de Dieu, il vient des souffles fragiles, porteurs de mille émois du monde, et qui meurent tendrement dans le silence des rues, des maisons, des fleurs. Ils me caressent au visage et au cœur par leur toucher timide, et je les accueille en entr'ouvrant mes rêves. Alors, si doux, si doux, ton souvenir me blesse de bonheur, Madeleine. Il me semble tenir en mes mains tes pe-

tites mains balbutiantes de quinze ans, je penche ma tête en ton sein reposant, j'entends mon âme en ton âme docile. Je revois tes yeux qui contemplent mon corps, tes mains qui le flattent, pauvres mains, pauvres yeux ! afin qu'un jour de mes vingt ans, je fusse triste et delicieux à me souvenir.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

ANTIGONE

—

Nous foulons de nos pas, couple antique et sacré,
Dans la blonde splendeur de l'éther incréé,
Les champs divins dont l'herbe égale
Ondule mollement sous les zéphirs légers,
Où vibre, épars dans l'ombre auguste des vergers,
Le cri strident de la cigale.

Une grave fierté luit sous tes cils d'enfant,
Et tes seins sont plus fiers encore, que défend
Le lin croisé des bandelettes :
Pâles comme la nuit sur les tertres en fleurs,
Le myrte et l'anémone ont mêlé leurs pâleurs
Dans tes cheveux de violettes.

Tu marches, forme chaste aux gestes assouplis,
Figure harmonieuse et que drapent les plis
De la tunique d'hyacinthe,
Et les derniers rayons du couchant te font d'or,
Dans le silencieux crépuscule où s'endort,
Superbe, la campagne sainte.

Je vais à tes côtés. Calme et nu dans ma main,
Le glaive étincelant éclaire mon chemin,
Et je veux, sans que tu frissonnes,
Que tu contemples, lourd à mon front en sueur,
Le casque empanaché du fabuleux Tueur
De Centaures et d'Amazones.

Mais le sang a voilé mes yeux, et rien ne luit
Dans ces antres de pourpre où l'éternelle nuit
Du sort à jamais se prolonge ;
Antigone sévère et douce, je te suis,
Devinant ta beauté sans la voir, car je suis
L'Œdipe étrange de mon songe.

Car je suis l'exilé de ma cité : le seuil
Des palais de mon rêve à mon terrestre orgueil
Jeta le dernier anathème ;
Je suis l'Aveugle-Roi de mon propre destin,
Le quêteur de l'énigme humaine, le lointain
Et sombre ancêtre de moi-même.

Je suis très las, ô Femme ! asseyons-nous auprès
De la source qui chante en ses vasques de grès,
Au plus profond de la cépée ;
Là, désireux de faire immortels l'odieux
Forfait de ma victoire et la haine des Dieux,
Du fer de l'inutile épée

J'inscrirai nos deux noms dans le calcaire, et, pour
Qu'à jamais favorable à notre grave amour
Soit l'infernale souveraine,
Je dédierai, sur un simple autel de gazon,
Et le glaive héroïque et la fauve toison
A la Déesse souterraine.

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE.

THOMAS CARLYLE

ESSAI [1]

—

V. — Ses études allemandes

I

Pour mieux assurer le jeu de cette faculté, par quelle méthode la conduira-t-il ? C'est ici que Carlyle se tourne d'instinct vers les Allemands. En effet, quelle est la méthode la mieux appropriée à une telle faculté ? La méthode synthétique, c'est-à-dire celle qui, après avoir reconnu un grand nombre d'objets, les rèunit tous sous un principe général. Et c'est bien chez les Allemands qu'il trouvera une telle méthode. Pour être plus exact (car il n'était pas philosophe de profession, et en certaine circonstance il eut beaucoup de peine à lire d'affilée cent pages de la *Raison pure*), il faut dire que c'est moins cette méthode en elle-même qu'il étudie que le genre d'esprit qu'elle révèle. Nul n'a étudié plus complètement cet esprit (2). Je traduis le programme de six « lectures » qu'il fit plus tard à Londres, sur ce sujet, et qui résument ses connaissances en cette matière : — « Les races teutoniques, la langue allemande, Ulfilas, les In-

(1) Voy. *Mercure de France*, N^os^ 104, 105.

(2) Les nombreux *Essais* de Carlyle sur la littérature allemande sont réunis dans les *Miscellanées*.

vasions, le Lied des Nibelungen ; — Les Chevaliers-chanteurs, Tauler, le Roman du Renard, la Légende de Faust, la Réforme, Luther, Ulrich de Hutten ; — Les Maîtres-Chanteurs, Hans Sachs, Jacob Bœhme, Décadence de la littérature allemande, Anton Ulrich Duc de Brunswick, Opitz, Leibnitz; — Renaissance de la littérature allemande, *Werther*, *Gœtz de Berlichingen* ; — Caractéristiques de la nouvelle littérature allemande, Faust, les Philosophes, Kant, Fichte, Schelling, Art et Croyance, Gœthe ; le Drame, Schiller, Klinger, Kotzebue, Werner ; le Roman, Tieck, Novalis, Hoffmann ; la Poésie et la Critique, Herder, Wieland, les Schlegels, Jean-Paul, Considérations générales. » — Race, climat, histoire, il scrute cet esprit dans toutes ses conditions ; poésie, philosophie, théâtre, critique, il suit cet esprit dans toutes ses manifestations ; et il en découvre partout l'action synthétique : l'Histoire et l'Art ramenés à la psychologie, la Linguistique fondée sur l'étude des racines, les Mythes scrutés comme symboles et chiffres d'une série d'émotions et d'intuitions, la théologie vivifiée, le gouffre de la métaphysique comblé par la question morale. Ainsi connu, ce genre d'esprit sert à Carlyle de terme critique de comparaison pour mieux reconnaître le sien propre, et, toujours au moyen de l'analogie, pour mieux savoir quelle conduite lui imprimer. Voilà la découverte de Carlyle ; elle l'enivra, et la joie était légitime. Que de moyens nouveaux de mettre en œuvre sa sensibilité ! que de voies ouvertes au développement de sa plus intime psychologie ! Elles pénètrent, ces voies, et serpentent en tous sens dans l'immensité de l'Apparence, à travers toutes les formes de la vie, par tous les résultats ramifiés de l'activité universelle ; il n'y a qu'à s'y laisser aller pour croiser tout objet et avoir la vision de tout objet; c'est un courant de sympathie

aux mille bras qui étreint toutes choses et qui épouse le contour de toutes choses. Ensuite ces voies multiples ont toutes été reconnues ; le réseau en a été dûment déterminé ; la sensibilité sait où elle va, et l'on peut classer toutes ses perceptions. A côté de cette savante sympathie universelle, combien limité et désordonné paraît le sentiment puritain livré à lui-même ! combien peu artiste ! Comme il fait voler en éclats informes, en triste poussière, les apparences qu'il brise en les traversant ! comme il sait peu remettre en ordre, après l'avoir bouleversé, le monde extérieur ! comme la sensibilité s'angoisse et s'égare, et, pour quelques percées effrénées dans le dedans des choses, çà et là, la plupart du temps s'exaspère devant les objets comme à des obstacles, au lieu de se prendre à eux comme à des symboles ! — Mais Carlyle, d'autre part, au milieu de ses effusions panthéistiques, saura garder la force essentielle de la stricte préoccupation morale. A sa mère qui s'inquiétait il disait sans cesse : ma croyance est la vôtre, les *mots* seuls diffèrent ; et il disait vrai. Bien qu'affiné et plus délicatement gouverné, le sentiment puritain restait très vivace. Entrepris par un Carlyle, ce sentiment aboutissait à des *mots* d'une signification plus générale et plus nuancée, à un langage plus divers et plus universel, mais, ainsi discipliné, il ne s'en attestait que plus entièrement, car il circulait plus minutieusement à travers les choses, et étendait proportionnellement à ses perceptions du monde extérieur et de l'apparence universelle sa conception du monde intérieur et de la raison universelle.

Ainsi menées, ces études allemandes secondaient avant tout chez Carlyle l'effort moral, et c'est là leur utilité toute nouvelle. Nous sommes loin de la vague et brillante religiosité d'un Coleridge demandant aux spéculations d'outre-Rhin le plan de

l'église future. Carlyle, avec un à propos et une sincérité pratique tout autres, leur demandait le seul service qu'elles pussent lui rendre, c'est-à-dire le moyen de s'intéresser à tout objet par une connaissance plus intime des forces propres dont tout objet est doué et qui constituent, sous son voile d'apparence, sa nature authentique et cachée. Si l'on ajoute que Carlyle, une fois l'objet ainsi entr'ouvert, y jette, non pas le regard tranquille de l'Allemand assistant en amateur au spectacle des indifférentes évolutions de la substance, qu'il considère comme partout épandue et nulle part fixée, mais le coup d'œil passionné du stoïcien et du puritain en quête de révélations immédiates, l'on aura déjà indiqué, d'un premier trait, les modifications que le philosophe anglais fait subir aux théories allemandes en se les assimilant. Et c'est sur ce point qu'il faut insister, car cet examen achèvera de nous faire connaître la signification particulière de cet esprit.

II

A n'en pas douter, c'est *Wilhelm Meister* qui, par l'intelligence compréhensive et conciliatrice qui s'y trouve répandue, amena Carlyle, traducteur attentif de cette œuvre (1824)), au cœur même des doctrines allemandes. — On connaît les deux conceptions essentielles sur lesquelles reposent ces doctrines, celles du moins que Carlyle utilisa et dont il fut contemporain durant la première partie de sa vie. C'est d'abord la conception de l'idée-maîtresse (*begriffe*) ; puis, comme conséquence, celle du développement (*entwickelung*). Dans la première, l'esprit se représente quelque propriété abstraite située dans l'intérieur des choses ; dans l'autre, l'esprit se représente les effets de cette propriété dans la forme et les rap-

ports des choses. — On nous permettra d'esquisser ici l'historique de cette double idée chez Gœthe, afin de déterminer l'aspect qu'elle put présenter à Carlyle lorsqu'il l'y rencontra.

On sait que Gœthe fut, avec Lessing et Jacobi, l'un des promoteurs de la renaissance du spinozisme en Allemagne. C'est l'étude de Spinoza qui le rendit, tout jeune, conscient de la double faculté maîtresse de son propre esprit, le don de comprendre et le don de développer ; et c'est sous l'influence de Spinoza que cette faculté commença de s'exercer. Comme Lessing et comme Jacobi, il reprit pour son compte ces maximes classiques de Spinoza : « Que l'infini est le tout, qu'il n'y a rien hors de la substance, que l'être infini est tout l'être, qu'il est cela même en dehors duquel il n'y a rien, qu'il n'y a d'autre absolu que l'universalité des choses, que la substance est unique et qu'il y a contradiction et scandale pour la raison à essayer de concevoir la pluralité des substances ; que Dieu et le monde sont un seul et même objet conçu sous deux aspects différents, ici dans l'unité de son essence intelligible, là dans la multiplicité de ses déterminations, Dieu n'étant que le monde vu du côté des idées, le monde n'étant que Dieu vu du côté de la réalité ; que la Nature n'est ainsi que la vie divine, le développement nécessaire, la manifestation de Dieu. » Gœthe, suivant et élargissant l'exemple de ses devanciers, Lessing et Jacobi, fit de la substance abstraite de Spinoza, de cet être tout de raison, insaisissable, une puissance plus esthétique, la Nature, le Dieu-Nature, l'Esprit-de-la-Terre : « Ce grand être que nous nommons la Divinité ne se manifeste pas seulement dans l'homme, il se manifeste aussi dans une riche et puissante nature et dans les immenses événements du monde. » Ainsi appliquant à la Nature l'idée spinoziste du développement, il se

prit à sereinement considérer le monde, suivant les expressions de Taine, « comme une échelle de formes et comme une suite d'états ayant en eux-mêmes la raison de leur succession et de leur être, enfermant dans leur nature la nécessité de leur caducité et de leur limitation, composant par leur ensemble un tout indivisible, qui, se suffisant à lui-même, épuisant tous les possibles et reliant toutes choses, depuis le temps et l'espace jusqu'à la vie et la pensée, ressemble par son harmonie et sa magnificence à quelque Dieu tout-puissant et immortel. » Appliquant à l'homme cette même idée, il put considérer les sentiments et les pensées « comme des produits naturels et nécessaires, enchaînés entre eux comme les transformations d'un animal ou d'une plante, ce qui conduit à concevoir les religions, les philosophies, les littératures, toutes les conceptions et toutes les émotions humaines comme les suites obligées d'un état d'esprit ». — Cette manière de voir, Gœthe la précisa et se la rendit tout à fait personnelle dans et par ses travaux scientifiques. Là, plus de mirage métaphysique, plus d'hypothèse de l'esprit seul : mais, dans un ordre de réalités donné, la recherche d'un phénomène-principe auquel suspendre une chaîne de phénomènes secondaires. C'est ainsi que, dans ses études botaniques, il ramena tous les organes des plantes à un organe unique, les cotylédons, qui deviennent successivement calice, corolle, étamines, pistil, fruit et graine, et conçut, d'après l'expérience, le type idéal du végétal ; c'est ainsi, de même, qu'en anatomie il ramena tous les os du squelette à un os unique, la vertèbre, et aboutit à la conception du type ostéologique : pressentant, dans tous ces travaux, les célèbres vues de Geoffroy-Saint-Hilaire sur l'unité de composition organique dans la plante et dans l'animal. C'était là une manière originale et sur-

tout utile de traduire Spinoza. Pour la méthode qu'il en retira en ce qui concernait la conduite de son propre esprit, le trait suivant est infiniment caractéristique. Comme il venait de dessiner devant Schiller le type idéal du végétal, celui-ci, tout imbu de sa philosophie kantienne, s'écria : «Ce n'est pas là une expérience, c'est une pure conception de votre esprit, c'est une idée, une catégorie »; à quoi Gœthe, fort de ses recherches positives, répliqua par ce mot profond : « Je suis très satisfait d'avoir des idées sans le savoir, et de les voir même de mes yeux. » C'était là, en effet, la meilleure façon de concevoir des idées, car l'idée, dans un tel travail de l'esprit, ne se distinguait plus de l'expérience. Cette étude du monde organique, on le sait, achemina directement Gœthe à ce que l'on a appelé, d'après lui, son réalisme, son empirisme intellectuel ; empirisme large à la fois et précis, dont la puissance de généralisation n'a d'égale que la minutie patiente, et qui, en tout ordre de choses, ne rattache la totalité des phénomènes à une propriété unique et intérieure qu'après les avoir tous isolés et considérés comme indépendants les uns des autres : « Séparer et unir sont les deux actes nécessaires de l'entendement. On est forcé, qu'on le veuille ou non, d'aller du particulier au général et du général au particulier. » « Propriété fondamentale de l'unité vivante : se diviser, se réunir, se déployer dans l'universel, persister dans le particulier, se transformer, se spécifier. » — De là à une morale stoïcienne le passage est immédiat. Mais tout de suite Gœthe rend cette morale largement compréhensive en introduisant cette maxime : « Le devoir consiste à aimer ce que l'on se commande à soi-même. » Il associe ainsi la sensibilité, ou plutôt l'instinct esthétique, à l'accomplissement du Devoir ; et certes il n'a jamais mieux affirmé que

par cette parole qu'il doit y avoir identité constante entre le Devoir et la Beauté. Le Renoncement est donc pour lui comme une jouissance esthétique : « Ame du monde, viens nous pénétrer. Pour se retrouver dans l'infini, l'individu s'évanouit volontiers. S'abandonner dans l'infini est une ineffable jouissance. » Le Renoncement est même pour lui la première des jouissances esthétiques, la plus essentielle, celle qui éveille dans l'artiste la plus parfaite conscience de lui-même, renouvelant ainsi la personnalité par les moyens mêmes qui devaient l'annihiler. Ainsi Gœthe ne dément point sa morale, son stoïcisme, lorsqu'il se montre indifférent à tout, sauf à la Beauté. Cette Beauté ne mérite-t-elle donc pas qu'il demeure impassible à tout ce qui n'est pas elle? Son sens moral le guide vers elle, comme son sens scientifique l'attire vers le phénomène principe : et, de même que dans l'ordre scientifique il tend, comme on l'a dit, à donner à l'unité de type une telle importance, que la réalité vivante n'est plus que le théâtre mobile de ses transformations sans fin, et que les substances particulières disparaissent de la scène de la nature, débordées par une substance vague commune à tous les êtres, unique et universelle, qui passe à travers toutes les formes animales et végétales, indifférente à toutes et ne se fixant nulle part, de même, dans l'ordre moral, il se préoccupe avant tout d'une harmonie primitive qui recouvre toutes les dissonances subséquentes, et se développe impassible par-dessus la souffrance et la laideur, qui ne sont plus, au regard de son universalité, que de transitoires et bornés modes de la vie. Mais pour atteindre cette Beauté où se confond pour lui le Bien, aucune voie n'est négligée ; et ceci corrige ce que ce sens de l'universalité peut avoir de dédaigneux. L'empirisme qu'ont développé dans

son esprit ses études scientifiques devient ici une curiosité sans limites, sans préjugés, cette curiosité passionnée qui le pousse à rechercher, pour un but unique, des instruments, égaux en précision, dans tous les systèmes ; qui le transforme de stoïcien en épicurien, et réciproquement ; qui lui fait dire enfin : « Je ne puis me contenter d'une seule façon de penser ; comme artiste et comme poète, je suis polythéiste ; comme naturaliste, au contraire, je suis panthéiste ; comme être moral, déiste ; et ceci aussi décidément que cela : les choses du ciel et de la terre forment un ensemble si vaste, que, pour l'embrasser, je n'ai pas trop de tous ces moyens. » — Ainsi, la substance spinoziste du début, l'unité abstraite, est devenue, les études scientifiques aidant, l'unité de composition, qui, logiquement, s'est changée, dans le domaine de la morale, en unité de beauté active. Et, au bout de cette progression, l'on aperçoit la qualité du sentiment de Gœthe, sa manière de comprendre, sa faculté telle quelle de concevoir une idée d'ensemble ; et l'on peut distinguer, par conséquent, la physionomie propre de cette idée des ensembles.

III

Aussi est-il permis de dire que les doctrines allemandes présentaient à Carlyle, lorsqu'il les rencontra dans Gœthe, où elles ont leur expression la plus précise, une signification plutôt *esthétique*. Sans doute, toute esthétique contient nécessairement une morale, et réciproquement ; mais la morale peut rester virtuelle et n'être manifestée que par l'esthétique ; et tel semblait être le cas en Allemagne. Ceci, parmi tout son zèle, n'était pas sans alarmer Carlyle, et il a lui-même dit les scrupules qu'il apporta dans l'étude de ces doctrines :

« Gœthe et Schiller, dit-il, semblaient penser que la possibilité du perfectionnement était dans la culture plutôt que dans la moralité, — dans l'esthétique, dans l'art, la poésie, le théâtre, plutôt que dans la conformité aux vieilles rudes règles du droit et du tort. La poursuite du Beau, sa représentation dans des formes appropriées, et la propagation des sentiments qu'il inspire, tout ceci agissait dans leur âme comme une sorte de religion. Ils parlent de l'esthétique comme d'un indispensable moyen de perfectionnement dans les civilisations; et tous leurs efforts à cet égard ne satisfaisaient pas seulement leur activité infatigable, leur désir de créer et d'agir sur autrui, mais procuraient une sorte de baume à leur conscience. Je crains que leur raisonnement ne fût pas fondé. Shakespeare savait-il quelque chose de l'esthétique? Ils prétendent que la Nature nous suggère de véritables aperceptions de la vraie Beauté et d'exacts principes d'Art ; mais ils oublient de rechercher le vrai fondement de ces obscures aperceptions, et de les appuyer solidement sur la base de la raison (1) ».

Ces scrupules, où, du reste, la nature de Carlyle semble plus étroite qu'elle ne l'était en réalité, cette nature si véhémente et si artiste, ces scrupules marquent quelles modifications Carlyle fait subir aux idées allemandes en se les assimilant. La conception philosophique, chez Gœthe, après avoir passé par les expérimentations de la science, trouvait dans des formes plastiques le terme de son évolution ; elle s'y épanouissait, sereine, tous ses termes, que symbolisaient d'éclatantes figures, groupés comme dans le bel ordre vivant d'un chœur d'Immortels. Chez Carlyle, la conception philosophique, tout en gardant exactement la

(1) *Early Life*, t. I, pag. 201, 202.

même structure que chez Gœthe, aboutissait à une expression violente, tourmentée, militante, impérieux cris d'enthousiasme, ou bien amer et méticuleux bavardage de l'Humour. Cette propriété intérieure des choses que Gœthe considérait comme une loi et qu'il tâchait de déterminer par toutes sortes d'expériences, Carlyle la concevait à l'image de ce qu'il sentait au plus profond de lui-même, dans la chair vive de sa conscience ; elle était ressentie tout entière pour lui dans l'éclair de l'émotion morale; et c'est à l'unité profonde de cette vue du dedans qu'il ramenait le monde extérieur avec tous ses apparents contrastes. « Nous sommes faits de la même étoffe que nos songes », suivant sa citation favorite de Shakespeare. Ainsi se transpose en lui, au bout de ses études allemandes, cette double idée de l'ensemble et du développement.

Il n'est pas bien difficile de voir ce qu'à cela ces doctrines perdent et ce que ces doctrines gagnent. Elles ne présentent plus, d'abord, la même solidité, ou, plus exactement, le même esprit scientifique et critique. C'est cet esprit critique et cette solidité scientifique qui séduisirent, chez Gœthe, le consciencieux Carlyle en quête d'instruments, de même que ce qui séduisit le plus, chez Spinoza, le positif Gœthe, ce fut le « *more geometrico* »; mais Carlyle ne les reproduisit qu'imparfaitement en lui-même. Lorsque Gœthe demande à l'épicuréisme aussi bien qu'au stoïcisme des moyens de mieux comprendre la Beauté, il fait œuvre de vrai critique, car ainsi ses vues se rectifient et se complètent les unes par les autres. « Combien d'hommes, dit-il, par leurs penchants naturels, sont moitié stoïciens et moitié épicuriens ! Je ne serai donc pas étonné si ces hommes acceptent les principes des deux systèmes et cherchent, autant qu'il leur est possible, à les concilier dans leur es-

prit. » Mais le stoïcisme de Carlyle est plus exclusif, plus passionné, et il engendre ainsi une véhémence de conception, une fougue visionnaire qui ne saurait s'arrêter à des points de vue contradictoires, quoique à la longue conciliables. Là donc où Gœthe comprend, Carlyle voit; et il peut arriver que cette vision perde en exactitude ce qu'elle gagne en intensité; que le principe intérieur et mystique des choses, conçu en tant qu'être moral, prenne ainsi une réalité si envahissante, une si exorbitante universalité, que tout le reste ne soit plus qu'une apparence tellement vaine et un mode tellement transitoire, que ce principe ne saurait s'y arrêter et s'y révéler.

Mais si cette intensité de vision, de sentiment, fait tort en ce sens à ce principe, elle répare mieux encore ce tort. C'est d'elle, en effet, que Carlyle tient toute sa puissance d'affirmation. En vertu de la passion qu'il y met, tout ce qu'il dit est argument *ad hominem;* aux idées les plus visionnaires, cette passion fixe un but singulièrement immédiat, précis. Il faut que, non plus l'amateur élégant, idéal, qu'attendent les créations esthétiques d'un Gœthe, mais tout passant, tout homme, le premier venu charrié au vertige de la vie courante, se sache dûment concerné, atteint au vif par ce que Carlyle prononce. C'est pourquoi cette idée du développement, traitée par les Allemands plutôt dans le sens de l'esthétique et de la culture, et de façon à satisfaire plutôt un haut Dilettantisme (1), est, par Carlyle, traitée à un point de vue éthique exclusivement, avec une chaleur, une force de dramatisation inégalable, et acquiert par là, quoique non soumise au criticisme, un tel relief, une telle précision, une telle souplesse d'appropriation courante, — la vie même, enfin. Voilà ce

(1) Renan, par exemple, en France.

que gagne la métaphysique allemande à être repensée par cet homme. C'est par lui qu'elle prend une utilité directe; car c'est uniquement ce monde qu'a pour objet Carlyle, les hommes de son temps, l'homme moderne, ce passant qu'il coudoie dans la rue, cette figure hagarde, convulsive, qu'ont pétrie dix-huit grands frénétiques siècles d'histoire. A ce passant des civilisations tardives, écrasé de fastes, étourdi de brult, ivre, affolé, il rappelle « quelle heure il est réellement »; et cette notion tout abstraite, il trouve, dans la véhémence de sa sensibllité propre, éclairée par la dialectique allemande, mille merveilleux moyens de la rendre émouvante, vivante, actuelle, et de la faire pénétrer jusqu'aux plus inconnus replis de la sensibilité ravivée de son semblable.

IV

Ainsi Carlyle, au travers de toutes ces périlleuses études allemandes, sait préserver son originalité. Elle y courait, cette originalité, plus d'un péril, on l'accordera; des périls assez du même ordre que ceux où succomba, chez nous, dans une entreprise toute pareille, par exemple un Edgar Quinet. Wordsworth et Coleridge faisaient un voyage d'études en Allemagne. Tandis que Coleridge apprenait l'allemand à fond et piochait « dans ces mines malsaines de vif-argent qu'on appelle les profondeurs métaphysiques », Wordsworth, moins soucieux de progresser en allemand, travaillait avec ardeur à ses propres poésies. Carlyle, sous ce rapport, fut à la fois Coleridge et Wordsworth : il apprit l'allemand avec le zèle du premier, et garda aussi fidèlement que l'autre son sentiment personnel.

Dans cette même Allemagne, il est vrai, Carlyle rencontrait Jean-Paul Richter, et celui-là était bien

la meilleure compagnie qu'on pût souhaiter pour l'humoriste de *Sartor Resartus* (1). Au cours de ces études allemandes, Jean-Paul me semble marquer le moment où Carlyle se sépare de Gœthe et des autres pour se rapprocher de soi-même. Ce serait beaucoup, de dire que Jean-Paul a influé sur l'esprit de Carlyle, mais il n'a pas été sans action sur ce que l'on peut appeler son sentiment de l'expressif : tout l'humoristique, le fantasque, le bizarre et l'inextricable, le goût du laid pittoresque et touffu, le minutieux, le primesautier aussi et l'agile, qui, par fortes doses entrent dans la composition de ce sentiment, reviennent, pour une certaine part, à Jean-Paul, au Jean-Paul de *Quintus Fixlein* et de *Siebenkaes*. L'humour précise et sèche de Swift devient chez Carlyle, Jean-Paul aidant, nombreuse, luxuriante, superlative. A fréquenter ce pittoresque et vétilleux Jean-Paul, non plus le vaporeux Jean-Paul du « clair de lune transcendental » d'*Hesperus* et des arcadies platoniciennes de la *Vallée de Campan*, mais l'atomistique Jean-Paul des tabagies, des arrière-boutiques, des « poêles » et des capharnaüms, Carlyle a pu étendre en minutie sa vision de la vie ordinaire, et apprendre à parler de plus près aux hommes, d'une voix plus mordante et à la fois plus familière, et plus cordiale en secret : acquisition importante pour un moraliste humoristique et militant, qui prétend se maintenir au centre le plus grouillant et vertigineux de la trivialité humaine. — C'est bien encore ce moraliste-là que Jean-Paul confirmait dans son éloignement pour l'esprit et les formes classiques, impropres, en effet, à servir une telle conception morale. Jean-Paul, et non un autre en Allemagne, pouvait pleinement s'apparenter là-dessus avec Carlyle. Du *Laocoon* à *Iphi-*

(1) Cf. *Essai sur Jean-Paul Richter*. Miscellanées, t. I.

génie, d'*Iphigénie* à *Hélène*, le sentiment, chez les Allemands de la grande époque, fut, par intermittences, classique et païen ; de ce fait, Gœthe et Lessing enveloppèrent dans le Beau le Bien, au point d'affaiblir la portée pratique de l'idée de Devoir. Jean-Paul et Carlyle, au contraire, étaient la même nature, fortement saxonne, germanique, plus voisine de l'*Edda* que de l'*Iliade*, s'accommodant mal de la sérenité de l'esprit grec, profondément animée de la puissance de scrupule et de débat qui est dans la race. « Carlyle, dit Froude, parlant de cette periode d'études, était peu versé dans les littératures classiques, et le peu qu'il en savait ne le passionnait guère. Il vivait avant tout dans l'Europe moderne, telle que l'ont faite l'expérience et les découvertes accumulées de dix-huit siècles ; et la lumière, si lumière il y avait, devait être cherchée dans les écrivains de son époque. » Jean-Paul se présentait à Carlyle en tête de ces écrivains. Après son commerce avec lui, l'on aurait pu dire de Carlyle, sous ce rapport de la culture classique, ce que Wieland disait de Richter : « Jean-Paul qui traite les Grecs d'enfants ! Mais pourquoi lui en vouloir ? N'a-t-il pas le droit d'être ce qu'il est, et ces absences de goût que je regrette, ces lacunes que parfois j'enrage, ne sont-elles pas plus que comblées chez lui par d'éminentes qualités d'un autre genre ? Prétendre inculquer le sentiment de l'antique à un génie de cette trempe, mais ce serait vouloir débarbouiller un nègre ! Jean-Paul a, pour être ce qu'il est, une excuse divine qu'il tient de la nature. » — C'est que la même sympathie virile leur était commune, pour les menus faits de la vie présente, pour le plus pauvre fait prouvé, retenant sa parcelle de substance humaine, et qui, par là, « est l'incommensurable, et se distingue à un degré effectivement infini de toute espèce de fiction quelle qu'elle soit ».

Et cette sympathie active et multiple, qui vivifie, et finement colore et diversifie les idées de l'esprit, ne pouvait, chez Carlyle, sous l'influence de Jean-Paul, que devenir plus intime, pénétrée. Carlyle le sait, et c'est pourquoi il loue tant Richter : « Le géant Jean-Paul... Infini Malstrœm d'humour que les reflets du ciel effleurent de caresses lumineuses. » On a trouvé exagérés ces éloges : mais ils sont moins un jugement littéraire qu'ils ne donnent la mesure de tout ce dont Carlyle se sentait redevable envers Jean-Paul.

VI. — L'Humoriste. Role concordant de l'Humour dans l'esprit de Carlyle

I

Cette imitation de Richter a perfectionné chez Carlyle l'humoriste, mais, naturellement, elle ne l'a d'aucune façon suscité. Sans dire que l'humour soit l'essence même de l'esprit de Carlyle, on peut avancer que d'un tel esprit l'humour est l'attitude la plus habituelle ; elle domine par exemple dans *Sartor*, le livre le plus spontané de Carlyle ; et c'est surtout dans cet habituel accent humoristique, invétéré, comme involontaire, que *sonne* pour nous et jusqu'à nous l'âpre et grandiose drame ininterrompu qui retentit au fond de cette pensée.

L'humoriste faisait l'homme immédiat, celui que vous abordiez, que vous voyiez, sous le jour cru de la vie de tous les jours, avec son visage, son costume, ses habitudes, celui à qui vous pouviez causer directement et dont la voix même frappait vos oreilles. Elle ne vous arrivait jamais, cette voix , que sourdement vibrante et secouée d'humoristique impétuosité. Une humour énorme,

apocalyptique, comme d'un saint Jean en gaîté, insinuante cependant et prenante, avec quelque chose de peuple aussi dans sa finesse. « Un homme du peuple écossais », dit Emerson (1), « comme vous en trouveriez dans n'importe quel métier, et, là-dessus, par hasard seulement et comme par un inattendu surcroît, l'admirable érudit et écrivain qu'il est. Si vous voulez vous faire une idée exacte de sa conversation, supposez que Hugues Whelan le jardinier ait trouvé assez de loisir, après son travail quotidien, pour lire Platon et Shakespeare, saint Augustin et Calvin, et, Hugues Whelan comme devant, n'en continue pas moins de parler avec la pittoresque liberté de Hugues Whelan, et non comme un pédant tout bouffi de ses lectures ; vous aurez alors exactement le ton, la conversation et le rire de Carlyle. »

En effet, c est bien là l'abrupte, la tranchante sincérité que Carlyle tient de sa dure race rustique et presbytérienne, et qui en lui s'est encore aiguisée. Combinée avec la sensibilité subtile qu'il a en propre, elle est aussi bien le principe de son humour qu'elle est la source de sa force de spéculation morale. Sous les négations et les chocs répétés de la vie, de la vie telle que l'a faite l'empire de l'ouï-dire, l'humour jaillit d'elle à tout coup ; les provocations imprudentes de l'Apparence en tirent sans cesse de savants et sanglants sarcasmes. L'humour de Carlyle, nous l'appellerons la manifestation ordinaire et courante de la sincérité de Carlyle. On ne peut pas toujours spéculer sur la pure notion morale ; la vie immédiate est là, qui vous étouffe ; il faut dissiper d'abord ces lourdes touffeurs orageuses qui sans cesse se reforment autour de la conscience et l'énervent ; à cela rien

(1) *Recollections of Thomas Carlyle.* Je suis obligé de traduire, ici et plus bas, par des équivalents. Littéralement : « a practical Scotchman. »

de plus propre que l'éclair d'une saillie humoristique. Et la conscience pourra d'autant mieux se libérer ensuite par l'invention d'un principe métaphysique de morale, qu'elle a mieux su d'abord se détendre dans le jaillissement d'un sarcasme.

L'Humour, qualité sans prix dans le cœur d'un Carlyle, par qui ce cœur, au plus fort de la conjuration des petites choses, conserve sa vaillance, son activité, son agilité, le moyen de s'insinuer tel quel dans les plus étroites passes de l'existence et d'y vivre avec une intensité soutenue, l'Humour est ainsi une posture tout indiquée pour lutter, pour lutter sans grands airs, mais avec le *même* héroïsme et avec un égal résultat. — C'est pourquoi lorsque Carlyle ne parle pas, semble-t-il, en son nom, lorsqu'il sous-entend la pensée qui le presse, sa manière devient aussitôt humoristique. Il participe alors à la vie courante et triviale, il y participe avec zèle, avec « trop de zèle » même ; et c'est pour mieux lui tendre les panneaux de ses vues particulières sur elle. De patelines (*flattering*) et infatigables constatations font surgir et s'étaler au jour tout un « Monde Habillé », surchargé d'un attifement de conventions indéfiniment compliquées et subdivisées. Il semble renoncer à sa pensée propre, pour ne parler plus, en vertu d'une sorte d'antiphrase sarcastiquement bénévole, que le langage de son époque utilitaire et formaliste. Ajoutez que nul mieux que lui ne connaît ce langage. Dès sa première jeunesse, il a été enfoncé jusqu'au fond dans une éducation benthamiste ; les autres années de sa jeunesse, ces années où les impressions sont si vives, il les a vécues dans cette sordide Angleterre d'après 1815, ruinée par la paix européenne et où le problème économique avait pris une âpreté sans précédent ; dans cette conservatrice Angleterre que possédait une fureur de réaction et de formalisme, qui proscrivait By-

ron coupable d'avoir bravé le cant plus que jamais puissant. Il a senti mieux que nul autre ces influences ; d'autres pouvaient les sentir et le subir sans s'en apercevoir ; lui les a senties et subies en parfaite conscience, — et, qui pis est, avec cette flexible nervosité assimilatrice du génie qui se métamorphose dans tout ce qui agit sur elle. Un Carlyle, ainsi, recréait irrésistiblement en lui le grotesque et l'odieux de son époque au point de se transformer en eux, et, par une sorte de dédoublement comique et douloureux de sa sensibilité, de se sentir, lui, Carlyle, utilitaire et formaliste mieux qu'aucun de ses contemporains. — Quelle puissance donc pour rendre ensuite humoristiquement toutes ces laideurs et toutes ces misères, et comme de la sorte le portrait est assuré d'atteindre une ressemblance impitoyable !

Il a l'air de convenir très bien, avec une forte exagération dans l'acquiescement, que ce monde n'est pas, en effet, autre chose que « l'œuvre du Tapissier », une espèce de Salle d'apparat dont il ne reste plus rien si l'on en décroche les tentures, baldaquins, lambrequins, crépines, ors moulus et autres trompe-l'œil dudit Tapissier. Il rivalise là-dessus d'âpreté avec Swift en son *Conte de Tonneau* : « C'est l'habit qui fait l'homme et lui donne la beauté, l'esprit, le maintien, l'éducation, l'importance. Si certains morceaux d'hermine ou de fourrure sont placés en un certain endroit, nous les appelons un juge ; de même une réunion convenable de linon et de satin noir se nomme un évêque. » Il feint ainsi d'avoir en grande considération les choses qu'il dédaigne le plus. Il s'empare d'une particularité ridicule et l'étudie comme un dogme ; il prend une circonstance infime, et gravement la discute et la scrute comme un cas d'importance majeure, et de la sorte il la diffame par cette urgence même qu'il lui prête. Comme

Swift, il descend, par une échelle de déductions minutieuses, jusqu'au fond des ridicules et des impostures qu'il exècre. Il dépense en leur honneur une force d'observation et une patience de raisonnement qui suffiraient à édifier vingt métaphysiques. Il creusera dans une tête d'épingle, — d'épingle de fashionable, — on ne sait quelle cathédrale bouffonne et rigide; il fera l'exégèse d'une cravate de dandy. Aucune insolence, aucune misère ne tient devant cette gravité féroce qui ne bafoue jamais mieux que lorsqu'elle paraît faire les apologies les plus convaincues. Ne demandez pas à Carlyle si le copieux spectacle de toutes ces laideurs, de toutes ces méchancetés et de toutes ces scélératesses ne lui bouleverse pas le cœur, et, comme à Swift, « ne lui mange pas la chair et ne lui sèche pas le sang ». Il en agonise, en effet; mais il se contient au nom d'une Idée plus haute qui lui donne la force d'observer et de décrire point par point, afin de le mieux décrier, l'objet de son indignation. Et comme sa méthode d'humoriste est égale à son tempérament d'humoriste; comme il a pris de bonne heure l'habitude de tout voir, de tenir journal de tout, d'acquérir sur tout des terminologies précises et appropriées (1), il arrive à une hauteur dans le dédain et à la fois à une minutie technique dans le dédain qui ne se retrouvent à un égal degré que dans le sarcasme méticuleux et glacé de Swift, de Poe ou de Villiers de l'Isle-Adam.

II

On pourrait dégager comme le scénario suivant lequel s'agite le drame humoristique de cette pen-

(1) *Early Life, passim.* Toutes ses lettres à son père, à ses frères abondent en détails minutieux sur toutes choses et sur toutes gens.

sée. Et d'abord, Carlyle non seulement sous-entendra sa pensée, mais, pour lui ménager de plus brusques retours, il ira contre elle, il la comprimera et l'opprimera longuement. — Ainsi, vous croyez que *Sartor Resartus*, comme le titre l'indique, est une philosophie platonicienne de la vie ; le vivant drame de la Conscience se cherchant elle-même à travers l'enchevêtrement des apparences, des habitudes et des formules ? Nullement. On vous a dit déjà qu'il n'y avait que des apparences, que des habitudes et que des formules. L'enveloppe non seulement est indispensable, mais elle est seule réelle ; l'univers n'est qu'une affaire de garde-robe. La Vie tout entière disparaît sous une défroque de carnaval, qui non seulement la travestit, mais l'escamote à notre regard anxieux, comme ce masque du conte allemand qui fut escamoté par son déguisement, et qui ayant voulu regarder sa vraie personne dans une glace, ne trouva que du vide derrière l'oripeau soulevé et devint fou de terreur. Par exemple, qu'est-ce que la Société ? Nous aimions, incités à cela par Carlyle lui-même, nous aimions à en trouver comme une définition dans cette pensée de Novalis : « Il est certain que ma Croyance gagne à l'*infini*, lorsque je peux en convaincre un autre esprit » ; nous l'imaginions comme le cycle parcouru par « la miraculeuse vertu qui se propage de l'homme à l'homme ». Mais non, « la Société tout entiere est fondée sur le Drap » ; car comment, sans le Drap, pourrions-nous posséder « le maître-organe, le siège de l'âme, la vraie glande pinéale du Corps social, c'est-à-dire une BOURSE ? » — Qu'est-ce que l'Autorité ? Un ascendant conquis par le plus digne, par quiconque a su faire reconnaître sa droite

Visiblement elles sont d'un homme qui s'entraîne à avoir un sentiment de plus en plus net des contacts et une perception de plus en plus complète des petits détails.

force ? Nullement ; une simple affaire de diversité dans la Couleur du Drap. Ainsi, « vous voyez deux individus, l'un habillé de bel Ecarlate, l'autre de grossier Bleu râpé. Ecarlate dit à Bleu : « Sois pendu et disséqué » ; Bleu frémit en entendant ces mots, et (ô prodige des prodiges !) marche mélancoliquement au gibet. Là, on lui passe en l'air un nœud coulant : il se balance une heure durant, puis le chirurgien le dissèque et prépare son squelette pour le cabinet anatomique. D'où vient cela ? Ecarlate n'a aucune prise matérielle sur Bleu ; il ne *l'empoigne* pas ; il n'est, par aucun côté, en *contact* avec lui ; et les Sheriffs assistants, les Lord-lieutenants, les Bourreaux, les Huissiers-à-verge ne sont pas à ce point aux ordres d'Ecarlate, que celui-ci puisse les faire aller à son gré : chacun se tient cantonné dans sa propre peau. Néanmoins, aussitôt dit, aussitôt fait : le Mot articulé met toutes les mains en mouvement ; et la Corde et la Bascule perfectionnée accomplissent leur œuvre. » La raison de ceci ? « Votre Ecarlate pendeur de gens n'est-il pas revêtu d'une perruque en crins, de peaux d'écureuil et d'une robe de pluche ? Chacun, le voyant ainsi, connaît que c'est un JUGE. » — L'Art du Politique (j'entends l'Art qui put occuper l'âme d'un Machiavel) ne s'inspire pas davantage d'une Idée intérieure et complexe. La plus rudimentaire des comparaisons (qui par cela même devient la plus amère des définitions) suffit pour l'expliquer. Du jour où un homme mit un Tablier, toute Politique exista : « Car, explique soigneusement Carlyle, les Tabliers sont Défenses ; ils protègent notre propreté, notre sûreté, notre modestie, parfois notre malice. » Et il entre dans des détails circonstanciés : « Depuis la légère bande de soie découpée qu'une ménagère accomplie, assise parmi ses boîtes à ouvrage et à colifichets de Nüremberg, s'ajuste gracieusement ; jusqu'au

pan de cuir grossièrement tanné dont le Maçon se sangle pour bâtir, et où, le soir venu, il serre sa truelle ; ou encore, jusqu'à ces retentissants tabliers, faits d'une feuille de tôle, sous lesquels des Vulcains, d'ailleurs tout nus, forgent et fondent dans leurs flamboyantes fonderies, n'y a-t-il pas bien de la diversité dans la façon et les usages de ce Vêtement? Que de choses dans les Tabliers, cachées et préservées ! Et même, à tout prendre, qu'est-ce que le Système complet de vos Institutions militaires et de police, où l'on jette sans les compter les millions, sinon une manière d'immense Tablier couleur d'écarlate et doublé de fer, sous lequel la Société travaille (pas très commodément) ; se gardant ainsi de maintes salissures et de maintes éclaboussures, dans cette Forge-du-Diable qu'est le Monde? »

Tout étant, par ainsi, ramené au brutal emblème extérieur, à l'apparence, à l'habit, il va de soi que le Héros d'un monde ainsi compris sera le Dandy, le Fashionable, cet « Inspiré-du-Drap ». Ici la plaisanterie grandit ; un mardi-gras se déchaîne, épique et compoint ; l'Humoriste redouble : il prend en mains la cause du Dandy et déploie toute une sarcastique apologie où nous reconnaissons le burlesque travestissement de la doctrine du Héros. Le Dandy est un Poète, un Martyr, un Prophète : « car n'y a-t-il pas dans cette consécration de toute une vie au Drap, dans ce volontaire sacrifice de l'Immortel au Périssable, quelque chose (quoique en sens inverse) de cette fusion, de cette identification de l'Eternité avec le Temps, qui constitue, avons-nous vu, le caractère prophétique? » Le Principe religieux, chassé de la plupart des Eglises et des Symboles, « a trouvé une ultime incorporation dans la Secte des Dandys ». « Certains Journalistes, il est vrai, gens n'ayant généralement pas le sens du Principe religieux, ou incapables

de juger de ses manifestations, parlent, dans leurs brèves et énigmatiques notices (1), comme si les Dandys étaient une Secte séculière, et non une Secte religieuse ; mais pour l'observation psychologique, son caractère de dévotion, et même de sacrifice, est suffisamment évident. Une certaine nuance de Manichéisme peut être discernée dans cette Secte ; et aussi (car l'Erreur humaine tourne dans un cycle et réapparaît par intervalles) une ressemblance assez grande avec la superstition des Moines du Mont-Athos, qui, en s'abstenant de toute nourriture, et à force de regarder de toute leur attention leur nombril, en venaient à y discerner la vraie Apocalypse de la Nature et le Ciel dévoilé. Du reste, ces gens, qu'anime un zèle de nouvelle secte, montrent du courage et de la persévérance, et ce qu'il y a de force dans la nature humaine, aussi assujettie qu'elle soit. Ils affectent une grande pureté et le séparatisme, se distinguent par un costume particulier, et, autant que possible, par un langage particulier, et s'efforcent enfin de garder une vraie tenue nazaréenne et de se préserver des souillures du monde. » Suivent les « Articles de Foi » de la nouvelle confession :

Articles de Foi.

« 1. Les fracs ne doivent en rien rappeler la forme d'un triangle ; en même temps, les plis doivent être soigneusement évités par derrière.

« 2. Le collet est un point très important : il doit être bas par derrière, et légèrement enroulé.

« 3. Aucune licence de la mode ne saurait autoriser un homme de bon ton à adopter le luxe postérieur des Hottentots.

« 4. Le salut est dans un habit à queue d'aronde.

« 5. Le bon goût d'un gentleman nulle part ne

(1) Les « échos mondains ».

s'affirme plus délicatement que dans ses bagues.

« 6. Il est permis au genre humain, sous certaines restrictions, de porter des gilets blancs.

« 7. Les pantalons doivent être excessivement collants aux hanches. »

Mais il n'est pas encore arrivé au bout de sa logique humoristique. Puisque l'Habit est tout, à quoi bon l'homme dedans ? Et là-dessus, Carlyle s'en va chez le fripier faire ses dévotions ; reversant sur le contenant, en un lugubre zèle, tout ce qu'il n'accorde plus au contenu ; environnant la Défroque d'hommages et de componction ; affirmant, avec des airs d'apôtre, que le cri « Vieux habits ! vieux galons ! » est le fin mot de l'existence : « Quelle silencieuse dignité dans une Défroque ! Avec quelle modestie elle porte ses titres ! Point de regards hautains, point de geste méprisant : silencieuse et sereine, elle contemple le monde : sans demander le respect, sans craindre de trouver qu'il lui manque. Le Chapeau retient encore la physionomie de sa Tête : mais la vanité et la stupidité, avec les discours imbéciles qui en furent l'expression, ont disparu. La Manche s'étend, mais pas pour frapper ; les Culottes, en une modeste simplicité, pendent à l'aise, tombent enfin maintenant en un flot plein de grâce ; le Gilet ne cache pas de passion mauvaise, pas de désir déréglé ; la faim ou la soif n'y habitent pas. Ainsi tout est purgé de la grossièreté des sens, des cuisants soucis et des ignobles vices du monde ; tout chevauche là, sur le chevalet-à-habits, comme chevaucherait sur un Pégase quelque Messager céleste, quelque Apparition purifiée visitant notre pauvre Terre. » — Ici l'humoriste a touché le fond des « circonstances de friperie » ; et, du même coup, il a pris au mot, dextrement, l'existence. Si dextrement, si complètement, — le terrible à propos

de l'humour ! — qu'il n'y a pas à s'en dédire. La Vie n'a voulu être qu'une parade : soit ! et c'est Carlyle en personne qui se charge du boniment ; qui, en sa dure logique, — histoire de détailler le spectacle, — déduit la série des conséquences. Le monde entier est une vaste « foire-aux-guenilles » ; on ne peut plus se dépêtrer de l'oripeau, du paraître, de la formule, de l'apparence, du mensonge. Et Milord Herringbone, qui, déshabillé, redeviendrait peut-être un homme, n'est plus que le fashionable Nessus de son frac à queue d'aronde.

Ou plutôt, il le déshabille, il le met à nu, lui et les autres. — En effet, toute cette bouffonne apologétique du monde de l'Apparence n'est pas allée sans quelque protestation ; on a trop vu le but de ce plaidoyer par l'absurde, on veut modérer ce zèle consternant. « Il n'y a pas que des apparences, objecte-t-on. Regardez plus au fond de l'homme, de l'homme tel que l'a fait la civilisation moderne ; il y a une idée et une science de la vie dans cet homme, une science qu'il ne vous est pas donné de comprendre sans une sérieuse étude. On l'a pourvu, cet homme, de tous les moyens de reconnaître ce qu'est le devoir, et ces moyens, pour n'être pas les vôtres, ne sont pas moins efficaces. Bentham et Mac Croudy lui ont apporté son évangile. Il sait maintenant que sa vie est régie par certaines nécessités économiques, et qu'on ne saurait éluder sans peine de démérite et de mort. La plus essentielle de toutes ces salutaires nécessités, c'est l'obligation, pour tout individu, de rapporter tous ses actes à l'intérêt collectif, fût-ce au prix de certains accessoires sacrifices de conscience ; et ceci n'entraîne pas une limitation de l'intérêt individuel (dont ne se distingue pas la véritable valeur individuelle), puisque, plus l'individu travaille à s'assurer le bien-être, une condi-

tion respectable, une surface dans le monde, mieux s'en trouve la reconnaissante communauté. C'est ainsi que vit une société d'honnêtes gens, et c'est cette sagesse que vous trouverez, pour peu que vous sachiez l'y chercher, au fond de l'âme perfectionnée de l'homme moderne. » — Sur quoi, notre humoriste, réprimandé comme il convient pour sa vue superficielle des choses, cherche, s'informe minutieusement ; et voici le résultat de cette consciencieuse enquête :

La Philosophie des Cochons. (1)

« Si l'inappréciable talent de littérature s'étendait, en ces jours de rapides progrès, à l'espèce animale, ayant à bon droit reçu tous les dons de l'humaine, en sorte que cochons et bœufs pussent nous communiquer sur le papier ce qu'ils pensent de l'univers, de curieux résultats pourraient s'ensuivre, qui ne seraient pas sans instruire plusieurs d'entre nous. Supposons que des cochons (j'entends des cochons à quatre pieds) doués de sensibilité et d'un talent logique supérieur aient atteint pareille culture, et puissent, après examen et réflexion, noter pour nous leur idée de l'univers ainsi que de leurs droits et de leurs devoirs là, cela ne serait-il pas susceptible d'intéresser un public éclairé, quoique peut-être d'une manière inattendue, et de donner un regain au languissant commerce des livres? Les suffrages de toutes les créatures, on s'en rend compte à présent, doivent être obtenus si l'on veut faire des lois pour elles en meilleure connaissance de cause. « Comment gouvernerez-vous quelqu'un, » disent bien des gens, « sans demander d'abord son suffrage? »

(1) *Latter-Days Pamphlets*. Huitième Pamphlet : *Jesuitism*. Nous traduisons en entier (on n'en avait jusqu'ici que les fragments donnés par Taine) ce morceau célèbre, immortelle satire des civilisations utilitaires.

A moins, en vérité, que vous ne vous trouviez par hasard connaître déjà son suffrage, et même quelque chose de plus, à savoir ce qu'il vous faut penser de son suffrage, ce qu'*il* demande par son suffrage, et, chose encore plus importante, ce que la Nature demande, seul point qui, en définitive, demeure l'essentiel. Les votes des cochons seraient à peu près formulés ainsi qu'il suit :

« 1. L'univers, autant qu'une saine conjecture peut le supposer, est une immense auge à porcs, consistant en solides et en liquides et autres contrastes et variétés ; spécialement en relavures qu'on peut atteindre et en relavures qu'on ne peut pas atteindre, ces dernières en infiniment plus grande quantité pour la plupart des cochons.

« 2. Le mal moral est l'impossibilité d'atteindre les relavures ; le bien moral, la possibilité d'atteindre lesdites relavures.

« 3. Qu'est-ce que le Paradis ou Etat d'Innocence ? — Le Paradis, appelé aussi Etat d'Innocence, Age d'or, etc., était (suivant les cochons d'un jugement faible) la constante possibilité d'atteindre les relavures, la parfaite satisfaction des désirs de chacun, si bien que l'imagination des cochons ne pouvait pas dépasser la réalité : une fable donc et une impossibilité, comme les cochons de bon sens le voient à présent.

« 4. Définissez le devoir complet des cochons. — C'est la mission de la cochonnerie universelle de diminuer la quantité des relavures qu'on ne peut pas atteindre, et d'augmenter la quantité de celles qu'on peut atteindre. Tout savoir, tout désir et tout effort doivent tendre à cela, et à cela seulement. La science des cochons, l'enthousiasme et le dévouement des cochons n'ont pas d'autre but. C'est le devoir complet des cochons.

« 5. La poésie des cochons doit consister à reconnaître partout l'excellence des relavures et

de l'orge moulue, ainsi que la félicité des cochons dont l'auge est en bon ordre, et qui ont de quoi se remplir le ventre. Hrumph ! (1)

« 6. Le cochon connaît le temps. Il doit mettre le nez au vent pour voir quelle sorte de temps il va faire.

« 7. Qui a fait le cochon ? — Inconnu. Peut-être le boucher.

« 8. Avez-vous une législation et une justice dans la Cochonnerie ? — Les cochons doués d'observation ont discerné qu'il y a, ou qu'il était autrefois censé y avoir, une chose appelée justice. A n'en pas douter, du moins, il est dans la nature du cochon un sentiment appelé jalousie, vengeance, etc., etc. ; sentiment qui, si un cochon en provoque un autre, éclate d'une façon plus ou moins destructive ; de là, nécessairement, des lois, — une prodigieuse quantité de lois. Car les querelles sont suivies d'effusion de sang, de mort, — en tout cas, d'un effrayant gaspillage de la provision générale de relavures, de ruine enfin, de ruine temporaire dans toute une large section de l'auge universelle. Il faut donc que la justice soit observée pour que les querelles soient évitées.

« 9. Qu'est-ce que la justice ? — Votre part à vous de l'auge totale ; aucune portion de ma part à moi.

« 10. Mais quelle est « ma part » ? — Ah ! là gît, en fait, la grande difficulté, touchant laquelle la science des cochons, après les plus longues méditations, ne peut décider absolument rien. Ma part, — hrumph ! — ma part est, en somme, tout ce que je peux trouver le moyen d'attrapper sans être pendu ou envoyé aux galères. Car il y a des potences et des chiourmes, je n'ai pas besoin de

(1) Onomatopée pour rendre le grognement du porc.

vous le dire, et des règles que les juristes ont prescrites.

« 11. Qu'est-ce que sont les juristes ? — Des serviteurs de Dieu, des révélateurs reconnus des oracles de Dieu, qui interprètent pour nous journellement ce qui est l'éternel commandement de Dieu touchant les revendications réciproques de Ses créatures en ce monde.

« 12. Où trouvent-ils écrit ce commandement ? — Dans Coke annoté par Lyttleton (1).

« 13. Qui a fait Coke ? — Inconnu. Mais on peut savoir le nom du perruquier qui a fait la perruque de Coke (2).

Qu'est-ce qu'est devenu Coke ? Mort. Et puis ? Demandez aux croque-morts. Demandez aux... Mais il nous faut nous arrêter là. L'humour féroce de Sauerteig (3), confondant de plus en plus en son impétuosité l'animal à deux pieds avec l'animal à quatre pieds, se livre aux ébats de plus en plus forcenés d'une satirique danse-du-scalp, et menace de finir en un Rapt universel de Perruques, ce qui, chez un homme de ce caractère, n'annonce rien de bon. Voici, par exemple, sa 51me proposition, comme il appelle cela :

« 51. Qu'est-ce que sont les Evêques ? — Les directeurs des âmes.

Qu'est-ce que l'âme ? — La chose qui maintient le corps en vie.

Comment s'y prennent-ils pour la diriger ? — Ils se ceignent d'une espèce de tablier, publient des mandements, — j'imagine qu'ils ont à terriblement prier, — et sont minés à mort par le chagrin de ne pouvoir le moins du monde diriger cette chose.

(1) Coke, célèbre jurisconsulte anglais, 1549-1634. Auteur des *Institutes du droit d'Angleterre*. — Lyttleton, homme d'état et écrivain anglais, 1709-1773.

(2) La perruque du juge.

(3) *Sauerteig*, prête-nom humoristique de Carlyle

Et ils sont très fort honorés ? — Par les gens sages, oui.

« 52. Définissez l'Eglise. — J'aime mieux ne pas le faire.

Croyez-vous en un futur état ? — Oui, certainement.

Quel est-il ? — Le Ciel, comme on dit.

Pour tout le monde ? — Je l'entends bien ainsi, je l'espère ainsi.

Que pensez-vous que soit le Ciel ? — Hrumph !

Pas d'Enfer, alors, du tout ? — Hrumph ! »

III

Hamlet a l'âme chargée d'une trop lourde entreprise : l'impuissance le rend humoristique ; Swift a d'effrayantes haines personnelles à assouvir : le soin de sa vengeance forme son génie d'humoriste ; Carlyle a d'accablantes pensées à porter à travers la vie : ce souci lui inspire tout son humour. Le premier est l'humoriste du désespoir ; l'autre, de la haine ; le dernier, de l'intellect (en faisant ici ce mot synonyme de spéculation morale) : et je ne vois guère, en effet, que celui-ci chez qui l'humour serve les idées et fortifie la conscience. Par exemple, comparez Swift et Carlyle. Chez le premier, tout est arrogance impérieuse, despotisme effréné, besoin de domination, le tout d'ailleurs poussé à un tel degré de défi et d'intrépidité, qu'on peut dire de ces passions qu'elle furent l'héroïsme de cette grande âme. Il veut des satisfactions immédiates, la joie d'écraser et de déchirer ; ses méditations n'ont pas d'autre détente que l'épanouissement de la vengeance ; son but est toujours tout proche, et une fois qu'il l'a touché, il ne se préoccupe plus de rien, si ce n'est, l'inapaisable, de recommencer. Il ne connaît pas le calme, les longues temporisations de l'intel-

ligence volontaire qui considère le monde non comme une mêlée, mais comme un problème ; et de la sorte il se restreint, il s'interdit la haute sécurité que cette intelligence éprouve parfois. Chez le second, chez Carlyle, tout est, de même, sensibilité, fierté, aiguë conscience de soi-même et de la bassesse humaine : mais tout est patience aussi, volonté, force de généralisation. Sa méditation, après avoir bien traîné sur un ramassis de misères, aura soudain le tressaillement d'une vue supérieure, et elle se détendra non pas dans l'assouvissement d'un mépris, mais dans la solution d'un problème. Par là, il connaît la sécurité des intelligences volontaires, il échappe à la haine, il s'accroît ; et quant à tout ce qu'a remué son âpre humour, il s'en souviendra, dans ce calme ainsi conquis, non comme d'une chose méprisée, mais comme d'une chose *observée*. Cette observation, dès qu'elle ne l'accable pas, le stimulera dans ses spéculations ; par elle son idée prendra plus de corps, elle se sera comme incorporée dans des circonstances ordinaires et pratiques. L'humoriste partira ainsi de toute laideur pour aboutir à toute beauté, de toute vie pour aboutir à toute éternité. Une fois de plus, « les vagues rugissantes du Temps, au lieu de l'engloutir, l'auront soulevé jusqu'à l'azur de l'Eternité. »

Il connaît cette vertu de son observation même la plus âpre, l'utilité profonde de son humour, lorsque l'idée vient à la fin tirer parti de cet humour, et en faire son illustration même, humaine et dramatique : « Si, en effet, regardant la chatoyante Tapisserie de la Vie, avec ses royales et même saintes figures, Teufelsdrœckh examine non-seulement l'endroit, mais encore et surtout l'envers ; s'il est vrai qu'il retourne les coutures hérissées, les haillons, les bouts de fil multiples de ce vilain envers avec une patience et une indifférence pres-

que diaboliques, ce qui doit l'avoir perdu dans l'estime des lecteurs, — il y a quelque chose en lui qui le distingue inexprimablement de tous les Cyniques passés et présents. La grande, l'incomparable originalité de Teufelsdrœckh, c'est de combiner, avec tout ce Descendentalisme, un Transcendentalisme non moins superlatif ; de sorte que si, d'un côté, il ravale l'homme plus bas que la plupart des animaux, il l'exalte, d'autre part, plus haut que les Cieux visibles, le fait presque l'égal des Dieux (1). »

Une première conséquence de ceci, de ce mélange d'humour et d'idéal, c'est le caractère que revêt la pensée de Carlyle. Tout en restant essentiellement intuitive, spontanée, fatale, généralisatrice, elle semble constamment minutieuse et positive : elle fourmille d'une infinité de motifs familiers, elle roule une myriade de menus faits pratiques, elle se complait aux petites stipulations, elle collectionne les vétilles en nombre tel, qu'il y en aurait assez pour emplir vingt cervelles de bridoisons et de cuistres. Le philosophe des Immensités et des Eternités, le psychologue de la Stupeur et du Silence, est aussi le plus déterminé ciseleur de microcosmes, la plus curieuse et cancanière des Oreilles-de-Denys. En effet, une humour d'une patience et d'une érudition sans égales a fait le dénombrement de toutes les formules, conventions, modes, anecdotes, banalités, oui-dire qui pullulent sans trêve à la surface de ce monde ; elle est intervenue avec ses nomenclatures imperturbables, ses enquêtes que rien ne rebute ; plaidant le faux pour faire triompher le vrai, elle a ainsi produit au jour l'innombrable série d'arguments que le faux mettait à son service, c'est-à-dire l'ordre complet des apparences immédiates de ce monde ; et, de

(1) *Sartor*, Liv. I, chap. X.

la sorte, elle a comme ramassé, dans ses vastes et patientes prises, toute la fourmillante presse extérieure de la vie. — Mais maintenant, c'est sur ce grouillement accumulé avec tant d'obstination et et observé de si près, que va se refléter, comme quelque réverbération apocalyptique, une pensée pleine de magnificence, de mystère et de frissonnement. Tout en pensant, tout en songeant, il se garde bien de rien déranger dans le train ordinaire des choses; et, de cette façon, l'impression de vie fourmillante, actuelle, fortuite, cette impression, — même au plus vif de la leçon, — n'est point atténuée. La vie continue d'aller comme si de rien n'était ; les dehors restent aussi nombreux, et lui-même « se déclare au-dehors ». Certainement, de toutes les facultés de Carlyle, la faculté humoristique est celle qui contribue le plus à créer cet étrange et saisissant effet de réalisme pittoresque dans la pure spéculation. L'humour, c'est-à-dire la patiente perception de l'existence immédiate, nuance à l'infini l'expression de la pensée abstraite comme de mille couleurs prises à la carnation même des choses. Le « Descendentalisme » est devenu « Transcendentalisme » : mais dans cette transfiguration rayonnante aucun des détails matériels que le premier a accumulés ne s'est perdu ; comme quelque image de Véronique, cet idéalisme retient au plus profond de sa lumière toutes les ombres et toutes les laideurs de la vie réelle, obscurcie, accablée ; et, en les retenant si étroitement, il les irradie; et cette gloire nous est infiniment chère d'être ainsi peuplée de tout le chœur familier de pauvres choses qui nous accompagne au jour le jour dans l'existence.

Mais ceci est d'ordre plutôt esthétique ; et il faut enfin examiner sous le rapport moral, ces effets de l'humour. En effet, le résultat dernier et certain de cette humour, c'est qu'elle double l'émotion

de Carlyle devant toutes ces choses humaines, « trop humaines », qu'il n'a, muni de son âpre observation, examinées de si près, qu'il n'a si étroitement circonscrites dans leur suffisance et dans leur actualité, que pour mieux se donner le sentiment du vaste Inconnu qui les environne et les presse. La force de ce sentiment est comme proportionnelle chez lui à l'intensité de la sensation de vie prise sur le fait. « La chaude frénésie de la vie! » Il en a reçu la brûlure, d'autant plus éprouvée qu'il n'est pas un sentimental, et qu'il n'a pas l'ivresse de la mêlée par quoi s'amortissent les blessures, les perceptions. A froid, par un effort de sa sensibilité consciente, et d'autant plus profondément ainsi, il a ressenti le vertige de l'ardente réalité humaine: nul n'évalue comme lui tout ce qu'il y a de jouissance hagarde dans un usage, et dans ces actualités dont on dit qu'elles « battent leur plein »; nul plus savamment ne contemple l'étourdissement ignare et bienheureux de la créature dans la création. Oui, ce demi-prophète, cette manière d'ascète indien dans la pensée de qui le monde visible s'absorbe et disparaît avec toutes ses apparences et tous ses oripeaux, a, d'un autre côté, grâce principalement à l'humour, pu se faire de ce même monde la vision la plus active, la plus mouvementée, immédiate, détaillée. — Et soudain, il tressaille; une stupeur le cloue; il songe frissonnant à tout l'inconnu fatidique qui environne cette impétueuse flamme de la vie. Le sens qui constitue le plus foncièrement sa pensée, le sens de l'universel, de l'unité, de la force, se soulève en lui, s'affirme avec une irrésistible plénitude, et réagit sur tous les autres actes de l'esprit, sur tout ce qui est perception, notation. Il aperçoit une éternité ouvrant de toutes parts ses abîmes et combinant de toutes parts ses forces autour de cette imperceptible existence humaine ivre d'elle-même.

Une réverbération formidable de jugement dernier s'étale sur la myriade des choses et des êtres, vient les surprendre en leurs plus accoutumées attitudes. La vie reste usuelle, affairée, vétilleuse, formaliste, — avec une apocalypse sur son horizon. Ah ! comme, en son humour, il l'a pris sur le fait, il l'a pris au mot, ce monde, et de quelle fougue, à présent, il la traîne, tout actuel, tout vif, à cette fulgurante confrontation ! — Mais maintenant qu'il a ouvert un abîme au-dessus, un abîme au-dessous de ce monde, apparu si tranquille, minutieux et ciselé entre ces deux terrifiantes masses de splendeur, il s'émerveille de pouvoir toucher, palper toutes ces choses qu'il sait plongées dans ce glorieux mystère, et il les touche, il en suit l'accidenté contour, de quelles mains attentives et vénérantes ! Il sait la fatalité qui les conduit, et qu'au moment même où elles semblent établies là avec le plus d'assise, de sécurité, de maniaque accoutumance, elles *sont* des apparitions hagardes, tragiques, inouïes, emportées dans l'Inconnu.

VII. — Sa Métaphysique

I

Ainsi l'humour, en sa plus grande âpreté, concourt à l'harmonie et à l'unité de cette pensée. Violence concentrée du tempérament, angoisses de la sensibilité, soumission de la sensibilité à l'autorité de la valeur morale avec le mysticisme pratique qui s'ensuit, emploi raisonné des formules allemandes, rôle concordant de l'humour, nous avons examiné les principales phases par où a passé l'élaboration d'une telle unité. Le tableau du monde qui se découvre désormais au regard spirituel de Carlyle possède un sens complet qu'il

faut, à son tour, essayer de recomposer, dans les deux chapitres qui suivent, car se sera marquer la liaison et l'étendue des principales conceptions du philosophe de *Sartor*.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ce n'est pas une métaphysique proprement dite qui s'est ainsi formée dans l'esprit de Carlyle : il est plus exact de dire que sa pensée a acquis une portée métaphysique ; et c'est pourquoi il faut maintenir ce mot pour qualifier les conceptions objectives de Carlyle. D'autre part, la sensibilité, toujours présente, plus que jamais présente, continue de jouer le rôle actif et concordant que nous avons étudié : « Quoi qu'il en soit des Métaphysiques et autres abstraites Sciences ayant leur origine dans la tête seule (*Verstand*), cela ne saurait empêcher qu'une philosophie de la vie, comme celle des Habits en prétend être une, qui a son origine aussi dans le cœur (*Gemüth*), et qui parle au cœur, ne peut atteindre sa pleine signification, tant que le cœur lui-même n'est pas connu, tant que le concept du monde particulier à l'auteur ne nous est pas défini, et que nous ignorons comment, spéculations et impressions, l'auteur est arrivé à ce concept. » Un homme ainsi parvenu à la métaphysique par le double effort combiné de la valeur morale et de la sensibilité y apporte tout son frisson de vie, lequel communique une admirable intensité dramatique à la spéculation. Et l'on aura marqué, en constatant cela, la qualité spéciale de cette métaphysique.

Si maintenant nous voulons en préciser le rôle effectif dans l'œuvre de Carlyle, nous dirons qu'on la rencontre à l'entrée plutôt qu'au centre de cette œuvre. Elle n'est chez Carlyle, à notre gré, que le vestibule de l'éthique, l'avenue mystérieuse, la « porte-de-corne » par où nous entrons plus profondément dans la question morale. Carlyle n'est

d'abord si spéculatif que pour n'en être ensuite que plus directement pratique ; l'idée métaphysique et objective du Devoir (apparue, bien entendu, après la préalable phase toute psychologique connue de nous, où la pensée est parvenue à l'équilibre) annonce, dans son œuvre, et explique à l'avance l'idée morale et subjective du Devoir. L'homme enfin en possession de se mettre en rapport avec l'ensemble des choses s'y met intimement, et là-dessus entre mieux en relation avec lui-même, lit plus profondément dans sa conscience.

II

Cette région métaphysique où nous pénétrons à la suite de Carlyle, avenue d'une autre région non pas plus vaste mais plus intérieure, paraît se diviser en diverses zones, en diverses propositions s'engendrant l'une l'autre. Nous allons les exposer, en citant, autant que possible, Carlyle lui-même.

Dès le seuil, nous trouvons l'idée de Force, idée-mère, qui contient et exprime, avons-nous vu, toute la sensibilité de Carlyle, et qui, maintenant, prend toute sa portée métaphysique. Carlyle décrit de la manière suivante cette Force :

« La Nature n'est pas un Agrégat, mais un Tout. Il dit vrai, le chant du Psalmiste hébreu : « Si je prenais mon essor à l'aurore et ne m'arrêtais qu'à l'occident de l'univers, Dieu est encore là. » Et toi-même, ô lecteur cultivé, toi qui probablement n'es pas aussi un psalmiste mais un prosateur, ne connaissant Dieu que par tradition, sais-tu quelque coin du monde où la Force, tout au moins, fasse défaut ? La gouttelette que tu secoues de ta main mouillée ne reste pas où elle est tombée ; tu constates, le lendemain, qu'elle est emportée ;

déjà, sur l'aile du vent du Nord, elle est au Tropique du Cancer. Pourquoi s'est-elle évaporée, pourquoi n'est-elle pas restée immobile ? Penses-tu qu'il y ait quoi que ce soit sans mouvement, sans Force, absolument inerte? — Un jour que je chevauchais par la Forêt-Noire, je me dis : Ce petit feu qui brille là-bas, au travers de la brousse obscure, où le forgeron fuligineux se courbe sur son enclume, et où tu comptes remplacer ton fer-à-cheval perdu, — est-ce un point détaché, séparé, retranché du Tout universel, ou indissolublement joint à ce Tout ? Réfléchis, ce feu de forge, on l'allumait primitivement par l'action du Soleil ; l'air l'attise, qui déjà circulait bien avant le Déluge et plus loin que Sirius ; là, par la Force du Fer, la Force de la Houille et la Force de l'Homme, plus mystérieuse encore, sont ramenées et concentrées les subtiles affinités, toutes les batailles et toutes les victoires de la Force ; c'est un petit ganglion, un centre nerveux dans le grand système vital de l'Immensité. Appelle-le, si tu veux, un inconscient Autel allumé au sein du Tout ; un Autel dont le noir Officiant prêche, non par parole, mais avec son esprit et ses muscles, le mystère de la Force. » (1)

C'est cette Force qui gît au cœur de toute chose, au fond de toute Apparence ; qui invariablement s'y retrouve, comme une touche d'irréductible authenticité, comme une note d'« intime harmonie de cohérence ». — Et pourtant, à la surface, dans le domaine du sensible, tout, semble-t-il, n'est qu'incohérence, vertige, illusion ; tout objet ne semble là que pour nous abuser, et s'interposer entre nous et notre propre sentiment du vrai ; toute apparence arrête et fixe notre regard, limite et finit notre jugement, appelle à elle et retient toute notre sensibilité, comme si plus rien n'existait au

(1) *Sartor*, Liv. I, chap. XI.

delà, et si des appels plus profonds ne voulaient pas aussi qu'il leur fût répondu. La Force semble disparaître du regard de notre conscience sous les Apparences mêmes qu'elle détermine et dont elle se revêt ; au moment où elle aboutit là; — si près de nous ! — elle disparaît. Comment se soustraire à cet empire de l'Apparence, comment s'échapper de ce domaine de l'Illusion ? Ne semble-t-il pas que cela nous soit à jamais impossible, à nous tous qui sommes si profondément ensevelis sous le vêtement étrange de la vie épidermique, « parmi les sons, les couleurs et les formes, qui sont à la fois nos langes et notre linceuil » ; à nous tous qui nous trouvons enfoncés dans l'existence comme dans un sommeil plein de songes, « comme dans une caverne-aux-rêves vaste comme le Temps et l'Espace. Là, des sons, des visions multicolores flottent autour de nos sens; mais l'Inendormi, Celui qui fit à la fois le Rêve et le Rêveur, nous ne le voyons pas. La Création s'étale devant nous comme un glorieux arc-en-ciel ; mais le Soleil qui l'a fait reste derrière nous, hors de notre vue. Si bien qu'en cet étrange Rêve, nous nous agrippons à des ombres comme si elles étaient des substances, et que c'est lorsque nous dormons le plus profondément que nous nous croyons le plus eveillés » (1). — Le Temps et l'Espace eux-mêmes, « qui conditionnent et déterminent dans la pratique tout ce que nous concevons, imaginons ou créons, », ne sont jamais que l'immense théâtre de l'Apparence, une possibilité perpétuelle fournie à l'Apparence, « l'universel Canevas où toutes les Illusions secondaires, dans le mirage de l'existence, sont tissées et peintes ». Ils ne sont eux-mêmes que les deux grandes apparences fondamentales, les deux profondes apparences presque

(1) *Sartor*. liv. I, chap. VIII, X.

invincibles par qui le Miracle semble devoir nous rester pour toujours caché sur la terre (1).

La Force sera-t-elle donc perdue pour nous ? Non : ces Apparences sont aussi des SYMBOLES ; tout indépendantes, autonomes, autoplastiques qu'elles paraissent là, à quelque point que notre sensualisme les grossisse et les exagère, elles sont des Symboles, les signes de quelque chose qui n'est pas elles. Est-ce que les phénomènes, par les mutuelles correspondances qui se marquent dans leur plus immédiate extériorité, ne révèlent pas déjà le principe commun, la Force une qui les soutient? Ils ne sont indépendants, ils ne se suffisent à eux-mêmes que pour celui qui ne sait pas voir en eux l'autre aspect, — inséparable et parallèle, et que composent tous les modes de l'étendue, — de cette même et unique réalité spirituelle dont notre conscience aperçoit la manifestation dans tous les modes de la pensée. Ils ne sont étrangers à la pensée (mystiquement parlant) que pour celui qui ne voit pas que « l'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses ». — Ainsi, « la Matière, quelque méprisable qu'elle soit, est Esprit, manifestation de l'Esprit ; quelque vénérable qu'elle soit, peut-elle être davantage ? La chose visible, bien plus, la chose imaginée, la chose conçue, de quelque façon que ce soit, comme visible, qu'est-elle sinon un Habit, le Vêtement de l'Invisible supérieur et céleste, inimaginable et sans forme, obscurci par l'excès même de son éclat ? Toutes les choses visibles sont des emblèmes ; ce que tu vois n'est pas là pour son propre compte ; à proprement parler, il n'y a rien là : la Matière n'existe que spirituellement, pour représenter quelque Idée, et l'incarner extérieurement » (2). — Appli-

(1) *Sartor*, Liv. III, chap. VIII.
(2) *Id.*, Liv. I, chap. X, XI.

quons-nous donc à regarder fixement les aspects de ce monde, jusqu'à ce qu'ils deviennent transparents pour notre âme ; « *connaissons* vraiment les choses, autour de nous, ce qui peut s'appeler connaître » ; recomposons, recréons, aux profondeurs de notre sympathie, la nature intérieure de tout objet, les tendances intimes auxquelles sa forme apparente correspond, la *fatalité* qui lui est propre et qui détermine toute sa façon d'être extérieure : alors nous verrons partout des symboles, « l'infini révélé dans le fini, visible et pour ainsi dire tangible là » ; et, partout ainsi environnés de Symboles, agissant sans cesse au milieu de Symboles, tout objet sera pour nous un moyen immédiat de participer à la Force, à l'Etre.

Comment parvenir à connaître ainsi les choses, à dégager tout objet de l'illusion qui l'enveloppe et à n'apercevoir plus en lui que le Symbole ; la force morale qui darde et appuie un tel regard, comment l'éveillerons-nous en nous ? En nous délivrant tout d'abord nous-même de la première de toutes les Apparences, c'est-à-dire du « Temps ». Il nous aura d'abord fallu découvrir (c'est là, on l'a vu, la grande lutte) que le Temps n'est que la forme active de notre pensée, le moyen de notre sens intime, le promulgateur de notre droit ; le contraindre à n'être que cela, et, par ainsi, nous délivrer de ses puissants prestiges. « Sache bien que les ombres du Temps sont périssables ; que l'Etre réel de tout ce qui fut, de tout ce qui est, de tout ce qui sera, *est* en ce moment même et pour toujours. » L'être réel de nous-même et de tout ce qui nous environne. Ainsi l'on s'apercevra soi-même comme en dehors du « Temps », — c'est-à-dire dans la plénitude de ce qui inconditionnellement nous constitue ; et, avec soi-même, toutes choses.

Quelle émotion, alors, à s'enfoncer, muni d'un

tel regard, dans la myriade de ces choses, que nous savons désormais « n'être pas là pour leur propre compte » ! Car, en une conséquence de ceci, plus nous nous appliquerons à vivre la vie comme habitude, usage, comme composé de menues stipulations positives, plus nous la sentirons comme mystère et miracle. Nous serons, en un certain sens, les plus déterminés phénoménistes. Mais c'est précisément lorsque nous en serons arrivés à ce degré de particularisation, c'est lorsque nous considérerons l'existence dans ses minuties les plus locales et les plus circonscrites, dans les points les plus perdus de son fourmillement, que nous ressentirons le plus puissant émoi : car c'est alors que se produira devant l'œil de notre âme l'attestation suprême de la Force, — qui emporte et façonne suivant ses magnifiques fins même les choses qui, par leur petitesse, ne semblaient pas donner prise.

III

De cette idée métaphysique des Symboles se déduit l'idée métaphysique du Devoir. Nous touchons en effet ici le point de transition où cette vivace notion de la Force se convertit, dans l'esprit où elle s'est formée, en stoïcisme, en faculté d'application, en idée du Devoir. — C'est que nous avons ainsi vu que cette Force unique a toute l'harmonie d'une raison. Elle règle non pas mécaniquement mais dynamiquement le système entier des phénomènes visibles ou spirituels, à partir des extrêmes confins de l'espace jusqu'au dernier grain de poussière, depuis la création d'un monde jusqu'à l'acte le plus fortuit d'un homme. Elle se développe à travers toutes choses et à travers chaque chose comme une nécessité rythmique où tout s'implique et se complète mutuel-

lement. La plante phanérogame qui, d'abord cotylédon, devient successivement calice, corolle, étamines, pistil, fruit et graine, ne fait que figurer les volitions rythmiques et coordonnées par lesquelles cette Force spirituelle s'est spécifiée là et révélée. « Le lys des champs, mieux vêtu que les princes terrestres, jaillit dans l'humble sillon des champs; un bel *œil* regardant au dehors, vers vous, du fond de la grande et intérieure Mer de Beauté. Comment la rude Terre pourrait-elle produire ces choses, si son Essence, âpre comme elle paraît et est, n'était pas intérieurement Beauté? » La grande âme de l'univers est juste. Toutes les puissances qui sont constituées au sein de cette Force s'appellent et s'enchaînent pour annoncer toujours la même Vérité, pour figurer toujours la même Beauté, pour produire toujours le même Bien. Toutes les choses arrivent en vertu de la perfection qui leur est immanente. Il peut même se faire, comme l'on en a en foule des exemples, que, pour remplir cette loi de perfection suprême, les phénomènes s'entrechoquent, et même s'annihilent réciproquement au fur et à mesure de leur succession; que, pour persévérer en elle-même, la Force procède par heurts, même par éliminations et par absorptions. Qui voudrait s'en plaindre, et dire que c'est ici le Mal et la Douleur; qui prétendrait nier que les vicissitudes les plus brusques ne soient les degrés insensibles d'une continuation indéfinie; qui oserait taxer de contradiction la Force qui, dans tous les modes et dans tous les degrés de la vie, ne transforme les êtres que parce qu'elle persiste à les soutenir? Tout est bien parce que tout est nécessaire, et devient.

Comprendre, sentir cela, c'est donc posséder, d'une manière d'abord métaphysique, l'idée du Devoir. L'on conçoit ainsi la nécessité et l'infinité

des choses ; l'on perçoit ainsi les relations et les rapports des êtres entre eux, et que toutes ces relations et tous ces rapports, sous la complexité de leur entrelacement et le désordre apparent de leurs inégalités, manifestent partout la même unité profonde. La vie, autour de nous, ne nous apparaît habituellement que par fragments disparates et mutilés, et nos idées, se bornant à ces fragments, imitent cette incohérence et cet inachèvement perpétuels. Ayons l'énergie de nous prendre à eux avec des vues plus complètes, de ne les point rejeter comme informes, indifférents, incapables de solliciter notre détermination. Sachons les compléter en notre pensée, et compléter ainsi notre pensée et notre force ; que notre vue, « si nous avons des yeux », s'étende au-delà des limites de leur évidence dans l'actuel, et qu'en retour cette aperception de ce qui les prépare et de ce qui les parfait stimule le zèle de notre application immédiate et directe. Embrassons la vie d'une étreinte à la fois plus large et plus pressante ; qu'avec toute l'âpre et vaste lucidité de la conscience soit vécue la moindre de nos minutes fugitives. Ainsi nous conformerons notre pensée à l'unité du monde; ainsi nous nous apercevrons comme une partie de ce Tout providentiel, et nos actes, autant qu'il sera donné à l'infirmité de notre esprit et à la bassesse de nos sens, n'auront d'autre but que de confesser cette croyance. « Force, Force, partout Force, nous-même une Force mystérieuse au centre de cela. »

L'idée de Responsabilité se lie enfin, pour la compléter et en être en nous comme l'actualité constante, à cette idée du Devoir. « L'Homme en premier lieu se met en relation avec la Nature et ses Puissances, les admire et les adore ; ensuite il discerne que toute puissance est morale, que le grand point est la distinction pour lui du Bien et

du Mal, du *Tu dois* et *Tu ne dois pas*. — Tout ce qui est *droit* s'implique dans ce fait de coopérer avec la réelle Tendance du Monde : vous réussissez par ce fait (la Tendance du Monde réussira), vous êtes bon et dans le droit chemin, là ». Vous êtes donc responsable, et cette Responsabilité est incessante, vaste comme le temps et l'espace, aussi minutieuse et continue que sont nombreux et cohérents, dans le temps et l'espace, les faits et les objets, et que se répète de fois la nécessité de retrouver le vrai, par notre libre option sous cette succession ininterrompue d'apparences. « Choisis bien », dit Carlyle avec Gœthe, « choisis bien, ton choix est bref et pourtant éternel. »

EDMOND BARTHELEMY.

(*A suivre.*)

POUR LES UNS ET LES AUTRES

(*UNE PREFACE* [1])

—

> Non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il y en a en France et en Europe au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées et prophétisent la décadence de l'humanité.
>
> LAMARTINE
>
> Seconde préface des *Méditations*
>
> 11 Février 1834.

Depuis dix à quinze ans, la renaissance poétique qui d'année en année s'élargit, infiniment diverse et audacieuse, est une des plus légitimes qui se soient produites en France. Mais durant les mêmes lustres, un nombre considérable d'esprits critiques, souvent pénétrants, n'apparurent que pour écarter avec une vigilance méticuleuse des jardins publics où elle se pouvait révéler cette nouvelle et libre fleuraison. Théoriquement, on s'occupa maintes fois des idées et de la technique, pour ne point les approfondir d'ailleurs, pour ne jamais dissocier les trois ou quatre familles qui donnent naissance aux plus différentes variétés. On s'occupa aussi beaucoup plus des gestes que des œuvres, en ayant soin de confondre celles-ci avec ceux-là. Lorsque, du reste, quelque attention aux œuvres était accordée, cela provenait presque toujours d'une provocation, fût-elle académique, étrangère à l'œuvre même. Puis une attention un peu sérieuse ne se porta que sur les espèces qui présentaient avec les anciennes les caractères les moins dissemblables. Leur admirable ténacité, les lentes victoires de leurs revues, de leurs éditions sur l'opposition systématique des revues, des éditeurs, valurent aux

(1) Etudes sur la Poésie nouvelle : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*.

poètes, seulement ces dernières années, et malgré les délicats nombreux qu'ils groupèrent, d'être traités par les critiques avec l'heureuse distance qui sépare le rire du sourire.

La difficulté pour n'importe quelle humanité de renoncer à la moindre de ses habitudes peut-elle expliquer un pareil fait ? Notre histoire littéraire témoigne-t-elle que, devant une rénovation aussi considérable peut-être dans toute son étendue que le romantisme même, les Zoïles jamais aient marqué leur hostilité d'un silence aussi brutal ? Nous ne le pensons pas.

Aux reproches qu'on leur adressa, ils répondirent que le critique était avant tout un *moniteur*, qu'il se devait seulement d'avertir l'écrivain de ses fautes, d'éviter au public d'être dupe, de se taire par indulgence. En somme, ils s'interposaient : levée d'écrans devant les mains qui se tendent au feu.

Rien de moins admissible. L'évidence ne commande-t-elle pas de reconnaître qu'il faut laisser toute production nouvelle créer d'elle-même l'atmosphère dont elle doit vivre, qu'il faut avant tout pour cela, simplement, L'EXPOSER. Si les œuvres du passé sous la déformation des siècles réclament parfois une de ces interventions monitrices presque toujours moins utiles du reste que néfastes, pour les œuvres de son temps le critique doit être plutôt un *annonciateur* qu'un *moniteur*. Il ne sera juste et fécond dans ce dernier rôle que suivant l'éclat du premier. On le suppose tremblant d'une angoisse sans cesse fervente pour la beauté, infatigable veilleur penché de la plus haute des hunes cherchant à sauver de l'inconnu les malheureux qui ne disparaissent point sans, dans l'effort suprême d'un bras crispé, dresser leur œuvre au-dessus des eaux. On le suppose...

Ainsi en face d'une florescence de poésie originale si abondante, entre tant de richesse et le public, une aridité peu franchissable s'étendit : la critique *négative*. Devant ce désert les gens clament : « Quand apparaîtra donc LE poète ? Où est donc LE chef-d'œuvre ? car cette sécheresse de la critique leur permet à peine de voir au loin comme un mirage la force et l'étendue de la végétation nouvelle.

Puis, avouons-le, nous ne connaissons pas LE poète. Aucun temps ne l'a connu. Jamais un poète n'a pu, seul, remplir jusqu'au bord la petite âme la plus humble. Jamais la poésie, et nous l'entendons bien dans son expression d'art, n'a dépendu du surgissement D'UN poète. Elle naît de l'union de toute une classe d'esprits ou meurt de leur éloignement, dédaignée d'un âge ou sa reine, malade ou renaissante. Et ceux qui toujours attendent LE POÈTE sont ceux qui ne voient jamais LA POESIE. Mais nous connaissons LES poètes ; nous savons qu'ils existent autant les uns par les autres que par eux-mêmes, que Lamartine éthérise Victor Hugo, que Vigny ennoblit Musset, que Baudelaire creuse Gauthier, que Verlaine allège Leconte de Lisle, que la poésie enfin est cette sœur admirable qui, de ses mains pures, à travers les siècles ou dans le même temps, et des plus humbles aux plus illustres, sait faire la chaîne des frères ennemis. Et les poètes aujourd'hui forment des familles dont la vitalité, à la fois, diverse et concordante, est près d'égaler peut-être en originalité créatrice les époques les plus généreuses.

Quant au chef-d'œuvre, avouons-le encore : nous l'ignorons. Nous savons que le reculement des âges érige, selon des perspectives souvent trompeuses, le chef-d'œuvre, c'est-à-dire l'œuvre dominatrice qui pour des yeux lointains nivelle autour d'elle les œuvres d'un temps ; mais nous croyons que des contemporains ne la peuvent, heureusement sans doute, discerner. Seulement nous connaissons des œuvres belles, et dont la beauté est d'autant plus personnelle et agissante qu'elle provoque la naissance d'une beauté contraire. Nous croyons ainsi que, lorsque en moins des six dernières années ont paru (pour ne citer que des œuvres vraiment neuves, indépendantes chacune, de forme et de fonds, d'une perfection, suivant les goûts, inégale peut-être, mais *œuvres-types*) des poèmes comme TEL QU'EN SONGE et L'HOMME ET LA SIRÈNE de M. Henri de Régnier, comme LES VILLES HALLUCINÉES et LES HEURES CLAIRES de M. Emile Verhaeren, comme LA CLARTÉ DE VIE de M. Francis Vielé-Griffin, comme LE LIVRE D'IMAGES de M. Gustave Kahn, comme ENTREVISIONS de M. Charles van Lerberghe, comme LES QUATRE SAISONS

(dont on ne connaît, il est vrai, encore que d'importants fragments) de M. Stuart Merrill, nous croyons ainsi qu'une telle gerbe d'œuvres, choisies parmi tant d'autres notables, mérite plus que l'attention des fervents de toute fraîche beauté.

C'est à travers les poètes, à travers les œuvres, pour affirmer contre le persistant déni d'une incompréhension trop volontaire, la poésie vivante, que nous publions aujourd'hui cette étude, déjà parue dans ses principales parties en 1895 (*La Société Nouvelle*, septembre), sur un des points fondamentaux de la renaissance actuelle.

Cette étude est un essai de critique *positive*. La critique positive se tient très loin de la critique « impressionniste » qui muse, qui joue avec les œuvres, qui les prend pour thèmes de variations personnelles. Elle se tient non moins loin de la critique « dogmatique », morale ou traditionnelle, qui est un contrôle, qui ne laisse passer une œuvre qu'après y avoir apposé le poinçon d'une déclaration de principe. Elle rejette tout élément biographique, valable pour le mémorialiste, non pour le poète dont la vie, loin d'expliquer l'œuvre, la fausse en la ramenant à des causes misérables, alors que le poète est avant tout celui qui se recrée lui-même en beauté. La critique positive s'efface devant les œuvres ; elle les laisse se produire d'elles-mêmes, mais en s'efforçant d'en tirer toute la sève, par où sa tâche reste aussi active et plus conforme à sa nature qu'en dépendant d'une origine tendancieuse. La critique est *positive* du seul fait de jeter une pleine lumière sur l'exacte volonté de l'auteur, sans y rien substituer, en sorte que sa négation soit uniquement, s'il y a lieu, l'ombre projetée de l'œuvre même. C'est autre chose que l'exclusive critique « des beautés » revendiquée par Chateaubriand et par Victor Hugo et dont les négatifs d'aujourd'hui oublient les plus nécessaires éléments. Car il n'y a point de rayonnement d'art, de révélation, sans cette auxiliatrice qui aide la vie nouvelle à connaître la lumière. Seulement cette sympathie donnée, la critique positive garde un rôle d'*exposante*, en ayant soin toutefois de montrer les points d'attache des œuvres entre

elles, de relier ces œuvres aux formes passees qui les préparaient, de dégager de l'ensemble l'Idée synthétique qui née d'œuvre en œuvre vivifie par groupements les individualités les plus dissemblables, les plus jalouses, les moins conscientes.

Nous nous sommes efforcé d'approcher le but du plus près possible. Pour y atteindre, nous avons multiplié les exemples. Ces exemples toutefois n'illustrant qu'un côté des œuvres sont souvent moins — on y prendra garde — des preuves d'excellence que des signes de caractère. Il est rare du reste que des citations aient d'autre avantage que d'indiquer l'esprit du poème dont l'intégralité seule révèle la beauté. Cela est surtout vrai avec les formes nouvelles dans lesquelles *le vers* existe peu en lui-même, doit rarement offrir une valeur qui puisse s'isoler de l'ensemble.

L'étude sur LA POÉSIE POPULAIRE ET LE LYRISME SENTIMENTAL devait être la première de plusieurs autres sur *La Poésie nouvelle*.

La suivante eût porté sur LA NATURE. — (LA FACE HÉROÏQUE, — LA FACE MYSTIQUE, — LA FACE « SIMPLISTE »).

LE LYRISME TRANSFIGURATEUR aurait été l'objet de la troisième, la plus importante. On eût tâché d'y préciser ce qu'est, ce que doit être *la pensée lyrique* ; on eût revendiqué tous les droits du poète au point de vue de la création imaginative, au point de vue de la langue, au point de vue des combinaisons musicales.

Auraient suivi : LE DÉCOR ANTIQUE ET L'IMITATION CRÉATRICE ; puis LE RENOUVEAU SENSUALISTE ; puis LES DROITS DU MYSTÈRE ; enfin, deux ou trois autres, dont il n'est pas utile encore d'indiquer les sujets.

Nous ne renonçons pas à écrire ces diverses études ; mais nous croyons nécessaire d'en retarder de quelques années l'exécution. Beaucoup d'œuvres décisives restent à naître encore dont on pressent l'éclosion proche ; ces études gagneront à les attendre. Le poète d'ailleurs ne peut mieux servir son art et ceux qui en confraternité le grandissent qu'en obéissant surtout à ce qu'il se doit à lui-même, à l'enfantement de ses conceptions. D'aucuns exagèrent ce scrupule ; ils s'imaginent que leurs conceptions seules enfantent la vie.

Nous sommes loin d'avoir été affligé de cette trop volontaire cécité et de croire que la légitime cette conviction que l'inaptitude du poète à l'analyse, que son dédain des recherches techniques et des préoccupations mentales soit un de ces bienfaits générateurs auxquels il est redevable de son génie. On tient même à affirmer une fois de plus qu'il n'est point de création *réelle* qui ne soit pas, dans ses préparations du moins, *consciente*, et que dès lors cette « conscience » a toujours, à toutes les époques de renaissance, soulevé, chez les créateurs mêmes, tout un appareil explicatif qui préparait les œuvres et les légitimait. Mais nous reconnaissons que le poète ne doit pas, — pour le bien général, — se déprendre trop de lui-même par de trop nombreuses analyses des autres, sous peine de voir les autres abaisser leur art et eux-mêmes à ne plus considérer le poète sous l'analyste.

Pour ces raisons, pour les leçons de choses qui en découlent, nous croyons utile de nous borner à l'étude présente.

Elle peut suffire à indiquer que les bibliographes de la jeunesse non universitaire et novatrice ne confondent pas toujours la critique avec la polémique, ne prennent pas toujours des invectives pour des arguments. Rien n'excuse la négation officielle dont nous parlions tout à l'heure. Mais il faut avouer que rien n'égale le manque de foi fratricide, l'incompréhension pédante, l'ignorance monstrueuse, la grossièreté gratuite, la partialité mauvaise, les manœuvres basses de *politique* littéraire qui se manifestèrent parmi la jeunesse, au lieu et place des joutes de l'esprit, nobles, lumineuses et désintéressés. Certes, joueurs de casse-tête et cymbaliers ne masquent pas longtemps de leurs danses de Papous la marche des sincères qui creuse, lente et sûre, le sillon des moissons prochaines : trop de bruit sauvage toutefois déshonore le recueillement des champs et fausse par instants les voix qui mènent les charrues. Il ne faut pas craindre de le dire, de s'en indigner, de protester contre les fantasias, les guerillas des mercantis toujours prêts à fondre des hautes cimes : peut-être, ont-ils fait souvent rebrousser chemin aux

grelots guettés de la vieille diligence publique... Et si l'étude presente n'avait d'autre mérite que d'offrir un essai de critique dégagé de tout personnalisme sectaire, elle ne nous paraîtrait pas négligeable.

Dès aujourd'hui, on peut formuler quelles eussent été les conclusions du livre :

— Tout élément d'humanité, de vie, de pensée, de nature, est un élément de beauté. *Opposer* un élément à un autre est un crime de lèse-poésie. Faire dépendre l'*excellence* de la beauté de ses déterminantes est un non-sens, presque toujours une attaque détournée de l'esprit utilitaire. Dès que l'activité intérieure se traduit par une expression d'art, que cette expression atteint une intensité suprême, le principe de l'activité première est dissous par l'exaltation de beauté qu'il a provoquée et qui, seule, dès lors, agit. Il n'y a pas à détruire le rêve par la vie, ou la vie par le rêve, la pensée par la sensibilité, ou la sensibilité par la pensée, dresser les marionnettes d'un jeu de massacre avec les figurations de l'art chrétien, de l'art païen, de l'art social, de l'art individualiste, de l'art mystique, de l'art panthéiste, de l'art idéiste, de l'art impressionniste, etc. Il n'est pas une de ces expressions qui ne soit légitime, pas une inconnue encore qui ne puisse le devenir, représentative d'humanité, qui n'abolisse par conséquent de fait la nécessité esthétique de son étiquette. Ce n'est pas que le principe d'aucune puisse être indifférent au poète ; tout au contraire, le poème ne deviendra une création qu'autant que l'activité initiale aura été personnelle et ardente, qu'il en sera le plus logique épanouissement. Seulement alors l'œuvre rendra inutile tout antagonisme de principes, toute apologétique de tendances ; elle existera, non parce qu'elle est mystique, ou païenne, ou sociale, etc., — mais (jusqu'à quand le faudra-t-il répéter ?) parce qu'elle est belle, — et que la beauté est comme le feu, qu'elle consume ce dont elle s'éclaire.

Mars 1898.

ROBERT DE SOUZA.

LE MUR

—

Comme un spectre surpris par le jour dans son rôle
Ne sait plus retrouver le chemin des tombeaux
Et cherche au long des murs la fosse de ses os
Sans ne heurter jamais que le roc de l'épaule,

Je fuis sans fin le long d'une haute muraille,
La frappant de mes poings et de mon front glacé.
La brèche par laquelle autrefois j'ai passé
De l'abîme en ce monde, où donc est son entaille ?

Le roc se dresse plein partout à mon côté ;
A le vouloir percer mon bras s'est effrité,
Pour le tourner j'ai fait de mon cœur une marche.

Mais lui porte plus haut son noir couronnement,
Et je l'entends mugir et railler mon tourment :
« Entre l'abîme et toi, je suis le Mur qui marche... »

G. Desveaux-Vérité.

LECTURES ANTIQUES[1]

—

LES DOUZIÈMES PYTHIONIKÉES

— A Midas Akragantin —

Joueur de flute

—

Strophe I

Je te prie, ô toi qui aimes la beauté, ô la plus belle des villes mortelles, demeure de Persephona ! toi qui habites une colline bien bâtie au bord de l'Akragas où broutent les brebis, ô Dominatrice (2), favorable et avec la bienveillance des immortels et des hommes, reçois cette couronne obtenue à Pytho (3) par Midas glorieux et [accueille] Midas lui-même qui a vaincu la Hellas dans l'art qu'autrefois Pallas Athana inventa pour tresser [un chant de flûte] au chant de deuil funeste des impudentes Gorgones,

Strophe II

— ce [thrène] qu'elle entendit s'épancher avec un effort douloureux sous les terribles têtes des Serpents des Vierges, quand Perseus tua l'une des trois Sœurs en portant le trépas chez les peuples de Seriphos, [île] dans la mer. — En vérité il aveugla la race monstrueuse de Phorkos, puis il demanda compte à Polydektês pour la misérable nourriture, l'esclavage perpétuel et le lit

(1) Voy. *Mercure de France*, Nos 102, 103, 104.
(2) Il s'adresse à la divinité d'Akragas (Agrigente).
(3) Delphes.

forcé de sa mere, en brandissant la tête de Medoïça aux belles joues,

Strophe III

— lui, le fils de Danaa, qui naquit, dit-on, d'un ruissellement d'or. Quand la Vierge (1) eut arraché à ces périls l'homme qu'elle aimait, elle créa le chant innombrable des flûtes pour imiter avec un instrument les cris stridents qui s'échappaient des mâchoires grelottantes d'Euryala. — Une déesse inventa ; mais elle a donné aux hommes de posséder ce qu'elle appelait le Chant des Têtes Multiples, pour qu'il fût glorieux dans les Jeux qui attirent le peuple,

Strophe IV

— en passant par le bronze mince et les roseaux qui croissent dans la cité callichore des Grâces, dans le bois sacré de la Kaphisis (2) où ils sont les témoins fidèles des chœurs qui dansent. — S'il est des jouissances chez les hommes, sans effort elles n'apparaissent point, et peut-être aujourd'hui le destin va les anéantir ; car ce qui est marqué pour la mort ne peut pas être évité. Il viendra, cet instant qui, jetant la désespérance, tout au contraire de nos desseins donnera ou ne donnera pas.

PINDARE.

Traduit par PIERRE LOUŸS.

(1) Athana.
(2) Orkhomène et le lac Kopaïs.

LE COMTE DE LA DIGUE

(*Suite*[1])

—

DEUXIÈME PARTIE

LES SACRIFICES DE BLANDINE

I

Le surlendemain de la crémaillère, le Dykgrave se rendit à la ferme des Pèlerins. Il y arriva à cheval, précédé de trois beaux setters Gordon, aboyants et poudreux. Le fermier qui retournait une sole dans un champ voisin, jeta loin sa bêche, et n'eut que le temps de passer sa veste par-dessus sa camisole de flanelle rouge ; mais la fille ne se donna point la peine de rabattre ses manches sur ses bras qu'elle avait rouges et charnus. Tous deux accoururent, essoufflés, à la rencontre du visiteur considérable et, après les compliments de bienvenue, il se mirent en devoir de lui faire les honneurs de la ferme.

Michel Govaertz ne s'était point vanté. Tout l'établissement, depuis le corps de logis jusqu'à la moindre dépendance, les écuries, les étables, les celliers, la grange, la basse-cour, trahissaient l'ordre, l'opulence et le gros confort.

Henry se montra de nouveau très empressé auprès de Claudie, s'intéressant à l'économie de la ferme, se faisant donner des explications par la

(1) Voy. *Mercure de France*, N° 105.

rustaude, s'arrêtant avec complaisance et sans montrer le moindre ennui devant des réserves de pommes de terre, de betteraves, de fèveroles ou de céréales qu'on lui montrait dans des greniers torrides ou des réduits humides et noirs. Il tomba plus d'une fois en arrêt devant certains travaux des gens de la ferme, prisant beaucoup, par exemple, le geste de deux garçons de charrue : l'un debout sur une charretée de trèfle, l'autre campé à l'entrée de la grange et recevant sur sa fourche les bottes à fleurs de sang que lui lançait son camarade. Le teint saure et rissolé, des yeux bleu de faïence, le sourire puéril de leurs grosses lèvres démasquant de saines dentures, ils peinaient crânement et Claudie les ayant hélés d'une voix gutturale et gaillarde, ils redoublèrent de plastiques et suggestifs efforts. Elle les stimulait à peu près comme elle eût flatté de vaillantes bêtes de somme.

Kehlmark s'informa du jeune Guidon, mais d'un ton détaché et comme par simple politesse pour la famille. Le vaurien devait être là-bas, quelque part du côté de Klaarvatsch. Claudie désigna l'horizon à l'autre bout de l'île d'un geste ennuyé, en haussant les épaules, et s'empressa de détourner la conversation. Claudie accaparait le visiteur et il semblait n'avoir d'attention que pour elle, de regard que pour ce qu'elle lui montrait. Il caressa, encouragé par son exemple, la croupe luisante des vaches ; il lui fallut goûter au lait fumant dont des trayeuses hommasses remplissaient des jarres de terre brune. Dans une pièce voisine, d'autres gothons battaient le beurre. La fadeur imperceptiblement saurette écœurait Henry, et il préféra respirer les senteurs âcres de l'écurie où son cheval était en train de mastiquer du trèfle nouveau en compagnie des robustes palefrois de la ferme. Au jardin, elle lui cueillit un bouquet de lilas et de giroflées qu'il lui fallut passer dans l'échancrure

de son gilet. « Il faudra revenir à la saison des fraises ! » disait-elle en se baissant sous prétexte de lui montrer les baies mûrissantes, mais à la vérité pour le provoquer par les flexions et les contours irritants de sa charnure.

— Déjà, midi ! s'écria Kehlmark en tirant sa montre, comme l'heure sonnait au clocher de Zoudbertinge.

Le fermier l'invita en riant à partager leur soupe rustique, mais sans oser espérer qu'il accepterait.

— Volontiers, dit-il, mais à condition de manger à la table des gens et même de piquer au plat comme eux !

— Quelle idee ! se récria Claudie, pourtant flattée par ce sans-façon. Cette condescendance lui paraissait même de nature à rapprocher la distance du très urbain gentilhomme à une simple fille de la glèbe.

— Tout ce monde crève de santé ! constata Kehlmark en embrassant la tablée dans un regard circulaire. Ils sont aussi friands que ce qu'ils mangent, et leur mine ragoûtante ajoute au fumet de la platée.

Selon l'usage, dans ces campagnes, les femmes servaient les hommes et ne mangeaient qu'après ceux-ci. Elles apportèrent une sorte de garbure au lard et aux légumes, dans laquelle Henry trempa, le premier, sa cuillère d'étain. Ses voisins, les deux manœuvres qui avaient rentré les trèfles, l'imitèrent allégrement.

— Et votre fils ne rentre-t-il pas dîner ? demanda Kehlmark au bourgmestre.

— Oh, celui-là, il emporte chaque matin son pain et sa viande ! fut la réponse de Claudie.

Après le dîner, Henry s'éternisa. Claudie, persuadée qu'elle le captivait à ce point, le promena encore sur les terres des Govaertz. Adroitement, elle le renseignait sur leur fortune. Leurs champs

allaient jusque là-bas, plus loin que le moulin à vent. « Tenez, à l'endroit où vous voyez ce bouleau blanc ! » Elle donna à entendre au Dykgrave qu'ils étaient fort riches déjà, sans les espérances. Les deux sœurs de Michel, les deux vieilles bigotes, quoique brouillées avec le bourgmestre, avaient cependant promis de laisser leurs biens à ses enfants.

Kehlmark traîna tellement que le soir tombait quand il songea à faire seller son cheval. Le comte espérait revoir le petit joueur de bugle et au moment de se résigner à partir, il s'informa de nouveau de lui : « Souvent il ne rentre qu'à la nuit, disait Claudie en se renfrognant à la seule mention du gamin rebuté. Il lui arrive même de coucher dehors. Ses mœurs de vagabond ne nous inquiètent plus, père et moi. Nous n'en sommes pas autrement surpris ! »

Avec un serrement de cœur, le comte se représentait le petit gars anuité dans la lande suspecte.

— A propos, bourgmestre, dit-il au moment où le fermier lui amenait son cheval, je veux faire partie de votre orphéon.

— Faites mieux, monsieur le comte, soyez notre président, notre protecteur.

— C'est dit. J'accepte.

En songeant à Guidon, le comte s'était rappelé la sérénade de l'avant-veille, et il se disait qu'il lui serait doux d'entendre souvent cet air mélancolique et candide que jouait si bien le petit pâtre.

Un pied dans l'étrier, il se ravisa encore; quelque chose lui tenait au cœur. S'éloignerait-il avant de s'être ouvert sur le véritable objet de sa visite ?

— Il est possible, se décida-t-il à dire timidement au fermier, que votre fils ait de sérieuses dispositions pour la musique et le dessin. Envoyez-le-moi... Peut-être y aura-t-il moyen d'en faire

quelque chose. Je veux tenter d'apprivoiser ce petit sauvage.

— Monsieur le comte est bien bon ! balbutia Govaertz, mais, franchement, je crois que vous y perdrez votre peine. Le vaurien ne vous fera aucun honneur.

— Au contraire, monsieur le comte, enchérit la sœur du petit, il ne vous vaudra que des affronts. Il ne tient à rien et à personne ou plutôt il a des penchants et des inclinations bizarres ; pensant blanc quand les honnêtes gens pensent noir...

— N'importe, je veux tenter l'expérience ! reprit le comte de Kehlmark en battant de sa cravache la poussière de ses bottes et en mettant le moins d'expression possible dans sa voix. Puis, vous l'avouerais-je, j'aime assez les tâches difficiles, celles qui exigent quelque persévérance et même quelque courage. Ainsi j'ai dompté et dressé pas mal de chevaux rétifs. Je vous confesserai même, et ceci n'est pas à mon honneur, qu'il a suffi parfois de me mettre au défi d'assumer une tâche, pour que je me sois engagé dans l'entreprise. L'obstacle m'excite et le danger me grise. J'ai la manie des gageures. En me confiant cette mauvaise tête, cet indiscipliné, vous m'obligeriez, vrai... Tenez, ajouta-il, il se peut que j'aille relancer le bonhomme dès demain en me promenant du côté de Klaarvatsch. Je causerai avec lui et verrai ce qu'il jauge...

— Comme vous voudrez, monsieur le comte, dit Claudie. Dans tous les cas, c'est nous faire bien de l'honneur. Nous vous en serons même reconnaissants pour lui. Mais n'allez pas nous en vouloir si le garnement ne profite pas de vos conseils et de vos soins.

Le jour suivant, le Dykgrave poussa jusqu'aux bruyères de Klaarvatsch. Il eut bientôt avisé le petit gars dans un groupe de polissons déguenillés,

accroupis autour d'un feu de brindilles et de racines sur lequel ils grillaient des pommes de terre. A l'approche du cavalier, tous se mirent debout, et, à l'exception de Guidon, coururent se blottir, effarés, derrière les broussailles. Le jeune Govaertz, se faisant une visière de la main, regarda bravement le comte de Kehlmark.

— Ah, c'est toi, petit! l'interpella Kehlmark Viens ici, veux-tu, et tiens un instant mon cheval pendant que j'arrangerai mes étriers ?...

Le jeune homme approcha, confiant, et prit les rênes. Tout en raccourcissant les courroies, opération qui n'était pour Henry qu'un prétexte, un moyen de se donner une contenance, il l'observait du coin de l'œil, ne sachant comment entamer la conversation, tandis que le gamin, de son côté, ne perdait pas un de ses mouvements, et se sentait bizarrement troublé, appréhendant et souhaitant à la fois ce qui allait se passer entre eux... Leurs yeux se rencontrèrent et semblèrent se poser une poignante et subtile interrogation. Alors Kehlmark, pour en finir, aborda le petit, le prit par la main et le regardant jusqu'au fond des prunelles, il lui rapporta non sans balbutier l'offre qu'il avait faite la veille aux siens.

— Tu comprends... Tu viendras tous les jours au château. Je t'apprendrai moi-même à lire et à écrire, à dessiner, à peindre, à brosser de grands tableaux comme ceux que tu admirais l'autre soir. Et nous ferons aussi de la musique, beaucoup de musique! Tu verras! Nous ne nous ennuierons point!

L'enfant l'écoutait sans mot dire, si ébaubi qu'il en avait l'air hébété, la bouche ouverte, les yeux écarquillés et fixes, presque hagard.

Le comte se tut, interloqué, croyant avoir fait fausse route, mais continuant à le dévisager. Tout à coup Guidon changea de couleur, son visage se

contracta, il éclata d'un rire nerveux. En même temps, au profond émoi de Kehlmark, il reculait et s'efforçait de retirer sa main de la sienne ; on aurait dit qu'il se rebiffait, qu'il lui tardait de rejoindre ses petits camarades très amusés par cette scène. Le comte, découragé, le lâcha.

Le petit sauvage prit son élan vers les autres vachers, mais il s'arrêta court, cessa de rire, porta les deux mains devant ses yeux, et se laissa choir dans l'herbe où il se vautrait, le corps secoué par des sanglots, mordillant la bruyère, et entrechoquant ses pieds nus.

Le comte, de plus en plus ahuri, courut le relever :

— Pour l'amour du ciel, petit, calme-toi! Tu ne m'as donc point compris ! C'est à tort que tu t'alarmes. Je ne me pardonnerai jamais de t'avoir fait de la peine. Au contraire, je voulais ton bien. Je me flattais de mériter ta confiance, de devenir ton grand ami. Et voilà que tu te mets dans cet état pénible ! Mettons que je n'ai rien dit ! Sois tranquille... Je ne veux point t'enlever malgré toi ! Adieu...

Et le comte allait sauter en selle. Mais le jeune Govaertz se redressa à moitié, se traîna à genoux, lui prit les mains, les embrassa, les mouilla de larmes et éclata enfin, se soulagea en un flux de paroles jaculatoires comme si, longtemps suffoqué, il parvenait à se débonder :

— Oh, monsieur le comte, pardon, je suis fou, je ne sais ce qui m'arrive, ce qui se passe en moi ; j'ai l'air d'être triste, mais je suis trop heureux ; je me sentais mourir de joie en vous écoutant ! Si je pleure, c'est que vous êtes trop bon... Et d'abord je n'ai pas voulu croire... Vous ne vous moquez point, n'est-ce pas ? C'est bien vrai que vous me prenez chez vous ?

Le Dykgrave, aussi attiré qu'il fût par cet impres-

sionnable petit paysan, n'avait pas cru rencontrer pareille nature amative. Il l'habitua doucement à l'idée du bonheur qui allait être le sien, et finit par le laisser ravi, la face illuminée de joie, après lui avoir donné rendez-vous le lendemain même à l'Escal-Vigor.

II

Après cet accord, Guidon vint chaque jour au château. Kehlmark s'enfermait de longues heures avec lui dans son atelier. Le jeune paysan mit à s'instruire et à s'initier un zèle et une ardeur de néophyte, dignes aussi de ceux d'un *creato* ou apprenti des maîtres de la Renaissance italienne. Pas de délassement comparable pour tous deux à cette initiation. Guidon était à la fois le modèle, le rapin et le disciple de Kehlmark. Quand ils étaient fatigués d'écrire, de lire ou de dessiner, Guidon prenait son bugle, ou bien, de sa voix grave comme l'airain, il chantait des airs héroïques et primordiaux que lui avaient appris les pêcheurs de Klaarvatsch.

Kehlmark ne parvenait plus à se passer de son élève et le faisait appeler s'il tardait à venir. On ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Ils étaient devenus inséparables. Guidon dînait généralement à l'Escal-Vigor, de sorte qu'il ne rentrait guère aux Pèlerins que pour se coucher. A mesure que Guidon se perfectionnait, s'épanouissait en dons exceptionnels, l'affection intense de Kehlmark pour son élève devenait exclusive, même ombrageuse et presque égoïste. Henry s'était réservé le privilège d'être seul à former ce caractère, à jouir de cette admirable nature qui serait sa plus belle œuvre, à respirer cette âme délicieuse. Il la cultivait jalousement, comme ces horticulteurs effrénés qui eussent tué l'indiscret ou le concurrent assez témé-

raire pour s'introduire dans leur jardin. Ce fut entre eux une intimité suave. Ils se suffisaient l'un à l'autre. Guidon, émerveillé, ne rêvait aucun paradis autre que l'Escal-Vigor. La gloire, le souci d'être applaudi, n'intervenait en rien dans leur activité d'artistes absolus.

Puis Kehlmark avait vu d'assez près la vie sociale et de surface des soi-disants artistes. Il savait la vanité des réputations, la prostitution de la gloire, l'iniquité du succès, les immondices de la critique, les compétitions entre rivaux plus féroces et plus abominables que celles des sordides boutiquiers.

Blandine, un peu défiante, avait accueilli cordialement ce commensal du château. Heureuse de la félicité que le jeune Govaertz procurait à Henry, elle lui faisait bon visage sans parvenir toutefois à lui témoigner beaucoup d'expansion. Au fond, sans éprouver une antipathie manifeste pour ce petit paysan, elle dut être parfois meurtrie en ses fibres amatives, en ses atomes crochus, et, malgré son bon cœur, sa saine raison, sa grandeur d'âme, elle eut sans doute de fréquents mouvements de dépit contre ce commerce intellectuel si intime, cette étroite camaraderie, cette entente parfaite des deux hommes. Elle alla même jusqu'à jalouser le talent et le tempérament du jeune artiste, ces dons spirituels qui le rapprochaient plus de l'âme de Kehlmark que tout son amour à elle, simple femme, gardienne de son bonheur. La bonne créature ne montrait rien de ces moments, si humains, de faiblesse, que sa raison reprochait à son instinct.

Quant à Claudie, au début et même longtemps, elle ne fut aucunement offusquée de cette grande faveur témoignée par le Dykgrave au jeune Guidon. Elle y vit une façon pour le comte de faire indirectement la cour à la sœur, en mettant le frère

dans ses intérêts. Sans doute Kehlmark ferait du petit pâtre le confident de son amour pour la jeune fermière. « Il est trop timide pour se déclarer directement à moi, se disait-elle ; il s'en ouvrira d'abord au petit, et il tâchera d'être édifié par lui sur la nature de mes sentiments. Il a pris un assez piètre intermédiaire. Mais il n'avait pas le choix. En attendant, cette sollicitude que le comte témoigne à ce méchant polisson, va plutôt à moi ! » Et, très infatuée, la rude fille se réjouissait de ce commerce assidu entre le Dykgrave et le vaurien si longtemps répudié, presque renié par les siens. Elle en arrivait même à se départir de sa brusquerie et de sa hargne à l'égard de son puîné. A présent elle le choyait, l'entourait d'égards, s'occupait de ses vêtements, entretenait son linge, tous soins auxquels il n'avait pas été habitué. Pour expliquer ce revirement, la mâtine avait mis Govaertz dans la confidence de son grand projet matrimonial. Le bourgmestre, non moins ambitieux, applaudit à ces hautes visées et ne douta pas un instant de la réussite. A l'exemple de son enfant préférée, il cessa de rudoyer et il ménagea son garçon.

Lorsque après quelques mois de soi-disant épreuve, le Dykgrave déclara au bourgmestre qu'il se chargeait définitivement du prétendu propre à rien, Claudie détermina Michel Govaertz à accepter cette proposition.

Le bourgmestre, très vaniteux, avait un peu hésité parce que, d'après ce qu'il comprenait, la situation de Guidon, au château, serait celle d'un subalterne, d'un valet un peu au-dessus de Landrillon, mais d'un valet tout de même.

Alors que, longtemps, sous son propre toit, il avait ravalé son garçon en le reléguant au plus bas de son équipe de manouvriers et qu'il lui avait confie les soins les plus vils de la ferme, sa vanité paternelle eût souffert de le voir dépendre

d'une autre autorité que la sienne. Pour justifier son intervention, Kehlmark leur avait soumis des dessins déjà très poussés du jeune apprenti, mais pas plus que la fille, le père n'était capable d'apprécier les promesses contenues dans ces premiers essais.

— Acceptons les offres du Dykgrave, insistait Claudie, rencontrant les objections paternelles. D'abord c'est un excellent débarras pour nous. Puis, soyez bien convaincu, que le comte ne s'empêtre de ce vaurien et ne l'attire que pour nous être agréable, pour me témoigner sa sollicitude. Nous le désobligerions, croyez-moi, en le contrariant dans ses bonnes intentions à l'égard du petit. C'est une façon de m'ouvrir les portes de l'Escal-Vigor. Entre nous, il ne fait sans doute aucun cas de ce barbouilleur ou du moins s'exagère-t-il ses faibles mérites...

Les premiers temps, quand, le soir, Guidon revenait du château, elle l'interrogeait sur l'emploi de sa journée, sur ce qui se passait à l'Escal-Vigor, sur les paroles et les allures du Dykgrave. « Le comte s'est-il informé de moi ? Que t'a-t-il raconté ? Il nous porte bien de l'intérêt, dis ? Voyons, parle, ne me cache rien. Pour sûr, il a dû t'avouer certain faible pour ta sœur ? »

Guidon répondait évasivement, mais de manière à ne pas se compromettre. En effet, le comte s'était informé d'elle comme de son père et même des gens, voire des bêtes de la ferme. Mais sans insister. A la vérité, Claudie défrayait fort peu les causeries du maître et du disciple, tout entiers à leurs études et à leurs travaux.

Guidon devint de plus en plus discret. Depuis leur première conjonction, il avait voué à son protecteur une fidélité aussi totale et aussi intense que celle de Blandine. A son affection fanatique se joignait ce quelque chose d'aigu et de lumineux

que l'intelligence et la culture cérébrale ajoutent au sentiment. Guidon, ce soi-disant fou, ce simple, ce mauvais rustre, représentait une valeur morale dans un corps, un moule admirable qui fortifiait et embellissait chaque jour.

Avec le tact, la seconde vue, cet instinct des natures aimantes, il devinait l'amour de sa sœur pour le Dykgrave, mais il pressentait aussi que jamais le comte ne la paierait de retour. Guidon ne connaissait que trop sa sœur Claudie et il savait mieux que pas un les abîmes de vulgarité et les incompatibilités totales existant entre elle et Kehlmark.

L'élève en était même arrivé à se savoir préféré par son maître à « madame l'intendante », à cette noble Blandine. Toujours est-il que le comte semblait se préoccuper beaucoup plus de lui que de son amante. Guidon s'enorgueillissait intérieurement de cette prédilection dont il était l'objet, et, par ses prévenances à l'égard de la jeune femme, on aurait dit qu'il voulait se faire pardonner la part prépondérante qu'il prenait dans la vie de son maître.

Guidon devinait, sentait juste : Henry ne se révélait, ne se livrait à fond qu'à son disciple. Avec les autres il se tenait sur la réserve et ses paroles bienveillantes ne contractaient point la caresse, l'onction et le velouté de ses épanchements auprès de son protégé.

Jamais Blandine ne l'avait vu si enjoué, si radieux que depuis qu'il s'était chargé de l'éducation et du sort de ce jeune va-nu-pieds. Quelque déférent et empressé que celui-ci se montrât à l'égard de la dame, il ne parvenait pas à dissimuler sa joie d'être devenu le principal et constant souci du maître de l'Escal-Vigor. Il n'y mettait point malice, non, il exultait naïvement, s'attendrissait même sur la femme un peu délaissée, et, dans son égoïsme d'enfant gâté, de néophyte, d'élu, il ne s'aperce

vait pas du mutisme et de la réserve de Blandine, lorsque le comte le retenait à dîner, ou des regards singuliers qu'elle leur lançait à l'un et à l'autre quand ils conversaient en s'échauffant et en s'exaltant, accouplés dans un même lyrisme, sans prendre garde à la présence de ce témoin.

Les villageois de Zoudbertinge ne virent pas de mauvais œil la faveur particulière accordée par le Dykgrave au fils de Govaertz.

Aussi peu que le bourgmestre et sa fille ils croyaient au talent et à la vocation du petit.

« C'est une bonne œuvre et une charité, se disaient-ils. Le père n'aurait rien su faire de bon de ce petit musard, farouche et intraitable, ayant méprisé le travail autant que les distractions des apprentis de son âge. »

Les patauds s'émerveillaient même que le comte fût parvenu à retirer un semblant de service de ce gars qui n'avait jamais su apprendre jusque-là qu'à jouer assez proprement du bugle.

D'ailleurs plus le maître et le disciple se chérissaient, plus Kehlmark se montrait accueillant, généreux, même prodigue, faisant largesse aux confréries d'agrément, multipliant les occasions de cocagnes et de tournois gymnastiques.

Il institua des régates à la voile autour de l'île, où, monté avec Guidon dans un yacht pavoisé à ses couleurs, il faillit l'emporter sur les meilleurs matelots du pays. Il renouvela de ses deniers les instruments de la ghilde Sainte Cécile ; assista assidument aux répétitions, aux sorties et aux repas de corps de cette confrérie de jeunes gars ; et il lui arriva même plus d'une fois, les belles nuits d'été où le crépuscule et l'aube semblent se confondre, après une veillée prolongée à grands renforts d'intermèdes athlétiques ou clownesques, d'entraîner toute la bande dans une exode à travers l'île et de ne rendre les turlupins à leurs foyers conju-

gaux ou paternels que le lendemain soir, après une pittoresque caravane illustrée de saltations, de beuveries, de ventrées et de prouesses galantes sous les chaumes et dans les foins.

Kehlmark dépensait sans compter. On aurait dit qu'il voulait s'acheter par des libéralités souvent excessives et des bonnes œuvres inconsidérées son droit à un mystérieux et exigeant bonheur; qu'il voulût en quelque sorte payer la rançon d'une jalouse et fragile félicité.

Ces folles largesses contribuaient sans doute au souci de Blandine ; toutefois elle ne risquait aucune remontrance, et avisait au moyen de faire face à ces dépenses intempestives.

Naturellement, il entrait dans la popularité du Dykgrave une grande part de courtisanerie, de lucre et de cupidité ; mais, si la plupart des rustres l'aimaient grossièrement, du moins l'aimaient-ils à leur façon. Les pauvres diables de Klaarvatsch, notamment se seraient fait hacher pour leur jeune seigneur.

En fait d'ennemi déclaré, le comte ne se connaissait que le dominé Balthus Bomberg et quelques pudibondes bigotes. Chaque dimanche, le ministre tonnait contre l'impiété et le dévergondage du Dykgrave et menaçait de l'enfer les ouailles qui s'attachaient à ce libertin, à ce loup ravisseur; il se lamentait surtout sur les visiteurs téméraires qui hantaient l'Escal-Vigor, ce château diabolique peuplé de scandaleuses nudités...

Quoique brouillé à mort avec le bourgmestre, dans son zèle fanatique, ce petit homme bilieux, rageur, étroitement sectaire, se décida à se rendre aux Pèlerins pour signaler au père le risque qu'il courait en confiant l'éducation du jeune Guidon à ce mauvais riche scandalisant la communauté par son concubinage et son impiété. Comme tous les calvinistes invétérés, Balthus cachait un iconoclaste.

S'il n'avait redouté la furie des paysans, assez attachés à cette vieille relique qui leur rappelait l'intransigeance de leurs ancêtres, il eût même fait gratter la fresque du *Martyre de saint Olfgar*.

Kehlmark lui était doublement odieux, et comme païen, et comme artiste. Pour intimider le bourgmestre, Balthus le somma d'arracher son fils au corrupteur, sous peine de faire déshériter aussi Claudie et Guidon par leurs deux vénérables tantes. Michel et Claudie, de plus en plus entichés de leur Dykgrave, renvoyèrent le fâcheux à son église avec force sarcasmes et moqueries. Guidon, qu'il aborda un jour aux environs du parc de l'Escal-Vigor, ne voulut même pas l'entendre et lui tourna le dos en haussant les épaules, en esquissant même un geste plus libre encore.

Cependant les affaires de Claudie ne semblaient point avancer sensiblement. « Voyons, tu ne me racontes rien, dormeur, disait-elle à celui qu'elle s'imaginait être le trait d'union entre elle et Kehlmark. Le comte, ne t'a-t-il point chargé d'une commission, d'un mot spécial pour moi ? » Guidon inventait quelque bourde, mais souvent, pris au dépourvu, il se coupait ou demeurait le bec clos. La maritorne s'emportait alors contre la stupidité de leur intermédiaire et il lui démangeait même de le houspiller et de le brutaliser comme autrefois.

Par tactique, le Dykgrave continuait à visiter assiduement les Pèlerins et à faire l'aimable auprès de la jeune fermière. Elle l'eût souhaité plus entreprenant. Il mettait bien du temps à se décider et à faire sa demande. C'est à peine s'il se fût risqué à la lutiner du bout des doigts et jamais il ne lui avait pris un baiser.

Dès qu'elle entendait le trot du cheval et les jappements de son escorte de setters, Claudie accourait sur le seuil de la ferme, prenant presque plaisir à afficher son amour, tant elle était cer-

taine du succès. Aussi commençait-on à parler beaucoup, aux veillées, des assiduités du Dykgrave.

Quoiqu'il fût acquis presque exclusivement au petit Guidon, le Dykgrave s'ingéniait à se faire bien voir de chacun. Il poussait même la magnanimité jusqu'à la coquetterie. En réponse aux diatribes et aux anathèmes du virulent pasteur, il répandait les aumônes, se ruinait en dons de vêtements et de vivres pour les pauvres soutenus directement par la cure. Le dominé distribuait l'argent et les autres aumônes, mais ne désarmait point pour cela.

Plus d'une fois ses amis, les pêcheurs de crevettes et les coureurs de grèves de Klaarvatsch s'offrirent de mettre le dominé à la raison; cinq d'entre eux notamment, employés en permanence au château, sorte de gardes du corps de Kehlmark. Petits fils de naufrageurs, diguiers intermittents, pillards d'épaves, le peintre les faisait souvent poser, s'amusait de leurs luttes et de leur escrime au couteau moucheté, ou bien il les confessait et, avec Guidon, il savourait leur rude langage, le truculent récit de leurs exploits. Ces gars irréguliers, rôdeurs incorrigibles qui n'avaient su s'acclimater nulle part et s'étaient fait renvoyer de partout, ces magnifiques pousses humaines, les premiers maîtres du petit Guidon, ne juraient plus que par Henry et l'Escal-Vigor.

« Dites un mot, proposait tantôt l'un, tantôt l'autre à Kehlmark, voulez-vous que nous saccagions le presbytère; que nous pendions haut et court ce marmotteur de psaumes; ou mieux, faut-il que nous lui enlevions la peau comme ceux de Smaragdis le firent autrefois à l'apôtre Olfgar, cet autre cauchemar? »

Et ils l'eussent fait comme ils disaient, sur un geste, sur un oui de leur maître, et, avec eux, tous

se fussent déchaînés sur l'importun prêcheur.

Plusieurs fois, en passant devant la cure, les musiciens de la ghilde Sainte Cécile poussèrent des huées. Un soir de libations, on alla même jusqu'à casser les vitres. A la Saint Sylvestre, on déposa contre la porte du dominé un affreux mannequin de paille à tête de pain bis, représentant sa digne compagne et son âme damnée, et, comme, à la suite de cette injure, il s'était répandu en de nouveaux anathèmes contre le Dykgrave et Blandine, les polissons de Klaarvatsch barbouillèrent d'excréments la façade nouvellement repeinte du presbytère.

Jaune de dépit et de rancune, le pasteur semblait se trouver seul contre toute la paroisse et même contre toute l'île.

— Comment, se demandait Balthus Bomberg, réduire cet orgueilleux Kehlmark ? Comment entamer son prestige, détacher de lui ces brutes égarées et aveuglées, les insurger contre leur idole, leur faire brûler ce qu'ells adorent !

Loin de l'écouter, on désertait son église. Il finit par ne plus prêcher que devant des bancs vides. Une douzaine de vieilles cagotes, dont sa femme et les deux sœurs du bourgmestre, furent seules à le soutenir.

Dans l'engouement idolâtre que le jeune Dykgrave avait suscité, entrait un peu du culte exalté du peuple de Rome pour Néron, son indulgent et prodigue pourvoyeur de pain et de spectacles.

III

En prodiguant les attentions à son entourage et à la communauté, Kehlmark redoublait de prévenances à l'égard de Landrillon. Il le traitait avec plus de bonhomie que jamais, affectant de pren-

dre un regain de plaisir à ses charges de corps de garde.

Mais le madré coquin n'était point dupe de cette ostentation de bienveillance. Sans rien en montrer, il n'avait point tardé à prendre ombrage de l'influence du petit Guidon Govaertz sur Henry de Kehlmark, et peut-être surprit-il une vague lueur — rien ne rend plus perspicace que l'envie — de l'étendue de l'affection que se portaient ces deux êtres. Qu'on s'imagine le sentiment de basse compétition d'un pitre qui voit le succès et la vogue l'abandonner pour aller à un comédien plus grave et d'un genre plus relevé, et on se representera le mauvais gré sourd et recuit que le cocher devait entretenir contre ce petit paysan.

Kehlmark prenait presque toujours Guidon avec lui dans ses promenades en voiture, et c'était Landrillon qui les conduisait. Lors d'une excursion qu'ils firent à Upperzyde, pour visiter les musées et revoir le Franz Hals, le jeune Govaertz partagea l'appartement du maître, tandis que Landrillon fut relégué dans les galetas sous le toit. Bien plus, le domestique était forcé de servir à table ce va-nu-pieds, ce polisson, autrefois la risée et le souffre-douleurs des manouvriers de Smaragdis et à présent, bouffi d'importance, dorloté, choyé, devenu l'inséparable de monsieur. Dire que ce grand seigneur semblait ne plus pouvoir se passer de la compagnie de ce méchant galopin qui lui gaspillait de beau papier, de coûteuse toile et de bonnes couleurs !

Si le larbin n'avait rêvé de devenir l'époux de Blandine, peut-être eût-il été plus indisposé encore contre ce maudit pastoureau. Jusqu'à un certain point, le domestique n'était-il même pas fâché de l'importance exclusive que le jeune Govaertz prenait dans la vie du comte. Landrillon se promettait bien d'exploiter au moment opportun cette

intimité des deux hommes pour détacher Blandine de son maître. Négligée et même délaissée par Kehlmark, la pauvre femme ne se montrerait que plus disposée à écouter un nouveau galant.

Profitant d'un moment où Blandine était descendue à la cuisine pour y vaquer à quelque besogne ménagère, Landrillon se hasarda un jour à lui faire sa déclaration :

— J'ai quelques petites économies, proféra-t-il, et s'il est vrai que la vieille vous ait laissé une part de son magot, nous ferions un gentil couple, dites, qu'en pensez-vous, mam'zelle Blandine ?... Car si vous êtes jolie à croquer, convenez qu'il en est de plus mal tournés que moi. Pas mal de gaillardes de votre sexe se sont d'ailleurs ingéniées à me le persuader ! ajouta le séducteur en se tortillant la moustache.

Très ennuyée par cette déclaration, Blandine déclina froidement et avec dignité l'honneur qu'il voulait lui faire en se dispensant même de lui donner le moindre motif de ce refus.

— Ouais, mam'zelle ! Ce n'est point là votre dernier mot. Vous réfléchirez. Sans me vanter, des épouseurs de mon poil, des galants pour le bon motif ne se rencontrent pas tous les jours.

— N'insistez pas, monsieur Landrillon. Je n'ai qu'une parole.

— C'est donc que vous avez des vues sur un autre ?

— Non, je ne me marierai jamais.

— Tout au moins en aimez-vous un autre ?

— C'est là mon secret et affaire entre ma conscience et moi-même.

Un peu allumé, car il avait bu quelques verres de genièvre pour s'enhardir, il s'avisa de la prendre par la taille, de l'étreindre, et il voulut même lui dérober un baiser. Mais elle le repoussa et, comme il recommençait, elle le souffleta, mena-

çant de se plaindre au comte. Pour l'instant, il se le tint pour dit.

Cette scène se passait dans les premiers jours de leur installation à l'Escal-Vigor.

Mais Landrillon ne se donna point pour battu. Il revint à la charge, profitant des moments où il se trouvait seul avec elle pour l'obséder de gravelures et de privautés.

Les fois qu'il avait bu, elle courait un sérieux danger. Tandis que le comte s'était retiré dans son atelier avec Guidon ou qu'ils étaient allés se promener, Landrillon en profitait pour harceler la jeune femme. Il la poursuivait d'une pièce dans l'autre et, pour échapper à ses entreprises, elle devait s'enfermer dans sa chambre. Encore menaçait-il d'enfoncer la porte.

Comme à la ville, du temps de la douairière, Henry n'avait pour le servir à demeure que Blandine et Landrillon. Les cinq gars de Klaarvatsch attachés à sa personne ne logeaient pas au château. De sorte que bien souvent la pauvre économe se trouvait abandonnée presque à la merci de ce drôle.

La vie devint insupportable à la jeune femme. Si elle s'abstint de se plaindre à Kehlmark, ce fut parce qu'elle croyait encore ce plaisantin trivial, ce loustic de bas étage, indispensable à l'amusement d'Henry. Tel était son dévouement au Dykgrave que la noble enfant se fût fait scrupule de le priver du moindre objet capable de le distraire de sa mélancolie et de son abattement. Ainsi voyait-elle avec stoïcisme et renoncement l'influence que le petit Govaertz prenait sur l'esprit de son maître et s'efforçait elle-même de sourire et de plaire au favori de son amant.

Elle supporta donc les importunités et les taquineries du satyre en se bornant à se dérober de son mieux à ses violences.

La résistance, le mépris de Blandine ne faisaient qu'exaspérer le désir du ruffian. Il fut même un jour sur le point de lui imposer son odieuse passion, lorsqu'elle s'arma d'un couteau de cuisine oublié sur la table et menaça de le lui plonger dans le ventre.

Puis, comme il reculait, éplorée, elle courut vers l'escalier, décidée de monter à la chambre du comte et de lui dénoncer l'indigne conduite du drôle.

— A ton aise ! ricana Landrillon blême de rage et de concupiscence, résolu, lui aussi à recourir aux extrémités. Mais à ta place je n'en ferais rien. Je ne crois pas que tu sois la bienvenue, là haut. Il t'en voudra au contraire de l'avoir dérangé. Car si tu en tiens toujours pour lui, il se moque bien de toi, ton ancien amoureux !

— Que voulez-vous dire ? protesta la jeune femme en s'arrêtant sur la première marche.

— Inutile de faire la sainte mitouche... On sait ce qu'on sait, pardine !... Tu as été sa maîtresse, ne t'en défends point.

— Landrillon !

— Eh, c'est la fable de Zoudbertinge et même de tout Smaragdis. Le révérend Balthus Bomberg ne cesse de tonner contre la catin du Dykgrave.

Renonçant à gravir l'escalier, elle revint sur ses pas, se laissa choir sur une chaise, défaillante, presque morte de douleur et d'opprobre.

Un prélude de piano troubla le silence qu'ils gardaient tous deux.

Guidon entonnait, là-haut, de sa voix agreste, fraîchement muée, et encore un peu fruste, mais au timbre singulièrement magnétique, une ballade de naufrageur que Kehlmark accompagnait au piano.

Le corps secoué par des sanglots, Blandine marquait douloureusement le rythme de cette chan-

son. On eût dit que la voix du jeune gars achevait de la navrer.

En écoutant le petit paysan, un sourire équivoque parut sur les lèvres du valet et il couva d'un regard non moins ironique la malheureuse Blandine :

— Voyons, dit-il d'un ton patelin, en lui touchant l'épaule, ne nous fâchons point, la belle. Ecoutez-moi plutôt. On vous veut du bien, que diable ! Vous auriez bien tort d'aimer encore cet oublieux et dédaigneux aristo. Quelle duperie ! Ne voyez-vous pas qu'il a cessé de vous chérir...

Et comme elle relevait la tête, il lui fit signe, un doigt sur la bouche, d'écouter la chanson étrangement passionnée que le disciple chantait à son maître et, après un nouveau silence, durant lequel tous deux prêtaient l'oreille :

— Tenez, poursuivit-il à mi-voix, il s'occupe bien plus de ce petit rustre que de vous et moi, notre maître. Aussi, à votre place, je le planterais là et le laisserais s'adonner aux flatteries de ce polisson et de ces autres brutes de paysans... Ici, Blandine, vous vous consumerez de chagrin, vous sécherez de dépit. Votre beauté se fanera sans aucun profit pour la moindre créature du bon Dieu !.. Si vous m'en croyez, ma chère, nous retournerons tous deux à la ville. J'en ai assez de la villégiature à Smaragdis. C'est à n'y pas croire, mais depuis que ce jeune sournois est entré au château, il n'y en a plus que pour lui ! Vous et moi, nous passons à l'arrière-plan. Quel assotement subit ! Deux doigts de la même main ne sont pas plus inséparables !

— Eh bien qu'avez-vous à reprendre à cet attachement ? fit Blandine en cherchant encore une fois à dominer ses préventions. Ce Guidon Govaertz est un gentil garçon, méconnu des siens, bien supérieur, tout nous l'a prouvé, par l'intelligen-

ce et les sentiments, à la masse de ces grossiers insulaires... Le comte a bien raison de faire un tel cas de ce pauvre enfant qui se rend d'ailleurs de plus en plus digne de ces bontés....

— Oui, d'accord; mais monsieur exagère son patronage. Il ne garde pas assez les distances; il témoigne vraiment trop de tendresse à ce morveux. Un comte de Kehlmark ne s'affiche point, que diable! avec un ancien gardeur de vaches et de porcs...

— Encore une fois, que voulez-vous dire?

Pour toute réponse, Landrillon plongea ses mains dans ses poches et se mit à siffloter, en regardant en l'air, comme une parodie de la chanson du petit pâtre.

Puis il sortit, estimant qu'il en avait dit assez pour le quart d'heure.

Blandine, demeurée seule, se reprit à pleurer. Sans penser à mal, quoi qu'elle fît pour s'en remontrer à elle-même, elle s'affligeait du commerce assidu du comte et de son protégé. Elle avait beau se raisonner et vouloir se réjouir de la métamorphose de Kehlmark, de son activité, de sa joie de vivre, elle regrettait que cette guérison morale ne fût pas son œuvre à elle, mais un miracle opéré par ce petit intrus.

— Eh bien, dit, quelques jours après, Landrillon à la jeune femme, il est prop' not' monsieur, mamzelle Blandine!.. Ah c'est qu'ils s'entendent de mieux en mieux, nos artisses!.. Hier, ils se becquetaient à bouche que veux-tu! —

— Tu racontes des bêtises, Landrillon, fit-elle en riant avec effort. Encore une fois, le comte est attaché à ce petit rustre parce que celui-ci fait honneur à ses leçons... Où est le mal? Je te l'ai déjà dit, il affectionne ce jeune Govaertz comme un frère cadet, comme un élève intelligent dont il a ouvert et cultivé la raison...

— Turlutaine ! fredonna Landrillon avec une vilaine grimace grosse de sous-entendus.

Vicieux jusqu'aux moelles, ayant passé par les pires promiscuités des chambrées, il y avait en lui du mouchard de mœurs, du prostitué et du maître-chanteur. Incapable d'apprécier ce qu'il y a de noble et de profond dans les affections ordinaires, encore moins lui eût-il été possible de saisir et d'admettre l'absolue élévation d'un grand amour d'homme à homme.

Comme Blandine se taisait, ne comprenant rien à ces insinuations : « On a son idée, mamzelle, poursuivit le drôle. M'est avis à moi qu'il n'accorde plus beaucoup d'attention aux jupons, not' maître. en supposant qu'il s'en soit jamais préoccupé... Vous devez en savoir quelque chose, dites ?.. Aurait-il déjà dételé ? Lui, un homme jeune, pourtant.

—Landrillon ! protesta Blandine, abstenez-vous je vous prie de ce genre de réflexions.. Vous n'avez pas à juger, monsieur le comte. Ce qu'il fait est bien fait, entendez-vous ?

— Faites excuse, mademoiselle, on se taira, on se taira.... N'empêche qu'il est bien mystérieux, notre seigneur ! Il mène une drôle de vie !.. Toujours avec ses paysans, et surtout avec ce petit enjôleur... Nous ne comptons pas plus à ses yeux que son cheval et ses chiens... Vrai, j'admire votre indulgence pour ses fredaines !.. Vous savez mieux que moi qu'il vous a complètement lâchée ! Si c'est le changement qu'il lui faut — dam ! j'aime aussi goûter de différents fruits ! — il n'aurait qu'à regarder autour de lui et à vouloir. Les plus belles filles de Smaragdis, de Zoudbertinge à Klaarvatsch, seraient à sa disposition. J'en connais une (et il dit ces paroles non sans dépit, car il avait déjà tâté le terrain pour son compte, de ce côté) qui brûle jusqu'au sang et aux moelles de le voir — com-

ment dirai-je? — en son particulier... Tenez, c'est précisément la grande Claudie, la sœur même de ce damoiseau.. Quoiqu'il se rende plusieurs fois par semaine aux Pèlerins, on ne m'ôtera jamais de l'idée que le galant en pince plus sérieusement pour les culottes du petit drôle que pour les cottes de sa sœur!

— Encore une fois, taisez-vous! fit Blandine le cœur crispé à l'idée de l'amour que la virago éprouvait pour Kehlmark et qui se savait détestée par la pataude au point que celle-ci ne la saluait pas quand elles se rencontraient par les routes. Quant à l'affection de Kehlmark pour Guidon Govaertz, si elle en souffrait malgré sa volonté, elle persistait à n'y rien suspecter d'anormal et d'incompatible.

— Qui vivra verra, mamzelle Blandine. L'occasion se présentera bientôt de vous édifier sur la couleur de la liaison de ces deux peintres! ricana Thibaut, enchanté de sa plaisanterie.

— Assez! Plus un mot! s'écria Blandine... Je ne sais ce qui me retient de faire part sur le champ à monsieur le comte de vos abominables imputations... ou plutôt, je le sais trop, je mourrais de honte avant d'oser répéter devant lui ce que vous venez de me dire!

IV

Un soir, assis sur un banc de la Digue, dominant le pays, Henry de Kehlmark et Guidon Govaertz, les mains enlacées, prolongeaient une de leurs ineffables causeries interrompues par des silences aussi éloquents et fervents que leurs paroles..

C'était pendant une de ces arrière-saisons favorables à l'évocation des légendes, dans un cadre de bruyère fleurie et de cieux aux chevauchantes nuées. Au loin, vers Klaarvatsch, par-dessus les

futaies du parc, nos amis embrassaient un immense tapis lie de vin, sur lequel le soleil couchant mettait un lustre de plus. Des monceaux d'essarts crépitaient çà et là, un parfum de brûlis flottait dans l'air humide. Il faisait extrêmement doux, et le soir exhalait comme de la langueur; la brise rappelait la respiration d'un travailleur qui halète ou d'un amant que le désir oppresse.

A la vue d'un nuage rougeâtre et de forme fantastique, les amis s'étaient rappelé le « Berger de Feu » célèbre dans toutes les plaines du Nord. Kehlmark garda quelque temps le silence ; il paraissait ruminer quelque pensée grave associée à ces croyances terrifiantes. Depuis qu'il le connaissait, le jeune Govaertz ne lui avait pas encore vu cet air douloureux, contracté!

— Vous souffrez, maître ! dit-il.

— Non, cher..., un rien de mauvais souvenir... cela passera. Peut-être cette vesprée extrêmement capiteuse... Ne trouves-tu pas?... Connais-tu l'histoire véritable du Berger de feu dont tu parlais tout à l'heure... J'ai tout lieu de croire qu'on la raconte mal... Je devine et me suggère une version plus exacte... J'ai confessé les paysages hantés, par des soirs analogues à celui-ci, de préférence ces coins de bruyère, où la tristesse régnait encore plus navrante qu'ailleurs, où la plaine et l'horizon quintessenciaient leur mélancolie lourde et leur ombrageux sommeil. Certains détails du paysage contractent, tu l'auras remarqué en gardant tes moutons, une signification poignante, presque fatidique. La nature paraît souffrir de remords. Les nuées arrêtent et accumulent leurs funèbres cortèges au-dessus d'une mare prédestinée à une noyade, à un théâtre de crime et de suicide...

Cher petit, que de bonnes résolutions ont chaviré par des temps pareils... Mieux vaut alors conjurer son propre danger en songeant aux catas-

trophes d'àutrui... J'ai fini par compatir au sort du damné frère de Caïn. C'est lui que je plains et non plus ses victimes... Je le trouve superbe et attirant quoique sinistre... Mais je te raconte des bêtises, et te narre des histoires à faire peur, comme les bonnes femmes à la veillée...

— Non, non ; continuez ; vous contez si bien et vous mettez tant de choses dans des paroles ordinaires ; souvent votre langage me tire des larmes et du sang, et c'est comme si ce sang passait par votre cœur.

— Soit. L'heure est propice... Et puisque nous sommes si bien ici, il me tarde de te dire à quel point je participe à la détresse du pâtre ardent. Depuis longtemps il hante jusqu'à l'obsession la bruyère violette et nocturne de mon âme... Je me surprends à rôder en esprit à ses côtés, parmi ses ouailles sulfureuses, sous les gestes de sa houlette rougie par la gehenne, mordu aux talons par son chien noir et rouge comme un tison à moitié consumé, un tison de la fournaise éternelle ; le chien qui partage le sort de son maître et dont la moitié du corps recommence à flamber quand l'autre a repris une apparence de vie...

Voici ce que m'ont confié ces fantômes :

Il y a bien, bien longtemps, Gérard était le berger d'un couple de paysans vieux et avares, isolés dans un pays perdu de Brabant, fait de garigues et de steppes comme là-bas à Klaarvatsch. On ne savait d'où il était venu. Quand on le découvrit pour la première fois, il pouvait avoir quinze ans ; il courait à peine vêtu ; ses allures étaient celles d'un jeune fauve et il fallut lui apprendre à parler comme à un enfant. A tout hasard, les vieux avares le firent baptiser et, l'ayant pris à leur service, le dressèrent à paître leurs ouailles. Il ne leur coûtait que sa pitance, pis que frugale, et en le recueillant, ils eurent l'air de faire une bonne action.

Sans doute la mère nature chérissait ce libre garçon, car, engendré on ne sait par quelles créatures sylvestres, répudié par les hommes, il semblait ne point vieillir et devenait de plus en plus robuste et beau. C'était un grand garçon si chevelu que des boucles fauves lui retombaient constamment sur le front et sur ses yeux divins où semblaient se condenser l'infini et l'éternité. On eut beau le catéchiser, il n'attacha jamais grande importance à nos momeries et à nos rites étroits. La simple nature demeura son modèle et sa conseillère. En d'autres termes, il n'écouta que ses instincts. Cependant, sur le tard, bien âgés déjà, ses maîtres eurent un enfant, un tout chétif garçonnet auquel ils donnèrent le nom d'Etienne. Comme les parents étaient trop vieux pour le choyer, ce fut Gérard qui l'éleva en commençant par lui choisir pour nourrices deux de ses brebis favorites. Tiennet poussa, devint un enfant potelé, rose, joli comme un chérubin. Gérard continuait à lui réserver le meilleur lait de ses ouailles, les fruits aromatiques, les œufs des ramiers et des faisans. Il l'adorait comme aucun être humain n'en adora un autre, son pauvre cœur de sauvage n'ayant jamais pu dépenser les trésors d'affection qu'il accumulait. Tiennet gazouillait comme un oiseau ; il était aussi blond que l'autre était brun ; et le petiot commandait au grand garçon farouche. Les vieux égoïstes et maniaques les laissèrent vaguer et vivre ensemble. Lorsqu'ils se baignaient dans la Senne, Gérard admirait ce jeune corps svelte et gracieux ; et il ne connaissait point plaisir comparable à celui d'enlacer ce corps souple et tiède, de l'emporter dans ses bras, très longtemps et très loin, jusqu'au fond des bois où ils finissaient par rouler parmi les fougères et les mousses. Gérard chatouillait Tiennet en promenant ses lèvres sur sa peau rose. Et l'enfant riait, essayait de se dérober, ruait de

ses petons et allongeait des tapes sur le corps robuste du grand qui acceptait ces coups pour des caresses...

Cette idylle dura jusqu'au jour où les parents de Tiennet reçurent la visite de deux cousins accompagnés de Wanna, une fillette blonde de l'âge de Tiennet, guillerette et piquante comme une aube de claire gelée, appétissante comme une fraise des bois. Les vieux, de part et d'autre, convinrent de marier les enfants qui s'étaient plu d'emblée.

Dès l'arrivée de la petite Wanna le grand Gérard était devenu tout triste à cause de l'attention que son petit Tiennet témoignait à sa gentille cousine. Tiennet, enfant gâté, n'aimait Gérard que comme il eût aimé un chien fidèle et docile, complaisant partenaire de ses jeux, prêt à passer par tous ses caprices. Gérard regardait Wanna avec des yeux sombres, des yeux homicides, mais la blondine se moquait du sauvage et pour le contrarier, espiègle et fine, elle enlevait le plus souvent Tiennet, en courant se cacher pour qu'il la rejoignît loin du jaloux.

Gérard, à bout de patience, adjura son ami de ne pas se marier. Tiennet lui rit au nez. Es-tu fou, mon grand chéri ? C'est la loi de la nature. Vois les bêtes de notre ferme; vois les fauves des bois !...

— Oh pitié ! je ne sais ce que j'éprouve, mais je te veux pour moi seul, sans partage... Pourquoi imiter les bêtes, et faire comme les autres ? Ne nous suffisons nous point ? Penses-tu être jamais aimé comme par ton Gérard ? Suspendons, en ce qui nous concerne, la création prolifique. Ne naît-il point assez de créatures ? Vivons pour nous deux, pour nous seuls. Tiennet, pitié ; c'est toi que je veux, tout à moi, toi seul. J'ignore ce que tu es, si tu es un homme comme les autres ; tu m'es incomparable... Oh qu'avait-elle besoin de venir entre nous ? Non, je m'explique mal... Tes

yeux étonnés me tuent... Ecoute, j'ai mal par tout le cœur quand je te sais avec elle. Une chaleur mauvaise me circule dans le sang. Vos mains amies fouillent tout doucement sous ma poitrine pour me lacerer le cœur de leurs ongles. Oh, mon Tiennet, j'expire en songeant qu'elle t'embrassera sur les lèvres, qu'elle t'enlèvera loin d'ici et qu'il me faudra te céder pour toujours à cette voleuse de ma vie...

Tiennet souriait, un peu marri toutefois, s'efforçant de le rendre raisonnable: « Grand fou, mes sentiments pour toi ne changeront pas. Vois, ne suis-je pas toujours le même? Nous nous rapprocherons comme par le passé. Tu me suivras avec elle... »

Mais la raison ne venait pas chez le pauvre berger.

A mesure que la date fatale approchait Gérard dépérissait, perdait l'appétit, boudait tout ce qu'il célébrait autrefois, négligeait son troupeau, et ses allures devinrent même si inquiétantes que ses maîtres l'envoyèrent chez le curé. Peut-être lui avait-on jeté un sort! les bergers sont tous un peu sorciers et exposés, eux-mêmes, aux maléfices de leurs pareils. Le candide Gérard raconta simplement sa profonde peine au prêtre. Au premier mot que le saint homme en entendit: « Va t'en, maudit, gronda-t-il. Ta présence empeste... Je ne sais ce qui me retient de te livrer au drossard de monseigneur le duc de Brabant... et de te faire brûler sur le grand marché comme on fait à ceux de ton espèce... tu partiras sur le champ. Ton crime t'a retranché de la communauté des fidèles... Nul ne peut t'absoudre que le pape de Rome! Jette-toi à ses pieds... Tu n'as encore péché qu'en pensée. C'est même pourquoi je n'appelle point sur ta chair maudite les flammes du bûcher purificateur!

Gérard retourna auprès de ses maîtres, sans honte mais plus désespéré que jamais. Il se garda bien de raconter par le menu ce qui s'était passé entre le ministre de Dieu et lui, mais il se borna à déclarer qu'il allait entreprendre un long pèlerinage pour expier un péché trop capital... Cette nuit même il se mettrait en route, quand tous dormiraient, pour ne point rencontrer d'indiscrets et de curieux... Comme faveur suprême, il sollicita de Tiennet qu'il l'accompagnât jusqu'à une certaine distance de leur chaumière. Wanna voulut retenir son fiancé, mais Tiennet eut pitié de son ami, et, devant la perspective d'une séparation peut-être éternelle, il se rappela leur longue et absolue tendresse de jadis...

— Frère, quelle est la faute si grave qui t'exile ? demanda à plusieurs reprises Tiennet, en cheminant, à son féal. Mais l'autre se taisait et se bornait à le regarder longuement et à hocher la tête.

Ils marchèrent longtemps, le cœur étreint, sans échanger un mot ; mais quand ils atteignirent le carrefour où ils devaient s'embrasser pour la dernière fois, tout à coup, Gérard tourna les talons et montra à Tiennet une lueur rouge à l'horizon, du côté d'où ils étaient partis.

Alors, avec un rire sauvage : « Regarde, dit-il, c'est la maison des vieux qui flambe, et Wanna, ta Wanna brûle avec eux !... A présent, tu m'appartiens pour toujours !

Et il étreignit avec frénésie le jeune homme qui se débattait :

— Gérard ! Tu me fais peur ! Au secours ! Au loup-garou ! Il m'égorge...

— A moi ; c'est moi qui t'ai donné la vie. Je suis plus que ta mère, entends-tu ; donc plus que devrait être n'importe quelle femme !... Tu demandais la cause secrète de mon départ... Tu vas la savoir. Leur prêtre m'a maudit. Je suis voué au

feu éternel. Eh bien, je cours me plonger par anticipation dans ce feu, mais après avoir aspiré jusqu'aux sources de ta vie, après m'être repu des groseilles de tes lèvres, ce fruit succulent qui me désaltérera éternellement au sein de la fournaise infernale !... A moi, à moi !...

Un orage subit se déchaîna, tandis que le misérable criait ainsi vengeance au ciel.

— Ah, jubilait-il, feu du châtiment, sois mon feu de joie ! O Nature, brûle-moi, consume-moi ! Que tu viennes comme ils disent de Dieu, ou du Diable, que m'importe ! Viens, réunis-nous dans la mort !... Lève-toi, bel orage de la délivrance ! Je n'ai plus rien à perdre, les torrents de feu seront ruisseau frais et limpide sur ma chair, comparés à l'amour qui me dévore et qui m'a désespéré !... Viens !...

Et le maudit pressa Tiennet contre son cœur, le pressa à l'étouffer, colla ses lèvres aux siennes, ne les en détacha plus, jusqu'à ce que le feu du ciel les eût enveloppés tous deux...

En ce point de cette improvisation pathétique, la voix de Kehlmark s'éteignit en un murmure comparable à un râle.

— Oh mon doux enfant, gémit-il, en tombant aux pieds du petit pâtre, je t'aime éperdument, je t'aime autant que Gérard aimait Tiennet.

— Moi, je vous aime aussi, cher maître ; et cela de toutes mes forces répondit Guidon en lui jetant les bras au cou. Je suis à vous, à vous seul et sans partage... Est-ce seulement d'à présent que vous le savez ? Faites de moi tout ce que vous voudrez !...

— Je n'eus qu'à te voir, soupira Kehlmark, pour compatir à ta beauté méconnue et fièrement vierge. Mon amour naquit de cette compassion.

— Et moi, mon cher maître, balbutia le petit Govaertz, je n'eus qu'à vous voir pour vous devi-

ner triste et redoutable, et ma dévotion s'engendra de mon anxiété !...

— Le mal prétendu que ton père disait de toi, reprenait le Dykgrave, décida de ma sympathie, et la moue dédaigneuse de ta sœur, la malveillance de son regard, t'illuminèrent désormais à mes yeux d'une permanente lumière de transfiguration !... Je n'osai me déclarer avant de t'avoir revu et je feignis de l'indifférence pour dérouter les tiens et ces camarades trop brusques que j'empêchai le même soir, rien qu'en me rapprochant de leur turbulent essaim, de te harceler, mon enfant, l'élu de ma vie !,..

L'éclair ne les frappa point, mais ils entendirent un cri sourd, un sanglot, un froissement dans les broussailles derrière eux. Deux silhouettes indistinctes fuyaient par les ténèbres.

— On nous écoutait ! dit Kehlmark qui s'était mis debout et qui scrutait l'ombre épaisse.

— Qu'importe, je suis à vous, murmurait Guidon en l'attirant à lui et en se blottissant frileusement contre sa poitrine. Vous êtes tout pour moi, et je ne crois pas au feu du ciel ! Avant toi, personne ne m'avait dit la seule bonne parole... Je n'avais su que méchancetés et rudesses... Tu es mon maître et mon amour. Fais de moi ce que tu veux...

V

Quelques jours après cette alerte dans les jardins, Blandine se présenta à Kehlmark en train d'écrire, seul dans son atelier.

Longtemps elle avait hésité avant de se résoudre à une démarche qu'elle croyait indispensable, mais dont elle ne se dissimulait point la gravité.

Toutefois, quoiqu'elle souffrît mille morts, elle ne songeait qu'à mettre Kehlmark sur ses gardes,

qu'à le prémunir contre les conséquences de sa trop exclusive entente avec ce méchant petit vagabond. Elle se refusait encore à en croire ses oreilles sur l'excès même de cette passion ; elle s'obstinait à n'y voir qu'une toquade un peu inconsidérée, surtout qu'elle connaissait l'exaltation du Dykgrave, la curiosité, l'emportement, la fougue qu'il mettait dans toutes ses entreprises, dans ses moindres actions, lui l'impulsif par excellence.

Lorsqu'elle entra, sa pâleur et son visage décomposé surprirent le comte de Kehlmark.

Aussitôt qu'il l'eût fait asseoir et se fût informé de l'objet de sa visite, elle commença résolument, sans précautions oratoires, mais la gorge nouée :

— J'ai cru de mon devoir de vous avertir, monsieur le comte, qu'on commence à s'occuper dans la contrée de la présence continuelle du fils Govaertz, ici, à l'Escal-Vigor. Passe encore qu'il vienne au château, mais je crains, Henry, que vous n'affichiez vraiment une prédilection outrée pour ce petit rustre devant ses pareils, au dehors...

— Blandine ! fit Kehlmark repoussant ses papiers, jetant sa plume et se mettant debout, confondu par l'audace de ce préambule.

— Oh pardonnez-moi, monsieur Henry, reprit-elle, je sais bien que vos actes ne les regardent pas. Mais c'est égal, les gens sont si bavards ! Voir toujours ce jeune paysan accroché à vos talons, fait travailler les imaginations et les médisances...

— Voilà bien de quoi m'inquiéter ! se récria le comte avec un rire forcé. Que voulez-vous que cela me fasse ? En vérité, Blandine, vous m'étonnez en vous préoccupant des clabauderies du vulgaire... C'est vraiment témoigner beaucoup de condescendance à l'égard de misérables envieux...

— Tout de même, monsieur Henry, poursuivit-elle avec un peu moins d'assurance, je vous avouerai bien humblement que je tiens l'étonnement

des villageois pour assez fondé. Franchement, malgré ses qualités, ce petit Guidon n'est pas une société pour vous... Convenez-en !... Vous ne voyez plus que lui, ou vous courez la prétentaine avec ces vagabonds de Klaarvatsh, à l'autre bout de l'île... De vos anciens amis, personne n'est plus invité à l'Escal-Vigor... Tout cela n'est pas naturel et prête à bien des commérages... D'autres que des patauds malveillants et ombrageux auraient le droit de s'en étonner...

— Blandine ! interrompit le Dykgrave, d'un ton glacial et hautain. Depuis quand vous avisez-vous de contrôler mes actes, et d'intervenir dans mes fréquentations?

— Oh! ne vous fâchez pas, monsieur Henry, fit-elle, toute meurtrie par ce ton dur et ce regard de proscription ; je ne suis, je le sais, que votre humble servante, mais je vous aime toujours, poursuivait-elle en pleurant, je vous suis toute dévouée. Je ne voudrais vous contrarier en rien... mais votre réputation, votre nom illustre me sont plus chers et sacrés que ma propre conscience... C'est mon grand amour seul qui me dicte mes paroles. Ah Henry, si vous saviez !...

Et les sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Blandine, dit avec plus de douceur le Dykgrave, compatissant à cette douleur, que vous prend-il ? Encore une fois, je ne vous comprends point... Expliquez-vous, enfin...

— Eh bien, monsieur le comte, non seulement les gens du village se moquent de votre étrange infatuation pour ce petit pâtre, mais d'aucuns vont jusqu'à prétendre que vous le détourniez de ses devoirs envers les siens... Et que n'invente-t-on encore ! Bref, tout le monde voit d'un mauvais œil que vous choyiez ainsi, un misérable petit vacher...

— Et vous-même, n'avez-vous point gardé les

vaches ! Que vous voilà fière ! dit cruellement le Dykgrave.

— Je suis fière de vous appartenir, monsieur le comte ; puis, la comtesse...

Blandine hésita.

— Ma grand'mère ? interrogea le comte.

— Votre sainte aïeule, ma protectrice, m'a élevée jusqu'à vous, mais elle m'apprit surtout à vous aimer ! ajouta-t-elle avec une déchirante flexion de voix qui fit se contracter le cœur de Kehlmark :

— Eh oui, je le sais bien, ma pauvre Blandine ! moi aussi, je t'affectionne et je me fie complètement à toi !.... C'est pourquoi je suis étonné de te voir pactiser avec les envieux et les malveillants...

Je n'ai rien à me reprocher sache-le bien. La protection que mon aïeule t'accorda, j'en fais profiter aujourd'hui ce jeune paysan. Et c'est toi qui viendras à présent incriminer le bien que je veux à cet enfant méconnu et déshérité ? Ah Blandine, je ne te reconnais plus... Guidon est un garçon admirablement doué, d'une nature exceptionnelle... Il m'intéressa dès le jour où je le vis pour la première fois...

— Ce soir maudit de la sérénade !

Le comte fit semblant de n'avoir pas entendu cette parole amère et poursuivit :

— Je me suis plu à l'élever, à l'instruire, à en faire le fils de ma pensée, à partager tout mon savoir avec lui. Qu'y a-t-il de répréhensible à cela ? Je l'aime...

— Vous l'aimez trop !

— Je l'aime comme il me plaît de l'aimer...

— Oh Henry ! des frères jumeaux ne tiennent pas l'un à l'autre, comme vous semblez chérir cet obscur petit pâtre... Non, écoutez-moi, ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire ; mais je ne crois pas que vous ayez jamais aimé une femme

autant que ce méchant galopin... Tenez, vous saurez tout... L'autre soir, je m'étais glissée dans les taillis derrière le banc où vous étiez assis tous deux. J'ouïs les brûlantes et terribles choses que vous lui débitiez d'une voix... ah d'une voix qui m'eût arraché les entrailles!... J'étais encore là, quand vous l'avez embrassé longuement sur la bouche et quand, après vous être traîné à ses genoux, il s'est pâmé frileusement sur votre cœur...

— Ah, fit rageusement Kehlmark, vous êtes descendue si bas, Blandine!... De l'espionnage! Toutes mes félicitations!

Et, craignant de s'abandonner à sa colère, après l'avoir accablée d'un regard hostile il s'apprêtait à quitter la chambre.

Mais elle se cramponnait à ses genoux et lui prenait les mains :

— Pardonnez-moi, Henry ; mais je n'en pouvais plus ; je voulais savoir!... D'abord je refusai d'en croire mes yeux et mes oreilles... Oh, pitié!... Pitié pour vous, monsieur le comte! Vous avez des ennemis. Le dominé Bomberg vous guette et brûle de vous perdre! N'attendez pas qu'une imprudence lui donne l'éveil. Cessez de vous compromettre. D'autres que moi auraient pu vous épier l'autre soir. Répudiez cet enfant de malheur ; renvoyez-le à sa bouse et à son étable! Il en est temps encore... Craignez le scandale. Débarrassez-vous de ce polisson avant qu'on ait raconté tout haut ce que beaucoup, sans doute, commencent à penser et à murmurer tout bas...

— Jamais! s'écria Kehlmark avec une énergie presque sauvage. Jamais, entendez-vous?

Encore une fois, je n'ai rien fait de mal, au contraire je ne veux que le bien de cet enfant. Aussi, rien ne me détachera de lui!

— Eh bien, alors, c'est moi qui partirai, dit-elle en se relevant. Si ce funeste petit pastoureau re-

met encore le pied à l'Escal-Vigor, je vous quitte !

— A votre aise ! Je ne vous retiens pas !

— Oh Henry, supplia-t-elle encore, se peut-il ? Vous n'aurez donc plus la moindre bonté pour moi ! Il me chasse ! Oh Dieu !

— Non je ne vous chasse pas, mais je n'entends point qu'on me mette le marché à la main. Si ceux qui prétendent m'aimer ne consentent point à faire bon ménage et se jalousent entre eux, je me sépare de celle qui a prononcé des menaces et conspiré envieusement contre un autre être qui m'est cher. Voilà tout. J'ai vécu et je vivrai toujours libre de mes sympathies et de mes inclinations ! D'ailleurs, continua-t-il en la prenant par la main et en la regardant avec une indicible expression d'orgueil et de défi, rappelez-vous que je vous ai prévenue avant de m'exiler ici. Je voulais me séparer de vous. Avez-vous oublié votre promesse : « Je ne serai plus que votre fidèle intendante et ne vous importunerai en rien. » Je cédai à vos supplications, mais non sans prévoir que vous vous repentiriez de ne pas m'avoir abandonné à mon destin... Ce qui arrive me donne raison. Cette expérience suffit, je crois... Allons, sans rancune, Blandine, cette fois le moment est venu de nous quitter pour jamais...

Que lut-elle de si poignant, de si critique dans le regard du Dykgrave ?

— Non, non, je ne veux pas, s'écria-t-elle. Je réitère ma promesse d'autrefois. Tu verras, Henry Je tiendrai parole... Oh ! ne m'arrache pas tout à fait de ta présence et de ton cœur !

— Soit ! proféra Kehlmark, essayons encore, mais tu t'accorderas avec Guidon Govaertz. C'est l'être que je chéris le plus au monde ; il m'est indispensable comme l'air que je respire ; lui seul m'a réconcilié avec la vie... Et surtout jamais une allusion devant lui à ce qui vient de se passer

entre nous. Garde-toi de témoigner la moindre rancune, de faire le plus minime reproche à cet enfant. S'il lui arrivait malheur, si je le perdais, s'il m'était ravi d'une façon ou l'autre, ce serait le suicide pour moi. M'as-tu compris ?

Elle inclina la tête en signe de soumission, décidée à endurer les pires tortures, maïs de ses mains, et sous ses yeux.

VI

En apparence, les conditions de la vie à l'Escal-Vigor, les rapports entre Kehlmark, Blandine, le jeune Govaertz et Landrillon ne subirent aucune modification.

Le valet, ignorant l'explication que Blandine avait eue avec le comte, la croyait tout acquise à ses projets et ne cessait de présenter sous un jour scabreux les rapports entre le Dykgrave et son protégé. Elle était forcée d'entendre ses odieuses plaisanteries et devait pousser la dissimulation jusqu'à faire chorus avec le misérable. De plus, Landrillon la pressait de se donner à lui. Devant les refus de Blandine, il s'impatientait : « Allons, sois gentille, disait-il, et je te promets de ne point troubler son idylle avec le jeune Govaertz, sinon je ne réponds plus de rien ! »

Blandine s'efforçait de l'amuser, de gagner du temps. Elle alla même jusqu'à lui promettre le mariage à condition qu'il se tairait. « Je tiens le marché, acceptait-il, mais il faut que tu paies comptant ! — Mais rien ne presse, objectait Blandine, demeurons encore quelque temps ici pour arrondir notre magot ! »

Cette femme honnête, s'il en fut, se fit donc passer pour une coquine aux yeux de ce drôle, qui ne l'en admira que davantage, n'ayant jamais rencontré hypocrisie et dissimulation pareilles.

Cette duplicité le ravit non sans l'effrayer un peu. La gaillarde ne serait-elle pas trop rouée pour lui ? Par malheur pour Blandine, il en devenait de plus en plus charnellement amoureux. Il aurait tant voulu prendre un pain sur la fournée ! disait-il. Blandine ne se défendait plus qu'à moitié, elle éludait la consommation du sacrifice, mais ne pourrait plus longtemps s'y soustraire. Landrillon redoublait de privautés.

A la vérité, jamais Blandine n'avait tant aimé Henry de Kehlmark. Aussi qu'on se représente son martyre : d'une part, exposée aux entreprises d'un homme exécré, forcée de flatter sa rancune contre le Dykgrave ; d'autre part, obligée d'assister à l'intimité, à la communion étroite de Kehlmark et du jeune Govaertz.

Atroces tiraillements ! Certains jours, la nature et l'instinct reprenaient leurs droits. Elle était sur le point de dénoncer le domestique à son maître, mais Landrillon, chassé, se fût vengé de Kehlmark en révélant ce qu'il appelait ses turpitudes. D'autres fois, Blandine à bout de forces, placée dans cette crispante alternative de se livrer à Landrillon ou de perdre Kehlmark, était résolue à fuir, à abandonner la partie ; elle aspirait même à la mort, songeait à se jeter dans la mer ; mais son amour pour le comte l'empêchait de mettre ce projet à exécution. Elle ne pouvait l'abandonner aux embûches de ses ennemis ; elle tenait à le protéger, à lui servir d'égide contre lui-même.

Comme elle devait se faire une violence terrible pour ne pas montrer trop de froideur au jeune Govaertz, elle évitait de se trouver sur son passage et s'abstenait autant que possible de venir à table. Elle mettait ces éclipses sur le compte de la migraine.

— Qu'a donc madame Blandine ? demandait le

petit Guidon à son ami. Je lui trouve si étrange mine...

— Une légère indisposition, un rien. Cela passera. Ne t'inquiète pas.

Souvent la pauvre femme allait et venait dans la maison comme une agitée, battant les portes, dérangeant les meubles à grand fracas, avec des envies de briser quelque chose, de crier son intolérable souffrance, mais si elle se croisait alors avec Kehlmark, celui-ci la matait, la domptait d'un regard.

Un jour que Landrillon l'avait particulièrement énervée, en la menaçant de ne plus épargner Kehlmark si elle ne se donnait à lui, elle se déroba encore à cette odieuse extrémité, et la tête un peu partie, fit une brusque intrusion dans l'atelier où le comte se trouvait avec son disciple. Ce fut plus fort qu'elle. Elle ne put s'empêcher de lancer au petit paysan un regard de réprobation. Les deux amis étaient en train de lire. Aucun des trois ne dit un mot. Mais jamais silence ne fut plus chargé de menace. Elle sortit aussitôt, alarmée des suites de cette incartade.

— Blandine, vous oubliez nos conventions ! lui dit Kehlmark, la première fois qu'il se trouva seul avec elle.

— Pardonnez-moi, Henry, je n'en puis plus. J'ai trop présumé de mes forces. Vous n'aimez plus que lui. Le reste du monde a cessé d'exister pour vous. C'est à peine si vous m'accordez encore un regard ou une parole...

— Eh bien, oui, dit-il avec résolution, avec une certaine solennité, mais avec ce courage du stoïque qui exposait le poing aux flammes d'un brasier — oui, je l'aime par-dessus toute chose. En dehors de lui, je ne vois plus de salut pour moi...

— Aime une autre femme ; oui, si tu es fatigué

de moi, prends cette Claudie qui te convoite de toute l'effervescence de sa chair, mais...

— Quand je te jure que cet enfant me suffit...

— Oh, ce n'est pas possible !

— Je n'aime, je n'aimerai plus que lui !

Kehlmark savait qu'il portait un coup terrible à sa compagne, mais lui-même était excédé ; l'arme dont il la frappait, il la retournait dans sa propre blessure ; il avait passé, faut-il croire, par de telles tortures, qu'il se trouvait dans la situation du damné, avide de faire partager son supplice.

— Ah, reprit-il, tu veux me séparer de cet enfant ! Tant pis pour toi ! Tu vas voir comme je me détacherai de lui. Et pour commencer, voici ma réponse à tes sommations. Désormais, Guidon ne me quittera plus. Il logera au château...

— Prenez garde... Je souffre tellement que je pourrais vous faire du mal sans le vouloir. Il y a des moments où je me sens devenir folle, où je ne réponds plus de moi !

— Et moi donc ! ricana le Dykgrave. Je suis à bout de patience. Tu l'as voulu, tu m'as forcé d'en venir à ces extrémités. Je t'épargnais, je me bornais à souffrir seul ; pour ne pas t'affliger, je te cachais ma plaie, mon secret. Malheureuse Blandine, je te ménageais, persuadé que toi-même tu te refuserais à me comprendre et que tu me renierais... Cela t'apprendra. Tu as voulu savoir, tu sauras tout. Sois tranquille, je ne te célerai plus rien. Vois, je ne te prie même plus de partir. Désormais, inutile de me moucharder. Ta jalousie ne te trompait point : c'est bien d'amour, d'amour le plus absolu que j'aime le petit Guidon... Je l'adore.

Elle jeta un cri d'horreur. L'amante et la chrétienne étaient atteintes également.

— O Henry, pitié ! tu mens, tu n'as pu te dégrader...

— Me dégrader ! Je m'enorgueillis au contraire.

Il y eut entre eux des scènes de plus en plus violentes. Blandine cédait, se soumettait, partagée entre une épouvante et une compassion infinies, qui réunies devenaient une des formes les plus corrosives de l'amour.

A présent, Guidon dormait au château, Blandine l'évitait, mais elle se montrait parfois à Kehlmark, et telle était l'expression de son visage qu'à sa vue le comte éclatait en objurgations :

— Prenez garde, Blandine ! lui disait-il un autre jour, vous jouez un jeu dangereux. Sans vous aimer d'amour, je vous avais voué une sorte de culte basé sur une profonde reconnaissance. Je vous vénérais comme je n'ai plus vénéré de femme depuis mon aïeule.

Mais je finirai par vous exécrer. En vous plaçant toujours comme un obstacle en travers de mes postulations, vous me deviendrez aussi odieuse qu'un bourreau qui s'aviserait de vouloir me priver de sommeil et de nourriture ! Ah, vous faites là de jolie et bien charitable besogne, la sainte, l'honnête, l'angélique femme !

Avec tes mines et tes muets reproches, ta figure d'une Notre Dame des sept Douleurs, si je meurs fou tu pourras te vanter d'avoir été la principale éteigneuse de mon intelligence...

Voilà près d'un an que tu m'espionnes, que tu me contraries, que tu m'obsèdes et que tu me brûles le cœur à petit feu, sous prétexte de m'aimer...

— Pourquoi m'avez-vous séduite ? lui demanda-t-elle.

— Te séduire ? Tu n'étais pas vierge ! eut-il la méchanceté de lui répondre.

— Fi, monsieur ! En me parlant ainsi, vous êtes plus brutal que le pauvre hère qui abusa de moi.

Vous êtes plus coupable que lui, car vous m'avez possédée sans joie et sans bonté !

Oh pourquoi ?

— Je voulais me changer, me vaincre, avoir raison de mes répugnances invétérées... Tu es même la seule femme que j'aie possédée ; la seule qui ait presque parlé à ma chair.

VII

A la suite de ces scènes, Kehlmark s'irritait souvent contre lui-même. « Jamais on ne m'aimera de cœur comme cette femme ! » se disait-il en se raisonnant. Et il se rappelait leur première intimité chez l'aïeule. Toujours il avait été son oracle, son dieu. Elle le servait auprès de la douairière, palliait ses fredaines, lui obtenait l'argent dont il avait besoin. Où rencontrer fidélité et dévouement pareils ? N'allait-elle point à présent jusqu'à tolérer sa passion pour le jeune Govaertz ?

Puis, au plus fort de ses bonnes dispositions, se produisait un revirement. Sur un mot, sur une intonation de voix, sur un regard, sur ce qu'il croyait lire de sévère et de scandalisé dans la physionomie de Blandine, il se reprenait à douter d'elle, même à la détester, ne voyant dans son dévouement qu'une curiosité inquisitoriale et malsaine, qu'un raffinement de vengeance et de mépris. Elle s'ingéniait, s'imaginait-il, à le confondre, à l'accabler par son abnégation. Cet ange ne lui représentait qu'une tortionnaire subtile.

Et à la première occasion, le malheureux se répandait contre elle en invectives de plus en plus atroces.

A cette période, la beauté de Blandine réflétait l'évangélisme surhumain de ses sentiments ; cette beauté confinait même à la majesté de la mort.

Mais un repos, un apaisement bien autrement absolu que celui du tombeau allait se faire en son cœur.

Harcelée par Landrillon, elle avait fini par se donner à lui. Elle avait offert sa pauvre chair en holocauste pour sauver l'âme de celui qu'elle croyait sacrilège et criminel ; chrétienne, sans doute pria-t-elle pour lui afin de l'arracher à la damnation, s'éleva-t-elle de tout son cœur vers l'ingrat au moment même où elle s'immolait entre les bras de l'odieux « chanteur ».

Le sacrifice se renouvela après chaque exigence du drôle. Blandine respirait. Landrillon n'entreprendrait rien contre la réputation du comte. Elle comptait aussi sur un miracle. Kehlmark reviendrait de son erreur. Le ciel exaucerait le vœu de la sainte.

Des semaines s'écoulèrent. « Voilà longtemps que nous prenons du plaisir, ma fille, dit Landrillon, mais il ne s'agit pas seulement de la bagatelle ; il nous faut songer aux affaires sérieuses. Et pour commencer, nous allons nous marier.

— Bah ! Est-ce bien nécessaire ? fit-elle avec un rire forcé.

— Cette question ! Si c'est nécessaire ? Te voilà ma maîtresse et tu refuserais d'être ma femme !

— A quoi bon, puisque tu m'as eue...

— Comment, à quoi bon ? Je tiens à devenir ton époux. Ah ça, qu'espères-tu encore en restant ici ?

— Rien !

— Alors, quoi ! décampons. Assez de grappillages. C'est le moment de réunir nos petites économies en passant devant le notaire, puis devant le curé. Et bonsoir, Monsieur le comte de Kehlmark.

— Jamais ! fit-elle avec une énergie farouche, songeant aux deux autres, le regard fixe, loin de son interlocuteur.

— Ah ça ! qu'est-ce qui te prend ? Et notre pacte, qu'en fais-tu ? Je te veux pour légitime. Tu as des sous. Il me les faut. Ou préfères-tu que je dévoile à Balthus Bomberg et à Claudie Govaertz les chastes mystères de l'Escal-Vigor?

— Tu n'en feras rien, Landrillon.

— C'est ce que nous verrons !

— Une proposition, dit-elle, je te donnerai l'argent ; je te donnerai tout ce que je possède, mais laisse-moi vivre ici et cherche une autre femme.

— L'aimerais-tu donc encore, ton bougre ? s'exclama le drôle, tant pis. Il faut te résoudre à le quitter et à devenir madame Landrillon. Pas de bêtises. Tu as deux mois pour réfléchir et marcher...

Abandonner l'Escal-Vigor ! Ne plus voir Kehlmark !

La fatalité voulut qu'au comble de l'angoisse, la malheureuse rencontrât Henry de Kehlmark et que celui-ci, provoqué par son visage bouleversé, la prît de nouveau à partie :

— Bon, encore ta figure macabre ! C'est entendu. Je suis le plus monstrueux des hommes ! Mais alors, Blandine, n'es-tu pas toi-même un monstre de t'attacher à un être tel que moi !

Et qui sait, ricana le malheureux avec un sardonisme de supplicié, si ce n'est pas mon exception, ma prétendue anomalie qui flatte tes imaginations ! Qui me garantira, que dans ton dévouement n'entre pas un peu de perversion génésique, comme disent les savantasses ; un peu de cette volupté de souffrance qu'ils ont appelée de ce joli nom : masochisme ! Dans ce cas, ta belle abnégation ne représenterait que folie et maladie pour les uns, que crime et turpitude pour les autres ! O la vertu ! O la santé ! Où êtes-vous ?

Jamais encore il ne l'avait entreprise avec un pareil acharnement.

— Hélas ! songeait-elle, dire que c'est moi qui le désespère ainsi ! Moi qui ne sais plus quoi donner pour lui ; moi qui ai consenti, pour acheter son repos, à vivre, et de quelle vie, Seigneur !

— Henry, mon Henry, le supplia-t-elle, tais-toi, mon Dieu, tais-toi ! Dis, que veux-tu que je fasse ? Je ne suis que ta servante, ton esclave. Qu'as-tu encore à me reprocher ?

— Ton mépris, tes grimaces, tes airs de sainte ! Pars, quitte-moi. Abandonne ce pestiféré. Je ne veux plus de ton insultante compassion... Ah, tu es mon remord, mon vivant reproche ! Quoi que tu fasses, tu es un miroir dans lequel je me vois constamment attaché au pilori, sous le fer rouge du bourreau...

Et il la saisissait par les poignets au risque de les lui meurtrir ; il lui criait dans le visage :

— O femme normale, modèle, irréprochable, je te hais, entends-tu bien, je te hais !

Va, j'en ai assez. Toute extrémité plutôt que cet enfer. Livre-moi, madame Judas. Ameute nos vertueux voisins et l'île entière. Cours chez le dominé. Dis-leur qui je suis ! Ah ! Eh bien, cela m'est égal...

Ce perpétuel mensonge, cette dissimulation de tous les instants m'étouffe et me pèse. Tout est préférable à ce supplice. Si tu ne parles pas je parlerai, moi ! Je leur dirai tout !... Ah, je te parais infâme ; mais alors toi, Blandine, tu es bien plus infâme que moi d'avoir vécu aux crochets de celui que tu méprises ; de t'être fait nourrir, entretenir par ce réprouvé, d'avoir toléré si longtemps ses vices parce qu'il te payait largement !...

— Henry, mon bien-aimé ! Vraiment, tu crois cela. Oh comme tu t'en voudrais, comme tu te ferais horreur si tu savais la vérité !

Ah oui qu'il était injuste. L'injustice dont lui-

même se croyait victime, le rendait frénétique et aveugle, cruel comme la fatalité.

Il assimilait à la foule, à la masse malveillante et conforme, cette femme admirable, cette amante magnanime, parfois maladroite ou impuissante, présumant trop de ses forces pourtant héroïques, poussée, elle aussi, à bout, mais repuisant dans son amour un nouveau pouvoir d'exalter de plus en plus, ce dieu qui l'exilait de son ciel.

— Oui, je crois cela, vraiment ! insista le malheureux égaré. Tu m'épargnes, tu me ménages parce que tu mènes ici une existence de châtelaine et parce que tu te crois indispensable à ce prodigue, à ce gaspilleur qui n'a jamais su compter. Tu te figures que je ne puis me passer de toi. Tu t'imposes. Va-t'en. Laisse-moi me ruiner de corps, de bien et d'honneur. Tu es assez riche. Débarrasse-moi de ta présence !... Je te donnerai même de l'argent ! Mais pour l'amour du ciel, éloigne-toi au plus vite ! Quelque chose d'irréparable s'est passé entre nous. Désormais nous nous ferons mutuellement horreur.

— Oh mon Henry, sanglotait la pauvre femme...

Elle allait parler, mais elle l'aurait confondu, humilié ; et elle se retira pour ne point être tentée de lui dire la vérité.

VIII

Demeuré seul, pour la première fois l'idée vint à Kehlmark de parcourir ses livres de compte ; de s'édifier par lui-même sur l'état de ses affaires. Il avait donné sa procuration à Blandine. C'est elle qui gérait sa fortune. Il savait dans quel meuble elle serrait les pièces relatives à la comptabilité. La clef n'était point sur le tiroir. Sans hésiter il fit sauter la serrure. Et le voilà furetant parmi les

paperasses ; parcourant des colonnes de chiffres, des actes notariés...Avant qu'il soit arrivé au bout de ses vérifications, il a vu clair : il est aussi bien que ruiné. L'Escal-Vigor est à peu près la seule de ses terres qui ne soit hypothéquée. Mais alors d'où vient l'argent par lequel on subvient à son faste, à ses largesses, à son train de vie princier ? Quel banquier généreux lui avance des sommes considérables sans garantie, sans la moindre chance d'être jamais remboursé ?

Soudain, il comprit.

Blandine ! Blandine qu'il venait d'insulter si grossièrement. Les rôles étaient renversés. C'était lui l'entretenu ! Au lieu de le calmer, dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, cette découverte l'exaspéra.

Au diapason où il était monté, rien ne pouvait balancer l'injustice dont il avait à se plaindre.

Il relança la jeune femme :

— De mieux en mieux, fit-il. Je sais tout. Tu m'achètes, tu m'entretiens ; je ne possède plus un sou vaillant. L'Escal-Vigor devrait t'appartenir. C'est à peine s'il représente la valeur des sommes que tu m'as données. Mais, ma chère, vous avez fait un faux calcul en vous flattant ainsi de me lier à vous, de me rendre votre chose lige... Non, non, je ne suis pas à vendre. Je sortirai d'ici. Je vous laisse le château. Je ne veux rien de vous...

Puis, reprit-il, atrocement persifleur, comme s'il se mutilait lui-même, après ce que je t'en ai avoué, tu eusses fait une piètre acquisition en ma personne ! Ah ! Ah ! Ah !

Notre situation mutuelle est encore plus extravagante que je le croyais... Tu n'es vraiment pas dégoûtée. Mais, malheureuse, avec l'argent que te laissait mon aïeule, tu aurais pu te procurer un mâle, un solide amateur de femmes. Tiens, j'y

pense, tu ne devais même pas chercher bien loin... Ce Landrillon.....

Malheureux Kehlmark !

Dans son besoin de révolte et de représailles, il venait de porter à Blandine la pire des blessures. Ah, le misérable ! Il ne se doutait pas encore du plus grand des sacrifices qu'elle lui avait fait ! L'abandon de sa fortune n'était rien comparé à cet autre holocauste ! Quel démon venait de mettre sur les lèvres imprécatoires du Dykgrave le dernier nom qu'il eût dû prononcer.

Kehlmark ne devait jamais connaître jusqu'à quel point il s'était montré abominable en ce moment, mais à peine le nom de Landrillon fut-il sorti de sa bouche qu'une détente se produisit en lui : le blanc visage, les yeux implorateurs de Blandine lui révélèrent une partie du coup qu'il venait de lui porter.

Il reçut la femme défaillante dans ses bras :

— Ce n'est pas moi qui viens de parler, ma chérie. Pardonne-moi. C'est un passé de douleur inouïe et de secret opprobre ; ce sont mes sens exaspérés qui se vengent :

Et pour obtenir son pardon, il lui fit une confession générale, ou mieux un tableau complet de sa vie intérieure.

En se rappelant ses heures sombres il redevenait cruel et agressif comme tout à l'heure, puis il se reprenait à la caresser, et son exaltation sardonique confinait par moments à la folie :

— Ah, Blandine ! Blandine ! Ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore, on ne le saura jamais que si on a passé par les mêmes affres !

Pauvre chérie, tu as crus que je t'en voulais et que je me plaisais à te faire du mal...

Voyons, sois raisonnable. Tu vois quelqu'un attaché au bûcher et brûlant à petit feu ; et c'est

toi qui lui reproches le spectacle atroce que son supplice inflige aux âmes sensibles !... Ah ! un spectacle qu'il t'offrit bien malgré lui !

Et c'est cette victime martyrisée, ce patient endolori dont tout l'être est une perpétuelle torture, une crispante lancinance, c'est ce brûlé vif que tu accuses d'être ton bourreau.

Désormais, ô ma sœur, fais lui grâce de tes mines dégoûtées, de ta vertueuse réprobation.

Ah, j'en ai assez ! Puisque je t'ai fait du mal inconsciemment, à toi la meilleure des femmes, je me demande pourquoi je ménagerais les sentiments de la turbe. Loin de m'humilier, je me redresse...

Tu me jugerais, tu me condamnerais, comme les autres ? A ton aise. Mais je te conteste même le droit de m'absoudre. Je ne suis ni malade, ni coupable. Je me sens le cœur plus grand et plus large que leurs apôtres les plus vantés. Aussi ne te montre point pharisienne à mon égard, ô mon irréprochable Blandine !

Et surtout plus de ces mots insultants et flétrisseurs n'est-ce pas, en parlant de mes amours, de mes seules possibles amours !

Ces mots, ô mon ange, te faisaient perdre en une seconde tout le bénéfice de ton existence entière de bonté et de compréhension. Assez, de ce dévouement qui vous brûle au fer rouge... Assez de cautères !

— Henry, gémissait la pauvre femme, ne revenons point sur le passé ; arrache-moi le cœur mais ne me parle plus ainsi... C'en est fait. Loin de te blâmer, je fais plus que t'excuser, je t'approuve. Est-ce là ce que tu veux de moi ? Tiens, je me damne avec toi, je renie le baptême, l'Evangile et Jésus !

Il l'écoutait à peine, se débondait, levait toutes les vannes de son cœur.

Elle, transfigurée, l'avait assis doucement dans un fauteuil ; elle lui faisait un collier de ses bras et, joue contre joue, ils mêlaient leurs larmes. Mais elle convenait que le désespoir de Kehlmark avait la préséance sur le sien et elle consentait à n'être plus que maternelle.

— Dis-moi, Blandine, poursuivait-il, à qui m'est-il arrivé de faire du mal ? A toi ? Mais sans le vouloir ; je n'étais point celui que tu avais rêvé, ou du moins tel que tu l'eusses voulu. Je n'en puis rien. Tout le premier j'ai souffert de ta souffrance. Tu pleures en m'écoutant ; tu as raison Blandine, si tu verses ces larmes à l'image de mon calvaire, de ma longue Passion... Ta compassion m'honore et me fait du bien. Mais si c'est de honte pour moi que tu pleures, ma chérie, si tu me réprouves et me renies, si tu partages le préjugé de ce monde occidental et protestant... oh alors, abandonne-moi, rengaine tes larmes, je n'ai que faire de ta sympathie honteuse.

Oui, à partir d'aujourd'hui je n'aurai plus de respect humain et de lâche pudeur, Blandine.

Un moment viendra où je proclamerai ma raison d'être à la face de l'univers entier...

Il en est temps. Mon enfer n'a que trop duré. Il avait commencé dès ma puberté. Envoyé au collège, mes camaraderies contractèrent toute la vivacité et la mélancolie du plus tendre des sentiments. Aux baignades, la nudité frileuse de mes compagnons m'induisait en de troublantes extases. En dessinant d'après l'antique, je goûtai les nobles académies masculines ; païen de vocation, je ne découvrais pas de vertu sans la revêtir des harmonieuses formes d'un athlète, d'un héros adolescent ou d'un jeune dieu, et j'accordai voluptueusement les rêves et les aspirations de mon âme à l'hymne de la chair gymnique. En même temps, je trouvai coqs et faisans plus beaux que leurs poules,

tigres et lions plus prestigieux que lionnes et tigresses ! Mais je taisais et dissimulais mes prédilections. Je tentai même d'en imposer à mes yeux et à mes autres sens ; je me broyai le cœur et la chair, à les persuader de leurs méprises et de l'aberration de leurs sympathies. Ainsi, au pensionnat, j'aimai, en désespéré, William Percy, un jeune lord anglais, celui-là même qui avait failli me noyer, sans jamais oser lui témoigner que par une ferveur fraternelle l'ardeur dont je me consumais pour lui (1).

Au sortir de Bodenberg Schloss, quand je te rencontrai, Blandine, je crus rentrer, par mon amour pour toi, dans l'ordre commun. Mais, malheureusement pour tous deux, cette rencontre ne fut qu'un accident dans ma vie sexuelle. Malgré des efforts loyaux et héroïques, une tyrannique concentration de volonté pour les fixer sur la meilleure et la plus désirable des femmes, mes postulations charnelles se détournèrent bientôt de toi et je ne t'aimai plus que de toute mon âme, ô Blandine ! A cette époque, des restes de scrupules chrétiens, ou plutôt bibliques, me dégoûtaient de moi-même. Je me faisais horreur et me croyais véritablement maudit, possédé, désigné aux feux de Sodome !

Puis, l'injustice, l'iniquité de mon destin me réconcilia, sourdement, avec moi-même. J'en arrivai à n'accepter en mon for intérieur que le témoignage de ma propre conscience. Fort de mon honnêteté absolue, je m'insurgeai à part moi contre l'orientation amoureuse du plus grand nombre. Des lectures achevèrent de m'édifier sur la raison d'être et la légitimité de mes penchants. Des artistes, des sages, des héros, des rois, des pages, voire des dieux justifiaient et exaltaient même par leur exemple le culte de la beauté mâle. En mes rechu-

(1) Voir, dans *Mes Communions* : *Climatérie*.

tes de doute et de remords, pour me retremper dans ma foi et ma religion sexuelle, je relisais les brûlants sonnets de Shakespeare à William Herbert, comte de Pembroke, ceux, non moins idolâtres, de Michel-Ange au chevalier Tommoso di Cavalieri, je me fortifiai en reprenant des passages de Montaigne, de Tennyson de Wagner, de Walt Whitmann et de Carpenter; j'évoquais les jeunes gens du banquet de Platon, les amants du bataillon sacré de Thèbes, Achille et Patrocle, Damon et Pythias, Adrien et Antinoüs, Chariton et Mélanippe, Dioclès, Cléomaque, je communiai en toutes ces généreuses passions viriles de l'antiquité et de la Renaissance qu'on nous vante cuistreusement au collège en nous en taisant le superbe érotisme inspirateur de gestes épiques et de suprêmes civismes.

Cependant ma vie extérieure continuait à être une contrainte, une dissimulation perpétuelle. J'atteignis, au prix d'une discipline impie, à la maîtrise du mensonge. Mais une nature droite et probe ne cessait de se soulever contre cette imposture. Représente-toi, ma pauvre amie, l'antagonisme atroce entre mon caractère ouvert et expansif, et ce masque dénaturant et calomniant mes impulsions et mes affinités ! Ah, je puis bien te l'avouer à présent, plus d'une fois, mon indifférence charnelle pour la femme menaça de tourner en une véritable haine. Et toi-même, ma Blandine, tu faillis m'exaspérer contre ton sexe tout entier, toi, la meilleure des femmes ! Le jour où tu te flattas de me séparer de Guidon Govaertz, je sentis ma piété quoique filiale pour toi tourner en une véritable exécration. Dans ces conditions, tu comprendras que souvent, refoulé et isolé, virtuellement anathème, je pensai perdre la raison !

Plus d'une fois, je roulai sur la pente des aberrations. Puisqu'on me taxe de monstruosité, me

disais-je, puisque je suis déchu, socialement réprouvé, autant jouir du bénéfice de mon ignominie. Les turpitudes sadiques d'un Gilles de Rais tentaient mon insomnie. Te rappelles-tu l'enfant que tu arrachas un jour de mes bras ? Rageur, je te frappai d'un couteau, et, cependant, tu n'avais pas lu dans mon arrière-pensée ! Un autre jour, quand nous habitions encore à la ville, j'accostai un jeune rôdeur du port, déguenillé comme les petits coureurs des grèves de Klaarvatch. J'allai l'emporter à l'écart, derrière un monceau de ballots, aiguillonné par une perversion abominable, le besoin de porter par un attentat majeur, un viol peut-être suivi de meurtre, un défi de haine à l'implacable symétrie morale. Je soulevai le mioche sur mes bras, le garçonnet souriait à pleines lèvres, il n'avait point peur, quoique je dusse avoir, en ce moment, la face congestionnée d'un apoplectique strangulé par l'asphyxie. Le seigneur voulait jouer sans doute et lui donnerait ensuite la pièce ! Qui sait ? Peut-être ne lui aurai-je rien appris ? Il était potelé comme une pêche, aussi brun que ses haillons de velours et ses yeux marrons pétillaient d'espiègle caresse. Tandis que je pressais le pas, la gorge sèche, il se mit même, câlin, à me tirer la barbiche. Le voile de soufre et de bitume se déchira devant mes yeux. Je me rappelai mon enfance, ma grand'mère, toi, Blandine, mon ange ! Non, non ! Je déposai le petiot et m'enfuis. Depuis lors je répudiai ces sinistres suggestions enfantées par la foi catholique. Non, ne déflore point l'innocence ou du moins épargne la faiblesse, me disais-je. N'aspire que le parfum qui s'exhale vers toi ! N'abuse de l'enfant qui s'ignore ou du mâle à venir !

Peu de temps après, mon aïeule mourut. Je résolus de me mettre à la recherche de l'être que je pourrais aimer selon ma nature ; c'est pourquoi je

m'exilai en cette île ; j'avais le pressentiment d'y rencontrer mon élu. Guidon n'eut qu'à se montrer pour que mon cœur se projetât aussitôt vers lui. Je lui reconnus, avec des aptitudes aux arts que j'aime, des orgueils et des notions de vies différentes de ceux de la foule domestiquée. Comment, d'ailleurs, demeurer insensible à la muette et délicate imploration de ses yeux ? Il m'avait deviné aussi bien que je l'avais senti. Lui seul, le premier, assouvirait mon premier besoin d'être ! Si notre chair a mal fait, la plus totale ferveur morale fut notre complice. Nos sentiments s'accordèrent avec nos désirs !...

Mais non, la nature ne désavoue, ne répudie rien de ce qui nous béatifie. Ce sont les religions bibliques qui veulent que la terre nous ait enfantés pour l'abstinence et la douleur. Imposture ! L'abominable créateur que celui qui se complairait en la torture de ses créatures ! A ce compte, le pire des sadismes, serait celui d'un prétendu Dieu d'amour ! Notre supplice ferait sa volupté !...

Tu t'expliques à présent ma vie, et tu comprends pourquoi je te parle si orgueilleusement malgré ta splendeur d'âme, ô Blandine !

Tu m'as connu autrefois quelques amis de ma caste, des gens excellents, une élite capable de toutes les indulgences et de toutes les compréhensions, des penseurs, des esprits d'avant-garde, qu'aucune spéculation, fût-elle la plus osée, ne semblait devoir effaroucher. Tu te rappelles combien ils me recherchaient. Eh bien, souviens-toi de mes subites tristesses en leur compagnie pourtant si cordiale ; de mes éclipses prolongées, de mes apparentes bouderies. Quelle en était la cause ? Au milieu d'une conversation enjouée, au plus fort de nos confidences et de nos épanchements, je me demandais quel accueil me feraient ces mêmes amis s'ils lisaient dans mon âme, s'ils se dou-

taient de ma différence. Et à cette seule idée, je m'insurgeais intérieurement contre cet opprobre qu'ils n'eussent point manqué de m'infliger, tout supérieurs et audacieux qu'ils se prétendaient. Les plus généreux se seraient abstenus de tout blâme, mais m'eussent évité comme un lépreux. Combien de fois en des milieux moins cultivés, lorsque j'entendais flétrir, avec des gestes et des sobriquets horribles, les amants de ma sorte, ne fus-je pas sur le point d'éclater, de proclamer ma solidarité avec les prétendus transgresseurs et de cracher au visage de tous ces implacables honnêtes gens !

Et mes souffrances aussi, quand on mettait la conversation sur la galanterie et les bonnes fortunes ! Forcé de rire, de me mêler à cet assaut d'historiettes croustilleuses et même de raconter à mon tour une gaudriole ou une prouesse libertine, je me sentais lever le cœur et me reprochais ma lâche complaisance.

Le Berger de Feu dont tu m'entendis naguère conter la légende refusa de se rendre en pèlerinage à Rome pour se jeter aux pieds du pape et implorer sa miséricorde. Ce pécheur répudiait tout arbitre entre sa conscience et la foule. Je fus plus humble. Un jour j'écrivis à un révolutionnaire illustre, à un de ces porteurs de torches, qui passent pour être en avance sur tout leur siècle et qui rêvent un monde de fraternité, de bonheur et d'amour. Je le consultai sur mon état comme s'il s'était agi de celui d'un de mes amis. L'homme de qui j'attendais la consolation, une parole rassurante, un signe de tolérance, me répondit par une lettre d'anathème et d'interdit. Il criait *raca* sur le transfuge de la morale amoureuse, se montrant aussi implacable pour les êtres d'exception que le pape de la légende pour le chevalier Tannhaüser. Ah ! Ah ! ce pape de la révolution me voua pour la vie

au Venusberg ou mieux à l'Uranienberg !

Cette excomunication majeure qui aurait dû me désespérer me rendit au sentiment de ma dignité individuelle, de mes devoirs envers ma nature. J'ai puisé la force de vivre conformément à ma conscience, à mes besoins, dans l'iniquité même qui m'était faite par l'humanité ; mais, isolé, je passai par des alternatives de découragement et de révolte, et tu t'expliqueras à présent, ma pauvre chérie, mes humeurs bizarres, mes prodigalités, mes excès, mes exploits de casse-cou. Oui, je cherchais toujours l'oubli, et plus d'une fois la mort !

— Tu as souffert plus que moi, lui dit Blandine, comme il s'arrêtait soulagé, avec une sorte de sérénité, le visage presque épanoui, illuminé de franchise, — mais du moins ne souffriras-tu plus par ma faute !... Je me convertis à ta religion d'amour, je me dépouille de mes derniers préjugés. Non seulement je t'excuse, mais je t'admire et t'exalte... je consens à ce que tu voudras... Sois tranquille, Henry, tu n'entendras plus une plainte, encore moins un reproche...

Guidon, celui que tu chéris de corps et d'âme sera mon ami, je serai sa sœur. Nous quitterons ce pays, si tu veux, Henry, nous irons vivre ailleurs, à trois, modestement mais désormais apaisés et réconciliés...

Confondu par tant d'abnégation, le Dykgrave s'écria :

— Oh, ne pouvoir t'aimer que comme une mère, une mère encore plus tendre que la meilleure, ma sainte Blandine, mais seulement une mère !...

Elle lui ferma la bouche par ce cri :

— Ah ! voilà pourquoi quelque chose m'empêcha jadis d'aller rechercher l'autre dans sa prison !

Il y avait du triomphe, de la jubilation dans ce désespoir de Blandine. C'était la folie sublime du

sacrifice. La femme s'élevait jusqu'à l'ange.

Elle devait monter plus haut encore, rejeter toute jalousie charnelle.

Joignant le geste à la promesse, elle demanda à Kehlmark d'appeler Guidon, et quand le jeune homme se fut présenté, elle lui prit les mains, elle les mit elle-même dans celles du maître, puis elle déposa un baiser chaste, mais secourable comme la tombe, sur le front rougissant du disciple.

GEORGES EEKHOUD.

(A suivre.)

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Le Lion et la Vierge. — De la stupidité des Assassins. — Sur quelques vieilles pierres trop connues. — Des différentes sortes de faussaires et, notamment, du faussaire par vanité.

Le Lion et la Vierge. — C'est une fable. Je viens de la lire en entr'ouvrant le petit tome qui contient les œuvres variées d'Aphthonios, rhéteur byzantin. Elle est aussi dans La Fontaine qui l'a expliquée en vers fort ordinaires, à l'exception des deux derniers qui sont devenus un joli proverbe ironique. Aphthonios n'en donne que le thème tout sec. Je préfère Aphthonios qui ne ferme la porte à la rêverie par aucun détail malséant.

Je t'aime, ô beau lion, dit la Vierge russe à chacun des Princes du monde, et je veux faire ta joie. Mais tu me fais peur, ô beau lion, avec tes griffes qui sont des épieus, avec tes dents qui sont des poignards; donne-moi toutes ces choses méchantes, j'en ferai des colliers et des porte-bonheur. Il te restera tes grands yeux pleins de mirages et ta crinière plus abondante que la chevelure d'un platane.

Mais les lions, depuis quelques années, ont beaucoup perdu de leur naïveté antique; ceux d'aujourd'hui tiennent à leurs dents et à leurs griffes autant qu'à leurs yeux et à leur crinière: et les Princes du monde ont commandé à leurs arsenaux encore plus de dents, encore plus de griffes.

La note de la chancellerie russe touchant la folie des armements européens est une fort belle dissertation philosophique, mais il est à craindre que son influence ne soit nulle sur l'action et sur les faits. Vis-à-vis d'une autre, la première venue, chacune des grandes puissances assume tour à tour le rôle du lion et le rôle de la

vierge. Celle qui fait le lion sourit aux paroles de la vierge et répond avec politesse. On est devenu fort poli dans la diplomatie, depuis que M. de Bismarck fut mis au panier, ensuite brûlé, avec tant d'autres vieux papiers ; mais c'est tout, et la politesse des cours n'est que le masque de la vulgaire méfiance.

On voulut démontrer naguère, et sans doute en réponse aux propositions du tzar, que les dépenses militaires écrites dans les différents budgets européens sont moindres aujourd'hui, par proportion, qu'elles ne le furent jamais, depuis qu'il y a les budgets. Cela serait vrai, puisque les chiffres le disent, s'il ne s'agissait que de chiffres, mais il faut tenir compte du service militaire, des années qu'il vole à tous les hommes, des habitudes d'inertie, d'ivrognerie et de débauche qu'il leur impose, de la diminution grave de force dont il est responsable. Ce n'est pas le canon qui est le fléau, c'est la caserne: toute réduction dans le nombre des créatures esclavagées, astreintes à « faire l'exercice », serait un bienfait, et un gain matériel, pour l'humanité toute entière.

Des conférences, même où l'on vilipendera la paix trop bien armée, presque aussi féroce que la guerre, ne pourraient résoudre la question qu'en revivifiant le vieux principe: Nul ne peut être fait soldat malgré lui. Ceci écrit dans le code international et dans tous le codes, la civilisation cesserait aussitôt d'être une cruelles ironie et l'on pourrait naître au monde, enfin, sous la forme humaine, sans trouver dans son berceau une condamnation aux travaux forcés.

Si la future conférence de Saint-Pétersbourg discute autre chose que ce principe, qui est de droit chrétien, elle fera une œuvre vaine et nous continuerons à maudire une société lacustre, bâtie sur de grands mots qui sont des troncs d'arbres pourris.

De la stupidité des assassins. — Je ne crois pas beaucoup au type de l'homme criminel, imaginé par Lombroso ; cependant il y a certainement un caractère commun à tous les criminels, la stupidité. La psychologie de Luccheni ne semble pas démentir cet horoscope. On pourrait, il est vrai, soutenir qu'il a marqué dans l'élection de sa victime un rudiment

d'intelligence, car il est plus facile, certainement, de poignarder une femme qui se promène toute seule que l'empereur d'Allemagne, moins enclin à fréquenter incognito les bateaux du lac Léman. Le choix de la proie élève considérablement Luccheni au-dessus de la panthère et de l'ours gris, mais la panthère a des excuses et l'ours gris des prétextes supérieurs aux mobiles qui ont agité et guidé les pauvres muscles de ce compagnon du tiers-point. Nous savons pourquoi il a tué l'impératrice d'Autriche : « Je l'ai tuée parce qu'elle ne travaillait pas.» Voilà. Grizzly aurait répondu : « Je l'ai tuée parce que j'avais faim. Il m'était bien indifférent qu'elle fût impératrice et que par conséquent elle n'allât pas laver son linge à la rivière. J'eusse même préféré qu'elle fût cuisinière et plus appétissante. » Voilà des paroles raisonnables. Celles de Luccheni ne le sont pas. Mais à expliquer le genre de stupidité qu'elles dénotent, on irait un peu loin et on serait forcé de constater qu'une bonne partie de l'humanité pense, exactement, comme l'assassin, que les gens qui ne travaillent pas, et notamment les femmes qui n'ont pas les yeux rouges et les mains noires, sont indignes de vivre. Il y a des hommes qui ne travaillent pas; je crois qu'il y en a peu, car ne rien faire est encore peut-être, pour un homme, de tous les métiers le plus dur et le plus fastidieux. Il y a les hommes qui travaillent peu et volontairement; mais au lieu de les tuer, il faut les considérer comme un idéal; ils sont un exemple et non un obstacle. Si tout le monde travaillait dix heures par jour, Paris serait Belleville ou Charonne : c'est sans doute le rêve socialiste, ce n'est pas le mien. Quant aux femmes, il n'est pas exagéré de dire que l'oisiveté est la mère de toutes leurs vertus. La femme est absolument faite pour ne pas travailler et, contrairement à l'homme, elle ne vit pleinement sa vie que si elle ne travaille pas. C'est à ne rien faire qu'elle fleurit de toutes ses fleurs. Les femmes qui ne travaillent pas sont la beauté du monde et la terre ne sera habitable que lorsque aucune femme n'aura de labeurs que ceux qu'elle s'imposera elle-même, par instinct, pour avoir toujours plus de grâce et plus de charme.

Note. — Le mot *travail* ayant cinq ou six cents si-

gnifications différentes, on ne peut l'écrire sans être obscur. Tel travaille en regardant pousser la vrille des vignes et tel ne travaille pas en cassant des cailloux.

Sur quelques vieilles pierres trop connues. — Il n'y a pas encore bien des années, on pouvait aller au Mont Saint-Michel et n'y trouver à manger qu'un morceau de lard, à boire qu'un pot de cidre. C'était beau. Le voyageur était maître. Il prenait possession de plusieurs siècles. Il devenait riche de sensations profondes et de pensées nouvelles. On allait par Avranches (on y va encore) en une carriole attelée de deux chevaux, dont l'un en flèche, et un guide herculéen pilotait. Cette route a des risques. Les gens qui mènent peuvent être ivres ; il y a le brouillard ; il y a la mer. Récemment un attelage fut talonné par le flot. Un des voyageurs m'a dit ses impressions. Dans toute la traversée on ne prononça pas une parole ; cette grève vaste que l'ennemi va envahir à heure fixe terrifie ; on va et on se rassure en songeant que c'est morte-eau et qu'après tout on en serait quitte pour passer six heures sur un banc de sable. La digue, seule route maintenant fréquentée, a mis fin aux incertitudes ; on peut encore espérer, mais à peine, qu'une marée très violente en enlèvera un morceau, avec une douzaine de ces cheminеaux circulaires qui vont là parce qu'on va là. Cette digue, sans être une très heureuse conception esthétique, ne déshonore pas absolument le Mont Saint-Michel ; si elle n'avait pas contribué à le trop faire connaître, on pourrait n'en rien dire. Mais la digue a amené le touriste ; le touriste va créer le casino et tous les écumeurs des villes d'eaux vont hurler autour de la Merveille et jusque dans la Salle des Chevaliers. Il y a une grande indignation dans le pays contre ce projet des petits chevaux au péril de la mer ; mais je crois qu'il fandra céder. Chaque époque a son génie. Le XIII^e^ édifiait des abbayes ; le XIX^e^ construit des casinos. Cela vaut encore mieux que de la mauvaise architecture ; et puisqu'on respecte les vieilles pierres, faisons quelques concessions aux touristes. Le casino du Mont Saint-Michel sera si ridicule, si comique, si excrémentiel aux pieds du monument sans pareil, que les touristes effarés repartiront immédiatement pour Dinard et que peut-être ils ne reviendront plus !

Comment expliquer cela, que la présence de l'homme gâte la nature, — et jusqu'à l'art, pourtant son œuvre?

Des différentes sortes de faussaires et, notamment, du faussaire par vanité. — On sait que les casuistes, ces créateurs de la psychologie morale, distinguent plusieurs sortes de mensonges. Outre les variétés du mensonge criminel, qui a pour principe l'intérêt, il y a les mensonges de vanité, les mensonges officieux, les mensonges joyeux. Il semble bien que la même distinction doit se faire parmi les faux; il y a de la distance entre la falsification d'un billet à ordre et la fabrication d'un document d'espionnage : dans le second cas, le faussaire peut fort bien être désintéressé, tellement désintéressé, à première vue, que son acte apparaisse tout d'abord inexplicable. Les faux documents aujourd'hui appréciés ou discutés ne pouvaient rapporter à leurs auteurs que des profits tout au plus de vanité, et ils furent certainement rédigés en parfaite conformité avec des convictions, avec des certitudes personnelles, également sérieuses. Seulement, dans ces conditions, le faux ne pourrait être créé utilement que par l'homme qui tiendrait en main toutes les pièces et tous les fils d'une affaire. L'opération du subalterne pèche toujours par quelque côté, et comme le faux est presque toujours œuvre de zèle subalterne, le faux est presque toujours découvert. Ce raisonnement est singulièrement bien confirmé par l'histoire.

On sait que les sources historiques, principalement au moyen âge, ont été empoisonnées par les faussaires. Le faux est si commun du XI^e^ au XIII^e^ siècles qu'un grave discrédit a longtemps déprécié les documents de cette époque; ils n'ont repris leur valeur que depuis que la critique historique ou diplomatique a permis de poser quelques règles sûres de vérification. C'est, je crois, M. Brunetière, qui se demandait, avec les formules d'une ironie assez lourde, ce que des professeurs de l'École des Chartes, et spécialement M. Paul Meyer, pouvaient apporter de lumières dans l'examen d'écritures contestées. Ils venaient tout bonnement faire leur métier. Sans doute, n'ayant point eu sous les yeux le texte original, ils ne pouvaient, pour la lettre du colo-

nel Henry, conclure à la matérialité du faux; mais si un document rédigé en mauvais français et donné comme émanant d'un Italien, ne peut se traduire littéralement en italien, il est assez clair que la pièce est apocryphe. Cette règle est simple, et elle a déjà beaucoup servi, mais il paraît que sa simplicité même ne s'est imposée que difficilement à des attentions obtuses.

Quand un procès repose sur des témoignages qui ne peuvent être produits que secrètement, il faut s'attendre à trouver de grandes quantités de faux documents, d'autant plus dangereux qu'ils ont été fabriqués avec une mauvaise foi dont la candeur confine à l'honnêteté parfaite. Y a-t-il eu, au Ministère de la Guerre, un duel sombre à coups de faux? C'est possible. Il est possible aussi que les duellistes aient vidé des querelles particulières en prenant leurs armes dans l'arsenal que l'affaire Dreyfus mettait à leur disposition, Mais je verrais plutôt, dans le colonel Henry, le type, assez curieux du faussaire par vanité. Ce serait le chasseur qui achète un lièvre aux halles. Il aurait fabriqué son document pour pouvoir exhiber « une belle pièce ». Et comme on le voit, le pauvre homme, rougir sous les compliments : « Oh! oh, où avez-vous trouvé cela? — C'est mon secret. » Nous ne savons pas tout. Peut-être y a-t-il une série de « belles pièces » de la même main; peut-être y en a-t-il toute une collection? Cet homme n'était pas un criminel ; c'était un amateur. Peut-être avait-il la manie de l'imitation? Imiter des écritures, c'est un plaisir pour certains. Les écritures d'hommes connus sont presque toujours plagiées par de pauvres diables qui pensent ainsi, sans doute, s'affubler d'un peu de génie : qui n'a vu ou peut-être reçu de misérables papiers singeant les écritures de Mallarmé, de Coppée, de Richepin, de Huysmans? Il y a loin de ce jeu innocent au jeu dangereux qui s'appelle le faux, tout court, mais un mécanisme aide à comprendre un autre mécanisme.

Cependant il s'agit de militaires et nous rencontrons une psychologie spéciale qui ne peut être appréciée d'après les règles ordinaires. Il peut être difficile à un soldat de carrière et de tempérament de faire une exacte distinction entre les mœurs de la guerre et les mœurs

de la paix. Il y a toujours des ennemis pour un militaire forcené; ils appellent ennemis ce que nous appelons adversaires. Tout est permis contre l'ennemi : la ruse n'est pas, en guerre, l'arme la moins redoutable : une fausse dépêche que l'on fait ingénieusement tomber entre les mains d'un espion a plus d'une fois préparé la victoire. Il reste que la guerre est une école d'immoralité et que les hommes qui ont fait la guerre ou qui ont reçu l'éducation de l'homme de guerre sont impropres à bien remplir des offices où il faudrait une certaine délicatesse de jugement.

Enfin il est bon de reconnaître que le faux, de quelque nature qu'il soit, criminel ou jovial, officieux ou de vanité, implique une remarquable indigence intellectuelle.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Edouard Rod : *Le Ménage du pasteur Naudié*, Fasquelle, 3.50. — Charles le Goffic : *Morgane*, Armand Collin, 3.50. — Ch. Edmond : *Le Neveu du comte Sérédine*, Plon, 3.50. — X. Brahma : *Ames sociales*, G. Richard, 3.50. — J. Berr de Turique : *Le Mari rêvé*, Ollendorff, 3.50. — J. Morgan : *L'Inutile Labeur*, Plon, 3.50. — Claude Berton : *Au coin d'un bois*, Fasquelle, 3.50. — Emile Dodillon : *Le Purgatoire de Mme Roblin*, Lemerre, 3.50. — Pierre Valdagne : *L'Amour par principes*, Ollendorff 3.50. — J. Esquirol : *A mi-côte*. Stock, 3.50. — Gabriel Mourey : *Cœurs en détresse*, Ollendorff, 3.50. — Jean Ajalbert : *Celles qui passent*, Ollendorff, 3.50. — Paul Georges : *Encore des Nouvelles*, Société Libre d'Edition, 3.50.

Les éditeurs sont aux auteurs ce que sont les rabatteurs aux chasseurs ; ils doivent secouer les buissons pour mettre le gibier en mouvement, c'est-à-dire faire descendre, poil ou plume, le lecteur sur le livre ouvert... Maintenant, si on se sert d'hommes au lieu de chiens, c'est qu'on espère mieux de leur intelligence, et qu'en outre on préfère une chasse plus silencieuse aux grands coups de gueule des limiers ordinaires. Malheureusement, la condition d'éditeur semble s'entacher de crétinisme, malgré les nombreuses écoles faites, hélas, de père en fils, chez ces secoueurs de branches mortes. Ils ne se contentent guère d'être des hommes, il leur faut aussi donner, à tort et à travers, des coups de gueule dignes de roquets pris de vertige. Ils ont donc inventé quelque chose... Je vous l'offre en cent et en mille... vous ne trouverez point ! *Ils ont inventé d'empêcher de lire le livre.* Mon Dieu, oui. Cela, tout simplement. Ils savent, par expérience, qu'il se publie trop,

beaucoup trop de volumes, et que les pauvres diables chargés du compte-rendu, hebdomadaire ou mensuel, de ces volumes ont une peine infinie à les lire tous à la queue leu-leu. C'est déjà, la lecture suivie de tous les ouvrages, comme qui dirait celle du feuilleton du *Petit Journal*. On laisse Gontran avec Arabelle, et le lendemain on le retrouve avec Georgette pour le surlendemain le surprendre en flagrant délit avec la comtesse Irma. Entre temps, passe la vie : naissance, études, enterrement, musique, mariage, poésie, divorce (ceci pour les livres naturistes, réalistes, ou naturalistes), puis revient la série « romans » : Gontran trompe Arabelle, viole Georgette et poignarde la comtesse Irma. Ça change peut-être bien de style, mais au fond, le feuilleton est toujours le même... et la vie donc? les volumes de valeur : naissance, études, enterrement, musique, mariage, etc., etc... Cela vous fait une telle salade russe dans l'âme que l'on ne sait plus si on existe ou si on coupe du papier ! Agréable métier dans lequel on apprend peu de nouveaux noms propres, mais tout de même l'horreur de la littérature ! Eh bien, Messieurs les éditeurs ont découvert le moyen d'embrouiller encore les chapitres. Ils ont découvert la réclame intercalée dans les pages. Les premiers temps ils furent modestes et ne parlèrent que de *romans*, insinuant, par de fréquentes prières d'insérer, que *celui* que vous étiez en train de lire était sans doute moins bon que celui qu'ils annonçaient, puisqu'ils tenaient à interrompre votre lecture par l'éloge de l'autre. Peu à peu leurs prétentions d'industriels faisant toujours un commerce différent du commerce pour lequel ils paient patente s'accentuèrent et ils glissèrent, le long de leur in-dix-huit, des images... aussi peu que possible en rapport avec le texte. Vous n'êtes plus obligé de couper nerveusement du papier, il faut, non moins nerveusement, froisser des réclames de marchands de carton-pierre *en carton-pierre* (ce qui est un travail douloureux) envoyer au diable des *horse-guards* peints en rouge sur fond bleu (*traversée maritime en 60 minutes*), développer tout un catalogue de saison thermale (*petits trous pas cher*), et enfin, parcourir, malgré votre scrupuleuse attention, une série de prospectus alternant avec la série des protestations amoureuses du héros de l'histoire. Moi, je n'y tiens plus et je me mets sérieusement à rager. Non seulement c'est du temps de perdu, mais c'est aussi de la réclame allant contre son but et il n'est pas difficile de le prouver. Quand, par hasard, un bouquin est intéressant, on le lit vite, quitte à revenir sur certains paragraphes plus tard, or, toutes ces petites feuilles agaçantes nous sollicitent les doigts ; on les déchire, on les tirebouchonne, on les jette, le pire, on les laisse où elles sont pour marquer l'endroit, et si elles ont la solidité

d'une carte de visite, c'est bien le p. p. c. traditionnel en ce qui les concerne personnellement. Il faut songer que le lecteur ne lit jamais deux littératures distinctes à la fois et que sauf en un roman de M. Rod où, au moment choisi par le pasteur Naudié pour s'absenter, j'ai rencontré cette phrase sur papier saumon : *billets de famille à prix réduits délivrés pour ville d'eaux*, je n'ai jamais bien senti la nécessité d'ajouter au charme d'un voyage romanesque le prix *réduit de ses places*. Je vous dis que c'est intolérable ! Cela ne donne que l'envie de rester chez soi sans même ouvrir un livre neuf. Et que de piètres imaginations ? Pourquoi ne pas imprimer leurs satanées annonces sur de petits cartons en forme de couteaux ? Dans les trains cela servirait peut-être au volume qu'on dépècerait avec ! Mais point. Ce sont des pages ajoutées aux autres pages, elles sont souvent moins sales que celles du roman, seulement elles tiennent furieusement de la place. A quand la réclame dans le texte ?

Le Ménage du pasteur Naudié, par Edouard Rod. Le pasteur Naudié est un fort brave homme chargé de famille et de vertus, qui épouse en seconde noce une coquette assez capable de tout. Elle le trompe comme il convient et il divorce au grand scandale de ses ouailles. On est plein de pitié pour ce pauvre pasteur et, bien qu'il mérite son sort à cause de sa trop profonde naïvete, on est de cœur avec lui, de cœur seulement, tout le long de son douloureux calvaire. Edouard Rod a-t-il voulu dans cet ouvrage démontrer que le mariage d'amour était le contraire d'une vocation religieuse ? Je le pense. En tous les cas, les trois ou quatre situations ridicules de ce prédicateur en face d'un tempérament passionné suffiraient à prouver que l'*apparence* du célibat est au moins nécessaire aux serviteurs de Dieu. Roman froid, soigné, toujours *suisse*, mais intéressant par son effort continu sur l'*humanité* réelle du drame.

Morgane, par Charles Le Goffic. Histoire très, ultra-romanesque pour les jeunes filles. Cela ressemble à du Paul Féval pour les imaginations politiques. Une petite mondaine bretonne et son cousin breton... qui descend du roi Arthur. Tous les deux tombent des joies parisiennes dans la mélancolie de la Bretagne aux équinoxes. Le journal d'Annette est une de ces nomenclatures de bonnes actions selon la morale des gens bien élevés qui fait plaisir à feuilleter, tant on sent cela éloigné de la vie ordinaire. Annette soigne tous les miséreux du pays, ornée de la mante à capuchon modeste que l'on sait, puis elle n'épouse pas son cousin sans qu'on sache pourquoi et cela se corse de l'entrée en scène de Morgane, une S. A. R. comtesse de Bangor, princesse de Galles, possèdant 500 millions de fortune à vingt-quatre ans et désireuse

(il faut bien faire quelque chose) de reconstituer le royaume de Galles et d'en partager le trône avec le dernier descendant du roi Arthur, héritier légitime. Là-dessus péripéties politiques et longues généalogies. Il y a un palais de jaspe et de porphyre très peu moderne dans une île déserte et la maîtresse de ce palais prend ses bains de mer au moment des plus violentes tempêtes, mais tout finit proprement par l'immersion éternelle de Morgane l'empoisonneuse et le mariage du chevalier Arthur qui descend du trône chimérique pour n'épouser que sa cousine. Ce roman, qui a l'air complètement fou tant il est soigneusement écrit en français moderne, pour ne conter qu'un conte de fée absurde et prétentieux, est curieux en ce sens qu'il résume d'une façon très juste les rêves des dites jeunes filles, et c'est presque une terrible malice de l'auteur de leur avoir osé servir le formidable pot-pourri de leurs pensées les plus secrètes. En cela seul ce serait vraiment un chef-d'œuvre que *Morgane*.

Le Neveu du comte Sérédine, par Charles Edmond. Scènes de la vie russe et nihiliste. Un peu feuilleton à cause des lieux communs semés bien généreusement, ce semble. Une jolie page de bal masqué où l'on apporte en palanquin un préfet de police mort assassiné sous son masque.

Ames sociales, par X. Brahma. Recommencer *Peints par eux-mêmes* était-il bien utile, surtout avec beaucoup moins de talent ?

Le Mari rêvé, par Julien Berr de Turique. Une jeune héritière lâche la proie pour l'ombre, l'homme aimant et sérieux pour un coureur de dot, un homme de lettres poseur et vanné. Elle revient au premier prétendu, mais au moment du faux pas solennel, une lettre lui demande sa protection pour un enfant naturel de son mari et elle se dévoue histoire d'expier son coupable rêve d'adultère. Un livre intéressant malgré le dénouement emprunté à l'un des romans les plus connus de Mme de Peyrebrune, je crois.

L'Inutile labeur, par Jean Morgan. Ce livre n'est pas une histoire mise en tranche, mais un essai de biographie psychologique. Il est lourd, d'une assez grande difficulté de lecture malgré le réel agrément de son style fort poétique souvent. Et puis c'est une femme bien rare que cette Catherine Harmann, socialiste, savante et type de travailleuse allemande égarée en France. Comment la reconnaître ? A la fin, vers sa quarantaine, elle s'éprend d'un jeune homme qui passe, simplement parce qu'il passe sous sa fenêtre et, demeurée vierge, elle comprend enfin que toutes les sciences et tous les orgueils s'évanouissent devant l'instinct, mais il est trop tard pour... conclure.

Au coin d'un Bois, par Claude Berton. Le coin du bois,

c'est, je pense, la grande vie parisienne ? Une jolie, très jolie silhouette de femme bibelot : la marquise Giselle de Corlieu, noyée dans un déluge de vieilles tapisseries dont il sort plus de poussière, à les secouer, que d'enseignements neufs. Les traditionnels ministres voleurs de notre république, les saltimbanques de la Bourse, les anarchistes de salon et le grand seigneur, le fameux grand seigneur blasé qui est *chic* et dont le *chic* fatigue parce qu'on appuie trop sur ce seul bouton de son *smoking*. Le roman parlé est délassant à lire, mais je ferai le petit reproche à l'auteur de trop accumuler de détails dans ses décors préludes. On peut avoir envie d'en laisser et c'est souvent dommage.

Le Purgatoire de Mme Roblin, par Emile Dodillon. Amusantes restitutions provinciales. Une brave cocotte, rangée des voitures et même des fiacres, a marié sa fille à un notaire pour lui éviter de tourner mal... même autour des omnibus. Son purgatoire commence à l'entrée de l'amant dans le ménage, mais elle finit par tout sauvegarder, jusqu'à l'honneur, en faisant avorter sa fille. Ironique, ce roman est d'un réalisme sans brutalité qui ne choque ni n'impatiente. Il y a des notaires jouant au cercle qui sont sérieusement peints.

L'Amour par principes, par Pierre Valdagne. Couverture de marbre où une jeune fille... de marbre montre naïvement des seins très en relief. Maxime de Chadeuil a pour principe de se sauver dès qu'on l'aime et il est aimé tout le temps, ce qui le force à une gymnastique effrayante. Il cherche bien plus le vice que l'amour, et comme il n'aime guère qu'en vicieux, il découvre son opposée : *la tendresse*. Après de nombreuses courses à Cythère, il rencontre une grande dame (?) qui lui fait d'abord ramasser son ombrelle et ensuite ce qu'on pourrait appeler, en amour : *mordre la poussière*... ou *toucher des deux épaules* si on préfère les situations inverses. Il est tellement... paralysé de stupeur qu'il tombe de tout le haut de ses principes dans le mariage. Heureusement, car il serait retourné chez la grande dame, dès la fin de sa paralysie, point générale du reste ! De cette légère histoire, légèrement écrite et remplie de cet esprit léger qu'il est convenu d'appeler : *vie parisienne*, il ressort une noire morale. Je suis étonnée qu'un homme ose l'offrir telle qu'elle lui est apparue. Il s'agit de ceci : *tout mâle porte en lui les germes d'une fille de joie*, et pour les mener à complet épanouissement, il suffit de *savoir le prendre*. Je suis satisfait de sentir un auteur, volontairement ou non, cotoyer ce joli précipice. Jadis, j'ai reçu, d'une majesté belge, un an de prison (qui ne parvint pas à son adresse), parce que je m'étais permis de prétendre qu'un garçon pouvait facilement se changer en

grue. Aujourd'hui... cela s'admet même dans la meilleure société. Et le livre de Pierre Valdagne, sans être lisible pour les jeunes filles, doit faire son chemin, en principe !

A mi-côte, par J. Esquirol. Inspiré visiblement par les œuvres de Huysmans à qui le livre est dédié, ce journal d'une vocation manquée est intéressant par l'effroyable égoïsme qui s'en dégage. Rien ne peut émouvoir le type de ce triste héros des séminaires, sinon la musique le chatouillant à fleur de peau et la vue de quelques primitifs du Louvre (selon l'us!). Durtal est violent et a aimé, physiquement, du moins. Celui-là se tait sur tout le poème de la chair et ce silence fait presque peur tellement il nous doit cacher de turpitudes. En réalité il songe à se faire prêtre parce que ça l'ennuie de vivre à la campagne !... On voit bien que pour ces gens-là Dieu n'est pas la nature ! Les descriptions de la vie au séminaire d'Issy sont extrêmement remarquables comme art, cyniques comme résultat religieux. Georges est un Monsieur malfaisant qui n'aime que lui et il est irrévocablement un médiocre car, chose abominable, il rit, non, il « *rigole* » de toutes les choses niaises qui devraient le faire pleurer. On ne saurait croire combien ce rire innocent et fade est atroce tout le long de ce livre. Nous aimons Durtal pour ce qu'il contient d'art et de tristesses, mais ce Georges ne contient que du vent, comme les démons très inférieurs. L'œuvre elle-même est loin d'être médiocre. C'est, de plus, un roman *sans femme* et il repose, je vous assure. Cependant, si vraiment Dieu est pris par les croyants pour une pension de famille où l'on peut être mieux qu'au sein de sa famille réelle... je me demande de quelle tête *Il* voit venir ses petits enfants ! Pauvre bon Dieu, va !

Cœurs en détresse, par Gabriel Mourey. Jolie nouvelle. Un homme se console d'un amour perdu dans une liaison quelconque et il y retrouve l'Amour qu'il perd, cette fois, au fond de la Mort. Gabriel Mourey est un poète et son style s'en ressent, vous fait glisser agréablement sur ce qu'une histoire d'amour peut avoir de banal.

Celles qui passent, par Jean Ajalbert. De très charmants tableaux peints de souvenirs, mais avec tout l'art de la limite. Jean Ajalbert s'est défait, dans ce livre, j'allais dire : *cet album*, de son ton un peu froid de réaliste, jadis ardent admirateur de Zola. Il est plus lui, plus fantaisiste et avec on ne sait quel ton de tendresse jusqu'ici ignoré. (Le bonheur ferait-il des miracles en art ?) Cet Ajalbert-là est le bon parce que c'est enfin l'original. *Le Château-là-Haut* est une excellente page et bien dure, malgré certaines grâces. Et puis *l'hôtel le Hir* nous rappelle des choses de : *En Amour*, un livre très remarquable, mais je garde ma préférence pour la

Carmarosta que, par coquetterie, on a placée en vedette dans *Celles qui passent.*

Encore des nouvelles, par Paul Georges. Sous ce modeste titre, une série d'histoires bien écrites, *possibles* et assez singulières pour plaire au lecteur sans parti pris. Il y a une *drôle de Noce* qui est très amusante mais point grotesque. Et puis le *Saule*, une chose arrivée dans mon pays, n'en déplaise à l'auteur qui a cru bien certainement l'inventer

RACHILDE.

SCIENCE SOCIALE

Emile Faguet : *Politiques et moralistes*, 1re série, Lecène et Oudin, 1891. 2e série, Soc. Franç. d'Imprimerie et Librairie, 1898. 3 fr, 50.— P. Lacombe : *De l'Histoire considérée comme science*, 1894, Hachette, 7,50. — *Introduction à l'histoire littéraire*, id. 1898. — Jacquinot : *Des problèmes de la vie et de la mort et de quelques questions sociales qui s'y rattachent*, Perrin, 1898.

M. Emile Faguet avait déjà donné, en 1891, une première série de **Politiques et moralistes du XIXe siècle** consacrée à Joseph de Maistre, Bonald, Mme de Staël, Benjamin Constant, Royer Collard et Guizot. Dans une seconde série, où se trouvent Saint-Simon, Fourrier, Lamennais, Ballanche, Quinet, V. Cousin et Comte, l'éminent critique a voulu, dit-il, « grouper les esprits beaucoup plus hardis, beaucoup plus généreux, qui, allant beaucoup plus au fond des choses, ont eu cette idée que l'expansion de l'Individualisme avait pour cause la disparition du pouvoir spirituel, et qu'il fallait soit en restaurer un, soit en créer un nouveau ».

A cette vue générale on ne peut s'empêcher de faire tout d'abord une objection. La nécessité de rétablir un pouvoir spirituel avait été tout aussi bien sentie par les autres penseurs, ceux de la « première série », soit qu'avec Maistre et Bonald ils s'attachassent au catholicisme, soit qu'avec les autres ils crussent le protestantisme meilleur. Le jugement de M. Faguet revient donc à dire qu'il est plus hardi et plus généreux de fonder un pouvoir spirituel nouveau que d'en restaurer un ancien. Ceci peut fort bien se soutenir quand le nouveau est viable ; mais où la difficulté commence, c'est quand il ne l'est pas, car alors il devient incontestablement plus sage de préférer une religion vivante quoique vétuste à une secte jeune mais déjà mourante, et tel est bien le cas, si je ne m'abuse, du saint simonisme, du fouriérisme, de l'éclectisme et même de la religion positiviste. Ceux qui, en ce cas, aiment mieux donner une vie nouvelle au vieux corps catholique ou protestant me semblent sinon plus hardis (et qui

sait?) ou plus généreux (et encore pourquoi pas?) du moins, et certainement, plus profonds, plus sérieux et plus pratiques que les autres ; quand on fonde une religion nouvelle, il faut réussir; en ceci, comme en d'autres choses, le succès seul absout.

En outre, et sans nier l'importance de la raison en matière sociale, on doit se rappeler que, en cette matière, la sensibilité et la volonté jouent un rôle plus important encore, et que l'instauration d'un pouvoir spirituel est moins essentielle à une société que l'aménagement d'une source d'énergie ou d'un foyer de concorde. Ces trois forces, amour, volonté et intelligence, sont, sans doute, également légitimes ; l'individu ne peut pas plus se passer de raisonner que la société de commander, mais il faut bien reconnaître qu'au point de vue du groupe, si l'amour est la force convergente, la raison est la force divergente. De là, d'ailleurs, les précautions prises contre celle-ci par tous les organisateurs sociaux ou religieux, et leur effort d'instaurer toujours un pouvoir spirituel pour remédier à ces divergences.

Il est vrai qu'à lui seul ce travail négatif serait insuffisant ; les grandes et bonnes organisations sociales ont cherché à bâtir « au positif » en développant l'énergie et la concorde. Ce qui explique l'infériorité sociale de l'espèce catholique aujourd'hui par rapport à l'espèce protestante dans le règne chrétien, c'est que l'Eglise, en se préoccupant trop de supprimer les dissentiments rationnels, a affaibli les énergies morales et laissé tomber les concordes synergiques; en laissant ces divergences se neutraliser l'une l'autre dans le libre examen, le protestantisme est arrivé en fait au même résultat dans le domaine intellectuel, et à des résultats bien supérieurs dans le domaine volontaire. Or, ce que je dis de l'Eglise, je pourrais *a fortiori* le dire du saint simonisme et des autres doctrines qu'étudie M. Faguet; toutes se préoccupent de prévenir les divergences de raisonnement, aucune ne se préoccupe de surexciter les énergies profondes des consciences, ou d'embraser les flammes brûlantes des cœurs.

D'ailleurs et d'une façon générale, M. Faguet me semble avoir une trop grande tendance à ne considérer les religions en général, et la nôtre en particulier, que par la façade intellectuelle (1). Pour lui, toute religion est « l'explication des choses par le surnaturel ». Mais non, la religion est seule-

(1) Comme 99 penseurs sur 100 en vérité. Nous sommes tous intoxiqués par l'intellectualisme. Qu'on lise dans le dernier numéro de la *Revue philosophique* un article de M. Dugas sur la dissolution de la foi, et mieux encore un article de Mlle Bos sur la portée sociale de la croyance : en dépit du point de vue sociologique qui aurait dû la mettre en garde, cette autrice écrit par exemple : « C'est pourquoi une société de saints, c'est-à-dire d'êtres n'ayant plus à s'efforcer,

ment, et sur ce point-là, la croyance à un surnaturel, ce qui n'est pas la même chose ; de même si « toute science est exclusive du surnaturel dans ses recherches », cela laisse de côté l'inconnaissable, où la science ne peut porter ses recherches et qui est le domaine de la religion ; physique en deçà, métaphysique au delà. En outre, cette question du surnaturel, de l'explication du Cosmos par le Théos n'est qu'une partie de la religion ; celle-ci n'est pas seulement une satisfaction de l'intelligence, elle est encore, et surtout, une satisfaction de la sensibilité et de la volonté ; comprendre n'est un besoin que pour quelques purs cérébraux ; mais aimer et agir sont des besoins absolus pour toute l'humanité ; or, la religion satisfait ces besoins par l'impératif de ses préceptes et par l'attractif de son ou ses fondateurs. Ce qui importe, notamment, dans le christianisme, c'est moins le *corpus theologicum* que, d'une part, la figure de Jésus-Christ et, d'autre part, la triple vertu de conduite : foi, espérance, charité.

Or, ces deux choses, ni le saint simonisme, ni aucune des autres sectes en question ne peut l'offrir. La religion positiviste a bien essayé de combler cette double lacune ; d'une part elle a peuplé son calendrier de grands hommes, mais au point de vue attractif, le plus grand savant ou le plus sublime artiste ne vaut pas le plus petit héros ou saint, lequel se rattache toujours, en outre, à l'archi-héros qu'est Jésus-Christ ; d'autre part, elle a érigé en précepte souverain de conduite la formule liberté, égalité, fraternité, mais de ces trois termes, l'un n'est que le déguisement d'une des vertus théologales, et quant aux autres, ce ne sont point des biens par eux-mêmes, mais des conditions, point nécessaires d'ailleurs, seulement normales, de la manifestation de ce bien social, tandis que sans foi ou sans espérance une société ne saurait vivre.

On voit que le jugement de M. Faguet est excessif. Qu'en matière intellectuelle pure, le penseur qui se crée une conception nouvelle du monde soit supérieur à celui qui adopte une conception déjà exprimée, je le veux bien, et encore il y aurait fort à dire ; mais en matière esthétique déjà il importe moins de faire neuf, bizarre, que de faire personnel, et en matière éthique-sociale, il importe avant tout de faire intense et bon. Donc, conclusion de tout ceci : il n'y a aucune infériorité à se rallier à une religion ancienne au lieu

chez qui la croyance serait immobilisée, manquerait de force de cohésion. » Mais le saint n'est pas un intellectuel, c'est un affectueux, et c'est dans une société d'hyper-amoureux que la cohésion serait la plus forte ! Et d'ailleurs, qui sait si la croyance ne résulte pas toujours de l'amour ? Gardons-nous ici d'être dupe de cette grande mystificatrice, la raison humaine !

d'en combiner une nouvelle, et il y a même là supériorité de sagesse, de modestie, de clairvoyance et de sincère amour du bonheur social.

Ceci d'ailleurs n'est que pour rectifier une vue d'ensemble de M. Faguet, et non pour rabaisser le très grand mérite de ses études. Toutes sont remarquables, et quelques-unes, celles sur Maistre et Comte (1), notamment, sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Partout abondent les vues profondes ou suggestives. Que de réflexions éveillent, par exemple, les fragments qu'il cite d'Edgard Quinet! Voilà une âme belle et noble, toujours hantée de préoccupations hautes et secouée de frissons d'horreur au récit des hécatombes terroristes, eh bien, la haine du catholicisme est si intense dans cette âme qu'elle lui arrache cet aveu monstrueux que cette Terreur, cette frénésie de guillotinades, aurait été excellente si elle s'était exercée au nom du protestantisme et avait eu pour but de faire passer la France du papisme à la religion reformée! En un siècle où nos frères séparés ont tellement jonglé du cadavre et joué de la Saint-Barthélemy, il serait peut-être bon de les faire se rappeler que dans aucun penseur catholique, surtout de la gravité d'Edgar Quinet, on ne trouverait un tel exemple de férocité folle et de fanatisme incompréhensible.

§

M. Lacombe, qui vient de publier une *Introduction à l'histoire littérair e*, avait déjà donné, il y a quelques années, un gros volume, dont son nouveau est la suite, sur **l'Histoire considérée comme science.**

La constitution de l'histoire en science, même en science exacte, a toujours tourmenté beaucoup d'esprits, et ceci se comprend. Si l'*a* plus *b* s'appliquait aux âmes comme aux quantités, que tout deviendrait simple! On résoudrait la politique par la règle de trois, on purifierait la religion par l'évanouissement des dénominateurs et on réaliserait l'art par l'extraction d'une racine cubique. A défaut d'explication mathématique, beaucoup ont essayé de la justification logique,

(1) A propos de Comte, M. Faguet qualifie la religion positiviste de « seule vraiment nouvelle et inédite depuis Jésus-Christ et avant subsisté jusqu'à aujourd'hui ». J'ai dit pourquoi je ne considérais pas le positivisme, en dépit de ses prétentions, comme une religion véritable. La phrase de M. Faguet me semblerait s'appliquer bien mieux au mormonisme qui est, lui, une vraie religion nouvelle, aussi différente du judaïsme, de l'islamisme ou du christianisme que chacune de ces religions l'est des autres, et qui subsiste alors que le positivisme est vraiment réduit à quelques groupes insignifiants.

et comme il s'agissait d'expliquer après coup, le procédé, fortement ou subtilement employé, a pu faire illusion. Pour Montesquieu, par exemple, la grandeur de Rome résulte de conditions si générales, si profondes, qu'elle ne pouvait pas ne pas se produire. De même pour Taine, toute la supériorité anglaise tient à quelques caractères du sol et du sous-sol. Par contre, d'autres penseurs se sont plu à mettre en lumière le contingent, le grain de sable de Cromwell et le nez de Cléopâtre ; élève en ceci de Pascal, Voltaire en son *Essai sur les mœurs* ramène tout à l'accidentel.

M. Lacombe a eu l'ambition de mettre d'accord les deux tendances, ou du moins de faire la part à chacune; il a distingué les événements des institutions et a réservé à ceux-ci les explications dites scientifiques, par causes logiques, pour laisser à ceux-là les causes accidentelles, génies des hommes ou hasards des choses. A cette idée générale, l'auteur en ajoute d'autres, une théorie de l'urgence, par exemple: l'humanité cherchant à satisfaire ses besoins dans leur ordre de nécessité, avant tout l'alimentation, puis le besoin économique (maison, vêtement), puis le besoin honorifique, puis le besoin génésique ; une théorie du contingent historique et de la légimité des hypothèses uchroniques; une conception du progrès ou des divers progrès ; des jugements sur l'hérédité et la race, etc.

Toutes ces questions sont du plus haut intérêt et le gros livre de M. Lacombe se lit comme un roman ; il est d'ailleurs l'œuvre d'un esprit avisé, renseigné et personnel, et ce n'est pas là dire peu ; d'autant que si j'en juge par son titre d'Inspecteur général des Archives, M. Lacombe doit être d'un certain âge, et qu'il y a toujours du mérite à ne pas suivre la mode intellectuelle de son temps, pour lui, par exemple, à négliger l'appareil d'érudition, l'amas de notes et de renvois qu'avait mis à la mode Taine, pour s'en tenir aux exposés clairs et dégagés, comme les aimait la génération précédente, celle de Tocqueville. Mais malgré tout, le jugement de M. Lacombe manque de vigueur, il est ondoyant et fugace, tour à tour déterministe contre les contingents et contingent contre les déterministes ; lui-même réclame sa place entre les deux théories, plus près seulement de la dernière, et pourtant c'est l'autre, la contingente, qu'il semble caresser avec plus de plaisir.

Aussi est-on un peu désorienté en finissant son livre; on a lu quantité de choses intéressantes, mais inconsistantes; on pense avec l'auteur que Taine et tous les esprits de sa trempe « abordaient les problèmes historiques avec des conceptions d'une simplicité effrayante », et on arrive à regretter cette simplicité et cette sérénité d'abord ; l'ondoiement rejaillit

même sur les idées de M. Lacombe ; cette distinction entre les événements et les institutions est-elle si fondée que cela? les batailles sont le domaine de S. M. le hasard. mais le hasard lui-même a ses lois ; on calcule les chances d'un jeu, celui du baccarat comme celui de la guerre, Annibal et Napoléon ont fini par être vaincus; et d'autre part quelle est l'institution, même la plus durable, la plus traditionnelle qui ne se rattache pas à un contingent quelconque ? le christianisme existerait-il sans Jésus-Christ, ou serait-il lui-même si Jésus-Christ avait parlé ou agi autrement, si seulement les évangélistes, au lieu de noter tous les épisodes de sa vie, avaient fait un choix et ne nous avaient légué, suivant leur propre goût possible, soit que les exemples de douceur et d'humilité, soit que les cas de colère et de violence, ou même si, au lieu de mourir crucifié, Jésus était mort décapité comme Jean-Baptiste ou pendu comme Judas, par le poison comme Socrate ou de vieillesse comme Mahomet ?

Et si on a envie parfois d'être plus hypothétique encore que M. Lacombe, comme on est tenté, par contre, d'être d'autres fois plus déterministe ! Qu'on aît abusé du « génie de la race», soit ; le génie sculptural grec, par exemple, a dormi pendant des milliers d'années et après quelques générations d'éclat s'est rendormi pour toujours sans même reparaître à l'époque byzantine où se réveillait pourtant le génie architectural et décoratif de ce peuple merveilleux. Mais ce génie n'en a pas moins existé, pendant ces quelques générations, et ceci suffit pour qu'on ait le droit d'en parler, et de ne pas parler de tel ou tel autre. Quand il y aura des Regulus de race chinoise ou des Newtons de race nègre, nous aurons aussi le droit de parler du génie chinois ou nègre, mais pas avant.

Même observation pour sa loi de l'urgence. On ne nie pas qu'il faille vivre avant de philosopher, mais la question est de savoir pourquoi certaines sociétés ne cherchent qu'à vivre, et pourquoi même elles y parviennent de façons si différentes. C'est ici qu'interviennent les causes psychiques dont M. Lacombe fait si bon marché ; le nègre a les mêmes besoins et dans le même ordre d'urgence que l'européen ; s'il les a satisfaits autrement, n'est-ce pas que son développement cérébromoral ne le lui a pas permis mieux? mais alors c'est ce développement qui importe, et non le besoin lui-même. Or l'auteur néglige toujours trop le point de vue subjectif; une natalité abondante, dit-il, ne prouve pas qu'un peuple soit heureux, si ce peuple est mal nourri, pauvre, écrasé de labeurs ; je le veux bien, mais pourtant si ce peuple a beaucoup d'enfants, c'est qu'il a une conception de la vie confiante et optimiste, donc qu'il est heureux.

On voit qu'on causerait sans fin avec M. Lacombe, mais il faut s'arrêter ; nous ne sommes pas ici pour nous amuser ! Ce que j'ai dit est d'ailleurs suffisant pour donner une idée du premier livre de M. Lacombe, de son fort et de son faible, et aussi de son second dont je n'ai pas parlé encore, et qui aurait pourtant mieux intéressé peut-être les lecteurs du *Mercure*, l'**Introduction à l'histoire littéraire**. J'y aurais montré les mêmes qualités personnelles et judicieuses (1) et aussi les mêmes défauts, ondoyance, manque de vigueur, difficulté, en terminant le livre, de savoir au juste ce qu'a voulu l'auteur, mais pourquoi faire de ceci un reproche ? on peut se promener pour le plaisir de se promener, et tout essayiste est un peu fils de Montaigne. Peut-être d'ailleurs aurai-je l'occasion de revenir un jour sur ce livre, les réflexions de M. Lacombe sont une riche mine à chroniques.

§

En un volume petit mais substantiel, M. Jacquinet a traité des **Problèmes de la vie et de la mort, et de quelques questions sociales qui s'y attachent**. C'est laisser voir que le lien du livre est un peu lâche, et que l'ensemble est fait d'articles détachés, mais le ton général a de l'unité ; M. Jacquinet est un penseur sincère, sérieux, digne d'être lu, et son livre est bien celui que tout homme qui pense devrait écrire, au moins pour lui, une esquisse de sa façon de comprendre la destinée humaine.

HENRI MAZEL.

SCIENCES

A. Charrin : *Les dépenses naturelles de l'organisme.* — Crendiropoulos ; Bang : *Le soleil et les corps vivants.* — Sikorski, (Michel Delmès trad.) : *Les emmurés de Ternovo.*

« Un être vivant est comme un appareil mécanique construit de façon à fournir une carrière déterminée ; si les agents nuisibles, capables d'agir avec une énergie excessive, ne l'atteignent pas, on ne voit survenir aucune altération ; la fin est le résultat de l'usure qui accompagne fatalement une mise en jeu longtemps prolongée. Quand, chemin faisant, cet être se heurte à des obstacles de moyenne intensité, il les surmonte grâce aux éléments de résistance dont il dispose. »

(1) A ce propos, et on pourrait étendre ce que je vais dire à tous les ouvrages fertiles en notations ingénieuses de détails, pourquoi les auteurs ne font-ils pas suivre leurs livres d'un index alphabétique suffisamment détaillé ? Il faut relire le livre pour retrouver une ligne ; autant chercher une aiguille dans une meule.

Telle est, très simplement, l'heureuse formule dans laquelle M. Charrin nous dépeint la vie, tranquille évolution aboutissant à la fatigue, puis à l'immobilité (apparente tout au moins), quand rien d'anormal ne surgit sur sa route, —ou combat d'autant moins acharné et d'autant moins long que les assaillants sont plus nombreux, plus pressants, plus tenaces, et que la résistance est plus faible et plus tôt vaincue.

Mais cette résistance, quelle est-elle? Ne réside-t-elle pas surtout dans cette protection artificielle, dans ce travail de défense que la science a lentement élevé autour de la vie humaine? La nature y a-t-elle pourvu peu ou prou ?

Cette question, M. Charrin se l'est posée, et c'est pour y répondre qu'il a commencé, continué et terminé la série de leçons au Collège de France qu'il vient de réunir en volume.

Que peut-il donc advenir à l'organisme contre quoi il soit obligé de se défendre? Ce sont tout d'abord ces processus insolites, complètement étrangers à l'organisme, à son anatomie comme à sa physiologie, qui provoquent toute une catégorie de dystrophies élémentaire autonomes, de lésions localisées des tissus, déchirures, ruptures, fractures. « Ces lésions, au fond, relèvent habituellement de la mise en jeu de causes dont l'énergie est sans proportion avec la résistance : ce sont de vraies anomalies. » Mais contre les dangers venant de l'extérieur, si l'homme n'a pas les carapaces, les cuirasses des Mollusques, des Crustacés, s'il n'a pas à sa disposition le liquide noir des Céphalopodes, des Poulpes, des Seiches, s'il ne peut user de l'homochromie, du miniétisme, de l'autotomie, des aiguillons des insectes, des décharges électriques des Torpilles, des venins des serpents, — il est admirablement servi par la délicatesse de ses sens. Si l'intelligence lui permet de prévoir le danger, les sens sont autant de barrières dressées contre ce danger qui s'avance. Quel désastre quand l'un d'eux vient à manquer! La sensibilité disparue, « le syringomyélique s'appuie sur des plaques brûlantes, détériorant ainsi par la chaleur les couches cutanées ; l'anesthésie de la conjonctive, celle de la muqueuse pharyngée, chez le paralytique général, laisse le globe oculaire ou la trachée à la merci des corps étrangers ». Ce corps étranger a-t-il franchi les obstacles que lui oppose la peau : son enduit sébacé, la secrétion de la sueur, la présence des acides gras, et a-t-il pénétré dans les tissus ? immédiatement des réactions inflammatoires se produisent qui le circonscrivent et « sont capables de le faire disparaître molécule à molécule et de provoquer son élimination à la suite d'une suppuration plus ou moins étendue..... » En somme le danger extérieur est là, à proximité, mais il ne s'introduit qu'à

l'instant où fléchit la vigilance de l'organisme, à l'heure où l'une des défenses qui le protègent contre les agents physiques, chimiques, infectieux se laissent mettre en défaut.

Si laissant de côté, momentanément, ces attaques extérieures, ces invasions insolites, nous pénétrons dans l'intimité du fonctionnement organique pour y surprendre le secret des états pathologiques, nous constatons tout d'abord que ce caractère pathologique est bien difficile à définir. « L'état normal de l'économie n'est pas cristallisé dans un moule étroit; il se meut entre des limites, au delà et en deçà desquelles il fait place à l'état pathologique ; ce n'est même pas toujours aisé de fixer le point où finit le premier, où commence le second... » Où commencent véritablement l'hypo et l'hyperesthésie?

Toutefois le plus fréquemment, le mal apparaît comme la conséquence d'un fonctionnement qui n'a d'insolite que d'avoir été poussé à l'excès, comme le résultat soit d'une dérogation aux conventions habituelles, soit de la diminution ou de la suppression des agents protecteurs... « Rétrécissez les urétères, activez les fermentations digestives, pratiquez la délicate opération de l'abouchement de la veine porte dans la veine cave, vernissez la peau, etc..., vous ne tarderez pas à constater qu'en modifiant le jeu de la cellule, tant au point de vue de l'élimination qu'à celui des métamorphoses ou de la production des poisons, vous avez touché aux défenses: pourtant vous vous êtes bornés à restreindre ou à accentuer des processus physiologiques, sauvegarde de l'organisme, à rendre mal aisé en particulier le troisième stade des mutations nutritives, le stade de l'expulsion. »

Modifier le jeu de la cellule... tout est là, car c'est en elle que réside l'intime et la suprême fonction, fonction de vie et fonction de défense: cellule thyroïdienne nous préservant de la décrépitude, du myxœdème, — cellule nerveuse nous donnant le reflexe protecteur... même celui qui, en *arrêtant le cœur* au cours d'une hémorrhagie, s'oppose à la mort!

C'est dans sa lutte contre l'infection — épisode par où je veux finir — qu'est héroïque le jeu de la cellule !

La bactérie vient de l'eau, de l'air, du sol, elle s'installe sur la surface cutanée ou muqueuse, mais a déjà subi, toutefois, l'action atténuante de la lumière, de la sécheresse, de l'oxygène, de la température. Elle rencontre l'épiderme, l'épithélium, les enduits sébacés ou muqueux, des membranes résistantes et leurs sécrétions toxiques. Ces obstacles franchis, la bactérie se heurte à l'oxygène, l'acide carbonique, la concurrence vitale dans le canal intestinal, toutes les sécrétions des glandes annexes. A-t-elle, malgré tout, trompé la vigilance de la cellule, elle trouve le phagocyte prêt à l'englo-

ber, la digérer, les humeurs bactéricides mortelles pour elle, les productions auto-toxiques, réactions admirables de l'organisme réduit à ses dernières armes, qui sont la mort certaine pour le parasite envahisseur. « Il peut arriver que terrassé par l'attaque, l'être contaminé ne puisse réagir suffisamment pour fabriquer ce produit salutaire en quantité ou en qualité voulue. En présence de telles défaillances, on oblige un animal en parfaite santé à engendrer, sous l'action des injections de cultures stérilisées, ces précieux composés : on saura, le moment venu, les puiser dans son sang pour les introduire dans l'organisme en souffrance qui n'a pas eu le temps de les fabriquer. » C'est la sérothérapie.

Tels sont, en quelques mots, le motif et l'idée du livre de M. Charrin. Il l'a fort bien conduit, mais je lui sais gré, surtout, de l'avoir écrit dès maintenant, car il fixe un point d'une science qui évolue en ces jours avec une effrayante rapidité. Il est bon de planter sur la route, de place en place, des jalons portant une inscription claire, qu'on puisse voir de loin et sur lesquels on puisse toujours se rabattre si l'on se surprend à aller, en avant, trop vite, trop loin. A ce point de vue ce livre intéresse tout le monde, je parle de tous ceux qui ont souci de la marche des idées quel que soit leur objet. Peut-être dira-t-on qu'il est écrit en un langage un peu spécial : même ainsi il reste clair, et puis, vraiment, nous sommes arrivés à une époque où il ne sied plus de ne pas comprendre le petit nombre de dialectes — en somme peu différents les uns des autres — dont se sert une même langue pour répondre aux multiples curiosités de l'esprit.

§

Déjà incité, encouragé, mis sur la voie par de nombreux travaux tant en France qu'à l'étranger, M. Milton Crendiropoulos vient de se livrer dans l'île de Camaran à de jolies expériences sur l'action tutélaire du soleil à l'égard de notre organisme et vis-à-vis des êtres infiniment petits et infiniment malfaisants qui l'environnent. Tout à l'heure, parlant de l'admirable puissance défensive de nos retranchements cellulaires, j'ai montré la mort infaillible du microbe abordant une économie sans points faibles ; mais avant même d'avoir pénétré jusque là, le microbe a rencontré dans la nature enveloppante des ennemis redoutables, et parmi eux, le plus puissant est le soleil.

M. Crendiropoulos vient de le prouver d'une façon élégante en étudiant comparativement la teneur en microbes d'un même terrain pendant les heures de jour et pendant les

heures de nuit, ou bien de deux terrains différents dont l'un était exposé presque constamment au soleil et dont l'autre restait presque constamment à l'ombre, en tenant grand compte, dans l'un et l'autre cas, de l'influence de l'humidité et de l'action du vent. Puis, mettant en deux vases différents, l'un noirci l'autre resté clair, un peu de même échantillon de sable, il a dissocié l'action de la lumière de l'action de la chaleur. De toutes ces expériences il appert incontestablement que le « soleil est le seul agent sérieux de destruction, le seul antiseptique réel que la nature met en œuvre : sa lumière, sa chaleur, les oxydations qu'il provoque, les réducteurs qu'il aide à s'accomplir, sont autant d'armes puissantes dont il dispose ». La destruction des germes est proportionnelle à l'intensité de la lumière, puis à l'intensité de la chaleur ; la chaleur humide détruit moins de microbes que la chaleur tiède : c'est qu'en effet, l'humidité est le principal antagoniste du soleil, c'est elle qui régit la teneur en microbes de la surface du sol, c'est par elle que ceux-ci se multiplient et prolifèrent.

Cette influence de la lumière sur les corps vivants élémentaires et composés est bien intéressante à suivre : sa recherche d'ailleurs n'est pas nouvelle, et, notamment en ce qui concerne les plantes, le terrain fut maintes fois exploré.

Pour les organismes animaux, le fait est plus récent. Il y a trente ans, Auerlich, puis Engelman montrèrent que le protoplasma se contracte à la lumière ; puis P. Bert, Graber, Dubois montrent que des animaux aveuglés ou sans yeux se comportent autrement dans la lumière que dans l'obscurité ; Moleschott, Pott, Chassanowitch prouvent que la production d'acide carbonique chez les grenouilles s'augmente avec la lumière à laquelle elles sont exposées. Finsen s'est surtout occupé de la question. Il trouve d'abord que les embryons de salamandre, dans une phase d'évolution où ils n'ont pas encore quitté l'œuf, font des mouvements sous l'influence de la lumière, mouvements bien plus fréquents dans la lumière bleue ou violette, c'est-à-dire sous les rayons chimiques ; puis il montre que sous l'influence de la lumière — celle de la chaleur étant écartée — les globules rouges du sang deviennent sphériques, puis se rapetissent, puis s'émiettent en formant du pigment. Et, chose digne de remarque, ainsi que vient de le répéter Bang après Finsen, « le teint basané qui se forme si promptement quand nous nous exposons aux rayons solaires, est justement le moyen de défense de notre organisme contre la force chimique de la lumière, qui sans cela pourrait détruire les globules rouges de notre sang ; les globules qui sont détruits par la lumière forment le

pigment qui empêche la destruction des autres globules ».

Se limitant à un point de vue plus spécial, Charcot, en 1859, avait déjà pressenti l'action nocive des rayons chimiques sur la peau : Vidmarn le prouva plus tard, et Gintrax, Vedding, Unna et enfin Finsen vinrent démontrer le fait d'une façon absolue dans une jolie série d'expériences que je conterai peut-être quelque jour.

Ce qui démontre péremptoirement l'action de la lumière, et surtout des rayons chimiques, sur les corps vivants, c'est la récente innovation de Finsen qui, mettant à profit leur pouvoir bactéricide, vient d'aborder avec succès le traitement des tuberculoses cutanées à l'aide d'un appareil qui, excluant les rayons jaunes, rouges et ultra-rouges, peut concentrer les rayons violets et ultra-violets. Je n'entrerai pas dans le détail de cet appareil destiné à utiliser soit la lumière solaire, soit la lumière voltaïque ; j'ai voulu seulement noter ce fait qui ouvre un chemin tout nouveau et nous réserve un surprenant inconnu. En tout cas, une première application pratique est déjà réalisée : il vient d'être fondé à Copenhague un « Institut de lumière » subventionné par l'Etat.

§

Au début de l'an dernier, les journaux russes s'émurent d'un fait sensationnel qui bouleversait le bourg de Ternovo dans la Russie méridionale. On venait d'y découvrir plusieurs groupes de cadavres ensevelis de façon bizarre et une enquête apprenait rapidement que ces gens s'étaient fait, soit enterrer, soit emmurer vivants : on avait même arrêté le seul survivant de cette étrange aventure, celui qui avait scellé la dernière pierre et jeté la dernière pelletée. Un professeur de psychiatrie, M. Sikorski, fut désigné pour examiner ce Kovalev dont la raison paraissait fort endommagée ; il se laissa prendre par la presse de son pays quelques interviews que la presse européenne reproduisit, mais ce n'est que tout récemment, ces jours-ci, que M. Sikorski a publié l'exposé complet de son enquête que M. Michel Delines reproduit en partie dans la *Revue Scientifique*.

Voici en quelques lignes les faits. Dans une ferme appartenant à la famille Kovalev, vivaient pêle-mêle, sans rapport avec le monde, comme cloîtrés, des hommes, des femmes et des enfants appartenant à la secte des vieux croyants. Parmi eux une femme, Vitalia, avait fini par prendre une autorité devant laquelle tout le monde se courba. Dans ce milieu, où aucun bruit du dehors n'entrait, où l'idée religieuse accaparant tous les instants finissait par provoquer une exaltation

croissante, Vitalia, qui était une énergie, résuma bientôt en elle les volontés de ces êtres absorbés dans leur foi. Vers la fin de 1896, le gouvernement russe procéda au recensement de la population ; quand cette nouvelle arriva au *Khoutor* des Kovalev, cela produisit sur ces déséquilibrés une impression foudroyante : ils y virent le signe des persécutions naissantes, le commencement de la désignation des victimes : ils résolurent de mourir. La communauté se répartit en quatre groupes destinés à se sacrifier successivement. Le 23 décembre, tout le monde descendit dans une cave et on creusa une tombe dans laquelle neuf victimes se logèrent, puis Kovalev mura la tombe et tous s'enfuirent. Quatre jours plus tard, un nouveau groupe de six, convaincus par Vitalia, se laissèrent emmurer : puis quatre autres furent enterrés vivants, enfin, le dernier groupe avec Vitalia se fit emmurer par Kovalev qui était toujours l'ouvrier de la sinistre besogne, et avait promis de mourir à son tour... mais la tragique histoire s'apprit et Kovalev fut arrêté.

En somme cette *observation* de M. Sikorski qu'il faudrait lire en son entier et dans le texte, le moindre détail dans une étude de ce genre pouvant éclairer tel type psychologique qu'une simple omission laisse dans l'obscurité, n'est pas un fait isolé dans l'histoire du peuple russe ; elle n'est même pas une anomalie dans la psycho-pathologie occidentale : ce n'est que par le nombre de victimes, les actes successifs du drame qu'elle diffère de nos suicides collectifs dont elle garde d'ailleurs tous les caractères, et l'impression première d'étonnement une fois dissipée, elle ne vient en rien à l'encontre de ce que nous savons sur ce point, et n'y ajoute même aucun fait nouveau. Ici et là, c'est toujours l'*incube* et le *succube*, la volonté agissante et l'obéissance aveugle, l'incube pouvant échapper quelquefois à la mort comme il faillit arriver à Vitalia.

Comme souvent, le Khoutor des Kovalev était peuplé d'êtres à la mentalité propice à de telles aventures, terrains s'offrant à tout ce qu'on voulait y semer, minus habens, déséquilibrés, fanatiques, hystériques, dégénérés ; assurément l'atmosphère était particulièrement favorable, chacun agissant sur son voisin et l'exaltation croissant commme en vase clos, mais ces conditions ne sont même pas nécessaires : combien de fois ont-elles manqué depuis l'épidémie des femmes de Milet jusqu'à celle des officiers de Malte ? Et puis la contagion du martyre est si puissante ! Lombroso rappelle que Renan attribuait précisément les progrès rapides du christianisme à une véritable passion chez ses prosélytes !

Je relisais ces jours-ci le travail publié par M. Moreau de Tours sur la *Contagion du Suicide* en 1875, alors que le sujet

était loin d'être fouillé comme aujourd'hui, et j'y ai trouvé ces lignes absolument exactes sur les causes subjectives du suicide collectif : « Les causes subjectives sont constituées par un état nerveux dans lequel une idée déraisonnable, c'est-à-dire qui n'a aucune raison d'être, s'implante, se fixe dans le cerveau avec la plus grande facilité, par le seul fait d'une sorte d'éréthisme, d'excitation nerveuse, qui, à un moment donné, sous l'influence d'une impression plus ou moins vive, obscurcit la conscience, anéantit le *self power*, le libre arbitre, la volonté, et place l'homme dans un état de pur automatisme identique à celui dans lequel le plonge l'état de rêve, de délire aigu, de somnambulisme... » Et depuis ce travail, des légions de faits, recherches rétrospectives aux incidents quotidiens, sont venus apporter leur appui à ces idées d'exacte observation : point n'est besoin de rappeler ici les travaux d'Aubry, de Sighèle, de Proal et de tant d'autres.

Intéressant au point de vue du dramatique de l'action, l'épisode de Ternovo n'apporte rien de nouveau au bagage actuel de la psycho-pathologie. Quand on sait que des enfants, pour un simple ennui d'école, peuvent prendre en commun la résolution de se brûler la cervelle à tour de rôle (Aubry), on ne s'étonnera pas que des fanatiques chaque jour suggestionnés ne craignent pas d'affronter la mort ensemble; — quand on sait qu'un homme arrive à être à ce point *absorbé* par le désir de mourir qu'il peut se scier le cou avec un débris d'assiette sans accuser la moindre souffrance (Moreau de Tours), on ne s'étonnera plus de voir des gens s'ensevelir vivants et braver ainsi la longue agonie.

ALBERT PRIEUR.

VOYAGES, ARCHEOLOGIE

H. Turot : *L'Insurrection crétoise et la Guerre gréco-turque*, Hachette, 4 fr. — P de Lauribar : *Douze ans en Abyssinie*, Flammarion, 3,50. — Ch. Castellani : *Vers le Nil français avec la Mission Marchand*, Flammarion, 10 fr. — *La France de Demain*, Revue Mensuelle, 1,35. — Memento.

Le livre de M. Turot sur l'**Insurrection crétoise et la Guerre gréco-turque** n'est encore que du reportage; mais justement nous y trouvons le récit d'un témoin, une narration simple, faite par un homme dont la bonne habitude de journaliste est, d'abord, de se fourrer partout. Correspondant de l'*Éclair*, je crois, M. Turot fut envoyé en Crète dès le début de l'insurrection et suivit ensuite la campagne; il donne ce qu'il a vu et noté; et aussi bien la pitoyable aventure des Grecs aux fanfaronnades extravagantes, la déconfiture de

leur armée sans chefs ni organisation véritable se passent déjà de commentaires. — Il faut voir le détail, toutefois ; — et c'est les bavardages et provocations de *l'Ethniki hetairia*, devant révolutionner la Macédoine et l'Epire, les îles de l'Archipel, Salonique, Smyrne et même Constantinople où 80.000 Grecs armés de fusils Gras étaient prêts à marcher sur Yildiz-Kiosk et à faire prisonnier le sultan (1) ; et c'est la flotte, au mouillage de Chalcis, dont on annonce de temps à autre le départ « pour une destination inconnue », et qui ne part jamais, qui ne possède que des torpilles dépourvues d'amorces ; et c'est la stratégie du diadoque, — *deus ex machina* dans cette tragi-comédie, lequel n'apparaît que pour donner aux troupes l'ordre de se mettre en retraite.

Les Turcs, cependant, passent les cols avec 200.000 hommes enthousiasmés par la guerre sainte ; ils écrasent et refoulent les petits postes de la frontière ; le colonel Mastrapa, interprétant mal, dit-on, un ordre reçu, se retire sur Mati leur livrant passage et quand on a essayé vainement de les arrêter, c'est la déroute et la panique effroyable de Tyrnovo ; le prince héritier commande d'évacuer Larissa, « inaugurant, dit M. Turot, son système de retraite perpétuelle, et aussitôt la population s'affole et se précipite vers la gare pour envahir les trains en partance. A cinq heures, un train rempli de femmes, d'enfants, de blessés est sous vapeur ; le signal du départ va être donné quand un nuage de poussière se lève sur la route ; c'est le diadoque qui arrive avec son état-major, ses valets et ses chevaux. Une scène inouïe se passe alors. Brutalement, des officiers font descendre du train les malheureux qui y sont empilés. A leur place, on installe le prince Constantin, sa suite et ses chevaux. Un coup de sifflet et la locomotive est en marche, entraînant vers Voto le chef de l'armée. — Toute la matinée des scènes de même nature se produisent. A 11 heures, un autre train où sont des femmes est envahi par des officiers retardataires, qui font évacuer les wagons pour y prendre place. Alors, sur le quai de la gare, des cris menaçants se font entendre. Il y a là des volontaires italiens qui invectivent les officiers grecs, et au départ du convoi une salve de coups de fusil éclate et les balles viennent cribler les compartiments de fuyards. »

Même panique après Velestino et mêmes scènes répugnantes. « Deux capitaines, grands et très bien portants, firent lever de force deux soldats blessés et prirent leur place dans le train. » — A Volo, les autorités décampent, et de tous les coins de la ville, la foule se précipite sur les quais ; on enva-

(1) Les Grecs, déclare à M. Turot un pharmacien de Corfou, demandent où sont les ennemis ! Ils n'en demandent jamais le nombre.

hit quelques bateaux, insuffisants; on jette les canons à la mer; au milieu des bousculades et dans cet affolement de débâcle, « de pauvres gens attendent avec des meubles pitoyables, quelques malles délabrées, des paquets de couvertures multicolores; certains ont avec eux de maigres animaux, un baudet qui brait lamentablement, une vache étique, un mouton maigre, au bêlement plaintif. Des blessés sont amenés; longtemps ils restent étendus par terre, exposés au soleil brûlant: puis, tant bien que mal, on les transporte sur un bateau spécialement aménagé par la Croix-Rouge anglaise. — Le consul de France, M. de Roujoux, prend enfin la direction de la ville, et comme tous les fonctionnaires ont disparu, il doit aller avec le consul d'Angleterre au devant d'Ehdempacha, lui annoncer la soumission de la malheureuse cité et le prier de lui épargner le pillage et l'incendie. »

L'armée grecque pendant ce temps s'est retirée à Pharsale, puis à Domokos; à Lamia, les cafés regorgent de soldats et d'officiers; les officiers surtout piaillent et discutent avec des gestes véhéments; à Athènes, on crie à la trahison, on veut renverser le roi, on accuse l'Ethniki et les politiciens parlent de République. — C'est ainsi jusqu'à la fin, et si l'armistice n'avait pas été signé, les Turcs seraient venus jusqu'au Parthénon.

En Europe, on fut stupéfié par la rapidité aussi bien que par la grandeur du désastre. Les Turcs eux-mêmes craignaient une autre résistance; après l'évacuation de Larissa, ils attendirent trente-six heures, n'osant avancer; Ehdempacha disait hautement sa surprise, ne pouvant comprendre qu'on lui livrât ainsi la Thessalie. C'est que la Grèce avait vécu largement sur sa tradition d'héroïsme et le souvenir de la guerre de l'Indépendance. Mais en histoire comme en art et dans la vie, on le put constater une fois encore, on ne recommence rien. La Grèce, dont tous les officiers font de la politique et, en majorité, étaient affiliés à l'*Ethniki hetairia*, ne sut aligner qu'une armée de méridionaux, démoralisés à la première défaite, aussi bien commandée dérisoirement, n'ayant même ni canons de portée suffisante, ni ambulances, si l'on exempte l'intervention précaire de la Croix-Rouge. L'Europe, engagée par sa diplomatie de finauds, après l'avoir un peu poussée, après lui avoir prodigué de bonnes paroles et des adresses de sympathies, assista impassible à sa déconfiture, sans autrement prévoir les conséquences de son abaissement, de sa ruine et de la perte de tout son prestige en Orient. Quelques centaines de volontaires, une poignée de garibaldiens, c'est tout ce qu'entraîna la grande cause de l'Hellénisme. Il fut assez facile ensuite de reprocher aux Grecs leur jactance et leur présomption. — Tous ne se contenteront point d'ailleurs de péro-

rer sur les places d'Athènes ; des actes d'héroïsme nombreux rachetèrent l'honneur ; c'est la petite consolation des peuples vaincus. Mais en fermant ce livre, il convient d'ajouter quelques paroles, car on a tiré de la malheureuse aventure des Grecs des conséquences fausses au point de vue militaire, et nous avons entendu vantor de nouveau la tactique allemande et l'avantage du nombre. L'impéritie de l'adversaire fit peut-être tout le succès des Turcs. Une petite armée, avec un homme de génie, eût fourni *l'imprévu* et peut-être remédié à la disproportion des forces. — Malheuseusement les Grecs n'eurent à leur tête que le prince Constantin, bon jeune homme sans doute, mais général incapable, et devenu tantôt si impopulaire qu'à Domokos il n'osait plus sortir dans la crainte d'être injurié par ses troupes.

§

Le livre de M. Turot contient de très remarquables reproductions, la plupart d'après des photographies. — A noter pour finir, et à l'intention des journaux turcophiles, quelques détails rétrospectifs sur les massacres d'Arménie, recueillis en Crète de la bouche du colonel de Vialar, attaché militaire à Constantinople. — « Le colonel, dit M. Turot, confirme les récits qui furent faits des effroyables tortures que savaient imaginer les Turcs pour leurs victimes : les femmes violées, les enfants coupés en morceaux sur les genoux de leurs mères, les hommes égorgés ou assommés, *certains trépanés légèrement afin que sur le cerveau mis à nu puissent s'acharner de répugnants insectes*, d'autres écorchés vifs, la peau découpée en minces lanières, les ongles arrachés, les parties sexuelles comprimées et tordues ; et ces massacres ne furent point spontanés, causés par un déchaînement soudain du fanastique religieux ; ils furent organisés administrativement sur un ordre venu de Constantinople, transmis par les hauts fonctionnaires, exécutés par les soldats en service régulier »...

§

Ces atrocités ne nous éloignent point trop de l'Abyssinie dont on a fort parlé en ces derniers temps, bien au hasard et avec un enthousiasme quasiment inutile, selon qu'il appert du tome publié chez Flammarion : **Douze ans en Abyssinie**, *souvenirs d'un officier*, par P. de Lauribar. — M. P. de Lauribar, paraît-il, est une dame. Cela ne me déplait point, d'ailleurs ; les femmes ont si peu coutume de fournir une lecture substantielle qu'on est heureux, une fois au moins, d'en trouver une qui vaille de s'y arrêter. Son livre ensuite arrive à point pour

nous fournir sur le négus Ménélik et la campagne d'Erythrée et le pays même une documentation jusqu'ici plutôt rudimentaire dans les articles de journaux et revues dont nous nous sommes contentés. — L'Abyssinie, pendant longtemps, n'intéressa que les Anglais ; elle fut d'actualité au moment de leur guerre avec le Nègus Théodoros; mais déjà en 1770, James Bruce avait traduit les *Annales Abyssines* qui sont probablement le fatras connu sous le nom de *Chronique d'Axoum*, la ville sacrée des Abyssins, bâtie « par les enfants de Chus quelque temps avant la naissance d'Abraham » ; chacun pourrait se procurer aussi, dans la collection du journal l'*Isthme de Suez*, un petit travail de M. de Lesseps, — à qui Dieu pardoint — relatant les *Principaux faits de l'Histoire d'Abyssinie*. — Le volume de M. P. de Lauribar, écrit *de visu* et d'après les témoignages des officiers italiens est heureusement d'un autre intérêt (1); l'histoire de la conquête et de la guerre y tient une large place, mais on y a consigné des faits nombreux sur les régions diverses du Tigré et de l'Erythrée, les habitants et les mœurs: et les Abyssins apparaissent ici ce qu'ils sont très réellement, c'est-à-dire un peuple primitif et guerrier, haineux, fourbe et cruel, ayant certes les qualités de ses défauts, la bravoure, le dévouement parfois à des chefs choisis, une endurance extrême aux fatigues de ses expéditions continuelles, l'amour de l'indépendance et du sol. Mais de ce que l'empereur Ménélik, en nègre rusé, fit confectionner des timbres et des monnaies en France, accorda quelques concessions de chemins de fer et montra un peu d'amitié pour deux ou trois Européens, on nous représentait volontiers l'Abyssinie « revendiquant sa place parmi les nations civilisées », selon la formule du Protocole. Il en faut bien rabattre. Les chefs chouans qui condamnèrent les douze cents ascaris des bataillons indigènes faits prisonniers à la bataille d'Adoua « à subir l'amputation de la main droite et du pied gauche, en ajoutant la prohibition absolue de porter secours aux mutilés, non seulement comme médication, mais de leur donner la moindre nourriture ou même à boire », ne peuvent guère passer que pour des barbares. Il faut lire aussi les détails de l'opération faite avec de mauvais couteaux, imaginer les membres jetés en tas, le bourreau se trompant et taillant le pied et la main du même côté, puis ces malheureux abandonnés à leurs tortures durant une semaine à côté des morts auxquels il était interdit de donner la sépulture. On a la vision sanglante des vieilles guerres asiatiques. On se rappelle l'Assyrie et l'Egypte ancienne, avec leurs rois féroces; et Ramsès III assistant au dénombrement des mains coupées

(1) Cf. sur l'Abyssinie les Voyages de Guillaume Lejean.

(Medinet-Habou); et les prisonniers empalés ou dépouillés de leur peau que nous montrent les bas-reliefs de Ninive. — Notez que tout le secours qui pouvait être donné dans la circonstance consistait en une cicatrisation au fer rouge ou l'immersion du membre amputé dans de l'huile bouillante pour arrêter l'hémorragie, et que des douze cents suppliciés, trois cents à peine survécurent. — On peut trouver que c'est encore un beau chiffre, d'ailleurs; mais les Abyssins paraissent avoir la vie dure. Le fer rouge, qu'ils emploient dans les bronchites et rhumatismes, doit être cité comme leur remède héroïque; et j'avouerai facilement que le procédé m'a laissé rêveur: — « On l'applique sur les côtes, sur la poitrine ou les omoplates; le patient est étendu par terre et vigoureusement maintenu par quatre personnes au moins; le médecin alors applique un fer rouge sur la partie malade en la faisant pénétrer dans les chairs avec la plus barbare indifférence; généralement cette application se fait en deux ou trois points, jusqu'à ce que l'opérateur *entende un bruit semblable à celui que produit une vessie gonflée que l'on fait éclater par la pression*. Le malade se tord dans des spasmes d'agonie, l'écume jaillit de sa bouche, et enfin sous l'impression de cette souffrance atroce dont la seule description fait dresser les cheveux, perd connaissance; cependant, ajoute nofre texte, il n'hésite jamais à recommencer l'opération si, quand ses blessures sont guéries, il ne se sent pas soulagé du mal dont il souffrait. »

Mais on pensera bien qu'il y a d'autres singularités dans les habitudes de ce peuple, en majorité chrétien, et que des séries de pierres sonores entrechoquées appellent aux offices; qui possède des moines volontairement emmurés pour acquérir le titre de saints; qui croit au mauvais œil (1); dort dans une posture recroquevillée et les genoux sous le menton (2); se nourrit d'une sorte de galette appelée *sciro*, faite pour les riches avec de la farine de pois verts ou de lentilles, pour les pauvres avec de la farine de fèves, de pois chiches ou le plus souvent de *graine de lin*. — A noter, dans les curiosités des usages que le chef, aux jours de réception, doit offrir trois fois plus de victuailles et de boissons qu'il n'est nécessaire; par courtoisie les invités engloutissent tout et arrivent ainsi au dernier degré de la plénitude; seulement il y a un maître des cérémonies dont la fonction consiste à maintenir la paix et la tranquillité de l'assemblée; il se met debout au centre

(1) Tandis que l'officier boit, deux soldats lui font un paravent de leur manteau; nul ne doit voir le chef quand il boit, par crainte du mauvais œil, p. 234.

(2) Les serviteurs de l'un et l'autre sexe couchent *sous* le lit du maître, et toujours dans la même posture, qui pour nous représente avec raison le suprême du malcommode, p. 72.

de la pièce, tenant une longue baguette, et crie à haute voix, de temps en temps : Toantè ! (silence) (1).

Quant à l'empereur Ménélik, que M. Buffet nous montrait au dernier Salon campé sur le cheval du *Maréchal Prim*, c'est un gros homme chauve, très noir et très grêlé, à la physionomie douce et intelligente, grand trousseur de filles devant l'Eternel, l'air d'un bon vivant et d'un bavard, fort peu héroïque du reste, ayant en horreur la guerre pour laquelle il ne se sent aucune aptitude, — et que nous trouvons ici « s'agitant, on pourrait dire se roulant sur son divan, en montrant ses pieds qui sont énormes et couverts de chaussettes en coton blanc ».— Sa qualité dominante, ajoute notre narrateur, est la bonté. Nous le croirons sur parole, et l'empereur sera bien ainsi l'être le plus extraordinaire de son empire.

Pour les faits de l'occupation depuis 1885, on voudra bien consulter le livre même de M. de Lauribar. Mais on s'étonnera moins du désastre financier de l'Italie, engagée dans cette misérable entreprise, en lisant ces quelques lignes relatives à l'expédition du Tigré et à la marche sur Adoua :

« La Colonie n'offrant absolument aucune ressource, tout, entièrement tout, devait être emporté d'Italie, jusqu'à l'eau potable, qui était expédiée de Naples dans des foudres de fer blanc faits exprès ; plusieurs navires étaient spécialement affectés à ce service ; les expéditions d'eau avaient lieu tous les jours. L'eau à Massaouah est peu abondante et mauvaise ; les troupes dirigées vers les hauts-plateaux avaient à parcourir des régions complètement arides ; il fallait donc transporter des provisions d'eau aussi bien que de vivres : tout cela se faisait à dos de mulet ; mais si on réfléchit à ce que représente de besoins un simple corps de 10.000 hommes, par exemple, en vivres, eau, vêtements, armes, munitions, nourriture et abreuvage des quadrupèdes, tout cela transporté à des distances immenses, par des chemins offrant des difficultés inouïes, on en demeure effaré. Quant aux prix de revient, ils atteignaient des proportions fantastiques ; chaque balle de foin rendue à destination des hauts-plateaux, achat, embarquement, transport, coûtait au gouvernement la somme de 80 francs !...

§

Nous ne quitterons point l'Afrique, toutefois, sans parler du livre de Castellani : **Vers le Nil français avec la Mis-**

(1) Même usage mentionné pour certain pays d'Allemagne, au moyen âge. — Pour les femmes en Abyssinie, voir le curieux chapitre : *Madames des officiers*. — Les abyssines s'épilent dès le jeune âge ; et l'auteur affirme qu'elles sont fidèles.

sion Marchand, lequel relate son voyage au Congo, sans enthousiasme certes, mais avec un accent si simple de vérité qu'il vaut pour cela d'abord et mérite d'être retenu. — Parti à la recherche de quelques paysages pour ses panoramas, voyageant en curieux et en peintre, avant tout préoccupé d'anecdotes et de détails typiques, Castellani a crayonné au jour le jour, notant les postes où l'on crève d'ennui et de fièvre, les petites compétitions des administrateurs, les noirs malfaisants et terrorisés, d'ailleurs quasiment aussi esclaves qu'aux beaux jours de la traite et du bois d'ébène. Son livre est un amas, un pêle-mêle de croquis et de portraits; tout y est, jusqu'aux araignées et aux crapauds qui lui tinrent compagnie dans sa case. Et il s'exclame, et il exhale sa mauvaise humeur, Nom de Dieu ! et il ne se lasse point de dire : — N'allez pas au Congo ! C'est un vilain pays à laisser aux nègres ! Vous y perdrez la mémoire et l'intelligence ; le climat et les maladies vous y feront crever avant le temps; si vous montez un peu sur le fleuve, les cannibales vous boufferont; partout vous serez dévoré par des myriades d'insectes, et la proie immédiate des moustiques, des chiques et des fouroux ; à Brazzaville, il n'y a pas cinq Européens avec les fonctionnaires, et du reste « on se demande sérieusement si les blancs peuvent vivre ici, et si en dehors de l'amour des avenutres, la passion des grades et des croix, ou enfin la soif du lucre, il y a un interdit sérieux pour notre race à essayer d'occuper ces immenses territoires, au milieu de populations abruties qu'on espère tenir en bride avec quatre hommes et un caporal ». — Mais la civilisation, le commerce, l'expansion coloniale? — « Les nègres ne tiennent ni à nous voir, ni à entrer en relations même commerciales avec nous ; c'est par la force, ou plutôt par la terreur que nous leur inspirons qu'on vient à bout de nouer ces relations. Ainsi, c'est toujours la même chose : les naturels nous refusent des vivres; on empoigne le chef et on le garrotte ni plus ni moins, jusqu'à ce qu'il ait donné satisfaction ; au besoin, s'il résiste trop, on le roue de coups. » — Mais l'émancipation des noirs ? — « L'esclavage existe de fait dans doute l'Afrique centrale, et j'ai vu de mes yeux non seulement faire la traite, mais des maîtres avoir des esclaves qui étaient bel et bien leur propriété... Je puis à mon gré acheter dans n'importe quel village bacota, femmes, enfants ou adultes et, de même les revendre »...

Sans doute, Castellani a dû voir « avec les lunettes du dénigrement »; il n'a pas toujours eu ses aises; il a couché dehors, et doué d'un caractère plutôt indépendant et pointu, il s'est chipoté avec le chef de la Mission qui le fit séjourner plusieurs mois dans ce trou de Brazzaville ; je recommanderai malgré tout la lecture de son journal, car il donne, je pense,

une idée exacte de la colonisation en Afrique, et il y a là la contre-partie des déclamations mensuelles de **La France de demain**, organe de M. Bonvalot, qui n'en veut montrer que les avantages sociaux et politiques.

Aussi bien, on pourrait contester qu'au point de vue national, la colonisation nous soit avantageuse. — Un peuple qui s'étend peut perdre en force ce qu'il gagne en terrains occupés. La colonisation s'indique lorsqu'il y a un trop plein de population ; et c'est l'histoire de la colonisation pour les villes antiques, comme l'histoire des expéditions normandes au moyen âge ; c'est celle de l'émigration allemande. Or nos colonies ne nous servent point à placer des colons, mais seulement des fonctionnaires. Pour expliquer le peu de goût du Français à s'expatrier, on a mis en cause le système d'éducation, le latin (!), le service militaire, l'administration ; on a vu là des obstacles ; on a demandé des réformes ; mais les réformes accomplies, les obstacles levés, le Français ne colonisera pas davantage ; et c'est que le plus souvent il a chez lui bien assez pour vivre. Même lorsqu'il végète et tire la queue du diable, il habite un pays agréable, où il a ses habitudes et ses distractions et préfère gagner cent sous à Paris que trente francs à Saïgon ou à Libreville. On nous cite les aptitudes colonisatrices de la France sous l'ancien régime ; on nous parle de Dupleix et de Montcalm ; la France, dit-on, a très bien colonisé au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles ; c'est exact, mais l'état économique était autre ; les règnes de Louis XIV et de Louis XV avaient amené d'effroyables misères ; le pays ne nourrissait plus le peuple ; et il suffit de se rappeler ici les pages célèbres de La Bruyère, la question du protestantisme et les édits stupides de Louis XIV, qui se chargea lui-même de vider ses États. — La prospérité revenue, les aptitudes colonisatrices ont disparu avec les causes qui les avaient fait naître ; toutes les réformes et tous les comités du monde n'y feront rien.

On nous parle encore et à tout propos des Anglais ; réellement cela nous touche peu ; le pays d'Outre-Manche a produit une autre race, car quoi qu'on en ait dit, c'est le pays qui produit la race, et la race l'état social ; la vitalité y est différente ; les Anglais ont des qualités comme des défauts qui ne sont point les nôtres, et l'Europe déjà devrait savoir, par la lèpre du parlementarisme, qu'il n'est pas toujours bon de les imiter. Rien ne prouve de plus que la colonisation, après avoir fait la prospérité de l'Angleterre, ne sera pas la cause de sa ruine ; dans une guerre, les colonies sont des corps-morts, — l'exemple récent de l'Espagne devrait le faire comprendre ; enfin, une colonie où une nouvelle race parvient à se former se détache bientôt de la métropole ; les An-

glais l'ont expérimenté pour les États-Unis; il en sera de même pour le Canada et pour l'Australie; les Indes, qui sont leur richesse, leur seront enlevées peut-être avant cinquante ans; il leur restera l'Afrique et la Chine que les peuples d'Europe leur disputeront d'ailleurs avec un entrain dont nous voyons dès maintenant les prémices. — N'est-il pas un peu comique, après cela, de retrouver la question du latin dans cette querelle? — Ceux qui apprennent le latin ne font pas des hommes pratiques, dit la thèse. — Hélas! nous ne voyons que cela, cependant, des gens pratiques, et des habiles, et des tripoteurs qui ne parlent que de leurs affaires, et de l'argent qu'ils gagnent, et n'ont pas deux idées sous le front! Nous en avons la nausée, mon Dieu! Ils sont le négoce, et l'agio, et les électeurs, et la Chambre et le gouvernement de ce doux pays! Que veulent de plus les comités de propagande? — Réveillez-vous! Marchez avec les nations, crient leurs pilotes, la France va périr! Je croirai toujours bien difficilement pour ma part, que la France soit condamnée à mort à cause des colonies qui lui pourraient manquer; on sait bien ce qu'elles coûtent, jusqu'ici, mais personne n'a pu dire encore ce qu'elles rapportent. — Et enfin, il faut à toute situation un peu de philosophie; pourquoi n'envisagerions-nous pas la perspective de disparaître, au soir de notre mission accomplie? C'est le sort de tous les peuples; ils naissent, évoluent et meurent. Les Anglais disparaîtront, et les Allemands aussi, contre lesquels nous avons de si fortes colères; ils ont commencé, ils doivent finir; d'autres peuples auront leur héritage, et il est bien probable qu'après nous cela ne sera pas encore, nécessairement, la fin du Monde!

§

Memento. — A mon grand regret, je dois renvoyer à un prochain article les deux volumes de M. Ch. Rabot sur *Le Cap Nord* et *Aux fiords de Norwège*, et le très consciencieux travail de M. Max. Collignon sur *La Polychromie dans la sculpture grecque*. — Également pour un prochain article : *La situation religieuse de l'Afrique romaine, depuis la fin du* IVe *siècle jusqu'à l'Invasion des Vandales*, par F. Ferrère. — Le Musée du Louvre a exposé dans les galeries égyptiennes (salle des Dieux), une vitrine contenant des bijoux et objets d'art remarquables, statuettes en pierres fines, dieux en hématite et en lapis; un bras replié portant la peau de panthère et provenant d'une effigie de prêtre, une coupe d'or décorée de poissons et de fleurs de lotus; un chat minuscule, en bronze damasquiné. — Également au Louvre, une nouvelle salle de

moulages d'après les antiques de divers musées de l'Europe; c'est une série à augmenter et qui pourrait rendre les mêmes services que le musée de sculpture comparée du Trocadéro; par malheur, ces moulages ne sont peut-être pas très bien choisis; il y faudrait de plus un classement qui permettrait de suivre le développement et l'histoire de l'Art. A mentionner déjà les fragments de la frise du Parthénon (Bristish Museum) assez mal en lumière d'ailleurs; l'acteur comique donné par Maxime du Camp (Musée de Constantinople); un Pan d'ancien style grec (Bristish Museum); un Socrate; puis l'admirable tête de grecque diadémée, dite Sapho (Musée de Naples). — Mais pourquoi cette salle n'est-elle visible que les mardis et samedis? Le Louvre ne manque cependant pas de gardiens. — ASens, on montre au rez-de-chaussée de la salle synodale de nombreux débris provenant de la salle même et de la cathédrale; c'est une sorte de musée, et sur une planche gisent dans la poussière et les platras de merveilleux fragments de pierre peinte, restes de la frise et des arceaux existant à l'étage avant les restaurations. Un jour ou l'autre, ces morceaux seront détruits, ou bien un Anglais les mettra dans sa poche. N'aura-t-on pas enfin l'idée de les ranger dans une vitrine? Cela ne coûterait pas vingt francs!

CHARLES MERKI.

ROMANIA, FOLKLORE

La Veillee, douze contes traduits du roumain par Jules Brun, avec une introduction par Lucile Kitzo, Firmin-Didot, éditeur. — *Mélusine*, juillet-août. — *Le Pays poitevin*, juillet.

Les contes que nous fait connaître M. Jules Brun sont très curieux, surtout parce qu'ils sont très complets. La plupart de nos contes, comme de nos chansons populaires, ne nous sont parvenus que par fragments; c'est la fin qui manque et qui a été refaite maladroitement; c'est, comme dans le *Petit Poucet*, deux ou trois thèmes entremêlés; c'est un épisode devenu le sujet principal, ou un prologue enté tout de travers sur un autre récit. On peut d'ailleurs se demander si un conte populaire vivant peut avoir une forme arrêtée et définitive. Les contes sont sans doute soumis aux lois de la vie; ils naissent, croissent, décroissent et meurent. Quelques-uns des contes de Perrault n'ont pas été retrouvés dans la tradition où le *Petit Chaperon rouge* semble le seul d'entre eux qui soit encore bien vivace; M. Rolland en a recueilli et publié dans *Mélusine* huit versions contemporaines. Un des plus beaux contes, la *Belle et la Bête*, dont la rédaction est due à Mme Le Prince de Beaumont, semble également perdu quoi-

que les épisodes qui le composent se retrouvent épars en d'autres récits. Les contes roumains toujours récités aux veillées changeront et s'altéreront, mais ils ont eu des Perrault, des d'Aulnoy et des Beaumont; Créanga, Ispirescо, Stancescо, Theodorescо, et d'autres, les ont fixés à une époque où ils avaient encore toute leur verdeur. *L'Arabe blanc*, de Créanga, rentre dans la série des contes où le héros avant de vaincre doit subir des épreuves multipliées. C'est banal et pourtant admirable; les personnages sont de véritables types et les plus fantastiques, tels que l'Homme-Gelée ou l'Homme-Croque-Oiseaux ont quelque chose de vivant et de personnel. L'imagination déployée est prodigieuse et elle n'a jamais rien d'enfantin : c'est toujours de la poésie. On doit féliciter M. Jules Brun de son choix heureux et surtout de la belle allure de sa traduction ; ses deux volumes, si on le veut bien (il y a une première série), deviendront familiers à tous comme Andersen ou Grimm. Mademoiselle Kitzo nous instruit agréablement des conditions particulières où se développa la littérature populaire en Roumanie et nous renseigne sur les héros familiers des légendes roumaines.

§

Le dernier numéro de *Mélusine* contient précisément une version tourangelle du *Petit Chaperon-Rouge*. Le titre du conte est la *Petite Jeannette, ou Fillon-Fillette*. Cette version, comme la plupart de celles qu'on a récemment recueillies, est beaucoup plus rude que celle de Perrault, quoique la fin en soit heureuse et que Fillon-Fillette échappe aux dents du diable qui a déjà croqué la grand'mère. Le récit de la fuite est-il ajouté ou Perrault l'a-t-il retranché, ou ne l'a-t-il pas connu ? On n'en sait rien. Le fait des lessiveuses tendant un drap sur une rivière pour faire un pont à un innocent poursuivi se retrouve en plusieurs autres récits ou même à l'état de conte séparé et complet.

Il est très rare qu'une anecdote nous parvienne sous le nom du véritable personnage historique qui en fut le héros tragique ou ridicule. Quand meurt un homme connu, l'anecdocte descend d'un échelon ; ce qui était attribué à Disraeli l'est à Gladstone ; ce que l'on racontait en Russie de Nicolas Ier le fut d'Alexandre II, et aujourd'hui c'est Alexandre III qui est l'empereur légendaire. On retrouverait sans doute, en de vieux recueils, la plupart des naïvetés attribuées à Mac-Mahon. M. Gaidoz cite, par exemple, le mot sur les dortoirs du Collège de France qui est d'autant plus certainement apocryphe que le maréchal ne visita jamais le Collège de France.

« Par la façon dont les choses se passent sous nos yeux, conclut M. Gaidoz, on peut juger de l'authenticité des anecdotes que nous ont laissées Plutarque et d'autres écrivains anciens, et que nous prenons pour de l'histoire ! »

Près du village des Laumes (Côté-d'Or), sur l'emplacement supposé de l'oppidum gaulois d'Alésia, Napoléon III a fait ériger, il y a une quarantaine d'années, une statue colossale en bronze de Vercingétorix. Or, rapporte M. Doncieux, en 1872, on rencontrait autour du monument des bonnes femmes qui priaient dévotement *Saint Gétorix* ; c'était l'opinion, à l'auberge du village des Laumes, que Gétorix était un très grand saint. M. Doncieux voudrait savoir si ce culte local a prospéré. Gétorix a-t-il fait des miracles ? La statue est-elle devenue un but de pèlerinage ? Vend-on des images du saint, ou sa vie ? A-t-on trouvé quelque relique ? C'est important. La bonne femme qui invoque saint Gétorix explique, mieux que des volumes, la genèse d'une religion et la nécessité humaine de la foi.

§

Le *Pays Poitevin*, ethnographie, folklore, art populaire, littérature, histoire, archéologie, est un recueil des plus intéressants et de la plus curieuse variété. Il faudrait une pareille revue dans chaque province, car partout on en trouverait avec abondance les éléments. Voici une étude, joliment illustrée, sur les anciennes coiffes poitevines, une histoire de l'abbaye de Ligugé, une page fort agréable de l'abbé Largeault sur la *Beauté de sainte Radegonde*, toutes sortes de notes, de fragments de folklore, des chansons, des rondes, des incantations et une notice sur le château de Salbart « qui fut construit en trois nuits par la fée Mélusine ».

J. Drexelius.

ÉSOTERISME ET SPIRITISME

Pouchkine : *Rouslane et Ludmile*, trad. de Vera Starkoff, illustr. de Marie Egoroff, in-4° écu, Librairie de l'Art Indépendant, 7 fr. — *La Psychologie expérimentale* : Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres (juin 1898) par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France, broch. in-8°, Librairie du Magnétisme, 0 fr. 30. — *La Paix universelle* et le Congrès de l'Humanité.

Rouslane et Ludmile est un merveilleux conte de fée, où les situations les plus imprévues et les péripéties les plus émouvantes, retiennent et captivent fortement l'attention du lecteur, malgré les nombreux défauts de composition. Les

digressions y abondent en effet. Mais on les pardonne volontiers à l'auteur, car on est tout de suite charmé et conquis par sa franchise, sa jeunesse, sa simplicité ingénue et la fraîcheur de ses sentiments.

Le poème se déroule, selon la capricieuse fantaisie du poète en de gracieux méandres, en des dédales de routes, de forêts, de bois, de collines et de châteaux enchantés.

C'est l'histoire d'une belle princesse, Ludmile, enlevée, par un affreux sorcier, la nuit de ses noces, à son mari, le duc Rouslane, qui l'adore. Rouslane inconsolable part à sa recherche. Nombreuses sont ses luttes contre ses rivaux jaloux et contre les obstacles effrayants que le sorcier dresse contre lui. C'est grâce à l'intervention d'un bon magicien qu'il triomphe des uns et des autres, retrouve Ludmile qu'un de ses rivaux lui prend après l'avoir lâchement assassiné, ressuscite, délivre Kief assiégée par une armée ennemie, fait une entrée triomphale dans la ville et va réveiller Ludmile qui dort d'un sommeil magique dans le château de son père.

L'auteur de ce poème, Pouchkine (1799-1837), est un des créateurs de la langue russe. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il l'écrivit.

Une artiste, Mme Marie Egoroff, d'un talent étrange, a illustré *Rouslane et Ludmile*, d'une couverture et de quatre dessins, d'une facture très originale. Ils ne ressemblent à rien, en effet. L'irréel y coudoie le réel. Les figures et les décors sont des symboles, où transparaît *l'esprit* du livre.

§

Le fait, ce bélier qui sape incessamment les théories les plus solides, en apparence, les doctrines les plus habilement édifiées, qui les bouleverse de fond en comble et les réduit en poussière; le fait, ce Siva de la connaissance, ce destructeur et ce transformateur de la pensée humaine, qui joncha le champ de l'histoire des débris de toutes les philosophies, de toutes les sciences et de toutes les religions qui prétendaient s'élever et régner sur les hommes sans son appui; le fait qui harcèle l'esprit, attire et commande son attention, jusqu'à ce qu'il l'ait bien perçu, en ait une idée bien nette, adéquate à lui; le fait, le seul critérium infaillible de la connaissance; le fait, enfin, est en train de démolir le matérialisme, en tant que doctrine bornée, incomplète et partiale.

Il est, en effet, démontré désormais :

1° Que « l'opacité de la matière n'est que relative » (expérience de Herz; rayons X);

2° Qu' « on a pas besoin d'intermédiaire appréciable à *nos sens* pour communiquer sa pensée à distance » (télégraphie

sans fils ; travaux de Bell et Tainter : photophone, etc) ;

3° Qu' « il existe des « sujets » qui peuvent connaître quelques-uns des phénomènes que le commun des mortels est incapable de saisir » ;

4° Que « de tout homme émane une force dont la puissance est en raison de son état d'âme et de la puissance de sa volonté » ;

5° Que « cette force peut franchir les distances et agir sur des tiers » ;

6° Qu'« il y a des personnes qui, dans certaines dispositions de corps ou d'âme, peuvent *voir cette force* qui ne connaît ni obstacle ni distance » ;

7° Qu' « il y a des « sujets » appelés « médiums » qui ont la faculté de produire des *déplacements* d'objets sans *contact*, de *désagréger* et de *reconstituer* la matière, de *voir*, *entendre*, *sentir*, *faire apparaître*, *rendre visibles et tangibles leurs propres* DOUBLES *extériorisés*, ainsi que les *entités* de l'espace ».

Voilà les FAITS qu'ont permis de constater et qu'ont vérifiés les consciencieux travaux et les multiples expériences de nombreux savants d'Amérique, d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Allemagne et de Russie, des Ch. Richet, des Marillier, des Albert de Rochas, des Dr Baraduc, des Majewski, des David, des Delanne, des Durville, des Dr Chazarain et Dècle, des Luys, des Durand (de Cros), des Alfred Russel Wallace, des Aksakof, des Dr Lombroso, des Schiaparelli, des Dariex, des Flammarion, des Ashton, des W. Crookes, des Dr Lodge, etc., etc.

On trouvera tout cela, succintement résumé, dans l'excellent *Manifeste* adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France.

§

On peut, d'ores et déjà, considérer le succès du Congrès de l'Humanité comme assuré. Il se pourrait bien toutefois — l'avenir est si chargé de nuages ! — que de graves événements viennent en empêcher ou, tout au moins, en retarder la réunion. En tout cas, s'il a lieu, on devra en rapporter le succès aux efforts répétés et inlassables de la vaillante petite revue lyonnaise, **La Paix universelle**, et à ses rédacteurs habituels les Amo, les Bouvier, les Bouvéry, les Dubet, les Guymiot, les Spero, etc.

Ces écrivains veulent que les Congressistes ouvrent et terminent leurs séances par un vœu unanime d'amour universel. Ils appellent les hommes à l'amour ; ils les adjurent de pratiquer l'amour, de s'unir dans l'amour.

« Humanité, crie Alban Dubet, m'entends-tu ? Voilà trois

mille ans que tu cherches ta voie, que tu gémis, que tu souffres. Veux-tu cesser de souffrir ? Viens à l'amour. Ouvre ce cœur enfin que tu t'es plu à laisser fermé : laisse pénétrer jusqu'à lui les rayons brûlants de ce foyer divin, foyer de lumière et de Vie. Fais taire tes sens, calme tes pensées, fais silence : tu goûteras les pures joies, les divines harmonies ; tu prendras conscience de toi-même, de tes destinées ; tu marcheras enfin résolument dans le sentier. »

Voilà de très belles paroles, certes ; mais je crains fort qu'elles ne se réalisent pas de longtemps. Toutes les grandes religions ont prêché l'amour, et il y a des siècles et des siècles qu'elles le prêchent. Et cependant aucune ne l'a encore fait triompher.

Il y a dix-neuf cents ans, le Christ disait : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Et depuis lors, ses disciples, les chrétiens catholiques, protestants et grecs, ont semé la discorde et la haine, et déchaîné la guerre dans le monde. Ils ont ensanglanté la terre du sang de leurs crimes. Aujourd'hui encore, n'est-ce pas les journaux inféodés à l'Eglise qui poussent des cris de mort contre les Juifs ?

O Christ ! Juif sublime ! que penses-tu de ton œuvre de mort ? Tu es bien venu apporter — ainsi que tu le déclarais toi-même un jour — non la paix, mais l'épée. Savais-tu que cette épée se tournerait contre ton peuple, le frapperait plus que les autres peuples ?

Et la Révolution, cette explosion d'amour, en ses moments les plus beaux, la Révolution qui a appelé les peuples à la liberté, à la fraternité, c'est-à-dire à l'amour, n'a-t-elle pas enfanté la Terreur ?

Pourquoi les religions, pourquoi le christianisme, pourquoi la Révolution n'ont-elles pas définitivement établi le règne de l'Amour sur la terre ?

Parce que l'Amour, qui est Chaleur et Vie, n'est pas Lumière. Il est aveugle. Il a besoin d'être guidé. Il va où le conduit son guide. Si le guide est bon, il marchera dans le droit chemin ; si le guide est mauvais, il tombera dans le chemin de l'erreur, de la folie, du désordre et de l'horrible.

Quel est le bon guide qui conduira l'amour dans le chemin de la vérité et du progrès ? Ce guide, c'est le fait, dont je parlais plus haut. Lisez l'*Ultimum Organum*, la *Religion de la Science et de l'Esprit pur*, la *Loi de l'Histoire* de cet homme extraordinaire qui a nom Strada, et vous serez convaincus que sans le fait, il n'y aurait point de science, point de religion, point d'art et que la vie serait impossible.

Les rationalismes et la Révolution donnaient à l'homme pour lumière et pour guide, *sa raison* qui est faillible. Ils opposaient la raison de chaque homme à la raison des autres

hommes, les *mois* aux *mois*. De là, lutte des *mois* entre eux, individualisme, égoïsme et anarchie.

Les religions donnaient à l'homme, pour lumière et pour guides, leurs médiateurs, leurs sauveurs. Et elles opposaient les médiateurs aux médiateurs. De là naquirent les guerres religieuses.

Dans chaque religion, en outre, le médiateur-sauveur faisait oublier le véritable médiateur, sauveur et messie, le *fait* et empêchait la science d'éclore et de se développer. A quoi bon chercher, puisqu'il était *lui-même, la Voie, la Vérité et la Vie*? De là les longs siècles d'ignorance des époques de foi.

Creusons plus avant.

Les rationalismes, en faisant de la raison, du *moi*, la source de toute vérité, font, par cela même, un dieu de chaque homme. L'homme, un dieu? O suprême dérision!

Chaque fidéiste, catholique, protestant ou musulman, dit au sceptique, à l'indifférent, à l'athée: « Mon Médiateur, mon Sauveur m'ordonne de t'aimer comme moi-même. Aussi je t'aime. Et pour te prouver mon amour, que puis-je faire de mieux pour toi, sinon te sauver? Or, pour que tu sois sauvé, tu dois croire à mon Sauveur, qui est la Voie, la Vérité et la Vie. Crois donc et tu seras sauvé! Mais si, malgré les conseils que te dicte mon affection, tu ne veux pas croire, je te livrerai au bourreau qui te torturera, te jettera en pâture aux bêtes féroces ou te fera périr sur le bûcher. Car qu'importent les souffrances et la mort de ton corps, si ton âme est sauvée? »

Voilà comment l'amour devenait, logiquement et fatalement criminel.

Il n'y a qu'un seul médiateur, qu'un seul sauveur, qu'un seul messie, qui soit présent en tout temps et en tout lieu, c'est le *Fait*.

Le Fait, c'est la réalisation de l'idée de Dieu, le porte-parole de Dieu. Lui seul peut nous *libérer* de la tyrannie des *Fois* et des *Mois*, nous rendre maîtres des forces de la nature, en nous les faisant connaître. Lui seul, il peut rendre l'amour *impersonnel*. Lui seul, par la science qu'il constitue et fait tous les jours plus grande et plus haute, il peut amener le règne de la Paix et de l'Unité sur la terre. Lui seul est le *vrai guide* de l'Amour, la seule *Lumière* qui puisse dissiper les ténèbres de l'erreur. Il est la Voie, la Vérité et la Vie (1).

Si le Congrès de l'Humanité ne proclame pas ces vérités, il ne sera qu'un sublime souvenir comme la nuit du 4 ooût et la fête de la Fédération, et rien de plus.

JACQUES BRIEU.

(1) Voir Strada : *La Religion de la Science et de l'Esprit pur*.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

La Grande Encyclopédie, livraisons 572 et suiv.

Cette publication vient d'entamer son XXIV[e] tome ; elle en aura trente ; elle approche donc de la conclusion. Cela fera un bon instrument de travail, meilleur, sans comparaison possible, que les compilations diverses qui sont aujourd'hui à notre disposition. Il est difficile d'organiser une excellente encyclopédie, à la fois riche et maniable. Trente volumes grand in-4°, c'est beaucoup de papier à loger et à remuer ; on aurait pu être plus concis sans être moins complet et encore rogner sur les marges et gagner sur l'épaisseur des feuilles. Tout cela a son importance et les éditeurs allemands l'ont mieux compris que les nôtres ; mais peut-être sont-ils placés dans des conditions plus favorables : en France, la plupart des particuliers qui achètent de tels monceaux de papier, les ayant fait relier proprement, rangent les tomes derrière une vitre. J'ai vu, à la campagne, de pareilles bibliothèques *dont on avait égaré la clef* : elles n'en faisaient pas moins leur effet ni n'en jouaient moins bien leur rôle muet et décoratif.

La *Grande Encyclopédie* mérite un meilleur destin. Il faut même espérer qu'elle remplacera le terrible « Larousse », comme bréviaire des journalistes ; M. Sarcey y trouvera moins d'anecdotes, mais moins d'erreurs, et, pour tout dire, moins de fantaisies. Je parle de l'ancien dictionnaire de ce nom ; le jugeant perfectible, la librairie Larousse l'a refondu ; elle l'a rectifié. Il y a concurrence, et nous en profiterons.

Ce qui distingue la *Grande Encyclopédie*, c'est le souci scientifique. La plupart des articles sont rédigés avec une compétence évidente et certains sont de véritables traités, bien appuyés par une sérieuse bibliographie. Voici, pour rester dans l'art et la littérature, les mots *Miniature*, par G. Pawlowski, *Minnesinger*, par René Brancour, *Mistral*, par Paul Mariéton, *Mithra*, par Henri Hubert, *Moïse*, par Maurice Vernes, *Molière* et *Montaigne*, par A. Gazier, *Mommsen*, par R. Gagnat ; et, en différentes séries d'idées les belles monographies de la *Mongolie*, par M. Courant et de la *Monnaie*, par E. Babelon. M. Berthelot ne dédaigne pas de signer de petites notes sur l'*Alchimie* et, en supplément à l'article *Moïse*, il nous apprend ceci :

« Plusieurs des ouvrages alchimiques composés par des juifs alexandrins vers le III[e] siècle de notre ère, au contact de la culture grecque et de la culture égyptienne et chaldéenne, ont été mis par eux sous le nom du prophète Moïse. Parmi ces livres magiques et astronomiques, on peut citer : le *sain*

Livre, appelé *huitième Monade de Moïse* : *la Chimie domestique de Moïse*, ensemble de recettes pratiques pour le travail des métaux. On attribuait de même à Moïse un procédé pour doubler le poids de l'or. »

Comme critique générale, je remarque que la nomenclature n'a pas été établie selon un principe unique. Ainsi, *Moïse* gardant son nom français, *Mahomet* est biographié sous le nom de *Mohammed*. Je crois qu'il faut respecter la forme française, lorsqu'elle est populaire. A l'article *Mongolie*, il est beaucoup question de *Djengis* et de *Timour* ; cela ne peut nous faire oublier les noms Gengis-Kahn et Tamerlan, sur lesquels on a tant écrit jadis en France. C'est la suite de notre Clovis travesti en « Hclodowig ». L'extrême précision en certaines circonstances devient l'extrême puérilité. Mais, de quelle précision vérifiable s'agit-il, lorsqu'on traduit en syllabes françaises des syllables mongoles venues à votre connaissance par le turc ou par le persan ?

A l'article *Monnaie*, M. Babelon réfute en passant la prétention de certains savants de fixer la valeur relative de l'argent au cours des différents siècles. Il appelle cela, avec J.-B. Say, la quadrature du cercle de l'économie politique. Quelle somme de richesse a successivement représenté un kilogramme d'or ou d'argent, au temps de Crésus, d'Alexandre, de Charlemagne, de Louis XIV ? Quel était le pouvoir du gros tournois par rapport à notre franc, et le pouvoir du florin et celui du sequin ? Nous ne pouvons le savoir exactement, et même les chances d'erreur sont si grandes qu'il vaut mieux s'abstenir de le rechercher. C'est que le pouvoir de l'argent est extrêmement variable non pas seulement de siècle à siècle, mais dans la même année, selon les régions. Quelle comparaison entre la valeur de cent francs ici ou là aujourd'hui, à Paris ou dans les Flandres, à Londres ou en Bretagne ? et cette valeur variera encore selon que l'argent est possédé par un homme ou par une femme, par un bourgeois ou par un paysan. « Polybe, dit M. Babelon, raconte que de son temps, c'est-à-dire 150 ans avant J.-C., un étranger voyageant en Italie pouvait vivre dans les hôtelleries avec un demi-as par jour et qu'il dépensait rarement davantage, et il ajoute qu'il faut entendre par ce demi-as le quart d'une obole. Qui oserait évaluer avec précision ce demi-as ou quart d'obole, par rapport au coût le plus inférieur des hôtels en Italie à notre époque ? » Que deviennent donc les incessantes comparaisons qu'on nous prodigue entre le passé et le présent ? Comment savoir si la vie est moins dure à l'ouvrier aujourd'hui qu'au XIV^e^ siècle ou au XVIII^e^ siècle ? En 1759, à Rouvray, Rétif de la Bretonne fit pour sept sous un repas composé « d'un morceau de porc, avec une omelette et un chauvot

de vin (demi-bouteille, mesure de Paris) » ; à treize lieues de là, continue M. Nicolas, « je soupai avec un pigeon rôti, un chauvot et une salade. Comme le pigeon était fort, il en resta, ainsi que de la salade et de mon pain. On me servit ces restes à mon déjeuner... Je bus un coup, je remplis ma gourde de vin et d'eau et je payai. On me prit douze sous... J'arrivai à Dijon à cinq heures du soir, abîmé de lassitude, et je me logeai à l'*Image Saint-Nicolas*, porte *Guillaume*, où je mangeai à table d'hôte, à quinze sous par repas. On avait, à dîner, le potage, le bouilli et un oiseau, pigeonneau, perdrix ou caille, avec une bouteille de trois demi-setiers de Paris, qui est la chopine de Dijon. Je n'ai jamais fait si bonne chère que dans cette ville, à l'exception que j'y ai toujours mangé le pain bis. » Les économistes disent que le pouvoir de l'argent a diminué de moitié depuis ce temps-là. Il faut donc doubler les prix donnés par Rétif. Cela fait, on s'étonnera encore, mais faut-il en croire les économistes ? M. Babelon ne le conseille pas.

J. Drexelius.

LES REVUES

La Revue du Palais. — *La Lutte.* — Memento.

Ce ne sera pas la moindre conséquence de cette tragique aventure qui passionne la France, qu'elle ait dirigé certains esprits vers les recherches historiques. On reste atterré devant le nombre d'innocents que les lois ni le droit n'ont protégés. Le détail de ces causes prend, à l'heure actuelle, une saisissante signification. On voudrait comprendre pourquoi l'exemple en demeure stérile ; pourquoi la nation, tant de fois prête à fouailler le Juge et le Pouvoir, les approuve toujours lorsqu'ils donnent l'apparence de la légalité à la pire des injustices, et précipite leurs desseins par la clameur menaçante de sa voix ; pourquoi elle jette la pierre à qui se dresse pour dénoncer l'erreur, l'empêcher ou la réparer, quand, le lendemain, elle lui fera un triomphe démesuré ! Si l'on a pu s'intéresser à « Un procès criminel sous Philippe-le-Bel » retracé dans son essentiel par M. Gaston Paris, à « Une erreur judiciaire sous Louis XIV : Raphaël Lévy », ou bien à : « Le curé de Fréjus ou Les preuves morales » qui sont de lumineuses études dues à l'honorable M. Joseph Reinach, — avec quelle passion ne suivra-t-on pas M. Henry Leyret dans ces pages sobres, fermes et vivantes où il rappelle *Le procès du Maréchal Ney* (**La Revue du Palais**) !

C'est qu'ici l'analogie est stupéfiante : la foule aveugle se rue contre l'homme désigné à sa vindicte, se prononce sans

avoir rien entendu, confond dans le même mépris celui que le malheur isole et ceux qui n'ont pas hésité à prendre sa défense,— Ney, les deux Berryer et Dupin. Plus tard, la cause du maréchal fusillé est reprise par Armand Carrel et cette fois,le peuple qui a mis 15 ans à reconnaître qu'on l'a trompé indignement, soutient de ses acclamations l'honnête défenseur. Enfin, la statue du héros est érigée au lieu même de sa mort, en présence des représentants de l'Etat, et Lamartine adresse les paroles suivantes aux députés de Sarrelouis venus demander au Président du Gouvernement provisoire la réhabilitation juridique de leur illustre concitoyen :

« Ne pouvant pas encore réhabiliter le maréchal Ney dans la loi, parce que nous n'étions pas le pouvoir législatif, nous l'avons réhabilité dans la gloire... Nous l'avons réhabilité dans la gloire, et, soyez-en certains, le nom que vous élevez si haut dans vos sentiments, le nom que nous avons élevé nous-même le plus haut possible dans la considération, l'estime et la mémoire de la patrie, ne redescendra jamais dans l'infamie d'où vous l'avez tiré.

» ... Vous parliez tout à l'heure de l'assassinat juridique qui avait tenté de flétrir sa mémoire en attentant à une noble vie. Que ce souvenir serve à la génération présente ! D'autres vous diraient de l'écarter. Je vous dirai de l'élever le plus haut possible aux regards de ce généreux peuple, pour le prévenir contre les passions, contre la honte des réactions politiques. Que ce jugement que vous avez caractérisé, et que le rôle que je remplis m'empêche de caractériser, que ce jugement s'élève comme un phare pour éclairer l'avenir et prévenir à tout jamais le malheur des réactions ! »

Ney, arrêté le 5 août 1815, est fusillé le 7 décembre de la même année, traître à la patrie et chargé de la haine des Français, sans égard pour son apport au patrimoine de gloire de la nation. Un conseil de guerre est réuni pour juger le maréchal. Moncey investi de la présidence en décline la responsabilité dans une lettre mâle et fière au roi :

« Placé dans la cruelle nécessité de désobéir à Votre Majesté ou de manquer à ma conscience, j'ai dû m'en expliquer. Je n'entre pas dans la question de savoir si le maréchal Ney est innocent ou coupable ; votre justice et l'équité de ses juges en répondront à la postérité, qui pèse dans la même balance les rois et les sujets... Vingt-cinq ans de travaux glorieux ne seront point ternis en un jour : mes cheveux blanchis sous le casque ne deviendront pas sur son front la marque de l'infamie..... J'irais siéger dans un tribunal devant lequel, sans doute, je figurerais à mon tour, non comme juge, mais

comme accusé ?... Et j'irais, par ma présence, sanctionner un assassinat ?... »

Trois jours d'arrêts de forteresse récompensent cet acte d'indépendance. La répression n'intimide point le conseil de guerre qui, à la grande colère de la cour et des *ultra* de l'intimité du comte d'Artois, se déclare incompétent, le maréchal Ney étant pair de France et justiciable de la seule Chambre des Pairs :

« La décision des juges militaires remplit de joie le maréchal Ney. S'adressant à Berryer, il prononça ces mots significatifs : « Voyez-vous ! ces b...-là m'auraient fusillé comme un lapin ! » Sa défiance à l'égard des conseils de guerre était extrême. Loin d'escompter l'indulgence de ses camarades de l'armée, il redoutait l'esprit jaloux de quelques-uns, leurs calculs ambitieux, leur absence d'énergie morale, leur soumission aux volontés de la Cour. S'il les jugeait avec une sévérité qui a paru excessive et maladroite aux yeux de certains historiens, c'est qu'il se souvenait surtout des multiples condamnations capitales prononcées par des commissions militaires sur l'ordre de l'Empereur. Et, bien que détenu, il n'ignorait pas les illégalités qui avaient marqué les tout récents procès du colonel Labédoyère et des généraux César et Constantin Faucher. A Paris, le président du conseil de guerre avait arrêté net les explications de Labédoyère sous prétexte « qu'il n'y a pas de crime innocent ». A Bordeaux, le Conseil de guerre avait condamné tambour battant les frères Faucher sans même leur accorder le temps de trouver un avocat. Ney n'avait point voulu courir le risque d'être jugé ainsi, *à la chaude*, selon sa pittoresque expression, d'accord en cela avec MM. Berryer et Dupin qui, à tort ou à raison, partageaient ses sentiments de suspicion envers les tribunaux exceptionnels. Cette répugnance, le grand jurisconsulte Dupin la conserva toute sa vie. Vingt ans après le procès Ney, parlant à la Chambre des députés, il rappelait l'affaire du maréchal, et faisant allusion à son refus d'accepter la juridiction militaire, il en donnait le motif en ces termes dépourvus d'artifice : « Le militaire se figure toujours qu'il doit obéir quand on lui commande. »

Ney ayant prié Me Bellard, avocat, de se charger de sa défense, celui-ci refuse. Il est nommé procureur-général et requiert en cette qualité dans le procès.

Berryer le père et Dupin ont accepté, quoique royalistes, de plaider pour le prince de la Moskowa :

« Objurgations pressantes, conseils impérieux, outrages, calomnies, menaces, rien ne fut épargné à Berryer et Dupin. Les vieux avocats les traitaient de félons, leur signifiaient la rupture de leurs relations, proposaient leur radiation du

tableau. Un membre du Conseil de l'Ordre écrivait à Berryer la lettre suivante :

« ... Que vous vous disposiez à défendre le maréchal du crime de haute trahison dont il est forcé à s'accuser lui-même, c'est ce que personne ne veut croire, c'est, mon cher Berryer, ce que je vous défends de faire au nom de l'honneur, au nom de votre famille, au nom de notre ordre que notre adoré monarque vient de combler presque sans mesure de ses faveurs et de ses bienfaits... Interrogez votre conscience et la renommée, et toutes deux vous diront que vous laisseriez à vos enfants une mémoire flétrie et à votre ordre un bien affreux souvenir de vous, si, par un prompt retour à la vraie vertu, vous n'échappiez pas, quand il est temps encore, au péril qui vous menace de voir votre nom, glorieux jusqu'ici, former un chiffre ineffaçable avec celui d'un guerrier féroce et sans foi que ses contemporains nomment un traître régicide et que la postérité mettra, n'en doutez pas, à côté de Ravaillac et de Damiens... »

» Comme il arrive chaque fois que les gouvernants d'un pays donnent en exemple l'oubli des principes essentiels de la justice, le mouvement de réprobation, activement propagé par le fanatisme, gagnait les départements. Les protestations contre les défenseurs de Ney trouvaient un écho complaisant dans les barreaux de province. Devant la Cour d'assises de Bordeaux, un avocat devenu célèbre dans l'histoire de la Restauration, M. de Martignac, déclina toute solidarité avec Berryer. Il lui refusait désormais son estime, il le répudiait à jamais : « Cet avocat a perdu son titre à mes yeux : je me sépare de lui ! »

Berryer le jeune défend, dans la suite, le général Cambronne dont il enlève l'acquittement. Les journaux tentent de ternir la jeune réputation de celui qui devint le grand Berryer : « Inutiles attaques ! Elles affermissaient son âme élevée. « Qu'importe au défenseur, s'écriait-il dans son second plaidoyer pour Cambronne, que ses efforts généreux soient traités d'apologie séditieuse !... » Et, relevant les injures que lui prodiguaient certaines feuilles, il jugea d'un mot les journalistes qui flattaient les basses passions de la foule : « Ce sont des écrivains à gages !... »

Le défenseur est traduit devant le Conseil de l'Ordre :

« Berryer refusa de comparaître, de s'expliquer. « Jamais, écrivait-il au bâtonnier, je ne ferai ni rétractation ni déclaration de principes, puisque, à moins de répéter ce que renferme mon plaidoyer, ce serait avouer que, dans une affaire de cette importance, j'ai parlé à la légère, sans peser mon discours et contre ma conscience, ou bien ce serait proclamer qu'après avoir dit librement ce que je pensais, j'ai assez de

faiblesse d'âme pour m'effrayer de quelques menaces et désavouer mes propres pensées. » Devant ce fier langage, le Conseil de l'Ordre s'inclina, et, malgré la pression des journaux, il le mit hors de cause, sans même le réprimander, « au grand dépit de la presse qui espérait voir briser le redoutable avocat ».

Le « noble duc de Richelieu », parlant à la Haute-Chambre, la prépare avec une impartialité discutable à la mission dont elle devra s'acquitter :

« Ce n'est pas seulement au nom du roi que nous nous acquittons devant vous du ministère public, c'est au nom de la France depuis longtemps indignée et maintenant stupéfaite. C'est même au nom de l'Europe que nous venons vous conjurer et vous requérir à la fois de juger le maréchal Ney... Nous osons dire que la Chambre des pairs doit au monde une éclatante réparation : elle doit être prompte, car il importe de retenir l'indignation qui de toutes parts se soulève. Vous ne souffrirez pas qu'une plus longue impunité engendre de nouveaux fléaux, de plus grands peut-être que ceux auquels nous essayons d'échapper... Cette décision devient un triomphe pour les factieux. Il importe que leur joie soit courte, pour qu'elle ne soit pas funeste... »

On est au 13 novembre. La défense demande un délai pour se préparer. Bellart s'y oppose :

« Pourquoi faudrait-il des délais ? Est-ce pour rassembler des preuves ? Un retard inutile ne serait dès lors qu'un scandale et qu'une sorte de prime accordée, par un étrange renversement d'idées, à l'espèce de forfait dont l'intérêt public réclame justement la prompte punition. L'impunité ne fut déjà que trop longue !... »

Cependant la Chambre ajourne les débats au 21. Le chancelier Dambray y préside.

Laissons la parole à M. Henry Leyret :

« Les trois avocats avaient senti le besoin de gagner du temps pour lutter contre les passions du dehors, car ils pressentaient qu'en ces jours de surexcitation l'arrêt des pairs serait conforme aux désirs de la foule et aux ordres du duc de Richelieu. Donc, pour sauver leur client, ils avaient résolu d'épuiser tous les moyens juridiques. Berryer déposa d'abord des conclusions basées sur l'article 33 de la Charte, qui exigeait que la Chambre fût organisée en Cour criminelle par une loi spéciale : or, elle l'avait été par une ordonnance. En conséquence, il demandait qu'il fût sursis à toute poursuite de l'accusation jusqu'au vote d'une loi générale organique et formelle instituant la procédure à suivre. Dans le cas où ce moyen serait repoussé, le défendeur sollicitait un délai pour faire entendre plusieurs témoins à décharge.

» Bellart, se levant vivement : — Je ne veux point croire, fit-il, qu'il y ait dans ce système l'intention d'éterniser une affaire qu'au grand scandale de la France et de l'Europe entière on voit durer encore !...

» Dédaigneux du droit de la défense, il railla avec âpreté les avocats parce qu'ils exigeaient des « garanties ». Lui, magistrat, il blâmait le maréchal d'user trop habilement de la loi... »

Sur les instances de Dupin et malgré la colère de Bellart, la cour s'ajourne au 4 décembre pour permettre la citation des témoins de la défense.

Ney confond le maréchal de Bourmont, « le transfuge de Waterloo », de mensonge :

« Depuis huit mois que le témoin prépare son thème à Lille, il a eu le temps de le bien faire. Il a cru impossible que nous nous trouvions jamais en face ; il a cru que je serais traité comme Labédoyère, *à la chaude*, fusillé par jugement d'une commission militaire. Mais il en est autrement. Je vais au but ! Le fait est que je l'ai fait demander le 14 mars avec le général Lecourbe. Ils sont venus ensemble. Je suis fâché que Lecourbe ne soit plus ; mais je l'invoque dans un autre lieu ; je l'interpelle, contre M. Bourmont, devant un tribunal plus élevé, devant Dieu qui nous entend tous, devant Dieu qui nous jugera, vous et moi, Monsieur de Bourmont... Ici, M. de Bourmont m'accable ; là, nous serons jugés l'un et l'autre !... » Et, rondement, sans préoccupations oratoires, il narra les faits tels qu'ils s'étaient passés, il prouva que M. de Bourmont lui-même « l'avait entraîné, jeté dans le précipice »...

» Ce fut au tour des avocats d'embarrasser le témoin par leurs questions pressantes, de le mettre en contradiction avec lui-même, d'achever sa défaite en l'humiliant sans pitié. « Quel effet, lui demanda Berryer, produisit la lecture de la proclamation ? — Les soldats criaient : Vive l'Empereur ! les officiers étaient stupéfaits... — Eh bien ! reprend Berryer avec un geste de dédain, qu'on demande à M. de Bourmont s'il a crié : Vive le Roi !... » A cette terrible question, le témoin baisse la tête. Les pairs enfin viennent à son secours, car ils trouvent que les débats prennent une mauvaise tournure, que les avocats les font trop dévier au bénéfice de leur client. « La question est tout à fait déplacée », clame le comte Molé... ... Le lendemain, des fonctionnaires et des officiers subalternes rapportèrent toutes sortes de racontars sans intérêt. Il était manifeste que ces témoins avaient mission de charger le maréchal. L'un deux, un capitaine d'infanterie, poussa l'imprudence jusqu'à lui prêter des propos qui expliquaient sa trahison et constituaient de soi-disants aveux. « Avec-vous été

choisi pour me dénoncer? » se contenta de répliquer le maréral sur un ton de mépris. »

Berryer invoque l'article 12 de la capitulation de Paris qui garantissait « le respect des personnes sans qu'elles pussent être inquiétées ni recherchées pour leur conduite ou leurs opinions politiques, « article » qui couvrait Ney à l'égal de tous autres officiers. Davout s'écrie : « Si les dispositions touchant la sûreté des personnes n'avaient pas été ratifiées, j'aurais livré bataille ! » Mais Berryer se lève pour poser une question qui sera le signal d'un véritable duel entre la défense et l'accusation :

« — Je prie le prince d'Eckmuhl de dire quel était le sens que lui et le gouvernement provisoire donnaient à l'article 12 ?...

» En entendant cette question, Bellart, d'une voix coléreuse, déclare qu'elle ne sera pas posée.

» Enfin, Bellart requiert, les avocats sont constamment arrêtés dans leur plaidoirie, le maréchal, dégoûté par ces dénis de justice imprudents, proteste :

» — Jusqu'ici ma défense a paru libre, maintenant on l'entrave. Je remercie mes défenseurs du dévouement qu'ils me prêtent encore. Mais qu'ils cessent ma défense plutôt que de la présenter incomplète. Je fais comme Moreau, j'en appelle à la postérité !... »

Et enfin s'adressant aux avocats :

« — Je vous défends de parler à moins qu'on ne vous permette de parler librement !... »

La cause est entendue . La sentense de mort, prononcée :

« A la nouvelle de l'exécution, le 5 pour 100 monta de 3 fr. 50.

» Un étranger qui avait assisté à l'exécution, disait :

» — *Les Français agissent comme s'il n'y avait ni histoire, ni postérité.* »

» Le 26 août 1830, Louis-Philippe, roi des Français depuis le 7, rétablit le nom de Ney sur l'effectif de la Légion d'Honneur ! L'opinion publique réclame avec passion la revision du procès de 1815. Armand Carrel, dans le *National*, stigmatise la Chambre des Pairs en ces termes : une Chambre que la révolution de Juillet a traitée elle-même de prévenue ; qu'elle a dépouillée de son hérédité, privée de ses plus importantes prérogatives ; qu'elle a traduite à la barre de la démocratie ; qu'elle en a renvoyée à demi convaincue de complicité avec la Restauration, et qu'elle fait trembler tous les jours encore en lui redemandant le maréchal Ney, *juridiquement assassiné* par ses émigrés, ses hommes de Gand et ses renégats de la Révolution, parvenus de l'ordre militaire et civil... »

Le journal est poursuivi dans la personne de son gérant.

Carrel est admis à le défendre devant l'assemblée. Il lui reproche « d'opposer une inébranlable fin de non recevoir à la révision du procès du maréchal Ney » :

« — A ce nom, dit-il, je m'arrête par respect pour une glorieuse et lamentable mémoire. Je n'ai pas mission de dire s'il était plus facile de légaliser la sentence de mort que la revision d'une procédure inique. Aujourd'hui, le juge a plus besoin de réhabilitation que la victime...

» — Défenseur, s'exclame le chancelier Pasquier, vous parlez devant la Chambre des pairs. Il y a ici des juges du maréchal Ney ; dire que les juges ont plus besoin de réhabilitation que la victime, c'est une expression, prenez-y garde, qui pourrait être considérée comme une offense...

» — Je demande la parole ! déclare un pair, le général Excelmans.

» ... Alors Armand Carrel... de s'écrier, d'une voix éclatante : « — Si, parmi les membres qui ont voté la mort du maréchal Ney, et qui siègent dans cette enceinte, il en est un qui se trouve blessé de mes paroles, qu'il fasse une proposition contre moi, qu'il me dénonce à cette barre, j'y comparaîtrai ! Je serais fier d'être le premier homme de la génération de 1830 qui viendra protester ici ; au nom de la France indignée, contre cet abominable assassinat ! »

» ... Les applaudissements plus violents encore, saluent longuement le vengeur de Ney. Le président les domine enfin pour dire :

» — Défenseur, je vous retire la parole !

» A ce moment, s'élève au milieu des pairs une voix sonore, celle du général Excelmans :

» — Je partage l'opinion du défenseur, s'écrie-t-il. *Oui, la condamnation du maréchal Ney a été un assassinat juridique, je le dis, moi !...*

» Carrel reprend. Le président l'arrête vivement :

» —Vous ne pouvez plus continuer, je vous retire la parole !

» — La meilleure défense que j'aie à présenter est de consigner ce fait que la défense a été arrêtée, qu'il n'y a pas été possible au défenseur, quand le nom du maréchal Ney s'est rencontré dans sa bouche, de le prononcer avec une épithète honorable.

» — Vous devez respect à la loi, et *la chose jugée fait partie de la loi.*

» — *Oui,* monsieur, *je le sais : il y a chose jugée, et même consommée, irréparable !...* »

C'est avec mélancolie qu'on rappelle cette page d'histoire. La trop généreuse prophétie de Lamartine ne s'est point réalisée : l'inique jugement n'a pas éclairé l'avenir. L'avenir recommence le passé !

Chateaubriand et l'esprit moderne est un essai où M. Henri Barbusse entreprend de définir la part d'influence de l'écrivain de *René* sur son temps et comment la pensée et la sensibilité des jeunes hommes d'aujourd'hui n'en ont point retenu l'enseignement, sollicités par l'intervention « de l'esprit de critique et d'examen ». C'est un excellent travail.

Quoi qu'il advienne, il sera pour la dernière fois question à cette place du... *Congrès littéraire de Bruxelles* ! On n'y serait point revenu sans une invitation personnelle et courtoise de M. Albert Jounet, dans **La Lutte** ; car on doit de la déférence à un écrivain laborieux et celui-ci a publié de forts gros volumes. Ce n'est point là son mérite unique : M. Jounet rédige à peu près seul, depuis trois ans, un journal (*La Résurrection*) où il combat avec une consciencieuse opiniâtreté quelques idées de M. Strada : il est bon qu'on le sache !

M. Jounet, tout naïf, sincère et convaincu qu'on se l'imagine, est sujet à l'erreur. Il le prouve en me reprochant d'avoir « évité » le trop fameux congrès : plût au Ciel que je l'eusse fait, je ne donnerais pas dans le fâcheux travers d'en entretenir pour la troisième fois les lecteurs du *Mercure !* Il le prouve encore, et surabondamment, par cet alinéa :

« Est-ce le *devoir* moderne de tout regarder avec une incompréhension railleuse et hâtive, est-ce un effort pour éluder agréablement le choc du vrai ? M. Hirsch plaisante et s'interdit la pensée. »

Assurément, le devoir est de s'appliquer à comprendre ce qui le mérite et d'y apporter de la patience. Rechercher « le choc du vrai » est un autre devoir où l'on a mieux que de l'agrément.

Je prie M. Jounet, s'il accorde à « mes facultés » « le sérieux et la pénétration », d'admettre que je n'apporte point de « parti pris » dans cette affaire. Il supportera que l'on conçoive l'œuvre d'un Balzac, d'un Hugo, suffisamment « belle et souveraine », pour ne point regretter que ces génies n'aient pas été « plus absolument chrétiens ». Il admettra, s'il y met aussi peu de parti pris que je suis impartial, que proclamer la victoire des orateurs catholiques sur les congressistes dissidents, m'eût attiré de la part de ceux-ci des observations analogues à celles qu'avocat de *l'Art pour Dieu*, il me présente aujourd'hui.

« Plaisanter » n'implique point qu'on « s'interdise la pensée ». La cause du rire est toujours dans une disproportion, une rupture subite de l'harmonie, que l'on constate : il m'est apparu, à ce congrès qu'on éternise, que de bien petits hommes avaient parlé de fort grandes choses et ne s'étaient pas convaincus. Un « tournoi littéraire » où les champions n'apportent que de vieilles théories ; quelque solennité dans le

choix des termes ; une logique peu rigoureuse ; mais, la plupart, une sincérité de conviction plus évidente que la raison de leurs arguments, — cela prêtait à la raillerie. J'ai seulement « plaisanté », observe M. Jounet. Je lui demande congé de ne point rouvrir ces débats : ils épuiseraient jusqu'à la mansuétude du « Dieu de beauté » qu'il invoque !

Memento. — **Revue des Revues.** — *Lettres inédites de Rubens* publiées par M. Charles Simond : *L'imagerie de Byron* ; *Les Années de Chateaubriand*, par M. Henry Lapauze. — (N° de septembre) *Désespérance et Militarisme*, par M. J. Novicow.

La Coopération des idées. - M. Daniel Halévy rend compte des dix conférences sur *le Militarisme* faites par M. Ferrero.

Cosmopolis. — *Le Paradis Terrestre*, par le professeur Gebhardt.

Le Sillon. — *Le Travail*, traduction d'une conférence de John Ruskin.

L'Ermitage publie *Les Enfants de la France*, de beaux vers de M. Stuart Merrill, et des *Prières* que l'on peut compter parmi les meilleures productions de M. Francis Jammes.

La Nouvelle Revue (septembre). — *Le Mont* ; *L'Action*, poèmes de M. Emile Verhæren.

La Revue Blanche. — *Le cahier du réserviste Rousselle*, notes d'une vérité précise et amusante ; *Devant une bouteille d'absinthe*, nouvelle de l'Américain W. C. Morrow.

La Revue des Poètes publie le portait de M. François Coppée.

Dans **la Critique**, M. Francis Jammes est discuté avec feu par M. Georges Pioch.

Le Cri de Paris abonde en renseignements sur « Notre Président ». M. Tristan Klingsor dit carrément son fait à l'in-dix-huit et à l'invariable « couverture pipi frais » des éditions commerciales, dans **la Plume.**

L'Art libre publie à Verviers son premier fascicule, tandis qu'à Paris, **l'Art libre** paraît pour la dix-huitième fois.

Charles-Henry Hirsch.

LES JOURNAUX

Stéphane Mallarmé devant la Chronique (*Le Temps*, 15 sept.). — *Stéphane Mallarmé* par Paul et Victor Margueritte (*Echo de Paris*, 17 sept.), et par Georges Rodenbach (*Le Figaro*, 12 sept.).

M. Henry Fouquier s'est annexé un journal qui n'avait pas encore, dans les temps historiques, subi sa prose. La conquête du *Temps* porte à vingt-trois, dit-on, le nombre des chroniques hebdomadaires vomies par la gargouille de ce vieux Prud'homme marseillais. Cette triste polyurie s'inaugure, ici, par le bafouage du génie précieux et discret de Stéphane Mallarmé ; comme tous les chroniqueurs illustres, M. Fouquier a tenu à ouvrir pendant dix minutes, sur la tête du mort glorieux, le robinet de ses judicieux aphorismes. Car celui-là passe pour judicieux, parce qu'il est morne, parce qu'il n'a pas d'esprit, parce qu'il dit toujours la même chose dans toujours les mêmes phrases poncives. Lui aussi, paraît-il, est un représentant du bon sens français ; et mieux, il est un des piliers de ce temple rococo, où il fait vis-à-vis à M. Sarcey, quoique modestement. Je crois que M. Fouquier n'est pas estimé comme il le mérite. Peut-être ne l'a-t-on jamais lu, j'entends lu d'un peu près, avec le souci de jouir de la profondeur de sa pensee et de la nouveauté de son style. Les cent lignes dans lesquelles il dénonce — c'est sa manie, à lui — le « délire » de Stéphane Mallarmé m'ont semblé tellement caractéristiques que les voici. Il est bon que les étrangers qui aiment la littérature française sachent combien nous avons à lutter pour faire entrer une idée juste ou un nom nouveau dans les cerveaux fiévreux de nos compatriotes. Dès que le coin d'acier a été retiré du crâne, la blessure se referme ; mais nous ne nous découragerons pas et nous cognerons jusqu'à ce que les têtes soient en marmelade. Dix fois on a expliqué aux critiques célèbres les causes toutes psychologiques et si curieuses, de l'obscurité syntaxique, parfois très réelle, de M. Mallarmé ; dix fois on a coupé les roseaux autour de la statue, — et nul n'a voulu s'approcher pour écouter les confidences du dieu. Pourtant, ils se seraient épargné d'accomplir eux-mêmes la prophétie et de réaliser un jour, en leur âme,

Les noirs vols du blasphème épars dans le futur.

Il y a de la stupidité, il y a de l'ignorance, il y a de l'envie, mais il y a aussi du mensonge dans ces cris contre l'obscurité de Mallarmé. Son œuvre contient plus d'une page difficile, soit ; quelques autres peuvent passer pour impossibles, c'est encore vrai ; mais les vers limpides ou opalins, les poèmes doucement lumineux et parfois rouges d'un incendie rapide,

sont les plus nombreux. Un malheureux professeur, particulièrement déshérité, signalait récemment, comme un monument de ténèbres, le *Tombeau de Baudelaire* (et surtout le vers cité plus haut). J'avoue et la plupart des écrivains de ma génération penseront sans doute ainsi, que ce sonnet est aussi clair pour moi que le *Lac*, et beaucoup plus que la *Tristesse d'Olympio*. La poésie française est sans cesse rejetée par la basse critique, dans la lumière crue des lieux communs, des plaines bêtes et des routes dévorées par le soleil ; on n'a pas encore pris son parti qu'elle préfère la fraîcheur des sources et des crépuscules. Quelle vraie poésie est claire — au sens que Boileau donne à ce mot irritant ? Celle de Dante, peut-être ? Mais si le premier livre de l'*Enfer* surgissait inédit,

Trompette tout haut d'or pâmé sur les vélins

qui oserait le déchiffrer sans peur ? Celle de Gœthe dont le *Second Faust* reste une énigme ? Celle de Browning, que plusieurs Sociétés expliquent avec passion. Celle des Chansons populaires, jadis les délices du peuple ? Mais ces vieux vers sont parfois si obscurs que la chanteuse qui s'en réjouit échoue à les comprendre.

Un spectre m'attendait dans un grand angle d'ombre,
Et m'a dit :
— Le muet habite dans le sombre.

Voici maintenant le morceau de M. Fouquier, — à titre de document psychologique :

. . . . . .

« *Il est des morts qu'il faut qu'on tue.*

» Hé ! non... Ne tuons pas les morts qui eurent leur heure de gloire, car cette gloire ne fut jamais sans quelque raison d'être et, dans le passé, elle dut peut-être moins qu'aujourd'hui au goût du paradoxe littéraire qu'on pousse jusqu'à la folie. J'imagine que quelques-uns de nos grands hommes d'à présent pourraient envier, dans un demi-siècle, ce qu'il reste encore du grand renom de Delavigne. Ces jours-ci, par exemple, est mort le roi des poètes. Le roi des poètes, élu, d'ailleurs par un plébiscite particulièrement intime, était M. Stéphane Mallarmé. Croyez-vous que l'avenir, je ne dirai pas consacre, mais connaisse cette éphémère royauté ? Le roi des poètes était un excellent homme, de son métier professeur d'anglais, menant une vie de bon bourgeois, tout à fait digne et estimable et dont on ne sait nul trait qui ne soit à son honneur. Mais le pédagogue se doublait d'un lettré et d'un poète excentriques jusqu'à la folie. C'est à ce point que bien des gens se demandèrent et se demandent encore si Stéphane Mallarmé ne fut pas un « fumiste », comme on dit, et

si nombre de ses productions ne furent pas une ironie parodique, comme fut le *Parnassiculet*, exquise plaisanterie de Daudet. Mais non. On ne continue pas une farce toute sa vie. L'obscurité de Mallarmé, les tortures qu'il infligeait aux mots, étaient même moins une manière factice et voulue qu'une satisfaction naturelle de son instinct. Comme Odilon Renot (1) dans le dessin, il fut hanté, dominé, perdu (littérairement s'entend) par cette fausse pensée et cette ambition illusoire de vouloir traduire par la langue des sensations de rêves, assurément incohérentes. Le sobre savant en arrive à écrire comme parlerait un ivrogne. Je tire de ma bibliothèque, où depuis trente ans j'entasse volontiers les curiosités littéraires, le premier numéro d'une revue publiée par Jouaust, en 1874. Cette revue, qui s'appelle : *Revue du monde nouveau*, alla-t-elle plus loin que ce premier numéro ? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, je l'exhume du vaste et peuplé cimetière des revues mortes. Les plus beaux noms apparaissent sur cet exemplaire rare : Banville, Dierx, Leconte de l'Isle, Sully Prudhomme, Cladel, Zola, Villiers de l'Isle-Adam et celui du directeur, cet étrange Charles Cros, sorte de Léonard de Vinci montmartrois. Stéphane Mallarmé y a donné un morceau précieux. Ceci s'appelle le *Démon de l'analogie*. J'en cite des extraits les plus caractéristiques (2). « Je sortis de mon appartement, dit Mallarmé, avec la sensation propre d'une aile glissant sur les cordes d'un instrument, traînante et légère, que remplaça une voix prononçant ces mots sur un ton descendant : « La pénultième est morte »,de façon que la *pénultième* finit le vers et *est morte* se détacha de la suspension fatidique plus inutilement en le vide de signification. Je fis des pas dans la rue et reconnus en le son *nul* la corde tendue de l'instrument de musique, qui était oublié et que le glorieux souvenir, certainement, venait de visiter de son aile ou d'une palme ; et, le doigt sur l'artifice du mystère, je souris et invoquai de vœux intellectuels une spéculation différente. La phrase revint virtuelle, dégagée d'une vision antérieure de plume ou de rameau, dorénavant à travers la voix entendue, jusqu'à ce qu'enfin elle s'articula seule, vivant de sa personnalité. J'allai (ne me contentant plus d'une perception) la li-

(1) *Sic.* — M. Fouquier n'a pas de chance avec les noms des poètes ou des artistes. On se rappelle son fameux : *Lafargue, que j'ignore.*

(2) La citation est habilement tronquée des premières lignes qui expliquent l'idée, ou l'à-propos du poème. Ces lignes diffèrent, là, du texte dernier, mais de forme seulement : elles sont si peu *délirantes* que je les retrouve, presque mot pour mot dans la *Psychologie de l'Attention*, de M. Th. Ribot : « Il est arrivé à tout le monde d'être poursuivi par un air musical ou une phrase insignifiante qui revient obstinément, sans raison valable. » (Ch. III, 1.)

sant en fin de vers, et, une fois comme un essai, l'adaptant à mon parler ; bientôt la prononçant avec un silence après « pénultième », dans lequel je trouvais une pénible jouissance : « la pénultième » puis la corde de l'instrument, si tendue en l'oubli sur le son *nul* cassait, sans doute, et j'ajoutais, en manière d'oraison : « Est morte. » Ainsi continue le poème en prose sur la mort de la Pénultième, pendant quelques pages, parfaitement semblables à son début. Je ne continue pas cette citation irritante qui tourne à une impression de tristesse. Car le problème littéraire et l'effort impuissant de compréhension vont tout droit à cette fâcheuse idée, que le médecin pourrait bien avoir à prendre la place du critique vainqueur. Remarquez le titre de cet assemblage de mots : *le Démon de l'analogie*. C'est un démon, en effet, orgueilleux, d'ailleurs, comme tous les démons, et séducteur et illusoire, que ce démon du mot et du son, de la figure même des voyelles et des consonnes rassemblées (vous savez qu'un sonnet célèbre donne aux voyelles des tons de couleurs), qui s'est introduit dans les cervelles de prétendus inspirés en proie à un mal particulier : le délire du grammairien. A bien réfléchir, la page de Mallarmé que j'ai citée est un exemple très probant et caractéristique de cette altération de la mentalité, dont se ressent, grâce au snobisme des imitateurs, notre belle langue française. Il est temps de réagir contre cette singulière maladie. Déjà, on me dit que si un Roi des poètes est nommé en successeur du bon et obscur Mallarmé, ce sera un poète intelligible. On aura raison. La couronne d'Apollon, c'est le soleil, le soleil qui répand la clarté et la chaleur. »

§

Après la blague grossière, lourde et triste, du boulevardier, l'expression émue d'une admiration tendre et clairvoyante :

« Cet homme qui vient de mourir, et que les jeunes gens avaient appelé durant sa vie le prince des poètes, était vraiment un Prince. Il l'était de par sa nature élégante et hautaine, qui donnait tant de grâce fière au moindre de ses gestes, tant de finesse à son sourire, tant d'autorité à son beau regard lumineux. Il l'était de par cette maîtrise de soi, empreinte à chaque ligne de son œuvre comme à chaque ride de son front, de par cette aristocratie absolue qui le faisait vivre à l'écart, et qui, à peine surgissait-il en quelque réunion, le désignait, le consacrait. Il l'était de par tout son être exquis et rare.

» De tels dons, et ce qu'ils comportent d'inaccessible et de dédaigneux, ne vont point sans exciter quelque déni. L'œuvre de Stéphane Mallarmé, lentement burinée dans un métal

précieux, cette succession de purs poèmes et de proses concrètes, qui rendent un son de mystère et d'au-delà, et, parallèlement, ces admirables leçons verbales, cet enseignement épars en mille causeries, ont éveillé parfois, chez qui ne se donnait pas la peine de s'informer ni d'approfondir, une espèce d'hostilité railleuse. Plaisanteries faciles, dont, au lendemain même de la mort du poète, on n'a pas abdiqué la niaise habitude. Rançon de la célébrité.

» D'autres ont prétendu nuisibles les théories du maître, par ce qu'elles avaient d'abstrait. A les en croire, elles eussent stérilisé des disciples trop fervents, nui au développement de leur esprit. Mais à qui fera-t-on croire qu'on peut stériliser des cerveaux pleins de sève ? Ne sèchent sur pied que les épis trop faibles, ceux qui n'étaient pas destinés à mûrir. Tout au contraire, que de jeunes intelligences il a fécondées ! combien lui doivent de nobles et généreuses idées ! Car jamais il ne leur apprit, par son exemple comme par ses paroles, que le respect religieux de l'art, le sacrifice d'une vie modeste, toute d'abnégation et de renoncement, au culte passionné de la pensée.

» Oui, si une vie humaine se développa selon une harmonie parfaite, avec unité dans le concept et noblesse dans l'effort, ce fut à coup sûr la sienne. Si quelqu'un parvint à la pleine conscience de son âme et des rapports qui l'unissent au monde extérieur, ce fut ce sage résigné, dont l'expérience ne se montra jamais amère, mais toujours spirituelle et bonne. Pas un homme plus tendre sous le manteau de sa réserve, plus loyal dans la sûreté de ses affections.

» Rue de Rome, dans la petite salle à manger où, chaque mardi soir, au milieu d'un cercle de têtes attentives, debout contre la cheminée à travers la fumée des cigarettes, il parlait de sa voix sourde et musicale, nous revoyions, à chaque arrivant, le geste amical de sa main tendue, avec une franchise de camarade, une politesse de grand seigneur. Nouveaux venus, vieux amis, éprouvaient pour lui la même vénération affectueuse. Qui d'eux ne se souvient de cette ironie ailée, de ces phrases courtes où, dans une formule saisissante, se condensaient de fortes méditations ? Il avait sur tout des aperçus neufs, d'un intense raccourci de vision Chaque aspect de la réalité, sa songerie le doublait d'un miroir de rêve. Souvent même, il n'achevait pas... un sourire, un doigt levé ! L'idée en éveil se prolongeait, dans le silence. Sa beauté intérieure lui avait modelé le masque le plus charmant, le plus grave. Quoique de petite taille, il avait grande allure. Et cette façon à lui, à certains échanges de pensée, à des demandes de services, à des minutes d'adieu d'abaisser lentement ses paupières, sur ses yeux profonds !...

» Son existence, depuis vingt-cinq ans, se partageait entre son appartement de Paris et son cher ermitage de Valvins, au bord de la Seine, près de Fontainebleau. Partage inégal, car, jusqu'en 93, il avait dû remplir en divers lycées de Paris, Fontanes, Janson-de-Sailly, Rollin, les fonctions de professeur d'anglais. Il acquittait ainsi sa dette envers la société, trouvant dans ce labeur ingrat les ressources nécessaires à la vie des siens. Dur métier, pour cette âme habituée au rêve, cause perpétuelle d'insomnies. C'est un de nos griefs contre la société que de tels hommes aient besoin de gagner de la sorte le pain quotidien. Stéphane Mallarmé s'est usé dans une besogne stérile, plutôt que de demander aux lettres ce qu'elles ne lui semblaient pas faites pour produire, de l'argent. Cette noble pauvreté reste un des honneurs de sa vie.

» On a souvent décrit son intérieur de la rue de Rome, plein de bibelots familliers, de simples meubles du dix-huitième siècle. Un peu de lui, de son goût délicat, de ses songes raffinés, vivait aux murs, animait chaque objet. On connait moins Valvins, la grande maison paysanne dont il habitait quelques pièces, avec ses fenêtres aux volets gris, son escalier de pierre tapissé de vigne vierge, son petit jardin rempli de fleurs, dont le mur à claire-voie ouvrait sur le calme paysage de verdure et d'eau. Une route étroite séparait le jardin de la Seine, où se balançait un coquet gréement de barque.

» De l'autre côté, la forêt, croulant dans le fleuve, étageait son vaste et opaque rideau. Il aimait ce coin paisible, en avait fait son pays d'élection. Tous les habitants l'aimaient. On se montrait l'escalier de vigne vierge, les deux fenêtres de « Monsieur Mallarmé », et, de Thomery jusqu'à Samois, le vol blanc de sa voile sur la rivière.

» Cette année, il se portait mieux que de coutume. Il mettait une ardeur juvénile au travail. Dans les tiroirs de son bureau Louis XV, les notes s'entassaient. Il achevait avec amour ce poème d'*Hérodiade* dont le début est classique ; et brutalement, après trois jours à peine d'une légère maladie du larynx, tandis qu'il se plaignait au médecin d'étouffements nerveux, un spasme le prend à la gorge ; il tombe mort. Accident stupide et, disent les spécialistes, cas presque unique. La mort, ici, prend figure d'assassin.

» ... Nous ne pouvons, dans le désarroi de notre douleur, que revoir sans cesse la petite chambre funèbre où Mallarmé reposait au milieu des fleurs. Son visage gardait la sérénité de sa vie, le hautain rayonnement de son âme. Et l'affreux désespoir des êtres qui étaient siens, ces deux femmes en deuil ! L'intimité de cette chambre dont il avait imaginé chaque détail, tous les meubles à leurs place, ces murs dont l'arrange-

ment venait à peine d'être renouvelé, et où le malheur avait pénétré si brusquement ! Au-dessus d'un lit souriait, avec une vie intense dont l'ironie faisait mal, un portrait de Nadar, fouillé comme une eau-forte. Un livre, *Beethoven et Wagner*, restait ouvert à la page.

» ... Et tandis qu'Henry Roujon, sur la tombe ouverte, prononçait en sanglotant quelques paroles jaillies du cœur, nous songions avec amertume au mot que Rodin, tristement, venait de nous dire :

» — Combien de temps faudra-t-il à la nature pour refaire un cerveau pareil » ?...

J'ai tenu à citer, presque sans coupures, ces pages remarquables des frères Margueritte ; elles sont, en même temps qu'un hommage, un document

§

M. Rodenbach a parlé, dans le *Figaro*, de Stéphane Mallarmé avec goût et avec éloquence.

R. DE BURY.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Allons ! Messieurs et Mesdames, on *r'ouvre* !

Réouverture de la Chasse... Réouverture de **Longchamps** ... (Aviez-vous mis la grosse somme sur *Machin* ? Non. Vous avez eu tort.) ... Réouverture de *La Dame Blanche*... On rentre !... On rouvre !... Réouvertures tous les jours !... Il y aura d'autres Réouvertures demain et après-demain, et peut-être bien les jours suivants ... Paris rentre en lui-même. On est ravi de rencontrer aux coins de rues des figures que l'on trouvera rasantes dans trois mois...

— Vous v'là rev'nu ?

... Vous voyez... Que' sal' chaleur, hein ?

— Kekchos' de frais ?

On rouvre ! et Paris noctambule... Paris (que serait-il devenu sans **Marigny Théâtre** ! ! !) retrouve son grand mouvement souple et paresseux des soirées inutiles, de bonne flemme, et toutes ces Réouvertures (en particulier celle des Huîtres, que j'avais oubliée), nous conquièrent et nous plaisent...

Peu à peu, époussetés à neuf, les articles de Paris sortent de leurs boîtes d'été, les music halls où il y avait trop d'anglais et les restaurants où il y avait trop de garçons vides, reprennent leur habituel aspect clinquant et joli...ces douces demoiselles (qu'il faut saluer aux commencements de saison... — chers

petits anges) — reparaissent si souriantes ! avec un tas de parures nouvelles —(les villégiatures ont-elles donc été lucratives ?) — et une nouvelle fraîcheur aussi sur leurs petits museaux poudrederizés et (nous l'espérons tous), quelques fraîches rosseries nouvelles... *Ah, ma chère* !...

Le temps des bons noctambulismes est revenu...

Noctambulons !

§

Et d'abord, mettons-nous au point. Ce soir mercredi 14 septembre (2 septembre du calendrier russe, 28 Fructidor an CVI Année 5658, 27 Elul de l'ancien calendrier israélite et An I de La Détention du lieutenant-colonel Georges Picquart, 64e jour de leur nouvelle Ere). Voici ce que j'ai à la disposition du Monsieur qui n'a rien à faire ce soir.

Le **Nouveau Cirque**. Le **Cirque d'Eté** qui va fermer... et le **Cirque Médrano** qui rouvre après-demain.

Le **Jardin de Paris**. Le **Moulin Rouge**.

Olympia, Little Titch !... **Marigny**, Séverin. — **Le Casino**.

La Scala, les **Folies-Bergères** bientôt... **Ambassadeurs** ! **Alcazar d'été** ! **Cigale** ! **Trianon** !...

Musée Grévin. Allez voir *Nansen au Pôle Nord* (recommandé)... puisqu'aussi bien le **Palais de Glace** est fermé.

Et **Bullier**. Tous les jeudis, samedis, dimanches et fêtes... je ne me lasserai pas de dire combien je trouve cet endroit délicieux !

§

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ayant empêché d'assister à la Réouverture des **Folies-Bergères**, mon maître Francisque Sarcey a bien voulu prendre pour moi les quelques notes qui suivent. Les lecteurs du *Mercure* n'y perdront pas.

« Le plat de résistance de cette soirée d'ouverture était un ballet qui a pour titre *L'Enlèvement des Sabines*... Quand j'ai a parler des ballets de ces Alhambras, je retournerais volontiers le mot de l'auvergnat : Ce n'est pas que ce soit amusant, ça tient de la place. Ça tient de la place, tout est là... Que faut-il de plus aux Folies-Bergères.

» Parmi les autres *numéros* qui sont fort courts un m'a amusé. C'est celui qui nous a été donné sous cette rubrique : *Mlle Saharet, danseuse australienne*. Mlle Saharet est une grande jeune personne fort jolie, de taille élancée, de visage gai et rieur, qui danse avec un entrain merveilleux, et qui a pour

remercier le public, quand il applaudit, un petit mouvement de tête d'une gaminerie dont le comique est irrésistible. Il faut peu de choses dans ces endroits-là pour conquérir tout de suite la réputation. Un petit geste gavroche, accompagné d'un sourire, voilà une artiste lancée ! Ça dure ce que ça peut ! Mais il est certain que pour le moment cette Australienne des Batignolles tourne toutes les têtes, rien qu'avec le mouvement saccadé qu'elle a trouvé pour la sienne.

» Quand aux *Cinq sœurs Lorrisson*.. Ah ! non j'en ai soupé de celles-là... »

Monsieur Sarcey ! ! On ne s'exprime pas ainsi au *Mercure de France* ! ! !...

JEAN DE TINAN.

MUSIQUE

Prod'homme : L'*Enfance du Christ de Berlioz*, édition du « Mercure de France ». — Albert Soubies : *Histoire de la Musique en Hongrie*, librairie des bibliophiles. — *Histoire de la Musique en Russie*, Henry May, éditeur.

La saison des vacances n'est pas pour tout le monde, comme on pourrait le croire, une ère de repos ; on la devrait plutôt appeler la saison des laborieuses préparations : compositeurs et auteurs dramatiques préparent en effet leur visite d'octobre à MM. Colonne ou Chevillard, Porel ou Ginisty, les uns en se hâtant de terminer l'œuvre nouvelle par laquelle ils espèrent forcer les portes du Cirque ou du Châtelet, les autres en mariant fiévreusement héros et héroïne, et en envoyant leurs cinq actes à la machine à écrire — les peintres préparent par des études leurs tableaux du salon — les virtuoses préparent les concertos qu'ils nous feront entendre cet hiver — les fanatiques de courses se préparent des déboires en se précipitant de Deauville à Caen et à Dieppe derrière jockeys et grands chevaux — tandis que petits chevaux, casinos, baccara et lawn-tennis suffisent à absorber tous les instants de ceux qui n'ont rien à faire... Aux quelques-uns cependant à qui cette vie agitée laisserait du loisir pour la lecture, je veux aujourd'hui recommander certains ouvrages. On ne les trouvera pas toutefois, j'imagine, dans la bibliothèque des chemins de fer, et assurément ils ne sont pas gais et alertes comme l'*Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse* de Jean de Tinan ; il s'agit d'exégèse musicale, et nous savons que seule jusqu'ici l'ouvreuse du Cirque d'été a su parler technique de manière amusante, et en quelque sorte sans en avoir l'air. Aussi bien, du reste, l'**Enfance du Christ** (et non l'*Enfant du Christ*, comme dit un jour un conférencier éminent, mais peu versé dans l'Ecriture sainte) par laquelle M. Prodhomme

continue son *Cycle Berlioz*, ne pouvait l'entraîner à de facétieuses diversions;

De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornements égayés ne sont point susceptibles

a dit Boileau.

Il se dégage cependant une douce et piquante ironie de certaines pages où sont réunis les articles de critique parus à l'époque où, Berlioz vivant, son génie était encore férocement contesté. On y peut lire côte à côte les éreintements de Scudo qui ne désarma jamais, et ceux de Jouvin qui, plus tard, à l'heure de l'universel enthousiasme, se déclarait « avec Berlioz contre Wagner »; et il est plaisant de constater que, à cette époque déjà, l'hostilité de cette grande revue la *Revue des Deux-Mondes*) et de ce grand journal (le *Figaro*) fut impuissante à arrêter l'essor d'un grand artiste et à voiler le rayonnement d'une grande œuvre.

Nous ne savons pas si l'auteur des *Troyens* admirait l'auteur de la *Belle Hélène*, mais nous lisons ici un feuilleton où ce dernier rend hommage à l'*Enfance du Christ*, tandis que M. de Joncières qui, lui, goûte fort la musique d'Offenbach semblait à cette époque, aimer beaucoup moins celle de Berlioz.

Plus loin nous trouvons la curieuse nomenclature des œuvres nouvelles qui tenaient l'affiche des théâtres en cette année où fut pour la première fois exécutée à Paris l'oratorio de Berlioz. *La Nonne sanglante*, *La Cour de Célimène*, *Les Sabots de la marquise* ralliaient alors tous les suffrages.

A côté de ces renseignements, en quelque sorte extérieurs, M. Prodhomme en a groupé une foule d'autres relatifs à la composition même de l'œuvre et à sa diffusion dans le monde entier, notant au passage les résistances des uns et l'enthousiasme des autres, et nous faisant notamment connaître les rapports qui s'établirent à son sujet entre le maître français et son traducteur allemand Peter Cornelius, élève de Liszt, auteur du *Barbier de Bagdad*, d'un *Cid* et de nombreux *lieder* qui jouissent actuellement d'une grande popularité au delà du Rhin.

Il nous expose aussi, d'après ses mémoires et sa correspondance les idées de Berlioz sur l'art religieux, et cite un article écrit par lui en 1825 où il se plaint déjà, comme il le fit durant toute sa vie, des fugues dont tant de compositeurs ont cru devoir encombrer leurs messes et leurs oratorios. « La fugue, dit-il, est un exercice fort utile, qui familiarise les élèves avec beaucoup de difficultés harmoniques et leur apprend à tirer tout le parti possible d'une idée mélodique », mais il lui dénie tout caractere expressif. Ce n'est pas ici le

lieu de discuter cette opinion ; il est certain cependant qu'elle a impressionné M. Prodhomme au point de lui faire croire que Berlioz n'avait jamais employé une forme contre laquelle il proférait de tels anathèmes. Aussi lui arrive-t-il de ne pas la reconnaître dans son analyse musicale de la marche qui inaugure la première partie, où il nous signale soigneusement un thème en *ut mineur*, puis son retour en *sol*, en *ut mineur* et enfin de nouveau en *sol*, comme s'il s'agissait de modulations dignes de remarque, alors que nous sommes en présence d'une simple *exposition de fugue*, avec son mécanisme traditionnel de tonique et dominante alternées. Il en est de même pour le court passage instrumental qui dépeint les jeunes Ismaëlites se dispersant dans la maison pour exécuter les ordres du père de famille. Parfois aussi M. Prodhomme, méconnaissant les transformations habituelles au *fugato*, prend pour un thème nouveau la reproduction par augmentation ou par diminution, ou dans un autre mode, d'un thème initial.

Feuilleter une partition, et énoncer en tournant les pages tout ce qu'on y rencontre, soit thème, soit modulation, ce n'est pas, à proprement parler, en faire l'analyse. Il faudrait pour qu'un tel travail fût vraiment intéressant, expliquer les raisons qui semblent avoir guidé l'auteur, montrer, par exemple, le but tonal vers lequel il tend, et découvrir la logique des étapes qu'il parcourt avant d'y parvenir. M. Prodhomme ne l'a pas fait, et dans cette partie de son livre il est vraiment trop discret, laissant constamment à ses lecteurs le soin de tirer des conclusions de tous les faits qu'il se contente de leur exposer.

C'est le seul regret que je croie devoir formuler au sujet de cet ouvrage très consciencieusement documenté, petite pierre du grand monument que M. Prodhomme a eu l'heureuse inspiration d'élever à la gloire du maître français, et dont il faut espérer le prochain achèvement. Qu'il me soit permis cependant de déplorer aussi les fautes typographiques qui trop souvent dénaturent le texte et spécialement les exemples musicaux.

§

Comme M. Prodhomme, M. Albert Soubies poursuit aussi une œuvre commencée : l'histoire de la musique chez tous les peuples. Il nous parle aujourd'hui de la Hongrie.

Pour la plupart des *dilettanti* la musique hongroise est tout entière contenue dans une cadence spéciale, tandis que la musique tzigane, c'est une sorte de mélopée sans mesure, une improvisation faite à plusieurs dont les phrases vagues

s'enroulent sur elles-mêmes, ce que Alphonse Daudet appelait la « poulpe », c'est aussi l'emploi fréquent d'un instrument inusité chez les autres peuples : le *cymbalum*. Il faut reconnaître que le petit livre de M. Soubies n'ajoutera rien d'essentiel à ces idées un peu sommaires, et ne corrigera pas chez ses lecteurs ce qu'elles peuvent avoir d'insuffisant et de restreint. Il nous cite des morceaux de Haydn ou de Schubert, *all'ungarese*, sans nous définir en effet ce qu'a de particulier ce style hongrois. Son « précis » volontairement sommaire se contente de nous donner une nomenclature des compositeurs hongrois, des ouvrages qu'ils ont écrits, et des artistes qui les ont interprétés depuis les origines de la musique en leur pays jusqu'à nos jours. Mais c'est, à cet égard, un recueil très complet, sorte de dictionnaire détaillé, qu'il sera utile en bien des cas de consulter.

§

Beaucoup plus importante est son histoire de la musique en Russie, ouvrage très détaillé dont des fac-simile d'autographes et de nombreuses gravures augmentent encore l'intérêt.

Là rien n'a été laissé dans l'ombre : musique populaire ou musique sacrée, composition naïve ou savante, genre vocal et instrumental, lente propagation de la culture esthétique, progrès de la technique, naissance et développement de la littérature musicale, évolution de la virtuosité sous ses différents aspects, M. Soubies n'a négligé aucune portion du vaste et complexe sujet qu'il a choisi. Très méthodiquement il nous raconte les débuts de l'art musical dans ce grand pays encore un peu barbare, alors que, considéré comme un « amusement illicite », il avait à lutter au XIII^e^ siècle contre les anathèmes de l'archevêque Cyrille II, et il en suit le développement tant en Russie qu'en Pologne, jusqu'à son épanouissement actuel.

Mais, quelque instructive que soit l'histoire ancienne, je crois que l'histoire moderne est toujours d'un intérêt plus palpitant, aussi les chapitres qui séduiront plus particulièrement les lecteurs sont, à n'en pas douter, ceux que M. Soubies a consacrés à Moussorgsky, Borodine, Rimsky-Korsakow, et autres compositeurs dont les noms sont aujourd'hui célèbres en France grâce à M. Chevillard qui nous a révélé leurs œuvres maîtresses en de minutieuses et vibrantes exécutions.

Elle est vraiment d'un haut enseignement la vie de ces hommes unis par une foi ardente en un même idéal, luttant en commun contre les obstacles qui, là-bas comme ici, se

dressent au début de toute carrière d'art, se prêtant assistance en toute occasion, terminant les œuvres inachevées de ceux d'entre eux qui sont les premiers disparus, veillant à leur exécution, et soutenus avant tout par une « pensée dominante : le pays, avec le riche trésor de sentiment et de pittoresque que recèle sa mélodie populaire ». C'est à cette mélodie en effet que tous demandent la révélation en quelque sorte de l'âme russe. Comme l'a fort bien dit le prince Odoëvsky, « il ne s'agit pas, pour eux, de transporter dans une œuvre un chant populaire, mais de quelque chose de bien plus difficile : en le copiant, ou sans le copier, il s'agit de refaire en soi le procédé suivant lequel, dans le courant des siècles, toute la musique populaire a été créée par ses auteurs inconnus. » Et c'est ainsi, ajoute si justement M. Soubies, que « cette école, tout en comprenant des personnalités très accusées, échappe aux inconvénients de l'individualisme stérile ; et, ce qui fait sa force irrésistible, c'est qu'elle se voue, somme toute, nonobstant des divergences partielles de doctrine et de procédés, à une œuvre commune : qu'elle cherche à réaliser l'idéal de tout un peuple. »

Les musiciens français qui, si volontiers, se jalousent et se déchirent, trouveront, grâce au beau livre de M. Soubies, de nobles exemples à imiter en étudiant l'histoire des « Cinq : » Balakirew, César Cui, Moussorgsky, Borodine et Rimsky-Korsakow, cette « société d'admiration mutuelle, » cette « petite chapelle ! » eût-on dit ici dédaigneusement.

PIERRE DE BRÉVILLE.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Léon Tolstoï : *Qu'est-ce que l'Art ?* traduit par Halpérine-Kaminsky, Ollendorff. 2 fr. — Paul Redonnel : *Les Chansons éternelles*, nouvelle édition illustrée, Bibliothèque artistique et littéraire, ex. à 25, 80 et 100 fr. — Eugène Guillaume : *Notices et Discours*, Henry May, 3 fr. 50. — LES REVUES : *Les Maîtres de l'Affiche* ; *L'Estampe Moderne* : *Revue Populaire des Beaux-Arts* ; *Le Journal des Artistes* ; *L'Omnibus de Corinthe* ; *L'Ermitage* ; *The Studio* ; *The Artist*.

C'est une grande déception que m'a procurée la lecture de **Qu'est-ce que l'Art ?** de Tolstoï. Il serait difficile de trouver un livre de philosophie écrit avec moins d'esprit philosophique.

Dès les premières pages, Tolstoï mélange les notions de l'art, de la beauté et de l'esthétique. Guyau raconte que buvant un verre de lait dans les montagnes il en éprouvait une jouissance esthétique. Tolstoï, en rapportant le fait, semble confondre *jouissance esthétique* avec *jouissance artistique*. L'art n'a rien à voir dans le fait de boire un verre de lait au som-

met du Mont Blanc. La beauté peut exister en dehors de l'art. Une tempête sur la mer peut comporter une grande beauté. Quelle est dans ce spectacle la part de l'art, c'est-à-dire de la volonté, des combinaisons et du travail des hommes ?

Dans les pages suivantes, Tolstoï constate ce qu'il y a de faux ou d'incomplet dans toutes les définitions de l'art et de la beauté, sans réussir à apporter lui-même des formules suffisantes.

« Pour donner une définition exacte de l'art, dit-il, il est nécessaire, avant tout, de ne pas le considérer comme un moyen de plaisir, mais comme une des conditions de la vie...

» L'activité artistique est basée sur ce fait : l'homme en percevant par l'ouïe ou par la vue les sentiments qu'un autre a exprimés est capable d'éprouver les mêmes sentiments.

» Prenons un exemple : un homme rit, celui qui le regarde devient gai ; il pleure, celui qui l'entend devient triste ; il s'irrite, s'emporte, l'autre s'anime également...

» Toutes les fois que les spectateurs et les auditeurs éprouvent les sentiments qu'un autre a ressentis et a voulu ressentir, nous nous trouvons en présence d'une manifestation artistique...

» ... *L'art est une activité qui permet à l'homme d'agir sciemment sur ses semblables au moyen de certains signes extérieurs afin de faire naître en eux, ou faire revivre, les sentiments qu'il a éprouvés.* »

Il est simple de se rendre compte de ce que cette définition a de défectueux. D'un côté, elle fait rentrer dans l'art ce qui n'en fait aucunement partie. Un homme qui a eu des émotions grossières peut les raconter à un public grossier en lequel il trouvera un écho. Il n'agira point artistiquement. Ou bien un horrible mélo serait une œuvre d'art.

D'un autre côté, cette définition exclut de la sphère artistique tout ce qui ne ressort pas directement de la sensation et du sentiment, presque tout ce qu'on appelle l'art décoratif par exemple.

Tout ce qui est — et, virtuellement, tout ce qui est en puissance d'être — possède une existence supérieure. Dégager cette vie mystérieuse des apparences et la rendre sensible, tel est le but de l'art.

La forme humaine, d'une façon générale, sous ses milliards d'aspects, possède une forme abstraite et parfaite, tellement harmonieuse que tous les sculpteurs se sont efforcés à la matérialiser. Mais chaque forme humaine en soi possède une qualité esthétique qu'il est possible de découvrir et de manifester.

L'artiste communie avec l'indéfinissable pour produire une chose définie. Le poète n'exprime-t-il pas souvent par des

mots d'un sens exact des émotions dont ils ne saisit qu'un sens très vague ?

Un paysage a une beauté particulière dont le peintre, le poète, le musicien, pourront traduire à leur façon le contre-coup en eux. Il y aura une infinité de rapports possibles entre le spectateur et la nature, et chacun de ces rapports possibles est susceptible d'être traduit en beauté.

Les rapports qui s'établiront entre le paysage et vous et ceux qui s'établiront entre le paysage et moi seront forcément différents. De même les relations que je puis avoir avec le paysage changeront suivant le temps et les contingences. Chaque moment détermine un rapport nouveau entre le paysage et moi. Et à chaque moment il y aurait une infinité de rapports possibles à cause de l'infinité des façons de sentir et de comprendre un paysage.

La beauté unique d'un objet est donc susceptible d'être considérée sous des angles très différents. A ce point de vue, on pourrait emprunter à Shopenhauer sa théorie des plans et l'on pourrait dire aussi avec le philosophe anglais Hutcheson que la beauté est la manifestation de l'uniformité dans la variété.

Qu'on excuse cette digression. Je reviens au livre de M. Tolstoï et je vais donner quelques exemples de l'incompréhension et de l'ignorance de l'écrivain russe.

Il appelle Baudelaire et Verlaine *deux mauvais versificateurs*. Il cite trois des *Petits Poèmes en prose* qu'il déclare « absolument incompréhensibles » : *L'Etranger*; *La Soupe et les Nuages*; *Le Galant Tireur*. Il reproduit ces vers des *Ariettes oubliées* :

... C'est, vers les ramures grises,
Le chœur des petites voix.

O le frêle et frais murmure !
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

« Quel est ce *chœur des petites voix* ? dit-il, et quel est ce *cri doux que l'herbe agitée expire ?* Quel sens a l'ensemble de cette poésie ? Cela reste incompréhensible pour moi ».

Sagesse même ne trouve pas grâce devant lui. « Les plus triviales expressions des sentiments catholiques et patriotiques, affirme-t-il, y occupent une grande place ».

En ce qui concerne la peinture, il n'a pas assez de foudres pour Manet, Monet, Renoir, Sisley et tous les impressionnistes. — La galerie de Durand-Ruel lui apparaît comme un maga-

sin de folie et l'exposition des peintres symbolistes (probablement à la galerie Le Barc de Boutteville) comme un repaire d'horreurs.

La critique, pour lui, est cause de tous nos égarements d'admiration.

« C'est grâce seulement aux critiques, qui louent aujourd'hui les productions grossières et souvent insensées des anciens Grecs : Sophocle, Euripide, Eschyle, Aristophane surtout ; parmi les plus récents : Dante, Tasse, Milton, Shakespeare ; dans la peinture, tout Raphaël et tout Michel-Ange, y compris son absurde *Jugement dernier* ; en musique, tout Bach et tout Beethoven, y compris ses dernières œuvres ; c'est grâce aux critiques, dis-je, que sont devenus possibles aujourd'hui les Ibsen, Maeterlinck, Verlaine, Mallarmé, Puvis de Chavannes, Klinger, Bœcklin, Stuk, Schneider, Wagner, Liszt, Berlioz, Brahms, Richard Strauss, et toute la masse énorme des imitateurs dans tous les arts. »

Ouf!

Après un tel massacre, on n'est pas étonné de lire plus loin cet aveu que bien peu d'œuvres répondent à la conception que Tolstoï s'est faite de l'art. « Nous devons admettre, dit-il, que tous les romans, récits, drames, comédies, tableaux, sculptures, symphonies, opéras, opérettes, ballets, etc., tout ce qui est compris aujourd'hui dans le domaine de l'art, contient à peine une œuvre sur cent mille qui soit le résultat d'un sentiment éprouvé par l'auteur ; ce ne sont généralement que des produits fabriqués artificiellement, des contrefaçons où l'emprunt, la parure, l'effet et l'attrait remplacent le sentiment, la création artistique. »

Quel est donc le critérium de Tolstoï pour reconnaître sur cent mille œuvres celle qui est vraiment artistique ? Nous allons être édifiés :

« Le degré de la contagion artistique est aussi celui du mérite de l'œuvre.

» *Plus la contagion est intense, mieux est l'art en lui-même, indépendamment de son fond, c'est-à-dire du mérite des sentiments qu'il transmet.* » Mais, sans parler des feuilletons et de l'imagerie populaire, si répandus que d'après Tolstoï ce devrait être l'art suprême, n'est-ce point donner la palme aux artistes choyés par la mode et qui périssent si souvent avant leur mort ?

Tolstoï prétend que plus l'art est nouveau, plus il est contagieux. L'histoire nous prouve au contraire que les arts nouveaux ont toujours rencontré une résistance considérable. Nous en avons la preuve avec le Balzac de Rodin.

Enfin, pour finir, l'auteur de *Qu'est-ce que l'Art ?* se demande quel est « l'art bon » ? Il se répond : c'est « l'art chré-

tien » et tout le reste est de l' « art mauvais ».

« La mission de l'art à notre époque est de faire passer du domaine de la raison dans celui du sentiment cette vérité que le bonheur des hommes est l'union et de faire régner, à la place de la violence, le royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'amour, qui est pour nous le but suprême de la vie. »

Voilà la conclusion d'un des livres les plus faux et les plus dénués de méthode qu'il soit possible à un homme de talent d'écrire.

M. Paul Redonnel vient de splendidement rééditer son poème **Les Chansons éternelles**. Il ne m'appartient pas, dans cette rubrique, de donner une critique raisonnée de la partie littéraire. Je dirai simplement que c'est avec grand plaisir que j'ai relu ces pages, aujourd'hui adornées de multiples illustrations, parmi lesquelles il faut louer tout d'abord la couverture composée par Alphonse Mucha avec son sens si parfait de l'arrangement et de l'attitude. Le frontispice par M. Aug. Donnay est d'un lyrisme mystérieux et puissant, et le titre par M. Paul Berthon est à la fois plein de grâce dans le sentiment et de fermeté dans l'exécution. Pour le reste, je citerai : de M. Edmond Rocher, qui a beaucoup collaboré à l'illustration du volume, de jolis motifs décoratifs et particulièrement un *Eros biphallique* d'une imagination bizarre ; d'Armand Rassenfosse, une pointe sèche où vibre son art délicat et de féminité perverse ; d'Alphonse Osbert, une de ses harmonies graves et mélancoliques ; d'Abel Jamas, une aquarelle d'une belle netteté décorative ; d'Emile Causé, un visage sentimental, joliment ; de Berckmans, une lithographie et surtout un dessin en deux couleurs d'un grand charme ; de François Maréchal, un dessin ferme et sobre ; d'A. Herbinier, dont le talent d'illustrateur et de décorateur s'affirme chaque jour davantage, une aquarelle vitrail ; d'Eugène Vibert, dans une manière bien personnelle, des dessins d'une sincère poésie et d'autres d'une curieuse invention ; de Richard Ranft, une vigoureuse eau-forte ; d'Henri Boutet, une pointe sèche aimable ; enfin, de MM. Henry Detouche, Lobel, Valère Bernard, Malteste, Valadon, Henri Héran, d'heureuses compositions.

Les **Notices et Discours** de M. Eugène Guillaume nous présentent dans un style clair, sinon personnel, quatre silhouettes d'hommes supérieurs : Charles Blanc, auquel M. Guillaume a succédé au Collège de France, Paul Baudry, Jean Alaux et Antoine Barye. Les deux biographies les plus importantes sont celles de Barye et de Jean Alaux. Cette dernière est une « application épisodique du cours que l'auteur a professé au Collège de France pendant l'année scolaire 1883-1884 », cours qui sera publié sous le titre de *Théorie de*

l'Art. Quant à Jean Alaux, qui fut le directeur de l'Académie de France à Rome de 1848 à 1850, alors que M. Guillaume en était le pensionnaire, c'est un peintre bien oublié. Mais il est de ceux dont je parlais dernièrement à propos du livre de M. Lafenestre, *La Tradition dans la peinture Française*, de ceux qui, sans grande originalité, sont d'excellents éducateurs et maintiennent de la tradition ce qu'il n'en faut jamais perdre. Jean Alaux combattit l'école de Louis David et défendit les idées d'Ingres, se montrant ainsi soucieux d'un art « fondé à la fois sur l'amour de la nature et sur le respect de l'idéal ». Je transcris de cette étude quelques lignes qui me paraissent fort justes : « Après Vincent et après Guérin qui avait recueilli ses élèves, Picot ouvrit une école. Cabanel, après lui, continua à enseigner dans ce même ordre d'idées, que représentent aujourd'hui des maîtres renommés. On peut en médire; mais, en matière d'éducation, c'est par eux que se maintient la tradition de l'esprit français.

» Peut-être, en y réfléchissant, trouverait-on que les vies d'artistes tiennent trop de place dans l'histoire de l'art. Certes, l'étude des grandes personnalités qui se détachent de l'ensemble offre un attrait considérable. Mais la succession des faits et leur suite même un peu obscure, la tranmission imperturbable de certaines idées à travers l'imprévu et les obstacles, constituent le vrai fonds de l'histoire et son unité. Les talents extraordinaires apparaissent comme des phénomènes sublimes. Ils triomphent un jour. Mais il y a quelque chose de plus fort qu'eux, c'est le génie de leur propre race, qu'ils violentent quelquefois et qui leur survit. »

Les Revues. — **Les Maîtres de l'Affiche** (septembre).— Sommaire : L'*Olympia*, de Jules Chéret ; le *Coupable*, de Steinlein; l'*Absinthe Mugnier*, de Lucien Lefèvre; *The Chap Book*, par Bradley, et une prime, par de Feure.

L'Estampe Moderne (août). — Sommaire : *Kaeia*, par E. Delatre; *Joueuses d'osselets*, par Paul Leroy; *Pantomime*, par H.-G. Ibels; *Menuet d'automne*, par Manuel Robbe.

Revue Populaire des Beaux-Arts (20 août). — Une étude sur sir Edward Burne-Jones, par Gabriel Mourey ; L'*Art du* XVIII^e^ *siècle français au Musée du Louvre*, par Gaston Migeon.

(27 août). — Dans ce numéro, Velasquez est étudié avec beaucoup de brio, de clarté et de justesse par un peintre, membre de l'Institut, par... M. Léon Bonnat.

(3 septembre). — Une étude documentée et perspicace de M. Bénédite sur le graveur Claude-Ferdinand Gaillard. Quelques notes sur la collection de M. de Chennevières, par M. G. Lafenestre.

(10 septembre). — Quelques mots sur ce génial Félicien Rops qui vient de mourir en laissant une des œuvres les plus rares du siècle par la nouveauté de la sensation et de la pensée.

Le Journal des Artistes (14 août). — M. Henry Hamel, qui prend la direction du *Journal des Artistes*, fait un manifeste bien ridicule où il se déclare avec Bouguereau et Gérome contre Renoir et les impressionnistes. Il lui plaît d'affirmer cette attitude; nous avons le droit d'applaudir à celle de M. Frantz Jourdain, qui, à la suite de ce manifeste, envoie noblement sa démission de rédacteur au journal dorénavant dirigé par un réactionnaire de l'esthétique.

Au moment où je corrige ces épreuves d'autres démissions s'ajoutent à celle de M. Frantz Jourdain, celles de MM Georges Denoinville et Henri Nocq.

Même numéro : Notes sur Armand Point, par Georges Denoinville.

(21 août). — Très intéressant article de M. Maurice Baud sur Clément Bellenger, un beau et noble graveur, mort le 24 juillet dernier.

L'Omnibus de Corinthe (15 avril). — Le numéro trimestriel vient de paraître avec les dessins de Marc Mouclier.

L'Ermitage (septembre). — Portrait de Henry-D. Davray par Jean Veber, et une composition de Henri Héran : *Les Jours et les Nuits*, curieuse interprétation d'une prose de Marcel Réja, avec cependant une influence évidente de William Blake.

The Studio (septembre). — Une étude sur Albert Baertsoen, par Gabriel Mourey ; un bois de Lepère d'après une figure de Rodin ; reproduction d'un pastel de Levy-Dhurmer.

The Artist (septembre). — Un article sur *quelques affiches américaines*, accompagné de nombreuses reproductions.

Affiches récentes : Imprimerie de Malherbe : **Laurénol 1** et **2**, par Verneuil.

Compagnie générale d'imprimerie, Paris-Toulouse : **La Belle Gabrielle**, par Poache.

Imprimerie Bourgerie : **Où sont-ils ? Fête du Lion de Belfort**, par Choubrac.

Imprimerie Camis : **Exposition du Figaro ; Photographie en couleurs**, par Anquetin.

Imprimerie Courmont frères : **Papier à cigarettes riz Abadie**, par Gray.

Yvanhoé Rambosson.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les théâtres viennent de rouvrir — déjà ! — un jeune cercle de peintres, *Labeur*, a été inauguré ces derniers jours, — encore ! — mais il n'y avait rien d'impérieusement intéressant pour me retenir à Bruxelles, et j'ai profité des fêtes du couronnement de la jeune reine Wilhelmine pour chercher en Hollande une diversion à ce banal et vide été bruxellois.

Parti la veille des fêtes, le voyage fut un enchantement, une constante surprise. Depuis la frontière, la contrée : prairies, canaux, hâvres et flottilles, me sembla exécuter une symphonie décorative en *orange majeur*. *Oranje Boven* ! La riche et chaude couleur héraldique presque celle d'un or plus corsé, d'un or au-dessus du pair, correspond bien à la prospérité du pays.

On la voit partout : aux fenêtres, aux galons des employés et des soldats, à la boutonnière et à la cravate des civils endimanchés, aux chapeaux et aux ceintures des élégantes comme des rustaudes, même au collier des bons chiens ! Elle éclate aux girouettes des châteaux et aux mâts des navires ainsi que des moindres batelets, en pleine campagne comme au large des estuaires et des canaux. Elle se détache délicieusement sur les frondaisons des parcs, sur les façades de briques rouges ou noires ; elle exulte et triomphe au fronton des édifices aussi bien qu'au grenier des infimes cottages rustiques. Et depuis le majestueux « Hollandsch Diep » erronément appelé Moerdyck, que l'on ne peut traverser sans avoir le cœur étreint d'émotion admirative pour le génie de l'homme, jusqu'aux rives de l'Amstel et de l'Y, la symphonie suit une progression, un crescendo incomparable. C'est de très suggestif Beethoven transposé dans la nature, avec le soleil pour cuivres rutilants, les prairies pour hautbois et cors anglais, et les envahissantes et sentimentales nappes d'eau pour graves archets, pour pédale continue. Et tandis que le train roulait à travers ces prestiges, côtoyant de vivants Paul Potter et de lumineux et fluides Mesdagh, passant à côté de maintes villes prospères, coquettes comme Haarlem et la Haye ou somptueuses comme Dordrecht et Rotterdam, je me remémorais la tragédie de ces cités d'actuel bonheur, je respirais leur gloire épique sous leur parfum de prospérité contemporaine, et derrière la toute gracieuse et floréale Wilhelmine, princesse de printanier augure et de patriale félicité, j'évoquais le grand ancêtre Guillaume, le Nassau à la fois tribun et martyr, qui créa non seulement une nation libre, mais qui, au siècle des pires sectaires, prêcha la liberté de cons-

cience, l'absolue tolérance. Et la mâle et poignante vision du Taciturne qui nous aimait tant, nous autres Brabançons, me rend encore plus touchante la présence, en ce pays néerlandais, de la toute jeune souveraine vers qui les âmes loyales d'ici se projettent comme autant de fleurs cordiales, de tournesols épanouis, vers un astre providentiel. Et tout le temps de mon séjour ici, je caresse et entretiens cet accord du présent et du passé. La joie du moment contracte même un charme mélancolique à la rapporter aux luttes et aux énergies révolues.

Dès l'avant-veille de l'entrée de la reine à Amsterdam, l'animation dans cette ville tenait du vertige, surtout dans les grandes artères, depuis la gare centrale jusqu'à la Frederikplein, en passant par le Damrak, les rues Kalver, Warmoes et Nieuwe Dyk, le Rokin et la place Rembrandt. Dans les environs de Dam, le carrefour principal, le cœur de la cité, la cohue s'exaspérait d'heure en heure. Le soir on se serait cru en temps de kermesse, voire de carnaval, car confetti et serpentins étaient de la partie, et jusqu'à ces peu appétissantes plumes de paon dont on eut raison d'interdire l'usage à Paris comme à Bruxelles pendant les jours de licence et de folie, et qui, par ces chaleurs, promenées sur des visages ruisselants de transpiration, devenaient plus rebutantes que jamais. *Amerikaansche Kittelaar*! Chatouilleur ou « titillateur » américain ! C'est sous ce nom fantaisiste que les camelots, vilains petits juifs nasillards, débitent cet engin de torture.

Cependant, je dirai à l'honneur de la population amsterdamoise qu'elle manie ces « titillateurs » avec une discrétion relative et sans pousser la taquinerie jusqu'à la brutalité et la persécution dont nos Bruxellois rigoleurs donnaient d'écœurants exemples.

L'un de ces soirs d'Amsterdam, j'observai notamment, avec un réel plaisir, la façon courtoise et galante dont un équipage de jeunes cadets de marine lutinait avec ces *Kittelaars*, justement honnis chez nous, une troupe de mutines grisettes en rupture de comptoirs et de rayons.

L'allégresse démonstrative alla crescendo de soir en soir jusqu'à la nuit qui suivit le couronnement. Il faut avoir vu comme moi, car on ne peut se les imaginer, ces bandes d'hommes et de femmes, de tous les rangs, soldats, marins, filles de boutique ou même filles tout court, aussi bien que graves bourgeoises, que fillettes élégantes et jeunes damoiseaux, menant d'echevelées farandoles et déferlant bras dessus bras dessous, en vociférant des chants patriotiques et des refrains de circonstance. Ajoutez à cela l'obsession des plumes de paon, les serpentins lancés adroitement et accrochant dans leurs replis les petites folles comme autant de

gazelles capturées au lazzo, les confetti jetés par panneréés, par sacs entiers, et remplissant l'étroit mais long *corso* de la Kalverstraat d'un véritable sirocco de poussière et de papier; et vous resterez encore bien au-dessous de la frénésie, du paroxysme « loyaliste » de ces soirées du couronnement, où le carnaval et la kermesse se fondent pour composer une saturnale dont les Amsterdamois eux-mêmes n'ont pas vu la pareille aux plus débridées de leurs fêtes périodiques.

Les derniers lampions et verres de couleur s'étaient éteints à la suite des cordons de gaz et des girandoles électriques que tous ces agités se trémoussaient et braillaient encore.

A telle enseigne que pour assurer à la jeune reine, logée au Palais du Dam, soit au foyer même de cette effervescence patriotique, le repos dont elle avait bien besoin après les cérémonies émouvantes et les corvées officielles du couronnement, les journaux insérèrent un avis invitant le bon peuple de la capitale à mettre, la nuit, aux abords du Dam, une sourdine aux démonstrations par trop bruyantes et sauvages de son culte pour la jeune souveraine.

De tous les épisodes de ces fêtes du couronnement, c'est peut-être la « Joyeuse Entrée » de la reine dans Amsterdam, le lundi 5 septembre, qui m'aura laissé l'impression la plus profonde. L'imposante cérémonie du couronnement, le lendemain, dans l'Eglise Nouvelle (Nieuwe Kerk), ne me parla point avec cette intensité. L'événement se produisit par une après-midi finement ensoleillée, sous un ciel de grisaille printanière et d'argent fluide.

Bien avant que le premier coup de canon eût annoncé l'arrivée de la Reine, venant de la Haye, à la gare de Wespelpoort, je m'étais porté, après une flânerie par les quais de l'Amstel, vers le Thorebeckeplein, un square dédié au grand homme d'Etat et situé entre la place Rembrandt et le Heerengracht, juste en face d'un des ponts de celui-ci. C'était de ce square, un des points les plus pittoresques de l'itinéraire, que je me proposais de voir défiler le cortège d'entrée.

Quand je débouchai sur la placette, un mouvement de curieux et de badauds en animait déjà les abords généralement paisibles et recueillis. Aux fenêtres, aux perrons, aux tribunes de bois, s'étaient installés les riverains, leurs amis et leurs familles, et surtout les locataires desdites fenêtres et tribunes. Sur les quais du Heerengracht et le pont menant du square Thorebecke au Reguliergracht, des cavaliers de l'artillerie montée faisaient le service d'ordre.

La foule monte comme la marée. Monde joyeux, pimpant; beaucoup de jeunes femmes en toilettes claires garnies, naturellement, de rubans de la couleur du jour : elles vont et viennent par théories mutines et se croisent avec des troupes

de jeunes bourgeois au chapeau orné de couronnes fantaisistes ou avec des marins bien astiqués; des pêcheurs de l'île de Marken, au curieux costume, déambulent, comme en tanguant, avec leurs matrones et leur progéniture. Bientôt s'amènent aussi les petites gens du Jordaan, le quartier populeux, voire excentrique, confinant aux « Grachten » seigneuriaux. Femmes et gamins dégingandés, à mine intelligente mais hâve, flétrie, trimballent des charrettes à bras sur lesquelles ils vont disposer en un rien de temps un plancher, puis des chaises. D'autres appliquent des échelles contre les arbres du square. Chaises et échelons ne tardent pas à trouver des locataires.

Et bientôt ces tréteaux forment une telle barrtcade qu'ils masquent presque complètement l'échappée sur le « Fossé des Seigneurs », aux curieux qui se flattaient de jouir du spectacle sans bourse délier. Mais le prix est minime, étant donné le pays et le temps de fête. Pour un *Kwartje* (un quart de florin, soit un peu plus de 50 centimes), je m'installe sur un de ces échafaudages avec l'aide du jeune propriétaire de cette charpente. Le hasard me favorise; je domine les gens placés devant moi, et j'ai précisément vue sur le tournant du Canal des Seigneurs, ses quais ombreux, ses hautes maisons sombres à pignons historiques, sur ce décor bien amsterdamois, dans lequel s'encadrera tout à l'heure l'éblouissant cortège de gala officiel avec l'adorable apparition d'une princesse jeune et jolie, princesse de contes de fées, benjamine des reines de ce monde.....

Il était temps, d'ailleurs, de me ménager un point de vue. La foule est devenue aussi compacte que sur le Dam. Ce n'est plus seulement aux fenêtres que se pressent les curieux, c'est même aux lucarnes, aux tabatières des mansardes.

Des gavroches sont grimpés dans les arbres du square. D'autres s'accrochent familièrement aux basques de la statue du regretté Thorebecke. D'aucuns plus irrévérencieux encore se juchent jusque sur les épaules du grand ministre. Un agent de police fait descendre ces galopins de leur observatoire. Je constate à son honneur que le policier ne brutalise pas ces petiots; de leur côté, ceux-ci obtempèrent directement à son invitation. C'est égal, je crois que le digne Thorebecke, si libéral et si populaire, ne se fût pas plaint de l'intrusion de ces momes, surtout qu'il est assez solide à présent pour supporter le poids de quelques jeunes Néerlandais.

Les plus agiles de ces casse-cou ajoutent d'élastiques et tortillées gargouilles ou des mascarons hilares aux pignons solennels du Heerengracht. Mais le canon vient de tonner pour la première fois Les carillons — et il y en a dans presque

tous les beffrois et campaniles de la cité, dans la tour de Montalban comme dans le dôme du Palais de « Volksvlyt » — se sont mis à chanter allègrement dans leurs cages de pierre comme autant d'alouettes annonciatrices de jeunesse et de soleil.

Le cortège royal s'est donc mis en marche là-bas, et il s'avance cérémoniellement par les quais de l'Amstel, vers la plaine Frédéric. Il n'est plus loin de nous.

Soudain un mouvement se produit parmi les cavaliers du service d'honneur, les allées et venues des officiers sont devenues plus fébriles, et voici que les chants nationaux, *Wilhelmus lied* et *Oranje Boven!*, que les femmes entonnaient d'un bout à l'autre de la place, pour tromper leur impatience, se sont tus. Un brouhaha sourd, un murmure comme d'une brise dans les feuillées, un frisson parcourt la foule loyale, et étreint, j'en suis sûr, jusqu'au cœur des étrangers et des simples curieux.

Voilà les avant-coureurs de la juvénile reine des Pays-Bas, de la nouvelle impératrice d'Insulinde, comme l'eût appelée ce pauvre Multatulli. Ces avant-coureurs ne sont pas des elfes et des sylphes comme il eût convenu ; non, ce sont de simples « maréchaussés », autrement dit des gendarmes à cheval. N'importe. Ce sont de braves gens, j'imagine ; du moins en ce moment, et dans tous les cas ils ne traquent aucun pauvre diable.

Puis des troupes, beaucoup de troupes, de crânes petits fantassins ou de très fringants cavaliers, hussards, artilleurs au plastron chatoyant, jeunes matelots, sujets d'élite, de la marine royale, gardes civiques ou *schutters* plus engoncés, musiques allègres, clairons, tambours, étendards.....

Décrire les voitures de gala, ou même les énumérer? Non, n'est-ce pas? La liste en serait aussi fastidieuse et monotone que le spectacle même est brillant et pompeux. Plusieurs détachements de gardes d'honneur en habit de cour et au claque empanaché interrompent le défilé des landaus de grand gala. D'abord il y a une série de voitures à deux chevaux dans lesquelles se prélassent, dans leur ordre de préséance et conformément au protocole, très strict en Hollande, — maîtres des cérémonies, chambellans, chefs des divers départements de la Maison royale, dames de la Cour des deux Reines, et ensuite, dans quatre voitures, à quatre chevaux, à la Daumont, les grands officiers de la jeune Reine, les dames du palais, les grand' maîtresses de LL. MM., le grand maître des cérémonies, etc., etc.

Quelque riches et de haut goût que soient ces attelages et malgré le grand air des dignitaires et des généraux, malgré le charme et la beauté de quelques-unes des grandes dames ;

malgré des cochers, des écuyers et des postillons épatants (autant de livrées, autant de trouvailles de coupe et de couleurs assorties); malgré les rênes rouge et or, les formes et le port impeccable des chevaux, le défilé semble long au bon peuple, haletant, pantelant sur la place.

En d'autres circonstances ces uniformes et ces livrées, cet or et ces chamarrures flatteraient la sensualité de ses yeux de grand, de débonnaire enfant. Mais que voulez-vous? Cette fois, le grand enfant a encore le cœur plus gros et plus écarquillé que les yeux. Il lui tarde de voir sa Reine, sa chère petite Reine. N'est-ce pas plutôt sa pupille, sa mignonne, qu'il faudrait dire? Tout cela c'est très, très beau. On a eu raison de donner si prestigieuse escorte à la royale enfant. Mais en voilà assez. C'est elle, c'est la Reine, c'est Wilhelmine qu'ils appellent tous, aussi bien les fières patriciennes du Heerengracht, que les gagne-petit des ambulantes estrades du Jordaan. On halète unanimement après cette jolie et presque miraculeuse fleur éclose au tronc chenu des Nassau.

La voilà! C'est elle, enfin. Je n'oublierai jamais ce cri fanatique, presque étranglé, ce hourra attendri de sanglots d'amour, qui partit de ces milliers de poitrines, qui partit, se prolongea, s'éteignit, pour recommencer plus loin, et cela jusqu'au Dam, où elle vint saluer, des fenêtres du palais, tout ce peuple encore plus fidèle aux Nassau qu'à la royauté; à Wilhelmine, la très-arrière petite fille du Taciturne, qu'à la Reine des Pays-Bas.....

Les cloches sonnaient, le canon tonnait sur terre et sur mer, salves dignes du puissant et prospère petit pays, si grand sur l'Océan, si héroïque sur son sol conquis sur ce même Océan!... Mais ce qui grondait et clamait plus haut encore, c'étaient les vivats à la fois formidables et poignants de ces braves gens, descendants des Gueux de Guillaume et des marins de Ruyter.....

Et elle passait dans sa voiture, la petite Reine, vêtue de blanc comme une fée, et si ravissante qu'on en oubliait de détailler sa toilette d'apparat; et elle répondait du sourire, des yeux et du geste, souvent, sans doute, heureuse à défaillir, au prodigieux fluide de tendresse populaire qui la baignait et la caressait comme la tiédeur mouillée d'avril embrasse l'aubépine parfumée et la neige des pommiers en fleurs.

Georges Eekhoud.

LETTRES ANGLAISES

Leslie Stephen : *Studies of a Biographer*, 2 vol., 267-284 pages, 12 s Duckworth, London. — Revues : *The Fortnightly Review. — The Nineteenth Century. — Cornhill Magazine. — The University Magazine. — Macmillan's Magazine. — The Century Magazine. — Pall Mall Magazine. — Longman's Magazine. — The Review of Reviews. — The Bookman. — Literature. — Saturday Review. — The Outlook.*

Les deux volumes que M. Leslie Stephen présente maintenant aux lettrés se composent d'études et d'articles publiés déjà dans la *National Review*, la *Fortnightly Review* et le *Cornhill Magazine* ; et toute cette matière a gardé, néanmoins, suffisamment d'intérêt et de valeur intrinsèque pour remplacer l'actualité qui fut la cause de leur publication. M. Leslie Stephen n'a en somme qu'un bagage littéraire assez mince ; ses ouvrages consistent principalement en biographies soigneusement et laborieusement rédigées, et destinées à être éditées spécialement ou à paraître dans le *Dictionary of National Biography*. Des essais sur des sujets littéraires, réunis sous le titre de *Hours in a Library*, ont obligé à reconnaître leur auteur comme un *homme de lettres*, c'est-à-dire, dans le sens particulier où il faut l'entendre ici, un érudit, curieux et chercheur, doué d'une assimilation sérieuse et d'une compréhension sagace, spirituel et fin, mais n'étant aucunement auteur ni critique ; ce sont toujours ses opinions exclusives qu'il émet et des appréciations absolument personnelles qu'il fait connaître et il déclare même n'être au fond qu'un philistin. Pour sa satisfaction intellectuelle, il lit et il écrit ce qu'il pense de ses lectures, sans autre prétention. Le titre même de ses deux nouveaux volumes : **Studies of a Biographer**, indique bien cette tendance à ne vouloir assumer rien du rôle du critique ordinaire, et le point de vue même auquel il se place corrobore encore cette constatation. C'est, la plupart du temps, une collection de faits, négligés par d'autres, ou sans grande importance réelle, mais que M. Leslie Stephen enchaîne, relie, en leur donnant, par ce moyen et aussi par la façon dont il les présente et les réflexions qui les encadrent, un intérêt inaperçu autrement, et la séduction de tant d'habileté. Mais si M. Leslie Stephen peut paraître éviter la critique qui consacre et qui condamne, il n'est pas moins vrai qu'il possède un esprit singulièrement pénétrant et un jugement des plus éclairés et des plus sûrs. La preuve la plus sérieuse en est dans les douze années où M. Leslie Stephen eut la direction littéraire du *Cornhill Magazine* ; pendant ce temps, ce périodique publia des œuvres de choix

et de valeur et on y retrouve souvent les noms et les contributions de John Addington Symonds, Robert Louis Stevenson, Thomas Hardy, George Meredith, etc. S'il fallait faire une étude approfondie de l'œuvre de M. Leslie Stephen, il ne faudrait pas négliger cette période active où son influence a dû être, sur certains esprits, considérable. Les quatorze essais que contiennent les deux volumes sont extrêmement variés, mais, malgré la différence de sujets, reste singulièrement robuste, à travers tous, la marque profonde de l'esprit de l'auteur ; tous ses sujets, il les traite abondamment et complètement ; il les possède sans jamais être possédé par eux : d'où une froideur, une raideur qui persistent au long de ces pages et font sentir intraitable la personnalité de l'écrivain. Non pas qu'on sente jamais M. Leslie Stephen gêné par son sujet ou mal à l'aise pour le traiter ; certes, il est documenté, renseigné, et parle sans contrainte ; mais il manque de souplesse. Et il est curieux de noter que malgré cela, le lecteur ne peut soupçonner une seule fois M. Leslie Stephen de partialité ou de complaisance ; tout ce qu'il dit garde un ton de sincérité qu'il est impossible de mettre en doute. Cette précision un peu sèche qu'il apporte à ordonner ses faits se retrouve dans son style, qui, avec parfois quelques recherches d'élégance, est le plus souvent simplement correct et exprime la pensée le plus directement et le plus clairement possible. Comme ce sont toujours au cours de ces deux volumes des opinions personnelles, justifiées fréquemment d'une façon assez sommaire, il faudrait pour une analyse complète de l'ouvrage arguer longuement et soumettre à la discussion les idées de M. Leslie Stephen. Mais il faut nous contenter de dire ici qu'elles sont toujours intéressantes et exemptes de banalité et de pose. Même, le fait que souvent l'exclusivisme des idées émises soulève la contradiction et l'antagonisme, donne à ces études un surcroît d'intérêt pour ceux que tentent les contestations d'opinions. De plus, il se trouve dans ces études, pour l'érudit, pour le lettré, une quantité considérable de documents, nouveaux souvent, intéressants toujours ; qu'il s'agisse de l'autobiographie de Gibbon ou de la Jeunesse de Wordsworth, de Johnson ou d'Arthur Young, de John Byrom, de Matthew Arnold, de Jowett, d'Oliver Wendell Holmes, de Tennyson, de Pascal même, on retrouve ce que M. Arthur Symons a appelé un *acute, learned, unacademic, serious, witty, responsible criticism.* Il faut aussi signaler quelques autres études, sur la *National Biography*, l'évolution des *editors*, l'histoire de la ruine de Walter Scott, et l'importation de la langue allemande, qui contiennent des aperçus fort intéressants. En somme, c'est là deux volumes fort appréciables, œuvre d'historien plutôt que

de critique, mais incontestablement œuvre personnelle. On a discuté beaucoup sur cet ouvrage, mais tous ont reconnu sa belle tenue, et en ont rendu hommage à M. Leslie Stephen.

Revues. — **The Fortnightly Review** (septembre). — De M. J.-C. Bailey, une longue et minutieuse étude sur les *Sonnets de M. José-Maria de Heredia*; de nombreux sonnets sont cités et sont analysés avec une grande intelligence. M. Albert D. Vandam se montre comme à son ordinaire fort renseigné sur les choses françaises et cette fois sur *The Spy-mania and the Revanche Idea*. Le marquis de Ruvigny et M. Craastoun Metealfe s'étendent sur *The Carlist Policy in Spain*, et le numéro se termine par deux longs articles de souvenirs personnels et d'appréciations politiques sur le prince de Bismarck.

The Nineteenth Century (septembre). — *Endymion*, par Stephen Phillips; à propos du livre récent de W. H. Mallock : *Aristocracy and Evolution*, M. Herbert Spencer publie un long article de controverse : *What is Social Evolution?* M. William Sharp énumère *The Art Treasures of America* et les accompagne de quelques réflexions un peu surprenantes sur l'atmosphère artistique aux Etats-Unis. Un article du père jésuite Clarke sur le dernier livre de Mrs. Humphry Ward; une étude de la méthode historique de Frowde par Frederic Harrison; un savant exposé du Vitalisme par John Haldane; et des considérations sur le Sionisme par Oswald John Simon.

Cornhil Magazine (septembre). — Le Rev. W. H. Fitchett continue ses interminables *Fights for the Flag*; M. Robert Bridges publie *A Hymn of Nature, an ode written for Music*, poème de noble et grande allure où se retrouvent les qualités caractéristiques du talent du poète. M. Karl Blind raconte ses expériences personnelles, pendant les années 1847 et 1848, sur le continent, et M. E. V. Lucas agréablement collecte *The Miseries of Human Life*, et diverses autres contributions d'intérêt différent.

The University Magazine (septembre). — C'est avec regret que nous apprenons la décision des éditeurs de cette revue de cesser leur publication. Ils sont réduits à cette extrémité par l'opposition systématique qu'ils ont rencontrée à diverses reprises, et par un procès qui leur fut récemment intenté pour un livre scientifique contenant des choses soi-disant immorales. Dans les dix volumes de cette revue furent publiés divers ouvrages de critique, de sociologie et de science qui eurent un grand retentissement. Nous nous associons volontiers aux protestations qu'ont soulevées ces persé-

cutions, qui sont un véritable attentat à la liberté de la pensée.

Macmillan's Magazine (septembre). — De M. Charles Whibley, une étude sur la Bastille, où se retrouvent les habituelles qualités de l'érudit historien et critique. De A.-D. Godley, *Oxford in the Eighteenth Century*; *Two Chapters of Irish History*, par H.-F. Hall; et *The Prayer of Cervantes*, par Leonard Williams.

The Century Magazine (septembre). — Divers articles sur la guerre hispano-américaine et ses résultats; des légistes américains discutent la situation politique actuelle, tandis que M. Emile Ollivier se fait l'interprète des sympathies et des bonnes volontés françaises envers l'Amérique.

Pall Mall Magazine (septembre). — Sir C. W. Dilke disserte sur une *Anglo-American Alliance*; Carlyle Smythe révèle *The Real Mark Twain*; miss Mabel Peacock fait subir à un poème de Paul Verlaine les douleurs de la traduction; etc.

Longman's Magazine (septembre). — La moitié presque du numéro est occupée par la première partie de *Farmer's Commonplace Book*, par M. Rider Haggard; de Mr Brander Mattews, *An Inquiry as to Rhyme*, qui contient des faits intéressants et des réflexions judicieuses.

The Review of Reviews (15 août). — En frontispice un portrait de Bismarck et un long article sur le vieil homme d'État, avec de nombreuses illustrations; un exposé des rapports financiers de l'Irlande et de l'Angleterre; et d'innombrables revues et comptes-rendus de livres et de magazines.

The Bookman (septembre). — Quelques notes sur de jeunes écrivains: Miss Mary Sinclair et Miss Gwendoline Keats; un poème d'Ernest Rhys, inspiré d'une légende celtique; de W. B. Yeats un article sur les croyances celtiques relatives à l'âme; d'autres articles littéraires, et de nombreux portraits.

Literature (13 août). — Réflexions à propos de *Holiday Reading*; *Among my Books*, par Miss A. M. Clerke; un poème de M. W. Campbell; et un article critique sur Augustin Filon et son livre sur le théâtre moderne en France. — (20 août). *Among my Books*, par Lionel A. Tollemache; un poème de Samuel Waddington; et une nouvelle de Ernest Rhys. — (27 août). *Among my Books*, par Arthur Machen; une nouvelle de W. J. Lancaster; une étude sur le poète hollandais Vondel. — (3 septembre). Un intéressant *leading*: *Without my Books*; un poème par John W. Palmer; *Among my Books*, par Tighe Hopkins.

Saturday Review (13 août). — *Botticelli and Savonarola*, par Herbert P. Horne; *Words for Pictures*, par Max Beerbohm, et divers articles politiques. – (20 août). Une intéressante prose de Laurence Housman : *The Strangers of Fate*; une excellente étude d'Arthur Symons sur Van Lerberghe; un poème de John Davidson. — (27 août). Des notes d'Arthur Symons sur quelques livres français récents; *Health and Brain-work*, par P. Chalmers Mitchell; *Young France*, par A. Gilbert de Voisins. — (3 septembre). Le septième article de Frank Harris sur *The true Shakespeare*; une concise et juste étude de Jules Laforgue, par Arthur Symons.

The Outlook (13 août). — Un poème d'Albert Kinross; une relation de Sir Herbert Maxwell: *Touraine Revisited*; et l'analyse du livre de Tolstoï sur l'art, par Louis Zangwill. — (20 août). De C. A. Healy, un excellent article sur J.-K. Huysmans; une étude des poèmes de Ina Coolbrith par Albert Kinross; et une amusante fantaisie de F. Norreys Connell. — (27 août). De Francis Thompson, une solide dissertation sur *The Study of Dante*; de George Egerton, *Captain Dreyfus in Shoreditch*. — (3 septembre). Un article de E. Hamilton Hall sur la proposition du tsar; une nouvelle de C. G. Compton; un curieux essai de E. V. Lucas; et une parodie de Stephen Phillips.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

La Dernière Mode de Stéphane Mallarmé.

L'article que nous donnons ici (avec de très légères modifications) a paru pour la première fois dans la *Revue Indépendante* en 1890. Après cela, si la *Dernière Mode* a été un peu moins inconnue, elle n'en est pas devenue moins rare, au contraire; et puisque rien (que *Mariana*) n'en a jamais été réimprimé, et puisque les présentes pages sont demeurées les seules sur cette période littéraire du poète admirable, il nous a paru qu'on les lirait, ou qu'on les relirait, avec curiosité. L'hommage envers Mallarmé doit prendre toutes les formes.

« *La Dernière Mode*, gazette du monde et de la famille. Directeur : *Marasquin.* » Huit pages de format petit in-folio, enchâssées dans une couverture bleu pâle (que le temps a douée de la « grâce des choses fanées »), tachetée, çà et là, de vignettes dessinées par Morin; après quinze ans, archaïques.

La première livraison est datée du 6 septembre 1874. Comme les suivantes, elle s'orne de figurines, les unes noires, les autres coloriées, de patrons, et plus tard, le directeur, annonçant la prochaine surprise de musiques nouvelles et choisies, et faisant allusion à l'espace de quinze jours et plus qui sépare chaque fascicule, ajoute : « La livraison, défraîchie quant à l'intérêt du moins, reste encore longtemps sur la table du salon : or, qu'elle demeure au piano. Un morceau de musique... A sa faveur la livraison affronte même l'oubli ».

« Or, qu'elle demeure au piano ! » A qui n'aurait écouté que distraitement l'injonction, il semble qu'un geste deviné, bref et concluant, la signifie à nouveau. Un pareil mouvement accompagne le « je le maintiens » de la *Prose* (*pour des Esseintes*) :

Nous promenions notre visage
(Nous fûmes deux, je le maintiens)...

C'était une curieuse gageure contre la platitude ; gagnée : qui recommencera ?

Du titre à la signature du gérant, les annonces comprises, et les analyses de toilettes, et les menus, et les recettes, et tout, *La Dernière Mode* était entièrement rédigée par M. Stéphane Mallarmé, hormis quelques collaborations littéraires. Car si on lit, sous des vers, sous des nouvelles, les noms de Banville, Coppée, Sully-Prudhomme, Cladel, Mendès, Daudet, il est avéré que toute partie technique et fondamentale aurait pu être signée par l'auteur de l'*Après-midi d'un Faune*, et il y a dans ces pages perdues (perdues, on put le croire) de vrais et charmants poèmes en prose. C'est, sur la femme, sur les chiffons, les plus précises et curieuses notes écrites de notre temps et d'une valeur professionnelle surprenante.

Tel, ce programme de robe : « Toilette de dîner (en cachemire, je l'ai vue rose, comme vous pouvez la voir bleue) : le tablier de la première jupe est garni de *maint* bouillon horizontal, froncé à deux fils avec têtes étroites de chaque côté... »

Maint est un mot court et plein aimé du poète. Suite de la strophe précitée :

Sur maints charmes de paysage,
O sœur, y comparant les tiens...

«... Celles-ci lisérées de satin et reposant elles-mêmes sur un bouillon. La traîne est ornée de sept petits volants plissés. Huit écharpes garnies, chacune, d'un entre-deux de gaze blanche brodée, avec de la soie plate, se placent en tunique et se nouent sur la traîne, mais en haut. Corsage à basques

rondes *lacé derrière* (il a donné leur nom aux *robes-corselets*) et entouré aussi d'une garniture de gaze. Fraise en tulle illusion avec col en cachemire doublé de satin et manches bouillonnées avec parement.

» A celles d'entre vous, mesdames, qui la première portera cette toilette, l'honneur de l'appeler, car un joli usage, datant de quelques jours, veut qu'une robe se nomme de la femme qui par son port, charme et distinction, lui a, dans le monde, acquis la célébrité et le prestige ! »

Début de la « Robe bleu-rêve » : « On n'a qu'à le vouloir, pour se figurer une longue jupe à traîne de reps de soie, du bleu le plus idéal, ce bleu si pâle, à reflets d'opale, qui enguirlande quelquefois les nuages argentés... »

Est-ce que d'aussi agréable prose a souvent traîné dans les laboratoires des « Robes et manteaux » ?

La question du « tablier », alors en sa vogue, l'intéressa. Tantôt il est simple et destiné aux toilettes d'intérieur. « Tantôt il est resplendissant, fabuleux, superbe : on le surcharge alors de fleurs brodées avec des couleurs éclatantes, ou de nœuds et d'applications de velours ; on le passemente de perlures. Toutefois elles sont, ces perlures, autre chose, depuis quelques soirs, que les jais noirs ou que l'acier bleu et blanc... Un jais, oui, mais splendide comme toutes les pierres précieuses de la terre assemblées, chatoyant, pâlissant, un peu parure de reine de Saba... »

Il se plaît en ces analyses. C'est une tâche, mais un plaisir aussi, et très subtil, d'évoquer avec des entrelacs de mots telles toilettes « aussi fugitives que nos pensées ». Fort bien sait-il que ses abonnées, ses « chères abonnées », ses « très vraies chères abonnées » les parcourront distraites et s'en tiendront, pour la plupart, aux rangaines de leur faiseuse ! Cela se passe ainsi certainement, pour les chapeaux, et sur ce chapitre il s'abstient, donnant le motif de sa réticence : « Les robes, très bien : il convient qu'un courrier de la mode les décrive jusqu'à la trame. Tout le monde, de la couturière à la femme de chambre adroite, peut, nos descriptions lues, tailler presque un corsage, une tunique, une jupe, un tablier. Le chapeau, c'est bien autre chose ! Voilà du velours et de la soie, voilà du feutre ou une forme (qui n'est souvent que l'absence même de forme) et je puis vous parler une heure : faites de tout cela quelque chose, même avec des fleurs, des plumes et mes paroles. Inévitablement, sauf une imagination très spéciale, chacune de vous, lectrices, prend le chemin de la modiste en renom. »

Les simples annonces de la couverture ne sont pas insérées dans *La Dernière Mode* selon leur banalité courante, si dénuée même d'ingéniosité. Recevant des « Prière d'insé-

rer » émanées des Compagnies de chemin de fer, M. Mallarmé, intrépide jusqu'à l'impossible, les traduit en français, ou plutôt, en établit l'exégèse. Pourquoi, par exemple, au 18 octobre des anonces de trains, alors que vient de se clore l'ère annuelle des voyages? Sans doute la chasse, et la réclame prend sa place sous cette forme :

« Annonces... III. Les Gares.— ... Voyager, mot prestigieux hier encore, et dont aujourd'hui on semble chercher la signification lointaine et perdue. Que d'exceptions, toutefois! A la fin d'octobre, dans la Normandie qui appartient à la ligne de l'Ouest, ainsi que la Bretagne, dans les Ardennes, à celle de l'Est, on chasse à tir et l'on va chasser à courre... »

Plus ingénieuses encore et rédigées avec une plus ironique préciosité les annonces de spectacles. Comparez avec les naïfs « Échos » du journal quotidien :

« Les théatres. — Matinées littéraires, partout, à la Porte Saint-Martin, à la Gaieté (on parle même de l'Ambigu et de la Renaissance): et là, comme ici, des troupes habiles, réunies la veille, et des conférenciers éloquents dans la minute. »

Traduction d'une affiche des Folies-Bergères (déja perce le futur et momentané critique dramatique de la *Revue Indépendante*, pour qui le *verbe*, sur les planches, vient sottement obscurcir les symboles du *geste*) : « Folies-Bergères : Tout : les oiseaux, le tatoué, Lira et Némia, les tziganes, et le caniche gymnaste; que dis-je! une opérette, un équilibriste; les éléments d'une pièce en cinq actes, mais, ô joie! restés à l'état d'éléments! »

Il ne dédaigne pas de mettre la main aux *menus*, recommande des cigares qui se dénomment : « *Regalia-Limona-Principe-de-Galles* » et des cigarettes, « *Petits canons roses au dubèque aromatique* ». D'étranges recettes suivent. C'est la fantastique analyse du *Gombofèvis*, effroyable mélange de jambon, poulet, crevettes, homard, crabes, huîtres, tomates, citron, riz, piment, etc. C'est le créole *Moulongtani*, dont, vers Noël, il révèle le secret, afin d'ajouter à l'antique solennité familière du réveillon « quelque chose comme d'étranger et de moderne. »

On retrouve M. Mallarmé jusqu'en cette pharmacie :

« Sirop pour guérir le rhume. — Si vous voulez, madame, dont la toux est légère ou très forte, ne pas troubler par ses accès la fête qui se donne dans trois jours, ou n'inquiéter pas à la maison votre entourage familier, prenez : Mousse de Corse (lichen gélatineux), lichen d'Islande, racines et fleurs de guimauve, lierre terrestre, capillaire, coquelicots (au total, chez l'herboriste, la valeur de dix sous); jetez dans une bouilloire et versez beaucoup d'eau, faites bouillir et réduire, ajoutez un bon quart de sucre, et faites encore réduire, le

temps que cela passe d'un état gélatineux à un état sirupeux... »

C'est ensuite un onguent contre les engelures, spirituellement enseigné, puis cette conclusion : « Voyageur, je notai (écrites alors, qui sait? et publiées, maintenant, à coup sûr pour la première fois) ces deux traditions populaires de pays humide, la Hollande, froid, la Norwège... »

Cette brusque fin de phrase n'est-elle pas comme une signature? Ainsi, en d'autre prose :

« Voici, sans attenter à son intégrité, tiens, une monnaie. »

Et en des vers :

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le cygne.

« Ordonnance, celle-ci et celle-là, de *bonne femme*? Certes; et que la digne personne qui me les dicta, expérimentées depuis des âges dans sa famille, aimerait à voir nommer ainsi, n'était un sentiment de respectueux souvenir qui m'impose de les signer à cause d'elle : UNE AÏEULE. »

En ces conseils sur les fleurs, inutiles, « Une corbeille de jardin au mois d'août », le poète échappe entièrement à la formule ;

« ... Une vraie corbeille de plein été sera celle qui tirera de la nature même de ses plantes l'aspect poudreux, vaincu et pâli par la chaleur que doit avoir toute chose à cet instant.

» Tel ce que revêt la première plate-bande à droite, à qui entre au parc (de la Muette) par l'avenue de la Reine-Hortense.

» La lassitude entière de l'heure est exprimée par la *Centaurea candidissima*, feuillage pâle et mat, presque blanchi de poussière, et négligemment le même sur ses deux faces chiffonnées. Tout l'effet de la corbeille se passe entre cette plante et une autre, l'*Obelia Erinens* qui, sèche et délicate, elle, avec ses fleurettes d'un bleu dur, va, par des insterstices, de la bordure ovale se perdre vers le sommet du tertre. Ton principal : terne; le raviver maintenant, quelques taches, brusquement et simplement rouges et de feu, sont nécessaires : voici le *Pelargonium Diogène* (rouge), dont les cinq pétales, consumés et un peu défaits, font aussi place à la feuille du *Coleus beauté de Vilemore*, vineuse et verte, et comme atteinte déjà par l'automne. Tout cela jeté sans un dessin précis rencontre une harmonie qui se fait toute seule et brave, habilement parée de leur teinte, les midis et les après-midi d'août... »

Les *Chroniques*, uniformément signées « Ix », donnent un Mallarmé tout à fait à l'aise, et qui ne s'impose nul déguise-

ment que celui de la signature. Qu'il parle de la littérature, ou du théâtre, ou des riens actuels, c'est toujours avec ce perpétuel inattendu donnant à son style la valeur d'un paysage d'octobre que des nuages, courant en haut de minute en minute, modalisent.

Pour faire connaître une réimpression d'André Chénier :

« Comme ce fut l'adorable usage de certaines personnes très riches d'attacher, autour de leurs bras, à la faveur d'une monture du XIX^e^ siècle et d'y mêler aux pierres précieuses quelques rangées admirables de médailles antiques ou de camées, c'est de même qu'on a de tout temps laissé, auprès des morceaux absolus et définitifs d'André Chénier, des vers inachevés, frustres parfois, divins toujours, accusant le profil d'une idée naissante. »

Et à propos d'un livre de vers intitulé *Le Harem* :

«... Par une loi supérieure à celle qui, chez les peuples barbares, enferme véritablement la femme entre des murs de cèdre ou de porcelaine, le poète (dont l'autorité en matière de vision n'est pas moindre que celle d'un prince absolu) dispose avec la pensée seule de toutes les dames terrestres. Jaune ou blanche ou noire ou cuivrée, leur grâce est soudain requise par lui, quand il se met à l'œuvre ; elle vient former les flottantes figures animant les livres... Secret, ô mes aimables lectrices, maintenant divulgué, de ces heures vides tout à coup et sans cause, et de ces quasi absences de vous-mêmes, auxquelles vous succombez quelquefois : un rimeur quelque part songe à vous ou à votre genre de beauté. »

Couple adieu, je vais voir l'ombre que tu devins.

Un des derniers fascicules de *La Dernière Mode* contient, sous le titre général de « Figures d'album », la traduction de la *Mariana* de Tennyson. C'est le seul travail ouvertement avoué et signé : Stéphane Mallarmé : poème charmant et où non plus qu'Edgar Poe, si bien revêtu de français par les mêmes et subtiles mains, l'ermite de l'île de Wight n'est ni trahi, ni affadi, comme c'est l'usage. Dernière strophe (1).

« Le moineau pépiait sur le toit, le lent tictac de l'horloge et le bruit qu'au vent faisait le peuplier, confondaient tous ses sens : mais, le plus ? elle maudit l'heure où le rayon du soleil gisait au travers de la chambre, quand le jour percha vers son bosquet occidental. Alors elle dit : « Je suis très morne, il ne « viendra pas », dit-elle ; elle pleure : « Je suis très lasse, lasse, oh ! Dieu ! »

Si plein de surprises, ce journal unique doit être lu jus-

(1) Le poème entier, revu par M. Mallarmé, a été réimprimé dans un des premiers fascicules du *Mercure de France* (juin 1890).

qu'en ses rubriques en apparence les moins tentantes. Des « Conseils sur l'éducation », imprimés sur la couverture, renferment cette jolie page :

« Outre les livres faits pour être avant tout des livres, il y a des volumes composés de lignes souvent parfaites que l'inspiration dissémine au long d'une existence : l'existence brisée, les lignes survivent recueillies par une pieuse sympathie. Tels le *Journal, Pensées et correspondances* de Joséphine Sazerac de Liniague, morte en 1873. Cette âme, qui m'apparaît très supérieure encore aux brefs fragments laissés par écrit de sa pénsée, *revient* toutefois presque entière aux yeux de quiconque les lit attentivement, non moins dans les blancs divisant le texte que dans le texte lui-même... Excellente lecture que celle de ce recueil pendant les années qui suivent la première communion... »

Telles sont les *ultima verba* — en cette occurrence — de l'écrivain ingénieux et parfait entre tous. *La Dernière Mode* hélas ! tombe aux mains d'une femme qui en fait la banale revue historiée de sottises dont il n'y a que trop d'échantillons. Ils avaient du moins, au cours de leur brève existence, ces fascicules *bleu-rêve*, prouvé qu'armé de style on peut imprimer sa griffe, même en une recette d'officine, même en la description technique d'une robe, même en la rédaction d'une réclame ou d'une annonce.

Recevoir une telle gazette et à mesure la lire, au jour de sa date, joie que j'envie à ceux qui, en 1874, s'y délectèrent ; mais toute la saveur ne s'est pas évaporée, et la valeur littéraire demeure intacte.

REMY DE GOURMONT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE. DOCUMENTS. — Austin de Croze : *La Cour d'Espagne intime*, avec nombr. illustr. ; Juven, 3.50. — Marquis de Belleval : *Les Fils de Henri II, La Cour, la Ville et la Société de leur temps. François II* ; Lechevalier, 7.50. — E. Bonnaffé : *Etudes sur la Vie privée de la Renaissance* ; L.-H. May, 5 fr. — J. Collin : *Dans la Forêt Ardennaise, L'Invasion romaine* ; Bruxelles, Schepens, 1.50. — Urbain Gohier : *L'Armée de Condé, Mémorial de la trahison, pour éclairer l'Annuaire de l'Armée sous la Troisième République* ; Stock, 1 fr. — Baron de Heckedorn : *Bismarck*, avec portrait ; Dentu, 3.50. — Ed. Hemel et Henri Varennes : *Le Dossier du lieutenant Fabry*, pages d'histoire judiciaire ; Stock, 1 fr. — P. Le Hautcourt : *Siège de Paris*. T. III. *Buzenval, la Capitulation (4 décembre 1870-29 janvier 1871)*, avec 5 cartes ; Berger-Levrault, 6 fr. — C. Albin : *L'Ile de Crête* ; Sanard et Derangeon, 5 fr.

— Mathieu Campori : *Les Lettres de Ludovic Antoine Muratori* (Liste des correspondants); Modène, Soc. Typogr. — Ad. Crémieux : *Histoire du Peuple Russe*, 51 ill.; Picard et Kaan, 2.20. — Dr L. Nass : *Les Empoisonnements sous Louis XIV, d'après les Documents inédits de l'Affaire des Poisons, 1682*, avec fac-simile ; Carré et Naud, 6 fr. — Henry Zivy : *Le treize Vendémiaire an IV* (Bibliothèque de la Faculté des Lettres); Alcan, 4 fr.

Littérature. Critique. — Jean Brunhes : *Michelet*, Prix d'éloquence de l'Académie Française ; Perrin, 0.75. — Théodore Fontenay : *Çà et Là* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — *Livre d'Hommage des Lettres Françaises à Emile Zola* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — A. Maurel : *Essai sur Chateaubriand* ; « Revue Blanche », 3.50. — Paul Olivier : *Cent Poètes lyriques précieux ou burlesques du* XVII^e *siècle*, avec un poème préface de Jean Richepin ; Havard fils, 4 fr. — Stefane Pol : *Les Trois grandes Figures : George Sand, Flaubert, Michelet* ; Flammarion, 3.50. — Edmond de Bruijn : *Reflexions sur M. Huysmans* ; Bruxelles, Soc. Belge de Librairie. — Eugène Guillaume : *Notices et Discours* ; May, 3.50.

Pédagogie. — A. Fouillée : *Les Etudes Classiques et la Démocratie* ; Colin, 3 fr.

Philosophie. — Noémi Dorel : *Différences sexuelles de la Mentalité* ; « Nouvelle Encyclopédie », 1 fr. — Dr J. V. Laborde : *Léon Gambetta*, biographie psychologique ; *Le Cerveau, la Parole*, avec 10 grav. ; Schleicher, 5 fr. — Max Muller : *Nouvelles Études de Mythologie* ; trad. de l'anglais par Léon Job ; Alcan, 12.50. — C. Renooz : *Psychologie complète de l'Homme et de la Femme* ; « Nouvelle Encyclopédie », 10 fr.

Poésie. — Jean Pleyber : *Les Chimères* ; Ollendorff, 3.50. — Jean de Weymes : *Scènes d'Outre-Tombe. Décadence ! le Monde vu de l'Enfer au seuil du* XX^e *siècle*. — Jean Moréas : *Poésies, 1886-1896. Le Pèlerin Passionné, Enone au clair visage, Eriphyle et Sylves nouvelles* ; « La Plume », 3.50. — Georges Ramaekers : *Les Fêtes de l'Été* ; « La Lutte ».

Psychologie. — Paul André : *La Psychologie du Militaire* ; Bruxelles, Weissenbruch.

Publications d'Art. — J. Roussel : *Les Monuments historiques de la France, 4^e série : La Statuaire et la Sculpture décoratives*, 64 phototypies ; Guérinet. — *Le Musée de Sculpture comparée du Trocadéro, 4^e et dernier vol., Moulages de Sculptures depuis le* XI^e *siècle jusqu'à nos jours* ; *Tables* ; Guérinet, 25 fr. — *Le Louvre, les Tuileries et l'Hôtel de Ville. Motifs de sculpture ornementale*, 48 phototypies ; Guérinet, 25 fr.

Roman. — Paul Bourget : *Duchesse Bleue* ; Lemerre, 3.50. —

X. Brahma : *Ames Sociales* ; G. Richard, 3.50. — H. Cauvain : *Les Amours bizarres* ; Calmann Lévy, 3.50. — Georges Courteline : *Lidoire et Potiron*, avec illustr. ; Flammarion, 3.50. — Baron Deslandes : *Vers la Destinée* ; Ollendorff, 3.50. — Dick May : *L'Alouette* ; « Revue Blanche », 3.50. — Charles Edmond : *Le Neveu du Comte Sérédine* ; Plon, 3.50. — Louis Gallet : *Le Capitaine Satan, Aventures de Cyrano de Bergerac* ; Juven, 3.50. — Gyp : *Journal d'un Grinchu* ; Flammarion, 3.50. — J. Lévy : *Les Maris qui font rire* ; Flammarion, 3.50. — J.-H. Rosny : *Un autre Monde* ; Plon, 3.50. — Tristan Bernard : *Sous toutes réserves* ; Ollendorff, 3.50. — Pierre Louys : *Lêda* ; Borel « Lotus Bleu » ; — Georges de Peyrebrune : *Les Femmes qui tombent* ; Calmann Lévy, 1 fr.

Sociologie. — Georges Vitoux : *L'Agonie d'Israël* ; Chamuel, 3.50.

Théatre. — Edmond Teulet : *Pierrot Mendiant*, fantaisie en 1 acte et en vers, musique de G. Mariolli et Paul Blétry ; 3.50. — Emile Fabre : *L'Impérissable*, comédie en 2 actes ; « Revue d'Art Dramatique », 2 fr. — R. Auvray et Maurice Pottecher : *Le Sotré de Noël*, farce rustique en 3 actes ; Geisler, 2.50. — Maurice Pottecher : *Liberté*, drame en 3 parties suivi de *Le Lundi de la Pentecôte* ; Geisler, 2.50.

Divers. — Jean Gérardin : *Etudes sur les Bénéfices ecclésiastiques aux* XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles* ; Berger-Levrault, 5 fr. — G. Guigne : *Le Livre des Confrères de la Trinité de Lyon, 1306-1792*, publié d'après le manuscrit original ; Lechevalier, 7.50. — Capitaine Paul Marin : *Le Capitaine Lebrun-Renault ?* Stock, 3.50. — Albert Réville : *Les Etapes d'un Intellectuel* (à propos de l'affaire Dreyfus) ; Stock, 1 fr. — *Le Panorama* ; *Paris instantané* ; May et Baschet, 0.60 la livraison. — E. Chester : *Histoire et rôle du Bœuf dans la civilisation* ; Schleicher, 1 fr.

Littérature étrangère. — *De Scalden*, 2^me^, Tentoonstelling 1898, van monumentale dekoratieve en toegepaste Kunst te Antwerpen. — Elsa Asenijeff : *Au fruhr der Weiber und das dritte Geschlecht* ; Leipzig, Wilhelm Friedrich. — Ignazio Dell'Oro : *Elucubrazioni* ; Lecco, Rota. — Peter Kropotkin : *Die historische Rolle des Staates* ; Berlin, Adolf Grunan, 25 pf.

Traduction. — Bacchylide : *Poèmes choisis*, trad. par E. d'Eichtal et Th. Reinach, illust. ; Leroux, 10 fr. — R. Reuss : *Chronique Strasbourgeoise du peintre Jean Jacques Watter pour les années 1672-1676*. Texte et traduction annotée ; Berger-Levrault, 3.50.

Mercvre.

ECHOS

Une lettre de M. Pierre de Bréville. — Le « Prince des Poètes ». — Représentations de *Rembrandt*. — *L'Almanach des Poètes*. - Vient de paraître au *Mercure de France*.

Une lettre de M. Pierre de Bréville

Cher Monsieur,

En réponse à l'analyse, beaucoup trop importante, je le confesse, que j'ai consacrée ici à son ouvrage, M. Gustave Robert dote la *Revue Illustrée* d'un copieux plaidoyer *pro domo sua*. Il s'y défend d'avoir découvert dans le premier morceau de la IX^e^ symphonie « des ébauches du thème final ». C'est, paraît-il, au critique russe Oulibicheff qu'il faut imputer cette erreur — car c'est une erreur — que, bon patriote, mais musicien peu refléchi, M. G. Robert a adoptée. Quant à la dénomination « motif du coffret magique » (dans le prélude de *Tristan*), elle appartient, nous dit-il, à M. Lavignac. M. G. Robert se retranche derrière d'imposantes autorités. Soit.

Mais lorsque, plus loin, au sujet de la Symphonie de Franck, il déclare sa nomenclature de thèmes conforme à « l'analyse publiée chez Hamelle par César Franck lui-même », pour nous expliquer les différences très nombreuses qui existent cependant entre les deux gloses, nous devons nous rappeler une phrase de M. G. Robert au début de son article : « Quand je rends compte d'un ouvrage, j'ai la déplorable faiblesse de laisser percer quelque chose de moi. » Ce *quelque chose* est parfois très criticable, et *perce* un peu trop, il me semble, dans le passage relatif au final de cette même symphonie, où M. Robert me fait dire que les thèmes principaux de l'œuvre sont rappelés *fortuitement*. Tout au contraire, j'ai tenté de lui démontrer que ces thèmes reparaissent selon un *système personnel* au maître, inauguré par lui en 1840, et auquel Franck est demeuré fidèle durant toute sa vie.

Enfin, M. Robert me renvoie à mon ami Guy Ropartz ; j'accepte très volontiers la rencontre, persuadé que nous nous entendrons sur tous les points, fussent-ils d'interrogation comme ceux qui offusquent si fort M. Robert et qui lui rappellent l'époque néfaste où, « grâce à un lapsus commis par un honorable professeur de l'Université, il échoua à son baccalauréat ». Sans aucun doute, le maître-musicien qui dirige le Conservatoire de Nancy s'etonnera comme moi devant « la strette du *Mouvement* » (ce dernier mot est cette fois omis, je demanderais pourquoi si je ne craignais de me montrer trop constamment curieux) et devant cette « croche pointée, suivie d'une double croche s'abattant sur une toni-

que diézée » (1), dont M. Robert a négligé de nous donner l'explication dans sa réponse. Par contre, j'en suis certain, il se garderait de mettre comme M. Robert un «? » (2) après ces quelques mots : « rôle prépondérant de la tonalité », car il sait, lui, ce que cela signifie.

Veillez, agréer, etc.

PIERRE DE BRÉVILLE.

§

Le « Prince des Poètes ». — Le *Gaulois*, qui a de l'esprit, publiait, le 14 septembre, l' « information » suivante :

« On sait que la mort de M. Stéphane Mallarmé laisse vacant le titre de « Prince des Poètes », qu'on lui avait décerné à la mort de Paul Verlaine.

» Déjà, les petites revues s'agitent, telles la *Plume*, le *Mercure de France* et *tutti quanti*. On va « enquêter » à ce sujet et l'on parle surtout pour succéder à M. S. Mallarmé de MM. Henri de Régnier, F. Vielé-Griffin, G. Kahn, Adophe Retté, Emile Verhaeren, Georges Rodenbach et même de M. Georges Vanor, l'auteur du *Tombeau du Cid*, dont il existe une parodie fameuse connue sous ce titre : le *Tombereau de cidre*, et qui a pour lui de s'appeler, en réalité, Van Ormelingen.

» La fantaisie, on le voit, n'est pas exempte des combinaisons où se plaisent, en ce moment, les jeunes poètes du quartier Latin ! »

C'était d'une décence, d'un goût, d'une bienveillance et d'une exactitude à quoi nous ont depuis longtemps accoutumés les journaux, et cette spirituelle note fut *nécessairement* très reproduite. Il n'y aurait, comme toujours, qu'à hausser les épaules et à laisser dire, si la « petite revue » qui « s'agite » ne se trouvait être le grave journal de M. Hébrard, car ainsi la sottise atteint des proportions vraiment remarquables et vaut qu'on l'enregistre. Les poètes, donc, ont reçu la lettre qui suit :

« Mon cher confrère,

» Au lendemain de la mort de Stéphane Mallarmé, je souhaiterais savoir à qui vous estimez que doit revenir le titre de « prince des poètes ».

(1) Je cite de mémoire, n'ayant sous les yeux en ce moment ni l'ouvrage de M. Robert, ni l'article publié dans le *Mercure* à son sujet.

(2) J'ai souvenance d'avoir attribué à des fautes d'impression certaines inexactitudes de l'ouvrage de M. Robert relatives à des questions de modalité.— Ce « ? » me donne quelques remords à l'égard des typographes.

» Quel écrivain éliriez-vous vous-même, et quelles raisons pourriez-vous me donner de votre choix ?

» Je vous serais reconnaissant de bien vouloir me réserver, pour le *Temps*, votre intéressante réponse, et vous prie d'agréer, avec mes plus vifs remerciements, l'hommage de ma dévouée sympathie.

» F. Raoul Aubry,
» au *Temps* ».

La Plume, on s'en souvient, demandait — assez malheureusement — qui devait « succéder » à Paul Verlaine ou le « remplacer » (je ne sais plus au juste) dans l'admiration des poètes ; il faut, reconnaître que la redaction du *Temps* est meilleure...

Mais voici qu'en dernière heure *La Presse* (encore une « petite revue » du « quartier Latin », sans doute) adresse aux gens la lettre ci-dessous reproduite :

« Monsieur,

» La mort de Stéphane Mallarmé pose la question de savoir à quel poète ira maintenant l'admiration ou la sympathie des écrivains nouveaux.

» Voulez-vous, dans le plus bref délai et sans que votre réponse puisse excéder *dix lignes*, me faire connaître celui de vos aînés auquel vous attribuez la plus grande supériorité, et que vous jugez, par conséquent, le plus digne de succéder au poète disparu ?

» Agréez, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

» Léon Parsons.

» N. B. — Votre réponse sera publiée intégralement dans *La Presse*, qui ouvre une enquête à ce sujet. »

Il paraît qu'on ne peut avoir de l'admiration *ou* (?) de la sympathie que pour un seul poète à la fois...Mais, vraiment, l'admiration *ou* la sympathie est un chef-d'œuvre. — A. V.

§

Représentations de Rembrandt. — C'est dans les tout premiers jours d'octobre que commencent, au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche, les représentations du *Rembrandt* de nos collaborateurs MM. Virgile Josz et Louis Dumur.

Voici la distribution des principaux rôles :

Rembrandt : M. Deval. — Stoppertge : M. Schütz. — Egma : M. Bour. — Albertus van Loo : M. Kemn. — Hendrick van Uylenborch : M. Froment. — Gerrit : M. Angely. — Ruysdael : M. Germain. — Harmen van Ryn : M. Perrin. — Manasseh ben Israël : M. Charny. — Coppenol : M. Salhincourt. — Jacob van Swanenburch : M. Adès.

Saskia : Mme Valdey. — Hendrickje : Mlle Renée Bernier. — Marguerite Tulp : Mlle Milliarès. — Hiskia : Mme Barbiéri. — Gérard Dou : Mlle Brocat.

Avec sa direction, M. Paul Franck inaugure le système du théâtre littéraire à bon marché. Les fauteuils d'orchestre et de balcon sont uniformément fixés à 2 fr. 50, sans supplément pour la location.

§

L'Almanach des Poètes. — M. Robert de Souza nous prie d'annoncer qu'il ne croit pas devoir continuer la publication de *L'Almanach des Poètes*. Il pensait la poursuivre pendant six années, mais il considère qu'au bout de trois ans le résultat auquel *L'Almanach des Poètes* a contribué est atteint : célébration de la nature en la liberté des formes rythmiques personnelles.

Peut-être y aura-t-il lieu de chercher un autre mode au développement de la même idée.

M. Robert de Souza regrette seulement que le cercle restreint du Zodiaque ne lui ait pas permis de faire appel à tous les poètes qui eussent honoré *L'Almanach*, et il présente aux *attendus* toutes ses excuses pour la cessation d'une publication qui n'a pu être plus glorieuse encore de leur concours.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : La Flute de Roseaux, poème, par Paul Blier, plaquette in-12 coquille ; tirage unique à 30 ex. sur beau vergé d'Arches ; quelques exemplaires en vente seulement, à 2 fr.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Imp. du Mercvre de France, Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia.

LE COURONNEMENT

DE LA REINE DE HOLLANDE

ET L'EXPOSITION DE REMBRANDT

—

On vendait en Hollande, à l'occasion de l'« Inauguration solennelle », un album de douze portraits de la reine, où la jeune Majesté est représentée à divers âges, depuis ses premiers jours jusqu'à celui-ci.

Il y a psychologique intérêt à étudier de près ces transformations d'une personnalité grandissante, aujourd'hui l'une de celles qui pourraient figurer dans cet autre album — il devrait tenter quelque grand peintre : *Les Derniers Rois*. Or, cet intérêt dépasse les limites d'une haute destinée individuelle. Par le fait de mystérieuses correspon-

dances impérieusement influées du génie même de l'Histoire, la transposition de tout un peuple en cette image royale nous invite à pénétrer, en étudiant celle-ci, dans l'âme de celui-là, âme très simple et très compliquée, faite des plus brusques contrastes. Dût cette reine conclure un cycle dans l'évolution du peuple par elle imagé, il poursuivra au delà, selon la logique des fatalités que lui assignent les traits de son image, et c'est un peuple très singulier, très à part; les conditions de sa vie dans le temps furent toujours exceptionnelles comme elles le sont dans ce restreint espace mouvant, sa patrie; ce peuple est grand, si faible numériquement que les statistiques le recensent, — et je ne parle même pas du Jadis, extraordinaire ! je parle du rayonnement actuel de l'activité hollandaise. Etat secondaire; oui; la Hollande ne compte pas, en Europe, et nos yeux de myopes ont peine à la distinguer sur le vieux continent; mais dans le monde elle compte, — empire colonial que le regard se fatigue à parcourir à travers l'immensité des atlas (1), — empire prospère et gouverné par la politique la plus bienfaisante ! mais elle compte dans la représentation de l'espèce, unité distincte que préservent de toute assimilation aux types étrangers les conditions géographi-

(1) J'emprunte a une étude de M. H. L. Berckenhoff sur « La » Néerlande d'aujourd'hui » ces chiffres : « Java, la perle de nos co» lonies, de beaucoup la plus petite des quatre grandes îles de la » Sonde, surpasse quatre fois les Pays-Bas en superficie. Bornéo, à » lui seul, est plus vaste que toute la monarchie austro-hongroise; » Sumatra égale l'Allemagne au nord du Main; Célèbes équivaut à » l'Angleterre et l'Écosse réunies. La superficie totale de nos Indes » est évaluée à 34.786 milles géographiques carrés, soit près de la » moitié de l'Europe, la Russie exceptée; le nombre des habitants à » 28 — 30.000.000. En outre les Pays-Bas possèdent aux Indes Occi» dentales Surinam ou la Guyane hollandaise, avec 28.000 milles » carrés et 67.000 habitants, Saint-Eustache et Saba comptent en» semble une population de 49.796 âmes. »

Seul le domaine colonial de l'Angleterre dépasse celui de la Néerlande.

ques de son habitat, et qui, donc, absente, manquerait au chiffre total de l'humanité ! mais elle compte dans la production intellectuelle de l'univers par l'industrie de ses ingénieurs, comme elle comptait, autrefois, souveraine, par le génie de ses peintres ! Ce triple élément d'être lui assure un avenir. Quel ? Je n'ai point à le chercher ici. Non que j'évite par sagesse l'attitude hasardeuse du vaticinateur ; à y bien songer, l'avenir est aussi difficile à connaître que le passé, pas plus, et ces deux temps de la durée, malgré qu'en ait la vanité des chroniqueurs, sont également hypothétiques ; il est peut-être, même, moins oiseux d'affirmer de l'avenir qu'il sera tel, car l'affirmation recèle une vertu efficiente, et sur le passé nous ne pouvons rien. — Seulement, on doit parfois, selon des convenances, se contenter de demander à l'hypothèse du passé l'atmosphère, sans préciser davantage, où l'hypothèse de l'avenir pourrait s'informer...

Riches en révélatrices suggestions, les traits de ce visage, d'abord si enfantin et finalement si juvénile, où viennent se raviver les reflets de trois siècles ! Les qualités les moins indiquées pour un accord s'y rencontrent, fortement exprimées dès le commencement, toujours plus profondément inscrites par les années, comme nous le dit l'album feuilleté. — La toute petite fillette, déjà, dut être fière et entêtée ; sans fantaisie, sans frivole mutinerie. Volontiers silencieuse longtemps, elle paraissait absorbée dans de fixes songeries, avec des explosions soudaines, imprévues, de timidité, d'excessive sensibilité, et ces passages s'accusent dans le développement vaste du front et puissant de la partie inférieure du visage, dans la bouche au dessin hésitant, dans les yeux au regard très doux à la fois et sauvage, qui s'enfoncent dans l'orbite et s'abritent sous des arcades sourcilières

signalées par deux fortes protubérances. Et puis, à mesure que l'enfant grandit, vont s'affirmant les caractéristiques presque contradictoires de la finesse et de l'initiative, du courage intrépide et de la réflexion. L'attitude est surtout fière, énergique; il y a quelque chose de mâle ; cela sent la confiance en soi et exige le respect. Mais les yeux qui ne sourient pas, la bouche dont les lignes, un peu minces d'abord, commencent à se préciser, ont une expression de gravité, j'allais dire d'abnégation, étrange à cet âge — sept ou huit ans — et singulièrement solennelle, un peu aiguë, un peu maladive. Et puis le calme se fait. L'enfant autoritaire apprend la patience. Son regard se pose, méditatif, point contemplatif. Ce n'est pas le regard du rêve et son objet n'est pas idéal. On ne s'étonne guère d'entendre dire que cette très jeune fille aime les exercices physiques. Son imagination s'est sans peine disciplinée ; elle a du goût pour la peinture, elle n'en a pas pour la musique, ni pour la littérature. — Tournons encore quelques pages de l'album : la princesse, on a dû l'en prier, s'essaie à sourire; le sourire lui sied moins bien que l'expression sérieuse, et le geste même, que lui conseille un sentiment emprunté, manque de grâce. Peut-être le rire, le vrai rire d'une gaîté franche, sans étiquette, rendrait-il son charme à ce visage que les couleurs sérieuses revêtent souvent d'une austérité prématurée : ce serait un contraste encore et, nous avons lieu de le croire, il faut le compter parmi ceux qui concertent cette âme où la franchise garde des profondeurs. — Une circonstance douloureuse ramène fatalement la gravité : Wilhelmine a perdu son père. Ce portrait est le plus émouvant de la série. En robe courte de crêpe, debout, les cheveux sur les épaules, les bras au corps, les mains unies, des fleurs aux doigts, la petite reine, seule sur un fond sans

décor, semble une apparition charmante et triste fine extrêmement, à peine réelle en dépit de la volonté ferme où l'on sent que se raidit des pieds à la tête toute sa frêle personne. On peut l'affirmer sans plus de preuves : celle-là n'est pas de celles qui s'abandonnent, qu'accable vite la fatigue, qui suivent le sort et se laissent dominer. Une audace tranquille est en elle, qui lui persuadera de commander aux circonstances, sans lui permettre de reculer devant les complications dont pourrait s'effarer la prudence ordinaire. Il y a le goût du commandement dans cette tête levée.

Je ne dis pas que cela soit d'un très heureux présage, je ne dis pas que cela ne vienne un peu hors de date. Pourtant... Que les derniers rois se montrent vraiment des rois, ce sera d'un grand spectacle ; ainsi, du moins, laisseront-ils aux poètes des regrets. Il n'est pas nécessaire que toujours à Romulus et à Auguste corresponde, en une apothéose d'antiphrase, Romulus Augustule. — Ici, du reste, le cas est spécial et il ne se pouvait que les traits du roi des Pays-Bas, ou de la reine, ne dénonçassent l'énergie. C'est à ce signe que son peuple reconnaît le droit de maîtrise, et pourvu que le maître soit énergique, on acceptera tout de lui. Que n'a-t-on pas accepté, subi, du père de la reine ! C'était un violent, mais c'était— exceptionnelle rencontre, car il n'est pas ordinaire que la violence accompagne la force — un fort. On ne serait pas étonné que Wilhelmine eût, dans une certaine mesure, hérité du tempérament paternel. Il y a de la brutalité, bien que certaines lignes du visage soient suaves en dépit de l'irrégularité, dans le dessin désordonné des oreilles, dans les assises larges et l'extrémité anguleuse du menton, dans le développement trop bref du nez aux narines palpitantes, passionnées. Mais les instincts brusques sont tempérés le plus heureusement du

monde par l'air de simplicité que tout l'ensemble respire. Simplicité, fierté : ce n'est pas un contraste que je souligne, cette fois ; la vraie simplicité est si naturellement fière ! La fierté légitime comporte tant de foncière simplicité ! Celle-ci, chez la jeune reine, prend un sens de confort moral, d'aisance intérieure, très notable, très rassurant, et qui n'a rien, il faut le dire, de majestueux. Pas, en effet, ou très peu de sentiment décoratif. L'orientation est particulièrement au pratique, à l'immédiat de la réalité, à la prévoyance dans les conséquences de l'immédiat, à la fidèle exécution du devoir transmis, de la consigne reçue, et moins de sagacité que de fermeté fait le principe d'une paisible confiance, d'une pleine assurance individuelle : tant de sagesse exige la réciprocité d'un peuple ; la bonté, évidente, tempère ce que pourrait laisser voir de raideur une volonté toujours prête à l'effort.

Voilà ce qu'on croit lire dans les traits de la reine : ce sont ceux de la Hollande. Et, comme pour attirer l'attention du plus distrait sur cette identification de la reine et de la nation, le dernier portrait de l'album nous montre Wilhelmine en costume de paysanne des Frises : avec les admirables ornements d'or emperlé sur le front, et, pardessus le casque réduit à des bijoux rapprochés, le fin voile de dentelle qui s'arrête au-dessus des épaules, fixé sur les tempes aux bijoux, dont l'éclat se dénonce, à travers le fin tissu, par deux larges boutons ciselés. Flatterie, d'ordre hautain et comme lyrique, que cette condescendance princière à revêtir les apparences, humbles par destination encore que si fastueuses en soi, d'une sujette. Seulement — outre que de la plus belle (1), et ainsi sous-entendant une coquetterie : Aime-moi ! — c'est de la plus *nationale* qu'on a

(1) La Frise est célèbre par la beauté de ses femmes.

choisi les dehors, affirmant par là de singulières intelligences avec la vérité en proclamant : La Hollande avec moi règne.

En effet. Ainsi, tout entier, le pays interprète l'avénement de cette jeune fille, et il y a le plus touchant égoïsme dans l'amour qu'il lui a voué. Il sent palpiter en elle son propre génie, avec même, auprès des qualités positives, pour que ce soit plus incontestable, les autres; sa tentation native d'être brusque et sa force vitale, vivace ; son entêtement et sa volonté; jusque dans la part féminine de son âme quelque chose d'un peu trop mâle ; son incapacité au rêve, à l'abstraction, au symbole, et toutes ses énergies pratiques, toujours prêtes à l'action, à la plus audacieuse action, sans s'y précipiter ; son extrême lenteur et son exemplaire persévérance ; sa modération excessive, au matériel des choses, et son luxe de raison ; son indigence de style, de lignes, de type et son faste de couleur... : toute la Hollande, témoin l'histoire, et sa maîtrise dans l'espace et dans la durée, — sans au delà, — toute la Hollande d'autrefois, du moins ; car un souffle nouveau maintenant l'anime, manifesté d'abord (comme il faut toujours, contre Taine et la fameuse affirmation : « L'artiste est le fils du héros », que *l'initiative procède de la Beauté pensée*, arts et lettres) par les poètes et les peintres, souffle tout idéaliste, en cette patrie de réalisme, et tout universel en cette patrie de la « couleur locale ». D'où la plus initiale réflexion peut prévoir, entre le passé auquel la jeune reine ajoute ses quelques années et l'avenir, qui déjà prend conscience de soi en quelques songeurs tout jeunes encore, un conflit, — sans compter que les tendances démocratiques, dès toujours souveraines dans ce pays, suscitées sous la forme du socialisme, menacent le pouvoir. Mais le culte des Néerlandais

par leur grandeur nationale, œuvre des siècles, conjurera longtemps ce danger. Longtemps ils se complairont à voir briller leur historique honneur sur un jeune front royal. Et puis, autre chose aussi protège ce jeune front, autre chose que l'orgueilleux souvenir des splendeurs anciennes : un sentiment plus noble encore que cet orgueil, — la gratitude du pays envers la Maison dont Wilhelmine est la suprême héritière, cette si vénérable Maison d'Orange-Nassau à laquelle doivent les Pays-Bas leur gloire, leur prospérité, leur force, même leur existence. Du colossal Taciturne (1) — presque légendaire en sa grandeur malgré la distance relativement faible de trois siècles, personnage de l'âge héroïque, croirait-on, et quasi mythique à cause des choses qu'il fit et plus encore à cause de la simplicité qu'il apporta dans des actions sublimes — à la gracieuse Wilhelmine, la famille des stathouders, puis des rois de Hollande, ces princes d'Orange, doués, plusieurs, de très hautes qualités intellectuelles et morales, ont travaillé sans relâche à constituer, à fortifier la vie nationale. Ils ont créé cette vie avec leurs pensées, comme le peuple a créé avec ses mains le sol de la patrie. Ils ont conquis la Hollande contre le flot des nations, comme la Hollande s'est elle-même

(1) Une explication de ce surnom : à la cour de France, où il était retenu en qualité d'otage, Guillaume avait appris le dessein du roi d'Espagne d'établir l'inquisition dans les Pays-Bas ; c'est de ce jour que le jeune prince connut le but de sa vie et que ce serait de donner un sens précis à la devise de la Maison l'Orange : « *Je maintiendrai* — l'indépendance de la pensée dans mes Etats. » Mais il sut se taire et Philippe ignora longtemps que ses secrets desseins étaient connus de ses ennemis. — Une autre explication : les Néerlandais détestent les gesticulateurs, les phraseurs, ceux qui se répandent en manifestations théâtrales, comme pour chercher hors d'eux la force qui leur manque. Guillaume, prince allemand imposé aux Pays-Bas, fastueux dans sa jeunesse, comprit le peuple qu'il devait gouverner, et, désirant lui plaire, se modela sur lui. Au siècle de Charles-Quint et de tant de princes rivalisant entre eux de folies somptueuses, bruyantes, celui-ci se fit remarquer pour sa simplicité et l'art qu'il possédait de pratiquer le silence. — Les deux explications peuvent se corroborer.

conquise contre le flot de la mer. Dans cette lutte double, simultanée, parallèle les princes et le peuple ont montré le même génie, patient et volontaire, prudent et audacieux ; ils furent des combattants également fermes et des triomphateurs également simples, et devinrent, par l'association des efforts comme par l'harmonie des caractères, si étroitement unis que rien n'a pu les diviser, pas même, au XVIII^e^ siècle, la décadence, et pas même Napoléon ! Après cent ans de léthargie et un orage de dix-huit années, dès que la Hollande a repris connaissance, elle appelle au secours vers la Maison des maîtres de son choix ; son premier cri, au lendemain de Leipsick, est: *Orange boven!* (Orange en haut !) et le fils du dernier stathouder est proclamé roi. Deux autres princes de la Maison d'Orange ont succédé à Guillaume I^er^, l'élu de 1813, et ce nom de Guillaume, consacré par le Taciturne, semble comme inséparable de la dignité royale ; les trois rois du siècle l'ont porté, et la jeune reine, en qui tout le passé de la Nation et de la Maison s'épanouit avec un charme de dernière fleur, à ce nom illustré par la diplomatie, la politique et la guerre, ajoute un charme dont tout le pays, pour l'heure, est ensorcelé.

Mais n'avais-je pas raison d'invoquer le génie de l'histoire et de signaler ici la plus expresse manifestation de sa volonté? Cette princesse en qui la Hollande se mire et acclame le sang d'Orange, le sang des princes et des rois qu'elle servit avec une fidélité jamais démentie, cette image vivante, synthétique et symbolique du pays qu'elle gouverne et de la famille d'où elle sort, Wilhelmine, reine des Pays-Bas et princesse d'Orange-Nassau, n'est pas hollandaise et il ne coule dans ses veines que bien peu de gouttes du sang d'Orange ! — Il n'y a pas à insister sur ces deux faits, bien qu'ils constituent,

sans doute, une des plus singulières anomalies de ce temps. C'est dès l'origine que la famille des Nassau est étrangère à la Hollande, famille allemande alliée à celle des Châlon, princes d'Orange, français. Quant au sang même de la Maison d'Orange-Nassau, il est mêlé du sang des Romanov (le père de la reine était fils de la grande-duchesse Anna Paulowna, fille de l'Empereur de Russie) et du sang allemand de Waldeck-Pyrmont, en la personne de Wilhelmine, sans parler des altérations déjà subies par le fait d'antérieures alliances. Eh bien! ici triomphe l'Esprit. A toute sa race le Taciturne a légué, en la devise qu'il fit significative, un programme que chacun à son tour des chefs de cette race se jure de respecter, — et de royale en royale sentinelle le mot d'ordre se transmet, intact, confondant les intérêts de l'orgueil du trône et de la grandeur du pays. Qu'importe que le sang se mêle, et même qu'il s'altère et qu'il tarisse même, si l'esprit demeure ?

II

Très opportunément la Hollande, pour exhiber, en une circonstance internationale, ses plus authentiques lettres de noblesse, a organisé dans sa capitale une exposition d'œuvres du plus grand de ses fils, — Rembrandt. — J'ai hâte de venir à cette apothéose. Mais je m'y acheminerai assez droit en traversant le Dam, un solennel jour, le jour de la Joyeuse Entrée. Car toute la Hollande, ce jour-là, est sur cette place fameuse où se dressent le Palais royal, prêt à recevoir la reine, et la Nieuwe Kerke, qui l'entendra demain prêter serment à la constitution ; toute la Hollande populaire est là, non point dans l'attitude, en somme peu expressive et qui plutôt se garde d'exprimer, à la fois affairée et tranquille, des jours ordinaires, mais dans une

agitation exceptionnelle, sincère, où elle livre sa vérité intime. Or, la vérité intime du peuple hollandais, n'est-ce pas un peu du génie de Rembrandt, et comme, vers lui, une initiation? Il l'a tant aimé, ce peuple, jusque dans sa vérité la moins apparemment aimable! Il a fait aux *Gueux* tant de place dans son œuvre! Il a si bien connu leur misère, leur disgrâce, leurs infirmités physiques et morales, et aussi leur courage et cette beauté d'élément, qui était en eux, cette grandeur de formidable force de la nature qui a fait leur victoire!

Certes, depuis les illustres brigands du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, il a bien changé, le peuple néerlandais. Les grandes luttes et les grandes ambitions avaient façonné des hommes aptes à les servir et qui, n'ayant plus l'emploi d'énergies fabuleuses, les ont perdues ou ont disparu. Ils ont pourtant laissé à leurs paisibles héritiers quelques signes de l'âme violente et passionnée qu'ils eurent. Les dehors habituels trompent, on croit trop aisément à la légendaire placidité hollandaise. J'ai déjà noté qu'elle garde de la brusquerie, de la brutalité ; nous pouvons aller jusqu'à — de la sauvagerie, point méchante, et terrible tout de même, épouvantable quand le genièvre intervient. — Rembrandt ne serait point aussi étonné qu'on pourrait penser, point aussi dépaysé, s'il revenait. J'ai reconnu plus d'un de ses modèles, dans la nuit du sept septembre, avec le pittoresque involontaire de leur mise à l'abandon, avec cette absence capricieuse de « type » qui finit par constituer un « type », avec ses traits qui ne sont pas irréguliers, c'est trop peu dire, mais qui se sont *escarpés* ! Le désordre, chez ce peuple méticuleusement propre et méthodique, l'emportement, chez ce peuple flegmatique, Rembrandt a bien vu ces caractères de l'action néerlandaise — fête ou bataille — et grâce à lui nous les avons reconnus. Nuit inouïe, où chaque

rue semblait en mouvement, emportée par l'élan d'une foule compacte, massive, un être : le peuple, qui allait devant lui, vite, fou, en hurlant, en gesticulant ; le bruit, la lumière, la poussière ; et les subits arrêts de la trombe pour une ronde, au bout de la rue, sur la place où le flot humain, s'étant heurté à un autre flot, se mêlait avec lui et solennisait la rencontre par un air et un pas de danse, indiqués, esquissés, tôt brusqués, interrompus pour un soudain partage de la foule en deux foules et deux départs vers d'autres directions. Et les cris d'ivrognes, tombés, piétinés. Et le rire aigu des filles, contre le mur des maisons, parfois un rire achevé en plainte. Et çà et là des bruits de batterie, voix furieuses, hoquetantes, étonnant à la faveur d'un bref demi-silence l'horreur de l'immense orgie...

C'est le même peuple qui m'avait donné, quelques heures auparavant, un spectacle d'une grandeur, d'une gravité, d'une beauté inoubliable.

La Reine, précédée de l'armée, accompagnée de la cour — pompeux cortège — était entrée au Palais, après avoir fait le tour du Dam au pas des huit chevaux de son carrosse blanc et or. Puis on l'avait vue apparaître au balcon, saluer le drapeau et les grands officiers militaires et civils massés en ordre sur le Dam. — Lentement, les groupes officiels se retiraient ; voici que la place était vide. Un étrange silence d'attente immobilisait ce peuple tout à l'heure acclamant et les chapeaux et les mouchoirs frénétiquement brandis, un silence vraiment religieux. Devant le Palais s'alignent des agents de police — seul discord : on eût préféré aux écriteaux — sur lesquels, écrit, le mot : *Halte* — et à ces gens, une rangée d'étendards à la couleur royale, plus noble barrière et plus solide encore que ce

maussade cordon noir. — Mais au balcon réapparaît la silhouette blanche ; la Reine, seule. Elle envoie d'une main des saluts, comme des baisers, de l'autre agitant une écharpe de dentelle. — Et vers elle, tous les yeux levés, les mains vibrantes et tendues, avec un cri unanime, énorme, inarticulé, le soupir d'amour d'un monstre infini, la Foule marche, mal contenue par la police interposée — à pied, à cheval, — pour refréner l'élan qui s'irait rompre aux murailles du Palais — on l'emporterait !

Le vrai couronnement, le voilà ! Le Peuple et la Reine, cette cohue et cet enfant, ces deux unités — frêle, formidable — dialoguent dans une langue inconnue et claire, faite d'un sourire et de cent mille acclamations. — Maintenant, oui, la Jeune Fille est couronnée.

On ne pouvait se défendre, pourtant, de frissonner. La disproportion était trop grande entre les deux personnages. Si faible, si petite, la dame blanche du balcon ! Et on sentait tant de violence, presque de fureur dans l'enthousiasme de la foule ! Cet amour eût brisé, anéanti son objet en le touchant, — et, s'il avait voulu, qui donc l'eût empêché ? — Involontairement on songeait à ces cérémonies bizarres (telles, du moins, elles m'avaient semblé jusqu'ici, désormais je comprendrai...) par lesquelles, chez certaines peuplades primitives de l'Océanie, était conclu le couronnement d'un roi. Après avoir communié dans l'océan avec le dieu de l'eau, sur la montagne avec le dieu de l'air, le nouveau roi devait communier avec cet autre élément, cet autre dieu, le peuple. On couchait l'élu sur une natte, en plein air, et autour de lui le peuple célébrait son loyalisme par des chants et des danses. Quelque temps, les chants et les danses gardaient un caractère grave, mystique ; et puis, dans la chaleur développée par le mouvement, le

rythme s'accélérait, s'énervait ; le cercle se rétrécissait toujours davantage autour du roi, qui bientôt ne pouvait plus éviter le contact amoureux de ses sujettes, de ses sujets — tant qu'enfin retentissait entre les mains des sorciers le tambour sacré : brusquement finissait la fête, les voix allaient mourant jusqu'au silence, les attitudes s'immobilisaient. A peine le roi s'était-il relevé que la foule entière se jetait à plat ventre, et c'est majestueusement, en foulant du pied le dos de son peuple, que Sa Majesté maorie, tout à l'heure un peu tutoyée, regagnait à pas lents son palais de bambous... — Il y a loin de cette épileptique idolâtrie, du reste exagérée peut-être par les missionnaires qui nous le rapportent, à l'honnête joie d'un peuple civilisé protestant de son respect pour la personne royale, très loin, et la comparaison même a je ne sais quoi d'inconvenant dont il faut que je m'excuse. — Si loin ? la distance du policeman au sorcier...

III

Les fêtes du couronnement ont été, pour les visiteurs de la Hollande, une préparation excellente à la compréhension de l'œuvre de Rembrandt. Sans doute, la profusion des drapeaux, des pylones, des arcs de triomphe, masquait bien un peu l'aspect ordinaire, la physionomie réelle du pays. Mais, outre que cette parade occasionnelle ne changeait rien au paysage, laissait à la lumière hollandaise toute sa délicatesse, au vert miraculeux des prés cet éclat profond, riche et doux, qui est propre au vert des prés néerlandais, outre que les fêtes n'empêchaient point les moulins de mirer leurs laborieuses ailes dans les canaux sans fin, l'excitation particulière où le peuple a vécu durant ces deux grandes semaines permettait à l'observateur de l'étudier plus utilement, de le connaître mieux et

plus vite qu'il n'eût pu faire en temps normal. Le Hollandais, en effet, est un peu « caché », dans le quotidien de la vie, son regard questionne et ne conte pas. Il faut des circonstances très rares pour qu'il se livre. Le couronnement fut la circonstance très rare désirable et je lui dois d'avoir, quelques soirs, vu — cru voir l'esprit hollandais dans sa vérité. — J'aimerais que le lecteur n'eût pas tout à fait oublié, en abordant le peintre, quelques-uns des traits de cet esprit que nous avons notés sur le visage de la jeune reine ; ils nous aideront à comprendre, sur ce point particulier (le point de vue national) et sans que j'y revienne, le génie de Rembrandt, génie si universel et, en effet, si national !

Même le luxe éphémère des heures de fête, à ce point de vue, n'était pas inutile, nous révélant le sens du faste en Hollande, dans cette patrie de traditionnelle simplicité, où les stathouders et les grands pensionnaires recevaient, jadis, les ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Angleterre « en pourpoints tout usés ». Elle sait aussi, pourtant, prodiguer les splendeurs sans compter ce qu'elles coûtent, et elle sait assujettir la richesse à la beauté. Elle a le goût des larges harmonies franches, des vastes flottements de draperies ; elle est ingénieuse à transformer en lieu de joie une grosse ville mercantile et à improviser, de menuiseries legères, une cité imaginaire, où chantent au présent les gloires d'autrefois. Elle est théâtrale avec talent et s'entend mieux qu'une autre à organiser d'importants cortèges, où des bourgeois subitement créés rois, princes, guerriers, juges, membres des états, diplomates... subitement aussi prennent juste l'attitude et se composent à merveille, n'oubliant même pas, selon le conseil de la perspective, d'exagérer un peu le geste pour qu'il soit vrai. Il y a —

venus peut-être des colonies — quelques rayons d'Orient dans les brumes des Pays-Bas, et la passion de Rembrandt pour les belles étoffes, les perles, les bijoux, les tapis brodés d'or, les armes ciselées, il la partage avec ses compatriotes.

Une providentielle circonstance, en outre, personnelle, la fréquentation des vieux maîtres flamands, m'a permis d'aborder Rembrandt, ou cette masse considérable de ses œuvres réunie à l'exposition d'Amsterdam, dans des conditions exceptionnellement favorables, et de comprendre, en venant du passé, son action vers l'avenir. — C'est à préciser cette action que je bornerai, ici, mon étude.

A la distance où nous sommes de Rembrandt, il serait difficile de bien l'entendre sans reconstitution par la pensée de la divine chaîne spirituelle dont il est un des plus sublime chaînons, et rien ne nous importe autant que de savoir dans quel sens et dans quelle mesure toute une période de l'évolution artistique aboutit à lui et toute une autre période commence avec lui. Cette vue est plus féconde que des discussions d'authenticités et des recherches historiques. Il m'est assez indifférent, en somme, de connaître la date précise de la naissance du maître : 1606, ou 7, ou 9 ? et ce n'est pas la biographie complète de ses modèles illustres qui m'offrira une occasion de développement. La composition, même, par numéros, de son œuvre, ses maîtres, ses rivaux, ses ennemis, ses élèves, enfin tout ce qui le concerne directement comme artiste et en tant qu'homme : une bibliothèque ! Il faut l'avoir parcourue pour s'être fait de cette destinée, — la plus sombre des tragédies, — une idée, « une fiction à soi », matière à songeries mélancoliques, et sans doute élément aussi, grave, de compréhension. Mais l'intérêt le plus haut n'est pas là. Qui est-il, *pour nous, témoins de longs siè-*

cles auxquels nous ne demandons rien, que le mot de l'avenir, en quoi consiste-t-il, Rembrandt van Ryn? De quelles richesses acquises, de quelles nouveautés fécondes les syllabes de son nom nous suggèrent-elles la synthèse? Que dut-il à ses prédécesseurs et comment les continua-t-il? Comment renouvela-t-il les traditions et que lui devons nous? Dans quelles voies, vers quels buts cette âme souveraine a-t-elle lancé l'esprit humain dont elle fut, trente années durant, la dominatrice réelle encore que méconnue? Voilà ce qu'il serait hautement utile de dire. Le regard qui saurait voir juste dans ces demi-ténèbres du passé en pourrait déduire avec une quasi certitude, sinon tout le futur de l'art, du moins ses fins prochaines et par quelles directions il y doit tendre. Car la grande arabesque où s'inscrit le devenir esthétique a, certainement, des lois, et certainement, elles sont aussi rigoureuses que celles d'un syllogisme ou d'un théorème; ses prémisses, ses données recèlent avec nécessité sa conclusion, sa solution, et nous connaîtrions celles-ci à la condition que celles-là nous fussent révélées. De telles recherches — prétendent, il est vrai, quelques-uns, mais ils n'ont jamais dit pourquoi — le génie n'a que faire. Pourtant, conduites avec logique et sensibilité, elles pourraient apporter quelque lumière. Je n'ai pas la prétention de posséder les qualités rares qu'il faudrait, ni la science... C'est précisément pourquoi je crois bien faire en mettant le lecteur à meme de voir, si je me suis trompé, quelles causes m'ont déçu et dans quelle mesure.

C'est au lendemain de toute une année de méditation devant l'œuvre des peintres flamands dits « Les Primitifs » qu'il me fut donné de voir l'exposition de Rembrandt. Depuis les anonymes du XIII^e^ siècle qui peignirent à la fresque, dans la

vieille chapelle de la Biloque, à Gand, *saint Christophe*, *saint Jean-Baptiste* et *le couronnement de la Vierge* — pages entre les plus anciennes qu'on cite dans l'histoire de la peinture du nord — jusqu'à ce dramatique et pittoresque Quentin Metsys, j'avais tâché de voir tout ce que les Flandres renferment d'œuvres picturales des XIII^e^, XIV^e^, et XV^e^, m'arrêtant de préférence au plus grand de tous ces grands, à Van Eyck. Et, avant de voir, j'avais lu. Mais vite les artistes me conseillèrent d'oublier ce qu'avaient dit les critiques, — même Taine ! ou surtout lui. L'art « produit du milieu où il naît », l'artiste, « fils du héros »... il ne s'agit point de *cela*, en définitive ; si ce sont des « lois », le génie leur échappe, et c'est lui, pourtant, qui est en cause. A toutes ces doctes déductions de psychologie sociale Carlyle répond : « Le Poète est la révélation de l'infini » et c'est lui, bien plutôt, qui engendre le héros. Et l'élément qu'il est, devrons-nous le négliger parmi ceux dont se concerte un milieu, un « instant » ? En Van Eyck voir, pour des parts égales, la glorification de la religion chrétienne et la glorification de la vie présente, — un système peut le désirer ; la vérité n'y consent pas. Avec tous les tempéraments de la prudence, avec toute la politique, même, qu'exigeait d'un libérateur la sourcilleuse tyrannie du Dogme-Roi, c'est bien ce libérateur, incontestable, celui qui a introduit le sens et l'amour de la nature dans l'art, jusqu'alors de parti pris étranger au geste de la vie, jusqu'alors enclos dans la Basilique ou plutôt quelque chose d'elle, à elle, inséparable d'elle et qui sans elle n'était pas même concevable. Avec les Van Eyck, l'individualité artistique est née. Ils acceptent encore, inévitable obligation, les sujets religieux et même, dans une certaine mesure, se soumettent aux traditions d'ordonnance et de composition qui régissent depuis toujours, inspirées de la théo-

logie, l'interprétation, par exemple, de l'Apocalypse. Mais à ces traditions *ils s'ajoutent* — et c'est là le fait capital — avec leur goût de la réalité, avec le paysage, le portrait, les scènes d'intérieur; ils marquent le premier jour de *l'ère humaine* dans l'art; de l'ère divine conservant le décor, — l'âme, point.

Les certitudes, religieuses toutefois, qu'ils ne discutent pas, leur gardent — comme longtemps à leurs successeurs — une sérénité d'au delà, qui, oserai-je le dire? emprunte un accent équivoque, troublant, au fait même que soient ouvertes les portes de la Basilique à la nature. Au seuil des portes l'Art, en s'en allant du sanctuaire, en dépouillant vers la clarté les siècles massifs du mysticisme chrétien, laisse la paix ancienne et les certitudes anciennes; — c'est vers un autre mysticisme qu'il va, à travers tous les troubles (Memling les entrevoit) de la chair et de la pensée : c'est vers un autre mysticisme et vers une autre synthèse.

Que manque-t-il à Rubens pour qu'au bruit de son nom s'éveille la gloire de cette synthèse réalisée? Non pas le génie, mais le mysticisme, peut-être — et encore *autre chose...*

Que manque-t-il à Rembrandt?

Il est, ah! celui-là, en pleine nature!

Les Van Eyck — et les maîtres dont les noms fatalement s'évoquent après le leur, van der Weyden, Bouts, van der Goes, Marmion, Memling, Gérard David, Quentin Metsys, Patenier, van Orlez. gardent, en sortant du Temple, l'allure majestueuse, lente, des processions, — et, dans leur génie, encore beaucoup demeure des ténèbres sacrées où il

fut élevé ; ils abordent la nature d'un pas, d'un geste calme... Mais Rembrandt ! Quel bondissement de fauve sur elle ! Sur elle tout entière, plastique et pensée : sur tout ce qui est l'homme et sur tout ce qui le conditionne, sur lui-même et sur son domaine ; sur son domaine étroit, immédiat, sensible, et sur son domaine immense à travers l'espace et le temps. Voici la Hollande vraie, précise, incontestable, avec ses gros appétits plastiques et toute son énergie morale, avec sa gravité philosophique et son sens du burlesque, avec sa grossièreté et sa délicatesse, avec son apathie et ses brusques sursauts, avec son réalisme et ses facultes spéculatives, — voici la Hollande, et l'exactitude du portrait est souligné tantôt par le rictus de la satire et tantôt par le rire de la caricature. Mais voici, en outre, ce qu'ont vu au delà du visible des yeux avides, insatiables et qui illuminent ce qu'ils regardent de la clarté propre qu'ils recèlent, voici des spectacles fabuleusement réels, voici sur les visages tout l'intérieur des âmes, et voici le sens miraculeux des phénomènes les plus vulgaires de la vie, et voici la divine humanité de Jésus, et voici la lumière, l'architecture, les métaux, les pierres précieuses et toute la fantaisie pompeuse et sensuelle de l'Orient biblique.

L'impression que d'une première visite à l'exposition d'Amsterdam on garde — ou que j'aie gardée le plus longtemps, est celle d'un bouleversement profond. Peut-être à cet effet concourt, matériellement, l'ordonnance même de l'exposition, où les dates, comme il était sans doute inévitable, s'entreheurtent à des distances de trente ans. — Mais, non ; c'est bien de l'âme même de Rembrandt qu'émane cette agitation, cette fièvre, cette frénésie. Nous voilà loin de la majesté processionnelle des Primitifs flamands. C'est en course furieuse que la théorie lente s'est transformée, et si la

contrainte à laquelle les Van Eyck restent dociles nous troubla, son absence nous trouble bien davantage maintenant. Ils lui durent de pouvoir, dans la nouveauté énorme du spectacle de la vie, choisir, et de savoir ce qu'ils voulaient. — Est-ce donc que Rembrandt ne sait pas ce qu'il veut? Nul artiste plus que celui-là, jamais, ne fut conscient et de son but et des moyens par lesquels il y tendait. Seulement, son ambition est formidable. Ce qu'il veut? c'est : tout.

Il n'y a plus à choisir, en effet. Les Primitifs projetaient sur la nature un suprême reflet de la lampe du sanctuaire ; ce qu'elle ne pouvait éclairer, ils ne le pouvaient voir. — Elle est éteinte, et Rembrandt ne connaît pas d'autre clarté que celle du soleil, qui ne choisit pas et ne conseille pas de choisir. Et ne faut-il pas pour constituer la Nouvelle Synthèse prendre, broyer et amalgamer tous les éléments de l'univers?

Rembrandt n'hésite pas. D'abord, avec une bravoure puérile et magnifique, voulant tout, *il commence par un commencement* et procède par le détail. Son regard est attentif devant la nature, et son exécution, minutieuse. Le « fini » scrupuleux de ses premiers tableaux lui vaudra l'admiration prompte de ses compatriotes, épris de l'infiniment petit, de l'exactement délimité. Ainsi se trahira même en lui l'origine de la peinture septentrionale, qui a son point de départ dans la miniature repliée aux pages du missel, illustration, ou plutôt articulation de la Parole, à laquelle, même plus tard, elle ne cessera pas de se référer, miniature agrandie devenue le triptyque et le polyptyque, commentaire d'apocalypse ou d'hagiographie. — Origine où j'aime à voir, révélatrice, l'indication du suprême but, par un retour — dont on croit

déjà, partout, pressentir l'instinctif mouvement — à l'unité de tous les arts, simultanés, se groupant, pour l'expression d'un sentiment unique, autour de la Parole : car c'est à elle que tout doit retourner, comme tout vient d'elle. — Ce retour comporte d'importants sacrifices mutuels des arts et de grandes simplifications à l'intérieur de chacun d'eux. Avant de concevoir la nécessité de ces simplifications, il fallait que Rembrandt nouât solidement son effort à ceux de ses devanciers. Bien que sa vision ne soit par la leur, pour acquérir toute leur science il l'apprend et la pratique au service de sa vision, arbitrairement. Et ce *tout* qu'il veut, il cherche à l'étreindre, chaque fois, dans le geste précis d'une œuvre : soit, toute la nature vue sous cet angle, ainsi ; de là, multipliant les personnages et les accessoires, comme s'il espérait du détail indéfini l'expression de l'infini. Puis, l'œuvre, faite, défie le regard comme elle avait affronté le soleil. En 1639 encore Rembrandt recommande que ses tableaux soient exposés « sous une lumière très forte car ainsi ils feront mieux ».

Mais bientôt, plus avide, et mieux averti, il renonce à conquérir l'infini par une addition ; il sait que le plein jour cache tout ce qu'il semble montrer, que les aspects immédiats mentent, qu'il faut chercher dans le fond du tableau sa péripétie intense, regarder *plus loin*, — et il se recule des choses pour mieux les voir, et il s'éprend passionnément de ces effets de clair-obscur (dont il n'est pas l'inventeur — invente-t-on quelque chose, en art? et que son maître Lastman lui eût enseignés), mais qu'il a tout puissamment marqués de son génie.

Maintenant, il ordonne aux regardants de s'éloigner, disant, pince-sans-rire, que « l'odeur de

la peinture est malsaine »; il diminue le nombre de ses personnages et regarde de plus en plus dans les fonds; les accessoires s'effacent, le pittoresque s'atténue: on croirait que la nature, maîtrisée toujours davantage, renonce progressivement, devant ce despote et ce dompteur, aux artifices, aux attitudes où, jusqu'alors, elle avait dissimulé sa vérité intime. Elle avoue, elle se livre, conquise, — et le conquérant, toujours insatisfait, maintenant abuse, en quelque sorte, de sa conquête. Ce n'est pas assez d'avoir saisi et dit les significations particulières des représentations de la vie; il faut surprendre, plus loin, leur sens universel, les correspondances expressives d'unité et tout ce que d'elle-même la nature ignore, la Vie enfin! le secret de la vie.

Dans ce dessein qui l'exalte Rembrandt n'hésite — l'homme vieillissant, le génie grandissant — devant aucune violence. Le minutieux copiste d'autrefois pétrit désormais la nature dans ses mains, comme pour faire jaillir de la souffrance le mot suprême; il déforme avec de prodigieuses hardiesses; il va de lui-même aux plus audacieuses transpositions symboliques.

*Il va à l'*UNIVERSEL *par la* SIMPLIFICATION *progressive et par la* DOULEUR.

Cette formule, que son œuvre crie, sa vie la confirme. Et c'est seulement sur ce point que nous invoquerons le témoignage des biographes. Ils nous le montrent, consultant avec une curiosité passionnée les savants, surtout les naturalistes, les anatomistes, les médecins, tous ceux qui savent quelque chose sur la structure et les fonctions corporelles : le mystère physique de la vie. Et il n'est pas moins avidement inquiet du mystère spi-

rituel, interrogeant tour à tour les prêtres des diverses confessions, — juifs, protestants, catholiques, sans choix.

Car là encore, il n'a pas choisi. Les religions? il n'en a point, il les a toutes. Il sait que des paroles graves ont été proférées sur l'énigme vitale, dans la Bible et dans l'Evangile, et qu'elles ont donné lieu à mille interprétations. Quelle sera la vraie? Il cherche, il s'informe, peu soucieux d'aucune orthodoxie, personnellement étranger aux discussions théologiques, mais écoutant de près tout de même dans l'espoir que de tant de controverses se déduise la vérité. A quoi la reconnaîtra-t-il? A ce signe: ce sera l'interprétation la plus simplement humaine.

Que disais-je, qu'il n'a point de religion? Il connaît, il pratique la vraie, la seule: la Religion de la Beauté humaine — ou, plus bref, la Religion de la Beauté, si, comme il le croit, tout ce qui est humain est beau. Il le croit, il le proclame avec des chefs-d'œuvre, donnant autant de soins méticuleusement pieux à peindre une *Vieille en train de se rogner les ongles* que la *Présentation du temple*, ou *le Philosophe méditant*, ou *Béthsabée*. Dans les grands épisodes de l'histoire des religions, où se magnifie quelque décor précisément spécial, c'est l'acception universelle qu'il cherche et qu'il trouve, et qu'il montre. Son art reprend à l'histoire les péripéties célèbres, individualisées, et localisées, pour les rendre à la vie immense, impersonnelle. C'est ce qui donne, par exemple, à ses Saintes Familles un accent si émouvant. Toute leur sainteté, toute leur divinité est d'être simplement humaines; mais il suffit, en effet, qu'elles le soient pour être adorables et vénérables; la familiarité même de leurs attitudes, de leurs expressions, ajoute une sincérité touchante au mystère de vie

et de mort, au mystère d'amour qu'elles solennisent. Et c'est pourquoi l'universalité et la simplicité de Rembrandt sont si agitantes ; et c'est pourquoi son réalisme induit à tant songer. On s'est étonné, naïvement, de la laideur, parfois extrême, de ses nus, principalement de ses nus féminins, de la complaisance avec laquelle il accuse les stigmates du labeur ou de la maladie, les déformations de la maternité : oui, disons « complaisance », et disons même tendresse, car, tous ces signes de la vie, toutes ces faiblesses et toutes ces tristesses, toute cette « beauté plaintive de nos corps », l'homme, en Rembrandt, l'aime avec une pitié ardente, pénétrante, lucide, avec cet amour religieux pour la Douleur, qui achève le caractère moderne de son génie, déjà désigné par la simplification vers l'universel. Et autant, plus peut-être que l'homme, l'artiste se complaît en ces laideurs et les aime. O pitoyable stupidité de critiques accusant Rembrandt de « fautes de goût » ! — sans entrevoir la joie surhumaine — un monde d'art nouveau datera de là — que l'artiste goûte *à faire du beau avec le laid* : création ! et essentiellement création picturale : la lumière colorée justifie, harmonise tout, restant pure à se jouer sur même le difforme. — Rembrandt, du reste, en cela très hollandais, ne connaît point de type de beauté ; en cela universel aussi, il ne s'attribue pas le droit d'affirmer entre les lignes vivantes une préférence. Son art leur demande une harmonie, son esprit, une signification. Il a conscience d'être une clairvoyante unité en face de cette autre unité, la vie, et son effort capital tend à se fondre en elle.

Même les esprits les moins curieux d'abstraire et de synthétiser conviennent, à leur façon, de la simplification progressive, incessante, de ce génie.

J'ai plaisir à citer là-dessus un membre de l'Ins-

titut (1) : « Si, au début, le pittoresque pur et le « souci de la couleur locale tiennent une place « considérable dans la progression même de son « talent et de son esprit, plus tard ces préoccupa- « tions deviennent pour lui tout à fait secondaires ; « elles cèdent le pas au désir d'exprimer surtout « des sentiments et de leur donner toute leur élo- « quence. » Il est vrai que, devant la simplification définitive, accomplie au prix de quels tumultueux débats, le même critique sent sa vue se troubler et parle d'accents « confus, désordonnés, sauvages, « qui viennent interrompre les mélodies les plus su- « blimes. » — Qui les comprendra ? s'écrie-t-il, par- lant des « Prométhées de l'art » ! — « Ils ne s'en « inquiètent guère, et ne trouvant pas un public à « leur taille, ils ne produisent plus que pour eux- « mêmes, cherchant leur seule satisfaction, sans « jamais parvenir à la rencontrer. Sur leur déclin, « les voici plus entiers encore, grisés de leurs pen- « sées, pas toujours clairs, dédaigneux même de « la correction, car ces formes qu'ils avaient assou- « plies à leur usage ne se prêtent plus à leur effort « et ils les brisent. Est-ce folie, est-ce sublimité ? »

Rembrandt voit, dans le spectacle de la vie, sur- tout les instants où se révèle la tangence du monde invisible. Il a trouvé ces instants sacrés dans le frisson de la douleur plus souvent que dans celui de la joie.

La Douleur. Voilà le sens qui manque le plus à Rubens. Voilà pourquoi Rembrandt, s'il fallait comparer ces deux sublimes esprits, l'emporte de si loin dans nos préférences. Mais il n'y a pas à in- sister sur un parallèle cent fois recommencé, et les admirateurs de Rubens peuvent nous répondre

(1) Emile Michel : *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps* (Ha- chette), — livre à noter entre ceux qui valent par les documents.

que, par son sens de la joie, il dépasse son époque et devance nos désirs de réunion des arts en des fêtes consacrées à la célébration de la Vie... Il y aurait beaucoup à dire...

La douleur est le ton naturel de l'art et du génie à l'instant, où, avec Rembrandt, décidément abandonnés de toute contrainte, mais aussi de toute sauvegarde, ils se sentent seuls devant la nature à vaincre, à discipliner, à informer selon la pensée humaine. Rembrandt a fait de la douleur la voix même du Mystère. Plus il le pénètre, plus clairement il nous la montre, lumineuse au fond des ténèbres où notre rêve après le sien descend. C'est que, plus l'homme connaît son désir, plus exactement il mesure l'écart entre le but et sa capacité. Et, comme symboliquement, plus l'esprit de l'artiste s'élève, plus il s'assombrit. On le sent devenir taciturne toujours davantage à mesure qu'il va vers le tourment de ses farouches et sublimes œuvres dernières et vers le grand silence funèbre de sa fin solitaire. — « Nature d'enfant incapable de se conduire », diront de lui, demain encore, les plus indulgents. Et le fait est qu'il a peu intrigué, dans la vie, qu'il s'est peu « poussé », Rembrandt; il a vécu — comme il a produit — en pleine nature. Il n'a pas pensé à flatter les modèles de la *Ronde de nuit*, il a été maladroit, il a mal soigné les intérêts de sa maison, de son fils, il n'a pas caché ses amours avec une fille du peuple...

Il a directement désigné à l'art moderne les fins prochaines de sa destinée, qui sont de préparer les éléments de la Nouvelle Synthèse à quoi nous tendons.

Il a figuré cette synthèse elle-même par le système de composition qui, dans chacune de ses

œuvres, la fait tout entière rayonner d'un centre, — le point lumineux, comme l'art tout entier rayonna d'une lumière, spirituelle, où il se résorbera.

CHARLES MORICE.

SONNET

—

J'aime l'aube aux pieds nus qui se coiffe de thym,
Les coteaux violets qu'un pâle rayon dore,
Et la persienne ouverte avec un bruit sonore,
Pour boire le vent frais qui monte du jardin.

La grand'rue au village un dimanche ma n
La vache au bord de l'eau toute rose d'aurore,
La fille aux claires dents, la feuille humide encore,
Et le divin cristal d'un bel œil enfantin;

Mais je préfère une âme à l'ombre agenouillée,
Les grands bois à l'automne et leur odeur mouillée,
La route où tinte, au soir, un grelot de chevaux.

La lune dans la chambre à travers les rideaux,
Une main pâle et douce et lente qui se pose,
« Deux grands yeux pleins d'un feu triste »; et, sur toute chose,

Une voix qui voudrait sangloter et qui n'ose...

SONNET

—

Lentement, doucement, de peur qu'elle se brise,
Prendre une âme ; écouter ses plus secrets aveux,
En silence, comme on caresse des cheveux ;
Atteindre à la douceur fluide de la brise ;

Dans l'ombre, un soir d'orage, où la chair s'électrise,
Promener des doigts d'or sur le clavier nerveux ;
Baisser l'éclat des voix : calmer l'ardeur des feux ;
Exalter la couleur rose à la couleur grise.

Essayer des accords de mots mystérieux
Doux comme le baiser de la paupière aux yeux ;
Faire ondoyer des chairs d'or pâle dans des brumes,

Et, dans l'âme que gonfle un immense soupir,
Laisser, en s'en allant, comme le souvenir
D'un grand cygne de neige aux longues, longues plumes.

ALBERT SAMAIN.

LA POSSESSION DÉMONIAQUE

M. Andrew Lang, l'écrivain bien connu et le *facile princeps* du Folklore en Europe, a eu l'obligeance d'autoriser la traduction et la publication de ce fragment de son dernier ouvrage, *The Making of Religion* (ch. VII, p. 138-158).

Jusqu'ici, dans l'ordre des études religieuses, l'auteur s'était employé surtout à déblayer le terrain, encombré par les débris des théories linguistiques ou atmosphériques, et à montrer, avec une précision inconnue à de Brosses et même à Tylor, que les croyances des civilisés ont leurs racines dans les idées des sauvages. Il va plus loin maintenant : il rattache les idées sauvages elles-mêmes aux étranges phénomènes supranormaux, ou psychiques, qui depuis quelques années nous donnent le soupçon et le frisson de tout ce que nie le matérialisme.

Ces phénomènes, nous croyons peut-être les avoir découverts, mais ils sont en réalité aussi vieux que le monde. Magnétisme et hypnotisme, suggestion, transe, dédoublement de la personnalité, clairvoyance, mouvements sans contact, visions et hantises, les races les plus barbares ont tout connu avant nous, et l'ensemble de conceptions qu'on appelle l'Animisme est sorti de là, depuis le culte des ancêtres et des esprits jusqu'au fétichisme et à la magie.

Cependant, la religion n'est pas tout entière dans l'Animisme : elle a un ciel supérieur où l'esprit humain semble avoir plané tout d'abord. C'est ce que constate M. Lang, qui en déduit une théorie très remarquable sur l'état mental des peuples inférieurs : plus ils sont inférieurs, plus leurs notions religieuses sont élevées. Dès leurs débuts, ils possèdent l'idée d'un Etre suprême jointe à celle d'une morale très pure, puis ces notions s'obscurcissent graduellement, le grand Etre unique fait place à une foule de dieux ou d'esprits locaux conçus sur le modèle des âmes des morts, et le mérite de la vertu le cède à celui du sacrifice, par lequel on se concilie les divinités sanguinaires des civilisations polythéistes.

Jusqu'à l'avènement du christianisme, la décadence reli-

gieuse aurait été ainsi en raison directe du progrès matériel, de sorte qu'en un sens le Peau-Rouge l'aurait emporté sur l'Inca et le Sémite sur le Grec. Ce fait capital d'une religion primitive, plus ou moins contesté jusqu'à présent, M. Lang le démontre par des documents nouveaux et des arguments imprévus, qui vraiment laissent peu de place au doute.

Telle est, en peu de mots, l'idée maîtresse de son ouvrage. Si l'auteur est dans le vrai en donnant ce hardi coup de barre vers la grande *mare tenebrarum* qu'il appelle la Région X, ce sera là un des progrès les plus positifs peut-être, en matière de science religieuse, que le dix-neuvième siècle aura faits avant de finir. On en soupçonnera la portée en lisant les pages suivantes.

A un point de vue plus restreint, ces pages présentent un intérêt d'actualité immédiate, puisqu'il y est question surtout de Mme Piper, le célèbre médium dont les communications avec les absents, morts ou vifs, ont un si grand retentissement de l'autre côté de la Manche. M. Lang donne assez de détails sur les « performances » de cette dame pour qu'il soit inutile d'en parler davantage, mais le lecteur français se demandera peut-être pourquoi tout ce bruit fait en Angleterre autour du spiritisme, que M. Lang lui-même traite quelque part d'hypothèse antédiluvienne ou préhistorique.

Au fond, c'est peut-être une question de race, et il est assez naturel de trouver déjà des distinctions de ce genre parmi les observateurs des faits psychiques. Personnel comme on le connaît, il semble qu'ici le génie britannique se soit préoccupé avant tout des futurs intérêts du moi, et qu'il ait en conséquence donné une attention exclusive aux phénomènes supérieurs de télépathie, de prémonition, de clairvoyance et de communication avec l'au-delà, toutes choses d'où peut s'induire l'idée réconfortante de la survivance humaine. Par contre les savants français, plus universellement curieux peut-être, n'ont pas négligé l'étude des manifestations physiques, c'est-à-dire des mouvements d'objets sans contact, des lévitations, de la polarité humaine, du fluide nerveux, du transfert de la sensibilité, etc.

Nos voisins d'outre-Manche méprisent ou suspectent de semblables constatations, et, par une singulière occurrence, ce n'est pas le plus qu'ils nient, c'est le moins. Nos pauvres médiums continentaux supportent les conséquences de ce scepticisme *sui generis*. Eusapia à été « exposée », c'est-à-dire disqualifiée par la société psychique anglaise qui ne reviendra jamais sur son verdict, tandis que M. Richet, M. de Rochas et bien d'autres, n'en admettent par moins l'excellence de ce sujet, qui peut tricher parfois plus ou moins inconsciemment, comme tous les médiums. Le Dr Ochorowicz a

publié là-dessus, en 1896, un vrai petit chef-d'œuvre, la défense d'Eusapia contre le Dr Hodgson, qui patronne Mme Piper.

★

LA POSSESSION DÉMONIAQUE

D'après la philosophie de l'animisme et la croyance de beaucoup de peuples, sauvages et civilisés, les esprits des morts, ou en gros les esprits, peuvent prendre pour résidence les corps de certaines personnes vivantes. Ces hommes, ou ces femmes, sont dits « inspirés », ou « possédés ». Ils parlent avec des voix qui ne sont pas les leurs, ils agissent d'une façon qui est en désaccord avec leur caractère naturel, ils passent pour prophétiser, et pour déployer des connaissances qu'ils ne pourraient avoir acquises normalement, et que, dans le fait, ils ne possèdent pas à l'état normal.

Tous ces phénomènes, et d'autres semblables, le sauvage leur donne pour explication l'hypothèse qu'un esprit étranger — peut-être un démon, peut-être une âme, ou un dieu — a pris possession du malade.

Le possédé, quand il est plein de l'esprit, débite des sermons, des oracles, des prophéties, et ce que les Américains appellent des « inspirational addresses », avant de revenir à sa conscience normale. Bien que plusieurs de ces prophètes soient des imposteurs, d'autres sont sincères.

Le Dr Mason (1) mentionne un prophète qui se convertit au christianisme. « Il ne pouvait rendre compte de ses anciennes pratiques, mais il déclara qu'il avait certainement alors l'impression qu'un esprit lui parlait et qu'il devait transmettre ses communications. » Le Dr Mason raconte aussi l'anecdote suivante :

« ... Un autre individu avait un esprit familier qu'il consultait et avec lequel il s'entretenait ; mais, ayant entendu prêcher l'Evangile, il se proclama converti et n'eut plus de communication avec son esprit. Celui-ci l'avait quitté, disait-il ; il ne lui parlait plus. Après un

(1) Missionnaire en Birmanie avant 1872.

temps d'épreuve prolongé, je le baptisai. Je surveillai son cas avec intérêt, et pendant quelques années il mena une vie chrétienne irréprochable ; mais ensuite, perdant son zèle religieux et ne s'accordant pas avec certains membres de l'église, il s'en alla dans un village éloigné, où il ne pouvait suivre les offices du saint jour, et on apprit bientôt après que ses communications avec son esprit familier avaient recommencé. J'envoyai un prédicateur indigène le visiter. L'homme dit qu'il entendait la voix qui avait conversé avec lui auparavant, mais qu'elle parlait d'une manière très différente. Son langage était excessivement agréable et remuait profondément le cœur. Elle disait : « Aimez-vous les uns les autres ; agissez avec droiture — agissez avec honnêteté », et ajoutait d'autres exhortations du genre de celles qu'il avait entendu faire par les missionnaires. On lui adjoignit un assistant dans le village et l'esprit le quitta de nouveau ; depuis, il a toujours conservé le caractère d'un fidèle chrétien (1)... »

Cette anecdote est un exemple de ce que les spirites appellent « le changement de contrôle ». Après avoir accepté, puis délaissé la doctrine chrétienne, le malade parla encore inconsciemment, mais sous l'influence de la foi qu'il avait abandonnée. Nous verrons dans le même sens qu'un « Médium » Américain de nos jours, après avoir été pendant un certain temps en relation continuelle avec des observateurs instruits et psychologues, obtint de nouveaux « contrôles », d'un caractère plus poli et plus civilisé que son vieil « esprit familier » (2).

On admet que les possédés déploient quelquefois une éloquence dont ils seraient incapables dans leur état normal (3). En Chine, des femmes possédées, qui n'ont jamais composé une ligne de poésie dans leur vie normale, expriment leurs pensées en vers, et passent pour donner des preuves de clairvoyance (4).

(1) *La Birmanie*, p. 107.

(2) Hodgson, *Proceedings of the Society for Psychical Research*, XXXIII[e] partie, volume XIII. Le D[r]. Hodgson n'est nullement d'accord avec cette appréciation du cas — le cas de Mme Piper.

(3) Tylor, *la Civilisation Primitive*, II, p. 174 de la traduction française.

(4) Nevius, *La Possession démoniaque en Chine*, curieuse collection

L'ouvrage intitulé *La Possession Démoniaque en Chine* — du Dr Nevius, qui fut quarante ans missionnaire, a été violemment attaqué par les journaux de médecine de son pays natal, les Etats-Unis. Le docteur eut l'audace de déclarer qu'il ne trouvait pas de meilleure explication des phénomènes que la théorie des Apôtres — à savoir, que les malades étaient possédés. N'ayant pas la crainte de l'homme devant les yeux, il remarqua aussi que les explications scientifiques avaient le défaut de ne rien expliquer du tout.

. . . . . .

L'attitude du Dr Nevius ne peut être appelée strictement scientifique. Si les savants qui s'occupent de pathologie et de psychologie sont incapables d'expliquer ou de révéler le *modus* d'un groupe de phénomènes, il ne s'en suit pas qu'il y ait là le diable, ou un dieu, ou un esprit.

Mais ceci a été précisément, dans le fait, la conclusion naturelle des sauvages.

Le Dr Nevius catalogue ainsi les symptômes de la possession :

1. Action automatique, persistante et cohérente d'une personnalité nouvelle, qui s'intitule elle-même *shieng* (génie) et appelle le malade *hiang to* (brûleur d'encens, « médium »).

2. Possession d'un savoir et d'une intelligence que n'a pas le malade (dans son état normal), et qui ne peuvent s'expliquer par l'hypothèse pathologique.

3. Transformation complète du caractère moral chez le malade.

De ces indices, le second sans doute confirmerait mieux que les autres la croyance sauvage qu'une intelligence nouvelle a pénétré chez le malade. Si ce dernier déployait la connaissance des choses futures ou éloignées, la conclusion qu'une intelligence nouvelle et plus sagace a pris possession de son corps serait

d'exemples recueillis par un missionnaire américain. Les rapports des missionnaires catholiques abondent en cas analogues. — La première édition de l'ouvrage du Dr Nevius est de 1894 et la seconde de 1896.

irrésistible pour le sauvage. Mais le moderne plus prudent, *même s'ils acceptait les faits*, ne serait pas acculé à une conclusion aussi extrême. Il dirait que la connaissance de ce qui est éloigné dans l'espace, ou dans le passé, peut être communiquée télépathiquement au cerveau de mainte personne vivante, tandis que pour la connaissance de l'avenir, il se réfugierait avec Hartmann dans le contact avec l'Absolu.

Mais la question des témoignages établissant les faits est la seule question réelle, au fond. Or, dans le livre du Dr Nevius, ces témoignages reposent presque entièrement sur les rapports écrits des prédicateurs chrétiens d'origine indigène, car les Chinois demeuraient strictement impénétrables lorsqu'ils étaient interrogés par des Européens. « Mon frère païen, vous avez une sœur qui est démoniaque ? » demande l'intelligent Européen. La réponse du frère païen reste enveloppée, du mieux possible, dans l'obscurité d'un langage oriental remarquablement embrouillé et prolixe. Nous sommes donc obligés d'en revenir aux rapports de M. Leng et autres prédicateurs indigènes. Ils sont d'un style parfaitement modeste et raisonnable. Nous apprenons que Mme Sen, une dame incapable d'efforts lyriques dans son état normal, bredouillait en vers dans sa personnalité secondaire, et découvrit le fait que M. Leng était en route pour venir la visiter, alors qu'elle n'aurait pu le savoir par aucun moyen normal (1). « Ils traversent maintenant la rivière, et ils seront ici quand le soleil aura atteint à peu près cette hauteur » ; ce qui se trouva exact. Les autres témoins furent examinés et confirmèrent la chose (2). Le Dr Nevius lui-même examina, pendant qu'elle était possédée, Mme Kwo, qui parlait en vers et demeurait physiquement insensible (3).

Les récits sont de ce genre ; le malade, en recouvrant sa conscience, ne sait rien de ce qui s'est passé ; les prières chrétiennes sont souvent efficaces, et il y a maintes anecdotes d'objets mus sans contact.

Par un heureux hasard, pendant que ce chapitre était sous presse, le Dr Pierre Janet publiait une étude scien-

(1) Nevius, p. 33.
(2) *Ibid*. p. 35.
(3) *Op-cit*. p. 38.

tifique sur un démoniaque et sa cure (1). Le Dr Janet a expliqué, avec un complet succès, tout ce qu'il y a dans la possession, excepté les faits qui, dans la pensée du Dr Nevius, avaient besoin d'explication.

Ces faits ne se sont pas présentés dans le cas du démoniaque « exorcisé » par le Dr Janet. Ainsi le savant travail de cette autorité éminente n'aurait pas satisfait le Dr Nevius. Les faits qui l'intéressaient n'ont pas eu lieu avec le malade du Dr Janet, et alors le Dr Janet ne les explique pas.

Le plan le plus simple, ici, est de dire que les faits auxquels croit le Dr Nevius ne se présentent jamais de la vie ; mais si jamais ils se présentent, l'explication du Dr Janet ne les explique pas.

1. Son malade, Achille, *n'*endossa *point* le rôle d'une nouvelle personnalité.

2. Achille *ne* déploya *point* un savoir ou un pouvoir intellectuel qu'il ne possédait pas dans son état normal.

3. Son caractère moral *ne* changea *point* complètement, il devint seulement plus hypocondriaque et plus hystérique que de coutume.

Achille était un pauvre diable de commerçant Français qui avait enfreint, comme le capitaine Booth (2), les lois d'une chasteté et d'une vertu strictes. Il vécut là-dessus jusqu'à un moment où il se détraqua et se crut au pouvoir de Satan. Il eut des convulsions, de l'anesthésie, des idées de suicide, et il blasphémait involontairement. Il ne fut « exorcisé » ni par prière ni par ordre, mais il le devint après la longue durée d'un traitement physique et mental. Sa cure n'explique pas celles auxquelles croit le Dr Nevius. Son cas ne présente point les caractères dont le Dr Nevius demande l'explication à la science. L'ouvrage du Dr Janet est le *dernier cri* de la science, et il laisse le Dr Nevius juste où il l'a trouvé.

La science, cependant, peut dire au Dr Nevius que les témoignages sur lesquels il appuie ses faits n'ont pas

(1) *Névroses et Idées fixes*, Alcan, Paris, 1898. C'est le premier ouvrage d'une série consacrée aux travaux du Laboratoire de Psychologie, à la Salpêtrière à Paris.

(2) Personnage d'un roman anglais du dix-huitième siècle, *Amelia*, par Fielding, l'auteur de *Tom Jones*.

de valeur, et elle le lui dit par la bouche du Professeur W. Romaine Neubold, dans les *Proceedings* de la société de Recherche Psychique (Février 1898, p. 602-4). Et le même numéro du même périodique nous montre le Dr Hodgson acceptant des faits semblables à ceux du Dr Nevius, et les expliquant par — la possession! (p. 406).

Les observations du Dr Nevius embrassent réellement tout le domaine de la « possession » chez les peuples non Européens. Mais nous avons d'autres exemples venant d'autres lieux.

On peut choisir un exemple de possession plutôt impressionnant dans les « Missionary Travels » de Livingstone (p. 86). L'aventureux Sébituane était harcelé par les Matabélés sur un nouveau territoire qu'il avait choisi. Il songeait à descendre le Zambèse jusqu'à ce qu'il se trouvât en contact avec les blancs ; mais Tlapâne « qui avait commerce avec les dieux », lui tourna la face vers l'ouest. Tlapâne avait l'habitude de se retirer, « peut-être dans quelque grotte, pour rester dans un état hypnotique ou magnétique » jusqu'à la pleine lune. Alors il revenait en *prophète*. « Trépignant, sautant et criant avec une violence particulière, ou frappant le sol avec un gourdin » (pour appeller ceux qui sont sous la terre), « les prophètes entrent dans une espèce de transport, et prétendent que durant cet accès ce qu'ils disent leur est inconnu à eux-mêmes », fait qui a lieu probablement, lorsque la crise est naturelle. Tlapâne, après s'être mis en état de « possession », montra l'est : « Là, Sebituane, je vois un feu ; évite-le, il peut te brûler. Les dieux disent : Ne va pas là ! » Puis, montrant l'ouest, il dit : « Je vois une cité et une nation d'hommes noirs, des hommes de l'eau, leurs troupeaux sont rouges, ta propre tribu dépérit, tu gouverneras les hommes noirs, épargne ta propre tribu. »

Jusqu'ici, simple avis ; mais alors :

« Toi, Ramosinii, ton village périra entièrement. Si Mokari bouge le premier du village, il périra le premier ; et toi, Ramosinii, tu mourras le dernier. »

Enfin,

> Comme un intrépide voyant dans une transe,
> Qui voit toute sa propre male chance,

« les dieux ont donné l'eau pour breuvage aux autres hommes, mais à moi ils ont donné l'eau amère. Ils m'appellent. J'y vais (1). »

Tlapâne mourut, Mokari mourut, Ramosinii mourut, leur village fut détruit bientôt après, et ainsi Sebituane s'en alla du côté de l'ouest, docile à la voix, fut attaqué par les Baloianas, fit leur conquête, et les épargna.

Telle est la « possession » chez les sauvages. Il est inutile de multiplier les exemples de cette croyance universelle, si largement attestée dans le nouveau Testament et dans les procès de sorcellerie. L'étude scientifique des phénomènes, comme Littré s'en est plaint, « avait été à peine ébauchée » il y a quarante ans. Durant les années intermédiaires, les psychologues et les hypnotiseurs ont pris en grande attention le problème de ces « personnalités secondaires » que l'Animisme explique par la théorie de la possession. Les explications des philosophes modernes diffèrent, mais nous n'avons pas à discuter leurs idées physiologiques et pathologiques (2).

Notre affaire est de demander si, dans le champ de l'expérience, il y a des témoignages montrant que les individus « possédés » de la sorte exhibent réellement des connaissances qu'ils n'auraient pu acquérir par les voies normales. S'il existe de semblables témoignages, les faits alors fortifieraient naturellement la conviction que l'individu possédé a été inspiré par une intelligence étrangère à la sienne, c'est-à-dire par un esprit. Or, c'est la ferme conviction de plusieurs hommes de science qu'une certaine Mme Piper, Américaine, déploie, à l'état de possession, un savoir qu'elle n'aurait pu acquérir normalement. Le cas de cette dame est précisément de niveau avec celui de certains voyants sauvages ou barbares.

Ainsi : « Le prêtre Fidjien s'assied en fixant un orne-

(1) « Macleod reviendra, mais Macrimmon, jamais ! « — Citation empruntée à une complainte écossaise du siècle dernier.

(2) Voir Ribot, *Les Maladies de la Personnalité* ; Bourru et Burot, *Variations de la Personnalité* ; Janet, *L'Automatisme Psychologique* ; James *Principes de Psychologie* ; Myers, dans les *Proceedings* of the Society for Psychical Reseacrh, « Le Mécanisme du génie », « Lemoi subliminal».

ment fait de dents de baleine, au milieu d'un silence de mort. Au bout de quelques minutes il tremble, de légères secousses parcourent sa face et ses membres, puis s'accroissent jusqu'à devenir de violentes convulsions... Maintenant le dieu est en lui (1). »

En Chine, « la femme professionnelle s'assied à une table, en contemplation, jusqu'à ce que l'âme d'une personne morte, avec qui l'on désire communiquer, entre dans son corps et parle par elle aux vivants (2)... »

La dernière description convient parfaitement à Mme Piper. Lorsqu'on la consulte, elle tombe en passant par des convulsions dans son état de trance, après quoi elle parle avec une autre voix, assume une nouvelle personnalité, et se prétend possédée par l'esprit d'un médecin français (qui ne sait pas le français) — le Dr Phinuit. Elle déploie alors une connaissance très variée de personnes mortes ou vivantes en rapport avec ses clients, qui sont généralement des étrangers, présentés souvent sous de faux noms. Mme Piper et son mari ont été surveillés par des détectives et on ne les a jamais pris à essayer de se procurer des renseignements. Elle a passé quelques mois en Angleterre, à la charge de la Société de Recherche Psychique. Outre le Dr Phinuit, d'autres esprits plus civilisés que lui l'influencent maintenant, et ses derniers exploits dépassent, dit-on, ses efforts antérieurs (3).

Des volumes de témoignages sur Mme Piper ont été publiés par le Dr Hodgson, qui a démasqué Madame Blavatsky et Eusapia Paladino (4). Il fut convaincu d'emblée que Mme Piper, dans son état de transe, obtient des renseignements qui ne lui seraient pas accessibles autrement et normalement. On a admis que son esprit familier conjecture, tâche de soutirer des informations aux personnes qui siègent avec elle, et cherche sophistiquement à cacher ses insuccès. Voici les constatations du Professeur James, de Harvard.

« Les choses les plus convaincantes qu'elle m'ait di-

(1) Tylor, *La Civilisation primitive*, II, p. 173 de la traduction française.

(2) Doolitlle, *Les Chinois*, I, 143 ; II, 110, 320.

(3) *Proceedings*, S. P. R, XXIIIe partie.

(4) *Proceedings*, S. P. R., VI. 436-650 ; VIII, 1-167 ; XII, 284-5820.

tes sur mon propre ménage à moi ont été ou très intimes ou très triviales. Malheureusement, je ne puis publier les premières. Pour les triviales, j'en ai oublié le plus grand nombre, mais les suivantes, *rarœ nantes*, peuvent servir comme échantillons de leur catégorie. Elle dit que nous avions perdu récemment une couverture et moi un gilet. (Elle accusa à tort une personne d'avoir soustrait la couverture, qui fut par la suite retrouvée dans la maison.) Elle dit que j'avais tué un chat gris-blanc avec de l'éther et montra comment il avait « tourné et tourné encore » avant de mourir. Elle dit comme quoi ma tante de New-York avait écrit une lettre à ma femme, pour la prévenir contre tous les médiums, et se lança alors dans une très amusante critique, pleine de *traits vifs*, sur le caractère de l'excellente femme. (Dans le fait, moi et ma femme seuls connaissions l'existence de la lettre en question). Elle était très forte sur les événements de notre *nursery*, et elle donna un avis remarquable, lors de la première visite que nous lui fîmes, sur la manière de s'y prendre avec certaines bizarreries, *tantrums*, de notre second fils — « le petit Billy-boy », comme elle l'appela par son nom d'enfant. Elle dit comment la mangeoire craquait la nuit, comment une certaine berceuse, *rocking-chair*, craquait mystérieusement, comment ma femme avait entendu des pas sur un escalier, etc., etc. Si insignifiantes que soient ces choses quand on les lit, leur accumulation a un effet irrésistible ; et je répète encore ce que j'ai déjà dit, que, prenant tout ce que je sais de Mme Piper en considération, le résultat est de me rendre aussi absolument certain que je le suis de n'importe quel fait personnel au monde, qu'elle connaît des choses dans ses transes dontelle ne peut nullement avoir entendu parler à l'état de veille, et que la philosophie définitive de ses transes est encore à trouver. Les limites de son information dans les transes, sa discontinuité, son arrivée par saccades, et son apparente incapacité de dépasser un certain point, tous ces inconvénients, bien qu'ils finissent par exciter en vous une sorte d'impatience morale et bien humaine contre le phénomène, n'en sont pas moins, à un point de vue scientifique, au nombre des plus intéressantes particu-

larités qu'il présente, puisque là où il existe des limites, il existe aussi des qualités, et leur découverte est toujours le commencement d'une explication.

« C'est tout ce que je puis vous dire sur Mme Piper. Je voudrais que ce fût plus « scientifique ». Mais *valeat quantum* ! C'est le mieux que je puis faire. »

Ailleurs, M. James écrit :

« M. Hodgson et d'autres ont fait une étude prolongée des transes de cette dame, et tous sont convaincus qu'elle déploie des facultés supranormales de connaissance. Elles sont, *prima facie*, dues au « contrôle spirite ». Toutefois les conditions sont si complexes, qu'il faut encore différer de prendre une décision dogmatique pour ou contre l'hypothèse » (1).

Et aussi :

« Je ne puis résister à la conviction qu'il apparaît dans les transes de ce médium une connaissance de faits qu'elle n'a jamais acquise par l'usage ordinaire de ses yeux, de ses oreilles et de ses facultés à l'état de veille.

« Les transes ont déplacé, pour mon propre esprit, les limites admises jusqu'à présent dans l'ordre de la nature. »

M. Paul Bourget (qui n'est pas superstitieux), conclut après avoir consulté Mme Piper :

« L'esprit a des procédés de connaître non soupçonnés par notre analyse » (2).

Dans le présent ouvrage, j'ai pu montrer la « volonté de croire » à un degré exceptionnel ; mais, pour moi, l'intérêt de Mme Piper est purement anthropologique. Elle exhibe une survivance ou une recrudescence des phénomènes sauvages, réels ou feints, de convulsion et de personnalité secondaire, et elle entretient par là une sorte de survivance de l'explication animiste.

L'honnêteté et l'excellent caractère de Mme Piper, dans son état normal, sont attestés par ses amis et ses observateurs en Angleterre et en Amérique, et je n'incrimine pas son caractère normal. Mais les « personnalités secondaires » ont souvent plus de M. Hyde que

(1) *La Volonté de croire*, p. 314.
(2) *Figaro*, 14 Janvier 1895.

du Dr Jekyll dans leur composition (1). On admet généralement que Mme Piper, une fois « possédée », tricherait quand elle le pourrait — c'est-à-dire qu'elle ferait des conjectures, chercherait à tirer des renseignements de son « sitter », désignerait un ami à lui vivant ou mort, par « Ed », ce qui peut être Edgar, Edmond, Edouard, Edith, ou une personne quelconque. Elle brouillerait son jeu, elle répéterait ce qu'elle aurait recueili dans une séance antérieure avec la même personne, et la grande majorité de ses réponses roulerait sur de vagues références à des faits probables (comme celui qu'un homme d'un certain âge est orphelin), et elle partirait de là pour obtenir des renseignements plus précis. Le Professeur Macalister a écrit :

« Elle est certes assez éveillée tout le temps pour s'informer par suggestion. Je lui ai laissé voir une tache d'encre à mon doigt, et elle m'a dit que j'étais un écrivain... Excepté sa conjecture sur ma sœur Hélène, qui est vivante, elle n'a pas fait une seule supposition qui fût entièrement exacte. Mme Piper n'est pas en état d'anesthésie durant la soi-disant transe, et si vous me demandez mon opinion à moi, c'est que toute l'affaire est une imposture et une misérable imposture » (2).

M. Barkworth dit que, autant qu'il a pu en juger par lui-même, « les pouvoirs de Mme Piper rentrent dans la lecture de pensée ordinaire (c'est-à-dire la lecture musculaire) et dépendent du fait qu'elle tient la main de son visiteur ». Chacun de ces messieurs n'a eu qu'un seul « sitting ». M. Paul Bourget m'a dit aussi, en conversation, que Mme Piper tenait sa main en lui racontant l'histoire mélancolique qui avait trait à une clef possédée par lui et qu'elle ne lui rapporta point les faits d'une manière prompte et courante, mais avec beaucoup de lenteur et d'hésitation. Même ainsi, il déclara qu'il se sentait incapable d'expliquer ce qu'elle avait accompli.

Ces pages étaient sous presse, quand le dernier rapport du Dr Hodgson sur Mme Piper a paru (3). Il est absolument impossible, dans l'espace dont je dispose, de faire la

(1) Allusion à un roman anglais, de Stevenson, dont ces deux noms forment le titre.

(2) *Proceedings* VI, 605-606.

(3) *Proceedings*, S. P. R., partie XXXIII, vol. XIII.

critique de cet ouvrage. Il serait nécessaire d'examiner avec soin les différents groupes de documents, dans lesquels beaucoup de faits sont supprimés comme trop intimes, tandis que d'autres sont d'une remarquable incohérence. Le Dr Hodgson a le mérite d'avoir déployé une patience et une sagacité extraordinaires, dans la tâche fort ingrate de surveiller une malheureuse dame livrée aux divagations de la « transe ». Ses raisonnements sont parfaitement calmes, parfaitement froids, et son faible n'a pas semblé jusqu'ici être la crédulité. Nous devons, en fait, le regarder comme un expert dans cette branche de la psychologie. Mais lui-même fait bien voir que, dans son opinion, nuls rapports écrits ne peuvent produire les impressions qui résultent de quelques années d'expérience personnelle. Les résultats de cette expérience, il les résume ainsi :

« Au jour présent, je ne puis me donner comme ayant le moindre doute que les principaux « communicateurs » dont j'ai parlé dans les pages précédentes, ne soient les véritables personnalités qu'ils prétendent être, qu'ils ont survécu au changement que nous appelons mort, et qu'ils ont communiqué directement avec nous, qui nous disons les vivants, par l'organisme entransé de Mme Piper » (1).

Cela signifie que le Dr Hodgson, à présent, dans ce cas-ci, accepte l'hypothèse de la « possession » comme la comprennent les Maoris et les Fidjiens, les Chinois et les Karens.

Les rapports publiés ne produisent pas sur moi la même impression. Pour mon compte personnel, je suis convaincu que ceux que j'ai honorés dans cette vie ne s'aideraient pas plus de l'organisme entransé de Mme Piper (s'ils l'avaient à leur disposition), que je ne me trouverais volontairement moi-même dans un « sitting » avec cette dame. Il est inutile de faire de l'éloquence sur ce chapitre ; et les curieux peuvent consulter les écrits de M. Hodgson pour leur compte. En attendant, nous avons seulement à retenir ceci, qu'une femme américaine « possédée » produit, sur une intelligence moderne aussi élevée que sceptique, la même

(1) *Op. cit.* Partie XXXIII, p. 406.

impression que le Zoulou « possédé » produit sur certaines intelligences Zoulones.

Les Zoulous admettent la « possession » et la divination, mais ne sont pas les individus les plus crédules de l'humanité. Ils consultent généralement le possédé ordinaire sur le cas d'un malade absent. Les consultants n'aident pas le divin en lui tenant la main, mais ils doivent frapper fortement le sol si la conjecture faite par le devin est juste ; légèrement si elle est fausse. Un Zoulou sceptique, nommé John, ayant eu un schelling à dépenser pour la recherche psychique, frappa *fort* à chaque conjecture. Le devin fut mis dans un embarras inextricable. John garda son schelling, et le dépensa pour une exhibition beaucoup plus méritante de bâtons animés (1).

Uguise donna au Dr Callaway la description d'une possédée avec laquelle Mme Piper ne pourrait lutter. Son esprit parla non par sa bouche, mais du haut du plafond. Il fit des remarques interrogatives qui étaient toujours correctes. Puis il relata exactement un certain nombre de circonstances particulières, prescrivit quelques remèdes pour un enfant malade et offrit de rendre les honoraires si l'on n'était pas amplement satisfait (2).

En Chine et au Zoulouland, comme dans le cas de Mme Piper, les esprits aiment à s'occuper de diagnostics et d'ordonnances pour les malades absents.

Le Capitaine Jonathan Carver a donné un bon exemple de possession sauvage, dans ses voyages (1763).

Carver attendait avec impatience l'arrivée de marchands apportant des provisions, près des Mille Lacs. Un prêtre, ou *jossakeed*, offrit d'interviewer le Grand Esprit, et d'avoir des renseignements. On prépara une grande hutte dont on ôta la toiture (ce qui n'est pas l'habitude), de sorte que tout ce qui se passa dedans put être observé. Au centre il y avait un arrangement en forme de caisse, fait de barreaux si éloignés l'un de l'autre « que tout ce qu'il y avait dedans était facile à distinguer ». On illumina la tente « avec un grand nombre de torches ». Le prêtre y entra, et fut dès l'abord enveloppé d'une peau d'élan, comme les voyants Ecos-

(1) Comparez Callaway, *La Religion des Zoulous*, p. 328.
(2) Callaway, p. 361-374.

sais étaient enveloppés de la dépouille d'un bœuf noir. On entortilla ensuite autour de lui quarante yards de corde, en peau d'élan.

. . . . . .

« Attaché ainsi comme une momie égyptienne, le voyant fut hissé dans le cloisonnage en forme de caisse. Je pouvais maintenant encore le distinguer aussi nettement que jamais, et je pris garde de ne pas détourner de lui mes yeux un seul instant », — effort dans lequel il échoua probablement.

Le prêtre alors commença à murmurer, et finalement se mit à parler dans un jargon mélangé, fait de dialectes à peine intelligibles. Alors il hurla, pria, et écuma tant, que, après environ trois quarts d'heure, il fut épuisé et sans voix. « Mais en un instant il sauta sur ses pieds, bien qu'au moment où on l'avait mis là-dedans il semblât qu'il fût impossible à lui de remuer bras ou jambes, et, se débarrassant de son enveloppe aussi vite que si les liens dont on l'avait étreint eussent été cassés en deux », il prophétisa. Le Grand Esprit ne dit pas quand les marchands arriveraient, mais juste à midi passé, le jour suivant, il arriverait un canot, dont les gens diraient quand les marchands devaient venir.

Le jour suivant, juste à midi passé, un canot tourna une pointe de terre éloignée d'environ une lieue, et les gens de ce canot, qui avaient rencontré les marchands, dirent qu'ils viendraient dans deux jours, ce qu'ils firent. Carver, qui se déclare exempt de toute ombre de crédulité, nous laisse à « tirer telles conclusions qu'il nous plaira ».

On pense naturellement ici à « l'information privée », ce qui ne souffre qu'une difficulté : c'est que Carver, qui connaissait la topographie de l'endroit et les chances de l'arrivée d'un messager secret pour souffler le Jossakeed, ne fait pas allusion à cette théorie (1). Il semble regarder de pareils succès comme peu rares.

Tout ce que la psychologie peut enseigner à l'anthropologie, sur l'ensemble du sujet de la « possession », c'est que les personnalités secondaires ou alternantes sont des faits *in rerum natura*, que l'homme ou la

(1) Carver, p. 123-184.

femme peuvent, dans l'une de ces personnalités, n'avoir pas le souvenir conscient de ce qui a été dit ou fait dans l'autre, et que les cas de connaissances dites obtenues d'une manière supranormale dans l'état secondaire méritent d'être examinés, lorsqu'il y a quelque chance d'obtenir de bons témoignages.

★

On a dû remarquer que M. Lang, peu favorable à la médiumnité spirite de Mme Piper, ne propose néanmoins aucune explication de ce cas étrange, qui fait songer à l'évocation des morts dans l'Odyssée. M. Lang croit seulement que les défunts n'emploieraient pas d'aussi singuliers moyens, pour communiquer avec nous à d'aussi rares intervalles. « Qui eût rendu la mort muette, si elle avait jamais parlé? » a dit Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle.*

Alors que penser des faits eux-mêmes, qui malgré tout restent intacts, il faut bien le reconnaître? Comme c'est un besoin profondément humain de chercher une solution au moins provisoire à tout problème posé, voici à tout hasard une réponse telle quelle, en attendant mieux.

Parmi les constatations les plus certaines des recherches psychiques, il faut compter sans aucun doute la réalité de la double vue, ce qui justifie presque, soit dit en passant, les institutions divinatoires des Grecs et des Romains. Il existe des intuitions de l'avenir, et aussi du passé, si nettes, si précises, si détaillées, qu'on ne saurait y voir de simples coïncidences, et il y a longtemps en effet que l'objection des coïncidences ne tient plus debout.

Dans ce cas, il faut bien que les détails les plus minutieux du passé et de l'avenir aient leur prototype ou leur reflet quelque part, sans doute dans une pensée infiniment supérieure à la nôtre (celle de Dieu peut-être), et l'homme ne peut que figurer à sa place dans cette incommensurable chambre noire : il y a son image complète, sa série ininterrompue de portraits instantanés, en d'autres termes, il a là *ante* et *post mortem* un dossier accessible aux voyants. Le magnétisme d'un objet quelconque, ayant appartenu à quelqu'un, met ceux-ci sur la trace de chacune des archives individuelles qu'on désire consulter.

Mais le voyant se trouve, par le fait même de la clairvoyance, en état d'hypnose ou d'*extase*, c'est-à-dire hors de lui, abstrait de son moi, et en conséquence il s'affublera sans peine d'une autre personnalité que la sienne, puisqu'il l'a quittée et que cependant il lui en faut une pour être quel-

qu'un. En cela il est servi à souhait par le besoin de changement et d'imitation tout ensemble qui gît au fond de l'âme humaine. C'est le goût du masque, dont on relève tant de traces dans l'histoire, depuis les saturnales des mystères sauvages jusqu'à nos bals travestis et à nos théâtres de société (sans parler de l'hypocrisie).

Il semble ainsi tout simple qu'un médium mis, du même coup, et en *extase*, et en possession des « papiers » d'une individualité étrangère, s'approprie inconsciemment cette nouvelle identité : c'est un peu la carte forcée. Il mimera donc, dans son rêve lucide, les défunts ou les absents avec lesquels il se sent en rapport, et, n'étant plus lui, se demandera s'il n'est pas eux. « Serai-je Anna, ou Anna sera-t-elle moi ? » disait Mme d'Espérance, le médium préféré d'Aksakof.

Mme Piper est très apte à ces alternances de personnalité, tandis que Mlle Couesdon, par exemple, aussi maîtresse de nos biographies que Mme Piper, s'en tient cependant à une seule et unique métamorphose, celle de son moi supérieur devenu un Ange, c'est-à-dire un guide. Tous les médiums ont de même leur guide, ou « contrôle », qui peut être modelé sur un personnage réel aussi bien que sur un type idéal. C'est le premier stage de leurs transformations, car beaucoup d'entre eux ne suivent pas l'exemple de Mlle Couesdon et prennent tous les déguisements possibles, comme Mme Piper.

Voici un schéma, pour terminer, qui « illustrera » les remarques précédentes. On attribue aux couronnes aimantées (peu importe ici que la faculté soit réelle ou non) le pouvoir de transmettre en quelque manière la personnalité d'un individu à un autre. Et si, par supposition, le premier individu mourait avant le transfert, on aurait avec ce transfert, chez le second, l'évocation d'un mort, comme l'a fort bien dit M. de Rochas. N'est-ce pas là le *processus* exact de l'incarnation spirite telle que la pratique Mme Piper, qui au lieu de couronnes aimantées se sert de n'importe quoi, d'un chapeau, d'une chaîne, d'un ruban, d'une bague même ?

Peut-être cette analogie fera-t-elle entrevoir, de loin, une sorte de vague théorie qui ne semblera pas absolument invraisemblable. En tous cas, l'explication ne concernerait que les évocations ou possessions spirites comme celles de Mme Piper, qui n'ont rien de spontané et qui paraissent n'exiger, de la part du médium, qu'une certaine aptitude à la mimique et à la clairvoyance.

ANDREW LANG.

Traduction et notes de E. LEFÉBURE.

ÉLÉGIE

—

I

Les fleurs vont de nouveau luire au soleil pour moi?
Il semble que mon âme sorte d'un pays noir.
Trouverai-je la consolation sous les arbres?

Ma pipe est allumée comme à l'adolescence,
ma pipe est allumée dans le bruit de la pluie,
et je songe à des journées d'anciens printemps.

Des souvenirs chéris, plus doux que des mélisses,
habitent dans mon cœur joyeux et pourtant triste,
pareil à un jardin rempli de jeunes filles.

Car j'aime comparer à de très jeunes filles
mes pensées qui ont la courbe de leurs jambes craintives
et l'effarouchement moqueur d'éclats de rire.

Seules les jeunes filles ne m'ennuyèrent jamais :
Vous savez qu'elles vont d'on ne sait quoi causer
le long des tremblements de pluie des églantiers.

Et moi je ne sais pas ce que mes pensées pensent.
J'aurais dû naître un jour calme des grandes vacances,
lorsque les framboisiers ont des cousines blanches.

Je ne sais pas pourquoi j'ai traversé la vie,
ni pourquoi, aujourd'hui, après ces grands ennuis,
je resonge à des soirs d'amour cachés de pluie.

Mon enfance est là-bas dans un petit parterre,
ma jeunesse un amour d'automne, gris et vert,
et le reste sera l'yeuse du cimetière.

Peut-être que si Dieu ne m'a point fait mourir,
c'est qu'il s'est souvenu de toi, toute petite,
qui soignes en m'attendant tes jolis canaris.

II

Oh ! Viens ?... (comme disaient les anciens poètes),
Oh ! Viens ?... Que ton petit cœur me donne le bras.
Tu verras, au village obscur, de vieux lilas
aux fleurs jeunes comme tes mouvements de tête.

Et si tu n'as pas vu le soleil qui se couche
sur la buée de bleu qui tremble sur les chênes,
tu sentiras brûler ce soleil sur ta bouche.

Si tu n'as pas vu l'aube douce qui brode la nuit,
et qui allume, au bord des mares, les angéliques,
je t'indiquerai l'aube en te fermant les yeux
avec un baiser long comme l'aube elle-même.
Et ton cœur sera plein d'un jour blanc qui se lève,
car je te poserai de l'aube sur les lèvres.

Et si tu n'as pas vu ce joli sentiment
que Zénaïde Fleuriot a nommé l'amour,
je te l'expliquerai lentement, lentement,
comme si tu hissais ta bouche vers ma bouche,
avec tes genoux ronds pressés à mes genoux.
Alors tu verras ce sentiment qui est l'amour,
que l'on cache beaucoup et dont on parle tant.

Pourquoi suis-je si jeune? Pourquoi dans mon cœur frais
y a-t-il comme un frisson de soir aux noisetiers ?
Je suis fou. Je te veux sur le bleu des pelouses,
vers sept heures, lorsque la lune au haut du ciel
pleut sa lumière humide au front des vaches rousses
dont la corne porte encore un morceau de soleil.

Dis ?... Toi que j'ai connue toute toute petite,
je refais tout mon rêve avec je ne sais quoi ?...
Je veux te battre avec des fruits de clématites,
je veux sentir ta gorge en corolle de lys,
et écouter le cri de ton éclat de rire
monter vers mes baisers qui grêleront sur toi.

N'aie pas peur. Nous prendrons de vieilles poésies,
des choses entendues qui se sont confondues,
des mots qui ne sont plus qu'une musique obscure.
Et le soir glissera dans le jour qui vacille

dans la cuisine noire où semble encore assise
une servante morte au sourire docile.

Les fleurs ont éclaté en face du soleil.
Les chiens aboient et les volets sur les glycines
s'ouvrent dans un fouillis de feuilles en sommeil.
Tu désengourdiras ton bras lisse qui glisse,
et nos yeux fatigués ne verront sur la plaine
qu'un tournoiement d'amour sous l'eau de l'azur clair.

Tu auras peur, n'est-ce pas que, tout à coup, je ne souffre?...
Ne m'interroge pas. Je ne veux pas te dire.
Ne sache pas pourquoi j'ai parlé de bien d'autres.
Je n'aime plus que toi puisque j'entends les grives
qui arrivent du nord mordre à l'Automne rouge
dont les vents sont amers ainsi que des olives.

Ne sois pas curieuse, et, si tu sais m'aimer,
laisse ton doux silence emplir mon cœur amer.
Si nous nous promenons, écoute donc, songeuse,
comme si tu l'entendais pour la première fois,
le bruit continuel, sec et brisé des feuilles
qui tombent en tournant sur les débris des bois.

Ne pense plus à moi, ne pense plus à moi.
Il y avait un nom doux « *qui rappelait l'Automne* ».
O mon amie, je t'aime. Mais ne demande pas...
Vois ce colchique clair et ce champignon rose.
Tes pieds légers seront sur la mousse d'aurore
où luisent les grains purs de la ronde rosée.

— Ami, dis-moi?.. — Ne me dis rien, puisque je t'aime.
Je ne veux pas savoir ce que je sais. Tais-toi.
Le temps où tu étais plus petite, où le toit
de ta maison chantait sous l'averse de Mai,
ce temps où j'entendais le vent des noisetiers,
ce temps revient encore. Aime-moi. Aime-moi.

— Mais dis-moi seulement si elle existe encore
la femme dont le nom te rappelle l'Automne ?
— Ne me fais pas parler, ô ma petite abeille.
— Mais ne l'aimes-tu plus? — Souviens-toi de la Vierge
qui était dans une niche à l'angle du quartier ?
Sa ceinture était bleue et ses deux mains brisées.

C'était l'époque douce où, aux Dimanches soirs,
la grand'ville éclatait de légères fanfares.
Des pions reconduisaient des lycéens bizarres.
Sur les squares flottait un parfum d'encensoirs.
Tu ramenais ton jeune frère à la maison.
Tu lui donnais ta main fine, veinée et pâle,
et tes yeux noirs bridés battaient légèrement.

Ah ! Je resonge à toi. Es-tu toi ou une autre ?
Les caresses semées ont fleuri dans mon cœur.
Je le sens, aujourd'hui, pareil à cette époque.
Des passe-roses bleus sont nés de ma douleur.
Tu n'as, si tu le veux, qu'à étendre la main.
Donne-leur un peu d'eau. Ils reprendront demain.

III

Et j'ai songé à toi, encore, ce matin.
J'ai regardé les humbles labiées violettes.
C'est l'Automne, et pourtant ce semble un mois de Mai.
Le lierre me sourit. Et, dans ce vieux jardin,
je suis bien le jeune homme un peu antique et tendre
qui lisait, au soleil du réveil, dans sa chambre,
la vieille botanique où brûlaient des dessins.

Si tu veux accepter, telle qu'elle est, mon âme :
Viens la chercher, par un soir vert, sous les tilleuls.
Le jour est revenu où, au petit village,
un soir pluvieux d'Été, je voyais, triste et seul,
passer la procession faite pour écarter
les inondations qui dormaient sur les prés.

Oui, je reviens, ami, à l'enfance si douce.
Mon âme est pure ainsi que l'âme la plus pure,
ainsi que la lueur qui argente tes joues,
ainsi que la lumière au tremblement d'azur
qui, dans la blanche allée, allume vers onze heures,
la rose noire épaisse et les iris qui pleurent.

Mon sommeil est plus doux que les nuits romantiques.
Tendresse, je veux fiancer ton cœur aux nuits légères,
au Printemps de six jours où la nuit s'interpelle,
où le jour ne peut pas finir, et où l'appel

perdu du rossignol emplit d'une joie triste
les lilas qui voudraient et ne peuvent mourir.

Mais, avant de me retrouver, ma fantaisie
est que tu ailles doucement de chambre en chambre,
parler aux vieux objets qui te diront ma vie.
Mais n'interroge pas la boîte à botanique
où dormirent les fleurs de mon adolescence.
Elle conserve encore le reflet des forêts
aux jours des accablants et des tristes étés.
Ne l'interroge pas, car son parfum fidèle
pourrait mourir de joie en te reconnaissant.

Assieds-toi un moment à ma petite table.
J'y ai posé quelques livres sur un vieux châle.
Là mon encrier luit lorsque le jour s'éteint.
Un almanach jauni indique une autre année.
Ce sont des jours amers, ce sont des jours fanés,
doux comme le journal d'Eugénie de Guérin.

Tu verras, dans un coin, la malle en bois de camphre
et sur laquelle, enfant, me couchait ma grand'mère,
et qui dort maintenant, ayant passé la mer
tempêtueuse, il y a bientôt deux cents ans,
avec l'Oncle pensif qui revenait des Indes,
n'ayant qu'un souvenir de femme dans le cœur.

Tu peux interroger son bois mystérieux.
Il te racontera mes rêves de petit garçon.
Ils sont si purs que tu peux, amie, les entendre.
C'est en dormant sur ce vieux coffre odorant
que mon cœur s'est peuplé de jeunes filles tendres,
et d'arbres indiens où montent des serpents.

Que ta main, en passant, frôle pour se bénir
la correspondance triste de mon grand-père.
Il dort au pied de la Goyave bleue, parmi
les cris de l'Océan et les oiseaux des grèves.
Dis-lui que tu t'en vas trouver son petit-fils.
Son âme sourira à ta grâce un peu frêle.

Tu comprendras alors de quel charme je m'enchante,
de quelles vieilles fleurs mon âme est composée,
et pourquoi, dans ma voix, de vieillottes romances
ont l'air, comme un soleil mourant, de se traîner,

pareilles à ces anciens et tristes jeunes gens
dont la mémoire gît dans l'octobre des chambres.

Puis tu viendras à moi. Tu glisseras ton cœur
sur mon cœur, gracieuse et lisse, et sans rien dire.
Tu connaîtras ma joie profonde si je pleure,
et tu n'auras alors qu'à gravement sourire,
et à poser sur moi ta légère douceur.

Je serai doux pour toi comme une jeune fille.
Mon âme aura le bleu profond de ces charmilles
où quelque grande sœur a fait goûter ses frères,
et d'où l'on peut entendre, aux fins d'après-midi,
l'aiguisement des faux luisantes sous la pierre,
au milieu du silence éternel des prairies.

IV

Le Ciel pleut lourdement sur l'eau feuillue des douves.
Sans doute, en ce moment, tu couds auprès du feu.
L'ombre de ton salon tremble, et des lueurs douces
volent sur l'acajou noir et fané des meubles.

Il était déjà dit, le jour où nous naissions,
que j'écrirais ces vers au bruit de cette averse,
et que je reverrais, contre les carreaux verts,
ton profil sérieux, d'amour et de tristesse.

Dieu le savait déjà, ô tendresse, ô amie.
Que sait-il aujourd'hui que nous saurons plus tard?
Qui sait? L'eau tombe goutte à goutte dans le gris.
Le feu claque. Je suis calme et tu es là-bas.

Mon âme est heureuse de n'avoir rien à dire,
et d'écrire ces vers sans que presque j'y pense.
Ils sont pareils à ton ancienne robe grise.
Ils sont pareils au jour d'un Mercredi des Cendres.

...Mais j'ai déjà parlé souvent de ta maison.
Je ne puis pas assez en parler, quand l'octobre
revient, et c'est ma folie douce et monotone
d'être comme ta fleur quand revient cette saison.

Dans peu de jours, je repasserai dans la ville
où tu es, et je veux, dans l'odeur des soirs froids,
te rapporter mon âme passionnée et triste,
lorsque les magasins luisent sur les trottoirs.

Je serai l'écolier que j'ai été jadis,
j'allumerai la même pipe en bois des îles
que je fumais dans le brouillard des quartiers gris,
à la rentrée, quand c'est la neuve odeur des livres.

Mais ne trouveras-tu pas trop que j'ai vieilli ?
Mes vingt-neuf ans regrettent mes dix-sept ans.
Je n'avais pas senti cela si fortement...
Pourtant mon songe est jeune ainsi que mon sourire.

J'ai tant donné, j'ai trop donné de ma jeunesse,
mais j'en avais toujours, encore, pour souffrir.
Je la crois toujours morte et je la sens revivre
ainsi qu'un bosquet nu où souffle un vent de Mai.

Et que fais-je aujourd'hui, encore, que cela ?
Ce vent était celui qui passait sous ma porte.
Je viens te rechercher, car j'ai besoin de toi.
... Mais il faudra faire attention à tes paroles...

Ne bouge pas du vieux fauteuil du coin du feu,
trop grand pour toi et où, sans doute, tu fais luire
sur ta tapisserie roide et ployée, l'aiguille.
Y a-t-il toujours, dans la grande cage, la veuve ?

Je ne te dirai rien. Laisse-moi seulement
moi-même m'étonner de t'avoir oubliée.
J'ai eu, depuis longtemps, comme une fièvre ardente.
J'ai besoin de ta douce et tendre gravité.

Ne me repousse pas. Cache au fond de toi-même
ce qu'il peut y avoir. Ne dis pas que tu m'aimes.
Continue, sévère et grave, à guider l'aiguille.
Puis sur moi, lève les yeux, un moment, sans rien dire.

La Roque, septembre 1898.

FRANCIS JAMMES.

LE LUNEUX

—

I

— Petit pot de moutarde quand te dé-petit-pot-de-moutarderas-tu ?
— Je me dé-petit-pot-de-moutarderai quand les petits pots de moutarde se dé-petit-pot-de-moutarderont.

Ce n'est point, hélas ! un de ces jolis contes bleus, fleurs des temps légendaires, fleur des temps abolis où les grands-pères de nos bisaïeuls n'avaient pas encore « pouillé » leur première culotte et où, respect de vous, les cochons couraient les rues tout rôtis, fourchette en croupe, un petit pot de moutarde sous la queue.

Aujourd'hui, pour être non moins dodus, les cochons — révérence parler — ont des mœurs plus casanières. Moins espiègle également le petit pot de moutarde qui ne demande qu'à rester bien sage et sous verrou dans le garde-manger.

Il n'y a que les meurt-de-faim, acoquinés de routine et faiseurs d'embarras, qui s'obstinent comme naguère à courir les rues.

II

Vieux soleil, roi tondu que la nuit va cloîtrer.
J. B. d'A.

Quand la nuit épancha sa poudre d'ambre gris sur le camphre du jour.
Behram-Gour. *Le Château noir.*

Le décor est d'un vieux moulin à l'abandon de-

puis des années et des années, et juché à califourchon sur le dos d'une petite butte derrière laquelle se vautre la falaise galeuse et, tout au loin, comme une chatte bleue qui ronronne, — la mer.

A voir ses ailes déplumées, sa béquille branlante et ses longues dents à vif dans leur mâchoire de bois, on le prendrait pour un petit vieux qui « crie la faim », — mais un petit vieux rétu et tout d'une pièce, planté gaillardement le bonnet sur l'oreille, pour mieux faire la nique au vent qui le turlupine, lui crache au front, lui cingle les reins, lui laboure l'échine, lui administre sans vergogne, le long de ses cuisses d'aztèque, des claques retentissantes; car la bise, il faut dire, cette vieille aux cheveux gris et à la dent hargneuse, est tout le temps qui grommelle et trotte hors du logis, en quête de son homme pour le rouer de coups.

Un rien du tout de cahute bricolé à la hâte et va-comme-je-te-pousse de trois planches pelées et d'une perche tondue, est accoté à la butte avec, sur le devant, un rien du tout de jardin.

En fait de légumes, des fleurs, toute une marmaille de fleurs, marmaille turbulente poussée à la venvole, pimprenelle, joubarbe, menthe grise et folle avoine, pullulant, grouillant, papillonnant et se bousculant, comme des gosses au sortir de l'école, sous l'œil éteint de deux ou trois grands diables de tournesols efflanqués hochant la tête avec humeur, seigneurs nonchalants de toute cette misère drapée de soleil.

A droite, dévalant vers la cahute, un champ de in en fleurs que longe une sente ondule doucement sous la caresse légère des doigts de la nuit.

A gauche, bornant l'horizon jusqu'à la grève, les *mielles*, hérissées de bouquets d'ajoncs, de chardons bleus et de pavots jaunes.

Des moutons mélancoliques, égaillés parmi les paumelles, bêlent dans l'air du soir. Etrange ani-

mal, qui abuse de son innocence, vraiment, pour se permettre toutes sortes d'inconvenances,—comme d'éternuer avec les pieds, de se moucher dans l'herbe très fort, et d'imiter avec son gosier le raque gargouillis des gens qui ont le mal de mer.

Le soleil est au ras de l'horizon, prêt à mettre le joli déshabillé du soir, rose mourant, muguet et lilas tendre, par quoi s'inaugure le petit coucher du Prince Charmant, au moment de l'entrée dans la grande chambre d'or, au seuil d'aigue-marine, aux sveltes belvédères, jonchée de clarté, de fraîcheur et de silence.

III

Les paroles sortent de sa bouche comme les gens du sermon.

— Hô... ô... o, Tophilé !

— Ehô, ehô !

Ainsi se hèlent le vieux mathurin et sa bonne femme, l'un descendant la venelle qui longe le champ de lin, cognant la terre avec son bâton tous les trois pas, à petits coups, toc ! toc ! comme pour lui demander si elle veut bien le recevoir ; l'autre dégringolant des mielles, tenant à deux mains son tablier déployé et relinguant au vent, floc ! floc ! comme une voile.

On mettrait à la bonne femme le bonnet de laine du bonhomme et au bonhomme la coiffe en fil roux de la bonne femme que, pour sûr, on les prendrait l'un pour l'autre. Tous deux, au reste, laids comme les sept péchés et vieux comme les chemins ; même peau rêche et grenue et tapissée de rides aux mailles desquelles leurs yeux prisonniers se débattent comme deux abeilles agonisantes : une vraie peau de crapaud, une voix aussi de crapaud terré, une voix cassée, éraillée, moisie,

et fondue miette à miette à toutes les rafales du vent de mer.

Ah ! ce vent ! C'est le cauchemar du vieux. Il ne peut plus le humer sous peine de sentir son «gésier» criblé d'aiguilles et ses bronches, à travers le mince parchemin de sa peau, trouées à jour comme une passoire. Tout de même, il entend avec plaisir la brise faire son raffût et s'en va dans les champs, le long d'une haie chantante ou derrière un rideau de trembles, en lipper quelques petites léchettes, histoire un brin de secouer ses puces. Ce qui le chiffonne, c'est de ne plus pouvoir la regarder en face, la mé. « Quand je pense que cinquante ans d'affilée on s'est pris au poil ! Et dire qu'à c't' heure, elle me tourne le dos, fideguerce ! » Dans ses jours d'humeur, il lui montre le poing en l'appelant : l'Anglais !

Seulement, comme la bonne femme a meilleures jambes et la poitrine plus solide, elle va, elle, tous les jours à la grève. Elle rapporte en ses yeux clairs la vision du flot et de la bonne odeur salée plein son tablier, si bien que le vieux, pas rancunier le moins du monde, embrasse la mer à pleines lèvres à travers elle.

Subtil, le père Tophilé ! D'aucuns le disent innocent. Toujours est-il qu'on lui donne dans le pays des tas de sobriquets : *le père Dans-les-temps*, c'est son mot favori ; le *rossignol des vases* parce qu'il régale de chansons à-bouche-que-veux-tu les glaneurs de coques, de palourdes et de prères ; enfin et surtout *le Luneux*, parce qu'il soutient à tout venant qu'il lit dans la lune aussi couramment que dans un livre, et sans lunettes encore !

Et de fait, il en a des secrets, des kyrielles et des kyrielles ! Il sait ce que disent les oiseaux tout bas, dans la tiédeur des nids, et ce qu'entre eux marmonnent les grands ormes quand ne pouvant entrelacer leurs branches, ils laissent s'emmêler leurs

ombres sur la mousse et se content fleurette dans la verte solitude des clairières. Il sait où se trouve « l'herbe d'oubli », cette herbe qui, quand on la foule, gratte la plante des pieds si doucement que. même eût-on perdu ses père et mère, on rit des heures et des heures à en avaler ses oreilles. Il entend très bien les élymes pousser, les diaboliques pavots jaunes tricoter leurs collerettes d'émeraude pâle, et, le soir, lorsque tinte l'Angelus, il voit distinctement l'ombre du son des cloches passer au ras de l'eau avec un frisson.

Et que de jolies choses il dit, les jours d'assemblée, quand il a bu, deci delà, quelques « moques» de cidre. De sa cervelle dégourdie les idées pleuvent doucement et avec lenteur, comme s'égrènent l'une après l'une au sortir de l'ondée les perles odorantes des grappes de jasmin.

« Alors comme ça, les gas, vous croyez que dans le grain la mer à perdu la tête? Erreur. C'est alors justement qu'elle y voit le mieux. La lame a l'œil clair comme un basilic. Elle cabriole tant et plus et saute par-dessus bord pour mieux choisir dans le tas, pour mieux « bigner » son homme. Elle a un millier d'yeux, et des bouches pareillement : et tu l'entends qui t'appelle par ton petit nom, toi, René-Pierre, toi, Jean-Marie, toi, François...» ou bien : « Au printemps, mes enfants, le blé part en guerre en bataillons carrés ; ils ont tous de petits fanions verts à leurs lances, signe d'espoir ; à l'été, ils s'en reviennent en serrant les rangs ; et ça vous arbore des lances en or, et c'est le coquelicot qui sonne de la trompette... » Et encore : « Vous ne savez pas, mes gas, ce que c'est que la rosée ! Eh bien, je vais vous le dire. La rosée, c'est de la sueur ; parfaitement ; la sueur des étoiles qui ont trotté toute la nuit par les chemins du ciel. »

Mais vouloir raconter les propos du vieux mathurin, autant vaudrait nombrer en effet les étoi-

les en pèlerinage par les espaces vierges, l'or frissonnant des moissons, et les milliards de milliers d'yeux couleur de fiel dardés éperdument dans le tumulte de la mer.

IV

— Et où vas-tu, trottin, trottant?
— Et qué'qu'ça t'fait, touzé tous l'zans ?

Ce soir-là, selon sa coutume, le père Tophilé s'en venait à la douce, clopin clopinant, le long de la sente qui côtoie le champ de lin. Sous les baisers qui tombent des lèvres de la nuit, et sous les doigts taquins du vent fureteur, le cœur des petites fleurs bleues se met à battre plus fébrilement : la houle s'accentue : on dirait la vague elle-même, au souffle avant-coureur de la marée montante.

Le vieux s'y baigne jusqu'à mi-corps avec délices ; il promène sa main câline sur les tiges frémissantes et, de proche en proche, ses caresses se propagent, ondulent et sourient par tout le champ. Mille petites voix enfantines et des fusées de petits rires fleurissent à son oreille.

— Bonsoir, bonsoir, père Tophilé !

— Hé, hé, le père Tophilé qui s'en vient de voir les filles !

— Il leur a fait les yeux de brebis !

— Voulez-vous bien vous taire ! Ah dame, vous n'êtes pas si belles, mes jolies, que le grand pré, là-bas !

— Oui, disent les fleurs, mais nous sommes l'Océan des vieux aux prunelles pâles : à toi le régal de notre âme sans fiel, et nos caresses blondes, et le bleu, le frais parfum de nos sourires !

Et grisé de parfums, de caresses et de sourires, le vieux mathurin, de sa voix de flûte mouillée, entonne la ritournelle dont il a coutume de réjouir

les fleurs, en guise de merci, et de les faire danser tous les soirs, à la brune, comme des fillettes.

J'ons vu une anguille,
Qui peignait sa fille,
Sa fill' pour aller valser,
Tinton la lirette,
Tinton la lirette,
Ri tinton tinton la liré.

J'ons vu un crapaud
Qu'affutait sa faux,
Sa faux pour aller faucher,
Tinton la lirette,
Tinton la lirette,
Ri tinton tinton la liré.

J'ons vu un lièvre
Qui tremblait la fièvre,
La fièvr'sou'r'un échalier.
Tinton la lirette,
Tinton la lirette,
Ri tinton tinton la liré.

J'ons vu un renard
Qui f'sait cuir' du lard,
Du lard dans un pot percé.
Tinton la lirette,
Tinton la lirette,
Ri tinton tinton la liré.

J'ons vu une guernouille
Qui filait sa qu'nouille,
Sa qu'nouille au mitan d'un pré,
Tinton la lirette,
Tinton la lirette,
Ri tinton tinton la liré.

J'ons vu un cochon
Qui jouait du violon,
Du violon pour fair' danser,
Tinton la lirette,
Tinton la lirette,
Ri tinton tinton la liré.

V

L'Esclave :—Qu'est-ce que ces étoiles qui filent et brûlent en courant ?
Trygée : —Ce sont des étoiles riches qui viennent de dîner avec des falots et du feu dedans.
ARISTOPH. *La Paix*.

— Hé bien, pauvret?

— Hé bien, pauvrette ?

— Tu reviens de là-haut ?

— Oui donc. J'ai été « licher » un peu voir la meule du moulin. Elle n'a pas moulu depuis cent ans, mais c'est égal, elle a goût de farine quand même. Et toi ?

— J'ai été *la* voir, donc. Elle avait ce soir son humeur jolie, tu sais, son humeur des dimanches. Pendant que j'étais sur la grève, j'ai ramassé du soleil, plein mon tablier. Nous aurons toujours de quoi nous chauffer cette nuit, vieux. La nuit, des fois, il fait frisquet.

— Chauffer, c'est bon : et à manger, la mère?

— Gourmand, va ! Et bien, et la chanson que je t'ai chantée hier ! Et l'histoire que je t'ai contée avant-hier et qui t'a fait tant rire ? Sais-tu, mon homme, que tu deviens difficile sur tes vieux jours !

— Eh bien ! moi, la mère, je t'apporte quelque chose. Ça.

— Un grain de blé !

— Lui-même ! Y a-t-il longtemps, hein ! que tu n'en avais vu. Ça t'émotionne ? je comprends ça. Figure-toi qu'il s'était « cuté », le malin singe, entre deux dents de la meule. Il n'y a qu'un fouille-au-pot comme moi qui pouvait le dénicher là. Est-ce fin, est-ce joli et régalant à voir ?

— Il est sec, quand même.

— Sec, oui, comme le derrière de Saint-Nicolas. Hé dame, il est de mon âge, s'il n'a pas plus. Et

puis, regarde : il porte sur sa frimousse la figure du bon Dieu, finette.

— Et puis ?...

— Ha dame, et puis... « L'espère » ! Est-ce qu'on sait ? Pour sûr il y a du mystère là-dessous. Pourquoi donc que ce grain de blé se serait trouvé sous ma main, si ça n'était pas pour quelque chose ?

— C'est vrai, dit la bonne femme.

— En attendant, les étoiles clignent de l'œil, le vent claque du fouet sur les mielles et siffle ses chiens : rentrons.

Et, tout en cheminant côte à côte :

— Une supposition : qu'on puisse aller là-haut mendier son pain...

— Ha, ha ! dit la vieille.

— Dame, c'est que, vois-tu, finette, j'en ai assez d'aller chercher la charité de métairie en métairie et de château en château. Avec ça qu'ils ont à présent des chiens gros comme deux fois nous deux, qu'il faut leur mettre son bâton en travers de la gueule pour les empêcher de mordre après vos « fieuppes » : bien heureux souvent quand ils ne vous « grignent » pas la chair à même ! Non, vois-tu, femme, on a beau faire, toute l'eau couve dans la mer et tout le bien dans la poche des riches. C'est encore là-haut qu'on trouverait, s'il en reste, un petit quelque chose à glaner. Il n'y a pas non-dà à dire : j'y ai de la connaissance. Saint-Pierre est mon patron ; il me prêterait ses clefs, au moins celles de la cave et de la huche à pain. Et la sainte-Vierge qui est ma marraine ! Au mois de Marie, à la procession, c'est moi qui la portais sur mon dos, dans les temps, elle et sa garçaille... Sans compter, dis, que je n'ai pas la voix trop fanée pour mon âge ? je leur chanterai mes plus jolies antiennes. Une belle voix, ça doit plaire au bon Dieu, j'ai idée.

— C'est à voir, dit la bonne femme.

— Hein ! repart le vieux, en montrant le ciel du bout de son bâton, crois-tu qu'ils s'en donnent, là-haut ! Sitôt l'Angélus sonné, ils allument toutes les chandelles. Et tous les jours, c'est des bombances à n'en plus finir. Ah bien ! Les anges doivent en mener, une vie de polichinelle ! Ouste ! sur ce, à dodo. Donnons notre peau à manger aux puces et notre âme au bon Dieu.

En un tour de mains les voilà couchés, et ils s'endorment tout habillés, comme les oiseaux.

Les pies de mer jacassent en tournoyant au-dessus de la cahute, et se lancent leur perpétuelle et stupide rengaine :

— Quel âge que t'as ?

— Tous l'z ans douze mois.

Courlis et mouettes rieuses s'ébrouent à la lune : « Hu, l'goulu ! hu, l'goulu ! », et la lune, cette gloutonne en effet, incline sa tête lasse sur un oreiller de petits nuages, blême éternellement d'avoir voulu, en un jour de fringale, avaler la mer.

VI

Va, mon ami, va,
La lune est levée,
Va, mon ami, va,
La lune s'en va.

Le vieux entr'ouvre un œil. Quelque chose l'a frôlé, qui lui « grabote » le creux de la main ; comme une morsure faite du fin bout des dents. Il écoute : une caresse de feuille lui grimpe le long du poignet. Il ouvre tout grands les yeux. C'est pardieu vrai, ma foi ! Dans la tiédeur de son poing clos, sous l'effort exalté de son vouloir, vouloir têtu de breton bretonnant, le vieux petit grain de blé a pris racine. Et il grandit, il grandit ! Le glaive barbelé chatouille sa poitrine velue, fourrage dans sa barbe, lui « gratigne » le cou : c'est frais et ve-

loute comme des doigts d'enfant.

Bon ! le voilà maintenant parti au diable auvert à cheval sur une vergue des feuilles. Il regarde en bas : Jésus Marie ! S'il n'avait pas la tête solide et le pied marin, accoutumé aux branles des espaces, il aurait le vertige de voir la terre tomber dans le vide comme une grosse mouche noire, et la mer se dérober sous lui. scintiller une seconde puis s'évanouir, comme une goutte de rosée matinale dans une lueur qui passe.

Des fleurs vont et viennent à l'entour de lui, pleuvent sur sa tête en neige odorante : des fleurs, comme il en a vu fleurir à la crête des lames sous le baiser du soleil. A leur parfum, le cœur du vieux se réconforte. Il monte, toujours, toujours plus haut. Hardi! lui chuchotent des voix. Un moment les bras lui manquent. Son sang se fige, il va tomber. Ah ! c'est dur, le chemin du Paradis ! Les fleurs se démènent, s'agrippent à ses poignets, soulèvent doucement ses reins. Hardi ! Et puis tout d'un coup, frrt ! la fatigue s'envole, hirondelle grise, dans l'aigre chanson du vent. Puis le vent tombe ; il souffle à présent une brise toute menue de miel, de verveine et d'encens. Les pétales s'effilent en bouts d'ailes, les calices se gonflent en joues roses, s'évasent en lèvres vermeilles, les pistils s'ouvrent comme des paupières aux prunelles de pervenche ; le tout devient une blanche floraison d'êtres mignons, à mine sémillante, à frimousse en l'air de moussaillons fûtés, se tenant pied à main, main à pied et formant la chaîne à l'entour du vieux, lui faisant de leur haleine, de leurs doigts lumineux et de leurs sourires un éventail de fraîcheur, tant et si bien que sur un coup de sifflet : pilouitt ! il se trouve soudain, sans presque y avoir pensé, à la porte du Paradis, tout guilleret, tout pimpant, balancé en un très doux, très blond et très exquis hamac d'anges.

VII

Il faisait, de temps en temps, de petits voyages furtifs dans l'éternité.

— Toc, toc !
— Qui est là ?
— C'est moi, Tophilé.
— On n'entre pas.
— Tiens, pourquoi ça ?
— Parce que.
— Et si je veux entrer ?
— Tu n'entreras pas.
— Si !
— Non.
— Toc, toc, toc, toc, toc !
— Ah ! ça, qui est-ce qui m'a fichu d'un breton pareil ? Ils sont collés à leurs idées, ces gaillards-là, comme une bernique à son caillou.
— Bernique toi-même.
— Sois donc poli avec les saints, espèce de gros mal élevé.
— Saint qui, d'abord ?
— Saint Pierre.
— Alors, raison de plus pour que j'entre. Je suis ton filleul, Tophilé.
— Hein, dit saint Pierre, risquant un œil en sondeur par l'entrebâillement de la porte. Qu'est-ce que tu viens chercher ici ?
— Tiens, pardine ! la charité.

A ces mots, saint Pierre se mit à rire si fort que toutes les vitres du Paradis en tremblèrent ; ce que voyant, il ouvrit la porte toute grande.

Une grosse voix bourrue, mais au fond bon enfant, se mit à bougonner à l'intérieur :

— On ne peut donc pas me laisser dormir tranquille ? A-t-on idée d'un bruit du diable pareil !

— Quel est ce saint si grognon ? demanda Tophilé.

— C'est le bon Dieu, fit saint Pierre. Au fait, entre, des fois ça pourra le distraire.

Et il s'effaça pour le laisser passer.

Quel spectacle, Jésus d'amour! Ça, le Paradis? « Ça n'est pas de bon Dieu possible », pensa Tophilé. Silence sur toute la ligne, un silence gris, poussiéreux et sordide. Un tout petit « cajibis » de rien. Une espèce de mansarde s'en allant en soupente, sans meubles ni lucarne, fermée de tous côtés par un pan de firmament tout troué, effiloché, loqueteux. « On dirait l'église de chez nous, pensait Tophilé, hormis la chaire et le maître-autel. Mâtin! ils n'ont pas l'air d'être à leur aise, ici! »

Du linge, pas même, des guenilles séchaient à califourchon sur un rayon de soleil, si vieux et si usé qu'il en montrait la corde.

— Tiens, mais c'est mon filleul, c'est ce brave Tophilé! fit une voix douce. Et dans un coin d'ombre, il aperçut la sainte Vierge, coiffée d'une pauvre coiffe en fil roux tout élimée, qui d'une main berçait son marmot et de l'autre tordait ses grands beaux cheveux pour en faire une balayette et balayer le plancher.

Et le bon Dieu, mes amis! un pauvre souffre-douleurs, maigre comme un cent de clous, avec une barbe de trois siècles au moins qui lui mangeait la moitié de la figure et des sourcils qui lui tombaient en pluie sur les talons.

Il continuait à grommeler derrière sa barbe :

— Fichu saint Pierre! Il aura encore, je me damne, laissé entrer quelqu'un. Ce n'est pas pour te faire un reproche, mais depuis quelque temps, ta vue baisse, mon pauvre vieux!

— Regarde, dit la Sainte Vierge, en lui relevant doucement les sourcils. C'est Tophilé.

— Tophilé, Tophilé... Qui ça, Tophilé?

— Mon filleul.

— Ah! oui. Eh bien, qu'est-ce que tu veux ? Toi non plus, pauvret, ce n'est pas la graisse qui t'empêche de courir. Voyez donc : il a les os sur la peau, comme une barrique ; et les joues !... qu'on dirait, révérence parler, les fesses d'un pauvre homme.

— Pauvre homme, vous l'avez dit, bon Dieu. Et je viens justement vous demander la charité.

— Hein ? il n'y a donc plus de riches sur la terre que tu t'en viens mendier au ciel ? La charité ! Mais regarde autour de toi, pauvret... Y a-t-il misère comparable à la nôtre ? Tiens, pour t'en donner une idée, ce qui d'en bas, à vous autres, vous semble les étoiles, c'est l'étoffe trouée du firmament par où l'on voit luire la radieuse nudité des anges. Si je te disais qu'à eux deux saint Pierre et saint Paul, ils n'ont qu'un habit, si bien qu'il faut déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul.

Et moi donc ! Si ça ne fait pas pitié !

J'ai eu tort, vois-tu, de quitter mon vêtement de colère. Quand j'étais méchant, les choses allaient bien mieux. Les hommes pour m'attendrir égorgeaient les agneaux ; l'encens, la myrrhe, l'ambre et le cinnamome brûlaient sur les autels à longueur de jour ; j'étais ivre de la fumée grasse des parfums et des chairs : depuis que j'ai revêtu la douillette d'indulgence, ma douillette s'en est allée en loques et ma puissance avec... A présent je suis un miséreux comme toi, plus miséreux même... Aussi, vois : à force de me lamenter, de me « ronger les sangs » et de froncer les sourcils, mes sourcils ont fait une forêt autour de moi ; je ne puis plus marcher sans me prendre les pieds dedans...

Tu as beau ouvrir des yeux comme un chat dans la braise : c'est ainsi. Ça t'étonne de nous voir si petitement logés ? Que veux-tu ! Ça nous suffit. Depuis le déluge, il m'a fallu faire une se-

conde lessive en paradis. Trop de mauvaises gens s'y étaient glissés. De sorte qu'aujourd'hui, tu vois, il n'y a plus personne.

Ah ! mon pauvre Tophilé ! C'est triste de vieillir ! On a beau être éternel : des éternités de chagrin, ça use malgré tout. Et puis on ne s'amuse pas à ne rien faire. A force d'être des dimanches, tous les jours sont pour moi d'exécrables lundis. Où est-il le bon temps où j'étais partout à la fois et cependant nulle part ?

— N'est-ce pas le temps précisément, hasarda Tophilé, où les cochons couraient les rues tout rôtis, fourchette en croupe, un petit pot de moutarde sous la queue ?

— Hé l'animal ! s'esclaffa Saint-Pierre ! Il a toujours le petit mot pour rire.

— C'est vrai, dit Tophilé. J'ai le bec salé depuis mon baptême.

— Tiens, reprit le bon Dieu, si tu veux, tu resteras avec moi. Tu me chanteras des chansons comme à un vieux grand enfant. Ou bien non. Tu seras le meunier du bon Dieu. Tu n'auras pas, bien sûr, de farine à bluter, mais tu bluteras la fine fleur de rosée des larmes que je verse matin et soir de misère et d'ennui, et que boivent, dit-on, avec avidité, les mésanges bavardes, les sveltes hirondelles et les blanches pâquerettes des prés. Ça te va-t-il ?

— Bon Dieu, repartit Tophilé en se grattant la tête, ça ne serait pas de refus, mais...

— Oui, je comprends : ta bonne femme te ferait faute. Alors c'est dit, je n'insiste pas. Aussi bien, voilà le second coup de la messe qui sonne. Va vite t'en. Adieu bon vent, la paille aux reins et le feu dedans. Et puis, crois-moi, on est encore plus heureux sur terre que dans le ciel, va ! c'est moi qui te le dis, Tophilé, moi, le bon Dieu, au faire et au prendre, comme tu vois, un pauvre diable.

VIII

Omnis saturatio mala, panis autem pessima.

C'est Dieu qui a donné la gale, mais il a donné aussi les doigts pour se gratter.

— Vrai, mon homme, c'est si beau que tu dis, le paradis ?

— O mon mignon, ne m'en parle pas. J'en restai « la goule sous le nez ». Des reposoirs dans tous les coins, des arbres de toutes les couleurs, et des fleurs hautes comme des arbres, semblables à de grandes libellules aux ailes de dentelle, que le moindre coup de brise va détacher du sol.

Regarde comme elle flambe au fin fond de mes yeux la vision merveilleuse!

— Oui, tes yeux sont grands ouverts et fixes comme les yeux d'un oiseau de nuit. Et alors ?

— J'ai vu le Père éternel. Figure-toi comme qui dirait un vieux capitaine marin, mais, tu sais, bien astiqué, brave et propre comme tout, avec une casquette galonnée jusqu'à la visière, de beaux grands cheveux d'argent fin, une barbe en or filé et une veste bleue couleur de flot, de large et d'horizon. Il fumait un amour de pipe bricolée d'une pince de homard d'où sourdait à petits coups une fumée rose qui fleurait, ma parole, la sacristie et la framboise. Sous ses pieds, — car il faisait frais un tantinet, là-haut — cinq ou six petites étoiles, en braise, grésillaient.

— « Et alors, dame, comme ça, qu'il m'a dit, mon vieux Tophilé, ça ne va donc pas? — Mon Dieu, pas trop, lui fis-je. — Et ta bourgeoise ? — Hé, hé, couci couça. — Allons, chauffe-toi les mains en attendant. Une poignée de feu, ça fait toujours plaisir. » Touche mes mains, finette. Ça s'est chauffé, songe donc, à de la lueur d'étoiles!

— En effet, mon homme, tes mains sont comme de la glace. Et après?

— « Ehop, saint Pierre, qu'il fit: arrive ici. Va à la huche. Apporte voir une bigne de pain. Puis descends à la cave et reviens avec deux bolées et un pichet de cidre rouge — bien frais, tu m'entends. » Il n'avait pas fini de parler que saint Pierre était de retour avec le pain, le cidre et les bolées. Un chanteau de pain, rose et rondouillet! imagine-toi les joues de M. le recteur! et un cidre! un cidre! Sens plutôt ma bouche comme elle est parfumée.

—C'est vrai, elle sent le remugle et le chanci et la terre tout frais remuée.

— « Ça, mon vieux, fit le bon Dieu, c'est du pain des fées de Bretagne: on a beau en couper: va-t'en voir s'il diminue! — Dame, fis-je, c'est goûté! — Et ce cidre, hein? Qu'est-ce que tu en dis, toi, la fine gueule? — Houm! c'est frais comme la lune et chaud en même temps comme une coulée de soleil! — Ça qui vous fait tomber le poil des dents, pas vrai? Allons, mange et bois une fois pour toutes, pour toutes les fois, pauvret, où tu as jeûné. Prends-en à ta faim et à ta soif, à la faim également et à la soif de ta bonne femme. La brave créature! Je l'aime tout plein. Tu le lui diras? »

— Il a dit ça! balbutia la vieille, les yeux en larmes.

— Et puis, comme c'était le second coup de la messe et qu'il fallait se débigager, avant de partir et pour le dessert, la Sainte-Vierge m'a embrassé doucement. Son baiser est encore sur mes lèvres, finette, mes lèvres sont en feu.

— Oui, mon pauvre homme, tes lèvres sont gercées et toutes violettes déjà.

— C'est égal, chevrota le vieux, après un silence; je suis un « gouliafre »; j'ai trop bu et trop mangé d'un coup; le cœur me monte aux dents comme

si j'allais avoir une indigestion.

— En vérité, c'est comme moi, fit la vieille. A t'entendre, je me suis gavée.

— Dame aussi, c'est qu'il est fameux le pain du Paradis, le pain qu'on mange en rêve!

« Hu l'goulu! hu l'goulu! » lamentent les courlis sous la lune aux yeux blancs, défunte elle aussi, dans les temps, d'une fringale de rêve.

PAUL OLIVIER.

UN HÉROS

—

Le nom de Stéphane Mallarmé nous évoque un artiste et un poète, — et un philosophe qui fut, jusque dans la conversation, le plus subtil des critiques et des esthéticiens. M. Piérre Quillard nous dira bientôt son art si noble, d'harmonie et de justesse, — et sa pensée dont il restreignit l'ampleur, en apparence au moins, et à dessein, comme pour en aiguiser mieux la pénétrante vigueur. Je n'indiquerai qu'à peine la philosophie du poète; à peine aussi les caractères particuliers de la Beauté qu'il a créée. Mais je voudrais, en parlant ici de son œuvre, isoler de cette haute figure deux aspects jumeaux; examiner la signification qu'elle nous offre, et rappeler en passant ce que nous devons de force mentale à Stéphane Mallarmé, *homme représentatif* et *héros*.

Il peut sembler étrange de donner la première de ces qualifications à une individualité qui fut, comme celle-ci, singulière, et n'offrit son exemple qu'à l'élite d'une élite. Mais Stéphane Mallarmé symbolise pour nous l'une des plus hautes attitudes de la vie, parce qu'il fut le témoin incorruptible et l'otage d'un effort de l'homme et de l'esprit humain. Et l'action décisive qu'il se proposa fut de présenter, intacte et totale, la vivante figure du Poète aux dédaigneux de poésie, et l'image de l'absolue Beauté à une époque sans gloire.

Au temps de nos classiques, il flottait sur la France assez de beauté; le poète n'avait point à signifier la grandeur de l'homme autrement que par son œuvre écrit. S'il n'était grand seigneur, il vivait chichement au profit des libraires ou s'ingéniait à trouver la pension qui le devait nourrir. Il y eut là parmi les grands

hommes, de quasi domestiques ; mais ils étaient, du plus au moins, à l'image de la cour ; on protégeait alors et l'on était protégé. C'était une déchéance quant au siècle écoulé, et pourtant c'était mieux déjà qu'au moyen âge, où les poètes furent souvent. malgré eux, des manières de marchands forains en belles-lettres (1). — Passons le XVIIIe siècle : la poésie n'y est représentée, ou guère, que par des publicistes. Mais viennent le Romantisme, et la renaissance lyrique ; et tout a coup une image nouvelle du poète apparaît avec une sorte de magnifique tumulte. C'est, pour les esprits les plus rares, le noble rêve d'Alfred de Vigny ; pour la foule, les séductions de Musset ; pour tous, c'est l'éloquence de Lamartine et la puissance sociale de Victor Hugo. La figure du poète est jaillie, miraculeusement complète, d'un moment triomphal. On dirait qu'elle s'est proposé et qu'elle a presque réalisé le type des grands

(1) Certes on n'oublie pas la différence du *trouveur* au *jongleur*, et le mépris fréquemment exprimé des premiers pour leurs récitants. Mais le compositeur d'une chanson de geste ou d'un lai les disait aussi lui-même, et je n'ai jamais pu m'empêcher de trouver lamentables, malgré leur bonne humeur, ces deux passages de *Huon de Bordeaux*, par exemple :

Près est de vespre, et je sui moult lassé :
. . . . . .
moult sui joians quant je voi avesprer,
car je désire que je m'en puise aler ;
si revenez demain après diner,
et si vous proi cascuns m'ait aporté
u pan de sa chemise une maille noué ;
car en ces poictevines a peu de largeté :
avers fu et escars qui les fit estorer,
ne qui ains les donna à cortois menestrel.

(Guessard et Grandmaison : 4948).

Et ailleurs :

Me cançon ai et dite et divisé,
se ne m'avés gaires d'argent donné.
. . . . . .
Tous chiaus escumenie, de par m'atorité,
Du pooir d'Auberon et de sa disnité,
Qui n'iront à lour bourses pour ma feme donner.

(5480 suivants).

chanteurs de la Grèce, — hommes tout entiers, — et celui d'une époque où l'on vit Périclès exceller dans les choses de l'esprit, Euripide combattre avec le ceste aux jeux d'Eleusis, et Sophocle offrir au peuple d'Athènes l'harmonie de sa nudité. Il est vrai que ce type n'était réalisé que partiellement par chacun des protagonistes et que l'action politique remplaçait ici les luttes du stade. Le poète, homme total, devait selon les romantiques dominer l'assemblée des élus aussi bien que les sentiments de la multitude. C'est à peu près le rôle assigné aux philosophes, par Platon, dans sa République.

Cette attitude royale, tout à coup imposée, ne pouvait persister ; d'avoir été improvisée, il s'y mêlait d'ailleurs on ne sait quoi d'un peu charlatanesque qui pouvait nuire à la dignité de l'art. Même avec ce défaut, elle convenait assurément, comme les grandes phrases sous la révolution, à la période où elle se produisit; mais elle ne fut plus possible pendant les années qui suivirent,

La troisième République avait entrepris de vivre sans beauté. « Pas de chefs-d'œuvres mais une bonne moyenne, c'est ce qui convient à notre démocratie », disait le président Grévy, visitant un salon de peinture. Le positivisme triomphait ; la science, avec les méthodes allemandes, exagérait sa myopie. La métaphysique était méprisée ; on tolérait — exactement — la philosophie à cause de la morale ; on vantait les diverses inventions pratiques, — tout cela que les *Contes cruels*, *Claire Lenoir* et la *Révolte* ont si durement flagellé. On avait honoré, froidement et de loin, le noble Leconte de Lisle ; c'était par pudeur, en vertu du souvenir, et comme une aumône à la génération passée. On honorait encore, sans nulle passion, et pour quelques pages sentimentales, un lyrique très digne et d'un talent moyen : Sully-Prudhomme. Mais la gloire était réservée à la bassesse d'un Coppée. Heredia, prince d'une élite, serait mort de faim s'il n'avait eu pour vivre que son art. Villiers de l'Isle-Adam connut, hélas, avec son génie, la misère. Les esprits les plus nobles, tels Dierx et Mallarmé, ne pouvaient livrer leur pensée au lyrisme que pendant les répits d'un labeur étranger. Ceux qui, parmi les poètes, voulaient goûter à toute la vie, se

condamnaient comme Mendès aux besognes du journallsme ; et je ne cite que Mendès parce qu'il sut au moins parfois les grandir.

Or il s'est trouvé deux hommes pour offrir à la société marâtre, directement ou par contraste, l'emblème de sa faute. L'un. comme le précisait naguère Stéphane Mallarmé, fut le pauvre Lélian, Paul Verlaine. Il présenta la figure lamentable de la poésie en son exil de la joie ; il en incarna la misère, comme un *ecce homo* véhément et tragique. L'autre, — Stéphane Mallarmé lui-même, — prit une attitude plus haute, sœur de sa haute pensée.

Les romantiques s'etaient représenté le poète tel que *l'homme généreux* par excellence, et qui ne serait inférieur à nulle tâche vraiment belle. Il semble que Stéphane Mallarmé ait entrepris de réaliser cette conception ; mais ce fut sans quitter les régions de l'intellectualité. Le rôle du poète n'est pas l action extérieure ; son devoir est la méditation : et cette méditation accueille toutes choses. Elle ne s'effraie d'aucun acte nécessaire mais, en dehors du livre, elle les garde tous en puissance. Le soldat s'affirme, en tant que soldat, par l'épée, et c'est nous tous qu'il défend ; le poète agit par le livre et c'est nous tous qu'il y exprime. — Or la paix est venue, déjà les combats sont loin, et l'on ne songe plus qu'aux luttes des « affaires ». L'épée s'endort. au fourreau : mais en secret les chefs d'armées vont concerter entre eux les plans de la future victoire. Il est ainsi, on le dirait, de certaines époques où la pensée s'apaise ou sommeille; elles se désintéressent de la poésie, ou n'en accueillent avec joie que les formes les moins nobles. Alors le poète choisit des paroles plus mystérieuses, pour n'être point tenté d'avilir son art. Mais à ceux qui peuvent le comprendre, il confiera le secret d'une âme héroïque et le germe des gloires à venir.

Telle est la pensée de Stéphane Mallarmé ; telle du moins je me l'imagine. Du poète qu'il voyait négligé ou honni, il montra sans colère toute la grandeur simple, toute la dignité ; et toujours il offrit, mais de plus en plus loin à la foule égarée, l'image de cette Beauté qu'elle contient, mais qu'elle ignore ou répudie. Voilà ce que nous certifie son art hermétique et distant, — reculé de

la multitude non point certes par mépris pour elle, mais en vertu de l'actuel devoir qu'il s'imposait. Ce n'est pas, comme on l'a pu croire, un isolement farouche. C'est une solitude défendue par l'inflexible réseau d'une foi qui est en même temps une logique. On n'y pourrait trouver les révoltes famillières à Barbey d'Aurévilly ; mais une tristesse infinie et sereine, où se lit la fierté des résignations volontaires.

Nul soupçon de vanité, ici, et pas même la brusque éloquence de l'orgueil lorsqu'il se dévoile. Certes, comme tous les très grands, et qui se possèdent, Stéphane Mallarmé dut avoir cet instinct puissant et vital qui guide certains hommes vers le centre caché de leur être et leur enseigne leur valeur. Orgueil, si l'on veut, parce qu'ils contemplent la puissance acquise ; et tout aussi bien modestie, parce qu'ils la mesurent en la contemplant, parce qu'ils la comparent à l'idéal : je veux dire à ce type futur, à cette image supérieure d'eux-mêmes où apparaîtrait ordonné et parfait ce qu'ils renferment encore d'incohérent et d'inachevé. Certaines altitudes ne sont accessibles que par cet orgueil-là. Il est la neige, froide, pure et brillante, où le pied s'appuie pour gravir. Mais elle est vite fondue aux régions plus tièdes ; elle se mêle à la boue dans la plaine ; il n'en faut rapporter qu'un souvenir. Stéphane Mallarmé gardait son orgueil secret, car il n'ignorait aucune élégance mentale, et jusqu'à l'aisance du négligé. Avec toutes les forces de l'esprit, il avait tout l'esprit de sa force. Son aspect était de simplicité, de franchise et même de familiarité, ennemi de toute pose ou de tout geste dramatique. Mais il y eut en son fait une protestation silencieuse, et comme la conscience d'un droit méconnu.

Tels sont la tragique portée et le caractère emblématique de son œuvre. Elle nous apparaît ainsi douloureusement humaine, et *actuelle* au sens que Gœthe prêtait à ce mot dans un passage récemment cité. Par son éloquent contraste, et au même titre que la vie même de son auteur, elle est représentative d'une époque de l'histoire des lettres.

*

Si maintenant j'examine la structure interne de cette œuvre, j'y pourrai lire le même enseignement.

A sa race oublieuse mais aimée, Stéphane Mallarmé venait apporter l'image de la perfection qu'elle contient. Ce qu'elle pouvait lire en ses vers, c'était son propre génie sublimé. Mais elle ne fut pas clairvoyante, et le poète se réfugia dans une solitude plus malaisément accessible pour y chanter une vérité plus absolue. C'était déplacer le centre de la sensibilité esthétique. Nous ne percevons que des vérités relatives, et les plus relatives d'entre elles s'ouvrent plus naturellement à nous, parce qu'elles se renforcent d'un exemple immédiat ; nous les pénétrons par les sens, selon les formes qu'elles nous offrent, et par le sentiment qui nous guide vers elle à travers des souvenirs. La pure intelligence n'intervient qu'ensuite, et comme pour achever en comparant. Moins une vérité est relative, plus il est difficile de la concevoir. A mesure qu'on se rapproche de l'absolu — peut-être à tout jamais fermé, — le travail de l'intelligence s'accroît d'autant ; les sens et le sentiment espacent leurs réponses, ils apportent des comparaisons moins nombreuses, et ce sont comme des marches qui viennent à manquer.

Le poète restreignait peu à peu les éléments sensibles de son œuvre (1). On a pu le lui reprocher. Mais il reprenait ainsi, en les conduisant il est vrai à l'extrême, les traditions les plus anciennes des lettres françaises. Le romantisme, né d'influences étrangères comme la Pléiade autrefois, avait enrichi la Poésie d'une multitude de couleurs et de formes, d'une harmonie plus sonore et d'une émotion nouvelle. Mais la tradition française est plus sobre quant aux moyens extérieurs, et moins sentimentale que logicienne. — L'art de Stéphane Mallarmé est avant toutes choses une logique.

« J'appelle classique ce qui est sain, disait Goethe ; romantique ce qui est malade. » Il songeait à l'unité, à l'ordonnance, à la naturelle harmonie de l'œuvre grande

(1) Sans les rejeter absolument, certes. Mais il en avait modifié les aspects ; et le souvenir ainsi n'aidait plus directement à la connaissance.

et parfaite ; et, avec les tentatives à la fois informes et curieuses qu'il apportait, il y avait dans le romantisme allemand quelque chose du genre de ce qu'on a appelé depuis *décadent*. Art malade si l'on veut, — c'est celui qu'innove chez nous Baudelaire, — art névrosé où le détail vit d'une vie particulière et parfois s'isole de l'ensemble, comme au flanc d'une cathédrale un portail aux nervures plus fleuries : toutes ces morbides saveurs, ces couleurs brillantes et mortelles dont Théophile Gauthier a noté la spéciale opulence dans sa préface aux *Fleurs du Mal*.

C'est à dessein que j'appelle ces comparaisons, et pour contredire en passant le vieux préjugé qui confond l'art symbolique, volontaire et « composé » de Stéphane Mallarmé, avec un art dont il est la négation. Si l'on appelle classique l'œuvre que dirige la pensée, l'œuvre avant tout logique qui s'adresse à l'intelligence, celle qui développe avec gradation des proportions calculées, et qui cherche sa force en leur cohésion, — l'œuvre de Stéphane Mallarmé est classique. Classique, mais non point certes à la ressemblance parfaite des maitres du XVII^e^ siècle. Ils n'auraient point reconnu leur méthode, conduite jusqu'à l'extrême ainsi qu'elle se présente ici, et les formes ici usitées les auraient peut-être confondus. C'est que l'Art n'a point de recommencements pour un artiste véritable. Celui-ci avait connu le romantisme, il avait connu, il avait aimé Baudelaire et s'était enivré des forts et douloureux parfums de son mensonger bouquet. — Toute beauté nouvelle est à jamais vivante dès qu'elle est révélée ; et son reflet s'ajoute aux mille reflets déjà contenus dans la grande eau limpide et mouvante qui porte l'éternel Espoir à travers les races d'hommes. Depuis Baudelaire, on pouvait exiger davantage quant à la forme du poème. On avait appris ses ressources subtiles ; on la voulait mieux ouvrée, fil à fil, et tissue de plus étranges soies. A l'ancienne trame classique, Stéphane Mallarmé ajouta donc très naturellement la broderie nuancée qu'avait ignorée le grand siècle ; mais au lieu des flores exotiques et torrides et de la monstrueuse faune innovées par les *Fleurs du Mal*, il fit courir en fils légers, sur ses strophes tendues, de sveltes silhouettes de lys, de cy-

gnes et de nymphes dans les eaux. Élégante et sobre parure, sur un fond du blanc le plus pur qu'on vit jamais : Jean Goujon se fût enchanté par la souplesse de ces naïades où s'achève le songe de Fontainebleau, et l'architecte de la Sainte-Chapelle eût reconnu pour leur gracilité les lignes d'un ornement aérien. C'est le délice de la grâce française, que cette broderie ; le sublime sait y demeurer exquis. Le dessin en est tracé avec une discrétion incomparable et le plus merveilleux de cet art, c'est que les couleurs y sont toutes contenues, mais de manière qu'on les devine dans la transparence, et sans qu'un relief les trahisse.

Souvent, c'est une image qui motive le poème. Il en naît, comme son interprétation naturelle, revient l'effleurer encore, et découvre en passant quelques images sœurs ; mais c'est d'un geste délicat, qui indique de loin et sans s'appesantir, satisfait qu'on l'ait deviné à travers l'allusion.

Quant à la musique du vers, depuis les pastourelles du XIII^e^ siècle, et depuis Rutebœuf, on n'oserait la dire étrangère à la tradition la plus strictement française ; et Racine lui-même est témoin qu'elle ne fut pas tout à fait négligée au grand siècle. Elle se précise chez Stéphane Mallarmé, non plus hasardeuse mais d'une sûreté quasi incomparable. Fluide et nuancée, sobre jusqu'à l'extrême, elle exprime tout en ses harmonies ductiles. Elle est si claire qu'elle semble parfois disparaître en sa perfection ; c'est un courant qui glisse sur les choses ; l'œil le devine à sa fraîcheur et pénètre sans le savoir ces eaux diaphanes.

Songeons aussi à la qualité de l'émotion chez Stéphane Mallarmé ; certes il semblerait puéril de la déclarer conforme au génie de la France. L'émotion ne connaît guère les nations ou les races ; elle est humaine, simplement. Elle a varié pourtant sous ses espèces *littéraires*, selon les époques aussi bien que selon les individus. Les Romantiques, — si j'oublie Vigny, — en grossirent volontiers l'expression. Elle avait paru plus froide aux temps classiques, comme raidie par sa majesté ou dissimulée aux nobles plis d'un manteau d'éloquence. Le poète d'*Hérodiade*, après l'expansion un peu tumultueuse de 1830, revient au « rien de

trop » antique. La véhémence du mouvement le touche moins que sa justesse. L'émotion — qui n'est jamais chez lui de la sentimentalité, — se devine contenue par force d'âme, ou cachée à demi comme par fierté. Rarement, un cri direct :

Fuir, là bas ! fuir...

ou le vers célèbre :

La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres (1).

Mais l'âme qui se livrait ainsi s'est bientôt ressaisie, et l'on dirait qu'elle renferme avec pudeur le secret de souffrance et d'indignation qu'elle allait proférer. Ou plutôt sa pureté s'est comme élevée. Elle surpasse les choses, et voici qu'elle plane au-dessus d'elles et les contemple en spectatrice désintéressée avec la sérénité de la méditation. L'émotion persiste, pourtant. Elle ne sera plus ouvertement révélée, car elle ne doit pas, ici, usurper la place d'une plus altière idée. Mais elle imprégnera le poème ainsi qu'un parfum, subtil et qui nous trouble, à la fois enivrant et discret. Plus tragique et plus forte d'être silencieuse, elle élargit son action. Ce n'est plus un homme isolé qui souffre, comme chez les individualistes romantiques ; c'est l'homme tout entier qui parle mystérieusement par la voix d'un seul.

Et remarquons encore : les classiques se plaisaient à exprimer des sentiments généraux. Ici l'émotion d'un songeur solitaire, contrainte par dignité, se fait universelle.

Je voudrais m'arrêter longtemps aux images et à la musique de Stéphane Mallarmé et à tout ce que l'émotion y recèle d'exquis. Ce sont là comme de translucides verrières qui illuminent son œuvre en la colorant. On pénètre par elles les secrets d'une Beauté qui paraît mieux vivante sous leurs clartés de pierreries. Mais du point de vue aride où je me suis placé, il me faut exa-

(1) Il est aussi de ces surprises dans l'âme délicate et réservée de Racine. On en trouverait quelques-unes aux plus nobles scènes de *Phèdre*; sans parler du beau vers traduit d'Euripide .

Ah que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

miner surtout l'appareil architectural de cette œuvre.

Des trois éléments premiers de l'art, — formes, émotion et pensée, Stéphane Mallarmé en choisit un, comme principe ordonnateur de ses poèmes ; et le plus austère : la pensée. C'est elle qui est la règle à quoi toutes choses se mesurent, le centre vivant vers quoi tout converge. Cette pensée, elle est comme chez les classiques de l'ordre le plus général, mais, — en toutes les pièces où ne subsiste pas un reste d'allégorie, — elle jaillit d'elle-même d'une image qui en fut le motif et en demeure le symbole parlant.

Le poète trouve dans la nature, qu'il explique, une vérité à exalter ; c'est le motif initial de son chant, — si l'on veut, *l'occasion de rompre le silence*. Mais tout s'ordonne ensuite selon son vouloir. Dès que l'image ou le fait de vie a été interprété, il en faut *guider le sens* vers les idées incidentes qu'il doit éveiller, et l'imposer alors à des images choisies. La volonté raisonnée acquiert ainsi une importance spéciale ; son attitude est impérative ; elle dispose de tout, sous les auspices de la logique et de la pensée reine.

Rien n'est ici qu'une suite d'aspects de la vérité éternelle selon que le poète l'a conçue. Nul hors d'œuvre en cet art sévère. Les images elles-mêmes y sont essentielles, et semblent moins une parure qu'une sorte d'élégante vérification dans les choses. L'idée s'élève, d'une pureté musicale, environnée seulement et soutenue par toutes les idées harmoniques qu'elle doit suggérer (1).

(1) Telle est bien l'esthétique des sonnets, la dernière œuvre en vers. (J'excepte le long poème *Un coup de dés*; les idées harmoniques s'y développent avec un luxe anormal mais il n'est pas l'interprétation d'une image de la nature et il me paraît être non pas un symbole mais une dissertation lyrique).

Les lignes ci-dessus ne sont pas une doctrine qui m'appartienne ; elles ne s'efforcent qu'à élucider l'intention du poète telle que je crus la bien comprendre un jour qu'il me parla de son œuvre. — En esquissant une théorie du symbole, j'avais écris dans *Propos de littérature* : « Sans oser attribuer à Stéphane Mallarmé, qui la récuserait peut-être, la paternité de la théorie ci-dessus, je sais au moins tout ce que doivent à sa parole les hôtes de ses mardis. » Un ennemi de bonne volonté, s'il s'avisait de comparer ces pages-ci au texte de ce petit livre, y aurait bientôt noté des divergences. J'en dois signaler la principale.

Le poète est une conscience qui veille. Jusque dans le lyrisme il doit rester son propre critique. Stéphane Mallarmé l'a vu plus dis-

Strictement régie ainsi par la pensée, intellectuelle avant d'être sentimentale ou d'intéresser les sens, l'œuvre de Stéphane Mallarmé appartient bien à la plus ancienne lignée de l'art français. L'élégance de ses lignes suffisait à nous en avertir par leur charme persuasif. En vérité, je ne sais qu'un seul maître à notre époque, — M. Anatole France, — dont les écrits attestent à côté de ceux-ci l'incorruptible tradition française. Et la France ne s'est pas reconnue dans ces vers qui certifient sa beauté !

Par son aisance majestueuse, par la sobriété et l'harmonie juste de ses proportions — je dirai même par une sorte de simplicité nue qu'on démêle dans la forme sous la complexité excessive des idées, — cette œuvre se trouve réunir quelques-unes des plus nobles qualités des classiques. Et pourtant les classiques dégénérés qui nous restent l'ont honnie. — Est-ce parce que la sobriété n'est pas ici de la sécheresse, parce que la majesté n'y est point de la raideur, ni la simplicité de l'indigence? On n'oserait le nier sans ironie. Mais, outre des raisons que l'on devine et que je vais essayer d'expliquer, c'était, on l'a compris, parce qu'un esprit trop logique avait conduit leur propre méthode jusqu'à

tinctement que personne, et c'est pour cela sans doute qu'il exige tant de la volonté. Chez lui la pensée domine et dirige. Elle « guide le sens » des images : c'est un peu leur en imposer un *à priori*. — Le tact de Stéphane Mallarmé était d'une délicatesse et d'une subtilité incomparables ; et voici un petit fait pour montrer sa haute conscience et son souci de ne pas mentir à la nature. Il inscrivait sur des fiches blanches de courtes notes : images, similitudes, — pensées fragmentaires qu'elles lui avaient suggérées, et c'est en les comparant qu'il progressait dans son travail. C'était pour ainsi dire contrôler la déduction par l'exemple. Certes, en déduisant ainsi, l'artiste peut aiguiser ou fortifier sa vision ; mais elle me semble moins authentique, et même un peu factice dans son développement.

J'aime mieux que l'idée, induite par le poète, ne soit que la liaison naturelle d'un groupe d'images associées comme d'elles-mêmes. Je voudrais, dans le poème, compter sur la logique des choses autant que sur la logique abstraite de l'esprit, laquelle est peu flexible et met souvent en rapport trop étroit de trop étroits côtés. Que l'esprit surveille et compare, mais qu'il oublie parfois son idée préconçue. Que l'on écoute ingénument ce que les choses ont à nous dire et qu'avant tout l'on songe à les bien voir, afin de les montrer vivantes, — pour « faire nature », comme disent les peintres. La signification, qu'elles ont eue d'abord n'en sera pas amoindrie et paraîtra, je crois plus véritable.

ses conséquences extrêmes, et qu'ils la jugeaient ainsi travestie.

*

Leur grand reproche, et celui de tout le monde, c'est que l'art de Stéphane Mallarmé est obscur. Je n'y puis contredire : cette obscurité est certaine. Il en devait avoir lui-même conscience, et certes ce ne fut pas sans un secret dessein que pour représenter la Poésie d'une époque oublieuse des poètes, il en éleva si haut l'image et mit hors de la portée immédiate de la foule cette beauté qu'elle n'eût pas aperçue à ses pieds. Je n'oserais dire qu'il eut raison.

Le rôle du poète est de donner même aux ingrats ; et même s'ils jettent la première monnaie, ou la dixième, ou la vingtième : parce qu'à la centième aumône ils s'aviseront peut-être que l'effigie est pure, et que la pièce est d'or. — Eh non, pourtant ! mieux vaut partager, entre les quelques-uns qui en savent la valeur, un trésor de tous méconnu, et frustrer la foule d'une largesse qu'elle ne comprendrait point ; mieux vaut cela que d'échanger ce trésor authentique contre de fausses richesses, et de distribuer à tout venant des monnaies périmées qu'on accepte par méprise, ou un billon inefficace qui ne peut reculer d'un seul jour la misère.

« Il y a par le monde, dit M. Paul Adam, sept ou huit mathématiciens d'une grande force intellectuelle. Personne autre ne peut résoudre les problèmes qu'ils se proposent entre eux. Cependant on ne méprise pas ces mathématiciens ! » Le plaidoyer est ingénieux et d'une irrésistible force. Mais je ne crois pas qu'il faille être satisfait d'une conclusion si restreinte. La page obscure d'aujourd'hui peut être demain lumineuse.

Les exemples s'offrent en foule et prouvent historiquement que l'intelligence des œuvres d'art varie selon les temps. Qui le croirait ! Gustave Planche reprochait à Sainte-Beuve de manquer de clarté... Mais prenons de plus nobles témoins. Bach, illustre alors qu'il vivait, ne fut plus compris ensuite. On avait retenu de lui quelques compositions légères, et ses cantates étaient simplement oubliées ; mais le *clavecin*, les concertos, les

sonates, les toccates paraissaient des exercices de volonté, une sorte de mathématique musicale dont on ne saisissait plus le sens. On s'est aperçu depuis que c'étaient des chefs-d'œuvre. Les derniers quatuors de Beethoven furent trouvés inintelligibles lorsqu'on les publia ; quant à la neuvième symphonie, elle était l'œuvre d'un aliéné. C'est je crois parce qu'en ces admirables pages, comme en l'art de J. S. Bach ou de Stéphane Mallarmé lui-même, la pensée règne sur toutes choses ; sereine chez Bach, et d'une si merveilleuse transparence qu'elle échappait au regard distrait, compliquée chez Beethoven et révélatrice du noble tourment d'une âme jamais satisfaite... Chez tous deux elle semblait usurper la place du sentiment. L'homme est peut-être si peu habitué à la pensée qu'il ne la reconnaît point lorsqu'il la rencontre toute seule. Est-il besoin de citer Richard Wagner ? Naguère encore, on le sait et de reste, la clarté merveilleuse de sa symphonie était tenue pour un chaos de ténèbres.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai choisi ces trois poètes de la musique. Non seulement parce qu'il sont les plus grands et parce qu'il incarnent tous les efforts de notre esprit en son élan mystique, en sa méditation sur la destinée humaine et en son héroïsme qui la veut surpasser. C'est encore parce qu'il furent tous les trois des volontaires et des créateurs conscients, et c'est parce qu'il y a en chacun d'eux quelques similitudes avec le poète d'*Hérodiade*.

C'est surtout dans la vie de Mallarmé qu'il faut admirer de l'héroïsme, et dans le fait d'avoir réalisé un art tel que le sien ; il y en a pourtant et beaucoup dans la plupart de ses poèmes. Contenu il est vrai et comme dissimulé ; et ce qu'on y peut lire, c'est plus encore cette IDÉALITÉ HÉROÏQUE qui scintille dans la vierge indignation du *Cygne*. Il y a dans Stéphane Mallarmé une sorte d'éblouissante pureté, des blancs splendides qui évoquent naturellement Parsifal et Lohengrin, héros de l'idéal. Le Beethoven des derniers quatuors s'indique ici par la complication de sa pensée et par cette logique puissante du « développement », — non point la logique directe de J.-S. Bach qui lie indissolublement entre elles les formes de la pensée, mais cette logique plus interne, née de l'intuition qui saisit

les idées par leur centre secret pour les unir. Cette logique que Lassus et Palestrina semblent avoir rêvée, il l'a créée pour toujours dans la musique, et seul jusqu'ici Stéphane Mallarmé l'a transportée dans les lettres. — Bach enfin, c'est la sérénité parfaite ; — naturelle chez lui, issue de la confiance en une destinée que guide la main de Dieu, — acquise, chez le poète, par un effort sur soi-même et par le mépris stoïque de la douleur. C'est la transparence d'un art si pur qu'il déserte la terre ; et c'est la noble élégance des lignes, et la sveltesse d'une architecture dont les proportions s'équilibrent avec une justesse merveilleuse.

Voilà donc des analogies certaines. Et j'en veux encore rappeler une autre, exprimée plus haut : c'est que dans la partie la plus belle et soi-disant obscure de l'œuvre de Beethoven, comme dans l'œuvre de Bach, comme dans l'œuvre de Mallarmé, l'émotion, si puissante qu'elle soit, est intellectuelle avant d'être sentimentale. Pourquoi le poète ne serait-il pas comme ces incompris d'un jour, le prophète de demain?

Et pourtant, il a de quoi déconcerter. Bien des vers, je l'avoue, me sont longtemps restés fermés, et il en est qui me déçoivent encore. Mais que penser si je relis quelques-uns des poèmes entre tous admirés, — et si je me souviens qu'ici même je me suis arrêté autrefois, incertain du sens... Sitôt une strophe bien comprise, parfois elle déconcerte par son évidente clarté, et l'on a peine à s'expliquer le malaise qu'elle nous causa d'abord. Il y a là une énigme, que je voudrais résoudre.

A quoi tient cette obscurité? J'y devine plusieurs raisons et la première paraîtra puérile. Par un scrupule à mes yeux mal justifié, Stéphane Mallarmé qui, dans la prose, usait d'une ponctuation compliquée, y avait renoncé pour les vers.

Qu'on n'imagine pas ici une simple fantaisie : il ne s'en permettait point dans son art. C'était la conclusion, peut-être malheureuse, d'un raisonnement parfaitement ordonné. C'est qu'il considérait le poème comme la plus intellectuelle des musiques — et la prose comme une musique inachevée. Il faut donc ajouter à la prose la ponctuation, disait-il, elle tient les « clefs du discours »,

et la prose en a besoin. Mais ne hérissons pas le poème de points et de virgules parasites. Ils y gênent les yeux, ils arrêtent l'élan de la strophe et surtout ils enlèvent au vers son aspect de chose absolue. Faut-il guider les intonations, la musique y suffit et les dictera d'elle-même selon le cours de la pensée (1). Je transcris ces arguments, sans qu'ils m'aient persuadé. Ils montrent un scrupule qui va jusqu'à la minutie. Mais j'ajoute qu'il faut, pour les bien juger, les rattacher à une série d'idées très spéciales dont je ne parlerai guère ici. Le poète s'était préoccupé avec une persistance singulière de tout ce qui, même de loin, tient à l'acte d'écrire. La plume, le geste de la main qui trace, expliqués par lui, semblaient des êtres en vie ; et de même l'encrier, *cristal comme une conscience, avec sa goutte, au fond, de ténèbres*... Il avait sur ce que sont, un mot, une phrase, une ligne, une page blanche, les vues les plus subtiles et les plus ingénieuses. Il les expliquait par mille raisons, paradoxales aux yeux de passant distrait, plus profondes selon l'optique des poètes ; elles avaient toutes de quoi séduire et formaient pour l'esprit un rare divertissement. Petites songeries, dira-t-on, petites choses... Peut-être. Stéphane Mallarmé jugeait que pour un artiste, le devoir est de n'oublier rien de ce qui se rapporte à son action mentale, et qu'il n'est point de souci médiocre lorsqu'il s'agit de créer la Beauté.

Mais il y a à l'obscurité de ses vers des motifs plus sérieux que celui-ci. L'un d'eux, encore extérieur, vient tout simplement de l'idée que nous nous faisons de la clarté des vers.—J'entends, des beaux vers.—Nos lectures sont pleines d'illusions. Les pages vraiment pensées que nous trouvons les plus limpides, souvent nous paraissent telles, à cause de notre infirmité mentale qui s'abstient d'y songer. Nous en pénétrons à peine la surface brillante, mais cela nous suffit ; et satisfaits de ce rien léger qu'effleura notre fantaisie, nous passons sans savoir que la vision authentique du poète et le mystère de son émotion nous demeurent encore cachés, à nous qui

(1) Il aurait pu faire valoir un exemple historique. Bach répugnait aussi à inscrire sur ses fugues ces indications de mouvement et d'intensité qui sont la ponctuation de la musique. Ainsi faisaient tous les compositeurs avant lui.

nous arrêtons au sens immédiat des mots. Le lecteur superficiel qui parcourt des poèmes de Hugo y a bientôt saisi l'éloquence des antithèses, ou dans Lamartine la mélancolique romance, ou, s'il feuillette Baudelaire, la véhémente saveur d'images qu'il n'attendait point ; mais la véritable Beauté de ces vers, ce qui lui mettrait l'âme à nu et le laisserait frissonnant en face d'un Dieu irrévélé, — voilà ce que jamais il ne pourra connaître. On rencontre partout à notre époque pressée, de ces voyageurs à billets circulaires qui vont de ville en ville, traversent des places et des rues, regardent les monuments, et déja retournent à la gare vers les trains en partance. La cité leur a montré ses façades fermées ; mais de ce qui vit derrière ces façades, de toutes les existences qui entremêlent là leurs héroïsmes et leurs vulgarités, — des mœurs de ces hommes, de leur art, de leurs préjugés, de tout le bien et de tout le mal qu'ils ont apporté à leur patrie et au vaste univers, — ces passants n'ont rien vu, rien deviné, rien compris : rien que l'inerte pierre qui contient tout cela. Or le palais de Stéphane Mallarmé n'a point d'extérieur apparat pour distraire ou amuser le regard du voyageur hâtif ; rien qui captive l'inattention. La façade en est sobre et de dimensions modestes ; nulle couleur n'y crie, nul ornement n'y appelle les yeux. Elle ne séduit que par ses proportions, lesquelles sont admirables mais ne s'imposent à personne. Peu importe qu'il y ait là des salles aux rares tentures, des chambres précieuses de mille trésors : la façade fut muette pour le négligent touriste ; son train l'appelait, sans doute, et il ne s'aperçut pas que par les vitres closes filtrait une clarté dorée.

Nulle parade de virtuosité dans cette poésie. Les images, si nombreuses soient-elles, n'y brillent que pour exprimer. Tout y est nécessaire. Aussi n'y lisent-ils que des mots sans portée, ceux qui n'entendent que des notes sans âme dans le *Clavecin* de Bach ou dans la *Grande Fugue* de Beethoven.

Cette discrétion suprême quant à la parure de la pensée, c'est, je veux le répéter, la stricte tradition française, et la plus classique, qu'un poète a amenée à ses conséquences dernières. Ce qui y paraîtra sans

doute plus étranger, c'est la répugnance à conclure. Mais, outre les plus hautes raisons de l'esthétique, qui la justifient, elle est imposée à Stéphane Mallarmé par le fait de son éloignement et de la solitude. L'homme d'exception dont la pensée exprime les problèmes de la vie, mais qui a situé sa parole en dehors de la foule, ne peut s'adresser à celle-ci directement et la contraindre par des arguments. S'il imagine une action sur elle, ce sera par un détour et comme sans y songer. Son but, celui de l'Art lui-même, sera moins de convaincre que de persuader. Il n'affirmera pas brutalement à ces hommes ce que, trop étrangers à ses croyances, ils se défendraient d'accepter. Mais à quelques-uns d'entre eux il suggérera la vérité, et de telle manière qu'ils semblent l'avoir découverte d'eux-mêmes dans les choses. — « *Pour un œil vil toutes choses sont vulgaires* », dit Carlyle. Une âme vraiment belle, découvre partout le signe de la Beauté.

« Je ne dresse point ma pensée comme une statue sur la place publique, semble nous dire l'œuvre de Mallarmé. Mais je l'ai faite unie, discrète et profonde, pareille à un miroir. Son onde est véridique. Viens confronter ton rêve à sa réalité ; et selon ce que tu lui auras apporté son reflet t'offrira toute la noblesse de la figure humaine, ou l'immonde grimace de ta propre laideur. »

Le lecteur ordinaire est ici déçu. Toutes ses habitudes sont changées. Il attend qu'on lui démontre, et on l'invite à songer, On ne lui explique point par le menu le sens d'un poème ; en un radieux équilibre on lui en montre les images vivantes, et c'est son propre effort que l'on sollicite, afin qu'il puisse découvrir, plus secrète mais rafraîchie d'une clarté d'enfance, l'Idée qui va révéler en lui-même son gracieux fantôme.

Ainsi, parmi des formes non point positivement décrites, mais seulement évoquées, les idées peu à peu se sont dévoilées. Au fond du palais princier où la réflexion nous convie, elles glissent pareilles à des apparitions transparentes, et nul bruit ne révèle leur pied sur le sol. Sans qu'elles s'affirment, elles règnent seules dans ces galeries mystérieuses. On ne parle d'elles que par allusion. Parfois, il semble qu'elles soient

disparues parce qu'un mouvement inattentif brisa la mélodie qu'elles chantent. Mais elles sont là, dès qu'on les a songées; on subit leur indéniable présence, et c'est comme un regard dont on n'apercevrait point les yeux.

Le lecteur est déconcerté, disais-je. On ne lui demande pourtant que d'obéir au génie propre de sa race. Saisir le sens d'une conclusion suspendue, pénétrer une allusion, ou l'indiquer d'un demi-mot que l'on devine, c'est mettre en jeu les qualités de l'esprit les plus finement françaises. L'allusion est la grâce de la poésie, pensait Mallarmé. Elle est aussi, autour de nous, la grâce de la conversation : un rien de confidence qui se glisse entre les causeurs par le fait d'un petit patrimoine de connaissances, d'opinions et de préjugés qu'il se supposent entre eux.

Le secret de tout dire est celui d'ennuyer, disaient nos pères. Quelle anomalie bizarre nous fait donc proscrire dans les vers, comme trop malaisé, ce que nous exigions presque dans les mots légers qui ne s'adressent qu'a notre oisiveté d'un instant? Voici, je crois, la clef de cette énigme. C'est que cette répugnance au mystère ne vient pas seulement de notre goût légendaire pour la netteté ; elle tient plutôt à un défaut de connivence entre le lecteur et le poète. Celui-ci, épris de beauté absolue, n'exprime que ce qu'il juge indispensable ; le reste lui parait une sorte de pléonasme, un ornement parasite, — bref un poids mort qui alourdit son vol. Quant au lecteur, il ne reconnait plus dans la gravité du poème ce qu'il aima dans la frivolité d'une causerie. Il s'informe de documents, et n'en rencontre pas à sa portée dans ses souvenirs ; c'est faute d'une éducation préalable de son esprit. Il « n'est pas au courant ».

L'allusion, dans la causerie, est saisie par tous, parce que tous ont eu le privilége mondain des mêmes spectacles, des mêmes familiarités avec les mêmes choses et les mêmes personnes, — le plus souvent aussi les mêmes lectures. On ne quitte pas un cercle assez restreint d'idées, et c'est à peu près sous le même aspect qu'elles sont de tous aperçues. Les mêmes rites appellent les mêmes mots et les mêmes attitudes, la phrase

inachevée est comprise, et c'est l'aise charmante d'être mentalement « entre soi » et de se retrouver chez les autres. — Telle est aussi la joie du lettré qui goûte l'allusion des beaux vers. Comme le visiteur d'un salon choisi, il rencontre des idées qu'il a coutume de fréquenter ; il se meut parmi elles sans nulle gêne, parce que ce monde est le sien. Le cercle de ces idées est infiniment plus large, il est vrai, mais la plupart sont de vieilles amies ; et l'allusion ne lui paraît pas plus obscure parce qu'au lieu d'aboutir à quelque malice potinière, elle s'adresse à l'âme tout entière et l'élève jusqu'aux parvis de la beauté.

Mais qu'un lecteur non prépare survienne : si son esprit n'est pas digne de la poésie, s'il a la préoccupation de choses triviales, ou qu'il ignore la réflexion, il sera comme un étranger introduit par hasard dans une réunion privée. Tous les invités sont des familiers de la maison, mais lui ne connaît personne ; il ne comprend pas le sens secret des mots qui font sourire ou s'exclamer autour de lui, et son malaise devient insupportable. Peut-être est-ce par sa faute à lui, qui ne sait rien de ce qui se passe, et qui n'a rien à dire. Peut-être aussi faut-il critiquer le maître de la maison pour ne s'être pas assez occupé de l'hôte inattendu. Si l'on avait fait cette objection à Stéphane Mallarmé, sans doute il aurait répondu : « Pourquoi donc ? Il est étranger, soit ; je l'accueille avec courtoisie. Mais que ne fréquentait-il nos concerts et nos spectacles, que ne lisait-il le livre d'hier avant de se mêler à notre petit cercle ? Je ne puis, pour le plaisir d'un inconnu, faire languir une causerie qui est délicieuse. »

L'art absolu que voulait Stéphane Mallarmé ne lui permettait pas d'autre attitude. D'ailleurs le fait de l'allusion, ou celui de la conclusion qu'on élude peut *ajouter* à l'obscurité des vers pour le lecteur non averti ; mais ce n'est là qu'une cause accidentelle. Cela éloigne avec certitude quiconque exige dans le vers lyrique des sensations précisées et la netteté des déductions, — bref, à peu près le contraire de la poésie. Pour les autres, c'est le voile d'un instant. Tout esprit doit pouvoir s'habituer à entr'ouvrir ses plis flottants ; et c'est alors

la joie d'une découverte qui a tout le secret d'une confidence recueillie.

★

C'est à l'artiste qu'il fallait imputer jusqu'ici l'obscurité du livre, — je veux dire son aristocratie. Mais elles ont encore une autre raison d'être, moins connue, et qui tient à la fois au poète et au philosophe.

« Nul œil, si doué soit-il, dit Carlyle, ne peut épuiser la signification d'un objet quel qu'il soit. Dans la face humaine la plus commune, il y a plus de choses que n'en emportera Raphaël. » Voilà une parole, certes, très belle, et qui dit vrai. Mais elle est plus saxonne que latine. Le génie méridional, auquel on adjoint le français, aime à généraliser et à faire des classifications. Comme tel, il isole volontiers les images et les idées dans des catégories, plutôt qu'il ne les imagine entremêlées ; sa force est d'apercevoir en chaque chose le point lumineux qui efface les autres et qui lui en désigne la notion d'une manière décisive et invariable. Il distingue aisément l'essentiel de l'accessoire, mais peut-être l'en sépare-t-il trop complètement. L'accessoire importe beaucoup dans la poésie, qui n'est pas un tissu de syllogismes : et non pas moins pour l'homme qui pense, car les idées accessoires ne sont que le prolongement de la principale et, — j'y voudrais insister, — elles la font communiquer avec les autres idées de même rang. Elles sont comme les papilles tendues ou rétractées des « neurones » par quoi s'unissent les cellules de notre système nerveux lorsque notre conscience secoue le sommeil. Contrairement au génie français, qui est simplificateur, Stéphane Mallarmé est frappé surtout par la complexité des phénomènes. Il s'est émerveillé de leurs contacts réciproques et de la multiplicité infinie de leurs rapports, dont son art élucide l'unanime convergence.

On pourrait trouver à cette représentation du monde une origine grecque ; et même l'idée de la consistance universelle, qui fut le fondement de la morale de Marc Aurèle, est bien proche de celle où Stéphane Mallarmé appuya son esthétique. Et pourtant, malgré qu'elle

vienne de notre ancienne patrie intellectuelle, la Grèce, cette conception paraît assez étrangère aux arts de la France. De la doctrine platonicienne, ils ont retenu plutôt la théorie des Idées et une tendance à envisager l'humanité comme une série de types constants.

Certes il ne faut oublier ni Victor Hugo ni Baudelaire, dont les poèmes sont si riches en correspondances. Mais il y eut chez celui-ci un certain désir de contraste, le dessein préconçu de « n'être pas conforme ». Chez Hugo, les correspondances sont surtout verbales et l'on sait combien est française la tendance au verbalisme. On en retrouverait quelque chose dans Stéphane Mallarmé lui-même. — Ne décidons pas trop vite que c'est un défaut : c'est peut-être aussi bien la condition du style. Le poète ne doit-il pas s'éprendre un peu des mots, pour les rendre vivants et en connaitre toute la valeur, comme le bon peintre s'éprend de la couleur et du rythme d'une ligne ?

Admettons-le : le poète de l'*Après-midi d'un faune* est plus loin de sa race par la philosophie de son art qu'il ne l'est par les qualités extérieures de cet art.

Je ne crois pas qu'il soit indispensable de chercher des explications à cette dissidence. L'homme supérieur surmonte s'il le faut la tyrannie de son milieu moral et même celle de sa race, ou il en modifie les tendances. Il a une tournure d'esprit qui lui appartient : sentimentale chez Lamartine, satanique chez Baudelaire, élégiaque chez André Chénier... rien de tout cela n'est spécialement français. L'esprit de Stéphane Mallarmé perçoit entre les choses des rapports nombreux parce que l'étude attentive du vers a développé extraordinairement en lui le *sens de la métaphore*, laquelle implique une comparaison. Cela nous suffit. — Mais on peut ajouter que cette disposition de la pensée d'un poète est expressive, et qu'elle témoigne de son époque. L'harmonie dans la complexité est un fait de nos jours.

Je pourrais développer cette affirmation-ci. Les exemples ne manqueraient point pour l'appuyer, depuis la synthèse des arts conçue par Wagner, la méthode de M. Vincent d'Indy et notre retour à la sculpture peinte, jusqu'aux conclusions les plus neuves des sciences. Mais elle me paraît si évidente que je la supposerai admise.

Une réserve cependant quant à la philosophie de Mallarmé : c'est qu'elle n'implique pas l'idée du devenir ou de l'évolution. L'univers y paraît plutôt tel que l'immobile et circulaire miroir du songeur, qui s'y répercute en images illusoires mais significatives. Philosophie idéaliste qui oscille de Fichte à Schelling, et pourrait même rappeler Berkeley. C'est dans l'illusion, dit-elle, qu'il faut chercher la vérité ; elle est la seule *réalité*, elle seule nous importe. Les vérités sont faites d'illusions entrelacées (1).

Pour Stéphane Mallarmé, une idée ne se présente jamais toute seule. Les idées isolées sont de l'abstraction. — Certes. Et je voudrais préciser que dans la vie, elles s'offrent toujours telles qu'un flot multiple et mouvant dont les éléments se soutiennent entre eux. La goutte d'eau que je puise n'est plus le flot ; inerte parcelle d'eau dans le creux de ma main, elle est étrangère au grand courant qui emporte les autres, et je n'y puis mirer mon visage. C'est sur le flot lui-même qu'il faut me pencher si je veux apercevoir l'eau vivante, telle qu'elle marche invinciblement vers son destin ou vers la mer.

Je ne prétends pas absolument que les littérateurs français n'aient jamais entrevu les idées qu'une à une, ou qu'ils les aient toujours abstraites des idées sœurs qui les complétaient. On trouverait cette tendance dans les caractères de La Bruyère ou dans l'*Avare*, le *Misanthrope*, de Molière (et surtout dans les titres de ces comédies) ; des exemples très proches sont encore : les préceptes de Despréaux, les caractères « tout d'une pièce » de Corneille ; il en est d'autres : — et tout cela ne fait pas une règle générale. Mais l'habitude invariable fut ici, et jusqu'à notre siècle, de ne présenter les idées que *successivement* dans le roman et jusque dans le drame ; à plus forte raison dans la poésie lyrique, où cette méthode a été, même ailleurs, longtemps conservée. Pour le drame et le roman, cela tient évidemment

(1) Si bref qu'il soit, cet exposé contient peut-être des erreurs. Je voudrais être sûr qu'il n'y en a pas d'essentielles ; mais il est toujours périlleux de résumer en quelques lignes une philosophie dont les documents sont épars, — épars dans de beaux poèmes que l'on répugne à disséquer.

à notre goût de la simplicité. Pour la poésie lyrique, c'est je crois parce qu'elle n'avait pas encore acquis toute sa valeur, — ni chez nous, ni nulle part.

Si j'appelle lyrisme la complète effusion d'une âme dans les formes où elle apprend à se connaître par leur répercussion, il est certain que son véritable domaine est la musique, et son expression la plus parfaite, la symphonie moderne. Or, rien n'est plus complexe qu'une symphonie. On sent qu'un être expose le thème de sa méditation, et s'y incarne; il se plonge dans la douleur et dans la joie et réunit les voix de toute la nature en l'affirmation finale. Mais ce thème ne fut jamais seul; il s'est baigné dans les harmonies, il s'est confronté à d'autres thèmes qui le combattent ou le soutiennent, et il s'est comparé à son ancien fantôme lorsqu'il est apparu lui-même transformé. — Que la poésie lyrique se rapproche donc de cette conception de la symphonie. La haute émotion qui la conduit ne peut se satisfaire d'un objet; mais qu'elle saisisse la multiple vie, qu'elle ressente le choc contraire de ce qui l'exalte et de ce qui la déprime, qu'elle ait mille élans contenus, qu'elle descende à son centre le plus profond et qu'elle en rebondisse vers l'infini, alors elle sera sublime!

C'est à peu près cet idéal que Stéphane Mallarmé souhaita pour ses derniers poèmes. Mais il l'exprima sur un mode sévère, discret et concis à l'extrême.

Ces « actions implexes » auxquelles le vieil Aristote songeait sous les portiques, et que Shakespeare a développées avec génie, il voulut leur donner place dans la poésie en les transfigurant. La forme très curieuse du *pantoum* aurait pu lui en suggérer le projet. Mais le pantoum n'est rien encore que deux récits juxtaposés. Stéphane Mallarmé jugea que *le poète doit se placer au centre des idées et des images qu'il a groupées par la réflexion :* non point les élucider les unes après les autres, mais les unes *par* les autres, en les resserrant étroitement; ainsi le sens jaillit de leur contact, ou de leur interpénétration.

Relisons le sonnet bien connu

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui

nous y verrons apparaître l'image d'un cygne captif

dans un étang glacé, celle d'un cygne qui se débat, celle (par allusion) de l'oiseau qui dévore l'espace, et celle du blanc désert de la neige. J'y vois la conception platonicienne de l'âme déchue de l'idéal, et qui y aspire comme à sa patrie natale; — et celle que le génie est un isolement de par son aristocratie. Il nous suggère aussi la misère du poète, ici exilé, — jadis il eût été prophète, — et qui survit à son moment. Et la conclusion stoïcienne : vaincre par le mépris le malheur, en gardant haut la tête. Enfin, on en peut faire des adaptations morales assez diverses, — celle-ci, par exemple, qui fut, je crois, dans la pensée de l'auteur : l'homme supérieur, s'il succombe à la vie quotidienne est la victime de son antérieure indifférence, *pour n'avoir pas chanté la région où vivre*, pour n'avoir pas secoué à temps les préjugés qui l'étreignent à présent, captif malgré son indignation.

Placé au centre de ces idées et de ces images, le poète les envisage d'ensemble. Et lorsqu'il parle, ce n'est point pour nous les *exposer*, discursivement; il nous les *rappelle* plutôt, comme s'il épelait la confidence d'une émotion que déjà nous avions devinée. Ainsi certaines mélodies modernes dérivent à la fois de plusieurs tons qu'elles quittent et reprennent sans les avoir rigoureusement formulés. Les premières mesures de *Tristan et Yseult* paraissaient inintelligibles, à cause de cela, aux classiques vieillis; mais c'est aussi de cela qu'elles tiennent leur beauté mystérieuse et profonde.

Il est asssz naturel que cette forme de poésie soit demeurée obscure pour les lecteurs pressés, et pour d'autres dont la bonne volonté avait des maladresses. Dans le sonnet qui m'occupe il y a une image principale, celle du cygne captif; l'idée de la déchéance platonicienne en est née directement, et dirige le poème. Et tout autour de celle-ci, se sont développées des idées connexes, des *idées harmoniques* qui l'enrichissent et la multiplient. Il se peut que l'attention se disperse entre elles, et ce sera fâcheux. Mais le poème doit être l'éclosion simultanée d'elles toutes. La grande image est apparue d'abord, puis aussitôt l'idée principale revêtue par la luxuriance touffue de ces autres idées, nées d'elle-même comme une prodigieuse cheve-

lure. Toutes sont unies entre elles, mais non point tant par les arêtes extérieures de la phrase que par ce qu'elles ont d'intrinsèque ; mieux encore : par le sens qu'elles acquièrent selon le point de vue du poète ou selon leur contact avec les idées voisines.

La logique du poème n'est donc pas tout à fait la vieille logique des scolastiques. Il en faut une plus souple à la fois et plus subtile, où il entre de l'intuition : une logique pareille à celle de Beethoven dans ses derniers quatuors. Et à cette logique correspond une syntaxe particulière, plus synthétique, où l'accord des périodes se fait selon le cours des idées plutôt que selon le cours des mots. Nouveauté, certes ; et il est évident qu'elle devait déconcerter. Pourtant il ne s'agit que de l'emploi nouveau de formes déjà connues. La surprise consistait plutôt en ce que tout un système de pensée se révélait par leur moyen. Mais qu'on ne soutienne pas que cela n'est point de la langue la plus strictement française. Les grammairiens n'ignoraient aucune de ces tournures qui mirent tant de gens en désarroi ; car ils leur ont donné des noms : l'ellipse, la synchise, l'apposition, la syllepse et l'anacoluthe, et l'on peut croire qu'ils n'auraient pas inventé des mots de cette espèce-là si l'on n'en avait eu besoin (1).

Je viens de parler des idées harmoniques. Elles environnent l'idée principale, et la pénètrent, comme les sons harmoniques d'un instrument environnent le son fondamental. Je veux m'arrêter un peu à cette analogie, car elle explique fort bien à la fois l'obscurité de certains poèmes et leur clarté définitive dès qu'on les a saisis.

L'exemple le plus simple est celui d'une cloche. Les sons harmoniques y forment des notes distinctes, et la cloche la plus belle est la plus riche en harmoniques. Mais si j'en approche un homme à l'ouïe mé-

(1) J'aurais aime à étudier de plus près la syntaxe de Stéphane Mallarmé : question d'un intérêt bien plus élevé qu'il ne semble. Les formes du langage trahissent maint secret. On démontrerait aisément, ce que j'ai indiqué à peine, l'accord nécessaire de la syntaxe du poète, de sa logique et de toute son habitude mentale. Mais il faudrait une dissertation assez longue et qui s'écarterait par trop du sujet de ces notes.

diocrement subtile, il n'en entendra *pas* la note fondamentale..... D'un peu près, ce son lui demeure caché par les harmoniques, et c'est l'une d'elles qu'il prendra pour le son authentique. Pourtant, si je lui indique ce son générateur, *il le reconnaîtra* dans la cloche et sera surpris de l'entendre dominer, couvrir et comme « envahir » les autres. Et si nous nous éloignons, la voix fondamentale aura bientôt surpassé toutes les voix qui l'entourent : désormais elle nous parviendra seule, et nous écouterons régner irrésistiblement sa force grave.

Je voudrais faire comprendre qu'il en est de même pour l'œuvre de Mallarmé. Au premier contact, la surprise empêche la réflexion ; les idées harmoniques font à l'idee fondamentale un accompagnement qui semble l'effacer. La cloche est trop puissante et nous sommes trop près. Le carillonneur, dans sa tour, ne perçoit qu'un bruit formidable et confus. Éloignons-nous. Étudions le poème : notre esprit peu à peu le recule par la réflexion, et peu à peu le ton fondamental va percer sous les tons partiels. Le livre est refermé, je songe à ma lecture; les incidentes se classent mieux à leur rang, les idées secondaires, auxquelles mon attention maladroite accordait tout à l'heure trop de relief, insensiblement se sont revêtues d'un peu d'ombre; et voici que le poème m'est apparu d'ensemble : et voici que l'idée fondamentale, isolée par la distance, me parvient enfin, grave et nue, comme le son générateur de la cloche.

Et maintenant je puis rouvrir le livre à la même page, je puis me rapprocher. Les idées incidentes ne voileront plus l'idée essentielle, mais elles vont l'environner d'un radieux réseau qui sera transparent pour mes yeux avertis. Je puis m'avancer vers la tour ; la cloche y bat encore. La voix unique que j'écoutais de loin semble se multiplier ; des notes harmoniques, peu à peu perçues, viennent de plus en plus enrichir la grave note primitive ; elles voltigent comme des âmes chantantes autour d'une âme mère; mais c'est, à travers elles, le son générateur que j'entendrai toujours.

*

Telles sont les remarques que je voulais faire sur l'œuvre de Stéphane Mallarmé, — œuvre incomplet, on le sait, car la Mort est venue, avec son souffle stupide, éparpiller les feuillets encore détachés du Livre. Hormis le volume de prose où se trouve formulé l'essentiel de son esthétique, le maître n'avait publié qu'un petit nombre de poèmes — l'un d'eux même ne fut pas terminé; et ils restent comme des statues dispersées qui marquent la place du grand édifice absent. L'hermétique et vertigineux poème imprimé dans « Cosmopolis » : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, ne suffit pas à nous avertir sur le plan du livre projeté. Il n'en est même pas l'indice certain, car il faut y voir surtout l'essai prodigieux d'une méthode dont il n'apportait pas encore la réalisation définitive. Des centaines de pages isolées gardent, je crois, de brèves notes et l'esquisse de vers que sans doute on ne lira point ; car il y manque le puissant esprit qui devait associer leurs images, et donner le magnétisme de la vie à ces paroles éparses, rendues inertes par sa mort.

Celui-ci, dont l'art fut mystérieux, nous a quittés en gardant pour lui-même le plus vaste secret de sa pensée. Des fatalistes pourraient trouver ici la marque amère du destin qui scella brutalement, sur les lèvres prêtes à le proférer, le Mot suprême où se résumait une vie d'homme.

Il y a comme une logique inflexible dans la tragique conclusion de cette existence et de cette pensée qui cherchèrent la solitude. La noble figure de Stéphane Mallarmé prend ainsi une signification plus totale.

Témoin véridique des plus hautes qualités de sa race, il vécut héroïquement seul parmi ceux-là dont il attestait la virtuelle beauté, — et silencieux, puisqu'il fut incompris.

Incompris, pour avoir voulu jusqu'au bout

donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

Mais ce fut, plus encore, parce qu'il osa poursuivre son rêve de Beauté jusqu'aux limites de l'absolu. C'est là

que l'héroïsme se révèle, par un inébranlable vouloir, et par l'esprit de sacrifice.

Il n'est pas je crois un seul littérateur qui, au moment du travail, ne songe au lecteur futur. Cela ne va pas jusqu'au souci, et la préoccupation est souvent inconsciente, mais elle existe. L'idée des amis que j'estime et à qui je souhaiterais de plaire, me poursuit sans que je le sache. A cet instant précis, je me surprends à penser malgré moi au *Mercure*, et je devine que cette étude ne serait pas la même si je la destinais au *Petit Journal*. On regarde trop autour de soi. Au lieu d'écrire pour la Beauté, on en vient à écrire,— non vraiment, ce n'est pas pour soi-même : on écrit pour les autres, et non pas avec l'élan de générosité magnifique qu'il faudrait, avec l'altruisme fraternel d'un être qui distribue au monde toute son âme, et s'humilie d'un remercîment. Nous œuvrons *égoïstement pour les autres*, et ce qui nous guide trop souvent, c'est, sinon un désir de réclame, — trop nauséeux pour des poètes, — du moins un bas appétit de célébrité autant que de gloire, et le besoin presque lâche d'être fortifiés par l'estime de ceux que nous admirons. Hélas, ce n'est pas l'espoir sublime d'apercevoir un reflet nouveau de la Beauté dans les yeux qui se sont penchés sur le livre !

Toutes ces choses relatives Stéphane Mallarmé eut la force de les négliger pour s'adonner à un souci exclusif, — et pour qu'un homme, enfin ! donnât la vie à son rêve tout entier, dût-il ensuite ne l'offrir qu'à lui-même. Son isolement fut la rançon nécessaire de ce noble dessein ; il en est la conséquence la plus directe, et il servit aussi à le fortifier. Il achève donc l'attitude héroïque d'un homme dont l'héroïsme fut toute la vie.

Héros, non pas seulement celui qui nous surpasse ; mais plutôt celui que rien ne détourne de soi-même et qui marche rigidement au but, — et plus encore celui qui nous représente en beauté, et dont nous devons *aimer* l'exemple. Stéphane Mallarmé eut aussi ce troisième aspect de l'héroïsme : il forçait à aimer plus qu'on n'avait admiré. Il n'y eut jamais rien que noblesse et bonté en ce grand cœur, ouvert à toute la pi-

tié humaine. Et comme son cœur, son esprit avait des indulgences, mais que le cœur n'avait point commandées. A une certaine altitude, l'intelligence est proche de l'amour. D'elle-même elle sait tout comprendre et tout pardonner.

« Il faut que le poète, lorsqu'il enfante ses chants, les enfante dans la joie », dit Euripide. Ce poète-ci vécut dans une modique aisance proche de la pauvreté, — mais avec une dignité de prince. Peut-être n'aurait-il jamais connu de la vie que ses douleurs : la fatigue d'un labeur ingrat, l'insomnie et ses longues détresses, et le désespoir de l'œuvre impossible, — si deux êtres admirables, madame et mademoiselle Mallarmé, n'avaient été pour lui les gardiennes d'un peu de joie.

Sous la sérénité qui le voile, c'est pour cela peut-être qu'un sentiment domine en secret dans ses vers : l'indignation. Elle est l'émotion d'une âme trop noble pour la colère, et sa révolte est celle de la droiture en face de l'injustice. Elle pénètre l'œuvre de Stéphane Mallarmé, mais sa véhémence est contenue : on la devine sans l'apercevoir. Jamais elle ne reflète des griefs particuliers.

Certes ils se seraient justifiés par le ressentiment d'une vie médiocre et imméritée, et par la conscience d'une gloire qui resta méconnue ; mais la pensée du poète était trop haute pour les reconnaître. Elle ne les accueillait que transformés, et comme les échos de la plainte sans fin de l'homme vers sa destinée. Stéphane Mallarmé, dont l'esprit s'était reposé longtemps parmi les choses éternelles, savait envisager les choses momentanées sous l'aspect d'éternité qu'elles contiennent. C'est la source chez lui d'une sérénité radieuse. Sans nier la souffrance qu'apporte la laideur, elle la néglige et elle l'oublie en regardant plus haut.

Tel est le secret de la force de sacrifice qui soutient les héros : celle qui le fit renoncer au bonheur immédiat afin d'égaler son effort au but qu'il s'était choisi. Mais qu'on n'imagine rien ici qui ressemble à de la raideur, encore moins à de l'emphase. Cet apôtre de l'antique Vertu l'enseignait sans en parler, par le fait unique de son charme et d'une noblesse naturelle qui n'ex

cluait ni la simplicité ni les attitudes familières. En pantoufles, en chemise de flanelle, une petite pipe entre les doigts, un homme ouvrait la porte de son étroit logis. La causerie naissait vite. Sans pose, avec des silences, elle allait d'elle-même aux régions élevées que visite la méditation. Un geste léger commentait ou venait souligner ; on suivait le beau regard, doux comme celui d'un frère aîné, finement sourieur mais profond, et où il y avait parfois une mystérieuse solennité.

Nous passions là des heures inoubliables, les meilleures sans doute que nous connaîtrons jamais ; nous y assistions, parmi toutes les grâces et toutes les distinctions de la parole, à ce culte désintéressé des idées qui est la joie religieuse de l'esprit. Et celui qui nous accueillait ainsi était LE TYPE ABSOLU DU POÈTE, le cœur qui sait aimer, le front qui sait comprendre, — inférieur à nulle chose et n'en dédaignant aucune, car il discernait en chacune un secret enseignement ou une image de la Beauté.

Certes il ne faut dire à personne d'imiter les poèmes de Stéphane Mallarmé. C'est toujours folie d'imiter un art, quel qu'il soit, et les procédés de celui-ci sont peut-être dangereux : car ils s'associent à une habitude mentale très particulière et le charme de ces vers tient à l'ineffable. Mais ils sont le témoignage d'une conscience d'artiste, la plus admirable qui fut jamais, et la grande leçon de ce Livre est celle d'une incorruptible pensée qui nous propose sa vaillance. Je ne sais pas de plus émouvant exemple moral, et de plus héroïque, que celui de cet homme puissant et bon,— « d'une inflexible douceur » a dit Anatole France, — dont toute la vie ne fut qu'un hymne à sa foi.

ALBERT MOCKEL.

FÉERIES ET PANTOMIMES

—

I

L'ESCAMOTEUR

Vieil escamoteur
à baguette de regardeur d'étoiles,
à bonnet pointu de docteur,
qu'as-tu dans ta manche de toile ?

Est-ce une bille de couleur,
est-ce un oiseau bleu,
est-ce un bouquet de fleurs
pour faire quelque tour miraculeux ?

Vieil escamoteur de cartes,
batteur d'omelettes dans un chapeau,
que caches-tu dans la manche que tu écartes
de ton habit cousu d'oripeaux ?

Une, deux, trois, quatre, houp ! houp !...
écarquillez vos yeux de vos doigts potelés,
Cendrillon, Pierrot ou Riquet à la Houppe :
le sabre de Polichinelle est avalé.

★

II

L'OGRE

L'Ogre qui a une grande moustache,
un habit écarlate et un vieux sabre,
l'Ogre de la forêt se cache
comme un voleur derrière les arbres ;

le loup rôde dans le fourré
la langue sèche et les oreilles dressées :
prenez bien garde de le rencontrer,
Petit Chaperon Rouge ou Petit Poucet.

Et toi, petite bergère d'amour,
ne viens plus cueillir la fraise au bois,
car trois brigands t'attendent masqués de velours
pour te conduire ce soir en la chambre du Roi.

*

III

LE VIOLONEUX

Le violoneux du village
qui a un jaquet trop court
comme on en voit aux vieilles images,
et un chaperon à ruban de velours,

le violoneux rasé à face rubiconde
et nez rouge qui reluit,
mène le cortège des danseurs de ronde
derrière lui.

Il y a toute la troupe
des galopins au gai babil,
Petit Poucet et Riquet à la Houppe
qui tirent les basques de son habit.

Il y a Peau d'Ane et Cendrillon
qui porte sur l'épaule une souris,
et toute la foule des pieds mignons
en souliers gris.

Il y a Scaramouche qui souffle en sa flûte,
Polichinelle qui tend sa tabatière,
Pierrot qui fait la culbute
et Colombine qui rajuste sa jarretière.

Et comme ce maroufle
d'Arlequin qui mérite vingt coups de trique
passe adroitement sa pantoufle
entre les jambes du joueur de musique,

le pauvre râcleur de violon
qui perd l'équilibre
s'étale de tout son long, —
et toute la bande éclate de rire.

★

IV

LE PETIT BONHOMME

Petit Bonhomme s'en va-t-au bois
en sautant à cloche-pied
avec sa couronne de roi
et son bonnet de papier.

Petit Bonhomme traîne sa bosse
sous son habit de laine
et rencontre la fée Carabosse
au bras de Croquemitaine.

Petit Bonhomme leur dit bonjour
fort poliment, ôte sa marotte.
veut se sauver et court;
mais Croquemitaine le met dans sa hotte.

Petit Bonhomme n'ira plus cueillir la noisette
en sautillant d'un pied léger ;
le couteau brille, la broche est prête :
Petit Bonhomme sera mangé.

★

V

LES MARIONNETTES

Les marionnettes de bois
ont des robes de papier et de satin,
des souliers de soie
et de blonds cheveux de chanvre teint.

Elles ont des façons exquises
pour lever la jambe ou le bras,
danser le menuet comme des marquises
ou tirer leur révérence au roi.

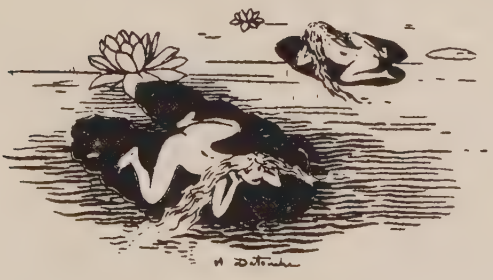
Elles font un tour ou deux
pendant que Polichinelle joue du fifre ;
Colombine songe à son Beau Ténébreux
et Pierrot reçoit une gifle.

Cendrillon remet sa pantoufle
et Peau d'Ane son bonnet de velours ;
Pierrot pleure, Arlequin pouffe,
et tout le monde rêve d'amour.

Et très cérémonieuses en leurs atours
et leurs jupes de chiffons,
les petites marionnettes font
et refont trois petits tours, —

et puis s'en vont.

TRISTAN KLINGSOR.



L'AFFAIRE LA RONCIÈRE

—

En 1834, M. de Morell, commandant de l'école de cavalerie, à Saumur, ferma sa porte à un des jeunes officiers de la garnison qui, jusque-là, avait fréquenté chez lui. Cet officier, le lieutenant de La Roncière, était soupçonné d'être l'auteur d'une quantité de lettres anonymes injurieuses et menaçantes dont la maison du général était remplie tous les matins. On trouvait ces lettres épinglées au mur, cachées à demi sous les flambeaux des cheminées, sur les tables, jusque dans la chambre de Mme de Morell et dans celle de sa fille, Marie, qui avait alors à peine seize ans. De plus, Marie de Morell s'était plainte de propos dédaigneux et presque grossiers : « Votre mère était fort jolie, lui aurait dit un jour La Roncière, vous ne lui ressemblez pas. » Enfin, La Roncière avait la réputation d'un débauché, d'un joueur; sa vie était irrégulière; ses camarades le mésestimaient. Il semble qu'il fût peu intelligent et d'un caractère faible, puisque, à un certain moment, pour sauver, à propos d'un duel, l'apparence de son honneur, il consentit, dans un billet qui, il est vrai, devait rester secret, à se reconnaître l'auteur des lettres anonymes.

Ces lettres, qui reproduisaient parfaitement son écriture, étaient des plus singulières et fort incohérentes. L'exaltation s'y montrait extrême. Il n'y était question que de haine, de vengeance, de crime : « Il me faudra la mort pour assouvir ma vengeance, disait une des lettres, adressée à un ami de la famille; dans quelque temps, cette jeune fille ne sera qu'une pauvre créature dégradée. Si vous en voulez comme cela, on vous la jettera dans les bras. Je l'aime comme un fou, c'est-à-

dire son argent, et à ma manière : j'aurais voulu lu tourner la tête; son petit air dédaigneux m'a empêché de le lui dire. Aussi je me vengerai sur elle de son amour pour vous. »

« Comme on le voit, observe l'acte d'accusation (1), ces menaces pouvaient déjà faire pressentir de sinistres projets. » En effet, elles ne devaient pas rester vaines : tout se passe dans ce drame comme dans les feuilletons, où le romancier prédit très facilement, en termes dont l'ambiguïté devient très claire par la suite, les catastrophes des prochains chapitres.

« Nous avons dit, continue le même document, que l'hôtel de M. de Morell était situé sur la rive droite de la Loire, à l'angle de la rue Royale. Il se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages et de mansardes, avec fenêtres ouvertes sur la rivière. M. et Mme de Morell occupaient le premier étage; Mlle de Morell était logée, avec miss Allen, sa gouvernante, dans un appartement au deuxième étage, et donnant sur le quai.

» Cet appartement était formé de trois pièces; une grande alcôve, dans laquelle couchait miss Allen; un cabinet à côté où couchait Mlle de Morell, et un cabinet noir renfermant des armoires, qui ne communiquait qu'avec le cabinet de Mlle de Morell. La chambre de miss Allen n'avait d'accès que sur un corridor conduisant à l'escalier de service. La porte de ce corridor était garnie d'une serrure à bec de canne et à tour et demi. Elle se trouvait au bout d'un petit couloir régnant sur un côté de l'alcôve et fermé avec un simple bouton.

» Quant au cabinet de Mlle de Morell, la porte qui le séparait de la chambre de miss Allen ne se fermait en dedans qu'au moyen d'une petite targette dont le pène ne s'adaptait pas bien dans la gâche. La chambre et le cabinet étaient éclairés par des croisées à vingt-huit pieds du sol. Ces croisées étaient munies de persiennes qui n'étaient jamais fermées.

» Au-dessus de l'appartement de Mlle de Morell était une grande mansarde, que personne alors n'occupait, mais dans laquelle Samuël (2) avait un accès facile. Il

(1) Résumé dans : *Drames judiciaires. Causes célèbres de tous les peuples. 1re Trahison. Vers 1855.*

(2) Domestique, regardé comme un des complices de M. de La Roncière.

logeait en effet, seul des domestiques, dans cette partie de l'hôtel, et la mansarde ou il couchait communiquait par un corridor avec la mansarde inoccupée. Les croisées de ces deux pièces n'étaient qu'à une distance de quatorze pieds des croisées de Mlle de Morell.

» On était arrivé au mardi 23 septembre. M. et Mme de Morell avaient passé la soirée au spectacle où ils avaient conduit le général de Préval. Mlle Marie de Morell était restée dans son appartement avec Mme Bécœur, femme du chirurgien-major, Mlle Bécœur et miss Allen.

» La soirée se passa en causeries.

» Après le départ des dames Bécœur, miss Allen fit, selon sa coutume, la revue de l'appartement avec un soin extrême; puis elle ferma la porte extérieure du corridor à tour et demi, et elle se coucha, ainsi que Mlle de Morell.

» La jeune fille était depuis longtemps endormie; il était environ deux heures du matin.

» Tout à coup un bruit de vitres qui se brisent vient éveiller Marie. Ecartant ses rideaux, elle vit, à la clarté de la lune, un bras passer par le carreau cassé et lever la poignée de l'espagnolette de sa fenêtre; puis un homme pénétra dans la chambre et se dirigea rapidement vers la porte de communication du cabinet de mademoiselle de Morell avec la chambre de sa gouvernante.

» A cette vue, et par un mouvement spontané comme la pensée, Marie se précipita en bas de son lit, et chercha à se faire une sorte de rempart d'une chaise derrière laquelle elle se plaça.

» Elle put alors examiner l'homme qui venait de s'introduire chez elle. Il était de taille ordinaire, vêtu d'une capote en drap, coiffé d'un bonnet de police en drap rouge, et qui parut à la jeune fille avoir pour ornement un galon d'argent. Autour du col il avait une vaste cravate noire qui cachait les oreilles. Malgré cela, Marie reconut aussitôt le lieutenant la Roncière.

» Tous ceux qui ont *eu peur* comprendront comment Marie n'avait pas pu pousser un cri en apercevant un homme qui s'introduisait par la fenêtre. Les grandes frayeurs semblent nous paralyser ; et en présence d'un

danger imminent, il est rare que nous conservions le sang-froid nécessaire pour le conjurer. Chez les uns, ce sont les yeux qui se ferment, comme si en cessant de voir on pouvait cesser aussi d'être vu ; chez d'autres, ce sont les jambes et les bras qui se trouvent frappés d'inertie ; chez d'autres enfin, et il en fut ainsi pour mademoiselle de Morell, c'est la langue qui semble clouée au palais et refuse de s'en détacher, quelque effort que l'on fasse.

» Cependant la Roncière s'était élancé vers Marie, et la couvrant d'un regard effrayant :

» — Je viens me venger ! lui dit-il.

» En même temps, il se jeta sur elle et lui arracha violemment la chaise à laquelle elle se cramponnait convulsivement.

» Alors, il saisit la jeune fille par les épaules, la terrassa et lui arracha sa camisole de nuit ; puis il lui passa un mouchoir autour du cou, et le serra de manière à ne laisser à sa victime que la faculté de pousser de faibles gémissements ; ensuite, il lui étreignit le corps dans une corde ; et, afin sans doute qu'elle ne pût tenter un mouvement, il mit ses pieds sur les jambes de cette malheureuse enfant.

» Quand il l'eût ainsi garrottée, il se pencha sur elle et lui porta des coup violents sur la poitrine et sur les bras ; il poussa la rage jusqu'à la mordre au poignet droit.

» Et tout en frappant et mordant, il s'écriait :

» — J'avais juré que je me vengerais !... Votre père m'a traité en laquais !... J'agis en laquais !...

» Et après un moment, il ajoutait :

» — Ce n'est pas tout !... Il me reste à me venger d'une autre personne qui a fait usage de lettres anonymes ! Elle ne perdra rien pour attendre !...

» A mesure qu'il parlait, son exaspération allait croissant, et il redoublait ses coups.

» — Depuis que je vous connais, poursuivit-il, il y a quelque chose en vous qui m'a donné le désir de vous faire du mal !

» A ces mots, la rage de ce forcené n'eut plus de bornes, il saisit un instrument que la jeune fille ne put voir, mais qu'elle crut être un couteau, et il lui en

porta deux coups entre les jambes ; d'autres coups sur les cuisses occasionnèrent des contusions graves.

» Mais ces blessures produisirent un effet auquel la Roncière était assurément bien loin de s'attendre, et qui sauva la jeune fille du déshonneur.

» Le saisissement avait laissé Marie sans voix ; l'excès de la douleur lui rendant des forces, elle poussa des cris qui devaient être entendus.

» En effet, les plaintes et les exclamations de détresse de mademoiselle de Morell parvinrent aux oreilles de miss Allen, la fidèle gouvernante. Elle se leva aussitôt, et la Roncière ayant entendu le bruit qu'elle faisait en frappant à la porte et en l'agitant pour l'ouvrir, pensa qu'il était temps de songer à la retraite.

» — *En voilà assez pour elle*, dit-il en désignant Marie.

» En même temps, il déposa une lettre sur la commode, et se retira par la fenêtre qui était restée entièrement ouverte.

» — *Tiens ferme* ! dit-il, s'adressant évidemment à un complice.

» Et il disparut. »

Cette aventure fut d'abord tenue secrète par la famille de Morell et, La Roncière ayant quitté Saumur, ils se crurent libérés de cette longue et cruelle persécution, lorsque de nouvelles lettres de menaces les obligèrent à prévenir la justice. Un billet, adressé à Marie de Morell, disait ceci : « Ce que vous aimez le plus au monde, votre père, votre mère et M. d'Estouilly n'existeront plus dans quelques mois. Vous m'avez refusé, je me vengerai d'abord sur lui. » On trouva ce billet en des circonstances dramatiques. L'intéressante jeune fille, évanouie dans son cabinet de toilette, le tenait à la main. On la ranima, on appela un médecin et il y eut alors un spectacle qui aurait dû faire réfléchir : la malheureuse fut pendant plusieurs heures en proie à une effroyable crise hystérique. « Les muscles de son visage étaient tellement contractés qu'elle était devenue méconnaissable. »

M. de la Roncière fut arrêté à Paris le 28 octobre. Cela n'entrava aucunement les lettres anonymes ; maintenant, elles contenaient des aveux et faisaient clairement entendre que le but du bourreau était d'obtenir

par la terreur la main de Marie de Morell. Que les lettres de l'écriture de La Roncière aient continué après son arrestation, cela ne surprit personne, car on le savait assez riche pour pouvoir soudoyer des gardiens de prison et d'ailleurs il avait évidemment plusieurs complices, sa maîtresse, une autre femme et un des domestiques de M. de Morell. Partout où passait la jeune Marie, les billets signés E. R. pleuvaient ; elle ne pouvait sortir en voiture sans qu'on en lançât par la portière : elle les retrouvait aussitôt dans un pli de sa robe.

Traduit en cour d'assises sous l'inculpation de tentative de viol, M. de La Roncière fut défendu par Chaix d'Est-Ange ; Odilon Barrot et Berryer représentaient les intérêts de la partie civile, de sorte qu'il y eut, en somme, trois accusateurs contre un défenseur. Cependant, le président des assises semble avoir senti, sinon compris, l'innocence de La Roncière ; le tour de ses interrogations le prouve, ainsi que cette phrase de son résumé, visiblement calculée, dans sa solennité, pour impressionner le jury : « Si l'on rencontre quelquefois, en matière criminelle, des faits impénétrables à la sagacité humaine, le mystère dont ils restent entourés est un avertissement qu'ils doivent être réservés au jugement de Dieu. » Il s'appelait M. Férey ; intelligent et scrupuleux, il fut à peu près le seul à faire figure honorable dans ce procès, où trois illustres avocats furent si pompeusement médiocres.

« L'accusation, dit une lettre de La Roncière, le père, écrite à l'*Observateur des Tribunaux* du 25 août 1835, l'accusation, en avouant son impuissance de fournir des preuves, a demandé à être crue sur parole. »

Elle demanda même et obtint davantage ; elle exigea et on lui accorda que tout le calcul des vraisemblances fût renversé en sa faveur. Le témoignage des experts en écriture fut entièrement favorable à La Roncière. Selon l'un d'eux, M. Oudard, une seule des quatorze lettres saisies était d'une écriture réelle, sans déguisement, librement et franchement tracée ; c'était une petite lettre signée Marie de Morell, adressée à M. d'Estouilly ; or les treize autres lettres représentaient la même écriture,

mais dissimulée de façon à imiter assez bien l'écriture de La Roncière. L'expert reconnaissait dans le tout une main légère, très adroite et à son avis très différente de la main de La Roncière. Un témoin ami de la famille de Morell, en voulant combattre l'opinion de l'expert, reconnut sans s'en douter l'authenticité de la lettre signée Marie de Morell ; il semblait donc que l'avis de l'expert dût au moins être recueilli avec déférence ; loin de là, il fut bafoué, ainsi que ses trois confrères, par les avocats et par le public.Dans sa plaidoirie, Odilon Barrot fit rire en racontant les méprises fameuses de quelques experts ridicules ; et ce moyen puissant de défense devint nul.

Les affirmations de l'architecte, du vitrier et de la femme de chambre ne furent pas moins défavorables aux prétentions du ministère public :

« M. Girard, architecte à Saumur, fit la déposition suivante : — La chambre de mademoiselle de Morell est placée à vingt-huit pieds de hauteur. La persienne paraissait altérée, mais cette altération existait de longue date. Il n'y avait, le long du mur de face, aucune trace de passage ou d'escalade. Au-dessus de l'appartement se trouve une mansarde occupée par Samuel. Cette mansarde présente un rebord qui forme à l'extérieur un angle de quelques pieds. On a examiné attentivement cette partie de la maison, et on n'y remarqua aucune trace d'escalade. La toiture était intacte, et rien ne révélait qu'une corde y eût été fixée. Quant à la chambre de Samuel, rien n'a fait présumer qu'une corde y eût été placée. Il a été également impossible à M. Giraud de découvrir sur le carreau en pierre blanche du pays, dont est carrelée la chambre de mademoiselle de Morell, aucune trace de sang. A l'extérieur, rien n'annonce le frottement d'une corde contre le mur, et cependant, si une corde eût frotté ce mur, elle eût laissé des traces infaillibles. Sans doute on aurait pu détacher la gouttière qui descendait du haut de la maison et faire passer la corde dessous, mais la gouttière est restée en place. On aurait pu encore placer une échelle contre le mur, mais pour le faire avec précaution et empêcher que des traces existassent, il eût fallu, en raison du point d'appui indispensable, une échelle

d'environ trente ou quarante pieds, et, en outre, il eût été nécessaire que deux ouvriers habiles et habitués à pareille manœuvre, prêtassent leur concours. D'ailleurs, il n'y avait sur les murs blancs aucune trace d'échelle. La conviction du témoin est qu'il n'y aurait pas eu impossibilité de monter par la fenêtre pour quelqu'un qui aurait pris toutes les précautions nécessaires, qui aurait eu du temps à lui, mais que l'ascension eût laissé des traces dans le cas contraire, et surtout pendant la nuit.

» Le vitrier de l'hôtel de Morell, le sieur Jorry, fait également une déposition très importante. Le 27 septembre, il a remis le carreau cassé dans la chambre de mademoiselle de Morell. C'était le carreau dans le battant à gauche, le premier en bas. Il y avait un trou de trois à cinq pouces, et le carreau était cassé sur la longueur plus que sur la largeur. — D. Pouvait-on passer la main ? — R. Oui, Monsieur. — D. pouvait-on, en passant la main, ouvrir l'espagnolette ? — R. Par la distance de l'intervalle du trou du carreau pour arriver à l'espagnolette, il y avait *un peu d'impossibilité*. (Vive sensation.) — D. Ces débris du carreau étaient-ils tombés en dedans ou en dehors de la chambre ? — R. Je trouvai les débris du verre sur l'abri extérieur ; je n'en ai point trouvé à l'intérieur. (Nouvelle sensation.)

» Une femme Tissier, domestique chez le général, déclare également que le carreau était cassé dans le bas de la croisée à gauche, et qu'en balayant elle n'a point trouvé de morceaux de verre dans la chambre. »

Une autre domestique déclare que quatre jours après la nuit de l'attentat, Mademoiselle de Morell alla au bal et dansa avec beaucoup d'entrain. Sa mère, interrogée, donna pour explication que « sa fille, en allant au bal, remplissait un devoir ». Cette bonne dame semble d'ailleurs n'avoir même pas eu la curiosité de vérifier les « graves blessures » de sa fille, ni le souci de les soigner. Elle justifie son abstention par des phrases mécaniques sur la pudeur : « Seize ans ! monsieur le président, un ange de pureté ! » Cet ange de pureté ignorait, en effet, comment se pratique un viol et quel est le but des violences qui peuvent accompagner cet acte. Sa pureté consiste en une ignorance matérielle des

choses de l'amour et sa perversité s'est heurtée à l'impossibilité d'imaginer les gestes sexuels : ainsi ne parle-t-elle que de coups et de morsures, de « blessures faites aux parties les plus secrètes ». Rien ne ressemble moins à ce qu'on peut imaginer d'un viol que la scène que l'on reconstitue par l'interrogatoire de Marie de Morell.

Le début de la plaidoirie d'Odilon Barrot, ou de son réquisitoire, est curieux et il résume bien, en ses antiphrases oratoires, ce que l'on pense aujourd'hui du rôle joué « par la plus pure et la plus innocente des vierges ». Il dit la vérité sans s'en douter, ou sans paraître s'en douter, car on sait ce que dit un avocat ; on ne sait pas ce qu'il pense :

« Cependant on accuse mademoiselle Marie de Morell, dit l'avocat : on dit qu'elle est l'auteur des lettres anonymes ; qu'elle a ourdi une trame infâme, une combinaison infernale ; c'est elle, à entendre la défense, qui a donné des rendez-vous à sa mère sous le nom d'un officier ; c'est elle qui a adressé des déclarations fort lestes à un officier. Elle a vu le désordre que ces lettres jetaient dans la maison ; elle a vu le chagrin, la perplexité de sa famille, et elle s'est jouée de tout cela. Elle a poussé deux officiers à se couper la gorge ; elle a fait verser le sang de l'un par la main de l'autre ; elle a écrit une lettre qui retrace le langage, je ne dirai pas d'un soldat, mais d'un soudard habitué à tout le dévergondage des tavernes et des lieux de débauche. Elle a, jeune fille de seize ans qu'elle est, tout foulé aux pieds, tout méconnu. Elle a tout deviné, tout appris, tout inventé ; elle a semé partout le désespoir ; elle a mis le deuil partout, et puis après, sur ce tas d'infamies, elle se dresse triomphante, et dans sa frénétique joie, elle a entonné en quelque sorte un hymne satanique !... (Rumeur prolongée dans l'auditoire.) Voilà, au dire de la défense, ce qu'a fait la plus pure et la plus innocente des vierges ; celle que, dans sa famille, on ne définit qu'en l'appelant un ange de douceur et de pureté... »

M. de La Roncière fut condamné à dix ans de réclusion. Le jury, voix de la foule, avait été entièrement dupe de cette idée bizarre, alors très répandue, que

dans la race humaine, les jeunes femelles sont naturellement douées de toutes les vertus : l'état des jeunes mâles est l'impureté ; l'état des jeunes femelles est la pureté. Il serait curieux de rechercher l'origine de cette opinion singulière qui, depuis cent ans, a faussé la littérature, l'art et les mœurs, et a créé cet être factice, la Jeune Fille. Assurément, en aucun moment des siècles passés, on n'eût été dupe d'une aussi diabolique vierge. Il y a deux cents ans, on eût évité un procès scandaleux et diffamatoire pour deux familles en enfermant la malheureuse dans un maternel couvent ; plus haut, on l'eût exorcisée à coups de fouet et ce traitement n'eût pas manqué d'avoir les meilleurs effets. C'était une possédée ; c'était une grande hystérique : les deux mots qui ont une signification également nulle sont clairs du moins par la certitude des faits toujours identiques qu'ils renferment. En ces dernières années, le cas de Mademoiselle de Morell a inquiété la science qui a facilement confirmé l'opinion des contemporains un peu avisés, telle à peu près qu'elle est rapportée dans le discours d'Odilon Barrot. Toutes les inventions maladives des hystériques n'ont pas d'aussi tragiques conclusions ; mais elles ont toutes le même but : l'hystérique veut que l'on s'occupe d'elle ; elle veut être intéressante ; elle veut être au premier plan ; son habileté simulatrice, que l'on a appris à déjouer, est parfois véritablement démoniaque.

Mais les romans les mieux construits ont des lacunes et des invraisemblances ; le génie lui-même ne pense pas à tout ; il y a des défaillances dans les combinaisons de l'hystérie. Le roman de Marie de Morell étonna par la précocité d'une telle perversion, mais ses invraisemblances furent vivement critiquées. La cause de La Roncière devint européenne. Il fut défendu avec science en Angleterre et en Allemagne : des gens nés pour ne pas être dupes réfutèrent aisément un acte d'accusation qui apparaît aujourd'hui comme un des monuments de la sottise humaine. En absolvant M. de La Roncière, la science n'a aucunement prétendu condamner Mademoiselle de Morell, l'inconscience étant inséparable de l'état hystérique ; tout ce qu'elle pourrait insinuer, c'est que de pareils procès, toujours pos-

sibles, en somme, devraient être évoqués devant elle et non devant une assemblée de rentiers et de boutiquiers. Quelle civilisation que celle où un marchand de parapluies est, dans tous les cas possibles, le juge absolu, le juge de la vie et de la mort !

R. DE BURY.

LE COMTE DE LA DIGUE

(*Suite*[1])

—

TROISIEME PARTIE

ORPHÉE ET LES MÉNADES

I

A la suite de cette explication suprême, le Dykgrave, à qui Blandine avait révélé une partie des manœuvres de Landrillon, celles dont elle n'avait pas été directement victime, mit le domestique à la porte. Le comte préférait affronter les pires conséquences de ce renvoi, plutôt que de continuer à respirer le même air que ce fourbe, et Blandine, entièrement acquise aux vues de son maître, ne redoutait plus le scandale dont le drôle l'avait toujours menacée.

Landrillon fut stupéfait de cette exécution inattendue.

Il croyait toucher au but, les tenir tous deux, Blandine et le comte, à sa merci? Comment osaient-ils bien le chasser?

Vrai, il n'en revenait pas.

Mais, quoique interloqué un moment, quand Kehlmark, l'ayant fait appeler, lui signifia ce congé à brûle-pourpoint, son effronterie reprit bientôt le dessus :

(1) Voy. *Mercure de France*, N° 105, 106.

— Ouais, monsieur le comte, gouailla-t-il, vous croyez que nos relations vont en rester là ! Que nenni ! Vous n'aurez pas fini de sitôt avec moi. On sait beaucoup de choses, car on n'a pas eu les yeux et les oreilles en poche.

— Canaille ! fit Kehlmark en faisant baisser les yeux par un regard intrépide et loyal au coquin qui se flattait de l'intimider. Sortez ! Je me ris de vos complots ! Toutefois, apprenez qu'à la moindre diffamation qui nous viserait, moi ou les êtres qui me sont chers, je vous en rendrais responsable et vous ferais traîner devant les tribunaux...

Et comme le drôle contractait les lèvres pour lancer quelque parole immonde, d'un geste Kehlmark le mit dehors, tête basse, en lui faisant rentrer l'injure dans la gorge.

Ayant fait ses paquets, Landrillon, blême de rage, ivre de vengeance, rejoignit Blandine, se flattant de se rabattre sur celle-ci et de la terroriser pour deux.

— C'est sérieux. On me déclare donc la guerre ? Gare à vous ! lui dit-il.

— Vous ferez ce que vous voudrez ! répondit Blandine, désormais aussi calme et rassurée que Kehlmark, et, méprisante, elle tourna même le dos au chenapan. Nous nous attendons à tout de votre part !

— Nous ! On s'est donc remis avec le... bougre. Soyons poli ! Pas dégoûtée la petite ! Nous allons le partager avec son... gamin. Pour être poli, toujours ! Ménage à trois ! Tous mes compliments !...

Ces insinuations ne lui arrachèrent même pas un tressaillement. Elle se borna à le considérer d'un air de dégoût.

Cette impassibilité mit le comble à la stupéfaction du valet.

La coquine lui échappait. N'aurait-il plus aucun

pouvoir sur elle ? Pour s'en assurer :

— Il ne s'agit pas de tout cela, reprit-il. Assez plaisanté ! Tu as souscrit un pacte avec moi. On me chasse ; tu me suivras !

— Jamais !

— Comment dis-tu cela ? Tu es à moi... As-tu raconté à ton piteux seigneur que tu t'es poussé du plaisir avec moi ? Ou bien veux-tu que je l'en informe.

— Il sait tout ! dit-elle.

Elle mentait à dessein pour parer toute attaque de la part de Landrillon. S'il parlait, le comte ne le croirait pas. La noble femme voulait qûe Kehlmark ignorât toujours jusqu'à quel point elle s'était sacrifiée pour son repos ; elle ne voulait point l'humilier, ou plutôt lui causer un éternel chagrin en lui prouvant combien elle l'avait aimé !

— Et malgré cela, il te reprend ! constata Landrillon. Pouah ! Vraiment vous tes dignes l'un de l'autre... Ainsi tu l'aimes encore, ce décati, ce panné ?...

— Tu l'as dit. Et, si possible. plus que jamais...

— Tu m'appartiens. Je te veux, et sur le champ... Ne fût-ce qu'une dernière fois ?

— Plus jamais ; je suis libre et me ris désormais de toutes tes entreprises !

Landrillon fut tellement pris au dépourvu par cette volte-face et maté par l'air désespérément résolu des maîtres de l'Escal-Vigor, qu'au dehors il n'osa donner suite à sa conspiration et divulguer ce qu'il avait vu ou, tout au moins, parler de ce qu'il soupçonnait.

Au village, il prétendit avoir quitté l'Escal-Vigor de son propre gré afin de s'établir, et comme, du château, on ne démentit point cette version, cet événement inopiné ne donna point lieu à trop de commérages.

N'osant encore rompre ouvertement en visière à son ancien maître, il entreprit d'entamer sa popularité.

Ainsi il fit une cour assidue à Claudie, que sa luronnerie égrillarde avait toujours amusé, et il flatta l'amour-propre du fermier des Pèlerins. Rebuté par Blandine, il jetait son dévolu sur la riche héritière de la ferme, mais ce caprice nouveau il le mettrait au service de la haine inextinguible qu'il portait désormais à la maîtresse du Dykgrave, une de ces haines qui représentent l'aberration de l'amour. Car il s'était repris à désirer follement la femme qui lui échappait et qui l'avait joué. Elle le frustrait, elle le volait, elle le spoliait.

Le drôle parut aussi aux offices, aux prêches de Dom Balthus. Il s'insinua dans les grâces de la femme du pasteur et des deux vieilles filles, les sœurs du fermier des Pèlerins.

Landrillon n'osait encore agir ouvertement, mais il déchaînerait un terrible orage contre Kehlmark, sa concubine et leur mignon. Leur fierté, leur audace le passaient ! « Vrai, ils en ont de l'aplomb et un toupet ! Concilier des mœurs pareilles avec de la dignité ! Il ne leur manque plus que de tirer gloire de leur ignominie ! »

Le drôle ne se savait point si bon devin. Il se croyait le droit de mépriser profondément son ancien maître. Les mille gredineries auxquelles, troupier vendu de corps et d'âme, absolu prostitué, il s'était livré durant son temps de bagne militaire ne représentaient que bagatelles ne tirant pas à conséquence. De tout temps, le vice a condamné l'amour vrai, et les Kehlmark ont été la réhabilitation des Landrillon. La turbe préférera toujours Barrabas à Jésus.

Pour commencer, Landrillon s'appliquerait à détacher Michel Govaertz du châtelain de l'Escal-Vi-

gor refroidir le bel enthousiasme du père et de la fille, à chauffer la rancune de la virago contre Blandine, puis à incriminer vaguement les rapports de Guidon et de Kehlmark :

— A votre place, se hasarda-t-il à dire un jour à Michel et à Claudie, je ne laisserais pas le jeune Guidon au château. Le faux ménage du comte et de cette chipie est un mauvais exemple pour un jeune homme !

A leur sourire étonné, il comprit qu'il faisait fausse route et n'insista point.

Landrillon n'aurait pu fournir la preuve des scandaleuses imputations qu'il brûlait de formuler contre son ancien maître. Dire qu'un instant le fourbe s'était flatté de produire Blandine contre lui !

Prévenu, averti, le comte se tiendrait à quatre, n'aurait garde de se livrer, de se compromettre, de tomber dans un traquenard. Il sauvait parfaitement les apparences.

La présence de Guidon au château se justifiait sous tous les rapports. Loin de s'en séparer, le comte venait de se l'attacher comme secrétaire.

Un instant, Thibaut songea à suborner des témoins, à corrompre les manouvriers de Klaarvatsch, les cinq hercules que le comte employait aux corvées du château et qui posaient dans son atelier. Mais ces gars simples et rudes étaient fous de leur patron et eussent assommé l'ennemi dès le premier mot qu'il leur eût touché de son plan. Il fallait ruser, les prendre, les gagner d'une autre façon et peu à peu sans brusquer les choses.

Il se borna pour le quart d'heure à circonvenir ceux de Klaarvatsch qui ne travaillaient pas à demeure au château, les plastiques marins, les comparses des jeux athlétiques et des tournois décoratifs, les personnages des sortes de « masques » et tableaux vivants composés par le Dykgrave.

Landrillon les indisposa graduellement contre les cinq privilégiés et surtout contre le petit favori, les grands rôles de ces mascarades, comme les appelait le valet, d'ailleurs rigoureusement exclu, pour cause de trivialité, de ces intermèdes esthétiques. Les figurants finissaient par convenir avec Landrillon que l'ascendant de Guidon Govaertz, ce petit morveux encore imberbe, sur le Dykgrave était par trop considérable. Indisposés contre le page, ils ne tarderaient point, calculait ce machiavel du fumier, à voir de moins bon œil, le châtelain.

D'autre part, l'ancien domestique, qui avait ouvert une sorte de tourne-bride entre le parc de l'Escal-Vigor et le village de Zoudbertinge, attirait l'attention ombrageuse des notables sur le trop d'intérêt témoigné par Henry aux va-nu-pieds de Klaarvatsch, au rebut de l'île Smaragdine.

Landrillon voyait souvent Balthus Bomberg à présent. Il se bornait à l'entretenir du faux ménage de Blandine et du comte, mais sans lui faire entrevoir encore une irrégularité morale autrement choquante, énorme.

Le dominé, qui se cassait la tête pour renverser et perdre le Dykgrave, ne se fût jamais arrêté, même en imagination, à une arme si maléfique que celle dont Landrillon comptait se servir. Ah la terrible explosion ! Si cette mine-là éclatait un jour, les pires gredins devraient lâcher l'indigne favori ! Pas un homme honnête dans l'île ne tendrait encore la main au réprouvé.

— Comment faire, mon cher monsieur Landrillon, demandait, en attendant, le curé à son nouvel allié, pour exorciser, pour retourner ces fanatiques, pour les détacher de cet ensorceleur, de ce corrupteur ?...

— Oui, oui, corrupteur n'est pas trop dur ! l'interrompait Landrillon, avec un rire en dedans qui

eût donné à supposer bien des choses à un autre qu'à ce pasteur rigoriste mais borné.

— Notez, protestait celui-ci, que je n'en veux pas à ce mauvais noble, mais que je suis uniquement entraîné par mon zèle pour la religion, les bonnes mœurs et la cause du bien !...

— Pour bien faire, mon révérend Monsieur, reprenait Landrillon, avec sa mine chafouine, il nous faudrait découvrir chez le comte de Kehlmark une transgression qui heurterait un préjugé terrible et en quelque sorte indéracinable dans notre ordre social et chrétien ; vous comprenez ce que je veux dire, une abomination qui crierait non seulement vengeance au ciel, mais aux pécheurs les moins timorés...

— Oui, mais qui nous fournira la preuve d'un forfait de ce genre ! soupirait Bomberg.

— Patience, mon révérend Monsieur, patience ! nasillait cauteleusement le mauvais domestique.

Bomberg tenait ses supérieurs ecclésiastiques au courant de la tournure plus favorable que prenaient leurs affaires.

Continuellement entreprise par Landrillon, Claudie commençait à s'impatienter des lenteurs et des temporisations du comte de Kehlmark. Ce qui contribuait à l'irriter, c'est que dans le pays les prétendants évincés ne se gênaient point pour se moquer d'elle et même la chansonner dans les cabarets. Landrillon lui faisait accroire que Blandine tenait encore le Dykgrave. Aussi la pataude en voulait-elle de plus en plus à l'intendante, à cette pimpesouée. Tout aussi réservé qu'avec Bomberg, Landrillon n'avait garde de mettre déjà la véhemente paysanne sur la véritable piste. « Ah nous en verrons de drôles le jour où la Claudie saura toute la vérité ! Y en aura-t-il de la casse ! » songeait le fourbe en se frottant les mains et en

riant sous cape.

Il jubilait à l'avance, savourait, recuisait sa vengeance, aiguisait voluptueusement l'arme décisive, la repassant sur la pierre, ne voulant frapper qu'à coup sûr et en toute sécurité pour lui.

Claudie, pourtant, ne renonçait point à son grand projet. Elle conquerrait Kehlmark sur sa pâle rivale.

La voyant toujours si férue du Dykgrave, Landrillon, à qui sa haine vigilante tenait lieu de vertu divinatoire, commença par lui révéler la gêne financière du comte, puis il prédit la déconfiture du grand seigneur et même son prochain départ.

Contre l'attente du valet, Claudie, assez surprise, ne s'en montra pourtant que plus portée pour le gentilhomme ruiné. Elle se réjouit presque de cette débâcle, car elle se flattait de prendre le comte sinon par l'amour, du moins par l'argent. A partir de ce moment, elle caressa même un petit projet, infaillible à son sens, dont elle ne souffla mot à personne.

Si Kehlmark était ruiné ou à peu près, Claudie se trouvait assez riche pour deux. Puis, restaient toujours le titre de comtesse, le prestige attaché à l'Escal-Vigor ! Les Govaertz se sentaient de taille à pouvoir redorer le blason des Kehlmark.

En attendant, Claudie entrait en apparence dans le mouvement de désapprobation entretenu et attisé par Landrillon contre le Dykgrave, et semblait même encourager ostensiblement les poursuites du larbin.

Dans la paroisse, les lurons ne se gênèrent point pour dire que, dépitée de ne pouvoir décrocher la couronne comtale, elle s'était rabattue sur la livrée.

Il entrait dans la tactique personnelle de Claudie, d'isoler complètement le Dykgrave, de lui mettre tout Smaragdis à dos ; puis, lorsqu'il serait

réduit à quia, elle lui apparaîtrait comme une providence. Elle brouillerait même Kehlmark avec le bourgmestre, et lui reprendrait le jeune Guidon.

Déjà Kehlmark avait donné sa démission de Dykgrave ; il renonçait aussi aux présidences des confréries et des sociétés d'agrément ; il se désintéressait de la vie collective. Plus de largesses, plus de fêtes. Il n'en fallut pas plus pour lui faire perdre les deux tiers de sa popularité.

Claudie s'était réconciliée avec les deux sœurs de son père, à l'insu de celui-ci. Autorisées, instiguées par leur nièce, elles forcèrent leur frère à mettre les pouces : « Tu rompras avec le maître de l'Escal-Vigor, ou tu nous fera déshériter ta chère Claudie ! »

Govaertz se serait peut-être rebiffé, mais il n'avait pas le droit de compromettre l'avenir de ses enfants. Claudie vint à la rescousse et déclara ne plus vouloir devenir comtesse. En outre, elle attaqua son père par la vanité. Depuis que le comte était revenu au pays, lui, Michel Govaertz, ne comptait plus pour rien. Il n'était plus bourgmestre que de nom.

Govaertz finit par se jeter dans les bras du dominé.

Ce fut un événement lorsque le père et la fille rentrèrent à l'église.

Le pasteur tonna avec plus de virulence que jamais contre le châtelain et sa concubine. Durant l'office, Claudie contemplait, avec une curiosité avide, les fresques représentant le martyre de saint Olfgar.

En se rapatriant avec Bomberg, le bourgmestre se brouillait infailliblement avec Kehlmark. Govaertz, toujours conseillé par sa fille, accentua cette rupture, en rappelant le jeune Guidon. Mais, sur ces entrefaites, celui-ci avait atteint sa majorité,

et il fit à son père, l'accueil qu'il avait fait autrefois à la démarche du dominé.

Cette insubordination du gamin surprit Claudie, mais sans lui donner autrement à réfléchir.

Quant aux hôtes de l'Escal-Vigor, ils ne vivaient plus que pour eux-mêmes. Depuis le renvoi de Landrillon, Kehlmark avait cessé ses visites aux Pèlerins. C'est ce qui avait même déterminé Claudie à lui faire la guerre.

Kehlmark, de nouveau transfiguré, avait repris tout son courage et sa belle philosophie.

Durant la période de ses déchirantes explications avec Blandine, il était retombé dans ses humeurs sombres ; à présent il s'était reconquis, il répudiait ses dernières attaches chrétiennes ; il se croyait, mieux qu'un révolté, un apôtre ; c'est lui qui prendrait l'offensive et qui jugerait ses juges.

En attendant l'occasion d'entrer en scène, il s'armait de lectures, compilait des documents, réunissait dans l'histoire et la littérature des exemples illustres et apologétiques.

Certes, le médecin consulté autrefois par Mme de Kehlmark, ne supposait point à quel genre d'apostolat se serait livré celui dont il prévoyait le génie et l'exceptionnelle destinée...

A quel moment Landrillon s'avisa-t-il de faire part secrètement à Bomberg, et seulement à celui-ci, des présomptions majeures à établir contre la conduite du comte ? Probablement le jour où Claudie lui donna à entendre qu'elle en tenait encore profondément pour Kehlmark.

Au premier mot que le dominé entendit de l'aberration passionnelle de son ennemi, il feignit une sorte de douleur scandalisée et de commisération professionnelle. Au fond il exultait ! Mais comment exploiter ce bienheureux opprobre contre le comte ? Il n'y avait pas de preuves. Et en

eût-on tenu, qu'il eût fallu se résoudre à publier la honte du jeune Govaertz ! Les deux alliés convinrent d'attendre encore une occasion opportune. Qui sait peut-être, parviendrait-on à retourner un jour le petit dévoyé contre son exécrable naufrageur ?

En attendant, la popularité du Dykgrave continuant à baisser, Landrillon se remettrait à « travailler », avec quelque espoir de succès, ces rôdeurs de Klaarvatsch dont le comte avait fait si longtemps son entourage de prédilection et dont les plus rogues demeuraient encore à son service.

— Comment n'ai-je pas deviné tout cela, plus tôt ! songea Bomberg après le départ du délateur, en se frappant la tête. Triple buse que je suis ! Mais tout aurait dû m'avertir, me donner l'intuition de ces horreurs ! Les parents de ce libertin ne s'étaient-ils pas aimés à un excès qui crie vengeance au ciel ! Ne vivant que pour eux-mêmes, pour eux deux ; limitant la raison d'être de l'univers à leur exclusive dualité corporelle et morale, dans leur monstrueux égoïsme ils n'avaient même pas voulu avoir d'enfants, tant ils craignaient de se distraire l'un de l'autre !

Le dominé avait été renseigné sur cette particularité par son prédécesseur. Henry n'était même né que par hasard, après plusieurs années de ce mariage exécrable.

D'ailleurs, à l'époque déjà lointaine où Henry de Kehlmark se bourrelait la conscience à cause de son inversion, ayant appris par son aïeule à quel excès ses parents s'étaient adorés, il attribuait cette anomalie au regret impie que les siens durent éprouver lors de sa conception.

Sans doute s'en étaient-ils voulu d'avoir engendré un être qui s'introduirait en tiers dans leur tendresse. Le jeune comte s'imagina longtemps avoir été engendré avec cet esprit de maternelle

rancune. Ce sentiment d'aversion n'avait pas persisté chez cette femme aimante. Henry en avait eu la preuve. Mais le comte demeura persuadé, jusqu'au jour de son complet affranchissement moral, que l'enfant procréé sous l'influence d'une antipathie devait fatalement être bouleversé aussi dans ses affinités et rendre à la femme en général la répugnance que lui avait un moment témoignée sa mère.

Telle était encore la conviction de Bomberg.

Mais à présent, Henry était revenu au sentiment de sa dignité, de son autonomie et de sa conscience.

Avec Guidon et Blandine, il se sentait de force à créer la religion de l'amour absolu, aussi bien homo qu'hetérogénique.

Il s'exaltait comme un confesseur à la veille d'un départ pour une mission impérieuse, fatale.

II

Dans quelques jours Kehlmark, Blandine et Guidon quitteraient l'Escal-Vigor sans esprit de retour.

Blandine, avertie par des pressentiments, avançait même les préparatifs du départ. Elle avait hâte de regagner la grande ville et la villa où s'était éteinte la douairière de Kehlmark.

Landrillon voyait sa proie lui échapper. Il se flattait d'obtenir Claudie, mais il tenait peut-être davantage à se venger des gens du château. Aussi résolut-il de brusquer les événements de part et d'autre

C'était la veille de la véhémente kermesse de Smaragdis, la date sacramentelle des fiancailles. Landrillon se rendit aux Pèlerins et pressa Claudie de faire un choix entre le comte et lui. La rustaude lui demanda quelques heures de répit. Elle se

proposait de faire le lendemain matin une suprême démarche auprès du comte.

— Ah ça, qu'est-ce qu'elles ont donc toutes à s'entorcher de ce particulier ! se récria Landrillon. Non, non, Claudie, il n'y a pas d'avance à t'entêter à son sujet. Tourne-toi plutôt de mon côté, maintenant qu'il est ruiné, je vaux mieux que lui sous tous les rapports. Consens...

— Pas avant que je lui aie parlé une dernière fois.

— Peine perdue... Autant te flatter de réchauffer un refroidi, de faire un homme d'un...

Landrillon se retint et ne lâcha pas encore le mot abominable qu'il avait sur les lèvres.

— Il suffit de savoir s'y prendre ! observa Claudie.

— De plus appétissantes que toi y perdraient leurs avances ! Voyons, tu tiens tant que ça à devenir comtesse !

— En effet.

— Mais quand je te dis qu'il n'a plus un clou. C'est Blandine qui l'entretient. Dans quelques jours, ils auront quitté le pays et le château sera vendu. Si tu voulais, Claudie, nous nous marierions, nous rachèterions l'Escal-Vigor...

— Non, Kehlmark sera mon époux. Il faut une comtesse dans un château. D'ailleurs, il n'aime plus cette Blandine...

— Mais il ne t'aime pas davantage...

— Il m'aimera...

— Jamais...

— Pourquoi, jamais ?

— Tu verras !

— Écoute, lui dit-elle, tu sais l'usage établi en cette île. Demain est le grand jour de la kermesse, la Saint Olfgar... Or, malgré les évêques catholiques ou protestants, depuis que les femmes de Smaragdis déchirèrent l'apôtre qui se refusait à leur folie, à chaque anniversaire du martyre les jeu-

nes filles ont coutume de se déclarer au garçon timide ou récalcitrant qu'elles convoitent pour époux. Je vais user de ce droit. Demain matin, je me rendrai à l'Escal-Vigor et je me fais forte de revenir du château avec la promesse du châtelain...

— Lanlaire !

— Tu ne crois point? Eh bien j'en suis si sûre, moi, que s'il me refuse je me donnerai à toi, Landrillon. Je serai ta femme, et même, dès demain soir, après la danse, je te paierai comptant...

Par cette brutale promesse, l'orgueilleuse fille ne croyait s'engager à rien.

— En ce cas, je cours faire publier nos bans ! exulta Landrillon, sachant, mieux que la pataude, à quoi s'en tenir sur les velléités matrimoniales de son ancien maître. Saint Olfgar te soit secourable ! ajouta-il en ricanant, comme elle se retirait, sûre de sa conquête.

Le Dykgrave reçut Claudie avec beaucoup de dignité et de déférence. Son air de mélancolie sereine en imposa d'abord à la visiteuse. Elle finit tout de même par lui dire sans précautions oratoires l'objet de sa démarche.

Kehlmark ne la rebuta point. Il l'interrompit d'un geste distant et la remercia avec un sourire qui parut à la grossière paysanne un défi, une moquerie, incapable qu'elle était d'y scruter un immense, un tragique renoncement.

— Vous riez, protesta-t-elle rageuse, mais songez donc, monsieur le comte, que tout comte que vous êtes, je vous vaux bien... Les Govaertz, établis depuis aussi longtemps dans Smaragdis que les Kehlmark, sont presque aussi nobles que leurs seigneurs.

Mais se faisant subitement câline et suppliante : « Ecoutez, monsieur le comte, reprit-elle, prête à se donner à lui s'il l'y eût encouragée par le moin-

dre signe, je vous aime, oui, je vous aime... J'ai même cru longtemps que vous m'aimiez, dit-elle en élevant le ton, exaspérée par cette attitude sereine dans laquelle elle ne devinait pas une douleur tarie, la cicatrice d'une plaie longtemps incurable. Autrefois, vous me témoigniez quelque gentillesse... Je n'eus point l'air de vous déplaire, il y a trois ans, au début de votre installation ici. Pourquoi ce jeu ? Moi, je vous ai cru et j'ai rêvé devenir votre femme! Forte de cette conviction, j'ai éconduit les plus riches prétendants de la contrée, même des notables de la ville...

Comme il ne soufflait pas mot, après un silence elle se décida à frapper le coup décisif :

— Ecoutez, reprit-elle, on dit, comme cela, que vous n'êtes plus très bien dans vos affaires ; sauf respect, si vous vouliez il y aurait peut-être moyen.

Cette fois il pâlit ; mais d'un ton mesuré, paterne :

— Ma bonne fille, les Kehlmark ne se vendent point... Vous trouverez bien des maris. Toutefois, croyez bien que ce n'est point par orgueil que je refuse votre offre... Moi, je ne puis vous aimer, entendez-vous? Je ne le puis... Suivez mon conseil... Acceptez un brave garçon pour mari... Il n'en manque point dans cette île si prospère. Je ne suis point le compagnon qui vous conviendrait.

Plus il parlait avec componction, sage et persuasif, plus la passion de Claudie se mettait à bouillir. Elle était tentée de ne voir en lui qu'un mystificateur hautain, qu'un fat orgueilleux qui s'était moqué d'elle.

— Vous disiez à l'instant qu'un Kehlmark n'était pas à vendre ! dit-elle, haletant de dépit. Peut-être n'y ai-je pas mis le prix ! Mamzelle Blandine, à ce que l'on raconte, vous a tout de même fait accepter quelque douceur!

— Ah Claudie ! dit-il, d'un ton navré qui ne la

désarma pourtant point. En voilà assez! Rompons cet entretien, mon enfant. Vous devenez méchante... Mais je ne vous en veux pas !... Adieu !

Son regard froid et fixe, étrangement chaste, où se concentrait on ne sait quelle foi, quelle résolution, la congédia mieux que tout geste.

Elle sortit en battant les portes, outrée.

— Eh bien, fit Landrillon, qui la guettait a l'entrée du parc, que vous avais-je dit? Il ne t'aime point, il ne t'aimera jamais.

— Mais qu'est-ce donc pour un homme, cela? Ne suis-je point belle, la plus belle de toutes?.,. D'où provient tant de froideur !

— Pardine, c'est facile à t'expliquer..... Il ne faut point chercher bien loin... C'est, comment dirai-je, un type dans le genre de saint Olfgar.... Non, je fais injure au grand saint.

— Que veux-tu dire?

— Pour parler plus clairement, ce beau monsieur a eu le mauvais goût de te préférer ton frère....

Elle lui éclata de rire au nez, malgré sa rage. Etait-il assez farceur, ce Landrillon?

— Il n'y a pas à rire, c'est comme je te le dis..

— Tu mens! tu déraisonnes ! Comment avancer pareilles bourdes...

— Mieux que ça. Guidon le paie de retour.

— Impossible!

— Mettez donc le gamin à l'épreuve... C'est bien simple. Il a passé vingt-et-un ans, je présume, quoiqu'il y paraisse à peine.... Tu viens de recourir à l'une des coutumes du pays. Il en est une autre qui s'applique à ton frère. Ce soir, tout gars de son âge n'est-il pas tenu d'aller à la danse et de faire choix d'une compagne provisoire ou définitive?... Gageons que le damoiseau se montrera aussi frigide en présence de n'importe quel cotillon que,

tout à l'heure, son protecteur l'était devant vous.

— Va donc! proféra Claudie d'une voix à la fois sourde et sifflante. Ah, les hypocrites, les infâmes! Mais malheur à eux!

— Pardi! Ah, tu vois clair, enfin! Ce n'est pas malheureux! En faisant l'empressé auprès de toi, le noble sire se flattait de donner le change sur ses véritables ardeurs....

Et il lui raconta tout ce qu'il avait surpris; inventant, amplifiant, là où il n'aurait pu invoquer le témoignage de ses sens.

Elle suffoquait de dépit, mais manifestait surtout un vertueux dégoût:

— Ecoute, disait-elle à Thibaut; je me donnerai à toi, ce soir même. C'est juré. Mais d'abord, tu me vengeras de tous, à commencer par mon frère, ce sournois, ce pourri que je renie!

Avec cette intelligence de la haine, elle était résolue à frapper Guidon pour mieux atteindre Kehlmark.

— Pas d'esclandre, surtout! dit Landrillon.

— Sois tranquille. Le moment nous favorise. La kermesse excuse bien des extravagances! murmura-t-elle avec un sourire affreux.

Pour l'honneur du nom de Govaertz, elle ne divulguerait point ce qu'elle savait de la situation de son frère auprès du Dykgrave. Elle se contenterait de mettre Guidon en posture humiliante et désagréable. Elle le mettrait aux prises avec quelques gaillardes, au préalable suffisamment préparées à une agression par les liqueurs et les bières. Mais, comme la suite le prouvera, elle avait trop présumé de son sang-froid et compté sans l'ardeur et le vertige de sa vengeance.

III

Ce jour-là, passé midi, les femmes de Smaragdis

déambulent par bande, de baraque en baraque, de taverne en taverne, criardes, turbulentes, provocantes, et battent ensuite les routes, du soir jusqu'au fond de la nuit.

De leur côté, les jeunes gens aussi rôdent par coteries, bras dessus, bras dessous. Les mâles entreprennentles femelles, mais celles-ci se montrent encore plus agressives.

Au début de la campagne, il ne s'agit que d'escarmouches, d'un simple assaut de propos graveleux, de parades et de bravades.

Des deux parts on se nargue, on s'échauffe. Mille agaceries. On se provoque de la parole et même du geste.

Etreintes furtives, bourrades, attouchements, subterfuges et simulacres: on leurre les postulations, on élude les redditions de compte.

Les deux camps, les deux sexes ont l'air d'ennemis qui tiraillent, se tenant sur le qui-vive, gardant leurs positions. On s'observe, on se hèle on se déprécie, on marchande, on maquignonne. Défense aux amoureux de se joindre avant le soir. Dans les guinguettes, les hommes fringuent et toupillent entre eux, de même les femmes. Saltations baroques et cyniques. Sauteurs massifs et lascifs...

Si pendant la journée une bande de femmes rencontre une colonne de gars, c'est un feu-croisé, une canonnade de propos obscènes, énormes. Les corps à corps se prolongent, le temps de prendre ou de se laisser dérober un baiser, parm les poussées, les pinceries, et autres bagatelles à la porte. Vareuses et corsages, jupes et culottes, se froisser et de se râper sur les contorsions.

A la tombée de la nuit, après le couc er du soleil, et une sorte de fanfare furieuse s nnée aux quatre coins de l'île, s'ouvre l'ère es engagements de conséquence.

Les amoureux rejoignent leurs a ies et, aussi-

tôt formés, les couples de promis, ou de partenaires d'une nuit, deviennent sacrés pour les hordes chasseresses, lesquelles continuent à déferler, clamantes, houleuses, dans la ténèbre complice.

A chaque collision, des défections se produisent de part et d'autre, des appariements s'opèrent entre transfuges. Aussi hardies que les hommes, les femmes finissent par se pourvoir.

Les colonnes s'éclaircissent à la suite de ces éliminations réitérées.

Cela dure jusqu'à ce que toutes ou à peu près aient conquis leurs danseurs et leurs coucheurs pour le reste de la fête. Les dernières, naturellement, sont les plus enragées. Parfois la malice des lurons consiste à esquiver leurs recherches, à se faire traquer et donner la chasse par ces femelles en folie. Ils feignent d'abandonner la partie, jouent à cache-cache, semblent vouloir se dérober à la galante corvée.

Alors excitées par la boisson, la danse, les contacts, les tortillements, rauques, presque écumantes, elles errent, comme des louves en rut, de carrefour en carrefour, ou se tiennent repliées dans les taillis, muettes, à l'affût de la proie.

Au loin, des chants moqueurs répondent à leurs chants tragiques. Le gibier les nargue, prenant plaisir à dépister, à frustrer les chasseresses goulues.

Malheur au traînard, à l'isolé : il paie pour les autres.

Malheur même au profane ou à l'étranger qu'elles abordent ; il est sommé de faire son choix ou de suivre, de servir celle à qui le sort l'adjuge. De sinistres histoires défraient depuis longtemps le répertoire des chanteurs de complaintes et ce n'est point le seul Olfgar qui fut victime de la luxure des lices de Smaragdis.

Henry de Kehlmark n'ignorait point ces traditions

violentes. Aussi, quelque friand qu'il fût de déduits originaux, il avait toujours évité de sortir cette après-midi de kermesse. C'était même la seule fête publique, la seule tradition locale qu'il boudât. On lui avait passé jusque-là cette abstention en raison des excès et de l'énormité même de cette saturnale. Un si haut personnage ne pouvait décemment se commettre avec ces énergumènes. Ce jour-là, les filles honnêtes aussi se claquemuraient chez elles, de même les jeunes époux et les fiancés, partisans d'effusions moins incendiaires.

La visite de Claudie avait laissé Kehlmark dans un état de malaise qu'il n'avait plus connu ces derniers temps. Il se désolait de la haine que lui portait cette virago. Il se reprochait même de ne pas lui avoir confessé la vérité. Mais c'eût été trahir Guidon, le perdre peut-être. Non, ce qu'il avait pu avouer à une sainte comme Blandine, il ne pouvait s'en ouvrir auprès d'une créature aussi grossière que Claudie. A plus juste titre, il se repentait de la comédie amoureuse qu'il avait si longtemps jouée auprès d'elle.

Guidon, énervé par le malaise de son ami qui crut devoir lui taire cette démarche de Claudie, avait manifesté l'intention de sortir et de faire un tour de foire, dans l'espoir que le grand air le remettrait.

Henry s'efforça de le retenir, de le dissuader de cette sortie.

Mais il semblait au jeune Govaertz qu'on l'appelât impérieusement là-bas, au village. Des embûches occultes, des fluides maléfiques les entouraient.

— Non, laisse-moi, finit-il par dire à Kehlmark, à deux nous augmenterons encore notre fièvre et l'horripilation inhérente, faut-il croire, à cet anni-

versaire. Nous finirions par nous quereller ou du moins par ne plus si bien nous entendre. Jamais je ne me suis senti si irritable et si navré. On dirait d'un urticaire moral. Ces miasmes de folie bestiale saturent jusqu'à notre retraite. Mieux vaut encore les affronter à l'air du large. Puis, comme nous partons demain, ce sera ma dernière promenade dans Smaragdis, mes adieux à l'île natale où je souffris tant, mais pour aimer, jouir encore davantage, me reconnaître en toi...

Kehlmark tenta donc vainement de le détourner de cette flânerie. Guidon semblait aimanté par une force occulte qui l'appelait impérieusement au dehors.

Sans méfiance, le fils Govaertz s'était attardé sur le champ de foire, à badauder avec d'anciens camarades. L'idée qu'il allait les quitter pour toujours leur prêtait un nouvel attrait. Il s'en fut tirer à l'arc, à la perche et au berceau, jouer aux quilles et au palet; courut lutter nu jusqu'à la ceinture avec ceux de Klaarvatsch, s'amusant à ces étreintes courtoises et même cordiales, à ces tièdes corps à corps ; il fut « tombé » quelquefois, il en tomba d'autres, souriant de sa force, de sa grâce souple, oubliant en ce moment les joies profondes de l'esprit et de l'art.

Guidon ne songeait même pas à cette circonstance, capitale en cette journée, qu'il venait d'atteindre sa majorité, qu'il avait l'âge d'une liaison obligatoire avec une fillette du pays. L'usage et la loi de Smaragdis ne lui étaient plus présents à l'esprit. Sa rêverie voguait déjà vers l'au-delà.

IV

La fête gonflait, se tendait et s'effrénait...

Le soir tomba, un soir de septembre. Des baraques disposées sur l'estran montait une odeur de

moules cuites mêlée au parfum du varech et du frai accrochés aux brise-lames. Les chandelles s'allumaient sur les trétaux et aux éventaires. Il régnait une cacophonie de tambours, de cymbales, de *rommelpots*, de pitreries éraillées; les guinguettes résonnaient d'accordéonies hoquetantes bafouées d'éclats de fifre; les spectacles du soir commençaient dans les loges de dompteurs, et de fauves rugissements faisaient écho à la plainte des vagues et concertaient avec on ne sait quelle houle humaine, quelle trépidation charnelle, quelle tourmente de stupre dans les campagnes.

Jamais la mer n'avait été si phosphorescente. Des feux saint Elme s'accrochaient, sous un ciel d'encre, aux mâts des yachts et des barques pavoisés.

Un moment, au baisser du jour, l'Escal-Vigor fut aperçu violemment éclairé comme une architecture d'émeraude, puis un voile de sang s'appliqua, sur la façade tournée du côté de l'Océan.

Des remous d'hommes, d'une part, de femmes de l'autre, se rencontraient à l'écart des villages. Elles hurlaient leur envie, ils gesticulaient leur désir...

Guidon avait enfin pris congé de ses camarades, ceux du bourg miséreux de Klaarvatsch. Bousculé, il pressait le pas pour sortir de la mêlée foraine qui commençait à l'obséder, et regagner l'Escal-Vigor. L'idée de son ami lui revint pleine de doux reproche, de conjuration et de nostalgie.

Au passage, des regards intimidèrent le transfuge. On se le désignait avec des clins-d'œil et des chuchotements.

Il s'arrêtait pour respirer loin de la zone des poussées, quand, prêt à s'engager sous l'ormaie, deux fois centenaire, menant à l'entrée du parc de l'Escal-Vigor, une bande déboucha d'une allée latérale, l'interpellant, l'enfermant dans ses lacs.

— Voyez donc ce grand dadais qu'on rencontre seul par les routes!

— O le joli garçon qui se dérobe!

— Fi donc! Un jour de kermesse!

— Par saint Olfgar! Cela vous a le duvet à la lèvre et n'a jamais touché à une fille. Demandez plutôt à sa propre sœur!

Elles le pressaient, lui tenaient force propos incendiaires avec volubilité; elles menaçaient de le fouiller, se frottaient à lui avec des déhanchements, en se renversant, le corsage relâché, la bouche entr'ouverte comme une corolle de fleur pâmée au soleil.

— Elles ont raison, frérot! intervint Claudie, en s'avançant, atrocement pateline. Il y a longtemps que tu es homme. Remplis ton devoir de galant. Fais ton choix. Que te faut-il pour te décider? Voici dix rudes compagnes qui t'ont attendu, des plus belles de la contrée. Elles ne manquaient point d'amateurs. Ne les as-tu pas entendues bramer tout le jour par la campagne? Mais sur ma recommandation, elles ont consenti à t'accorder la préférence. Aucune ne se rendra à une autre sommation avant que tu ne te sois décidé... Et pourtant, je te le répète, ils abondent ce soir par les chemins, les solides et les flamboyants coqs qui halètent après ces poules friandes et qui se régaleront de celles que tu dédaigneras!... Allons, prononce-toi! A laquelle va ta fantaisie de nouvel homme? A qui les prémices de ta force?

Le jeune homme devina un sinistre persiflage en ces paroles flatteuses, les premières qu'elle lui adressât depuis de longs mois qu'ils étaient brouillés, et, au lieu de répondre à sa sœur, il se flatta d'amadouer les dix autres femelles, solides gaillardes du type de Claudie, la gorge abondante et la croupe élastique.

— Je le regrette, les jolies filles; je suis pressé,

je reviendrai tout à l'heure; on m'attend au château!

— Au château ! se récrièrent-elles. Au château ! On n'y a pas besoin de toi, aujourd'hui.

— Le Dykgrave se passera bien de tes services! — C'est kermesse et campo pour tout le monde! — On chôme chez les maîtres comme chez les valets ! — Le plaisir prime la corvée! — L'amour passe avant le devoir ! — Puis, il a de quoi s'occuper avec sa Blandine, ton Dykgrave ! dit Claudie d'un ton qui ouvrait à Guidon les pires alternatives.

— Quand je vous assure, mes friandes poulettes, que ma présence là-bas est indispensable, je ne me suis déjà que trop attardé!

Et il voulut passer outre, presser le pas.

— Tarare! On t'attendra encore! Tu vas retourner avec nous au village; tu nous feras danser toutes; et ensuite, pour la reconduite, tu choisiras l'une de nous, avec qui tu te comporteras selon la loi des honnêtes gens de Smaragdis... ! Montre que tu es un digne Govaertz !

Il continuait à se défendre ; elles le harcelaient, excitées par Claudie :

— Oui, oui, il faut qu'il y passe! Il paiera son tribut comme les autres ! A chacun son devoir, à chacune son dû ! Sus au récalcitrant ! Ton patron attendra bien. Une heure de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire !...

Il se débattait non sans impatience rageuse, effarouché ; mais elles étaient solides, se piquaient au jeu. Plus il rechignait, plus elles se torchaient de lui.

— Hardi, mes filles ! A l'assaut mes gaillardes ! N'y aura-t-il personne pour faire danser ce grand nicaise !

Dans le conflit elles flairaient le mâle séveux et cambré, et son haleine précipitée par ses efforts le

leur rendait plus savoureux et plus appétissant encore. Elles le bafouaient en le caressant ; le tâtaient, l'empoignaient au hasard, qui par un bras, qui par une jambe ; l'une lui faisant une ceinture, l'autre un collier de ses bras ; mais il se débattait ferme à présent ; se trémoussait pour de bon, et aurait même fini par leur échapper malgré leur acharnement.

Mais cette évasion eût fait encore moins le compte de Claudie que le leur. La résistance du jeune homme l'édifiait complètement sur sa froideur à l'égard de la femme. Landrillon n'avait rien inventé. En elle une jalousie terrible se donnait les apparences d'un vertueux mépris.

— Il se rendra ! Faut qu'il se rende ! hurlait-elle. S'il ne veut être à l'une de vous, il sera à toutes !

— A la rescousse, Landrillon ! appela-t-elle, car, en prévision d'une lutte inégale où elles auraient eu à faire à trop forte partie, elle avait apposté son complice dans les taillis de l'accotement. Un coup de main, Landrillon !

Il était temps : Guidon échappait à ses persécutrices en leur laissant entre les mains sa veste et même une partie de son tricot et de ses grègues.

— Halte-là, Joseph ! gouailla Landrillon en le terrassant au moyen d'un croc en jambe.

Tenu sous le valet qui l'avait pris à la gorge, Guidon se défendait de son mieux, battait des pieds et des poings, essayait même de mordre.

— Une ficelle ! demanda Landrillon. C'est que le petit bougre rue comme un diable ! Attachons-lui les mains et les pieds !

— Oui, oui !

Faute de ficelle, les gaupes lacérèrent leurs mouchoirs de cou. Dépoitraillées, la gorge au vent, échevelées, meurtries, du sang aux ongles, dans l'air opaque et fauve de cette lisière de bois, elles auraient évoqué les ménades.

— Lâche ! A moi ! Au secours ! criait la victime.

Deux fois il rompit ses liens. Du sang coulait de ses poignets et de ses chevilles.

Claudie, plus féroce que les autres, mais mieux avisée, poussa un cri de triomphe :

— Tiens ! La courroie de cuir qui retient ses culottes !

— Au fait, elles peuvent tomber à présent ! ricana le domestique.

Et elle-même déboucla cette ceinture dont Landrillon garrotta les jarrets du patient.

Cette fois, Guidon, réduit à l'impuissance, gisait, aux trois quarts nu, car les furies ne s'étaient pas contenté de lui rabattre les chausses, elles avaient mis son vêtement en pièces.

Alors, sur l'instigation de Claudie, les serres de ces harpies violèrent, à tour de rôle, la chair récalcitrante et horrifiée du malheureux.

Guidon avait fini par se taire ; il pleurait, essayait de se raidir ; ses tortillements devenaient des convulsions, il pantelait malgré lui ; son spasme tournait au râle de l'agonie, et au lieu de sève elles ne tiraient plus que du sang. N'importe. L'attentat recommença. Elles juraient de tarir ses forces, mais, essoufflées par leur action, cessaient leurs clabauderies.

Cependant, aux cris poussés d'abord par la victime et ses persécutrices, d'autres femmes, d'autres villageois étaient accourus des rôtisseries et des bastringues. Ivres, affriolés, dès qu'on les eût mis au courant, ils applaudirent, jubilèrent, trouvant la plaisanterie croustilleuse.

On s'attroupait, on faisait cercle, on jouait des coudes pour voir. Des couples qui s'étaient écartés interrompirent leurs intimes ébats pour venir prendre leur part de ces dérisions érotiques. De tout jeunes gamins, la marmaille de Klaarvatsch, les porteurs de torches des sérénades, éclairaient, béants, cet

atroce mystère ou en mimaient l'indécence. D'autres s'appelaient comme des hyènes à la curée et, tandis que les cuivres funambulesques continuaient de rauquer, ces rires étaient vraiment ceux des animaux profanateurs. Les jeunes mâles qui avaient langui pour Claudie la flattaient de leurs trémous lascifs et balourds, pendant que du geste et de la parole elle continuait à exciter ces corybantes. Que ne le dépeçaient-elles à vif? Allait-il périr disséqué sous les ongles?

Les siècles écoulés avaient probablement vu les arrière-aïeules de ces immolatrices s'acharner ainsi sur des naufragés, danser autour d'un bûcher d'épaves ; et, aux temps fabuleux, saint Olfgar avait dû voir semblables rictus de cannibales faire la nique à son agonie.

Landrillon, irrémissiblement compromis, ne gardait plus aucun ménagement et, volant de l'un à l'autre, racontait à sa façon les mystères de l'Escal-Vigor, dévoilait à qui voulait l'entendre les stupres de Guidon et de son protecteur, mettant de cette façon la religion et les bonnes mœurs dans son jeu : le scélérat obscène devenait un justicier, le crime un acte de salubrité et de vindicte publique.

Il avait suffi au misérable de prononcer un seul mot d'accusation pour que toute l'île fût comme ivre et ne se connût plus.

Pas un qui n'eût donné de son pied dans les reins du coupable. Quelques-uns s'en tenaient les côtes. D'autres trouvaient qu'il n'en avait pas encore assez.

— Quand vous l'aurez achevé, disait Landrillon aux femelles, nous le jetterons à la mer.

— Oui, à la mer, l'infâme !

Et ils allaient le transporter vers la grève, à travers la foire, quand une diversion s'opéra.

V

Depuis le départ de son ami, le comte de Kehlmark n'avait plus eu de repos. Il ne tenait plus en place. Son agitation augmentait à mesure que la kermesse lointaine approchait de son plus haut période de frénésie. Il suffoquait comme dans l'attente d'un orage lent à éclater.

— Quelle tourmente de plaisir ! disait-il à Blandine, qui s'efforçait, maternelle et balsamique, de le distraire de son accablement. Jamais ils n'ont mené pareil sabbat ! A entendre ces clameurs, on dirait qu'ils s'amusent à s'entr'égorger !

Les autres années, la cacophonie, le hourvari forain, pétarades, sifflets, orgues et pistons, ne lui parvenaient point en rafales tellement significatives. Aujourd'hui aussi, cette atmosphère électrique se compliquait de bouffées de sueur, d'ivresse, de ripailles et de rut. Cette après-midi de saturnale abhorrée ne finirait donc jamais !

Ce fut bien pis quand se coucha le soleil et que l'hallali érotique des trompettes se fut répercuté d'un cap à l'autre de Smaragdis, ajoutant comme un brouillard cuivreux aux affres rouges du ciel agonisant. Et des voix humaines plus stridentes, plus paroxystes encore, reprirent le signal furieux des fanfares et l'aggravèrent au risque d'incendier les ténèbres...

Kehlmark n'y tint plus. Profitant d'un moment où Blandine vaquait aux préparatifs du souper, il se jeta dans le parc. Tout à coup une note aiguë et déchirante, un cri plus lancinant encore que les appels du bugle de Guidon, sous l'ormaie, le soir de leur première confrontation, domina le fracas métallique.

Kehlmark surprit la voix de son ami.

— C'est lui qu'on massacre !

Projeté en avant par cette épouvantable certi-

tude, il courut éperdu dans la nuit, s'orientant sur les clameurs et les lamentations.

Comme il touchait à la lisière du parc, prêt à déboucher dans l'avenue même où se perpétuait l'attentat, il y eut une recrudescence de huées, de vociférations, et il entendit le nom du bien-aimé mêlé à ce tollé homicide.

L'instant d'après, il se ruait dans la cohue, les forces décuplées, bousculant les sinistres badauds, dispersant, assommant les cannibales.

Avec un cri de tigresse s'abattant sur le corps de son petit, il dégagea Guidon privé de connaissance, meurtri et déguenillé, pollué de stupre, le baisa, le souleva dans ses bras.

Sa stature paraissait agrandie.

Armé d'une canne, il décrivait de terribles moulinets. Autour de lui le cercle s'élargissait, et lentement, face aux forcenés et aux furies, il rétrogradait vers le parc. Mais Landrillon et Claudie sommèrent les autres, passagèrement atterrés par cette intervention majestueuse.

Il y eut un redoublement d'insultes. La réprobation se détournait du jeune Govaertz pour foudroyer le Dykgrave. Personne ne se mettait de son côté. Ses partisans les plus débridés, les gueux de Klaarvatsch, ayant appris l'accusation qui pesait sur lui, se taisaient, penauds, contristés, s'abstenant, ne prenant point fait et cause.

Landrillon lui jeta la première pierre. On lança vers le Dykgrave tout ce qui se trouvait sous la main. Des archers, venus pour conquérir le prix des tirs à la perche et au berceau, visèrent sans vergogne le si prodigue roi de leur Serment. Une flèche l'atteignit à l'aisselle; une autre troua la gorge de Guidon et fit gicler le sang sur le visage d'Henry Kehlmark, sans souci de sa propre blessure, ne cessait de boire et de caresser des yeux le corps outragé de son ami. Mais percé, une se-

conde fois, vers le cœur, il tomba avec sa précieuse charge.

Comme ils bondissaient pour l'achever, une femme en blanc se mit devant eux, les bras en croix, offrant sa poitrine à leurs coups.

Et sa majesté, sa douleur étaient telles, tels surtout le calme héroïsme, le renoncement divin répandu sur son visage, que tous s'écartèrent et que Claudie repoussa pour toujours, loin d'elle, Landrillon qui l'entraînait réclamant le prix convenu, — pour se jeter, à jamais folle, dans les bras de son père d'où elle éclata de rire au nez du sordide Bomberg.....

Blandine ne prononça point une parole, n'eut ni une larme, ni un cri.

Mais sa présence retrempait les bonnes âmes : les cinq pauvres, les préférés de Kehlmark, vainquirent leur lâche obéissance au vœu public, et enlevèrent sur leurs épaules Kehlmark et Guidon enlacés dans une commune agonie. Les rudes hommes pleurèrent, convertis....

Blandine les précéda au château.

Pour ne point porter les blessés jusqu'à l'étage, on leur dressa un lit sur le billard. Les amis reprirent connaissance, presque simultanément. En ouvrant les yeux, ils les arrêtèrent sur *Conradin et Frédéric de Bade*, puis ils se regardèrent, se sourirent, se rappelèrent la tuerie, s'embrassèrent étroitement, et, leurs lèvres ne se détachant plus, ils attendirent le moment de leurs derniers souffles.

— Et moi, murmura Blandine, ne me diras-tu point un mot d'adieu, Henry! Songe combien je t'aimais !

Kehlmark se tourna vers elle:

— Oh, murmura-t-il, pouvoir t'aimer dans l'éternité comme tu méritais d'être aimée sur la terre, femme sublime!

Mais, ajouta-t-il, en reprenant la main de Gui-

don, je voudrais t'aimer, ma Blandine, en continuant aussi à chérir celui-ci, cet enfant de délices!... Oui, rester moi-même, Blandine! Ne pas changer!... Demeurer fidèle jusqu'au bout à ma nature juste, légitime!.... Si j'avais à revivre, c'est ainsi que je voudrais aimer, dussé-je souffrir autant et même plus que je n'ai souffert; oui, Blandine, ma sœur, ma seule amie, dussé-je même te faire souffrir encore comme je te fis souffrir!... Et bénie notre mort à tous trois, Blandine, car nous ne te précéderons que de bien peu hors de ce monde, béni notre martyre qui rachètera, affranchira, exaltera enfin toutes les amours!

Et ses lèvres ayant repris les lèvres de l'enfant, éperdument offertes aux siennes, Guidon et Henry confondirent leurs haleines dans un suprême baiser.

Blandine leur ferma les yeux, à tous deux; puis, stoïque, à la fois païenne et sainte, elle adressa des prières précursoriales à la Révélation nouvelle; n'ayant plus conscience de rien de terrestre et de contemporain, sauf d'un vide infini dans le cœur, un vide que nulle image humaine ne pourrait désormais combler.

Le dieu l'appellerait-il enfin dans son ciel?

GEORGES EEKHOUD.

Bruxelles, 6 juillet 1898.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Les Collectivités. — Deux statues excentriques. — Document pour évaluation de la gloire d'un de nos historiens nationaux.

Les Collectivités. — On nous a imposé, depuis quelque cent ans, toutes sortes de respects qu'ignorait un honnête homme du XVIIIe siècle. Jusqu'à la crise économique, jusqu'à la veille de la Révolution, on n'usait que modérément des mots collectifs. Il y avait une armée un peu mieux acclimatée au feu que celle qui aujourd'hui a pour occupation de manger des consommés dans les gares et de vider des litres dans les tranchées abandonnées ; il y avait donc une armée, mais elle ne possédait pas d'honneur global, chaque militaire, officier ou soldat, se bornant à soigner son honneur personnel ; on ne la respectait pas, mais elle se respectait elle-même, et la politesse de Fontenoy régnait jusque dans les casernes. On peut comparer les *Mémoires de Rossignol* et le *Carnet d'un réserviste*, rédigé récemment par M. Rousselle (1). Le soldat qu'on apostrophe maintenant de charogne, fils de p., cochon, maq., et d'autres termes bien militaires, on l'appelait tout bonnement : *Monsieur*. Cependant l'armée n'avait pas d'honneur.

Un petit livre comme le *Carnet d'un réserviste*, augmenté de tout ce qu'on pouvait recueillir d'observations exactes et bien dégoûtantes, il faudrait le faire imprimer avec décence et le faire lire aux femmes ; car les femmes croient peut-être encore que l'armée est la grande école de la tenue et de la grâce.

Certes, les prisonniers sont traités avec courtoisie en comparaison de l'accueil fait aux recrues par les instructeurs. Comme le prisonnier, le soldat est ho-

(1) Dans la *Revue Blanche*.

noré d'un numéro qui annihile son nom et tous ses liens sociaux ; mais il est défendu de l'injurier ; la cause même de sa peine demeure scellée au greffe. Le soldat ne bénéficie point d'une telle mansuétude ; on lui rappelle abondamment qu'il y a deux sortes d'hommes : les gradés, qui sont fort respectables et les non-gradés, qui sont des cibles à coups de pied. En somme, le soldat est dressé comme la bête de cirque, par la cravache. Ces chevaux qui marchent en musique : ils relèvent le pied parce que la chambrière leur a donné d'élémentaires leçons sur l'association des idées. Songez à quelque chose de pareil, quand vous voyez passer les beaux cuirassiers, étincelants sous le soleil d'automne.

Il ne s'agit pas de vrais coups de bâton, comme dans l'armée allemande ; ni de vrais coups de fouet, comme dans l'armée russe. C'est par la douceur des injures qu'on dresse le soldat français. Quand il accepte sans frisson des épithètes pour lesquelles un chien, s'il comprenait, mordrait son maître, le soldat français est arrivé à l'état parfait. Le soir, à la chambrée, il déboucle son ceinturon et il en lit la devise : honneur et patrie. Il comprend.

Cette charmante méthode de dressage engendre naturellement l'hypocrisie, le servilisme, le mensonge et la haine. On a écrit de plaisantes histoires montrant l'injurieuse colère du général en chef retombant de grade en grade jusqu'au soldat qui balaye innocemment la cour. C'est plaisant, à peu près comme une suite de guignols vineux qui se donnent des coups de poings dans le dos.

L'honneur de l'armée serait peut-être de réformer de telles mœurs, d'abdiquer de telles habitudes. Comment veut-on faire respecter une corporation dont le but est d'avilir ses apprentis et qui ne les reçoit compagnons que roulés dans toutes les ordures verbales ? Mais encore si elle avait quelque tenue, si elle professait quelque dignité, qui a le droit de nous en imposer la vénération ? Quoi ! le respect en bloc de deux ou trois millions d'hommes ! Et celui que je puis mépriser vêtu de noir je dois le saluer humblement, s'il est vert ou s'il est rouge ! Et il faudra peut-être encore que je respecte la magistrature, les postes, le clergé et l'enre-

gistrement ?

Il ne faut ni respecter, ni mépriser les collectivités ; mais il est plus dangereux de les respecter que de les mépriser, car on crée alors, contre soi-même, la plus terrible des puissances, la puissance anonyme ; et on finit, s'il s'agit de l'armée, par accepter avec déférence les coups de sabre, comme le pauvre soldat, debout dans l'attitude de l'homme sans force et sans défense, reçoit une bordée d'injures — et les salue.

Il serait curieux de rechercher à quel moment commença de se manifester cette maladie, le respect de l'armée. Je ne crois pas qu'on retrouvât de traces avant Napoléon ; ce fut lui, sans doute qui imposa à la France ces mœurs de nègres. En vérité, quand certains journaux parlent de l'armée, on se croirait au Sénégal. Alfred Marche, l'explorateur, assista, là, à cette scène : une colonne allant réduire un petit sultan et l'homme terrifié venant s'agenouiller, baiser la terre et demander pardon *au canon* ! Celui-là vraiment respectait l'armée.

Au dix-huitième siècle, donc, l'armée n'avait pas d'honneur et on ne la respectait pas. Voltaire, peu respectueux d'ailleurs, de sa nature, usait de l'ironie et Swift, du sarcasme : « Pour toutes ces raisons, dit Gulliver, au pays des Houyhnhnms, après avoir énuméré les tristesses de la guerre, vous voyez bien que parmi nous le métier d'un homme de guerre est le plus beau de tous les métiers. Car qu'est-ce qu'un homme de guerre ? C'est un Yahou payé pour tuer de sang-froid ses semblables, qui ne lui ont fait aucun mal. »

On respectait mal l'armée en Angleterre, au temps du roi George.

Mais c'est la faiblesse des peuples en état de scepticisme religieux de se créer de petites religions civiles encore moins raisonnables que les autres. L'armée est devenue, dans les divers pays de l'Europe, l'objet d'un de ces cultes factices, un de ces dieux vraiment dérivés du molochisme. Les gens sages ne vénèrent pas de telles idoles, mais, après avoir dit leur pensée, ils laissent le peuple faire ses dévotions. Aussi bien, l'instinct du peuple agit d'après des motifs qui, pour être parfois inaccessibles à la raison, n'en ont pas moins une valeur et une force toutes physiologiques.

Les arguments de Swift, comme ceux de Tolstoï, sont d'ordre moral, et ce sont les seuls auxquels un homme sensé puisse se rendre, même aujourd'hui, même dans les circonstances présentes. S'il est absurde de conclure d'un héros à l'héroïsme d'une classe entière d'hommes, il ne serait pas moins déraisonnable de faire retomber sur tout un groupe le mépris qu'a pu mériter tel ou tel officier. Les Esterhazy sont aussi rares sans doute que les Marchand : un homme indépendant ne se trouvera pas empêché par les actes du premier, d'admirer la grandeur homérique du second.

Laissons donc les « mots collectifs » à ceux dont l'esprit n'est capable que d'imprécisions grossières. Ceux qui veulent haïr, à cette heure, ont le choix entre trop d'individus bien distincts et caractérisés ; ceux qui veulent admirer ne sont pas davantage en peine, encore que la mort en ce moment fauche les plus grands : hier encore les hommes de pensée et de rêves avaient Puvis de Chavannes; les hommes d'action ont aujourd'hui Marchand l'Africain. Ces noms sont aussi beaux que les mots les plus beaux du dictionnaire.

Deux Statues excentriques. — Oui, puisque l'une (qui est un buste) témoigne de la science et l'autre du génie d'un homme. Nous étions si bien habitués à voir le marbre taillé et le bronze fondu pour attester que vécurent des pantins ou de bas démagogues (comme M. Madier de Monjeau glorifié la semaine dernière) — que vraiment la statue de François Millet ne peut plus nous apparaître que comme un monument de dévergondage et d'excentricité. Comme pour accentuer cette impression, il se trouve que le bronze posé là-bas, à Gréville, sur un tertre près de l'église désolée par le vent, près de cette église dont Millet a dit toute la tristesse grise parmi la verdure pâle, il se trouve donc que cette statue est, d'après les images, une chose simple, grande, presque poignante par son accord admirable avec l'air, avec les pierres, avec la terre, avec l'église, avec les hommes de ce coin de la Hague. Ce sculpteur absurde et heureux, puisque son talent ne l'a pas fait mésestimer des comités, est un homme du même terroir que Millet et s'appelle Marcel Jacques.

Le mérite d'Abel Bergaigne est d'avoir démontré que

loin d'appartenir à une antiquité fabuleuse et de représenter les premiers balbutiements, alors symbolistes (en vérité) de l'humanité, le *Rig-Véda* était un recueil de poèmes liturgiques relativement assez récents. Cette première manifestation de l'âme humaine est plutôt jugée maintenant comme des poèmes très raffinés, très aigus, où des prêtres subtils ont tâché d'enfermer sous des voiles assez denses une pensée sans doute assez obscure. Le livre de Bergaigne, la *Religion védique* était déja un monument, mais qu'une colonne et son buste marquent son passage dans la vie, cela est très raisonnable. Il faut donc être surpris.

Et on sera encore surpris que des comités aient en peu de temps réussi leur désir ; on sera surpris, parmi nous surtout, qui attendons toujours l'effigie de Baudelaire — que du reste on s'abstient maintenant de nous promettre, mais que les souscripteurs auront un jour le droit d'exiger en argent massif, et peut-être en or. On connait l'histoire du grain de blé. La théorie de l'intérêt composé n'est pas moins inexorable. Le Balzac ne jouira pas sans doute de cette transmutation des métaux : la maison Falguière est renommmée pour l'exactitude de ses livraisons.

Document pour l'évaluation de la gloire d'un de nos historiens nationaux. — Des journaux ont la bonté de remplacer de temps à autre les feuilletons de M. Méténier ou de M. Dubut de Laforêt par des prospectus plus aimables et plus faciles à lire. C'est ainsi que j'appris que si l'on veut bien faire l'acquisition préalable : 1° de deux superbes tableaux signés Chocarne-Moreau et « représentant une querelle entre un petit marmiton et un petit ramoneur, composition d'un comique achevé » ; 2° d'une superbe jumelle « livrée dans son étui » et douée, paraît-il de verres de 19 lignes ainsi que d'un recouvrement en peau chagrinée et de plusieurs autres avantages, grâce à quoi la dite jumelle devient « l'auxiliaire précieux autant qu'indispensable du plus grand plaisir qui soit, le plaisir des yeux » ; 3° d'un Bon de l'Exposition, laquelle entreprise ne départit pas moins de six millions de primes — le tout évalué cent quarante-cinq francs, — on reçoit, par-dessus le marché, les œuvres d'un grand historien,

en quatorze volumes « recouverts de reliures à la fois riches, élégantes et solides ».

Et voilà ce que c'est que la gloire, car il s'agit de Michelet ; et qu'au lieu que les superbes tableaux signés Chocarne-Moreau soient le principal, ils soient la prime, cela ne diminue pas sensiblement le sentiment d'humiliation éprouvé devant ces fructueux — je l'espère — trafics. Mais à quels sauvages s'adresse le libraire qui pour faire acheter *l'Histoire de France* de Michelet insinue, comme appât, une chromo (ou chromotypo, si l'on veut) — graphie dépeignant une querelle entre un petit marmiton et un petit ramoneur ? Quels sont donc ces gens qui ayant lu le récit de la mort de Jeanne d'Arc,

Qu'Anglois bruslèrent à Rouen,

se reposeront ou se rinceront l'œil en contemplant les oléo-chefs-d'œuvres de M. Chocarne-Moreau ?

Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils existent. L'honorable industriel qui s'est prémuni de petits ramoneurs et de petits marmitons connaît évidemment son métier ; il n'est pas mû par le plaisir vain (pour un commerçant sérieux) de poser des problèmes psychologiques ; il sait que les Chocarne-Moreau aideront puissamment au placement des Michelet. Mais comment a-t-il appris cela ; comment ces deux idées se rejoignent-elles ; dans quelles têtes ? Voilà ce que j'aurai sans doute le chagrin d'ignorer toujours.

REMY DE GOURMONT.

P.-S. — Un autre feuilleton m'apprend que Victor Hugo est offert sous les mêmes espèces aux masses bourgeoises, mais avec l'appât, cette fois, d'une armoire à glace.

LES POÈMES

Jean Moréas : *Poésies 1886-1896*, « La Plume », 3.50. — Paul Redonnel : *Les Chansons éternelles*, « La Plume », 25 fr. — Lionel des Rieux : *Les Colombes d'Aphrodite*, « Mercure de France », 2 fr. — Arthur Toisoul : *Images de Dieu*, contenant *Opôra*, avec une page de Camille Lemonnier, Georges Balat, Bruxelles, 5 fr. — Georges Pioch : *Le Jour qu'on aime*, « Mercure de France », 3.50 — Paul-Louis Garnier : *L'Été* « Mercure de France », 3.50.

Poésies de Jean Moréas 1886-1896. M. Jean Moréas a eu l'heureuse idée de réunir en un seul volume, depuis le *Pèlerin passionné* jusqu'à *Eriphyle*, les poésies de sa seconde

manière. Seuls de fervents disciples comme M. Raymond de la Tailhède, excellent poète lui-même, mais critique peu impartial, ne peuvent tolérer qu'on n'admire pas intégralement les poèmes du bon écrivain qui est leur ami et, en tant qu'aîné, leur maître. Mais, avant toutes réserves, il faut louer hautement l'effort continu de M. Jean Moréas vers un art qu'il a toujours voulu parfait et le constant souci qu'il apporta

A parer de beauté la misère du monde.

Le mérite n'est pas ordinaire en cet âge de vagissements informes, et peu importerait que l'œuvre de M. Jean Moréas fût restreinte, si toutes les parties en effet étaient irréprochables, selon son désir patient. Mais une fâcheuse manie d'archaïsme en altère le décor et au lieu de la belle langue qu'il parle souvent, le successeur de Thibaut et de Ronsard emploie trop fréquemment un insupportable jargon composite qui gâte les strophes par ailleurs les mieux venues. Que M. Jean Moréas ait restauré l'apocope et la diérèse; qu'il ait l'un des premiers donné l'exemple d'un polymorphisme savant où tout rythme ne se dissout pas, ce sont là des reprises ou des conquêtes techniques qu'on lui nierait avec mauvaise grâce. Par contre, quel besoin d'emprunter aux chanteurs d'autrefois, non leur inspiration, mais la caduque défroque de leur vocabulaire et les tournures de phrases qui leur furent familières, à la manière des écoliers rapetassant des centons de Virgile au temps où l'on faisait encore des vers latins? Ecrire en l'an 1896

Je ne me flatte plus, je brûle pour Enone

n'est pas restituer Racine, mais Luce de Lancival. Tout ce qui, dans le recueil, est de mythologie conventionnelle et d'artifice roman intéressera maintenant à titre de curiosité philologique et plus tard comme monument d'une mode passagère. M. Jean Moréas a heureusement d'autres droits à notre estime et parfois à notre admiration. Le faste d'*Agnès*, l'harmonieuse tristesse des *Elégies* (qui ne se rappelle le noble finale de l'Elégie première : *J'ai vu fuir et passer le temps*...), la grave et mélancolique émotion d'*Enone au clair visage* attestent assez qu'il est plus et mieux qu'un théoricien excessif et justifient presque le culte un peu indiscret dans sa pompe extérieure que lui vouèrent les poètes de sa brigade, dirai-je, pour ronsardiser; et en attendant les *Stances* qui me donneront bientôt l'occasion de parler de lui plus longuement, à propos d'une œuvre nouvelle, j'aime à choisir, parmi ses vers déjà connus, une courte *Sylve* dont on appréciera sans peine la grâce et la délicatesse.

Que tu montes au ciel douce et brillante, ô lune,
Ce n'est plus le printemps, c'est l'Automne importune !
Le vigoureux été, le printemps florissant
Emportent avec eux mon amour languissant.
Le feuillage est tombé, l'hirondelle est partie,
Ah, viens plus près de moi, Rhodope, je te prie !
Un zéphyr amoureux de ta bouche soufflé
Me fera souvenir des beaux jours de l'été,
Et je pourrai tromper le temps et ma tristesse
En admirant tes seins que hausse la jeunesse.

Les Chansons éternelles. C'est une réédition encore que M. Paul Redonnel offre en un somptueux livre, enluminé page à page par des artistes très différents et il se trouve que l'apparence iconographique correspond exactement aux étranges poèmes ainsi commentés. Parmi les idées, les sentiments et les sensations qui peuvent hanter en tourbillon fou une cervelle humaine, de l'enfance à l'âge mûr, pendant quinze à vingt ans, et qui sont, à quelques minutes de distance, contradictoires et inconciliables, si l'on ne tient compte des états intermédiaires, mais perceptibles et presque inconscients, un peu au hasard et sans choix préconçu, le poète a retenu tel ou tel moment de la vie mentale, au mépris de l'unité et de l'ordonnance volontaire qui constituent ordinairement l'œuvre d'art. Poèmes en prose, conversations lyriques et cyniques, chansons populaires, divagations de mages mystiques, cris de révolte et râles de rut, cela afflue et tournoie, et comme on n'a pas toujours du génie, les plus médiocres rhapsodies y voisinent avec de beaux poèmes graves ou fougueux. Il en est de la langue, ainsi que de l'imagerie et des vers ; nulle sélection non plus et parce que, réfléchissant avec fidélité les circonstances et les milieux, M. Paul Redonnel n'a pas cherché à écarter les mots obsédants qui revinrent le plus souvent ces dernières années, sur les lèvres de ceux qui vivaient dans « les cénacles littéraires », les vocabulaires spéciaux de l'école instrumentale, de l'école romane, de l'école provençale, de l'école ésotérique et de quelques autres jusqu'au naturisme exclusivement, s'amalgament dans son vocabulaire propre non pas obscur, mais compliqué et parfois déconcertant. Mais il faut accepter ce poète tel qu'il se présente et ne pas essayer de faire un choix plus que lui : car on risquerait de prendre pour un caractère dominant un caprice accidentel et c'est une singulière entreprise que la sienne d'avoir tenté ainsi de construire avec des matériaux polychromes un palais paradoxal, absurde et fastueux et de renfermer sous les hautes coupoles de porphyre et d'or les plus sordides bicoques. Du moins cette audace extraordinaire et héroïque est-elle bien supérieure à la pru-

dence des gens trop sages et des imaginations uniformément rectilignes.

Les Colombes d'Aphrodite. M. Lionel des Rieux a pris soin de donner à celles de ses poésies qui ne sont point « privées » et qu'il soumet à la malveillance publique le titre plus général de *Poésies païennes*. Ici autour de cinq pièces plus étendues, il entrelace la *Guirlande myrtine*, c'est-à-dire de très brèves imitations d'Anacréon, de Théocrite et de l'anthologie. Ces « idylles », pour les nommer du nom qu'il leur donne, m'ont paru plus proches de quelque perfection que les « poèmes » plus longs, peut-être parce qu'il y demeure plus de la grâce antique. Ailleurs, quand il s'inspire des *Métamorphoses d'Ovide* ou delaie un épisode de *l'Odyssée* (*Le piège de Vulcain*), le récit languit, la langue est faible et sans relief et rappelle plutôt que le divin André Chénier les fades petits poètes du dix-huitième siècle ou du dix-neuvième commençant. — Tel ce début de *Néis* :

Néis, sœur de Phébor, en ce vallon champêtre
N'a vu que treize fois les feuillages renaître,
Et bien qu'il ait déjà blessé sa jeune fleur
Elle ignore d'amour l'inquiète douceur.

Images de Dieu. M. Arthur Toisoul plus légitimement que M. Lionel des Rieux se pourrait intituler poète païen, si son œuvre ne rendait pas elle-même inutile la revendication d'une parenté quelconque. Non que tout l'hellénisme revive ici dans ce livret de passion sensuelle, mais seulement la joie de la lumière, la beauté de toutes les étreintes et la vertueuse impudeur des bucoliques siciliennes, Chrysé, Uamène Edéia, Mélitoessa douce comme son nom de miel, Sappho, Lysidice, Myrté, Opôra, beau fruit d'automne, vous associez le monde à la volupté ; les bêtes fraternelles ne sont pas repoussées par vous ; la petite Myrté se frotte langoureusement au dos hirsute de ses chèvres, avant qu'Iolas, impartial amant des femmes et des vierges qui ignorent la jalousie la couche, palpitante et docile, dans les gazons pleins de fleurs ; et vous ne pensiez pas encore qu'il y eût des baisers interdits et qu'un bonheur quelconque fût criminel. Aussi je vous aime, figures des époques heureuses pour votre innocence incorruptible et votre ingénuité et parce que, comme Ladaïcée, vous croyiez sans doute que la seule faute au monde était de causer à un être humain une peine inutile :

« *Jeune fille lointaine*
Qui m'offris des fleurs,
Ne dis pas à Mélitoessa
Que j'ai baisé la fraîcheur de tes seins

Ni que tu es venue dans mon lit ;
Ne lui dis pas cela et songe, avec joie,
Que tes charmes font devenir fou.
Ne lui dis rien, sinon elle douterait
De mon amour qu'elle croit invincible,
Comme de sa beauté de reine.
Je suis d'ailleurs l'amant cher à ses yeux brillants
Et à sa gorge blanche..»

Je reprocherais seulement à M. Arthur Toisoul d'avoir estimé utile de donner à une prose rythmique la forme typographique des vers ; la déclamation de ses phrases est très suffisamment indiquée par leur contexture, sans qu'il soit besoin de recourir à un artifice d'imprimerie, et le poète de *Mai*, très habile à employer les rhythmes traditionnels, ne peut se méprendre au point de considérer comme des vers les lignes inégales que j'ai citées et auxquelles à défaut de rimes, nulle assonance ou allitération, finale ou intérieure, ne confère une telle qualité.

Le jour qu'on aime. Dans une allégorie aussi vivante que comporte le genre, M. Georges Pioch introduit la déesse Espérance, consolatrice des misères, des défaillances et des angoisses ; et tandis qu'autour d'elle montent les chants de joie et de délivrance, elle est étrangère à la joie qu'elle crée,

Mais se détournant des visages
Qu'une extase immense avivait
D'un regard triste, elle suivait
Le défilé des noirs nuages.

M. Georges Pioch, qui croit à la bonté et à la justice futures, non plus que la déesse Espérance ne se laisse aller au grossier optimisme. Certes pour lui

Toute heure est une sœur qui sourit et qui passe ;

Mais aussi il subit le fardeau de

. . . . . *l'ombre équivoque*
Lourde de tous les pleurs que nous avons pleurés ;

il appréhende que le dieu inconnu ait passé parmi nous sans que personne ait deviné sa souffrance et pansé ses blessures ; il l'attend chaque soir et lui sacrifierait avec allégresse sa part de bonheur humain, qu'il accepte cependant et prend sans faire montre d'un dégoût trop délicat pour être toujours sincère. Il y a dans ce livre des éléments d'une belle œuvre, conçue par une âme généreuse et exécutée par un artisan consciencieux, encore imparfaitement maître du rythme et de la langue et qui pèche tantôt par affectation maladroite, tantôt pour s'abandonner avec trop d'indulgence à sa facilité natu-

relle. D'où, selon que l'entraîne celui-ci ou celui-là de ses démons, M. Georges Pioch consent à la faconde ou se plaît aux barbarismes raffinés et aux vocables abstraits : *rédempte, insonore, incharnelle, sourieuse, de souvents automnes.* C'est un grand dommage et il est fâcheux qu'un poème s'enlise dans le verbiage après des strophes initiales presque sans tare comme :

Lorsque à nous — toute honte et toute erreur souffertes —
Il viendra, qu'il nous trouve à genoux sur mon seuil,
Lui rendant, doux présent d'un culte sans orgueil,
La joie des bras tendus et des lèvres offertes.

Les colères auront, embrumant son chemin,
Insinué le doute en sa ferveur altière,
Sans doute, il sera triste et las d'avoir en vain
Asséné sur l'erreur des masses de lumière.

O qu'un lui soit du moins la voix de bon secours
Affirmant à sa voix le triomphe ineffable ;
Que sur ses pieds saignants et son cœur lamentable
Coulent en pleurs sacrés les remords de mes jours.

Sans doute aussi tes sœurs, serves des folles fièvres,
S'offensant au jour pur à son front allumé,
Auront fui sa pâleur et gaîment blasphémé
La sagesse d'amour fleurissant à ses lèvres.

O qu'une soit du moins, pensive et grave un peu —
Qui veuille à son côté suivre la route sainte
Pour adoucir sa gloire, ayant rêvé sans crainte
Les maux qu'il faut chérir pour consoler un dieu.

. . . . . .

L'Été. « *Ce livre,* écrit M. Paul-Louis Garnier dans sa préface *est une tentative de la vie morale selon la terre.* » Le très jeune auteur a l'ambition d'être simple et juste comme les simples et les justes qui vivent surtout aux champs, à en juger par l'importance qu'il donne à la Ferme, « *synthèse admirable, qui groupe les œuvres et les vies, noyau du monde et ventre de la terre* » ; il admet cependant que l'Usine aussi est une synthèse de vie et, par un favorable mirage, il la voit *prodigue de joie.* Et là est peut-être l'erreur de M. Paul Garnier et de quelques autres. Non ignorants des philosophies et des livres, ils s'émerveillent, ainsi que les curieux d'exotisme aux mœurs des nègres et des jaunes, à la beauté extérieure de certains gestes primordiaux et de certaines attitudes de force et de souplesse ; mais ils ne se contentent pas de jouir de spectacles, peut-être négligés à

tort et d'ailleurs élémentaires et peu variés ; ils leur veulent donner une signification éthique, une valeur de parabole et le leit motiv de la « soupe sur la table » et du « pain doré » leur fournit d'innombrables variations. Ils sont portés à interpréter le plaisir contemplatif que leur offre la vue de l'activité ouvrière par un plaisir réel, par une joie réciproque de l'homme qui peine sur le sillon, halète aux gueules des hauts fourneaux, gémit dans les sous-sols des villes ou dans les taudis obscurs des hameaux en soulevant et en pétrissant la pâte visqueuse qui sera le pain. Il n'y a pas, je crois, plus féroce néronisme que le néronisme involontaire de ces chanteurs ingénus et subtils. Mais leur enthousiasme n'en est que plus sincère et s'exprime ainsi en images pompeuses et magnifiques. M. Paul-Louis Garnier oublie vite que la Ferme et l'Usine sont « des synthèses de la vie » : il se satisfait de chanter la gloire des choses sur un mode lyrique, tout en apostrophes et en invocations et son exaltation juvénile est si persuasive qu'on cesse comme lui, pris au mensonge de son chant loyal, d'en comprendre la fondamentale et superbe cruauté.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Hugues Rebell : *La Femme qui a connu l'Empereur*, « Mercure de France », 3.50. — Albert Delacour : *Le Roy*, « Mercure de France », 3.50. — Auguste Strindberg : *Axel Borg*, « Mercure de France », 3.50. — Auguste Strindberg : *Inferno*, « Mercure de France », 3. 50. — Brada : *Petits et Grands*, Calmann Lévy, 3. 50. — Georges Mareschal de Briere : *Tante Bébé*, Plon et Nourrit, 3. 50. — Gustave Guiches : *Les Femmes du Voisin*, Simonis Empis, 3. 50. — Georges Rousseau : *Par amour et par orgueil*, Société d'Éditions Littéraires, 3. 50. — Maurice des Ombiaux : *Mes Tonnelles*, Georges Balat, Bruxelles, 3.50. — Lucien Muhlfeld : *Le Mauvais Désir*, Ollendorff, 3.50.

La Femme qui a connu l'Empereur, par Hugues Rebell. Lorsque parut ce roman dans le *Mercure de France*, je me gardai bien de le lire, préférant une impression entière à la lecture du détail de cette œuvre qui a coûté, certainement, pas mal d'efforts psychologiques et un assez grand travail de document au très courageux auteur qui l'entreprit. Je joindrai mon courage personnel (il en faut, de nos jours, pour oser dire ce que je vais dire ici) à l'énergie un peu sinistrement ironique d'Hugues Rebell. Cette œuvre contient une belle et bonne action : *la réhabilitation de l'empereur Napoléon III*. Mon Dieu, oui. De ce que Napoléon III fut trahi par la plupart de ses généraux en 70 et de ce que, mal marié peut-être et toujours victime de la femme, haute galanterie ou absolue légitimité, il fut beaucoup plus malheureux que coupable, on en a voulu faire le prince bandit par excellence et, d'après les bandits trop princiers que nous faisons *florir* à

notre douce époque, il semble considérablement anodin comme malhonnête homme. Avec le ton d'un romancier de *mémoires*, Rebell fait parler des femmes qui ne sont guère, du reste, Madame de Sévigné, mais qui montrent autant leur... que du temps béni du grand siècle et, se peut-il, de notre *propre* temps, si j'ose m'exprimer ainsi. « *Ce sont là racontars d'office et point de salon !* » Oui-dà, et du meilleur office, de celui des chasses de Compiègne. Je n'ai pas à raconter l'histoire de la dame ayant connu et *servi* cette pauvre loque humaine d'empereur, le dernier président de république française qui sut faire un peu rigoler la France, doux pays qui crèvera de ne plus rigoler et de s'embourber dans le respect de la loi, qu'on oublie toujours d'appliquer, comme ces fameux remèdes qui doivent guérir sur leur seule réputation. Il y a dans ces récits ultragalants des archevêques à la crosse légère et des chambellans saouls du seul vin du souvenir ; les femmes du monde, baronnes ou comtesses, sont de simples catins et les catins ont des sentiments dignes d'un meilleur monde ; mais, malgré les longueurs, le soin encombrant des décors et le langage patois des domestiques, rendant vieillots certains chapitres, il faut préférer ce roman à la *Nichina* : il n'est pas écrit pour le plaisir d'étaler des nudités et des crudités. Durant sa publication, bien qu'en me bouchant les oreilles, j'en ai entendu dire beaucoup de mal. A le lire, en fermant de temps en temps les yeux sur les paragraphes que l'on sait, j'y ai trouvé le plaisir qu'on trouve toujours à constater chez un auteur, le dédain de tous les partis pris. « Les libéraux de toutes les époques sont ceux qui désirent sortir de prison pour enfermer les autres à leur place », pense l'un des héros de ce livre, et il partage la haine de l'auteur contre tous les plébéiens révoltés qui, ayant souffert de petites souffrances, ne rêvent, en somme, que de petits bonheurs pour eux et leurs voisins de table. Aujourd'hui on a la juste mesure de ce que peuvent les grands mots proférés par de petits esprits. Il y aura toujours des sots gobant les péroraisons ronflantes et toujours des députés, vêtus en ours blancs, pour exploiter les sots, par-dessus tout il n'y aura plus beaucoup de princes Napoléon ayant *l'intelligence* de laisser mettre en face d'un peuple, qui a besoin de la douche du fer pour apprendre à penser, quelques canons, par un beau matin, clair ou brumeux, de décembre. Moi, j'aime Napoléon III pour ce qu'il eut la force de prendre la responsabilité des crimes de de Morny, je l'aime parce qu'il était triste, mystérieux, réellement philosophe et qu'il savait souffrir physiquement avec éducation. Quant à 70... je préfère 70 à la défaite de l'Etat-major actuel, c'était plus meurtrier mais peut-être plus utile, sinon plus glorieux, car tout ce qui nous débarrassera d'un *tas de gens*

à la fois ce sera toujours bien, l'exercice du droit divin, quoi ! Peste ou guerre, il est nécessaire de faucher les imbéciles de temps à autre, dût-on perdre à ce jeu innocent quelques intelligences, et trop d'êtres intelligents ce serait aussi tellement monotone ! Il suffit souvent qu'il n'en reste qu'un... et qu'on puisse être celui-là. Napoléon III était un anarchiste qui avait réussi. Maintenant les anarchistes qui ne réussissent pas s'appellent Ravachol.

Le Roy, par Albert Delacour. Un fougueux tempérament de romantique, l'auteur ! Il y a, dans son œuvre, des bohémiennes, des combats homériques, des exclamations immensément déclamatoires et surtout beaucoup de talent. Le talent, c'est peut-être mieux que de savoir écrire selon la mode et le goût du jour, c'est d'écrire comme l'on pense et de penser crânement quelque chose. *Le Roy* est un sauvage sorti des premières forêts du monde, bien avant le déluge ; c'est un homme allant volontiers tout nu. Le style d'Albert Delacour lui ressemble ; il court parmi les arbres et les gens avec une barbe mal faite et des ongles de tigre. Ce *Roy* est un volontaire. Il se heurte, malheureusement, aux préjugés, à la faiblesse et aux personnes bien équilibrées. Je pense qu'il a eu tort de tuer le prince d'Armorique : à eux deux ils faisaient un couple capable de régénérer (sinon repeupler !) leur triste royaume. Si, en ce moment, on pouvait lire autre chose, en France, que les insanités ayant trait, directement ou indirectement à L'AFFAIRE, on devrait s'occuper du premier roman d'Albert Delacour. Personne, depuis longtemps, ne dit rien en littérature, or, un Monsieur jeune, capable de travail et connaissant un peu plus que le grec, c'est-à-dire l'art du mot français brutalement mais justement placé, survenant parmi les eunuques de lettres que nous savons, tant juifs que chrétiens, ce serait cependant à prendre en considération. Nous sommes tous très las de savoir qu'il y a des enfants martyrs et des innocents au bagne, nous aimerions, vraiment, à lire, dans les journaux, revues ou volumes de notre pays l'histoire des maîtres à venir, *du Roy* ou du voleur à poigne qui mettra, enfin, la justice et les lois dans sa poche pour se promener en peau... soit à la rencontre de *l'Inconnu*, soit à la rencontre de la mort.

«.. Ne vous avais-je pas dit : veuillez, et tous les fantômes vont s'évanouir ? Pour ceux qui veulent, les balles sont d'inoffensifs cailloux ! En avant ! Beauté, force, liberté ! »

Mais point d'égalité, parce que... il est préférable, pour l'auteur au moins, d'avoir beaucoup plus de talent que les autres. Pourvu, mon Dieu, qu'il ne se mette pas à écrire parfaitement, histoire de ressembler aux eunuques en question ! A propos : je préviens toutes les femmes, sans distinctions de

sexes, que *le Roy* n'est pas une œuvre écrite spécialement pour elles.... Alors....

Axel Borg, par Auguste Strindberg. Il ne faut pas oublier que tout cerveau de mathématicien ou de chimiste contient de la magie : c'est pour cela qu'Auguste Strindberg, alchimiste et amoureux surtout de la brutalité du chiffre, est un romancier des plus fastueux. Il crée des mondes et des êtres par la puissance du nombre et son calcul est toujours si âprement juste qu'il leur donne, bon gré, mal gré, la vie. Si dans l'humanité ne régnait pas une perpétuelle erreur, d'abord sur la matière première, ensuite sur les différences de gisement qu'il faut reconnaître à la dite matière, nous serions peut-être des dieux... mais comme le dit le poète : *Le pauvre monde est sujet à l'erreur.* Le schéma de l'humanité à trois subdivisions de Strindberg est bien la meilleure explication de cette perpétuité de l'erreur. Il y a *les conscients*, *les illusionnés* et *les inconscients*. Que voilà donc un classement admirable ! Son Axel Borg, inspecteur de pêche en l'archipel de Stockholm, est un conscient, partant un égoïste fort sceptique, bon quelquefois parce que... *on serait tellement embêté par la peine qu'on ferait aux autres*, juste toujours, mais cruellement juste, à un calcul différentiel près ! Il tombe dans une île déserte avec, pour tout mirage de la vie heureuse, un petit serpent d'or au poignet. Il tombe dans le désert des rustres, forces élémentaires conspirant naturellement contre lui. Il rencontre une femme (oh, le petit serpent d'or !) et il en devient raisonnablement amoureux. Je dis raisonnablement et c'est le mot le plus terrible à employer, si on veut bien le remettre en sa vraie valeur. Il constate donc qu'il ne peut faire autrement que d'en être amoureux et songe à l'épouser. Seulement, son manque de *féminisme* l'empêche d'aller jusqu'au mariage. Il voit clair et préfère s'arracher le cœur (le cœur c'est ce que l'on appelle en langue plus médicale : le désir) à s'aveugler, à devenir un *illusionné* ou un *inconscient*. « J'épouserai la femme qui consentira à se reconnaître l'infériEure de l'homme. » Ce serait découvrir une femme vraiment supérieure et... habile, en tous cas. Axel Borg ne la découvrira pas, je le crains. Lorsqu'il file une dernière fois sur la mer pour aller trouver la mort, il est la logique même. La mort est presque toujours l'épouse promise aux *Conscients*. Ce roman finit mal, il est triste, désolé comme un bateau merveilleusement organisé pour dompter les flots, mais qui ne porterait personne. Je ne reproche pas son manque de gaîté à l'auteur, cependant je me permettrai de lui faire observer qu'il donne bien trop d'importance à la femme, puisqu'il daigne attrister son œuvre jusqu'au deuil sous le spécieux prétexte que *ces créatures* sont un peu traîtresses.

La belle affaire, dirait Don Juan, une de perdue dix de retrouvées ! Et ce serait probablement la conscience de sa force, sinon la force d'une belle conscience. Il y a quelque chose d'enfantin dans la manière dont Axel s'habille et choisit ses cravates. Serait-ce une âme de femme ? Alors tout s'expliquerait : ces dames s'aiment si peu entre elles ! Et quand ça leur arrive, c'est plutôt du vice.

Inferno, par Auguste Strindberg. Très curieux journal de la vie de l'auteur qui s'analyse jusqu'à la nausée. L'enfer de Strindberg ressemble beaucoup à celui de Léon Bloy. Cet athée superstitieux se rencontre avec le grand catholique plus souvent qu'il ne le faudrait pour leur bonne réputation commune. Admettons même qu'il est des enfers communs pour les hommes de génie : Marcel Réja, préfacier de ce livre, rappelle également Huysmans. Ces trois écrivains ont, en effet, une égale tendance à trouver *que les côtelettes du restaurant sentent le gilet de flanelle* (*Huysmans pinxit* !), et l'enfer des crèmeries à 23 sous les conduit noblement à réciter maints chapelets en l'honneur de notre dame de Lourdes tout en goûtant des béatitudes promises aux fidèles. Le cas de Monsieur Strindberg, héros de son roman, est plus grave, car il tourne à la monomanie de la persécution en passant, selon l'us, par le délire des grandeurs. Quand je songe que l'on voulait enfermer des gens qui regardaient sous leur lit pour y découvrir des fils électriques et jugeaient de mauvais augure tous les coups frappés sur les cloisons par les voisins locataires, je suis bien perplexe ; c'étaient des gens de génie... heureusement qu'ils sont libres de faire tout le mal inconscient qu'ils doivent faire pour arriver au ciel... mais quel trouble pour nous autres, spectateurs, et simples mortels ! L'auteur rencontre la formule de l'or, le charbon dans le soufre pur et Minna, l'éternelle Minna (toujours la même !) qui l'embrasse au nom des femmes françaises... que c'en est touchant. Le malin esprit, un certain assassin : Popoffsky, et Papus se mêlent agréablement à l'utile économie sociale ; mais il y a des choses exquises sur les fleurs. Le naturel surnaturel de l'existence plonge le chimiste dans des extases funestes pour sa santé. Séries de déconvenues scientifiques et littéraires, plus, tout le grand jeu de l'occultisme. Au courant de ces pages nerveuses, inquiètes, très vibrantes, d'une analyse délicate, comme faites par les petites mains si blanches entrevues dans le germe d'une noix, des sursauts de sensualités un peu bestiales. Auguste Strindberg (je parle du héros de son livre, ne me permettant pas de supposer *que c'est le même*...) m'a tout l'air du misogyne par amour. La conclusion de l'œuvre me paraît merveilleuse comme portée morale : tout être supérieur, doué d'une intelligence remarqua-

ble, est forcé,ce me semble, de passer par la folie avant d'en arriver au catholicisme. Je souhaite, de mon côté, que cette constatation puisse en dégoûter les autres!

Petits et Grands, par Brada. Histoires d'enfants. Pages du soir sous la lampe familiale et en marges réflexions, à voix basse, des parents qui sont assez heureux pour avoir le temps de songer. Je ne dis pas qu'il soit nécessaire absolument de distiller de l'eau de rose mais, après les acides coutumiers des auteurs ci-dessus nommés, cela fait du bien aux yeux, vous savez! Livre recommandé aux mamans désireuses de laisser traîner leur lecture sur la table des récréations.

Tante Bébé, par Georges Mareschal de Bièvre. Lorsqu'un auteur a un nom aussi étourdissant, il couche généralement à la porte de tous les éditeurs. C'est dédié au comte de Dienne et c'est une demoiselle presque toujours vêtue de linon rose qui raconte ça. Vous entendez la chanson d'ici, hein? Pas plus mal écrit qu'un autre volume pour gens du monde; c'est honnête, parfumé, gentil, attendrissant. On dirait le paravent de chez Liberty.

Les Femmes du Voisin, par Gustave Guiches. Jovialité sur l'adultère et refrains connus. Les illustrations sont de Guillaume, graveur sur bois.

Par Amour et par Orgueil, par Georges Rousseau. Des histoires de nuit de noces qui sont peut-être un peu sentimentales au début pour finir un peu brutalement vers la fin, mais on prétend que les femmes aiment cela. Donc, Mesdames, régalez-vous! Proses de poète qui a fait des vers pour des fiancés et vers de prosateur qui conte des choses qui lui sont arrivées en courant le monde, et Georges Rousseau revient de loin.

Mes Tonnelles, par Maurice des Ombiaux. Appétissants récits, bonnes crêpes sautant dans la poêle grésillante, table villageoise groupant autour de son disque luisant de haulte graisse, de joyeuses et bonnes commères triandes de plaisanteries brutales. Tout un fumet de kermesse intime et, parmi cette abondance de détails savoureux, des types belges que l'on connaît, mais qu'on aime à revoir parce qu'ils sont simples et toujours aussi vivants, fleurant bon les tavernes où ça sent le houblon frais. *Mes tonnelles* sont de rustiques pages bien nommées. On voit, au clair des tournants, des ombres vertes se découpant en cœur sur une blancheur de nappe et le coup d'éventail du papier nous envoie tout le parfum de l'omelette qui vient, portée par une jeune fille aux joues de pêche.

Le Mauvais Désir, par Lucien Muhlfeld. Un roman spirituel (et ils sont rares), qui commence par la plus étourdissante consultation que puisse donner un brave homme d'avo-

cat à une jolie femme : « Étant admis, Madame, que votre premier mari vous fait une pension alimentaire et que celui que vous épouseriez en seconde noce ne saurait, dignement, profiter du même *aliment*, je vous conseille de ne pas l'épouser. Comme amant, ce sera plus... rationnel ! » Bien moderne. Ce pauvre second illégitime devient jaloux à propos de rien et à propos de beaucoup de choses qu'on lui cache. On le trompe et, pour en avoir mieux la preuve, il trompe. Seulement ils sont *pincés*. Or, on peut parfaitement être pincé sans le vouloir et même sans le savoir. Plus ils tirent sur leur chaîne, plus ils se rivent le cœur. Un jour, la chaîne casse, mais un cœur sur deux éclate, celui de la femme, et elle meurt d'une consultation d'avocat rentrée, pas moins, la pauvrette. On est bien moderne, bien spirituel... seulement l'amour est éternel et va toujours, quand c'est le grand, vers l'immortalité. *Le Mauvais Désir*, c'est d'essayer de lui couper les ailes. Ce petit roman-là est plein de jolies trouvailles psychologiques et d'encore plus jolis mots. Il n'est ni malpropre, ni pervers, il est intime et sent la violette fanée comme si, dès la première page, un bouquet de deuil s'écrasait, déjà mort sous les caresses, entre les deux seins *un peu bas* de Renée Aubert.

RACHILDE.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Edmond Demolins : *Les Français d'aujourd'hui*, Firmin Didot, 3.50. — Urbain Gohier : *L'Armée contre la Nation*, « Revue Blanche », 3.50.

Il semble que M. Demolins, dès les premières lignes de sa préface, ait fait lui-même la critique aussi bien que le sommaire de son ouvrage : « Je voudrais dit-il, faire comprendre comment — *de science certaine* — se fabriquent, par exemple, un Auvergnat ou un Normand, un Provençal ou un Lorrain, un Limousin ou un Champenois, un Tourangeau ou un Corse, etc. etc., comment et pourquoi ils diffèrent.

J'ai souligné les mots : de science certaine ; ils expriment une prétention formelle de l'auteur, et on jugera peut-être que cette prétention ne va pas sans nuire à un livre rempli de faits intéressants, présentés avec une netteté attrayante, et classés selon une méthode des plus habiles. La forme résolument scientifique donnée à l'ouvrage pourra gêner plus d'un lecteur parmi les plus disposés à admirer la géographie morale que M. Demolins a commencé d'établir. De l'étude même approfondie des faits sociaux, tirer des lois absolues comme les lois physiques, c'est dangereux, d'abord parce qu'il y a dans les individus et quelquefois dans les collectivités d'imprévus caprices qui dérangent les conclusions et suffisent

à leur enlever leur caractère de lois, ensuite et surtout, parce que les faits sociaux ne paraissent pas susceptibles d'être étudiés et analysés comme les phénomènes physiques. Il entre dans cette étude une part d'appréciation personnelle aux observateurs. Ceux-ci peuvent ne pas s'entendre sur la portée, même sur la nature d'un fait social. Tel fait qui paraîtra essentiel à l'un, restera négligeable pour l'autre. Tout le monde convient que la chaleur dilate les corps : tout le monde n'accordera pas que la culture de la vigne pousse à la paresse, à la dissipation et à la débauche.

Néanmoins, il faut reconnaître que les règles adoptées par M. Demolins pour la classification des types régionaux sont des plus ingénieuses : le principe est que l'homme est formé par le genre dominant de travail. Ce genre de travail est déterminé par le lieu. — La montagne — ou la steppe, mais nous restons en France — donne naissance à l'art pastoral, la forme de travail la plus simple, et sans doute la plus ancienne : les coteaux, à la récolte des fruits : la vallée, à la petite culture : les plateaux, à la grande culture. A chacun de ces travaux correspond un type de population distinct ; mais il y a des nuances très nombreuses et très marquées : celui que nourrit la récolte de l'olivier n'est pas semblable à celui qui vit du châtaignier. Seulement, tous ces types, et ils forment les deux tiers des Français, sont identiques en un point : ils sont de formation communautaire. Les lecteurs du précédent livre de M. Demolins : la *Supériorité des Anglo-Saxons*, retrouveront ici une des thèses favorites, essentielles, de l'auteur. Les peuples se divisent en peuples à formation communautaire, où l'individu est disposé par caractère et par éducation à chercher appui sur la collectivité, et peuples à formation particulariste, où le naturel et l'éducation déterminent l'individu à ne compter que sur son effort personnel. Ce second type est celui de l'Anglo-Saxon ; le premier... celui de tous les autres peuples du monde ancien et actuel. Car c'est un phénomène qui est bien pour étonner et dont j'ai vainement cherché dans les livres de l'auteur un essai d'application (1), par quel phénomène la race anglo-saxonne a-t-elle, seule parmi toutes les autres, échappé à la formation communautaire ? Ce n'est pas une race à part, poussée dans son île sans mélange avec le reste du monde : l'île même contient des celtes et des gaëls qui sont communautaires : la race anglo-saxonne est issue d'autres races qui l'étaient et le sont resté. Est-ce l'influence du pays où elle s'est établie, la nature du sol ? Non, puisque tous ces caractères de la race se

(1) Cependant une note annonce un ouvrage de M. de Tourville sur la formation particulariste, en cours de publication dans la Revue *La Science Sociale*.

retrouvent identiques dans les nombreux pays, si divers, où elle a essaimé. Alors pourquoi une seule race, d'abord peu nombreuse, puis prenant en deux siècles un si étonnant développement ? Un tel don marquerait-il le vrai peuple élu du Seigneur, l'oint d'Iahvé ? Je me reprocherais de plaisanter, mais je ne puis me défendre d'une certaine méfiance devant une loi d'une importance aussi générale, et d'une application aussi particulière, et qui intervient si à point, au moment où il s'agit de motiver la supériorité de l'Anglo-Saxon.

Cette lacune est d'autant plus frappante que M. Demolins nous explique très bien les causes de la formation communautaire ; la nature du sol avant tout, et, en premier lieu, l'herbe. Les sociétés pastorales ont été, sont toujours communautaires. Elles l'étaient dans les steppes de l'Asie centrale, aux premiers temps de l'histoire, elles le sont encore sur les pentes herbeuses des Pyrénées. Communautaire aussi, la récolte des fruits, qui exige l'intervention de tous les membres de la collectivité, grands et petits, forts et faibles. Aussi ces genres de travaux conviennent-ils aux Français qui les exercent. Ce sont des populations fortement attachées à leurs traditions familiales et locales, au foyer qui doit toujours fumer : les émigrants ne quittent ce pays que pour un temps limité, et toujours dans un esprit de retour. Ils sont médiocrement entreprenants, se contentent d'un gain modique, amassent grâce à leur excessive économie, bien plus que par l'étendue de leurs bénéfices. Voir en particulier les curieux détails sur l'émigration des « Barcelonnettes » au Mexique, et la belle peinture de l'Auvergnat chez lui et hors de chez lui. Ici sa méthode a fort bien servi M. Demolins : avec une remarquable sûreté, il a mis en lumière les causes qui, malgré son activité et son économie, sa rouerie, confinent presque toujours l'Auvergnat dans le petit commerce, l'empêchent de s'élever au-dessus de la brocante.

Puis vient la vigne. M. Demolins est sévère pour elle et pour les vignerons. On le lui a déjà reproché. Pour lui, la culture de la vigne touche de près à la simple cueillette, elle ne demande que peu de façons, c'est du jardinage, non de la culture. Ici je ne comprends plus : de tous les travailleurs de la terre, le jardinier m'avait toujours paru le plus constamment, le plus laborieusement, le plus minutieusement occupé. Horticulteur ou maraîcher, qu'il fasse venir des légumes ou des fleurs, il contraint sans cesse la terre à produire. Le vigneron, paraît-il, travaille peu, il travaille avec plaisir, sûr de recueillir *aussitôt* le fruit de son travail. La vigne pourtant ne donne qu'une récolte par an. Le vigneron, qui est mou et paresseux, est imprévoyant et dépensier, le moindre revers l'abat. Il me semble pourtant que la recons-

titution des vignes françaises, après la terrible épreuve du phylloxera, était un bel exemple d'effort courageux et soutenu, si l'on réfléchit qu'une vigne replantée ne produit que la troisième ou la quatrième année. Quand on suit en chemin de fer la vallée de la Dordogne, de Libourne à Bergerac, on roule quatre heures à travers des vignobles qui couvrent entièrement les deux coteaux, sur une largeur moyenne de sept à huit kilomètres. Les ceps régulièrement plantés, bien taillés, soigneusement attachés sur les fils de fer tendus, méthodiquement effeuillés, le sol entre chaque rège méticulement nettoyé de toute herbe parasite, ce n'est pas l'œuvre de fainéants. Le poète n'avait-il pas raison contre le savant quand il faisait ainsi chanter l'âme du vin :

Je sais combien il faut sur la colline en flammes,
De peine, de labeur, et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie, et pour me donner l'âme :
Mais je ne serai pas ingrat ni malfaisant.

Mais M. Demolins en veut encore à la vigne pour d'autres raisons, et celle-ci tout à fait grave : « elle est un des principaux facteurs des tendances *égalitaires et démocratiques* en France. Le vigneron n'a pas le respect « des supériorités qui s'élèvent au-dessus de lui », il est « enclin à critiquer, railleur, sarcastique ». Maître dans sa petite propriété, se suffisant à lui-même, il devient « individualiste » ; surtout ne confondez pas l'individualisme avec le particularisme. — Pour nous, ce type d'homme n'est pas pour nous déplaire. Le vigneron dans sa vigne, comme dit M. Renard, sanglé dans son tablier bleu ou noirâtre, le jonc d'une main, la serpette de l'autre, solide dans ses sabots ou ses souliers guêtrés, et regardant passer choses et gens avec un clignement d'yeux gouailleur et tranquille, nous le voyons toujours avec plaisir. Pas M. Demolins. Il rappelle que les pays de vignobles ne donnent naissance qu'à des écrivains ironistes, sceptiques ou pessimistes. Et il cite : Rabelais, P.-L. Courier, Balzac pour la Touraine, La Fontaine, Diderot pour la Champagne. On pourrait lui répondre, sans sortir du XVII^e siècle, par le Tourangeau Descartes, le Champenois Racine, et le Bourguignon Bossuet. Mais il est clair que le vigneron ainsi bâti est peu apte au groupement social agricole que semble préconiser M. Demolins ; nombre d'ouvriers dociles, dans la main d'un grand patron, actif, entreprenant et autoritaire.

Surtout M. Demolins en veut au socialisme, qu'il considère comme une forme propre aux sociétés antiques, périmée, condamnée par l'usage, et qu'il serait fou de proposer aux peuples continentaux, au moment où ils ont à se défendre contre la concurrence victorieuse de l'Anglo-Saxon particulariste,

absolument rebelle au socialisme. En premier lieu, pour n'avoir aperçu en Angleterre nulle trace de socialisme, M. Demolins a peut-être regardé un peu vite, ou avec des yeux prévenus. Il suffit de se reporter au livre de M. Métin que j'ai analysé dans cette revue. Ensuite cette objection s'impose d'elle-même : le socialisme est la forme naturelle qui convient aux races communautaires. C'est la fin en quelque sorte nécessaire de leur évolution. N'est-ce pas sous cette forme qu'elles peuvent atteindre au plus haut point de fécondité et de puissance ? La leur interdire, sous prétexte que l'adversaire, *d'une nature différente*, s'en abstient, c'est revenir à la vieille erreur des vaincus qui copient l'organisation de leurs vainqueurs, sans songer qu'elle est incompatible avec leur tempérament. L'Anglo-Saxon, particulariste, nous prime par l'effort personnel qui est dans sa nature. Nous, communautaires, imitons-le, et refusons-nous l'appoint de l'effort collectif qui est dans la nôtre.

Il est vrai que M. Demolins envisage l'état socialiste comme une ruche ou il n'y aurait que des frelons, l'idéal de chacun étant alors de vivre du labeur d'autrui. Quand une théorie amène un écrivain sérieux à des définitions aussi diamétralement opposés à celles des contradicteurs, il est à craindre qu'il n'y entre de parti pris. Et les conséquences du parti pris sont inquiétantes en matières sociales : l'exemple d'un esprit aussi puissant et aussi lucide que celui de Taine est pour donner à réfléchir (1).

§

L'armée contre la nation ! puisse ce titre n'être pas une prophétie, à cette heure où Paris est couvert de troupes, où surgissent à chaque coin de rue des factionnaires, baïonnette au canon et cartouchières remplies, où patrouillent sur toutes les places et les avenues les cuirassiers aux lourds chevaux écraseurs, et les dragons dressant leurs hautes lances, féodale apparition, arme illusoire contre les engins modernes, mais fort efficace pour piquer à loisir dans des foules désarmées. Il n'est pas d'esprit un peu clairvoyant qui puisse regarder sans inquiétude toutes ces faces enfantines et vides de pensée, que fait semblables, sous le casque ou le képi, un manque identique d'expression personnelle. Ces hommes, ces enfants, constituent une force de destruction effroyable qu'un signe peut mettre en œuvre. Ce signe, le donnera-t-on, et qui peut le donner ? Question que posa M. Gohier dans la série d'articles qui composent son livre, et où il s'est affirmé un

(1) Depuis que cet article a été écrit, on a annoncé la fondation d'une école où M. Demolins appliquerait les méthodes d'éducation préconisées dans ses ouvrages. L'expérience sera intéressante.

des premiers polémistes de la presse contemporaine. A la perspicacité et à l'indépendance d'esprit qui font découvrir, à travers les mensonges officiels et les traditionnels éloges, la vérité vilaine et dangereuse, il a réuni la verve lumineuse et âpre qui force et qui retient l'attention.

Depuis vingt-huit ans, la constante menace de la guerre a contraint le peuple français à renoncer à tout contrôle sur son armée, sur la façon dont elle était commandée et administrée, sur l'usage fait des sommes effarantes extorquées au pays sous prétexte de défense nationale. Et cette idée d'une guerre possible a subi des modifications dignes de remarque. Au lendemain des deuils, des hontes et des mutilations de 1870-71, la guerre future fut présentée d'abord comme une obligation plus ou moins prochaine, que le devoir patriotique était de préparer sans bruit et sans relâche et dont l'issue devait récompenser l'effort universel. Et tous les sacrifices d'hommes et d'argent, les représentants du pays les votaient docilement, sans discuter, sans hésiter, sans s'informer : « La situation de mon collègue de France est bien plus facile que la mienne », disait un jour au Reichstag un ministre de la guerre allemand. Cet abandon de leur devoir de contrôle, nos mandataires le présentaient comme un acte de patriotique abnégation : « Quand il s'agit de la défense nationale et de l'armée, clamaient-ils, il n'y a plus de partis. » Et on s'accordait à dire que c'était un spectacle « réconfortant ». Cependant le devoir belliqueux reculait petit à petit vers une date de plus en plus indéterminée, sans que l'appareil guerrier cessât d'augmenter. Ne fallait-il pas que la France — résolument pacifique — se tînt en garde contre toute attaque possible? Et cette attaque, on nous en menaça de plus en plus, à mesure qu'elle était moins vraisemblable. Jamais on n'a tant joué du spectre de la boucherie que depuis le moment où l'Allemagne, sûre de faire agir la France à son gré par l'entremise de la Russie, n'eut plus aucun intérêt à risquer la guerre. Cependant on continue à brandir l'épouvantail, et grâce à la terreur qu'il inspire, une aristocratie militaire s'est constituée, s'est libérée de tout contrôle civil et insensiblement se met au-dessus des lois.

La polémique de M. Gohier a ceci d'excellent que les imputations ne vont jamais sans preuves manifestes: c'est toujours sur des faits précis qu'il accuse, soit qu'il stigmatise les dépenses faites sans l'aveu du parlement, ou contrairement à ses vues, soit qu'il signale les entorses données à la loi pour le maintien dans les cadres de généraux ayant passé l'âge légal, soit, et c'est là le grief le plus fréquent et le plus grave, qu'il constate la disgrâce où tombent invariablement les officiers qui, découvrant une défaillance ou un crime, le

signalent. Dans l'armée, c'est l'acte de courage le plus méritoire, car il équivaut presque toujours au sacrifice de la carrière. Au colonel Allaire, mis en retraite prématurément, pour avoir dans son régiment fait punir des comptables prévaricateurs, un officier de l'Elysée écrit : « Vous avez trop bien servi, et vous avez trop de souci de l'honneur de l'armée pour ne pas comprendre qu'alors même qu'on serait victime de la mauvaise foi des autres, il est du devoir d'un officier d'éviter toute accusation, tout scandale, qui ne peuvent que diminuer le prestige que nous voudrions tant conserver à l'armée. » Les récents scandales auront été plus fructueux que nuisibles, s'ils démontrent que le moyen unique de conserver le prestige d'un corps quelconque, c'est de convaincre le public que tous les membres indignes en sont retranchés dès qu'ils sont découverts. Actuellement cette conviction n'existe plus, à l'égard ni du parlement ni de l'administration, ni de la magistrature, ni de l'armée. On peut s'en réjouir ou s'en affliger, suivant qu'on souhaite l'effondrement complet de la machine sociale, ou qu'on croit possible de la réparer pour la conserver encore quelque temps.

M. Gohier est persuadé que cette aristocratie militaire est le refuge de tous les représentants de l'ancien régime, de tous les ennemis de la Révolution, de tous les adversaires de l'esprit moderne et de la liberté. Il a compulsé les contrôles de l'armée de Condé durant l'émigration, et les a comparés avec notre annuaire actuel : les descendants des émigrés qui combattirent le plus furieusement la France républicaine commandent aujourd'hui l'armée de la République française : par esprit d'entente, intrigue, camaraderie, ils en occupent les postes importants. Encore que nul ne soit responsable des actes de ses ancêtres, il ne faut pas méconnaitre la persistance des idées et des sentiments chez de telles familles, et la solidarité du présent avec le passé.

Mais il n'est pas nécessaire de descendre de familles aristocratiques pour recevoir, de la vie militaire, une forme d'esprit spécial. Partager son existence entre l'autorité absolue et la soumission aveugle ne porte point au culte de sa liberté individuelle ni au respect de celle d'autrui. Des galons lentement acquis, les fonctions d'un grade exercées vingt ans font àun fils de laboureur une âme de féodal. Joint le prestige qui s'attachait, qui s'attache encore pour beaucoup à l'état d'officier. Prestige qui avait sa raison d'être au temps où les guerres était fréquentes et limitées, les officiers, chefs de troupes volontaires et mercenaires, étaient ceux qui acceptaient de combattre pour que les autres pussent vivre et travailler en paix. Mais aujourd'hui, les guerres sont rares : si elles avaient lieu, tous les citoyens y prendraient part, et les offi-

ciers risqueraient moins que les autres, car à la guerre on ne meurt pas seulement au feu, on succombe aux privations, aux fatigues, aux maladies. Or les officiers sont mieux entraînés, mieux nourris, mieux soignés. A Madagascar, il est mort un soldat sur trois, un officier sur dix-sept. Cependant, à toute question un peu délicate, les chefs militaires n'hésitent jamais à répondre, la main sur leur croix d'honneur, qu'ils ont versé, ou qu'ils sont prêts à verser leur sang pour la défense du pays. C'est vrai, mais c'est le cas d'un certain nombre d'autres Français, trois ou quatre millions, qui ne se prétendent pour cela ni infaillibles, ni inviolables.

Une des conséquences les plus funestes de ce prestige, c'est l'irresponsabilité qu'il assure aux chefs de l'armée. Demander des comptes sérieux à un général, paraît à notre démocratie une énormité. Cependant ce n'est pas un anarchiste qui écrivait : « La première République faisait fusiller les généraux qui osaient se révolter contre le pouvoir civil. *Elle avait raison.* » C'était un général, l'organisateur du Sénégal, le vainqueur de Bapaume, Faidherbe. Elle faisait fusiller, ou guillotiner non seulement ceux qui se révoltaient, mais ceux qui servaient mal, quelquefois simplement ceux qui étaient maladroits (1). C'était violent, ce n'était pas injuste, si l'on songe aux pouvoirs exorbitants conférés à un général en campagne. Il a droit de vie et de mort sur des milliers d'hommes : il a le droit de les exposer, d'en sacrifier autant qu'il le juge utile. Les conséquences de ses décisions sont des plus graves pour un pays. Il est donc tout simple qu'on soit envers lui d'une exigence et d'une sévérité en rapport avec l'autorité qu'on lui accorde, et les intérêts qu'on lui confie. Or il n'en est rien. De notre temps surtout où ils n'ont que peu d'occasions, et coloniales, de s'illustrer, les généraux acceptent de tenter toutes les entreprises, sûrs de passer héros, s'ils réussissent, et de s'en tirer à bon compte s'ils échouent. Si après Lang-Son on avait fusillé, ou même — ne soyons pas sanguinaires — destitué le général de Négrier, coupable d'avoir perdu sa brigade en l'engageant sur le territoire chinois contre les ordres de ses chefs, au lieu de le faire divisionnaire et commandant d'armée, d'abord il serait hors d'état de recommencer sur plus grands frais le cas échéant, ensuite il est peu probable que le général Duchesne ait accepté de commander l'expédition de Madagascar dans les conditions que lui imposaient Félix Faure, Suberbie et Lefebvre des voitures.

Si M Gohier, dans son remarquable ouvrage, signale le mal avec lucidité, il indique les remèdes avec une décision énergique ; le plus efficace est de ne pas s'abandonner soi-

(1) Fort rarement, d'ailleurs. Elle se bornait à les remplacer.

même, et je donnerai l'idée la plus exacte de cet état d'esprit en citant les dernières lignes de sa préface : « Le 1er mars 1815, comme Napoléon débarquait de l'Ile d'Elbe à Cannes pour mettre encore l'Europe à feu et à sang, le maire d'un village voisin lui dit : « Nous commencions à être heureux et tranquilles, vous allez tout troubler... » Si ce magistrat municipal, au lieu de discourir, eût envoyé au Corse une balle dans le ventre, il eût sauvé de la mort plus de cinquante mille hommes : il eût sauvé la France d'une seconde invasion, du démembrement, de l'occupation étrangère. Ni plus ni moins ».

§

Memento. — A signaler, depuis le mois de juillet, l'apparition d'une intéressante revue : *Souvenirs et Mémoires*, dirigée par M. Paul Bonnefon et publiée par l'éditeur Gougy. Y lire en particulier le texte authentique et complet des mémoires de Madame d'Epinay.

Marcel Collière.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Edmond de Bruijn : *Réflexions sur M. Huysmans*, Société Belge de Librairie (Bruxelles). — X...: *Hommes, voici le Messie!* avec préface de M. Ernest La Jeunesse, imprimerie Dupont. — Jean Jaurès : *Les Preuves (Affaire Dreyfus)*, à la *Petite République*, 1.50. — C. Wagner : *Auprès du Foyer*, librairie Armand Colin, 3.50.—La Querelle de l'Américanisme dans le monde catholique. — Léon XIII, « pape des ouvriers ! »

Réflexions sur M. Huysmans, par Edmond de Bruijn. — Il fallait s'y attendre, on excommunie le converti Durtal. Les voilà lointains, ces temps d'enthousiasme où M. l'abbé Félix Klein, celui-là même qui a présidé depuis des congrès d'intellectuels (catholiques !) en Belgique, nous assurait du parfait catholicisme d'*En route*. « C'est une conversion sérieuse que celle de l'écrivain Durtal ; il se montre logique », nous disait ce critique pour séminaristes. Et un autre prêtre, après avoir laissé entendre, non sans quelque fierté de métier, que c'était lui le confesseur à qui la « passerelle » avait conduit l'illustre pénitent, s'écriait en une conférence à des dames : « Tuons le veau gras ; l'enfant prodigue est revenu. » Déchantez, mes frères. M. Edmond de Bruijn, bon catholique et jeune homme sincère, est en méfiance. Lui aussi s'était pieusement exalté. Il avait écrit dans sa revue, le *Spectateur catholique* : « Les écrivains catholiques attendent la *Cathédrale* un peu comme le clergé attend une encyclique. » Pauvre encyclique ! La *Cathédrale* a paru, et les petits catholiques de se raviser, puis d'expliquer : POURQUOI NOUS NE SUIVRONS PAS M. HUYSMANS. Ils le font avec toute la vigueur qu'autorise un saint zèle.

Dans sa brochure de *Réflexions*, M. Edmond de Bruijn a montré, certes, de la pénétration et une ferme liberté de jugement. Le style est quelque peu maniéré et compliqué de circonlocutions à desseins profonds et à malices. Mais j'ai cru comprendre cette fois toute la sage critique qu'un catholique vrai peut faire du catholicisme de *monsieur* Huysmans.

Que M. Huysmans soit bon catholique dans le privé et pour son compte, passe. On lui reconnaît ce « statut personnel », de « vivre une aventure quasi-miraculeuse, absurde et héroïque » en se faisant « des raisons de certitude qui ne valent pas en dehors de son esprit ». On voit en lui un naturaliste qui a « une manière de sentir spéciale, sardonique à la fois et sacristine ». Sacristine ! Tiens donc ! Est-ce que les intellectuels catholiques vont renier la manière de sentir sacristine ? La foi et le sentiment religieux de M. Huysmans sont « individuels et non adaptables ». On ne saurait le trouver capable d'aucun souci de mission ou d'édification. Son individualisme « répudie toute solidarité de cerveaux amis ou voisins ».

D'ailleurs, le catholicisme n'y perd rien. Car M. Edmond de Bruijn le demande nettement : « En quoi l'idéalisme est-il intéressé à l'œuvre de Huysmans ? » Et il va jusqu'à déclarer que, pour celui qui ne se paie pas de mots, *Paris* de Zola est idéaliste et la *Cathédrale* de Huysmans ne l'est pas. Hé ! que voilà des hardiesses pour un critique qui est d'Eglise ! On se prononce même contre la foi de Durtal. Ce singulier croyant, qui est surtout crédule, n'a été requis ni par l'enchaînement philosophique du dogme, ni par la vertu morale du christianisme, ni par les expériences politiques et sociales de l'Eglise. De l'idéalisme dans son œuvre, jamais. Avec « des sens de sauvage et une diligence de greffier », il a noté la bâtisse d'une cathédrale comme il aurait fait d'une manufacture : en quoi cela importe-t-il à l'art religieux ? Et entendez ceci : « Credo quia absurdum, la bizarrerie de la liturgie, la richesse des amusements miraculeux ou diaboliques suffirent à l'enchanter. Recevons Durtal, avec des cris de reconnaissance, comme un don de ce Dieu dont l'esprit souffle où il veut, mais ne croyons pas à la force exemplative de sa justification. Que la mystérieuse aventure de ce converti ne contrarie pas les formules rationnelles de l'apologétique ordinaire, que la réception du sensitif barbare, avide de pierreries et de superstitions, ne compromette pas le progrès religieux. »

Et enfin M. Edmond de Bruijn reproche à Durtal d'être un vieux garçon sans amour et de rire tristement de la vie. Ce Durtal n'a jamais vu des ruisseaux, des prairies, de jeunes époux. Or, « le christianisme, ce n'est pas seulement la rancœur du péché originel, l'humilité des saintes pustuleuses,

l'ascèse de la nuit de l'âme. Voyons : les fleuves descendent du Golgotha, les oiseaux se nichent dans les plaies de Jésus, la croix se met à fleurir. Il est après tout certain que nous avons été sauvés. »

Tout cela n'est pas si mal dit, avec un lyrisme qui révèle l'ardeur d'une belle âme. De tels fidèles de l'Eglise, qui parlent une telle langue, sont beaux à rencontrer. Nous pouvons juger M. Edmond de Bruijn trop plié encore au conformisme catholique, quand il accepte pour légitime et bonne la croyance d'un converti, quels qu'en aient été les motifs, l'inspiration, la détermination peu ou point consciente. L'important, au gré des catholiques, est de livrer son esprit : le reste n'est rien. Et, à force de répéter qu'il souffle où il veut, en fait décidément faire à l'esprit de Dieu des fantaisies qui ne viendraient pas à d'honnêtes gens. Mais c'est le seul tort de l'auteur des *Réflexions sur M. Huysmans*. Et songez que ce petit catholique, avec une vaillante promptitude, renonce à la duperie qui fit longtemps du converti Huysmans, simple littérateur comme chacun sait, un prophète de religion et d'art catholique, et qu'il demande ses comptes au prophète au nom de l'idéalisme dont se moque la valetaille ecclésiastique, et qu'il veut soumettre l'apologétique à la philosophie, à l'art, à l'idéalité morale, et qu'enfin il défend la vie contre le péché originel et les saintes pustules et les diaboliques cocasseries. Ce n'est point banal, en vérité.

Il est quelques remarques à ajouter. M. Edmond de Bruijn est un catholique de ces Flandres où les dévotions naturalistes de Huysmans auraient dû être le mieux accueillies. Il demeure en relation de disciple à maîtres avec les théologiens de Louvain. Il dirige le *Spectateur catholique*, et par là-même quelques jeunes le tiennent pour leur chef de groupe. D'autre part, un article de jeune, dans la *Revue générale* (de Bruxelles), approuve « la fermeté de ses réflexions ». Ça va mal pour Durtal, dans l'Eglise.

Il lui restera l'humble Siméon, porcher. Et aussi les entrepreneurs de publicité figaresque qui veulent absolument le mettre au couvent. Et aussi les admirateurs de sa prodigieuse sensibilité d'artiste, à qui c'est bien égal qu'il se convertisse, pourvu qu'il écrive.

Hommes, voici le Messie ! par... — Un bon plaisant (je ne dis pas que ce soit l'auteur) m'envoie une brochure apocalyptique qui porte ce titre, et c'est, paraît-il selon la dédicace, pour m' « inculquer la vérité ». M. Ernest La Jeunesse présente cette nouvelle Bible comme la Vérité jaillie de la bouche de son cousin Sarluis, dont la vie est « tissée de mensonges inutiles » et qui, « aux heures où il écrivait, était pris de la sorte d'épilepsie qu'on a coutume d'appeler l'es-

prit de Dieu ». Ça se voit. La bonne histoire que le cousin Sarluis nous fait des origines humaines ! Une certaine description de la procréation de l'homme et de la femme par l'unique androgyne antérieur, qui avait à lui seul l'organe mâle et l'organe femelle, est un morceau de Genèse bouffonne à lire les jours de pluie, à moins qu'on ne préfère la *Bible racontée par un auvergnat*. — Quant à la préface de M. Ernest La Jeunesse, il veut rire, sans doute, mais ses Montesquiouneries furent plus drôles.

Les Preuves (*Affaire Dreyfus*), par Jean Jaurès. — Il y a de tout, dans l'affaire tragique et fantastique. Il y a de l'aveuglement, de la mauvaise foi, de la passion, de la colère, de la malice politique, de la révolution, de l'anarchie, et souvent rien que de la littérature. Il y a même une noble générosité et un grand souci de vérité et de justice. C'est ce qui paraît dans le livre de M. Jaurès. Pour qui le lira sans prévention, il sera visible qu'à toutes les pages parle un homme de foi, de bonté et de sincérité vaillante. Certes, celui-là n'est pas l'ordinaire exploiteur d'une cause retentissante : il croit à l'innocence du « traître ». Et on sent le triomphe d'une âme juste, quand il parvient à en faire la preuve.

Le chef de parti, sans doute, prend à son avantage les conséquences de cette preuve. Il s'en sert pour animer ses partisans contre des institutions dont il est utile que les tares soient dénoncées, et contre des coalitions d'intérêts ou de haines dont il faut que la monstruosité soit flétrie. Tout de même l'homme est intervenu avant le socialiste. Le premier soin de M. Jaurès a été de détruire une œuvre de mensonge et de crier, de toute sa puissance, une demande de justice.

Jaurès, après Zola et Clémenceau ! C'est-à-dire que les maîtres incontestés des lettres et de la parole françaises se sont dressés, avec une bravoure que nul ne saurait dénier dans le calme, pour la réparation de ce qu'ils croient être une erreur ou un crime, et pour la défense de l'humanité outragée dans un seul homme. En quel autre pays cela eût-il pu se produire ? Je sais que les Bjœrnson et les Tolstoï furent, dès la première heure, avec nos maîtres. Mais ceux-là mêmes, dans l'écrasement des pouvoirs qui oppriment leur pensée, leur critique, leur parole, eussent-ils jamais pu risquer une telle initiative ? Eussent-ils jamais pu regarder dans l'antre ténébreux où l'on jugula une individualité humaine et dont la seule liberté française fut capable de soulever la pierre sinistrement fermée et gardée ? Il fallait pour cela qu'il y eût des Zola, des Clemenceau, des Jaurès, et que nous fussions la France. Oui, nous avons eu l'affaire Dreyfus : erreur ou crime, et réparation ou châtiment. Erreur ou crime commis par une administration ignorante, asservie, barbare ; réparation ou châtiment obtenu par les ré-

clamations d'une élite de personnalités libres. « Je suis fier, a dit Tolstoï parlant de l'affaire Dreyfus, qu'il y ait encore un cas de conscience pour l'humanité. » Le cas de conscience, c'est nous qui l'agitons avec fureur, et voilà non pas notre honte, mais notre gloire entre tous les peuples.

Au reste, je ne sais si les plus fidèles admirateurs de la grande tradition classique trouveraient un chef-d'œuvre de l'éloquence judiciaire où, plus que dans l'œuvre de M. Jaurès, la critique soit pénétrante, la pensée ferme, la logique rigoureuse, la construction solide, la passion généreuse et l'émotion violente. O poètes de l'art impassible, ô rhéteurs de la verbosité nonchalante et molle, ô chroniqueurs de la fantaisie sceptique et inutile, si vous saviez combien est plus vraie que la vôtre la littérature qui étreint ainsi la vie !

Auprès du Foyer, par C. Wagner. — Comme en tout temps de crise, il semble que la vie morale, sociale, soit résorbée dans l'unique problème des « droits de l'homme ». M. C. Wagner nous offre pourtant l'occasion de penser à autre chose. « L'amour et les liens du sang, nous dit-il, les siècles peuvent passer, ces choses-là ne passent point. Antiques comme le monde, elles sont jeunes comme chaque matin nouveau, et l'on n'est un homme que dans la mesure où elles nous ont touché. » Et il nous parle de ces « saintes et immortelles vieilleries ». *Auprès du Foyer* est un livre franc, cordial, sain, tout à la louange de la famille. Assurément, cela n'a rien à voir avec *Maîtresse d'esthète*, mais non plus avec les sermonnaires d'orthodoxie puritaine, comme quelques malavisés pourraient craindre. Il y a des choses exquises, même selon la littérature, en des pages sur « le toit », sur « têtes blondes et têtes blanches », sur « nos bêtes », sur « la bonne humeur en famille »... Moraliser avec charme, je dirais avec poésie, ce n'est pas un mince mérite, si déjà il est si difficile de moraliser sans ennui.

La querelle de l'Américanisme dans le monde catholique. — J'avais déjà signalé l'effort de quelques jeunes prêtres à introduire dans l'Eglise d'Europe l'esprit des catholiques américains et surtout des grands évêques de l'Eglise des Etats-Unis : le cardinal Gibbons, Mgr Ireland, Mgr Keane. Plus de libéralisme intellectuel contre l'oppression dogmatique, plus de vie intérieure contre l'autorité et l'administration tout extérieure, plus d'action démocratique et sociale contre la routine purement dévotieuse et sacramentelle : voilà le fond de l'Américanisme. En somme, c'est un retour aux idées des catholiques libéraux de l'école Lamenaisienne. Il est fatal que les intransigeants, sous l'impulsion manifeste des Jésuites, défendent la vieille tradition de sectarisme dogmatique, autoritaire et piétiste. Et l'éternelle querelle re-

commence avec des mots nouveaux et des injures nouvelles.

Du côté de l'Américanisme, les grandes figures d'hommes d'action, l'autorité intellectuelle et morale, la vigueur, l'enthousiasme, la jeunesse. Ce sont le cardinal Gibbons, Mgr Ireland, le père Elliott et tout l'ordre des Paulistes. C'est Mgr Keane, l'ancien recteur de l'Université catholique de Washington, et qui, maintenant consulteur des Etudes et de la Propagande, défend à Rome la cause de l'Eglise américaine contre les insidieuses attaques du Jésuitisme. C'est Mgr O'Connell, ancien recteur du Collège américain de Rome, qui a publié une bonne étude (lue au Congrès international des savants catholiques, à Fribourg, en 1897) sur *l'Américanisme d'après le père Hecker*. C'est Mgr Conaty, le recteur actuel de l'Université catholique de Washington, successeur de Mgr Keane et son ami. C'est M. Hogan, ancien professeur au séminaire Saint-Sulpice de Paris et à présent supérieur du séminaire de Boston. C'est même Mgr Corrigan, archevêque de New-York, que l'on sait très opposé aux idées et à la personne de Mgr Ireland, et dont pourtant l'approbation, sous forme d'*Imprimatur*, a été acquise au livre du père Elliott sur *le père Hecker*. Voilà pour l'Amérique. Et ce sont, pour la France : M. l'abbé Félix Klein, le principal annonciateur et propagateur de l'Américanisme, contre qui s'élèvent toutes les colères ; M. l'abbé Naudet, directeur de la *Justice sociale*, qui a fait de timides réserves sur la *Préface* de M. Klein et sur l'œuvre biographique du père Elliott, mais non pas sur les idées du père Hecker ; M. l'abbé Lemire, député du Nord ; M. Captier, supérieur du séminaire Saint-Sulpice ; M. l'abbé Quiévreux, qui traite tout carrément ses adversaires de « Byzantins », de « gens qui aiment les ruines, les décombres poussiéreux », d' « insectes de décadence, fortement armés pour ronger, saper, ruiner, c'est-à dire critiquer » ; M. l'abbé Dufresne, du clergé de Genève, qui a dit : « Le père Hecker reste pour moi le type, non seulement du prêtre américain, mais du prêtre moderne » ; M. Gondal, professeur de dogme au séminaire Saint-Sulpice ; M. Georges Fonsegrive, professeur de l'Université et directeur de la *Quinzaine*, qui signe du nom d'Yves Le Querdec des ouvrages ecclésiastiques ; M. Georges Goyau, universitaire d'action catholique ; M. le comte de Chabrol qui, dans le *Correspondant* du 25 mai et du 10 juin 1897, a écrit deux beaux articles sous ce titre : *Un prêtre américain, le R. P. Hecker* ; M. le vicomte de Meaux, et enfin la plupart des écrivains du *Correspondant*, de la *Quinzaine*, de la *Revue du Clergé français*, de l'*Univers*.

Du côté des adversaires de l'Américanisme, les Jésuites de tout ordre et de toute sorte, les autoritaires, les intransi-

geants, les conservateurs de la tradition, de la routine, de la vieillerie. Ce sont les anonymes de la *Vérité*, les « moines » ou « clercs » de la *Croix*, les Jésuites des *Etudes religieuses*, de la *Voce della Vérità* et du *Courrier de Bruxelles* ; un abbé Périès, expulsé de l'Université catholique de Washington, qui écrit à la *Vérité* sous le pseudonyme bizarre de Saint-Clément ; et surtout un Charles Maignen, prêtre de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, qui a engagé la guerre ouverte par un livre récent : *Etudes sur l'Américanisme ; le père Hecker est-il un saint ?*

Les Jésuites, pour le moment, sont en instance à Rome, dans les diverses Congrégations ou bureaux de l'administration pontificale, pour faire mettre à l'*Index* la traduction que M. l'abbé Félix Klein a publiée de la *Vie du Père Hecker* (livre qui a suscité toutes les chicanes), et pour faire condamner l'Américanisme. Comme le livre est approuvé par le cardinal Gibbons et Mgr Ireland, la tentative des Jésuites est de quelque audace. Nous verrons la suite.

L'on ne connaît le cléricalisme généralement, que lorsqu'il fait irruption perfide et violente dans la politique et les mœurs. Voyez l'affaire Dreyfus. — A quiconque voudrait en pénétrer profondément l'idée première et directrice, je conseillerais d'observer ces luttes entre prêtres, pour ou contre le néo-catholicisme américain. Cela est d'une singulière beauté dans l'horreur.

§

Léon XIII, « pape des ouvriers » ! — N'avait-on pas voulu nous faire croire à un véritable socialisme de Léon XIII ? Celui-là devait être le « pape social », le « pape des ouvriers ». Nous fûmes, sur ce point, quelques bonnes dupes. Or, il vient de parler, le « pape des ouvriers ». Il a tenu ce petit discours à quelques braves prolétaires que leurs dévots patrons (le « bon père Harmel » en tête) avaient conduits naguère au Vatican : « Si la démocratie accepte avec *une religieuse résignation* et comme *un fait nécessaire* la diversité *des classes* et des conditions ; si, dans la recherche des solutions possibles aux multiples problèmes sociaux, elle ne perd pas un instant de vue les règles de cette *charité* que Jésus-Christ déclara être la note caractéristique des siens ; si en un mot la démocratie veut être chrétienne, elle donnera à votre patrie un avenir de paix... » — La résignation, le fait nécessaire de la diversité des classes, la charité ! L'Eglise en est encore à cette vieille turlutaine. Elle ne veut donc rien voir ni admettre de l'évolution moderne, ni dans l'ordre intellectuel ni dans l'ordre social. Que dirent d'autre, à travers tant de siècles d'oppression et d'exploitation sociale au nom de Dieu et

de l'Eglise, les papes, les rois et les empereurs, les maîtres de toutes les forces politiques ou patronales ? Léon XIII, « pape des ouvriers » ! On a une admirable façon d'être ironique, dans l'Eglise.

VICTOR CHARBONNEL.

VOYAGES, ARCHÉOLOGIE

Maxime Collignon : *La Polychromie dans la Sculpture grecque*, Leroux, 5 fr. — Ch. Rabot : *Au Cap Nord*, 1 vol *Aux Fjords de Norwège et aux Forêts de Suède*, 1 vol, Hachette. Collect. de Voyages, 4 fr.

Après les quelques indications que consignait récemment M. Larroumet dans son voyage à Athènes (1), on lira volontiers je pense, le petit livre que M. Max. Collignon a consacré, dans la *Bibliothèque d'art et d'archéologie*, à l'étude de la **Polychromie dans la Sculpture grecque** et à son évolution durant six siècles. — En effet, la polychromie, dont il a bien fallu admettre l'existence et l'usage dans l'art grec, devait varier en ses applications et à mesure que les progrès de la technique, ceux du style modifiaient cet art lui-même. Au temps où toute la sculpture est représentée par des statues de bois que des imagiers nomades équarrissent à la hache, travaillent grossièrement à la scie et à la gouge, la peinture est le complément obligé du travail de l'outil ; elle en masque les défaillances, elle donne à l'œuvre un semblant de vie. C'est l'époque des statues de culte au corps doré, au visage revêtu d'une couche de vermillon, statues que l'on fabriquait encore, d'ailleurs, à l'époque classique, par tradition religieuse — Dans le courant du VII^e^ siècle, la sculpture commence à mettre en œuvre des matériaux plus durables ; certaines écoles privilégiées travaillent déjà le marbre de Paros ou de Naxos, mais dans la Grèce continentale, les sculpteurs s'en tiennent aux diverses variétés de la pierre tendre ; et ici encore la peinture était un complément indispensable. Toutefois elle ne visait point à reproduire la vérité des couleurs, à donner dans les limites de ses ressources l'illusion de la vie ; on y observe surtout des bleus et des rouges posés sur les vêtements ; quelquefois les chairs sont peintes en rouge ; mais de même que dans la sculpture monumentale, la polychromie est surtout conventionnelle. — « Examinez à ce point de vue, dit M. Collignon, le plus remarquable des frontons en pierre tendre trouvé sur l'acropole d'Athènes, celui auquel appartient une étrange figure de typhon formée de trois bustes d'hommes munis chacun d'une queue de serpent. Les couleurs dominantes sont le bleu et le rouge ; elles alternent dans les longues bandes qui couvrent les corps des

(1) Cf. *Mercure de France*, Août 98, *Vers Athènes et Jérusalem*.

serpents, dans le décor de l'aile éployée qui s'attache à l'un des bustes. Quant à l'indifférence du peintre à l'égard de la vraisemblance, la bizarre enluminure des têtes en témoigne assez clairement; c'est des barbes et des cheveux bleus, de gros yeux au globe jaunâtre, à l'iris vert creusé d'un trou noir qui figure la pupille. Ailleurs voici deux lions au corps rouge pâle, à la crinière brun-rouge, labourant de leurs griffes le corps d'un taureau bleu. — En somme, le peintre a voulu d'abord se mettre en harmonie avec l'architecture ; il a fait jouer sur les sculptures les mêmes couleurs chaudes et vibrantes qui égayaient les architraves et les cimaises. — Mais appliqué au bas relief, ce principe conduit à des conséquences assez originales pour être signalées ; les figures se détachent en vigueur sur un fond clair, et l'effet d'ensemble rappelle celui des vases à figures noires. En même temps, la polychromie du bas-relief subit le contre-coup de la révolution qui modifie la technique des vases peints ; aux silhouettes, on substitue, vers 530 ou 520, des figures claires, cernées d'un fond de noir brillant : et nous trouvons, de cette époque, la frise du trésor des Cnidiens, par exemple, où les figures se détachent sur un fond bleu, la stèle de Vélanidéza, où un athénien, Aristion, est représenté en costume de guerre. Le fond a conservé une teinte sombre qui fait ressortir les valeurs claires des chairs et les filets adroitement ménagés pour isoler certains détails, comme l'épaulière et la cuirasse. »

Avec la sculpture en marbre, la polychromie entre dans une nouvelle phase ; car l'emploi de cette matière plus précieuse n'a pas pour effet de faire cesser brusquement les habitudes prises ; elle les modifie seulement. La polychromie autrefois totale et complète se limite à certaines parties du corps (1) ; dans le costume, on observe le même recul des tons pleins ; la couleur se réfugie dans le décor, dans les larges bandes brodées de grecques et de méandres qui courent sur le devant du chiton ou aux bords du péplos, dans les galons qui bordent le col de la chemisette, dans les fleurons, les rinceaux, les croix, qui forment sur la draperie un semis léger. Cette polychromie partielle, l'enlumineur l'applique aussi avec beaucoup de précautions ; il prend soin de graver à la pointe une sorte d'esquisse du décor, et ce trait léger guide son pinceau pour suivre le dessin compliqué des grec-

(1) M. Collignon fait ici remarquer que ces conventions, si nettement affirmées, ont passé avec les caractères généraux du style dans les pays soumis aux influences de l'archaïsme grec : il cite ainsi comme un exemple très remarquable de ce fait la belle tête de pierre calcaire trouvée à Elché en Espagne et entrée au musée du Louvre à la suite d'une mission de M. Pierre Denis. La mitre qui enserre la chevelure, les vêtements, les lèvres offrent des vestiges très apparents de couleur rouge.

ques ou les fins contours des fleurons. — Cependant, les tons qui dominent sont toujours ceux de la polychromie monumentale, c'est-à-dire les bleus et les rouges ; quelques fins traits noirs soulignent les détails des yeux et l'arc des sourcils ; sur les pendants d'oreilles et sur le bandeau qui couronne la coiffure, la dorure met un éclat métallique : puis comme le contraste serait choquant, entre les parties coloriées et le blanc du marbre, une sorte de patinage rétablit l'harmonie et donne aux chairs non leur coloration naturelle mais un éclat doux et une tonalité chaude toute de convention.

Pour les brillantes périodes du v^e^ et du vi^e^ siècle, M. Collignon semble très bien établir ensuite que les mêmes erremens furent suivis par l'architecture et la sculpture grecque. « Les stèles funéraires, même, aujourd'hui décolorées pour la plupart, recevaient des mains du peintre leur dernier fini. Le pinceau achevait le décor du fronton et des acrotères, indiquait les détails négligés par le sculpteur, comme les accessoires de toilette, le bâton sur lequel s'appuient les personnages. Nous connaissons enfin une assez nombreuse série de stèles où le bas-relief est remplacé par une peinture directement exécutée sur le marbre. Il faut accepter cette idée qu'une nécropole grecque, comme celle du Céramique extérieur à Athènes, devait à la polychromie des monuments un aspect moins sévère que celui de nos cimetières ; les tombeaux peints, les stèles ornées de reliefs colorés s'y alignaient en une perspective pittoresque ; le passant qui s'arrêtait devant un de ces beaux bas-reliefs funéraires y goûtait le charme de la forme uni à celui de la couleur ; si nous voulons évoquer la vision d'une stèle attique avec sa délicate polychromie, nous penserons aux stucs peints de la Renaissance ; et du reste l'exemple le plus précis, le plus concluant de la polychromie appliquée au bas-relief nous est justement fourni par un monument funéraire ; c'est le « sarcophage d'Alexandre » (iv^e^ siècle) aujourd'hui la pièce capitale du musée Tchinily-Kiosk à Constantinople. Au lieu des trois ou quatre tons employés par les peintres du vi^e^ siècle, le decorateur dispose ici d'une palette très riche ; il a le violet, le pourpre, le bleu, le jaune, le rouge-carminé, le rouge-brun et peut-être le bistre ; au lieu de restreindre timidement le champ de la peinture, il prodigue les tons pleins, étale largement la couleur sur les tuniques et les manteaux ; les têtes avec leur chevelure brun-rouge, leurs yeux où l'iris bleu ou brun est soigneusement indiqué ont une singulière expression de vie. Mais voici, par surcroît, un fait essentiel ; la difficile question de la coloration des uns se trouve éclaircie par des témoignages certains ; les uns étaient recouverts d'un frottis léger et transparent, de valeur uniforme, jaune clair ou foncé,

selon qu'il s'agissait d'un Grec ou d'un Barbare, sans aucune intention de rendre par des nuances l'aspect varié des chairs; mais ces glacis sont si différents des teintes plates, opaques et consistantes, appliquées sur des parties de draperies, le temps en a si bien rongé le voile fluide qu'au premier aspect on pourrait s'imaginer qu'il n'y a là que le marbre naturel, doré par les années. Enfin, pas plus à cette date qu'à une époque plus reculée, nous n'observons de tons rompus, de modelage par la couleur ; c'est la saillie du bas-relief qui seule donne aux lumières leur valeur, aux ombres leur intensité ; le peintre ne modèle pas ; il colore avec des teintes plates des surfaces sculptées qui ont par elles-mêmes leurs jours d'ombre et de lumière. »

Les conclusions de M. Collignon, d'accord a si bien avec la majorité des archéologues, se résument ainsi facilement : — La polychromie dans la sculpture grecque, soumise à des traditions générales, ne fut jamais l'imitation directe de la nature, mais resta conventionnelle, subordonnée à la sculpture et lui prêtant un concours discret. Les textes et les monuments établissent qu'elle fut pratiquée durant les cinq ou six siècles où l'art grec a vécu d'une vie indépendante et même encore durant la période greco-romaine ; une statue de l'impératrice Faustine, femme d'Antonin le Pieux, permet d'en indiquer l'usage encore courant au second siècle.

Dans ce petit livre encore, l'auteur a pris soin de nous renseigner sur quelques procédés dont on a retrouvé des traces et sur d'assez curieuses tentatives de restitutions.

§

Les personnes qui s'intéressent aux pays de Norwège et Suède devront se procurer les deux volumes successivement publiés par M. Ch. Rabot sur le **Cap Nord** et les **Fjords de Norwège et Forêts de Suède**. Il y a là des récits d'excursions et de très nombreux détails sur la vie politique et sociale de la Scandinavie, sur les paysages des fjords et des villes norwégiennes, les églises de bois, les pêcheries aux chapelets cliquêtants de morues sèches, les Lapons, les glaciers et les forêts et le soleil de minuit; et enfin toutes choses qui se peuvent voir en un voyage convenablement préparé ; on peut consulter enfin M. Ch. Rabot sur la géographie et la géologie de ces pays du nord, si curieux par leur formation, le déplacement de leurs rivages, le travail encore actif de forces naturelles. Le second de ces volumes, surtout, avec ses promenades sur les côtes fantastiques de la Norwège méridionale, à Christiania, à Bergen, à Stockholm et en Dalicarlie, sous la lumière quasi-surnaturelle des étés sans nuits, laisse une impression d'autant plus surprenante et vivace que

M. Rabot ignore presque toujours les petits secrets de l'écriture. Il a voulu nous faire aimer des pays qu'il aime et a visités souvent, et à ses deux livres sont adjoints, pour la facilité des visiteurs des appendices bourrés de renseignements pratiques sur les paquebots et le prix des passages, les routes, les guides, les chasses, les courses et ascensions de montagnes, sur les vêtements, vivres et bagages, lesquels en font de véritables guides. — Enfin, nous devons savoir un gré infini à M. Rabot de nous avoir indiqué non seulement les choses à visiter, mais d'autres qu'un estomac un peu sensible s'épargnera facilement ; par exemple l'aspect de Vardœ, aux confins de la Norwège boréale :

« Vardœ est une des plus tristes bourgades de l'Europe. Tout autour, d'âpres rochers, des flaques d'eau croupissante, des tourbières, des bancs de coquilles déposées alors que la mer atteignait un niveau plus élevé qu'aujourd'hui. D'un côté l'océan Glacial, de l'autre une côte pierreuse. Un ciel bas et gris, un air crû, un temps de novembre en plein été. Le climat est ici terrible. Dans aucune localité, en Norwège, la température moyenne n'est aussi basse, les tempêtes aussi fréquentes, l'humidité relative aussi grande... Et pour compléter les agréments de la localité, une exhalaison continue des odeurs les plus fétides. Au beau milieu de la bourgade, une fabrique de guano de poisson ; plus loin trois chantiers de dépècement de baleines et autant d'huileries ; derrière l'église un séchoir chargé de milliers de morues exposées à l'air depuis deux mois. Partout pourrissent des poissons et des quartiers de cétacé ; partout des charognes, partout des émanations âcres de charniers... »

Suivent des détails immondes sur la chasse et le dépècement de la baleine et qui permettent de constater combien l'homme, en tous lieux, est un être malfaisant. — Pour terminer, car nous n'abuserons point de tels spectacles, quelques lignes sur les pâturages, si rares que les bêtes de la Norwège septentrionale sont la plupart du temps nourries « avec des débris de poisson, des têtes de morues préalablement bouillies avec des algues et du foin s'il en reste. »

« Les algues, ajoute M. Rabot, entrent pour beaucoup dans l'alimentation du bétail pendant l'hiver. Enfin, quelques indigènes lui donnent de la viande de baleine bouillie. A Vardœ, on voit les moutons avaler les poils des fanons et chercher avidement quelque morceau comestible au milieu des viandes décomposées éparses sur le sol. Au centre de la Laponie norwégienne, les habitants, qui n'ont pas la ressource de la morue, font manger en hiver aux chevaux des excréments humains et aux bêtes à cornes du crottin. Dans la Suède septentrionale, le crottin remplace également le foin dans

l'alimentation du bétail ; — quel que soit d'ailleurs le régime hivernale des vaches, leur lait a toujours un excellent goût ; d'après Zetterstedt, il serait particulièrement crèmeux lorsqu'elles sont nourries avec du crottin. »

Voilà tout de même de quoi faire rêver nos fermières et les amateurs de petits fromages.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

L'Initiation. — Vade-Mecum de l'Electro-Homœopathie, par le Comte César Mattei, 1 vol. in-18 br. Bologne. — Memento.

Dans l'**Initiation** de septembre, M. Papus, parlant des *prophètes* et des *prophéties*, dit que « pour l'occultiste, la prophétie se résume dans la *lecture d'un cliché astral relatif au futur*. C'est là, ajoute-t-il, le procédé le plus élevé que puisse atteindre le prophète, car il nécessite :

« 1° La perception consciente du plan astral ;

» 2° La connaissance de la langue symbolique des images, seule utilisée dans l'invisible ;

» 3° L'habitude de distinguer les images relatives au passé de celles relatives à l'avenir ;

» 4° L'intuition du degré d'intensité de l'image, d'où l'on déduit sa réalisation plus ou moins prochaine sur le plan physique ;

» 5° Enfin les rapports de cette image avec les autres clichés, avec les courants fluidiques et avec les idées vivantes et les êtres, qui peuplent le plan astral, rapports qui peuvent changer brusquement l'époque ou le sens des réalisations. »

« Dans l'invisible, dit encore plus loin M. Papus, les images relatives au passé et celles relatives à l'avenir sont étroitement mêlées. De plus, la confusion est augmentée par l'intimité des images concernant la Nation tout entière, ou seulement ses grands corps constitués, ou seulement chaque individu en particulier ; car, de même qu'une Planète ou une Nation, nous traînons chacun autour de nous notre cortège de clichés passés ou futurs, et notre jugement est écrit sur notre front, pour le maître auquel rien ne peut être caché. »

On voit, par là, combien il est difficile de bien prophétiser, surtout si l'on considère, en outre, que M. Papus n'énumère pas toutes les difficultés, tous les obstacles que doit surmonter le voyant, et ne dit pas que le plan astral est si différent du plan physique que les formes qu'il contient sont généralement si fugaces, que la vie y est si intense, si prodigieuse, si inouïe, qu'il est quasi impossible à un homme de bien connaître ce plan et impossible d'en donner une bonne description, — nos moyens d'expression étant par trop in-

suffisants. Aussi les bons prophètes doivent-ils être très rares.

Il est une autre catégorie de prophètes bien plus nombreuse que la précédente, mais bien inférieure en revanche. A vrai dire, ils ne sont pas prophètes, car ils ne peuvent pas *voir* par eux-mêmes ce qu'il y a dans l'astral ; ils ne sont que médiums. Ils reçoivent simplement les messages, les prophéties des habitants de l'astral.

« On ne peut guère ajouter foi, comme le dit fort justement M. Quœstor Vitœ dans le même numéro de l'*Initiation*, à des messages ainsi transmis, car les êtres occupant ce plan ne sont nullement supérieurs aux hommes. La plupart des hommes étant des êtres peu élevés, la masse des esprits qui sont en cet état est au même niveau intellectuel. Ce n'est qu'après le second passage, après la deuxième mort, qu'ils se trouvent améliorés, régénérés. Beaucoup de ces esprits sont de vulgaires farceurs, comme pendant leur vie terrestre ; ils se moquent des chercheurs et de leurs travaux.

» Ces considérations démontrent la nécessité de rechercher la source des messages. Ce n'est que par des questions adroites qu'on peut espérer quelque résultat. Encore peut-on faire état de la valeur de leur communication par la valeur même du médium : qui se ressemble s'assemble. L'esprit peut être jugé par son médium, jusqu'à un certain point. Ces rapports ne sont pas fortuits. Le médium et l'esprit communiquant appartiennent toujours à la même Hiérarchie, au même courant vital, au même circuit nerveux du moi-solaire, pour ainsi dire. Donc leurs qualités respectives se ressemblent. Ce lien invisible constitue la vraie parenté, infiniment plus vraie que la parenté physique. »

Si donc le médium est catholique, protestant, juif ou libre-penseur, l'esprit sera généralement catholique, protestant, juif ou libre-penseur, et ses communications refléteront, par suite, les idées et les préjugés des catholiques, des protestants, des juifs ou des libres-penseurs, et leur seront favorables.

La lecture de nombreuses communications publiées par des Français, des Anglais et des Américains confirme cette manière de voir.

Ces communications sont en harmonie avec les opinions et les secrets désirs du médium et aussi de son entourage. Il est difficile de concevoir qu'il en puisse être autrement. Car l'esprit recherche de préférence le médium et le groupe qui sont en affinité d'idées et de sentiments avec lui, dont les cœurs vibrent à l'unisson du sien. N'ayant pas besoin de modifier le mode rythmique mental ordinaire de ce médium, ni de vaincre de courant d'idées hostiles de l'entourage, il lui

est, en effet, plus facile de se manifester par lui que par tout autre, dans ce milieu que dans un milieu différent.

Aveuglé par ses désirs, ses passions et ses préjugés, cet esprit perçoit, dans le plan astral, plutôt les faits qui sont favorables à son parti, à sa religion, et leur attribue, sciemment ou non, une importance exagerée. Il est, de plus, porté à ne transmettre aux incarnés que ce qui doit assurer le triomphe de son parti, de sa religion.

On objectera peut-être que les communications sont dues parfois à des êtres supérieurs. Ce n'est guère probable. Car ces êtres ne peuvent communiquer directement avec les hommes. « La conscience humaine, écrit M. Quœstor Vitœ, dans l'article déjà cité, ne peut vibrer à l'unisson ; il n'y a pas synchronisme. Pour pouvoir communiquer avec les hommes, ils sont obligés d'employer des relais dans les plans intermédiaires, à travers lesquels le message se trouve traduit pour être mis à la portée de l'homme. Ce mode de transmission au plan de la personnalité interne *conditionne* la transmission elle-même. La qualité *universaliste* de son origine se trouve perdue ou limitée par les qualités personnelles du relais. Les vérités générales se trouvent ainsi personnifiées, sont *rendues* allégoriques, romantiques, etc.

» De plus, les idées préconçues du récepteur humain colorent encore la transmission. Les impressions déjà emmagasinées viennent la déformer. La signification primitive est donc souvent perdue, et des différences surprenantes apparaissent dans les expressions, bien que la vérité *en soi* ne soit qu'une. »

Les communications prophétiques ne peuvent donc avoir — dans la très grande majorité des cas — qu'une importance très secondaire. On ne doit, par conséquent, leur accorder qu'une médiocre attention.

Au reste, beaucoup de germes d'événements sont détruits, avant que soit arrivé le moment de leur manifestation sur le plan physique. On ne doit donc pas craindre outre mesure les prophéties, seraient-elles exactes, qui annoncent des malheurs. D'ailleurs, l'homme, par sa volonté énergique et son courage, peut détourner de lui les événements qui le menacent. Car on peut dire des événements ce que l'astrologie dit des astres : *Ils inclinent, mais ne nécessitent pas.*

— Il serait intéressant de rassembler et de comparer les diverses prophéties qui ont cours dans les milieux catholiques, protestants, juifs, grecs et musulmans. On arriverait à des résultats curieux très certainement, et l'on pourrait démêler peut-être ainsi quelque part de vérité dans le fatras immense des vaticinations de toutes sortes

L'Initiation, qui n'a parlé jusqu'ici (par la voix de M. Sa-

turninus) que des prophéties catholiques, — ferait bien, — à mon avis du moins — de faire entendre aussi le son des cloches (je veux dire prophéties) protestantes, juives, voire musulmanes. Elle pourrait même écouter les vaticinations de l'Orient.

§

Le **Vade-Mecum** du Comte Mattei est un véritable guide pour se traiter soi-même par l'Electro-homœopathie. C'est un catalogue des maladies, avec, pour chacune d'elles, l'indication des remèdes à employer. Il est précédé d'un exposé succinct des Principes fondamentaux de l'Electro-homœopathie et d'une étude sur la sphère d'action des remèdes, les doses et modes d'administration et sur les électricités et leur mode d'emploi.

§

Memento. — **L'Hyperchimie** (septembre et octobre). — Jollivet Castelot : *Principes d'Art Spagyrique* ; *L'Ode Alchimique*, traduit de l'italien ; *L'Alchimie physiologique*, extrait d'un volume édité en 1575 ; *Lettre de T. Tiffereau*, relatant ses expériences ; Sédir : *Les Méthodes alchimiques* ; A. Strindberg : *Les Gîtes aurifères de la France.*

L'Initiation (août et septembre). — Sédir : *La Création* ; Guymiot : *Mirabeau* ; A. Ritt: *De la Réduction théosophique* ; Saturninus : *Prognostication de l'éminent Dr Paracelse* ; Quæstor Vitæ : *Considérations sur la Genèse* ; L. Lacuria : *Quand on est mort ?*

La Paix Universelle (15 septembre et 1er octobre) : — J. Bouvéry : *L'affaire Dreyfus* ; Dr Maurice Adam : *Etudes celtiques* ; J. Brieu : *Strada et Albert Jounet* ; Général Fix : *L'Eglise et la Tolérance.*

Le Spiritualisme moderne (5 octobre). — Albin Valabrègue : *Le Darwinisme chrétien* ; F. Hardelay : *La faillite du Mariage* ; Bismarck : *Au-delà de la tombe* ; (communication spirite curieuse, signée par l'ancien chancelier de fer) (?).

Revue théosophique française (août et septembre). — Annie Besant : *L'homme et ses corps* ; Leadbeater : *Les Clichés akasiques* ; Mme Blavatsky : *La Doctrine secrète* (en cours de publication) ; Guymiot : *Dieux et Forces.*

Jacques Brieu.

LES REVUES

L'Ermitage. — La Revue Blanche. — La Nouvelle Revue. — L'Art Moderne. — La Critique. — Memento.

Les jeunes hommes d'aujourd'hui n'ont pas connu l'exemple d'une gloire plus pure que celle de Stéphane Mallarmé.

Dans un temps privé de noblesse, il fut intrégalement un poète et rechercha la Beauté. Les moyens grossiers, la violence, qui font le succès populaire, il les dédaigna. La foule ne se contente pas d'ignorer, de rendre dédain pour dédain. Mal guidée, elle ne pardonne point au génie qui a négligé de la courtiser, ni à l'homme que la probité de son existence isole au-dessus des autres. De malheureux journalistes ont eu le bon goût de rire une dernière fois de celui qu'ils n'avaient pas à comprendre, au lendemain de ses obsèques : « mousqueterie inférieure », a dit Mallarmé de ces mêmes gens, lorsque l'actualité leur livra le cadavre de Villiers de l'Isle-Adam, « ce glorieux défait ».

On a lu, dans cette revue, les pages graves et attendries de M. Henri de Régnier, le sonnet de M. Pierre Louys, les vers émus de M. F. Vielé-Griffin, consacrés à Stéphane Mallarmé. Il nous paraît rendre à sa mémoire un pieux hommage en assemblant ici quelques extraits des articles inspirés par la disparition de ce maître accueillant et « parfait ».

Nous regrettons de ne pouvoir, avant tout, reproduire un passage de l'étude de M. de Régnier, publiée par la *Revue de Paris*.

Mais M. André Gide écrit, dans **l'Ermitage** :

« Notre cœur est empli de tristesse. Comment parlerais-je aujourd'hui de rien d'autre? La figure si belle qui disparaît vit presque encore ; nous sentons encore plus à présent combien elle était unique; c'est d'elle, avant qu'elle soit plus écartée, que je voudrais parler surtout, et de son exemple admirable. On a tout le temps désormais pour parler de son œuvre ; ceux qui viendront après nous pourront mieux en parler encore ; elle couvre ce nom très aimé d'une gloire sans rumeur, mais pure ; tout y est d'une beauté sans tristesse et presque sans humain émoi ; d'une tranquillité déjà et d'une sérénité immortelles ; — la plus belle des gloires — la plus belle et la plus amère des gloires.

» Car même devant la mort, les moqueries et les mauvais vouloirs n'ont pas désarmé ; et il est à penser que longtemps encore la sottise, la légèreté d'esprit, la suffisance ne pardonneront pas à ce qui par son éclat seul, et simplement en paraissant, les humilie.

» Par une sorte de fierté cruelle, mais plutôt encore naturellement et par la seule pureté de sa belle pensée, Stéphane Mallarmé avait préservé son âme de la vie ; celle-ci coulait autour de lui comme s'écoule un fleuve aux côtés d'un navire à l'ancre ; il n'était jamais entraîné. L'inopportunité même de son œuvre fera qu'elle ne sera pas passagère. Déjà d'avance hors du présent, elle apparaissait bien comme une œuvre lointaine, éprouvée déjà par le temps, sur quoi le temps n'a

plus de prise. Et je crois fermement que l'œuvre de Mallarmé durera presque tout entière. — Quel éloge plus rare faire à ce rare esprit, isolé dans une société de gens de lettres, qui spéculent, confondent gloire et succès, n'acquièrent l'un qu'au mépris de l'autre, et ne doivent qu'à l'apparente actualité de l'œuvre, la bruyance des applaudissements immédiats, la vulgarité de leur public sans choix, puis l'immortel mépris ou l'immortel oubli qui va suivre. Le public croit choisir ses auteurs ; mais non : c'est l'artiste qui choisit son public ; l'un est toujours digne de l'autre. Certains, peu désireux des faveurs triviales trouvent dans une foule énorme et affairée bien peu de lecteurs dignes d'eux ; il leur faut plus de choix, une foule plus vaste encore et plus lointainement répartie. Mépriser le public vulgaire, c'est estimer d'autant plus quelques-uns. Où les trouver ? Ce n'est que dans la longue suite des temps qu'ils peuvent se choisir eux-mêmes ; un ici, l'autre là, chacun d'eux solitaire ; et que se forme lentement, à travers les générations survenues, un public qui soit lui-même admirable.

» La fuite du temps entraîne tout ce qui s'attachait à lui ; c'est hors du temps que pose l'ancre ; assuré contre les dérives, depuis longtemps Mallarmé s'était immobilisé hors du monde ; voilà pourquoi, ne recevant plus aucun aliment du dehors, son œuvre toute abstraite, jaillissante de soi et ne se servant plus du monde que comme d'un moyen représentatif, peu paraître vaine entière à qui cherche ses rapports avec « son temps » — mais s'illumine tout entière à qui veut bien la pénétrer intimement, lentement, pas à pas, comme on entre dans le système clos d'un Spinoza, d'un Laplace, ou dans une géométrie (1)...

» J'avoue l'irritation que me causent certains pseudo-admirateurs du poète, qui vraiment « comprennent » avec une facilité qui fait croire plus à la légèreté de leur esprit qu'à sa force. Ceux-là, d'ordinaire écrivains eux-mêmes, non contents de comprendre, imitent. Un Mallarmé subit revit en eux. — Pour l'un d'eux Mallarmé eut une ironie très douce et à peine attristée, si discrète que celui qui me la rapportait, l'auteur même à qui furent dites ces paroles, les répétait comme un éloge : « Ce que j'admire surtout, disait le Maître, c'est que ce que j'ai mis trente ans à chercher, vous, avec vos vingt ans, en un an l'avez découvert. »

(1) Littérature d'à-prioriste, par conséquent française entre toutes, cartésienne, mais de forme plus concise que le supporte d'ordinaire l'esprit un peu coureur des Français ; — et d'apparence plutôt latine, par sa concision, sa syntaxe — à ce point que certains passages de l'« Après-Midi d'un Faune » ont pu nous redonner une émotion poétique très semblable à celle que nous cherchons et trouvons dans les Eglogues de Virgile. — A. G.

» Imiter Mallarmé c'est folie ! — Tout au plus pourrait-on pour d'autres résultats employer son admirable méthode dans la bizarreté extérieure qu'elle lui doit parfois, c'est aussi sot que de se promener en scaphandre dans les rues ou d'écrire à l'envers sous prétexte qu'on admire les manuscrits du Vinci. Mallarmé sous ce rapport fit beaucoup de bien et beaucoup de mal, comme fait toujours tout puissant esprit. Beaucoup de bien parce qu'il désigna certains sots plagiaires à une risée méritée ; beaucoup de mal parce que l'autorité de ce magique esprit, son despotisme involontaire, d'autant plus redoutable qu'il était plus voilé de douceur, put incliner certains esprits non négligeables, mais trop flexibles, ou trop jeunes, pas assez formés, les plier en des postures peu sincères, leur faire adopter une syntaxe, une manière d'écrire qui supposait et que nécessitait une méthode, mais qui, sans elle, n'était plus que manière et que pure affectation.

» Comment en eût-il été autrement ? Ceux qui viendront, ceux qui sont venus depuis trois ans ne peuvent assez se rendre compte de la déconvenue qui attendait un jeune esprit avide d'art et des émotions de l'esprit, à son entrée dans la « Société littéraire » d'alors. Leconte de Lisle était mort : Rimbaud perdu ; Verlaine hagard, impossible à saisir ; la conversation de Heredia, toute de verve, nourrissait peu ; Sully-Prudhomme se méprenait ; certaine méprisante infatuation empêchait de reconnaître en Moréas ses qualités de vrai poète ; Régnier, Griffin naissaient à peine... Auprès de qui aller ? Qui admirer, grands dieux ? — On entrait chez Mallarmé ; c'était le soir ; on trouvait là, d'abord enfin un grand silence ; à la porte tous les bruits de la rue mouraient ; Mallarmé commençait à parler d'une voix douce, musicale, inoubliable, hélas ! à jamais étouffée ; chose étrange : IL PENSAIT AVANT DE PARLER ! !

» Et pour la première fois près de lui, on sentait, on touchait la réalité de la pensée : ce que nous cherchions, ce que nous voulions, ce que nous adorions dans la vie, existait ; un homme, ici, avait tout sacrifié à cela.

» Pour Mallarmé la littérature était le but, oui la fin même de sa vie : on la sentait ici authentique et réelle. Pour y sacrifier tout comme il fit, il fallait bien y croire uniquement. Je ne pense pas qu'il y ait dans notre histoire littéraire exemple de plus aveugle conviction. »

« Stéphane Mallarmé. — *Médaillon selon sa manière* », écrit M. Thadée Natanson (**Revue Blanche**), non sans quelque ingénuité.

« Imiter Mallarmé, c'est folie ! » s'écriait tout à l'heure

M. André Gide. Le « médaillon » est fort sage, encore que l'auteur en ait emprunté la forme, ouvertement. On ne saurait dire assez que la « manière » d'un artiste comme le fut Stéphane Mallarmé, réside moins dans l'apparence de ses écrits que dans une méthode très particulière d'associer les idées, un sens de la logique, si personnel qu'il n'est personne pour se l'assimiler. Mais il convient de retenir, surtout, l'intention qu'une amitié profonde et une admiration sincère ont inspirée à M. Thadée Natanson, dans ces lignes :

« La mort, impuissante à rien tenter contre un poète que ses écrits défendent, prend sa revanche le jour qu'elle glace des lèvres d'où coulait la sagesse. Celle qui souriait dans les yeux de Stéphane Mallarmé était, s'il reste au mot assez d'éclat, divine. L'œuvre où durera son génie poétique peut attendre, sûre de mêler aux feux des Lettres françaises le sien, qui leur manquait. Non plus seulement un vers, un poème, neuf, dont il les allait doter, nous verrons bien si dans les feuillets qu'il laisse, il se précise mieux qu'entre les lignes des *Divagations*, ou dans un essai récent ; si, par fortune, comment l'espérer ? un est prêt. Mais tant que l'image délicieuse hante quelques-uns qui l'approchèrent, sa séduction trop fraîche pour qu'ils ne doutent si la fleur en a pu périr, il faut qu'ils se hâtent de la perpétuer, leur effort ne dût-il aboutir qu'à s'atteindre lui-même. Pour que du moins les lecteurs à venir, entendant répéter que les contemporains du poète furent témoins de quelque chose d'unique, puissent rêver à ce que ce fut d'extraordinaire et tentent à leur tour de saisir dans sa fuite, la ressemblance charmante d'un héros.

» Celui-ci le fut avec simplicité, comme si ce dut être la tâche de chacun, d'avec qui son goût n'admettait pas qu'on se distinguât, extérieurement, ou qu'une urbanité, qu'il fallait jusqu'à lui des siècles pour affiner, l'inclinât à débarrasser autrui de l'admiration, avec autant d'aisance que pour le saluer.

»... Ramassée, même un peu lourde, mais le torse où se carrait sa vigueur, campé bien d'aplomb sur l'élasticité de jambes tôt abouties aux pieds menus, comme prêt à bondir, toute sa personne se ployait immanquablement avec élégance, fût-ce pour tendre la main. Les premiers mots dont il écartait l'épaisseur de la longue moustache suffisaient avec son regard pour qu'aussitôt on appartînt à l'adorable chèvrepied qu'il ne lui déplaisait point d'habiller correctement, dût le trahir une grâce surnaturelle de l'allure et, mieux que celle de la barbe court taillée, la pointe inquiétante de l'oreille.

» ... Il n'assumait l'emphase d'aucun apostolat, bornant ses rapports avec le prochain, quand on réclamait son

aide qu'il ne savait refuser, exactement à lui emprunter pour s'émouvoir ou fournir à sa bonne humeur tel trait significatif, qui figurât en guise de fleuron entre les pages de sa philosophie. De ces *anecdotes*, ajoutant à l'étymologie une attention délicate, il gardait beaucoup inédites à ses familiers, sacrifiant à leur plaisir de les entendre conter, avec la nouveauté parfois d'une variante, les petits poèmes qu'il eût fixés avec. Mais il fallait un art qui ne se rencontrera plus peut-être, pour tirer, sans une moralité, tant d'accords inouïs de l'aventure par exemple d'une pauvresse à quelque marché n'ayant plus à offrir au creux tendu de sa paume, que deux citrons, dont elle demandait un sou, à l'hésitation d'une dame, désespérée d'être réduite à ne les pouvoir marchander.

» Or il ne jugeait cette dame, ni les autres, ni personne, par une habitude de douter même du doute autant que de tous dogmes, quitte envers eux pour quelques fleurs avec l'élégance de son ironie, dont il ne préservait que son rêve et ses amis, leur maintenant une foi inébranlable. La piété qui le garda d'abandonner jamais par complaisance à l'adulation des jeunes gens une parcelle de l'estime accordée à leurs aînés, ses contemporains, aucuns fussent-ils pour son art trop peu clairvoyants, sa fidélité allait à l'abnégation et au sacrifice. Verlaine, Villiers, Banville, Manet, certains plus humbles, l'ont éprouvé. Les autres, Dierx ou Mendès, Redon, Renoir, Heredia, Monet, Rodin, Whistler et toute une jeunesse en peuvent témoigner. »

« Mon maître est mort, et s'est éloigné des hommes, avec l'attitude qu'il avait aimée, et qui fut le contraire de l'affectation... Rien n'a dérangé le style parfait de cette figure », écrit M. Camille Mauclair. Puis il ajoute (**La Nouvelle Revue**) :

« Mon maître, ai-je dit. Il le fut. Je perds un conseiller admirable, un ami intellectuel que nul ne remplacera, et le plus ferme exemple de consécration de tout soi-même à l'art littéraire que j'ai jamais rencontré. J'en ai confié aux lecteurs de cette revue un portrait moral. La mort lève tous les masques. Les personnes qui ont pu s'intéresser au roman « Le Soleil des morts », paru ici l'hiver dernier, sauront maintenant que Calixte Armel était l'image de Stéphane Mallarmé. Il aimait cette imparfaite effigie. « Les ans, pour peu qu'il m'en reste, ne m'exauceraient pas littérairement, que je me contenterais, pour destin, de vous être apparu cet homme-là. » Il m'écrivit cette phrase, où passe déjà le pressentiment, dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, et que je relis maintenant en retenant mes larmes. Mais je n'avais montré qu'une ébauche, déformée selon les besoins du roman. J'essaierai bientôt, ici

même, d'élever à la mémoire de mon maître le monument que mes pauvres forces me laisseront construire, d'éclairer d'un jour véritable son esthétique, ses poèmes, ses travaux linguistiques, et de ressaisir des opinions et des expressions. Présentement je ne le pourrais pas. Je ne trouverais que des choses du cœur, et non celles de l'esprit. Je ne veux exprimer tout de suite qu'une seule pensée : Stéphane Mallarmé n'était point ce qu'on a dit, le public ne l'a jamais envisagé véritablement. On n'a jamais pu le louer ou le contester avec justesse. Il ne se cachait de rien, mais il était doué de l'impénétrabilité des âmes pures. Il n'était comparable à personne. Il était sans relations avec l'époque. On a dit qu'il était un puriste, un caractère voisin de celui de Leconte de Lisle : et ce n'est pas. On a dit qu'il dédaignait la foule : et ce n'est pas. On a dit qu'il était tout dévoué à la forme : et ce n'est pas. On a dit qu'il enseignait, que son influence théorique avait altéré des consciences : et ce n'est pas. Seul, admirablement seul, ardent de charité et d'amour, d'une bonté presque évangélique, d'une pitié infinie, ne demandant rien pour lui-même, pénétré d'humilité devant son œuvre, scrupuleux plus que Flaubert, Stéphane Mallarmé ne recueillit que l'outrage et ne s'en offensa jamais...

» Mon cher camarade Léon Daudet, dans le beau et douloureux livre qu'il a écrit sur son père, l'appelle « le marchand de bonheur ». Stéphane Mallarmé a été « le marchand des rêves ». Et toute une génération de jeunes hommes s'est nourrie de ces rêves, et elle s'en est purifié l'âme. Même pour ceux qui, comme moi, ont consacré à la vie active une part de leurs travaux, et ont cessé de faire de la littérature l'exclusif objet de leurs soins et la chose essentielle de la vie, l'exemple de Stéphane Mallarmé a été une leçon constante d'énergie personnelle, de scrupule intime, de négligence de l'opinion, de véritable élévation du caractère. Mais je le montrerai plus à loisir. Je salue aujourd'hui une dépouille mortelle. L'idéaliste essentiel et absolu de notre époque vient de la quitter. Une grandeur mystérieuse vient de s'alléger de son spectre de chair. Selon le cri prodigieux que lui inspira la statue d'Edgar Poe, où il vit, au lieu du bronze inerte, le poète ressuscité,

Tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change,

Stéphane Mallarmé est remonté aux régions surnaturelles qu'il aimait, et que son geste et ses grand yeux fiers semblaient éternellement désigner et contempler. Sa voix sourde déjà nous parlait du fond des ombres. Nous sentions qu'il n'appartenait qu'à demi à la terre. Mais personne ne supporta d'y figurer durant le temps nécessaire avec une si hautaine beauté. »

Ce témoignage emprunte à la signature de M. Camille Mauclair une valeur précieuse. Car, parmi ceux qui prirent le plus d'intérêt au *Soleil des Morts*, beaucoup ont amèrement regretté de rencontrer dans ce roman l' « imparfaite effigie du poète qu'ils vénéraient le plus et qui, par la hauteur même de sa vie, leur semblait garanti contre toute atteinte. Et c'en était une, le ravir à sa retraite pour le jeter, « déformé selon les besoins du roman », dans un livre, — encore qu'il s'agisse, d'autre part, d'un livre courageux et beau.

M. Edmond Picard (**l'Art Moderne**) s'exprime au nom de certains écrivains belges ; vous le reconnaîtrez aux qualités de goût, de légèreté, d'émotion, de clarté, éclatantes dans cette seule citation :

« Or, est-il possible de préciser la fonction littéraire de cet *abstracteur d'obscurité* ! (Mallarmé ?)

» Pour moi, qui volontiers rattache l'influence des novateurs contemporains (qui tant pullulèrent), à quelque brèche faite au formidable clichage de la Langue française, de ses mots, de ses procédés, de ses formes, qu'une série interrompue de magisters, depuis Malherbe, tentèrent d'imposer, il me semble que Mallarmé fut surtout voué par le Destin à la destruction du préjugé appauvrissant étiqueté « la belle clarté ». Vous savez, cette clarté invariablement recommandée par messieurs les cuistres de toutes les académies, de tous les lycées et de tous les baccalauréats, proclamant qu'elle est la moralité de l'écrivain, le devoir, la convenance vis-à-vis du lecteur en même temps que la condition de la durée pour l'œuvre ; s'imaginant en leur stupidité naïve que l'âme humaine est à ce point simpliste et de rouagerie vulgaire, que sa suprême jouissance est de voir clair toujours et en toutes choses, et qu'elle a horreur de l'indécis, du mystérieux, du compliqué et de tous les souterrains domaines en lesquels pourtant autour d'elle l'immense Univers baigne et évolue.

» Oh ! la grosse et cruelle erreur ! Et combien une Littérature dont la Ténèbre est absente apparaît insuffisante pour la nourriture, obligatoirement variée à l'infini, des cerveaux ! »

Au contraire, M. Alcanter de Brahm (**la Critique**) démontre par le génie de son style l'exactitude du vieil adage : « l'art n'a pas de patrie ». Jugez s'il n'y a point de mérite à écrire ainsi :

« Celui à qui la modestie d'un Baruch Spinoza pouvait avoir servi d'exemple, en vue de récuser toute idée dérogatoire en présence de ce conflit continuel de nos deux existences, ici-bas, de la conflagration incessante de notre vie muette et de celle d'apparence, usita au contraire de ce puissant levier

pour surélever sa haute dignité d'âme, et lui donner accès vers les régions où le troupeau béatudinaire ne se peut exhausser.

» Lors, ce contraste valut à Stéphane Mallarmé l'exil mental des générations qui le connurent. Et l'occlusion de cette âme écarta l'inutile horde tourbillonnaire que la complexité de ses symboles exorbait en raison directe de l'imperceptible bruissement des ailes diaprées qui le portaient vers l'azur, couvert par le tonitruant chaos des trolls d'alentour.

» Et les rares familiers de son foyer intime pressentirent le repli de son âme torturée, par la douleur de vivre dans l'ici-bas fangeux. »

Memento. — **La Revue du Palais** s'appellera désormais **La Grande Revue**. Lire dans le fascicule d'octobre : *Souvenirs judiciaires*, par M. René de Pont-Jest. — *Le droit des intellectuels*, par M. F. Paulhan.

La Revue blanche commence un nouveau roman de M. Gustave Kahn : *L'Enfant dormira bientôt*. — M. Remy de Gourmont poursuit ses intéressantes études de grammaire comparée, par une *Psychologie de la Métaphore*.

L'Ame latine consacre six pages spacieuses à un « essai de critique » sur *Un sonnet de M. de Heredia*. « L'essayiste » n'est autre que M. Armand Praviel. On ne doute pas qu'il eût aisément développé son intéressant travail.

Revue encyclopédique Larousse. — M. Ernest Tissot y publie quelques « Chansons créoles » de l'Ile Maurice, qu'il a traduites en collaboration avec M. Edouard Tavan, « le remarquable poète de la Suisse Romande ». Exemple :

« Au beau matin — je suis chagrin — j'ai la misère. — A quoi bon ? — Tandis que le soir — le pauvre noir — est sans mémoire — après boire. — Je vois alors tout en rose. — Dans l'absinthe, — chaque plainte — s'en est allée — quand je suis saoul. — La cantine — de tout chagrin — je le sens bien — me délivre. — Quand la terre — du cimetière — va, ma foi, — me couvrir. — Pourquoi faire — tant de mystère ! — Au lendemain — il n'y a rien ! »

A signaler à Messieurs de la Légation de Haïti, ces commentaires :

« Rarement la poésie créole a exprimé avec moins de réticences le manque d'idéal de la race noire, et rarement aussi elle a plus tristement montré combien le sentiment de l'au-delà lui était étranger. Et c'est pourquoi, sans doute, dans son impossibilité à s'élever jusqu'à la vie intérieure, cette race puérile devra disparaître un jour. En effet, la loi d'évolution la condamne. Elle représentait une étape depuis longtemps dépassée du développement intégral de l'humanité. »

Revue des Revues. — Dr L. Caze : *Les armées du Monde et le désarmement général. — L'agonie de la Monarchie espagnole.*

Le Saint-Graal célèbre les mérites de M. E. Signoret, — soit que M. Signoret y réunisse les louanges dont ses amis le comblent ou qu'il s'en décerne lui-même de nouvelles.

La Revue de France. — Numéro spécial en l'honneur des fêtes de Gascogne et de Languedoc.

La Lutte a changé de couverture.

Cosmopolis. — M. Maurice Barrès : *Un rénovateur de l'Occultisme.*

La Quinzaine. — *Théodore Jouffroy* par M. Ollé-Laprune.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'énergie d'une race. Les Normands d'autrefois (*Le Figaro*, 27 sept. et 3 oct.). — Le bourreau de Mallarmé et son protecteur (*Le Figaro*, 11 oct. : *Le Journal*, 6 oct.). — Stéphane Mallarmé et Léon Dierx (*Le Temps*, 11 oct. et suiv.). — Anecdotes sur un diplomate, sur un grand seigneur et sur Molière (*Le Temps*, 29 sept., 5 et 6 oct.). — Un nouveau journal : *La Volonté.*

M. de Vogüé a fait un pèlerinage à Hauteville-la-Guichard. C'est un village peu connu. Quand on a de la bonne volonté on le découvre, au delà de Saint-Lô, entre Marigny et Saint-Sauveur-Landelin. De là, il y a longtemps, partirent des jeunes hobereaux sans sou ni maille, qui devinrent rois, princes ou seigneurs, « la poignée d'hommes prodigieux qui conquit, posséda, transforma une partie du monde méditerranéen », comme leurs frères aînés, quelques années plus tôt, avaient conquis l'Angleterre qu'au cours des siècles ils devaient si puissamment façonner à leur image. M. de Vogüé questionna le gars du pays qui débridait son cheval :

« — Oui, notre *endroët* a fait bien du bruit dans l'*histoëre* mais il n'y a plus rien. »

Plus rien que le nid de chênes et de hêtres « d'ou s'est échappé le vol de gerfauts, hors du charnier natal ».

« Hauteville, continue M. de Vogüé, fut le berceau et le maigre fief des Tancrède. Guichard, guiscard — *l'avisé* en dialecte normand — c'était le sobriquet de Robert, l'un des plus fameux. Le premier seigneur d'Hauteville, pauvre homme, avait douze fils sans compter les filles. Ses hoirs s'en allèrent l'un après l'autre, avec quelques vassaux, sur leurs bidets, par ces sentiers, sous les arbres pères de ces arbres, comme s'en va ce cultivateur qui porte son sac de pommes au marché de Marigny. Ils frétaient une gabare au premier port de la côte, faisaient voile vers l'Italie, vers le Levant. Quelques années après, les aînés appelaient les cadets au partage des royaumes conquis ; et c'est ainsi que les minces hobereaux de ce vil-

lage emplirent de leurs noms et couvrirent d'hommes d'armes, de châteaux, d'églises la Pouille, les Calabres, la Sicile, la Morée, la Thessalie, Constantinople, Jérusalem.

» Partout le voyageur les retrouve, ces Normands des mers heureuses ; leur ombre se projette encore sur tous les rivages, les palais et les basiliques, elle trône dans Montréal, dans Amalfi, sur le siège de marbre où l'inscription en mosaïque garde leur place : *cathedra Regis*, chaire du Roi, où s'assirent tour à tour les enfants d'Hauteville-la-Guichard. Ici seulement, sur la terre nourricière de ces rois, leur ombre même s'est enfuie : ni berceau ni tombe, pas une pierre commémorative de tant de fortune, de tant de grandeur. Et c'est mieux ainsi : l'absence de témoignages matériels met une imprécision de rêve dans leur légende, dans l'aventure qui fut le grand rêve du moyen âge. »

Ensuite M. de Vogüé s'afflige en songeant que les neveux des Guichards du xi[e] siècle aiment dès leur âge tendre à se bercer de rêves médiocres : une place dans un bureau, voilà la couronne de leurs songes !

Sans doute, mais il y avait des bureaucrates aussi du temps de Guillaume le Conquérant et de Tancrède de Hauteville ; on les appelait des moines : ils représentaient la partie froide, timorée, assise de l'humanité. Elle n'est pas méprisable. Un peuple ne peut se composer d'aventuriers s'il lui est utile d'en avoir quelques-uns : sa force réside dans les gens stables, attachés à la glèbe ou à la pierre.

Et d'ailleurs, ces Normands d'après Robert Guiscard conservèrent assez de leur humeur primitive pour faire encore parler d'eux et que leur énergie étonnât encore le monde. Récemment un ministre canadien, M. Turgeon, est venu à Honfleur célébrer les audaces des Normands d'Amérique. Il a très bien parlé, ce Canadien, et dans une langue dont la belle tenue repose singulièrement du jargon de la plupart de nos inaugureurs de statues (il s'agissait du monument de Samuel Champlain). Il a célébré le Honfleurois Jean Denis qui, avant même le Malouin Jacques Cartier, visita les mers du Nord-Ouest, découvrit Terre-Neuve et remonta le Saint-Laurent. Elargissant un peu son panégyrique, M. Turgeon signale ensuite la part considérable de la France dans les destinées de l'Amérique du Nord :

« L'âme de vos hardis navigateurs s'éprit des vastes solitudes, des régions inexplorées et, tout en guerroyant contre les Indiens et les colons de la Nouvelle-Angleterre, ils parcoururent toute l'Amérique, de l'Orient à l'Occident, du Sud au Septentrion, de Terre-Neuve aux montagnes Rocheuses, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, laissant partout l'empreinte du nom français, jetant à tous les vents du ciel

la semence féconde de la religion et de la civilisation. Ah ! qui peut dire l'action de la France sur le nouveau monde ? Je ne parle pas du Canada français, mais des colonies anglaises elles-mêmes. L'épée de Lafayette leur a conquis l'indépendance, et elles en ont perpétué le souvenir en élevant, à l'entrée de leur métropole, la statue de la Liberté. Si elles avaient regardé plus haut et plus loin, ce n'est pas la statue de la Liberté qu'elles auraient érigée dans le port de New-York, c'est la statue de la France elle-même ! »

Si, depuis cette époque, l'activité des Normands n'a plus jamais été collective, cela s'explique bien clairement par la tournure centralisatrice que la civilisation a assumée en France sous l'influence démoralisante des méridionaux ; mais la race est demeurée individuellement énergique et aventureuse : il est assez curieux que la plupart — peut-être plus que la moitié — des grands novateurs en art et en littérature furent de race normande, de Malherbe à Flaubert, de Corneille à Chateaubriand, de Poussin à Millet. L'énergie cérébrale se transforme, mais ne périt pas dans les races fortes.

Je n'en citerai pas moins encore quelques lignes où M. de Vogüé raille, peut-être mal à propos, les joies de la Paix :

« Entre les fines aiguilles de la cathédrale, le soleil se couche dans un écroulement de nuées que ses feux incendient. L'immense paix du soir descend sur la nappe d'or vert de ce beau pays, opulent et riant. Les hommes y paraissent satisfaits de leur sort, contents de pratiquer la vertu de l'épargne « sous l'égide de nos institutions », dans l'aisance, la tranquillité et l'égalité. Ils ne prétendent pas autre chose, on ne leur persuadera pas autre chose. C'est leur droit. Comme ils souriraient, ces bons Normands... » Ils ne sourient pas tous, — et cela suffit.

§

Il y a des journaux où dans les questions controversées, même sans bonnes raisons, on aime à donner le pour et le contre ; après l'éloge, l'exécution. Ainsi donc M. Rodenbach ayant noblement loué Stéphane Mallarmé, M. Arsène Alexandre fut chargé par le *Figaro* de signifier « l'enterrement du symbolisme ». M. Alexandre n'emboucha point, pour faire son petit bruit, une trompette de Jéricho ; le modeste tube de fer blanc des bazars lui a semblé convenir mieux à ses facultés pulmonaires. Là-dedans il souffle naïvement : « Odilon Redon est le Mallarmé de la peinture, comme Mallarmé était le Redon de la poésie. » Tonnerre et rubis ! Monsieur, qui croyez-vous humilier ici, Redon ou Mallarmé ? C'est pour la septième fois (je les ai comptées) que je lis dans la presse cette confrontation et je n'ai pu encore démêler pour lequel

des deux elle peut bien être injurieuse, puisque Mallarmé et Redon sont, tous les deux, ou bien deux grands artistes ou bien deux grands poètes. L'article de M. Alexandre est d'ailleurs plein de grossièretés peu spirituelles. Il faut détromper M. Alexandre : Stéphane Mallarmé n'est pas mort du chagrin de n'avoir pas *réussi*, — pas plus que Baudelaire, que Barbey d'Aurevilly, que Villiers de l'Isle-Adam, que Verlaine. Il vient de me tomber sous les yeux, au cours d'un classement de papiers, un vieux feuilleton où M. Sarcey narre une des représentations fameuses du Théâtre d'Art. Après avoir raconté à sa manière *Les Aveugles*, *Le Concile féerique*, *Théodat*, il ajoute gracieusement : « Toutes ces charges d'atelier nous avaient conduits à une heure du matin... » Peut-être fûmes-nous indignés, il y a sept ans; aujourd'hui je trouve à telles appréciations un grand charme.

Après donc les inutiles invectives de M. Alexandre, on lira avec fruit les déclarations bienveillantes de M. Henry Bauër; elles tombent d'un peu haut, sans doute, mais elles n'en sont que plus précieuses. Nous nous sommes permis de souligner le passage où le suréminent chroniqueur exprime un doute qui doit, j'aime à le croire, être interprété favorablement ;

« Exemple admirable et rare d'une pure vie d'artiste, Stéphane Mallarmé a exercé uniquement sa maîtrise par une parole familière, persuasive et charmante, par l'attrait de son caractère, par la dignité, la simplicité, la modestie de sa manière d'être. *Ni ses vers perdus dans l'obscurité, ni le petit nombre de pages qu'il écrivit, n'ont la certitude de la durée* ; son verbe abondant et brillant, nourri de pensées originales, n'a pas souvent dépassé le cercle d'amis et de disciples. Il a fait peu de conférences. C'était un sage que ne tentèrent ni le succès de la parole, ni la passion du journal. Il vivait modestement du gain d'un emploi de professeur d'anglais, pour la littérature et l'art. La justice suprême lui permit de mourir paisiblement, loin des besognes mercenaires, pendant les vacances, au soir d'un beau jour, dans le paysage de forêt et d'eau qu'il aimait. »

Dans un beau poème en prose, dédié à la mémoire de Mallarmé, M. Léon Daudet fait parler ainsi un des corbeaux de la Forêt Rouge :

« Ma presque dernière visite fut pour ce poète, tout près d'ici, au bord du fleuve. Quoique mon indifférence soit grande, et que le signe fatal ait endurci la corne de mon bec j'hésitai à l'appeler si tôt, lui sage et discret comme un Dieu, en qui frémissaient tant de merveilles voilées. Mais il est un degré de noblesse où l'âme n'a plus besoin du corps, et je n'apparus que pour la légende, tel qu'il m'évoqua d'après son

frère auguste et fameux... *les ténèbres et rien de plus... les ténèbres et jamais plus...* »

§

Ensuite on s'occupa d'élire un Prince des Poètes. Le jeu ne me plaît guère ; mais je n'ose trop le blâmer cette fois puisque grâce aux quelques lettres de vote, publiées dans le *Temps*, il a été démontré que M. Léon Dierx était estimé comme il convient — c'est-à-dire comme un maître. M. Dierx a soixante ans ; il a publié ses *Poésies complètes* (1890) et on ne croit pas qu'il ait l'intention d'y rien ajouter. Il se reposait, sans songer à la gloire, fier de s'être plu à lui-même et d'avoir contenté quelques délicats : la gloire vient à lui ; on publie son portrait — par Vallotton, naturellement, dans le premier numéro de la *Volonté* ; c'est très bien et très juste.

Parmi les lettres, celle-ci de M. Louis Dumur, dont le sentiment sera partagé :

« Je n'ai point été de ceux qui ont élu Paul Verlaine prince des poètes et je n'ai pas été davantage de ceux qui lui ont donné Stéphane Mallarmé pour successeur. Il ne me paraît pas d'un grand intérêt de continuer cette dynastie. L'admiration en art ne se traduit pas par un bulletin de vote. Chaque poète de talent me semble un prince dans son île. Il y a des couronnes plus riches, plus ouvragées, plus somptueuses, d'autres qui ne sont composées que de simples fleurs et qui n'en sont pas moins belles. Tendre le sceptre à un poète, décerner le prix de beauté à une femme, deux choses que je trouve aussi monstrueuses qu'inutiles... »

Un plaisant a proposé d'élire M. Rostand (le banquier?) ; un autre, très sérieux, invoque pour s'abstenir — quoiqu'il finisse par nommer M. Henri de Régnier — ses principes républicains ; M. Bouchor, aussi ; M. Saint-Pol-Roux déclare : « Stéphane Mallarmé fut davantage qu'un poète : un dieu », c'est-à-dire « celui qui enrichit le gouvernail humain d'une orientation ignorée jusqu'alors. » La correspondance reçue par M. Raoul Aubry n'a pas le plus souvent un intérêt considérable ; il y a eu d'ailleurs beaucoup d'abstentions.

§

M. de Guines, ambassadeur à Berlin, en 1769, s'étant aperçu que l'on ouvrait et que l'on copiait ses dépêches à la poste, se détermina, un jour de courrier pour la France, à envoyer, dès le matin, au directeur de la poste une de ses dépêches chiffrées et à y joindre le billet suivant :

« J'envoie la dépêche ci-jointe à la poste, à sept heures du matin, au lieu d'attendre l'heure du courrier de sept heures du soir, afin que M. le Directeur de la poste de Berlin ait le

temps de la faire copier et qu'on puisse encore l'expédier aujourd'hui. Ce qui me porte à prendre cette précaution, c'est que la dépêche est importante et fort pressée et que je serais par conséquent très ennuyé qu'elle fût gardée jusqu'au courrier suivant, comme on l'a déjà fait pour d'autres. »

Traduit, par le *Temps*, d'un assez curieux livre anglais récemment paru, *Collections and recollections*; cela se passait à la fin du siècle dernier :

« Lord Abercorn apprend que sa femme va le planter là et se sauver avec un de ses amis. Une voiture de louage est là qui l'attend. « Une voiture de louage? » s'écrie le mari. « Qu'on attelle aussitôt le carrosse. Il ne sera pas dit que lady Abercorn ait quitté le toit de son mari dans une voiture publique. »

On a communiqué à M. Claretie un curieux *Molière arrangé pour être joué par les jeunes gens* :

« L'*Amour médecin* prend pour titre, le mot *amour* étant proscrit, le *Faux Médecin*. Les *Femmes savantes*, qui ne peuvent plus subsister de par l'éviction du sexe faible, deviennent — chose incroyable! — les *Faux Savants*, *comédie par Molière*. Armande n'est plus qu'*Armand*, fils de Chrysale. La délicieuse Henriette devient Henri. Au lieu de parler du mariage et des enfants, comme Henriette et Armande, Armand et Henri parlent de l'*amitié*.

ARMAND

De tels attachements, ô ciel, sont pour vous plaire.

HENRI

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi par des liens bien doux
Un ami qui vous aime et soit aimé de vous
Et de cette amitié persistante et suivie
Se faire les douceurs d'une innocente vie !

» Rien de plus choquant ou de plus niais. Et toute la pièce est maltraitée ainsi. Molière, qui connaissait les sots, n'avait point prévu cette sottise. *Bélise* n'est plus que *Soubise*, autre frère de Chrysale.

... Oui, mon frère, je peste contre vous !
Le moindre solécisme en parlant vous irrite !

» Les vers nouveaux sont faux exécrablement. Qu'importe! Les jeunes gens les prendront pour des vers de Molière. Et tout est travesti ainsi dans l'œuvre du grand comique. Les *Précieuses ridicules* deviennent les *Jeunes Gens ridicules*. Cathos et Madelon s'appellent *Léon*, fils, et *Charles*, neveu de Gorgibus. Ce sont « deux petits provinciaux » dont Lagrange et du Croisy veulent se moquer. Imaginez *Charles* et *Léon*

« se servant de blancs d'œuf et de lait virginal » et écoutant les impromptus de Mascarille et les confidences de Jodelet. L'absurde atteint là les sommets.

» Même ineptie lorsque l'*Ecole des femmes* devient la *Précaution inutile*. L'*Ecole des Femmes* sans Agnès! Agnès laissée dans la coulisse! Mais le triomphe de l'*arrangeur*, c'est *Tartuffe, Tartuffe ou l'Imposteur*, avec une Dorine qui s'appelle *Frontin*, une Mme Pernelle qui devient *Perlet, père* d'Orgon, une Flipote qui se change en *Flipot*, et une Elmire qui disparaît.

» Quoi! Tartuffe sans Elmire, comme Alceste sans Célimène? Parfaitement. L'arrangement est facile.

» — Mais la scène de la table? Tartuffe voulant séduire et nuire.

» Tout est prévu. Tout est transposé. Ce n'est pas Elmire qui fait cacher Orgon sous une table, c'est Cléante qui le fait cacher derrière un rideau.

Tirez-moi ce rideau et bien caché dessous...

» Oh! l'hiatus! Qu'importe! — Et ce que voit Orgon derrière le rideau, ce n'est pas Tartuffe posant la main sur le genou d'Elmire, c'est presque Tartuffe laissant tomber son poing sur la joue de la femme, la menaçant, l'injuriant.. Mais il faut citer. C'est admirable.

(Orgon, seul, derrière le rideau.)

Puisqu'on le veut ainsi,
Ecoutons et voyons. Serait-il véritable
Que cet homme, à mes yeux, poli, timide, affable,
Pour ma femme, bien loin de se montrer galant,
Soit dur, grossier, brutal, dédaigneux, insolent?
Impossible... Voilà Tartuffe qui s'avance...
Je ne lui savais pas cet air d'impatience ..

(Orgon fait de longues pauses entre chaque phrase.)

Ma femme va trop loin... Elle est presque à genoux
Et Tartuffe... On dirait qu'il est fort en courroux...
Pour elle, quel déboire!... Plus elle s'humilie,
Plus... me trompé-je?... O ciel! voilà qu'il l'injurie!...»

C'est énorme! comme disait Flaubert.

§

Le premier numéro de la *Volonté* a paru le 17 octobre. La présentation au public, par M. Ernest Lavisse, est la paraphrase de ce désir : « Qui nous donnera un journal indépendant! » Il y a deux ou trois revues *indépendantes*; pourquoi n'y aurait-il pas un journal indépendant, libre, ouvert à tous

les talents, à toutes les idées? — En effet, mais il fallait le *vouloir*. Ce journal que nous attendions tous, M. Jacques Daurelle l'a créé sous la forme la plus heureuse.

R. de Bury.

LES THÉATRES

Comédie-Française. — 10, 20, 22, 27, 30 juillet, 2, 23 août, 2, 15 septembre, 25 septembre (matinée) : *Hernani* : — 17 juillet : *Faute de s'entendre*. — 17 juillet, 4 août, 1er septembre : *Griselidis*. — 18 juillet, 26 août, 13 septembre : *Le Flibustier*. — 18 juillet : *Célimare le bien-aimé*. — 19 juillet, 8, 25 août, 11, 29 septembre, 9 octobre (matinée) : *Le Gendre de M. Poirier*. — 19 juillet, 9 octobre (matinée) : *Le Tricorne enchanté*. — 19 juillet : *Celle qu'on n'epouse pas*. — 21 juillet, 20 août, 4 septembre, 2 octobre (matinée) : *Dépit amoureux*. — 21 juillet, 5, 18 août, 4 septembre, 2 octobre : *Mlle de la Seiglière*. — 23 juillet, 16 septembre, 5, 14 octobre : *Catherine*. — 24 juillet, 3 août : *Denise*. — 25 juillet, 6 août, 18 septembre, 10 octobre : *La Vie de Bohême*. — 26 juillet, 26 septembre : *Le Mariage Forcé*. — 26 juillet, 2 octobre (matinée) : *Le Monde où l'on s'ennuie*. — 28 juillet, 4 août, 1er septembre, 2 octobre : *Le Rez-de-Chaussée*. — 28 juillet, 8, 25 août, 10 septembre : *Gringoire*. — 28 juillet, 6 septembre : *Le Député de Bombignac*. — 29 juillet, 15, 28 août, 10 septembre, 12 octobre : *L'Avare*. — 29 juillet, 9, 28 août : *Le Malade imaginaire*. — 31 juillet, 29 août : *Britannicus*. — 31 juillet : *Bataille de dames*. — 1er, 14 août, 5 septembre : *La Fille de Roland*. — 5, 21, 30 août, 7 septembre, 12 octobre : *Les Précieuses ridicules*. — 7 août : *Le Misanthrope*. — 7, 24, 31 août, 3 septembre : *Le Médecin malgré lui*. — 9 août, 3 septembre : *Les Femmes savantes*. — 10 août : *La Joie fait peur*. — 10, 16 août : *La Mégère apprivoisée*. — 11 août, 11 septembre : *La Chance de Françoise*. — 11 août : *Vincenette*. — 11, 26 août, 13 septembre : *Il ne faut jurer de rien*. — 12 août : *Le Luthier de Crémone*. — 12, 31 août : *Le Cid*. — 13, 19 août, 8, 21 septembre, 9 octobre : *Ruy Blas*. — 15 août : *Le Jeu de l'amour et du hasard*. — 16 août, 29 septembre : *Les Ouvriers*. — 17 août : *Horace*. — 17, 22 août, 22 septembre : *Les Folies amoureuses*. — 18, 27 août, 30 septembre : *Le Dîner de Pierrot*. — 20, 27 août, 9, 26 septembre : *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. — 21, 30 août, 7, 27 septembre : *L'Aventurière*. — 22 août : *L'Ecole des femmes*. — 24 août, 6, 22 septembre : *Tartuffe*. — 29 août, 6 octobre : *Le Passant*. — 9 septembre : *L'Anglais ou le fou raisonnable*. — 12 septembre : Reprise de **Louis XI**, drame en cinq actes, en vers, de Casimir Delavigne (MM. Prudhon, Silvain, Albert Lambert fils, Georges Berr ; Mmes Kalb, Du Minil, Leconte). — 14, 17, 20 24, 28 septembre, 1er, 4, 7, 13 octobre : *Louis XI*. — 19, 30

septembre : *L'Evasion.* — 23 septembre : *Les Rantzau.* — 25 septembre, 6 octobre : *Les Tenailles.* — 25 septembre : *Le Testament de César Girodot.* — 27 septembre : *L'Été de la Saint Martin.* — 3 octobre : *L'Etrangère.* — 6 octobre : *L'Amiral.* — 8, 11, 15 octobre : *Adrienne Lecouvreur.* — 12 octobre : *La Revanche d'Iris.*

ODÉON. — 1er octobre : Première représentation de **Colinette**, comédie en quatre actes, de MM. G. Lenôtre et Gabriel Martin. — Cette comédie légère n'est pas désagréable à voir. MM. Lenôtre et Gabriel Martin sont évidemment de bons élèves de M. Victorien Sardou. Dans *Colinette*, comme dans *Madame Sans-Gêne*, un personnage historique, dont le caractère est tracé conformément aux traditions le plus souvent admises, dénoue une intrigue quelque peu vaudevillesque. MM. Lenôtre et Martin ont choisi pour héros Louis XVIII : je ne sais trop si le Louis XVIII qui nous est montré dans *Colinette* est historiquement exact, mais il l'est légendairement : il est goutteux, il lit Horace, il fait de petits vers pour les jolies femmes de sa cour, il aspire à être clément, et il estime ceux qui le jouent avec esprit et mettent sa police en défaut. Quant à l'intrigue où il intervient, elle n'est peut-être pas très neuve : la fille d'un banquier, mariée à un jeune noble, devenu colonel de l'Empire, et, à cause de cela, tenu un peu en disgrâce par la Restauration ; un général de Napoléon, et qui conspire ; des émigrés à qui les événements n'ont rien enseigné ; un policier naïf, et qui se croit subtil, en sont les principaux personnages. L'épisode final rappelle la célèbre évasion de Lavalette, dont il est beaucoup parlé, d'ailleurs, dans la pièce. Çà et là, les auteurs ont trouvé des traits heureux, de gracieux fragments de scènes ; il y a des costumes amusants et jolis, et des décors comme on en voit trop rarement à l'Odéon. Et *Colinette* est bien jouée par Mlle Yahne, et par MM. Chelles, Rameau et Burguet.

1er octobre : Première représentation d'**Épreuve**, fantaisie en un acte, en vers, de M. Louis Legendre. — L'imprévu manque un peu à cette fantaisie ; la dernière scène pourtant en est assez plaisante, et les vers de M. Legendre sont parfois habiles. Cet acte est fort convenablement joué par Mme Marianne Chassaing et par MM. Coste et Céalis.

1er octobre : *Le Roman d'une heure.* — 2-15 octobre : *Colinette.* — 2-15 octobre : *Epreuve.*

VAUDEVILLE. — 23 septembre-15 octobre : *Zaza.*

GYMNASE. — 22 septembre-9 octobre, 11 octobre : *L'Aînée.*

— 10 octobre : Reprise de **Rosine**, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus (MM. Boisselot, Lérand, Numès, Maury; Mmes Samary, Dauphin, Avril, Cécile Caron).— 12 octobre : Première représentation de **Marraine**, comédie en trois actes, de M. Ambroise Janvier (MM. Noblet, Huguenet; Mmes Mégard, S. Carlix, Henriot). — 12 octobre : Première représentation de **1807**, comédie en un acte, de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm. — 13, 15 octobre : *Marraine.* — 13, 15 octobre : *1807.* — 14 octobre : *Rosine.*

Théatre Antoine. — 23-29 septembre, 1er, 2, 5, 7 octobre : *Les Tisserands.* — 23-29 septembre, 1er, 2, 5, 7 octobre : *Le Retour de l'Aigle.* — 25 septembre (matinée) : *Julien n'est pas un ingrat.* — 25 septembre (matinée), 30 septembre, 2 octobre (matinée), 4 octobre : *L'Ecole des veufs.* — 25 septembre (matinée), 30 septembre : *Hors les lois.* — 30 septembre : *Sœur Philomène.* — 2 octobre (matinée), 4, 6 octobre : *Les Amis.* — 3, 13 octobre : *Le Repas du Lion.* — 6 octobre : *Blanchette.* — 8 octobre : Reprise de **Rolande**, pièce en quatre actes et cinq tableaux, de M. Louis de Gramont (MM. Antoine,Gémier, Daltour, Desfontaines; Mmes Mellot, Dorsy, Barny). — 8-12, 14, 15 octobre : *Lidoire.* — 9-12, 14, 15 octobre : *Rolande.*

Palais-Royal. — 16 septembre-5 octobre : *La Culotte.* — 6, 7 octobre : Relâche. — 8 octobre : Première représentation de **Place aux femmes**, pièce en quatre actes, de MM. A. Valabrègue et M. Hennequin (MM. Raimond, Gobin, Ch. Lamy; Mmes Marie Magnier, J. Cheirel, Grimault, Marcelle Bordo). — 9-15 octobre : *Place aux femmes.*

Variétés. — 27 septembre-15 octobre : *Le nouveau Jeu.* — 27 septembre : Première représentation des **Chaussons de Danse**, comédie en un acte, de M. Auguste Germain (MM. Mesmacker, Lurville; Mlles Lacombe, Brunel). — 28 septembre-15 octobre : *Les Chaussons de Danse.*

Nouveautés. — 16 juillet-15 octobre : *Le Contrôleur des wagons-lits.*

Athénée. — 18 juillet : Première représentation de l'**Honorable**, comédie en trois actes, de MM. P. Fournier et Soulié (MM. Hirch, Pons-Arlès, Rablet; Mme Rose Syma, Georgette Moreau). — 18 juillet : Première représentation de **Collègues**, vaudeville en deux actes, de M. P. Fournier (MM. Blanchet, Munié; Mme Georgette Moreau, Hélène Dray). — 18 juillet : Première représentation du **Droguiste**,

comédie en un acte, de M. A. Lange (M. Vallières; Mmes Noris, Medeau). — 19 juillet-13 août : *L'Honorable.* — 19 juillet-13 août : *Collègues.* — 19 juillet-13 août : *Le Droguiste.* — 14 août : Clôture.

Gaité. 16 juillet-21 septembre : *La Poupée.* — 22 septembre : Reprise des **28 jours de Clairette**, opérette en quatre actes, de MM. H. Raymond et Antony Mars, musique de M. Victor Roger (MM. P. Fugère, L. Noël, Vauthier; Mmes Alice Favier, Jane Evans). — 23 septembre-15 octobre : *Les 28 jours de Clairette.*

Bouffes. — 14 octobre : Première représentation du **Soleil de minuit**, opérette en trois actes, de MM. Nuitter et Beaumont, musique de M. Albert Renaud (MM. Perrin, Regnard, Dubroca, Brunais ; Mme Alice Bonheur, Micheline). — 15 octobre : *Le Soleil de minuit.*

Folies-Dramatiques. — 16 juillet-12 septembre : *Le Papa de Francine.* — 13-19 septembre : Relâche. — 20 septembre : Première représentation des **Quatre filles Aymon**, opérette en trois actes et cinq tableaux, d'Armand Liorat et M. Albert Fonteny, musique de M. Lacome (MM. Lassouche, Simon Max, Vavasseur ; Mme Sully, Burty, Mary-Hett). — 21 septembre-15 octobre : *Les Quatre filles Aymon.*

Cluny. — 16-27 juillet : *Les Trente millions de Gladiator.* — 28 juillet : Reprise d'**Un prix Montyon**, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. A. Valabrègue et M. Hennequin. — 29 juillet-11 août : *Un prix Montyon.* — 12-14 août : *La Marraine de Charley.* — 20 août-1er septembre : Relâche. — 2 septembre : Première représentation de **Sacré Théodore**, vaudeville en trois actes, de M. Albert Barré (MM. Hamilton, Dorgat, Lureau ; Mmes Cuinet, Cardin, Dyliane). — 3 septembre-9 octobre : *Sacré Théodore.* — 10 octobre : Relâche. - 11 octobre : Première représentation de **La Coqueluche**, comédie-vaudeville en trois actes, de M. Antony Mars (MM. Hamilton, Dorgat, Muffat ; Mmes Emma Bonnet, Raimbault, Cardin). — 12-15 octobre : *La Coqueluche.*

Déjazet. — 2 septembre : Reprise de **Rigobert**, vaudeville en trois actes, de MM. Paul Burani et Grenet-Dancourt (MM. Paul Jorge, Monval ; Mmes Victorin, Murger). — 2 septembre-15 octobre : *Rigobert.*

Porte-Saint-Martin. — 16-24 juillet : *Cendrillon.* — 25 juillet : Clôture.

29 septembre-15 octobre : *Cyrano de Bergerac.*

Nouveau Théatre. — 2 octobre : Première représentation de **Rembrandt**, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Virgile Josz et Louis Dumur. — Quand, il y a deux ans, *Rembrandt* parut en volume, l'un des auteurs, M. Louis Dumur, sut, dans le *Mercure* même, démontrer fort bien que cette pièce était, comme on dit, du théâtre, et que, pour n'être pas composée d'après la méthode de M. Victorien Sardou, elle n'en avait pas moins un sujet et une unité. « *Rembrandt* ne manque pas d'unité, disait M. Dumur. Il a l'unité qui lui convient : celle de lui-même. C'est ici le drame de l'artiste vis-à-vis de la vie, la lutte du génie aux prises avec la réalité, le duel d'un homme et de sa destinée. Voilà le vrai sujet, le seul qui fût possible pour ne pas rester inférieur à l'histoire. » M. Dumur, d'ailleurs, aurait pu se réclamer d'illustres exemples : car, sans parler des drames-chroniques anglais du XVIe siècle, auxquels Shakespeare ne dédaigna pas de travailler, *Rembrandt* n'est-il pas composé suivant le système qu'employa Gœthe dans *Goetz de Berlichingen*, qu'employa Schiller dans *Guillaume Tell*, et, récemment encore, Ibsen dans les *Prétendants à la Couronne* et dans *Empereur et Galiléen* ? Faire à MM. Josz et Dumur le reproche d'avoir pris comme sujet d'un drame historique toute la vie d'un homme est leur faire un reproche puéril.

Mais *Rembrandt* est-il un bon drame-chronique ? Il me semble que oui. La pièce était fort intéressante à lire. Pour la scène, il a fallu la condenser : M. Dumur prévoyait, dans l'article cité, que ce serait nécessaire. *Rembrandt* est devenu ainsi une œuvre plus intime, et peut-être, aussi, plus directement émouvante. Les épisodes en sont heureusement choisis et tous caractérisent nettement une période de la vie hasardeuse et troublée du héros. Nous le voyons, jeune et ardent, abandonner Leyde pour Amsterdam, la grande ville où se dispense la gloire ; nous le voyons, à Amsterdam, aimé de ses élèves, admiré du public, et choyé des marchands de tableaux ; puis, voici qu'arrivent les temps douloureux : Saskia, la femme aimée, meurt ; le goût des amateurs va à d'autres peintres : Rembrandt n'est plus compris, c'est la ruine et la misère, et c'est enfin la mort, lamentable et presque solitaire. Ces épisodes, comme il sied, sont variés et rapides, et, pas un instant, l'intérêt ne languit. Il y a des tableaux mouvementés, l'atelier de Rembrandt et la vente publique ; il y en a d'émouvants : la mort de Saskia, la rencontre avec Ruysdaël, la mort même de Rembrandt. Et il faut louer l'art qu'ont mis MM. Josz et Dumur à grouper autour du héros d'innombrables personnages secondaires. Certains de ces personnages sont eux-mêmes bien vivants : le vieil Egma, Stoppertge, Hendrick van Uylenborch.

Rembrandt a été, pour l'entreprise de M. Paul Franck, qui est si digne de toutes les sympathies, un heureux début. Pour cette œuvre, M. Franck a su réunir d'excellents interprètes : M. Abel Deval, qui a trouvé la fougue et l'émotion qu'il fallait pour tenir le rôle énorme de Rembrandt ; Mme Marcelle Valdey, qui a été une Saskia touchante ; M. Germain, M. Schutz, M. Bour, Mlle Renée Bernier, Mlle Milliarès, bien d'autres encore. Et, aux tableaux populaires, la foule sait remuer et grouiller.

3-15 octobre : *Rembrandt.*

Ambigu. — 16 juillet-15 octobre : *La Bande à Fifi.*

Théatre des Nations. — 3 septembre : Première représentation des **Gardes forestiers**, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas (MM. Landrin, Normand, Bour ; Mmes Marthe Marsans, G. Moreau). — 4-16 septembre : *Les Gardes forestiers.* — 17 septembre : Reprise de **Kean ou Désordre et Génie**, comédie en cinq actes et six tableaux, d'Alexandre Dumas (MM. Henry Krauss, Régnier ; Mmes Marthe Marsans, Lévi-Leclerc, Clem). — 18 septembre-9 octobre : *Kean ou Désordre et Génie.* — 10-12 octobre : Relâche. — 13 octobre : Première représentation de **Championnet**, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Théodore Henry (MM. Philippe Garnier, Landrin, Montigny ; Mmes Paule Marsa, Marthe Marsans, Irma Perrot). — 14, 15 octobre : *Championnet.*

Théatre de la République. — 16-29 juillet : *Les Volontaires de la Loire.* — 30 juillet : Reprise de **Jacques l'Honneur**, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Leon Lazie et J. Grison (MM. Normand, Scipion, Régnier ; Mmes Gosselin, Lévi-Leclerc). — 31 juillet-16 août : *Jacques l'Honneur.* — 17-19 août : Relâche. — 20 août : Première représentation de **la Fille aux écus**, pièce en cinq actes, de M. L. Péricaud (MM. Garat-Derval, Francisque, Guirand ; Mmes Riquet-Lemonnier, Villars, Lévi-Leclerc). — 21 août-15 septembre : *La Fille aux Ecus.* — 16 septembre : Clôture.

Représentations espagnoles de Mme Maria Guerrero. — 4 octobre : Première représentation de **la Nina-boba**, comedia en tres actos y en verso, original de Lope de Vega. — 4 octobre : Première représentation de **Pepa la Frescachona**, sainete en un acto y en prosa, original de D. Ricardo de la Vega. — 5 octobre : Première représentation de **Mancha que limpia**, drama tragico en cuatro actos y en prosa, original de D. José Echegaray. — 5 octobre : Première représentation de **los dos Habladores**, entremès en un acto,

original de Miguel de Cervantès Saavedra. — 6 octobre : Première représentation de **Tierra baja**, drama en tres actos y en prosa, original de D. Angel Guimera, traducida del catalan por D. José Echegaray. — 6 octobre : Première représentation de **los Valientes**, sainete, de D. Javier Burgos. — 7 octobre : Première représentation d'**El Desden con el desden**, comedia del teatro antiquo en tres actos y en verso, original de D. Augustin de Moreto. — 7, 9, 12, 15 octobre : *Los dos Habladores*. — 8 octobre : Première représentation d'**El Munuelo**, tragedia burlesca en un acto y en verso, original de D. Ramon de la Cruz. — 8 octobre : *La Nina boba*. — 9 octobre : *El Desden con el desden*. — 10 octobre : Première représentation de **La Dolores**, drama en tres actos y en verso, original de D. José Zelin y Codina. — 10 octobre : Première représentation d'**Ultramarinos**, sainete en un acto y en verso, de D. Tomas Luceno. — 11 octobre : Première représentation d'**El Estigma**, drama en tres actos y en prosa, original de D. José Echegaray. — 11 octobre : Première représentaiion de **las Olivas**, cuento en un acto y dos cuadros, inspirero en una escena de Lope de Ruedo, por D. Pablo Parellada. — 12 octobre : *La Dolores*. — 13 octobre : Première représentation de **Don Juan Tenorio**, drama religioso fantastico en dos partes y siete actos, original de D. José Zorrilla. — 14 octobre : *Don Juan Tenorio*. — 15 octobre : Première représentation d'**El Vergonzoso en palacio**, comedia del teatro antiquo en tres actos y en verso, original del maestro Tirso de Molina, refundida por D. Calisto Boldun y Conde.

A.-Ferdinand Herold.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Les Loïes d'antan. — Réouverture du Palais de Glace. — Memento.

Lorsque parut la Loïe Fuller, on écrivit de fort belles choses érudites et historiques à propos d'elle. On parla de danses grecques et de Tanagra, et on lui trouva des sœurs antiques tout autour des Amphores Oxybaphons, Kelebes Stramnos, Kalpis, Pelistes, Kylix, Kyathos, Stryphos et Cantharesdes vitrines, et autres pots dont Pierre Louys, qui a une admirable collection de dictionnaires, pourrait seul vous parler savamment. Il y eut de fort beaux articles... Mais on vient de trouver mieux, simplement dans Goethe, et je transcris : « Le Chevalier Hamilton, après s'être occupé si longtemps des arts en amateur, après avoir étudié si longtemps la nature, a trouvé le comble des plaisirs de la nature et de l'art dans une belle jeune fille. Il l'a recueillie chez lui. Elle est très belle et bien faite. C'est une anglaise de vingt ans. Il lui a

fait faire un costume grec qui lui sied à merveille. Elle laisse flotter ses cheveux, prend deux châles et varie tellement ses attitudes ses gestes, ses expressions de physionomie qu'à la fin on croit rêver tout de bon. A genoux, debout, assise, exaltée, pénitente, attrayante, menaçante, inquiète, une expression succède à une autre et en découle. Elle sait ajuster à chaque expression les plis du voile, les changer et se faire cent coiffures diverses avec les mêmes tissus. Cependant le vieux chevalier lui tient la chandelle...» — que n'employait-il l'électricité!...

§

Probablement parce qu'il y a un Dieu, à l'heure où la *Réouverture du* **Palais de Glace** battait son plein, j'étais, moi, dans une mélancolique chambre blanche, dans une inconfortable chaise longue, avec sur la table de nuit un crachoir, une seringue Pravaz, un flacon de caféine, un idem sels anglais, un idem éther, un verre de limonade, un idem lait et eau de Vichy (Célestins), une montre, le douzième volume d'un roman de Capendu et une boîte de pastilles de menthe — ce qui encombrait un peu la table de nuit — et ma garde-malade ronflait...

J'ai regretté n'être pas, au *Palais de Glace*, sur un tabouret du bar, devant un grog au *Vin Mariani* bien chaud, avec de jolies personnes coloriées autour et un *concert riche de cuivres*...

On ne peut pas tout avoir.

Comme il n'y a pas de *Pôle Nord* cette année, je pense que l'on patinera plus le soir au *Palais de Glace* — et l'on soupera ensuite rue Royale au lieu de remonter à Montmartre. Ces perspectives ne me déplaisent pas... Mais ce sont surtout les « cinq à sept » du *Palais de Glace* que j'aime, et j'ai raison. Je vous assure que si vous n'avez pas de folle maîtresse à cette heure-là — (ça arrive) — ni de visites à faire ce jour-là, vous ne pouvez être nulle part mieux qu'assis, avec un ami bien choisi, au *Palais de Glace*, à l'une des petites tables au bord de la piste, causant et buvant un verre... (Des esprits grincheux pourraient contester que vous remplissiez tout votre « devoir présent », mais rien en somme ne vous empêche de causer de l'*Affaire*)... et tout cela est vraiment si gentil à voir chatoyer...

— Regardez, là-bas, appuyé à la colonne cette adorable X.... Est-elle assez bien placée, ainsi, avec sa petite silhouette délicate se découpant sur la glace blanche et bleue tachée d'ombres qui passent... quel art! et comme elle lève bien lentement les paupières... N'a-t-elle pas une exquise façon de sourire?... Au commencement il semble que la bouche est

trop fatiguée... qu'elle ne pourra jamais... et le sourire ne devient gai que lorsqu'il est épanoui... et...

— Elle vous plaît ?

— Beaucoup...

§

Villebichot vient de mourir à l'hôpital Beaujon. Il avait parmi nous de fervents admirateurs, et ceux même qui ne partageaient pas son esthétique en reconnaissaient la noble sincérité... On ne peut cependant pas dire que l'auteur de « *Rien n'est sacré pour un sapeur* », qui rendit Thérésa glorieuse, laisse une œuvre tout abstraite qu'il faut pénétrer intimement, lentement, pas à pas, comme on entre dans le système clos d'un Spinosa, d'un Laplace, ou dans une Géométrie... etc...

§

Et en outre :

Mademoiselle Fifi continue la série de ses soirées triomphales à la **Scala**...

Le programme de **Parisiana**, c'est certainement succès et salle comble... (l'acoustique n'a pas gagné, par exemple ! !).

Pour qui vote-t-on à **la Cigale**... ? Assurément pour la jolie Lise Fleuron...

Et Marguerite Deval a quitté Montmartre pour la scène des **Mathurins**...

§

Celles qui rentrent :

Yvette Guilbert tient décidément à « élargir son genre »... Elle a tort, Elle a tort, Elle a tort !... (**Scala**).

Mademoiselle Aimée Aymard est charmante... (**Eldorado**). Elle a raison.

JEAN DE TINAN.

MUSIQUE

Teodor de Wyzewa : *Beethoven et Wagner*, librairie académique Perrin et Cie. —, *Ellys*, conte dramatique en un acte d'Alfred Mortier, musique de Paul Litta, Vve Léop. Muraille, à Liège.

En cette année 1898, à la sortie d'un concert, deux musiciens jeunes, très jeunes même, échangeaient leurs impressions au sujet d'une œuvre qu'ils venaient d'entendre (pour la première fois peut-être, leur génération est si peu curieuse de musique !....), œuvre qui jouit cependant d'un certain renom parmi les plus célèbres. L'un, avec un dédain superbe, la déclarait pesamment ennuyeuse. L'autre, moins absolu, se montrait conciliant : « Je t'abandonne l'*andante* et le *finale*,

disait-il, mais avoue que dans le premier morceau et dans le *scherzo* il y a quelque chose... »

L'œuvre en question était la Symphonie avec chœur!

Une telle conversation, qui reflète, paraît-il, assez exactement les idées de la secte actuelle dite « avancée », me semble victorieusement justifier ces mots de M. Teodor de Wyzewa, qui servent d'introduction à sa conférence sur *un Mozart inconnu* : « je vous déclarerai donc qu'en matière de musique, comme d'ailleurs en matière de peinture et peut-être un peu de littérature, j'ai le malheur d'être profondément, passionnément, effroyablement réactionnaire. »

En art, comme en politique, on est toujours le réactionnaire de quelqu'un. Pour n'être pas confondus avec ceux qui peinent à découvrir « quelque chose » dans le *scherzo* de la IX^e^ symphonie, et trouvent plaisante cette attitude « nouveau jeu », « dernier bateau », « lendemain » ou plutôt « veille d'exposition », hâtons-nous donc de nous enrégimenter dans l'armée des « vieux-jeu » ou des « pompiers », suivant le nom qu'il leur plaira de nous donner, et, s'il nous faut un porte-parole, sinon un porte-drapeau, élisons M. Teodor de Wyzewa. Ce pur « réac » s'acquittera fort bien de cette tâche, et son dernier ouvrage, *Beethoven et Wagner* nous prouve qu'il saura dignement défendre nos idées et célébrer le culte de nos dieux.

Sous ce titre il a réuni un certain nombre d'articles. Mais son livre ne donne nullement l'impression de décousu et d'« au jour le jour » coutumière à ces sortes de recueils, imaginés par les auteurs soucieux avant tout de ne pas laisser perdre une miette des menus qu'ils servent à leurs convives hebdomadaires ou mensuels. M. de Wyzewa s'est tracé un chemin dont il ne s'écarte jamais, et c'est uniquement sur les sommets qu'il nous convie à l'accompagner.

Tout d'abord, avec lui, nous rendons hommage à Beethoven. Au maître immortel sont consacrés des ouvrages nombreux qui « tantôt nous font suivre les événements de sa vie — tantôt nous présentent les formes successives qu'ont revêtues ses œuvres dans son esprit, ou recommandent ces œuvres à notre admiration. D'une part, un musicien quelconque, dont la biographie est scrupuleusement reconstituée ; d'autre part, des compositions analysées et appréciées avec plus ou moins de justesse ; — on ne nous a rien donné de plus, et il ne semble pas que quelqu'un se soit jamais sérieusement efforcé d'éclairer l'une par l'autre ces deux études juxtaposées. »

Pour expliquer sa pensée, Wagner a rencontré Ernst, a jamais regretté, et M. de Chamberlain, aux admirables travaux duquel M. de Wyzewa consacre un chapitre tout plein de ju-

dicieuses remarques. Beethoven attend encore celui qui écrira sa biographie pour ainsi dire psychologique, expliquant les relations mutuelles de son œuvre et de sa vie.

M. de Wyzewa ne veut-il pas être celui-là ?

Nous le souhaitons ardemment d'après le fragment qu'il publie aujourd'hui ; malheureusement il ne s'agit encore que d'un fragment, et il se borne à esquisser « l'histoire d'une période de l'existence de Beethoven, pour laquelle, dit-il, les documents abondent, et dont la simplicité relative rend l'étude plus facile : période d'enfance et de jeunesse ».

Mais il nous conte aussi certaines anecdotes postérieures à cette époque, et termine par une enthousiaste analyse de *Fidelio*. Nous voudrions espérer que ce sont là des matériaux pour un grand ouvrage futur, et que cette esquisse est en quelque sorte une étude en vue du tableau que M. de Wyzewa peindra peut-être un jour.

Le livre qu'il nous donne aujourd'hui, le dernier qu'ait feuilleté le maître Mallarmé, n'est pas cependant tout entier consacré au seul Beethoven ; c'est un véritable Panthéon de la musique, car il contient aussi d'éloquentes pages à la gloire de Schubert, Hændel, Mozart et Wagner, et de chacun d'eux M. de Wyzewa dit si bien ce qu'il convient de dire, sa foi et son admiration sont si communicatives, que non seulement ceux qui partagent ses croyances artistiques trouveront un délicat plaisir à reconnaître leurs propres impressions analysées avec tant de clarté — mais que des conversions à la « musique réactionnaire » se pourraient bien produire en outre dans le clan des avancés, parmi ceux qui s' « abandonnent l'*andante* de la Symphonie avec chœur », s'ils daignent jeter les yeux sur ce substantiel ouvrage.

§

Rien de trompeur comme la simple lecture d'une œuvre dramatique, dont, pour les gens dits « du métier », bien des obscurités s'éclairent à la scène seulement. Aussi conviendrait-il de se montrer plus indulgent qu'on ne le fait d'habitude envers les directeurs de théâtre pour les erreurs qu'ils peuvent commettre en recevant ou en refusant un ouvrage.

Lorsque Wagner, avant leur exécution, publia ses drames, ils furent peu nombreux ceux qui en comprirent la sublime beauté, et je me souviens encore, avec stupéfaction, de l'accueil réservé à la partition de *Parsifal* même parmi ceux qui déjà étaient familiarisés avec la musique du maître. Les plus indulgents découvraient des marques évidentes de décadence et de sénilité !

En rappelant ces souvenirs, je ne prétends pas me récuser u sujet d'*Ellys*, le conte dramatique en un acte que vien-

nent de faire paraître MM. Alfred Mortier et Paul Litta ; je désire simplement m'excuser si je ne me permets pas de porter sur un ouvrage que je ne connais que très incomplètement un jugement absolu.

Gaspard, un jeune bûcheron de vingt ans, se distingue de ses grossiers compagnons par des goûts qu'on pourrait qualifier de poétiques. « Le dimanche, quand chacun rit, boit, s'amuse à l'auberge, on ne le voit jamais autour des tables — et quand on danse sur la place du village avec les belles d'alentour, plus d'une voudrait baller avec lui — mais va-t-en voir ! — Le beau Gaspard s'en va dans la forêt rêver... d'on ne sait quoi. » Il écoute le chant des oiseaux et le murmure des sources, sans crainte des gnomes et des elfes trompeurs qui peuplent les troncs mystérieux des arbres. En vain son camarade Guillaume qui, sagement, pendant la nuit « dort ou fait l'amour » tente de le retenir, Gaspard s'enfonce dans les sombres bois. Subitement, du chêne même qu'il attaque à coups de hache surgit Ellys, l'Elfe charmante et perfide. Ebloui par sa beauté, Gaspard offre à l'apparition son jeune amour, et, sous l'orage qui gronde, la suit jusqu'au sommet de la montagne où elle a juré d'être tout à lui. Mais là, avec le jour, l'Elfe disparaît. Gaspard comprend qu'il a été dupe de sa perfidie, et, pris d'une rage aveugle, ne songe plus qu'à se venger. Il se précipite vers le chêne à la vie duquel est liée la vie d'Ellys, il le frappe avec fureur, et l'arbre s'incline en un craquement formidable, tandis que l'Elfe, accourue au premier coup de hache qui la blesse elle-même cruellement, s'affaisse sur le sol, morte avec lui. Soudain Gaspard aperçoit celle qu'il aime encore ; désespéré, comprenant son crime, à son tour il tombe comme foudroyé.

Ce conte dramatique, c'est, en somme, la vieille histoire d'un mortel amoureux d'une ondine, d'une nixe, d'une phalène, d'une elfe, en un mot, d'un être surnaturel — histoire qui ne va jamais sans quelque catastrophe. Le dénouement d'*Ellys* n'a pas innové sur ce point spécial, et ce n'est pas là, sans doute, qu'il faut chercher la justification du titre : « Un drame lyrique nouveau », que lui ont donné ses auteurs. A vrai dire, cette dénomination ne me paraît pas très légitime. Le poème d'*Ellys* ne contient en effet aucune nouveauté bien essentielle, encore qu'il renferme toutes celles qu'on est accoutumé d'exiger aujourd'hui des drames destinés à être mis en musique. J'entends que le sujet en est mythique — ésotérique à souhait, et suffisamment exotérique — les Œdipes ordinaires en peuvent sans peine dénouer les énigmes symboliques, car on sait désormais, une fois pour toutes, que les actions qui se jouent entre un homme et une fée représen-

tent toujours le drame éternel de la jeunesse et de l'illusion en proie aux tragiques mécomptes de l'amour — le réalisme, lui aussi, n'a pas perdu ses droits, et apparaît dans la mesure nécessaire pour que les personnages soient empreints d'humanité et par là capables d'exciter notre intérêt — le dialogue est conçu dans la forme moderne, sans vains arrêts lyriques (parfois, nous avons pu en juger, sur un ton un peu trop familier), et en outre écrit en prose le plus souvent très heureusement rythmée. Ce que je n'ai pas rencontré, je l'avoue, c'est l'illumination d'une étincelle personnelle. Ce poème, en somme très musical, n'est pas, à proprement parler, un poème nouveau, mais on ne saurait nier qu'il soit traité à la dernière mode.

La musique, elle aussi, est accommodée selon la plus récente recette. Après cela est-il besoin de dire qu'elle est construite avec un certain nombre de motifs typiques? Tous les sentiments conducteurs, toutes les forces ayant une action générale y sont musicalement blasonnés : *l'amour*, le *mal*, le *destin* sont pourvus chacun de leur thème, et ce thème se déforme, se transforme et se reforme quand il en est besoin; la noble recherche du bien, et parfois du trop bien, s'affirme à chaque page, ainsi que l'horreur de la platitude. On sent que M. Litta est musicien de bonne école, qui s'est donné de louables habitudes, et avoue d'heureuses fréquentations (parfois il ne met pas assez de discrétion dans cet aveu, au sujet du thème d'*amour* par exemple qui s'affirme trop nettement parent d'un motif des Maîtres-Chanteurs). Il m'a paru, il est vrai, que les harmonies étaient un peu constamment serrées, que la multiplicité des dessins accessoires rendait l'œuvre fâcheusement touffue, et que les successions chromatiques et les accords altérés étaient bien fréquents — un peu plus de relief dans les idées mélodiques et de spontanéité dans l'inspiration se fait parfois désirer — mais à tout cela peut remédier l'instrumentation, et c'est là une des inconnues que l'audition peut seule dégager. Souhaitons donc cette audition, elle sera, je l'espère, j'en suis même persuadé, agréable à plusieurs; elle sera en outre profitable aux auteurs, en leur permettant de se juger eux-mêmes, car eux aussi ne connaissent qu'imparfaitement leur œuvre, et peuvent y faire, aux feux de la rampe, des découvertes. Je serais bien étonné s'ils ne s'apercevaient pas alors que certains maîtres sont pour les musiciens un peu ce que l'Elfe est pour Gaspard; à les suivre aveuglément sur le sommet de leur montagne, on risque de tragiques aventures. Nietszche a accusé Wagner d'être un nécromant, M. Péladan a reconnu en lui un grand maître des pouvoirs occultes, je souhaite à MM. Mortier et Litta de ne pas devoir le traiter un jour d'Elfe, sinon perfide, au moins dangereuse.

PIERRE DE BRÉVILLE.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Les Limousins s'en vont. — Création de la société l'Architecture Française : son programme. — De piédestaux, et alentour.

Haussant les épaules avec un égal mépris pour les marchandeurs et MM. leurs *offs*, les Limousins, de leur pas allongé, balancé, s'en retournent chez eux, préférant laisser parmi ses édifices inachevés Paris, bien penaud à cette heure devant l'armée si imprudemment acclamée cet été. « *Vous chantiez, j'en suis fort aise.....* »

« Ohé, du bâtiment ! — Pî... ouitt ! » Et tout le monde est descendu. Oh ! pacifiquement. Pauvres petits culottés de rouge, ébaubis telles des bonnes venues de la campagne, quelle imprudence de laisser à vos mains ces gros fusils : vous blesser pas, m'amours..... Au faubourg Antoine, qui, vieille barbe naïve, démolissait, Ceux qui bâtissent ont montré mieux : se croiser les bras, camaro..... A la revoyure !

§

Dès l'août, quelques Jeunes, se rappelant que les anciens maîtres d'œuvre ne furent pas tels vils trafiquants et qu'ils donnèrent sans compter leur pensée, leurs soins à l'œuvre de commun enthousiasme, quelques Jeunes ont voulu. Et parmi leurs aînés, les rares qui créèrent, pour avoir aimé l'art, leur ont souri et désigné la route.

A cette Société, le titre le plus simple, et le plus terrible : l'*Architecture Française*. Renouer à la tradition du sol, refaire la même affirmation de logique dans la structure comme dans les formes architectoniques, c'est combattre l'imitateur et le complaisant au Cossu, c'est dénoncer le charlatanisme et du creux Diplômé et de l'Arriviste — qui se manifesta si scandaleusement au dernier Salon, quand fut, par leurs intrigues, aux Legros refusée la médaille d'honneur pour leur hôpital Boucicaut, lequel pourtant, de cent piques, surpassait la construction d'alentour !

Par des expositions, — par des publications, — par des conférences, — où les découragés reprendront la force, où les malchanceux trouveront aide et protestation, où les lésés seront proclamés à la face de tous, — l'Architecture Française fera-t-elle triompher, jusque chez le « client » ces principes naïfs de la véritable esthétique : solidité, facilité d'exécution, commodité d'usage ; en un mot, encore et toujours : logique de composition ? *Ha Dieu* ! souhaitons-le.

§

En attendant de reprendre l'outil, les mains en nos poches, comme « la terrasse », baladons-nous, pas ? de statue en statue.

Salut, ô gloire en tes hypostases : aussi bien es-tu, âpre béatitude, le but que se propose, une fois de plus sous le ciel, la présente croisade.

Ne vous êtes-vous jamais dit, — précieuse graine de grands hommes, nos lecteurs, — qu'une statue et son piédestal sont les deux parties d'un seul tout, qu'elle devrait composer une joie ininterrompue et un ensemble agréable dans lequel se manifeste l'unité ? Car le piédestal est, ou plutôt devrait être inventé pour sa statue : quelle ne serait pas, dès lors, la diversité de ces appuis ! et l'intérêt à les comparer ! et ces impressions d'intelligence secrète !

Bast, allez en un jardin : quel que soit le sujet du groupe ou de la statue, le socle est identique. Monotone procession de ces bases « pompier » aux moulures inévitables, aux silhouettes réglementaires, que me veux-tu ? Le luxe qu'on s'y permet, ce seront (ô joie !) des triglyphes, (ô volupté !) des métopes en marbre, — idée idiote puisque nulle part le placage ne doit être admis : aussi la nature vengeresse fait-elle tomber ces marbres menteurs, laissant à nu le blocage interne. Qui nous donnera le piédestal inséparable de ce qui le domine, au point que ni ceci ni cela ne puisse aller isolé ?

Ce sera le sculpteur — non plus conçu à la mode aimable, *romane* (pouah !), albigeoise du jour, mais capable de porter en lui l'homme et son rocher à la fois. Quel artiste croyez-vous capable de fournir un sol au Balzac de Rodin, si ce n'est Rodin lui-même ? Nous le citons à dessein, celui-ci, parce qu'il *tire*, littéralement, sa figure du marbre brut, et des deux montre ainsi clairement l'unité.

Tandis que prendre un autre pour exemple eût été moins clair, avouons-le, pour ce que l'exquise banalité propre à tant de célèbres statuaires fait qu'à leur œuvre conviendra toujours un support quel qu'il soit.

§

Or voici le monument pour Garnier, place de l'Observatoire. Il est vrai que la base du groupe est ronde et rond aussi le socle. Mais c'est leur seule analogie. Que l'on voit bien que deux artistes ont travaillé l'un en haut, l'autre en bas ! Je préfère, dois-je le dire, ce dernier. Car pourquoi avoir laissé pyramider aussi étroitement ces statues ? il fallait plus de largeur pour évoquer la vie d'énergie du héros représenté. Pourquoi, surtout, n'avoir pas dégagé franchement son buste (d'ailleurs inexpressif) hors des trois femmes où il se perd, taillé en une pointe qui s'équilibre sur la stèle où sont représentés les Bouddhas Khmers ?

Il est donc naturel qu'aux images confuses de Denys Puech nous préférions ce qui les soutient : trapue, solide, bien de

granit en ses moulures ainsi qu'en son cisèlement, cette masse cylindrique, avec le banc qui la pourtoure, offre en son humilité énergique, un profil autrement heureux. Dans sa partie haute, la corniche est peu saillante, qui surmonte une frise de petits panneaux décoratifs. Mais la faute en est due, paraît-il, comme trop souvent, à l'ouvrier qui suivit mal les indications, non au dessinateur, — l'un des nôtres (ceci entre nous, car il se cache derrière un nom plus illustre et, du reste, justement vénéré).

§

Mais, d'une autre statue de Denys Puech, non loin, — de son Sainte-Beuve emmi le Luxembourg, nous ne louerons pas même le piédestal. M. Mouré l'a trop compliqué. Pour comble de malheur, il porte précisément la devise : «... le vrai, le vrai seul. »

Le fragment de colonne qui supporte, près de là, Leconte de Lisle a la modestie, lui, de ne chercher qu'à tenir lieu de ce qu'il ne remplace pas. Mettez donc le poète et sa Déesse en un musée, dont la pauvre architecture n'étouffera pas leur silhouette, mais évitez-leur cet écrasant décor qu'est la nature et qu'il faut vaincre.... ou périr!

LES XIII.

CHRONIQUE DU MIDI

On connaît mal le Midi. Les lecteurs habituels des feuilles populaires en sont demeurés encore aux calembredaines des nouvellistes à la main, pour qui Marseille se résume en « bagasse » et Bordeaux en « cadedis », lesquels jurons d'ailleurs ne furent jamais prononcés par les populations de l'une et l'autre ville. Les abonnés des journaux « littéraires » et des revues « sérieuses » ne sont guère mieux documentés. A époques à peu près fixes, il est de mode d'y écrire un article sur le Midi. C'est généralement vers le mois d'août, quand la politique chôme, et que les villégiatures de M. Félix Faure ne peuvent suffire à alimenter les périodes sentencieuses des moralistes sociaux. A ce moment, tantôt sur la Garonne et plus souvent sur le Rhône, on voit dévaler en groupes sonores des politiciens et des gens de lettres qui veulent bien, pour une semaine, se rappeler qu'ils ont vu le jour au pays du soleil. Ils arrivent avec des valises pleines de discours et des caissons contenant des bustes. Ils déposent les bustes le long des villes, et sur le socle des dits, déchaînent leur éloquence. Ils traînent avec eux de légers reporters et de graves psychologues. Les premiers annoncent par dépêche, le soir même, que devant le piédestal du fameux Durand l'illustre Dupont s'est montré sublime. Les seconds, dans le courant du mois, ayant pris le

temps de mûrir leurs pensées, enfantent dans la douleur une longue tartine, où ils révèlent aux lecteurs ahuris l'esprit des populations méridionales. Notez qu'en fait de populations ils ont vu tout juste les boulevardiers en ballade partis avec eux de Paris, et ayant adopté pour la circonstance le couvre-chef en feutre mou et les souliers en toile blanche. Ils ont vu et revu les mêmes figures à Valence comme à Agen, à Avignon comme à Toulouse, à Arles et à Carcassonne. De temps en temps, des groupes endimanchés et railleurs sont venus faire figuration autour des inévitables bustes. Et c'est après huit jours d'un pareil voyage, l'achat de guides Joanne ou de photographies locales, que nos analystes subtils ratiocinent sur le Midi.

Que si par aventure on leur parle d'œuvres littéraires en langue d'oc ou d'oïl, de revues florissantes, de groupes vivants et vraiment régionaux, ils demeurent bouche bée.

Pour eux, tout le Midi se résume à la descente du Rhône et tout le félibrige aux agapes du café Voltaire.

Comme nous voilà bien informés !

Cependant, les Universités d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique traduisent et commentent les œuvres de Mistral, d'Aubanel et de Roumanille ; des érudits d'Heidelberg vont en pèlerinage à Maillane d'où ils rapportent, sur l'auteur de *Mireille*, des volumes entiers que lisent les étudiants des pays voisins ; et des revues américaines comme le *Century Magazine* envoient en Provence des écrivains distingués, comme M. et Mme Thomas Janvier, qui n'hésitent pas à vivre plus d'un an à Saint-Remy ou à Nîmes avant que de rapporter à leurs lecteurs la vision sincère du pays contemplé.

Je ne sais pas si nous sommes toujours « le peuple le plus spirituel de la terre » ; mais, à coup sûr, nous sommes le plus indifférent.

Me permettra-t-on de remédier en quelque mesure à l'incuriosité de nos compatriotes ? A défaut d'autre mérite, j'aurai celui, du moins, d'avoir vu de très près, souvent et par mille détails, le pays dont je vais parler aux lecteurs du *Mercure*. Encore que directement mêlé au mouvement de rénovation provinciale qui intéresse et, paraît-il même, inquiète les esprits, j'essaierai de garder en cette revue, où toute liberté m'est accordée, une impartialité sereine. Je ne tairai pas plus les défauts de ma race que je ne cacherai ses bonnes qualités. Je ne puis, en ces courtes pages, m'attarder à des considérations savantes sur le Félibrige et ses tendances. J'aurai, je l'espère, dans le corps de la Revue l'occasion de développer un jour le véritable symbole félibréen, et de montrer tout ce que cet effort contient de libre avenir et de belle harmonie. Je veux seulement aujourd'hui et dans les chroniques régulières qui

paraîtront dans la suite, évoquer des faits, préciser des actes, révéler des œuvres, et faire connaître, en le surprenant à même la vie, ce pays antique et tout nouveau encore, dont l'Idéal séculaire, étouffé par trois fois sur les violences des Barbares, réapparaît dès aujourd'hui dans les œuvres des grands poètes et dans le geste des jeunes hommes, et va peut-être triompher au prochain siècle, pour la plus grande joie de l'Europe pacifiée.

§

Les Cadets de Gascogne. — Je ne parle ici de cette équipée que pour montrer une fois pour toutes la différence qu'il faut établir entre les fêtes spontanées du Midi, et les parades foraines organisées de Paris par des journalistes et des députés, en mal de réclame.

Certes, les caravanes anciennes des Cigaliers et des Félibres de Paris avaient suffi déjà à discréditer légèrement les descentes des Parisiens vers le Midi. Mais j'avoue que la pantalonnade des *Cadets de Gascogne* a dépassé en supercherie tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. Les Cigaliers et les soi-disant félibres de Paris, quelque ignorance qu'ils aient montré du véritable esprit méridional, essayaient du moins de se donner, pendant une semaine, un semblant d'indépendance. Ils se créaient, à la hâte, une âme libre, sauf à reprendre, aussitôt après, leur esclavage de transplantés. Ils parlaient congrument du sol natal, célébraient la Gascogne ou la Provence en vers ou en prose, chantaient la joie de vivre au grand soleil, et, en sourdine, démolissaient le pouvoir central. On savait bien qu'à quelques décades de là ils récupéreraient sans mot dire leurs ronds-de-cuir obéissants, mais qu'importe ? on leur savait gré de leurs gestes de révolte, et on oubliait, en faveur de leur bon mouvement, la maladresse de leurs manifestations.

Les *Cadets de Gascogne*, eux, n'ont pas même tenté de sortir de leur coutumière servitude. A ce titre empanaché, on pouvait s'imaginer de joyeux compagnons, un peu débraillés, mais d'allure hautaine, parcourant en chantant les routes poussiéreuses de leur pays. Ah ! que nenni !

Ces mousquetaires étaient, pour le moins, officiers d'académie ; et leurs capitaines étaient des ministres ou de hauts fonctionnaires. Les quelques hommes indépendants tels que Mounet-Sully, Bousquet, d'Esparbès, durent se taire devant les hauts seigneurs qui s'appelaient Larroumet, Leygues, Roujon. Directement, ou indirectement, eux seuls prirent la parole. Cette prétendue chevauchée se réduisit en une tournée électorale, d'ailleurs ratée. Les discours se résumaient en ces mots : « Il n'y a plus de Gascogne » ; M. Roujon ajouta

même : « Il n'y a pas d'esprit gascon ! » Charmante courtoisie.

Le centenaire du pauvre Jasmin ressembla à un Comice agricole ; et les fêtes de Toulouse à un concours d'Orphéon.

A Toulouse, pour bien faire ressortir l'esprit local de la fête, on fit venir M. Bourgeois, originaire de je ne sais plus quelle Picardie ou quelle Champagne, et qui remplissait alors les fonctions de ministre. Peut-être même les remplit-il encore, mais je n'ai pas vérifié. A ceux qui seront curieux de mieux connaître cette page des fêtes méridionales, je conseille de lire les Chroniques de l'*Echo de Paris* où Edouard Conte a relaté, au jour le jour, les niaiseries des illustres voyageurs. Ce sont les seuls articles sincères et justes qui furent écrits, avec ceux de M. Henri Bousquet au *Journal des Débats*.

Je ne saurais donner une meilleure idée du souffle spécial qui animait les ministérielles âmes, qu'en relatant l'accident dont notre ami Mariéton fut héros et victime devant le buste de Goudelin.

Ce Goudelin ou *Goudouli* était un poète du dix-septième siècle, très populaire à Toulouse, et dont le grand mérite avait été de rester fidèle à Montmorency contre le pouvoir royal, et d'écrire en la langue de ses pères en dépit des académies. Vous vous imaginez, naturellement, que du moment que Toulouse élevait un buste à cet enfant du pays, le premier soin des panégyristes était d'exalter l'esprit libertaire de la race et de célébrer l'indépendance de Goudouli. Le chancelier Mariéton le crut aussi. Comme il était à peu près le seul à connaître l'œuvre de Goudelin, on le pria de parler sur le socle. Il évoqua la fière attitude du troubadour toulousain, et conclut en disant que le jour viendrait où l'histoire de France ne se bornerait pas seulement à l'histoire de l'Ile de France, mais où nos enfants apprendraient à connaître tout ce qui intéresse l'évolution de leur cité natale.

Ah ! pauvre de lui ! Il n'eut pas plutôt prononcé ces pacifiques paroles que M. Bourgeois, prêt à sauver le Capitole, s'indigna contre leurs subversives tendances !

Et quoi ? parler de l'esprit local ? Apprenez, jeune homme, que la *Patrie* est une et indivisible, et que la tournée des Cadets de Gascogne avait été spécialement organisée pour affirmer la disparition de la Gascogne ! On nous le fit bien voir. Et M. Bourgeois évoqua le spectre du séparatisme, jaloux de conquérir l'estime de notre Déroulède national !

Du coup, M. Leygues frémit de peur. Eh quoi, quelqu'un l'emporterait sur lui en patriotisme ? D'un bond il s'élança sur l'estrade, et accabla à son tour Mariéton sous l'accumulation des doctrines sainement républicaines, et l'échafaudage des principes éternels.

Ce fut une bien belle joute, Messeigneurs. M. Bourgeois

disait : *Patrie* ; M. Leygues répondait : *France* ; et leurs poitrines tremblaient sur l'affirmation de leurs poings sonores ; et l'on ne put savoir lequel des deux portait plus haut le culte des mots retentissants !

De ce fait Mariéton, le plus conciliant des hommes, se crut subitement transforme en révolutionnaire anarchiste ; et je vis le moment où l'on allait l'accuser d'attenter au salut de l'État !

Hélas, c'est avec d'aussi larges idées que s'acheva la tournée des Cadets. Les populations du Midi accueillirent avec des lazzis ces étranges pèlerins. Dans la *Gironde* elle-même, dont la bienveillance est pourtant bien connue, MM. Ernest Toulouze et Paul Berthelot les accablèrent d'épigrammes. Paris cependant, renseigné par Chincholle, crut ingénument que cette promenade carnavalesque représentait l'esprit méridional. Et voilà comment, depuis quelques années, tantôt avec les Cigaliers, tantôt avec les Cadets, la France croit connaître les tendances du Midi ! Étonnez-vous que les hommes les plus sincères en soient encore à sourire du « Midi qui bouge ! » dont les seuls bruits qu'ils perçoivent jusqu'à présent sont des tumultes de mascarades.

§

La Sainte Estelle. — A côté de ces tapageuses caravanes, je voudrais peindre en quelques lignes une vraie fête méridionale, fête spontanée, simple, sans bruit à l'extérieur, étincelante seulement de la joie des esprits et de l'enthousiasme des cœurs.

Chaque année, vers le retour de l'été, les Félibres demeurés fidèles au sol natal ont coutume de célébrer la Sainte-Estelle. Ne cherchez pas cette sainte sur le calendrier courant. Ce n'est pas une femme, c'est une étoile, l'étoile aux sept rayons, l'étoile symbolique des Mages, celle qui conduit aux divines renaissances les hommes de bonne volonté. Les félibres ont fait de cette étoile sacrée le guide mystique de leurs rêves. C'est à la fête de sainte Estelle qu'ils viennent communier dans leur idéal. Mistral qu'on ne voit jamais dans les bruyantes promenades, ne manque pas d'assister à cette fête intime. Ni la presse, ni les personnages officiels n'y sont conviés. Aucune annonce n'éclate dans les journaux. Mais de Bayonne à Nice, tous les fervents de la Cause en connaissent la date depuis longtemps.

Généralement, Mistral et le capoulié Félix Gras choisissent de concert, pour lieu de rendez-vous, une petite ville au passé glorieux et au beau paysage, où l'on soit bien sûr d'être en famille Une fois c'était la Terrasse du château des Baux ; une autrefois la Cité de Carcassonne ; puis les cimes

de Vic-sur-Cère en Auvergne ; le château de Brive en Limousin ; la plage des Saintes-Maries-de-la Mer. Cette année, les nostalgiques remparts d'Aigues-Mortes avaient été désignés.

Nous étions une soixantaine. Les uns étaient venus d'Avignon, d'Arles, de Marseille, voire de Gap ; d'autres étaient descendus de Nîmes et d'Alais ; un groupe important arrivait de Montpellier et Cette, et pour ma part j'étais parti la veille de Bordeaux.

Vers midi, le train qui portait Mistral fut accueilli par un peuple en joie. De belles dames aux toilettes claires offrirent des fleurs au Poète.

Parmi les pèlerins venus de loin, les jeunes gens étaient en grand nombre. On ne saurait croire avec quel enthousiasme, depuis quelques années, vont vers Mistral tous les jeunes hommes du Midi. Il y avait Maffre de Baugé, Albert Arnavielle, Jules Véran, Joseph Loubet qui dirige la *Coupe*, Auguste Rochefort, Moulinié, le docteur Marignan, Alexis Mouzin, Foleo de Baroncelli, et d'autres encore. Parmi eux, venu de Lunel, se trouvait Auguste de Bourbon, le petit-fils de Louis XVII, dont la vie simple et le caractère charmant ont conquis la jeunesse de Montpellier. Je le présentai à Mistral qui lui dit : « Le descendant de saint Louis à Aigues-Mortes ? Ça fera très bien dans le paysage ! »

Et l'on partit à pied vers les remparts.

Les gens du peuple se montraient Mistral, et les belles filles lui souriaient.

Comme nous étions entrés par la porte des Chevaliers, nous vîmes, au seuil d'une écurie sise aux pieds des tourelles, celui qui devait être, avec Mistral, le véritable héros de cette fête naturelle. Il était vêtu d'un costume à gros poils, chaussé de forts souliers racommodés, et il était venu à mulet depuis Saint-Martin de Crau par delà la Camargue. C'était Charles Rieu, dit *Charloun*, un garçon de ferme, un des cinq ou six grands poètes du Midi. Naturellement on n'en parle pas dans les gazettes, et Charloun n'en a cure. Il est poète comme le flamant est oiseau. Il chante sa vie et les joies de la terre nourricière avec des images douces que Virgile eût enviées.

Je ne l'avais jamais vu encore, ni mes amis. Quand on nous dit que ce voyageur couvert de poussière et de brins de paille était Charloun, nous nous précipitâmes vers lui. Auguste de Bourbon dessella sa mule, pendant que Maffre de Baugé brossait son chapeau et que j'enlevais les brins de paille qui maculaient sa veste. Le bon Charloun était tout ahuri de l'hommage que lui rendaient ainsi de jeunes hommes d'apparence élégante. Mais il y avait tant de sympathie véritable

dans nos yeux, que son instinct de poète lui fit deviner notre pensée, et il nous dit, sans plus : « Vous êtes de braves drôles ! »

Le repas fut délicieux et cordial. On parlait de soleil, d'avenir, de terres libres, d'humanité future, de belles filles, de vie heureuse, de tout enfin ; car tous ces hommes réunis sans bruit pour une cause désintéressée avaient au cœur la sainte joie de vivre. Le capoulié Félix Gras, en un discours coloré, évoqua les cités libres.

Mistral, au dessert, prit en main la fameuse Coupe ciselée, qui jamais ne sort qu'en ce jour de sainte Estelle, et il chanta son hymne célèbre.

Sa voix était tremblante d'émotion, mais ses yeux nous illuminaient.

Il disait : *Verse nous la poésie — Pour chanter tout ce qui est beau — Car c'est elle l'ambroisie — Qui transforme l'homme en Dieu.*

Et nous reprenions : *Coupe Sainte et débordante, verse à pleins bords les enthousiasmes et l'énergie des forts.*

Il continuait : *Verse-nous la connaissance — du vrai et du beau — et les hautes jouissances — qui se moquent du tombeau.*

Au dernier couplet, nous étions tous debout, hypnotisés vers son regard.

Puis ce fut le tour de Charloun, qui, avec aux lèvres le bon sourire du paysan, nous chanta les gaîtés de sa vie limpide, les vendanges, les glanes, les troupeaux transhumants et les amours de village.

Cependant, Mistral et les anciens s'en allèrent avant le coucher du soleil. Nous autres nous restâmes enveloppés par la magie du paysage. Nous allâmes le long des canaux par où les galères étaient parties vers les Croisades, et tandis que le soleil s'éteignait dans les flots d'améthyste, nous songeâmes qu'il y avait peut-être encore des aventures à l'horizon.

JEAN CARRÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Il y a une quinzaine de jours, l'Anglais en voyage aussi bien que le Bruxellois retour de villégiature qui pénétrait dans la salle de la Monnaie se montrait fort intrigué par l'aspect tout à fait inaccoutumé que présentait ce théâtre. Aux stalles, au parterre, aux loges, à l'amphithéâtre, au cintre il y avait foule d'uniformes de policiers répartis hiérarchiquement, aux grandes ou aux petites places. Qu'allait-il se passer ? Pourquoi ce déploiement d'argousins de tout grade? S'agissait-il d'un coup de filet sensationnel ? Un anarchiste dangereux — l'anarchiste généralement lettré est friand de spectacles et de musique — s'était-il glissé dans la salle pour y recommencer la mauvaise

blague du Liceo? Les agents de notre sûreté étaient-ils sur la piste d'un grand complot international? Il aurait fallu le Casimir Delavigne de la *Mort de Jeanne d'Arc* pour traduire en style noble toutes les hypothèses et suppositions auxquelles se livrait le reste du public, un peu intimidé par cette intrusion de *grinches* et de *colles*. Le malaise de maint spectateur ne cessa que lorsqu'on apprit que les braves sergots étaient simplement venus assister au début de la fille d'un des leurs, commissaire de police dans le faubourg principal de Bruxelles. Peut-être auraient-ils poussé l'esprit de corps et de camaraderie, au cas où la nouvelle Marguerite de *Faust* n'eût pas eu l'heur de plaire au public, jusqu'à emballer et passer à tabac les récalcitrants et les grincheux? Mais point n'ont-ils eu besoin de recourir à cette extrémité. Mlle Marguerite Claessens a pu se dispenser de l'appui de cette claque d'un nouveau genre. Dès les premières notes, son succès s'est dessiné, pour devenir un vrai triomphe à la fin de la représentation. Jeune, de physionomie agréable, belle plutôt que jolie femme, Mlle Claessens possède une superbe voix de soprano-dramatique. Particularité assez curieuse, cette chanteuse ne sort d'aucun Conservatoire et c'était même la première fois qu'elle montait sur les planches et se produisait en public: Naturellement ce manque d'entraînement scénique était visible, mais la débutante suppléait par beaucoup d'instinct et de tact à son inexpérience de comédienne. Son succès s'est confirmé aux représentations suivantes. Mlle Claessens fait recette et, le chauvinisme aidant, passera bientôt au rang d'étoile. Ce qu'on est fier de Mlle Claessens dans la police et le faubourg de Schaerbeek!...

Notre Opéra a d'ailleurs commencé sa saison sous de très heureux auspices. La troupe compte d'excellents chanteurs, surtout de fort belles voix, et la direction a eu l'idée géniale de s'assurer le concours d'un régisseur connaissant vraiment son métier et, de plus, animé d'un esprit chercheur, novateur, finement artiste. Ainsi il est parvenu à galvaniser la figuration inerte et déplorablement traditionnelle de pièces gangrenées de routine, telles que les *Huguenots*, *Faust*, etc. Grâce à M. Almanz, — c'est le nom de ce magicien — on se rend à des représentations de ces vieilleries comme on allait admirer autrefois les vibrantes mises en scène, les pittoresques mouvements de foule, les meilleurs tableaux vivants des Meininger et d'Antoine. Dans les *Huguenots*, par exemple, la « Bénédiction des Poignards» est devenue un épisode romantique aussi intéressant à voir qu'à écouter. Si l'influence de ce régisseur s'accuse avec cet éclat dans l'ancien répertoire, nous pouvons nous attendre à des merveilles, à des trouvailles, dans la mise en scène des ouvrages nouveaux. L'*Or*

du Rhin, dont les études sont déjà très poussées, nous réserve plus d'une agréable surprise scénique. Parmi les meilleurs artistes du chant, à la Monnaie, j'ai retrouvé avec plaisir Henri Seguin, un des maîtres de la scène lyrique ; M. Imbart de la Tour, chanteur impeccable, Mme Landouzy au chant guilleret et perlé, Mme Ganne, parfaite musicienne et comédienne avisée, Mme Kutscherra, si consciencieuse et vaillante dans les œuvres de Wagner. Une nouvelle Galli-Marié. Mme Charlotte Wyns a prêté un charme et un talent très personnels aux figures de Carmen, de Charlotte et de Mignon ; et M. Scaremberg réunit toute les qualités des forts ténors du répertoire héroïque.

Nos scènes dramatiques ne montrent pas moins d'activité que notre opéra. La saison du Parc s'annonce comme devant être particulièrement intéressante, surtout par les programmes dont s'occupe spécialement l'un des deux directeurs, M. Henry Maubel. Outre des lectures de poètes et de prosateurs dans le genre des samedis de l'Odéon (dans la première séance on lira des pièces de Banville, de Vigny, de Coster, Verhaeren, Toisoul, etc.), MM. Maubel et Garraud nous promettent des pieces de théâtre vraiment littéraires, telles que le *Cloître* d'Emile Verhaeren, la *Maison des Chéries* de Maurice Beaubourg, la *Mort aux Berceaux* d'Eugène Demolder, *Ton Sang* d'Henry Bataille, le *Don Juan en Flandre* de Louis Dumur et Virgile Josz, les deux auteurs dont les Parisiens applaudissent en ce moment, au Nouveau-Théâtre, un *Rembrandt* que j'ai pieusement relu comme la paraphrase, le commentaire le plus ému de l'impression rapportée de ma visite à l'exposition des Rembrandt à Amsterdam.

L'avènement de Maubel à la direction du Parc aura eu pour premier résultat appréciable d'exciter parmi les directeurs de nos autres théâtres une émulation dont se ressentira favorablement notre production littéraire. C'est à qui de ces directeurs se piquera de faire œuvre littéraire et de composer des programmes mirifiques: œuvres nouvelles et d'avant-garde, ouvertures aux auteurs nationaux, traductions de chefs-d'œuvre des littératures étrangères, engagements d'acteurs fameux et lettrés. Le concurrent le plus sérieux de Maubel et Garraud est, à ce titre, M. Munié, directeur du Théâtre Molière. Celui-ci avait d'ailleurs déjà fait ses preuves et il a conquis depuis longtemps des droits à l'estime et aux encouragements de notre meilleur public. Munié est, lui aussi, un chercheur, un curieux, un homme d'initiative, un esprit entreprenant doublé d'un très fin esprit critique. Nous lui devons quelques-unes de nos vraiment intéressantes soirées dramatiques. Il vient d'inaugurer sa saison par les *Transatlantiques* d'Abel Hermant, et ses acteurs se sont montrés extraordinaires de

souplesse. de nerf, de modernisme, d'acuité mimique et orale dans cette pièce ondoyante, complexe et spécieuse, actuelle jusqu'au fluide de la cruauté.

A propos de nos amis MM. Dumur et Josz, je vous parlais des Rembrandt exposés à Amsterdam. Il va sans dire que cette exposition a été l'événement de mon récent séjour en Hollande. J'associais tout le temps la vie du maître à son œuvre et, je le répète, où aurais-je pu mieux retrouver les phases de cette vie pathétique que dans le noble drame de MM. Dumur et Josz? Comme vous le savez sans doute, ce qui rend l'exposition en question unique et exceptionnelle, c'est que la plupart des cent vingt-trois numéros qui l'enrichissent proviennent de collections particulières disséminées dans tous les coins de l'Europe et difficilement accessibles, sinon fermées au voyageur de passage dans la résidence des heureux collectionneurs. Les organisateurs, dont le principal est le Dr A. Bredius de la Haye, ont eu le bon esprit de confectionner le catalogue en classant les tableaux dans l'ordre chronologique, de sorte qu'en parcourant la liste de ces œuvres, on suit la progression du génie de Rembrandt, on discerne les phases principales de sa carrière correspondant à autant de manières, et on se représente aussi la vie glorieuse et sombre du grand artiste, sa vie d'ombre tragique et de lumière éblouissante, de clair-obscur comme son œuvre. De la première époque, l'exposition d'Amsterdam contient une vingtaine d'œuvres dont deux portraits de la mère et du père de Rembrandt, appartenant au Dr Bredius, un *Judas rapportant les trente deniers aux Saducéens*, plusieurs portraits du peintre par lui-même, entre autres celui, délicieux d'adolescence, qui le montre la bouche béante et qui appartient au prince Lubomirski. De cette époque (1629) date aussi un étonnant *Christ à Emmaüs* (propriété de Mme André Jacquemin, de Paris), presque la contre-partie de celui du Louvre: un Christ noir, de profil, découpé comme une ombre chinoise, silhouette sinistre, maléfique, devant laquelle les disciples reculent terrifiés.

Dès 1630, Rembrandt s'était fixé à Amsterdam, dans ce milieu si vivant, si actif, si varié de taches et d'angles. En attendant qu'il allât s'établir en plein quartier des Juifs, il hantait souvent ces parages pittoresques et qui le sont demeurés.

Lors des récentes fêtes du couronnement de la jeune Reine, le soir des illuminations générales, je m'y suis égaré, voluptueusement, et je me rappellerai toujours certain balcon d'entresol, à l'angle d'un carrefour, où se pressaient de toutes jeunes Juives, quatre brunettes aux yeux de perdition, au rire découvrant des dents éblouissantes, et fantastiquement

éclairées par des feux d'or fluide qu'on eût dit allumés par le prestigieux Van Ryn.

Dans la société des rabbins, Rembrandt aimait sans doute à se renseigner sur la Bible, dont il devait s'inspirer jusqu'à en devenir l'illustrateur le plus pathétique, le plus proche de l'humilité et de la compassion évangélique. Je me le représente allant fureter chez les brocanteurs pour y chercher ces étoffes, ces curiosités, ces ruineux accessoires, ces bijoux des Mille et une Nuits dont il aimera parer ses modèles et s'affubler lui-même.

L'Exposition actuelle réunit de nombreux portraits et tableaux de cette période où ses pinceaux se sont assouplis et où il joint à la minutie et à la conscience des détails un large sentiment de l'ensemble.

Quel talent déjà, pour un peintre de vingt-quatre ans dans le portrait de *Maerten Loote* (au capitaine Holford), dans la petite *Fiancée Juive*, dans les deux portraits de sa sœur, dans ces études de vieillard à la chaîne d'or, et surtout dans cette tête de jeune homme aux boucles brunes, appartenant au duc de Portland. Nous sommes au temps de la *Leçon d'anatomie*, l'œuvre la plus importante que le peintre ait encore tentée, une des grandes étapes de sa carrière prodigieuse. Ses relations se sont étendues ; il fréquente des médecins, des anatomiste comme le professeur Tulp, des poètes comme ce Jean Kaul qui était aussi forgeron.

Mais quelle est cette « jolie bergère entourée de fleurs », appartenant à M. Schlors de Paris ? L'œuvre date de 1634. Cette jeune fille rose, aimable, potelée, aux petits yeux vifs et plein de malice, n'est autre que Saskia van Uylenburg, la propre femme du peintre, si bien ressuscitée et devinée dans le drame de Dumur et Josz.

Dans le court intervalle de bonheur qui leur fut accordé, Rembrandt trouva le temps de peindre des quantités de fois la femme aimée, le plus docile et le plus attrayant des modèles. Elle se prêtait à tous ses caprices et se laissait orner à son gré. La voici à sa toilette avec son époux, dans le grand tableau prêté par la reine Victoria et qu'on avait tenu erronément pour les portraits du bourgmestre Pancras et de sa femme. La toilette de la jeune femme est d'une richesse extrême. Les traits n'ont pas grande beauté, mais la physionomie dégage un charme et une vivacité irrésistibles. Quel contraste avec Rembrandt, le mâle à solide charpente, aux grosses lèvres, aux cheveux crépus, au nez épaté, à la moustache broussailleuse, aux yeux volontaires dont Vosmaer a si bien dit qu'ils « couvent la lumière et se retrécissent comme des griffes pour saisir les formes et les effets ».

C'est à cette époque de bonheur et de prodigalité, d'exubé-

rante joie domestique, que se rattachent d'assez piquantes et mêmes gaillardes incursions de Rembrandt sur le terrain mythologique : le croustilleux *Rapt de Ganymède*, du Musée de Dresde, qui a fait se voiler tant de critiques pudibonds, et cette naïve et polissonne toile représentant Diane à Lesbos, surprise en posture saphique avec ses nymphes par Actéon, toile éminemment curieuse envoyée à l'exposition d'Amsterdam par le prince de Salm-Salm.

Mais, en somme, la mythologie a mieux servi Rubens que Rembrandt, et, par contre, la Bible a été pour le maître de Leyde une source plus favorable que pour le maître d'Anvers. Déjà dans cette *Mise au tombeau* (N° 28) se lisent la ferveur, la compassion, l'extrême détresse, tout le brisement de l'âme.

Des épreuves, des croix personnelles traduites d'une façon saisissante dans l'œuvre des dramaturges, devaient pousser à plus d'intensité et d'exaspération encore ces interprétations pathétiques de la Passion de Jésus-Christ.

De l'année même où il perd son adorée Saskia, Rembrandt, comme s'il voulait marquer cette date fatale, signe une des plus importantes et certainement la plus célèbre de ses œuvres : *la Ronde de Nuit*.

Cette *Ronde*, ou plutôt la « Corporation de Frans Banning Cocq » a été transférée, pour la durée de l'Exposition, du Ryksmuseum, dont elle est la perle, dans un sous-sol du Stadsmuseum où un éclairage réussi, venant de la gauche du spectateur, et du haut, permet d'en saisir des détails exquis, dérobés jusqu'à présent par des jours défectueux. Je n'en veux pour preuve que la figure, si réalistement tortillée, du gavroche sonnant de la corne, au bas de la droite du tableau.

Mais ce n'est pas encore la pleine maturité que nous montre cette maîtresse composition. Pour Rembrandt la lutte continue encore. L'heure de l'apogée artistique ne sonnera que plus tard aux approches de celle du glas. En attendant, avec le zèle d'un élève qui croit avoir tous ses secrets à lui dérober, il se confine dans l'étude de la nature.

C'est au surcroît de l'extrême détresse que Rembrandt se trempe, se redresse, encore grandi, sublimé. Ses créations les plus hautes, il les doit à une progression de foudroyantes épreuves.

L'Exposition dont je vous entretiens alignait plus de soixante-dix toiles de ces années de martyre mais aussi de géniale apothéose. Je suis demeuré en contemplation, notamment, devant le N° 75, peint en 1650, et provenant du Musée Frédéric de Berlin : un *Homme au casque* pour lequel a posé le frère du peintre. Le casque d'argent éblouissant comme un soleil, même aveuglant, presque cruel, forme une antithèse inouïe avec le visage sombre, comme enfumé, du guerrier, un visage

contracté par le remords du sang versé ou, simplement, par la vanité de la gloire, l'inévitable déception attachée à tout ce que l'homme ambitionne ici-bas. Rien de plus poignant, peut-être, dans tout l'œuvre du Van Ryn.

A cette série suprême appartiennent aussi des portraits du maître, vieilli et désabusé, tel celui où il a les mains jointes, en possession du duc de Bucclengh ; des portraits comme attendris, lubrifiés de piété paternelle, du jeune Titus, son fils dont un inoubliable au comte de Crawford ; un *Tobie avec l'Ange*, une *Femme Adultère*, la *Fiancée Juive* du musée Van der Hoop, pour laquelle aurait posé la servante dont il fit sa maîtresse dans ses derniers jours et qui lui donna un enfant ; une *Etude* d'après cette même servante, la *Leçon d'Anatomie du Dr Johannes Deyman* ; enfin ce *Christ à la Colonne* du Musée de Darmstadt, composition déconcertante pleine d'oppositions violentes et de paroxysme tragique. La brutalité et la santé outrageuse des fauves bourreaux font mieux ressortir la pâleur douloureuse des chairs du supplicié, « une blancheur qui éclate comme un grand cri », a dit très justement M. Emile Michel. Rien ne peut rendre, à qui ne l'a vue, l'expression sublime de bonté, de mansuétude et de surnaturelle noblesse du Fils de l'Homme.

Ironie implacable ! Eternelle décision des vogues et des popularités ! C'est durant cette ère d'enfantement, de génération d'œuvres immortelles que la faveur publique se retire de plus en plus du dieu qu'elle acclamait à ses premières manifestations. Les brutes humeut sensuellement la fadeur des Miéris, des Netscher et des Lairesse. Les magistrats intègres inquiètent le solitaire farouche dans sa vie privée et flétrissent son concubinage, réprimandent publiquement sa compagne. Il a beau s'effacer, se cacher, se faire oublier, travailler dans l'ombre et la misère : il est de trop, il fait scandale. Mais ce calvaire va finir. A la date du 8 octobre 1669, une courte mention sur un registre mortuaire. « Tout est consommé ! » comme avait dit son divin maître.

Quelque suggestive et synthétique que soit la strophe bien connue de Baudelaire, dans les *Fleurs du Mal*, cette strophe est impuissante à évoquer cet art miraculeux dont on ne trouve une certaine équivalence que chez Léonard de Vinci. Mais à la profondeur de la pensée du peintre de la *Joconde*, le maître du *Christ à la colonne* a ajouté le vertige même de la pire des détresses morales. Aussi l'art de Rembrandt représente-t-il la plus efficace des consolations.

Au sortir de cette Exposition sans égale je commis l'imprudence de m'aventurer dans les salles voisines où trônent les peintres modernes de la Néerlande. Aucun d'eux n'existait plus. Je me trompe : un seul résistait à ma redoutable et

constante hantise, à cette « possession » qui s'était produite en moi : Joseph Israels. Ah ! bien pâle, bien éclipsé par le maître des maîtres. Mais vivant, intéressant tout de même, affirmant sa raison d'être.

Mais de retour ici, ce n'est plus que de l'autre, de l'ancien que je continue à me souvenir.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Maria Janitschek : *Kreuzfahrer*, Leipzig, Verlag kreisender Ringe, M. 3. — Paul Scheerbart : *Der Tod der Barmekiden*, Leipzig, ib. id. M. 3. — Gerhard Ouckama : *Die Karburg*, Munich, Piloty u. Loehler M. 3. — Gerhard Ouckama : *Die Dekadenten*, Munich, ib. id. M. 3. — Kurt Martens : *Roman aus der Decadence*, Berlin, F. Fontane u C°, M. 3.50. — Ludwig Jacobowski : *Satan lacbte*, Leipzig, Georg Heinrich Meyer, M. 1.50. — Jeannot Emil Freiherr von Grotthuss : *Probleme und Charakterkœpfe*, Stuttgart, Greiner u. Pfeiffer M. 5.50. — REVUES : *Die Zeit* — *Sociale Praxis* — *Die Nation* — *Magazin für Litteratur* — *Wiener Rundschau* — *Akademie*.

« Sais-tu, au fond nous sommes tous des croisés. Notre dernier but n'est finalement pas autre chose qu'un saint sépulcre. Et c'est tout. » Cette phrase mélancolique sert de motif à toutes les nouvelles que Mme Janitschek vient de réunir sous le titre de **Kreuzfahrer** (*Croisés*). Nous passons notre vie à courir après des chimères insaisissables, nous essayons de suivre notre rêve, notre « idée », de cultiver notre originalité, pour arriver à quoi ?... à nous effondrer au bord d'une tombe ouverte. Tous nos efforts n'aboutissent qu'à une déception dernière. C'est là une conception très pessimiste de la vie, mais l'auteur sait nous l'enjoliver de détails si poétiques, d'observations si pleines de saveur que nous sommes tout prêts à accepter la fin lamentable ou glorieuse de ses héros. C'est, dans la *Lutte muette*, l'arrivée d'une jeune fille au rire sonore dans l'austère demeure d'un patriarche du Nord. Elle terrifie par sa gaieté enfants et petits-enfants, gendres et belles-filles, courbés sous le joug du père. Mais le fils, malgré la colère paternelle, s'éprend de la gracieuse petite, venue là avec toute l'insouciance de ses seize ans. Il oublie sa femme et ses enfants et l'enmène en mer. Hélas ! il revient seul, le visage blême et les vêtements mouillés. La petite s'est noyée. L'esprit du père a triomphé dans la maison. Ailleurs, dans *Flammes célestes et terrestres*, c'est l'histoire d'une veuve qui ne peut se détacher du passé pour aimer une seconde fois, ou bien la folle aventure d'un moine dévoré par l'orgueil (*Elias*), ou bien encore, dans un conte hongrois, ce sont les effets de la justice immanente des choses (*Comptes exacts*). L'art de Marie Janitschek est d'un sensualisme extraordinaire. Elle sait mettre les mots en relief et en faire sentir la saveur. Parfois elle a la main un

peu rude et son extrême sensibilité se gare d'un geste un peu brutal. L'ardeur de ses récits a quelque chose d'inquiétant, comme le sourire mystique et vain d'une madone italienne. Il y a quatre ans déjà, Mme Janitschek nous avait montré, dans *Pfadsucher* (*Les chercheurs de sentiers*), quelques-uns de ces héros singuliers qui poursuivent par des voies inexplorées la recherche du bonheur. Elle s'est fait une spécialité des aventures mystiques. Je ne veux pas oublier de dire que son dernier volume est gracieusement orné de vignettes par Fidus.

« L'Orient est grand », et M. Scheebart a pour lui une affection toute particulière. Après nous avoir parlé d'une célèbre cuisinière de Bagdad, il nous raconte maintenant une histoire d'adultère tout à fait invraisemblable. **Der Tod der Barmekiden** est une féerie en vingt-quatre morceaux avec des intermèdes. L'auteur l'intitule bien un « *arabischer Haremsroman* », mais il en fait une pièce à grand spectacle, représentée par les esprits du désert, en pays de Syrie, sous la direction du géant Raifou, devant les Européens assemblés. L'action se passe à Bagdad, sous le calife Haroun-al-Rachid. Celui-ci veut supprimer pour l'une de ses femmes le régime du harem et faire de la pauvre Abbasah une femme libre à l'européenne. De là toutes les complications et tous les malheurs et la fière race des Barmécides est détruite toute entière parce que l'un d'eux se laisse « ibseniser » par la trop fatale Abbasah. C'est le triomphe de la sagesse de l'Orient sur notre légèreté occidentale. Le harem est préférable à l'adultère, cette vérité éclate à la fin, non sans qu'elle ait donné lieu à de violentes discussions, non parmi les spectateurs, mais parmi cinq lions. Ces lions sont bleu clair et mangent de la salade de concombres. Ils sont aussi loquaces que voraces, et à chaque reprise de l'action le rideau ne s'ouvre ni se lève, mais les fauves le déchirent à belles dents. Pourtant je ne vois pas trop ce qu'il y a de comique à faire parler ces singuliers animaux sur le ton que prennent les littérateurs berlinois lorsqu'ils vident des bocks tardifs dans des tavernes. A Berlin, paraît-il, cela fait rire aux larmes, tout autant que nous nous réjouissons du meilleur Alphonse Allais. Franchement, à ces lions bleus, je préfère les fantaisies de Gabriel de Lautrec : « Le puma est un animal d'une férocité inouïe. Le tigre n'est rien à côté. » Parfaitement.

M. Ouckama-Knoop est, nous écrit son éditeur, « bien connu dans les cercles littéraires à Moscou ». Je le crois volontiers. L'Allemagne, elle aussi, lui a fait excellent accueil, l'année dernière, lors de son premier livre. **Die Karburg** en valait la peine. C'est un volume écrit selon la tradition du roman à idées, avec les qualités et les défauts du genre. Un jeune homme note, au jour le jour, ses réflexions sur les

gens qui l'entourent et les événements qui se passent dans son voisinage. C'est un esprit contemplatif, plein d'humour, de mesure et de résignation. Les détails qu'il nous apporte nous semblent parfois puérils, ses observations niaises et pédantes, aussi l'auteur ne nous donne-t-il pas son héros pour un cerveau de premier ordre. Les rouages des idées et des passions l'intéressent, mais il n'a point souci d'y être mêlé. Les systèmes politiques, les réformes sociales, les questions locales s'agitent parmi les êtres que réunissent des intérêts divers au château et au village. Un industriel génial, un paysan ambitieux et faible, des militaires en retraite, un instituteur dément qui croit tout savoir, des amoureux naïfs, d'autres roués sont pris par des fatalités diverses. Il y a là un Monsieur de Klamm (rien de du Paty !), célibataire ironique, dont les idées me paraissent tout à fait amusantes. La *Karburg*, somme toute, n'est pas un livre bien original. Je dirais que c'est un roman gœthien, si on n'avait pas, ces temps derniers, beaucoup abusé de cet adjectif. Et depuis Th. Vischer jusqu'à M. Spielhagen, M. Ouckama avait pu trouver dans la littérature allemande maint exemple de monographies écrites selon la formule de *Wilhelm Meister* et des *Affinités*.

Mais M. Ouckama n'a pas voulu se satisfaire de cette célébrité d'auteur presque classique. Il a essayé d'écrire un roman moderne, « psychologique » et parisien, et il a complètement échoué dans son entreprise. **Die Dekadenten**. Cela se passe à Paris. Un jeune lieutenant aime une petite ouvrière qui le fait marcher. Car il y a dans les coulisses un sous-off' de la compagnie du blanc-bec qui tire les ficelles et met en œuvre quelques jolis petits chantages. De là des complications multiples où la brute finit par triompher du... décadent. Les décadents ce sont ici les faibles aux volontés abolies. J'ai rarement rencontré un roman d'une lecture aussi déplaisante. L'action se traîne péniblement d'un incident à l'autre. La langue est stérile et sans images. On sent que l'auteur, de crainte de *gaffer*, évite avec soin de donner des détails sur un milieu qu'il ne connaît pas, sur une société dont il ignore les mœurs. Ses personnages sont des fantoches qui n'entrent en scène que pour illustrer une théorie.

Après les *Dekadenten*, c'est avec une véritable joie que j'ai lu le livre de M. Kurt Martens, **Roman aus der Décadence**. C'était le *pick me up* ou le *whisky and soda* pris à minuit au *Bar*, après un mauvais dîner dans une maison bourgeoise. M. Martens a écrit quelques nouvelles que je n'ai pas lues. Son *Roman de la décadence* est presque son début et c'est, dans son genre, un chef-d'œuvre. Je ne veux pas dire par là que nous ayons devant nous un livre parfaitement ori-

ginal. Bien au contraire : M. Martens a lu *A Rebours* et encore *Ames fatiguées* de Garborg, et surtout les *Demi-Vierges*. Mais il a su transposer. Il n'a pas voulu se contenter de copier Paris, il en a donné un reflet dans une ville d'Allemagne. Cette bonne ville de Leipzig était bien faite pour abriter le sourire découragé de ses héros. « C'est un petit Paris qui forme son monde », avait déjà dit Gœthe, et je ne vois pas trop pourquoi l'on ne pourrait pas cultiver les délicates fleurs de notre civilisation finissante sur les bords de la Pleisse tout aussi bien que sur nos boulevards. Le personnage de M. Martens raconte ses aventures avec un détachement qui me ravit. Partout il sait se réserver, observer les distances, dire d'un ton badin des choses très élégantes et prendre des allures très graves pour émettre les théories les plus invraisemblables. Son intrigue avec une jeune patricienne qu'il connaît pensionnaire, qu'il reçoit chez lui sans qu'il songe à y toucher autrement que du bout des lèvres, pour l'avoir enfin, presque malgré lui, lorsqu'elle est dûment mariée ; la comédie de sa conversion, un moment tout à fait sincère ; ses relations avec les milieux révolutionnaires qu'il honore peut-être un peu trop de sa sympathie, tout cela est conté sans pathos, avec une légère pointe d'ironie qui témoigne d'un esprit très délicat. J'aime beaucoup moins la fin tragique et lamentable à la fois, de ce jeune hobereau qu'il initie à toutes les élégances et qui n'a ni assez d'esprit ni assez d'estomac pour les supporter. Si je voulais chercher querelle à M. Martens, je lui reprocherais le titre de son livre. Son héros, le référendaire Just n'a rien de décadent. Il s'amuse ou se désole des événements de sa vie, mais il est, en tant qu'individualité, bien au-dessus d'eux.

Les contes que M. Jacobowski a réunis sous le titre du premier, **Satan lachte**, sont assez disparates. Ce sont des pages joliment écrites qui ne visent pas aux grands effets. *Le rire de Satan* qui fait pour la première fois rougir Ève m'a rappelé les grimaces délicieusement obscènes de M. de Max dans le *Mystère d'Adam* sur la place de la Sorbonne. Mais j'ai particulièrement aimé les deux *Rêveries du vieux Berlin*, celle du petit écuyer qui embrasse sa dame (1525) et l'autre qui raconte l'histoire d'un médecin austère qui est aimé et sauvé des mains des rôdeurs par une pauvre fille (1738). Berlin était alors, bien plus qu'aujourd'hui, un grand village et les sentiments y étaient d'une discrétion et d'une retenue qui m'étonne.

Les recueils d'articles de revues sont chose assez rare en Allemagne. Ce ne sont pas des « affaires de librairie », et les jeunes gens qui publient des *études litteraires* voient généra-

lement leurs productions livrées à un prompt oubli. A l'*essai* que l'Angleterre cultive avec tant de virtuosité, l'on substitue de lourdes monographies, souvent vides et prétentieuses. Pourtant les recueils de M. Georges Brandès sont classiques. Les volumes d'études de Hillebrand et de Homberger se lisent encore. MM. Bamberger et Anton Bettelheim réunissent leurs articles, et les quatre volumes de critique de M. Hermann Bahr forment un des documents les plus précieux sur l'évolution littéraire des dix dernières années. Mais les élèves de M. Erich Schmidt, eux aussi, écrivent des études intéressantes et nous devons regretter d'être obligés de les rechercher péniblement dans des piles de revues poussiérieuses. Ne soyons pas ingrats. Si nous eussions préféré relire en volume les copieux essais de M. Poppemberger ou Alfred Kerr, nous n'en sommes pas moins reconnaissants à M. le baron Grotthuss de nous avoir conservé ses appréciations littéraires en un épais in-8°. Le critique a dit avec indépendance ce qu'il pensait de quelques-uns des principaux représentants de la littérature actuelle, de Nietzsche à Maupassant, d'Ibsen à Hauptmann, et **Probleme und Charakterkœpfe** (*Problèmes et têtes de caractère*) restera comme un des principaux témoignages de l'opinion moyenne de la bourgeoisie allemande en matières intellectuelles. Je ne fait nul reproche à M. de Grotthuss du sérieux moral avec lequel il aborde quelques-uns des problèmes les plus ardus des lettres contemporaines, mais, franchement, j'aurais préféré chez lui un peu plus de clairvoyance. D'autre part je lui sais infiniment gré d'avoir révélé quelques-unes des turpitudes de la presse allemande et dévoilé la profonde misère où l'Allemagne laisse végéter quelques-uns de ses poètes. J'ai constaté avec beaucoup de curiosité la façon dont il méconnaît la valeur réelle de Nietzsche jusqu'à écrire cette phrase : «... La morale de la force en politique et le chauvinisme national de la nouvelle Allemagne ont trouvé leur configuration philosophique et leur justification dans le grand Nietzsche-Zarathoustra » (*Alte und neue Ideale*). Nietzsche accaparé par les conservateurs nationalistes, hier c'était par les conservateurs évangéliques... et nous ne sommes pas encore au bout des confusions. Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le gouffre qui sépare Nietzsche de Bismarck.

§

La presse allemande a été unanime à regretter dans le prince de « Bismarck le plus grand homme du siècle ». Même les feuilles dites libérales ou démocratiques qui, tant qu'il était au pouvoir, ne cessaient pas de l'accabler d'injures, l'ont couvert de fleurs, tout comme leurs confrères « reptiles » que ja-

dis ils n'auraient pas manqué d'accuser de servilisme. Et le vieux solitaire de la forêt saxonne aurait certainement vu dans ce fait une nouvelle preuve de la bassesse humaine. Rien ne lui était plus contraire que cet étalage de banalités patriotiques et l'ordonnance de ses funérailles a montré que jusqu'à sa mort il était demeuré l'ennemi des pompes vaines, le fin sceptique, le dilettante, si j'ose dire, qui *s'amuse*, après l'accomplissement de son œuvre, à tirer les ficelles de la grande politique... Maintenant les anecdotes sur son compte courent les journaux. Elles le montrent plein d'humour et d'esprit caustique... Quel beau portrait psychologique à faire, lorsque l'on aura débrouillé tout cela !

Pourtant quelques articles de revues méritent d'être cités. Nous voyions tout à l'heure M. de Grotthuss faire de Nietzsche le promoteur de la philosophie bismarckienne. M. Servaes dans la **Zeit** (16 août) voudrait que la période de la littérature allemande actuelle fût appelée, par analogie avec la période de Frédéric le Grand, « la période bismarckienne ». Est-ce parce que Bismarck se souciait tout aussi peu de la littérature de son pays que ne le faisait le grand Frédéric ? Dans la même revue M. de Gerlach attaque violemment la politique économique du chancelier, mais il le considère comme « le plus grand diplomate, non seulement de ce siècle, mais peut-être de tous les temps ». — M. Schmoller dit, dans la **Sociale Praxis** pour expliquer certaines inconséquences de Bismarck : « S'il faut mettre beaucoup de ses paroles sur le compte d'impressions momentanées, ou de fantaisies, il ne faut pas, d'autre part, prendre au pied de la lettre, comme sa conviction personnelle, tout ce qu'il disait officiellement, parce qu'il lui fallait défendre, au nom du roi, du gouvernement ou du ministère, des choses qu'il aurait peut-être combattues, pour s'opposer dans un sens précis, à l'étranger, aux partis politiques, à l'opinion publique. » — Dans la **Nation** (6 août), M. Barth fait une intéressante comparaison avec Gladstone : « Bismarck est tout à fait un révolutionnaire, Gladstone un réformateur ; le premier est un artiste en politique, le second un homme d'affaires politique ; l'un est maître sur le terrain où on lutte avec des moyens de puissance et non avec des principes, l'autre cherche sa force dans le sol où pousse la moralité publique et le *common sens* économique... Ils ne s'aimaient pas, peut-être parce qu'ils sentaient tous les deux qu'il manquait à l'un la force de l'autre ». — « L'homme du succès politique », c'est ainsi que M. Steiner intitule son article dans le **Magazin für Litteratur** (13 août). Selon lui le fondateur de l'empire d'Allemagne fut toujours sans principes. Toujours il sut plier sa politique aux circonstances, c'est ce qui

a fait son succès. Il était le contraire de ce que Goethe a appelé une nature *problématique*. « Homme de toutes les situations, toutes les situations suffisaient à ses desseins. » Dès 1865 il avait dit lui-même, répondant à Virchow : « Je vous demande ce que doit faire un homme qui va en bateau, sinon tourner ses rames selon le vent, à moins qu'il ne crée lui-même du vent. » — Dans la **Wiener Rundschau** (15 août et 1 septembre) M. Schick écrit que la politique du monde va être dorénavant privée d'un contrôle auquel on puisse se fier. Il invite, d'une façon assez imprévue, les Bismarckiens à faire cause commune avec les socialistes pour grossir les rangs de l'opposition. — **Akademie**, organe de la jeunesse socialiste, cette bizarre revue tchéquo-allemande qui paraît à Prague, publie une étude de M. Stefan Grossmann sur *Bismarck et la jeune génération*. Il y est montré que la Jeunesse n'est pas du tout d'accord avec les chefs du Parti pour ravaler la personnalité du grand chancelier. « La conception héroïque de l'histoire des Nietzsche, des Carlyle, des Emerson a eu une influence *correctrice* sur les tendances et les arrière-pensées plébéiennes et amoindrissantes de la théorie matérialiste. Nous n'avons pas du tout besoin de rapetisser Bismarck pour le surmonter. Bismarck, doué d'une énergie géniale, a été l'exécuteur d'une époque passée. Nous pouvons admirer en lui l'énergie à accomplir son but, mais certainement son but n'est plus le nôtre. »

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

The Poetry of Wilfrid Blunt, selected and arranged by W. E. Henley and George Wyndham. crown-8°, XIV-281 pages, 6 s., Heinemann — Henry James : *In the Cage*, crown-8°, 187 pages, 3 s. 6 d., Duckworth. — Clemence Housman : *The Unknown Sea*, crown-8°, 315 pages, 6 s., Duckworth. — *All we like Sheep* in-16, 172 pages, 2 s., Kelvin Glen. — RÉIMPRESSIONS : Mrs. Craik : *John Halifax, gentleman*, Hurst and Blackett ; The Scott Library : *Confessions of St Augustine, edited by Arthur Symons*, *Principles of Success in Literature* par G. H. Lewes, Walter Scott ; *The Bibelot* ; *Darlington's London and Environs*. — REVUES : *Cosmopolis*. — *Fortnightly Review*. — *Nineteenth Century*. — *Contemporary Review*. — *Blackwood's Magazine*. — *Temple Bar*. — *New Century Review*. — *Bookman*. — *Literature*. — *Saturday Review*. — *Outlook*. — *Book Notes*. — *Musical Courier*. — Memento.

Vers 1875, parut, sans nom d'auteur, un recueil de poèmes intitulé : *Sonnets and Songs by Proteus* ; mais comme son ton et son allure étaient absolument différents des préoccupations esthético-sentimentales d'alors, il ne souleva pas grande attention, encore qu'un puissant ami du poète, Lord Lytton, ait hautement loué les mérites de l'œuvre dans une revue populaire. Voici que maintenant, vingt-trois ans après, l'éditeur intelligent qu'est M. Heinemann, publie **The Poetry**

of Wilfrid Blunt, selected and arranged by W. E. Henley and George Wyndham, et contenant les *Sonnets and Songs* de Proteus. Dans une substantielle préface M. W. E. Henley explique que l'auteur a sanctionné cette publication mais n'est en aucune façon responsable du choix que seuls ont fait ses *editors*. Pourquoi M. Wilfrid Brunt a-t-il laissé ce soin à d'autres ? Sans doute pour cette raison qu'il donne en un très beau sonnet :

I would not, if I could, be called a poet.

Mais ce n'est pas possible ; M. Blunt doit se résigner à être un poète et sa préférence pour l'action fait de sa poésie l'expression de sa vie tout entière, de sa personnalité dans toutes ses manifestations. Il a, dit M. Henley, « vécu sa vie dans toutes ses possibilités, découvrant ses résultats aux hommes ; sa poésie est la sublimation de sa propre expérience de l'univers ; elle est d'un homme qui, placé dans un certain milieu, s'est assimilé tout ce qu'il pouvait et a produit ses résultats devant le monde sous une forme suffisamment distinguée pour faire d'eux une durable contribution aux lettres anglaises. »

Ceci fait comprendre la sympathie de M. Henley pour ce poète de l'action, car il est lui aussi un poète de l'action, un poète de la vie, qui considère le vers comme le plus rare et le plus beau moyen d'expression de la vie. Mais où M. W. E. Henley est à mon avis bien supérieur à M. Wilfrid Blunt, c'est que la *poésie de la Vie* n'exclut pas chez lui la *poésie de l'Art* ; il est plus profondément artiste que l'auteur qu'il nous présente. En effet, M. Wilfrid Blunt est excellent lorsqu'il obéit à la force impulsive de son émotion, et l'on peut alors négliger certaines libertés ou certaines incorrections de forme ; mais comme il n'a aucun art, que sa poésie est tout émotive et n'est jamais soutenue par l'idée ni l'intellect, aussitôt qu'elle s'essaie plus loin que le rapide éclair lyrique de l'émotion, elle devient quelconque, banale même, et sans intérêt. Mais il y a heureusement dans le présent volume plus de bons que de mauvais poèmes, et si, comme le dit M. Henley, un homme vit dans la postérité en proportion de ce qu'il figure les gestes et expose les émotions de son époque, certes, M. Wilfrid Blunt est destiné à vivre longtemps dans les générations futures. D'ailleurs, il paraît à son moment, et il est peu probable qu'il soit comme jadis méconnu. C'est l'âge maintenant où de telles idées et une telle attitude sont bienvenues ; n'entend-on pas de partout appeler la jeunesse à l'action ? ne célèbre-t-on pas la *Vie*, sous toutes ses formes actives, sous toute les manifestations de sa puissance créatrice ou destructive ? c'est l'exubérance de la vie, la joie,

l'allégresse de l'émotion, l'idolatrie bientôt de la force physique, l'adoration de l'athlétisme, de la supériorité brutale, avec le mépris de la vie passive et méditative. C'est pour cette raison que les poèmes de M. Wilfrid Blunt viennent à leur heure : et qu'ils donneront une impulsion nouvelle à ce mouvement général vers la Vie et l'Action : ils chantent « la vie et l'amour, l'inconnu des voyages, les délices des bois, des champs et des cieux, l'orgueil des ancêtres et de la race, la joie et la douleur d'être, la terreur du déclin, la cruauté tragique de la mort — tous les éléments de la destinée mortelle telle qu'elle s'est révélée à un témoin puissant, clairvoyant et passionné. » M. Wilfrid Blunt est un de ces « poètes qui ont courtisé la Vie comme une maîtresse, sans faire plus de cas de l'Art que beaucoup de gens ne font de leurs épouses ». Sans lui faire de cela un bien grand reproche, il faut admirer sa sincérité, cette qualité inattaquable qui lui fait exprimer ce qu'il a vu, senti ou fait, sans art, peut-être, mais avec toute la force du vrai poète.

Dans l'œuvre récente qui s'appelle **In the Cage**, M. Henry James semble s'être livré à ce que font souvent les peintres, une esquisse rapide, à peine indiquée, où eux seuls peuvent se reconnaître. Raconter le sujet de **In the Cage** serait assez difficile, ou bien paraîtrait au lecteur une donnée bien ténue pour un roman. Ce sont tout simplement quelques expériences d'une jeune télégraphiste de Londres qui s'intéresse tout spécialement à l'un de ses habituels clients ; les télégrammes successifs que celui-ci envoie ou qu'il reçoit, sont suffisants pour laisser deviner à la jeune fille les affaires intimes des correspondants. Le lecteur doit un peu trop deviner parfois et les minimes événements qui se produisent avec le plus souvent leur absence de conséquences, déconcertent et intéressent tour à tour. Le livre a toutes les qualités de style et d'invention habituelles à M. Henry James, encore qu'ici le style soit souvent esquissé pour mieux s'adapter au sujet ; il est curieux, certes, de constater avec combien peu de choses et peu de gens, un écrivain habile peut intéresser son lecteur pendant tout un volume ; mais aussi ne peut-on pas exiger d'un romancier du talent de M. Henry James des œuvres plus vraiment solides et consistantes que celle-ci ? Un roman, pour avoir quelque chance d'être une œuvre durable, ne doit-il pas traiter quelque question sociologique ou peindre un état de mœurs d'une classe ou de la société tout entière ?

Pour lire le livre de miss Clémence Housman, il faut s'abandonner entièrement à l'espèce de charme poétique et mystique qui vous prend dès les premières pages, et avoir soin de laisser de côté tout esprit critique pour parcourir .

The Unknown Sea. La passion malheureuse de Christian le pêcheur, pour Diadyomène, la fille de la mer, semble être l'obscur symbole de la lutte éternelle de la chair et de l'esprit, de la grande idée qui tyrannise le monde. On pouvait s'attendre à plus de sentimentalité dans un sujet pareil, mais l'auteur a une imagination riche et un goût délicat qui lui ont permis de donner à son livre un singulier caractère. A travers le style et la forme qui rappellent les folklores légendaires, miss Clémence Housman a su mettre assez de réalité pour que son œuvre ne soit pas seulement une pure fantaisie, mais puisse, sinon être populaire, avoir du moins la valeur d'être pensée et composée. *The Unknown Sea* indique certainement un tempérament original, mais le style recherché et contourné, les expressions bizarres et les mots désuets employés donnent au livre un air de prétention qui agace alors que plus de simplicité eût ajouté au charme de l'œuvre.

Un roman, d'un auteur anonyme, avec le titre bizarre de **All like Sheep**, attire l'attention par son épigraphe composée de trois sentences empruntées à Milton, à Stevenson et à Jésus-Christ. Un curieux prologue engage à poursuivre la lecture du reste et l'on trouve un véritable intérêt à ce court récit. C'est là évidemment l'œuvre d'une femme, et si c'est une œuvre de début, elle fait de singulières promesses pour de subséquentes œuvres. L'héroïne Frances Roy est une jeune fille de province, aux idées modernes, intelligente et habile qui se fait une situation quasi artistique par ses propres talents. Les divers incidents qui marquent le cours des années que l'auteur raconte sont d'un réalisme très vrai et très humain et certains épisodes sont dramatiques sans être pénibles. Un autre personnage, l'amie de Frances Roy, Ancilla, est présenté avec beaucoup d'habileté et dénote une singulière pénétration d'un certain côté de l'humaine nature. Avec de rapides touches, de courtes descriptions, l'auteur dépeint admirablement divers milieux et en particulier la petite ville provinciale Humbleford, avec les petitesses, les hontes et les cruautés de ses habitants. A chaque instant des sentences pleines de finesse et d'ironie, ou bien d'une philosophie courageuse. Le style a des qualités, et l'auteur a certainement réussi dans ses efforts à composer son livre; pas de digressions, et une suffisante cohérence entre les personnages et les situations.

Réimpressions. — Les éditeurs Hurst and Blackett viennent de réimprimer les seules éditions autorisées de **John Halifax Gentleman**; des éditions populaires à 6 d, 1 s., 2 s.; puis d'autres à des prix plus élevés, l'une avec un portrait de Mrs Craik par le prof. Herkomer, l'autre avec un frontispice de Sir John Millais, et une édition comprenant de nombreuses

illustrations par Hugh Rivière. C'est en 1857 que parut pour la première fois *John Halifax, Gentleman*, septième volume que publiait Mrs Craik, alors miss Mulock; le livre eut un succès énorme et a conservé jusqu'à maintenant la faveur du public. Taine, dans ses *Notes sur l'Angleterre*, en fait grand cas et le cite souvent. Il le considère comme une manifestation typique de l'époque et comme une très exacte peinture des mœurs et des façons de voir et de penser d'une classe extrêmement nombreuse en Angleterre. Naturellement, comme d'ailleurs dans ses autres œuvres, Mrs Craik, avec cette tendance inhérente à la race anglaise, prêche sans cesse une morale en somme assez ordinaire; son but est assez simple et ses sujets sont traités avec une douceur prolixe, parfois timide, et trop souvent sentimentale; mais la valeur de l'œuvre ne consiste pas seulement en un sujet intéressant plus ou moins bien traité; comme l'a fait Taine, il faut la considérer dans son ensemble avec ses défauts et ses qualités, non pas comme une œuvre d'artiste, élaborée et soignée, mais comme un document indispensable à l'étude du caractère anglais et des mœurs de l'époque qu'elle dépeint.

Avec les **Confessions de saint Augustin** et les **Principes du Succès en Littérature** la Scott Library en est à son 105e volume. Ceux qui ont eu entre les mains les jolis volumes de cette collection ont remarqué combien pour un prix aussi modique (1 s. 6. d.) ils étaient mieux édités que tout ce que nous avons en France: le papier, l'impression, le choix des œuvres sont tout particulièrement soignés et la couleur et la simplicité de l'entoilage sont du meilleur goût. Parmi les auteurs dont les œuvres figurent dans la Scott Library, il faut citer ; Malory, Thoreau, Thomas de Quincey, W. S. Landor; Sir Thomas Browne, Shelley, Swift, J. R. Lowell, Byron, Leigh Hunt, Longfellow, W. Whitman, de Foe, Mazzini, Heine, Burns, William Morris, Carlyle, Emerson, Ibsen, Dr Johnson, Hazlitt, Poe, Goldsmith, O. W. Holmes, Charlotte Brontë, Marc-Aurèle, Epictète, Sénèque, Aristote, Platon, Tacite, Davis, Spence, More, Sadi, Charles Lamb, Balzac, de Musset, Darwin, Sheridan, Dickens, Sainte-Beuve, Schiller, Sydney Smith, Montaigne, Thackeray, Wordsworth, Leopardi, Gogol, lord Bacon, Milton, Froissard, Coleridge, Vasari, Lessing, Renan, Goethe, Schopenhauer, Maeterlinck, etc. Chaque volume est publié avec une introduction et par les soins d'un critique actuel, ou traduit par les lettrés les plus autorisés, tels : J. A. Symonds, R. Garnett, Arthur Symons, Ernest Rhys, Will H. Dirks, Havelock Ellis, William Sharp, Mathilde Blind, Alice Zimmern, Richard Jefferies, Sparling, Rolleston, Clode, Percival Chubb, W. B. Yeats, William Clarke, Ch. Sayle, Clement K. Shor-

ter, Arthur Galton, Rudolf Dirks, Dr J. W. Williams, W. Jerrold, Mrs. E. Robins Pennell, Walter Besant, Patrick Maxwell, professeur William Knight, A. Sykes, Laurence Alma Tadema, W B. Rœnnfeldt, etc.

Les *Confessions de saint Augustin*, qui viennent d'êtr publiées, l'ont été sous la direction de M. Arthur Symons qui a préfacé l'édition avec un court essai. Comme toujours M. A. Symons s'y montre critique subtil et clairvoyant. En quelques lignes, au début, il définit rapidement la place du livre parmi les autobiographies, avec celles de Cellini, Casanova et Rousseau. Il a compris pourquoi saint Augustin s'est résolu à écrire ces confessions, en s'adressant à Dieu, pour lui dire ce qu'il sait déjà ; quelle conception il avait de la vie et à quel point de vue il se plaçait pour la juger ; quel fut aussi son orgueil intellectuel par la force même avec laquelle il se forçait à l'humilité : « Here is a soul, conclut-il, one of the supreme souls of humanity, speaking directly to that supreme soul which it has apprehended outside, humanity. » La traduction publiée est celle de Pusey.

George Henry Lewes, ainsi qu'a dit un critique, « com mença sa vie comme journaliste, critique, romancier, dramatiste, biographe et essayiste, il la termina comme mathématicien, physicien, chimiste, biologiste, psychologue et auteur d'un système de philosophie abstraite ». C'est dire assez quel vaste cerveau, quel esprit encyclopédique ce fut ; sa bibliographie est des plus surprenantes ; sans doute il est souvent confus et superficiel, mais ses œuvres n'en ont pas moins une valeur très grande et ses qualités rachètent ses défauts. G. H. Lewes fut en 1865 un des fondateurs de la *Fortnightly Review* dont il devint bientôt le directeur. Les premiers numéros continrent les divers chapitres des *Principes du succès en littérature*, que M. T. Sharper Knowlson édite maintenant avec une intéressante introduction et de nombreuses notes. Discuter de principes d'art ou de littérature semble toujours paradoxal ou fantaisiste, mais G. H. Lewes a su traiter son sujet avec sérieux et bon sens. L'excellence du style littéraire requiert selon lui trois choses correspondant aux principes de vision, de sincérité et de beauté, c'est-à-dire qu'il doit être intellectuel, moral et esthétique ; et l'auteur a le soin de soumettre même ces principes à la personnalité de l'auteur qui reste entière. La technique s'apprend mais non la personnalité — encore que celle-ci ne puisse aller sans celle-là. Il faut donc, avec la maîtrise de la technique littéraire, une capacité de voir et de sentir et le pouvoir d'incarner sa vision dans une forme vraiment artistique ; toutes choses qui ne dépendent que de l'individu. Il serait beaucoup trop long d'examiner en détail la discussion

et le développement de ces principes ; la dissertation tout entière vaut la peine d'être lue attentivement, pour le plaisir d'abord de lire une œuvre intéressante, et pour aussi tout le bien qu'on peut tirer de la vigueur intellectuelle, de la fraîcheur morale, et de la courageuse franchise des opinions et des conseils de l'auteur.

On a pu voir avec quel intelligent éclectisme cette intéressante collection était choisie ; sans doute il s'y rencontre des lacunes ; mais rapidement elles seront comblées et la Scott Library sera ainsi une des meilleures et des plus complètes bibliothèques mises pour une somme minime à la disposition des esprits curieux, et des lecteurs intelligents.

Depuis quatre ans, paraît tous les mois à Portland, Maine, aux Etats-Unis, par les soins de Thomas B. Mosher, une jolie plaquette : **The Bibelot**, qui contient des « réimpressions de poésie et de prose pour les *book lovers*, pour ceux qui aiment les livres, choisies, en partie, dans les éditions rares et les sources peu généralement connues ». Chaque fascicule d'un format vieux style est imprimé en très beaux caractères sur du papier Van Gelder à la main. Parmi les curiosités et les fragments publiés par Th. B. Mosher, se trouvent un *Choix de poèmes* de William Blake ; des *Fragments de Sapho* ; *Hand and Soul, St Agnes of Intercession,* par D. G. Rossetti ; des *Ballades* de François Villon ; des *Poèmes,* de Robert Bridges ; des *Epigrammes, Wordsworth's Grave, Musarum Lachrymæ,* de William Watson ; *Au Idyl of First Love,* de George Meredith ; *Tares, a book of Verse,* par Rosamond Marriott Watson ; *Certain Songs and Sonnets from Astrophel and Stella* ; *The Site de Malétroit's Door, Father Damien, an open letter, The Flight of the Princess,* par Robert Louis Stevenson ; *Saint Guido,* par Richard Jefferies ; *The Hollow Land, Browning's men and Women,* par William Morris ; *Joachim du Bellay, Sandro Botticelli, Lucca della Robbia,* par Walter Pater ; des *Selections,* de John Donne ; *Letters of marque, Selections from a suppressed book,* par Rudyard Kipling ; *the Scholar Gipsy, Thyrsis, a monody,* par Matthew Arnold ; *The Death of Marlowe,* une tragédie de Richard Hengist Home ; le numéro de septembre contenait l'essai de Walter Pater sur l'*Ecole de Giorgione.* C'est là pour le curieux et l'amateur une publication précieuse qui doit continuer longtemps encore avec un légitime succès.

Darlington and C°, de Llangollen, publient une nouvelle édition du fameux guide : **London and Environs**, dû à Mrs. Emily Constance Cook, et M. Edward T. Cook, M. A., éditeur du *Daily News.* C'est le plus complet manuel du voyageur à Londres qui ait encore été publié ; mieux qu'aucun autre, il résume tout ce qui présente quelque intérêt

dans l'immense ville et ses environs. Ses divisions sont logiques et commodes, les plans et les cartes sont nombreux et clairs, d'excellentes illustrations ajoutent de l'intérêt au texte et toutes les indications pratiques dont a sans cesse besoin le voyageur y sont exactes et abondantes. Mais ce qui donne à ce guide une valeur que n'ont pas habituellement ces sortes de livres, c'est qu'il est vraiment écrit avec un style littéraire, et qu'il donne une impression d'ensemble de Londres sous ses multiples aspects, la partie littéraire et historique est excellemment traitée, et ce *handbook* est nécessaire à tous ceux qui ne sont pas les habituels et superficiels visiteurs.

Revues : **Cosmopolis** (octobre).—Une nouvelle espagnole : *Don Sebastian* par W. Somerset Maugham ; un long et sérieux examen de la situation politique entre l'Angleterre et la Russie, par M. Edward Dicey ; une étude bien informée de Mr. John C. Robertson sur le *Mouvement litteraire en Allemagne* ; sous le titre de : *Soixante années de la Revue des Deux-Mondes* Mlle Blaze de Bury fait une sorte de résumé historique des différentes phases et évolutions de la vénérable revue, et elle termine : « She may decay : she cannot be dethroned or replaced ; » enfin M. Arthur B. Walkley parle des récentes pièces de théâtre, et M. Henry Norman traite des événements politiques du mois.

The Fornightly Review (octobre). – La première partie du *Journal* qu'a tenu, du 18 mai au 18 juillet, M. Frédéric W. Ramsden, consul à Santiago. De M. John F. Taylor, une étude sur *Bismarck et Richelieu* ; *An Italian Goldsmith*, est un intéressant article de Mrs. Spear sur le poète italien Salvatore Farina, de M. D. C. Boulger, un exposé laudatif de l'administration de l'Etat Belge du Congo ; de Ouida, un plaidoyer attendri et véhément en faveur des chiens ; Diplomaticus disserte judicieusement sur la mystérieuse entente anglo-allemande.

The Nineteenth Century Review (octobre). – M. Sidney Low, à propos du manifeste du tsar examine la question : *Should Europe disarm* ? Sir Hubert Jerningham, à propos du livre de M. Bodley, publie un article fort bien informé sur la France et *The French People*. Le professeur St George Mivart examine à un point de vue catholique *Helbeck of Bannisdale*, le dernier roman de Mrs. Humphry Ward, et M. William Sharp termine son catalogue des *Art Treasures of America*.

Contemporary Review (octobre). — *With Paul Sabatier at Assisi*, intéressante critique par Canon Rawnsley ; d'un grand intérêt aussi, *Social Democracy in Germany* par M. Richard Heath ; M. R. V. Felkin, s'occupe de la passion-

nante question de l'avenir du Soudan; et K. V. T. disserte sagement sur l'affaire Dreyfus.

Blackwood's Magazine (octobre). — Un article anonyme sur Rudyard Kipling et ses œuvres, plein de choses intéressantes et de jugements excellents ; Kipling est difficile à apprécier pour maintes raisons; et le critique anonyme observe justement : « Il lui a été donné de gagner l'oreille du grand public qui lit sans être littéraire, et de gagner en même temps les applaudissements enthousiastes du petit nombre d'hommes dont le plaisir dans une œuvre d'art implique à la fois la perception des moyens aussi bien que celle du but. »

Temple Bar (octobre). — Un très curieux récit de la carrière d'un certain Bernard O'Higgins, fils naturel d'un mendiant irlandais, et qui devint dictateur du Chili et mourut en 1842 ; un article sur *Emerson's Home in Concord.*

The New Century Review (octobre). — M. H. Schütz Wilson écrit *A Study from the Terror,* d'après un livre de Fortuné du Boisgobey : Le Demi-monde sous la Terreur, publiée en 1878; un poème de Compton Reade : *The Bridge of Souls*; par Edward Bennett une longue étude sur Jane Austen; et de Joseph Banister : *Why The British Race is Superior.*

The Bookman (octobre). — De très nombreuses notes sur les livres récents, une causerie littéraire par Clément Shorter; une intéressante étude sur les conditions de production et de vente du magazine à bon marché; un *Symposium* sur le livre de M. Munro : *John Splendid,* par Andrew Lang, Fiona Macleod, W. Wallace, et William Sharp; une série de portraits parmi lesquels ceux de MM. Neil Munro, Wilfrid Blunt, Félix Gras, H. C. Mac Ilwaine.

Literature — (10 septembre). A propos des œuvres récentes du baron de Coubertin, de MM. Brunetière, Fouillée, Monod, Texte, Jules Lemaître, Filon, un essai : *A french Dream of the Future,* avec cette conclusion : individualité dans la solidarité ; un fort beau récit celtique de miss Fiona Macleod; une étude sur *William Scrope* par Sir Herbert Maxwell. — (17 septembre). *The Heritage of Burns;* quelques lignes sur Stéphane Mallarmé, des articles sur *Ramond de Carbonnière* par Francis Gribble ; et sur *Paul Bourget* par M. Gabriel Monod. — (24 septembre). *Carlyle and the Montagu Menagerie* par Mr. Edmund Gosse ; une nouvelle par Mrs Hannah Lynch ; et une discussion de l'attitude de M. Emile Bergerat vis-à-vis du traducteur anglais du Capitaine Fracasse. — (1er octobre). Un beau poème de M. Rudyard Kipling ; une nouvelle de E. Nesbit, et un article sur les biographies de Bismarck. — (8 octobre). *English and Ame-*

rican Journalism; *Morality in Book Collecting* par W. Roberts. —(15 octobre). *Aspirations of Christopher Corduroy*, réimpression d'un article de Sir Walter Scott publié la première fois en 1817 et oublié depuis; *Biblia a Biblia*, par Joseph Jacob; un poème de F.-B. Money Coutts.

The Saturday Review. — (10 septembre). La huitième étude sur Shakespeare par Frank Harris; des articles sur le Soudan, Fashoda et l'affaire Dreyfus- — (17 septembre). La neuvième étude sur Shakespeare par Frank Harris; un poème de Henri Newbolt; *The Landrail* par H.-A. Bryden, et une étude sur *Stéphane Mallarmé*, par M. Edmund Gosse. — (24 septembre). La dixième étude sur Shakespeare par Frank Harris; *La Chaise-Dieu*, par Arthur Symons; *Walt Whitman's Prose*, par Hamish Hendry, et un article sur *M. George Wyndham*. — (1er octobre). *The Spy-Autocracy in France*; *The Spanish-American War* par un témoin oculaire; *Macbeth and Mrs Kendal* par Max Beerbohm; *Dr Braudes' Poems*, par Edmund Gosse. — (8 octobre). *The Nile Valley*, par Sir Charles W. Dilke; *Le Puy en Velay*, par Arthur Symons, et divers articles politiques. — (15 octobre). *The New Gallery*, par D. S M.; *A. Tenant Farmer*, par H.-A. Bryden; *Max, Mr Archer, and Others*, par Max Beerbohm, et une attaque virulente contre lord Salisbury à propos de Fashoda.

The Outlook. — (10 septembre). Des vers de W.-H. Chesson; un article de J. Maclaren Cobban. — (17 septembre), *Anarchism and Anarchists* par C.-A. Healy; *Evyeln Innes revised*. critique anonyme du dernier roman de M. George Moore. — (24 septembre). Un article sur M. Forbes Robertson, l'acteur de talent qui fut successivement Roméo, Hamlet et Macbeth; quelques curieuses réflexions sur *The High-School Amazon* par une *high-School mistress*; des vers de I. Zangwill, et une étude de George Egerton sur *Anne Garborg*. — (1 octobre.) Divers articles intéressants : *Bishop Creighton*; *Villages notes*; *The Dark Lady; Deliciæ litterarum*, etc. — (8 octobre). Un article où Guillaume II est appelé un grand parallélogramme des forces; diverses études de la situation en Chine; des vers de I. Zangwill; *New Lights on Stevenson*, par John Dalgleish. —

Book-Notes (New-York). — *A Monthly literary magazine and review of new books*, paraît sous un nouveau format depuis juin dernier. Le fascicule contient une soixantaine de pages et de bonnes illustrations; les articles : nouvelles, poèmes, études critiques et biographiques sont intéressants; la partie d'information est particulièrement soignée et contient des notes et nouvelles littéraires, des compte-rendus de livres, de théâtre, de musique, d'art, une revue des revues, une liste des livres français récents et des œuvres les plus populaires publiées dans le mois.

The Musical Courier (New-York). — De Vance Thompson, un article sur Félicien Rops, où se sont glissées quelques erreurs, et qui est accompagné d'un grand nombre de reproductions. (5 octobre.) Sadakichi Hartmann, le poète japonais qui connut à Paris Stéphane Mallarmé et écrivit sur lui un curieux essai, a permis à M. Vance Thompson de publier pour la première fois les lettres suivantes qu'il reçut de Mallarmé :

« Paris, juin 93.

» Merci pour l'envoi de Christ, mon cher poète ; avec un regret que ce mot soit si tardif. Vous avez peint la vaste nue comme j'en rêve, décorant les palais populaires de ce temps, et futurs. Le très beau est que les couleurs y sont celles du songe, délicates et puissantes : pour que l'isolé parmi l'admiration de la foule ait aussi sa part exquise de joie. Ainsi l'œuvre, autant que par ses aspirations, est humaine du fait de l'art. Votre main,

» STÉPHANE MALLARMÉ. »

« Paris, 89, rue de Rome, décembre 1897.

» Mon cher poète, je vous prie, avant que l'année ne finisse, d'exprimer à Miss Anne Throop, aux soins de qui je remets ce mot (faute de connaître votre adresse) très tardivement, mais admirativement, le plaisir que m'ont donné les « Whisperings of a Windharp », préfacés d'une belle page en prose de vous. Ces poèmes, les plus courts même, sont traversés par un souffle épars et lointain autre que lyrique, presque venu de la nature à l'état antérieur et primitif.

» Que je parle maintenant de la rude et somptueuse évocation qu'est votre Buddha, dans les douze scènes solitaires : les effets de lumière presque mentale à la fin, m'ont fort intéressé, et je me suis souvenu qu'une lettre de remerciement à l'envoi, il y a quelques années, par vous d'une montagne et d'une mer bleue jusqu'à l'extase, me revint sans vous avoir pu reconnaître. Livres et tableaux, suite de votre affectueuse fidélité, me sont précieux, mon cher ami. Je vous presse la main.

» STÉPHANE MALLARMÉ. »

MEMENTO. — Rudyard Kipling : *The Day's Work*, crown-8°, 381 pages, 6 s., Macmillan. — Edwin Pugh and Charles Gleig : *The Rogue's Paradise*, crown-8°, VIII-316 pages, 6 s., Bowden. — Neil Munro : *John Splendid*, Blackwood. — George Gissing : *The Town Traveller*, Methuen. — Walter Besant : *The Changeling*, Chapman and Hell. — Robert Bridges : *Poetical Works, vol. I*, Smith Elder. — Th. Watts Dunton : *Aylwin*, Hurst and Blackett. — Kropotkine : *Fields, Factories, and Workshops*, Hutchinson.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Les représentations du THÉATRE ESPAGNOL à la Renaissance. Paris, 4-15 octobre 98. — La presse théâtrale. — Œuvres représentées : *La Nina Boba*, comédie classique en 3 actes et en vers de Lope de Vega (Ed. Rivadeneira). — *Mancha que Limpia*, drame tragique en 4 actes de don José Echegaray (Collection Fiscowich). — *Tierra Baja*, drame catalan en 3 actes, de don Angel Guimera (version castillanede J. Echegaray. (Même collection). — *El desden con el desden*, comédie classique en 3 actes et en vers de Moreto, Ed. Baudry, 1844 (la traduction française par Habeneck, chez Hetzel). — *La Dolores*, drame en trois actes et en vers de Féliu y Codina. — *El Estigma*, drame en 3 actes de don José Echegaray (Coll. Fiscowich). — *Don Juan Tenorio*, drame religieux et fantastique en deux parties et sept actes de José Zorilla (Collection Delgardo). — *El vergonzoso en palacio*, comédie classique en 3 actes et en vers du maître Tirso de Molina (arrangement de Calixto Boldun, Madrid, Rodriguez, 1875). — Les interprètes : Mme Maria Guerrero et M. Fernando Diaz de Mendoza et leur troupe. — Les Saynètes.

Nous remettons à une prochaine chronique notre étude sur la littérature catalane. Un événement s'est produit de grosse importance pour les Lettres Espagnoles : Mme Maria Guerrero et M. Diaz de Mendoza, les directeurs de la première compagnie dramatique de Madrid ont mis à profit une tournée en province de Mme Sarah Bernhardt pour venir avec leurs décors et leur troupe donner douze représentations à la Renaissance. La saison était défavorable, les frais excessifs, l'entreprise risquée et forcément limitée : son résultat néanmoins a dépassé toute attente : Mme Guerrero a été reconnue pour une des premières comédiennes de l'époque : M. Diaz de Mendoza a conquis les plus sévères par sa tenue, sa diction et son émotion ; la troupe enfin a été jugée bonne, quelques titulaires d'emplois, excellents. Il s'est produit d'ailleurs autour de ces représentations un groupement suffisant pour supposer qu'elles auront un lendemain. — Signalons cependant un fait regrettable chez un peuple qui fera dans deux ans les honneurs d'une Exposition universelle : dans nos journaux, les détenteurs de la Chronique théâtrale sont peu familiarisés avec la langue de Cervantès : l'un d'eux s'est simplement abstenu de tout compte-rendu : l'autre s'en tire avec un compliment exquis, il faut l'avouer ; un troisième emprunte quelques phrases au livre de M. Lyonnet mentionné dans notre dernière chronique. Vraiment tout cela est-il de la critique ? Au temps où les directeurs des journaux étaient des esprits curieux, ils eussent certes renforcé ces vagues affirmations par un article spécial demandé à l'un de ces hispanisants qui furent si assidus aux représentations de la Renaissance (MM. Gassier, Foulché-Delbosc, Boris de Tannenberg, etc.) Vive Dieu ! cela eût intéressé autrement le public que certain reportage publié par un journal du matin, où l'interwiewer, jouant de malheur, attribuait à la *Dama*, qu'il

n'avait pu voir, les vices de prononciation d'une caméristeanglaise.

Un bon point cependant au *Figaro*, qui, au lendemain d'un *five o clock* où Mme Guerrero joua merveilleusement une scène de Molière a publié une remarquable étude de M. Gustave Larroumet sur la jeune troupe espagnole.

Citons également la revue de M. Manzi, *Le Théâtre* « (fascicule d'octobre), dont la luxueuse illustration reproduit les costumes les plus typiques de Mme Guerrero, et une Revue hebdomadaire plus modeste: *Madrid Comico*, qui consacre un numéro aux décors et aux costumes exécutés spécialement pour cette tournée du Théâtre Espagnol.

Un incident marqua le commencement de ces représentations : le théâtre classique du xvii[e] siècle espagnol comporte fréquemment une décoration importante et une certaine difficulté de mise en scène : par une inspiration tout artistique, Mme Guerrero avait désigné comme pièce de début une comédie de Calderon : *Casa con dos puertas*. On dut renoncer à cette pièce au dernier moment, encore que les décors eussent été commandés spécialement pour le cadre de la Renaissance : on y substitua une comédie de Lope de Vega : la *Nina Boba*, dont l'action se déroule dans un décor qui semble un véritable tableau de Vélasquez.

Rien ne saurait donner une idée du charme et de la fraîcheur de cette charmante comédie à laquelle, par un talent fin et espiègle, Mme Guerrero a rendu la vie.

Don Manuel a deux filles : l'aînée est savante et d'un établissement certain, la seconde est sotte et il veut faciliter son mariage en l'avantageant de quelques biens : déjà, il a arrangé le mariage de cette dernière, lorsqu'un jeune poète qui figure au nombre des beaux esprits de l'entourage de dona Inès, s'avise de courtiser la sotte : l'amour s'éveille au cœur de l'ingénue et avec lui l'esprit et la jalousie : elle manœuvre si habilement qu'elle se débarrasse d'un fiancé encombrant, et épouse celui qu'elle aime, feignant, selon les circonstances, l'esprit ou la sottise.

Cette comédie fameuse dut figurer au répertoire du célèbre acteur espagnol Sébastien del Prado qui donna pendant onze ans des représentations à la cour de Louis XIV ; car Molière semble s'en être inspiré dans l'*Ecole des femmes* et dans *Les Femmes savantes* : l'arrangement actuel est, nous a-t-on dit, d'un modeste souffleur, contemporain de Maiquez, le Talma d'outre-monts : une coupure dans le deuxième acte rend peu compréhensible le revirement qui s'opère dans le caractère de don Juan : nous y gagnons le plaisir de voir la scène occupée constamment par cette délicieuse poupée qui a nom Maria Guerrero.

Diaz de Mendoza a beaucoup de charme et de tenue dans le rôle de Laurencio : Carsi joue le père à merveille. C'est exactement le rôle de Chrysale. Mme Martinez donne du relief à la pédante et la senorita Suarez une extraordinaire silhouette à cette Blasa, amie de la petite sotte.

Mancha que limpia est un drame moderne en quatre actes et en prose écrit par José Echegaray pour servir aux débuts de Mme Guerrero et de M. Diaz de Mendoza sur cette scène du Théâtre Espagnol dont ils devenaient, en 1895, les directeurs pour dix années.

L'action se passe dans un milieu mondain madrilène. C'est une rivalité de deux jeunes filles autour d'un jeune homme. En dépit de l'habileté théâtrale de l'auteur, la situation nous a semblé plus romanesque que scénique. Notons, outre une scène finale à effet, de jolis détails et une mise en œuvre qui porteraient certainement sur un public populaire, constatons l'effort de Mme Guerrero dans le quatrième acte où elle donne cours à ses qualités dramatiques.

Tierra baja, malgré sa donnée mélodramatique, est une œuvre poétique de premier ordre : trois protagonistes, un propriétaire de la plaine qui fait épouser son ancienne maîtresse par un berger à son service. L'honnête montagnard étranglera le maître félon qui l'a déshonoré.

Angel Guimera — dont nous parlerons longuement dans nos études catalanes — a voulu opposer les mœurs corrompues de la plaine à celles de la montagne immaculée. L'antithèse est plutôt poétique que réelle, mais l'auteur en a tiré de merveilleux effets.

Le véritable mérite de l'œuvre est dans le dessein des caractères, dans les détails accessoires, dans le groupement des comparses, dans une ambiance sévère que nous ignorons quand nous décrivons les mœurs rustiques.

M. Diaz de Mendoza est merveilleux dans le rôle difficile du berger : sa rusticité s'éclaire d'un reflet de gaieté empruntée aux pâtres de Tirso : il anime son personnage d'une vie simple et poétique, il passe de l'ignorance timide à la fougue la plus brutale.

Plus uniforme est le rôle de Marta : Mme Guerrero lui donne une silhouette scrupuleusement réaliste et locale : la maîtresse d'un propriétaire terrien reste paysanne, s'est-elle dit : peut-être un brin de coquetterie au premier acte séduirait-il un public étranger ! Elle sauve par une belle envergure poétique, le récit du deuxième acte où Marta raconte les années qu'elle passa à mendier au seuil des églises : la pièce abonde du reste en détails pittoresques. L'ensemble de la troupe a rendu à merveille ces mœurs primitives de la vieille Catalogne : Mlle Suarez a donné au rôle de Nuri une saveur de

terroir incomparable. La version castillane de *Terre basse* a été faite par don José Echegaray qui est à la fois l'admirateur, l'ami et le protecteur d'Angel Guimera.

El Desden con el desden, la célèbre comédie de Moreto que Molière imita dans la *Princesse d'Élide*, formait le second spectacle classique donné par la troupe de Mme Guerrero. Nous n'insisterons pas sur l'analyse de cette pièce traduite fort exactement par M. Habeneck dans ses *Chefs-d'œuvre du Théâtre Espagnol*.

Un mot sur les décors qui sont délicieux et dus, le premier, à un peintre de Barcelone, le second au célèbre Muriel (de Madrid) : ils font admirablement valoir les costumes copiés d'après les tableaux les plus authentiques du musée du Prado : c'est un enchantement des yeux et des oreilles de voir Mme Guerrero et ses dames, Diaz de Mendoza et ses camarades, rivaliser de grâce, de tenue et de distinction.

La pièce est jouée sans coupures : je signalerai seulement deux modifications dues probablement à des difficultés d'exécution et à la suppression de deux décors. Les dissertations de dona Diana au premier acte sont dans le texte coupées par des chants, ce qui forme un tableau d'excellente exposition. La deuxième rencontre au jardin (2e acte) est une scène de séduction où un certain déshabillé serait tout à fait de mise : il est vrai, qu'en ce cas, une autre toile de fond serait indispensable. Or les changements à vue ne sont pas très commodes à la Renaissance. Ceci, du reste, n'est qu'un regret, nous l'exprimons en constatant la parfaite interprétation de ce chef-d'œuvre : des deux premiers rôles on ne saurait dire lequel l'emporte sur l'autre par la diction, la tenue et l'émotion.

La Dolorès est un drame en 3 actes et en vers ; c'est avant tout un merveilleux tableau de mœurs populaires ; l'idée principale du drame est sortie d'un couplet de jota célèbre en Aragon : « Si tu vas à Calatayud, — demande après la Dolorès, — c'est une fille gentille — qui n'est pas avare de ses faveurs ». Procédant à la manière d'Alarcon qui emprunta son célebre roman du *Tricorne* à un refrain andalou, Feliù y Codina imagina une intrigue qui permet de faire évoluer autour de l'héroïne un perruquier poète, un riche marchand aragonais, un sergent andalou et, enfin, un séminariste amoureux. C'est du saynète avec une intrigue suivie, des caractères dessinés et logiques et une délicieuse décoration : pour donner une saveur nouvelle à l'œuvre, une course de taureaux se passe à la cantonade. Le rôle de la Dolorès est un peu d'une pièce, il manque peut-être de nuances. Mme Guerrero lui prête le charme de sa beauté. Diaz de Mendoza a dit avec une émotion qui lui a valu les applau-

dissements de toute la salle, le couplet du séminariste avouant sa passion. Jamais le vers espagnol n'avait chanté plus délicieusement. Les autres personnages ont été silhouettés très agréablement par MM. Robles, Cirera, Diaz et Torner.

El Estigma (le stigmate) fut écrit par don José Echegaray pour faire valoir les qualités dramatiques de Diaz de Mendoza : indisposé le jour de la première représentation à Madrid, celui-ci n'obtint pas de suite le succès. Depuis, il a repris ce rôle difficile qu'il a fait sien.

C'est une de ces situations chères à l'auteur de *Folie ou Sainteté*, un fils cachant aux dépens de son honneur, de son avenir et de son amour, une faute commise par son père. Le dernier acte, où une scène importante est réservée à Mme Guerrero, a été pour les deux protagonistes un vrai triomphe. Trois artistes de la troupe méritent d'être nommés : MM. Allens Perkins, Medranoet Aguado qui figurent des personnages épisodiques.

J'arrive à deux soirées triomphales : sur un désir exprimé par quelques critiques, les directeurs du Théâtre Espagnol n'avaient pas hésité à faire venir expressément de Madrid les décors nécessaires pour une représentation du don Juan Tenorio.

Le drame romantique de Zorrilla étant connu à Paris, la salle était bondée d'hispanophiles et... d'Espagnols : l'exiguïté de la scène de la Renaissance enleva certes un peu d'illusion à certains tableaux ! j'ai vu l'hôtellerie Sévillane plus pittoresque, la maison de campagne de don Juan avec plus de perspective, et le célèbre panthéon des victimes du grand séducteur avec plus de recueillement et de solitude. L'œuvre interprétée au pied levé a été goûtée et très applaudie.

Diaz de Mendoza a porté ce rôle immense de don Juan avec aisance : le public n'a peut-être pas saisi l'ironie des premiers tableaux. Le *Don Juan Tenorio* est un peu pour les Espagnols comme la *Vie de Bohême* pour nous. A côté des scènes de pure poésie, il y a du comique pincé assez difficile à comprendre. Mais quel succès à la scène du couvent et au superbe duo d'amour du 4e tableau ! quelle profonde émotion durant les trois actes qui forment la deuxième partie de l'œuvre.

Mme Guerrero fut jadis consacrée grande artiste par Zorrilla lequel avait assisté à ses débuts dans le rôle d'Inès : nous songions à cette soirée lointaine en la voyant tel un lys, défaillir sous l'ardente protestation d'amour du séducteur.

On a fait fête à la duègne, Mme Fernandez, qui apporte dans la composition de son rôle d'entremetteuse toutes les traditions usitées par les comédiennes espagnoles qui se sont succédé dans cet emploi.

Une seule soirée restait vacante : Mme Guerrero, qui a le culte de tous les grands auteurs classiques, a voulu nous révéler une œuvre du Maître Tirso de Molina.

Le *Vergonzoso en palacio* est une charmante comedie, dont la trame rappellerait facilement les proverbes de Musset ou les comédies de Banville.

Un hasard amène au palais d'un duc portugais un jeune pâtre qui ignore sa haute naissance. Il est ambitieux et timide à la fois. La fille du duc l'aime et ne saurait lui faire avouer un amour qui se lit dans les yeux du jeune homme. Elle en a fait son secrétaire. Dans une scène exquise, elle avoue en feignant de dormir ce qu'elle ne peut dire tout haut. Il reste coi. Un hasard fait connaître sa naissance et facilite ainsi cette fameuse déclaration que l'amoureux secrétaire n'osait risquer.

Les deux interprètes de cette jolie comédie ont été simplement exquis. Madame Guerrero entre d'emblée dans ce rôle qui exige de la finesse, de la coquetterie et un brin d'espièglerie : elle le tient avec la même maestria que celui de la Nina Boba. Diaz de Mendoza apporte sa franchise d'allures, sa physionomie sympathique, au rôle du secrétaire timide et rustique. — Nous avons regretté que des nécessités scéniques eussent amené des coupures dans le premier acte. Dans l'interprétation citons les noms Mlle Bofill, de M. M. Valentin, Calvo-Monténégro et de Diaz, le roi des graciosos.

Les soirées de la Renaissance, commencées par la grande pièce, finissaient généralement, selon l'habitude espagnole par le saynète. Sans autre définition, disons que le saynète espagnol est généralement un tableau de vie populaire où évoluent autour d'une intrigue très tenue un certain nombre de types pittoresques. Mme Guerrero, en choisissant sept saynètes dans le répertoire, a voulu nous permettre de suivre à travers les âges une formule de l'art dramatique éminemment espagnole. — Un dicton populaire sert de point de départ à *Las Olivas* : Cervantès, dans *Los dos habladores*, met en scène une manière d'anecdote ; avec le *Munuelo* de Ramon de La Cruz, le saynète devient une parodie des grands sentiments tragiques ; le maître moderne du genre, Ricardo de la Vega, l'auteur de *Pepa la Frescachona*, cherche un contraste au pittoresque de son observation dans des mièvreries empruntées à l'école de *Breton de los Herreros* ; Javier de Burgos retourne aux quartiers que fréquentait don Ramon et peint dans ses *Valientes*, les arrière-petits-fils des terribles majos ; Luceno, dans *Ultramarinos*, se borne à nous donner un simple croquis de mœurs.

Formule élastique dominée uniquement par la fantaisie de l'auteur et le goût du public, le saynète est tour à tour farce, parodie, revue, acte réaliste, lever de rideau sentimental ou

cadre de costumes. Citons quelques-uns de ses interprètes à la Renaissance : Mmes Cancio et Comendador ; M. Angel Blasco, etc.

EPHREM VINCENT.

LETTRES RUSSES

Le Symbolisme en France et en Russie. — Particularités du symbolisme russe. — Théodore Sollogoub, poète et conteur. — Sa parenté avec Dostoïevsky. — Sa conception de la vie. — *Ombres*, nouvelles. — *Songes Lourds*, roman.

Nous avons eu l'occasion de parler d'un groupe d'écrivains russes indépendants — groupe peu nombreux — qu'on qualifie généralement du nom de décadents ou symbolistes, sans trop distinguer ces deux termes pourtant si différents. Le lecteur français se tromperait fort en associant ces écrivains de trop près au mouvement symboliste en France. Il y a en Russie des imitateurs des formules nouvelles dans la poésie française — ils s'évertuent à obscurcir artificiellement des poésies qui n'ont rien de profond et de mystérieux à cacher, ils inventent des tournures qui jurent avec l'esprit de la langue, mais leurs essais restent pour la plupart hors de la littérature. Le mouvement sérieux qu'on pourrait appeler symboliste est, en Russie, de tout autre origine que le mouvement analogue en France, et poursuit un but tout différent. Pour les symbolistes français, la fin suprême de l'art est la beauté. La religion, les sensations mystiques, les tendances morales deviennent des symboles. Quand il a fixé une forme fuyante et inattendue de la beauté, le symboliste français a atteint son but. Il ne cherche donc dans la vie extérieure, dans les sensations et les états d'âme que la plus grande quantité possible de nuances, une manifestation variée de la beauté. Le mystérieux attire les symbolistes français par les contrastes sans lesquels un goût raffiné et tant soit peu maladif ne conçoit pas de beauté possible. Le symbolisme français est la création d'une qualité d'esprit éminemment française — du goût. Dans un état de culture moins avancé, le goût se montrait satisfait des grandes lignes simples des classiques. L'homme moderne, plus inquiet, plus expérimenté et fatigué par l'excès de la culture intellectuelle, aspire à une beauté plus compliquée faite du bien et du mal et empoisonnée par la réunion des contrastes. Le symbolisme, qui ne connaît ni freins ni limites dans la soif des sensations, correspond à la conception élargie de la beauté, et dans sa poursuite d'un objet déterminé qui est la recherche et la création du beau, le symbolisme français est lumineux, joyeux et triomphant.

Tout autre est le symbolisme russe. La beauté n'est qu'un symbole pour lui, tout autant que le monde extérieur et les

aspirations vagues de l'âme — le tout symbole d'une réalité inconcevable mais absolument certaine. Il trouve une source d'extase et de résignation tragique dans la croyance à une divinité fatalement absente dans la vie matérielle laquelle est toujours, partout où elle se manifeste, une négation de la divinité. Le symbolisme russe ne cherche guère à créer un monde de beauté imaginaire qui serait une protestation contre la réalité. Le fantastique d'Edgar Poe, la recherche des sensations artificielles, du rare de Baudelaire, lui sont étrangers — ou presque étrangers. Le symbolisme russe est fortement lié à la réalité — il en est sorti. Ses regards sont attachés à la vie ; seule sa manière de contempler la vie a changé. Le symbolisme ne se préoccupe que fort peu des choses apparentes et conformes aux besoins de la vie matérielle. Il cherche à pénétrer ce que la vie offre d'inconscient, de mystérieux. Le sens du mystère rapproche le symbolisme russe de l'art français contemporain ; mais, pour les symbolistes français, le mystère est une source de beauté, créatrice d'un art optimiste, tandis que le mystère auquel aboutit la vie teint les œuvres des symbolistes russes d'un sentiment tragique.

Le symbolisme russe actuel se rattache, parmi les écrivains de la génération précédente, surtout à Dostoïevsky, qui possédait au plus haut degré la faculté d'être tourmenté par la vie telle qu'elle est. On peut distinguer trois éléments dans le symbolisme russe et tous les trois se trouvent réunis dans l'œuvre gigantesque et éblouissante de Dostoïevsky. Le symbolisme, tel que nous le concevons à l'heure actuelle, consiste d'abord dans une vision toute particulière du monde extérieur. La vie prend l'aspect d'un cauchemar hideux. Tout dans la vie — hommes, actions, événements — devient une source intarissable de laideur. L'artiste s'applique avec une ardeur maladive à fouiller les dessous de l'existence pour en faire ressortir la gangrène dissimulée. Le réalisme — étude impassible de la réalité — tourne au démonisme, à la voluptueuse soif du mal. Dostoïevsky est passé maître dans cette peinture du mal et des souffrances qui accompagnent le mal dans la vie. Mais ce premier élément du symbolisme est le seul qui le rattache au réalisme. Le second degré dans la marche ascendante du symbolisme est atteint par la subtile divination de l'idée divine à travers les ténèbres de la réalité, par l'art raffiné de distinguer dans la vie les natures pures et sereines, qui sont comme des preuves vivantes d'un mystérieux idéal, qui remplit l'âme d'extase et de béatitude rien qu'en faisant pressentir son approche. Dostoïevsky étudiait avec passion l'incarnation de la bonté absolue dans des natures mystiques ; sa foi dans la sainteté des uns, faisant contraste à la vision de la méchanceté et de la chute irrémé-

diable des autres, lui était une source intarissable de volupté dans le mal et des larmes douces du repentir dans Dieu.

Le symbolisme atteint sa hauteur idéale lorsque, à ces deux éléments qui se soutiennent en se contrebalançant, s'ajoute un troisième qui en est la synthèse : le sens profond du mystère divin caché à jamais mais ne laissant subsister aucun doute à son égard, admettant à titre égal le bien et le mal, faisant une nécessité absolue de tout ce que la vie présente de laid et de hideux aussi bien que de tous les élans vers le bien absolu. Cette croyance n'est pas la religion irraisonnée de l'âme primitive, mais la conviction philosophique acquise par l'esprit ouvert à tous les doutes et à tous les arguments. L'art symboliste arrive par là à une conception de la vie singulièrement agrandie et dans laquelle le réalisme s'unit étroitement au mysticisme. La peinture de la vie s'approfondit par la révélation de son sens caché ; les choses et les faits de la vie extérieure deviennent transparents et laissent voir au fond les vérités éternelles qu'elles cachent et qui constituent leur vrai et unique valeur. Quand on arrive à connaître cette vérité, en devinant le divorce nécessaire entre l'idéal et la vie, qui n'existe que par son contraste avec l'absolu — alors toute la vie devient un symbole de la lutte tragique, de l'immolation de l'absolu aux nécessités de la vie et de l'aspiration de l'âme humaine à rentrer dans l'absolu. Le symbolisme n'est autre chose que la peinture de la vie réelle, devenue un symbole des choses, qui sont aussi véridiques et certaines, mais dans un sens tout abstrait. Pour les rendre accessibles aux imaginations, il faut les symboliser — et c'est là le grand objet de l'art. Tout devient symbole. La laideur devient symbole de la divinité en la reniant. La beauté se spiritualise, cesse d'avoir une fin dans soi-même et devient l'image apparente de quelque chose de plus profond — d'une vérité absolue et à jamais cachée aux regards des hommes.

Tous les éléments de l'art symboliste, tel qu'il se développe à l'heure actuelle en Russie, se trouvent donc réunis dans l'œuvre de Dostoïevsky, où le réalisme est si intimement lié aux élans mystiques qu'on ne saurait guère séparer nettement le satirique, qui bafoue les bassesses de la vie, du prophète, qui prêche un idéal de pitié et d'immolation d'âme. Dostoïevsky est un des maîtres du symbolisme russe. Mais la différence entre lui et ses successeurs consiste en ce qu'il était moraliste. Il avait une doctrine morale très déterminée et l'enseignait aux autres. Les écrivains qui sont venus à sa suite n'ont pas des préoccupations de ce genre. Ils n'ont pas la foi ardente dans le perfectionnement moral de l'homme — et ce n'est que cette foi qui fait le prédicateur. Ils cherchent à établir les rapports entre la vie et l'absolu, mais ils n'en re-

tirent guère de leçon de conduite. Ils n'ont pas d'amour pour la vie et l'humanité. C'est là le trait saillant — et aussi la faiblesse de toute la lignée d'écrivains qui vont, en quelque sorte, sur les traces de Dostoïevsky, tout en créant un genre différent du sien.

Au nombre de ces auteurs qui se rattachent par le fond à Dostoïevsky et diffèrent de lui par une plus grande froideur à l'égard des hommes, se fait beaucoup remarquer Théodore Sollogoub, auteur d'un grand roman, *Songes lourds*, de courtes nouvelles, dont la plus remarquable porte le titre *Ombres*, et de plusieurs recueils de poésies. Sollogoub est un de ces écrivains comme on en voit en Russie plus que partout ailleurs. Il possède un talent très réel et très personnel ; il sait évoquer des états d'âme exquis, sonder l'âme à une grande profondeur et atteindre à une noble attitude à l'égard de la vie, qu'il subit en plaçant ses rêves ailleurs, aux confins de l'impossible. Mais malgré ces qualités, son œuvre laisse l'impression pénible de quelque chose d'étriqué. On se sent gêné par l'air lourd et clos qui règne dans sa peinture des recoins sombres de l'âme éternellement blessée et toujours prête à prendre la revanche. Le grand jour fait défaut dans ses récits. Est-ce l'influence de la vie russe qui se passe dans le crépuscule ? Les grands écrivains russes savent pourtant éclairer les ténèbres de la vie russe d'une lumière éclatante, mais aussi vont-ils la puiser dans les grandes sources nationales — l'âme et la vie du peuple sont l'objet de leurs études. Quant aux écrivains qui sortent de la petite minorité des intellectuels, ils portent l'empreinte d'un esprit étouffé dans ses élans, frustré de grandeur de vue, manquant d'air. C'est là le cas de Sollogoub. L'œuvre de Sollogoub est pénétrée de ce réalisme, qui constitue en quelque sorte le premier élément du symbolisme. La vie n'est pour lui que songe et cauchemar. Il peint une réalité plate et laide jusqu'à la hideur ou, par endroits, jusqu'à la caricature. Il cherche, avec un acharnement haineux, la pourriture morale, ou encore, lorsqu'il s'agit de représenter la vie intérieure des personnages sympathiques de ses récits, il peint une demi-réalité, ce qui pouvait être arrivé, mais n'arriva peut-être pas, ce qui se passe à la limite du monde intérieur et des choses de la réalité vivante. Le roman de Sollogoub, *Songes lourds*, est fait d'une satire de mœurs très méchante et des envolées mystiques dans lesquelles se manifeste une beauté troublante des songes et des visions. La fable du roman se développe au milieu d'un petit coin de province, dans une société composée d'instituteurs de lycée et de petits employés avec leurs familles — tous plongés dans des potins, des luttes mesquines d'amour-propre. Ils passent leur vie à boire, à jouer aux cartes et à

faire preuve de servilité envers les supérieurs, de condescendance et presque de mépris pour les inférieurs. Pour faire entrer du mouvement dans l'eau stagnante de cette société, Sollogoub imagine le projet d'une société de secours mutuel. Tout le monde est amené à collaborer au projet. Pour le milieu que peint Sollogoub, l'idée de n'importe quelle organisation sociale — même inoffensive et autorisée par les lois, prend les proportions d'un acte révolutionnaire, et la lutte que l'auteur du projet doit soutenir contre ses concitoyens montre à quelle dégradation arrive l'âme humaine écrasée par l'ignorance, la bêtise et la vie mesquine. Suivant son penchant satirique, Sollogoub choisit les types les plus abjects et en rehausse la laideur jusqu'à les rendre hideux. Les personnages de son roman font ressembler la vie à un cauchemar vu dans un accès de fièvre. Un autre incident se joint au projet de l'association et sert à développer la trame du cauchemar. Un jeune instituteur a été arrêté sous l'inculpation d'attentat au viol — et quelques-uns de ses confrères prennent parti pour lui, tandis que les autres cherchent à lui nuire. Les deux événements s'entrecroisent et mettent en jeu des types qui paraissent choisis avec intention pour dégoûter de la vie : des ivrognes cyniques qui s'attachent les cœurs des femmes par leur esprit de bas aloi et surtout par leur arrogance, un fonctionnaire idolâtre de l'esprit de discipline qui fait de ses propres enfants une sorte de régiment épouvanté exécutant sur un mot de commande des tours des chiens savants. Un pique-nique aux environs, une soirée dansante en ville présentent toute cette société réunie, et l'absurdité des intérêts, l'irrémédiable bêtise des propos, la bassesse des caractères ressortent sur ce fond avec un éclat très vif. Et comme un produit particulièrement venimeux de ce sol putride, comme l'incarnation de la bassesse qui règne tout autour, s'élève l'important personnage de la ville, le directeur du lycée, tout plein du sentiment de son importance, orateur, prêcheur de vertu civique — et en même temps très vil avec ses vices et ses appétits. C'est le symbole de la boue dans laquelle plonge la vie commune.

Si Sollogoub se contentait de cette peinture des mœurs, très forte dans son réalisme, il en resterait à la première marche du symbolisme. Il s'y complaît comme son grand maître Dostoïevsky ; il éprouve une joie étrange à savourer la cruauté froide des natures faites pour être des bourreaux dans la vie, et il se plaît aussi à la peinture des innocentes victimes. Mais Sollogoub s'élève au-dessus de ce démonisme un peu naïf. Il montre la Bête, mais il veut qu'on l'écrase. Le réaliste cède alors la place au symboliste et la peinture des mœurs se change en représentation d'un état d'âme où la

réalité se confond avec le rêve, les pensées lucides avec la folie, la psychologie avec la fantaisie. C'est le monde intime du héros du roman, de celui qui est destiné à écraser la Bête, c'est-à-dire — dans le roman — de tuer le directeur du lycée, non pas pour des raisons personnelles, mais par l'impossibilité morale de souffrir son existence. C'est un meurtre tout symbolique, et l'homme qui le commet vit au milieu d'idées abstraites, de rêves. Il est un froid spectateur des choses qui se passent et il n'est attaché à la vie que par l'amour pour une jeune fille qui partage aussi bien ses vagues aspirations idéalistes que ses dégoûts pour le monde qui les entoure. Les songes que rêve le héros de Sollogoub au sortir des événements, et qui sont peut-être une suite des événements et non la création de son cerveau malade, forment une transition à une réalité supérieure, à un apaisement, à un tribunal érigé par la conscience pour juger la vie. Tout ce qui est beau et témoigne d'une moralité plus élevée se passe dans une sorte de vision, et l'action principale — le meurtre — est entourée de fantaisie et de rêve et laisse flotter dans l'âme du lecteur une légère incertitude sur la réalité de l'action, qui ne s'est peut-être passée que dans l'âme du meurtrier idéaliste. Mais pour l'auteur des *Songes lourds*, la réalité tangible et la vie d'âme imaginée ne font qu'un, et ce n'est que cette réalité, à la fois intime et supérieure, le monde intérieur de l'âme, qui élève la vie humaine et lui donne un sens profond et mystérieux.

Le symbolisme de Sollogoub se manifeste aussi dans sa manière de comprendre l'amour et de le peindre dans son roman. L'amour est pour lui la pierre de touche des âmes, le signe de plus ou de moins de hauteur morale. Il y a dans le roman trois histoires d'amour, dont chacune représente un type d'âme différent. Il y a d'abord l'amour banal entre deux êtres qui s'accommodent bien de la laideur qui les entoure et ne la remarquent même pas, car eux-mêmes, avec tous leurs sentiments et toutes leurs pensées, ils en font partie. Il y a ensuite un second couple d'amoureux plus intéressant. C'est un homme qui a passé la quarantaine et qui aime d'un amour très sensuel la fille de sa femme; la jeune fille, farouche, haineuse et l'âme pleine d'un besoin de tendresse inassouvie, le hait par instinct mais ne lui résiste pas, poussée par un besoin de révolte contre la vie qui a trompé ses attentes du bonheur. Le sentiment de révolte, le désir de s'insurger contre la banalité, la haine de l'horizon étroit, de la laideur, — voilà ce qu'il y a de supérieur dans le couple farouche du beau-père et de la belle-fille, qui ne savent plus distinguer entre le moment où ils se détestent et celui où la haine devient de l'amour. Les scènes d'amour remplies de

paroles amères sont pleines d'une passion sombre, et l'auteur y peint avec un art très raffiné les dessous cruels des âmes malades. De même trouvons-nous beaucoup d'originalité et de force dans l'explication entre la mère et la fille, où la mère supplie la fille à genoux de ne pas se servir de sa jeunesse et de sa beauté pour lui dérober la dernière chance de bonheur.

Mais dans la marche vers la perfection idéale, dans la recherche de Dieu dans l'amour, la fauve Claudie aux longs yeux verts ne forme que le second pas par rapport au premier couple. Claudie et son beau-père cherchent à sortir de l'humiliante bassesse de la vie — mais ils choisissent le mal, le vice, la haine comme moyen d'affranchissement. C'est là leur erreur ; elle les rejette dans les ténèbres qu'ils sont impuissants à dissiper. La lumière est ailleurs — dans la vie simple et profonde, dans l'absence de toute haine, dans le détachement des passions qui permet d'agir sans penser aux préjugés des hommes et qui constitue le chemin à la liberté, au bonheur éclairé de sagesse. Cette simplicité d'âme à la fois enfantine et sage est incarnée dans la toute jeune Niuta, qui aime à marcher nu-pieds à la campagne, qui se promène dans les blés et reste insouciante et pure au milieu des mœurs corrompues. Très sévère dans ses principes, elle a une morale si indépendante qu'à elle seule le héros du roman, Loginoff, se confesse de son crime. Elle le comprend, l'absout, et leur amour parfait et plein d'espérance forme la conclusion du livre. Pour faire ressortir la hauteur du sentiment qu'éprouvent l'un pour l'autre ces amoureux, assoiffés de l'idéal, Sollogoub imagine une scène originale. Niuta se montre toute nue à Loginoff, qui est son fiancé à ce moment, et la beauté de la bien-aimée qu'il respecte comme une sainte, l'inspire d'une nouvelle ardeur dans son désir de perfection morale. A l'issue de cette scène, Niuta et son fiancé se sentent régénérés et prêts à vivre une vie de beauté. Telle est la conclusion de ce roman idéaliste et rempli de rêves. Les mêmes idées, la tendance de mettre au-dessus de la réalité le monde imaginé se manifeste dans les courtes nouvelles de Sollogoub. Une parmi beaucoup d'autres, *Ombres*, est considérée à juste titre comme son chef-d'œuvre. C'est l'histoire d'un gamin qui aime à reproduire à l'aide des papiers découpés des ombres sur les murs. Il se passionne tellement pour cette occupation qu'il néglige ses études, et, chose bizarre, sa mère est entraînée par la passion du fils et pour les deux êtres détraqués, la vie devient une matière à ombres. Tout objet, toute combinaison d'objets mis les uns à côté des autres les intéressent par les ombres qui en ressortiraient sur le mur éclairé d'une certaine manière. L'histoire du garçon amateur

des ombres est captivante dans le récit de Sollogoub ; on se sent entraîné par la conviction que tout reçoit sa valeur de l'ombre qu'il rejette. Il faut trouver le vaste mur blanc sur lequel se projettent les choses de la vie et ne contempler que ces projections — pour connaître la valeur des choses — ombres qui passent. Toute une philosophie est résumée dans quelques pages concises, nettes et tres artistiques. Tous les récits suivants de Sollogoub ne sont que des variations sur le même thème. Il s'agit presque toujours de petits garçons, méchants pour la plupart, ou victimes du sort, tous excentriques, passionnés pour les étoiles, aimant la mort, ennemis des hommes.

A côté du conteur Sollogoub, il y a le poète lyrique exquis, plein d'un mysticisme troublant. Ses vers sont d'une naïveté un peu voulue et chantent la gloire d'un Dieu irrévélé mais toujours présent.

ZINAIDA WENGUEROW.

LETTRES NÉERLANDAISES

Inleiding tot de Poëzie. Schets van een moderne Poëtiek, in vier Boeken (Introduction à la Poésie. Esquisse d'une poétique moderne, en quatre livres), par le Professeur Pol de Mont, chez J. B. Wolters à Groningue, 1898, 1 vol. in-8°, avec portraits. — *Enkele Verzen* (Quelques vers), par Frederik van Eeden, chez W. Versluys à Amsterdam, 1898, 48 pages petit in-8°. — *De Roman van Bernard Bandt* (Le Roman de Bernard Bandt), par Herman Robbers, chez Jac. J. Robbers, à Amsterdam. — *Van Nu en Straks*, Nieuwe Reeks, IIIe jaargang, N° 3 (D'Aujourd'hui et de Demain (?), Nouvelle Série, IIIe année, N° 3).

Quand on parle d'un traité de littérature, on se figure un livre fort ennuyeux, où de très anciennes et sages règles, tirées de très vieux et doctes auteurs, sont groupées savamment en chapitres et en paragraphes. L'écolier, après s'être égaré dans ce dédale en usant sa mémoire et son temps, en sort un peu plus troublé dans ses notions sur la poésie. Quant aux lettrés, ils se garderont bien d'ouvrir encore un livre qui, dans leur jeunesse, leur a causé tant d'ennuis...

Combien, à ce point de vue, le livre de Pol de Mont diffère de tous les ouvrages analogues ! Poète doublé d'un érudit possédant à fond les littératures classiques et modernes, c'était bien l'homme qu'il fallait pour composer le présent livre. Il a rompu hardiment avec toutes les lois et toutes les règles arbitraires qui ne reposent que sur une sotte convention et dont étaient faits les traités de littérature.

L'auteur ne s'est point rapporté aux versificateurs ni aux théoriciens, il est allé droit à la source, il a consulté les poètes eux-mêmes en y mettant son propre bon sens et son grand sentiment artistique. Tout ce qu'il expose est appuyé d'ailleurs de nombreuses citations tirées des ouvrages d'exégèse

et de critique des plus grands poètes et des plus grands philosophes.

L'analyse complète de cet ouvrage nous mènerait trop loin. Bornons-nous à en montrer la charpente : le livre premier comprend des notions générales sur l'esthétique, l'art, la poésie, le vers, le style, etc.; le deuxième traite de la première des trois grandes divisions de la poésie : la poésie lyrique ; le troisième de la poésie épique, et le quatrième de la poésie dramatique. Chacune de ces formes est examinée et expliquée dans son origine, son essence, sa constitution intime et ses divers modes d'expression ; et cela d'une façon simple et agréable, ce qui rend le livre accessible même à ceux qui n'ont sur la poésie qu'une idée fort vague, tout en constituant un document du plus haut intérêt pour les lettrés.

Le texte est coquettement illustré de quelques portraits de grands poètes, parmi lesquels ceux de Heine, Schiller, Molière et Vondel nous semblent particulièrement réussis.

Cet ouvrage jouira sans doute d'un succès bien mérité parmi les gens de lettres. Espérons qu'il pénétrera aussi dans nos établissements d'instruction, bâtis, hélas, sur les pilotis vermoulus de la scolastique. Il y porterait un peu d'air frais et éveillerait l'amour du beau parmi bien des enfants, comme la *Primavera* qui fait éclore les fleurs dans le beau tableau de Botticelli...

§

On n'ouvre pas sans respect un livre où le titre porte le nénuphar blanc en place du nom de l'auteur ; car cette fleur, tous les lettrés la connaissent en Néerlande, c'est le symbole du doux poète Frederik van Eeden qui pleure et qui rêve en de beaux vers harmonieux...

« *J'aime le blanc nénuphar*
qui est si pur et qui déploie si tranquillement la couronne.
En montant du fond sombre et frais de l'étang
il a trouvé la lumière, et alors il a ouvert
joyeusement le cœur d'or.
A présent il se repose, songeur, à la surface de l'eau
et ne désire plus... »

Ainsi commence la série de ces vers, qu'il est impossible d'analyser sans blesser leur charme délicat. Ils sont fragiles comme des fleurs, et ils se fanent si on les touche imprudemment. Nous jouissons de leurs tendres couleurs et nous respirons leur parfum exquis, mais il ne nous est pas donné d'en faire la critique. Nous les admirons simplement, comme une chose très précieuse et très sainte...

§

C'est en 1895 que M. Hermann Robbers débuta, sous le pseudonyme de « Phocius », par un volume contenant trois récits ou nouvelles : *Een Kalverliefde, De Verloren Zoon, De Vreemde Plant* (Amour d'Enfants, le Fils Prodigue, la Plante exotique). Ce petit ouvrage, fort apprécié, fut considéré surtout par les critiques comme une promesse pour l'avenir. Leur attente n'a pas éte trompée. Par son **Roman de Bernard Bandt**, M. Robbers s'est assuré d'emblée une place parmi nos meilleurs romanciers. On peut ne pas aimer le genre du récit ; mais l'on ne peut nier le grand talent de l'auteur.

Le roman, qui compte 363 pages, raconte simplement la vie d'un jeune homme, qui a repris les affaires de son oncle, à Amsterdam, vie occupée, simple, sage et — sinon en quelques flirts peu poussés — sans femmes. Car il attend « celle qu'il devra aimer d'amour vrai ». « Je l'attendrai », dit-il, « et je garderai immaculée la maison de mon âme, » car elle y demeura ; de même mon corps, mon corps » blanc et mat, mon corps aux mouvements étranges, mon » corps chaud que j'aime tant, je le garderai pour elle, car » lorsqu'elle viendra vers moi, et qu'elle se laissera choir en » souriant dans mes bras pleins de désir, quand je sentirai ses » yeux dans les miens, et son haleine chaude effeurant ma » tête, et son corps sacré se pliant aux courbes rudes de mes » membres, alors l'ardent désir de son corps me prendra sou- » dainement, et elle le donnera, hésitante d'abord, essayant » timidement de m'éloigner, prolongeant inconsciemment la » douce extase. Et nous saurons que personne n'a possédé » encore ce que nous possédons. Je le lui dirai. Oh combien » de bonheur alors à sentir la caresse de sa main reconnais- » sante sur ma poitrine, mes bras, sur tout mon corps qui » s'abstint si longtemps.....»

Il succombe pourtant un jour, et sa désolation va jusqu'au désespoir ; puis il rencontre enfin l'inconnue rêvée.

Le roman, ainsi résumé, ne présente pas d'intérêt bien particulier. Mais ce sont les développements psychologiques qui lui donnent sa grande valeur. Bernard Bandt, le personnage principal, ou mieux le personnage unique, y est suivi pas à pas, depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'auteur pénètre jusqu'au fond de son sujet. Il décrit minutieusement tout ce qui se passe en lui. Ses actes sont relatés en leurs rapports intimes, ses idées sont analysées en leur évolution logique. Chaque impression produite par le monde extérieur sur les sens de l'individu est suivie dans son élaboration et dans ses effets sur lui, sur ses sentiments et l'influence qu'elle exerce sur ses actes. Il nous montre l'homme

tel qu'il est ; il nous décrit admirablement les petites joies et les petits chagrins, les ennuis et les amusements d'une journée, d'une heure, toutes ces menues émotions, dont, après tout, notre vie est faite. On a blâmé cette ténuité d'analyse : il nous semble au contraire que c'est là précisément le mérite de l'ouvrage. C'est un roman de l'âme, et l'action se passe dans l'intimité d'un seul individu, sans qu'il se produise de grands bouleversements extérieurs. On la suit avec le plus grand intérêt, et on admire l'auteur pour le talent extraordinaire qu'il y dépense.

§

La très intéressante revue **Van Nu en Straks** n'est plus tout à fait aujourd'hui ce qu'elle était lors de sa fondation, il y a cinq ans. Ses fondateurs étaient alors les tout jeunes révolutionnaires de la littérature néerlandaise en Flandre. Les premiers emballements se sont un peu calmés, et les collaborateurs se soucient plutôt de produire des travaux sérieux, que d'épater le bourgeois.

Dans le dernier numéro, signalons une belle esquisse réaliste de Stijn Steuvels, le jeune auteur West-Flamand, écrivant en un dialecte un peu dur mais très coloré ; des vers, qui ne sont pas tous d'égale valeur, de Prosper van Langendonck, de Fernand Toussaint et de Herman Teirlinck, et un article remarquable de F. Sano et G. Schamelhout sur la *Littérature médicale flamande avant le XIX^e^ siècle*. En dernier lieu, la *Chronique littéraire* par Aug. Vermeylen, qui proteste énergiquement contre l'indigne attitude des membres du jury officiel, institué par le gouvernement, pour l'attribution du prix triennal de littérature dramatique. Ce jury a décidé de ne pas accorder de prix, alors que précisément plusieurs des œuvres soumises comptent parmi les meilleures que possède notre littérature contemporaine, telles que *Starkadd*, par Alfred Hegenscheidt (paru dans *Van Nu en Straks*), et *Gunlaug en Helga*, par Victor de Meijere (à paraître sous peu).

Critique officielle, quoi ! Qui encore est assez naïf pour attendre un jugement compétent et impartial en matière d'art de la part d'un gouvernement ?

PAUW.

LETTRES SCANDINAVES

Sigbjoern Obstfelder : *De roede draaber (Les gouttes rouges)*, drame, Gyldendal, Copenhague. — Ivar Mortenson : *Fridomsvegen (Le chemin de la liberté)*, Feilberg et Landmark, Kristiania. — *Ringeren*, Kristiania.

La littérature dramatique, — et particulièrement en Norvège, — a souvent exposé depuis vingt ans la lutte entre

l'homme et la société, ou, ce qui est la même chose, le conflit intérieur entre la recherche du bonheur individuel et la soumission aux règles sociales. Analogue, mais bien plus intime, est l'opposition présentée par Sigbjoern Obstfelder, entre la recherche de l'égoïste bonheur individuel, et la joie de consacrer sa vie aux autres. Les « autres » prenaient une part, au moins inconsciente, à cette lutte-là ; ils ne se doutent pas de celle-ci ; il suffit qu'ils existent.

Le chimiste Odd Berg, en qui se passe ce drame, parle toujours comme pour soi-même,et semble percevoir les paroles des autres comme des bruits dont l'origine et l'existence réelle sont indifférentes. Ses résolutions sont soudaines et inexpliquées. On n'assiste qu'à des explosions,mais jamais on ne voit la matière explosive se former. Car tout se passe en son cerveau, et il ne s'exprime, parfois, qu'en des discours, devant « les autres », foule anonyme..

Dans le premier discours, il renonce à fonder une fabrique pour l'exploitation d'une de ses découvertes. « Il y a quelque chose de malade dans les hommes.... Je vous ai vus rire. Dites-moi. Etes-vous joyeux ?... Riches elle pouvait vous faire, peut-être, quelques-uns d'entre vous, joyeux, jamais. » Et il se retire pour se consacrer à la science, et sa fiancée, Borghild, le quitte en l'appelant menteur.

Borghild revient le trouver dans son laboratoire. Il lui montre sa grande découverte, les gouttes rouges, brillantes dans l'obscurité, « la lumière-de-vie qu'elle a allumée ». Elle brise le flacon et s'en va : « Quand Borghild sera ta lumière-de-vie, fais-la prévenir ! »

Or, la joie secrète que procure la pensée du bonheur universel rend triste. Odd ne rit jamais. Parfois il doute même de la science, et il revient à Borghild et fonde la fabrique. Nouveau discours, à la fin duquel ses anciennes idées, malgré lui, reprennent possession de son esprit : « J'ai pensé autrefois que l'homme pouvait commander à la vie, lui montrer le chemin, réaliser ce qui devrait être.... J'ai rêvé de l'infini. J'ai voulu l'introduire dans la vie terrestre. Mais l'infini n'est-il pas en nous ?... Il y a des étoiles au-dessus de nous. — Mais essayerons-nous de les atteindre ?... C'est vrai — il y a des étoiles — ». Et il ne peut achever. Il ne peut donc oublier son travail, et les pensées qui autrefois s'agitaient en lui, qu'aujourd'hui il appelle ses rêves; et Lili, son ancienne aide du laboratoire, morte maintenant, Lili qui avait foi en lui et croyait en son bonheur d'alors, lui apparaît soudain au milieu de la fête.

C'est la science qui dispute Odd à Borghild, et représente le sacrifice au bonheur de tous. S. Obstfelder ne se charge pas de préciser cette conception de la science. Il est auteur

dramatique, non philosophe. Qu'il nous suffise de comprendre que, pour Odd, toute vérité conquise est un pas vers l'harmonie sociale. Aussi Odd, en son laboratoire, parle très peu, et Lili est excusable d'exprimer de façon assez fantaisiste les idées du Maître. Et je suppose que la philosophie de S. Obstfelder, un peu mystique, est plus voisine de celle de Lili que de celle d'Odd. « Les lois — les lois, oui. — Qu'est-ce que des lois, docteur ? J'ai toujours peur lorsque j'entends ce mot. » Il a traité ce personnage avec une particulière sympathie, et il y a dans la scène de sa mort une émotion charmante.

§

Ivar Mortenson est un paysan norvégien. Sa ferme d'Einabu est située dans l'Œsterdal, très loin de la mer et près d'un lac encombré d'îles boisées, isolée dans une grande forêt de sapins, à 5 kilomètres de la ferme la plus voisine, et domine la Folla, torrent dont l'écume éclaire la nuit. Ce paysan est licencié en théologie, et, je crois, abonné aux *Temps nouveaux*. En *landsmaal*, langue paysanne, il a écrit des poèmes et une étude sur son ami Arne Garborg. Sans sortir d'Einabu, il a collaboré à *Fedrabeimen*, journal ouvrier et rédige *Fridom*, revue libertaire.

Il expose ses idées sociales en un nouveau volume, le *Chemin de la liberté*, sous forme d'un récit de l'histoire humaine, depuis l'âge ancien où tous les hommes étaient égaux, jusqu'aux temps lointains où la liberté sera réelle. Dans ce récit d'un long passé, dont une grande partie est plus habituellement appelée l'avenir, on suit avec intérêt les raccourcis fantaisistes et les explications doucement ironiques de l'auteur Il nous montre rapidement la fondation de la royauté, de la caste des officiers, de la caste des prêtres, — proposée au roi, un jour de révolte des officiers, par un homme qui vint lui révéler la puissance de la parole, et lui promit de persuader aux autres que « le roi est le seul qui sait ce qui est juste et fait ce qui est bon et utile à tous ». Viennent ensuite noblesse, enrichissement de la bourgeoisie, fondation du parlement, « le troll à cent têtes ». Mais « toute la politique n'était qu'une compagnie d'assurance entre le pouvoir et la richesse ». Un jour, le roi s'en va en Amérique, lorsqu'il s'aperçoit qu'on ne fait plus attention à lui.

Peu à peu, par le referendum et l'initiative privée pour la proposition des lois, le parlementarisme disparaît à son tour, et l'on arrive, sous les formes les plus diverses, au gouvernement réel de la majorité, en des régions peu étendues. Mais « la liberté est comme une haute montagne escarpée dont il semble impossible d'atteindre le sommet ; on peut

tourner autour de la montagne, et après avoir fait un tour millénaire, on se trouve bien des centaines de pieds au-dessus du point de départ ». Et Ivar Mortenson, repartant pour un nouveau tour millénaire, détruit son gouvernement de la majorité à coups de citations d'Ibsen, pour nous conduire au temps où « les libres contrats étaient les seules lois ».

Dans cette partie de son livre seulement, Ivar Mortenson discute un peu ses idées, et il faut avouer que ces discussions leur donnent peu de force. Que les sociétés de tempérance aient produit plus d'effet que des lois coërcitives, cela ne prouve pas que l'on doit aboutir à la suppression de toute loi, et l'exemple de la société Eskimo n'est pas pour nous séduire. Il est cependant naturel que Ivar Mortenson, dans sa forêt, vivant dans les conditions les plus indépendantes qu'il soit possible d'imaginer vis-à-vis de notre organisme social compliqué, aboutisse à des conclusions aussi absolues.

§

Donner l'idée d'un livre en un rapide compte-rendu est déjà difficile ; bien plus périlleux encore, de vouloir caractériser une revue. Cela est possible, cependant, pour **Ringeren**, la revue hebdomadaire de Sigurd Ibsen. On y trouve le plus souvent : d'abord un article sur quelque homme politique contemporain, puis un ou deux articles de critique littéraire ou morale, et enfin la traduction d'un conte soit entier, soit extrait d'un roman. On trouve ainsi du Maupassant et du Coppée, beaucoup d'auteurs russes, et bien d'autres.

Les articles sur des hommes politiques, qu'ils soient signés d'Ibsen ou R. Besthorn, sont déjà quelque peu déterminés par ce fait qu'il nous font toujours voir la politique dans la psychologie individuelle d'hommes occupant une haute situation. Ils sont en général bien informés, et quoique l'histoire diplomatique y tienne trop de place, on est heureux de ne pas y trouver des renseignements de diplomates, vaguement chuchotés et d'origine incertaine.

En particulier, une intéressante étude de S. Ibsen (n° 33), montre que l'on a à tort attribué à Bismarck des plans de politique extérieure, qu'il n'en a pas eu plus que pour sa politique intérieure, et qu'il s'est laissé conduire par les événements, uniquement guidé par le désir de conserver le gouvernement et d'augmenter son autorité. S. Ibsen rabaisse ainsi beaucoup Bismarck, et conclut cependant en l'appelant un bel exemplaire humain.

De même, dans les études littéraires, c'est généralement la psychologie personnelle de l'écrivain, les œuvres illustrant les renseignements bibliographiques, qui intéressent les critiques de *Ringeren*, comme, par exemple, dans une bonne

étude de Andreas Jynge sur Verlaine (n° 32). La vie de Aasmund Vinje, poète paysan, qui devint étudiant à 30 ans, après avoir fait bien des métiers, et ne put jamais s'habituer à la vie de la ville, nous est racontée avec force anecdotes par O. Arvesen (n°s 26, 27). On y voit Vinje, nommé professeur à l'école de Mandal, petite ville fort loin de chez lui, qui s'en va à pied, en costume de paysan du Telemark, le sac au dos, et, une fois arrivé, passe derrière l'école, entre par la cuisine, s'assied, et allume sa pipe, et demande enfin à la femme du directeur de prévenir son mari, parce qu'il est le nouveau professeur.

§

Même dans des études plus abstraites, c'est encore à la description de caractères psychologiques que l'on aboutit, et l'idée de la prééminence des phénomènes psychologiques sur tous les autres domine l'esprit des écrivains. Ceci apparaît nettement dans une longue et intéressante étude de Andreas M. Hansen sur les races qui constituent la population du sud de la Norvège.

Bien des historiens, depuis Boulainvilliers jusqu'à Augustin Thierry, ont voulu expliquer l'histoire de France par la lutte entre deux races, les Germains vainqueurs et les Gallo-romains vaincus. Théorie complètement abandonnée. La voici reprise pour la Norvège, mais présentée comme le résultat d'observations scientifiques dont aucune idée préconçue n'a pu fausser les résultats. Voici les faits. Prenez l'indice céphalique (rapport multiplié par 100 de la plus grande largeur de la tête à sa plus grande hauteur) des habitants des diverses communes ; il varie de 74 à 83 ; il y a donc des Norvégiens nettement dolichocéphales — tel est même le type qui leur est généralement attribué — et d'autres nettement brachycéphales. Puis indiquez, sur une carte de Norvège, par des hachures de plus en plus denses, les régions où la proportion des brachycéphales est de plus en plus forte. Placez alors, à côté de cette première, une seconde carte de Norvège où les hachures indiquent les communes où l'on a le plus voté pour la « droite » aux dernières élections. Vous trouverez que les deux cartes coïncident à très peu près, les hachures les plus denses se trouvant, dans l'une et dans l'autre, sur la côte et les îles, et les parties blanches au fond des fjords et à l'intérieur.

Que les races primitives se soient moins mélangées qu'ailleurs, et aient mieux conservé leur situation géographique ancienne, cela est naturel en Norvège, pays montagneux et découpé, et où la population n'atteint, encore aujourd'hui, qu'une densité de 7 habitants par kilomètre carré.

L'archéologie préhistorique et l'histoire s'accordent pour

montrer l'opposition des deux races. Les brachycéphales sont plus anciens. Les dolichocéphales apparaissent avec la pierre polie et auraient réduit les autres en servitude, et les auraient refoulés vers la côte. Eux-mêmes, peuple pasteur, préférèrent les vallées. La littérature la plus ancienne, qui nous donne les traditions légendaires, décrit les esclaves, petits, à tête large, aux cheveux noirs, et les hommes libres, grands, blonds, à tête longue.

Plus tard, l'opposition entre les deux races change de caractère. L'esclavage disparaît. Les dolichocéphales sont propriétaires souverains, les brachycéphales pêcheurs, paysans, au plus fermiers. D'où deux procès de civilisation en Norvège : à l'intérieur, où les gens à tête longue, peu mélangés, forment des familles de propriétaires résidant dans de grandes fermes disséminées au long des vallées ; sur la côte, où l'on trouve une noblesse, de nombreux esclaves, des villages.

Telle est la thèse ; on prévoit le développement. L'auteur donne les caractères psychologiques « essentiels » des habitants de la côte, lents, méfiants, sournois, et des autres, généreux, prompts, belliqueux. Il trouve, même chez des écrivains contemporains, cette opposition des caractères constatée par observation directe.

Il était difficile, après cela, d'éviter l'affirmation que le caractère inné des races qui occupent un pays explique l'évolution historique de ce pays. Il faut se méfier pourtant des conclusions politiques ou sociologiques auxquelles on croit pouvoir être conduit par la différenciation des caractères de deux races. On peut, sans doute, affirmer qu'il y a des différences psychologiques entre les Norvégiens de la côte et ceux de l'intérieur ; mais quelles sont ces différences ? Il faudrait pour le dire qu'une classification scientifique des facultés humaines fût faite ; et même si elle était faite, il faudrait encore une autre science pour savoir quels effets sociaux peuvent produire les différences ainsi précisées. Les dolichocéphales sont bellitqueux ; cela peut nous apprendre comment ils se comporten avec le voisin ; cela n'a aucun lien évident avec l'accroissement du budget de la guerre. En somme, que les races soient les mêmes ou différentes, on voit aujourd'hui la Norvège devenir pays industriel — et le Japon aussi.

PEER EKETRÆ.

VARIÉTÉS

Un beylophobe étrange : M. Augustin Filon. — Un beyliste ignorant : M. Edouard Rod.

Un beylophobe étrange : M. Augustin Filon — Vous n'oubliez pas le culte que Raoul Colomb et Louis Crozet vouèrent à leur ami mort, Henri Beyle. Ce culte a une

douceur telle que, lorsque l'on évoque le souvenir de Stendhal, celui de Colomb et de Crozet vous monte aussitôt à l'esprit. Comment n'en serait-il pas ainsi ? Tout, dans son détail même, dénote une tendresse infinie. Colomb a envoyé à Crozet un portrait de Beyle, chef-d'œuvre du peintre de Dreux-Dorcy, et qui doit être déposé au Musée de Grenoble, — en bonne place, ainsi que le maire s'y est engagé, fait savoir Crozet à l'expéditeur, en date du 20 juin 1844. Et Crozet d'écrire encore quelques jours plus tard, — le 6 juillet, — à Raoul Colomb que le maire de Grenoble n'est pas de retour et que le portrait ne lui a donc pas été remis. En attendant, le chef-d'œuvre de Dreux-Dorcy est exposé dans son salon. Ce portrait, Crozet trouve qu'il « est on ne peut plus ressemblant ; la pose on ne peut mieux choisie, et la physionomie dans un moment donné (car notre ami en avait plusieurs) est admirablement rendue ». Puis il ajoute : « En me donnant les moyens de le contempler, vous m'avez rendu bien heureux et procuré de bien douces émotions, je vous en remercie de tout mon cœur. » Crozet a enfin invité quelques personnes à voir le cher tableau, mais il en a été attristé, parce que ces personnes sont demeurées indifférentes . C'est que « le génie de notre ami a été bien peu compris dans nos contrées ».

Si Crozet avait entendu les dires de M. Augustin Filon, il aurait, à coup sûr, ajouté avec un redoublement de tristesse : « Et aussi bien peu ailleurs. »

Raoul Colomb et Louis Crozet ont, vis-à-vis de Beyle, le culte de l'amour ; M. Augustin Filon a le culte de la haine. Lui-même nous l'indique dans un numéro — 1er juin 1889 — de la *Revue Bleue*. Il expose qu'à la Bibliothèque de Grenoble il a longtemps travaillé au-dessus d'un portrait de Stendhal, — celui offert par Colomb. La peinture de Dreux-Dorcy l'a beaucoup plus amusé que l'*Abbesse de Castro*, par exemple. Au premier abord, ce n'était qu'une bonne grosse tête de tapissier retiré, affirme-t-il du même ton que Charles Monselet pour comparer le visage de Stendhal à celui d'un droguiste. Mais « en y regardant de très près, l'homme de lettres se trahissait par la vanité et la malveillance incrustées dans certains plis de sa face ». D'ailleurs, le critique de la *Revue Bleue* continue à le détester et à le mépriser.

Nous sommes donc avertis. M. Augustin Filon est un beylophobe. Il s'en cache d'autant moins qu'à l'offre qu'on lui fait « de mettre le nez » dans le mètre cube de manuscrits laissés par Stendhal, il répond par un dédaigneux refus, n'ayant pas encore pardonné à l'auteur l'ennui que lui causa le *Rouge et le Noir* et surtout « la sempiternelle et fastidieuse *Chartreuse de Parme* dont il ne souhaite pas la lecture à ses

pires ennemis ». Aussi, lorsque Casimir Stryienski publie le brouillon inachevé de *Lamiel*, M. Filon déclare-t-il que c'est un rude coup porté à la mémoire et à la réputation de l'écrivain. Heureusement que Stryienski s'était chargé dans sa préface de réfuter par avance pareille assertion ! Mais la beylophobie du rédacteur de la *Revue Bleue* est si impitoyable qu'elle va jusqu'à demander si Stendhal est assez grand pour que l'on ait profit à surprendre sa pensée au milieu d'un travail de formation et dans le négligé de l'ébauche. Oui, cette question est posée à propos de l'homme qui a exercé une influence si capitale sur la littérature contemporaine ! Quant au dedans de l'âme de Lamiel, elle est invisible même pour l'auteur. Cette âme, est-elle bonne ou mauvaise ? Henri Beyle n'en sait rien. Le critique écrit cela à propos de celui qui, cependant, fouilla avec tant de claire minutie jusqu'au plus intime du cœur de Mathilde de la Mole et de Julien Sorel, ces parents de Lamiel !

Vous vous imaginez sans doute que, jugeant ainsi Stendhal et son œuvre, M. Augustin Filon sera toujours d'une semblable inflexibilité ? Le critique doit avoir une méthode, n'est-ce pas, et s'y soumettre sans cesse. Apprenez donc que notre beylophobe est aussi, — je vous le donne en mille ! — un courtisan. De qui ? Oh ! cela n'a rien à faire avec la littérature ! C'est chose extraordinaire, mais c'est ainsi. M. Augustin Filon a pour... sa majesté l'impératrice Eugénie une « respectueuse reconnaissance et une inaltérable fidélité ».

Or, de tout cet imbroglio écoutez l'explication :

Henri Beyle est présenté à madame la comtesse de Montijo par Prosper Mérimée. Le salon de la future belle-mère du prince Louis-Napoléon lui plaît. Il en devient bientôt un familier. Il trouve deux naïves et ferventes admiratrices dans les petites filles de Mme de Montijo. Aussi, « les soirs où venait M. Beyle, — m'a dit plus d'une fois l'impératrice, raconte M. Augustin Filon dans son livre *Prosper Mérimée et ses amis*, — étaient des soirs à part. Nous les attendions avec impatience parce qu'on nous couchait un peu plus tard, ces jours-là. Et ses histoires nous amusaient tant ! » La petite Eugénie reçut de Stendhal une image, la bataille d'Austerlitz. Elle la conserve encore, paraît-il, en souvenir.

Du moment que M. Augustin Filon a pour la veuve de Napoléon III « une respectueuse reconnaissance et une inaltérable fidélité », il pense qu'il ne peut avoir, en même temps, ce que l'écrivain de Civita-Vecchia proclama hardiment toute sa vie : la souveraineté du jugement individuel. Oubliant sa prose de la *Revue Bleue*, il écrit sur un mode lyrique : « Imaginez les deux petites filles assises chacune sur un genou de Beyle et buvant ses paroles ; lui, déployant épisode par épi-

sode, ce prodigieux drame dont il avait été témoin, à peu près comme il a raconté la bataille de Waterloo dans la *Chartreuse*, avec cette sincérité de touche, ce don de détail suggestif qui rendaient les choses vivantes, présentes et toutes proches. » Lancé sur un si beau chemin, le courtisan n'a guère envie de s'arrêter. Il continue avec plus d'enthousiasme encore : « Ainsi la religion de l'empire se glissait dans ces jeunes imaginations, déjà préparées par les souvenirs paternels ; elle devenait le fond même de leur esprit. Heureuses petites filles qui eurent pour initiateur dans ce monde de la légende, non un Marco Saint-Hilaire, mais un Stendhal ! Heureuses aussi d'avoir connu le meilleur de cet homme intéressant ; peut-être le vrai Stendhal, un Stendhal sans affectation et sans grimaces, un conteur hors ligne qui, pour être compris, pour être digne de ses petites amies, voulait être pur et daignait être simple ! » Et l'homme à grosse tête de tapissier retiré que, tout à l'heure, on continuait à détester et à mépriser, qu'éprouve-t-il ? M. Augustin Filon nous l'apprend, en des phrases d'une touchante sympathie : « Quant à lui, sa vanité ne connut peut-être pas de fête plus exquise, d'hommage plus vrai que l'attention émue de ces beaux yeux qui devaient être tant admirés ! »

Ce passage d'un chapitre de *Le Rouge et le Noir* se rappelle à l'esprit. Pour ses besoins politiques, le marquis de la Môle veut envoyer l'abbé Sorel en mission secrète. Mais Julien est trop curieux. Il interroge. Le marquis avec un air de hauteur et de mécontentement répond qu'il n'aime pas les questions. L'abbé Sorel est mortifié. Son amour-propre cherche une excuse et ne la trouve pas.

— « Comprenez donc, ajouta M. de la Mole, que toujours on en appelle à son cœur quand on a fait quelque sottise. »

Tel est le cas de M. Augustin Filon.

Si quelqu'un blâmait ses étranges procédés de critique, son amour-propre chercherait en vain une excuse. Lui aussi en serait réduit à en appeler à son cœur — de courtisan.

§

Un beyliste ignorant : M. Edouard Rod. — « Je pensais n'être pas lu avant 1880. J'avais renvoyé à cette époque les jouissances de l'*imprimé*. Quelque ravadeur littéraire, me disais-je, fera la découverte des ouvrages dont vous exagérez si facilement le mérite... » écrivait Henri Beyle à Balzac. Un ravadeur littéraire s'est présenté, il y a quelques années, et, pour la plus grande catastrophe de l'auteur, a fait la découverte des ouvrages de Stendhal. Il a cru bon de nous donner, de par la commande que lui en fit la maison Hachette, un livre sur l'écrivain d'*Armance*. A ce ravadeur, dont le

nom est M. Edouard Rod, certainement Henri Beyle aurait répété ce qu'il conseillait à sa sœur Pauline : « Rien de pire que la fausse science... Ne parlons jamais de ce que nous ne savons pas. »

Hélas ! M. Edouard Rod ne savait rien de Stendhal et il a eu l'audace d'en parler longuement !

Ceci est une vérité, c'est-à-dire — selon un mot beyliste, — l'énoncé de ce qui est. « Il y a des vérités plus ou moins complètes : une vérité aussi complète que possible est une description complète d'une chose. » Donc, pour prouver entièrement l'ignorance de M. Edouard Rod, examinons de près son livre.

Tout d'abord, il exprime cette pensée : « On pourrait presque écrire l'histoire littéraire du XIX^e^ siècle sans prononcer le nom de Stendhal. » C'est une stupéfiante assertion. Heureusement, la même plume qui l'a avancée la détruit plus loin : « Dans le monde des lettres, Stendhal devint une des influences les plus agissantes, un des maîtres que les débutants invoquent et relisent. On dit couramment : Balzac et Stendhal. » Un peu plus loin encore : « C'est justement que M. Bourget place Stendhal parmi les auteurs qui ont exercé l'influence la plus considérable sur la génération nouvelle. » Un peu plus loin enfin : « Bonne ou mauvaise, son influence, indépendante de toute tradition et de toute école, est incontestable. A tort ou raison, il a pris une place considérable. Notre littérature actuelle relève de lui en grande partie et l'on ne saurait la discuter sans le discuter en même temps. »

Le 10 juin 1822, étant à Montmorency, Stendhal, dans l'ébauche d'un système de philosophie, recommandait aux jeunes gens la *logique*, — ou l'art de ne pas nous tromper de route en marchant vers le but que nous voulons atteindre. M. Rod, j'imagine, a dû lire ce passage de la *Correspondance* de Beyle. Que ne l'a-t-il pas retenu !

M. Rod écrit que Stendhal se développait pendant que Victor Hugo lançait ses retentissantes préfaces, et, à propos de ce même poète, il s'étonne que Beyle ne l'ait pas aimé et l'ait mis au même plan que Casimir Delavigne.

Ne pourrait-on pas dire, au contraire, que Victor Hugo s'est développé, dans une certaine mesure, lorsque Stendhal lançait son réquisitoire contre les classiques. La brochure, *Racine et Shakespeare*, date de 1824, la retentissante préface de Cromwell date de 1827. La théorie de l'*Amour* que l'auteur mit, pour ainsi parler, en pratique dans ses romans parut même avant *Racine et Shakespeare*. C'est un anachronisme.

Et c'est une faiblesse flagrante que de s'étonner du peu de préférence que Stendhal marqua toujours pour Victor Hugo. Entre l'esprit de ces deux écrivains il y a de tels abîmes ! Toute la science de Beyle est de connaître les motifs véritables des actions des hommes. Son principe inéluctable est celui-ci : Le corps et la tête sont les valets de l'âme et l'âme obéit elle-même au MOI. Et, d'après M. Rod même, « il ramène tout à un idéal un peu simplet : être clair, exact, précis, fallût-il pour cela prendre le ton en lisant le Code. » Car ce qu'il désire surtout, c'est qu'on retienne bien moins la phrase que l'idée. Quant à Victor Hugo, il est le poète le moins psychologue qui ait jamais existé. Ensuite, on ne lui doit « aucune façon nouvelle de penser ni de sentir ». On pourrait dire que Hugo s'est qualifié lui-même lorsqu'à propos de Danton, dans *Toute la lyre*, il déclare que le tribun révolutionnaire est « un torrent de parole énorme ». Et M. Jules Lemaître a raison de demander aux admirateurs du poète : « Qu'ai-je lu, en somme ? Que me reste-t-il dans l'esprit, une fois ces grandes vibrations éteintes ? » Il n'y a donc rien d'extraordinaire que les deux écrivains n'aient pas sympathisé. Ce qui ne veut pas dire, comme paraît l'insinuer M. Rod, que Stendhal ait complètement méprisé le chantre des *Orientales*. Il le traite, en effet, le 1er janvier 1823, de poète malheureusement somnifère, mais il écrit, en même temps, que « l'on ne peut nier que Victor Hugo ne sache fort bien faire des vers français ». Trois jours après, il ajoute que les « dures exagérations de MM. Victor Hugo et Delavigne conviennent mieux que les petits vers doucereux et d'excellent goût de MM. Andrieux et Baour-Lormian ». Et, en 1829, il formule ce jugement très exact : « M. Victor Hugo n'est pas un homme ordinaire, mais il *veut* être extraordinaire. » Quant à l'avoir mis sur le même plan que Casimir Delavigne, mais ce n'est pas l'avoir fait déchoir quand on songe que chacun avait encore l'esprit tout retentissant du bruit qu'avaient causé les *Messéniennes*. Hugo, d'ailleurs, ne dut pas en être mécontent, lui qui, en recevant, le 27 février 1845, Sainte-Beuve à l'Académie française, s'écriait, avec son emphase habituelle : « Succéder à un poète que toute une nation regrette quand cette nation s'appelle la France et que ce poète s'appelle Casimir Delavigne, c'est plus qu'un honneur qu'on accepte, c'est un engagement qu'on prend. Grave engagement envers la littérature, envers la renommée, envers le pays ! »

M. Rod allègue : Stendhal refuse toute espèce de mérite à madame de Staël, — et plus loin : Beyle haïssait Mme de Staël.

Cela est si peu vrai que, dans le chapitre XVIII de *l'Amour*,

parlant d'une jeune fille que l'on menait pour la première fois à la Comédie-Française, c'est à l'auteur de *Delphine* que Beyle s'en réfère et que, dans son *Journal*, comme il était à Montmorency, à l'Ermitage de J.-J. Rousseau, et qu'un ami lisait sur ce dernier des pages de Mme de Staël, il trouve à celle-ci quelques idées justes. D'Alexandrie, en Piémont, Beyle écrit à Raoul Colomb, le 31 octobre 1823, que l'on conseillait à Mme Pasta de parler comme Mme de Staël afin que l'on fît attention à ses remarques. Enfin, cette opinion nous est confirmée par la publication, — postérieure au livre de M. Rod, — des *Souvenirs d'égotisme* où Stendhal, parlant de Mme de Staël, continuellement et bêtement occupée de sa laideur, a soin d'ajouter de suite cette parenthèse : si un tel mot que bête peut s'écrire à propos de cette femme admirable. Ce qui a induit en erreur M. Rod, c'est la lettre de Beyle à Colomb, en date du 17 juin 1818. L'auteur entretient son ami des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*! Il trouve que la seule valeur de ce livre est d'être un libelle très habilement fait contre Napoléon. C'est son idole que Mme de Staël veut détériorer. Aussi se froisse-t-il et demande-t-il à Raoul Colomb : Ne penses-tu pas avec moi qu'il y a une infâme lâcheté à s'exprimer ainsi sur Napoléon à Sainte-Hélène? Dans ce livre, dit Stendhal, il y a des absurdités, des non-sens, des calomnies; le style est tendre et vise à l'effet. Mais, dans la même lettre, il reconnaît que le principal mérite de Mme de Staël est de bien peindre les hommes qu'elle a connus et que son style est au-dessous de sa charmante et entraînante conversation.

M. Edouard Rod allègue aussi : Stendhal ne tarit pas d'éloges sur la profondeur et l'originalité de W. Schlegel.

Où donc a-t-il pu lire ces éloges? Dans une lettre du 18 décembre 1813, l'auteur d'*Armance*, tout en reconnaissant qu'il est impossible de connaître, mieux que Schlegel, la Grèce antique et ses poètes, trouve que ce même professeur allemand a tort de se faire trop le panégyriste d'Eschyle et de Sophocle. En outre, il est « quelquefois pas assez amusant; on croit lire des discours académiques. Quelquefois son style est vague. » Dans *l'Histoire de la peinture en Italie*, Beyle plaisante Schlegel « homme d'esprit, qui veut bien nous apprendre que les comédies de Molière ne sont que des satires tristes ». Enfin, dans les *Souvenirs d'égotisme*, l'auteur traite celui que, d'après M. Rod, il louerait intarissablement « de pauvre et triste pédant qui sera dans la boue au premier jour ». Il est vrai que M. Rod peut prétexter qu'il ignorait cette dernière phrase au moment de la publication de son livre, mais il ne devait pas délaisser la *Correspondance* et

l'*Histoire de la peinture en Italie* pour s'en tenir à sa propre fantaisie.

Henry Beyle rencontra chez Destutt de Tracy quelques hommes qui lui plurent soit... soit peut-être par certains souvenirs communs, comme le comte de Ségur, — avance M. Rod. Or voulez-vous savoir comment celui-ci arrange celui-là ? « Ce plat Ségur, père d'un fils encore plus plat... Cet infâme Philippe de Ségur me servira d'exemple pour le caractère que j'abhorre le plus à Paris : le ministériel fidèle à l'honneur en tout, excepté les démarches décisives dans une vie. »

Prosper Mérimée a soin de nous faire connaître que Stendhal se piquait de n'agir jamais que conformément à la raison. « Il faut en tout se guider par la LO-GIQUE. » M. Edouard Rod suit bien peu les conseils de l'auteur qu'il prétend étudier et nous faire étudier à sa façon.

Il écrit que l'insuccès complet de l'*Essai sur l'amour* devait encore aigrir Henri Beyle. Mais, à la page suivante, il rectifie sans s'en douter : « On ne trouverait pas, dans sa *Correspondance*, une seule plainte contre l'indifférence des contemporains. » Un peu plus loin : « L'insuccès persistant de ses livres ne le décourageait pas, d'écrire. » Et enfin : « L'insuccès relatif de ses ouvrages, tout en lui causant peut-être un peu plus d'humeur qu'il n'avoue, ne réussit pas à l'aigrir, comme il aigrit d'habitude les artistes qui croient avoir à se plaindre de l'indifférence du public. » N'oublions pas que Beyle lui-même ne pensait pas être lu avant 1880 et qu'à propos de l'*Essai sur l'amour* il préfaciait en 1842 : « Je n'avais même pas eu l'idée de solliciter des articles dans les journaux : une telle chose m'eût semblé une ignominie... Je ne flattais point le public. »

Par deux endroits, — car M. Rod revient toujours à une idée, soit qu'il ait oublié qu'il en a déjà parlé, soit qu'il ait peur de n'avoir pas été assez entendu, — il nous est affirmé : Stendhal ne comprenait pas grand'chose à quelques-unes des belles œuvres qui se produisaient autour de lui, de Chateaubriand à Lamartine.

Or, s'il est vrai que, pour les mêmes raisons qu'envers Hugo, l'auteur de la *Chartreuse* n'aimait pas Chateaubriand et s'imaginait que, dans vingt ans, on ne songerait pas à ses « fatras hypocrites », il ne s'ensuit pas de là que Stendhal n'ait rien compris. Le 15 février 1825, il disait que « la plus belle peinture de l'ennui mélancolique a été écrite par M. de Chateaubriand dans *René* », et le jugement est exact. Le

30 octobre 1840, il confiait à Balzac que le style de Chateaubriand lui semblait raconter : 1° beaucoup de petites choses agréables mais inutiles à dire ; 2° beaucoup de petites fausetés agréables à entendre, — et je présume volontiers que Balzac n'a pas dû se montrer aussi sévère que M. Rod. Et Beyle devait bien avoir la prétention de comprendre quelque chose à ce qui se produisait autour de lui, puisqu'il faillit se battre en duel pour *la cime indéterminée des forêts* de Chateaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au 6e dragons où il était. De Lamartine, Henry Beyle a écrit que sa sensibilité est douce et profonde et qu'au contraire des autres poètes français il a quelque chose à dire, — lettre du 6 mars 1823 ; — qu'il est le second ou le premier poète de la France, selon qu'on met M. de Béranger avant ou après lui, — lettre du 15 février 1825 ; — et dans sa préface de l'*Essai sur l'Amour* : « Aujourd'hui tout le monde se croit fait pour le lire, tant mieux pour son libraire, mais tant pis et cent fois tant pis pour ce grand poète. » Reconnaissons qu'à propos du chantre du *Lac*, M. Rod s'est ravisé quelques pages plus loin : « Stendhal a, c'est vrai, apprécié Lamartine, dès les *Méditations*. » Lui-même, en se corrigeant, condamne ses lamentables procédés de critique.

Amère plaisanterie ! M. Rod veut faire de l'érudition et pédantesquement aligne : « Si Beyle avait fréquenté le salon de Madame de Staël, il aurait rencontré un homme avec lequel il aurait pu causer de son cher moyen âge italien et qui n'aurait pas manqué de rectifier utilement certaines de ses opinions : Claude Fauriel. Mais Beyle ne s'inquiétait pas des travaux de son temps. »

Pauvre M. Rod ! Son ignorance déborde vraiment ! Stendhal connaissait si bien Fauriel que c'est celui-ci qui lui a fourni les documents de son chapitre LIII de l'*Amour*. Il déclare que, seuls en France, MM. Délécluze et Fauriel comprennent Dante. Malheureusement Fauriel a un style que l'on peut citer « comme exemple de la bassesse bourgeoise », — ce qui fera que, vers 1880, affirme Stendhal, « quelque homme écrivant bien s'emparera des profondes recherches de l'excellent Fauriel et les travaux de ce bon bourgeois si consciencieux seront complètement oubliés ».

Beyle ne cite pas même une fois le nom de Beethoven, — déplore M. Rod. Or qu'il se rassure et ouvre le premier volume des *Mémoires d'un touriste*, page 166, il y rencontrera le nom de Beethoven et même pourquoi le Français a jugé convenable à sa vanité d'avoir de l'enthousiasme pour ce musicien. Qu'il ouvre aussi la *Vie de Haydn*, page 24, et il apprendra pourquoi Stendhal déclare que les symphonies sa-

vantes et pleines de recherches de Beethoven ne produisent aucun effet.

Bach et Haendel lui sont complètement étrangers, — déplore encore notre commentateur. Qu'il se rassure encore et parcoure une deuxième fois la *Vie de Haydn*. Il apprendra que Beyle s'amusa devant Haydn « à prononcer, avec une effronterie de journaliste et une force de poumons intarissable des jugements ténébreux sur Haendel ». Celui-ci lui est si peu étranger que Beyle nous fait savoir que « c'est dans les ouvrages du musicien des Anglais que Haydn apprit l'art d'être majestueux » et que, s'il n'eût pas étudié Haendel, Haydn n'eut pas fait la *Création*. De Bach, Stendhal nous donne, dans le même volume, quelques lignes de biographie et d'appréciation : « Bach qu'on aime à cause de la tendresse qui anime ses compositions. »

Ah ! et puis, lisez cette phrase de M. Rod : « On ne pourrait s'empêcher de croire qu'il n'eut de l'amour, comme de la musique, qu'une idée frivole et légère ! »

Il s'agit de Stendhal, — de celui qui, mélancoliquement assis sur le petit banc, derrière les stations du Calvaire Dei Minori Menzali, auprès de ces beaux arbres enfermés par un petit mur rond, dans le chemin solitaire au-dessus du lac d'Albano, rêvait à d'anciens souvenirs et qui trouvait que sa vie pouvait se résumer par les noms dont il écrivait les initiales sur la poussière avec sa canne ! Mais écoutons Prosper Mérimée narrant le premier amour de l'auteur de *Lamiel* : « En 1836, Beyle me racontait cette aventure, le soir, sous les grands arbres de la promenade de Laon. Il ajoutait qu'il venait de voir madame..., alors âgée de quarante-sept ans, et qu'il s'était trouvé aussi amoureux qu'au premier jour. L'un et l'autre avaient eu bien des passions dans l'intervalle. « Comment pouvez-vous m'aimer encore à mon âge ? » disait-elle. Il le lui prouvait très bien et jamais je ne l'ai vu montrer tant d'émotion. Il avait les larmes aux yeux en me parlant. » Beyle se fait aussi de la musique une idée légère et frivole ! — lui qui, selon les dires de Prosper Mérimée, a découvert Rossini et la musique italienne, lui qui déploya un courage indomptable pour forcer à faire aimer du public français des œuvres musicales que celui-ci repoussait parce que d'origine étrangère ! Stendhal lui-même a écrit : « L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux aimant la musique. » Mais à quoi bon prolonger le débat sur ce point ? Contre le M. Rod qui affirme, appelons le M. Rod qui nie. Ce dernier vous implore : « Relisez plutôt, je vous prie, le seizième chapitre de l'*Amour* : — Je viens d'éprouver ce soir

que la musique, quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime, c'est-à-dire qu'elle donne le bonheur apparemment le plus vif qui existe sur cette terre. »

Le monde des grands sentiments est demeuré étranger à Stendhal ; il en a parfois pressenti l'existence, il n'y est jamais arrivé pour son compte et c'est à peine si quelques-uns de ses personnages ont vu ou entrevu ces rives magnifiques où les dilettanti n'aborderont jamais, ainsi critiqué — et lyriquement raisonne — notre commentateur. Mais M. Rod, quelques pages auparavant, parlant de la préface à Napoléon vaincu de l'*Histoire de la peinture en Italie*, nous avait averti que cette même préface était un des morceaux qui faisaient le plus d'honneur au caractère de Stendhal et qu'elle contenait « une éloquence bizarre, qui ne ressemble à aucune autre, celle d'un orateur d'affaires qu'emporte tout à coup un grand sentiment ». Alors M. Rod admirait autant le courage que l'indépendance de Beyle. Etranger à tout grand sentiment, celui qui a vécu et écrit une des plus belles phrases qui aient jamais été publiées : « Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme », — celui qui, un an avant sa mort, parmi les ennuis de l'âge et la solitude du cœur, confessait à son ami Raoul Colomb : « J'étais triste de n'avoir rien à aimer! »

M. Edouard Rod allègue aussi que Stendhal ne suspecta jamais la bonne foi de Benvenuto Cellini, — et cela, j'imagine, parce que l'auteur, dans sa *Vie de Henri Brulard*, dit que « Benvenuto Cellini a été vrai et qu'on le suit avec plaisir comme s'il était écrit d'hier ». Mais que M. Rod cherche bien et il finira comme nous, par trouver en quelque endroit des *Mémoires d'un touriste* que Beyle ne fut pas toujours sur ce point du même avis : « Benvenuto Cellini était un peu gascon et je ne le crois guère... »

Enfin notre commentateur nous donne, — et qu'il n'en soit pas du tout remercié, — une nouvelle méthode, oh ! si simpliste ! pour étudier l'influence d'un écrivain sur une jeune génération. Cette méthode consiste en la publication d'un extrait du *Globe*, prouvant que, le 24 octobre 1829, ce journal s'est occupé de l'auteur des *Promenades dans Rome*, — en la confection de quelques lignes sur les relations de Stendhal et de Mérimée : « autant qu'on peut en juger, Stendhal a réellement admiré quelques-uns des écrits de Mérimée, tandis que Mérimée a plus goûté la personne de Stendhal que ses ouvrages », — en un vague résumé des articles de Balzac

et de Zola sur L'auteur de *Le Rouge et le Noir*;—en un faible aperçu de ce qu'ont dit sur Beyle des admirateurs comme Paul Bourget et Charles Morice ou des zoïles comme M. Melchior de Vogüé, — et surtout en l'étonnement que l'on a que Taine ait admiré Stendhal! Ce n'est pas plus difficile et à la portée d'un chacun.

On connaît la haine que voua toujours Henri Beyle au *Journal des Débats*, jusqu'à lui refuser le service de ses livres. Beyle affirme que ce journal publie « des plaisanteries tristes » et que « chaque vérité y a une entorse ». Je conçois volontiers que si l'auteur de la *Chartreuse* pouvait ressusciter un jour et qu'il s'occupât de ses commentateurs, il demanderait si M. Rod collabore au *Journal des Débats*. Sur réponse affirmative, il ne s'étonnerait pas que le livre publié sur lui et dont nous avons trop longtemps parlé, peut-être, soit « une plaisanterie triste » où « chaque vérité a une entorse ».

La beauté est une promesse de bonheur, a dit Stendhal.

Le livre de M. Edouard Rod, n'étant pas beau, ne réalise donc aucune promesse pour le lecteur.

RAPHAËL MAIROI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ESOTERISME. — *La Psychologie expérimentale*, manifeste adressé au Congrès Spiritualiste de Londres; Librairie du Magnétisme, 0.30.

HISTOIRE. DOCUMENTS. — A. Baudon: *Le Livre de raison de Jacques-Quentin Durand, avocat et Bourgeois de Rethel au* XVIII^e^ *siècle, suivi d'une chronique des faits notables survenus en la ville de Rethel depuis 1627 jusqu'en 1778*; E. Lechevalier, 3.50. — Ch. Donos: *Morès, sa vie, sa mort*; F. Laur. 2.50. — Edouard Driault: *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*; Alcan, 7 fr. — Maulde la Clavière: *Les Femmes de la Renaissance*; Perrin, 8 fr. — E. Lasnier: *La guerre franco-allemande dans le Blésois et la Sologne (1870-1871)*, Notes et Souvenirs d'un témoin oculaire pendant l'invasion; E. Lechevalier, 2.50. — Eugène Monsieur: *L'Inde et l'Occident*; Bruxelles, Bruylant. — M. Pellisson: *Les Orateurs politiques de la France de 1830 à nos jours*; Hachette, 4 fr. — E. Petit: *Histoire des Ducs de Bourgogne de la race capétienne, avec des documents inédits et des pièces justificatives*, T. VI. *Règne de Robert II, octobre 1272 à mars 1306*, nombr. planches hors texte et blasons gravés; E. Lechevalier, 12 fr. — J. Rey et E. Remy: *Un Général dauphinois: Le général baron Bourgeat, 1760-1827, d'après sa correspondance et des documents inédits, avec portraits, armoiries et fac-simile d'autographe*; Grenoble,

A. Gratier et Cie ; 5 fr. — Dr Robinet : *Le mouvement religieux à Paris pendant la Revolution (1780-1801)*, T. II. *Préliminaires de la déchristianisation* ; H. May, 7,50.

Littérature. — H. Chérot : *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants* ; Retaux, 5 fr. — L. Petit de Julleville : *Histoire de la langue et de la littérature française, des origines à 1900*, T. VI, dix-huitième siècle, orné de 25 planches hors texte en noir ; Colin, 16 fr. — Charles Recolin : *L'Anarchie Littéraire* ; Perrin, 3.50. — Edmond Thiaudière : *L'Obsession du divin*, notes d'un pessimiste ; Fischbacher, 2.50.

Musique. — Gabriel Fabre : *L'Elue, Dansons la ronde*, poèmes de Ch. van Lerberghe ; *Chansons de Mélisande*, poème de Maeterlinck ; 3 Mélodies ; Enoch, chacun : 5 fr.

Philosophie. Economie politique. — Edouard Boulard : *Philosophie et Pratique du Collectivisme intégral Révolutionnaire* ; Soc. Libre d'Edit., 3 fr. — Saverio Merlino : *Formes et Essences du Socialisme*, Préface de G. Sorel ; Giard de Brère, 3.50. — E. Nys : *Recherches sur l'histoire de l'Economie politique* ; Fontemoing, 5 fr.

Poésie. — Marcel Béliard : *Rêve d'outre-tombe* ; Sables d'Olonne, Impr. Tarbé. — Fagus : *Colloque Sentimental entre Emile Zola et Fagus* ; Soc. Libre d'Edit, 2 fr. — Albert Fleury : *Pierrot* ; « Mercure de France », 3 fr. — Ernest Gaubert : *Vers les lointains échos* : Montpellier, « l'Aube Méridionale ». — Paul Gerardy : *Roseaux* ; « Mercure de France », 3.50. — Emile Hinzelin : *Toute une année* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — Albert Montals : *Etapes vers le Crépuscule* ; Chamuel. — Alexandre Previtera : *Les Sonnets* ; Catane ; Giannotta. — Paul Vérola : *Rama* : poème dramatique avec ill. et cinq aquarelles par Mucha ; « La Plume », 15 fr.

Psychologie. — Dr Paul-Emile Lévy : *L'Education Rationelle de la Volonté, son emploi thérapeutique*, préface du Dr Bernheim ; Alcan, 4 fr. — Dr J. Roux : *Psychologie de l'instinct sexuel* ; J.-B. Baillière, 1.50. — P. Féiix Thomas : *L'Education des sentiments* ; Alcan, 5 fr.

Publications d'Art. — M. Reymond : *La Sculpture florentine*, T. II, première moitié du XVe siècle, avec 222 grav. ; Fischbacher, 40 fr. — A. Willette : *Chansons d'amour*, album de 10 lith. ; « La Plume », 5 fr.

Roman. — Jean Blaize : *Le Tribut Passionnel* ; Plon, 3.50. — Paul Bosq : *Désillusion* ; Fasquelle, 3.50. — G. Brousseau : *Par orgueil et par amour* ; Soc. d'Edit. Scient, 3.50. — Albert Delacour : *Le Roy* : « Mercure de France », 3.50. — Camille

Flammarion : *Lumen*, nouv. édit. illustrée par L. Rudaux ; Flammarion, 5 fr. — Henri Gréville : *Vie d'hôtel, impressions de Céphise* ; Plon, 3.50. — Ernest La Jeunesse : *L'Holocauste* ; Fasquelle, 3.50. — Mareschal de Bièvre : *Tante Bébé* ; Plon, 3.50. — Lucien Muhlfeld : *Le Mauvais Désir* ; Ollendorff, 3.50. — Maurice des Ombiaux : *Mes Tonnelles*, contes de la Thudinie ; Bruxelles, Balat, 3.50. — Hugues Rebell : *La Femme qui a connu l'Empereur* ; « Mercure de France », 3.50.

Sciences. — Dr A. C. P. Eternod : *Les Sources de la Vie* ; avec 28 dessins ; Fischbacher, 2.50. — C. Fages : *L'Evolution du Darwinisme biologique* ; Giard et Brière, 1.50.

Théatre. — Henry Becque : *Théâtre complet*, t. I et II : *Les Corbeaux*, *la Parisienne*, *Sardanapale*, *Michel Pauper*, *l'Enfant prodigue*, *l'Enlèvement* ; « La Plume », chaque vol., 3.50. — Ernest Vois et Alin Monjardin : *Amant, Voleur !* ; *Voleur Amant !* ; *M. Adolphe*, trois comédies en 1 acte ; Ernest Vois, Marie-Louise Vois et Alin Monjardin : *Devant la Mort* ; *La Môme Loupiote ;* drames en un acte ; Ernest Vois.

Voyages. — E. de Bary : *Le dernier rapport d'un Européen sur le Ghat et les Touareg de l'Aïr. Journal de Voyage*, trad. par H. Schirmer ; Fischbacher, 5 fr.

Divers. — L'Archiviste : *Drumont et Dreyfus* ; Stock, 0.25. — A. Bergougnan : *Les Erreurs du Conseil de Guerre* : *L'Affaire Fabus et l'Affaire L. Chouri* ; Stock, 1 fr. — Paul Brulat : *L'Affaire Dreyfus* : *Violence et Raison*, préface de G. Clemenceau ; Stock, 3.50. — Colonel Fix : *Souvenirs d'un officier d'état-major* ; Juven, 3. 50. — Fugairon : *Quaragouz* ; Juven, 3.50. — Urbain Gohier : *L'Armée contre la Nation* ; Revue Blanche, 3.50. — Louis Guétant : *Dites-nous vos raisons !* lettre à M. Mirman, à propos de l'Affaire Dreyfus ; Stock, 0.50. — Capitaine Paul Marin : *Histoire populaire de l'Affaire Dreyfus* ; Stock, 3.50. — Marie de Saint-Remy : *Le Miracle National de N. D. de Lourdes* ; Toulon, Impr. Mouton. — E. Villane : *L'Opinion publique et l'Affaire Dreyfus* ; Stock, 0.50.

Littérature étrangère. — Giovanni Diotallevi : *Pace...?* — N. Aurelio Pedevilla : *Il maestro don Lorenzo Perosi et la riforma della musica sacra* ; Florence, Rassequa Nationale. — Figueiredo Pimentel : *Carmen* ; Rio de Janeiro, Quaresma et Co. — *Der rote Bismarck* ; Berlin, W. Pauli.

Traductions. — Clausewitz : *La Campagne de 1796 en Italie*, traduit de l'allemand par J. Colin, capitaine d'artillerie breveté (VIII-335), avec carte ; L. Baudoin : 6 fr. — Joergensen : *Le Néant et la Vie*, traduit par Pierre d'Armailhacq ; Perrin

0.75. — Multatuli (Em.-H. Van Heurck trad.): *La Sainte Vierge*; « Le Spectateur Catholique ». — Auguste Strindberg : *Axel Borg*, trad. de M. Leittmanson ; « Mercure de France », 3.50. — Auguste Strindberg : *Inferno*. Avant-propos de Marcel Réja. Portrait de l'auteur par Henri Héran ; « Mercure de France », 3.50. — Oscar Wilde : *Ballade de la Geôle de Reading*, texte anglais et transcription française de H.-D. Davray ; « Mercure de France », 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Henry Hamel. — *Répertoire Bibliographique des Principales Revues Françaises pour 1897*. — Une revue arménienne. — Notre prochain roman. — Ouvrages en préparation. — Tournée de *Rembrandt* en Hollande. — Vient de paraître au *Mercure de France*.

Une lettre de M. Henry Hamel.

Paris, le 18 octobre 1898

Monsieur le gérant du Mercure de France,

Usant de mon droit de réponse, je vous prie d'insérer cette lettre à la place même que vous avez choisie pour publier contre moi votre critique d'octobre courant. Je ne me plains pas de votre appréciation désobligeante, mais seulement que les quelques mots par lesquels vous prétendez donner une idée de mon article du 14 août ne disent rien d'exact.

Vous m'appelez « réactionnaire de l'esthétique ». Cependant j'ai encouragé toutes les tentatives qui m'ont paru sincères.

A l'encontre de votre opinion, voici ce que m'écrivait encore, pas plus tard qu'hier, un de nos plus illustres maîtres, dont vous ne contesterez, je suppose, ni la haute valeur ni l'originalité grande, M. Benjamin Constant, jeune et vaillant parmi les plus jeunes et les plus vaillants, et dont le plafond de l'Opéra-Comique, d'une audace imprévue et d'une réussite complète, suffirait, seul, à le couvrir de gloire : « Vous avez, m'écrit-il, vaillamment défendu ce qui est l'Art contre les faux artistes. Je ne suis certes pas l'ennemi du progrès ni des transformations, mais j'ai horreur des fumistes, des charlatans et des impatients du succès — et du succès immérité ».

Voilà, monsieur le rédacteur, ce que j'ai à vous opposer simplement.

Mes salutations sincères,

HENRY HAMEL.

§

Répertoire Bibliographique des Principales Revues françaises pour l'année 1897. — Sous ce titre, la librairie Per Lamm vient de publier le premier volume d'un ouvrage des plus utiles, préparé par M. D. Jordell, le continuateur de Lorenz et l'éditeur actuel du *Catalogue annuel de la Librairie française.*

« Ce premier volume, dit M. Henri Stein dans la préface du *Répertoire*, donne, sous une forme très pratique, la nomenclature des articles de fonds et mémoires originaux publiés dans 146 revues de l'année 1897 ; il la donne une première fois par ordre alphabétique de matières, une seconde par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Les recherches sont donc extrêmement facilitées ; sur un sujet quelconque déterminé, on trouvera sans peine et sans délai ce qui a été écrit pendant toute une année en France, que l'on connaisse ou non le nom de l'auteur. De même on verra réuni sous un même nom ce que la plume de chaque écrivain a produit dans les périodiques pendant le même laps de temps... »

§

Une revue arménienne. — M. Archag Tchobanian nous communique les renseignements qui suivent sur une revue d'art et de littérature qu'il vient de fonder à Paris.

« Elle sera en langue arménienne, illustrée; elle s'intitule *Anahit*, du nom de la grande déesse arménienne.

» Publiée dans un centre universel comme Paris, elle aura pour but de servir d'intermédiaire entre la civilisation européenne et le peuple arménien et de former en même temps un lien moral entre les fragments de la nation épars aux quatre coins du monde.

» Cette revue tendra tout particulièrement à faire connaître aux Arméniens la littérature et l'art français. Le premier numéro, qui paraît le 1er novembre, contient la traduction de l'*Herodias* de Flaubert. Elle contribuera également à faire fleurir une littérature de couleur arménienne, de cachet national, tout en étant universelle par les idées et les tendances. Tous les écrivains de l'Arménie russe et de l'Arménie turque collaboreront à cette revue. C'est M. Edgar Chabine, un jeune peintre arménien, qui a dessiné, d'après les anciens manuscrits arméniens enluminés, le frontispice de la revue. »

§

Notre prochain roman.— Nous commencerons dans notre prochaine livraison la publication d'un très curieux

roman anglais: *La Machine à explorer le Temps* (*The Time Machine*), de H. G. Wells, traduit par Henry-D. Davray.

§

Ouvrages en préparation: *Les Bijoux de Marguerite*, poèmes, par Sébastien Charles Leconte; — *L'inquiétude Humaine*, poèmes, par Charles Guérin. — On nous a souvent demandé quand paraîtrait le second volume des *Moralités Légendaires*, de Jules Laforgue, imprimé avec les caractères du Vale et orné par Lucien Pissarro: ce volume est sous presse.

§

Tournée de Rembrandt en Hollande. — Aussitôt la série des représentations de *Rembrandt* achevée au Nouveau-Théâtre, le drame de nos collaborateurs Virgile Josz et Louis Dumur partira faire une tournée en Hollande. Nul doute que cette pièce n'obtienne un vif succès dans la patrie du grand peintre, au lendemain des fêtes d'Amsterdam et de la rayonnante exposition des œuvres du maître. L'interprétation, M. Abel Deval en tête, sera la même qu'à Paris.

§

Vient de paraître au *Mercure de France*:

Frédéric Nietzsche: AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, trad. par Henri Albert, in-8, 10 fr.; PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, trad. par L. Weiscopf et G. Art, in-8, 8 fr.— Hugues Rebell: LA FEMME QUI A CONNU L'EMPEREUR, roman, in-18, 3.50. — Auguste Strindberg: INFERNO, roman, in-18, 3.50; AXEL BORG, roman, in-18, 3.50. — Albert Delacour: LE ROY, roman, in-18, 3.50.— Paul Gérardy: ROSEAUX (*Les Chansons naïves. Les Croix. Les Ballades naïves. Les Chansons du Prince Lirelaire. A tous ceux de la Ronde*), in-18, 3.50. — Oscar Wilde: BALLADE DE LA GEOLE DE READING, texte anglais et transcription française par Henry-D. Davray, in-18,2 fr. — Albert Fleury: PIERROT, poème, petit in-8, 3 fr.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia.

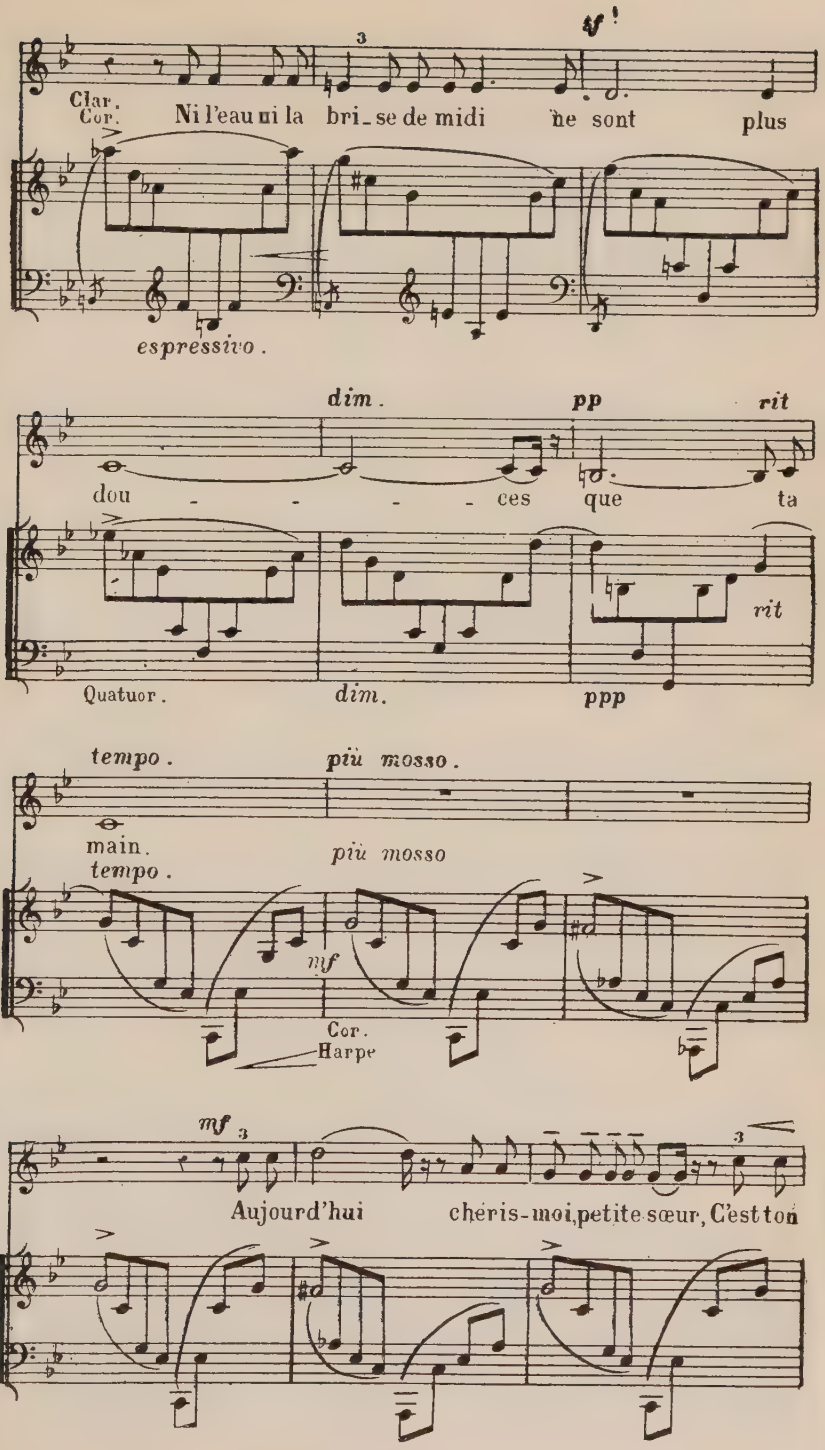
Musique de GABRIEL FABRE

Prose de PIERRE LOUŸS.

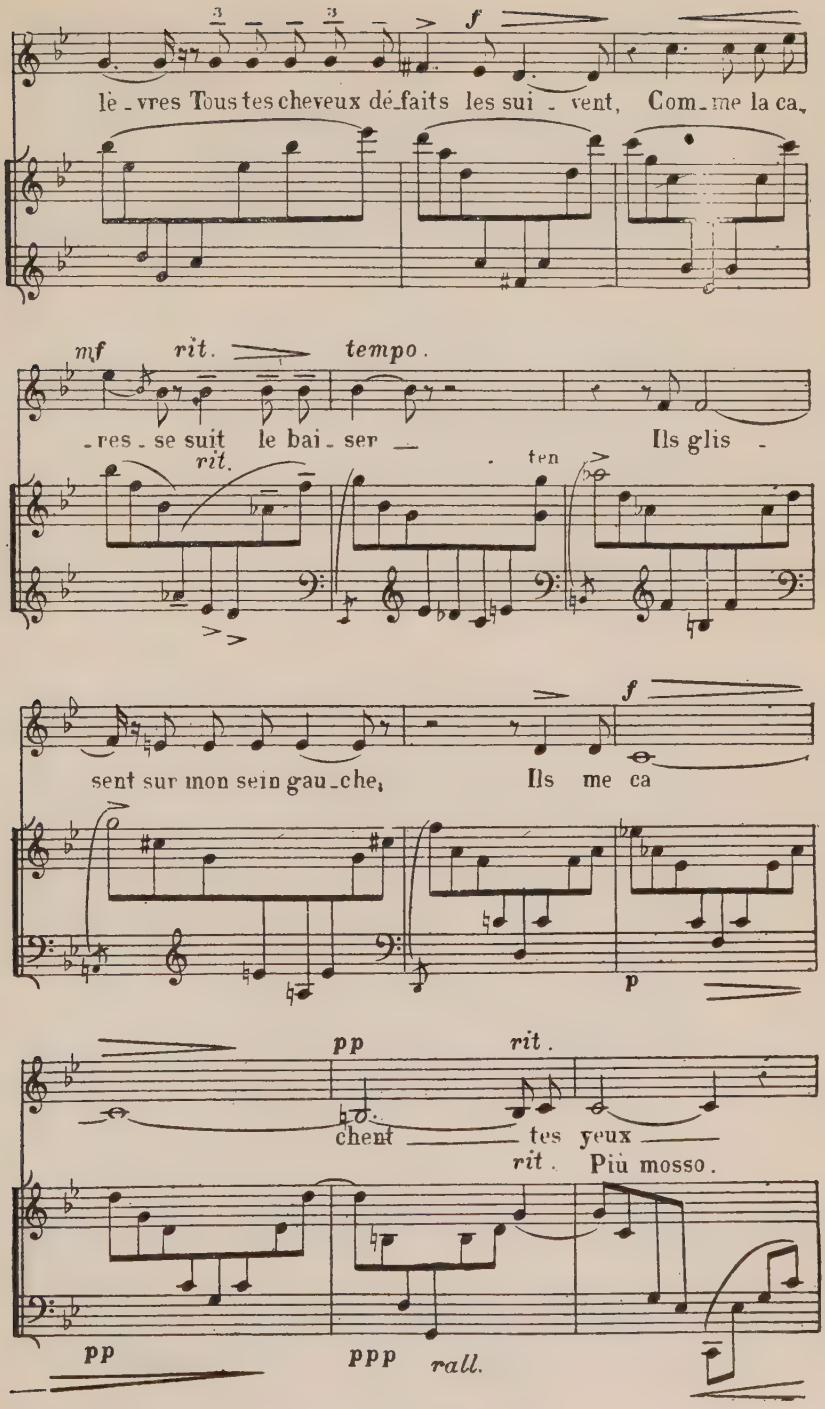
TENDRESSES

—

Prose de Pierre Louÿs — Musique de Gabriel Fabre.


sf !
3
Clar.
Cor.
Ni l'eau ni la bri_se de midi ne sont plus
espressivo.
dim.
pp
rit
dou - - - - ces que ta
rit
Quatuor.
dim.
ppp
tempo.
più mosso.
main.
tempo.
più mosso
mf
Cor.
Harpe
mf
3
Aujourd'hui chéris-moi, petite sœur, C'est ton
3

sf
tour. Souviens-toi des tendres ses que je t'ai ap-
dolce.
3 rall.
dim
pp
-pri - ses la nuit der - nière, et près de moi qui suis lasse
Cordes
Ped
Parlé
a-genouille-toi sans par-ler
Ped
p
Tempo 1°
Tes lè - vres descen - dent de mes
p


lè_vres Tous tes cheveux dé_faits les sui_vent, Com_me la ca_
f
mf
rit.
tempo.
_res_se suit le bai_ser
Ils glis_
rit.
ten
sent sur mon sein gau_che,
Ils me ca
f
p
pp
rit.
chent
tes yeux
rit.
Più mosso.
pp
ppp
rall.

mf 3 2
Donne-moi ta
mf
sf p sf 3 p (égal)
main. Qu'elle est chau - de! Serre la mienne ne la quitte
suivez.
f espress. ten f 3
pas Les mains mieux que les bou - ches s'u -
Très contenu. rall.
dim e molto rit (Parlé)
- nissent et leur pas - sion ne s'é - gale à rien.
Ped ★ Ped
rall.

LA MACHINE

A EXPLORER LE TEMPS

NOUVELLE INVENTION

—

INTRODUCTION

L'Explorateur du Temps (car c'est ainsi que pour plus de commodité nous l'appellerons) nous exposait un mystérieux problème. Ses yeux gris et brillants étincelaient, et son visage, habituellement pâle, était rouge et animé. Dans la cheminée, la flamme brûlait joyeusement et la lumière douce des lampes à incandescence, en forme de lis d'argent, se reflétait dans les bulles qui montaient brillantes dans nos verres. Nos fauteuils, dessinés d'après ses modèles, nous embrassaient et nous caressaient au lieu de se soumettre à regret à nos séants, et c'était cette voluptueuse atmosphère d'après dîner où les pensées vagabondent gracieusement, libres des entraves de la précision. Et il nous expliqua la chose de cette façon — insistant sur certains points avec son index maigre — tandis que, renversés dans nos fauteuils,

nous admirions son ardeur et son abondance d'idées pour soutenir ce que nous croyions alors un de ses nouveaux paradoxes.

— Suivez-moi bien soigneusement. Il va me falloir discuter une ou deux idées qui sont universellement acceptées. Ainsi, par exemple, la géométrie qu'on vous a enseignée dans vos classes est fondée sur un malentendu.

— Est-ce que ce n'est pas là entrer en matière avec une bien grosse question ? demanda Filby, personnage argumentatif à la chevelure rousse.

— Je n'ai pas l'intention de vous demander d'accepter quoi que ce soit sans cause raisonnable. Vous admettrez bientôt tout ce que je veux de vous. Vous savez, n'est-ce pas, qu'une ligne mathématique, une ligne de dimension nulle, n'a pas d'existence réelle. On vous a enseigné cela? De même pour un plan mathématique. Ces choses sont de simples abstractions.

— C'est parfait, dit le Psychologue.

— De même, un cube, n'ayant que longueur, largeur et épaisseur, peut-il avoir une telle existence?

— Ici, j'objecte, dit Filby ; certes, un corps solide existe. Toutes choses réelles...

— C'est ce que croient la plupart des gens. Mais, attendez un peu..Est-ce qu'il peut exister un cube *instantané* ?

— Je n'y suis pas, dit Filby.

— Est-ce qu'un cube peut avoir une existence réelle sans durer pendant un espace de temps quelconque ?

Filby devint pensif.

— Clairement, continua l'Explorateur du Temps, tout corps réel doit s'étendre dans quatre directions. Il doit avoir Longueur, Largeur, Epaisseur, et... Durée. Mais par une infirmité naturelle de la chair, que je vous expliquerai dans

un moment, nous inclinons à négliger ce fait. Il y a en réalité quatre dimensions : trois que nous appelons les trois plans de l'Espace, et une quatrième : le Temps. Il y a cependant une tendance à établir une distinction factice entre les trois premières dimensions et la dernière, parce qu'il se trouve que notre conscience des choses se meut par intervalles dans une seule direction, au long de cette dernière dimension, du commencement jusqu'à la fin de notre vie.

— Ça, dit un très jeune homme qui faisait des efforts spasmodiques pour rallumer son cigare au-dessus de la lampe, ça... très clair... vraiment.

— Or, n'est-il pas très remarquable que cela soit négligé jusqu'à un tel point ? continua l'Explorateur du Temps avec un léger accès de bonne humeur. Voici réellement ce que signifie la Quatrième Dimension, quoique certaines gens qui en causent ne sachent pas ce qu'ils disent. Ce n'est qu'une manière différente d'envisager le Temps. *Il n'y a aucune différence entre le Temps et l'une quelconque des trois dimensions de l'Espace, sinon que notre connaissance se meut au long d'elle.* Mais quelques imbéciles ont saisi le mauvais sens de cette idée. Vous avez tous entendu ce qu'ils ont trouvé à dire à propos de cette Quatrième Dimension ?

— Non, pas moi, dit le Provincial.

— C'est simplement ceci : l'Espace, tel que nos mathématiciens l'entendent, est censé avoir trois dimensions, qu'on peut appeler Longueur, Largeur et Epaisseur, et il est toujours définissable par référence à trois plans, chacun à angles droits avec les autres. Mais quelques esprits philosophiques se sont demandé pourquoi exclusivement *trois* dimensions — pourquoi pas une quatrième direction à angles droits avec les trois autres ? — et ils ont même essayé de construire

une géométrie à quatre Dimensions. Le Professeur Simon Newcomb exposait celle-ci il y a quatre ou cinq semaines à la Société Mathématique de New-York. Vous savez comment sur une surface plane qui n'a que deux dimensions on peut représenter la figure d'un solide à trois dimensions, et de là, ils soutiennent que par des images de trois dimensions ils pourraient en représenter une de quatre s'il leur était possible de se rendre compte de la perspective de la chose. Vous comprenez?

— Je pense que oui, murmura le Provincial, et fronçant les sourcils il tomba en d'introspectives réflexions, ses lèvres s'agitant comme celles de quelqu'un qui répète des paroles mystiques. Oui, je crois que j'y suis, maintenant, dit-il au bout d'un moment, et sa figure s'éclaira d'une façon tout à fait transitoire.

— Bien ! je n'ai pas de raison de vous cacher que depuis un certain temps je me suis occupé de cette géométrie des Quatre Dimensions. J'ai obtenu quelques résultats curieux. Par exemple, voici une série de portraits de la même personne, à huit ans, à quinze ans, à dix-sept ans, un autre à vingt-trois ans et ainsi de suite. Ils sont évidemment les sections, pour ainsi dire, les représentations sous trois dimensions d'un être à quatre dimensions, qui est fixe et inaltérable.

— Les hommes de science, continua l'Explorateur du Temps, après la pause requise pour une convenable assimilation de ses derniers mots, savent parfaitement que le Temps n'est qu'une sorte d'Espace. Voici un diagramme scientifique bien connu : cette ligne, que mon doigt suit, indique les mouvements du baromètre. Hier, il est monté jusqu'ici, hier soir il est descendu jusque là, puis ce matin il s'élève de nouveau et doucement il arrive jusqu'ici. A coup sûr, le mercure

n'a tracé cette ligne dans aucune des dimensions de l'Espace généralement reconnues; il est cependant certain que cette ligne a été tracée, et nous devons donc en conclure qu'elle fut tracée au long de la dimension du Temps.

— Mais, dit le Docteur en regardant fixement brûler la houille, si le Temps n'est réellement qu'une quatrième dimension de l'Espace, pourquoi l'a-t-on toujours considéré et le considère-t-on encore comme différent? Et pourquoi ne pouvons-nous pas nous mouvoir çà et là dans le Temps, comme nous nous mouvons çà et là dans les autres dimensions de l'Espace?

L'Explorateur du Temps sourit :

— Etes-vous bien sûr que nous pouvons nous mouvoir librement dans l'Espace? Nous pouvons aller à gauche et à droite, en avant et en arrière assez librement, et on l'a toujours fait. J'admets que nous nous mouvons librement dans deux dimensions. Mais que direz-vous du mouvement de haut en bas et de bas en haut? Il me semble que la gravitation nous limite singulièrement là.

— Pas précisément, dit le Docteur, il y a les ballons.

— Mais avant les ballons, et si l'on excepte les bonds spasmodiques et les inégalités de surface, l'homme n'a pas la moindre capacité du mouvement vertical.

— Toutefois, il peut se mouvoir quelque peu de haut en bas et de bas en haut.

— Plus facilement, beaucoup plus facilement de haut en bas que de bas en haut.

— Et vous ne pouvez nullement vous mouvoir dans le Temps ; il vous est impossible de vous éloigner du moment présent.

— Mon cher ami, c'est là justement ce qui vous trompe. C'est là justement où le monde entier est dans l'erreur. Nous nous éloignons incessamment

du moment présent. Nos existences mentales, qui sont immatérielles et n'ont pas de dimensions, se déroulent au long de la dimension du Temps avec une vélocité uniforme, du berceau jusqu'à la tombe, de la même façon que nous voyagerions *vers en bas* si nous commencions nos existences cinquante kilomètres au-dessus de la surface de la terre.

— Mais la grande difficulté est celle-ci, interrompit le Psychologue, vous pouvez aller de-ci de-là dans toutes les directions de l'Espace, mais vous ne pouvez aller de-ci de-là dans le Temps.

— C'est là justement le germe de ma grande découverte. Mais vous avez tort de dire que nous ne pouvons nous mouvoir dans tous les sens du Temps. Par exemple, si je me rappelle très vivement quelque incident, je retourne au moment où il s'est produit. Je suis distrait, j'ai l'esprit absent comme vous dites. Je fais un saut en arrière pendant un moment. Naturellement, nous n'avons pas la faculté de demeurer en arrière pour une longueur quelconque de Temps, pas plus qu'un sauvage ou un animal n'a la faculté de se tenir en l'air six pieds au-dessus du sol. Mais l'homme civilisé est à cet égard mieux pourvu que le sauvage. Il peut s'élever dans un ballon en dépit de la gravitation, et pourquoi ne pourrait-il espérer que finalement il lui sera permis d'arrêter ou d'accélérer son impulsion au long de la dimension du Temps, même se retourner et voyager dans l'autre sens?

— Oh! ça, par exemple, commença Filby, c'est...

— Pourquoi pas? demanda l'Explorateur du Temps.

— C'est contre la raison, dit Filby.

— Quelle raison? dit l'Explorateur du Temps.

— Vous pouvez par toutes sortes d'arguments démontrer que blanc est noir et noir est blanc,

dit Filby, mais vous ne me convaincrez jamais.

— Peut-être bien, dit l'Explorateur du Temps, mais vous commencez à voir maintenant quel fut l'objet de mes investigations dans la géométrie des quatre Dimensions. Il y a longtemps que j'avais une vague idée d'une machine...

— Pour voyager à travers le Temps ! s'exclama le Très Jeune Homme.

— Qui voyagera indifféremment dans toutes les directions de l'Espace et du Temps, au gré de celui qui la dirige.

Filby se contenta de rire.

— Mais j'en ai la vérification expérimentale, dit l'Explorateur du Temps.

— Voilà qui serait fameusement commode pour un historien, suggéra le Psychologue. On pourrait retourner en arrière et vérifier par exemple les récits qu'on nous donne de la bataille de Hastings.

— Ne pensez-vous pas qu'une pareille chose attirerait l'attention? dit le médecin. Nos ancêtres ne toléraient guère l'anachronisme.

— On pourrait apprendre le grec des lèvres mêmes d'Homère et de Platon, pensa le Très Jeune Homme.

— Dans ce cas, ils vous feraient coller certainement à votre premier examen. Les savants allemands ont tellement perfectionné le grec !

— C'est là qu'est l'avenir ! dit le Très Jeune Homme. Pensez-donc ! On pourrait placer tout son argent, le laisser s'accumuler à intérêts composés et se lancer en avant!

— A la découverte d'une société édifiée sur une base strictement communiste, dis-je.

— De toutes les théories extravagantes ou fantaisistes... commença le Psychologue.

— Oui, c'est ce qu'il me semblait ; et aussi je n'en ai jamais causé jusqu'à...

— La vérification expérimentale, m'écriai-je. Est-ce que vous allez vérifier *cela* ?

— L'expérience ! cria Filby qui se sentait la cervelle fatiguée.

— Eh bien ! faites-nous voir votre expérience, dit le Psychologue, bien que tout cela ne soit qu'une farce, vous savez !

L'Explorateur du Temps nous regarda tour à tour en souriant. Puis, toujours avec son léger sourire, et les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, il sortit lentement du salon, et nous entendîmes ses pantoufles traîner dans le long passage qui conduisait à son laboratoire.

Le Psychologue nous regarda :

— Je me demande ce qu'il va faire ?

— Quelque tour de passe-passe ou d'escamotage, dit le Docteur, et Filby nous entama l'histoire d'un conjurateur qu'il avait vu à Burslem, mais avant même qu'il eût terminé sa préface, l'Explorateur du Temps revint, et l'anecdote de Filby en resta là.

II

LA MACHINE

L'objet que l'Explorateur du Temps tenait à la main était une espèce de mécanique en métal brillant, à peine plus grande qu'une petite horloge, et très délicatement faite. Elle comprenait aussi diverses parties en ivoire et d'autres d'une substance cristalline et transparente.

Il me faut tâcher maintenant d'être extrêmement clair, car ce qui suit — à moins que son explication ne soit acceptée — est une chose absolument incroyable. Il prit l'une des petites tables octogonales qui se trouvaient dans tous les coins de la pièce et il la plaça devant la cheminée, avec deux

de ses pieds sur le devant de foyer. Sur cette table il plaça son mécanisme. Puis, il approcha une chaise et s'assit.

Le seul autre objet sur la table était une petite lampe à abat-jour dont la brillante clarté éclairait en plein la machine. Il y avait aussi là environ une douzaine de bougies, deux dans des appliques, de chaque côté de la cheminée, et plusieurs autres dans des candélabres, de sorte que la pièce était brillamment illuminée. Je m'assis moi-même dans un fauteuil bas, tout près du feu, et je l'attirai en avant de façon à me trouver presque entre l'Explorateur du Temps et le foyer. Filby s'était assis derrière lui, regardant par-dessus son épaule. Le Docteur et le Provincial l'observaient par côté et de droite ; le Psychologue, de gauche ; le Très Jeune Homme se tenait derrière le Psychologue. Nous étions tous sur le qui-vive ; et il me semble impossible que, dans ces conditions, nous ayons pu être dupes de quelque supercherie.

L'Explorateur du Temps nous regarda tour à tour, puis il considéra sa machine.

— Eh bien ? dit le Psychologue.

— Ce petit objet n'est qu'un modèle, dit l'Explorateur du Temps en posant ses coudes sur la table et joignant ses mains au-dessus de l'appareil. C'est le projet que j'ai fait d'une machine pour voyager à travers le Temps. Vous remarquerez qu'elle a un air singulièrement louche, et que cette barre scintillante a un aspect bizarre, comme en quelque sorte irréel — il indiqua la barre avec son doigt. — Voici encore ici un petit levier blanc, et là, en voilà un autre.

Le Docteur se leva et examina curieusement la chose.

— C'est admirablement construit, dit-il.

— J'ai mis deux ans à la faire, répondit l'Explorateur du Temps. Puis lorsque nous eûmes tous

imité le Docteur, il continua : — Il vous faut maintenant comprendre nettement que ce levier, si on appuie dessus, envoie la machine glisser dans le futur et cet autre renverse le mouvement. Cette selle représente le siège de l'explorateur du temps. Tout à l'heure, je presserai le levier et la machine partira. Elle s'évanouira, passera dans les temps futurs et ne reparaîtra plus. Regardez-la bien. Examinez aussi la table et rendez-vous compte qu'il n'y a ici aucune supercherie. Je n'ai pas envie de perdre ce modèle et m'entendre dire ensuite que je suis un charlatan.

Il y eut un silence d'une minute peut-être. Le Psychologue fut sur le point de me parler, mais il se ravisa. Alors l'Explorateur du Temps avança son doigt vers le levier.

— Non, dit-il tout à coup. Donnez-moi votre main.

Et se tournant vers le Psychologue, il lui prit la main et lui dit d'étendre l'index. De sorte que ce fut le Psychologue qui, lui-même, mit en route pour son interminable voyage le modèle de la Machine du Temps. Tous nous vîmes le levier s'abaisser. Je suis absolument sûr qu'il n'y eut aucun artifice. On entendit un petit sifflement et la flamme de la lampe fila. Une des bougies de la cheminée fut éteinte et la petite machine tout à coup oscilla, tourna sur elle-même, devint indistincte, fut perçue comme un fantôme pendant une seconde peut-être, comme un tourbillon de cuivre scintillant faiblement, puis elle disparut... Sur la table il ne restait plus que la lampe.

Pendant un moment chacun resta silencieux. Puis Filby déclara qu'il était damné.

Le Psychologue revint de sa stupeur, et tout à coup regarda sous la table. A cela, l'Explorateur du Temps éclata de rire gaiement.

— Eh bien ? dit-il du même ton interrogatif

que le Psychologue. Puis se levant, il alla vers le pot à tabac sur la cheminée et commença à bourrer sa pipe en nous tournant le dos.

Nous nous regardions tous avec étonnement.

— Dites donc, est-ce que tout cela est sérieux? dit le Docteur. Croyez-vous sérieusement que cette machine est en train de voyager dans le Temps?

— Certainement, dit notre ami, en se baissant vers la cheminée pour enflammer une allumette. Puis il se retourna, en allumant sa pipe, pour regarder en face le Psychologue. — Celui-ci, pour bien montrer qu'il n'était en rien troublé, prit un cigare et essaya de l'allumer sans l'avoir coupé. — Bien plus, j'ai ici, dit-il en indiquant le laboratoire, une grande machine presque terminée, et quand elle sera complètement montée j'ai l'intention de faire moi-même avec elle un petit voyage.

— Vous prétendez que votre machine voyage dans l'avenir? demanda Filby.

— Dans les temps à venir ou dans les temps passés; ma foi je ne sais pas bien lesquels.

Un instant après, le Psychologue eut une inspiration.

— Si elle est allée quelque part, ce doit-être dans le passé.

— Pourquoi? demanda l'Explorateur du Temps.

— Parce que je présume qu'elle ne s'est pas mue dans l'Espace, et si elle voyageait dans l'avenir elle serait encore ici dans ce moment, puisqu'il lui faudrait parcourir ce moment-ci.

— Mais, dis-je, si elle voyageait dans le passé elle aurait dû être visible quand nous sommes entrés tout à l'heure dans cette pièce; de même aussi jeudi dernier; et le jeudi d'avant et ainsi de suite.

— Objections sérieuses, remarqua d'un air d'impartialité le Provincial, en se tournant vers l'Explorateur du Temps.

— Pas du tout, répondit celui-ci. Puis s'adres-

sant au Psychologue : Vous qui êtes un penseur, vous pouvez expliquer cela. C'est du domaine de l'inconscient, de la perception affaiblie.

— Certes oui, dit le Psychologue en nous rassurant. C'est là un point très simple de psychologie. J'aurais dû y penser; c'est assez évident et cela soutient merveilleusement le paradoxe. Nous ne pouvons pas plus voir ni apprécier cette machine, que nous ne pouvons voir les rayons d'une roue lancée à toute vitesse ou un boulet lancé à travers l'espace. Si elle s'avance dans le Temps cinquante fois ou cent fois plus vite que nous, si elle parcourt une minute pendant que nous parcourons une seconde, l'impression produite sera naturellement un cinquantième ou un centième de ce qu'elle serait si la machine ne voyageait pas dans le Temps. C'est bien évident.

Il passa sa main à la place où la machine avait été.

— Comprenez-vous ? dit-il en riant.

Nous restâmes assis, les yeux fixés sur la table vide, jusqu'à ce que notre ami nous eût demandé ce que nous pensions de tout cela.

— Ça me semble assez plausible ce soir, dit le Docteur ; mais attendons jusqu'à demain, attendons le bon sens matinal.

— Voulez-vous voir la machine elle-même? demanda notre ami.

Il prit en même temps une lampe, et nous entraîna au long du corridor qui menait à son laboratoire. Je me rappelle très vivement la lumière tremblotante, la silhouette de sa grosse tête étrange, la danse des ombres, notre défilé à sa suite, tous ahuris mais incrédules ; et comment aussi nous aperçûmes dans le laboratoire une machine beaucoup plus grande que le petit mécanisme que nous avions vu disparaître sous nos yeux. Elle comprenait des parties de

nickel, d'ivoire; d'autres avaient été limées ou sciées dans le cristal de roche. L'ensemble était à peu près complet, sauf les barres de cristal torse qui restaient inachevées sur un établi, à côté de quelques esquisses et plans ; et j'en pris un pour le mieux examiner : il semblait être de quartz.

— Voyons ! dit le Docteur, parlez-vous tout à fait sérieusement? ou bien n'est-ce qu'une supercherie, comme ce fantôme que vous nous avez fait voir à Noël dernier?

— J'espère bien, dit notre ami, en elevant la lampe, explorer le Temps sur cette machine. Est-ce clair? Je n'ai jamais été si sérieux de ma vie.

Aucun de nous ne savait comment prendre cela.

Je rencontrai le regard de Filby par-dessus l'épaule du Docteur ; et il eut un solennel clignement de paupières.

III

L'EXPLORATEUR REVIENT

Je crois qu'aucun de nous ne crut alors à la machine. Le fait est que notre ami était un de ces hommes qui sont trop intelligents, trop habiles ou trop adroits pour qu'on les croie ; on avait avec lui l'impression qu'on ne le voyait jamais en entier; on suspectait toujours quelque subtile réserve, quelque ingénuité en embuscade, derrière sa lucide franchise. Si c'eût été Filby qui nous eût montré le modèle et expliqué la chose, nous eussions été à son égard beaucoup moins sceptiques. Car nous nous serions rendu compte de ses motifs : un charcutier comprendrait Filby. Mais l'Explorateur du Temps avait plus qu'un soupçon de fantaisie parmi ses éléments, et nous nous défiions de lui. Des choses, qui auraient fait la renommée d'hommes beaucoup moins capables, semblaient entre

ses mains des supercheries. C'est une erreur de faire les choses trop facilement. Les gens graves qui le prenaient au sérieux ne se sentaient jamais sûrs de sa manière de faire. Ils semblaient en quelque sorte sentir qu'engager leurs réputations de sain jugement avec lui, c'était meubler une école avec des objets de porcelaine tendre. Aussi je ne pense pas qu'aucun de nous ait beaucoup parlé de l'Explorateur du Temps dans l'intervalle qui sépara ce jeudi-là du suivant, bien que tout ce qu'il comportait de virtualités bizarres hantât sans aucun doute la plupart de nos esprits : ses éventualités, c'est-à-dire, tout ce qu'il y avait de pratiquement incroyable, les curieuses possibilités d'anachronisme et de complète confusion qu'il suggérait. Pour ma part, j'étais particulièrement préoccupé par l'expérience faite avec le mécanisme modèle. Je me rappelle avoir discuté la chose avec le Docteur que je rencontrai le vendredi au Linnœan. Il me dit avoir vu une chose semblable à Tübingen, et il attachait une grande importance à la bougie soufflée. Mais il ne pouvait expliquer de quelle façon le tour se jouait.

Le jeudi suivant, je me rendis à Richmond — car j'étais, je crois, un des hôtes les plus assidus de l'Explorateur du Temps — et, arrivant un peu tard, je trouvai quatre ou cinq amis déjà réunis au salon. Le Docteur était adossé à la cheminée, une feuille de papier dans une main et sa montre dans l'autre. Je cherchai des yeux l'Explorateur du Temps.

— Il est maintenant sept heures et demie, dit le Docteur; je crois que nous ferons mieux de dîner.

— Où est-il ? dis-je en nommant notre hôte.

— C'est vrai, vous arrivez seulement. C'est singulier Il est inévitablement retenu, il a laissé ce mot pour nous inviter à nous mettre à table à sept

heures s'il n'est pas là. Il ajoute qu'il expliquera son retard quand il rentrera.

— En effet, c'est pitoyable de laisser gâter le dîner, dit le rédacteur en chef d'un journal quotidien bien connu ; et là-dessus, le Docteur sonna.

Le Psychologue, le Docteur et moi étions les seuls qui avions assisté au précédent dîner. Les autres étaient Blank, le directeur de journal déjà mentionné, un certain journaliste et un autre personnage — tranquille, timide et barbu, — que je ne connaissais pas et qui, autant que je pus l'observer, ne desserra pas les dents de toute la soirée. On fit à table maintes conjectures sur l'absence du maître de la maison, et par manière de plaisanterie je suggérai qu'il explorait peut-être sa quatrième dimension. Le Rédacteur en chef demanda l'explication de la chose, et le Psychologue lui fit de bonne grâce un rapide récit du paradoxal et ingénieux subterfuge dont il avait été témoin huit jours auparavant. Au milieu de son explication, la porte du corridor s'ouvrit lentement et sans bruit. J'étais assis face à la porte et, le premier, je la vis s'ouvrir.

— Eh ! bien, tout de même ! m'écriai-je.

La porte s'ouvrit plus grande et l'Explorateur du Temps était devant nous. Je poussai un cri de surprise.

— Grand Dieu ! mais qu'arrive-t-il ? demanda le Docteur qui l'aperçut ensuite. Et tous les convives se tournèrent vers la porte.

Notre ami était dans un état surprenant. Son vêtement était poussiéreux et sale, souillé de taches verdâtres aux manches ; sa chevelure était emmêlée et elle me sembla plus grise — soit à cause de la poussière, soit que sa couleur ait en réalité changé. Son visage était affreusement pâle. Il avait une profonde coupure au menton — une coupure à demi refermée. Il avait les traits tirés et l'air ha-

gard de ceux en proie à une intense souffrance. Il hésita un instant, ébloui sans doute par la clarté. Puis il entra en boitant tout comme eût fait un vagabond aux pieds endoloris. Nous le regardions en silence, attendant qu'il parlât.

Il n'ouvrit pas la bouche, mais s'avança péniblement jusqu'à la table, et fit un mouvement pour atteindre le vin. Le Rédacteur en chef remplit un verre de champagne et le lui présenta. Il le vida d'un trait et il parut se sentir mieux, car son regard parcourut la table et l'ombre de son sourire habituel erra sur ses lèvres.

— Que diable avez-vous bien pu faire? dit le Docteur. L'Explorateur du Temps ne sembla pas entendre.

— Que je ne vous interrompe pas, surtout, dit-il d'une voix mal assurée, je suis très bien.

Il s'arrêta, tendit son verre pour qu'on le remplît et le vida d'un seul long trait.

— Cela fait du bien ! dit-il.

Ses yeux s'éclairèrent et une rougeur légère lui vint aux joues. Son regard parcourut rapidement nos visages avec une sorte de morne approbation et fit ensuite le tour de la salle chaude et confortable. Puis de nouveau il parla, comme s'il cherchait encore son chemin à travers ses mots.

— Je vais me laver et me changer, puis je redescendrai et vous donnerai les explications promises... Gardez-moi quelques tranches de mouton. Je meurs littéralement de faim.

Il reconnut tout à coup le Rédacteur en chef qui était un convive assez rare, et lui souhaita la bienvenue. Le Rédacteur commença une question.

— Je vous répondrai tout à l'heure, dit l'Explorateur du Temps. Je me sens un peu... drôle. Ça ira très bien dans un moment.

Il reposa son verre, et se dirigea vers la porte de l'escalier. Je remarquai à nouveau qu'il boitait et

que son pied frappait lourdement le plancher, et en me levant un peu je pus voir ses pieds pendant qu'il sortait : il était simplement chaussé d'une paire de socques déchirées et tachées de sang. Puis, la porte se referma sur lui. J'avais bien envie de le suivre, mais je me rappelai combien il détestait qu'on fît des embarras à son endroit. Pendant un moment mon esprit battit la campagne. Puis, j'entendis le Rédacteur en chef qui disait : *Singulière conduite d'un savant fameux* ; car suivant son habitude il pensait en en-tête d'articles. Et cela ramena mon attention vers la table étincelante.

— Quelle est cette farce ? dit le Journaliste. Est-ce qu'il aurait eu la fantaisie d'aller faire le coltineur-amateur ? Je n'y comprends rien.

Mes yeux rencontrèrent ceux du Psychologue, et ils y lurent ma propre interprétation, je pensai à notre ami se hissant péniblement dans les escaliers. Je ne crois pas que personne autre eût remarqué qu'il boitait.

Le premier à revenir complètement de sa surprise fut le Docteur, qui sonna pour la suite du service — car notre ami ne pouvait pas supporter les domestiques sans cesse présents au dîner. Sur ce, le Rédacteur en chef prit son couteau et sa fourchette avec un grognement ; le personnage silencieux imita son exemple et l'on se remit à dîner. Tout d'abord la conversation fut exclamatoire, avec des hiatus d'étonnement ; puis la curiosité du Rédacteur en chef devint pressante.

— Est-ce que notre ami augmente son modeste revenu en allant balayer les rues ? Ou bien subit-il des transformations à la Nabuchodonosor ?

— Je suis sûr, dis-je, que c'est encore cette histoire de la Machine du Temps.

Je repris où le Psychologue l'avait laissé le récit de notre précédente réunion. Les nouveaux convives étaient franchement incrédules.

Le Rédacteur en chef soulevait des objections : Qu'est-ce que c'était que ça : l'Exploration du Temps ? Est-ce qu'un homme se couvre de poussière à se rouler dans un paradoxe, voyons ? Puis comme il se familiarisait avec l'idée, il eut recours à la plaisanterie : Est-ce qu'il n'y avait donc plus de brosses à habit dans le Futur ? Le Journaliste, lui aussi, ne voulait croire à aucun prix et se joignait au Rédacteur en chef dans la tâche facile de ridiculiser la chose entière. Tous deux appartenaient à la nouvelle espèce de journalistes — jeunes gens joyeux et très irrespectueux. — Le correspondant spécial que nous avons envoyé dans la semaine prochaine, nous annonce..., disait — ou plutôt clamait — le Journaliste, lorsque l'Explorateur du Temps réapparut. Il s'était mis en habit et rien — sinon ses yeux hagards — ne restait du changement qui m'avait d'abord effrayé.

— Dites-donc, lui demanda en riant le Rédacteur en chef, voilà qu'on me raconte que vous revenez d'un voyage dans le milieu de la semaine prochaine ! Révélez-nous les intentions du gouvernement, n'est-ce pas ? Combien voulez-vous pour l'article ?

L'Explorateur du Temps vint s'asseoir sans dire un mot. Il souriait tranquillement, à sa façon accoutumée.

— Où est ma part ? dit-il. Et quel plaisir c'est d'enfoncer encore une fourchette dans cette viande.

— Quelle blague ! dit le Rédacteur en chef.

— Au diable la blague ! dit l'Explorateur du Temps. J'ai besoin de manger, et je ne dirai pas un mot avant d'avoir remis un peu de peptone dans mes artères. Merci. Passez-moi le sel.

— Un seul mot, dis-je. Vous revenez d'exploration ?

— Oui ! dit-il, la bouche pleine et en secouant la tête.

— Je donne un shilling la ligne pour un compte rendu in-extenso, dit le Rédacteur en chef.

L'Explorateur poussa son verre du côté de l'Homme silencieux, et le fit tinter d'un coup d'ongle ; sur ce, l'Homme silencieux, qui le fixait avec ébahissement, sursauta convulsivement et lui versa du vin. Le dîner s'acheva dans un malaise général. Pour ma part, de soudaines questions me venaient incessamment aux lèvres et je suis sûr qu'il en était de même pour les autres. Le Journaliste essaya de diminuer la tension des esprits en contant des anecdotes. Notre ami donnait toute son attention à son dîner et semblait avoir l'appétit d'un affamé. Le Docteur fumait une cigarette et considérait l'Explorateur à travers ses paupières demi-closes. L'Homme silencieux semblait encore plus gauche que d'habitude et vidait sa coupe de champagne avec une régularité et une détermination purement nerveuses. Enfin notre hôte repoussa son assiette, et nous regarda.

— Il me faut vous faire des excuses, dit-il. Je mourais tout bonnement de faim. Mais j'ai passé quelques moments bien surprenants.

Il atteignit un cigare dont il coupa le bout.

— Mais venez au fumoir. C'est une histoire trop longue pour la raconter au milieu de vaisselle sale. Puis il sonna en se levant et nous conduisit dans la chambre attenante.

— Vous avez parlé de la Machine à Blank et aux autres ? me dit-il, en se renversant dans son fauteuil.

— Mais la chose n'est qu'un simple paradoxe ! dit le Rédacteur en chef.

— Je ne puis pas discuter ce soir. Je veux bien vous raconter l'histoire, mais pas la discuter. Je vais, continua-t-il, vous faire le récit de ce qui

m'est arrivé, si vous y tenez, mais il faudra vous abstenir de m'interrompre. J'ai besoin de la raconter, absolument. La plus grande partie vous semblera pure invention ; soit ! Mais tout en est vrai jusqu'au moindre mot, quoi qu'il en soit. J'étais dans mon laboratoire à quatre heures et depuis lors... j'ai vécu huit jours... des jours tels qu'aucun être humain n'en a vécu auparavant ! Je suis presque épuisé, mais je ne veux pas dormir avant de vous avoir conté la chose d'un bout à l'autre. Après cela, j'irai me reposer. Mais pas d'interruption ! Est-ce convenu ?

— Convenu ! dit le Rédacteur en chef, et tous nous répétâmes : Convenu !

Alors, l'Explorateur du Temps raconta son histoire telle que je la transcris plus loin. Il s'enfonça d'abord dans son fauteuil, et parla du ton d'un homme fatigué ; peu à peu il s'anima. En l'écrivant je ne sens que trop vivement l'insuffisance de la plume et du papier et surtout ma propre insuffisance pour l'exprimer avec toute sa valeur. Vous lirez, sans doute, avec attention ; mais vous ne pourrez voir, dans le cercle brillant de la petite lampe la face pâle et franche du conteur, et vous n'entendrez pas les inflexions de sa voix. Vous ne saurez pas combien son expression suivait les phases de son récit ! La plupart d'entre nous, qui écoutions, étions dans l'ombre, car les bougies des candélabres du fumoir n'avaient pas été allumées et seules la face du Journaliste et les jambes de l'Homme silencieux étaient éclairées. D'abord nous nous regardions les uns les autres, de temps en temps. Puis au bout d'un moment, nous cessâmes de le faire pour rester les regards fixés sur le visage de l'Explorateur du Temps.

IV

LE VOYAGE

« J'ai déjà exposé, jeudi dernier, à quelques-uns d'entre vous, les principes de ma machine pour voyager dans le Temps, et je vous l'ai montrée telle qu'elle était mais inachevée et sur le métier. Elle y est encore maintenant, quelque peu fatiguée par le voyage, à vrai dire ; l'une des barres d'ivoire est fendue, et une traverse de cuivre est faussée ; mais le reste est encore assez solide. Je pensais l'avoir terminée le vendredi ; mais vendredi, quand le montage fut presque fini, je m'aperçus qu'un des barreaux de nickel était trop court d'un pouce exactement, et je dus le refaire, de sorte que la machine ne fut entièrement achevée que ce matin. C'est donc aujourd'hui à dix heures que la première de toutes les machines de ce genre commença sa carrière. Je l'examinai une dernière fois, m'assurai de la solidité des écrous, mis encore une goutte d'huile à la tringle de quartz et m'installai sur la selle. Je suppose que celui qui va se suicider et qui tient contre son crâne un pistolet doit éprouver comme je l'éprouvai alors le même sentiment de curiosité pour ce qui va se passer immédiatement après. Je pris dans une main le levier de mise en train et dans l'autre le levier d'arrêt — j'appuyai sur le premier et presque immédiatement sur le second. Je crus chanceler, puis j'eus une sensation de chute comme dans un cauchemar. Alors, regardant autour de moi, je vis mon laboratoire tel qu'à l'ordinaire. S'était-il passé quelque chose ? Pour un moment je soupçonnai mon intellect de m'avoir joué quelque tour. Je remarquai alors la pendule ; le moment d'avant elle marquait, m'avait-il semblé, une minute ou deux après dix heures ; maintenant l'était presque trois heures et demie !

« Je respirai, serrai les dents, empoignai des deux mains le levier de mise en train et partis d'un seul coup. Le laboratoire devint brumeux, puis sombre. La servante entra, et se dirigea, sans paraître me voir, vers la porte du jardin. Je suppose qu'il lui fallut une minute ou deux pour traverser la pièce, mais il me sembla qu'elle était lancée d'une porte à l'autre comme une fusée. J'appuyai sur le levier jusqu'à sa plus extrême position. La nuit vint comme on éteint une lampe, et un moment après, demain était là. Le laboratoire devint confus et brumeux, et à chaque moment de plus en plus confus. Demain soir arriva tout obscur, puis le jour encore, puis une nuit, puis des jours et des nuits de plus en plus précipités ! Un murmure vertigineux emplissait mes oreilles, une mystérieuse confusion descendait sur mon esprit.

« Je crains de ne pouvoir exprimer les singulières sensations d'un voyage à travers le Temps. Elles sont excessivement déplaisantes. On éprouve exactement la même chose que sur les montagnes russes, dans les foires : un irrésistible élan tête baissée ! J'éprouvais aussi l'horrible anticipation d'un écrasement inévitable et imminent. Pendant cette course, la nuit suivait le jour comme le battement d'une grande aile noire. L'obscure perception du laboratoire disparut bientôt et je vis le soleil sauter précipitamment à travers le ciel, bondissant à chaque minute, et chaque minute marquant un jour. Je pensai que le laboratoire avait dû être détruit et que j'étais maintenant en plein air. J'eus la vague impression d'escalader des échafaudages, mais j'allais déjà beaucoup trop vite pour avoir conscience des mouvements qui m'entouraient. L'escargot le plus lent qui rampa jamais bondissait trop vite pour que je le visse. La scintillante succession de la clarté et des ténèbres

était excessivement pénible à l'œil. Puis dans les ténèbres intermittentes, je voyais la lune parcourir rapidement ses phases et j'entrevoyais faiblement les révolutions des étoiles. Bientôt, tandis que j'avançais avec une croissante vélocité, la palpitation du jour et de la nuit se fondit en une teinte grise continue. Le ciel revêtit une admirable profondeur bleue, une splendide nuance lumineuse comme celle d'un crépuscule matinal ; le soleil bondissant devint une traînée de feu, un arc lumineux dans l'espace ; la lune, une bande ondoyante et plus faible, et je ne voyais plus rien des étoiles, sinon de temps en temps un cercle brillant qui tremblotait.

« L'ambiance était brumeuse et vague ; j'étais toujours au flanc de la colline sur laquelle est bâtie cette maison et la terrasse s'élevait au-dessus de moi grise et confuse. Je vis des arbres croître et changer comme des bouffées de vapeur : tantôt roux, tantôt verts ; ils croissaient, s'étendaient, se brisaient et disparaissaient. Je vis d'immenses édifices s'élever, vagues et splendides, et passer comme des rêves. Toute la surface de la terre semblait changée — ondoyant et s'évanouissant sous mes yeux. Les petites aiguilles, sur les cadrans qui enregistraient ma vitesse, couraient de plus en plus vite. Bientôt je remarquai que le cercle lumineux du soleil montait et descendait, d'un solstice à l'autre, en moins d'une minute et que par conséquent j'allais à une vitesse de plus d'une année par minute ; et de minute en minute la neige blanche apparaissait sur le monde et s'évanouissait pour être suivie par la verdure brillante et courte du printemps.

« Les sensations désagréables du départ étaient maintenant moins poignantes. Elles se fondirent bientôt en une sorte d'hilarité nerveuse. Je remarquai cependant un balancement lourd de la ma-

chine, dont je ne pouvais m'expliquer la cause. Mais mon esprit était trop confus pour y faire grande attention, si bien qu'avec une sorte de folie croissante je me lançais dans l'avenir. D'abord, à peine pensai-je à m'arrêter, à peine pensai-je à autre chose qu'à ces sensations nouvelles. Mais bientôt une autre série d'impressions me vint à l'esprit — une certaine curiosité et avec elle une certaine crainte — jusqu'à ce qu'enfin elles se fussent complètement emparées de moi. Quels étranges développements de l'humanité, quelles merveilleuses avances sur notre civilisation rudimentaire n'allais-je pas apercevoir quand j'en arriverais à regarder de près ce monde vague et illusoire qui se déroulait et ondoyait devant mes yeux ! Je voyais des monuments d'une grande et splendide architecture s'élever autour de moi, plus massifs qu'aucun des édifices de notre époque, et cependant, me semblait-il, bâtis de brume et de faible clarté. Je vis un vert plus riche s'étendre sur la colline et demeurer là sans aucun intervalle d'hiver. Même à travers le voile qui me confondait les choses, la terre semblait très belle. Et de cette façon, l'idée me vint d'arrêter la machine.

« Le risque que je courais était la possibilité de trouver quelque nouvel objet à la place que moi et la machine occupions. Aussi longtemps que je voyageais à toute vitesse, cela importait fort peu. J'étais pour ainsi dire atténué — je glissais comme une vapeur à travers les interstices des substances interposées ! Mais s'arrêter impliquait peut-être mon écrasement, molécule, par molécule, dans ce qui pouvait se trouver sur mon passage, comportait un contact si intime de mes atomes avec ceux de l'obstacle qu'il en résulterait une profonde réaction chimique — peut-être une explosion formidable, qui m'enverrait, mon appareil et moi, hors de toute dimension possible...

dans l'Inconnu. Cette possibilité s'était bien souvent présentée à mon esprit pendant que je faisais la machine ; mais alors j'avais de bon cœur envisagé cette conjoncture comme un risque inévitable — un de ces risques qu'un homme doit toujours accepter. Maintenant qu'il était inévitable, je ne le voyais plus du tout sous le même jour d'indifférence. Le fait est que, insensiblement, l'absolue étrangeté de toute chose, le balancement ou l'ébranlement écœurant de la machine, par-dessus tout la sensation de chute prolongée, avaient absolument bouleversé mes nerfs. Je me disais que je ne pouvais plus m'arrêter et, dans un accès d'agacement, je résolus de m'arrêter sur le champ. Avec une impatience d'insensé, je tirai sur le levier et aussitôt la machine se mit à ballotter et je fus projeté follement dans l'air.

« Il y eut un bruit de tonnerre dans mes oreilles ; je dus rester étourdi un moment. Une grêle impitoyable sifflait autour de moi, et je me trouvai assis, sur un sol mou, devant la machine renversée. Toutes choses me paraissaient encore grises, mais je remarquai bientôt que le bruit confus dans mes oreilles s'était tu. Je regardai autour de moi. J'étais sur ce qui pouvait sembler une petite pelouse, dans un jardin, entouré de massifs de rhododendrons dont les pétales mauves et pourpres tombaient en pluie sous les volées de grêlons. La grêle dansante et rebondissante s'abattait sur la machine et descendait sur le sol comme une fumée. En un instant je fus trempé jusqu'aux os : — Excellente hospitalité, dis-je, envers un homme qui vient de parcourir d'innombrables années pour vous voir.

« Enfin je songeai qu'il était stupide de se laisser tremper ; je me levai et je cherchai des yeux où me réfugier. Une figure colossale, taillée apparemment dans quelque pierre blanche apparais-

sait indistinctement au delà des rhododendrons, à travers l'averse brumeuse. Mais le reste du monde était invisible.

« Il serait malaisé de décrire mes sensations. Comme la grêle s'éclaircissait, j'aperçus plus distinctement la figure blanche. Elle devait être fort grande, car un bouleau ne lui allait qu'à l'épaule. Elle était de marbre blanc, et rappelait par sa forme quelque sphinx ailé, mais les ailes, au lieu d'être repliées verticalement, étaient étendues de sorte qu'elle semblait planer. Le piédestal, me sembla-t-il, était de bronze et couvert d'une épaisse couche de vert de gris. Il se trouva que la face était de mon côté, les yeux sans regard paraissaient m'épier ; il y avait sur les lèvres l'ombre affaiblie d'un sourire. L'ensemble était grandement usé par le temps et donnait l'idée désagréable d'être rongé par la maladie. Je restai là à l'examiner pendant un certain temps — une demi-minute peut-être ou une demi-heure. Elle semblait reculer ou avancer suivant que la grêle tombait entre elle et moi plus ou moins dense. A la fin, je détournai mes yeux et je vis que les nuages s'éclaircissaient et que le ciel s'éclairait de la promesse du soleil.

« Je reportai mes yeux vers la forme blanche accroupie, et toute la témérité de mon voyage m'apparut subitement. Qu'allait-il survenir lorsque le rideau brumeux, qui m'avait dissimulé presque là, serait entièrement dissipé ? Que n'avait-il pas pu arriver aux hommes ? Que faire si la cruauté était devenue une passion commune ? Que faire si, dans cet intervalle, la race avait perdu son humanité et s'était développée dans un sens inhumain, haineux et suprêmement puissant ? Je pourrais sembler quelque animal sauvage du vieux monde, d'autant plus horrible et dégoûtant à cause de notre commune ressemblance — un être mauvais qu'il fallait immédiatement massacrer.

« Déjà j'apercevais d'autres vastes formes — d'immenses édifices avec des parapets compliqués et de hautes colonnes, au flanc d'une colline boisée qui descendait doucement jusqu'à moi à travers l'orage apaisé. Je fus saisi d'une terreur panique. Je courus éperdument jusqu'à la machine et fis de violents efforts pour la rajuster. Pendant ce temps, les rayons du soleil percèrent l'amoncellement des nuages. La pluie torrentielle passa et s'évanouit comme le vêtement traînant d'un fantôme. Au-dessus de moi, dans le bleu intense du ciel d'été, quelques légers et sombres lambeaux de nuages tourbillonnaient en se desagrégeant. Les grands édifices qui m'entouraient s'élevaient clairs et distincts, brillant sous l'éclat de l'averse récente, et ressortant en blanc avec les grêlons non fondus, amoncelés au long de leurs assises. Je me sentais comme nu dans un monde étrange. J'éprouvais ce que peut-être ressent l'oiseau dans l'air clair, lorsqu'il sait que le vautour plane et va s'abattre sur lui. Ma peur devenait de la frénésie. Je respirai fortement, serrai les dents, et en vins aux prises, furieusement, des poignets et des genoux avec la machine : à mon effort désespéré, elle céda et se retourna, en venant me frapper violemment au menton. Une main sur la selle, l'autre sur le levier, je restai là haletant sourdement, prêt à repartir.

« Mais avec l'espoir d'une prompte retraite, mon courage me revint. Je considérai plus curieusement, et avec moins de crainte, ce monde d'un avenir éloigné. Par une fenêtre ronde, très haut dans le mur du plus proche édifice, je vis un groupe d'êtres revêtus de riches et souples robes. Ils m'avaient vu, car leurs visages étaient tournés vers moi.

« J'entendis alors des voix qui approchaient. Venant à travers les massifs qui entouraient le

Sphinx Blanc, je voyais les têtes et les épaules d'hommes qui couraient. L'un d'eux déboucha d'un sentier qui menait droit à la petite pelouse sur laquelle je me trouvais avec ma machine. C'était une délicate créature — haute environ de quatre pieds — vêtue d'une tunique de pourpre retenue à la taille par une ceinture de cuir. Des sandales ou des brodequins — je ne pus voir distinctement — recouvraient ses pieds ; ses jambes étaient nues depuis les genoux et elle ne portait aucune coiffure. En faisant ces remarques, je m'aperçus pour la première fois de la douceur extrême de l'air.

« Je fus frappé par l'aspect de cette créature très belle et gracieuse, mais étonnamment frêle. Ses joues rosées me rappelaient ces beaux visages de phtisiques — cette beauté hectique dont on nous a tant parlé. A sa vue, je repris soudainement confiance, et mes mains abandonnèrent la machine.

V

DANS L'AGE D'OR

« En un instant nous étions face à face, cet être fragile et moi. Il s'avança sans hésiter et se mit à me rire au nez. L'absence de tout signe de crainte dans sa contenance me frappa tout à coup. Puis il se tourna vers les deux autres qui le suivaient et leur parla dans une langue étrange, harmonieuse et très douce.

« D'autres encore arrivèrent et j'eus bientôt autour de moi un groupe d'environ huit ou dix de ces êtres exquis. L'un d'entre eux m'adressa la parole. Il me vint à l'esprit, assez bizarrement, que ma voix était trop rude et trop profonde pour eux. Aussi, je hochai la tête, et lui montrant mes oreilles, je la hochai de nouveau. Il fit un pas en

avant, hésita et puis toucha ma main. Je sentis alors d'autres petits et tendres tentacules sur mon dos et mes épaules. Ils voulaient se rendre compte si j'étais bien réel. Il n'y avait rien d'alarmant à tout cela. De fait, il y avait dans les manières de ces jolis petits êtres quelque chose qui inspirait la confiance — une gracieuse gentillesse, une certaine aisance puérile. Et d'ailleurs ils paraissaient si frêles que je me figurais pouvoir renverser le groupe entier comme des quilles. Mais je fis un soudain mouvement pour les prévenir, lorsque je vis leurs petites mains roses tâter la machine. Heureusement, et alors qu'il n'était pas trop tard, j'aperçus un danger auquel jusqu'alors je n'avais pas pensé. J'atteignis les barres de la machine, je dévissai les petits leviers qui l'auraient mise en mouvement, et je les mis dans ma poche. Puis je cherchai à nouveau ce qu'il y aurait à faire pour communiquer avec mes hôtes.

« Alors, examinant de plus près leurs traits, j'aperçus de nouvelles particularités dans leur genre de joliesse de porcelaine de saxe. Leur chevelure, qui était uniformément bouclée, se terminait brusquement sur les joues et le cou ; il n'y avait pas le moindre indice de système pileux sur la figure, et leurs oreilles étaient singulièrement menues. Leur bouche était petite, avec des lèvres d'un rouge vif, mais plutôt minces ; et leurs petits mentons finissaient en pointe. Leurs yeux étaient larges et doux et — ceci peut sembler égoïste de ma part — je me figurai même alors qu'il leur manquait une partie de l'intérêt que je leur avais supposé tout d'abord.

« Comme ils ne faisaient aucun effort pour communiquer avec moi, mais simplement m'entouraient, souriant et conversant entre eux avec des intonations douces et caressantes, j'essayai d'entamer la conversation. Je leur indiquai du doigt la

machine, puis moi-même ; ensuite me demandant un instant comment j'exprimerais l'idée de Temps, je montrai du doigt le soleil. Aussitôt un gracieux et joli petit être, vêtu d'une étoffe bigarrée de pourpre et de blanc, suivit mon geste, et à mon grand étonnement imita le bruit du tonnerre.

« Un instant je fus stupéfait, encore que la signification de son geste m'apparût suffisamment claire. Une question s'était posée subitement à moi : Est-ce que ces êtres étaient fous ? Vous pouvez difficilement vous figurer comment cette idée me vint. Vous savez que j'ai toujours cru que les gens qui vivront en l'année 2800 et quelque nous auraient devancés d'une façon incroyable, en science, en art et en toute chose. Et voilà que l'un d'eux me posait tout à coup une question qui le plaçait au niveau intellectuel d'un enfant de cinq ans — l'un d'eux qui me demandait, en fait, si j'étais venu du soleil avec l'orage ! Cela gâta l'opinion que je m'étais faite d'eux d'après leurs vêtements, leurs membres frêles et légers et leurs traits fragiles. Un grand désappointement me parcourut l'esprit. Pendant un moment, je crus que j'avais inutilement inventé la machine du Temps.

« J'inclinai la tête, indiquai de nouveau le soleil et parvins à imiter si parfaitement un coup de tonnerre qu'ils en tressaillirent. Ils reculèrent tous de quelques pas et s'inclinèrent. Alors l'un d'eux s'avança en riant vers moi, portant une guirlande de fleurs magnifiques et entièrement nouvelles pour moi, et il me la passa autour du cou. Son geste fut accueilli par un mélodieux applaudissement : et bientôt ils se mirent tous à courir de-ci de-là en cueillant des fleurs et en me les jetant avec des rires, jusqu'à ce que je fusse littéralement étouffé sous le flot. Vous qui n'avez jamais rien vu de semblable, vous ne pouvez guère vous imaginer quelles fleurs délicates et merveilleuses d'innom-

brables années de culture peuvent créer. Alors l'un d'eux suggéra que leur jouet devait être exhibé dans le plus proche édifice ; et ainsi je fus conduit vers un vaste monument de pierre grise et effritée, de l'autre côté du sphinx de marbre blanc, qui, tout ce temps, avait semblé m'observer, en souriant de mon étonnement. Tandis que je les suivais, le souvenir de mes confiantes prévisions d'une postérité profondément grave et intellectuelle me revint à l'esprit d'une façon irrésistiblement divertissante.

« L'édifice avait une large entrée et était de dimensions tout à fait colossales. J'étais naturellement tout occupé de la foule croissante des petits êtres et des grands portails ouverts qui béaien devant moi, obscurs et mystérieux. Mon impression générale du monde ambiant était celle d'un gaspillage inextricable d'arbustes et de fleurs admirables, d'un jardin longtemps négligé et cependant sans mauvaises herbes. Je vis un certain nombre d'étranges fleurs blanches, en longs épis, mesurant environ un pied sur toute l'étendue de leurs pétales de cire. Elles croissaient éparses, comme sauvages parmi les arbustes variés, mais, comme je l'ai dit, je ne pus les examiner attentivement cette fois-là. La machine fut laissée abandonnée sur la pelouse parmi les rhododendrons.

« L'arche de l'entrée était richement sculptée, mais je ne pus naturellement pas observer de très près les sculptures, encore que j'aie cru apercevoir, en passant, divers motifs d'antiques décorations phéniciennes et je fus frappé de les voir si usées et mutilées. Je rencontrai sur le seuil du porche plusieurs gens plus brillamment vêtus et nous entrâmes ainsi, moi, habillé des ternes habits du dix-neuvième siècle, d'aspect assez grotesque, entouré de cette masse tourbillonnante de robes aux nuances brillantes et douces et de membres déli-

cats et blancs, dans un bruit confus de rires et d'exclamations joyeuses.

« Le grand portail menait dans une salle relativement vaste, tendue d'étoffes sombres. Le plafond était dans l'obscurité et les fenêtres, garnies en partie de vitraux de couleur, laissaient pénétrer une lumière tempérée. Le sol était formé de grands blocs d'un métal très blanc et dur — ni plaques, ni dalles, — mais des blocs, — et il était si usé, par les pas, pensai-je, d'innombrables générations, que les passages les plus fréquentés étaient profondément creusés. Perpendiculaires à la longueur étaient une multitude de tables de pierre polie, élevées peut-être d'un pied au-dessus du sol, sur lesquelles s'entassaient des fruits. J'en reconnus quelques-uns comme des espèces de framboises et d'oranges hypertrophiées, mais la plupart me paraissaient étranges.

« Entre les tables, les passages étaient jonchés de coussins sur lesquels s'assirent mes conducteurs en me faisant signe d'en faire autant. Avec une agréable absence de cérémonie, ils commencèrent à manger les fruits avec leurs mains et jetant les pelures, les queues et tous leurs restes dans des ouvertures rondes pratiquées sur les côtés des tables. Je ne fus pas long à suivre leur exemple, car j'avais faim et soif ; et en mangeant je pus à loisir examiner la salle.

« La chose qui peut-être me frappa le plus fut son aspect de délabrement. Les vitraux, représentant des dessins d'un caractère géométrique, étaient brisés en maints endroits ; les rideaux qui cachaient l'extrémité inférieure de la salle étaient couverts de poussière, et je vis aussi que le coin de la table de marbre sur laquelle je mangeais était cassé. Néanmoins, l'effet général restait extrêmement riche et pittoresque. Il y avait environ deux cents de ces êtres dînant dans la salle et la plupart

d'entre eux, qui étaient venus s'asseoir aussi près de moi qu'ils avaient pu, m'observaient avec intérêt, les yeux brillants de plaisir, en mangeant leurs fruits. Tous étaient vêtus de la même étoffe soyeuse, douce et cependant solide.

« Les fruits d'ailleurs composaient exclusivement leur nourriture. Ces gens d'un si lointain avenir étaient de stricts végétariens, et tant que je fus avec eux, malgré mes envies de viande, il me fallut aussi être frugivore. A vrai dire, je m'aperçus peu après que les chevaux, le bétail, les moutons, les chiens avaient rejoint l'ichtyosaure dans l'extinction des espèces. Mais les fruits étaient délicieux ; l'un d'eux en particulier, qui parut être de saison tant que je fus là, à la chair farineuse dans une gousse triangulaire, était remarquablement bon et j'en fis mon mets favori. Je fus d'abord assez embarrassé par ces fruits et ces fleurs étranges, mais plus tard je commençai à apprécier leur valeur.

« En voilà assez sur ce dîner frugal. Aussitôt que je fus un peu restauré, je me décidai à tenter résolument d'apprendre tout ce que je pourrais du langage de mes nouveaux compagnons. C'était évidemment la première chose à faire. Les fruits même du repas me semblèrent convenir parfaitement pour une entrée en matière, et j'en pris un que j'élevai, en essayant une série de sons et de gestes interrogatifs. J'éprouvai une difficulté considérable à faire comprendre mon intention. Tout d'abord mes efforts ne rencontrèrent que des regards d'ébahissement ou des rires inextinguibles, mais tout à coup une petite créature sembla saisir l'objet de ma mimique et répéta un nom. Ils durent babiller et s'expliquer fort longuement la chose entre eux, et mes premières tentatives d'imiter les sons exquis de leur doux langage parurent les amuser énormément, d'une façon dénuée de

toute affectation encore qu'elle ne fût guère civile. Cependant, je me faisais l'effet d'un maître d'école au milieu de jeunes enfants et je persistai si bien que je me trouvai bientôt en possession d'une vingtaine de mots au moins ; puis j'en arrivai aux pronoms démonstratifs et même au verbe manger. Mais ce fut long ; les petits êtres furent bientôt fatigués et éprouvèrent le besoin de fuir mes interrogations ; de sorte que je résolus, par nécessité, de prendre mes leçons par petites doses quand cela leur conviendrait. Je m'aperçus vite que ce serait par très petites doses ; car je n'ai jamais vu de gens plus indolents et plus facilement fatigués.

VI

LE CRÉPUSCULE DE L'HUMANITÉ

« Bientôt je fis l'étrange découverte que mes petits hôtes ne s'intéressaient réellement à rien. Comme des enfants, ils s'approchaient de moi pleins d'empressement, avec des cris de surprise, mais, comme des enfants aussi, ils cessaient bien vite de m'examiner et s'éloignaient en quête de quelque autre bagatelle. Après le dîner et mes essais de conversation, je remarquai pour la première fois que tous ceux qui m'avaient entouré à mon arrivée étaient partis ; et c'est de même étrange combien rapidement j'arrivai à faire peu de cas de ces petits personnages. Ma faim et ma curiosité étant satisfaites, je retournai, en franchissant le porche, dehors à la clarté du soleil. Sans cesse je rencontrais de nouveaux groupes de ces humains de l'avenir, et ils me suivaient à quelque distance, bavardaient et riaient à mon sujet, puis après m'avoir souri et fait quelques signes amicaux, ils m'abandonnaient à mes réflexions.

« Quand je sortis du vaste édifice, le calme du soir descendait sur le monde et la scène n'était

plus éclairée que par les chaudes rougeurs du soleil couchant. Toutes choses me paraissaient bien confuses. Tout était si différent du monde que je connaissais — même les fleurs. Le grand édifice que je venais de quitter était situé sur la pente qui descendait à un large fleuve ; mais la Tamise s'était transportée à environ un mille de sa position actuelle. Je résolus de gravir, à un mille et demi de là, le sommet de la colline, d'où je pourrais jeter un coup d'œil plus étendu sur cette partie de notre planète en l'an de grâce huit cent deux mille sept cent un, car telle était, comme j'aurais dû le dire déjà, la date qu'indiquaient les petits cadrans de ma machine.

« En avançant, j'étais attentif à toute impression qui eût pu, en quelque façon, m'expliquer la condition de splendeur ruinée dans laquelle je trouvais le monde — car tout avait l'apparence de ruines. Par exemple, il y avait à peu de distance, en montant la colline, un amas de blocs de granit, reliés par des masses d'aluminium, un vaste labyrinthe de murs à pic et d'entassements écroulés, parmi lesquels croissaient d'épais buissons de très belles plantes en forme de pagode — des orties, semblait-il, — mais au feuillage merveilleusement teinté de brun, et ne pouvant piquer. C'étaient évidemment les restes abandonnés de quelque vaste construction, élevée dans un but que je ne pouvais déterminer. C'était là que je devais avoir un peu plus tard une bien étrange expérience — premier indice d'une découverte encore plus étrange — mais je vous entretiendrai de cela au bon moment.

« D'une terrasse où je me reposai un moment, je regardai dans toutes les directions, à une soudaine pensée qui m'était venue, et je n'aperçus nulle part de petites habitations. Apparemment, la maison familiale et peut-être même la famille

n'existaient plus. Ici et là, dans la verdure, des sortes de palais s'élevaient, mais la maison isolée, et le cottage, qui donnent une physionomie si caractéristique au paysage anglais, avaient disparu.

« C'est le communisme, me dis-je.

« Et sur les talons de celle-là vint une autre pensée. J'examinai la demi-douzaine de petits êtres qui me suivaient. Alors, par une soudaine révélation, je m'aperçus que tous avaient la même forme de costume, le même visage imberbe au teint délicat, et la même mollesse des membres. comme de grandes fillettes. Il peut sans doute vous paraître étrange que je ne l'eusse pas encore remarqué. Mais tout était si étrange. Pour le costume, et les différences de tissus et de coupe, pour l'aspect et la démarche, qui de nos jours distinguent les sexes; ces humains du futur étaient identiques. Et à mes yeux les enfants semblaient n'être que les miniatures de leurs parents. J'en conclus que les enfants de ce temps étaient extrêmement précoces, physiquement du moins, et je pus par la suite vérifier abondamment cette opinion.

« L'aisance et la sécurité dans lesquelles ces gens vivaient me faisaient admettre que cette étroite ressemblance des sexes était après tout ce à quoi l'on devait s'attendre, car la force de l'homme et la faiblesse de la femme, l'institution de la famille et les différenciations des occupations sont les simples nécessités militantes d'un âge de force physique. Là où la population est abondante et équilibrée, de nombreuses naissances sont pour l'Etat un mal plutôt qu'un bien : là où la violence est rare et où la propagation de l'espèce ne compromet rien, il y a moins de nécessité — réellement il n'y a aucune nécessité — d'une famille effective, et la spécialisation des sexes, par rapport aux besoins des enfants, disparaît. Nous en trouvons actuellement des indices, et dans cet âge futur c'était

un fait accompli. Ceci — je doit vous le rappeler — n'est qu'une simple conjecture que je faisais à ce moment-là. Plus tard je devais apprécier jusqu'à quel point elle était loin de la réalité.

« Tandis que je m'attardais à ces choses, mon attention fut attirée par une jolie petite construction, tel un puits sous une coupole. Je songeai, par transition, à ce qu'avait de drôle l'existence d'un puits au milieu de ces changements, et je repris le fil de mes spéculations. Il n'y avait du côté du sommet de la colline aucun grand édifice, et comme mes facultés locomotrices tenaient évidemment du miracle, je me trouvai bientôt seul pour la première fois. Avec une étrange sensation de liberté et d'aventure je me hâtai vers la crête.

« Je trouvai là un siège, fait d'un métal jaune que je ne reconnus pas et corrodé par places d'une sorte de rouille rosâtre, à demi recouvert de mousse molle; les bras modelés et polis représentaient des têtes de griffons. Je m'assis et contemplai le spectacle de notre vieux monde, au soleil couchant de ce long jour. C'était un des plus beaux et agréables spectacles que j'aie jamais vus. Le soleil déjà avait franchi l'horizon, et l'ouest était d'or en flammes, avec des barres horizontales de pourpre et d'écarlate. Au-dessous, était la vallée de la Tamise, dans laquelle le fleuve s'étendait comme une bande d'acier poli. J'ai déjà parlé des grands palais qui pointillaient de blanc les verdures variées, quelques-uns en ruines et quelques autres encore occupés. Ici et là s'élevait quelque forme blanche ou argentée dans le jardin désolé de la terre ; ici et là survenait la dure ligne verticale de quelque monument à coupole ou de quelque obélisque. Nulles haies, nul signe de droits propriétaires, nulle apparence d'agriculture ; la terre entière était devenue un jardin.

« Observant tous ces faits, je commençai à cher-

cher pour eux une interprétation et voici, sous la forme qu'elle prit ce soir-là, quel fut le sens de mon interprétation. Par la suite je trouvai que je n'avais trouvé qu'une demi vérité et n'avais même entrevu qu'une facette de la vérité.

« Je croyais être parvenu à l'époque du déclin du monde. Le crépuscule rougeâtre m'évoqua le crépuscule de l'humanité. Pour la première fois, je commençai à concevoir une conséquence bizarre de l'effort social où nous sommes à présent engagés. Et cependant remarquez-le, c'est une conséquence assez logique. La force est le produit de la nécessité : la sécurité entretient et encourage la faiblesse. L'œuvre d'amélioration des conditions de l'existence — le vrai progrès civilisant qui fait de plus en plus la vie assurée et en diminue l'inquiétude — avait suivi sa gradation persistante. Les triomphes de l'humanité unie sur la nature s'étaient succédé sans cesse. Des choses, qui maintenant ne sont que des rêves, étaient devenues des projets délibérément mis à exécution. Et ce que je voyais en était les fruits !

« Après tout, l'activité d'aujourd'hui, les conditions sanitaires et l'agriculture, en sont encore à l'âge rudimentaire. La science de notre époque ne s'est attaquée qu'à une très minime division du champ des maladies humaines, mais malgré cela, elle étend ses opérations d'une allure ferme et persistante. Notre agriculture et notre horticulture détruisent à peine une mauvaise herbe ici et là, et cultivent peut-être une vingtaine de plantes saines environ, laissant le plus grand nombre s'équilibrer comme elles peuvent. Nous améliorons nos plantes et nos animaux favoris — et combien peu en avons-nous ! — par des choix et des élevages ; tantôt une pêche nouvelle et meilleure, tantôt une grappe sans pépins, tantôt une fleur plus belle et plus parfumée, tantôt une espèce de bétail plus

adaptée à nos besoins. Nous les améliorons graduellement, parce que nos vues sont vagues et hésitantes et notre connaissance des choses très limitée ; parce qu'aussi la Nature est timide et lente dans nos mains malhabiles. Quelque jour tout cela sera de mieux en mieux. Telle est l'impulsion du courant en dépit des reflux. Le monde entier sera intelligent, instruit et coopérant ; toutes choses iront de plus en plus rapidement vers la subjugation de la Nature. A la fin, sagement et soigneusement nous réajusterons l'équilibre de la vie animale et de la vie végétale pour qu'elles s'adaptent à nos besoins humains.

« Ce réajustement, me disais-je, doit avoir été fait et bien fait : fait, à vrai dire, une fois pour toutes, dans l'espace de temps à travers lequel ma machine avait bondi. Dans l'air, ni moucherons, ni moustiques ; sur le sol, ni mauvaises herbes, ni fongosités ; partout des papillons brillants voltigeaient de-ci de-là. L'idéal de la médecine préventive était atteint. Les maladies avaient été exterminées. Je ne vis aucun indice de maladie contagieuse quelconque pendant tout mon séjour. Et j'aurai à vous dire plus tard que même chaque processus de putréfaction et de corruption avait été profondément affecté par ces changements.

« Des triomphes sociaux avaient été obtenus. Je voyais l'humanité hébergée en de splendides asiles, somptueusement vêtue, et jusqu'ici je n'avais trouvé personne occupé à un labeur quelconque. Nul signe nulle part de lutte, de contestation sociale ou économique. La boutique, la réclame, le trafic, tout le commerce qui constitue la vie de notre monde n'existait plus. Il était naturel que par cette soirée resplendissante je saisisse avec empressement l'idée d'un paradis social. La difficulté que crée l'accroissement trop rapide de la popula-

tion avait été surmontée et la population avait cessé de s'accroître.

« Mais avec ce changement des conditions, viennent inévitablement les adaptations à ce changement, et à moins que la science biologique ne soit qu'un amas d'erreurs, quelle est la cause de la vigueur et de l'intelligence humaine ? Les difficultés et la liberté : conditions sous lesquelles les individus actifs, vigoureux et souples survivent et les plus faibles succombent ; conditions qui favorisent et récompensent l'alliance loyale des gens capables, l'empire sur soi-même, la patience, la décision. L'institution de la famille et les émotions qui en résultent : la jalousie féroce, la tendresse envers la progéniture, le dévouement du père et de la mère, tout cela trouve sa justification et son appui dans les dangers qui menacent les jeunes. *Maintenant*, où sont ces imminents dangers ? Un sentiment nouveau prend naissance qui s'élève contre la jalousie conjugale, contre la maternité farouche, contre les passions de toute sorte ; choses non nécessaires maintenant, et qui nous mettent mal à l'aise, survivances sauvages et discordantes dans une vie agréable et raffinée.

« Je songeai à la délicatesse physique des gens, leur manque d'intelligence, à ces ruines énormes et nombreuses, et cela confirma mon opinion d'une conquête parfaite de la nature. Car après la lutte vient la quiétude. L'humanité avait été forte, énergique et intelligente et avait employé toute son abondante vitalité à transformer les conditions sous lesquelles elle vivait. Et maintenant venait la réaction de ces conditions changées.

« Sous ces conditions nouvelles de sécurité et de confort parfaits, cette incessante énergie, qui est notre force, doit devenir faiblesse. Même de notre temps certains désirs et tendances, autrefois nécessaires aux survivances, sont des sources

constantes de défaillances. Le courage physique et l'amour des combats, par exemple, ne sont pas à l'homme civilisé de grand secours — et peuvent même lui être obstacles. Dans un état d'équilibre physique et de sécurité, la puissance intellectuelle, aussi bien que physique, serait déplacée. J'en conclus que pendant d'innombrables années il n'y avait eu aucun danger de guerre ou de violences isolées, aucun danger de bêtes sauvages, aucune maladie décimante qui aient requis la vigueur de constitution ou un besoin quelconque d'activité. Pour une telle vie, ceux que nous appellerions les faibles sont aussi bien équipés que les forts, et de fait ils ne sont plus faibles. Et vraiment mieux équipés sont-ils, car les forts seraient tourmentés par une énergie pour laquelle il n'existerait aucun débouché. Nul doute que l'exquise beauté des édifices que je voyais ne fût le résultat des derniers efforts de l'énergie maintenant sans but de l'humanité, avant qu'elle eût atteint sa parfaite harmonie avec les conditions sous lesquelles elle vivait — l'épanouissement de ce triomphe qui fut le commencement de l'ultime et grande paix. Ce fut toujours là le sort de l'énergie en sécurité ; elle se porte vers l'art et l'érotisme, et viennent ensuite la langueur et la décadence.

« Même cette impulsion artistique doit à la fin s'affaiblir et disparaître — elle avait presque disparu à l'époque où j'étais. S'orner de fleurs, chanter et danser au soleil, c'était tout ce qui restait de l'esprit artistique et rien de plus. Même cela devait à la fin faire place à une satisfaction inactive. Nous sommes incessamment aiguisés sur la meule de la souffrance et de la nécessité, et voilà qu'enfin, me semblait-il, cette odieuse meule était brisée.

« Et je restais là, dans les ténèbres envahissantes, pensant avoir, par cette simple explication,

résolu le problème du monde — pénétré le mystère de l'existence de ces délicieux êtres. Il se pouvait que les moyens qu'ils avaient imaginés pour restreindre l'accroissement de la population eussent trop bien réussi, et que leur nombre, au lieu de rester stationnaire, eût plutôt diminué. Cela eût expliqué l'abandon des ruines. Très simple était mon explication, et suffisamment plausible — comme le sont la plupart des théories erronées.

VII

UN COUP INATTENDU

« Tandis que je méditais sur ce trop parfait triomphe de l'homme, la pleine lune, jaune et gibbeuse, surgit au nord-est d'un débordement de lumière argentée. Les brillants petits êtres cessèrent de s'agiter au-dessous de moi, un hibou silencieux voltigea, et je frissonnai à l'air frais de la nuit. Je me décidai à descendre et à trouver un endroit où je pourrais dormir.

« Des yeux, je cherchai l'édifice que je connaissais. Puis mon regard se prolongea jusqu'au Sphinx Blanc sur son piédestal de bronze, de plus en plus distinct à mesure que la lune montante devenait plus brillante. Je pouvais voir, tout auprès, le bouleau argenté. D'un côté, le fourré enchevêtré des rhododendrons sombre dans la lumière pâle ; de l'autre la petite pelouse. Un doute singulier glaça ma satisfaction. — Non, me dis-je résolument, ce n'est pas la pelouse.

« Mais *c'était* la pelouse, car la face lépreuse et blême du Sphinx était tournée de son côté. Imaginez-vous ce que je dus ressentir lorsque j'en eus la parfaite conviction. Mais vous ne le pourrez pas... La Machine avait disparu !

« A ce moment, comme un coup de fouet à tra-

vers la face, me vint à l'idée la possibilité de perdre ma propre époque, d'être laissé impuissant dans cet étrange nouveau monde. Cette seule pensée m'était une réelle angoisse physique. Je la sentais m'étreindre à la gorge et me couper la respiration. Un instant après, j'étais en proie à un accès de folle crainte et je me mis à descendre la colline avec de grands bonds, si bien que je m'étalai par terre tout de mon long et me fis cette coupure au visage. Je ne perdis pas un moment à étancher le sang, mais sautant de nouveau sur mes pieds je me remis à courir avec, au long des joues et du menton, le petit ruissellement tiède du sang que je perdais. Pendant tout le temps que je courus, je me répétai : — Ils l'ont changée de place ; ils l'ont poussée sous les buissons, hors du chemin. — Néanmoins, je courais de toutes mes forces. Tout le temps, avec cette certitude qui suit parfois une terreur excessive, je savais qu'une pareille assurance était simple folie, je savais instinctivement que la Machine avait été transportée hors de mon atteinte. Je respirais avec peine. Je suppose avoir parcouru la distance entière de la crête de la colline à la petite pelouse, deux milles environ, en dix minutes, et je ne suis plus un jeune homme. En courant, je maudissais tout haut la folle confiance qui m'avait fait abandonner la Machine, et je gaspillais ainsi ma respiration. Je criais de toutes mes forces et personne ne répondait. Aucune créature ne semblait remuer dans ce monde que seule éclairait la clarté lunaire.

« Quand je parvins à la pelouse, mes pires craintes se trouvèrent réalisées. Nulle trace de la Machine ne se voyait. Je me sentis défaillant et glacé lorsque je fus devant l'espace vide, parmi le sombre enchevêtrement des buissons. Courant furieusement, j'en fis le tour, comme si la Machine avait pu être cachée dans quelque coin, puis je

m'arrêtai brusquement, de mes mains m'étreignant la tête. Au-dessus de moi, sur son piédestal de bronze dominait le sphinx, blanc, lépreux, luisant aux clartés de la lune qui montait. Il paraissait sourire et se railler de ma consternation.

« J'aurais pu me consoler en imaginant que les petits êtres avaient rangé la Machine sous quelque abri, si je n'avais pas été convaincu de leur imperfection physique et intellectuelle. C'est là ce qui me consternait : le sens de quelque pouvoir jusque-là insoupçonné, par l'intervention duquel mon invention avait disparu. Cependant, j'étais certain d'une chose : à moins que quelque autre époque ait produit son exact duplicata, la Machine ne pouvait s'être mue dans le temps. Les attaches des leviers empêchant, quand ceux-ci sont enlevés — je vous en montrerai tout à l'heure la méthode — que quelqu'un expérimente d'une façon quelconque la marche de la Machine. On l'avait emportée et cachée seulement dans l'espace. Mais alors où pouvait-elle bien être ?

« Je crois que je dus être pris de quelque accès de frénésie ; je me rappelle avoir exploré à la clarté de la lune, en une précipitation violente, tous les buissons qui entouraient le sphinx et avoir effrayé une espèce d'animal blanc, que, dans la clarté confuse, je pris pour un petit daim. Je me rappelle aussi, tard dans la nuit, avoir battu les fourrés avec mes poings fermés jusqu'à ce que, à force de casser les menues branches, mes jointures fussent tailladées et sanglantes. Puis sanglotant et délirant dans mon angoisse d'esprit, je descendis jusqu'au grand bâtiment de pierre. La grande salle était obscure, silencieuse et déserte. Je glissai sur le sol inégal et tombai sur l'une des tables de malachite, me brisant presque le tibia. J'allumai une allumette et pénétrai au delà des

rideaux poussiéreux, dont je vous ai déjà parlé.

« Là, je trouvai une seconde grande salle couverte de coussins, sur lesquels une vingtaine environ des petits êtres dormaient. Je suis sûr qu'ils trouvèrent ma seconde façon d'apparaître assez étrange, surgissant tout à coup des ténèbres paisibles avec des bruits inarticulés et le craquement et la flamme soudaine d'une allumette. Car ils ne savaient plus ce que c'était que des allumettes. — Où est la Machine ?, commençai-je, braillant comme un enfant en colère, les prenant et les secouant tour à tour. Cela dut leur sembler fort drôle. Quelques-uns rirent, la plupart semblaient douloureusement effrayés. Quand je les vis qui m'entouraient, il me vint à l'esprit que je faisais une chose aussi sotte que je pouvais la faire dans ces circonstances, en essayant de faire revivre chez eux la sensation de peur. Car, raisonnant d'après leur façon d'être pendant le jour, je supposais que la peur était oubliée.

« Brusquement, je jetai l'allumette et, heurtant quelqu'un dans ma course, je sortis en courant à travers la grande salle à manger jusque dehors sous la clarté lunaire. J'entendis des cris de terreur et leurs petits pieds courir et trébucher de-ci de-là. Je ne me rappelle pas tout ce que j'ai pu faire pendant que la lune parcourait le ciel. Je suppose que c'était la nature imprévue de ma perte qui m'affolait. Je me sentais sans espoir séparé de ceux de mon espèce — étrange animal dans un monde inconnu. Je dus sans doute errer en divaguant, criant et vociférant contre Dieu et le Destin. J'ai souvenir d'une horrible fatigue, tandis que la longue nuit de désespoir s'écoulait ; je me rappelle avoir cherché dans tel ou tel impossible endroit ; tâtonné parmi les ruines et touché d'étranges créatures dans l'obscurité noire ; et à la fin m'être étendu près du sphinx et avoir pleuré mi-

sérablement, car même ma colère d'avoir eu la folie d'abandonner la Machine était partie avec mes forces. Il ne me restait rien que ma misère. Puis je m'endormis ; lorsque je m'éveillai, il faisait jour et un couple de moineaux sautillait autour de moi sur le gazon, à portée de ma main.

« Je m'assis, essayant, dans la fraîcheur du matin, de me rappeler comment j'étais venu là et pourquoi j'avais une pareille sensation d'abandon et de désespoir. Alors les choses me revinrent claires à l'esprit. Avec la lumière distincte et raisonnable, je pouvais nettement envisager ma situation. Je compris la folle stupidité de ma frénésie de la veille et je pus raisonner avec moi-même.

« Supposons le pire? disais-je. Supposons la Machine définitivement perdue — détruite peut-être ? Il m'est nécessaire d'être calme et patient ; d'apprendre les manières d'être de ces gens ; d'acquérir une idée nette de la façon dont ma perte s'est faite, et les moyens d'obtenir des matériaux et des outils, de façon à pouvoir peut-être, à la fin, faire une autre machine. Ce devait être là ma seule espérance, une pauvre espérance, sans doute, mais meilleure que le désespoir. Et après tout, c'était un monde curieux et splendide.

« Mais probablement la Machine n'avait été que soustraite. Encore fallait-il être calme et patient, trouver où elle avait éte cachée, et la ravoir par ruse ou par force. Je me mis péniblement sur mes pieds et regardai tout autour de moi, me demandant où je pourrais procéder à ma toilette. Je me sentais fatigué, roide, et sali par le voyage. La fraîcheur du matin me fit désirer une fraîcheur égale. J'avais épuisé mon émotion. A vrai dire, en cherchant ce qu'il me fallait, je fus surpris de mon excitation de la veille. J'examinai soigneusement le sol de la petite pelouse. Je perdis du temps en questions futiles, faites du mieux que je pus à ceux des

petits êtres qui s'approchaient. Aucun ne parvint à comprendre mes gestes ; certains restèrent tout simplement stupides ; d'autres crurent à une plaisanterie et me rirent au nez. Ce fut pour moi la tâche la plus difficile au monde d'empêcher mes mains de prendre contact avec leurs jolies faces rieuses. C'était une impulsion absurde, mais le démon engendré par la crainte et la colère aveugle était mal contenu et toujours impatient de prendre avantage de ma perplexité. Le gazon me fut de meilleur conseil. Environ à moitié chemin du piédestal et des marques de pas où, à mon arrivée, j'avais dû remettre debout la Machine, je trouvai une traînée faite dans le gazon. Il y avait, à côté, d'autres traces de transport avec d'étroites et bizarres empreintes de pas comme celles que j'aurais pu imaginer faites par un de ces curieux animaux qu'on appelle des *paresseux*. Cela ramena mon attention plus près du piédestal. Il était de bronze, comme je crois vous l'avoir dit. Ce n'était pas un simple bloc, mais il était fort bien décoré, sur chaque côté, de panneaux profondément encastrés. Je les frappai tour à tour. Le piédestal était creux. En examinant avec soin les panneaux, j'aperçus entre eux et les cadres un étroit intervalle. Il n'y avait ni poignées, ni serrures, mais peut-être que les panneaux, s'ils étaient des portes comme je le supposais, s'ouvraient en dedans. Une chose maintenant était assez claire à mon esprit, et il ne me fallut pas un grand effort mental pour inférer que ma Machine était dans ce piédestal. Mais comment elle y était entrée, c'était une autre question.

« Entre les buissons et sous les pommiers couverts de fleurs j'aperçus les têtes de deux petites créatures drapées d'étoffes orange, venant vers moi. Je me tournai vers elles en leur souriant et leur faisant signe de s'approcher. Elles vinrent et, leur indiquant le piédestal de bronze, j'essayai de leur

faire entendre que je désirais l'ouvrir. Mais dès mes premiers gestes, elles se comportèrent d'une très singulière façon. Je ne sais comment vous rendre leur expression. Supposez que vous fassiez à une dame respectable des gestes grossiers et malséants — elles avaient l'air qu'elle aurait pris. Elles s'éloignèrent comme si elles avaient reçu les pires injures. J'essayai ensuite l'effet de ma mimique sur un petit bonhomme vêtu de blanc et à l'air très doux ; le résultat fut exactement le même. D'une façon, son attitude me rendit tout honteux. Mais vous comprenez, je voulais retrouver la Machine, et je recommençai ; quand je le vis tourner les talons comme les autres, ma mauvaise humeur eut le dessus. En trois emjambées, je l'eus rejoint, attrapé par la partie flottante de son vêtement, autour du cou, et je le traînai du côté du sphinx. Mais sa figure avait une telle expression d'horreur et de répugnance que je le lâchai.

« Cependant je ne voulais pas encore m'avouer battu ; je heurtai de mes poings les panneaux de bronze. Je crus entendre quelque agitation à l'intérieur — pour être plus clair, je crus distinguer des rires étouffés — mais je dus me tromper. Alors j'allai chercher au fleuve un gros caillou et me remis à marteler un panneau, jusqu'à ce que j'eusse aplati le relief d'une décoration et que le vert de gris fût tombé par plaques poussiéreuses. Les fragiles petits êtres durent m'entendre frapper à violentes reprises, jusqu'à au moins un mille de là ; mais ils ne se dérangèrent pas. Je pouvais les voir par groupes sur les pentes, jetant de mon côté des regards furtifs. Enfin, essoufflé et fatigué, je m'assis pour surveiller la place. Mais j'étais trop agité pour rester longtemps tranquille. Je suis trop occidental pour une longue faction. Je pourrais travailler au même problème pendant des années, mais rester actif vingt-quatre heures — c'est une autre affaire.

« Au bout d'un instant je me levai et je me mis à marcher sans but à travers les fourrés et vers la colline. — Patience, me disais-je, si tu veux avoir ta Machine, il te faut laisser le sphinx tranquille. S'ils veulent la garder, il est inutile d'abîmer leurs panneaux de bronze, et s'ils ne veulent pas la garder, ils te la rendront aussitôt que tu pourras la leur réclamer. S'acharner parmi toutes ces choses inconnues à une énigme comme celle-là, est désespérant. C'est le chemin de la monomanie. Affronte ce monde nouveau. Apprends ses mœurs, observe-le, abstiens-toi de conclusion hâtive quant à ses intentions. A la fin tu trouveras le fil de tout cela. — Alors je m'aperçus tout à coup du comique de la situation : la pensée des années que j'avais employées en études et en labeurs pour parvenir aux âges futurs et maintenant l'ardente angoisse d'en sortir. Je m'étais fabriqué le traquenard le plus compliqué et le plus désespérant qu'un homme eût jamais imaginé. Bien que ce fût à mes propres dépens, je ne pouvais m'en empêcher : je riais aux éclats.

« Comme je traversais le grand palais, il me sembla que les petits êtres m'évitaient. Ce pouvait être simple imagination, ou être dû à mes coups de pierre dans les portes de bronze. Quoi qu'il en soit, j'étais à peu près sûr qu'ils me fuyaient. Je pris soin néanmoins de n'en laisser rien paraître, et de m'abstenir de les poursuivre ; au bout de deux ou trois jours les choses se remirent sur le même pied. Je fis tous les progrès que je pus dans le langage et de plus je poussai des explorations ici et là. A moins que je n'eusse pas aperçu quelque point subtil, leur langue était excessivement simple — presque exclusivement composée de substantifs concrets et de verbes. Il ne paraissait pas y avoir beaucoup — au cas où il y en eût — de termes abstraits, et ils employaient

peu la langue figurée. Leurs phrases étaient habituellement très simples, composées de deux mots, et je ne pouvais leur faire entendre — et comprendre moi-même — que les plus simples propositions. Je me décidai à laisser l'idée de ma Machine et le mystère des portes de bronze autant que possible à l'écart, jusqu'à ce que mes connaissances augmentées pussent m'y ramener d'une façon naturelle. Cependant, un certain sentiment, comme vous pouvez le comprendre, me retenait dans un cercle de quelques milles autour du lieu de mon arrivée.

VIII

EXPLORATIONS

« Aussi loin que je pouvais voir, le monde étalait la même exubérante richesse que la vallée de la Tamise. De chaque colline que je gravis, je pus voir la même abondance d'édifices splendides, infiniment variés de style et de matière ; les mêmes épais taillis de sapins, les mêmes arbres couverts de fleurs, et les mêmes fougères géantes. Ici et là, de l'eau brillait comme de l'argent, et au delà, la contrée s'élevait en bleues ondulations de collines, et disparaissait au loin dans la sérénité du ciel. Un trait particulier qui attira bientôt mon attention, fut la présence de certains puits circulaires, plusieurs, à ce qu'il me sembla, d'une très grande profondeur. L'un d'eux était situé auprès du sentier qui montait la colline et que j'avais suivi lors de ma première excursion. Comme les autres, il avait une margelle de bronze curieusement travaillée, et il était protégé de la pluie par une petite coupole. Assis sur le rebord de ces puits, et scrutant leur obscurité profonde, je ne pouvais voir aucun reflet d'eau, ni produire la moindre réflexion avec la flamme de mes allumet-

tes. Mais dans tous j'entendis un certain son : un bruit sourd, par intervalles, comme les battements d'une énorme machine ; et d'après la direction de la flamme de mes allumettes, je découvris qu'un courant d'air régulier était établi dans les puits. En outre, je jetai dans l'orifice de l'un d'eux une feuille de papier, et au lieu de descendre lentement en voltigeant elle fut immédiatement aspirée et je la perdis de vue.

« En peu de temps, j'en vins à établir un rapport entre ces puits et de hautes tours qui s'élevaient çà et là sur les pentes ; car il y avait souvent au-dessus d'elles ce même tremblotement d'air que l'on voit par une journée très chaude au-dessus d'une grève brûlée de soleil. — En rassemblant ces observations, j'arrivai à la forte présomption d'un système de ventilation souterraine, dont il m'était difficile d'imaginer le but véritable. Je fus incliné d'abord à l'associer à l'organisation sanitaire de ce monde. C'était une conclusion qui tombait sous les sens, mais elle était absolument fausse.

« Il me faut admettre ici que je n'appris que fort peu de choses des égoûts, des horloges, des moyens de transport et autres commodités, pendant mon séjour dans cet avenir réel. Dans quelques-unes des visions d'Utopie et des temps à venir que j'ai lues, il y a des quantités de détails sur la construction, les arrangements sociaux, et ainsi de suite. Mais ces détails qui sont assez faciles à obtenir quand le monde entier est contenu dans votre seule imagination, sont absolument inaccessibles à un véritable voyageur, surtout parmi la réalité telle que je la rencontrai là. Imaginez-vous ce qu'un nègre arrivant de l'Afrique centrale raconterait de Londres ou de Paris à son retour dans sa tribu ! Que saurait-il des compagnies de chemins de fer, des mouvements sociaux,

du téléphone et du télégraphe, des colis-postaux, des mandats-poste et autres choses de ce genre ? Et cependant nous, du moins, lui expliquerions volontiers tout cela ! Et même de ce qu'il saurait bien, que ferait-il croire ou concevoir à son ami qui serait resté ? Et puis, songez combien peu de différence il y a entre un nègre et un blanc de notre époque, et quel immense intervalle me séparait des gens de cet âge heureux ! J'avais conscience d'une foule de différences qui ne se voyaient pas et qui contribuaient à mon soulagement ; mais pour autre chose que l'impression d'organisation automatique, je crains de ne pas vous faire suffisamment saisir la différence.

« Pour ce qui est des sépultures, par exemple, je ne pouvais voir aucun signe de crémation, ni rien qui puisse faire penser à des tombes ; mais il me vint à l'idée qu'il pouvait possiblement exister des cimetières ou des fours crématoires quelque part, au delà de mon champ d'explorations. Ce fut là une question que je me posai délibérément et sur ce point ma curiosité fut absolument mise en déroute. La chose m'embarrassait et je fus amené à faire une remarque ultérieure qui m'embarrassa encore plus : c'est qu'il n'y avait parmi ces gens aucun individu âgé ou infirme.

« Je dois avouer que la satisfaction que j'avais de ma première théorie d'une civilisation automatique et d'une humanité en décadence, ne dura pas longtemps. Cependant, je n'en pouvais concevoir d'autre. Laissez-moi vous exposer mes difficultés. Les divers grands palais que j'avais explorés n'étaient que de simples résidences, de grandes salles à manger et d'immenses dortoirs. Je ne pus trouver ni machines, ni matériel d'aucune sorte. Pourtant ces gens étaient vêtus de beaux tissus qu'il était besoin de renouveler de temps à autre, et leurs sandales, quoique sans ornements, étaient

des spécimens assez complexes de travail métallique. D'une façon ou d'une autre, il fallait fabriquer ces choses. Et ces petites créatures ne faisaient montre d'aucun vestige de tendances créatrices ; il n'y avait ni boutiques, ni ateliers, ni aucun signe d'importation parmi eux. Ils passaient tout leur temps à jouer gentiment, à se baigner dans le fleuve, à se faire la cour d'une façon à demi badine, à manger des fruits et à dormir. Je ne pouvais me rendre compte comment tout cela durait et se maintenait.

« Mais revenons à la Machine du Temps : quelqu'un, je ne savais qui, l'avait enfermée dans le piédestal creux du Sphinx Blanc. *Pourquoi ?* Pour tout au monde je n'aurais pu l'imaginer non plus que découvrir l'usage de ces puits sans eau et de ces colonnes de ventilation. Il me manquait là un fil conducteur. Je sentais..... comment vous expliquerais-je cela ? Supposez que vous trouviez une inscription, avec des phrases ici et là claires et écrites en excellent anglais, mais interpolées d'autres faites de mots, de lettres même qui vous soient absolument inconnues ! Eh bien ! le troisième jour de ma visite, c'est de cette manière que se présentait à moi le monde de l'an huit cent deux mille sept cent un.

« Ce jour-là aussi je me fis une amie — en quelque sorte. Il arriva, comme je regardais quelques-uns de ces petits êtres se baigner dans une anse du fleuve, que l'un d'entre eux fut pris de crampes et dériva au fil de l'eau. Le courant principal était assez fort, mais peu redoutable, même pour un nageur ordinaire. Vous aurez une idée, par ce fait, de l'étrange indifférence de ces gens, quand je vous dirai qu'aucun d'eux ne fit le plus petit effort pour aller au secours du petit être qui, en poussant de faibles cris, se noyait sous leurs yeux. Quand je m'aperçus de cela, je défis en hâte mes

vêtements et entrant dans le fleuve un peu plus bas, j'attrappai la pauvre créature et la ramenai sur la berge. Quelques vigoureuses frictions la ranimèrent bientôt et j'eus la satisfaction de la voir complètement remise avant que je ne parte. J'avais alors si peu d'estime pour ceux de sa sorte que je n'espérais d'elle aucune gratitude. Cette fois, cependant, j'avais tort.

« Cela s'était passé le matin ; l'après-midi, au retour d'une exploration, je revis la petite créature, une femme à ce que je pouvais croire, et elle me reçut avec des cris de joie et m'offrit une guirlande de fleurs, évidemment faite à mon intention. Je fus touché de cette attention. Je m'étais senti quelque peu isolé, et je fis de mon mieux pour témoigner combien j'appréciais le don. Bientôt nous fûmes assis sous un bosquet et engagés dans une conversation, composée surtout de sourires. Les témoignages d'amitié de la petite créature m'affectaient exactement comme l'auraient fait ceux d'un enfant. Nous nous présentions des fleurs et elle me baisait les mains. Je baisais aussi les siennes. Puis j'essayai de converser et je sus qu'elle s'appelait Weena, nom qui me sembla suffisamment approprié, encore que je n'eusse la moindre idée de sa signification. Ce fut là le commencement d'une étrange amitié qui dura une semaine et se termina — comme je vous le dirai.

« Elle était absolument telle qu'une enfant. Elle voulait sans cesse être avec moi. Elle tâchait de me suivre partout, et à mon voyage suivant, j'avais le cœur serré de la voir s'épuiser de fatigue et je dus la laisser enfin, à bout de forces, et m'appelant plaintivement. Car il me fallait pénétrer les mystères de ce monde. Je n'étais pas venu dans le futur, me disais-je, pour mener à bien un flirt en miniature. Pourtant sa détresse quand je la laissais était grande ; ses plaintes et ses reproches

à nos séparations étaient parfois frénétiques et je crois qu'en somme je retirais de son attachement autant d'ennuis que de réconfort. Néanmoins elle était de toute façon une diversion salutaire. Je croyais que ce n'était qu'une simple affection puérile qui l'avait attachée à moi. Jusqu'à ce qu'il fût trop tard, je ne sus pas clairement quel mal je lui avais fait pendant ce séjour. Jusqu'alors, je ne sus pas non plus exactement tout ce qu'elle avait été pour moi. Car, par ses marques d'affection et sa manière futile de montrer qu'elle s'inquiétait de moi, la curieuse petite poupée donnait à mon retour au voisinage du Sphinx Blanc presque le sentiment du retour chez soi et, dès le sommet de la colline, je cherchais des yeux sa délicate figure pâle et blonde.

« Ce fut par elle aussi que j'appris que la crainte n'avait pas disparu de la terre. Elle était assez tranquille dans la journée et avait en moi la plus singulière confiance ; car, une fois, en un moment d'impatience absurde, je lui fis des grimaces menaçantes, et elle se mit tout simplement à rire. Mais elle redoutait l'ombre, et l'obscurité, et elle avait peur des choses noires. Les ténèbres étaient pour elle la seule chose effrayante. C'était une émotion singulièrement violente. Je remarquai alors, entre autre choses, que ces petits êtres se rassemblaient dès la nuit à l'intérieur des grands édifices et dormaient par groupes. Entrer au milieu d'eux sans lumière les jetait dans une tumultueuse panique. Jamais après le coucher du soleil je n'en ai rencontré un seul dehors ou dormant isolé. Cependant, je fus assez stupide pour ne pas comprendre que cette crainte devait être une leçon pour moi, et, en dépit de la détresse de Weena, je m'obstinai à coucher à l'écart de ces multitudes assoupies.

« Cela la troubla beaucoup, mais à la fin sa singulière affection pour moi triompha, et, pendant

les cinq nuits que dura notre liaison, y compris la dernière nuit de toutes, elle dormit avec sa tête posée sur mon bras. Mais, à vous parler d'elle, je m'écarte de mon récit. La nuit qui suivit son sauvetage, je m'éveillai avec l'aurore. J'avais été agité, rêvant fort désagréablement que je m'étais noyé, et que des anémones de mer me palpaient le visage avec leurs appendices mous. Je m'éveillai en sursaut, avec l'impression bizarre que quelque animal grisâtre venait de s'enfuir hors de la chambre. J'essayai de me rendormir, mais j'étais inquiet et mal à l'aise. C'était l'heure terne et grise où les choses surgissent des ténèbres, où les objets sont incolores et tout en profil, et cependant irréels. Je me levai, pénétrai dans le grand hall et m'arrêtai sur les dalles de pierre du perron du palais ; j'avais l'intention, faisant de nécessité vertu, de contempler le lever du soleil.

« La lune descendait à l'ouest ; sa clarté mourante et les premières pâleurs de l'aurore se mêlaient en demi-lueurs spectrales. Les buissons étaient d'un noir profond, le sol d'un gris sombre, le ciel terne et triste. Au flanc de la colline, je crus apercevoir des fantômes. A trois reprises différentes, tandis que je scrutais la pente devant moi, je vis des formes blanches. Deux fois, je crus voir une créature blanche, solitaire, ayant l'aspect d'un singe, qui remontait la colline avec rapidité ; une fois, auprès des ruines, je vis trois de ces formes qui portaient un corps noirâtre. Elle faisaient grande hâte et je ne pus voir ce qu'elles devinrent. Il sembla qu'elles se fussent évanouies parmi les buissons. L'aube était encore indistincte, vous devez le comprendre, et j'avais cette sensation glaciale, incertaine, du petit matin, que vous connaissez peut-être. Je doutais de mes yeux.

« Le ciel s'éclaira vers l'est ; la lumière du jour

monta, répandit une fois de plus ses couleurs éclatantes sur le monde, et je scrutai anxieusement les alentours. Mais je ne vis aucun vestige de mes formes blanches. C'étaient simplement des apparences du demi-jour. — Si ces formes étaient des esprits, me disais-je, je me demande quel pourrait bien être leur âge. — Car une théorie fantaisiste de Grant Allen me vint à l'esprit et m'amusa. Si chaque génération qui meurt, argumente-t-il, laisse des esprits, le monde en sera finalement surencombré. D'après cela, leur nombre eût été incalculable dans environ huit cent mille ans d'ici, et il n'eût pas été surprenant d'en voir quatre à la fois. Mais la plaisanterie n'était pas convaincante et je ne fis que penser à ces formes toute la matinée, jusqu'à ce que l'arrivée de Weena eût chassé ces préoccupations. Je les associais d'une façon vague à l'animal blanc que j'avais vu s'enfuir lors de ma première recherche de la Machine. Mais Weena fut une diversion agréable. Pourtant, ils devaient bientôt prendre tout de même une bien plus entière possession de mon esprit.

« Je crois vous avoir dit combien plus élevée que la nôtre était la température de cet heureux âge. Je ne puis m'en expliquer la cause. Peut-être le soleil était-il plus chaud, ou la terre plus près du soleil. On admet ordinairement que le soleil doit se refroidir et s'éteindre rapidement. Mais, peu familiers avec des spéculations telles que celles de Darwin le jeune, nous oublions que les planètes doivent finalement retourner l'une après l'autre à la masse, source de leur existence. A mesure que se produiront ces catastrophes, le soleil s'enflammera et rayonnera avec une énergie nouvelle ; il se pouvait que quelque planète eût subi ce sort. Quelle qu'en soit la raison, il est certain que le soleil était beaucoup plus chaud qu'il ne l'est actuellement.

« Enfin, par un matin très chaud, — le quatrième, je crois, — comme je cherchais à m'abriter de la chaleur et de la forte lumière dans quelque ruine colossale, auprès du grand édifice où je mangeais et dormais, il arriva cette chose étrange : grimpant parmi ces amas de maçonnerie, je découvris une étroite galerie, dont l'extrémité et et les ouvertures latérales étaient obstruées par des monceaux de pierres éboulées. A cause du contraste de la lumière éblouissante du dehors, elle me parut tout d'abord impénétrablement obscure. J'y pénétrai en tâtonnant, car le brusque passage de la clarté à l'obscurité faisait voltiger devant mes yeux des taches de couleur. Tout à coup, je m'arrêtai stupéfait. Une paire d'yeux, lumineux à cause de la réflexion de la lumière extérieure, m'observait dans les ténèbres.

« La vieille et instinctive terreur des bêtes sauvages me revint. Je serrai les poings et fixai fermement les yeux étincelants. Puis, la pensée de l'absolue sécurité dans laquelle l'humanité paraissait vivre me revint à l'esprit, et je me remémorai aussi son étrange effroi de l'obscurité. Surmontant jusqu'à un certain point mon appréhension, j'avoue que ma voix était dure et mal assurée. J'étendis la main et touchai quelque chose de doux. Immédiatement les yeux se détournèrent et quelque chose de blanc s'enfuit en me frôlant. Je me retournai, la gorge sèche, et vis traverser en courant l'espace éclairé une petite forme bizarre, rappelant le singe, la tête renversée en arrière d'une façon assez drôle. Elle se heurta contre un bloc de granit, chancela, et disparut bientôt dans l'ombre épaisse que faisait un monceau de maçonnerie en ruine.

« L'impression que j'eus de cet être fut naturellement imparfaite ; mais je pus remarquer qu'il était d'un blanc terne et avait de grands yeux

étranges d'un gris rougeâtre, et aussi qu'il portait tombant sur les épaules une longue chevelure blonde. Mais, comme je l'ai dit, il allait trop vite pour que je pusse voir distinctement. Je ne peux même pas dire s'il courait à quatre pattes ou seulement en tenant ses membres supérieurs très bas. Après un moment d'arrêt, je le suivis dans le second monceau de ruines. Je ne pus d'abord le trouver — mais après m'être habitué à l'obscurité profonde, je découvris, à demi obstruée par un pilier renversé, une de ces ouvertures rondes en forme de puits dont je vous ai dit déjà quelques mots. Une pensée soudaine me vint. Est-ce que mon animal avait disparu par ce chemin ? Je craquai une allumette et me penchant au-dessus du puits je vis s'agiter une petite créature blanche qui, en se retirant, me regardait fixement de ses larges yeux brillants. Cela me fit frissonner. Cet être avait tellement l'air d'une araignée humaine ! Il descendait au long de la paroi et je vis alors, pour la première fois, une série de barreaux et de poignées de métal qui formaient une sorte d'échelle s'enfonçant dans le puits. A ce moment l'allumette me brûla les doigts, je la lâchai et elle s'éteignit en tombant ; lorsque j'en eus allumé une autre, le petit monstre avait disparu.

« Je ne sais pas combien de temps je restai à regarder dans ce puits. Il me fallut un certain temps pour réussir à me persuader que ce que j'avais vu était quelque chose d'humain. Graduellement la vérité se fit jour : l'Homme n'était pas resté une espèce unique, mais il s'était différencié en deux animaux distincts ; je devinai que les gracieux enfants du monde supérieur n'étaient pas les seuls descendants de notre génération, mais que cet être blême, immonde, ténébreux, que j'avais aperçu, était aussi l'héritier des âges antérieurs.

« Je pensai aux colonnes où l'air tremblotait, et à ma théorie d'une ventilation souterraine. Je commençai à soupçonner sa véritable importance. — Que vient faire ce lémurien, me demandais-je, dans mon schème d'une organisation parfaitement équilibrée ? Quel rapport peut-il bien avoir avec l'indolente sérénité du monde d'au-dessus ? Et que se cache-t-il là-dessous, au fond de ce puits ? — Je m'assis sur la margelle, me disant qu'en tous les cas, il n'y avait rien à craindre, et qu'il me fallait descendre là-dedans pour avoir la solution de mes difficultés. En même temps, j'étais absolument effrayé à l'idée de le faire ! Tandis que j'hésitais, deux des habitants du monde supérieur se poursuivant dans leurs jeux amoureux, le mâle jetant des fleurs à la femme, qui s'enfuyait, vinrent jusqu'au pan d'ombre épaisse où j'étais.

« Ils parurent affligés de me trouver là, appuyé contre le pilier renversé et regardant dans le puits. Il était apparemment considéré de mauvais goût de remarquer ces orifices ; car lorsque j'indiquai celui où j'étais, en essayant de fabriquer dans leur langue une question à son sujet, ils furent visiblement beaucoup plus gênés et ils se détournèrent. Mais comme mes allumettes les intéressaient, j'en enflammai quelques-unes pour les amuser. Je tentai à nouveau de les questionner sur ce puits, mais j'échouai encore. Aussi je les quittai sur le champ, me proposant d'aller retrouver Weena et voir ce que je pourrais tirer d'elle. Mais mon esprit était déjà en révolution, mes suppositions et mes impressions se désordonnaient et glissaient à de nouveaux ajustements. J'avais maintenant un fil pour trouver l'objet de ces puits, de ces cheminées de ventilation, et le mystère des fantômes : pour ne rien dire de l'indication que j'avais maintenant quant à la signification des portes de bronze et

au sort de la Machine. Très vaguement, une explication se suggéra qui pouvait être la solution du problème économique qui m'avait intrigué.

« Voici ce nouveau point de vue. Evidemment cette seconde espèce d'hommes était souterraine. Il y avait trois faits, particulièrement, qui me faisaient penser que ses rares apparitions au-dessus du sol étaient dues à sa longue habitude de vivre sous terre. Tout d'abord, il y avait l'aspect blême et étiolé commun à la plupart des animaux qui vivent dans les ténèbres—le poisson blanc des grottes de Kentucky, par exemple — puis, ces yeux énormes avec leur faculté de réfléchir la lumière sont des traits communs aux créatures nocturnes—témoin le hibou et le chat. Et enfin, cet évident embarras au grand jour, cette fuite précipitée, et cependant maladroite et gauche, vers l'obscurité et l'ombre, et ce port particulier de la tête tandis que le monstre était en pleine clarté — tout cela renforçait ma théorie d'une sensibilité extrême de la rétine.

« Sous mes pieds, par conséquent, la terre devait être fantastiquement creusée et percée de tunnels et de galeries, qui étaient la demeure de la race nouvelle. La présence de cheminées de ventilation et de puits au long des pentes de la colline — partout, de fait, excepté au long de la vallée où coulait le fleuve — indiquait combien universelles étaient ses ramifications. Quoi de plus naturel alors que de supposer que c'était dans ce monde souterrain que tout le travail nécessaire au confort de la race du monde supérieur se faisait? L'explication était si plausible que je l'acceptai immédiatement, et j'allai jusqu'à donner le pourquoi de cette division de l'espèce humaine. Je crois bien que vous prévoyez la tournure de ma théorie, encore que, pour moi-même, j'eusse bientôt découvert combien elle était éloignée de la réalité.

« Tout d'abord, procédant d'après les problèmes

de notre époque actuelle, il me semblait clair comme le jour que l'extension graduelle des différences sociales, à présent simplement temporaires, entre le Capitaliste et l'Ouvrier ait été la clef de la situation. Sans doute cela vous paraîtra quelque peu grotesque — et follement incroyable — mais il y a maintenant des faits existants pour indiquer cette voie. Il existe une tendance à utiliser l'espace souterrain pour les besoins les moins décoratifs de la civilisation ; il y a, à Londres par exemple, le Métropolitain et récemment des tramways électriques souterrains, des passages et rues souterraines, des restaurants et des ateliers souterrains, et ils croissent et multiplient. Evidemment, pensais-je, cette tendance s'est développée jusqu'à ce que l'industrie ait graduellement perdu son droit d'existence au soleil. Je veux dire qu'elle s'était étendue de plus en plus profondément en de plus en plus vastes usines souterraines, y passant une somme de temps sans cesse croissante, jusqu'à ce qu'à la fin...! Est-ce que, même maintenant, un ouvrier de certains quartiers ne vit pas dans des conditions tellement artificielles qu'il est pratiquement retranché de la surface naturelle de la terre ?

« De plus, la tendance exclusive de la classe possédante — due sans doute au raffinement croissant de son éducation et à la distance qui s'augmente entre elle et la rude violence de la classe pauvre — la mène déjà à clore dans son intérêt de considérables parties de la surface du pays. Aux environs de Londres, par exemple, la moitié au moins des plus jolis endroits sont fermés à la foule. Et ce même croissant abîme — dû aux procédés plus élevés d'éducation et au surcroît de tentations et de facilités vers les habitudes raffinées de la part des riches, — dut rendre de moins en moins fréquent cet échange de classe à classe, cette élévation par intermariage qui retarde à présent la division

de notre espèce par des barrières de stratification sociale. De sorte qu'à la fin, on eut, au-dessus du sol, les Possédants, recherchant le plaisir, le confort et la beauté, et au-dessous du sol, les Non Possédants, les ouvriers, s'adaptant d'une façon continue aux conditions de leur travail. Une fois là, ils eurent, sans aucun doute, à payer des redevances, et non de légères, pour la ventilation de leurs cavernes ; et s'ils essayèrent de refuser, on put les affamer ou les suffoquer jusqu'au paiement des arrérages. Ceux d'entre eux qui avaient des dispositions à être malheureux ou rebelles, durent mourir ; et, finalement, l'équilibre étant permanent les survivants devinrent aussi bien adaptés aux conditions de la vie souterraine et aussi heureux à leur manière que la race du monde supérieur le fut à la sienne. A ce qu'il me semblait, la beauté raffinée et la pâleur étiolée s'en suivaient assez naturellement.

« Ce grand triomphe de l'humanité, que j'avais rêvé, prenait dans mon esprit une forme toute différente. Ce n'avait pas été, comme je l'avais imaginé, un triomphe de l'éducation morale et de la coopération générale. Je voyais, au lieu de cela, une réelle aristocratie, armée d'une science parfaite et menant à sa conclusion logique le système industriel d'aujourd'hui. Son triomphe n'avait pas été simplement un triomphe sur la nature, mais un triomphe à la fois sur la nature et sur l'homme. Ceci, je dois vous en avertir, était ma théorie du moment. Je n'avais aucun cicerone convenable dans ce modèle d'utopie. Mon explication peut être absolument fausse, je crois qu'elle est encore la plus plausible ; mais, même avec cette supposition, la civilisation équilibrée, qui avait été enfin atteinte, devait avoir depuis longtemps dépassé son zénith, et s'être avancée fort loin vers son déclin. La sécurité trop parfaite des habitants du

monde supérieur les avait amenés insensiblement vers la dégénérescence, à un amoindrissement général de stature, de force et d'intelligence. Cela, je pouvais le constater déjà d'une façon suffisamment claire, sans pouvoir soupçonner encore ce qui était arrivé aux habitants du monde inférieur ; mais d'après ce que j'avais vu des Morlocks — car, à propos, c'était le nom qu'on donnait à ces créatures — je pouvais m'imaginer que les modifications du type humain étaient encore plus profondes que parmi les Eloïs, la belle race que je connaissais déjà.

« Alors vinrent des doutes importuns. Pourquoi les Morlocks avaient-ils pris ma Machine ? Car j'étais sûr que c'étaient eux qui l'avaient prise. Et pourquoi, si les Eloïs étaient les maîtres, ne pouvaient-ils pas me faire rendre ma Machine ? Pourquoi avaient-ils une telle peur des ténèbres ? J'essayai, comme je l'ai dit, de questionner Weena sur ce monde inférieur, mais là encore je fus désappointé. Tout d'abord elle ne voulut pas comprendre mes questions, puis ensuite elle refusa d'y répondre. Elle frissonnait comme si le sujet eût été insupportable. Et lorsque je la pressai, peut-être un peu rudement, elle fondit en larmes. Ce furent les seules larmes, avec les miennes, que j'aie vues dans cet âge heureux. Je cessai, en les voyant, de l'ennuyer à propos des Morlocks, et m'occupai seulement à bannir des yeux de Weena ces signes d'un héritage humain. Et bientôt elle sourit et battit des mains, tandis que solennellement je craquais une allumette.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

(*A suivre.*)

LE CHERCHEUR DE PAIN

—

Ce n'est pas de pain seulement que se nourrit l'homme.

L'amour, ce plus pur des rayons de Dieu,
M'éclairait comme un soleil sur ma vie,
Ce jour-là — et je voyais mieux
Toutes choses, et ma jeune folie
Valait bien la sagesse des mages ;
Car je chantais joyeux :

« Avril verdoie et frissonne ;
Où mènent tous les chemins ?
Beauté vive, chair tiède et bonne,
Fleur de mai, fruit des vergers d'automne
Et qui brûle comme un feu dans la main.
Je suis la jeunesse et l'aurore,
J'ai vingt ans, et l'éternité !
C'est de moi que demain doit éclore,
Et de moi que naîtra la beauté ! »

Je n'avais faim, ni soif, alors,
Que d'un baiser de bouche sur la mienne
Et je marchais dans la poussière d'or
Qui striait de rayons l'ombre des sycomores
Penchés sur le chemin qui me mène.

Je fus ivre d'aimer dès le seuil
Quand je touchai du front le linteau :
J'étais grand et c'était mon orgueil
(On est fier de ces choses !)
Et les filles m'ont dit si beau
Que j'en riais d'aise aux miroirs ;
Et la vieille maison morose
Me fut triste et j'en partis un soir.

Amour,
Avec tes yeux bandés tu marches dans la nuit noire ;
Je t'ai suivi de loin, tel que toi, sans te voir,
Sans t'entendre même, sinon en mon âme ;
Mais je savais la route où tu avais passé,
— Comme on suit une torche au parfum de sa flamme
Sans la voir, que dans sa pensée.

C'est toi que j'ai suivi, Amour — des filles folles
M'ont baisé sur la bouche et j'en ai cru mourir ;
Car elles avaient le goût de vivantes corolles
Et le chant des ruisseaux jaillissait de leurs rires ;
C'est toi que j'ai voulu — elles m'ont laissé la soif
Que nul baiser n'étanche, hors le tien, bel Amour ;
Et je passe maintenant sans qu'elles m'aperçoivent
Et je les vois à peine, sur la route qui court.

Car hier — quelle année sommes-nous ? —
Penché sur cette source pour y boire,
Je n'ai pas reconnu le vieillard à genoux
Qui buvait, près de moi, dans sa main, l'onde noire
— Noire d'ombre, comme une eau de Léthé, noire de soir —
Sa barbe est rousse, ses yeux sont doux
Et qui pénètrent au fond de vous
Comme pour y chercher le songe
De vos vingt ans, qu'il a perdu.

Je l'avais regardé si longuement...
Ah ! c'est un fou — ou j'en suis un —
Et c'est peut-être un sage — ou c'est tout un ! —
Une larme a coulé sur sa joue
Et, tombant dans la source, effaça son image ;
Je me suis relevé ; j'avais froid :
Déjà il faisait nuit au fond de moi
Mes yeux s'étaient éteints à regarder les siens
.. Quel jour ? et quelle année ? c'est hier, je crois.

Qui est-ce ? je ne sais que sa grave beauté,
Que ses yeux qui sourient d'un songe très ancien,
Je ne sais rien de lui que sa main
Fine et pâle, et sa bouche et ses yeux de bonté

Et son sourire hautain.
Mais je le sens à mon côté ;
Car je l'entends : son souffle haletant
Si la route monte,
Et ses pas alourdis qui couvrent les miens
Et les comptent
A moins que l'herbe n'ait feutré la route
Ou que les pins ne chantent haut dans le vent,
Alors je me crois seul, et m'arrête et je doute ;
Et pourtant...

Si je ne le vois, d'autres savent le voir :
Lorsque j'arrive vers le soir
— Quand nous arrivons, dois-je dire —
Sur le mail joyeux d'un village en fête ;
On lui parle — à lui seul — par égard
Pour son âge et sa barbe et son profond regard;
Or j'écoute ; et je reste à sourire.

« Pauvre vieux », lui dit-on ;
Et les filles rieuses
Se prennent par la main et tournent autour de nous ;
Mais les femmes s'en viennent hors des portails, pieuses,
Lui demander l'aumône d'un geste, à genoux ;
Et — songeant qu'il bénit — je bénis leurs enfants,
En riant, à mon tour, de bénir à vingt ans !

Et, comme j'ai faim, ils me donnent du pain ;
Et, le lendemain, je reprends le chemin ;
Et je suis le vent qui s'en va devant....

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

FÉLICIEN ROPS

—

Dans ce bariolage, cette confusion de toutes choses au milieu de tant d'aventuriers d'art et de lettres, combien peu de personnes connaissent l'œuvre, connaissent même le nom de Félicien Rops ! C'est encore un aquafortiste pour amateurs. La curiosité, l'érotomanie, l'extravagance recherchent son œuvre. Le grand public l'ignore et, avec lui, beaucoup de gens qui ont le goût des formes belles, jolies, heureuses ou tout simplement vivantes. Il ne faut pas craindre pourtant de le dire, aussi bien à la foule qui ne sait pas qu'aux amateurs qui croient savoir : Félicien Rops fut en ce siècle l'un des cinq ou six hommes de génie qui sentirent et exprimèrent avec puissance la splendeur du corps. Je ne lui vois guère de parenté qu'avec Rubens, si un tel homme ne tient, comme je le pense, de lui-même et de lui seul tout son art.

Il naquit en 1833, à Namur, de parents flamands. Il avait aussi, disait-il, du sang hongrois dans les veines. On voit dans son œuvre l'union des deux races ; l'une ardente, batailleuse, passionnée ; l'autre sensuelle, narquoise ; les années d'éducation à Bruxelles, de voyage à travers l'Europe, de lutte à Paris, durent affiner et affranchir sa riche fantaisie. Je me le représente tel qu'il était dans sa bouillonnante jeunesse, ainsi que me l'ont dépeint ses amis, ainsi que l'âge mûr et la vieillesse même le laissaient deviner. Je le vois arriver d'un pas vif et décidé, les narines frémissantes, le sourire malicieux, l'œil dur et conquérant, le front magnifique, rejetant sa longue chevelure ou relevant sa moustache, avec quelque chose d'un Byron sans hauteur et content de vivre ; félin et viril, séducteur et fort, il a, dans sa

parole, la malice, la bonhomie, la verve, l'abondance, et toutes ces qualités de causeur si précieuses quand, au lieu d'être un gaspillage d'une pensée lâche et inféconde, elles sont, comme chez lui, un superflu de passion, le déchet d'un travail immense.

D'abord il vécut de plus d'une manière, se prodiguant en mille aventures. Il fallait l'entendre raconter son histoire. Légende et réalité s'y mêlaient à plaisir. Il s'amusait à conter qu'une fois, en Norwège, une jeune fille fort jolie, qui avait pour père un archevêque, faillit l'entraîner dans la vie ecclésiastique. L'archevêque lui faisait des avances : « Vous serez riche après ma mort. — Oh! monseigneur, je m'en voudrais de voir votre mort dans le contrat. — Vous aurez comme moi une position très élevée. — Oh! monseigneur, il fait bien froid sur les hauteurs. » Malgré les grâces de la jeune fille, Rops avait fini par fuir l'amour, dans la crainte de l'épiscopat.

Après ces années généreuses où un grand artiste se donne tout entier au monde pour mieux l'absorber et le recréer ensuite ; après des courses, des promenades autour des êtres et des choses ; des amours variées, un mariage vite suivi d'une séparation, d'ailleurs faite tranquillement et sans colère, — amicalement, pourrait-on dire, — Rops se trouva attendre l'existence d'un art qui, jusqu'alors, n'avait été pour lui qu'un plaisir. De 1856 à 1864, dans un petit journal satirique de Bruxelles, l'*Uylenspiegel*, il donne une suite de lithographies symboliques, caricaturales, ou directement inspirées de la vie contemporaine, lithographies qui semblent procéder tantôt de Daumier, tantôt de Gavarni, mais où l'on sent plutôt un maître de la même famille qu'un disciple et un imitateur. Son Juif et son Chrétien, figures avides, défiantes, inquiètes, penchées sur quelques menues orfèvreries, dans une étroite et sordide boutique, son Barbey d'Aurevilly, joyeux et fantasque comme l'homme même, sa Folle aux yeux grands ouverts, poursuivie par des enfants féroces, son *Enterrement au pays wallon*, d'un trait juste, d'une vérité scrupuleuse, et autrement poignant que le trop célèbre *Enterrement à Ornans* de Courbet, tous ces dessins à la fois spirituels et vigoureux eussent dû, sinon le rendre célèbre, au moins lui

donner un rang parmi les artistes. Il était pourtant absolument inconnu non seulement du public, — comme je l'ai déjà dit, le grand public l'a toujours ignoré, — mais encore des artistes et des éditeurs, lorsque Poulet Malassis le chargea d'illustrer ses réimpressions d'œuvres galantes du XVIIIe siècle.

Dans cette imagerie de l'Amour il apporte un sens voluptueux que personne ne semble avoir connu avant lui. Je ne prétends point ignorer les belles priapées de Pompéï; de même l'art vénitien, romain du XVIe siècle, n'en déplaise à nos professeurs d'esthétique, n'est qu'un élan de joie sexuelle ; les gouaches emportées de Raymond de La Fage ; les gracieuses figures d'Eisen, de Borel, de Marillier, de Moreau le jeune, les polissonneries enluminées de Rowlandson ou les lithographies de Devéria, toutes ces œuvres-là ont parfois une beauté, le plus souvent un intérêt d'art ; mais la sensualité y est plus intentionnelle et suggérée que représentée ; dans la caresse, dans l'accouplement même, le corps reste sans passion, le visage seul est animé ; badines ou luxurieuses, elles ne donnent l'idée que d un simple instinct satisfait ou d'une amusante risée aux convenances. Rops, le premier peut-être, a exprimé toutes les violences du désir sans ombre de préoccupation morale, sans mettre dans cette peinture autre chose que son génie plastique.

Pour faire accepter ses eaux-fortes, pour prévenir les censures hypocrites, par intérêt, par bienveillance ou par sottise, on l'a singulièrement travesti. Critiques musqués préposés à un catalogue de commissaire-priseur ; critiques distingués qui choisissent l'œuvre d'un grand peintre comme un thème à de brillantes paraphrases, presque tous ceux qui se sont occupés de Rops se sont plu à l'abaisser jusqu'à leur goût, jusqu'à celui de leur clientèle. Il m'a raconté l'unique visite que lui fit M. Huysmans à la recherche de matériaux pour son étude de *Certains*. Rops, avec sa courtoisie ordinaire, offrit de montrer toutes les eaux-fortes qu'il avait en sa possession : « Non, non, répondit M. Huysmans, *je ne veux voir que les Sataniques*. » L'Ermite de Ligugé connaissait-il trop bien le reste, était-il décidé à ne pas revenir sur l'image qu'il s'était faite de l'artiste avant

d'avoir vu son œuvre? on ne sait: les saints ont leurs voix secrètes.

Des critiques comme celles de M. Huysmans, fausses de propos délibéré, ont pourtant décidé le jugement du petit troupeau de Panurge qui s'intéresse aux œuvres du Maître. Dans certains milieux il est établi que Rops est le peintre de la Perversité. Perversité! que veut dire un tel mot appliqué à l'évocation de toute la vie, des amours rustiques comme des priapées antiques? Perversité implique une idée d'anti-nature, de monstruosité; or, en quoi, je me le demande, les dessins de Félicien Rops, d'une si heureuse venue, sont-ils contraires à notre sentiment de joie et de plaisir? Je sais bien que sa Gynécratie, cette femme qui chevauche un homme à quatre pattes, asservi par le désir, je sais aussi que ce cauchemar effrayant d'une femme qui sent venir la mort au milieu de ses spasmes voluptueux, je sais que ces eaux-fortes et quelques autres encore représentent plus la maladie que la santé ; mais ce sont là des exceptions dans l'œuvre de Rops, suffisamment justifiées par son rêve d'évoquer la vie entière, et les destructions à côté des renaissances. Il n'eut jamais d'autre perversité que cette malice souriante et profonde du génie qui dépouille les formes hypocrites pour contempler et adorer la vérité.

Il avait l'horreur de la « peinture intellectuelle », et souvent, — avec beaucoup d'esprit — il soutenait ce paradoxe qu'on peut être un imbécile et un grand peintre. Or une partie de son œuvre, la moins originale, la moins puissante, compliquée, pleine de symboles et d'intentions, semble s'adresser bien plus à l'esprit qu'aux sens, non pas qu'il y eût réellement contradiction chez Rops entre le théoricien et l'exécutant, mais parce que, à son insu, il subit parfois certaines influences étrangères. On le voit dans les frontispices d'œuvres contemporaines, où la mort et la vie se mêlent si étrangement, où les callipyges voisinent avec des ossements et des draperies funèbres; même dans deux eaux-fortes admirables : le frontispice des poèmes de Mallarmé et le frontispice des *Diaboliques*, il faut qu'il joigne à sa Chimère, à sa Volupté, à son Porte-lyre, — inoubliables figures trouvées dans

la vie mais élevées jusqu'à l'art, — un Satan d'Opéra-bouffe et des encadrements macabres d'imagerie romantique.

Ces bizarreries de composition, un goût pour le genre « canaille », pour une expression provocante du plaisir, pour une volupté plus commune et libertine que noble et délicate, sont les défauts, d'ailleurs peu fréquents, qu'on trouve dans son œuvre. Peut-être cet attrape-nigauds était-il nécessaire, sinon à le rendre célèbre, — puisqu'il meurt, cet homme de génie, comme l'un des quarante mille peintres de France, avec trois paroles de commisération en guise d'eau bénite, — du moins à le faire connaître des quelques amateurs disposant du succès. Pour nous, son réel titre à notre reconnaissance, c'est d'avoir peint si franchement la passion et, sans autre prétention que d'évoquer la vie extérieure, d'être allé plus loin que les sens, justement pour les avoir d'abord rassasiés.

Il n'avait point de types, point de sujets attitrés. Il eût voulu représenter le monde et il dessinait tout ce qu'il pouvait. Ses modèles d'amoureuses, il les prenait dans les champs ou sur les grèves, dans la rue ou à l'atelier, pourvu qu'elles fussent jolies, qu'elles eussent au moins de la grâce ou un caractère de forte vitalité. Il différait en cela doublement de la plupart de nos artistes modernes qui peignent une femme sortie de leur imagination, la répètent à l'infini, sans avoir plus souci de la variété que de la beauté. Chez lui, paysannes, mondaines, courtisanes élégantes ou filles de bouges, que ce soit la grassouillette et naïve enfant des chansons de Collé, ou la fille pauvre des grandes villes, maigre, nerveuse, aux longues jambes, à la croupe cambrée, ou encore « ses sœurs de Flandre », comme il les appelle, aux riches chevelures, au torse et aux reins puissants, toutes ont leur séduction. C'est qu'il travaillait avec ivresse sans avoir jamais cette haine, ce mépris, cet acharnement à enlaidir que montrent tant de peintres modernes. Grâce à lui, notre XIX^e^ siècle qui, si l'on ne considérait que certaines œuvres, apparaîtrait comme l'époque de la folie et de la laideur, pourra offrir de belles rêveries aux générations à venir. Cela n'est pas indifférent. Ne soyons pas dupes de théories à l'usage

de professeurs en veine d'éloquence ou de rapins en goguettes. Comme la beauté idéale de M. Cousin, la réalité divine de M. Ruskin, la laideur qui est la beauté, la beauté qui manque de caractère, sont de pures niaiseries pour étonner ou effarer le public. Si Téniers fait une œuvre intéressante en peignant de vilains buveurs, Paul Veronèse fait certes une œuvre infiniment plus louable en nous représentant ses splendides déesses. Il y a des êtres manqués et des êtres réussis. L'art d'un grand peintre peut bien parvenir à dissimuler les défauts d'un être, il n'arrive jamais à l'embellir ; on dira qu'il évoque par contraste la beauté, mais l'art du peintre consiste moins à évoquer qu'à représenter, car les images fixées sur une toile nous attachent trop violemment pour que nous puissions être attentifs aux vagues images qu'elles suggèrent (1).

Les dessins de Rops surtout ne doivent jamais s'évanouir des yeux qui les ont une fois contemplés. Ils sont si saisissants de vérité, de passion ! Il y a des artistes qui semblent s'anéantir dans leurs modèles : Holbein, par exemple ; Rops, sans rien changer à ce qu'il a devant lui, y met son exaltation, sa flamme. Ce sont des êtres de la réalité, et ce sont aussi ses enfants.

Enfants terribles parfois ! A côté de son mélancolique Semeur se promenant au milieu de terres rocailleuses, à côté de ses Laveuses de la Lesse, de ses vieilles et jeunes Brabançonnes qui échangent, après dîner, leurs

(1) Par beauté je n'entends point cet idéal de mignardise, d'affectation, d'étrangeté, de rareté dans le choix des types et de l'expression qu'ont mis à la mode certains préraphaélites et qui, déjà délaissé en peinture, est toujours à la mode dans les littératures actuelles de l'Italie, de l'Angleterre et de la France. La Beauté selon nous dans la vie, c'est ce qui est bien construit pour l'existence ; dans l'art, c'est l'alliance d'une réalité heureuse et d'un génie puissant, amoureux, fier de vivre avec elle. Les paysans repus de la *Kermesse* de Rubens, les faunes ivres de Jordaens, les loqueteux et les pouilleux de Murillo, même certains monstres de Goya sont beaux. Pourquoi le Coupeau et la Nana de M. Zola ne le sont-ils pas ? Est-ce qu'ils ont moins de délicatesse et plus de grossièreté ? Nullement. La délicatesse et la grossièreté n'ont rien à voir ici. Mais c'est que Coupeau et Nana sont des êtres maladifs et tombés, dont la misere, l'alcool et la prostitution ont humilié la vie. M. Zola peut les railler, ou avoir pitié d'eux. Pas un instant, en lisant l'*Assommoir* et *Nana*, nous n'avons l'impression qu'il les *ait aimés*.

commérages, il y a tels et tels dessins qui ont motivé ces paroles d'un ministre des Beaux-Arts à l'artiste : « Je veux vous faire donner la croix, non que votre génie puisse s'honorer d'une décoration, mais parce qu'il ne faut pas qu'un homme comme vous ait affaire à la police. » Cette généreuse intervention dont il faut faire honneur, je crois, à M. Antonin Proust, mit Rops hors de pair, assura, au moins à Paris, l'indépendance de son inspiration. Qui sait les persécutions qu'il eût pu souffrir, quand on songe que le musée de Marseille tient son œuvre sous clefs, et que ses eaux-fortes ont servi, et servent encore souvent à des autodafés.

Quelques-uns se demanderont, il est vrai, si la luxure est du domaine de l'Art. Question oiseuse en tout autre temps que le nôtre ! Il est très admissible que la société chrétienne ait combattu la luxure : elle ne le faisait pas au nom de l'Art, mais cherchant à donner au monde un autre but que la vie, attaquant l'homme dans ses instincts comme dans ses facultés, elle devait lui refuser le plaisir aussi bien que l'amour. Notre société, qui n'a rien gardé du christianisme primitif, où même les croyants se sont fait une religion toute nouvelle, devait au contraire, en même temps qu'elle rejetait les premiers dogmes, se débarrasser aussi de la vieille morale ; il n'en est rien. Non seulement cette morale a accru sa tyrannie, mais elle est devenue dieu ; son empire n'a plus eu de bornes ; vous ne pouvez aujourd'hui tracer une ligne, écrire un mot, sans reconnaître ses lois.

Une intelligence riche, avide d'idées et de formes nouvelles, ne se soucie pas de les accepter ; elle est nécessairement *luxurieuse* (luxuria, abondance), ivre de concevoir et de faire vivre tout ce qui s'agite en elle et autour d'elle. En vain le préjugé de notre temps, qui persiste chez les esprits les plus libérés, lui montre un antagonisme entre la pensée, l'amour et les sens, comme si l'énergie vitale n'était pas nécessaire à la puissance spirituelle ou comme si cette énergie ne devait être féconde qu'à la condition de se concentrer dans le cerveau ! A une époque où l'homme est brisé par le travail et les contraintes sociales, il semble, à une intelligence de ce genre, que l'artiste érotique,

loin d'être un démoralisateur, est bien plutôt un bienfaiteur public lorsqu'il rappelle l'instinct, le plaisir, la vie des sens, et pousse vers nous le cri de jouissance de tous les siècles. L'acte qui renouvelle le monde, inspire toute l'activité humaine, l'acte qui exalte et charme les hommes, ne lui paraît pas indigne de l'art. On a beau objecter que l'art ainsi compris choque la pudeur moderne, elle sait que la pudeur n'est une défense et une séduction que dans l'existence ordinaire, et qu'elle n'a pas pour objet de détruire la beauté naturelle, mais de la ménager pour certaines fêtes. L'art n'est-il pas une de ces fêtes où tous les voiles doivent tomber ?

Rops pensait que la réalité évoquée par le marbre, le crayon ou le mot est assez distante de nos sens pour ne plus les blesser et que les plus timorés, pour peu qu'ils aient le sens de l'art, doivent alors se plaire à la considérer tout entière. Il voyait une perversion du goût dans cette horreur que professent certains artistes pour la franchise et la simplicité. Eut-il tort ? Je ne le crois pas. Si l'amour et le génie ont parfois besoin d'être enveloppés, à cause de notre égoïsme d'homme, toujours aloux, et de nos ambitions d'esprit, toujours avides, le plaisir qui s'offre avec ingénuité, — pour quelqu'un qui a des sens, — n'est pas moins séduisant que celui qui se voile et se refuse. N'y-a-t-il pas mille joies, mille surprises réservées à des yeux intelligents, à des yeux éduqués, qui ne regardent pas le corps comme l'enveloppe d'une seule âme, mais bien comme une réunion d'âmes diverses, ayant, chacune, leurs particularités charmantes ? Et, s'il est permis à un poète d'être un amoureux aveugle, il ne doit pas être refusé, non plus, à un peintre d'aimer avec moins de discrétion.

Dans la voie qu'il suivit, où nul maître ne le précéda, où nul guide ne dirigea sa marche, où il dut se refaire à la fois la vision et la main, Rops demeura cependant fidèle aux vieilles traditions du dessin, qui ne sont pas les règles de la routine, mais le résultat d'expériences variées et géniales. Au risque de scandaliser, en même temps que les moralistes, ces peintres extravagants qui s'imaginent que, pour être un grand homme, il ne faut pas connaître son métier, Rops étudie avec audace la na-

ture, mais sans rejeter l'art qu'il apprit devant les chefs-d'œuvre. Il ne travaillait que d'après le modèle ; pas un pli de chair qu'il n'ait caressé des yeux avant de le fixer par le crayon. Mais c'est justement parce qu'il savait très bien le corps au repos qu'on dessine à l'Ecole, qu'il put oser cette représentation ardente et mouvementée. Une langue achevée et affinée est seule capable d'exprimer des idées nouvelles ; seul aussi l'ancien dessin précis, délicat, consciencieux, peut nous faire entrevoir une beauté inconnue. Au lieu de nous intéresser à des expériences, Rops nous émeut par ses parfaites réalisations. Avec son art net et plein de franchise, il a eu la rare fortune d'exprimer complètement ses plus libres, ses plus extraordinaires fantaisies. Tandis que le rêve d'un Goya, par exemple, demeure souvent fumeux, inconcevable, tout l'œuvre de Rops est en pleine lumière. Ses monstres mêmes sont bâtis pour la vie. Comme les artistes grecs, il avait une notion si juste de l'équilibre et des formes humaines, que les êtres inventés ont la réalité des êtres représentés et se confondent avec eux,

Personne aussi ne veilla plus à l'expression, ne travailla davantage à l'obtenir juste et naturelle. Il voulait que les traits fussent reproduits simplement, sans surcharge ni mignardise, ni sécheresse, d'une touche vive et puissante ; aussi préféra-t-il souvent les procédés du vernis mou à l'eau-forte qui demande une exécution plus poussée, mais enlève au dessin la vigueur et le naturel. Maître comme il l'était de son art, il se mettait au travail avec une sorte de frayeur, mais, une fois en train, il faisait des prodiges. Toutes les difficultés dont se moquent les médiocres artistes à prétentions intellectuelles le préoccupaient. C'est ainsi qu'il renouvela les procédés du vernis mou en employant successivement, pour dessiner sur la planche, plusieurs feuilles d'un grain différent, ce qui lui permit de donner plus de moelleux, de finesse à ses figures, et d'en parfaire l'exécution. Il composait aussi lui-même le papier de ses estampes, sachant qu'on ne peut être assez minutieux pour illustrer son art comme pour le préserver. « Toute ma vie je chercherai, je me préoccuperai de la bonne technique, écrivait-il.....

Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise... Quant à plaire aux autres, je m'en moque comme de mes gants de l'an dernier. »

Roi de l'estampe et du crayon, il ne retrouvait plus lui-même son génie devant les couleurs. Les peintures qu'il a laissées ne témoignent que d'une grande dextérité. La nature semble alors lui dire : « J'ai été assez généreuse envers toi ; ne me tente plus ! » Ami des violences et des fougues, il devenait, en peignant, presque timide. Son goût allait aux tonalités discrètes ; il aimait lee ciels gris, les eaux brumeuses de Ten Cats.

Peut-être y trouvait-il le charme d'un souvenir, le rappel du pays natal. Comme Byron, comme Guy de Maupassant, comme d'autres grands sensuels, il avait souvent besoin de fuir les villes, de se réfugier au milieu d'une nature farouche, sans volupté. Il parle un jour avec tendresse, dans une lettre, « de la pauvre silhouette du pêcheur en braies rouges, à la marche alourdie par ses bottes de mer, regagnant son bateau à travers la dune flamande, sous le grand vent d'automne ». Une autre fois, il évoque magnif.quement la mer natale.

« *Ah ! la mer du Nord ! celle qui vient d'Islande en roulant dans les sables moirés les changeants satins de sa robe ! Celle-là est un peu ma maîtresse aimée. Quand j'arrive après de longs départs, j'ouvre les narines au vent pour aspirer ses senteurs — à Elle ! — ses dessous de bras tout pimentés par les varechs, le sel, les coquillages et les fucus de ses grèves ! Il me semble, et c'est alors que de mystérieux atavismes me font exulter le cœur, qu'elle m'a aimé et caressé tout enfant, et que bien souvent je me suis endormi bercé par ses chants qui, comme les malaguenas d'Andalousie, ressemblent à des plaintes, et à travers lesquelles je perçois la voix des aïeux.* (1). »

Son art était comme l'élixir de sa multiple existence. L'exemple qu'il nous a donné réfute victorieusement le paradoxe soutenu plusieurs fois par Paul Bourget qu'un grand artiste, pour créer, ne doit pas agir. Rops montrait une intelligence souple, éten-

(1) Lettre citée dans l'excellente étude d'Eugène Demolder. Consulter sur Rops les catalogues Ramiro (Conquet 1887, 1891, 1894 et Floury 1895. L'*Eau-forte* par Auguste Delatre, 1887. La *Plume* 1896.

due, d'une vigueur merveilleuse. Jamais, mieux qu'en le voyant, je ne me suis figuré les maîtres de la Renaissance italienne dont l'activité prenait mille formes. Il était homme des villes aussi bien que des champs, en harmonie avec toutes choses, alliant des goûts calmes et modestes à des passions ardentes, raffinées, et toujours conduit par l'esprit le plus varié, le plus fantasque qui fut jamais; jardinier artiste à Corbeil, infatigable pêcheur à la Guymorais, causeur plein de gaieté à Paris, mêlant l'art et les affaires, employant des ruses de paysan normand, des séductions de courtisane, des mots de génie pour décider l'amateur indifférent ou réfractaire, puis, tout à coup, pris d'une générosité ou d'un mépris subit, abandonnant un gain difficile à la troupe d'hommes de proie qui rôdent autour des artistes quelque peu fortunés.

Il laisse un œuvre immense, encore qu'il n'ait point fait tout ce qu'il voulait. Il avait rêvé d'illustrer Alfred de Musset, les *Iambes* d'Auguste Barbier. On songe avec une sorte de vertige à ce commentaire du poète de l'Amour par le peintre de la Luxure. Pour Rops, l'œuvre écrite n'était qu'un tremplin à la fantaisie la plus originale, la plus affranchie. Ses frontispices des éditions de Poulet-Malassis et ses illustrations de *Zadig* l'ont bien prouvé. Il ne voyait dans les *Iambes* ni emphase, ni rhétorique, et les vers évoquaient pour lui un monde d'images superbes que lui suggérait son imagination bien plutôt que le génie du poète. Ainsi « La Liberté n'est point une comtesse du noble faubourg Saint-Germain..... » et tout ce morceau lui inspirait quelque radieuse vision dont il nous faisait part et qui fût devenue, en se précisant, un dessin admirable où toute l'énergie, la beauté forte d'une femme du peuple de Paris eût été rendue et presque divinisée.

L'aveuglement d'un éditeur ne lui permit pas de donner suite à son premier projet; le second fut combattu par la maladie à laquelle vinrent s'unir les tendresses et les tyrannies d'une chère sollicitude.

Don Juan ne s'était pas retiré dans un couvent, mais les liens qu'il nouait et dénouait si aisément jadis l'enlaçaient et le retenaient depuis quelques années. A cette vie d'aventures, de voyage et de travail, usée

par l'action, une affection inquiète avait imposé le repos, l'oisiveté, dans l'espoir de la prolonger encore. Hélas ! pour un tel artiste, ne plus peindre, ne plus dessiner, est-ce bien vivre? Tant de soins ne le défendirent point contre la fatale Visiteuse. Elle vint nous l'enlever peu à peu, alors que nous nous obstinions encore à attendre des chefs-d'œuvre, mais ceux que laisse le Maître suffisent à glorifier son nom : ils sont trop nombreux et en trop de mains pieuses pour que la persécution de nos petits prédicateurs d'austérité puisse les atteindre : ils survivront à leurs fantômes et à leurs morales, immortels comme tout ce qui vient simplement de la nature et concourt à la joie humaine.

HUGUES REBELL.

Septembre 1898.

RÉCIT DU PÉAGER

—

A Pierre Louys.

Mon père m'avait donné de grandes richesses et un esprit curieux. Je laissai les unes sur toutes les plages où me portèrent mes vaisseaux et j'enrichis l'autre de la vision immense des sites parcourus. La mer que j'aimais me déposa au pied des pays les plus divers que je fuyais dès qu'ils ne me montraient plus un côté nouveau de mon âme. Je ne m'arrêtais en aucun endroit ; je savais que j'aimerais trop sa beauté familière, et que son souvenir trop précis interviendrait entre moi et mes sensations futures. Seule la mobilité éternelle des flots captiva toujours ma curiosité, et comme j'y aurais péri plusieurs fois sans la vigueur de mes mouvements et mon dédain de la mort, je l'aimais humainement.

Je revenais d'un voyage aux bords du Nil où j'avais questionné les prêtres sur la cosmogonie et sur la signification des pyramides, volumes inscriptibles dans la voûte du ciel. A peine avais-je vu disparaître les sables de la côte comme une écume rose sur le gris de la mer, qu'une tempête subite me chassa vers les côtes de *Cyrène*; là elle brisa mon navire sur les roches d'un estuaire et me jeta vers le fleuve que je remontai à la nage. Mes compagnons et mes richesses avaient péri et je devais trouver en moi de quoi suppléer à leur agréable commerce. Mon corps travailla pendant quelque

temps et me fit acquérir de quoi acheter le péage d'un pont. Ma pauvreté m'avait enlevé la douceur que j'avais à me souvenir des paysages quittés, ma nouvelle profession devait me donner la joie de désirer les pays inconnus que les marchands me raconteraient le soir, avec des gestes lents et ailés de leurs manteaux et un regard intérieur vers leurs imaginations.

Je consacrais quelque temps aux choses qui m'entouraient. J'observais toutes les moires du fleuve, le ruban de lumière qui courait au sommet des collines entre les rochers et les arbres, strie des colonnes des tiges, blanc ou bleu entre le gris de la terre et le gris des feuilles. J'appris également les pensées de l'air qui montait en tremblant vers le milieu du jour et la lassitude de la rosée qui tombait à la nuit. J'appris à connaître les reflets verdâtres du ciel au crépuscule, ou dans l'aurore safranée l'éclair d'acier du jour. Quelquefois, dans la nuit, des barques remontaient le fleuve avec la brise marine, et comme la plaine s'étendait au loin sous les ondes j'entendais les chants sans aucun écho qui les troublât et je voyais bien longtemps à l'horizon l'ombre de la barque trembler dans l'eau avec l'image des étoiles. Quand je connus le lieu où je me trouvais, je pouvais me l'imaginer quand je causais avec les voyageurs et jouir de l'harmonie de nos poses dans l'espace.

Bien des années passèrent sur mon corps pendant que je veillais sur le pont et à la fin mon âme fut le miroir des âmes des voyageurs comme le fleuve celui de leurs visages. Je vis passer des rois avec des cortèges puissants qui abritaient leur solitude; le pont gémissait d'orgueil ou d'impatience, je ne sais. Je vis passer des marchands à l'œil jaune comme l'or et à la main habituée aux poids; ils déballaient devant moi leurs marchandises et cherchaient à me tromper sur leur prix. Des sages

passaient également, les uns les yeux au ciel, les autres regardant autour d'eux. Quelques-uns m'admirèrent. Des femmes aussi passaient ; toutes belles, puisqu'elles venaient de loin.

Il en venait un grand nombre. Ma mémoire est ornée des perles de leurs noms. Les unes étaient blondes comme les matins, les autres brunes comme un pan de ciel entre les étoiles. Les unes tristes, les autres faisant sonner leurs rires nombreux. Leur voix était la fleur de leur beauté. Elles arrivaient, les joues rosées par le chemin et les yeux brillants comme des fleurs à la fin de la nuit. Elles portaient le parfum des pays traversés et des regards vagues qui ont beaucoup vu. Je les voyais arriver de loin derrière un bouquet d'oliviers qui avait gardé un peu de leur forme. J'avais le temps de rêver d'où elles venaient, où elles allaient et de construire en mon esprit des palais merveilleux d'où elles sortaient et où elles entraient.

Rhodanthé arriva avec le soir. Ses cheveux étaient noirs à l'ombre, mais le soleil devait les dorer. Elle était pâle et blanche, et comme elle s'avança quelques pas pour me demander à boire, je vis qu'elle marchait harmonieusement. Sa voix me parut le résumé de toutes les voix qui m'avaient caressé jusque là, et dans l'ombre grandissante, ses yeux semblaient deux reflets de son âme.

Elle me parla. Un meurtre récent la faisait hésiter à reprendre sa route et elle s'enquérait d'un abri pour la nuit. Je l'engageai à honorer mon hospitalité ; elle accepta, par appréhension de la route nocturne. Le temps s'écoula vite. Je lui racontais des récits appris des voyageurs. Je lui disais combien ma vie était enviable. Elle me parut indifférente à cet endroit de mon récit et me demanda quels rois et quels riches marchands étaient passés par le pont.

Le fleuve bruissait doucement avec les insectes.

On voyait frissonner dans le courant l'image des tremblantes étoiles. La brise caressait la terre. — Je me sentis lâche devant cette femme et devant sa splendeur nocturne. Je fus pris d'un désir fou de fixer à jamais ces instants de félicité, et la voix troublée, le geste ample, je suppliai Rhodanthé de rester éternellement avec moi. Je lui dis la douceur de ma vie de contemplation curieuse, le décor changeant de la nature et de la vie que nous contemplerions, immobiles dans l'amour.

Elle fut étonnée sans doute de mon emportement. Brusquement je ne vis plus le reflet de ses yeux ; elle les avait fermés comme si elle était environnée de parfums. Puis elle les rouvrit, rejeta sa tête en arrière et me dit :

« Péager, ton isolence est aussi belle que la nuit, et tes illusions menteuses comme l'eau qui se tord à mes pieds. Je veux croire à ta folie pour que tu n'éprouves pas mon courroux. Me crois-tu donc une femme du vulgaire pour me parler avec la voix tremblante d'un amant? Je ne suis point une de celles qui attendent les voyageurs altérés à la sortie des déserts chauves pour leur verser leurs baisers ou l'ombre d'un amour furtif. — Des générations ont accumulé dans ma famille l'or et la la gloire et les poètes me célèbrent emportés dans le galop sonore de leurs vers. Echangerai-je contre l'ombre de tes rêves la réalité de mon bonheur! Me donneras-tu l'âme des lyres, le chant des fontaines, l'amour des palmiers qui se balancent, versant rythmitiquement sur moi l'ombre et la lumière? Ce que rêvent les hommes s'est réalisé pour moi et c'est de ce sommet que s'élancent mes désirs que j'aime parce que je les sais irréalisables. — Que me donneras-tu en échange de ce que j'aurais quitté pour toi, ô péager? Les oboles que te jettent au passage les voyageurs ou les palais de nuages qu'habite depuis longtemps ta raison? » Je

restai quelque temps avant de penser à lui répondre. Je songeais que sa voix était souple et ses paroles irrémédiablement vraies. « Rhodanthé, lui dis-je, je te remercie pour ce que tu viens de m'infliger, je le méritais. Que de choses tu m'a décrites dont je n'ai pas le désir, dont je n'ai plus la mémoire. Rhodanthé, je fus aussi grand que toi par les liens familiaux, mais je ne m'en souviens plus. La brise de tes paroles a ridé la surface de mes souvenirs, je me rappelle que je fus un homme selon toi, moi pauvre péager. Inconnue, parfume-toi de l'ombre de tes palais ; orne-toi de l'admiration des jeunes gens, pousse-les à ternir en ta faveur des gloires antiques ou à courir de tes dédains dans la débauche facile, je ne t'admire pas, bien que tu sois belle dans l'aurore. Retourne à ta solitude peuplée d'amants. Tu ne vaux pas à mes yeux un reflet de lune dans l'eau ou le chant d'un insecte nocturne. »

Elle fut blessée de ce discours que j'adressais en réalité aux femmes qui lui ressemblaient, à toutes. Elle partit sans un adieu et prit la route violette dans l'aube — je la regardais involontairement. Comme elle atteignait le sommet de la colline près des oliviers bleuâtres, où la route précisait un abîme, elle se retourna pressant ses gens restés en arrière. Et dans le ciel blanc de l'aurore, avec son péplum pourpré qui l'enveloppait rigide, elle me parut une borne sanglante, au bord d'un gouffre, vers laquelle des gens en course haletaient.

Je n'ai gardé aucun souvenir des journées qui suivirent cette aurore, de leur nombre, ou des événements qu'elles abritèrent. Des marchands depuis m'ont raconté que j'étais resté assis au milieu du pont, le visage tourné vers la mer, dans une expression de désir anxieux, que je n'exigeais plus le prix de passage et que pour cette raison ils me l'avaient payé au quadruple. Je crois avoir été très

éprouvé par le malheur pendant ces heures qui furent peut-être longues pour d'autres hommes, d'autant plus que je ne sentais pas de douleur et que je ne pleurais pas. —Des prêtres qui passaient par le pont me guérirent en faisant comprendre à mon âme surexcitée par la maladie le sens caché des formules mystérieuses. J'eus pour eux de la reconnaissance et cependant je m'aperçus qu'ils furent tout étonnés de l'effet salutaire de leurs prières. Puis de nouveau les années s'écoulèrent, sans me causer beaucoup de souffrances, parce que je perdis la funeste habitude de m'imaginer la veille ce qui pourrait m'arriver le lendemain et que je ne vivais pas ainsi une double vie ou une double déception.

Le temps qui s'écoula me communiqua un peu de la beauté des événements qui s'étaient accomplis grâce à lui. Des hommes inspirés des Dieux venaient de très loin pour façonner devant moi l'argile à mon image et pour guetter la ressemblance. Je leur faisais remarquer que l'argile est fragile et le corps périssable, qu'ils pourraient couler mon image en airain sans être sûrs de vaincre le temps et je les engageais à modeler l'image d'une âme immortelle ; ils souriaient et me disaient que leur matière était trop grossière ou que mon corps faisait deviner mon âme. Je leur demandais s'ils pourrait faire une statue de la Désillusion : ils me dirent qu'on pourrait modeler à cet effet l'image d'une femme avec les muscles affaissés mais le regard encore brillant et m'expliquèrent que dans leur art tout effet naissait d'une antithèse. Je leur assurai sans parvenir à les persuader que la Désillusion pouvait garder un masque impassible et des gestes hauts.

Je ne sais au juste pourquoi je parlais, ce n'était pas pour moi la satisfaction d'un besoin ou de l'admiration pour mes interlocuteurs. Un jour

que je m'étais confiné dans un silence parfait et logique, j'arrivai à trouver la vérité de cette pensée: « La parole s'élève hors de la pensée comme la brise d'une mer agitée ». J'en conclus que j'étais quelquefois encore ému et j'y pris garde.

« L'homme, me disais-je, n'est qu'une partie de l'univers, il ressemble à chaque partie de cet univers, sa beauté est celle d'une fleur, sa force celle d'un coursier belliqueux, son âme se meut harmonieusement comme les sphères célestes. Or le mouvement tend au repos, et l'univers, dès qu'il aura atteint le but pour lequel il a été créé, s'arrêtera — la fin de l'homme est la contemplation, que toute action a pour origine et pour fin. » Quelques sages eurent la patience d'écouter le résultat de mes réflexions, mais ne partagèrent pas ma conviction ; je jugeai inutile de les persuader.

Je crois que le bonheur habita mes pensées. Je les rendais aussi larges et aussi belles que je le pouvais pour le recevoir — je dédaignai de m'arrêter à des vues obscures sur ce qui m'entourait. Le fleuve me faisait penser au mouvement ; le passage des caravanes aux lois des migrations ; la beauté des femmes à la cause de la beauté. Je vivais ainsi dans un monde que j'aimais parce qu'il était ma création et que rien de corporel ne pouvait y blesser ma pensée.

Un soir, le ciel je m'en souviens était rouge avec de grandes bandes vertes qui semblaient des prairies de clartés. Je songeais à la mystérieuse vie qui fait tendre toute chose vers le but le plus obscur, qui fait que la fusion de certaines couleurs donne une couleur plus sombre que chacune d'elles. La vie n'était-elle qu'un assemblage de couleurs ? Vue à distance elle me parut grisâtre.

Une caravane parut au loin sur la route et je me surpris à la regarder. Je constatai également que je la considérais avec plaisir, comme si elle répondait

à une attente. Il me semblait que j'avais déjà éprouvé une émotion pareille devant un spectacle semblable. De la litière descendit une femme vêtue d'un péplum de pourpre, elle me parut un fleuve de sang glissant à terre. Je la regardais et je fis vers elle un geste de bienvenue, car je l'avais reconnue pour mon âme d'autrefois, Rhodanthé, qui m'avait fui par une aube froide,

Elle s'avança vers moi d'un air musical, me tendit la main à baiser et me dit d'une voix que je crois avoir entendue souvent pendant mon sommeil :

« Ami, je viens à toi, parfumée de malheur et de désir. Tes souhaits se sont accomplis. Je n'ai pu nulle part trouver le repos auquel je tends. Mes amants sont las de mes curiosités, mes richesses sont inépuisables, le temps lui-même ne m'a pas donné la douceur de regretter ma beauté. J'ai appris que celui que j'appelais dans mes songes vivait toujours auprès d'un pont où je refusai jadis son amour. Je suis accourue vers toi, te sourire, pleurer avec toi, contempler avec toi le site où tu as dû rêver à moi et puis partir vers une île inconnue. Oh ! poursuivre avec toi le repos ! »

Elle s'était abattue les mains sur mon épaule et paraissait pleurer. Son corps était admirablement beau et ses gestes toujours gracieux. Je me dégageai doucement, je lui pris la main comme à une sœur et la conduisis vers ma cabane. Une grande tristesse étendait en mon âme le miroir tranquille de ses eaux.

« Rhodanthé, lui dis-je, tu fus, pour moi, une âme que j'ai longtemps aimée dans l'univers beau à ton image. Quand tu me quittas, je crus que la face du monde allait changer : elle changea mais pour moi seul. Le fleuve étend toujours son lit de moires et de franges d'argent, les étoiles me sourient toujours au ciel, et les fleurs s'inclinent avec la même

joie et le même parfum vers ma main qui les caresse. Quand je te suppliais d'unir ton bonheur au mien dans une contemplation infinie de la nature, tu refusais, avec raison. Mon âme n'est plus à moi, je l'ai répandue sur l'univers et c'est en lui que tu dois m'aimer. Pour moi tu n'existes plus, du moins distinctement de moi. Tu es à la fois mon âme et l'objet qu'elle envisage, tu es pour moi le désir qui me fait trouver de la beauté partout. Tu m'offres de voyager avec toi à la poursuite du repos. Serons-nous sûrs de jamais l'atteindre. Rhodanthé, je ne sens plus mon bonheur, je ne sens plus mon âme. Que me donneras-tu pour le palais des images qu'elle habite et qu'elle quittera pour te suivre ? »

« Je n'aurai donc plus qu'à mourir », me dit-elle en signe d'adieu.

Je ne la retins pas, car je savais que le bonheur n'était nulle part et qu'il était inutile de lui infliger l'angoisse d'une attente.

Elle revint sur ses pas avec sa suite empressee et silencieuse autour de l'apparence de sa douleur. Je la suivis avec amour jusqu'à l'horizon où un pli du manteau sablonneux du désert me cacha la tache rouge que faisait sur ses cheveux noirs un pan de son péplum ramené. Je tournai les yeux sur moi-même et je pleurai.

Et depuis je ne m'intéresse plus à rien ; la pensée à saisir dans la forme ne m'attire plus, ni mon âme, ni l'âme des autres. Il ne me reste plus qu'à mourir, mais je ne le chercherai pas, car ce serait trouver du bonheur dans cette angoisse ; et j'attends de pouvoir rejoindre sans une heureuse douleur l'âme de Rhodanthé, mon âme.

E.-A. EUSTACHE.

THOMAS CARLYLE

ESSAI [1]

—

VIII. — Sa Morale

I

Elle occupe une position centrale dans l'œuvre de Carlyle ; elle fait le fond de tous ses livres, comme la préoccupation morale fait le fond de tout l'homme qui les a écrits. Et l'on dirait que cet homme ne fait d'abord passer sa sensibilité par toute la série d'exercices de la raison spéculative (2), qu'afin de la mieux assouplir et qu'elle soit pour ainsi dire plus subtile à seconder, vivifier les desseins de la raison pratique.

Il semble bien qu'enfin parvenu de la façon que l'on sait à l'idée de Responsabilité, Carlyle, là-dessus, se retourne aussitôt vers le monde extérieur, et, par l'effet du contraste, sente combien irresponsable s'y présume et s'y prétend l'homme, en proie comme il y est aux apparences, aux vagues extériorités, à tout le « fallacieux et trivial ouï-dire », sans oublier le Dilettantisme et la doctrine de l'Utilité. Alors, il voit, de quel regard saisi ! un monde de fantômes et de masques chuchotant à

(1) V. *Mercure de France*, nos 104, 105 106.
(2) Cf. Chapitre précédent.

l'oreille les uns des autres, un monde blafard où toute réalité est effacée, où tout se fait par routine, imitation, ouï-dire : « De tous les biens divins de l'univers, c'est seulement à ceux-là avec qui tu as appareillé ta force que tu peux avoir droit. A moins que ton œil à toi ne se soit appliqué à la voir, à moins que ton âme à toi n'ait victorieusement lutté pour t'en nettifier la vision et la croyance, qu'est-ce que la chose vue et qu'est-ce que la chose crue par un autre ou par n'importe quel autre ? Hélas, elle n'est pas tienne, quoique tu la couves des yeux, que tu te vantes à son sujet, et que tu batailles pour elle jusqu'à la mort, t'efforçant de te persuader et de persuader tout le monde combien elle est tienne. Non, *elle* n'est pas tienne ; tu n'en as qu'un vain écho, une tradition dégénérée en hypocrisie, aboutissant fort certainement à quelque tragique inanité. Quel résultat pour une âme humaine ! A toutes les époques, mais surtout dans cet âge, appelé l'âge de la Presse, avec ses multiformes tribunes et programmes, la somme de tels résultats accumulée sur l'universelle postérité d'Adam est tragique à contempler ; c'est là, en fait, la matière première de toute insincérité, de tout scandale, platitude et turpitude possibles sous le soleil (1). »

A tout ce que cet homme lucide et volontaire en a, de longues années, souffert, mesurez l'intensité avec laquelle il perçoit ce vertige suspect. Aussi voyez le vaste tableau chaviré qu'il peignit, lorsqu'il voulut un jour exprimer l'impression qu'il avait reçue à ce sujet, impression à grand peine balancée depuis par toutes les certitudes acquises : « Un monde détraqué, ballotté et plongeant comme le vieux monde romain quand la mesure de ses iniquités fut comblée ; les abîmes,

(1) *Early life*, tome II, p. 9, 10.

les déluges supérieurs et souterrains crevant de toutes parts, et dans ce furieux chaos de clarté blafarde, toutes les étoiles du ciel effacées. A peine une étoile du ciel qu'un œil humain puisse maintenant apercevoir ; les brouillards pestilentiels, les impures exhalaisons devenues incessantes, excepté sur les plus hauts sommets, ont effacé toutes les étoiles du ciel. Des feux follets, qui çà et là courent avec des couleurs diverses ont pris la place des étoiles. Sur la houle sauvage du chaos, dans l'air de plomb, il n'y a que des flamboiements brusques d'éclairs révolutionnaires ; puis rien que les ténèbres, avec les phosphorescences de la philanthropie, ce vain météore ; çà et là un luminaire ecclésiastique qui surplombe, suspendu à ses vieilles attaches vacillantes, prétendant être encore une lune ou un soleil, quoique visiblement ce ne soit plus qu'une lanterne chinoise, composée surtout de *papier*, avec un bout de chandelle qui meurt malproprement dans son cœur (1). »

II

Ce sentiment de l'erreur humaine, qui s'est ainsi élevé en Carlyle à l'issue et comme contre coup de ses spéculations, constitue précisément la transition par où il passe du point de vue métaphysique au point de vue éthique.

Ici, en élevant d'abord des doutes sur la valeur de cette transition même, un positiviste arrêterait

(1) *Life of Sterling*. — La citation appartient à Taine (Litt. Angl. t. V. Carlyle) qui la donne aussi avec un autre propos. En même temps elle s'indiquait si bien ci-dessus, qu'il nous a bien fallu la lui emprunter, malgré notre souci de ne donner que des citations prises directement dans Carlyle. Mais notre lecture dans Carlyle est assez étendue pour nous permettre d'affirmer que nous ne pouvions pas espérer de rencontrer, pour le cas présent, un exemple mieux choisi.

Carlyle sur tous les autres points ; il nierait la possibilité de déduire d'une telle métaphysique aucune morale. — Votre substance idéale, dirait-il, ce que vous appelez Force, est une chose un peu bien vague ; je veux dire que vous prêtez à cette lointaine substance spirituelle une réalité si exclusive, une universalité si débordante, que tout le reste, c'est-à-dire, en somme, tout ce qui se trouve vraiment à notre portée, n'est plus qu'accident, ombre, apparence éphémère, incapable de retenir et de fixer, pour notre usage, quelque chose de cette substance. Telle est, en effet, l'impossibilité à laquelle aboutit votre doctrine fataliste, qui ne voit au fond des choses que Nécessité et à la surface des choses que Dilettantisme et Profit ; dans cette exorbitante disproportion entre ce qui réside au fond et ce qui paraît à la surface, où il est bien obligé de prendre ses instruments, l'homme s'épuise en vains efforts pour mettre en rapport ces pauvres moyens avec le but que vous lui assignez. Le Dilettantisme, je vous l'abandonne, mais croyez-vous que la doctrine de l'utilité ne soit pas riche en moyens, — ne fût-ce que le travail, — vraiment appropriés à une fin morale ? Cependant, vous enjoignez d'abord à l'homme de faire son devoir, puis aussitôt vous le mettez en défiance contre l'utilitarisme, contre l'économie politique, contre la théorie du sens moral, contre tous les moyens nets et précis de s'assurer de ce qu'est, en somme, le devoir (1). — Surtout, continuerait notre positiviste, je n'ai pas bien confiance en une énergie morale qui, comme la vôtre, consiste à éviter tout contact intellectuel avec la foule (car tel est bien, au fond, l'orientation que cette énergie a reçue de votre conception métaphysique), qui consiste à écarter sans cesse le

(1) Cf. John Morley, *Essais Critiques*.

monde immédiat, ou, ce qui revient au même et à pis, à ne l'admettre qu'à seule fin de renouveler en soi, par contraste, je ne sais quel sentiment de l'inconnu identifié avec je ne sais quel transcendentalisme moral. N'est-ce point là précisément votre démarche, dès lors que vous ne voulez plus voir, dans tout ce qui constitue l'effective actualité du monde, qu'une vaste illusion utilitaire? Pour vous, le monde, pris dans son acception sociale, n'est pas une réalité, pas un être moral; la société ne progresse pas; vous ne croyez pas à la perfectibilité des masses, à la lente croissance des organismes *sociaux*, au résultat moral de cette longue évolution. Vous avez dit, par exemple, que la théorie des Droits de l'homme n'était « qu'un jeu logique, une pédanterie, à peu près aussi opportune qu'une théorie des verbes défectifs ». Les conditions sociales, pour vous, sont encore, avec d'autres étiquettes, ce qu'elles étaient lors de la formation des communautés primitives; elles ont le même caractère de convenance et de profitabilité bornées, et elle resteront telles jusqu'à la fin. En conséquence, vous rejetez à l'ombre, au néant, tout ce qui n'est pas l'individu. Aussi suis-je fondé à dire que, dans votre doctrine, le principe de l'énergie morale est tout négatif, car il n'est autre que le sentiment métaphysique de l'irréalité de la vie (1). — J'aperçois bien, dans votre philosophie, une région intermédiaire, assez restreinte d'ailleurs, où ce que j'appellerai votre souci de dramatisation métaphysique domine moins, où la « Force » est moins tyrannique; une région qui, si vous l'élargissiez, rejoindrait nos domaines, à nous, et viendrait s'y confondre; lumineuse province tempérée où il est enfin parlé de ces rapports si nécessaires de l'individu avec la

(1) *Sartor*. Liv. II, Chap. IX.

masse autrement que sur un ton humoristique ou transcendental. Là, vous vous êtes enfin rappelé que s'il y a des millions de menteurs dans le monde de l'Apparence, il y a aussi dans ce monde des « millions de muets » ; et pour tout ce tragique troupeau qui accomplit sa destinée d'effacement avec une si émouvante soumission, vous avez eu des cris de pitié et d'amour. « La rumeur de la Vie aux mille voix » n'était plus alors pour vous « une cacophonie désespérante ; mais ces voix étaient devenues attendrissantes comme des cris inarticulés, comme les sanglots d'un être muet, qui sont des oraisons dans les cieux ». Alors pour vous « la pauvre Terre avec ses pauvres joies n'était plus une marâtre cruelle, mais une mère dans l'indigence ; l'homme, dont les besoins sont si démesurés et les moyens si faibles, vous était devenu plus cher : et c'est pour ses souffrances et ses défaillances mêmes qu'alors vous l'appeliez votre frère » (1). Que n'avez-vous persévéré! Que ne vous êtes-vous pris, d'un tel sentiment, aux « Apparences », plutôt que d'y chercher les vaines satisfactions métaphysiques du Symbole ! N'était-ce point là la vraie fonction de votre nature, l'issue la plus naturelle de votre sensibilité, de cette sensibilité dont on a pu dire qu'elle était si grande, que vous ne saviez pour ainsi dire qu'en faire? (2) Mais si vous eussiez insisté, vous eussiez été insensiblement amené à une philosophie plus expérimentale, à l'idée toute positiviste du Bonheur ; — et ceci, c'est de l'Utilitarisme !

(1) *Sartor*. Liv. II, chap. IX.
(2) Miss Harriet Martineau, dans son *Autobiographie*.

III

Ces objections classiques d'un positiviste, qui pourraient se résumer ainsi : Je conteste le mérite de votre morale parce qu'elle se déduit tout entière d'une métaphysique fataliste, et que si vous la fondez sur de telles raisons, c'est qu'au fond vous êtes incapable d'un réel amour pour les hommes, et de vous intéresser pratiquement à la vie, ce que j'appelle pratiquement, — ces objections servent mieux que n'importe quoi à repousser en vive lumière le fait fondamental de la doctrine de Carlyle, l'effort opiniâtre de valeur morale et de sensibilité combinées dont cette doctrine est le résultat. Ici, par exemple, maintenue dans le degré voulu par notre positiviste, la sensibilité d'un Carlyle eût sans doute pu donner un art émouvant, tout de bonté pessimiste, très humain. Mais s'il s'en fût tenu là, Carlyle n'eût plus été Carlyle. Sa nature, tout en l'acceptant autant que personne (1), dépasse de beaucoup le sentiment de la misère des êtres. Elle est pitoyable, mais par-dessus tout elle est vaillante. Il plaint les hommes, mais il les croit supérieurs à leur propre misère, à leurs intérêts, à leurs mobiles. Il place leur grandeur avant leur bonheur. Un impérieux optimisme l'anime, fait de toutes ses âpres certitudes, ce que j'appellerai une *joie* de héros. C'est que la même sensibilité qui le fait compatir aux misères de ce monde lui donne un irréfrénable besoin d'harmonie et de raison. En un pathétique élan, elle prétend se satisfaire dans l'idée d'une justice plus active et plus militante que celle qui se peut impliquer dans la compassion. Avec mille souffrances, elle cherche cette issue lointaine et peu connue. S'arrêter sur cette

(1) Froude nous dit que devenu « riche » du produit de ses ouvrages, il donnait sans cesse, et sans *jamais* s'informer des motifs qui amenaient les besogneux chez lui.

pitié envers les hommes ! Cela ne peut pas suffire à un esprit véhément, opiniâtre, entêté de Fait, comme Carlyle. Il y a dans la vie un contenu *qu'il faut* atteindre : la conscience est ce contenu (1). Et c'est ainsi que dans l'excès même de sa sensibilité, il dépasse les sphères intermédiaires de la bonté pessimiste, pour percer dans l'éclatant éther d'un optimisme entièrement transcendant. On a taxé de dureté les idées provenant de cette sensibilité si loin portée : nous croyons plutôt qu'il faut les déclarer cordiales, tout à fait cordiales, au vrai sens du mot ; en sympathie directe avec tout ce qu'il peut y avoir de plus profond dans l'homme.

IV

Et c'est cet enthousiasme qui lui fait aimer la Douleur ! Comme il comprend la mystérieuse nécessité de la Douleur ! Le geste éperdu de Jean Huss adolescent posant sa main au creux d'un brasier, en une soudaine bouffée de sublime qui lui monte au cœur, je le retrouve dans Carlyle. Heureux qui peut rencontrer la Douleur même dans les circonstances les plus exemptes, en apparence, de Douleur ! Carlyle sait cela, ou plutôt sa nature le sait pour lui. Il faut distinguer, dès le seuil de son éthique, cette façon de sentir. N'est-elle pas, du reste, cette façon de sentir, incluse dans tout ce qui a fait l'objet de nos remarques jusqu'ici ; n'y réside-t-elle pas, tout au fond, comme tout ce qui s'y peut trouver de plus subtil, de plus vivace, cohérent ; n'est-elle pas le contenu dernier de tout ce qu'il est ? Cet extraordinaire pouvoir de continuité, qui est en lui, ce prodigieux parti-pris, dont rien n'a pu avoir raison, en vertu de quoi il a laissé, malgré tous les obstacles et toutes les sollicitations du monde extérieur, sa conscience

(1) Ou, dirait Hartmann, « l'Inconscient ».

se constituer d'elle-même, qu'en dirons-nous, sinon que ceci n'est que la victorieuse énergie de sa puissance de Douleur ? Ajoutez maintenant qu'au plus profond de cette faculté, il y a quelque chose de principalement âpre et vérace qui empêche Carlyle d'être jamais dupe de lui-même, d'avoir jamais aucune suffisance, fût-ce celle de sa Douleur même. Parvenu par ce sentiment à la contemplation des plus altières vérités, loin de s'enorgueillir, il aurait encore le mot sublime, insondable de Spinoza : « Que t'importe, ô Dieu, que je t'aime ? » Et c'est ici la plus sérieuse garantie de la *précision* de cette intelligence.

Mais si nous voulons saisir le sens principal, la maîtresse-nuance du mot Douleur chez Carlyle, faisons ce mot complètement synonyme du mot Silence. La capacité de Douleur, c'est-à-dire la faculté de Silence, voilà le fait réel, idiosyncrasique. Et c'est ce fait, peut-on dire, qui est, chez Carlyle, l'article principal de sa psychologie de l'homme. — Car le Silence n'est-il pas la marque par excellence de tout ce qu'un homme vrai peut être et peut faire ? Il est, je pense, un assez excellent moyen de nous révéler à nous-même l'*être* qui essentiellement nous constitue. Le Silence, nous le sentons en nous, si nous sommes capables de le garder, comme la plus explicite révélation de la Force qui nous est donnée. « Le Silence est l'élément dans lequel toutes les grandes choses se forment et se coordonnent, pour en surgir enfin, achevées et majestueuses, au grand jour de la Vie, qu'elles sont destinées à régir. Toi-même, dans tes humbles perplexités, sache seulement retenir ta langue un jour : combien, le matin suivant, tes projets et ton devoir t'apparaissent plus clairs ; que de débris et de décombres le Silence et la Solitude, ces travailleurs muets, ont balayés hors de toi ! La Pensée ne travaille que dans le Silence. Que ta

main gauche ne sache point ce que fait ta main droite. Ne bavarde pas avec ton cœur. Dans toutes les choses de la terre il y a un silence préférable à tout discours. Partout la sotte rumeur babille, non sur ce qui a été effectivement fait, mais sur ce qui a été mal fait ou défait ; la sotte histoire ne sait que ce qu'il serait bon de ne pas savoir. Crimes et misères, elle relate l'empêchement de travail, nullement le travail même. Oui, si l'on considère à la ronde la bruyante inanité du monde, paroles de petit sens, actions de petit mérite, on aime à réfléchir sur le grand Empire du Silence. Les nobles hommes silencieux, dispersés çà et là, chacun dans son département, pensant silencieusement, agissant silencieusement, dont aucun Journal du Matin ne fait mention ! Ils sont le sel de la Terre. Un pays qui n'a que peu ou point de ces hommes est dans une mauvaise voie. Comme une forêt qui n'aurait point de *racines* ; qui aurait tourné toute en feuilles et branches ; qui devrait nécessairement bientôt se dessécher et n'être plus forêt. Malheur à nous si nous n'avions rien que ce que nous pouvons *montrer* ou dire. Le Silence, le grand Empire du Silence : plus haut que les étoiles, plus profond que les Royaumes de la Mort ! Lui seul est grand ; tout le reste est petit (1). »

Ce Silence n'est-il pas comme l'essence de toutes les efficaces manières d'être possibles ; par exemple, de toutes les Règles et de toutes les Attitudes qu'a pu produire, dans toutes les conditions de la vie, le soin moral et esthétique de nous-même. La vie érémitique, les mœurs des premiers Puritains, des premiers Méthodistes, des premiers Jésuites, celles aussi de Port-Royal, et, considérées en elles-mêmes, les vies d'artistes parfaits, comme Gœthe, Beethoven, Alfred de Vigny, Dela-

(1) *Sartor, French Revolution, On Heroes*, etc.

croix, Richard Wagner, sont des provinces de pensée et de sensibilité encloses dans ce même « grand Empire du Silence » ; et, à ce titre, elles peuvent être regardées comme les modes les plus exacts et les plus intimes qui soient de cet *être* mystérieux et irréductible, de cet « Inconscient » absolu, souverain, qui constitue plus ou moins intensement, — selon que nous nous y efforçons plus ou moins, selon que nous préservons plus ou moins en nous-même le sentiment de notre responsabilité, — l'Entité dernière de notre individu. — Et comme dit Carlyle : être une Entité ou une « Non-entité » ; tout est là. Être ou ne pas être, enfin.

Toute la chaîne des nécessités de l'âme se résume dans le Silence ; elle s'affirment, de plus en plus intimes et significatives, à mesure que cet état parfait de la sensibilité appelé Silence gagne de plus en plus vers l'intérieur de l'homme. Ce sont ces nécessités que l'homme doit d'abord savoir susciter en lui-même, s'il veut se susciter lui-même, être un homme, appeler en lui quelque touche de la Force universelle.

V

Il nous semble bien que c'est ici, dans l'enchaînement des idées de Carlyle, que l'on rencontre son idée des symboles considérés sous le rapport moral. — Comme l'Univers dans ses phénomènes, l'homme dans ses œuvres, — s'il est armé de Douleur et de Silence, — est un Symbole du Fait. Il n'a vu que symboles autour de lui, il s'est ainsi mis en rapport avec la Force, et maintenant ses œuvres en ont une véracité souveraine. Il faut brièvement développer ceci.

L'âme, par la Douleur et le Silence, a récupéré le sentiment de ses nécessités propres, de sa res-

ponsabilité ; par ce sentiment, la vision intérieure s'est rectifiée et affinée ; par lui a commencé et s'est achevée une éducation de « l'œil » ; désormais, le regard perce, à travers tous les enchevêtrements, jusqu'au « cœur pratique de l'affaire » et discerne l'inépuisable signification qui s'y trouve ; « car dans chaque objet il y a une inépuisable signification, et l'œil y voit ce que l'œil apporte de moyens de voir. Pour Newton et pour le chien de Newton, il y a deux univers différents, tandis que l'image sur la rétine de chacun était probablement la même. L'œil voyant ! C'est ceci qui déclôt l'harmonie intérieure des choses ; ce qu'a voulu la Nature, l'idée musicale que la Nature a enveloppée dans ses incarnations souvent grossières. C'est quelque chose qu'elle a voulu en effet. Pour l'œil voyant ce quelque chose serait discernable. Toutes choses. vous pouvez de manière ou d'autre vous mettre sympathiquement en rapport avec elles. Au fond, c'est le premier don du Poète, comme celui de tous les hommes, que d'avoir assez d'intelligence (1). »

Et voici que tout ce qu'ils font, ces grands Intelligents, ces grands « Initiés au divin abîme du Silence et de la Douleur », est en rapport avec cette vue intérieure des choses, avec ce qu'ils ont entrevu d'éblouissant et de stupéfiant au fond de l'Apparence ; tout ce qu'ils font est l'expression, la forme, le contenant de l'*idée* qu'ils ont ainsi conçue. Car l'idée une fois donnée, et si elle est vraiment sincère, les signes ne lui manqueront pas ; elle trouvera autant de signes, autant d'aboutissements, que le Temps et l'Espace peuvent, dans leur double champ, avoir de place pour l'Apparence ; l'Apparence, la Forme, n'étant désormais que cette idée vue du côté des faits et des objets.

(1) *Sartor*, Symbols ; *French Revolution*, *On Heroes*, passim.

Tous ces objets, toutes ces formes, toutes ces choses de l'Espace et du Temps, toutes ces choses humaines, ne nous semble-t-il pas les voir se presser en foule vers une de ces puissantes âmes de douleur et de silence, comme l'implorant, comme lui disant : Donne-nous, âme féconde, redonne-nous l'être, l'être véritable ! Recrée-nous ! Retrouve en nous la signification divine qui s'y dérobe et s'y perd ; retrouve en nous ta propre essence et ton antique gloire ; et repétris-nous à ton image, fais de nous toutes ton Symbole, toi-même Symbole de l'Etre éternel.

Esprits sans corps ou corps sans âme ; l'idée s'exilant de la vie, ou la vie s'exilant de l'idée ; le morne empêchement de vivre *et* de penser, de penser et de vivre, d'agir et d'aimer, d'aimer et d'agir ; l'éternel conflit du Sphinx et de la Chimère, qui jamais ne peuvent enfin s'accoupler pour enfanter le Réel et l'Amour : dans tout vrai Symbole créé, n'est-ce point là précisément le mal qui se trouve effacé, l'énigme qui se trouve résolue ? Le mal le plus aigu, l'énigme la plus menaçante, l'angoisse même de vivre. Alors l'équilibre est rétabli entre la réalité et l'idéal ; l'union est indissolublement faite de l'âme avec la matière ; l'âme s'est matérialisée, la matière s'est spiritualisée.

Ainsi à travers le Temps et le Silence, par le long effort des cœurs clairvoyants, vont se formant, au centre le plus vibrant de l'agitation humaine, et constitués de cette agitation même, les signes impératifs de ce qui est la réalité dernière sans qui nul ne peut vivre. Suivant le plan psychologique sur lequel ils sont exposés, ces signes, ces symboles s'appellent Eglise, Poésie, Art, etc. Ils commémorent toute l'infinité des états de conscience, et ils les réveillent journellement dans l'esprit et les actes des hommes.

VI

Mais ce qu'il faut surtout remarquer, dans cette théorie morale des Symboles, comme étant véritablement d'un caractère pratique et original, c'est cette conséquence qu'elle enferme : Qu'on ne peut pas séparer l'homme de l'idée, on peut dire aussi, la valeur morale de l'intelligence. En effet, à la racine de tout symbole il y a, non pas une idée abstraite, impersonnelle, un type d'opinion accepté et collectif où toutes les personnalités diverses se sont fondues et qui a limité à soi toute personnalité, — mais bien une profonde, inconditionnelle nécessité de l'âme, une nécessité illimitée, illimitable, fatidique, se développant comme inconsciemment, en dehors de toute formule concertée d'un jour, dans la suite du temps et du silence ; enfin ce qui le plus irrépressiblement constitue la personnalité et le principe de l'activité. Toute idée à la fin symbolisée a donc été d'abord une idée représentée, agie, car si elle a été symbolisée, c'est précisément qu'elle a été mise en action. Sans un homme aucune symbolisation n'est possible. Tout symbole, de quelque ordre qu'il soit, quelque nécessité de l'âme humaine qu'il exprime, Religion, Art, Poésie, etc., est d'autant plus complet, riche de significations, que les idées qu'il inclut ont d'abord été plus vaillamment et minutieusement représentées, portées, développées à travers toutes les vicissitudes et tout l'infini détail de la vie. C'est de cette façon seulement qu'un symbole peut intégrer en lui toute la vie, ou toute une province de la vie. Pour qu'un symbole me parle et me guide, il faut que j'y reconnaisse la présence d'une âme, et dans cette âme la présence d'un monde.

Après cela, que devient cette maxime aujourd'hui trop connue : Le principe est tout, l'homme rien ; cette maxime si fort en faveur dans toutes

les époques dénuées d'originalité, alors que l'opinion, c'est-à-dire la pire, la plus insaisissable des abstractions, règne à la place de l'initiative individuelle, et quand l'individu a toute responsabilité envers autrui, n'en a plus aucune envers soi-même. Ne nous apparaît-elle pas désormais ce qu'elle est réellement : un pur prétexte pour ne pas agir, et pour se donner des airs importants tout en n'agissant point. Toute incapacité se cantonne avec morgue dans ce dicton. Tout dilettantisme aussi, avec des airs souriants. C'est même surtout pour cette paresse de l'âme si bien appelée dilettantisme que « le principe est tout, l'homme rien ». L'idée est si haut, si loin, si vaste, disent-ils, et nous si peu : comment la faire jamais descendre jusqu'à nous, comment l'ajuster à notre mesure ? Nous ne sommes pas la mesure des choses, nous ne sommes pas la mesure du beau, du bien, du vrai ; gardons-nous donc de rien affirmer, et vivons comme les autres, — non sans toutefois l'affable élégance de nos curiosités averties, mais désintéressées. Et de fait, cette opinion sciemment exagérée touchant l'incontingence de l'idée, jointe à cette résignation souriante quant à l'insuffisance des moyens humains, n'est qu'une excuse pour se dispenser de croire. — La mesure des choses, tout homme armé d'une conviction sincère ou même d'un sincère essai de conviction, ne l'est-il pas plus ou moins ? Peut-il être jamais distinct de son idée ? N'existe-il pas dans la mesure même où il conçoit les choses ? Sa vie même tout entière est engagée, terriblement engagée, et beaucoup plus avant que lui-même, dans tout son renoncement, ne peut le prévoir et l'accepter.

VII

Par ces idées sur la Douleur, sur le Silence, sur les Symboles, enfin sur l'identité de l'homme et de

l'idée, de la valeur morale et de l'intelligence, de la force et du droit, nous voici arrivés à la doctrine du Héros. Les façons d'être exprimées par ces idées composent déjà, dans sa grande partie, le sentiment dont Carlyle, en s'aidant expressément des méthodes allemandes, a observé le développement, les multiples ramifications et nuances, dans la vie des grands hommes. La teneur même de cette théorie du *Héros* est trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'exposer longuement ; résumons-la ; sur quoi, nous essayerons de dégager ce qui nous paraît être la signification intime et moderne de cette doctrine.

« L'Histoire Universelle, l'histoire de ce que l'homme a accompli en ce monde, c'est au fond l'Histoire des Grands Hommes qui ont travaillé ici-bas. Ils ont été les conducteurs des hommes, ces grands hommes ; les modeleurs, les patrons, et en un large sens les créateurs de tout ce que la masse générale des hommes a pu s'efforcer de faire ou d'atteindre ; toutes les choses que nous voyons accomplies dans le monde sont proprement le résultat matériel extérieur, la réalisation pratique et l'incarnation des Pensées qui habitèrent dans les Grands Hommes envoyés dans le monde : l'âme de l'histoire du monde entier, on peut justement l'admettre, ce serait l'histoire de ceux-ci. Le Héros exprime au dehors, de la façon qui lui est propre, son âme inspirée ; tout ce qu'un homme, dans tous les cas, peut faire. Je dis *inspirée* ; car ce que nous appelons « originalité », « sincérité », « génie », la qualité héroïque, pour laquelle nous n'avons aucune bonne dénomination, signifie cela. Le Héros est celui qui vit dans la sphère intérieure des choses, dans le Vrai, le Divin et l'Eternel, qui existent toujours, inaperçus de la plupart, sous le Temporaire, le Trivial : son être est dans cela ; il déclare cela au dehors, par acte ou parole, selon le

cas, en se déclarant lui-même au dehors. Sa vie est un lambeau de l'éternel cœur de la Nature elle-même ; la vie de tous les hommes aussi, — mais le grand nombre des faibles ne connaît pas le fait, et lui est infidèle, la plupart du temps ; le petit nombre des forts est fort, héroïque, perpétuel, parce que le fait ne peut pas lui être caché. C'est le Héros qui est l'âme de tout. Ce qu'il enseigne, le monde entier le fera et l'exécutera. La manière dont le monde en use avec lui est le trait le plus significatif de la situation générale du monde (1). »

On a tout dit, on a dit du moins des choses essentielles, relativement au parti que la science historique, qui est une science toute psychologique, peut tirer de cette conception, laquelle, si nos recherches sont suffisantes, n'a jusqu'ici été examinée, en France, que sous ce rapport (2). On a, d'après Carlyle, montré comment, le sentiment héroïque étant le promoteur et le guide de tous les mouvements sociaux, de toutes les civilisations, c'était à connaître intimement ce sentiment qu'il fallait s'appliquer, si l'on voulait connaître le sens intime, la direction exacte et la portée totale de toute période historique. Dans Carlyle enfin, dans son *Cromwell*, dans son *Friedrich II*, dans son deuxième livre de *Past and Present*, l'on trouvera une mise en œuvre complète de cette conception de l'Histoire. Le plan de notre travail ne comporte pas de développements sur ce point. C'est sous un autre rapport, avons-nous dit, plus particulier, plus intérieur, qu'il nous faut examiner ici cette doctrine du *Héros*.

Une grosse objection que, de divers côtés, l'on n'a pas manqué de faire à Carlyle, c'est celle-ci :

(1) *On Heroes*, passim.

(2) Voyez cet exposé dans Taine, *Etude sur Carlyle*, IV. M. Izoulet, d'autre part, a esquissé, d'après Carlyle, une philosophie de l'Histoire, mais en rejetant l'idée même de l'Héroïque (Introduction à sa traduction des *Héros*).

Si, du domaine purement historique, doctrinal, nous passons dans la vie actuelle, effective, dans les événements du jour, c'est-à-dire là où il est le plus besoin de lui, comment reconnaître votre Héros ? En même temps que la nature du Héros, vous eussiez dû établir une méthode pour découvrir le Héros ; compléter votre morale par une politique. Pouvoir merveilleux de la Douleur et du Silence, symboles, indissolubilité de l'homme et de l'idée, de la valeur morale et de l'intelligence, ce que vous appelez aussi identité de la force et du droit ; puis, là-dessus, en guise d'illustrations, vos biographies transcendantes de Dante, de Shakespeare, de Cromwell, de Napoléon, pour n'en pas citer d'autres : tout ceci, certes, est fort bien raisonné et ordonné ; mais si, réclamant, dans notre ferveur, un nouveau Dante, un nouveau Cromwell, un nouveau Napoléon, un nouveau Roi et un nouveau Prêtre, un nouveau symbole de Foi et un nouveau symbole d'Autorité, pour cette insolente et chaotique Démocratie qui ne sera, comme vous dites, que désordre et mensonge tant qu'elle n'aura pas reconnu et vénéré ce double Symbole, — nous marquons à la fin notre doute quant à la possibilité pratique de les découvrir à l'heure nécessaire, avons-nous tort ? Il n'est aucune méthode certaine pour cela. « Car si vous indiquez la sincérité comme critérium immédiat du véritable Héros, qu'entendez-vous par sincérité, quand vos héros, par exemple, se nomment Cromwell, Frédéric II, ou Napoléon ? »

Carlyle a prévu et connu en effet ces objections(1) ; mais il ne s'en est pas autrement préoccupé ; elles marquent simplement une inintelligence de sa pensée. La doctrine du *Héros*, en effet, c'est en-

(1) Cf. *On Heroes*, I, page 8. *Past and Present*, Livr. I, fin du chap. VI.

core un de ces « secrets ouverts » qu'on ne peut guère pénétrer avec de telles façons de voir. Comment reconnaître le Héros ? Aucune méthode pour cela. L'on a cru mettre ainsi le doigt sur le côté chimérique de la doctrine, et, en somme, l'on ne prenait garde que c'était précisément là le côté le plus profond. Car si le sentiment héroïque est en réalité si malaisé à reconnaître, n'est-ce point de ce qu'il est tellement près de nous, tellement mêlé aux pires confusions de la vie même ! Et c'est sous cet aspect, non sous un autre, à notre gré, qu'il faut présenter la conception de Carlyle. Dante, Shakespeare, Jean-Jacques, Napoléon, il faut voir que ces figures, chacune avec son époque, ne sont en quelque façon que les cadres historiques, les moules, où Carlyle a jeté toute cette vaste et complexe psychologie de l'héroïque, laquelle fut primitivement recueillie des plus troubles obscurités de la vie ordinaire et contemporaine, où, pour en mieux comprendre l'intime qualité, nous allons la replacer ici.

Londres ou Paris, imaginez quelque énorme, monstrueuse, très vieille et très moderne capitale; quelque impériale Cité du Monde, surchargée de fastes et de gloire, pleine de science, d'artifice, et de spasme, et d'ennui. Quelle vie exténuée et paroxyste font ces villes ! Le Désir y naît, fleur tardive et violente, sur le terreau de l'expérience des siècles. L'homme, partout, avec les matériaux accumulés des époques successives, s'est fait de démesurés milieux, qui l'excèdent, le surmènent et l'écrasent, et tout ensemble l'excitent sans répit. La leçon qui sort des choses est à la fois trop excitante et trop connue. Il y a derrière vous et se pressant vers vous trop de façons de sentir, de connaître et de jouir ; et la nature humaine n'en est pas devenue plus riche. En effet, dans la pensée ainsi trop consciente, dans la sensibilité trop

instruite, dans l'action trop intéressée, toute ingénuité, toute originalité est désormais presque impossible. Vous vous dirigez, non d'après vous-même, mais d'après un empirisme multiforme et spécieux, passé à l'état de règle critique et pénale. Et rien n'égale l'encombrement de ces formules, si ce n'est la précipitation brutale apportée dans l'emploi de ces formules ; tous les appétits, toutes les impatiences, toutes les vanités s'en emparent, et ne leur demandent rien, que le moyen de se satisfaire. Dans ces vieilles civilisations étouffantes, où, par surcroît, la Démocratie a sans mesure multiplié les ambitions, encouragé les plus basses outrecuidances, on sait qu'il faut se dépêcher de paraître, de prendre et de jargonner vaille que vaille un rôle dans la grande parade ; on sait que la fièvre et le convenu de la vie empêchent de rien approfondir, de rien exiger de sérieux de quiconque ; que l'on vous juge et vous classe en courant, sur des riens, et que c'est à vous de vous arranger pour que ces riens aient le plus bel air avantageux possible. Dans de telles époques, découvrir, inventer est difficile, et du reste peu prisé, sinon méprisé. Il y a une incapacité générale d'*admiration*. Surtout, d'un bout à l'autre du champ de l'activité, ces époques ont prodigué sans mesure les spécialités, les technologies, les nomenclatures, les classifications, les genres et les sous-genres; elles l'ont ainsi sectionné en cases innombrables, — qui nulle part n'ont vue l'une dans l'autre. Le moindre détail, devenu un monde, où des sous-mondes sont à leur tour découverts, rive ainsi à soi des vies entières d'efforts. Dans tout objet offert, vous avez dès l'abord tant de fibres à inventorier, tant de nerfs à dégager, tant de veines à reconnaître, un tel écheveau secondaire à débrouiller, que vous n'arriverez jamais jusqu'au cœur ou au cerveau, jusqu'au centre pratique de

l'affaire. Par une relation naturelle, ce qui est vrai des façons de connaître et d'agir, l'est aussi et plus encore des façons de sentir ; ces façons de sentir, parmi le dilettantisme des mœurs, la culture mondaine, les petites convenances, les menues distinctions passionnelles et sentimentales, se sont tellement divisées et subdivisées, que vous ne pouvez plus remonter jusqu'à l'émotion-mère, totalement perdue pour vous. Mais si l'art pour l'art, en fait d'expérimentation et de pratique, n'engendre que la myopie intellectuelle et la bassesse du jugement, une bien autre conséquence s'en ensuit ici ; ici, désormais, la source même de l'émotion et de la croyance se trouve perdue, tarie ; à la place de cette source de jouvence, vous n'avez plus qu'une fabrique de petites âmes mécaniques, de petites âmes « manufacturées », implacablement conscientes, chacune très experte dans sa petite spécialité de scepticisme, de convenance et d'habileté laborieusement entrelacées en combinaisons chinoises, pour cacher au regard un lugubre fond de haine, d'impuissance et de désespoir.

Mettons, avec quelque semblant de raison, que telle est, en gros, la structure apparente et officielle de cette vie moderne, que tels sont, en général, les modes reçus de l'action et du sentiment ; et que c'est donc cette structure, que ce sont donc ces modes qui se veulent imposer à tout ce vaste monde intérieur de merveilleuse sensibilité, pour nous résumé dans l'appellation de sentiment héroïque. Ah ! cette idée moderne de l'héroïque, elle a passionné Carlyle au delà de tout ce qu'on peut exprimer ! Elle a été sa vie même ; elle marque son plus haut degré de vision, de vie. Là, il a réussi à percevoir et à faire percevoir certaine qualité de tragique inouï, inconnue jusqu'à lui, et qui ne s'oubliera pas, et sans qui plus aucune mentalité

sérieuse ne peut faire. Il a vraiment exprimé le pathétique de nos temps actuels. Au travers de ce vieux monde encombré de toutes sortes d'artificielles formes, scientifiques, mondaines, sentimentales, pseudo-morales, dont chacune marque un degré de moins dans l'émerveillement de vivre, un degré de plus dans l'accoutumance et l'endurcissement, il a vraiment fait transparaître, en étranges lueurs, les plus « spectrales réalités », les plus « hagardes nécessités » de l'âme, le moderne homme de génie, le moderne homme sincère, fort ; sinistre et correct comme chez Baudelaire, industrieux et multiple comme chez Balzac, mais équilibrant, harmonisant ces traits aigus et tourmentés dans un mâle rayonnement de force et de douloureuse exaltation ; seul, là, avec tout ce qui s'implique d'inexprimable dans son fait, qui est de faire dominer l'intelligence sur l'ouï-dire et sur le hasard.

Dire, d'après Carlyle, les multiples et très locales appropriations de l'Héroïque moderne, en noter les incessantes nuances, nuances subtiles, infiniment ténues, souvent à peine appréciables, — car l'Héroïque se manifeste comme il peut, et surtout « comme l'époque le peut », et l'époque moderne le peut très exigument, en tous cas d'une manière si entremêlée, obscure, détournée (la plus profonde manière, en somme !) — dire tout cela serait long. Intuition des vérités morales fortifiée par l'intuition des réalités métaphysiques, rectitude et intrépidité de vision, Douleur, Silence, Humour aussi (mais l'Humour n'est qu'un composé de ces deux-ci), songez à l'incommensurable quantité de vie que contiennent ces mots et qui jaillit inépuisablement d'eux, s'ils sont réellement vécus dans un monde comme le nôtre, — spécialement dans un monde comme le nôtre.

Mais sans entrer dans un tel détail, retenons expressément ici et examinons une dernière fois,

surtout quant à son rôle moderne, le fait très probablement capital de cette sensibilité et de la morale où elle s'exprime, le fait que nous avons aussi appelé Douleur, Silence, etc., mais qu'en dernière comme en première analyse (1), il faut surtout appeler, plus typiquement : Sentiment de l'identité de la Force et du Droit, de la Valeur morale et de l'Intelligence. — Il n'y a pas d'autre Droit que la Force, car la Force est la mesure de tout ce qu'il y a de vivant ; il n'y a pas d'autre Droit que la Valeur morale, car la Valeur morale est la mesure parfaite dans laquelle s'exerce l'Intelligence. Ainsi identifiée avec la Valeur morale, l'*Intelligence* est donc le « résumé des dons de l'homme », « l'outillage premier » du Héros dans tous les temps, ou plutôt, pour lui, « la main qui manie tout outil » (2). Nous ajouterons en conséquence que l'Intelligence est *une*, autant que cette Valeur morale, que cette Force dont elle ne se distingue pas.

Prenons bien garde à ce fait, car des âges comme les nôtres ont fort tendance à faire, dans le cœur même de cette Intelligence, d'étranges distinctions, d'étranges choix arbitraires, d'étranges mutilations. Dans de telles époques de dilettantisme, d'utilitarisme et de classifications, nous entendrons parler des facultés, fût-ce des facultés du plus grand et du plus entier, « comme si elles étaient distinctes, choses séparables ; comme si un homme avait à part, ici l'intelligence, là, l'imaginative, à côté, la fantaisie, etc » ; nous y entendrons parler de la « nature intellectuelle » d'un homme, et là-dessus, sur un ton tout différent, de sa « nature morale », etc. « Les nécessités du langage prescrivent peut-être de telles formes d'expression ; peut-être nous faut-il parler de

(1) Voy. chap. II, § III.
(2) *On Heroes, passim.*

cette façon, si nous voulons parler en somme. Mais les mots ne devraient pas se durcir en choses pour nous. Il me semble que notre compréhension de l'Intelligence est, pour la plus grande part, radicalement faussée par là. Nous devrions savoir, et garder à jamais dans l'esprit, que ces divisions ne sont au fond que des *noms* ; que la nature spirituelle de l'homme, la Force vitale qui habite en lui, est essentiellement une et indivisible ; que ce que nous appelons imagination, fantaisie, intelligence, et ainsi de suite, ne sont que différents aspects de la même puissance d'Intuition, tous indissolublement liés l'un à l'autre, physiognomoniquement apparentés ; de sorte que si nous connaissions l'un d'eux, nous pourrions les connaître tous. La moralité, ce que nous appelons la qualité morale d'un homme, qu'est-ce que ceci, sinon un *côté* de l'unique Force vitale par où il est et agit ? » Un côté où tous autres côtés, plan et forme, se trouvent rappelés et nécessités tels quels, comme les quatre facettes d'un cristal dans l'une quelconque de ces facettes. « Sans moralité, l'intelligence serait impossible pour un homme ; un *homme* complètement immoral ne pourrait rien connaître du tout ! Pour connaître une chose, ce que nous pouvons appeler connaître, un homme doit nécessairement d'abord *aimer* la chose, sympathiser avec elle ; c'est-à-dire être *virtuellement* apparenté à elle. S'il n'a pas la justice de déposer son propre égoïsme à toute occasion, le courage de se mettre du côté du dangereux-vrai à toute occasion, comment connaîtra-t-il ? Ses vertus, toutes ses vertus, se trouveront rappelées dans sa connaissance. Ces choses méritent d'être établies ; car leur contraire agit avec une perversion multiple et vraiment funeste, en ce temps (1) ».

(1) *On Heroes*, III.

L'on peut ici entrevoir le rôle et mesurer l'effort de l'Intelligence, de l'Héroïque moderne, ainsi connu dans son fait fondamental. — L'exemple d'une telle Intelligence, une par définition, ne montre-t-il pas assez qu'il y a un funeste contre-sens dans nos époques modernes ; un contre-sens qui consiste à ne vouloir, — sous prétexte de généralité décroissante en tout ordre de choses et des étroites localisations et classifications de l'activité et du sentiment qui s'en ensuivent, — à ne vouloir accepter à la fois de la nature humaine qu'un seul aspect, qu'un certain ordre de facultés, arbitrairement isolées de toutes les autres, et par cela même privées de la vitalité naturelle, de la force propre qu'elles avaient en commun avec toutes les autres. Procédé parfait pour, de spécialisation en spécialisation, émietter, détruire à la fin tout ce qui est réellement la nature humaine. — C'est pourquoi l'effort intime de toute Intelligence sincère, ainsi jetée parmi les menues nomenclatures de nos milieux, l'effort qui proprement constitue son « héroïté », ne paraît-il pas être à peu près celui-ci : Ne pas se spécialiser ; maintenir ou rétablir dans l'intellect la cohérence, l'unité, le *fatum* ; et pour cela, ramener à une juste proportion celle des facultés que le milieu a pu sélectionner et artificiellement développer ; par contre, favoriser précisément celles à qui ne s'adresse pas le choix de ce milieu : en sorte que, là-dessus, la détermination soit toujours la mesure même de la personnalité ; que toute notre force (unité) se trouve rappelée dans notre connaissance ; que nos facultés compréhensives fassent clairement paraître nos facultés morales, et qu'enfin l'identification s'opère, de notre intelligence avec notre moralité, de notre Droit avec notre Force. C'est ainsi que notre sensibilité pourra avoir raison de toutes les lassifications, de toutes les formules.

Pour ce résultat, quelle lutte ! Est-ce trop mettre, de dire que c'est ici l'Héroïque moderne ? Une lutte en tous sens à livrer, pour se le conquérir, non pas seulement dans le domaine moral proprement dit, mais dans tout apanage du domaine moral, acte, sentiment, imaginative; croyance, amour, art. Combien de cœurs profonds, dans les mornes fourmilières techniques de nos sombres capitales des derniers jours, ont à reprendre quotidiennement une telle lutte ! S'il est vrai que « la Force et le Droit diffèrent terriblement d'heure en heure », ont-ils jamais plus terriblement différé d'heure en heure, d'apparence en apparence, qu'en cet aujourd'hui où tout est si bien calculé pour distinguer de l'Intelligence la Valeur morale, pour accepter l'Intelligence de l'homme et néanmoins rejeter la Force de l'homme ; où chaque jour apporte son Apparence contradictoire, c'est-à-dire sa spécialisation, sa localisation, sa mode, sa technologie, sa nomenclature officielle, enfin toutes sortes de subtiles façons de désunir, de désagréger les facultés. — Il faut persister, cependant ; il faut n'admettre dans la cohérence de l'Intelligence et du Caractère aucune « solution de continuité ». Certes, combien cette heure qui passe en ce moment nous est déconcertante, avec ses étroites et criardes partialités ! Ne lui permettons pas de différer pour nous de toute autre heure, de se distinguer de l'heure éternelle que nous avons en nous. C'est là le devoir moderne, et au surplus nous sommes munis, pour un tel devoir, de certaines armes aussi toutes modernes. Comme dit Villiers, « les conceptions métaphysiques se sont affinées », elles se sont aiguisées grâce au perfectionnement de la sensibilité impérative, individualiste et morale ; et cette sensibilité, à son tour, a reçu de cette métaphysique tout un fécond programme. L'homme, aujourd'hui, peut circuler à

travers les phénomènes humains comme à travers les phénomènes naturels, et ne pas plus se rebuter du désordre des uns que de la complexité des autres.

Il suffit de quelques hommes munis de cette sensibilité pour maintenir le tragique dans les temps les plus artificiels ; je veux dire par là que, dans leur vie même, et comme à l'insu d'eux, transparaît, mystérieuse, inouïe, vigilante et fatidique comme au premier jour des âges, la raison intérieure à l'unité de laquelle, pourraient, en définitive, se ramener les innombrables complications de seconde main qui ont envahi toute la superficie du monde extérieur. — Eux-mêmes, d'ailleurs, et de bonne grâce, « se déclarent à l'extérieur » ; ils se maintiennent assidûment au point le plus enchevêtré des nomenclatures et des spécialisations contemporaines ; leur faculté d'assimilation (de flexible et douloureuse patience !) est irréprochable ; uniques d'industrieuse persévérance, ils s'avancent de détail en détail, gagnent de proche en proche, au travers des plus fourmillantes pénombres de la vie usuelle. Ils s'aident d'humour, au besoin... L'objet le plus voisin est toujours leur devoir le plus urgent. Ils revêtent enfin l'habit moderne sans en omettre une seule pièce. — Seulement, tout en s'y multipliant, et dix fois plus que d'autres, ils restent distincts du milieu ; par frissons, en de brefs éclats d'émotion morale, en de brusques avivements de leur pathétique intime, somnanbules qui s'éveillent inopinément du songe de ce monde, cœurs appelés qui s'arrachent à l'illusion des petits sentiments concertés de l'heure, ils s'interrompent net, et dans la *stupeur* qu'il laissent alors paraître, l'on perçoit comme le tressaillement d'une conscience soudain mise en contact avec l'âme tragique de la vie.

Puis l'anecdote reprend comme si de rien n'était ;

l'héroïque sensibilité reboutonne sur soi, jusqu'au dernier bouton, l'habit du jour. Mais précisément, ce tragique éternel sous l'habit moderne, et plus que jamais vaste et inapaisable là, n'est-ce point, ceci, le saisissant ! Cela ne résume-t-il pas, dans le sens qu'il faut, tout ce que l'on peut dire sur les palingénésies et sur les réalisations successives et appropriées de l'idéal d'âge en âge ; et ce trait n'achève-t-il point de caractériser l'action en tous sens de l'Héroïque ?

VIII

Si maintenant nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur ce monde moral de Carlyle, voici, semble-t-il, les caractéristiques principales qui frappent notre regard.

Cette Morale reconnaît avant tout la *Force* et rejette au second plan l'idée de *Bonheur*. Le résultat pratique de ceci, c'est que l'homme, partout, dépouillé de son enveloppe de Droits artificiels, ou souvent tels, ne saurait apparaître autrement que dans la plénitude de son Droit naturel, de son Pouvoir naturel, — c'est-à-dire dans la nécessité comme involontaire (force) de son être intérieur et invisible. Cette vue intérieure de l'homme et cette mise en valeur de l'homme intérieur, n'est-ce pas là le but que se proposent et qu'atteignent plus ou moins tout art véritable et toute morale véritable ? Et qui l'a mieux atteint que Carlyle ? Comme il l'a dit lui-même, en un moment de légitime clairvoyance, « c'est peu de dire qu'il met le doigt dessus : d'un coup foudroyant, il y enfonce sa pensée, comme un rivet ». Et il lui suffit pour cela de ce procédé si simple, — simple en ce sens qu'il résulte de la nature même de Carlyle, — qui consiste à ne jamais séparer les unes des autres les facultés de l'homme, quelque con-

tradictoires qu'elles puissent paraître, ou quelque « utilité » qu'il y aurait à les dissocier; mais bien à les grouper, tout au profond de l'homme, en une indissoluble cohérence, en une unité, en un *fatum* que rien ne peut déguiser et arrêter : en sorte que lorsqu'il a mis une fois la main sur ce *fatum*, sur cette moralité dernière, il a, par cela même, étendu ses prises sur tout le reste.

Même lorsque l'homme est le plus entiché de formules ou qu'il abuse le plus des formules, lorsqu'il a cru classer ou déguiser toute sa nature sous une étiquette, lorsqu'il est enfin tout à fait niais ou tout à fait fourbe, même alors, il a à lui, en tant que niais ou en tant que fourbe, une « moralité » qui excède incommensurablement la mesure de toute formule. « Est-ce que le Renard même, remarque humoristiquement Carlyle, ne *connaît* pas quelque chose de la *Nature* ? Mais oui bien : il sait où logent les oies ! Le Renard humain, très fréquent partout dans le monde, que sait-il de plus que ceci et l'analogue de ceci ? Oui, on devrait considérer aussi que si le Renard n'avait pas une certaine *moralité* vulpine, il ne pourrait pas même savoir où sont les oies ! » Il n'y aurait pas de *formule* qui pût les lui faire atteindre. « Ainsi, nous pouvons dire du Renard aussi que sa moralité et son intuition sont de la même dimension ; des faces différentes de la même unité interne de vie vulpine (1) ». Là-dessus, il est permis de remarquer que, tel qu'il y a des moralités *vulpines*, il y a de même, de par le monde, toutes sortes d'autres moralités *sui generis* qui échappent aussi à toute formule, à tout déguisement; des moralités *léporines*, *ursines*, *bovines*, *vulturines*, *porcines*, toute la géniale ménagerie d'un Granville ! — Une ménagerie qui se démène terrible-

(1) *On Heroes*, III

ment dans la plénitude de sa *candeur*, aux nombreuses pages humoristiques de Carlyle.

Aussi, est-ce avec une fort hautaine indifférence, qu'il assiste, en somme, au spectacle de l'existence humaine en général. Imperturbable, il considère, sous les simagrées et les spécialisations, la *poussée* irrésistible des diverses moralités, des divers « inconscients ». L'homme ne saurait éviter, en aucun cas, d'être ce qu'il est en effet. Ses facultés, fussent-elles négatives, sont *unes*, et il faut qu'elles accomplissent en bloc leur destinée.

Il ne sort de cette Indifférence transcendante qu'à l'aspect du sentiment héroïque. C'est qu'il éprouve ici la joie de voir son fatalisme aboutir à une conclusion hautement consolante. Ici, ce fatalisme, de lui-même, se corrige ; et son outrance devient un avantage. En effet, ce qu'il y a de fatidique dans le Héros, la Force, se dirige toujours dans le sens du Droit. La nature humaine, une partout, trouve ici dans cette unité le moyen de créer le Bien, la Joie, la Vie. Carlyle, à ce propos, faisons-le remarquer en passant, a, le sachant ou non, apporté, avec sa doctrine du Héros, un grand perfectionnement dans la philosophie de Hartmann. L' « Inconscient », chez Hartmann, comme, chez Schopenauer, le Vouloir-vivre, cause l'infortune de l'homme. L' « Inconscient », chez Carlyle, lorsqu'il est véritablement le sentiment héroïque, est le salut de l'homme, et par là, puisque la sensibilité héroïque est la véritable promotrice comme la seule régulatrice de toute vie, le salut de tous les hommes.

Mais sans insister autrement sur la force toute nouvelle, toute directe, que prend cette Morale (si l'on veut fataliste), dans des temps de formulisme et de petites cultures partielles ; dans des temps où l'on parle des Droits de l'Homme

et jamais de la Force de l'Homme, de son Intelligence sans réfléchir qu'elle ne peut pas se distinguer de sa vraie Valeur spécifique ; où la notion de responsabilité est faussée ; où les moyens sont presque toujours justifiés par une fin qui n'est pas *dans* l'homme même ; — sans non plus détailler les indications qu'on pourrait en tirer pour l'appréciation du caractère chez autrui et la conduite pratique du caractère chez soi-même : nous aimerions surtout, pour conclure, préciser celui des traits de cette Morale que nous avons plus haut appelé l'Indifférence devant la Vie en général. — En effet, si l'on y réfléchit, il y a quelque chose de profondément tragique dans cette Indifférence même ; quelque chose qui mystérieusement tourne à l'avantage et à la grandeur de l'homme. Car c'est à travers ce sentiment d'Indifférence que nous percevons *l'activité absolue* qui se soutient au fond de tous les êtres. Elle ne s'émeut point, cette Indifférence, des petites déterminations du moment, des petites activités spéciales où l'homme croit trouver ses motifs de vivre ; elle ne choisit pas, elle ne prend pas parti, elle ne se range pas ; mais elle sait qu'en dehors de tout cela quelque chose, dans tout homme, doit immanquablement arriver. Et elle le sait si bien, elle s'assure si bien dans ceci, qu'elle finit par susciter en nous la même intuition fatidique : alors devant nos yeux, au travers du brouillard défaillant des apparences, sur un fond d'éternité qui peu à peu se découvre, l'être inconditionnel de tous les hommes éclate en traits âpres, de feu. Spectacle pathétique, glorieux ! même, comme c'est souvent le cas, même quand ces traits vivides, tracés avec la flamme la plus secrète de l'âme, se contorsionnent en grimaces. Alors, toutes sortes de profils d'éternité, autant que l'âme humaine peut avoir de

postures, fulgurent à la fois dans la nuit noire ; par l'immensité de l'ombre, où s'engloutirent tous les semblants, de toutes parts jaillit « le transcendentalisme qu'il y a dans l'homme » ; partout brillent, d'un feu spirituel, divin ou infernal, des lueurs faciales où splendissent, irrécusables, toutes les authenticités qui se dérobaient au fond de l'existence (1). Nous voyons enfin face à face la destinée humaine. Il n'y a là cependant qu'un simple procédé moral et pratique ; mais mesurez-en la justesse et la portée à l'émotion souveraine qu'il suscite en nous. Parmi cette émotion, nous nous dédoublons pour ainsi dire à notre propre regard ; dans nos actes et dans nos œuvres, au moment même où ils se produisent, nous percevons la destinée totale de nos actes et la signification irrévocable de nos œuvres ; en plein midi, nous nous sentons comme épars dans l'éternité ; et, au plus fort de l'accoutumance de la vie, nous nous interrompons, stupéfaits, secoués de ce grand frisson dont tressaille la page sublime :

« O Cieux, il est mystérieux, il est confondant de penser que non seulement nous portons chacun un futur Esprit, mais que nous sommes, en fait, des Esprits (2) ! Ces Membres, d'où les tenons-nous ; et cette Force tempêtueuse ; ce sang vital avec ses passions ardentes? Ils ne sont que poussière et ombre ; un système d'ombres rassemblé autour de notre Moi ; Chair où, pour quelques moments ou quelques années, la divine Essence doit être révélée. Ainsi en a-t-il été dès l'origine, ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin. Génération après génération, l'Humanité prend la forme d'un corps ; et, s'élançant de la Nuit cimmérienne, avec une mission du Ciel elle APPARAIT. Chacun dépense ce qu'il a

(1) Voyez, dans *French Revolution*, cet effet cent fois répété
(2) *Sartor*, Liv. III, chap IV.

de Force et de Feu ; — et puis l'envoyé céleste est rappelé ; son vêtement terrestre tombe, et bientôt devient pour les Sens eux-mêmes une ombre évanouie. Ainsi, comme une Artillerie céleste pleine de foudroiements et de flammes, cette mystérieuse HUMANITÉ tonne et flamboie, en vastes et incessantes traînées de magnificence, à travers l'Abîme inconnu. Ainsi, comme une Armée d'Esprits au souffle de flamme, créés par Dieu, nous surgissons du Vide ; nous nous hâtons orageusement sur la Terre étonnée ; puis nous nous replongeons dans le Vide. A notre passage, les montagnes de la Terre se nivellent, et se comblent ses océans ; est-ce que la Terre, qui n'est qu'inertie et vision, peut résister aux Esprits qui ont une réalité et sont vivants ? Pas de diamant, si dur soit-il, qui ne garde une empreinte de nous ; les derniers rangs de l'armée peuvent suivre la trace de la toute première avant-garde. Mais d'où venons-nous ? — O Cieux, où allons-nous ? Les Sens ne répondent pas ; la Foi ne répond pas ; nous savons seulement que c'est du mystère au mystère, et de Dieu à Dieu.

« Nous *sommes de l'étoffe même*
Dont les rêves sont faits, et notre petite Vie.
Est environnée de sommeil. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

(*A suivre.*)

LE POÈME

DE ROSE LA REINE

—

A R. S.

I. LA VOIX DES CHOSES.

Les brouillards pluvieux et les longs soirs d'automne
Reviennent affliger les choses et les cœurs ;
A cette heure il fait noir sur la terre des hommes,
Il fait noir, il fait froid et les pauvres sont seuls.
Ecoutez ! près de vous le vent mauvais s'emporte...
O jeune femme, il faut ouvrir : c'est la Douleur,
La fille de l'Orgueil, l'implacableDouleur,
La Mendiante altérée qui frappe à votre porte
Et qui vient demander un breuvage de pleurs.
Jeune femme, pleurez, les larmes réconfortent ;
Sur vos mains sans courage et votre front songeur
Votre lampe pâlit comme un regard de morte
Et votre lit d'enfant est froid comme un linceul.

Allez, pleurez, petite enfant, pleurez, pleurez !
Jeune femme, pleurez aux pieds du Christ en deuil,
Aux pieds sanglants de votre rêve échevelé :
Votre rêve est cloué sur un gibet d'orgueil.

Il n'en descendra pas pour mettre à vos épaules
Ses deux mains qu'appelaient vos songes exaltés ;
Il n'inclinera pas sa farouche auréole
Pour reposer sa tête aimante entre vos pieds.

Orgueilleuse, pourquoi votre regard célèbre
Ne sourit-il jamais aux hommes du chemin ?
Quand vous passez, vêtue de noir, parmi nos fêtes,
Votre buste est pareil à l'urne des Destins ;

Vous avez en marchant la majesté des sceptres ;
Votre voix a l'éclat sacré des tambourins ;
Les hommes vous appellent Rose, car vous êtes
La plus fière des fleurs dans les vallons humains.

Pourtant votre visage a la douceur pensive
D'une lune d'automne embrumée dans les cieux,
Et hier, quand vous leviez de vos deux mains tranquilles
La voilette de votre front mystérieux,
Votre âme nous semblait dans l'ombre de vos yeux
S'attendrir et rêver, vaguement attentive,
Comme près des barreaux une reine captive
Qui le soir, l'œil troublé de flammes maladives,
Semble chercher au loin le prince de ses vœux.

Ah ! folle qui vivez encor dans l'espérance
D'un amour tout charmant entre deux cœurs choisis,
Vous qui perdez vos jours dans la vaine croyance
Que le ciel jettera quelque astre dans vos nuits,

Que vous sert votre bouche aux dents voluptueuses ?
Que vous sert votre corps divin comme les blés ?
O Rose, que vous sert votre suavité
Et la sombre splendeur de vos yeux d'amoureuse ?

Que vous sert l'immortelle ardeur dont vous brûlez ?
Que vous sert votre cœur fiévreux comme une étoile ?
Poétesse, à quoi bon la lyre virginale
Que fouettent par moments vos rêves embrasés ?

Voyez ! vos deux bras nus posés sur votre table
Ont ce soir un éclat qui fait pleurer vos yeux ;
Voyez ! vos deux genoux sont purs et délectables
Comme des fruits mûris pour les lèvres d'un dieu.
Jeune femme, vos deux seins froids sont glorieux
Comme les tentes de nos chefs sur la montagne ;
Vous savez qu'une mer d'amour vous accompagne
Partout où vous posez vos pieds harmonieux ;
Vous savez que tout homme adore vos cheveux,
Car vos cheveux sont comme un temple vénérable ;
Vous savez qu'une mer de sanglots et d'aveux
Crie dans l'âme de ceux que frôlèrent vos hanches ;
Vous savez que vos yeux sont forts comme des anges ;

Vous savez que vos joues ont des reflets étranges
Dont les adolescents s'émerveillent entre eux ;
Vous savez que, la nuit, sur leurs couches d'orage
Souffrent par vous de jeunes hommes convoiteux
Et que sous leurs désirs se crispe votre image
Comme un arbre envahi par des lierres en feu.

Vous le savez et cependant vous êtes triste,
Cependant votre front s'incline avec stupeur
Vers la terre muette et les ténèbres grises
Et vous souffrez... et votre lampe qui s'agite
Comme un remords dans le silence accusateur,
Sur votre chair ployée aux splendeurs inutiles
Verse en agonisant de glaciales lueurs.

II. ROSE LA REINE.

Oui, je souffre... Sommeil, mon frère et mon ami,
Emporte dans tes bras mon pauvre être aboli.

Il fait noir dans mon cœur, il fait froid dans la nuit ;
J'ai peur de la froideur cruelle de mon lit.

Sur ma table mes bras sont croisés et j'ai mis
Sur mes deux bras croisés mon front anéanti.

L'un contre l'autre mes genoux ont tressailli
Comme sous un manteau deux orphelins transis.

Nul ne réchauffera mes membres engourdis...
J'aurais besoin d'un peu de tendresse et d'oubli.

Ah ! par les nuits d'hiver droite dans ma détresse,
Quand je laisse tomber les ruisseaux de mes tresses
Sur mes seins frissonnants échappés du corset,
Quand j'allège mes bras du poids des bracelets,
Quand je sens mes pieds nus plus chastes que le lait
Refroidir sous les draps sans que nul les caresse,

Je m'irrite, je pleure et je maudis ma chair,
Ma tête chevelue se rejette en arrière,
J'écrase de mes bras crispés ma gorge altière
Et je mords mes poignets sous ma lampe de fer :
Mais ce soir je suis humble ainsi qu'une prière,
Ma bouche est sans blasphème et mes yeux sans éclairs

Car les pleurs pour ma bouche ont un goût trop amer,
Car la douleur trop forte a fermé mes paupières.

Je souffre trop, mon cœur se résigne ce soir ;
Les pleurs baignent à flots ma gorge dévoilée
Et la bise qui passe a coupé mes espoirs.
Mon inflexible orgueil s'affaisse dans mon âme
Comme un tyran fouetté par les verges de Dieu.
Je suis appesantie comme une pauvre femme
En quête de bois mort pour la maison sans feu.

★

Mais qu'ai-je donc en moi de blessé ? quel vampire
Fouille sans fin mon corps malade et le déchire ?
Quel éternel flambeau s'agite dans mes flancs ?
Ah ! je souffre !... Un désir implacable et cuisant
Dans mes veines battues met sa liqueur de soufre
Et dans mes nuits j'étreins des fantômes sanglants.

Mon âme est le buisson ardent des Ecritures,
Le buisson du Seigneur ardent comme l'enfer,
Qui, la nuit, jette en vain aux hommes du désert
Le rouge appel du dieu caché dans ses ramures.
Ah ! quel pâtre sauveur, quelle pluie aux eaux pures,
Quel ouragan béni, quel ruisseau, quelle mer,
Eteindront l'infernale et divine brûlure
Qui dévore ma chair et mes os dans ma chair !

Certes j'ai l'arrogance et la beauté des palmes
Et mes cheveux cuivrés sont lourds comme l'orgueil ;
Certes mes grands yeux clos ont de terribles charmes,
Sur mes hanches mon buste est droit comme un écueil ;
Certes quand je me mêle aux foules murmurantes,
J'ai l'éclat ténébreux qu'ont les grands cygnes noirs
Quand ils voguent puissants, mystérieux et calmes
Parmi les joncs brumeux qui pleurent dans le soir.

Mes bras ont, j'en conviens, des grâces un peu fières,
Mon regard sombre est tel que les nuits du désert,
Et c'est pourquoi nul être encor n'a découvert
Les citernes d'amour qu'ombragent mes paupières.

Quand ils m'ont vue passer au milieu des cités,
Froide et lente dans mon mystère de prêtresse,
Dans mon inaccessible et grave majesté,

Les hommes qui suivaient ma taille avec ivresse
Voyant mon front trop pâle ont cru mon cœur glacé.

Ils disaient: – « Gardons-nous de cette femme-ci :
« Elle est pareille aux nefs qui s'ouvrent loin des plages.
« Malheur à qui remet son âme en sa merci.
« Elle est le lac créé pour la perte des sages.
« Mes frères, gardons-nous de cette femme-ci ! » —

Ils se trompaient ; je n'étais pas la nef perfide
Ni le lac d'amertume et de perdition,
Je n'étais pas l'amante inexorable et vide
Dont la robe est scellée comme un vase de plomb.

Hommes, vous vous trompiez : mes jupes virginales
Et mon orgueil tombent ce soir à mes pieds nus,
Mon cœur gémit ce soir comme un lac éperdu,
Mon corps, comme une nef d'amour aux rondes voiles,
Tressaille au souffle ardent des rêves défendus.

Vos cœurs vils façonnés aux vulgaires maîtresses
N'ont pas senti frémir dans mon regard fatal
Une voluptueuse et magique caresse ;
Naïfs, ils n'ont point cru que mon torse royal
Etait souple sous les baisers comme une tresse
Et plus riche en parfums qu'un autel baptismal.
Je suis désir, je suis espérance et jeunesse ;
Sous ma robe palpite un amour triomphal,
L'amour des voluptés et des males ivresses
Qui dorment dans mon flanc exorable et loyal.
O Passants, il est vrai : ma gorge est inflexible,
Ma lèvre est dédaigneuse et ma nuque impassible,
Mais mon cœur est vibrant comme un luth de cristal
Et sans trêve j'écoute l'hymne nuptial
Qui chante en moi rythmé par ce luth invisible.

★

Que sert-il ? nul sauveur ne se lève à ma voix,
Hélas ! pas un écho dans la forêt des âmes !...
L'heure vient, l'heure tombe et les jours et les mois
Et les ans et jamais sur ma poitrine en flamme,
Frère mystérieux que ma douleur réclame,
Tu n'as daigné poser ta tête aux cheveux froids.

Vous souffrez cependant de la même douleur,
Vous tous qui poursuivez dans la clarté des rampes
Ma forme sombre errant dans sa triste splendeur...
Adolescents rêveurs qui marchez sous les lampes,
Je sais quel rêve amer pâlit vos jeunes tempes
Et je lis dans vos yeux le désir de vos cœurs.
Pourquoi ces cris, pourquoi ces rires et ces fleurs ?
Allez ! le rire est faux sur vos lèvres souffrantes,
Votre mal crie plus haut que vos vaines rumeurs.

Et c'est pourquoi, bien que muette et solitaire,
Je vais, quand monte aux cieux l'astre crépusculaire,
Me mêler tous les soirs à vos chœurs orageux.
Mes bras veulent éperdument s'ouvrir, mes yeux
Ont des regards fervents et chargés de prières,
Je meurs de ne pouvoir vous crier : — « O mes frères
« Je suis belle ! Voyez mes joues vous qui passez !
« Je verse l'acre vin des extases charnelles
« Sur les membres vaincus et les cœurs épuisés.
« Approchez-vous, rôdeurs à la soif immortelle,
« Vous tous qui gémissez dans l'âme et dans la chair,
« Approchez-vous, races aimantes et blessées,
« Je suis l'incomparable et forte fiancée,
« La Rébecca qui verse aux pasteurs du désert
« Les frais baisers jaillis à flots profonds et clairs
« Du calice sanglant de ses lèvres penchées. » —

O pauvres pieds humains lamentables et doux,
Par les mers, les vallons, les coteaux, les fontaines,
Par les fleuves bercés au sein fécond des plaines,
Par les torrents, les bois rugueux, les monts jaloux,
Par les cités de bruit, de pleurs et de lumière,
Par les festins impurs et les faux sanctuaires,
Sous le soleil et sous la nuit, toujours, partout,
O pieds purs, vous suivez la divine Chimère
Qui fuit en souriant dès qu'elle est près de vous.

O chasseurs éternels de la biche idéale,
De la biche aux yeux bleus ignorante du joug,
De la biche d'airain ironique et fatale,
O pieds froids, pieds saignants déchirés des cailloux,
O pieds pâles, brisés par la croix et les clous,
Apres chercheurs d'amour sur les routes de vie,

Je voudrais rafraîchir vos chevilles meurtries
Avec les pleurs sacrés qui tombent de mes joues.

★

Mais un bras plus puissant retient mes bras qui s'ouvrent,
Un vent amer flétrit mes prunelles de feu,
Un désespoir hautain dans ma gorge qui souffre
Eteint le cri d'appel et la clameur d'aveu.
Ah! c'est que je connais vos amours imbéciles,
Vos baisers incomplets, vos cœurs petits et durs,
Jeunes hommes tombés aux luxures des villes,
Haine des forts, mépris des vaillants et des purs.
Je vous aime dans votre humanité dolente,
Dans le mal immortel de vos cœurs inquiets,
Je vous aime dans votre grâce adolescente,
Mais dans votre faiblesse insigne, je vous hais.
Je vous hais dans l'ennui de vos âmes sordides,
Dans vos lois de mensonge et de malignité,
Je vous hais dans vos mots hypocrites et vides,
Dans vos plats souvenirs, dans vos rêves bornés,
Dans votre orgueil banal et vos femmes stupides
Et dans votre misère et votre indignité.

Si je souffre par vous, vous qui souffrez par moi,
Si le même tourment crispe nos chairs damnées,
Mon tourment est plus haut car mon rêve est moins bas,
Et c'est pourquoi, races aimantes et blessées,
Un abîme sans fond se creuse entre nos bras.
Hommes, je suis pour vous une lyre voilée
Que votre esprit futile écoute et n'entend pas,
Et c'est pourquoi, vous tous qui souffrez et pleurez,
Mon front vous semble aride et mon âme sans voix.

En secret, j'ai conçu des amours souveraines
Qui dépassent vos cœurs médiocres et lents ;
Un sang vermeil comme les fleuves au couchant
Attise dans mes seins une soif surhumaine.
Je hais comme la boue ces intimités vaines,
Ces baisers sans parfums, ces voluptés moyennes
Qui savent consoler vos rêves indigents.
Pour adoucir le feu qui vibre dans mes veines,
Il me faut une bouche à la puissante haleine

Et des baisers gonflés de sucs étourdissants ;
Il me faut ces regards pesants comme des chaînes,
Les pleurs amers roulant des paupières trop pleines
Quand les mots consternés se taisent, impuissants,
Pleurs de félicité qui font les chairs sereines,
Pleurs divins, pleurs muets, essence de désir
Si douce à boire au creux des lèvres que l'on aime !

Seigneur, elle viendra si tu veux qu'elle vienne,
L'âme aimée qui saura répandre dans la mienne
Ces baisers si puissants qu'on a peur d'en mourir...
Seigneur, découvre-moi s'il ne doit pas venir
L'Athlète aux doigts mouillés par les huiles de vie,
Celui qui sait donner aux cœurs qui vont fléchir
L'amour substantiel et fort qui rassasie !

Mais non jamais encore une parole amie
N'a troublé le silence obscur de l'infini
Comme un levain d'espoir cher au cœur misérable.
Non, il ne viendra pas le pur consolateur,
Le jeune dieu rêvé par ma jeune ferveur
Qui prendra dans ses mains mes tresses pitoyables
Et qui réchauffera mes tempes et mon cœur.

★

Le vent crie au dehors sa plainte sépulcrale
Et sa tête insensée heurte mes volets clos ;
Mes seins blafards, vêtus d'un éclat de tombeau,
Tremblent aux feux tremblants de ma lampe qui râle.

O frère de la Mort, prince au rouge manteau,
Pourquoi t'appesantir sur ma tête pesante,
Amour, toi qui fais fuir sous les divins arceaux
De l'ombre des millions d'étoiles défaillantes,
Sœurs captives, fouettées par tes verges mordantes,
Qui jettent vainement dans la nuit sans écho
L'appel immense et doux de leur voix suppliante
Et la blême lueur de leurs pieds sans berceau.

Etoiles, papillons cloués battant de l'aile,
Vos ailes et j'irai vers vous à tire d'aile,
Vos ailes et j'irai vers vous à plein essor.

Et nous célébrerons nos noces éternelles
Sur les gazons sacrés qu'effleurent vos pieds d'or!

Je suis seule! Mes reins tremblent sous son manteau...
Sommeil! Sommeil! Voici mon courage en lambeaux,
Voici mes seins tombés dans mes mains frissonnantes,
Voici mon corps doublé comme un humble rameau.

Quelle voix m'appelait vainement orgueilleuse?
Non, mon cœur n'aime point vos chiennes fastueuses
Fières d'une parure et d'un peu de beauté;
Je juge avec dédain leur splendeur dédaigneuse
Et leur regard sévère et leur stupidité.

Non, je suis toute grâce et toute humilité,
Mon âme est douce ainsi qu'une chanson d'aïeule
Et c'est de trop d'amour qu'est faite ma pitié.
Les hommes d'aujourd'hui ne savent pas aimer,
Leur force est sans hardiesse et leurs lèvres sont veules,
Et puisque leurs baisers insipides m'écœurent,
Je ne puis pas fléchir sans me prostituer.

Et c'est pourquoi mes bras leur demeurent fermés,
Et c'est pourquoi je suis dans l'impure cité
L'Eternelle amoureuse et l'Eternelle seule.

Je suis seule! mon front s'abat comme un oiseau:
Sommeil, accueille-le sur ta gorge clémente;
Mes cheveux ont noyé mes hanches tressaillantes,
Une immortelle angoisse habite dans mes os.
Rêves saints, ouvrez-moi vos grottes rayonnantes;
Les larmes ont brûlé mes yeux, je souffre trop...
Nuit sublime, ouvre-moi le linceul de tes flots:
Je suis à toi, voici mon cœur, voici mes os,
Voici mon sang, voici toute ma chair pleurante;
Noirs tourbillons, roulez ma pauvre âme souffrante
Dans l'abîme étoilé des bienfaisants repos!

III. VOIX DU COTEAU. L'AUBE.

Reine, je viens à vous, relevez votre tête;
Certes je ne suis point l'irréprochable Athlète,
Le Héros au front ceint de narcisses vainqueurs;
Pour vous guérir je n'ai que des chants de poète,
Qu'une urne d'eau limpide et que de simples fleurs.

Mais, cette nuit, ayant rêvé non sans douceur
Que votre âme criait vers mon âme inquiète,
En réponse j'ai fait ces strophes de douleur,
Sombres roses montées vers vos lèvres muettes
Pour que vous aspiriez leur essence à plein cœur.

Reine, je viens à vous, relevez votre tête ;
Voici l'eau de victoire et le bâton de foi.
Christ fraternel ployé sous ma harpe sans voix,
J'accours à vous du fond de l'abîme des êtres
Afin de vous porter la parole de choix.
Si vos désirs n'ont point apaisé leur tempête,
O reine, roidissez vos genoux sous le poids ;
Sur vos seins nus jetez une robe de fête
Et venez ; je vous tends mes secourables bras.
L'un sur l'autre appuyant nos énergies défaites,
Nous irons vers l'astre nouveau qui luit au faîte
Du calvaire d'amour où nous traînons nos croix.

25-31 Décembre 1897.

FERNAND PRADEL.

CONTES CELTIQUES

—

I

AR-ROCH

Ar-Roch vieillissait dans une solitude misérable. Son visage rude et grossier était ravagé par les ans et les fatigues de l'existence. Une peau de loup couvrait ses cheveux gris et son front bas. Ses épaules, sa poitrine demeuraient nues, insensibles au vent et au froid. Il avait perdu presque tous ses enfants. Les uns l'avaient quitté, les autres étaient morts. Il y avait une malédiction des dieux sur sa race. Ils avaient mis un mortel poison dans ses veines et dans son sang. Ar-Roch avait empli la vallée de ses rugissements. Il avait renversé et brisé le menhir pour offenser les dieux mauvais. Puis il s'était enfui avec sa famille, à l'aventure comme autrefois, tantôt vers le levant, tantôt vers le couchant, épave humaine sur les flots de la vie. Ils s'endormaient le soir côte à côte et pêle-mêle, las, sombres, près des brasiers, sous les hêtres ou les chênes aux larges verdures, sous des pins, sous les schistes échevelés ou les granits. Ils se nourrissaient de la chair crue des loups et des cerfs, oublieux lentement des rares conquêtes primitives de cette étincelle ravie au feu du ciel et qui était l'aurore de tous les progrès futurs.

Combien de siècles s'étaient écoulés avant cette appropriation du feu par les tribus ! Combien d'âges de misère bestiale ! Elle avait été la révélation d'une conscience plus élevée et plus complète, perfectible désormais. Aujourd'hui dans leur fuite ils revenaient peu à peu à la vie des fauves qui avait été celle d'aïeux lointains, d'innombrables générations d'ancêtres. Ce n'était plus que le troupeau des bêtes à face humaine, les anthropopithèques errants à travers les vallées, les plaines et les forêts comme les troupeaux d'aurochs ou de bœufs. Il y avait dans la structure organique d'Ar-Roch une tare mortelle dévoloppée chez les fils. Combien de fois la nature a-t-elle ainsi manqué les types nouveaux qu'elle créait à la suite du long et pénible perfectionnement des espèces ! Que d'ébauches imparfaites ! Que de déchets ! Combien nous apparaît alors puérile cette croyance à l'homme divin chassé des paradis perdus ! Vaine aussi cette théorie de l'homme unique sur les plateaux de l'Asie, ayant procréé là pour se répandre sur tout le monde ! L'homme est né partout où l'équilibre des forces, le processus naturel ont permis l'éclosion de l'œuf humain. Il y a eu sur les continents des bandes diverses d'anthropopithèques, de grands singes humains. Lentement, à coups de siècles, les races ont mûri dans la misère, poussé parmi le meurtre et la mort et débordé sur tout le sol. Quel rêve peut évoquer cette épopée ! Nulle bible n'est plus belle, plus majestueuse, plus haute que le livre de la nature et de l'histoire.

Ar-Roch fuyait donc avec ses femmes, ses fils et ses chiens. Ils défendaient leur vie contre les bêtes et contre les autres tribus. Partis vers le couchant, ils se heurtèrent bientôt à la descendance de Gachil qui se répandait du côté de la mer, dans les plaines de l'ouest. Longtemps Ar-Roch erra entre ces familles nombreuses et saines. Elles le

rejetèrent vers les bois et vers les landes arides. La mort lui prenait toujours ses fils. La tribu s'affaiblissait à chaque saison. Il allait plus sombrement, suivi de ses femmes lasses et de ses enfants misérables, comme un paria qui ne peut tromper le destin. Il remonta les vallées, se dirigea vers le soleil levant. Il élevait parfois des menhirs pour apaiser les dieux et il leur offrait des armes de pierre, des peaux de bêtes, des chairs saignantes. Parfois aussi il les insultait avec des mots âpres et une révolte de toute sa force contre leur volonté. Plus tard les tribus de la montagne le repoussèrent, le poursuivirent jusque dans les forêts. Il s'enfuit presque seul, hurlant, plus misérable encore avec les derniers de ses fils et de ses femmes. Il devenait lâche et faible. Il craignait la mort, terrifié parce qu'il sentait sa famille disparaître lentement. Il redescendit vers les plaines. Il revint vers la caverne guidé par les chiens. Lorsqu'ils retrouvèrent ces lieux, les rochers énormes, le torrent, lorsqu'ils les virent à la clarté pâle d'un jour de tempête, parmi les rafales de vent et de pluie, Ar-Roch sentit frissonner en sa poitrine tant de révolte et de tristesse lamentable qu'un sanglot la souleva et que des cris de colère et de désespoir jaillirent longtemps de ses lèvres. Il était immobile au milieu des vents et des tourbillons sur une haute et large roche. Les pans de sa peau d'auroch battaient contre ses flancs fatigués, sa poitrine était nue, ses bras armés de la hache et de la massue avaient de grands gestes insensés. Des lueurs sanglantes empourpraient les nuages dans l'échancrure de la vallée. Derrière lui, courbés vers le sol de granit, accroupis ou allongés, les siens gémissaient à voix haute et lugubre. Les femmes arrachaient leurs cheveux et les petits mâles affaiblis par cette fuite terrible pendant plusieurs saisons levaient douloureusement leurs poings fermés vers le ciel,

vers les arbres, vers le sommet des collines qui dominaient au loin, partout où étaient les dieux invisibles.

Ar-Roch ne connut bientôt plus que les instincts grossiers de toutes les bêtes, obéissant aux besoins impérieux de ses sens et de ses entrailles. Il chassait lorsque la faim l'y obligeait, les narines dilatées humant l'air et le vent. Il attaquait les loups corps à corps, de la massue ou de la hache. Il poursuivait les cerfs à travers les fourrés et les halliers. Quelquefois il prenait des hyènes, des renards et des chèvres sauvages. Il rapportait ces animaux morts sur ses épaules plus lasses chaque jour et ployées sous le faix. Il découpait sa part avec la lame de silex, dans la chair rouge d'une cuisse. Il laissait le reste de la bête à ses derniers enfants. Eux affamés, voraces, hideux se partageaient ces dépouilles avec des cris de colère, déchiraient la viande de leurs doigts forts. Ils jetaient les destrictus, les os, les peaux dédaignés en un tas où fouillaient les chiens. Ils s'étendaient alors repus, comme des bêtes qui digèrent, au soleil, sur les roches ou sur l'herbe.

Un jour, Ar-Roch demeura seul avec sa fille Tal-Goz, horrible, dont la face simiesque riait d'un rire éternellement stupide et enfantin au milieu de cette agonie. La vallée était devenue silencieuse, de ce grand et profond silence qui n'est troublé que par le bruit des torrents ou le cri lointain des animaux. Les traces de passage des hommes s'effaçaient. L'herbe repoussait sur les vagues sentiers. Les arbres reprenaient la verdure des forêts inviolées. La vallée conservait la même majesté : parois élevées des schistes adoucis par les mousses, chaos des granits entraînés jusque-là dans quelque cataclysme inconnu, lichens des pierres, frondaison des pins sur des ciels aux variétés infinies. Ce silence, cet aspect lugubre des lieux pesaient plus

lourdement à l'esprit des deux êtres humains en qui s'éteignait une tribu, une parcelle de la race avec la vie et dont l'instinct luttait désespérément contre la mort. Ar-Roch demeurait muet et farouche. Il était dominé par l'effroi naturel qui fait trembler et hurler les bêtes dans la nuit, devant les dangers inconnus. Il s'épouvantait davantage lorsque le soir tombait dans le recueillement mystérieux de toutes les choses vivantes, lorsque passaient plus lugubrement dans l'air le mugissement des torrents et la rage des vents qui s'engouffraient à travers la vallée. Les grands pins avaient sur le ciel assombri des gestes étranges et fous, des menaces désordonnées. Le rugissement des fauves en chasse, le grognement des ours, le brame des cerfs venaient des collines, et dans la détresse de sa misérable individualité, il pleurait inconsciemment sa mort, l'extinction de sa famille, de sa progéniture, de sa race. L'homme veut vivre au delà de lui-même, aspire à se perpétuer dans le temps. Alors il priait les dieux qui fécondent, le soleil sous la morsure duquel le rut fouette plus ardemment le sang des animaux. A l'heure la plus chaude, au milieu du jour, il s'avançait devant la caverne, parmi les roches, hors de l'ombre des pins. Il levait les bras et il leur offrait ses armes, ses chasses, l'eau fraîche des torrents. Sa voix rauque et gutturale leur réclamait la virilité de sa jeunesse. Il leur criait de mettre dans son sang le sang des loups, le germe des aurochs plus nombreux que les hommes dans les plaines. Le soleil baignait sa face grossière, ses yeux éteints, les rides et l'amertume de son front. A ses pieds, Tal-Goz conservait, avec le rictus hideux de son visage, le calme des animaux domestiques et soumis.

Les dieux étaient sourds.

Ils se retiraient chaque soir dans la caverne, leur tanière. Lassés, lourds de sommeil, tristes de cette

éternelle solitude, ils s'endormaient sur une couche de feuilles mortes, de terre, d'ordures. Il s'en exhalait une odeur âcre comme du gîte des fauves. Au dehors le ciel était clair, limpide d'une beauté pleine de promesses.

Un matin Ar-Roch s'affaissa comme un bœuf frappé par la massue du chasseur et demeura immobile. Ses yeux étaient ouverts, fixes et douloureux dans une épouvante obscure. Tal-Goz le crut mort. Elle gémit ainsi qu'une bête craintive. Elle regarda la vallée à travers le voile gras de ses cheveux. Elle distinguait confusément le chaos des granits, la trouée du torrent parmi les schistes compacts, les sapins. Elle haletait éperdument, folle de terreur. Les vents d'automne lui soufflaient au visage et elle frissonnait dans son instinct de pauvre bête sensible et inintelligente. Elle se sentait plus seule désormais encore et plus près de la mort, entourée de tous les périls inconnus, inféconde à jamais. Elle chercha alentour avec effroi tous ces dangers, toutes ces douleurs, les incarnant dans les formes des pierres et des arbres. Pour les éviter elle se jeta la face contre le sol. Elle se cacha le visage dans ses cheveux et dans ses bras velus de femelle libre. Elle hurla. L'éclat rauque et sinistre de ses cris emplissait les échos lointains. Le soleil impassible montait au milieu du ciel gris. Combien en avait-il vu déjà de ces agonies, de ces souffrances animales, de ces luttes contre la mort. Les heures fuyaient. L'air fraîchit. Ar-Roch s'agita faiblement. La vie revenait imparfaite. Il essaya de crier et sa bouche articula des sons incompréhensibles que Tal-Goz n'entendit pas. Alors il voulut se lever. Sa volonté se brisait contre une impuissance qui liait ses pieds au sol. Il se traîna sur les mains. Il rampait comme un reptile agonisant. Parfois les bras fatigués se dérobaient sous le poids du corps et il roulait inerte. Sa langue était glacée, figée au

palais. Il ne s'échappait de sa poitrine que des plaintes inintelligibles. Il atteignit ainsi Tal-Goz immobile elle aussi dans sa grande souffrance de bête et elle cria d'épouvante à le voir étendu près d'elle, grognant avec ses yeux de folie. Ils se regardèrent. Une expression horrible d'effroi couvrait leur visage. Ar-Roch se soutenait sur les deux coudes, le menton entre les mains. Elle attendait. Il ouvrit la bouche, montra ses lèvres meurtries et ses dents gâtées et noires. Elle comprit son besoin de nourriture. Elle sentait elle-même le vide de ses entrailles. Il n'y avait que les os, les destrictus jetés en tas d'ordures. Ils se partagèrent ces dépouilles puantes. Puis elle lui apporta de l'eau dans un morceau d'argile pétri. Il grognait tour à tour de colère, de satisfaction ou d'impatience. Ses yeux misérables cherchaient de tous côtés. Lorsque vint la nuit, elle l'aida à se traîner vers la caverne, sur la fange qui était leur couche.

Ils vécurent ainsi jusqu'à la venue des frimas d'hiver. Tal-Goz chassait. Elle rapportait quelques bêtes des petites espèces qui peuplaient la vallée. Un jour elle tua un bœuf sauvage. Ce fut une débauche de nourriture, de chair saignante. D'abord elle fit choix pour Ar-Roch des meilleurs morceaux. Puis elle s'habitua à sa vieillesse impuissante. Lentement elle connut la révolte d'une bête ou d'un esclave qui se sent fort. Elle domina durement. Elle gardait pour elle son butin ne lui laissant que les viandes dont elle ne voulait pas, les os qu'il disputait encore aux chiens. Il grognait plein d'une colère qui ravageait sa face. Un jour il lui jeta sa hache et la blessa. Elle le frappa avec une branche de chêne. Il voulut résister. Il hurlait d'incompréhensibles injures. Il s'avançait vers elle, les mains en sang, malgré les coups, les yeux brûlants de haine et de violences intérieures. Elle reculait sans crainte. Las, essoufflé il se laissa rouler sur

le sol de granit et demeura immobile. Il était vaincu. Le drame si simple de cette détresse dura quelque temps encore. Ar-Roch se soumit enfin avec une résignation farouche. Son regard éteint implorait. Parfois il se traînait vers les destrictus et les immondices pour y fouiller parmi les lambeaux de chair pourrie et les os puants. Tal-Goz était insensible, inconsciente de cruauté. Elle avait pris l'allure des mâles avec l'instinct de sa supériorité physique.

Ar-Roch mourut un soir d'hiver, au milieu des rafales de vent et de pluie qui soufflaient à travers la vallée. Tal-Goz entendit dans la nuit quelques plaintes plus tristes, plus profondes, un râle régulier et lent. Au matin elle le trouva inanimé, le visage tuméfié et verdâtre. Elle regarda ce cadavre de son père avec un effroi stupide et elle gémit au souvenir vague et lointain des coutumes. Elle continua de vivre d'une vie toute animale chassant et dormant, parfois hurlante sous la flamme chaude du soleil dans la douleur de son éternelle infécondité. Le corps d'Ar-Roch se décomposait au fond de la caverne. Il s'en dégageait une odeur fétide qui attirait les fauves. Ils rôdaient à l'entour. Elle surprit un jour un chacal qui dévorait sa poitrine. La mort la guettait de toutes parts. Elle le sentait confusément à l'angoisse de son esprit inintelligent. Elle entendait venir des vallées, des bois et des collines le mugissement des aurochs, le grognement des ours, le hurlement des loups. Ce fut dans la solitude de ce torrent, de ces pins tourmentés et de ces roches une agonie lente, atroce, douloureuse.

II

PEN-MARC'H

Les tribus de Pen-Marc'h et d'Ar-c'had vivaient en inimitié depuis des saisons plus nombreuses

que celles nécessaires à la vie d'un homme. Une vallée profonde séparait leurs stations. Des mélèzes, des pins, des chênes noueux étendaient au-dessus une ombre sinistre. Au fond, parmi les schistes et les granits roulaient des torrents cachés. Tour à tour les guerriers d'Ar-c'had et de Pen-Marc'h franchissaient les torrents pour surprendre les hommes ennemis, et les bois voisins s'emplissaient des hurlements du combat, des joies et des tristesses ardentes qu'éveille le meurtre. Au milieu des armes brisées, des haches, des massues, les cadavres nus, membres vigoureux, poitrines velues, brunies au grand air jonchaient l'herbe, la lande et les roches. Les loups se les disputaient le soir. Ils reprenaient à l'entour la lutte sanglante et bestiale, l'œuvre des hommes que la nuit avait apaisée. Cette vallée assombrie semblait un symbole, l'abîme creusé entre des tribus rivales par tout le passé de batailles, de haine et de violence. Une tradition historique se nouait. Les petits mâles hardis et robustes, apprenaient dès l'enfance les inimitiés de tribu à tribu. Elles étaient dans leur sang et ils les suçaient encore avec le lait de leur mère. Les vagues prières qui montaient vers le soleil sous les menhirs clamaient aux dieux ces instincts cruels. Pen-Marc'h, dans les grandes colères qui soulevaient sa poitrine et ses seins, injuriait ses fils ou les dieux mauvais en leur criant les bras tendus et menaçant : « Guerriers lâches d'Ar-c'had ! Chiens et loups d'Arc'had ! Dieux d'Ar-c'had ! »

Une nuit les coureurs de Pen-Marc'h qui gardaient les torrents sonnèrent de la conque. La Station s'éveilla à ce bruit lointain. Les guerriers s'armèrent. Ils étaient accoutumés à ces surprises. Quelques-uns s'élançaient à la rencontre des coureurs. Pen-Marc'h assembla les autres chasseurs en avant de la station. Le mugissement des cornes

se rapprochait. Des aboiements clairs de chiens troublaient le calme de la nuit. On entendit bientôt le froissement des feuilles mortes et des branches brisées sur le passage des hommes. C'était l'heure où l'aube va poindre. La nuit s'éclairait des premières lueurs imprécises du matin. Les coureurs parurent haletants et joyeux. Ils ramenaient un prisonnier. Sa barbe inculte suintait le sang qui coulait lentement d'une blessure reçue au visage. Une flèche était demeurée fixée dans sa poitrine, au haut de l'épaule, et il drapait autour de sa taille robuste les pans d'une peau d'auroch déchirée. Pen-Marc'h reconnut Ar-c'had, le chef des hommes ennemis. Il poussa un long hurlement de haine et de cruauté. Il dit : « Les dieux sont bons et grands qui te livrent à moi ! » Ar-c'had le fixa de ses yeux durs, sans crainte et il eut un rire amer et méprisant. « Oui, c'est Ar-c'had, le guerrier redoutable, dont la hache plus d'une fois a rougi ces bois du sang des tiens ! Ar-c'had vaincu sans avoir combattu ! » Pen-Marc'h rugit une menace insensée ; Ar-c'had continua : « Ma tribu est dans la vallée au bord des torrents, lasse et sombre. Si tu ne m'écoutes pas, tu fuiras avec tes fils ainsi que les corbeaux effrayés par les vautours ou que les loups traqués par les hommes. » Pen-Marc'had brandit sa lourde massue de chêne. Elle tournoyait violemment au-dessus de sa tête. Très grand, le corps tendu tout entier en avant dans un geste de lutte, il menaçait Ar-c'had. « Tais-toi, chien, loup vaincu, hyène plus lâche que les loups ! tu mourras au lever même du soleil. Je t'offrirai aux dieux de ma tribu. » Ar-c'had secoua ses épaules vigoureuses et son visage que l'ombre voilait. Il contint les colères de son âme barbare et il dit : « Pourquoi suis-je ici ? » Pen-Marc'h et ses guerriers se turent. « Je suis venu vers toi non en combattant mais avec une volonté pacifique. J'avais en

main les branches vertes des chênes. Les hommes des plaines sont là. Ils les franchiront au jour levant. Mes fils sont fatigués du combat et de la défaite, mais ils sont encore nombreux et vaillants. Nous nous unirons contre les hommes des plaines et nous les chasserons si nous savons oublier les inimitiés de nos guerriers. » Il montra le sang de sa poitrine et de sa face, ses armes brisées, sa peau d'auroch déchirée. Pen-Marc'h songea. Il regarda ses fils noyés encore à demi dans la nuit qui s'éclairait lentement.

Toute la haine du passé reflua dans son sang et dans ses veines. Il rêva l'extermination de la tribu d'Ar-c'had, la joie des meurtres. Il comprima les battements de son cœur et il dit avec une voix rude, mais tranquille : « Appelle ta tribu! » Ar-c'had sonna longuement de la corne à trois reprises différentes vers le levant. Comme il se croisait les bras sur la poitrine, soucieux et empli de pensées amères, Pen-Marc'h lui brisa le crâne. Le guerrier tomba sans un cri. Les fils de Pen-Marc'h hurlèrent. Ils s'élancèrent dans la forêt, vers les torrents à la rencontre de la tribu ennemie. Ils disaient : « Pen-Marc'h est un chef puissant et sage. Que les hommes des plaines viennent dans nos bois. Ils sauront quels guerriers y chassent les ours, les sangliers et les loups. »

Là-bas, au fond des forêts les fils d'Ar-c'had, les femmes, les enfants, les chiens, qui parfois encore aboyaient, accouraient sans défiance à l'appel de la conque. Ils avaient gravi les flancs âpres et ravinés de la vallée. Ils venaient par les sentiers vagues. Le matin lentement avait chassé l'ombre de la nuit. Le soleil levant éclaboussait la cime des arbres. Les guerriers ennemis les attendaient cachés derrière les fourrés et les roches, heureux de l'audace de Pen-Marc'h ; et lorsqu'ils parurent épuisés et sanglants de la nuit, les cornes sonnèrent,

les clameurs farouches du combat firent retentir les bois. C'était un guet-apens, une trahison de bataille. Alors l'épouvante saisit la tribu lasse d'Ar-c'had. Elle s'enfuit vers les torrents. Les cris de triomphe, de meurtre et d'angoisse, les hurlements de la joie et de la rage, les plaintes des blessés et le râle des mourants s'unirent dans l'éternelle clameur des épopées primitives. Les guerriers luttaient âprement, avec désespoir. Le fracas et l'ivresse du combat les dominaient, les emportaient. Les peaux d'ours ou d'auroch volaient dans l'effort des gestes violents. Les femmes cachaient leur visage dans leurs cheveux et dans leurs bras velus et gras, attendant la mort, incapables de fuir. Ici un barbare brisait le crâne d'un enfant contre le tronc d'un chêne. Là, deux guerriers ennemis luttaient de la hache ou de la massue, et leurs armes brisées, inutiles, ils s'étreignaient pleins d'une rage brutale. Kalloc'h, fils de Pen'Marc'h, traînait une femme, par ses poignets meurtris et brisés, vers les buissons et il la violait au milieu même du combat, la poitrine ruisselante de sang et de sueur, avec le halètement des grands fauves. Quelques-uns demandaient leur salut à la rapidité de la course. Les chiens voraces hurlaient lugubrement. C'était un grand tableau d'horreur en même temps que de vie forte, sauvage. Le soleil qui montait dans le ciel libre jetait à travers les pins et les chênes des poignées de lumière pour éclairer la sinistre humanité de ces drames.

Or, guidés par les clameurs du combat, les hommes de la plaine, les semeurs de blé et les dompteurs de bœufs, venaient à travers les bois après avoir franchi les torrents au matin. La désunion des familles belliqueuses, qu'ils repoussaient ainsi vers les collines ou vers la mer, assurait le triomphe des races laborieuses, meilleures et politiques. Mésaër les commandait. Ils surprirent les guerriers

de Pen-Marc'h lorsque enivrés par leur victoire facile et par les meurtres ils hurlaient leur joie en clameurs gutturales. Le combat reprit soudain. Alors Pen-Marc'h pleura de rage vaine et de colère. Il sonnait de la conque pour rallier les siens et ses appels désespérés remplirent la station d'épouvante. Les enfants et les femmes s'enfuirent. Pen-Marc'h comprit que les dieux l'avaient aveuglé de haine. Il les insulta et il recula lentement, faisant tête comme un sanglier blessé aux hommes de la plaine. Il se souvint des dures paroles d'Ar-c'had, des corbeaux effrayés par la tempête ou des loups traqués par les chasseurs. Il regarda les nuages lourds chargés de pluie que le vent emportait et il y vit son destin. Il hurlait encore. Ses fils l'entraînaient à travers les sentiers cachés. Leurs cadavres tracèrent le chemin de sa retraite. Ils s'en allèrent ainsi, épouvantés et las, jusqu'à la nuit. L'angoisse des vaincus débordait en leurs misérables poitrines, noires de poussière et de sueur, rouges de sang. Ils avaient rejeté leurs peaux de bêtes pour marcher plus librement et plus vite. Ils abandonnaient les enfants. Ils tuaient les femmes épuisées afin qu'elles ne fussent pas captives chez leurs ennemis, les semeurs de blé et les bouviers de la plaine. Le vent sifflait lugubrement dans les arbres et balayait les nuages sur le ciel gris. Pen-Marc'h insultait le vent, le souffle perfide des dieux. Il s'arrachait les cheveux. Il déchirait avec ses ongles sa poitrine velue.

A la nuit, ils se reposèrent. Ils repartirent dès l'aube. Le soir du deuxième jour, ils atteignirent une terre rude, sauvage où les arbres mouraient tordus par les vents. Elle était couverte de landes et de genêts flétris, comme un désert jaunissant. Un ciel bas pesait sur ces lieux qu'une tourmente éternelle, des rafales de pluie et un fracas lointain d'ondes semblaient emplir. La mer apparut. Ils

demeurèrent immobiles et craintifs. Les flots bouillonnaient sur des récifs noirs et sur une côte dure de granit. Une écume blanche et légère montait du chaos sauvage comme l'haleine des dieux, La nuit vint, couvrit de son ombre ce spectacle sans que les fils de Pen-Marc'h s'en fussent aperçus. La voix sinistre et mauvaise de la mer emplit les ténèbres d'un éclat plus formidable encore, et la nostalgie profonde, douloureuse de l'Océan commença d'envahir leur âme.

III

LA RACE LABORIEUSE

La postérité de Gaohil fécondait lentement le pays des plaines entre la mer et les forêts des collines. Longtemps encore ces tribus furent nomades, errèrent au-dessus des dunes de sable et des hautes falaises granitiques. Lorsqu'elles avaient épuisé le sol d'une baie et l'arrière-pays, elles allaient bâtir plus loin, vers le couchant ou vers le levant leurs huttes de barbares. Parfois aussi, au milieu de ces fluctuations qui emportaient leurs masses naissantes, elles se heurtaient, se combattaient âprement sur les landes nues, parmi les roches. Le sang des hommes rougissait le sol. Les haches de guerre ne demeuraient pas inactives sous les feuilles. La voix des guerriers, les cris et les hurlements prolongés du combat s'harmonisèrent vite avec les tempêtes de la mer. Le vent salé et fort de l'Océan gonflait les poitrines de haines plus violentes. Au printemps surtout, aux poussées nouvelles de la sève et du sang, lorsque mûrissent les moissons, les luttes devenaient ardentes. Les tribus laborieuses défendaient les richesses du sol cultivé. Des familles conquérantes, incapables des longs travaux de la terre, guer-

royaient pour la joie du rapt et du vol, pour la beauté et l'ivresse brutale des combats. C'étaient tour à tour des hordes pillardes, des hommes en fuite ou des affamés dont les moissons avaient été détruites par les orages. La vie circulait avec une vigueur de sève jeune, saine, naissante. Des guerriers armés coupaient en hâte les moissons. Les chefs invoquaient les dieux protecteurs du travail des hommes. Ils leur offraient des bêtes, des chairs saignantes et des grains mûrs. C'étaient les premières fêtes pacifiques, les fêtes d'une race déjà meilleure et plus cultivée, la fête des dieux protecteurs! L'homme, aussitôt qu'apparurent les lueurs confuses de son intelligence, éprouva le besoin d'un secours, d'une aide providentielle contre les dangers qui l'entouraient. Sa jeune imagination exagérait les manifestations puissantes et incompréhensibles de la nature : bêtes aux proportions énormes sous les forêts obscures et pleines du bruissement des feuilles et des torrents ; tempêtes rauques dont l'éclat sur les monts et les plaines, dans les vallées brisait les chênes, balayait les huttes et les stations; roulements sinistres de tonnerre et fulgurations des éclairs parmi les nuées lourdes ; orages sur la mer et fracas des vagues sur les récifs de la côte. La crainte a marqué les religions d'un stigmate indélébile. Pour calmer l'épouvante et l'angoisse des âmes primitives, simples et barbares, il fallut cette création des divinités secourables. L'homme chercha autour de lui les objets visibles à son adoration et sans doute ce furent d'abord le soleil dont la bête aime d'instinct la caresse chaude et fécondante, le feu, la lune et les astres, aux clartés pâlies, éternellement présents au fond du ciel. Puis l'orgueil, l'humilité ou l'effroi des premières races voulurent se concilier l'infinie variété des forces de la nature : les vents, les orages, les vagues de la mer, l'onde des

torrents et la mort, la grande troubleuse des hommes. Les menhirs montaient en hommage vers le ciel, quelquefois entaillés d'images grossières, idoles qui incarnaient déjà le besoin matériel de voir et de contempler sa pensée hors de soi-même. A l'entour naquirent les vagues légendes. Le culte primitif s'élaborait peu à peu. Des hommes servirent d'intermédiaires entre les tribus et les dieux associés à la vie. Bientôt cette religion sera l'un des fondements les plus solides et les plus sûrs de l'autorité des chefs et des castes.

D'abord errantes et nomades, les familles ne vécurent que de la chasse. Les premiers combats des hommes furent contre les bêtes qui peuplaient les bois et les vallées. Avant de croître et de se développer librement, la race humaine dut vaincre et repousser les animaux, asseoir son empire et sa domination brutale sur la nature. La lutte longue, misérable, aux phases inconnues, est tombée au gouffre des plus lointaines époques. On retrouve associés aux ossements des grandes fauves les ossements des hommes et les armes de pierre, souvenirs des luttes héroïques de l'anthropopithèque contre les troupeaux de mammouths et d'aurochs. L'homme triompha, aidé par les influences atmosphériques plus propices à son développement, qui peu à peu repoussaient vers le Nord les mammouths, les ours et les rennes. Les bandes humaines se répandirent alors par toute la terre ayant désormais le droit d'être prolifiques. Les animaux fuyaient. En même temps apparurent les guerres fratricides, luttes entre les fils pour la possession des femmes, des chiens ou des armes, pour le bâton du commandement et l'autorité. Plus tard encore les tribus enfantées par les bandes primitives se heurtèrent, inégales en leurs développements, se détruisant et se pénétrant partout. Elles mêlèrent leurs intimités ancestrales. Les races de

plus en plus bâtardes affirmaient sous les climats divers des caractères nouveaux et des types perfectionnés. L'homme avait devant lui les vastes horizons, les bois immenses, les solitudes dont il chassait les animaux. Il les peupla, Pendant des siècles lointains d'histoire, les bandes allèrent droit devant elles vers le levant ou vers le couchant, semant en tous sens la vie humaine, éparpillant en tous les lieux les germes des futures humanites. Parfois elles rencontrèrent des obstacles : les fleuves, les montagnes ou la mer. Elles refluèrent alors, agitées et semblables aux vagues, qui se brisent contre les hautes falaises. La race dut se développer dans des espaces désormais bornés qu'elle allait emplir jusqu'à déborder de ses heurts désordonnés, de ses clameurs et de sa vie. Habituées aux grandes courses aventureuses, aux libres chasses, les tribus ne se plièrent qu'après de rudes épreuves aux nécessités de la vie sédentaire, à la culture du sol et à la domestication des animaux. C'est ici assurément l'un des problèmes sociaux les plus éloignés, l'une des crises les plus douloureuses de la vie humaine. Les temps reculés où ce drame s'est agité, l'éducation et les fausses habitudes de nos esprits en obscurcissent la réalité. Le rêve de la science, l'imagination du philosophe ou de l'artiste peuvent seuls évoquer un peu de cette existence barbare, simple et précaire, ces agitations et ces tourmentes mortes, d'où notre vie est issue, au milieu du cadre monstrueux de la nature. Les religions révélées, les systèmes menteurs de l'histoire contribuent à voiler l'origine et le développement des premières sociétés où percent ces deux grands drames: la lutte des hommes contre les fauves et le passage de l'état nomade à l'état sédentaire. Bien des familles et des tribus disparurent dans les tempêtes, bien des races

s'évanouirent qui ne purent s'adapter aux conditions de la vie.

★

Lentement la race laborieuse des plaines avait repoussé, vers les côtes infécondes de la mer ou vers les montagnes, les familles ennemies demeurées incultes, barbares et vagabondes. C'était la lutte pour l'existence, la lutte hautaine et dure où l'âme des hommes et des sociétés se débat encore. Une race se développait ainsi à l'Ouest et au Nord du pays d'Ar-Mor, après une élimination sanglante des individualités plus faibles. Ces tribus primitives, vêtues de peaux de bêtes, aux appétits et aux ruts monstrueux des grands fauves, se pliaient aux nécessités nouvelles. Elles enfantaient à travers ces tourmentes une âme encore obscure mais dont les germes étaient infinis. Elles développaient avec une inconscience lente leur humanité. Quelques vagues traditions, des légendes puériles étaient tout leur passé. Elles ignoraient Gur, l'ancêtre lointain, et les pères de Gur, Gueor sinistre et grand, Ar-Roch dont la race avait agonisé dans quelque caverne des vallées nombreuses d'Ar-Mor, Gaohil le père des hommes de la plaine et ses fils les premiers bâtisseurs des dolmens(1). Des siècles d'histoire avaient roulé sur ces lointaines vies rentrées au grand silence de la mort et c'était cependant tout ce passé, la chair et le sang de ces hommes qui étaient dans la chair et dans le sang des générations nouvelles emportées par le souffle passionné, par les tourmentes de l'histoire. D'autres rameaux humains, d'autres tribus se développaient un peu partout dans le monde, sur le bord des fleuves et des mers, à l'intérieur des ter-

(1) Gur, Gueor, Ar-Roch, Gaohil, etc., héros d'autres contes celtiques antérieurement publiés.

res fertiles, à l'abri des montagnes, y luttaient pour le triomphe, pour la domination et le droit à la lumière du soleil. La sève bouillonnait dans les veines de l'humanité. Un bruit vaste, le halètement de toute cette vie naissante, commençait d'emplir l'horizon. Plus tard les tribus victorieuses éparses se heurteraient dans leurs efforts d'expansion. Le combat humain avec son orgueil et ses misères reprendrait sur des champs plus vastes.

Les tribus de Mesaër dompteur des bœufs sauvages, d'Ar-Bras semeur du blé sur les bords sablonneux de la mer et de Gwen-Gat tailleur des armes de pierre entretenaient les rapports pacifiques de l'échange. Elles s'étaient unies contre les pillards des collines et les vagabonds des forêts ou des vallées, contre les familles barbares du levant. Ce passé de luttes avait créé des liens que le commerce et l'échange achevaient de développer sous la protection des dieux semblables. Elles gardaient la tradition des chefs illustres et de très vagues légendes qui les rapprochaient encore. Les nécessités nouvelles de l'existence avaient développé certains labeurs, spécialisé ici la domestication des bœufs auxquels plaisaient davantage les vastes pâtures des coteaux et des vallées, là la culture du blé dans les terres légères et sablonneuses au clair soleil, et plus au centre du pays, à la source des rivières et des torrents, parmi les roches erratiques la taille des armes et des outils. Chaque année, vers le commencement de l'automne, avant la venue des vents, des frimas et des pluies, les chefs organisaient les caravanes d'échange. La tribu abandonnait la station. Hommes, femmes, enfants, avec les chiens compagnons des guerriers s'acheminaient comme des hordes en émigration vers la lande choisie pour la rencontre des familles. Au milieu des plaines incultes, un grand menhir dressait son ossature grise. C'était le lieu du rendez-

vous. Les tailleurs de pierre de Gwen-Gat apportaient les haches, les lames, les grattoirs, les usoirs de porphyre, les flèches et les lances, les ornements qui étaient le désir de tous ces barbares. Les fils de Mesaër chassaient devant eux les troupeaux mugissants, encore indociles souvent aux cris des hommes, autour desquels les chiens aboyaient en leur mordant les flancs. Les semeurs de blé portaient sur leurs larges épaules, dans les peaux de bêtes cousues, la moisson de l'été. Ils marchaient lentement, courbés sous le faix, mais joyeux du travail et des échanges qu'ils supputaient. Alors par les chemins que peu à peu ces caravanes avaient tracés dans la plaine et dans les bois, c'était le débordement de la vie saine dont des voix aux intonations gutturales clamaient les passions diverses. Lorsque la mélancolie et le calme doux du couchant tombaient avec le soir, les hommes du rêve disaient les légendes transmises par les ancêtres, les combats des tribus, la gloire des dieux et des chefs. Plus d'un guerrier, sous le ciel étoilé, roulé dans une peau d'auroch, évoquait, longtemps après, la mort des héros, la vaillance des guerriers victorieux et les chasses éternelles promises aux hommes forts.

Puis autour du menhir, au milieu des landes sur un coteau d'où l'on dominait les plaines et les vallées fertiles, un grand bruit emplissait l'air. Les tribus commençaient leurs échanges avec des propos rudes, des cris, des rires ou des menaces et des gestes violents. Ils offraient les bœufs, les armes et le blé blond. Il y avait encore entre eux de la défiance. Les vieux levains de haine et de meurtre fermentait. Des querelles éclataient parfois et le sang coulait. Les chefs s'interposaient, invoquaient les dieux et alors l'âme des hommes se soumettait avec des frissons de colère vaincue. La lourde ossature des menhirs vivait réellement, agissait

sur les instincts et les passions de ces primitifs. On leur offrait des viandes saignantes, des bœufs, des grains mûrs, des haches polies sur les usoirs de porphyre et emmanchées dans les bois de rennes, des ornements de pierre, de jadeïne et de quartzite, tandis que le soleil promenait lentement sur la lande l'ombre des monolithes.

Les échanges s'achevaient. Les hommes joyeux riaient. Les grands bœufs mugissaient, le mufle tendu vers le ciel. Des femmes aux mamelles larges allaitaient les nouveau-nés. Les petits mâles se battaient avec des cris et des rugissements heureux de jeunes bêtes. Une lumière douce baignait la lande. Les guerriers essayaient les armes nouvelles. Quelques-uns chassaient. D'autres remuaient à pleines mains l'or des blés. Puis avant le départ, ils s'unissaient en de grands festins, débauches de chairs noircies au feu des brasiers. Ils mangeaient côte à côte, assis ou accroupis sur les peaux d'ours et de bœufs, lourds d'esprit et de corps, dans le soleil face aux horizons mystérieux. L'ivresse de la vie les prenait bientôt aux entrailles. Le halètement de l'humanité montait des fourrés, des champs de landes et des hauts genêts encore fleuris...

Près du menhir solitaire, vers le levant, il y avait des dolmans et des tumulus, sépultures des guerriers morts au temps des échanges. Plus haut sur le coteau, hors de l'ombre des rochers et des arbres, étaient ensevelies les cendres de Kaloun chef des laboureurs, célèbre par les victoires remportées sur les tribus des collines et qu'un sanglier avait éventré d'un coup de boutoir. La coutume s'était établie de lui immoler un bœuf à chaque saison, et les hommes apportaient aussi l'offrande traditionnelle, les pierres choisies au bord de la mer ou dans l'eau des torrents. Cela faisait un grand galgale de pierres sèches qui s'érigeait lentement au fond des siècles de préhistoire.

YVES LEFEBVRE.

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Sur le sadisme. — Sur la vertu. — Les petits ennuis et les difficultés du démarquage. — Un mot trop connu de Pascal. — L'école héroï-comique de M. Demolins. — Anecdote électorale.

Sur le Sadisme. — Il y a des mots dont la fortune est singulière ; les uns, doux, nobles ou purs, deviennent grossiers, s'encanaillent, se salissent ; les autres montent du fond d'un puits d'ignominie vers une lumière encore douteuse, mais qui demain les fera resplendir : ainsi le sadisme en est au point où les gens simples lui accordent ingénument le sens bénin de perversité érotique. Des écrivains se sont parés volontiers de cette fleur de sang, à l'étourdie, sans avoir la curiosité d'aller la cueillir eux-mêmes à l'arbre original ; je le suppose, car il est difficile, ayant lu quelques tomes des œuvres (hélas ! illustrées) du marquis de Sade, d'écrire sans une certaine honte ni son nom ni les aimables dérivés qu'en tira notre galanterie. N'est-ce pas M. Bourget qui un jour, en une revue austère, cita la *Philosophie dans le boudoir* ainsi qu'un livre de badinage un peu poivré, quelque chose peut-être comme la *Nuit et le Moment* ? De même donc que cet estimable écrivain, la plupart de ceux qui alléguèrent le sadisme confondirent sans scrupule M. de Sade avec M. Crébillon le fils, le fou sanguinaire et stercoraire avec le conteur agréable et fin, pervers un tantinet, spirituel. Hier, quand il fallait nommer un sadique véritable, le mot a fait défaut et les médecins, en des discours authentiques, usèrent d'un euphémisme scientifique : « Vacher est un immoral violent. » Vacher est l'incarnation même du sadisme ; il est sadique autant que peut l'être un vagabond ignorant qui ne connaît que les

raffinements de son instinct cruellement sexuel. Sans doute, il ne peut pas, comme les sinistres bonshommes du marquis, organiser de savants souterrains où le mâle en rut égorge lentement la fille où le giton (Sade dit le bardache) dont les cris et l'agonie sont nécessaires à son plaisir ; il est vagabond, sans sécurité, sans loisirs, mais il fait de son mieux ; il entaille furtivement les chairs secrètes, il étrangle brusquement : mais à chaque crime deux actes s'accomplissent ; c'est la perfection du sadisme, au moins comme méthode. Le vagabond est même plus tragique que l'aristocrate. Il opère dans les landes nues, derrière un rocher qui se dresse comme un échafaud ; à la lisière des bois, vers l'heure où les chiens hurlent ; le long des chemins déserts, comme un bandit du vieux temps ; et quand le sang a coulé, apaisant la fièvre hideuse du tueur, le tueur, redevenu le vagabond, relève son bâton et continue sa route, pareil au Juif-Errant des almanachs. M. de Sade s'est monté un théâtre et c'est en féerie qu'il a ordonné ses imaginations de tortionnaire ; mais sa féerie est maladroite et son style est médiocre. Ce bourreau extravagant est un grotesque. Il y a de la niaiserie dans cette méchanceté ; il y a du Jocrisse dans ce Torquémada de lupanar. Il a beau multiplier les souterrains, les trappes, les oubliettes, les échelles, les cordes et les crocs, varier les instruments de torture et d'amour, imaginer jusqu'à un bourreau mécanique dont le glaive accompagne les exploits difficiles d'un prélat, faire voyager sa pauvre héroïne dans tous les pays et dans tous les mondes, *Justine* n'en reste pas moins un des livres les plus ennuyeux parmi les plus répugnants. On dit qu'il pratiqua lui-même quelques-unes des inventions décrites dans son livre ; il ne paraît pas cependant qu'il soit jamais allé jusqu'au crime, si l'on ne considère pas comme un crime le fait de lier une fille à une broche et de la faire légèrement cuire devant un bon feu ; s'il avait été vraiment l'homme de *Justine*, il n'aurait pas écrit ; mais il ne fut que l'homme de la *Philosophie dans le boudoir*, livre où le sadisme n'apparaît qu'à la fin et sous une forme moins révoltante, — puisque Barbey d'Aurevilly a pu reprendre l'anecdote et l'élever au tragique. Cette *Philosophie*,

dialogues aussi médiocres que ceux de Meursius, quoique plus âpres et plus significatifs, n'est rien qu'un cours banal de luxure vulgaire et bête, un numéro quelconque du catalogue clandestin. Le vrai sadisme, c'est *Justine*, comme le vrai sadique, c'est Joseph Vacher, le vagabond.

On s'est peu occupé de cet homme, qui est pourtant un curieux monstre et un exemplaire rare de la férocité sexuelle. La mimique de la cruauté est exactement celle de l'amour physique ; une femme sur qui se jette un homme furieux ne pourrait savoir d'abord, gardât-elle sa présence d'esprit, si on veut la tuer ou si on veut la violer. Pour certains êtres informes, inachevés, l'idée de meurtre est à peu près inséparable de l'idée de luxure. Les évolutionnistes expliqueraient cela en faisant remarquer que, dans quelques espèces animales, la conquête de la femelle est le résultat d'un duel mortel entre deux mâles ; de là, la survivance, chez tels dégénérés, d'une association d'idées qui, en l'absence du mâle adverse, devient fatale à la femelle. Le sadisme, au lieu donc d'être un raffinement terrible d'extrême civilisé, ne serait qu'un retour à l'animalité, un de ces exemples de ce que nous fûmes que la nature nous soumet parfois pour nous engager à l'humilité. Ces êtres-là, dès qu'on les a suffisamment observés, doivent être supprimés sans pitié et sans phrases. Vacher avait une seconde tare, le vagabondage ; son crime commis, il disparaissait, mais il disparaissait aussi sans cause ; il devait marcher ; il n'aurait pas pu rester en place. Les vagabonds sont très souvent innocents ; on les craint, dans les campagnes, comme on craint l'étranger, celui qu'on n'a pas encore vu. Le vrai vagabond ne repasse jamais deux fois par le même endroit ; il va sans savoir où, sans savoir pourquoi : le Juif-Errant le symbolise. Benoît Labre fut un des plus intéressants de ces vagabonds innocents ; cinq ou six fois, il entra à la Trappe, à la Chartreuse, mais au bout de quelques mois, de quelques semaines, il se sentait pris d'inquiétude, et il sortait, il marchait ; il vagabonda pendant trente ou quarante ans. Comme l'Eglise, on ne sait trop pourquoi, l'a canonisé, les documents abondent sur ce pauvre personnage et il n'est pas douteux qu'il fût

atteint d'une sorte de maladie ambulatoire compliquée d'une quasi-idiotie congénitale. Les hasards de son éducation lui donnèrent des idées dévotes que la faiblesse de son intelligence rendit absurdes. Il ne fut jamais dangereux ; absolument incapable d'affection, il passa dans la vie indifférent à tout, mais vite révolté contre ceux qui tentaient de l'arrêter un instant.

On a vu Vacher expliquer ses actes par des motifs religieux, mais cette attitude semble n'avoir été chez lui qu'une affectation qui lui fut suggérée par une lecture de la vie de Jeanne d'Arc. La religion et la cruauté s'allient fort bien dans les natures inférieures ; si l'on joint à ces deux termes l'idée sexuelle, on a le sadisme religieux. Pure théorie, car on ne voit pas comment une des scènes monacales de *Justine* pourrait être exécutée au nom de la religion ; les moines de ce livre-là sont des « philosophes » qui récitent du Diderot entre deux orgies. Il ne faut pas demander aux hommes d'être infâmes au-dessus de leurs forces. Tels qu'ils sont, Sade et Vacher peuvent être classés parmi les types représentatifs de l'animalité humaine.

C'est tout. J'ai voulu faire réfléchir ceux qui se piquent de sadisme et les engager à ne pas confondre sous un même mot les caprices de la sensualité et les ineptes, ordes et sanglantes extravagances de quelques bêtes féroces.

Sur la Vertu. — Nous avons donc entendu M. Loti louer la vertu. Que dire à ce propos ? On ne rédige pas ici des Mémoires secrets et on a plus de vergogne que Bachaumont. D'ailleurs la vertu qui vient à l'Académie toucher son salaire de phrases et d'écus ne mérite guère un plus digne panégyriste. Il faut que l'on sache qu'à l'exception de quelques simples âmes violentées, les gens vertueux couronnés là durent présenter à M. le Secrétaire perpétuel une requête « sur papier timbré » ; ledit papier contenant le détail des « actes de vertu que l'impétrant croit dignes de récompense ». J'avais jadis découpé dans un journal pieux le « communiqué » annuel de l'Académie ; comme il m'inspirait un certain dégoût, je le jetai en des oubliettes dont je n'ai pu l'extraire, pressé de célébrer M. Loti. J'écris au moment où les trois-quarts vernissés, et parfois cocardés, se pres-

sent vers la coupole ; je ne sais quels sons, de sa voix spéciale, proférera ce matelot de la Bidassoa ; je ne le saurai jamais. On ne goûte plus guère la littérature gélatineuse de cet académicien de bâbord qui, sans jamais rien lire, a trouvé le moyen d'imiter tout le monde. C'est un génie féminin : il est le miroir de ceux qu'il aime. Mais les colonnes où le dévouement est si ingénieusement tarifé par une commission de gens de bien, ces colonnes épouvantables du *Temps* où l'on apprend que la vertu est toujours récompensée, qui donc les lit encore, depuis cent ans qu'on les tire sur le même cliché ? Car la vertu est monotone et fade presque autant que le vice, et les actions des hommes sont les mêmes le long des siècles à un degré inexprimable. Cependant la vertu, si on la récompense, perd tout ce qui faisait son intérêt ; et quand elle passe à la caisse de la tontine fondée par M. de Monthyon et engraissée par le suif bénévolent de quelques moutons de Panurge, comment distinguerez-vous Madame La Vertu d'avec sa sœur, l'autre vieille dame, celle qui touche des coupons au guichet du Comptoir d'Escompte ? L'argent est bon : il faut donner de l'argent ; il y a des situations « vertueuses » qui ont besoin d'argent ; des gens que la charité épuisa doivent être aidés et soulagés : oui, mais pourquoi ce terme bas, « récompense », pourquoi ce battage forain, pourquoi ces airs et ces trombones de comice agricole, pourquoi ces prix qui par un raffinement d'humiliation piquent sur l'humble échine de la maigre vertu les flots de rubans de la vache grasse et sa cocarde en papier découpé ? Hélas ! c'est nécessaire et cela est bien, sans doute, puisque nul vertueux bonhomme n'a encore protesté. En somme, la vertu digne de la couronne serait celle qui refuserait la couronne — et l'argent. On attend.

Les petits ennuis et les difficultés du démarquage. — Le démarquage est l'opération par laquelle un littérateur s'approprie frauduleusement l'œuvre d'un de ses confrères anciens ou modernes. Les albums et les registres déposés près des sites célèbres, des ruines historiques, au sommet des tours, sont remplis de petits démarquages innocents, sonnets, quatrains et pensées ; cette manie sévit également dans la correspondance

amoureuse des imbéciles ; quelle jeune fille ne fut flattée de lire le nom de son bien-aimé au bas de vers qu'elle ignorait de Lamartine ou de Musset ? Quand le démarquage est destiné à l'impression et surtout s'il doit paraître dans un journal assez répandu, l'opération devient délicate et demande un certain doigté. Beaucoup de démarqueurs préfèrent le plagiat. Le plagiat comporte une déformation, variable, mais méthodique, du texte emprunté ; il y a des degrés dans le plagiat ; le démarquage comporte un coup unique, celui du Père François. Ainsi donc voilà M. Oscar Méténier qui offre à l'*Eclair* un roman inédit. L'*Eclair* accepte avec joie. Un journal, même fait avec soin, doit publier un mauvais roman (pour les femmes). Avec joie, car on n'a pas toujours d'avance dans ses cartons l'ordure littéraire qui délecte les êtres aux cheveux longs. La publication commence ; les cheveux longs sont satisfaits ; elle continue et voilà qu'au feuilleton numéro trente, le journal est averti que le beau roman tout neuf a déjà paru, il y a quarante ans, dans la *Patrie!* M. Méténier doit-il être blâmé, c'est-à-dire a-t-il oublié quelqu'une des précautions usitées dans le monde des démarqueurs ? Nullement. Le roman qu'il a choisi entre tous est d'un auteur absolument inconnu, Oscar Honoré ; de plus il n'a pas été publié en volume et on ne peut en trouver le texte que dans un journal dont les collections sont rares, étant encombrantes ; enfin, ceci est élémentaire, il a changé le titre du roman et le nom de l'héroïne. Toutes les chances étaient pour lui. Cependant l'obscurité d'un livre ne garantit pas nécessairement le secret d'un pillage ; aussi certains démarqueurs plus hardis s'attaquent tout bonnement à un écrivain dont les œuvres sont, ou étaient naguère, dans les mains de tous ceux qui lisent. Tel journaliste, un jour, commença une série de chroniques spirituelles, assez alertes, qui lui valurent des compliments, — éphémères, car il reproduisait, sans y changer que des syllabes démodées : les *Lettres parisiennes* de Madame de Girardin. Un autre donna sous son nom la *Sylvie* de Gérard de Nerval, — et cela passa ! Encouragé, il entama le *Lys dans la vallée* ; il ne put l'achever : des envieux le guettaient depuis le succès de sa « Sylvie ». Le coup était beau, mais, dirai-je qu'il est de ceux dont la tentative seule

honore une corporation ? Les opinions sont partagées ; on ne peut du moins s'empêcher de rire quand on passe au moment où le tire-laine est pris la main dans la poche de son voisin. Cependant M. Méténier sera défendu, car il a des amis qui goûtent son génie. Naguère en un article du même *Eclair*, un article, signé : Séverine, on le comparait à Ibsen. A cette hauteur-là, on ne craint plus rien et le démarquage, comme le plagiat, devient un « procédé littéraire ». Voici le trait qui m'a surpris ; il est bon ; il est de ceux qui se gravent dans la mémoire ; il servirait presque le proverbe ; il est réjouissant ; il est calmant ; enfin il est bien représentatif d'une époque que l'on pourrait appeler l'ère du bafouillage universel. Le voici donc : « *Combinez ensemble les* Revenants *d'Ibsen et* Lui *de Méténier.* »

Il faut dire cela tout haut, d'une voix forte et assurée, en étendant la main comme pour remuer de la bouillie.

Un mot trop connu de Pascal. — Il semble que l'admiration populaire choisisse expressément, dans les hommes les plus grands, les aspects les plus mesquins. Si Pascal a laissé dans ses notes une pensée inachevée et, partant, obscure et même absurde, c'est celle-là que l'on choisira entre toutes et que l'on répétera jusqu'à satiété « Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller. » Il suffit de vouloir aller du Louvre à l'Hôtel de Ville pour se convaincre que cette phrase est une sottise — que Pascal n'a jamais pensée ; elle faisait sans doute partie d'une période métaphorique qui alléguait les chemins de la grâce, — ou quelque vérité spirituelle. Le naïf Havet commente : « ... pourvu qu'on aille où elles mènent. » C'est vrai pour le bois flotté, tout au plus : un bateau qui voudrait descendre la Seine comme un canard, sans appareil que son seul gouvernail, tournerait sur lui-même et échouerait au premier tournant. Mais la sottise ne peut pas être dans Pascal ; elle est en ceux qui répètent sans réflexion une phrase tronquée, premier jet d'une pensée qui voyait en raccourci et en perspective toutes les images et toutes les idées.

L'école héroï-comique de M. Demolins. — On sait que dans cette institution modèle — ou modelée assez maladroitement sur divers collèges d'Eton — les

professeurs devront enseigner à la fois les lettres, les sciences, et les sports. Cela rappelle un vieux poème heroï-comique, jadis populaire en Allemagne, la *Jobsiade*. On offre à Job un excellent préceptorat où, pour huit florins, il doit donner à son élève des leçons de physique, de géographie, d'histoire, de mathématiques, d'hébreu, de grec, de latin, de français, d'italien, d'anglais, de philosophie, de danse, de musique, d'escrime et d'équitation. M. Demolins remplace l'hébreu par le tennis, le grec par le foot-bool et le latin par le polo ; le comique de son idée n'en est pas diminué.

Anecdote électorale. — Aux dernières élections de M. Thomson, en Algérie, un pauvre pêcheur napolitain, dénué de lettres (qu'on avait naturalisé pour la durée des élections), mit dans l'urne, au lieu du bulletin de vote, un bon de trois francs signé par l'agent électoral. Est-ce que pour nous avoir fourni ce trait délicieux, ce M. Thomson n'aurait pas dû être validé ? On ne sait donc plus sourire, même en haussant les épaules ?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Georges Rodenbach : *Le Miroir du ciel natal*, Fasquelle, 3.50. — Paul Gerardy : *Roseaux, 1892-1894*, « Mercure de France », 3.50. — Francis de Croisset : *Les Nuits de quinze ans*, Ollendorff, 3.50. — Georges Reus : *De noirs et d'ors*, Stevelinck, Bruxelles.

Il est élégant et bien porté de sourire d'un air entendu, quand on prononce le nom d'un écrivain Français qui n'est pas né dans les limites exactes des frontières actuelles, et nous n'en sommes plus à relever les indécentes plaisanteries des critiques assermentés envers Messieurs Francis Vielé-Griffin, Stuart Merrill, suspects de tares anglo-saxonnes : mais plus particulièrement, la gaîté traditionnelle des scribes nationaux s'exerce contre les prosateurs et les poètes belges, et les plus ignares de ces pontifes ne manquent pas de s'esclaffer aux noms de Maurice Maeterlinck, d'Emile Verhaeren ou de Georges Eekhoud, sans se douter que l'œuvre de tels hommes enrichit plus les lettres françaises que nombre d'élégies et de vaudevilles, voire de dithyrambes inspirés par une muse stérile à de célèbres idiots, authentiquement nés au centre du Parisis ou dans les provinces circonvoisines dès longtemps soumises à l'unité nationale. Peu craintif du ridicule, je parlerai exclusivement, cette fois, de poètes belges, ne fût-ce que

pour montrer combien, tous loyaux et bien appliqués, ils diffèrent les uns des autres.

Le Miroir du ciel natal. Sans doute, depuis des années déjà, M. Georges Rodenbach habite Paris ; mais à l'heure même où il semble se promener sur le boulevard ou passer en souriant dans les couloirs des théâtres, il est absent ; des cloches lointaines sonnent dans ses oreilles, et si son image se reflète d'aventure aux glaces d'un salon officiel, pour lui les canaux glauques de Bruges-la-morte se prolongent et se perpétuent au milieu du cadre d'or, et nécessairement les robes blanches des femmes lui apparaissent, dans les miroirs transfigurés, comme un glissement de cygnes ou le vol éperdu de flocons de neige à travers la brume. Son art, tout blanc et translucide, s'apparie à ces vitraux « *sans nul or et sans nuls personnages* » dont il loue la vie tout individuelle, affranchie d'images permanentes, et qui selon les heures sont de flamme ou de givre, d'azur ou d'argent. Cependant la lumière s'y réfracte selon des lois particulières.

M. Georges Rodenbach est un poète catholique, mais non point de sensibilité et passionnée comme, à de certaines minutes, Paul Verlaine. Son esprit a quelque chose de la raideur scolastique et ses allégories patientes et méticuleuses se déduisent parfois presque comme les termes d'un syllogisme :

O le beau clair de lune qui est l'hostie !
Le prêtre à l'autel l'a brandie
Et sa tonsure pâle est comme une autre hostie.

Le prêtre apparaît plus qu'humain
Avec ce clair de lune entre les mains ;
Or dans la lune on voit tout un visage humain.

Et dans l'hostie aussi on croit voir par moments
La face de Jésus s'ébaucher en du sang
A cause du reflet des cierges par moments.

Des scolastiques encore M. Georges Rodenbach a gardé le goût des formules explicatives et péremptoires, tant que parfois le croyant fait tort au poète :

L'hostie est consacrée
Et tout Dieu est présent à la fois dans chacune...

et non plus qu'eux il n'abhorre à l'occasion la symétrie de concetti pieux :

Le clair de lune fait les grands lys se pâmer ;
L'âme, ce lys aussi, se pâme au clair de lampe.

Mais aussi que de surprises heureuses en ce jeu subtil des analogies, où partant d'un mot et d'une métaphore, il en fait

s'éployer, avec un prestige miraculeux, tout ce que le germe verbal recélait en soi de fleurs latentes et imprévues :

Le jet d'eau monte dans l'air bleu
Et retombe sur lui-même ;
On dirait un adolescent qui s'aime
Et se caresse avec ses cheveux.

Le jet d'eau se contemple et s'adore
Dans la vasque en miroir. C'est Narcisse...
La crinière d'eau s'échevèle
Et le soleil la dore.

Le jet d'eau rit et se secoue
Comme s'il avait des ailes.
C'est de l'eau, qui, avec de l'eau, joue !
Le jet d'eau s'émerveille
De s'élever si haut et qu'il se continue...
Puis par moments, il s'élargit comme une treille
Qui se tiendrait d'elle-même en suspens.

Le jet d'eau rit, tel Narcisse ;
Car — toute son eau retombant
Comme un linge qui s'éparpille —
Il semble que c'est de soi qu'il se déshabille
Et qu'il est enfin nu.

C'est là un livre qu'il faut lire avec attention pour en aimer la savante candeur et l'innocence compliquée, de même qu'on ne percoit pas du premier coup toute la beauté mathématique du givre se cristallisant sur les vitres pâles.

Roseaux, 1892-1894. M. Paul Gérardy, qui pourrait sans peine chanter aussi bien en allemand qu'en français, fit sagement de réunir enfin ses poèmes épars en de rares plaquettes, conservées avec soin par ceux qui aiment en lui un frère lointain et inconnu. Il subit, comme d'autres, la crise mystique, puis tout à coup se retourna vers le soleil et vers la vie et il est doux d'entendre ici dans des modes alternatifs, sa parole toujours loyale où se mêlent les accents des deux races diverses qui se disputent sa pensée. Oui, ses lieder souvent paraissent directement transcrits de Henri Heine ; mais ailleurs l'ivresse païenne de vivre s'exalte magnifiquement et la sagesse un peu anxieuse de cueillir la joie brève de l'heure.

Des poèmes assemblés dans *Roseaux*, les seuls qui ne satisferaient pas pleinement appartiennent à une époque intermédiaire : quand il composa les *Ballades naïves*, M. Paul Gérardy, poète plus particulièrement lyrique, fut, semble-t-il, incertain de lui-même, de son sentiment intime et de son vocabulaire. Il s'est maintenant tout à fait ressaisi et ses derniers poèmes

attestent une parfaite maîtrise de soi, de son art et de sa langue. Je regrette de ne pouvoir citer que par fragments *la Fin de la ronde* :

Byzantins de Byzance écoutez à vos portes !
Les pas de barbares cohortes
Endeuillent le silence
De rudes cadences
Et chantent les effrois de la venue prochaine.
Dans le vent tiède de la plaine.
. . . . . .
. . . . . .
Les esclaves hainenx ont déjà fui les portes
Et vont au-devant des cohortes
Porteurs de vos trésors ;
Nos icônes d'or,
Nos lamentables christs sur émail rose et bleu
Aux longs regards vagues et creux ;

Nos vierges aux yeux pleins de mystères charnels,
Nos reliques et nos missels,
De nos défunts espoirs
Souvenirs d'ivoire...
Et le rire joyeux des grands enfants barbares
Eclate à l'aspect de nos gloires.
. . . . . , ...
. . . . . .
Et venez, gais porteurs de la mort en nos joies !
Nos fronts que la sagesse ploie
De trop de choses lues
Attendent vos massues...
Donnez, vous qui savez l'immensité de vivre,
Au feu la sagesse des livres...
. . . . . .
. . . . . .
Toutes portes au large ouvertes aux cohortes !
Ah qui courra fermer les portes !
Car je suis trop las du rêve
Des vers que j'achève,
Je ne puis et j'irai tout au plus pour les voir
Au haut des terrasses m'asseoir.

Les nuits de quinze ans. Au frontispice du livre, C. Léandre a représenté un éphèbe dont le corps bien musclé se devine sous les étoffes flottantes, assis au bord du lit semé de roses, et d'un geste dominateur attirant vers lui une adolescente debout, encore grêle, vierge qui sait ?, et qui appuie sur l'épaule du mâle sa tête déjà vaincue aux yeux clos. Et partout, au long des pages, éclate insolemment la

perversité hypothétique des tres jeunes hommes, qui affectent volontiers toutes sortes de sciences libertines, par une louable horreur de sembler naïfs. Ainsi ce sonnet :

Deux fillettes aux corps graciles et ténus
Sur un lit pavoisé de soie et de fourrures
Dans le vice gardant des rires ingénus
Frôlent des doigts les fleurs de leurs gorges non mûres.

Des palpitations de baisers, des murmures
Interrompent parfois leurs soupirs continus ;
Moutonnant sur leur chair, leurs lourdes chevelures
Enveloppent de nuit le jour de leurs bras nus.

Devant elles debout, un gamin de treize ans,
Tout rose, les contemple avec des yeux luisants ;
De vagues appétits lui tourmentent les lèvres,

Tandis que, le museau taquiné de cheveux,
Minuscule et rageur, un king-charles nerveux
Sur le lit les poursuit de ses aboiements mièvres.

M. Francis de Croisset ne professe la licence que dans les tableaux vivants et observe avec une héroïque vertu les préceptes de la poétique ancienne. Je ne lui saurais faire reproche de sa morale ou de son esthétique. Mais je souhaite que, déjà fort expert aux habiletés de la technique, il renonce un peu, en ses œuvres futures, à décrire les différentes — pas si différentes hélas ! — formes du spasme et y apporte l'émotion humaine de joies et de tristesses plus réelles.

De noirs et d'ors. Comme M. Francis de Croisset, M. Georges Reus est un débutant. Il revendique, dans la dédicace, la glorieuse tutelle d'Emile Verhaeren, l'un des plus robustes et des plus hauts poètes de ce temps. Dans les poèmes inégaux de M. G. Reus fulgurent, parmi d'opaques et lourdes ténèbres, de farouches aurores et clament vers la Justice les voix rauques de la révolte. Cela est fougueux et fumeux encore, la langue âpre de mots barbares et de néologismes inutiles, le rythme haletant et saccadé : mais l'auteur a vingt ans et il vaut mieux pécher par excès que par défaut.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jean Richepin : *Contes de la Décadence romaine*, Charpentier, 3.50. — Marcel Boulenger : *La Femme baroque*, Société Française d'Imprimerie et de Librairie. 3.50 — Louis Couperus : *Majesté*, Plon, 3.50. — Ernest La Jeunesse : *L'Holocauste*, Fasquelle, 3.50. — Camille Flammarion : *Lumen*, Ernest Flammarion, 5 fr. — Georges Denoinville : *La Charmeuse*, Edmond Girard, 3.50. — Paul Bosq : *Désillusion*, Fasquelle, 3.50. — Nonce Casanova : *Les Adultères vierges*,

Ollendorff, 3.50. — Vicomte de Colleville et Fritz de Zepelin : *L'Amour à Nice*, Bibliothèque de l'Association, 3.50. — Jean Blaize : *Le Tribut passionnel*, Plon, 3.50. — Raphaël Baury : *Mariage sur le tard*, Société Libre d'Edition, 3.50. — José Hennebicq : *Paradis de Cristal*, Claesen, Bruxelles. — Multatuli : *La Sainte Vierge*, « Spectateur Catholique ». — Robert Scheffer : *Grève d'amour*, « Revue Blanche », 3.50.

Contes de la Décadence romaine, par Jean Richepin. Histoires très violentes dans le goût d'une époque ressemblant furieusement à la nôtre. Tout un peuple rué vers les jouissances bestiales, se passionnant pour des gladiateurs ou des monstres venus de loin, et, le dominant par le raffinement de ses cruautés, le désordre de ses mœurs, le pittoresque inattendu de ses bêtises, quelques lettrés patriciens donnant le *pain et les jeux* en même temps que l'exemple des plus honteuses débauches. J'ai prononcé : *honteuses débauches*, je ne sais trop pourquoi, car il n'est rien de honteux quand la grandeur s'en mêle ; des pires fumiers s'érigent les plus radieuses fleurs, et les excès du triomphateur romain de l'armée ou du cirque n'allaient pas sans une couronne de vert laurier à la poésie. Ce peuple romain, dont le dernier des citoyens avait, même en crevant, le droit à l'esprit, a encore, selon ce que les écoles laïques et obligatoires nous enseignent, une grande supériorité sur le peuple de barbares que nous sommes aujourd'hui. Il se souciait peu *des innocents* et perdait peu son temps, le temps précieux qu'on peut employer si noblement à jouir des belles œuvres, de la nature ou de l'art, à s'embarrasser d'un... chrétien condamné aux lions. Lire le récit tout à fait délicieux de la représentation d'Orphée déchiré par les femmes. Le chrétien, représentant le juif de cette aventure, est un pauvre diable qui parle mal, se tient mal et n'a aucune eurythmie dans le rôle qu'on veut lui confier. Le spectateur se plaint de ce qu'on ait choisi justement ce piètre *martyr*, alors qu'un gladiateur également condamné (coupable ou innocent, on est le même devant la mort, et la seule question importante est de savoir se tenir artistiquement) eût rempli sa mission tout à l'honneur de Rome. Comme ces gens-là (y compris la naïveté cruelle de Richepin) entendaient bien le divertissement naturaliste ! A lire aussi les amours des deux éléphants pour un *mime*, de célèbre talent sexuel. Il y a là quelques enroulements de trompes qui sont d'un joli effet sentimental. Jean Richepin est, en somme, l'écrivain *latin* le mieux fait pour comprendre et rendre le tourment hardi des mœurs romaines dites de la décadence. Il énonce les chiffres et démembre les corps avec une grâce sauvage, empreinte de cette fatale indifférence qui était la marque suprême de ce temps, si semblable à notre ère de crimes. D'après les renseignements et les exagérations

littéraires de part et d'autre, on pourrait en conclure que, sauf quelques exceptions *d'affranchies* ou de princières *féministes* élevées avec soin dans les sciences, le règne de la femelle n'existait pas, encore moins celui de la chasteté. On aimait *le mime* et on en mettait partout. Il était, d'ailleurs, beaucoup plus tolérable que *sa sœur* et sans doute avait des prétentions plus pures. Juste ciel, qu'on nous rende le trottoir des *mimes*, à Suburre ou à Montmartre !

La Femme baroque, par Marcel Boulenger. Première œuvre d'un jeune auteur original qui dédie son livre à Jules Renard, le roi des originaux. Cette femme est charmante. Elle vole des mouchoirs et souffre qu'on lui en jette, même pour le bon motif. Baroque est mis ici à la place de *névrosée*. Le héros de l'aventure la rencontre dans les allées d'un parc provincial, un jour d'automne rempli de feuilles mortes et d'idées moisies. Il cherche Louise de Vaudemont, ombre royalement amoureuse de cette poupée fantôme d'Henri III. Il s'aperçoit, tout en tournant des pages anciennes, que l'amour très légitime de cette pieuse princesse pour le mignon couronné pourrait bien être une passion mauvaise. Il arrive si souvent que les mauvaises passions deviennent légitimes ! Et en étudiant le caractère bizarre de l'honnête femme qui est *veuve*, le long des allées, en robe havane, couleur de muraille, de mystère ou de pourriture savante, il découvre la petite habitude néfaste de s'emparer des mouchoirs et même des palimpsestes précieux. Rien qu'une habitude, un brin d'inconscience, une maladie tarant les plus belles qualités et qu'on pleure en secret comme une faute. Louise de Vaudemont, en prenant la coutume affectueuse de faire les premières avances à un époux assez froid dans le particulier, dut tellement s'égarer sur le chemin des choses légitimes, permises ou défendues ! Sans blaguer Marcel Boulenger à propos du délicat sujet choisi par lui dans son histoire des femmes de France et de celles de province, il convient de louer son style étincelant d'esprit, style d'humoriste qui a trop d'humour (on a toujours trop de quelque chose quand on est jeune) et qui ne se permet jamais une phrase ordinaire. Cela rappelle les premiers écrits impertinents de Maurice Barrès, mais c'est plus d'un érudit et on y rencontre moins de défaillance. Maintenant, pour le consoler de *rappeler quelqu'un*, j'affirmerai au jeune Marcel Boulenger qu'il est déjà aussi vieux que possible ; j'ai même peur qu'il ne puisse plus rien apprendre.

Majesté, par Louis Couperus. Roman traduit du hollandais et extrêmement intéressant par le soin de sa méticuleuse documentation. Il s'agit de ces condamnés, de naissance, aux travaux forcés qui s'appellent les rois. Othomar, prince héri-

tier du royaume de Liparie, fait bien tout ce qu'il peut afin de se soustraire à la fatale domination de son étoile rouge, mais la mort de son frère, un enfant volontaire, qu'il jugeait plus digne que lui du trône, le force à abdiquer... sa volonté d'homme pour devenir le mannequin *qui essuie les regards du peuple*. Othomar est un individu ni très remarquable ni très nul ; c'est dans le choix de ce caractère un peu effacé, un lettré malgré lui (de par son éducation voulue philosophique), un sentimental à cause de l'écart qu'il y a entre lui et toutes réalités, que se révèle le don de vérité du romancier. Il n'a pas désiré faire un martyr encore moins un bourreau. Othomar est une créature simple de ce monde et il aimerait les choses simples, mais il a dans le sang la *goutte de liqueur dorée*, une seule goutte d'essence divine, il le croit parce que tout son atavisme l'y porte et son même atavisme lui donne le vertige de la grandeur, sinon le bienheureux délire qui permet d'oublier sa chair. Il se marie et gouverne sa vie en celle des autres à contre cœur. Il est naturellement malheureux sans trop de phrases et il aimerait, tout amour lui étant interdit, son peuple de l'amour, divin en dépit des coups de couteau des illuminés de basses classes. Une des meilleures pages de ce livre est celle de la fin contenant une lettre de l'impératrice, sa jeune femme, qui se résigne bourgeoisement en l'amour de ses enfants, son seul peuple à elle *femme* quand même.

L'Holocauste, par Ernest Lajeunesse. De l'amour à bouche que veux-tu ! Une œuvre *naturiste*, avec en plus le *naturisme* beaucoup d'esprit et du meilleur. (J'entends par *naturisme* la fréquence des interjections : *Joie* ! *Chère* ! *Oh* ! *Pain* ! *Ame* ! *Blé* ! *Ciel bleu* ! *Mon ange* ! *Ma vie* !) Il y a donc selon la mode des tas d'interjections tendres. Un Monsieur d'un tempérament qui semble ardent, ma foi, détourne de ses devoirs une jeune personne prête à l'adultère... puisqu'elle est mariée. On est heureux et ensuite le mari vous prend la jeune personne par les cheveux, histoire de lui faire essuyer la trace de ses faux pas. Ça finit mal. Est-ce le jeune héros, tendrement épris d'interjections, qui est *l'Holocauste*, est-ce la dame, est-ce le mari ? Je ne sais pas, mais l'histoire est intéressante, attachante comme glu à de certains passages, et elle est bellement écrite. Une œuvre d'amour ne peut guère s'écrire autrement pour des tas de raison. Ernest Lajeunesse possède cette suprême qualité de l'écrivain, qui est de se faire illusion sur ce qu'il écrit, au point de se transposer lui-même perpétuellement. On le croit fat, il se fait bon, et se moquant toujours des femmes il se déclare, en une seule qu'il a aimée peut-être, leur très humble adorateur. Enfin, je n'ai pas à m'occuper de ce que dit l'auteur dans la vie ordinaire. Je

trouve que dans ses livres il se déforme, ou mieux se forme d'une façon charmante. Seulement, il est *naturiste*, et je crains que ce ne lui arrive qu'à cause de la mode. Il sera, j'espère, à lui tout seul toute la *jeunesse* de cette époque ondoyante mais point diverse, inventant l'amour et le pain. J'excuse l'auteur de l'*Holocauste* pour cette fois : son pain ayant quelque goût de délicate brioche !

Lumen, par Camille Flammarion (réédition). Roman occulto-scientifique (Jules Bois va encore dire qu'on le plagie !) mais où il est très peu question de surnaturel. Il s'agit des causes philosophiques se propageant par la vitesse (ou la lenteur) que met le rayon de lumière à voyager à travers l'espace. Tel mort qui aborde en une autre planète que la nôtre voit se dérouler sa vie depuis sa naissance, parce qu'il est arrivé à sa nouvelle demeure plus vite que le rayon lumineux parti de l'ancienne. Curieuses déductions que l'imaginatif astronome multiplie sans les exagérer le moins du monde. Il y a la bataille de Waterloo se présentant à l'envers... (de sorte que plus on tue de soldats et plus il en reste) qui est la perle du livre. Illustré par Lucien Rudaux et très touffu en petites femmes *astralement* nues, ce gros livre est peut-être un joli cadeau à faire, même à de grands enfants.

La Charmeuse, par Georges Denoinville. Roman vert d'eau. Un homme un peu naïf se laisse prendre aux lacs d'une sirène moins ingénue. La dame est ce qu'on peut appeler : une *intellectuelle*. Alors vous m'entendez à demi-mot ! Elle le trompe et il se tue. Ce n'est peut-être pas très fort de la part du Monsieur, car elle le regrettera. Pas mal écrit, doux, gracieux, mais quelques : « *doigts roses* » et quelques : « *cris de lionne blessée* ».

Désillusion, par Paul Bosq. L'œuvre d'un homme politique. On monte à la tribune et on en descend tout le temps. On manie les foules. On est des ambitieux, il y a des femmes qui ont l'âme des banquiers et des banquiers qui n'ont pas l'âme de leur femme. C'est peut-être très bien, mais c'est trop parlementaire.

Les Adultères vierges, par Nonce Casanova. Sous ce titre extraordinaire et un peu trop sonore, un tempérament espagnol nous convie à des coups de poignard. Le drame est en deux tueries : le marquis, don Storo, veut tuer un rival et il le manque. Première tuerie. Seconde : le rival ne manque pas don Storo. Maintenant, si j'analyse ce roman, je serai forcé de dire des choses regrettables qui n'ont d'ailleurs rien à voir avec la manière de Nonce Casanova. Si vous aimez ça, faut le boire chaud... quant à l'analyser avant... vous en perdriez tout le fumet ! Il y a une petite fleuriste

qui s'appelle *Mimosa* et qui parle comme une femme de... qualité, une marquise qui... n'a fichtre pas froid aux yeux et parle... autrement. C'est prodigieux, bizarre, décevant, pas plus composé qu'un gâteau de *mille fruits*, quelquefois écœurant comme une sucrerie de harem, enfin je vais vous en servir une tranche :

« ... Elle était de ces castillanes — *bijas del sol, olle* ! — vers lesquelles, fatalement, vont les lèvres avides d'ivresse éperdues, — et se penchent, un peu, les âmes fouettées par de l'infini vertige. Elle pouvait ne pas inspirer d'amour. Il était impossible qu'elle n'inspirât pas de désir. — Le désir peut avoir une plus large envergure que l'amour. Quelquefois. Ne vous récriez pas. Quand la chair est souverainement secouée par un absolu — absolu, vous m'entendez bien ! — besoin d'étreintes, il y a des rumeurs d'abîme qui grondent, épouvantables ou réconfortantes, le long de toutes les fibres de l'être. Bouleversement total que ne peut produire « l'abstrait amour » : car elles ne savent, ordinairement, répandre, en l'élan de vitalité, que des diffusions indécises, les complications sentimentales !... Elle était de ces castillanes — *bijas del sol, ollé !* — vers lesquelles, fatalement, vont les lèvres avides d'ivresses éperdues, — et se penchent, un peu, les âmes fouettées par de l'infini vertige... »

Je sais bien que « *les âmes fouettées par de l'infini vertige* » c'est drôle, mais c'est *naturiste*, vous savez ! Ensuite il y a l'idée du *desir* supérieur à *l'amour*, une assez jolie trouvaille... surtout pour un auteur qui ne fait pas son métier d'être sérieux. *Olle ! Olle !*

L'Amour à Nice, par le Vicomte de Colleville. Traduite par Fritz de Zepelin, cette histoire est celle d'un joueur amoureux. Anomalie, l'une des deux passions excluant généralement l'autre. Cependant il y a des arrangements avec le ciel... de lit, surtout quand la *belle Madame* offre quarante mille francs pour jouer la dernière carte. D'arrangement en dernière carte, on finit par tourner la mort, et Georges s'ensevelit dans les flots bleus qu'on aperçoit du haut de la Corniche, mais avec une aimable jeune fille, pour justifier le titre. D'où diable sort ce roman-là ? on dirait du Montépin et c'est dédié au comte Prozor.

Le Tribut passionnel, par Jean Blaize. Des gens d'apparence raisonnable qui se leurrent de sophisme pour en arriver à l'appétit charnel et qui causent croyant ne pas devoir ajouter les gestes. Mais, les actes suivent irrévocablement les paroles, et on ne peut créer de nouveaux mondes qu'en parlant de l'horreur qu'on éprouve pour l'ancien. Il y a un vieux prêtre très bien et très fou qui se suicide en criant : *Credo*, et des scènes intimes entre des pêcheurs plus humbles,

simplement explorateurs des écueils de la mer. L'œuvre est longue, elle ne prouve pas grand chose. Cependant, fort soignée. Je crois que ce qui me déplaît là-dedans, c'est une certaine morale que j'intitulerais : *genre suisse*, une philosophie placide qui me donne des nerfs au courant de la lecture. Enfin, c'est un roman pour lecteurs sérieux. Il en faut.

Mariage sur le tard, par Raphaël Baury. Passion triste et honorable. Un vieux médecin aime une jeune femme et il a le tort de l'épouser. Elle en profite pour détourner la tête, avec les plus pures intentions du monde. (En ce monde, il n'est pas d'intention pure.) Le mari meurt du choléra très à propos et fiance sa femme à son amant. Le dévouement de ce vieil époux, assez jeune pour avoir le courage de mourir d'une sale mort, est ce qu'il y a de mieux dans l'amour des fiancés adultères, ce qui leur reste à vivre tous les deux ne vaut pas la peine d'être vécu. Ils seront toujours dominés par l'ombre de l'autre, une ombre ayant la suprême jeunesse de l'héroïsme.

Paradis de cristal, par José Hennebicq. Jolie petite plaquette bleue, œuvre de poète qui ne devrait pas se trouver jugée ici, malgré la prose de sa contexture. Affections pures comme le titre, fragiles comme lui ! Deux âmes cherchent l'absolu en haut, et puis des élégiaques paroles sur la mer, l'amour, la mort. « Le regard d'Orphée tue Eurydice. »

La Sainte Vierge, par Multatuli. Cette fraction d'histoire sainte est tout à l'usage des catholiques bien pensants. C'est à la fois de la logique par l'absurde et d'agréable plaisanterie sur les plus tristes superstitions qui soient. On cite Béranger : « *le dieu des bonnes gens.* » On montre des moines mendiants presque propres et de touchantes petites femmes folles. Mais il y a parmi les phrases à tendances dogmatiques celle-ci, bien spirituelle : « L'église catholique est la plus belle création de l'homme. » Maintenant cette plaquette, adornée d'une superbe couronne, nullement selon les dogmes, se présente d'une façon décente et fait honneur aux presses du *Spectateur catholique* de Bruxelles.

Grève d'amour, par Robert Scheffer. Dans un cadre lumineux, en pays basque, l'auteur qui nous a depuis longtemps habitués aux complications des voluptés les plus savantes, place une idylle un peu rouge, rouge du soleil couchant qui incendie les races de l'heure présente. Un besoin de sensations nouvelles et folles pousse Maria Maïder, la jeune fille presque vierge (je dis : presque à cause de l'océan qui la viole le long de ses escapades de nageuse) ; elle va toujours plus loin, si loin, que Philippe Garnet, le beau créole, a raison de ses dernières pudeurs rien qu'en lui parlant de la chaleur du soleil. La jeune fille n'aura fait que boire à la coupe où

l'on retrouve tout le sang de la vie, elle s'est roulée dans la volupté comme une perle dans la nacre de sa coquille puis... elle épouse un prince et cela se termine comme un conte de fée. Le prince Comagène n'aime pas énormément les femmes, il laissera la sienne vivre de souvenirs si elle ne peut plus vivre d'espérance, mais on ne se donne pas impunément à la chaleur d'*Hélios* et, un jour, loin de la plage où elle est allée chercher les baisers de l'océan pour lui être un suprême calmant, elle rencontre le beau créole qui la noie. Aussi bien elle aurait pu se consoler. Une femme qui se console, c'est si banal ! Le style de Robert Scheffer, légèrement teinté d'exotisme, est chatoyant, capiteux comme ces fameuses liqueurs retour des *îles* qu'on ne boit qu'en baissant les paupières. Il diapre ses phrases de mots fins, légers et enjôleurs. Les types de vieilles dames de plage, tapisseries *de casino*, sont amusants, et nouveaux, toujours assez vrais pour donner à penser qu'on les rencontrera. Maintenant il y a des méchancetés plein son livre. Je lui reprocherai peut-être de nommer des gens, mais quoi, c'est plus brave que de les inventer moins nature en les soulignant de gros mensonges qui les font reconnaître tout de suite.

RACHILDE.

THÉATRE

Emile Pouvillon : *Le Roi de Rome,* Plon, 3.50. — Emile Fabre : *L'Imperissable,* « Revue d'Art dramatique », 2 fr. — Maurice Pottecher : *Liberté, suivi du Lundi de la Pentecote,* Geissler, 2.50. — Antonin Thiénard : *Velléda,* Charles, 1.50. — Léon Duplessis : *Novella d'Andréa,* Ollendorft, 3 50. — Edmond Teulet : *Pierrot mendiant,* s. éd., 3.50 — Edmond Rimé et Henry Bassères : *Les Yeux,* préf. d Emile Straus, « La Critique ». — *Le Théâtre.* — *Revue d'Art dramatique.*

Nous devons voir prochainement à la scène un *Roi de Rome* de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois. Ce drame annoncé, et attendu avec d'autant plus de curiosité qu'il va coïncider ou à peu près avec l'*Aiglon* de M. Rostand, est la mise au point pour le théâtre du **Roi de Rome** publié par M. Emile Pouvillon (seul). Le volume cependant est déjà du théâtre, mais un théâtre particulier, qui tient du roman par les descriptions très poussées du décor, et qui néglige toutes les scènes de passage pour ne développer que les sommets du drame. C'est une espèce de scénario, s'arrêtant volontiers aux moments intéressants pour les traiter avec luxe, et comprenant en outre toute une partie documentaire, très renseignée et très complète, où l'on n'aura plus qu'à puiser pour établir une mise en scène aussi riche et pittoresque que scrupuleusement exacte. Sous cette forme, dont M. Emile Pouvillon doit être l'inventeur (car je ne me rappelle pas avoir rien lu de semblable), le théâtre imprimé, dont

l'abord est assez généralement difficile pour ceux qui ne sont pas plus ou moins du métier, devient d'une lecture singulièrement attrayante et suggestive. L'œuvre est du reste fort belle. L'intérêt ne languit pas, l'intrigue est attachante, les personnages brillamment campés et le milieu extrêmement vivant. Il y a dans le *Roi de Rome* trois situations superbes qui, bien amenées par le dramaturge expert qu'est M. Armand d'Artois, ne pourront manquer de produire grand effet sur la scène du Nouveau-Théâtre où ce drame doit être joué prochainement.

M. Emile Fabre, l'auteur de l'*Argent* et du *Bien d'Autrui*, deux pièces intéressantes appartenant à la formule réaliste et jouées chez Antoine, a publié, sans la faire jouer, une comédie dramatique en deux actes, l'**Impérissable**, dont le sujet est des plus poignants. C'est la situation d'une femme qui se trouve aux prises avec deux hommes qu'elle aime, dont l'un est actuellement son mari et dont l'autre l'a été. L'époux divorcé, qui hait son successeur, tient à un certain moment l'honneur et la vie de son rival entre ses mains, et, fort de sa passion et de l'amour qu'il sent que son ex-femme a conservé pour lui, il la somme de revenir à lui.

« Cette pièce, dit M. Emile Fabre, dut être jouée, mais l'auteur, au dernier moment, n'en autorisa pas la représentation : il craignit qu'on l'accusât de ramasser le succès dans le scandale. Une aventure contemporaine, douloureuse et tragique, fait le sujet de l'*Impérissable*. Les personnages ont vécu ; ils vivent ; on les connaît. S'il est permis, croyons-nous, à tout écrivain, de prendre sa « matière dramatique » dans toute catastrophe mémorable ancienne, récente, ou actuelle, une certaine pudeur, un certain sentiment des convenances l'empêcheront du moins de faire monter sur le théâtre, et d'exposer en quelque sorte nus, devant le public, un homme, une femme, qui furent les lamentables héros d'un drame domestique et dont on doit respecter les malheurs. »

Mais alors, comment M. Emile Fabre, qui s'est objecté cela une fois sa pièce écrite, ne se l'est-il pas dit avant ? En tout cas, ce scrupule, qui pourra faire sourire nos bons « ramasseurs de succès dans le scandale », lui fait le plus grand honneur. Cependant, la question vaudrait d'être discutée. Voilà un sujet tout trouvé pour une de ces enquêtes littéraires que les jeunes revues ont mises à la mode.

M. Maurice Pottecher continue la publication, année par année, des pièces populaires qu'il écrit pour son théâtre de Bussang. Le quatrième volume comprend **Liberté**, drame en trois parties, et le **Lundi de la Pentecôte**, comédie en un acte, qui constituaient le spectacle de 1898. *Liberté*, c'est

l'idée de la Révolution (celle de 89) pénétrant dans un village arriéré des Vosges. Au point de vue de l'éducation et de la moralisation des masses par le théâtre, qui est, je crois, celui auquel se place M. Maurice Pottecher, l'œuvre est très bien faite et doit réaliser pleinement les intentions de l'auteur. L'action en est simple, claire sans complications étrangères à l'idée générale ; il y règne une véritable éloquence et un grand souffle d'enthousiasme et de patriotisme sain. Le défaut, si c'en est un dans ce genre qui procède presque autant de la conférence et du sermon que de l'art dramatique proprement dit, c'est l'absence de mouvement. On y procède beaucoup plus par le discours et la discussion que par l'action proprement dite. C'est le conflit des idées, plus que celui des caractères et des passions. Les personnages sont souvent symboliques et manquent un peu de vie. On sent que l'auteur veut éduquer et convaincre plutôt qu'émouvoir. Mais, je le répète, c'est le genre qui exige cela, et étant donné que les difficultés pour faire naître l'intérêt se trouvent par le fait doublées, on ne peut que louer presque sans réserves M. Maurice Pottecher d'avoir, après les tâtonnements du début, si heureusement réussi.

Encore une **Velléda** ! celle-ci est de M. Antonin Thiénard, et en vers, bien entendu. Et patriotique ! c'est fatal. Qui fera le compte des *Vellédas* ! Chateaubriand a vraiment perverti trop de gens ! Le plus amusant dans cette inondation, toujours et forcément patriotique, c'est l'entorse formidable qu'on donne à l'histoire. Velléda, en effet, n'est pas une Gauloise, mais une Germaine ; ce n'est pas une héroïne française, mais une héroïne allemande. Les batailles livrées aux Romains se passent sur le Rhin ; c'est Cologne, c'est Boun, c'est Mayence, et nullement, comme le veut M. Thiénard,

... les bords de la vieille Armorique.

Velléda était prêtresse et chef des *Bructeri*, tribu germaine. Laissons-la donc aux Allemands ; Velléda est à eux. Nous avons déjà Vercingétorix, ça suffit.

La **Novella d'Andrea** de M. Léon Duplessis est, historiquement, presque aussi bizarre. L'action, dit l'auteur, se passe à Bologne vers 1454. Or, Novella est morte vers 1366. Il y a dans la pièce un Jean de la Mirandole : espérons que ce n'est pas le fameux Pic, qui, lui, est né en 1463. Novella était fille du célèbre Jean d'Andrea : on lui donne pour père un certain Odofredus. Quant aux mœurs et coutumes de l'Université de Bologne, elles sont du domaine de la plus abracadabrante fantaisie. A part cela, il règne dans la pièce une réelle bonne humeur, de la verve, de l'esprit ; c'est amusant, léger, clair, vivant... bien des qualités. Au lieu de

faire du drame, je conseillerais à l'auteur de s'essayer dans le vaudeville ou l'opérette, il y réussira.

Le **Pierrot Mendiant** de M. Edmond Teulet est une jolie fantaisie spirituellement rimée, accompagnée d'une agréable etdélicate musique de MM. G. Marietti et Paul Blétry. Je crois que la piécette a eu du succès au Carillon. L'idée, ma foi originale, c'est de nous montrer un Pierrot — l'éternel berné — amant heureux de Colombine, et bernant à son tour, cela lui était dû, un mari déplaisant... qui d'ailleurs se garde d'apparaître : que ferait Pierrot !

MM. Edmond Rimeet Henry Bassères, dont on se rappelle un petit poème dramatique non dépourvu de talent, la *Chair triomphe*, ont publié depuis une étude dramatique en deux parties, **lesYeux** qui manifeste chez eux un progrès réel, quoique l'art en soit encore tâtonnant. La mort de M. Henry Bassères, l'un des deux collaborateurs, ne me permet plus que de transformer en regrets sincères les quelques critiques que m'avaient suggérées la lecture de cette œuvrette intéressante.

Le Théâtre, la luxueuse publication de la maison Boussod, Manzi, Joyant et Cie, poursuit la publication, chaque mois, de numéros extrêmement variés, pleins d'intérêt et d'une belle tenue artistique. Les derniers fascicules sont consacrés à *Déjanire* aux Arènes de Béziers, *Louis XI*, le *Prophète*, *Zaza*, *Médée*, *Colinette*, *Marraine*, etc. Parmi les études et documents sur le Théâtre étranger, deux articles intéressants de M. Ephrem Vincent, l'un sur le théâtre en Portugal, l'autre sur les représentations du Théâtre-Espagnol à Paris.

Dans les derniers numéros de la **Revue d'Art dramatique**; *la Vie de Franz Grillparzer*, par Auguste Ehrhard; la *Passion à Selzach*, par Romain Rolland; *Verlaine et Racine*, par Eugène Bertin; l'*Art selon Tolstoï*, par Gabriel Trarieux; traduction du *Becket* de Tennyson, précédée d'une introduction par Maurice Bouchor; excellents articles de quinzaine par M. Robert de Flers, qui devient le critique dramatique attitré de la revue.

Louis Dumur.

LITTERATURE

Correspondance de Victor Hugo (1836-1882) (Calmann Lévy). *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, recueillies par Eugène Forgues (Perrin). — *Correspondance entre MM. Renan et Berthelot* (Calmann Lévy).—*La Vie de Ernest Renan*, par Mme JamesDarmesteter (Calmann Lévy). — *La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, par Arthur Pougin (Calmann Lévy). — Memento.

A quelle cause attribuer la vogue des *Correspondances*, *Biographies*, *Confessions*, *Mémoires*, qui est un signe mental caractéristique de ces dernières années ? C'est que, depuis Bal-

zac, un renouveau foncier de l'étude de mœurs, du roman proprement dit, n'est plus possible, car *fondamentalement* la société depuis Balzac n'a pas changé. Nous en sommes au même point de transformation. Quelques différences d'attitudes et quelques évolutions d'idées n'ont pas renouvelé les mœurs. Le renouvellement des mœurs ne s'opère que par des changements économiques et législatifs profonds. Or ces changements ne se sont pas encore produits. On n'a pu que changer les robes et les chapeaux de la *Comédie humaine*. Dès lors, on a préféré peu à peu à la monotonie de cette mascarade, les documents des modèles mêmes. On s'y retrouve d'autant mieux, que par suite de cette stagnation, s'il existe toujours des romanciers, à vrai dire ils ne font plus de romans. Ils font : ou des poèmes en prose, ou des essais pittoresques, ou des voyages, ou simplement de l'histoire. Ils font encore des monographies passionnelles ou professionnelles qui prennent d'elles-mêmes la forme des *Correspondances* et des *Confessions*.

La lecture des romans *littéraires*, des romans d'art, échappe de plus en plus ainsi à l'attention courante. C'est pourquoi, en dépit d'un certain mouvement acquis par ce qu'on appelle toujours le roman, les poètes doivent espérer plus que jamais. Peu à peu, l'attention des « lettrés d'art » se portera de plus en plus sur le poème qui concentre en son essence tout ce qui est répandu, dilué, perdu par la prolixité romancière, tandis que les « lettrés de documents et de morale » préféreront l'exhumation des *Correspondances*, *Mémoires*, etc., ou la dissertation pure dégagée de son alliage poétique ou alors le reportage pittoresque ; et pendant ce temps le feuilleton, équilibré par les manuels Roret, suffira uniquement, toujours, à la consommation populaire.

Le second volume de la **Correspondance de Victor Hugo** (1830-1882) ne présente pas plus que le premier un très vif intérêt. La plume du grand poète perce à chaque instant le papier ; il n'est pas simple avec les choses familières ; et il entend bien que les *satisfecit* adressés aux écrivains soient des brevets de gloire. Aussi ses lettres sont-elles souvent impersonnelles comme des inscriptions qui célèbrent un homme sans, au fond, en rien dire.

Toutefois il faut mettre à part les lettres de 48 pendant l'insurrection, courts billets qui brûlent, et surtout celles de Bruxelles après le coup d'Etat. Celles-ci sont pleines de détails intimes, amusants et savoureux. Ainsi, se préparant à recevoir son fils Charles, il écrit à Mme Hugo de Belgique (27 janvier 1852) : « Je quitte le n° 16 à la fin du mois et je vais, n° 27, même Grande Place. Nous aurons là deux chambres à lit, dont une à feu et au midi. Celle-ci est grande et

convient au travail commun. Je me la suis réservée. Si pourtant Charles qui est frileux tient à la chambre à feu pour se lever le matin, je la lui laisserai le reste de l'hiver, quitte à la reprendre au printemps, si nous sommes encore à Bruxelles. J'aurai ce logis du n° 27 à partir du 1er février. Quant à la dépense il faut qu'elle soit très sévèrement circonscrite, rien n'étant plus douteux que l'avenir, et les ressources en apparence les plus sûres pouvant manquer ou tarder. Je vis moi pour 100 francs par mois. Voici le devis par jour :

Loyer	1 fr.
Déjeuner (une tasse de chocolat) .	0 fr. 50
Dîner	1 fr. 25
Feu	0 fr. 25
	3 francs.

» Cela fait 90 fr. par mois. Le reste (10) est pour le blanchissage, les pourboires, etc... A nous deux Charles, nous dépenserons donc 200 francs par mois. » Une « correspondance » doit être un recueil d'indications psychologiques, et telles lignes qu'on vient de lire, au point de vue du lecteur documentaire, ne sont-elles pas plus précieuses que ce début d'une lettre à Edouard Plouvier : « Vous êtes dans la forêt, je suis dans l'océan ; votre aquilon soufflant dans les chênes vaut mon ouragan soufflant dans les vagues ; je m'en aperçois aux grands vers que vous m'envoyez. »

Les **Lettres inédites de Lamennais à Montalembert**, recueillies par Eugène Forgues, sont autrement pathétiques. Elles ne sont pas *extérieures* comme celles de Victor Hugo. C'est feuille à feuille un roman d'âme. Hugo raconte, s'affirme ou loue, il ne s'épanche jamais. Il ne daignerait point pour un seul ! D'ailleurs pour que des « lettres » établissent entre deux cœurs, deux esprits une « correspondance », il faut des inquiétudes, une crise.

La crise de Lamennais fut célèbre. Elle fut particulièrement épistolaire. Il en est toujours ainsi pour ceux qui comme le prêtre n'ont pas la liberté de penser tout haut. Les « Lettres de Lamennais » remettent en lumière la violente sincérité de ce grand esprit. « Elles en donnent de tout point l'éclatante confirmation et détruisent à tout jamais les légendes de sacristie qui avaient, pendant de si longues années, fait de l'esprit le plus désintéressé de ce siècle je ne sais quelle émanation de Satan et terni la mémoire d'un des plus purs serviteurs de l'humanité. »

Mais comme ce pauvre Lamennais devait s'y peu connaître pratiquement en hommes ! Et que malgré sa belle *carrière catholique*, son correspondant transparaît d'une qualité d'âme

vraiment trop inférieure à celle de l'ardent abbé ! « Tu me parles toujours du jugement des hommes ! » écrit Lamennais à son « Charles bien aimé ». Hélas ! il aurait dû comprendre que cette préoccupation de Montalembert était le signe de sa défection future comme de celle de tous ses prudents disciples.

Les lettres de Victor Hugo sont ou de simples notes de faits extérieurs intimes ou des bulletins pour la postérité ; celles de Lamennais sont des « Confessions », mais la **Correspondance entre MM. Renan et Berthelot** est d'un caractère spécial.

D'abord les deux correspondants s'y répondent, ce qui est rare dans les publications de ce genre. Je suis persuadé que la curiosité du public jamais lassée pour ces sortes d'ouvrages est très souvent déçue, car, au fond, rien n'est plus obscur que cette succession de lettres et de réponses d'un correspondant unique. Cela ne peut avoir d'intérêt que pour les parfaits initiés. Le lecteur ordinaire se bute à chaque ligne à l'inconnu dont la pensée court invisible sous la réticence des mots. Ces correspondances en soliloques sont des sortes de palimpsestes dont les lignes en clair dépendraient du texte même qu'elles effaceraient. Les annotateurs ne réussissent pas toujours à rendre ces palimpsestes-là déchiffrables.

Il en est tout autrement de la *Correspondance Renan-Berthelot*. On suit, pas à pas, cette ascension côte à côte de deux intelligences supérieures si différentes. Pas à pas est trop dire. Beaucoup des premières lettres de M. Berthelot manquent. Renan les avait semées dans ses premiers déménagements. Renan était négligent, un peu insouciant. Il nous conte dans ses *Souvenirs* combien la rédaction d'une lettre lui a toujours été pénible ; et à M. Berthelot qui se plaint souvent de sa lenteur à lui écrire, il répond que son amitié n'en est pas moins fervente.

Cette correspondance est d'une tenue admirable. Nous ne concevons plus qu'on puisse s'écrire comme cela. Il y a comme un peu d'empois dans cette bienséance. Selon nous, pour être vraiment amicale, elle devrait s'oublier de temps à autre dans la camaraderie. Je crois que c'est nous qui avons tort et qui faussons le sens de nos amitiés. Nous les chiffonnons.

(Cependant les grands épistoliers français, Sévigné, Voltaire, etc., ne correspondaient pas avec cette gravité uniforme. C'est que nos deux universitaires sont dans la tradition formiste de Port-Royal. Il ne faut pas oublier qu'il y a toujours plus d'une tradition française.)

Les parties les plus intéressantes de cette correspondance se rapportent au premier voyage de Renan en Italie, à son voyage en Syrie pendant la composition de la *Vie de Jésus*

et au voyage tardif en Italie de M. Berthelot.

Les différences d'impressions que les deux esprits reçoivent des mêmes objets sont piquantes. Puis certaines lettres de Syrie de Renan provoquent d'heureuses études de style. On surprend ses phrases divines dans toute leur platitude, lorsqu'elles sont encore à terre dans leur coton. Qu'on lise ce passage et qu'on se rappelle les descriptions analogues de la *Vie de Jésus*: « Le cyclamen surtout, feuille et fleur, sont des chefs-d'œuvre à nous faire tomber en extase. Figurez-vous la dentelle noire la plus exquise sur un velours d'un vert charmant, voilà la feuille. La fleur est d'une naïveté, d'un port adorable. Les orangers et les citronniers en boutons sont aussi quelque chose de ravissant. Les oiseaux sont aussi très beaux ici ; les petits sont des espèces de bergeronnettes pleines d'élégance et de grâce. » Est-ce assez plat ! et cependant les phrases de Renan les plus enveloppantes ne sont pas d'un autre caractère ; c'est de ces mêmes roseaux qu'il tire ses flûtes célestes.

La Vie de Ernest Renan par Mme James Darmesteter complète cette correspondance. Parue à la même époque, elle en est le commentaire utile, et qui voudra comprendre Renan avec sympathie devra la lire. La délicate poétesse qu'est Mme Darmesteter l'a écrite d'une main douce qui n'appuie pas, mais elle sait être sincère. Elle ne craint point de regretter comme une erreur l'*Abbesse de Jouarre* et elle évoque parfois l'ombre d'Henriette Renan pour qu'elle préserve le savant du bruit populaire, pour qu'elle « l'éloigne de la foule, de l'ironie qui dessèche, de la légèreté, du mépris ».

Et voici enfin des *Lettres*, de vraies *lettres* ! Elles composent la plus grande partie du livre sur **La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore** par Arthur Pougin. On a été agacé par tant d'articles inutiles sur cette femme admirable et fiévreuse. C'est d'une autre manière qu'il eût fallu parler d'elle, prodigieuse héroïne du cœur. Ses lettres sont des flammes, des larmes et des cris. Et rien que la vivacité brûlante de l'expression en fait des chefs-d'œuvre. Ce début d'une lettre à l'éditeur Charpentier sur l'insurrection de Lyon en 1834 : « C'est baigner son âme dans de l'eau-forte que de la replonger dans ces sanglants détails, à l'horrible semaine où nous avons vécu entre la mort et la mort, car elle était de tous côtés, sur les toits, dans les rues, elle entrait par les caves, et les maisons sautaient avec leurs habitants consumés. Six nuits et six jours et demi le canon, les balles, le tocsin, l'incendie !... Et nous sommes tous vivants, presque tristes d'avoir survécu à ce grand fléau. C'était horrible, mais c'est sitôt fait, de mourir! » Il faudrait citer dans les lettres de Mme Desbordes-Valmore une infinité de tours et d'expressions

de génie jetées au hasard de ses élans. Michelet avait raison de lui écrire : « Le sublime est votre nature. »

MEMENTO DE CRITIQUES.

Le II[e] Livre des Masques, par Remy de Gourmont. XXIII portraits dessinés par V. Vallotton (*Mercure de France*), — Du moment qu'il s'agit de présenter des « masques » et non d'éprouver le métal des anneaux, idées ou formes, dont on doit former une chaîne vivante, c'est vraiment le meilleur mode de critique dont a usé ici M. Remy de Gourmont. On sait déjà par le « prémier livre » qu'il lui suffit de quelques pages chatoyantes et concentrées pour nous ouvrir en sympathie l'œuvre des individualités les plus dissemblables. «La critique négative est une besogne crépusculaire, dit avec justesse, M. de Gourmont ; on ne doit pas convier la foule aux exécutions ; quand nous l'appellerons, ce sera pour qu'elle participe à une fête de gloire. » Malheureusement il y a un désaccord par trop sensible entre les présentations mentales de l'analyste et les figurations du portraitiste. Ils sont sinistres les décapités de M. Vallotton ! Et les têtes d'une génération ainsi offertes au peuple avec une telle brutalité ne feront pas rêver les jeunes filles.

— **La Comédie d'aujourd'hui**, les Lettres et les Mœurs par F. Lhomme (Perrin). — Dans sa préface, l'auteur du précédent livre écrit : « Certains critiques ont toujours l'air de juges qui, leur sentence rendue, attendent le bourreau. » M. Lhomme ne l'attend pas, il est le bourreau même. « Les chevaliers d'autrefois, dit-il, se mettaient en campagne pour redresser les torts ; je suis leur exemple à ma manière. » Cette manière comme celle de tout bon pourfendeur est sommaire. Quelle hécatombe ! Poètes, critiques, journalistes, romanciers, etc., il ne reste rien, rien. Comme le malheureux doit être à plaindre ; on n'est pas ainsi de gaîté de cœur exécuteur des hautes œuvres ; « on est satirique malgré soi », écrit-il ; le pauvre homme !

— **Etudes de Littérature européenne**, par Joseph Texte (Colin). — De plus en plus, chaque littérature n'est pas seulement nationale, elle est européenne. A la vérité, il en a toujours été ainsi. Mais les critiques n'ont pas su le voir, Cependant ce serait encore une des conséquences manifestes de la vapeur et de l'électricité, si la répercussion de la pensée et des sensations humaines avait jamais eu besoin de la science pour relier en un instant tous les centres de sensibilité. Le manque de critériums comparatifs est surtout évident dans la critique française. M. Joseph Texte tente très judicieusement d'y porter remède. « Y a-t-il une grande théorie littéraire, dit-il, — classicisme, romantisme ou réalisme — dont on puisse faire le tour en ne lisant que les livres d'une

nation ?... Que de critiques littéraires victimes des *idola tribus* incarnent encore chaque jour, sans se l'avouer, le romantisme en Victor Hugo, le réalisme en Balzac ou le naturalisme en M. Zola ! »

» ... Ce ne sera pas trop peut-être, un jour ou l'autre, pour s'occuper d'histoire littéraire, d'avoir l'esprit international. Pour l'instant, il faut tâcher du moins d'avoir, suivant le mot de Mme de Staël, dans notre étroite Europe, « l'esprit européen ».

— **L'Anarchie Littéraire**, par Charles Recolin (Perrin). — Un bien mauvais titre et par conséquent une mauvaise conception fondamentale. « L'anarchie littéraire » a toujours ou n'a jamais été de tous les temps, même sous Louis XIV. Après tout le titre de M. Recolin n'est qu'un titre. Son livre est un recueil d'études sans lien entre elles, peu serrées, mais plutôt bien intentionnées et agréables.

— **Etudes de Littérature contemporaine**, par Georges Pellissier (Perrin). — M. Pellissier est souvent excellent. Ainsi : « Il y aura toujours des vers-libristes et des Parnassiens. Oserai-je dire qu'il y en a toujours eu ? Au XVII^e^ siècle, les Corneille et les Boileau sont des Parnassiens, les Racine et les La Fontaine sont des vers-libristes. » M. Pellissier est peut-être de nos universitaires le moins prévenu. Il est net et droit et il est large. Quel dommage qu'il soit un peu rapide, et qu'il attende la rumeur publique au lieu de la provoquer !

— **Emile Zola devant les jeunes**, par Maurice Le Blond (*La Plume*). — Où nous sommes heureux de lire : « Dénaturer une œuvre par de fielleuses diatribes, et fausser sa signification, il n'y a point, que je sache, pour la critique, de besogne à la fois plus sotte et plus basse, plus vaine et plus misérable. »

ROBERT DE SOUZA.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Voici le livre-programme de la nouvelle éducation, le prospectus de l'Ecole qui va s'ouvrir aux Roches, en Normandie. Il contient trois choses : la critique toujours renouvelée de notre enseignement classique ; les grandes lignes du système qui sera appliqué dans l'éducation nouvelle ; de nombreux renseignements sur la vie des maîtres et des élèves dans quelques maisons anglaises, avec lesquelles la maison des Roches aura une touchante ressemblance. Convaincu de la supériorité de l'Anglo-Saxon, persuadé qu'elle est due à l'éducation, M. Demolins, conséquent avec lui-même, se propose de nous doter d'une éducation identique. Mais il faudrait savoir si, en Angleterre, des écoles comme Bedales et Abbotsholme sont la règle ou l'exception. D'après le cha-

pitre que Taine consacre à l'éducation dans ses études sur l'Angleterre, l'enseignement donné aux jeunes Anglais à Harrow, à Eton, à Rugby, ne diffère pas tant de l'enseignement français. C'est toujours le latin et le grec qui en sont le fond, seulement on enseigne ces langues moins encore peut-être qu'en France, et on laisse bien plus de temps libre à l'élève. Mais l'ouvrage de Taine date de plus de trente ans déjà.

L'école des Roches sera un internat, situé en pleine campagne. M. Demolins s'élève avec raison contre la conception de l'internat urbain, qui est une prison dans une prison. Mais les lycées et les collèges de France étant presque tous ouverts aux internes et aux externes, force est bien de les maintenir dans les villes. Or si l'internat à la campagne est à n'en pas douter supérieur à l'internat urbain, il est permis de penser que l'internat, quel qu'il soit, n'est qu'un pis aller. La chose est démontrée pour l'internat français, moyen terme entre la caserne et la prison. Quant à l'internat anglais, il s'applique de toutes ses forces à donner à l'enfant l'illusion de la famille. Alors on est amené à penser qu'il vaudrait mieux ne plus l'enlever à la sienne. Il faudrait inculquer aux parents qu'il est de leur devoir de garder leurs enfants auprès d'eux, à moins d'impossibilité matérielle absolue. Les diverses combinaisons d'externat ou de demi-pension permettent l'accomplissement de ce devoir, même aux parents que leur profession retient toute la journée hors de chez eux. Ainsi reste noué le lien entre l'enfant et sa famille, et l'influence bienfaisante est réciproque. Un père, une mère peuvent être des éducateurs médiocres, mais parmi les professionnels, combien en compte-t-on d'excellents? D'ailleurs, s'il s'agit avant tout de respecter la personnalité en voie de formation, l'enfant aura plus de garanties parmi les siens, que dans une communauté où l'esprit de corps finit toujours par imprimer aux esprits et aux caractères une empreinte commune.

En outre l'externat supprime cette surveillance de tous les instants, méticuleuse, défiante, qui sévit dans nos grandes maisons d'internes, et que M. Demolins accuse à bon droit de déprimer le caractère de l'enfant, de l'habituer à la dissimulation et à la fourberie. En dehors des temps de classes l'externe est livré à lui-même, la surveillance ne peut, ne doit pas s'exercer à tout instant : il faut qu'il prenne sur lui, qu'il se domine lui-même pour faire ses devoirs au lieu de flâner. Il peut organiser ses journées comme il l'entend, précieux privilège que M. Demolins exalte chez l'écolier anglais. L'indépendance du caractère peut se développer aussi en même temps que le sentiment de la responsabilité personnelle, et de la nécessité de l'effort.

Aussi je crains que M. Demolins n'aille contre son but en

préconisant le système des classes-études où tout le travail se fait en commun, et sous l'œil du maître, avec le secours constant de ses explications et de ses conseils. Voyez, dans nos collèges, les élèves auxquels, en dehors des classes, des répétiteurs particuliers, parfois le professeur lui-même mâche toute la besogne. Leur indolence intellectuelle est imperméable. Ont-ils des répétiteurs parce qu'ils sont des cancres, ou sont-ils des cancres parce qu'ils ont des répétiteurs ? La première hypothèse est ordinairement vraie à l'origine, la seconde le devient de plus en plus à l'usage. Le souvenir des soirs où gamin, le front plissé entre les doigts tachés d'encre, on s'efforçait à venir à bout d'un texte « qui se défendait » n'est pas parmi les mauvais souvenirs — si nombreux — de la vie d'écolier.

De son plan d'études M. Demolins n'a pas osé supprimer le latin et le grec, bien qu'il soit très facile de savoir sa façon de penser sur cette éternelle question. Mais quoiqu'il en ait, son école est en France, et il y a encore des parents asservis à ce malheureux baccalauréat. Voici la conception particulière à la future école des Roches. Les six années d'enseignement sont divisées en deux périodes de trois ans. La première est commune à tous les élèves. On y étudie le français, l'anglais et l'allemand, l'histoire, la géographie, le calcul, les sciences naturelles et le dessin. C'est le fond de culture indispensable à tout homme. Les élèves durant trois ans ont le temps de se connaitre eux-mêmes, de se faire connaître à leurs maîtres ou à leurs parents, et peuvent dès lors, en connaissance de cause se diriger ou être dirigés vers une des quatre divisions suivantes : Lettres, sciences, agriculture et colonisation, industrie et commerce. Les élèves des trois dernières catégories reçoivent un enseignement approprié. Ceux des lettres sont mis à l'étude intensive du grec et du latin.

Et toutes ces études n'absorbent guère que la matinée. L'après-midi, culture, jardinage, travail du bois et du fer, visite de fermes et d'usines, foot-ball, cricket, canotage, bicyclette, et le soir, occupation d'art et de société. L'homme providentiel qui nous délivrera du baccalauréat peut venir : la division des lettres disparaîtra d'elle-même comme un rameau stérile qu'on élague, et l'enseignement nouveau resté complet sera fondé. En somme c'est l'enseignement moderne, donné d'après d'autres méthodes, et illustré d'une part utile de travail manuel.

Mais M. Demolins prétend établir que ses élèves de lettres, en trois ans, sauront plus de latin et de grec que les élèves de nos lycées. Car la question d'utilité à part, voici le principal grief contre notre enseignement : ces malheureuses

langues qui absorbent tyranniquement presque tout le temps de l'élève, l'élève arrive à la fin de ses études sans les savoir. Il ne les sait pas, parce qu'on les lui enseigne d'après de mauvaises méthodes, l'attardant sur le détail infime et rebutant, usant son effort en des tâches maussades qui ont vite épuisé sa bonne volonté.

Par l'usage de traductions qui leur donneront des auteurs une idée d'ensemble, par la comparaison des traductions avec le texte, par une étude des difficultés grammaticales purement occasionnelles, les élèves de l'école nouvelle, dont l'esprit est d'ailleurs mieux préparé, sauront plus de grec et de latin que les candidats bacheliers actuels.

C'est toujours la même théorie: effort moindre, résultat meilleur.

Je crains qu'elle ne donne, à l'usage, des déboires. Quelle que soit la méthode et l'âge, on n'apprend pas une langue morte facilement. Voyez les apprentis professeurs. Ils savent à peu près le latin à la fin de leurs classes, et ils essayent d'apprendre le grec; à part d'honorables et rares exceptions, ils échouent. Ils ne savent jamais le grec, parce qu'ils ne l'ont pas appris dans leurs classes. Ils ne l'ont point appris parce que leurs professeurs ne le savaient point. Ceci est une des principales lacunes de l'enseignement des jésuites sur lequel fut calqué notre enseignement universitaire. Les jésuites, qui comptent tant de latinistes distingués, n'ont guère produit d'hellénistes. Et d'ailleurs la littérature latine avec son génie clair et étroit, ses méthodes didactiques, suffisait à leurs système. Les derniers qui aient, en France, appris du grec à des enfants furent les maîtres de Port-Royal, et ils l'enseignaient avec le jardin des racines grecques, ce qui n'est point tant raffiné.

Il semble que si on veut sauver cet enseignement des langues mortes que combattent si âprement les novateurs, il faudrait faire un effort sérieux. Aujourd'hui un bon élève de rhétorique lit à peu près couramment un texte latin ordinaire, il faudrait qu'il pût en faire autant d'un texte grec. Alors toute la littérature grecque lui serait ouverte, et quoi qu'on puisse dire, le jeu en vaudrait la chandelle.

Méthodes à part, il y a une objection d'un autre ordre qu'on n'a pas manqué de faire à M. Demolins. M. Descaves en particulier insista dès l'apparition du livre. La nouvelle école ne s'ouvre qu'aux enfants de parents fort aisés. M. Demolins reconnaît que les prix de son école sont fort élevés, mais quoi, les fondateurs ne spéculent pas; ils s'interdisent de retirer plus de trois pour cent de leurs capitaux. D'ailleurs la dette de l'éducation est la plus importante, la seule, à bien prendre, qu'un père ait contractée envers ses

enfants. Ceci est fort bien, mais combien de ménages, en France, peuvent matériellement distraire de leur budjet 2.500 francs annuels par enfant ? L'éducation nouvelle sera longtemps un article de luxe. A moins que la nouvelle maison n'ait ses boursiers. Des boursiers auxquels on donnerait à crédit ce bienfait de l'éducation, et qui prendraient l'engagement de s'acquitter, dans un certain nombre d'années après leur sortie de l'école. Cet engagement n'aurait d'autres garanties que la parole des jeunes gens. S'ils le tenaient d'une façon régulière, quel témoignage plus éloquent en faveur de l'enseignement nouveau ? Au point de vue moral, il aurait convaincu l'enfant de la valeur d'une promesse ; au point de vue matériel, il aurait mis le jeune homme en état d'y faire honneur. Ses preuves seraient faites.

MARCEL COLLIÈRE

PHILOSOPHIE

Les Origines de la Psychologie contemporaine, par D. Mercier, Directeur de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain, un vol. in-12 de 486 p., Louvain, Institut supérieur de philosophie, 1898. — *La Philosophie de Nietzsche,* par Henri Lichtenberger, un vol. in-8° de 185 p., Paris, Alcan, 1898. — *Ainsi parlait Zarathoustra,* par Frédéric Nietzsche, traduit de l'allemand par Henri Albert, un vol. in-8° de 473 p., Paris, « Mercure de France », 1898, 10 fr. — *Par delà le Bien et le Mal,* par Frédéric Nietzsche, traduit de l'allemand par L. Weiscopf et G. Art, un vol. in-8° de 263 p., Paris, « Mercure de France », 1898, 8 fr.

M. D. Mercier, directeur de l'école Saint-Thomas d'Aquin à l'Université catholique de Louvain, est un des *leaders* du mouvement néo-thomiste qui, sous l'impulsion initiale de Sa Sainteté Léon XIII, a réinstallé Aristote et la Somme à la place d'honneur de l'enseignement philosophique dans les universités et séminaires catholiques. Quelque avenir qu'on lui prédise, le néo-thomisme est aujourd'hui en pleine force et en plein accroissement. Les publications et les cours se multiplient où l'on enseigne à nouveau la doctrine de saint Thomas et où on la confronte avec la philosophie moderne dans le but avoué de montrer l'insuffisance de la seconde et la supériorité de la *Somme* sur les plus célèbres des systèmes contemporains. Cette reviviscence singulière d'une pensée fossile, la persévérance et l'ardeur de ses interprètes actuels méritent qu'on s'en inquiète autrement qu'en de simples chroniques. Il n'y a point à s'y méprendre. Le néo-thomisme est la forme philosophique de la réaction à laquelle nous assistons, en politique comme en littérature, la réaction s'insinuant là où on l'aurait crue le moins capable de pénétrer. Car que des politiciens, ou des castes, utilisent la défaveur dans laquelle sont momentanément tombés les principes fondamentaux du monde moderne par suite de la lassitude égoïste

de ceux qui tenaient entre leurs mains la force et l'enseignement, et par suite aussi de l'inquiétude douloureuse où s'agitent ceux qui obéissaient naguère, satisfaits de vivre sans rien demander de plus, que des hommes de lettres par élégance ou par dégoût, par orgueil ou par simple bêtise, se plaisent à vanter une Foi qui ne peut plus être qu'un souvenir ou un regret, ou à débiter des sornettes contre la « Science », comme si le fait même de la personnifier ainsi en une entité purement verbale n'était pas la meilleure preuve qu'ils ignorent de quoi ils parlent, cela n'a rien d'étonnant ; ce sont là fluctuations ordinaires du sable mouvant de l'opinion et des intérêts humains. Mais en philosophie, dans le domaine par définition de la pensée libre et armée par la culture contre le préjugé, le phénomène est étrange et l'entreprise étrangement hardie. C'est pourquoi je signale tout particulièrement ici cet ouvrage d'un néo-thomiste convaincu et des plus distingués, sur **les Origines de la Psychologie contemporaine**. C'est une sorte de manuel, fort bien conçu d'ailleurs, où le thomisme est successivement opposé aux principales affirmations de la philosophie moderne. M. Mercier s'en prend d'abord à la source, à la psychologie cartésienne, et la réfute du point de vue du dynamisme aristotélicien. Il passe ensuite en revue les systèmes de Spencer, de Fouillée et de Wundt, esquisse la critique du mécanisme contre Kant et ses disciples, sans omettre même les dernières productions parues dans notre jeune *Revue de Métaphysique et de Morale* sous la plume de MM. Remacle et Weber, ainsi que les ouvrages de M. Bergson. L'Eglise n'a certes jamais eu de tendresse pour Kant et l'idéalisme allemand, suprême épanouissement de l'esprit d'examen introduit jadis dans la chrétienté par un moine qui s'avisa de se révolter. Mais l'Eglise, après avoir voulu feindre de les ignorer, a jugé aujourd'hui plus profitable de les combattre et pour cela de décrocher l'épée rouillée de la scolastique. Les néo-thomistes ne prétendent rien moins qu'à replacer la scolastique sur le trône en l'entourant, pour lui donner une apparence d'autorité nouvelle, de l'appareil scientifique. Aussi tout ce qui, dans les sciences expérimentales, paraît infliger un démenti à la psychologie idéaliste, notamment les découvertes biologiques, mal comprises, et les expériences de psycho-physique, dont l'interprétation métaphysique repose sur des confusions d'idées, tout ce qui semble contredire les résultats immédiats de l'analyse psychologique et de la réflexion de la pensée sur soi, est mis à contribution par les néo-thomistes. Ils y trouvent, ou croient y trouver, ce qu'ils y cherchent, à savoir la confirmation du réalisme ontologique et la réfutation de toutes les réfutations définitives de ce réalisme, non seu-

lement démodé, mais encore absolument incompréhensible pour une intelligence contemporaine.

L'erreur fondamentale de Kant, dit M. Mercier, est d'avoir rêvé une « raison pure » et de faire consister le problème critique en un parallélisme entre un pouvoir de cognition, vide de connaissance effective, et une chose absolue. Soit ; ainsi présentée, la théorie de la connaissance, l'*erkenntnisstheorie* des Allemands, est, je l'accorde, impossible et même contradictoire. Mais en quoi cela détruit-il l'impérieuse nécessité de l'idéalisme ? En premier lieu, l'idéalisme psychologique n'est guère attaquable par le réalisme à moins de ne plus s'entendre sur les mots. Croire qu'un fer rouge est, en soi, chaud et lumineux comme nous le jugeons tel lorsque nous le voyons ou nous en approchons, c'est croire que nous avons ce fer rouge lui-même dans la conscience et non son image. Si toute conscience était anéantie, il n'y aurait plus de fer rouge, ni chaud, ni lumineux ; qui en doute ?

Mais l'idéalisme psychologique lui-même est insuffisant, car à cette image que, par une fiction d'espace, nous localisons dans la conscience, le même raisonnement peut s'appliquer. Cette image, quelle qu'en soit la réalité interne ou psychique, n'existe pas plus intérieurement que n'existent extérieurement, c'est-à-dire indépendamment de la conscience où elles prennent naissance, la lumière et la chaleur du fer rouge. Ce qui existe, en effet, c'est ce qui est jugé existant ou est susceptible d'être jugé existant, et rien n'est objet de jugement, si ce n'est l'idée du fer rouge, chaud et lumineux, l'idée de son idée, et ainsi de suite. Inutile, du reste, de demander d'où viendrait cette idée si son objet, en tant que que *réel* et non *idée*, n'*existait* point. On ne fait pas attention, en posant cette question, que le réel que l'on invoque ainsi, on l'idéalise par cela même qu'on établit une relation entre lui et son idée. Pour la logique, c'est-à-dire pour tout esprit capable de comprendre la différence entre contradiction et non contradiction, entre le *oui* et le *non*, l'existence réelle, n'est, comme le soutenait Kant, rien de plus ni de moins que l'existence pensée. L'illusion de tout réalisme, même logique et métaphysique, provient d'une erreur identique à celle qui a engendré l'argument ontologique. Le Réel, posé comme *existant*, n'est pas le réel, et, dans la sphère infinie de l'Etre, la pensée ne retrouve jamais qu'elle-même et ne s'oppose jamais qu'à elle-même.

§

— J'ai attendu, pour parler du livre publié, il y a plus de six mois, par M. Henri Lichtenberger sur **La Philosophie de Nietzsche**, que les traductions depuis longtemps annon-

cées fussent parues. M. Henri Albert vient de donner celle de *Also sprach Zarathustra*, MM. Weiscopf et Art celle de *Jenseits von Gut und Bœse*. La traduction complète de l'œuvre de Nietzsche est, comme on sait, entreprise sous la direction de M. Henri Albert.

Il n'entre pas dans le cadre de la rubrique « philosophie » d'analyser ces deux premiers volumes. Nietzsche est trop littérateur et poète pour qu'on puisse l'étudier comme pur philosophe et, d'autre part, ce n'est pas dans une Revue comme celle-ci qu'un simple philosophe se donnerait le ridicule d'apprécier Nietzsche comme littérateur et comme poète. Qu'il me suffise d'exprimer ici le plaisir éprouvé à lire ces traductions. Ce serait sans doute en diminuer le mérite que de dire qu'elles sont une photographie de l'original, car la photographie a ses détracteurs, mais cela permettrait au moins d'en faire comprendre la valeur. J'ai eu le loisir de les comparer avec le texte allemand et j'estime qu'il est impossible de rendre plus exactement à la fois la pensée et la physionomie de la phrase nietzschéenne ; et ce n'était pas aisé, surtout pour le *Zarathustra*, où M. Albert a fait preuve d'une admirable connaissance de la langue allemande.

Si, avant de s'adresser à Nietzsche lui-même, on veut se faire une idée d'ensemble de ce que l'on peut appeler sa « philosophie », car ce n'est rien moins qu'un penseur systématique, on pourra consulter le résumé de M. Lichtenberger. Nietzsche est le dernier-né du pessimisme allemand. Il procède de Schopenhauer, quelque distance qu'il ait voulu ensuite mettre entre lui et le bouddhiste de Francfort, après avoir écrit, dans ses débuts, *Schopenhauer als Erzieher*. En s'attaquant à la morale traditionnelle, en voulant la nier, Nietzsche est conduit à une autre morale du renoncement. N'est-ce pas en effet un suprême renoncement que prêche Zarathustra lorsqu'il dit : « Voici la nouvelle loi que je promulgue pour vous, ô mes frères : *Devenez durs*. » Le « Surhomme » de Nietzsche, terme ultime de l'évolution dont l'« homme supérieur » n'est qu'un stade actuel, est la victoire suprême et aussi la fin de l'homme. Si Nietzsche méprise la morale du renoncement, c'est parce qu'il la juge trop anodine. « Savoir souffrir est peu de chose : de faibles femmes et même des esclaves passent maîtres en cet art. Mais ne pas succomber quand on inflige une grande douleur et qu'on entend le cri de cette douleur — voilà qui est grand. » Le sage nietzschéen doit donc parvenir à un summum d'exubérance vitale qui coïncide entièrement avec son extrême, l'indifférentisme absolu par négation du vouloir-vivre. « Il doit marcher au-devant de sa suprême douleur et de sa suprême espérance tout à la fois », tendre, comme le dit justement M. Lichtenberger, en même

temps au triomphe et à l'anéantissement. Le sage, véritablement affranchi, retrouve ainsi le rire de l'innocence en se riant de lui-même.

Cette morale « amoraliste » a sa grandeur dans son absolu transcendant, indépendamment de sa beauté au seul point de vue esthétique. Mais elle ne peut pas ne pas être une morale pessimiste et nihiliste. Le cri de triomphe du « Surhomme » n'est-il pas, après tout, le cri du désespoir qui se nie en vain ? Le pessimisme se développant dans une âme essentiellement allemande par son culte de la force et de l'énergie poussée à ses dernières limites, telle est en un mot l'explication de l'amoralisme nietzschéen. M. Lichtenberger paraît croire que Nietzsche restera pour la postérité un solitaire et un isolé et que l'idéal du Surhomme ne tentera guère de disciples. Je pense, quant à moi, que le moment n'est pas favorable en France à la vénération désintéressée de la formidable « bête blonde » et à l'exaltation de la Divinité Force. Les événements se sont chargés de nous ramener à des considérations plus terre à terre et plus humblement morales, et les événements sont de terribles et ingénieux ironistes.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

Grandeur et décadence des Français, par Gaston Routier (A. Savaète, Paris, 1898). — *Sommes-nous en décadence ?* enquête du *Figaro*, septembre, octobre 1898. — *Formes et essence du socialisme,* par Saverio Merlino, (Giard et Brière, Paris, 1889). — *Synthèse sociologique,* par Raphaël Simons (Bovy, Liège, 1898). — *Philosophie pratique du collectivisme intégral révolutionnaire,* par Edmond Boulard (Soc. libre, Paris, 1898). — Les Revues. — Un article de la *Réforme sociale* sur le Dépeuplement et le fonctionnarisme.

Il faut un certain courage pour intituler un livre **Grandeur et décadence des Français,** et il faut de l'héroïsme pour écrire dès la première ligne : « Lorsque ce livre paraîtra, on ne rendra peut-être pas complètement justice à la solidité du fond et de la forme. » De cette forme, je ne dis rien, l'auteur pourrait croire que je m'arme pour la querelle de « ces cénacles stupides de décadents, de symbolistes », etc., etc., qui n'en mènent pas large avec lui. Pour le fond, je suis mieux à l'aise et, sans difficulté, j'avoue qu'il est d'un brave homme, patriote sincère et clairvoyant. Au cours d'amplifications de reportage, on trouvera même quelques documents intéressants, une étude du *Temps* sur la réorganisation du marché financier, par exemple. Il y a d'ailleurs partout beaucoup de volonté, de lucidité, et même, ma foi oui, de solidité. D'un journaliste, on ne peut vraiment pas demander davantage.

La question que se pose M. Gaston Routier est d'ailleurs angoissante pour tout le monde : Sommes-nous en décadence? Le *Figaro* a ouvert une enquête là-dessus, ces vacances der-

nières. Une réponse surtout fut remarquée, celle de M. G. Tarde. Elle apportait une formule, chose toujours bien accueillie en France : Nous ne sommes pas en décadence, nous sommes en déveine. Par malheur, que de fausses déveines d'abord ne déguisant que la faute, inconduite ou veulerie ! Et puis, parmi les vraies, que de déveines méritées ! En premier lieu, le fait de tenter la chance est déjà mauvais, réussir par le vouloir prévoyant et opiniâtre est autrement digne. En outre, la chance elle-même a ses lois, et les méconnaître c'est se condamner ; tout jeu de hasard, celui de cartes comme celui des armes, est soumis au calcul ; qui s'obstine à tort, se voue au désastre, fût-il Annibal ou Napoléon. Enfin qui sait si chacun n'a pas la veine qu'il mérite ? nous ne connaissons pas l'inconscient individuel, encore moins l'inconscient collectif. C'est pour les nations surtout que le mot chance perd sa valeur ; il semble y avoir des déveines, peut-être n'y a-t-il que des effets.

Je ne nie sans doute pas que les conditions premières changent de peuple à peuple. Il y a des positions avantageuses ; l'Italie au centre de la Méditerranée par exemple, et d'autres désavantageuses : la Russie n'aboutissant qu'à des mers closes ; encore l'Italie n'a-t-elle jamais, depuis quinze siècles, retrouvé sa *mare nostrum*, et la Russie vient-elle enfin, il y a quelques mois, de déboucher sur une mer libre. Il y a aussi des sols et sous-sols riches et d'autres pauvres ; encore tous les anciens greniers du monde ou eldorados sont-ils aujourd'hui minables ; qu'une grande île ait un avantage, soit, mais le rôle dans le monde de l'Angleterre n'en a pas moins été différent de celui du Japon ou de Sumatra.

Quand un peuple joue un rôle supérieur, on peut être sûr qu'il le doit à son moral plus qu'au hasard. Tel fut le cas de la France ; nous avons bénéficié pendant dix siècles du grand effort mérovingien et carlovingien, comme l'Espagne des conquistadors a touché le prix de son long héroïsme contre les Maures, comme le monde breton a été récompensé de sa noble frénésie puritaine. Par contre, quand un peuple tombe, c'est qu'il expie des fautes : l'Hellade, son manque d'énergie, Rome sa perte de magnanimité ; même sur les champs de bataille, qui semblent bien le domaine favori de S. M. le Hasard (d'où la véritable immoralité de la guerre), il y a moins de déveine qu'on ne pense ; c'est parce que les sébastes byzantins avaient usé leurs forces dans des guerres de magnificence, qu'au jour du danger Héraclius a été emporté par le flot musulman ; c'est parce que beaucoup de nos rois ont pu dire comme Louis XVI mourant : « J'ai trop aimé la guerre, que nous avons laissé nos voisins occuper le monde ; plus précisément, c'est parce qu'il y a un siècle nous avons

entassé cette montagne d'atrocités que fut la Terreur, que nous nous trouvons aujourd'hui vaincus, mutilés, appauvris, énervés, la risée de l'Europe et le jouet d'une poignée de juifs et de rastaquouères.

Mais s'il y a décadence plutôt que déveine, que chacun en tire des raisons de courage! Une armée vaincue est une armée qui se croit vaincue, et un peuple en décadence est un peuple qui consent à être en décadence; il dépend de tous de remonter, alors qu'on ne pourrait pas lutter contre une vraie malechance. Se dire décadent par lâcheté orgueilleuse, pour « regarder passer les grands barbares blancs » en déclarant leurs muscles stupides, est méprisable, mais avouer ses faiblesses pour les enforcer est loyal et beau. D'autant que la décadence de la France, comme celle des peuples latins, est bien relative; nous sommes arriérés parce que nous sommes dépassés, non parce que nous nous sommes ralentis; nous n'avons pas à nous mettre en marche, mais, ce qui est plus facile, à presser le pas.

L'Espagne elle-même, la pauvre Espagne, en dépit de ses malheurs, n'est pas en décadence. Sa défaite récente fait la honte de ses ministres, de ses amiraux, de ses généraux, elle ne prouve pas que le pays soit aussi bas que le disait ici même M. Lainé. Je trouve dans la *Revue générale* (1) quelques chiffres qu'il importe de connaître. De décade en décade, les illettrés diminuent et les travailleurs augmentent. Depuis trente ans, le nombre des hectares miniers exploités a triplé, celui des ouvriers doublé, celui des produits s'est accru de deux cinquièmes. Les produits agricoles, depuis 1830, ont presque doublé; vignes, irrigations, cheptel ont augmenté. Barcelone a doublé depuis 1870 le nombre de ses broches à coton; le nombre total des chevaux-vapeur a passé, pour toute l'Espagne, de 100.000 en 1860 à 730.000 en 1888 et, depuis dix ans, il a certainement grandi; le mouvement des échanges, qui était tombé au-dessous de 900 millions pendant la guerre carliste, dépassait 1500 il y a trois ans. Enfin, bon signe encore, la population s'accroît et la santé morale se maintient; il y a dix fois moins de suicides qu'en France.

Si l'Espagne a tant de raisons d'espérer, la France serait impardonnable de perdre courage! Confiance, optimisme et synergie, là est le salut des peuples, comme celui des âmes est dans la foi, l'espérance et la charité. Rien, ni les mauvais gouvernements, ni les féodalités fianancières, ni les inimitiés extérieures, n'empêche une nation de se sauver quand elle veut se sauver. La France le veut-elle? Il y a, malgré tout, de nombreux et excellents symptômes, et de par le chemin re-

(1) Octobre 1898, article de M. de Ghélin.

gagné depuis les honteux temps de Grévy et de Wilson, on peut avoir foi dans l'avenir. Mais il faut continuer l'œuvre énergiquement, et la continuer soi-même, sans recourir à des sauveurs professionnels ; l'œuvre sera plus lente et plus pénible, mais aussi plus solide. Puissions-nous comprendre ceci, et faire notre besogne nous-mêmes au lieu d'attendre, bec en l'air, le Prétendant, le Cheval noir, le Général X et d'autres entités vagues ; j'irais même jusqu'à souhaiter que l'on accorde moins d'importance aux instructions pontificales et autres ; que le Saint-Père s'occupe un peu plus des massacres d'Arménie et un peu moins des élections de France, et que les évêques s'abstiennent de palinodies, et que les simples fidèles montrent un peu plus de conscience personnelle et d'énergie morale, tout ira mieux. Sur ce point aussi il y a d'heureux progrès. Je n'en veux pour exemple que ce jugement d'un penseur catholique (1) sur la Réforme : « Une vie qui se trouvait étouffée au sein de l'Eglise en sortit brusquement pour s'épanouir, et nous savons aujourd'hui que si elle avait été étouffée complètement, notre civilisation aurait péri avec elle. » Le jour où les fidèles penseront ainsi par eux-mêmes, l'Eglise sera sauvée, comme le jour où les Français agiront par eux-mêmes (et non par leurs mandataires, gouvernants ou bureaucrates), la patrie le sera aussi.

§

Le socialisme évolue. C'est ce que nous apprend M. G. Sorel dans l'intéressante préface qu'il a mise au livre de Xavier Merlino : **Formes et essence du socialisme**. A côté de l'ancien marxisme orthodoxe rivé à la lettre du maître, se développe un néo-marxisme attaché à l'esprit et s'assouplissant aux inconstances, perdant au voisinage de l'anarchisme libertaire (Merlino en vient) de sa rigueur coactive, admettant l'idée de concurrence, épris d'ailleurs de solidarité, ne repoussant que la charité-aumône et approuvant fort ce que M. Rosny appelle « l'impérieuse bonté », bref un socialisme très admissible. Il est vrai que les économistes de l'ancienne école ayant, eux aussi, mis force eau dans leur vin, on ne voit pas très bien, et ceci n'est certes pas pour nous déplaire, à nous spectateurs, ce qui sépare les deux doctrines, sinon quelques divergences théoriques, presque métaphysiques, sur l'essence du droit de propriété, ou quelques différences d'idéal de la société future, aussi peu urgentes que possible ; sur tout le reste on peut s'entendre : « Tout ce qui, dit M. G. Sorel, tend à diminuer l'esprit de responsabilité, la valeur de la dignité personnelle, l'énergie de l'initiative doit

(1) M. Williams dans le *Sillon*, octobre 1898, p. 679.

être condamné (comme contraire au socialisme). » A ce compte nous sommes tous socialistes.

A vrai dire, je ne sais pas trop si ce qui évolue ce ne sont pas les socialistes plutôt que le socialisme. Je vois bien que des penseurs, jadis anarchistes comme M. Merlino, ou marxistes comme M. G. Sorel, font prédominer « le contenu psychologique sentimental », c'est-à-dire disent : Soyons avant tout de loyaux et affectueux travailleurs. Mais est-on sûr que ne continuent pas à naître, dans des âmes de jeunes gens, des passions violentes et simplistes qui leur feront dire : Soyons des justiciers et des vengeurs ? Il est vrai que, dans vingt ou trente ans, ces terribles théoriciens auront rejoint MM. Merlino et Sorel, mais d'autres, hélas, les auront déjà remplacés, et ce sera toujours à recommencer, parce que « la question sociale est une question psychologique ».

§

Dans la catégorie de ces théoriciens redoutables, au moins pour le lecteur, je mettrais M. Raphaël Simons, auteur d'une **Synthèse sociologique** dans un sens socialiste catholique, et M. Edouard Boulard, auteur d'une **Philosophie et pratique du Collectivisme intégral révolutionnaire**. Ce sont des esprits généreux et généralisateurs, le premier jeune, semble-t-il, et fort au courant des données sociales, le second noble barbe de 1848, semble-t-il aussi, plus abstracteur de quintessence et tisseur de raisonnements ; mais l'étude détaillée de leurs systèmes m'entraînerait vraiment trop loin.

§

Je préfère dire un mot des revues, que j'ai dû négliger toute l'année au profit des livres. Elles sont nombreuses et souvent précieuses. J'ai eu occasion de citer le *Sillon* et la *Revue générale* de Bruxelles. Mais ne faudrait-il pas signaler aussi la *Revue politique et parlementaire* avec les études si sérieuses de MM. Fouillée, G. Graux, P. de Rousiers, etc., la *Revue socialiste* où l'on peut lire, si on les aime, MM. Jaurès, Fournière Rouanet, la *Coopération des idées* que dirige M. Deherme, le vaillant champion de l'Enseignement éthique esthétique du peuple, du vrai peuple des faubourgs, la *Revue française d'Edimbourg* où M. de la Vallée Poussin vient de donner un article magistral sur le Mahométisme, et M. Charles Saroléa un brillant essai à propos du désarmement, la *Science sociale*, organe de l'école de M. Demolins et la *Réforme Sociale* restée fidèle à l'orthodoxie de Le Play ?

Dans cette dernière revue, je demande la permission de signaler une « idée en l'air » que j'ai lancée à propos du

dépeuplement et du fonctionnarisme (1). On sait le rôle que joue la préoccupation de l'avancement dans le monde bureaucratique : pourquoi ne pas en faire bénéficier la famille, en ajoutant à ces avancements professionnels (qui du coup pourraient être fort diminués, réduits à 3 par exemple au lieu de 10 ou 15) des avancements familiaux par nouveau-né ? Ce serait à la fois plus juste, plus moral, plus social, et le devoir administratif n'y perdrait rien. M. Demolins a cru y voir un moyen de mettre les enfants à la charge de l'Etat ; je n'y ai vu qu'un moyen de guérir chez les ronds-de-cuir la monomanie de l'*Annuaire*, d'atténuer la frénésie de l'intrigue, et de ne plus punir, comme elles le sont réellement aujourd'hui, les familles nombreuses. Il y a 400.000 fonctionnaires adultes ; à deux ou trois enfants de plus par foyer, le gain national ne serait pas à dédaigner.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Grande Revue. — La Revue encyclopédique. — Memento : *L'Ermitage. — La Revue française d'Edimbourg.*

L'Esthétique de Stéphane Mallarmé est le titre de l'étude que M. Camille Mauclair consacre au poète, dans **la Grande Revue**. C'est un travail excellent. Ceux qui ont eu le grand honneur d'approcher Mallarmé et le goût de lire ses écrits, devront à M. Mauclair d'avoir formulé d'une manière précise la plupart des réflexions qu'ils s'étaient faites, peut-être, au sortir d'un « mardi » de la rue de Rome ou après une lecture. A ceux qu'une tardive curiosité inviterait à ouvrir *Divagations, Pages*, ou simplement le *Florilège*, cet article servira d'introduction nécessaire. Car, il faut que c'en soit fini de rire, parce qu'on ne comprend pas, ou d'admirer par snobisme. La raillerie des sots est moins dangereuse que la louange de commentateurs mal avertis. Aucune de ces formes accessibles de la critique n'a manqué à Mallarmé. Il ne s'en soucia qu'à la limite du sourire poli qu'on lui voyait et, jusqu'à l'heure de la mort, il a poursuivi passionnément ses recherches. L'admiration universelle et la discussion infinie placent à un niveau analogue l'œuvre qui en est l'objet.

La phrase de Mallarmé est d'un exemple courant et citée avec autant d'à-propos que la *Joconde*. Faut-il répéter ici ce qu'une dame — oh, très au courant, très *esthète*, amie de peintres, — disait, pour vanter ses perfections physiques : « Ma chère, j'ai les fesses en poire, comme la Joconde ! » Soyez bénie, Madame, de nous procurer ce document inestimable. Entretenez en beauté des avantages plus réels que votre chaste sous-entendu ne le laisserait paraître, et, surtout,

(1) *Réforme sociale*, 1er octobre 1898.

écrivez à la *Fronde* le « Salon de 1899 » ! Au surplus, M. Arsène Alexandre, lui, ne craint pas d'écrire....

M. Mauclair, après un exposé rapide et net de la doctrine des idéalistes allemands, rattache à leur méthode l'esthétique de Mallarmé :

« Mallarmé, pénétré de la justesse de leur point de départ, les développa jusqu'à leurs extrêmes conséquences, et sa personnalité s'en constitua tout entière. On peut dire que son œuvre est unique en ce point de vue : il n'y a pas d'autre exemple français d'une telle systématisation de l'art littéraire fusionnant avec la métaphysique symbolique, et son œuvre est la pierre de touche de la théorie hegelienne. Ayant exprimé dans ses premiers poèmes des sentiments d'un pessimisme noble, d'une fiévreuse beauté, Mallarmé céda progressivement à des considérations plus sereines, plus hautes, d'une portée plus élevée et plus étendue, et peu à peu conçut le plan d'une œuvre considérable. Mais plus son esprit lucide et volontaire concevait les fondements philosophiques de cette œuvre, plus il comprenait qu'elle entraînait toute une réforme, la refonte complète des moyens d'expression. Le puriste, l'amoureux de perfection et le théoricien qu'il y avait en lui se montrèrent de plus en plus exigeants et scrupuleux. L'œuvre resta à l'état de notes ; à chaque instant sa préparation soulevait de nouveaux problèmes, imposait la résolution de nouvelles difficultés, et Mallarmé est mort sans avoir pu recueillir et condenser les résultats de ses travaux. Du moins, si nous n'avons de lui que quelques poèmes qui suffisent à attester un lyrique admirable, a-t-il eu le temps d'établir une des plus originales, des plus fortes et des plus intellectuelles esthétiques qu'on ait conçues en France. Il est le dernier représentant de cette science, et l'un des plus subtilement intéressants.

»..... Stéphane Mallarmé eut le sens des analogies développé jusqu'à stupéfier quiconque parlait avec lui. Il surprenait entre les objets ou les actes les plus disparates, d'un œil infaillible, le point de contact et de comparaison. Il concevait si nativement et avec une si grande force la plénitude indéfinie de l'univers, qu'à son esprit rien ne se présentait isolément, et que tout était système de signes cohérents et solidaires. C'était le caractère de clarté mystérieuse de sa causerie. Il fut donc amené sans effort à se servir de l'analogie comme source d'images en littérature. »

Voici, maintenant, sur le Vers, des considérations d'un intérêt puissant :

« Concevant le vers comme une expression de pensée intermédiaire entre le langage parlé et la musique, Mallarmé considérait cette expression comme fondamentale dans l'œuvre

d'art synthétique. C'est-à-dire qu'à son sens il n'y avait que deux œuvres d'art valables : le livre et le théâtre. L'un pour la foule, l'autre résumant les impressions de la foule et les ramenant à l'individu. Le vers était à ses yeux l'expression commune à ces deux ordres de conceptions.

» Le vers était un orchestre réduit, une musique de chambre, comme il disait. C'était donc l'élément essentiel d'une œuvre.

» Dans l'œuvre telle que Mallarmé la rêvait — et le secret de son culte pour Wagner est précisément que la *Tétralogie* en est le seul exemple approximatif qui soit paru — la fusion de la parole, du geste, du décor, du ballet et de l'expression musicale était indispensable. Le vers était le mode élocutoire de l'individu pensant, du *sujet*, de l'homme : les idées du drame s'énonçaient par sa bouche, et comme toute idée est une constatation du divin et par conséquent d'essence religieuse, une prière, le vers rythmé et musical l'exprimait selon son antique mission de langage abstrait et sacré. Le vers était l'élément idéologique et intellectuel. La symphonie, conçue selon le système du *leitmotiv* wagnérien, représentait l'élément sensitif et passionnel. Le geste était, par les combinaisons de la mimique, l'élément actif. Le ballet était l'élément animé du décor ; il représentait ce qui, de la nature, prenait part aux émotions de l'Individu. Soit que, rangé au fond de la scène, il fût comme une incarnation du décor : soit que, détachant une ou plusieurs ballerines, il en fit des sensations voltigeant autour du personnage principal. De la sorte, l'homme énonçant une idée par la diction des vers, le mime faisait le geste commandé par ses paroles, le ballet intervenait pour exprimer l'effet sensible de ces actes dans la nature, et la musique énonçait les sentiments généraux du drame, un peu selon le rôle du chœur grec, en déterminant à la fois la mesure des gestes du mime et celle des évolutions du ballet. La tonalité et le rythme du vers, élément central, réglaient les récitatifs et l'orchestre. »

Sur la danse, M. Mauclair écrit :

« Relativement à la danse, Stéphane Mallarmé la considérait à la fois comme une animation du décor et une émanation des sentiments du personnage. Entre le héros et la nature assistant à ses pensées, le ballet allait et venait selon ce double échange. « Tout, dit le poète, agit au théâtre par réciprocités, et relativement à une figure seule. » C'est la loi aussi de tout système fondé sur l'individualisme. La danseuse, irréelle presque, est un être prestigieux, hors la vie. « Elle n'est pas *une femme qui danse*, pour ses motifs juxtaposés qu'elle n'est pas une femme, mais une métaphore résumant un des aspects élémentaires de notre forme, glaive, coupe ou fleur, etc., et qu'elle ne danse pas, suggérant par ses rac-

courcis et ses élans, avec une écriture corporelle, ce qu'il faudrait de paragraphes en prose dialoguée autant que descriptive pour exprimer, dans la rédaction. » Le ballet remplace, dans le théâtre idéal de Mallarmé, les descriptions de réalité qu'il n'admet point littéraires. Les danseuses sont des signes, elles portent des attributs, elles sont comme les pièces d'un échiquier vivant, et n'existent pas en elles-mêmes : ce sont les signes d'une écriture d'images, en quelque sorte les parties d'un hiéroglyphe animé, détaché sur le fond des décors du ballet. »

Plus loin, ce sont des considérations sur « le Livre », — fidèlement rapportées :

« Le livre, aux yeux de Mallarmé, résumait sous un volume minuscule toutes ces conditions, à l'usage d'un seul lecteur. Les éléments scéniques y étaient en germe, sauf le ballet, que remplaçaient les métaphores. Le livre était « l'instrument spirituel » et en quelque sorte le mode d'action par excellence. Car, disait souvent Mallarmé, « il n'y a pas d'acte supérieur à la pensée qui l'inspire, et penser est l'acte essentiel ». Dans le même sentiment, il formula cette phrase, qui fut très mal comprise et qu'on prit à tort pour l'expression d'un dilettantisme de mandarin : « Le monde est fait pour aboutir à un beau livre. » C'est-à-dire « l'hymne des relations entre tout ». C'est encore dans ce sens que le poète expliquait que le sens des analogies est la source de toute intellectualité, et que, par suite, nous ne devons exprimer des objets que leurs rapports entre eux, et leurs rapports à l'ensemble de l'univers idéologique. C'est enfin dans cette acception qu'il répondit, interrogé sur l'anarchisme et la propagande par le fait : « Je ne sais qu'une bombe, c'est le livre. » Il le mettait si haut, qu'il en faisait le symbole même du génie de l'homme, et qu'il se désolait de nos volumes modernes qui, à ses yeux, étaient gâtés par l'influence du journal : « L'influence du journal, écrivait-il, est fâcheuse, imposant à l'organisme complexe requis par la littérature, au bouquin, une monotonie — toujours l'insupportable colonne qu'on s'y contente de distribuer, en dimensions de pages, cent et cent fois. Mais, entends-je, peut-il cesser d'en être ainsi ? Je vais, dans une échappée (car l'œuvre sera un exemple préférable) satisfaire la curiosité. Pourquoi un jet de grandeur, de pensée ou d'émoi, considérable, phrase poursuivie en gros caractères, une ligne par page à emplacement gradué, ne maintiendrait-il pas le lecteur en haleine, durant tout le livre, avec appel à sa puissance d'attention : alors que se grouperaient autour, secondairement d'après leur importance, des explications, des compléments, des dérivés de la pensée centrale — un semis de fioritures? »

Cette hypothèse de transformation typographique, indiquée dans la curieuse note que je reproduis ici, Mallarmé ne l'essaya, ou du moins ne nous en fit part, que dans le poème dont j'ai parlé précédemment, et dont la critique n'a pas reçu d'exemplaires. »

« Que restera-t-il de Mallarmé? » interroge M. Mauclair. Il est malaise de préjuger, en certaines matières. La conclusion de cette belle étude est prudente :

« Ce fut une intelligence incroyablement délicate, dit M. Mauclair, un organisme affiné douloureusement, un logicien armé contre sa propre sensibilité. Mallarmé a eu la douleur de se tenir lui-même en garde contre son inspiration lyrique, et de s'entendre taxer d'impuissance prétendue. Il fut, comme Flaubert, un puriste, et ceux qui écrivent savent ce que ce mot recèle de tristesses et de fatigues. Le purisme est la racine même de la joie et en même temps de la douleur attachées à l'acte de créer : c'est une voie illimitée sur laquelle nul ne peut se retenir dès qu'il y a posé le pied. La maladie de la perfection est, comme l'absolutisme de la logique et du fanatisme, une émanation directe de la normalité et de la santé de l'esprit: admirables jusqu'à un certain degré, ces dons donnent des satisfactions immenses. Passé ce degré, ils torturent leur possesseur. On a raconté les souffrances de Flaubert, dans ces véritables accès d'ivresses verbale. On ne racontera pas celles de Mallarmé ; il les cachait noblement, et nous savons seulement qu'à cause d'elles il ne livra rien de son œuvre rêvée et ordonna en mourant que tout fût soustrait au public, de ce qu'il laissait...

» Mallarmé offrait à la génération qui s'est développée de 1885 à nos jours un exemple vivant de ses goûts. Il était au milieu d'elle une autorité morale et une référence respectée ; sa personne a tenu dans ce temps une place véritable. C'était un personnage et on le savait à l'étranger.

» Il apparaîtra dans l'histoire du XIX^e^ siècle, où son originalité aiguë et sa tentative exceptionnelle lui assurent un rang défini, comme un essayiste, poète, philosophe et esthéticien tout ensemble, se composant de ces titres divers une figure curieuse et impossible à confondre avec nulle autre : l'aboutissant d'une très fine hérédité. Son essai aura été de faire de l'intellectualité absolue une racine suffisante de tous les modes d'expression humains, et de mêler intimement l'individualisme d'art au mysticisme. Très peu d'hommes ont pris cette direction : on ne la prendra peut-être plus après lui mais, si on la prend, il sera impossible d'aller plus loin qu'il n'alla et de ne point repasser par les jalons qu'il posa, parce qu'il a construit quelque chose d'absolu, de stable, de cohérent dans l'audace. Il a les caractères du constructeur de sys-

tèmes, la fusion de la raison pure et de la raison pratique, l'aisance à se mouvoir dans l'abstraction comme dans la vie sans cesser d'être soi-même dans l'une et l'autre, et en conservant la même attitude et la même simplicité. Il a le trait dominant des mystiques, cette sorte de lueur égale et diffuse, à la fois voile et révélation, répandue sur ses écrits et sa personne, ce cristal indéfinissable entre la conscience et la réalité, cette intangibilité morale des contemplatifs purs. Et il n'est que juste d'avertir le public français, puisque les écrivains le savent déjà, que nous avons perdu avec Stéphane Mallarmé les prodromes d'une grande œuvre, et une des plus nobles figures qui aient honoré la littérature nationale. »

On a publié bien d'autres articles et des vers sur Mallarmé! Il y a les lignes émues de M. Paul-Louis Garnier, dans la *Cité d'Art*, et les lignes hargneuses de M. Charles Maurras dans la **Revue encyclopédique Larousse**. Cet homme de bien dépouille proprement son homme, il garde le meilleur ton, opère avec soin ; sa hargne est toute dans le choix des arguments et leur association. Heureusement, il a de sa langue française un tel souci, que jamais on ne le verra journaliste militant ; car la *Gazette de France* est une maison de retraite, depuis la prise de la Bastille !

Appelé à renseigner le public sur « la poésie de Mallarmé », M. Maurras avertit de la bonne foi dont il est capable, en reproduisant une vieille anecdote trop connue déjà :

« Celui qui voudra demander à la Bibliothèque nationale le *Vathek* de Beckford, réimprimé par les soins de Stéphane Mallarmé avec une préface du même (in-8°, 1876, chez Labitte), lira sur le verso d'une agréable reliure blanc et or les trois lignes suivantes écrites à la main, signées et paraphées :

Je remets cet exemplaire à la Bibliothèque nationale en avertissant le lecteur que la préface est une mystification. ADOLPHE LABITTE.

» Adolphe Labitte, « libraire de la Bibliothèque nationale », (c'était son titre officiel), consentait bien à recevoir et à publier Mallarmé ; toutefois, il n'osait envoyer au dépôt légal les œuvres de ce diable d'homme sans dégager sa propre responsabilité. La plupart des critiques qui ont parlé du poète, mort ou vif, ont usé des mêmes réserves que le prudent Adolphe Labitte et gardé leur public de le prendre au sérieux. »

Il fait suivre ce récit de considérations moins pardonnables :

« Sans doute la préface de *Vathek* et l'œuvre entière de Stéphane Mallarmé ne ressemblent point mal à une mystifi-

cation. Elles donnent constamment l'idée d'une intelligence plus ingénieuse et spirituelle que vaste ou que profonde, que féconde ou que ferme. Partout l'auteur semble ruser et jouer avec le lecteur. Il affiche un amour du rare si sérieux et si vif qu'on admet difficilement qu'il ait eu le loisir d'aimer la beauté et la vérité. »

Bien qu'ailleurs M. Maurras accepte l'hypothèse que Mallarmé « put aussi être la dupe de son système », il a formellement mis en doute la sincérité du poète. Que M. Labitte (?) n'ait pas compris, c'est admissible. Le métier du critique est de comprendre, d'y tâcher au moins, ou de se taire. Ici, M. Maurras, encore qu'il ait donné maintes preuves d'une intelligence aiguë, cherche à discréditer un écrivain qu'il soumet ensuite à analyse laborieuse et confuse, dont la conclusion est misérable :

« Renseigné sur les goûts du jour, Stéphane Mallarmé aimait à encourager ses jeunes disciples quand ils lui décernaient ainsi le manteau et la barbe des philosophes : il eût, je crois, béni ces jeunes Provençaux de ma connaissance qui distinguaient toutes les idées de Platon dans les jeux équivoques du faune de l'*Après-midi*.

» Ce grand engouement est passé. La jeunesse déserta un peu les dernières saisons de M. Mallarmé. Ces deux hivers surtout furent marqués par des défections éclatantes, celle de M. Adolphe Retté, celle des naturistes ; il n'est pas jusqu'à notre collaborateur M. Camille Mauclair, un fidèle pourtant, qui n'ait indiqué avec précision et avec force dans son roman, le *Soleil des morts*, les raisons pour lesquelles cet écrivain ingénieux, ce spirituel habilleur de néants ne répond plus aux vœux des nouvelles générations. Elles se contentaient d'admirer ses vertus morales.

» Pour mon compte, je tiens que les anthologies recueilleront certains fragments de sa poésie : d'abord une douzaine de vers isolés et frappants dont j'ai marqué le charme, une ou deux de ses plus curieuses excentricités (il faut bien que la postérité connaisse nos monstres), enfin quelques tirades comme la jolie échappée de l'*Après-midi*. »

Que M. Retté n'aime plus Mallarmé, c'est son droit ! Mais, où M. Maurras a tort, c'est quand il associe « la jeunesse » à ce revirement d'opinion. « La jeunesse », les « naturistes » ne la représentent pas davantage : ils sont à peine quatre, sans compter leurs morts : l'illustre abbé Delille et Bernardin de Saint-Pierre. Quant à l'évolution de M. Camille Mauclair, elle n'engage que lui, sans doute ; et l'on vient de voir dans quels termes élevés il parle de celui qui *fut* son maître.

A propos de Mallarmé, encore, il reste à signaler l'indis-

crétion de quelques écrivains qui n'ont su résister au plaisir de citer les billets délicieux qu'il savait écrire pour remercier d'un livre. On a dit combien le poète, difficile envers soi, apportait d'indulgence dans ses jugements littéraires. On a vanté sa politesse raffinée. Ces deux qualités, confondues en lui, se reflètent dans ces petites correspondances. Il est expressément impropre de les tenir pour des brevets ou de simples critiques.

MEMENTO. — **L'Ermitage** (novembre). — Dans une *Lettre à André Gide*, M. Francis Vielé-Griffin écrit joliment :

« Monsieur Henry Berenger, dans un livre récent, — par aventure mal écrit et assez pauvrement pensé, — somme l'Etat d'interdire par des lois restrictives l'accès du métier de journaliste « au premier raté venu des professions libérales ». A quoi servirait-il, alors, d'être un raté ? l'étourdi polygraphe se retirerait, aussi bien, le pain de la bouche sans y voir malice! Soyons plus humain : il faut que tout le monde vive. Au surplus, les journaux comptent des collaborateurs illustres, parfois même talentueux, et c'est parmi les « ratés des professions libérales » qu'on doit chercher, à en croire les directeurs, les plus solides éléments d'une rédaction sérieuse. Et puis, pourquoi cette exclusion des seuls « ratés des professions libérales » ? Serait-ce donc au profit des autres, des faillis de la politique, de la bourse et de l'honneur, qu'on devra établir le monopole de « l'éducation par le journal » ? On ne voit pas bien pourquoi un ancien élève de l'Ecole normale ne jouirait pas du droit au mensonge au même titre qu'un condamné de droit commun. Non ; cette invention d'un Anglais peu matineux : *la muselière pour coqs*, ne doit pas déshonorer le bec du Coq Gaulois ; l'article *à tue-tête*, si j'ose m'exprimer ainsi, n'incommode, en somme, que le nerveux ; et ceux-là ont le revolver pour y répondre.

» Oh ! ne nous scandalisons pas trop vite. »

Et il termine :

« Dirigez notre conscience, Gide, mais avec d'infinies précautions. Car — notre ami A.-Ferdinand Herold l'a bien dis — « nous sommes excessivement passionnés. »

La Plume consacre un numéro exceptionnel (novembre) à « James Ensor, peintre et graveur ».

Anthologie-Revue. — *Essai sur l'amour de la Pudeur*, par M. Eugène Montfort. Une toute petite phrase, s'il vous plaît, ou bien deux :

« Oui, en vérité, il est naturel de dépouiller son corps comme on a dépouillé son âme ! Il est délicieux de mêler les corps quand les âmes déjà sont mêlées ! »

Revue des Poètes (La Poésie et l'art dans la Famille). — Cette revue, qui a le privilège de publier en même temps

de l'Armand Silvestre et du Gabriel Vicaire, organise un concours de sonnets en l'honneur de M. Coppée : SUJET IMPOSÉ : *à François Coppée*. Quelle excellente idée !

La Revue hebdomadaire. — Des *Pensées féminines* de Mme Claire Bauer telle est la plus attendrissante : « On reste jeune tant que l'on possède sa mère. »

La Nouvelle Revue. — Le vers de Victor Hugo :

Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens

devient, sous la plume du comte R. de Montesquiou :

On voit de la flamme aux yeux des jeunes gens...

Il n'y manque jamais qu'un seul pied ! M. de Montesquiou a-t-il point perdu la tête ? Ce serait plus grave. Lire, avant de répondre, l'*Apollon aux Lanternes* de l'auteur des « Roseaux ». Il s'agit d'une fête de nuit donnée au parc de Versailles :

« Qu'on imagine le Bosquet d'Apollon éclairé doucement et magnifiquement par des milliers de fleurs lumineuses. « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles », tombée du vers de Corneille avec ces étoiles elles-mêmes, sous forme de fleurs, sur le bocage d'Hubert Robert. D'électriques vers luisants logés aux cœurs des filles-fleurs de Parsifal, ou tout au moins sous leurs bonnets florifères. *Shakespeare* éclairant d'*Urfé* et le *Songe d'une nuit d'été* rêvant sur l'*Astrée*. Je n'ai rien imaginé d'aussi beau ; rien vu de si *Bayreuthien*... »

Le **Mercure Poitevin** (série moderne) est dirigé par Monsieur Pierre Corneille (*série moderne ?*).

La Quinzaine. — *La décomposition de l'Autriche-Hongrie*, par XXX, — étude à rapprocher de *Vingt-huit ans de Politique étrangère*, par ***, que publie **la Revue de Paris**.

L'Humanité Nouvelle. — M. G. de Greef : *Essais sur la monnaie, le crédit et les banques*, — travail fort savant, d'un intérêt considérable.

Revue française d'Edimbourg. — Au sujet de l'affaire Dreyfus, M. Henri Mazel écrit : « Si on prenait, l'un après l'autre, tous ceux qui se sont prononcés en faveur du condamné, on verrait que ce sont presque toujours des étrangers ou des descendants d'étrangers. »

Je doute que M. Mazel ait contrôlé cette proposition : M. Jaurès, M. Clemenceau, M. Anatole France, M. Yves Guyot, M. de Pressensé, M. Pierre Quillard, M. Jean Ajalbert, etc., etc. sont assurément Français et issus de Français. Au contraire, M. Esterhazy est un peu Hongrois.

M. Mazel demande encore : « Comment M. Maeterlinck, à Gand, ou M. Bjœrnson, à Christiania, pourraient-ils avoir une opinion sur ce qu'en France nous ne connaissons pas ? »

J'ignore si M. Bjœrnson est à Christiania, — mais M. Mae-

terlinck, résidant à Paris, peut avoir une opinion très nette sur l'Affaire, en admettant que cela suffise. En outre, à Christiania ou à Gand, on est certainement aussi bien informé de ce qui se passe à Paris qu'on peut l'être à Dax, à Riom ou à Ambert, cités bien françaises. Et, où qu'il se trouve, un homme intelligent peut avoir une opinion, je pense ?

Autre chose, et que je ne suis pas fâché, une bonne fois, de rencontrer en route : M. Mazel recherche le mobile de la trahison de Dreyfus (car, pour lui, Dreyfus est coupable) et il écrit : « Je préférerais, toutefois, dans l'hypothèse, invoquer la psychologie spéciale de l'israélite. L'israélite est bien susceptible d'un certain patriotisme, mais faible et conforme aux qualités de la Race ; une de ces qualités est la serviabilité ; l'israélite est, par nature, un intermédiaire : pourquoi ne ferait-il pas le courtage entre nations comme il le fait entre individus ? Quand l'israélite trahit, il ne croit pas trahir, il croit rendre service aux autres, et, de ce fait, il n'est peut-être pas juste (si on peut parler de justice en matière pénale) de lui appliquer la même peine qu'à un autre. »

D'un fait particulier, M. Mazel tire ces conclusions générales. Mais, comme s'il avait conscience de la faiblesse de sa méthode, il raconte l'histoire suivante :

« Tel incident du siège de Thionville, en 1870, me semble assez explicatif à ce point de vue. La ville étant investie, un juif des environs, nommé Bauer, s'introduit dans la place et vient donner un avis précieux : l'approche d'un train bondé de munitions ; on fait une sortie d'après ses indications et on réussit à introduire le train. Quelque temps après, le même Bauer pénètre encore dans la ville avec un Belge de ses amis ; on lui fait fête ; par malheur, des enfants croient reconnaître dans le Belge un officier allemand ; comme celui-ci avait encore son linge de corps matriculé, il avoue avec crânerie et meurt, le cigare aux lèvres, tandis que le malheureux Bauer, affolé, se traîne devant le peloton d'exécution. A quel mobile avait obéi cet homme ? Probablement à l'idée de rendre service aux uns et aux autres ; peut-être se disait-il, non sans raison, que le service qu'il avait rendu aux assiégés était bien plus considérable que celui rendu aux assiégeants. Avait-il même la conscience de sa trahison, et s'attendait-il, s'il était pris, à autre chose qu'à des dommages-intérêts ? »

De là, M. Mazel discute la question juive et fait le procès des protestants : quelle rapidité !

Parce qu'un juif trahit (admettant encore l'hypothèse de M. Mazel), tous sont capables de trahison ? Henry, chrétien, a fait un nombre à déterminer de faux ; donc, tous les chrétiens ont un penchant à la forgerie ? C'est absurde !

Né à Paris, d'un père israëlite d'origine allemande, et Fran-

çais par choix, et d'une mère catholique, parisienne, dont les ascendants étaient d'Ile-de-France et de Bretagne, je revendique avec une égale fierté ma double origine. J'ignore quel sang prévaut en moi et ne m'en soucie ; mais le nom que j'ai l'honneur de porter me fait classer parmi les Israëlites. Je réponds simplement : Il n'y a pas de « psychologie spéciale de l'israëlite ». Dans l'espèce, c'est là une expression douteuse, parce qu'elle contient une insinuation. Les gens qui l'admettent *a priori* souriraient, si on leur parlait de la « psychologie spéciale » du Berrichon ou du *Grenellois*, — et il appartient à M. Mazel de diriger ses travaux dans ce sens. A force de cataloguer, de divison en division, il en arrivera à la « psychologie spéciale » des habitants d'une même rue, d'une maison ; et, s'il persévère, à la « psychologie spéciale » de l'indivdu. Alors il aura raison ! Il apercevra ce qui différencie un homme honnête d'un homme malhonnête, — et il craindra d'appliquer à cent mille individus les penchants nobles ou vils qu'il aura cru observer dans un seul. Il verra, de même, que le génie de M. Arthur Meyer a plus d'affinités électives et naturelles avec celui de M. André Vervoort, que de correspondances étroites avec un Spinoza, un Heine, ou, — très humblement, — avec tant de braves gens, Français et Juifs par grâce de naissance, dont la vie est honorable et le cœur fier, parce que telle a été leur volonté.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Petits Mémoires d'un Parnassien (*Petit Temps*, 13 nov. et suiv.). — L'exécution de M. Jules Claretie (*La Volonté*, 9 nov.). — Sur Puvis de Chavannes (*Le Journal*, 1er et 13 nov.). — La critique à plat ventre *L'Eclair*, 5 nov.). — Memento.

La saison des Mémoires commence pour le Parnasse ; l'Homme-qui-bêche, au lieu de trésors, ne déterre plus que des hannetons ; M. Louis-Xavier de Ricard raconte ses souvenirs. Ce qui en a déjà paru est fort intéressant ; le ton est bon. Sans affecter ce détachement ironique de l'homme qui regarde piteusement, de loin, ses années d'enthousiasme, il sait ne donner aux gestes de ses amis que l'importance qu'ils eurent et qu'ils auront sans doute dans l'histoire littéraire de ce siècle. Le Parnasse fut un anneau dans la tradition littéraire ; par une boucle, il nous soude au romantisme, et par l'autre nous nous collons à lui : les maîtres de la littérature d'aujourd'hui, Villiers, Verlaine, Mallarmé furent des Parnassiens.

M. de Ricard était, non pas le chef, mais le noyau du groupe. C'est autour de lui qu'on se réunissait. Il ne manquait pas de talent et il avait de la fortune : il mit ces deux dons

précieux au service d'une idée et, d'étape en étape, on arriva au sommet de la montagne. La première revue fondée par M. de Ricard s'appelait la *Revue du Progrès*; Verlaine y écrivait sous le pseudonyme de *Pablo* et M. Dupanloup, évêque fulminant, rédigeait contre elle un orageux *Avertissement aux pères de famille*! Aujourd'hui, en plein péril clérical, ce serait une réclame très appréciable ; en ce temps-là, ce fut la suppression et la prison.

Il y avait alors, passage Choiseul, une boutique exiguë sur laquelle on lisait : *Percepied. Alphonse Lemerre, successeur.* C'était une de ces papeteries vénérables où l'on vend des chapelets et des romans pieux, des porte-plumes à panorama et des abécédaires. M. Lemerre, cependant, avait l'ambition de n'être pas toujours le successeur de Percepied. Il se mit à vendre des livres moins recommandables que le paroissien romain et à rêver d'en vendre qui porteraient son nom, au-dessus du millésime. Il était possédé par une idée bizarre : il voulait réaliser une édition définitive de la Pléiade. Cela fit qu'en attendant de rencontrer M. Marty-Laveaux, il supporta sans frémir l'aspect d'un poète qui lui apportait, amené par un ami commun, un volume de vers. Ainsi *Ciel, rue et foyer*, par L. V. de Ricard, fut le premier livre édité par Alphonse Lemerre, et livre avant la lettre, c'est-à-dire avant la marque qui devait vite devenir si populaire parmi les poètes. Cette marque, ce que ne dit pas M. de Ricard, est empruntée à un éditeur du XVI[e] siècle. C'est chez Lemerre que se réunirent les rédacteurs de la seconde revue organisée par les futurs Parnassiens, l'*Art*. On y imprima beaucoup de vers et l'on y formula « non sans exagérations, cela va sans dire, la doctrine qu'on a bien voulu appeler la doctrine du Parnasse ». M. de Ricard dit à ce propos :

« C'est dans ces polémiques que nous gagnâmes cette épithète d'*impassible* qui nous est si longtemps restée. Mendès constate que je fus un des premiers — mince gloire ! — à l'employer dans une lettre « imprimée, dit-il, je ne sais où ! » Je précise ses souvenirs : elle fut imprimée dans l'*Art*. Il va sans dire que nous ne donnions pas à ce qualificatif d'impassible le sens absolu qu'y entendirent nos adversaires. Nous ne prétendions pas ne vouloir rien éprouver de la vie : nous voulions dire seulement que la passion n'est pas une excuse à faire de mauvais vers, ni à commettre des fautes d'orthographe ou de syntaxe, et que le devoir de l'artiste est de chercher consciencieusement, sans lâcheté d'à peu près, la forme, le style, l'expression les plus capables de rendre et de faire valoir son sentiment, son idée ou sa vision. Etait-ce là vraiment une doctrine si scandaleuse? »

Cependant le public, ce public particulièrement abruti du

second empire, ne s'intéressait même pas aux injures qu'Albert Wolf décochait parfois à ces jeunes gens coupables de désintéressement. Jamais peut-être l'art et la littérature ne furent plus clairement dédaignées. Les Impassibles batailleront contre les Béotiens à la première d'*Henriette Maréchal*, mais il ne paraît pas que les Goncourt s'en soient longtemps souvenu. M. de Ricard reproche également à M. Zola « qui, en ses *Documents littéraires*, a été, en général, si malveillant aux Parnassiens, jusqu'à l'injustice souvent », de ne pas s'être souvenu de cet appui donné par les poètes à « une œuvre qui fut, après tout, une des premières manifestations du naturalisme au théâtre ». Il me semble que cette hostilité est plutôt honorable pour le Parnasse ; elle ne s'est d'ailleurs jamais démentie, et on sait avec quelle fureur M. Zola poursuivit, jusque dans la tombe, Villiers et Verlaine.

L'*Art* ne pouvant décidément pas vivre, M. de Ricard imagina de faire une honorable retraite en publiant un recueil où figureraient des vers de tous les poètes de l'*Art*. On chercha un titre ; on ne le désirait pas extraordinaire.

« Nous cherchâmes, dit M. de Ricard, dans les recueils analogues publiés depuis le seizième siècle : les *Parnasses*, les *Cabinets des muses*, les *Etrennes de l'Hélicon*, etc., ne manquaient pas. Nous aurions volontiers pris les *Poètes français*, mais Crépet nous avait devancés par la publication d'un recueil de ce même titre en quatre volumes. On discutait ferme à l'entresol de la petite boutique du passage Choiseul, où chacun proposait son idée, sans qu'on parvînt à s'entendre sur aucune. Enfin, un beau jour, pendant une ascension en masse, et naturellement tumultueuse, par le petit escalier en colimaçon, une voix ironique jeta au hasard le titre : le *Parnasse contemporain*. De qui était cette voix ? Ni Lemerre, ni personne de nous ne s'en souvient. Point d'un poète à coup sûr, mais d'un des « amis » qui venaient plus ou moins assidûment se mêler à nos séances, où ils faisaient office de public. Cette proposition intempestive causa d'abord une stupeur, puis des rires ironiques, et, finalement, elle fut, à l'unanimité des présents, acclamée, révolutionnairement, comme un défi.

» Ainsi, et en de telles circonstances, fut « baptisé » le volume. La gloire de la trouvaille en revient à un inconnu, dont l'histoire fâcheusement ignorera le nom. Mais elle s'en consolera, habituée qu'elle est à ces iniquités.

» Le titre accepté, acquis, proclamé — non sans résistance de la part de quelques-uns de ceux qui n'avaient pas pris part à la délibération du passage Choiseul — on y ajouta le sous-titre modeste *Recueil de vers nouveaux*, et l'on se prépara sans retard à la confection du volume. »

§

M. Henri Becque, dans ses exécutions, suit la méthode préconisée par Baudelaire (Conseils aux jeunes littérateurs. IV. De l'Ereintage), celle de la ligne droite. Il vient de l'appliquer à M. Claretie avec un succès complet. C'est magistral. Le but de M. Becque n'est pas de vilipender un personnage nul et qui, réduit à lui-même, croulerait comme un plâtre mouillé ; il constate que la médiocrité du monsieur compromet et même ruine une institution intéressante et qui fut utile (il y a très longtemps) : « Le Théâtre-Français, dit M. Becque, était condamné le jour où on mettait à sa tête un homme sans caractère et sans autorité, sans une pensée artistique, qui voyait là, non pas un service public dont il était chargé, mais une position exceptionnelle, qu'il allait exploiter pas à pas, de toutes les manières, avec une imperturbable effronterie. »

Il continue :

« Nommé presque en même temps administrateur du Théâtre-Français et membre de l'Académie, Claretie avait un premier sacrifice à faire. Il devait, je ne dirai pas cesser absolument d'écrire, mais s'interdire à jamais cette *copie* lamentable, si fâcheuse pour lui-même, qui nous rappelle à tout moment sa médiocrité. Il devait ensuite, par reconnaissance pour la Comédie et pour remplir ses obligations envers elle, disons le mot, pour gagner son argent, consacrer au Théâtre-Français tous ses soins et tous ses efforts. Nous aurions eu alors un Claretie tel que nous pouvions l'espérer, guéri de la production, appliqué à sa tâche et dont l'ambition était satisfaite.

» C'est le contraire qui a eu lieu.

» A peine était-il installé dans cette maison si nouvelle pour lui, où il avait tout à apprendre et tout à diriger, Claretie est reparti pour la *copie*, pour deux, trois et quatre chroniques qui devenaient inexcusables. Bientôt la plume ne lui a plus suffi ; il a voulu y ajouter la parole, le discours écrit. Il s'est essayé d'abord dans les enterrements ; ensuite il a risqué la distribution de prix ; lorsque cette passion chez lui a été connue, on est venu le demander pour les banquets corporatifs. Déjà, à ce moment, la France ne lui suffisait plus. »

Et M. Becque nous montre l'arlequin voyageur allant colporter partout, en Suède, en Portugal sa personne qui ne représente rien et sa parole qui représente une pauvre cervelle. Il se prosterne devant tous les trônes, baise tous les pieds ; il devient odieux. « Médiocrité, c'est beaucoup, conclut M. Becque. Médiocrité et servilité, c'est trop. »

§

M. Bergerat a rappelé combien fut tardive la gloire de Puvis de Chavannes, puisque, en 1881, il y a dix-sept ans, le *Pauvre Pêcheur* apparut tel qu'une ridicule caricature ou un prétentieux rébus. Cependant, vingt ans auparavant, Théophile Gautier avait deviné son génie ; il est écrit en effet, dans l'*Abécédaire du Salon de 1861* : « Voilà un peintre qui naît. Ne le tuons pas tout de suite. Laissons-le faire. Nous le critiquerons plus tard, quand il n'aura plus que des qualités. »

Théophile était une exception assez mémorable à cette règle, posée par M. Mirbeau, de l'inimitié de la littérature et de l'art. Mais les philosophes et les savants sont particulièrement réfractaires. S'ils n'ont pas trop abîmé Puvis de Chavannes, c'est qu'ils sont de prudents disséqueurs et que la gloire du grand peintre était trop solide et trop haute pour eux. Voici ce que dit M. Mirbeau :

« Quant aux philosophes et aux savants, leur incompréhension de l'art pur devient quelque chose de véritablement incroyable et qui donne à rêver. Non seulement ils ne le comprennent pas, mais ils vont jusqu'à en nier le caractère intellectuel et la puissance éducatrice. La plupart, même, ils le considèrent comme une déviation, comme une perversion de l'intelligence, par conséquent, comme un danger social. Pour eux, ce n'est qu'une des formes — et non la moins haïssable — de la basse sensualité du vice et du crime. Lorsqu'ils se trouvent en présence d'un artiste exceptionnel, ils ne savent plus que dire, et se tirent d'embarras, en proclamant que c'est un dégénéré, et, selon leur expression favorite, un *délinquant*. On est souvent stupéfié des jugements qu'ils portent sur tels peintres et statuaires, tels musiciens, tels écrivains même, dès que ces artistes ont dépouillé la forme didactique, le ton professoral, et qu'ils cherchent à exprimer sincèrement une sensation sincère. Entre l'artiste et le criminel, entre le peintre ou le sculpteur qui fait revivre la nature, et l'assassin qui tue, il ne font pas de différence. S'ils en font une, elle est généralement en faveur de l'assassin, parce que c'est une victime de l'instinct, un esclave douloureux de l'irresponsabilité humaine, et qu'il faut le plaindre, plus qu'il ne convient de le châtier. »

Si le *Mercure* était une anthologie, j'aurais reproduit tout l'article, parce qu'il est très bien.

§

M. Ledrain a voulu donner en passant quelque attention à un ouvrage ridicule, intitulé l'*Anarchie littéraire*. Il en cite

des passages vraiment délicieux : « M. Brunetière a la puissance, le fer et la flamme ; sa phrase roule en coups de tonnerre ; c'est le Jupiter Olympien de la critique... M. Lemaître rappelle Apollon, le dieu de la beauté... Je n'ose comparer M. Deschamps à Eros... » M. Ledrain, par pitié, ne nomme pas l'auteur et ne donne pas même le titre de son livre. J'ai dit le titre ; que l'auteur reste le sieur R..., jeune pasteur des bords du Léman et suppôt de l'Union Morale. Ces gens (de l'Union Morale), dit M. Ledrain, ne doivent pas être classés parmi les arrivistes ; ils veulent arriver certes, mais par les moyens doux ; ils ont certains scrupules ; ils préfèrent la platitude à la malhonnêteté (1).

« A eux les petites intrigues, les coups de chapeau respectueux, les assiduités auprès des vieilles dames, les visites académiques pour le brin de laurier que l'on distribue chaque année. Comme ils savent que la vanité est forte chez les chers maîtres, il spéculent surtout là-dessus, envoient les éloges à tout propos, les louanges légères ou extravagantes. »

Le livre en question est extraordinaire. MM. Brunetière, Lemaître, Doumic, Deschamps y sont posés tels que les quatre évangélistes, les quatre grands maîtres intellectuels de la France contemporaine. Ensuite, l'auteur fait la géographie des *courants* littéraires : M. Pujo est un courant ; M. Bérenger est un courant ; M. de Wyzewa est un courant ; M. Trarieux est un courant ; M. Rod est un courant ; il y en a treize, mais la plupart, comme les gouttières, ne courent que quand il pleut.

§

Memento. — **Gil Blas.** — *La Mémoire de Mallarmé*, par Georges Vanor, (18 nov.). « Un article d'une sottise impie a paru dans une revue dont jusqu'ici nous goûtions la haute tenue littéraire... L'*Humanité Nouvelle* est la fille, en effet, de cette *Société nouvelle* où furent répandues tant de belles paroles... C'est donc avec stupeur que nous y avons lu, ce mois-ci, sous la signature encore anonyme d'Albert Lantoine, une oraison funèbre sur notre cher et regretté Stéphane Mallarmé, laquelle oraison est une des plus grossières diatribes qui aient pu salir la mémoire de l'ancien prince des poètes français. » Après quelques citations et quelques autres remarques dans le même ton, M. Vanor célèbre en une belle phrase Mallarmé,

(1) La société en question a protesté par une lettre de son secrétaire et déclaré : 1° qu'elle s'appelle, non pas *Union Morale*, mais *Union pour l'action morale* ; 2° que M. R... lui est étranger. Soit, mais j'entendrais volontiers par *Union Morale* l'union tacite de tous ceux qui exploitent le mot *Morale*, comme d'autres, voués à une autre lettre du dictionnaire, exploitent le Patriotisme, la Justcie, la Vérité, et toutes sortes de syllabes inappréciables.

cet Orphée, et conclut : « S'il n'a pas connu la Gloire, nous saurons lui éviter l'opprobre. »

La Volonté. — *Le Congrès des Ecrivains* (16 nov. et suiv.). M. Georges Maurevert a entrepris de faire élire un prince des prosateurs, pour donner un frère (ou un pair) à M. Léon Dierx. L'élection est encore en train à l'heure où j'écris, mais il est à prévoir que l'élu sera : Anatole France. Il faut savoir gré aux écrivains d'avoir nettement perçu deux hommes en M. Zola : le romancier et l'agitateur ; le bruit mené par le second a moins profité qu'on ne l'aurait cru à la renommée du premier.

Le Temps. — *Séance publique Annuelle de l'Académie française* (18 nov. *Supplément*). — Appréciation académique d'un rapporteur, citée par M. Boissier, en son discours.

« Dans la poésie de M. Albert Samain, sur qui Baudelaire et Verlaine ont exercé une influence évidente, il faut moins chercher des pensées précises et des sentiments bien définis que des sensations, du rêve et de la musique. Infiniment délicat, épris des nuances subtiles, des correspondances lointaines, c'est un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire, dans son livre, l'odeur faible, le parfum d'adieu des chrysanthèmes à la Saint-Martin. » — *Forain*, par Adolphe Brisson (12 nov.) : M. Forain expose ainsi sa méthode de travail : « Je pars toujours d'une idée générale, mais la forme en est encore vague à l'instant où je taille mon crayon ; elle ne se précise qu'à la suite d'assez longs tâtonnements. Il est rare que mon dessin sorte d'un seul jet, poussé par une improvisation hâtive ; le plus souvent il a besoin de mûrir. Je commence par imaginer mes personnages, je fixe leur allure, leur expression ; puis je les groupe. Et ce n'est que quand ils sont là, devant moi, que je cherche ce qu'ils ont à dire. Je les interroge, ils me répondent... Et voilà ! ». — *Les Deux Guerres*, par Léon Tolstoï (31 oct.) : « Tous les Etats trompent les hommes lorsqu'ils leur disent : « Vous tous qui êtes gouvernés par moi, vous êtes en danger d'être subjugués par d'autres peuples ; je veille à votre bien-être ; en retour j'exige que vous me donniez tous les ans des millions de roubles — fruit de votre travail — que je dépenserai en fusils, canons, poudre, vaisseaux... pour votre défense ; j'exige de plus que vous-mêmes vous entriez dans les agglomérations que j'ai organisées. Vous y deviendrez des parties irraisonnables d'une grande masse — l'armée gouvernée par moi. Lorsque vous serez dans cette armée, vous cesserez d'être des hommes et d'avoir une volonté, et vous ferez tout ce que je voudrai. Mais avant tout, je veux régner, et le moyen que j'emploie pour régner est le meurtre :

c'est pourquoi je vous apprendrai à tuer. »

Le Cri de Paris (6 nov.) : — « Il y a quelques jours le recteur de l'Université de Bonn, M. Kœster, a adressé aux étudiants un discours de rentrée duquel nous détachons ces lignes :

» J'apprends qu'une association d'étudiants a inscrit dans son programme ce statut : développement des idées patriotiques. Je trouve ce statut superflu et inutile. Personne n'a le droit de dire qu'il a pris en fermage l'idée de patriotisme. Personne n'a le droit de prétendre qu'il faut pratiquer le patriotisme comme le piano pour ne pas en perdre l'habitude. Personne n'a le droit d'étaler le patriotisme comme une marchandise qu'on expose en vitrine.

» Le patriotisme appartient à l'intimité. Nous sommes tous patriotes ! »

R. de Bury.

LES THÉATRES

Comédie-Francaise. — 16 octobre (matinée), 3 novembre : *La Joie fait peur.* — 16 octobre (matinée), 6 novembre : *L'Aventurière.* — 16 octobre : *Hernani.* — 17 octobre, 23 octobre (matinée), 28 octobre, 3 novembre (matinée), 13 novembre : *Louis XI.* — 18, 24 octobre : *L'Etrangère.* — 19, 22, 26, 29 octobre, 1er, 4 novembre, 6 novembre (matinée), 10, 15 novembre : *Adrienne Lecouvreur.* — 20, 31 octobre : *Denise.* — 21, 30 octobre (matinée), 10 novembre (matinée) : *Le Mariage forcé.* — 21, 30 octobre : *Le Monde où l'on s'ennuie.* — 23 octobre : *Les Ouvriers.* — 23 octobre : *Le Gendre de M. Poirier.* — 25 octobre, 1er novembre (matinée) : *L'Avare.* — 25 octobre, 1er novembre (matinée) : *Le Député de Bombignac.* — 27 octobre, 30 octobre (matinée) : *Œdipe Roi.* — 27 octobre, 8 novembre : *Celle qu'on n'épouse pas.* — 30 octobre : *Le Luthier de Crémone.* — 2 novembre : *Le Dîner de Pierrot.* — 2 novembre, 10 novembre (matinée) : *Les Demoiselles de Saint Cyr.* — 3 novembre : *Le Tricorne enchanté.* — 3, 8 novembre, 13 novembre (matinée) : *Le Pardon.*

5 novembre : Première représentation de **Struensée**, drame en cinq actes et un prologue, en vers, de M. Paul Meurice. — *Struensée*, drame historique en vers, ne ressemble ni au drame historique ni au drame en vers tels que nous pourrions les rêver. Si l'on veut montrer un homme qui, courageusement, se sacrifie à la cause dont il espère, dans les temps futurs, le triomphe, et qui, par son sacrifice même, pense hâter la venue des jours heureux, à quoi bon choisir comme héros un ministre danois du XVIIIe siècle ? Si l'on veut dramatiser la vie d'un ministre danois du XVIIIe siècle, pourquoi négliger toute documentation, et accumu-

ler les inexactitudes? Struensée pourrait porter tout autre nom que le drame de M. Paul Meurice n'en existerait pas moins. Et la rime ne suffit pas à rendre poétique une langue où n'abondent ni les images ni les rapprochements hardis de mots, et il n'y a aucune nécessité à ce que Mathilde, reine de Danemark, emploie l'alexandrin pour annoncer qu'ils sont libres aux serfs de son domaine.

Mais il ne faut pas chercher querelle à M. Paul Meurice. Sa poétique, en somme, est la poétique de 1830, et *Struensée* vaut nombre de drames de l'époque romantique. L'idée en est généreuse, et la composition simple et habile. Le personnage principal agit et parle avec noblesse, et la scène a de la grandeur où, déjà condamné à mort, il force, par la fierté de son attitude, son adversaire le plus acharné à s'incliner devant lui. M. Paul Meurice s'entend fort bien à ménager les coups de théâtre, et il a su, en le roi Christian VII, créer un curieux personnage de dégénéré haineux. *Struensée* ne ressemble guère à une pièce d'aujourd'hui, mais c'est une œuvre des plus estimables, et qui, certes, fut écrite avec une conviction qu'il faut admirer.

M. Le Bargy s'est révélé grand comédien dans le rôle de Christian VII. Il a des sursauts effroyables et des hoquets terribles. Ses fureurs épouvantent, et sa chute haletante est tragique. M. Leloir est excellent dans le personnage de Rantzau ; M. Albert Lambert fils est un Struensée quelque peu monotone. Quant à Mlle Lara, elle continue à mériter le premier prix, au Conservatoire.

6 novembre : *Le Testament de César Girodot*, — 7, 9, 11, 12, 14 novembre : *Struensée*. — 8 novembre : *Les Folies amouses*. — 13 novembre (matinée) : *La Grève des forgerons*. — 13 novembre (matinée) : *Il ne faut jurer de rien*.

Odéon. — 16-30 octobre, 1er-6, 8-10, 13 novembre : *Colinette*. — 16, 17, 19, 21 octobre, 23 octobre (matinée), 24, 26, 28 octobre, 30 octobre (matinée), 1er novembre (matinée), 2, 4-6, 8, 10 novembre : *Epreuve*. — 18 novembre : Première représentation d'**Une Héritière**, drame en un acte, de M. Paul Vergnet, d'après la nouvelle de M. Paul Perret (MM. Darras, Berthier ; Mmes Grumbach, de Fehl). — 20, 22, 23, 25, 27, 29, 30 octobre, 1er, 3, 9, 13 novembre : *Une Héritière*. — 22 octobre (matinée) : Reprise des **Grâces**, comédie en un acte, de Saint-Foix (Mlles Sorel, Goldstein, Parny, Béryl ; M. Coste). — 29 octobre (matinée), 14 novembre : *les Grâces*. — 31 octobre, 3 novembre (matinée), 7 novembre : *Polyeucte*. — 31 octobre, 3 novembre (matinée), 7 novembre : *Le Roman d'une heure*. — 10 novembre (matinée) : *L'Arlésienne*.

11 novembre : Première représentation de **Déjanire**,

drame antique en quatre actes, de Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns. — L'été dernier, *Déjanire* fut représentée dans les Arènes de Béziers. Le spectacle en fut merveilleux. La beauté de l'atmosphère, l'éclat de la lumière, le jeu du vent dans les étoffes, tout contribua à sa splendeur. M. Jambon avait peint un décor grandiose, dont les couleurs s'harmonisaient avec celles du pays. Certains effets, impossibles sur nos scènes, surprenaient heureusement ; il y avait, au fond du théâtre, une galerie, fort haute et comme lointaine, où passaient d'abord Hercule et ses compagnons ; Déjanire, sur un char, traversait toute l'arène ; et la mort du héros et de l'héroïne, à l'heure où tombait le crépuscule et où le ciel se teintait de rouge, de vert et de violet, était puissamment tragique. Les acteurs semblaient grandis, et les voix passaient, harmonieuses, parmi l'harmonie de l'air. Et il y avait encore l'enthousiasme d'un public innombrable. La pièce prenait un peu de la grandeur qui l'entourait ; le prestige du spectacle lui donnait une apparence de beauté. C'était seulement après la représentation qu'on songeait à la pauvreté du drame qu'on venait d'entendre. Et l'on était pris d'un invincible regret que tant de nobles efforts n'eussent pas été appliqués à la représentation d'une œuvre vraiment belle.

A l'Odéon, on a pu apprécier plus justement la dernière œuvre de Louis Gallet. C'est une pièce sommaire, imitation lointaine de Sophocle et de Sénèque, où jamais une situation n'est développée, où rien ne permet de deviner le caractère des personnages. Les inventions personnelles de Louis Gallet sont fâcheuses ; les vers, tantôt blancs, tantôt rimés, sont d'une constante platitude. Plutôt qu'une tragédie, *Déjanire* est un médiocre livret d'opéra — un livret de librettiste professionnel — et il a fallu que M. Saint-Saëns l'accompagnât d'une importante partition, et où il y a des pages heureuses, pour que la représentation en devînt supportable.

Les acteurs ont fait de leur mieux. Mme Segond-Weber a eu, dans le rôle nul de Iole, des attitudes gracieuses. Mlle Laparcerie, par des gestes intelligents, par d'ingénieuses nuances de voix, a donné l'illusion qu'existait le personnage de Déjanire. M. Dorival a crié comme il convenait les fureurs d'Hercule, et Mlle de Fehl et M. Valmont ont tenu correctement des rôles qui ne sont guère que des rôles de confidents.

12 novembre (matinée) : Reprise de **la Pupille**, comédie en un acte, de Fagan. — 12, 15 novembre : *Déjanire* — 14 novembre : *Iphigénie*.

Vaudeville. — 16-20, 23, 25-27, 30 octobre, 1er, 6, 13 novembre : *Zaza*. — 21 octobre : Reprise de **l'Infidèle**, comédie en un acte, en vers, de M. Georges de Porto-Riche, musique de

M. Francis Thomé (MM. Dauvillier, Frédal; Mlle Duluc).

21 octobre : Reprise **d'Amoureuse**, comédie en trois actes, de M. Georges de Porto-Riche. — M. Guitry, acteur parfait, et Mme Réjane, parfaite actrice, jouent cette comédie excellente, une des meilleures du théâtre français moderne, une des plus émouvantes, et la plus délicate, peut-être. Voici déjà la seconde reprise d'*Amoureuse*, en peu d'années; et je serais bien étonné que ce fût la dernière.

22, 24, 28, 29, 31 octobre, 2-5, 7-12, 14, 15 novembre : *L'Infidèle*. — 22, 24, 28, 29, 31 octobre, 2-5, 7-12, 14, 15 novembre : *Amoureuse*.

Gymnase. — 16, 18-20 octobre, 22 octobre : *Marraine*. — 16, 18-20 octobre, 22 octobre-15 novembre : *1807*. — 17, 21 octobre : *Rosine*.

Renaissance. — 28 octobre : Première représentation de **Médée**, tragédie en trois actes, de M. Catulle Mendès, musique de M. Vincent d'Indy. — Les poètes sont nombreux qui ont mis à la scène les aventures de Médée : Euripide, Sénèque, Pierre Corneille, et aussi des auteurs moins illustres, Longepierre ou M. Ernest Legouvé, furent séduits tour à tour par l'amoureuse et cruelle légende, et voici que M. Catulle Mendès, pris du noble désir d'exciter, en des spectateurs, l'émotion tragique, a choisi pour héroïne l'antique magicienne de Colchos. La tentative était périlleuse ; il était difficile de renouveler un sujet traité tant de fois déjà, et de faire œuvre vraiment personnelle : M. Mendès y a réussi.

Médée, telle que la caractérise toute la légende, est surtout une amoureuse. Dès que Jason a débarqué en Colchide, pour conquérir la Toison d'or, Médée s'éprend du beau guerrier ; et c'est par amour qu'elle devient criminelle, qu'elle trahit et qu'elle tue. Æétès et Pélias sont, en somme, des victimes de Jason autant que de Médée. Et l'on conçoit que cette amante fougueuse, le jour où l'abandonne le bien-aimé, accomplisse une épouvantable vengeance. L'invincible amour de Médée pour Jason peut, seul, expliquer le meurtre des enfants.

Or, jusqu'ici, les dramaturges avaient négligé de nous montrer Médée amoureuse, dans les pièces du moins qui, comme celle de M. Catulle Mendès, avaient pour sujet les noces de Jason et de Créuse et la vengeance de l'épouse délaissée. Seul, Corneille avait tenté, dans la *Conquête de la Toison d'or*, d'esquisser le double caractère de la magicienne : mais dans sa *Médée*, tragédie tout à fait indépendante de la *Conquête de la Toison d'or* et écrite vingt-six ans auparavant, il n'avait, comme ses devanciers, fait voir aux spectateurs

qu'une femme furieuse et vindicative. Ce n'est que par des récits d'exposition que les auteurs anciens nous apprenaient l'amour de Médée pour Jason.

M. Catulle Mendès n'a pas voulu qu'il en aille de même dans sa tragédie. Et il a su, par une invention ingénieuse, nous rendre manifeste tout l'amour de Médée.

Jason craint que Médée ne vienne troubler la cérémonie nuptiale. Il va vers elle, et il feint de l'aimer encore. S'il épouse Créuse, c'est pour s'emparer de Corinthe, c'est pour donner un royaume à Médée. Il abandonnera bientôt la nouvelle épouse, et reviendra à l'ancienne. Médée sent que Jason la trompe encore, et qu'il ne fait que mentir : mais son désir est tel de reconquérir le beau guerrier, elle l'aime d'un si profond amour, qu'elle se laisse tromper ; elle consent à croire les mensonges, et, après la fête, elle attendra Jason, qui la rejoindra, dit-il, épris d'une ardente passion.

Toute la scène est fort belle, et M. Mendès y a créé un personnage que nous ne connaissions pas : Médée, amoureuse jusqu'à vouloir être lâche et naïve.

Et c'est aussi cette scène qui prépare la catastrophe finale. Jason ne rejoint pas Médée. Elle se décide à tuer Créuse. Jason pleure Créuse, il n'a pour Médée que des malédictions : et l'amante furibonde accomplit le meurtre des enfants, meurtre auquel la mère ne s'était pas décidée.

Médée est une vraie tragédie, très émouvante et dont les vers, tendres ou sûrs, ne ressemblent guère à ceux que, le plus souvent, on entend au théâtre.

Depuis longtemps, Mme Sarah Bernhardt n'avait joué d'aussi beau rôle que Médée, et elle y est admirable.

Pour la tragédie de M. Catulle Mendès, M. Vincent d'Indy a écrit des préludes et de la musique de scène. La partition nouvelle de l'auteur excellent de *Fervaal* m'a paru des plus intéressantes ; M. Pierre de Bréville, je pense, en parlera, et il l'analysera beaucoup mieux que je ne saurais faire.

29 octobre-15 novembre : *Médée.*

Théatre Antoine. — 16-20 octobre, 22 octobre, 1er novembre, 3, 7, 9, 11, 14 novembre : *Rolande.* — 16-20 octobre, 22 octobre, 1er novembre, 3, 7, 9, 11, 14 novembre : *Lidoire.* — 21 octobre : *Le Repas du lion.*

2 novembre : Première représentation de **Judith Renaudin**, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Pierre Loti. — C'est le vrai début de M. Pierre Loti comme auteur dramatique : il avait eu, dans le drame tiré du *Pêcheur d'Islande*, M. Louis Tiercelin pour collaborateur, et je ne crois pas qu'il ait beaucoup travaillé aux vagues opéras-comiques qui furent écrits d'après certains de ses romans. *Judith Renaudin*

est de M. Pierre Loti seul, et, de plus, la pièce n'est tirée d'aucun roman : c'est une œuvre entièrement originale.

Je crois que ce drame est une erreur de M. Pierre Loti. En une seule scène,— celle qui termine le second acte, — on retrouve un peu de ce qui fait le charme d'*Aziyadé* ou de *Rarahu*. Le reste est d'un mélodrame assez banal, conduit naïvement, et qu'alourdissent de fâcheuses longueurs. Puis sans exiger d'un dramaturge une connaissance très rigoureuse des époques historiques, on peut trouver singulière une œuvre où, au moment de la révocation de l'Édit de Nantes, les protestants sont sauvés par un capitaine de dragons qui est prêt à se convertir par amour, — cela, étant romanesque, est encore possible, — et avec la complicité d'un prêtre catholique. Cet abbé Pierre Baudry, si étrange en tant que personnage historique, est, malheureusement, d'une banalité désespérante en tant que héros de drame. M. Pierre Loti qui, comme on le sait, ne lit rien, ne va guère au théâtre, sans doute : si, parfois, il s'y égarait, il n'aurait pas osé, je pense, nous montrer pour la millième fois le bon curé qui officie, assez régulièrement, à l'Ambigu. Et il ne l'aurait pas accompagné de l'inévitable servante, bourrue, mais si bonne et si dévouée ! Pour les autres personnages, ils ne sont guère plus nouveaux. Le rôle de Judith est le seul où il y ait quelques traits joliment imaginés.

Il est pourtant un personnage nécessaire aux mélodrames, et dont M. Loti nous a épargné la présence : dans *Judith Renaudin*, il n'y a pas de traître. M. Loti a prononcé, cette année, à l'Académie française, le discours sur les prix de vertu : il semble que son drame n'en ait été qu'une édition anticipée.

Il y a, dans *Judith Renaudin*, de merveilleux décors. Et la pièce est excellemment jouée. M. de Max dit avec grandeur le rôle du vieil huguenot Samuel Renaudin, M. Antoine avec onction celui de l'abbé Baudry : il rend supportable ce personnage, comme Mme Marie Laurent le personnage de la servante. Et Mlle Mellot a eu, en Judith, des mouvements de grâce charmante.

4-6, 8, 10, 12, 13, 15 novembre : *Judith Renaudin*.

Palais-Royal. — 16 octobre-5 novembre : *Place aux femmes*.

Variétés. — 16 octobre-5 novembre : *Le nouveau Jeu*. — 16 octobre-5 novembre, 8-15 novembre : *Les Chaussons de danse*. — 6, 7 novembre : Relâche. — 8 novembre : Première représentation des **Petites Barnett**, comédie-opérette en trois actes, de M. Paul Gavault, musique de M. Louis Varney (MM. Brasseur, Guy, E. Petit, Prince ; Mmes Germaine Gal-

lois, Angèle, Lavallière, Diéterle). — 9-15 novembre : *Les Petites Barnett.*

Nouveautés, — 16 octobre-15 novembre : *Le Contrôleur des wagons-lits.*

Gaité. — 16-18, 20-24 octobre : *Les 28 jours de Clairette.* — 19, 25-27 octobre : Relâche. — 28 octobre : Reprise de **la Fille de Madame Angot,** opéra-comique en trois actes, de Clairville, Siraudin et Koning, musique de M. Charles Lecocq (MM. Paul Fugère, Lucien Noël, Soums, Vauthier ; Mme Simon-Girard, Yvonne Kerlord, Jane Evans). — 29 octobre-15 novembre : *La Fille de Madame Angot.*

Bouffes. — 16 octobre-15 novembre : *Le Soleil de minuit.*

Folies Dramatiques. — 16 octobre-15 novembre : **Les Quatre filles Aymon.**

Cluny. — 16 octobre, 13 novembre : *La Coqueluche.* — 14 novembre : Relâche. — 15 novembre : Première représentation de **Charmant séjour, à 2 heures de Paris, ligne de Soissons, à 2 kilomètres du célèbre point de vue des Nénufars. S'adresser pour les conditions à M. Pomardon, au Val-en-Goujard (Seine-et-Oise),** vaudeville en trois actes, de M. P.-L. Flers (MM. Dorgat, Muffat, Hamilton ; Mmes A. Cuinet, Emma Bonnet). — 15 novembre : Reprise de **l'Agneau sans tache,** comédie en un acte, de MM. A. Aderer et A. Ephraïm.

Déjazet. — 16-18 octobre : *Rigobert.* — 19 octobre : première représentation de **A qui l'Enfant ?** pièce en trois actes, de MM. Léon Miral et Louis Nicarl (MM. Paul Jorge, Legrenay ; Mmes Victorin, Murger). — 20 octobre-15 novembre ; *A qui l'Enfant ?*

Porte Saint-Martin. — 16 octobre-15 novembre : *Cyrano de Bergerac.*

Nouveau Théatre. — 16 octobre-1er novembre : *Rembrandt.* — 2, 3, novembre : Relâche.

4 novembre : Première représentation de **Aux Courses,** pièce en cinq actes et six tableaux, de M. Emile Veyrin. — Ce drame, sombre, violent, un peu rudimentaire, contient quelques scènes vigoureuses. Il s'y trouve, çà et là, des mots heureux, et on y débite des couplets énergiques. Il est, en somme, plein d'intentions excellentes ; et Mme Tessandier e M. Bour l'ont très bien joué.

5-15 novembre : *Aux Courses.* — 10 novembre : première représentation de **Nini Tremplin**, pièce en un acte, de M. Ferdinand Bloch. — 11-15 novembre : *Nini Tremplin.*

AMBIGU. — 16-30 octobre, 1er novembre : *La Bande à Fifi.* — 31 octobre, 2, 3 novembre : Relâche. — 4 novembre : Première représentation de **Papa la Vertu**, pièce en cinq actes et huit tableaux, de MM. Pierre Decourcelle et René Maizeroy (Mmes Marcelle Lender, Georgette Loyer, Andrée Méry ; MM. Duquesne, Léon Noël, Ravet). — 5-15 novembre : *Papa la Vertu.*

THÉATRE DES NATIONS. — 16 octobre-15 novembre : *Championnet.*

A.- FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

CONCERTS. — *Trois musiques* de Gabriel Fabre (Enoch). — *D'Aimer*, poèmes mis en musique, par Ernst Deltendre (édition de la Lutte, Bruxelles). — *Soirs*, 10 préludes pour le piano, par Florent Schmitt (A. Durand). — *Déjanire*, musique pour la tragédie de L. Gallet, par C. Saint-Saëns (A. Durand). — *Médée*, musique pour la tragédie de Catulle Mendès, par Vincent d'Indy (A. Durand).

Octobre-novembre, reprise des comédies ou tragédies politiques et judiciaires, rentrée des chambres et tribunaux, retour des marchands de marrons, persistance du beau temps et de la détention de M. Picquart (ancien militaire), quelle concurrence à cet autre événement, le seul dont j'aie à m'occuper ici : la réouverture des concerts ! Que nous réservent ceux-ci ? M. Taffanel et ses musiciens, après leur villégiature à l'Opéra, disent adieu au grand public, et réintègrent leur petite salle du Conservatoire qu'un an de repos a sans doute ignifugée. Peut-être le danger redouté la saison dernière renaîtrait-il si la société s'avisait de faire entendre l'*Incantation du feu* ou l'*Incendie* du *Chant de la Cloche*. Mais je n'ai pas vu que ces œuvres ardentes et qui, longtemps, ont fait fuir les « pompiers », figurassent sur les programmes annoncés. On nous promet seulement des fragments de Rameau, projet sans témérité du reste, auquel chacun doit applaudir.

M. d'Harcourt se consacre, au moins momentanément, à la composition. Les mélomanes dominicaux se partageront donc entre le Cirque d'été et le Châtelet. Aux Nouveaux Concerts, quoique le bâton prépondérant dût être repris cette fois par M. Lamoureux, c'est jusqu'ici M. Chevillard que nous avons revu au pupitre, et c'est lui qui a recueilli, après l'exécution vraiment admirable de la *Mort de Brunnhilde*, le plus justifié triomphe. Voilà, en quelque sorte, son morceau de

maîtrise. N'oublions pas cependant les symphonies de Schumann qu'il dirige avec amour et une absolue compréhension, et faisons des vœux pour que, s'il manifeste le légitime désir de nous faire entendre du nouveau, il ne persiste pas à le chercher parmi les œuvres inconnues de Wagner, où plus rien n'est à découvrir. La fâcheuse *Ouverture des Fées*, que certains ont pensée écrite par Marschner, l'a surabondamment prouvé. Du reste, il conviendrait peut-être de ne pas transformer le Cirque d'été exclusivement en un Bayreuth privé de costumes, de décor, et de mimique. Le drap musical au concert c'est une traduction infidèle et incomplète. M. Lamoureux le sait bien, lui qui, il y a quinze ans, entourait de mille précautions l'audition du 1er acte de *Tristan* au Château-d'Eau. C'était, disait le programme, une simple répétition musicale d'une œuvre qu'il ne fallait pas cependant écouter ainsi que de la musique pure. Ces prudentes prétéritions ne sont plus employées aujourd'hui. Le wagnérisme étant tombé dans le domaine public, les auditeurs accourent, ivres de philtre wagnérien, et ayant perdu le sang-froid qui leur permettait de s'étonner devant cette Isolde en robe décolletée et devant ce Tristan en habit noir qui, immobiles et de visage indifférent, les yeux fixés sur leur partition, brament d'amour. Il est vrai que *Tristan* n'a pas encore obtenu les honneurs d'une scène française (sinon à Monte-Carlo, où le héros, sur le vaisseau emprunté à l'*Africaine*, naviguait paisiblement vers un dénouement différent de celui de Wagner) et sans doute, pour plusieurs récemment nés à la vie wagnérienne, cette lecture de la partition à l'orchestre peut encore être féconde en imprévues révélations, et chez tous ceux qui ont pèleriné à Bayreuth, Munich ou Carlsruhe, elle peut aussi être évocatrice de souvenirs impérissables. Cependant, cet envahissement du concert par le drame est un grave danger pour la musique symphonique. Après le premier acte, où orchestre et chanteurs se sont montrés fiévreux et passionnés à souhait (Mme Litvine absolument supérieure) et dont le succès a imposé une nouvelle exécution, nous entendrons le second. Puis peut-être l'un et l'autre figureront sur le même programme... Ne conviendra-t-il pas alors de supprimer sur les affiches le titre injustifié de « concerts »? Le Cirque d'été étant désormais un théâtre, théâtre spécial où le drame ne se joue pas, mais se chante seulement, théâtre pour les aveugles.

Au Châtelet, les programmes sont moins exclusifs et plus variés. Rien de nouveau jusqu'ici n'a sollicité notre curiosité, mais, lorsque M. Colonne aura solennellement clos, par la centième de la *Damnation de Faust*, ses fêtes jubilaires — revue de tous les auteurs auxquels il a pendant 25 ans donné

l'hospitalité — sans doute, il nous révélera quelque œuvre inconnue. Tandis que, magistralement, M. Massenet dirige son orchestre, il a le temps de faire quelques lectures, et on peut croire qu'il se renseigne sur les compositeurs actuels d'Allemagne où à côté de R. Strauss il faut citer MM. Humperdinck, Thuille, Bungert; sur ceux d'Italie où le jeune maëstro don Lorenzo Perosi, biographié par M. Aurelio Pedevilla, accapare actuellement l'attention de ses compatriotes; sur ceux de la Belgique, si hospitalière aux Français, sans oublier absolument ces derniers. La saison musicale commence à peine. Nous apportera-t-elle quelque heureuse surprise ?...

Espérons encore

ainsi que chantent « les trois sœurs aveugles » dans la *Chanson de Mélisande* de M. Gabriel Fabre.

Ce compositeur, qui vient de publier *trois musiques* comprenant, outre cette chanson, *l'Elue* et *Dansons la ronde*, jouit d'une situation assez particulière. Les poètes se sont récemment donné un prince, s'ils avait dû élire leur musicien, il est probable que sur M. Gabriel Fabre se serait porté le choix de plusieurs d'entre-eux. Cependant, si les musiciens à leur tour se fatiguaient de l'état démocratique, je doute qu'il réunît, parmi eux, de nombreux suffrages. Est-ce à dire que les musiciens « s'y connaissent » peu en musique ? Cela arrive parfois, mais j'imagine que les poètes « s'y connaissent » moins encore. Par quel spécial mérite M. G. Fabre s'est-il donc concilié l'estime où le tiennent la plupart d'entre eux? Serait-ce que, littéraire avant tout, M. G. Fabre, plus que la plupart de ses confrères, a le souci de la juste déclamation et de l'exacte prosodie? Dès lors comment, dans ces vers de M. Van Lerberghe

Les plus belles choses du monde
Ce sont toutes des choses rondes

choisit-il pour les accentuer (par le temps fort et par un accord dissonant au piano) les monosyllables *Ce* et *des* ? et pourquoi dans cet autre vers, de *l'Elue*

Est-ce moi que tu as choisie ?

tout l'effort vocal porte-t-il sur la première syllabe ? Que si nous considérons ensuite ces « musiques » au point de vue spécial de l'invention harmonique et mélodique, nous devrons reconnaître que M. G. Fabre, persuadé avec raison qu'une artiste comme Mme Georgette Leblanc saura quand même, selon l'expression consacrée, « en faire quelque chose », lui a laissé presque toute la besogne.

Lorsque la subtilité des poèmes choisis par le musicien exige pour être bien comprise une articulière attention,

plus que jamais, une prosodie impeccable et originale est nécessaire. Il est fâcheux que M. Ernst Deltendre n'ait pas été pénétré de ce principe lorsque, écrivant son recueil vocal *d'Aimer*, (dont il a si singulièrement confié l'accompagnement à l'orgue), il a mis en musique les vers suivants de M. Max Elskamp :

Mais lors ma joie étant Hollande,
j'ai bâti du côté du jour
et dans les arbres tout d'atours,
ma maison qui est en Hollande
avec la mer autour...

Ajoutons que l'impeccabilité et l'originalité que nous réclamions pour la prosodie ne nuiraient pas non plus à la musique « *d'Aimer* ».

Avec M. Florent Schmitt il n'est plus question d'accent verbal. Ses dix préludes « *Soirs* » sont écrits pour piano, et ne se rattachent à la littérature que par les indications de nuances et de mouvement, parfois un peu recherchées, qui sont coutumières à l'auteur, et dont cette fois cependant il est beaucoup moins prodigue que par le passé. Ce petit recueil aura, je pense, du succès ; il est de difficulté moyenne, et les divers numéros s'en suivent et ne se ressemblent pas. A côté d'une *Gaity* tristement ordinaire, se trouve un *Spleen* plein de charme et de musique ; et, passant rapidement sur *Parfum exotique* dont le milieu s'exaspère en des violences inexplicables, et sur *Tziganiana* inutile vulgarisation de Brahms, on arrive à *Dernières pages* où on retrouve avec plaisir le sentiment agréable (encore qu'un peu mendelsohnien) et l'heureuse écriture de piano du n° I, *En rêvant*. Cependant on attend autre chose de M. F. Schmitt, et il est à souhaiter qu'il ne s'attarde pas longtemps à ces menues pages d'album :

Espérons encore...

§

Tandis que l'Opéra et l'Opéra-Comique se recueillent et préparent leur saison d'hiver, l'Odéon et la Renaissance ouvrent leurs portes à la musique, et nous révèlent deux œuvres ayant quelques points de similitude. Ce sont deux tragédies grecques qu'accompagne et commente de la musique de scène écrite par deux maîtres français contemporains. La jalousie est le mobile principal des deux actions, et une tunique ardente joue un rôle dans les deux catastrophes ; si, pour être entendue à Paris, *Déjanire* a passé par les arènes de Béziers, il est probable que *Médée* fera, à la belle saison, le même voyage en sens contraire ; enfin les deux partitions,

très clairement et simplement réduites pour piano par leurs auteurs, sont publiées par MM. A. Durand.

La s'arrêtent les ressemblances. La majeure partie de l'œuvre de M. Saint-Saëns est chorale. C'est une succession d'hymnes en l'honneur des dieux et demi-dieux antiques. Le catalogue en semble une litanie mythologique : tour à tour sont célébrés Hercule, Pallas, les Dieux immortels, Eros (le gros succès de l'ouvrage grâce à un *ut* suraigu vaillamment lancé par Mme Pacary), Vénus, Jupiter... et ces invocations diverses, écrites le plus souvent en unissons et d'une belle sonorité, affectent une simplicité à laquelle on trouve d'abord du caractère, et qui dégénère à la longue en monotonie. On dirait de sujets de fugue amputés de leurs contre-sujets et de leurs réponses. De courts mélodrames accompagnent les entrées et sorties des personnages et encadrent quelques-unes de leurs paroles. M. Saint-Saëns a trouvé pour Iole une musique pleine de charme. Quant à Hercule, pour le personnifier, il a emprunté au poème dans lequel il a peint sa « jeunesse » les éléments caractéristiques qu'il ramène avec un grand bonheur, notamment à la fin du cortège qui sert de prélude au IVe acte. Mais pas une seule fois le musicien ne prend la parole pour nous donner dans sa langue propre le reflet de son impression personnelle ; son œuvre liée à la pâle tragédie de M. Gallet ne s'en peut détacher ; elle est, elle aussi, enveloppée dans la funeste tunique de Nessus.

L'ouvrage de M. d'Indy est instrumental. Les voix n'y interviennent pas. Dans *Médée*, les chœurs sont récités, et la musique ne prend part à l'action que comme agent émotionnel, créant une spéciale atmosphère, et intensifiant l'accent de la parole (comme au second acte tandis que Médée caresse les cheveux d'or de ses enfants, ou au troisième tandis qu'elle attend anxieusement Jason). Parfois aussi, elle fait en quelque sorte partie du décor, et semble s'essorer du paysage même. Ainsi en est-il au premier acte, à l'entrée de Créuse et du roi Créon, tandis que, parmi les danses, se déroule la théorie des jeunes vierges, et au second quand paraît le cortège des Athémiens.

La musique de toutes ces différentes parties, d'un caractère hiératique, contemplatif ou plastique, de lignes calmes et simples, est rendue avec la sonorité que lui a assignée l'auteur. Mais le soin minutieux et généreux qui préside à toutes les tentatives artistiques de la Renaissance n'en peut écarter les murs et fournir aux musiciens l'espace qui leur serait nécessaire. Toute la partie humaine de la partition, plus complexe par conséquent, et qui exigerait des ressources instrumentales plus considérables est presque totalement perdue pour l'auditeur. C'est encore, après les représenta-

tions, un véritable dossier secret. Quelques indiscrétions d'un orchestre par force peu nombreux et relégué sous la scène derrière des tentures, nous ont révélé, à la fin de l'ouverture, une phrase de beauté profondément expressive, où se peut deviner Médée l'enchanteresse. Mais tout ce qui précède, et qui dépeint Médée la farouche amoureuse, ne nous est parvenu qu'atténué et incomplet. Le prélude du second acte « Médée et Jason » n'est qu'à demi entendu, et, de l'introduction au troisième on perçoit seulement le début et la fin, mystérieuse rêverie, véritable symphonie lunaire. Par bonheur, ce dossier secret n'est pas de ceux qui ne peuvent être ouverts sans danger. En demandant sa divulgation, nous demeurons bons Français, et nous nous adressons aux grands concerts, avec certitude d'être exaucés. C'est chez M. Lamoureux ou chez M. Colonne que prochainement Médée pourra, dans toute son âpreté et dans toute sa douceur, faire entendre sa voix tour à tour violente et charmeresse.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Puvis de Chavannes. — Memento.

Une contrée où le calme automne sous l'azur purifié allume encore à des branchages l'or pourpre plus languissant des vieilles gloires renoncées ; un rêve à s'étreindre parmi la gravité d'un plus durable amour, et, par la pelouse des chers édifices désormais décombres, errer placidement d'un geste lent, d'un pas que l'âge déjà assagit, en devisant, au milieu de la nature ainsi fruste et salubre, de pensées amicales et austères : quelles destinées s'approfondissent au clair miroir de l'œuvre, quel sérieux unanime au sourire de leur beauté, quel parfum presque sévère et plus tendre d'une hautaine et sûre harmonie.

L'art de Puvis de Chavannes provient d'une très particulière sensibilité, à la fois grave et délicate. D'abord l'avait dérouté la ressouvenance romantique, et l'on se surprenait à déplorer en les toiles exposées la survie des procédés caducs, appris, en désaccord avec la volonté plus froide et la pensée de l'artiste. Il s'essaya, plusieurs fois, à des compositions étranges où se mêlait, d'incompréhensible sorte, la contrainte de ne ployer que malaisément à des fougues menties de couleurs et de lignes l'effort lucide de son dessein, et l'on peut voir encore, à la galerie Durand-Ruel, ces *Pompiers* extraordinaires que le peintre réaliste, allégorique (lequel, ou tous deux ?) présenta au Salon de 1857.

Mais, déjà et mieux, pour la fresque décorative, Puvis de Chavannes, lors se trouve libéré. Il a recours au sortilège, on le croyait en cendres, de la savante *allégorie*. L'*Au-*

tomne, qu'il aime, se garde d'être figurée par un médaillon poncif, expressif seulement pour qui y sait lire les vains attributs. C'est une femme vieillie et gracieuse qui regarde de plus jeunes cueillir, nues, les beaux fruits dans une contrée où la calme saison sous l'azur purifié allume encore à des branchages l'or pourpre des vieilles gloires renoncées. Aboli l'apparat ancien des indispensables attributs. Trois attitudes diverses et groupées, un paysage discret, sous la lumière adoucie de l'heure et de la journée, signifient, par delà la vertu séculaire des conventions surannées, une spéciale tristesse qu'éveille en nous, avec la méditation, la venue réconfortante de chaque automne.

Dès lors, telles furent la qualité de l'émotion que les toiles successives de ce maître suscitèrent et la méthode d'expression à laquelle, nativement, son génie propre eut recours. C'est pourquoi il recherche de graver dans la pierre déjà pensive des palais et des musées le poème de ses songes imagés en des théories paisibles et graves par les pelouses, au bord des fleuves et à l'orée des bois, quand le crépuscule lent les a bleuis.

Il s'éprenait aussi des travaux champêtres, du travail en plein air et du repos par où se pussent feindre les symboles primitifs et majeurs. L'exercice où se tendent avec beauté les muscles, la vie souple qui impose sa grâce aux attitudes des moissons, ou la rêveuse harmonie des méditations qui s'accoudent à quelque cippe en ruine ou à la branche d'un arbre, tout geste prolongé, spontané et durable, la fatigue encore robuste des vieillards rustiques à qui sourient les fraîcheurs des jeunes regards sont les motifs sacrés de ses toiles, où s'exaltent nos yeux à les revoir, avec ferveur.

La première grande décoration qu'il a tentée (j'excepte celle d'une maison, à son frère, dans la Saône-et-Loire) c'est à Amiens. Deux panneaux se complètent, harmonieux, et se font contraste : *Concordia*, 1861, *Bellum*, de la même année. Le peintre n'a pas atteint la pureté de son faire. L'agencement des groupes demeure surchargé à l'excès, une expression poussée volontiers au mélodrame (je songe surtout aux parents qui se lamentent sur le cadavre d'un jeune homme) accuse trop le tragique vouloir pour qu'il ne s'en trouve, au contraire, affaibli.

Si une facture, quant aux détails, sommaire, Puvis de Chavannes l'a compris plus tard, confère aux personnages une valeur de figures significatives par la généralisation du sentiment universel que dès lors ils servent à exprimer, ici, hésitant encore, il a tâtonné, et des parties trop essentielles au tableau entier ne sont pas faites, se noient, on dirait trop, dans le doute et la confusion de brumes mal définies.

C'était un premier pas vers la simplification désirable, et, si, comme je crois, une erreur, elle fut propice à donner naissance à un plus vrai principe.

Aussi, l'harmonie n'est point établie par l'atmosphère à coup sûr, comme plus tard; des tons, en eux-mêmes vigoureux, détonent et creusent, par endroits, des trous, malgré la beauté diversifiée des sites : une mer de calme et de brouillard se fond parmi les dunes neutres où éclatent les brasiers dévastateurs de la *Guerre*, le rideau mélancolique et hautain des cyprès se tasse où volètent lourdement les belles colombes de la *Paix*.

A ces compositions font face, pour les compléter, les figures, simples et gracieuses, du *Moissonneur* et de la *Fileuse*, du *Porte-Etendard* et de la *Désolation*. Puis, autour de l'escalier du Musée, c'est la merveille. L'art de Puvis de Chavannes a atteint son apogée : ne suffit-il pas que je cite, de 1865, *Ave Picardia Nutrix*, de 1882, surtout, *Ludus pro Patria* (entre les deux, et plus anciennes, le *Travail* et le *Repos*)? Nulle part mieux qu'à Amiens on ne peut s'assurer de ce que fut son art aux différentes périodes de la vie du maître, mais pour belles que soient ces œuvres, les deux prodigieuses, il me semble, ne sont pas encore là.

La première est à Paris. Je ne parle ni de sa sainte Geneviève ancienne au Panthéon, ni de celle, sa dernière œuvre, dont les trois panneaux (on se souvient des salons derniers) y doivent être prochainement visibles, ni de la décoration de l'Hôtel de Ville, avec ce Victor Hugo de composition simple qu'on a si peu compris. Le grand amphithéâtre de la Nouvelle Sorbonne : dans un jardin clair les hautes figures des femmes en qui se personnifient les Sciences et les Arts se groupent selon des attitudes réfléchies et naturelles, autour de l'Intelligence qui les préside et les guide du souverain sourire de son suave savoir.

Elles sont là, toutes, et la persuasion divine est la fleur que désigne l'une d'elles ; une autre se pare de pierres précieuses, mais nulle n'est plus belle, à coup sûr, que la jeune femme vue de dos, mystérieuse et paisible.

Il se peut que la signification de la fresque entière reste obscure ou arbitraire ; nul devant elle ne peut s'empêcher de rêver avec douceur et d'aimer l'harmonie de ce groupement ingénieux. Un songe y chante et tout l'espoir de l'homme. Qu'importe s'il suscite pour chaque spectateur une admiration d'ordre différent par ses motifs, pourvu que la puissance en soit efficace et fervente ?

A Marseille, à Poitiers, à Lyon, avec le *Bois Sacré*, *Vision Antique*, *Inspiration Chrétienne*, *le Rhône et la Saône* (1864-1887), Puvis de Chavannes a créé, de même sorte, des lieux réser-

vés à des rêveries douces et graves, d'aimables sites silencieux où discrète parle seule la sagesse vêtue de l'austère beauté nue des formes humaines.

Se souvient-on encore, c'était au Salon de 1890, d'un verger en terrasse avec des portiques ruinés, s'ouvrant à la vue des collines de la Seine, et dans le brouillard du fond, la cité normande qui s'y tassait sous la vigile hautaine de grandes églises ? Là devisaient noblement, en dehors du temps et des soucis du monde, jeunes hommes et jeunes femmes, de tous les arts, de la beauté et des fleurs tendrement épris mieux que d'eux-mêmes, cueillant tous les fruits, d'un geste lent, aux rameaux riches des arbres ou désignant d'un doigt assuré les calmes sources ? Oui, c'est à Rouen, une œuvre qui vaut comme l'œuvre complète et exemplaire, l'attachante et splendide *Inter Artes et Naturam*, où vit, complète et sereine, l'absolue pensée du peintre.

De tant de toiles de chevalets, des *Baigneuses*, des *Fileuses*, des *Femmes au bord de la mer* où *à la Fontaine*, de la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, du *Pauvre Pêcheur*, de l'*Enfant Prodigue*, etc., des études, des merveilleux pastels et des dessins, que dire ? sinon qu'en le moindre ouvrage, Puvis de Chavannes a toujours apporté la même conscience droite, la même lucide volonté d'art, la même résolution de simplifier pour plus expressément généraliser, la même passion froide et souveraine, la même grâce, la même souplesse de l'idée et du métier.

Il fut, après Delacroix, et autrement, le seul peintre décorateur, et si, moins fougueusement, avec un lyrisme moins héroïque, il fit chanter le rêve enclos aux murailles de pierres nues, il en fit surgir, à coup sûr, au rythme austère d'une gracieuse sagesse, un exemple virgilien d'harmonie grave et plus souple.

Memento. — Galerie Georges Petit, exposition de M. **C. Inness jeune**, peintre louable et indifférent, et de MM. **Gaston** et **Lucien Schnegg**, sculpteurs agréables ; — tableaux de M. **Malfroy**, de M. **Paul Lazerges** ; — céramique de **Lachenal**. A la Plume, M. **Charles Lacoste** expose une cinquantaine d'études de paysages, qui révèlent un tempérament de peintre assidu et délicat ; il sait surprendre au passage le sourire d'une heure frêle parmi les eaux, les ciels et les arbres comme le long de quelque rue d'un Londres crépusculaire ou dominical ; il sait avec vigueur étager l'amoncellement lumineux des Pyrénées. Il sera, s'il le veut, avec une franchise plus personnelle, quelque jour, un peintre mieux que, simplement, à qui, pour de fines et prometteuses études, on s'est intéressé.

André Fontainas.

ART ANCIEN

Le Bernin à Paris.

L'Italie va célébrer le tri-centenaire du Cavalier Bernin, de ce Giovanni Lorenzo Bernini qui fit oublier aux italiens du XVII[e] siècle non seulement Michel-Ange, mais les géniaux bâtisseurs qui avaient peuplé de merveilles Rome, Florence, Milan, toutes les villes de la péninsule, et qui n'était, au demeurant, qu'un piètre artiste dont l'œuvre plein d'afféteries, de boursouflures, de recherches fatigantes et vaines, restera comme la réalisation la plus haute du pompeux dans le mauvais goût, de la hardiesse dans la puérilité. Au surplus Lorenzo Bernini, le Cavalier, est jugé depuis longtemps et il ne reste que comme une figure amusante, indispensable, essentielle à cette seconde moitié de siècle. Ce fléau passa en France et faillit y causer de grands ravages ; seul de lui reste un buste, qui donna naissance aux frisures *à la bernine*, morceau qu'il faudrait rechercher pour Versailles s'il n'y était, et je ne sais quelle « figure du Roy à cheval » autour de laquelle il s'était excité, appliqué, comprenant qu'elle « immortaliserait son nom », qu'il sculpta à Rome, qu'on fit venir de là-bas au prix de mille peines et dont le marbre se fendille maintenant dans un mélancolique bosquet, à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses.

Il faillit toucher à notre Louvre, au vieux et admirable Louvre des Netezeau, des Du Cerceau, des Fournier, de Jehan Coing, de Pierre Lescot, de Jean Goujon et du Primatice, de tant d'autres bons et grands besoigneurs, italiens de la bonne veine, français non encore appauvris, à la vision nette et au cerveau fort. François I[er] avait appelé Serlio et le Primatice, Louis XIV fit mander à Rome le Cavalier pour achever l'œuvre (1). Le roi en était au goût du colossal, de l'emphatique et du redondant ; les combles en saillie, les vieux toits aux pentes aimables et à l'ardoise grise, ces grand combles aux profils élégants étaient déjà d'un autre âge. Ces choses émouvantes qui caractérisent la maison ancestrale et que Du Bellay chante si joliment :

(1) Le duc de Créquy écrit à Colbert, de Rome, le 25 novembre 1664 « Le cavalier Bernin me vint voir hier, et me fit connoistre que M. le card. Chigi luy avoit parlé, mais, de la manière dont il m'a dit la chose, je juge que ce card. ne luy a pas tout-a-fait parlé comme vous le souhaittiez. Je l'iray voir jeudy, et par tous les moyens que je pourray, je tascheray de le porter à faire plusieurs dessins pour le bastimen du Louvre. » Et Créquy ne se trompe pas sur le malencontreux qu'il y a à demander cette grave chose au Bernin, car il ajoute deux lignes plus bas... « Cependant, je vous diray qu'après avoir veu tout ce qu'il y a de plus beaux bastimens icy, j'ai observé qu'il y a certaines choses où l'architecture italienne ne se peut jamais accomoder avec la nostre, car ils font icy touttes leurs cours extrêmement estroittes et même les escaliers fort obscurs. »

Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeux
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine.

Ces choses étaient solennellement condamnées comme « contraires à la bienséance ». Il faut donc l'homme dont Paul V avait dit qu'il serait le Michel-Ange du siècle et qui venait d'achever le baldaquin de Saint-Pierre, la fontaine de la place Navone, la Baroccia, le Triton, les clochers du Panthéon, la façade de Barberini, la sainte Thérèse de Comaro, l'homme que quatre papes s'étaient légués, que s'étaient disputé Philippe IV, Charles Ier et le duc de Modène, qui, au grand contentement de tous épandait la faconde prétentieuse, précieuse et encombrante de son particulier génie, qu'Alexandre VII, escorté de seize cardinaux, allait visiter alors qu'il tenait le lit et qui écrivait les comédies pendant ses convalescences. Qu'étaient auprès de lui le vieux François Mansard et Libéral Bruant ?...

Cet homme-là n'était pas facilement déplaçable. Aussi, l'amener ne fut rien moins qu'une affaire d'Etat, et une grave.

§

Colbert vient d'acheter la charge de Ratabon. Il écrit au Bernin pour lui transmettre le désir du roi d'avoir un dessin pour l'achèvement du Louvre, ceux qu'il possède ne le satisfaisant pas. Craignant même de ne pas réussir, le ministre écrit également à Pierre de Cortone, qui n'arrive à rien, car « *le pouer huomo stropiato della gotta* », à Raynaldi et à Candiani, « *gentilhuomo assai intendente d'Architetura et di un gusto straordinario* ». Après des négociations longues et difficiles, l'envoi d'un premier projet non accepté et enfin l'élimination des trois autres concurrents, le Cavalier, ayant reçu une lettre de la main même de Louis XIV, se décide à venir à Paris. Et c'est ici que cela devient intéressant.

Le roi avait, parmi ses maîtres d'hôtel, un certain Paul Fréart de Chantelou, gouverneur du château du Loir, grand ami de Nicolas Poussin, qui avait été plusieurs fois à Rome et y avait inévitablement rencontré le Cavalier, au faîte de sa renommée. Le 1er juin 1665, un laquais de Colbert va le chercher de la part du roi, et lui dire, ainsi qu'il l'a écrit, que « le roi m'avait choisi pour aller recevoir le cavalier Bernin, non pas en qualité de maître d'hôtel, mais comme envoyé pour l'entretenir et l'accompagner pendant qu'il serait en France ». Il est fort embarrassé à cause de l'ambassadeur extraordinaire de Malte, qui arrive le lendemain, que le roi traite et qu'il est seul à Saint-Germain pour cet extraordinaire. Ma foi, Somellini sera reçu au petit bonheur ; lui, prend le carrosse de M. Colbert et s'en va sur le chemin

d'Essonne. Villejuif, la Saussaye, le parc de Chevilly, Belle-Epine, la Vieille Poste, sont autant de relais que l'on brûle impatiemment. A la sortie de Juvisy, voilà sur la route un équipage de voyage; il fait signe d'arrêter : d'une litière, un homme est descendu, d'une taille médiocre, maigre, au visage rougeaud, « le poil des sourcils fort long, le front grand, un peu cavé vers le milieu et relevé doucement au-dessus des yeux. Il est chauve et les cheveux qui lui restent sont crépés et très blancs... » C'est lui. Chantelou se précipite pour le complimenter en français : l'autre ne comprend pas, — il le complimente alors en italien, ils s'embrassent et les voilà dans le même carrosse, cette fois, qui font route de compagnie.

De quoi croyez-vous que ces deux gaillards causent, l'envoyé du roi, l'ami du Poussin, l'homme de goût, et le « divin maître » qui vient de traverser les graves et belles provinces de France, à la vie si intense, si particulière et si nouvelle pour lui ; de quoi croyez-vous qu'ils causent à cette heure aimable de l'accueil, par ce beau jour de juin, au milieu des campagnes merveilleuses qui ourlent la rivière ? De ce Paris qui gronde là-bas ? De ces maisons royales qui l'entourent ?... Ah, oui ! Ils causent du « beau de l'architecture, qui consiste dans la proportion qu'on peut dire que c'est une partie divine, puisqu'elle tient du corps d'Adam, que la variété des ordres de l'Architecture a procédé de la différence du corps de l'homme et de la femme... » C'est exquis.

Le Bernin avait fait, au reste, à travers la France un voyage extraordinaire. Il était venu de Turin à la Verpillère *en chaise à porteurs* ; un carrosse à six chevaux l'amena de Saint-Laurent à Guillottière, et il fait son entrée à Lyon, le 22 mai, où les échevins le reçoivent en corps et lui offrent le « vin de la ville ». Toute la route « fut fraische ». Esbaupin écrit à Colbert :

> « Dans toutte la route jusques icy, il ne s'est trouvé de la glace qu'à Essaünne, Fontainebleau et à Chastillon, qui appartient à M. le Mareschal d'Albret... Il serait à propos de tirer un ordre de mondit Mareschal, addressant à son concierge, de ne faire aucüne difficulté de délivrer de la glace lorsqu'on lui en demandera pour le service de monsieur le cavalier Bernini, de laquelle on se servira pour ledit Montargis, me faisant fort que la bonne quantité que je feray voitturer d'icy à Rouanne, pour mettre dans le batteau, nous conduira jusqu'à Briare ; et ainsy toutte notre routte sera fraische. »

§

Le lendemain de son arrivée, Colbert se présente chez lui, ne souffre pas qu'il se lève et lui parle au lit ; le jour de la

Fête-Dieu il voit le roi à Saint-Germain, à qui il dit : « J'ai vu, sire, les palais des empereurs et des papes, ceux des prinçes souverains qui se sont trouvés sur la route de Rome à Paris ; mais, il faut faire pour un roi de France, un roi d'aujourd'hui, de plus grandes et magnifiques choses que tout cela. » Puis il ajoute, en se tournant vers ceux qui faisaient cercle : « Qu'on ne me parle pas de rien qui soit petit ! » Mais Louis XIV a peur de ce démolisseur, il tient à conserver ce qu'ont fait ses prédécesseurs, il a à cela quelque affection, et, assez inquiet, il le prie de faire grand « sans abattre leur ouvrage ». Le Cavalier s'en retourne ravi de l'accueil et, en plus, avec la permission de faire le fameux buste.

Puis, il visite Paris. Oh, peu de choses l'intéressent. Naturellement il s'extasie sur la fresque Mignard au Val-de-Grâce, et dit des Tuileries. « Voilà une belle *petite* chose. » Et pourtant il y a là, dans la Cité, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, l'hôtel de Bretonvilliers et celui des Ursins, le Grand Châtelet, Saint-Germain-d'Auxerre, combien de « bastimens curieux » du Luxembourg à l'Hôtel Saint-Paul, de l'Hôtel de Luynes au Palais-Royal...

Le voilà au travail, décidé à frapper un grand coup. La cour du Louvre doit prendre la forme d'une croix grecque ; ce que Lescot et Ponce ont édifié disparaît presque en entier. L'aménagement intérieur du nouveau palais ne l'inquiète pas : c'est affaire « au grand mareschal des logis ». Mais, la façade qu'il rêve s'élèvera, l'effroyable et lourde façade d'une platitude et d'un manque de jet qui rappellent les plus mauvaises constructions de la fin du Consulat et du commencement du Premier Empire, ces maladroites, plates et gauches contrefaçons devant lesquelles se meuvent si gentiment les incroyables de Carle Vernet : qu'on regarde avec attention les dessins qui en sont restés, le médaillon d'or du Cabinet des Antiques. Et la « fasçade du costé de l'eau » est toujours aussi plate, avec le même fenestrage stupide et noir à force d'ouvertures, aux mezzanines trop hautes, aux antiques déclamatoires et uniformes qui somment les balustres du faîtage. C'est aussi sot que la « chapelle royalle en pyramide » que, l'an d'après, F. Dubois proposait d'élever au milieu du Louvre.

Tout à ses importants travaux, il sort peu, mais il reçoit beaucoup. Après M. de Benserade, menant Mme de Villars, jusqu'à Corneille, au Nonce et à Mlle de Saint-Christophe qui vient lui chanter des airs français ; parfois le Cavalier récite plusieurs endroits de ses comédies, et fort plaisamment, paraît-il. L'Académie vient le voir, en corps. Et Chantelou écrit :

« ... Puis, ces messieurs s'en sont allés, le Cavalier les laissant au lieu où il était allé les recevoir.... Quelques personnes ont dit que l'Académie s'etoit plainte de ce qu'il ne l'avoit pas reconduite ; mais, il a traitée comme il fait des plus grands seigneurs, et comme il a traité M. Colbert même. »

Cependant son projet est prêt, et on va poser la première pierre que le roi scellera. Auparavant, il gratte du canif dans les joints de Notre-Dame pour analyser le mortier, qu'il trouve mauvais, et, comme il se défie des maçons parisiens, il fait venir d'Italie, en grande hâte, des *muratori*. L'idée n'était pas heureuse. Voici ce que rapporte Perrault dans ses Mémoires.

« Les murateurs bâtirent à leur manière, deux murs de 5 à 6 pieds de haut, sur lesquels ils firent une voûte de la même construction que les murs, c'est-à-dire des moëllons posés à l'aventure. Nos entrepreneurs élevèrent des murs de la même hauteur et construisirent au-dessus une voûte de la même forme et figure que celle des Italiens avec les mêmes matériaux, mais employés à la manière qu'on le pratique en France. L'hiver ayant passé sur ces deux édifices, la voûte italienne tomba d'elle-même au premier dégel, et la française demeura ferme et se trouva plus forte qu'elle n'était quand ils l'achevèrent. Les murateurs furent fort étonnés et ils s'en prirent à la gelée, qui avait tout gâté, comme si c'était une chose fort extraordinaire qu'il gelât en hyver. »

Enfin, le 17 octobre, le roi descend dans les fondations creusées au Louvre ; le Cavalier lui présente la truelle et le bassin d'argent où est le mortier, le roi scelle la pierre qui recouvre la médaille de Varin et s'en va. Mais ici, il faut encore lire Chantelou :

« La cérémonie finie, le roi s'en est allé. Le Cavalier et le signor Mathie qui a toujours été auprès de lui durant qu'elle a duré, s'en sont allés au carrosse avec l'abbé Butti. Cependant il s'est élevé une contestation pour tous ces outilz. Pietro, qui est au signor Mathie, les voulait avoir, tenant la truelle et tirailant pour avoir le marteau des mains de Villedot ; Bergeron voulait lui ôter cette truelle, l'estafier du Cavalier l'en empêchait. Il est survenu force gens pour les entrepreneurs. J'ai dit aux uns et aux autres que M. Colbert règlerait cela ; qu'ils laissassent ces outilz aux mains du Cavalier, ce qu'ils refusoient de faire. Alors, je leur ai dit de me les bailler à moi, comme en dépot, en attendant que M. Colbert en eut décidé. J'ai donc apporté ses outilz dans le carrosse du Cavalier. Après cette contestation, il y en eut d'autres, car le roi ayant fait largesse, de cent pisto-

les, en pièces de 30 s., de 15 s., et de 5 s., qui ont été jetées dans la fondation, ç'a été une meslée furieuse de manœuvres, de travailleurs et mesme de soldats pour ramasser cet argent. »

Comment les Perrault, Levau, Le Brun s'assemblèrent pour hâter le départ du Bernin et empêcher que son œuvre prît corps, cela est fort intéressant, mais dépasserait le cadre de cet article. Quoi qu'il en fût c'est Perrault, *lui-même*, qui porta au Cavalier, la veille de son départ, les trois mille louis d'or, en trois sacs, que Louis XIV envoyait à l'architecte, cela en plus de la pension de 12.000 livres par an et du brevet de 1.200 livres pour son fils.

De retour à Rome, il déclarait à Beneditti qu'il avait reçu plus en six mois du roi qu'en vingt ans des papes : ce qui ne l'avait pas empêché de reprendre à ses gens les gratifications royales, et de donner libéralement *trente sous* à la vieille servante du Palais Mazarin pour la remercier de ses soins, et de ramasser soigneusement la pièce que celle-ci, furieuse, lui avait jetée au nez.

§

Memento. — La **Revue de l'Art Ancien et Moderne** a définitivement pris, sans conteste, la première place parmi les revues d'art. Il est impossible, en effet, de réaliser plus complètement qu'elle ne le fait, le programme naturel d'une publication de cette nature : autorité et érudition des collaborateurs, choix judicieux des artistes illustrateurs, soins attentifs et minutieux avec lesquels sont tirées les gravures et les reproductions, grand luxe de papier, de caractères, d'édition, tout cela concourt à faire de chaque fascicule comme un petit cabinet d'art où l'artiste, le curieux, l'amateur trouvent toujours leur compte. L'eclectisme qui préside à la composition des sommaires, la beauté des *images* qui coupent le texte en rendent la lecture tout à fait attrayante. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les derniers numéros, tout à fait à la hauteur des premiers parus, ce qui n'est pas un mince compliment. Voici par exemple, en septembre, une rapide étude sur la chronique de Fra Salembene de Parme et le *Triomphe de la Mort* au *Campo Santo* de Pise, de M. Emile Gebhardt, tout à fait remarquable et savoureuse et qui encadre, avec un article de M. Rouaix sur *les Vernet, dessinateurs pour Modes* deux vibrantes études sur Jules Breton et Albrecht de Vriendt, — sans oublier les trois portraits de Carondelet de M. Wauters et la Faïencerie de Rotterdam de M. de Laigue, avec des reproductions en camayeu, qui m'ont charmé. Le numéro d'octobre s'ouvre par la première partie d'une monographie du nouvel Opéra-Comique : M. Fiérens-Gevaert

n'omet rien, depuis les plans jusqu'au plafond de Benjamin-Constant, en passant par les figures de Lombard, les panneaux de Toudouze, de Maignan, le plafond de Flameng, tout enfin, détails décoratifs, le monument de Bizet par Falguière, ferronnerie.... Voilà bien, avec la seconde partie qui paraîtra en décembre, la monographie la plus complète et la plus précise de la salle tant attendue. Et avec cela le premier article d'une remarquable étude sur l'Anatomie dans l'Art de Mathias Duval et Edouard Cuyer, rehaussée de fac-similés impressionnants, — et d'autres articles encore sur le mobilier, les horloges, etc... Remarquez avec quel souci M. Jules Comte dirige cette superbe publication : les grèves viennent inopinément bouleverser le sommaire du numéro en train; impossible de donner la fin de la description du nouvel Opéra-Comique... A l'heure dite le numéro de novembre est tout de même prêt : c'est une étude de Louis Gallet sur M. Saint-Saëns, une série sur les Châteaux de France, qui commence par Vaux-le-Vicomte, une nouvelle et substantielle étude sur l'inépuisable Rembrandt, une fine reproduction de la *Rhétorique* de Melozzo da Forli, et bien des choses que j'oublie... Il est superflu de souhaiter longue vie et grand succès à la *Revue de l'Art Ancien et Moderne*.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Charles Saunier : *Les grands prix de peinture*, Bibliothèque de la Revue encyclopédique. — Henri Frantz : *Les Salons Anglais en 1898*, Bibliothèque de la Gazette des Beaux-Arts. — A.-E. Carrier-Belleuse : *La Terre cuite française*, Armand Guérinet, 20 fr. — *Scalden*, 2e Teutoonstelling, 1898, Antwerpen. — *De Scalden*, 2e Teutoonstelling Monumentale Dekorative en Tœgepaste Kunst, 1898, Antwerpen. — *Almanach Guillaume, 1899*, Simonis Empis, 0.50. — *Le Panorama : Paris instantané*, H. May et Baschet, 6 fr. — LES REVUES : *L'Estampe Moderne*; *Les Maîtres de l'Affiche*; *La Gazette des Beaux-Arts*; *L'Estampe et l'Affiche*; *Le Journal des Artistes*; *La Chronique des Arts*; *Revue Populaire des Beaux-Arts*; *La Revue des Beaux Arts et des Lettres*; *L'Art et ses Amateurs*; *La Plume*; *Revue des Arts graphiques*; *L'Art décoratif*; *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*; *Le Rire*; *Le Courrier Français*; *L'Art Public*; *The Artist*; *The Magazine of Art*; *Deutsche Kunst und Décoration*. — LES ESTAMPES : *Trois estampes de Raffaëlli*; *lithographies de Steinlein*; le Menu des *Mille Regrets*. — AFFICHES RÉCENTES.

LES LIVRES. — M. Charles Saunier compte parmi les très rares critiques d'art dont l'esprit soit à la fois ouvert et instruit. Toujours à l'avant-garde, il sait cependant regarder en arrière et quoique jeune et combattif, il a su trouver le temps de conquérir une belle érudition. Son travail sur **Les grands prix de peinture** lui sert à tracer un brillant résumé de notre histoire artistique depuis Louis XIV. Il montre clairement l'enchaînement des générations

et les aspects divers de la tradition. Quant à la question même du prix de Rome, M. Charles Saunier ne conclut pas. Il se rend compte de bien des désavantages, mais craint, d'un autre côté, qu'en voulant les supprimer on ne lésât quelque artiste méritant que le prix met pour plusieurs années à l'abri du besoin. Quant à moi, je suis de l'avis de M. de Chennevières et de M. Courajod qui sont contre l'institution. Pourquoi ne pas supprimer cette mainmise artistique de cinq années sur un tempérament qui peut ne plus se retrouver libre et intact par la suite? Le budget de l'Ecole française de Rome ne serait-il pas mieux utilisé si on le répartissait en bourses de voyages? Les artistes ont plus d'intérêt aujourd'hui à courir le monde qu'à s'enterrer durant cinq années dans la Villa Médicis. Est-ce que l'Espagne, l'Angleterre, les pays germaniques et l'Orient ne possèdent pas eux aussi leurs merveilles?

La critique des **Salons Anglais en 1898** nous est présentée par M. Henri Frantz dans une brochure d'une jolie langue et d'une sagace compréhension. Il est vraiment intéressant pour nous d'être renseignés sur la production et sur le rôle d'artistes comme Burne-Jones, Watts, Byam Schaw, Sargent ou Whistler et M. Henry Frantz s'est paraitement acquitté de sa tâche.

Etait-il bien nécessaire de reproduire par la phototypie l'œuvre banale et démodée du défunt Carrier-Belleuse? Pour moi, non. Cette sculpture convenue est faite pour être taillée dans du mauvais marbre par des praticiens italiens au rabais. Et quel titre ambitieux : **La Terre cuite française**!!

Une société d'artistes anversois nous envo. deux volumes édités à l'occasion de la deuxième exposition d'art appliqué décoratif et monumentale organisée par les **Scalden**. Du côté des illustrateurs : Jules Baetes, Karel Collens, Fritz Hanno, Léopold Muller, E. van Mieghen, A. van Neste et Edm. van Offel. Du côté des littérateurs : Victor de Meyere, Pol de Mont, Dirk de Vos, Fritz Hanno, Lodewijk Ontrop, Pauw II, Marten Rudelsheim, Jef Thys, Karel van de Wœstyne, J. van Egten, Edmond van Offel et Lodewijk Verhees.

On comprendra que je n'insiste pas sur l'**Almanach Guillaume**. Quant à **Paris Instantané** que le *Panorama* publie en dix livraisons, je dois reconnaître que les récents fascicules sont plus curieux que les premiers. Le fascicule 3 contient quelques coins de Notre-Dame que j'ai retrouvés avec plaisir.

Les Revues. — **L'Estampe Moderne** (septembre). — Au sommaire : *Pêcheurs à la ligne* par Ch. Huard ; le *Retour des*

champs par J. A. Muenier ; *Avant le ballet* par Paul Renouard et la *Soupe à la Chambrée* par Jacques Baseilhac, un nouveau venu au dessin ferme et sobre, à l'observation pénétrante et concise.

(Octobre). — *Fillette à l'Orange* par Louise Breslau; les *Cygnes* par Francis Jourdain; *Porteur d'amphore* par Maurice Desvallières; *Bouderie* par A. Muller et une superbe planche d'un artiste puissant et de bel avenir, l'*Enigme* par H. Bellery Desfontaines.

Les Maîtres de l'Affiche (octobre). — Une composition de Jules Chéret pour l'*Œuvre de l'Hospitalité de Nuit*; l'affiche d'Ibels pour son *Exposition* à la Bodinière en 1894; l'affiche de Luce pour *Mévisto*; enfin celle de Maurice Denis, pour la *Dépêche de Toulouse.*

(Novembre). — La livraison de novembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui complète la troisième année de cette publication, renferme quatre affiches : celle de Jules Chéret pour une *Exposition de jouets des Buttes-Chaumont*; l'affiche de Willette, pour l'*Exposition internationale des Produits du Commerce et de l'Industrie*. en 1893; l'*Eclatante*, de Manuel Robbe; enfin, la *Dame aux Camélias*, de Mucha.

La Gazette des Beaux-Arts (novembre). — Au sommaire : Un article documenté de M. Emile Michel sur l'*Eposition Rembrandt à Amsterdam* ; de M. Eugène Müntz; *Les dernières années de Léonard de Vinci*; une étude sur *Louis-Léopold Boilly* par M. Maurice Tourneux.

L'Estampe et l'Affiche (15 octobre). — Un bon article sur les pointes-sèches en couleurs de J.-F. Raffaëlli, par M. Georges Lecomte.

Le Journal des Artistes. — Décidément M. Hamel qui a la critique facile ne la supporte guère quand elle vient des autres. Il pousse la susceptibilité jusqu'à la mesquinerie et me punit de ne point penser comme lui en me supprimant le service du *Journal des Artistes*. Vraiment il me prend par le côté sensible !

Il faut enfin que quelqu'un le dise : M. Hamel n'est pas sérieux. Il concilie l'admiration de Bouguereau et celle d'Auguste Rodin avec la même facilité qu'un fruitier vend des pêches ou des panets.

Aujourd'hui M. Hamel se dérobe. Il a si peu de confiance dans la valeur de ses opinions qu'il veut m'empêcher de les lire.

Qu'il se détrompe. Le *Mercure* rétribue assez largement ses rédacteurs pour qu'ils puissent moyennant vingt sous par mois participer à la pensée de M. Hamel, si j'ose m'exprimer ainsi. Nous parlerons encore du *Journal des Artistes*.

Un dernier mot : M. Hamel écrivit une lettre adressée au

gérant du *Mercure* pour donner texte d'un compliment que lui adressait M. Benjamin Constant. Une idée : pourquoi M. Hamel ne publie-t-il pas chaque semaine tout son courrier ? Nous y trouverions le double intérêt que cela remplaçât sa prose et d'y glaner d'exquises révélations.

(30 octobre). — Un réquisitoire de M. Benjamin Constant contre l'impressionisme.

La Chronique des Arts (5 et 12 novembre). — M. Louis Dimier prend à partie avec raison l'architecte du Palais de Fontainebleau dans ses articles intitulés : *Comment on restaure Fontainebleau*.

Revue Populaire des Beaux-Arts. (8 octobre). — Ce numéro reproduit une étude de M. Paul Signac : *La Technique de Delacroix* ; *De Delacroix au Néo-impressionisme*. Ce travail est du plus haut intérêt. Il est à la fois une aide à saisir le métier de Delacroix et un document sur le mouvement impressioniste et néo-impressioniste. Certes ! Delacroix avait pressenti le rôle des complémentaires et les avantages d'employer des couleurs pures. Mais les plus grands maîtres en ont eu l'intuition. Leur supériorité sur les tachistes et les pointillistes, toute comparaison de talent mise à part, c'est qu'ils observaient instinctivement des principes qu'on a voulu plus récemment appliquer avec une sécheresse mathématique toute différente de ce que l'art exige. Et comment baser l'art immuable sur des données scientifiques essentiellement changeantes et incomplètes et qu'une découverte nouvelle peut montrer demain tout à fait insuffisantes ? La vérité est que le principe même de la division du ton est excellent, que les impressionistes et les néo-impressionistes auront rendu un grand service à la peinture, mais qu'il est toujoure néfaste pour une œuvre que le procédé y apparaisse. Ceux qui profiteront des travaux méritoires de MM. Georges Seurat et Paul Signac, sont ceux qui seront assez habiles et assez sages pour voiler des audaces de facture inutiles, en conservant à leur toiles l'éclat lumineux dont on connaît maintenant le secret. Comme tous les révolutionnaires, Seurat, Signac, Dubois-Pillet, Luce ont trop souvent manqué de mesure.

(29 octobre). — Numéro consacré à *Viollet-le-Duc*. Texte par Pascal Forthuny.

(5 novembre). — Article sur les *Portraits de Rembrandt* par Charles Morice.

(12 novembre). — Article sur *Alexandre Falguière*.

(19 novembre). — *Les Arts de l'Extrême Orient et du Japon* par Roger Marx.

La Revue des Beaux-Arts et des Lettres (15 septembre). — Trois médaillons modelés avec verve par Fagus : *Auguste Rodin, Rops, Gustave Charpentier*.

(1er octobre). — Ce fascicule est en partie consacré à l'art allemand.

(15 novembre). — Félicien Rops et la jeune Belgique par Fagus; nombreuses illustrations.

L'Art et ses amateurs (17 octobre). — Premier numéro. Souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère qui publie des notes sur les *Peintres de la Bretagne* par M. Delphi Fabrice.

La Plume (15 octobre et suivants). — Fascicules abondamment illustrés, consacrés à *James Ensor*, graveur belge.

Revue des Arts graphiques (5 septembre). — De M. Paul Bluysen :

« On a — forcément — excusé, approuve même, dans certains journaux, la décision prise par l'administration de la Bibliothèque Nationale au sujet d'une certaine partie de la collection d'estampes anciennes ; on se souvient que ces estampes, tout à coup, ont été reconnues en mauvais état et, pour les sauver d'une disparition peut-être prochaine, on a résolu de les enfermer en portefeuilles, de ne plus les communiquer et de leur substituer, dans les mains du public, des fac-similé.....

» Tout d'abord, il est inconcevable qu'à la Bibliothèque Nationale on se soit aperçu, subitement, d'un mal déjà très accusé. Ne pouvait-on le prévoir ?.....

» A cet égard la faute de l'administration de la Bibliothèque Nationale paraît sans excuse valable. Quant à son palliatif, à la seconde résolution qu'elle a prise, de remplacer les originaux par des fac-similé, ce n'est pas davantage satisfaisant. Les amateurs, les curieux, n'éprouveront pas la même impression de plaisir devant ces copies modernes, quelque bien exécutées qu'elles soient et, en dehors de ce plaisir des yeux, qui est réel, en dehors de l'émotion sincère que causent à certains les vieux papiers authentiques, il faut tenir compte des différences essentielles qui existent entre un original et un fac-similé quant à l'exactitude, à l'étendue des réflexions, des observations qu'ils peuvent suggérer. On a imité beaucoup de vieux livres, de vieux imprimés. Qui peut se flatter de connaître à fond l'art graphique d'une époque d'après ces seuls spécimens actuels ?... »

En réalité, il n'est point question de ne plus communiquer les dites estampes, mais de les conserver dans des cartons *à la disposition des amateurs*, tandis qu'on n'exhiberait, en cadres, sur les murs, que des fac-similé. Quant aux pertes sérieuses que l'on reproche à l'administration, on a beaucoup exagéré. Tout d'abord, il n'était guère possible de s'apercevoir des dégâts. Les gravures dont il est question étaient encadrées depuis 1860 à peu près. Le travail des champignons se faisait secrètement dans les parties intérieures de l'enca-

drement. A l'heure actuelle, après quelques soins donnés à ces planches, on pense qu'elles vont reprendre leur état primitif. Des avaries remarquées il ne reste déjà plus que des traces légères.

(1er octobre). — M. Paul Bluysen s'élève contre certaines propositions faites au Congrès de l'Art public à Bruxelles :

« Les motions les plus étranges, les moins libérales étaient soumises à l'assemblée.

» C'est tout particulièrement aux *affiches* qu'on attribuait le dommage causé dans les âmes simples. On les accusait de pervertir absolument l'esprit public.

» On s'est réjoui naguère, l'ayant longtemps souhaité, de les voir apparaître enfin sur nos murs en grande quantité et créer, en France et ailleurs, un « genre » qui est très profitable à maints artisans et artistes.....

»..... Et, à ce congrès de Bruxelles, on a proposé de les réglementer. Un dessinateur parisien a demandé qu'on instituât une sorte de *commission centrale*, dans chaque ville ou chaque chef-lieu de département, à laquelle serait soumis tout placard destiné à décorer une muraille. L'art aurait sa censure, comme les lettres dramatiques. ... »

Et dire que ce sont les dessinateurs eux-mêmes qui réclament d'injustes lois !

L'Art Décoratif (1er octobre et suivants). — Un nouveau confrère publié à la fois en France et en Allemagne. Souhaitons que le luxe et le goût avec lequel il est édité lui apportent le succès.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux (30 septembre). — Nouveau document généalogique sur les *Vernet*.

Le Rire (17 septembre). — *Les acteurs de la grande comédie dreyfusienne* par Léandre. Cette fois c'est une page de la plus grande allure, émotionnante et symbolique, le portrait du *Général de Boisdeffre*. Impartialement, Léandre saisit les aspects de l'affaire Dreyfus et de ses acteurs. C'est presque un rôle d'historien qu'il joue. Son observation aiguë et son bon sens ne font aucune distinction entre les hommes des divers partis. Il fouaille également tous les ridicules ou toutes les vilenies, en mêlant presque toujours à sa satire quelque chose d'épique ou de sentimental.

(1er octobre). — Hermann Paul continue la série des *Fleurs humaines* avec un dessin typique : *Le Lys*.

(5 novembre). — Une charge amusante : *Agence Sarcey and C°*.

Le Courrier Français (18 septembre). — Dessin de Willette. M. Joseph Prudhomme s'effare de l'assassinat de l'impératrice d'Autriche. Légende : *Tu gueules bien fort, ô*

Joseph Prudhomme, pour faire oublier que ton grand-père a assassiné une reine, Marie-Antoinette!

(13 novembre). — Dessin de Willette pour le bénéfice de M. Hurbain, intitulé : *Pour un Pierrot.*

L'Art Public (3e année, nos 1 et 2). — Cet organe belge contient tous les documents sur le premier congrès international de l'Art Public organisé à Bruxelles. Il reproduit entre autres choses les conclusions des différents rapports présentés.

The Artist (octobre). — Un article, accompagné de reproductions, sur Léon Lhermitte par Frédéric Lees. Notes sur Francis Auburtin et sa décoration de l'amphithéâtre de Zoologie à la Sorbonne.

(Novembre). — Un article sur Bayeux et ses tapisseries par T. C. Hepworth. Un portrait de Gleeson White.

The Magazine of Art (octobre). — Long article illustré sur Byam Schaw et une étude dont le titre est fait pour surprendre : *Deux grands artistes français : Puvis de Chavannes et Detaille* par le prince Bojidar Karageorgewitch.

Deutsche Kunst und Decoration (octobre). — J'ai reçu joliment reliée la première année de cette revue qui est d'un puissant intérêt pour tous ceux qui se préoccupent du mouvement moderne de l'art allemand. On peut se rendre compte en feuilletant cette collection de l'activité et du talent dépensés par les artistes au delà du Rhin. Il y a là-bas des forces qui s'éduquent et qui grandissent. Nous aurions tort de les ignorer plus longtemps. *Deutsche Kunst und Decoration* est, au point de vue de la technique industrielle et du luxe, aussi richement éditée que les meilleures publications similaires de France et d'Angleterre. Parmi les artistes qui lui ont donné leur collaboration il faut particulièrement citer MM. H. E. de Berlepsh, Otto Eckmann, Hermann Werle, Otto Rieth, Fritz Erler, Melchior Lechter, Hans Christiansen, Ludwig de Hofmann, Alfred Messel, Hans Thoma et Max Klinger.

Au numéro d'octobre (n° 1 de la 2e année), un article sur Hans E. V. Berlepsch par Arthur Weese.

Les Estampes. — Chez Sagot, trois estampes de Raffaëlli.

Chez Kleinman, je signale le tirage à part à 50 exemplaires des lithographies de Steinlein publiées dans la *Feuille*.

A noter dans la petite estampe un menu particulièrement aimable, dessiné par Willette pour le dîner des **Mille Regrets**.

Affiches récentes. — Imprimerie Vercasson : **La Volonté**; **Journal quotidien**, par Armand Point. C'est là une des affiches les plus sûres de métier, les mieux conçues et les

plus frappantes par l'allure originale et la tenue que nous ayons eues depuis longtemps. — **Absinthe Edouard Pernot**, par Tamagno.

Imprimerie Charles Verneau : **La Fronde** ; **La sœur du mort**, par Ch. Dufau. Cette affiche où s'inscrit l'influence de Steinlein est d'un grand charme d'expression, d'arrangement et de couleur.

Imprimerie Chaix : **La Cigale** ; **Pour qui votait-on ?** par Grün. — **Jardin de Paris** ; **Allons-y**, par René Péan. — **Folies-Bergères** ; **Loïe Fuller**, par Georges Meunier.

Imprimerie Eugène Verneau : **Le Studio**.

Imprimerie P. Dupont : **Folies-Bergères** ; **L'enlèvement des Sabines**, par Pal.

Imprimerie Malfeyt : **Scala** ; **Mlle Fifi**, par Dillon. — **Nouveau Théâtre** ; **Rembrandt**, par Dillon. — **Grand Guignol** ; **L'ami de l'Ordre**, par Dillon.

Imprimerie Caby et Chardin : **Fanfan-la-Tulipe**, par Lourdey.

Imprimerie Formstecher : **Robert-Houdin**, affiches Daria.

Imprimerie Champenois : **Médée**, par Mucha.

Imprimerie Lemercier : **Les Grandes Journees parlementaires par Pierre Baudin et R. de Cadières**, par O. Guillonnet.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le grand événement artistique de ces dernières semaines aura été la première du *Rheingold* au théâtre de la Monnaie. Cette première partie de la tétralogie, cet *Or du Rhin* qui n'est qu'un prologue de l'*Anneau du Niebelung*, a rencontré sur notre principale scène lyrique une interprétation de tout premier ordre.

Une troupe allemande, celle d'Angelo Neumann, était venue nous donner en 1883 des représentations complètes du *Ring*, avec Anton Seidel pour chef d'orchestre. Scaria faisait Wotan, et la Materna incarnait Brunnhilde.

M. Evenepoel, un des historiographes les plus érudits du *wagnérisme hors d'Allemagne* rappelle dans le livre ainsi intitulé que « l'encombrant et compliqué matériel scénique dut être déposé tant bien que mal, partie au théâtre, partie dans la rue, où les appareils natatoires des filles du Rhin arrêtaient les badauds ».

Pour ces représentations on se conforma aux traditions de Bayreuth, c'est-à-dire que le commencement de chaque acte fut annoncé par une sonnerie de trompettes, d'abord sous le péristyle du théâtre, puis sur la scène même. Le

« thème de l'Epée » éclatant soudain sur la place de la Monnaie, provoqua un certain émoi dans les brasseries d'alentour. Nombre de placides buveurs crurent à une nouvelle sonnerie d'alarme adoptée par les pompiers.

L'on ne fit cependant pas l'obscurité dans la salle, comme on s'y décida plus tard quand la *Walkyrie*, les *Maîtres*, *Siegfried* furent représentés en langue française — et le chef d'orchestre occupa sa place ordinaire vers la rampe. Par contre, un rideau spécial de teinte grise, et s'écartant par le milieu remplaçait le rideau traditionnel.

Dès le premier jour, on fit bon accueil à la troupe de M. Angelo Neumann. *Rheingold* fut écouté dans un profond recueillement. Les applaudissements éclatèrent au deuxième tableau, après la scène du *Niebelheim* et à la fin de la pièce. Le tableau des « Rheintœchter » se ressentit d'une disposition défectueuse de la mise en scène et d'un « machinisme » par trop rudimentaire. Le public n'y voyait guère et entendait à peine les voix des filles du Rhin. Ce tableau sur lequel on était en droit de compter et qui représente le « clou » des représentations actuelles — ne produisit alors aucun effet. A l'honneur du public de Bruxelles, je constaterai que ce prologue de la tétralogie, bien fait pour dérouter des spectateurs exclusivement familiarisés avec l'ancien répertoire, fut écouté avec calme et respect sinon avec un intérêt sympathique et un effort de compréhension. Pas un murmure n'accueillit les épisodes burlesques.

Quel progrès, cependant, dans l'éducation musicale du public depuis cette soirée du 23 janvier 1883 ! L'*Or du Rhin*, peut-être scéniquement la pièce la plus ingrate dans l'œuvre de Wagner, tient l'affiche et fait largement recette. Il est vrai que de superbes exécutions du *Rheingold*, au Conservatoire, conduites, deux hivers consécutifs, par Govaert, ont préparé un important noyau d'amateurs de musique à ces représentations au théâtre.

Pour ma part, je me serais parfaitement contenté de n'entendre le *Rheingold* qu'au concert. Le poème et la musique suffisent à toute illusion. Les « trucs » de théâtre, le machinisme le plus ingénieux diminuent plutôt le prestige exercé par l'œuvre du poète-musicien.

Cette réserve faite, je reconnais que l'interprétation du *Rheingold* à la Monnaie, est de tout premier ordre.

L'orchestre entraîné et dirigé par M. Flon, dont l'autorité n'est plus contestable après des expériences aussi décisives que celles de *Tristan et Iseult*, *Fervaal*, les *Maîtres Chanteurs*, a compris et détaillé amoureusement toutes les merveilles d'une partition luxuriante entre toutes.

Le régisseur, M. Almanz, aussi s'est distingué. Les person-

nages, sobres de gestes et d'attitudes sculpturales, évoluent on ne peut plus décorativement et composent de plastiques tableaux vivants. Leur maintien correspond toujours à la situation et à l'esprit de l'œuvre.

La réalisation matérielle — le côté décor, truc, éclairage — est poussée aussi loin que possible. Ainsi, tout le premier tableau — les ébats et les plongeons des filles du Rhin — représente un chef-d'œuvre de machinisme et de mirage scéniques. Je goûte moins l'architecture du Walhall ; les lignes en sont mesquines et banales.

Quant aux métamorphoses d'Albéric : le dragon et le crapaud — j'estime que le mécanicien le plus génial, fût-il un nouveau Vaucanson, un Edison supérieur, ne parviendrait à satisfaire le spectateur. C'est en cet épisode, particulièrement scabreux au point de vue scénique, que le poème et la musique devraient suffire à toute évocation. La fantasmagorie puérile nous gâte cette intéressante scène.

Les exigences mondaines et non moins tavernières du public bruxellois ont empêché MM. Stoumon et Calabrési de nous donner, comme aux idéales exécutions du Conservatoire, tout l'*Or du Rhin* sans interruption. Ils ont été forcés — qu'on n'en accuse que le spectateur même — de faire deux entr'actes ; l'un après le tableau des abîmes du Rhin (l'*aquarium*, comme la gent théâtrale extrêmement spirituelle l'a aussitôt dénommé), l'autre, après le tableau du Niebelheim. Or, comme vous le savez, tout s'enchaîne dans cette œuvre, et de superbes interludes servent de transition d'un tableau à l'autre et se déroulent, pittoresques et suggestifs, comme de véritables panoramas symphoniques. Point n'est besoin d'insister sur le tort que ces deux entr'actes font à l'impression. Mais voilà ! Il faut que les dames des grandes premières exhibent leurs toilettes et leurs diamants et que les gardénias puissent se livrer à quelques parties de flirt plus ou moins ostensibles. Puis la direction avait à compter aussi avec la soif nationale !... Cependant, à présent que la gent parée et dorée est allée se faire voir à l'*Or du Rhin* durant ces vandalesques entr'actes, ne pourrait-on, à l'intention des artistes, donner, au moins tous les quinze jours une représentation complètement conforme aux intentions de Wagner et à la logique de l'œuvre même ?...

Les interprètes du chant ont rivalisé de talent et d'intelligence. Il convient de féliciter en tout premier lieu, M. Imbart de la Tour qui a fait sensation dans le rôle de Loge. Jamais ce ténor, dont la voix et le chant ont été vantés à l'envi, ne s'était montré si parfait comédien. Et c'est qu'il est très difficile à jouer ce personnage tortillard et furtif, mobile et insinuant du Dieu du feu ! M. Imbart de la Tour a

composé son rôle avec une compréhension inattendue et il le débite avec une verve intarissable ; même dans son chant, dans ses intonations, dans ses flexions de voix, il a accusé les côtés félins et rusés du maître trompeur. Son chant redit toute la douceur, la câlinerie, la caresse, la séduction du mensonge et de la perfidie. Le récit du deuxième tableau n'aurait pu être mieux dit ; vous savez ce récit où l'orchestre lutte de subtilité et de grâce insidieuse avec le génie du divin fourbe. C'est de la psychologie en musique.

M. Seguin fait un magistral Wotan. Comme dans la *Walkyrie* où il reparaîtra très prochainement, il a la voix, la démarche, le geste olympien ou plutôt walhallien. Il ne cesse d'être plastique, et il met dans ses discours un accent d'une éloquence, d'une chaleur inexprimable ; quelque chose de fatidique et de suprême ; de la majesté alliée à une vague mélancolie.

M. Dufrane, un nouveau venu qui s'imposa récemment dans le rôle de Zurga des *Pêcheurs de Perles*, incarne fièrement aussi le rôle d'Albéric qu'il avait chanté au Conservatoire dont il est un des lauréats. Au premier tableau, dans sa scène avec les nixes, mais particulièrement dans sa « malédiction de l'anneau », il a imprégné sa superbe voix de baryton de tout ce que l'âme du personnage doit recuire de désir, d'ambition, de haine et de désespoir. Ses ricanements et ses imprécations sont poignants à l'extrême et vous serrent le cœur jusqu'à l'angoisse. Ou je me trompe grossièrement, ou M. Dufrane marchera rapidement sur les traces de Maurice Renaud.

Les trois filles du Rhin : Mmes Claessens, Domenech et Milcamps, concertent à ravir. Elles exhalent délicieusement le parfum de poésie essentielle et populaire que secrète le tableau des profondeurs du Rhin. C'est le génie même de l'Allemagne, un génie d'extase et de rêve qui vibre en leurs voix humides et lubrifiées.

Erda, la prophétesse, c'est Mme Lydia Ylla, qui dit son oracle d'une voix profonde et solennelle.

Mme Kutscherra chante avec l'ampleur et la majesté voulues le rôle de Fricka ; M. Cazeneuve, doué d'une fort jolie voix, s'acquitte à la perfection du rôle de Mime, et son chant expressif et coloré est digne de celui de M. Dufrane ; les deux géants sont fort bien incarnés par MM. Journet et Gilibert. Enfin, Mme Gottrand (Freya), MM. Whitehill (Donner) et Disy (Froh) complètent cet ensemble qui a pu satisfaire les wagnéristes les plus exigeants et entamer le fétichisme exclusif des pèlerins de Bayreuth.

Voilà la troisième pièce du *Ring* dont la Monnaie aura eu la primeur en langue francaise. Il ne lui reste plus qu'à

monter le *Crépuscule des Dieux*, pour pouvoir entreprendre alors la représentation du cycle en quatre soirées consécutives ou à deux jours d'intervalle, comme cela se pratique à Bayreuth, à Munich et ailleurs en Allemagne.

En fait de musique, nous avons eu deux grands Concerts Ysaye et un Concert populaire.

Dans celui-ci, on a entendu la Brema qui a chanté la fin de la *Walkyrie*, avec le baryton Somer, un chanteur qui eut du talent et des moyens.

Dans l'un de ceux-là, Mme Mottl a chanté le grand air du *Freyschutz*. L'orchestre était dirigé par Félix Mottl. Ysaye et Van Hout, un altiste, ont fait assaut de virtuosité dans un « concertante » doucereusement longuet de Mozart. Dans l'autre matinée, dirigée par Ysaye, Mme Gulbranzon a dit la fin du *Crépuscule des Dieux*.

Parmi les concerts présentant un intérêt artistique sérieux, je vous parlerai aussi d'un piano-récital consacré récemment aux sonates de Beethoven par un virtuose écossais, M. Frédéric Lamond. Ce pianiste nous était arrivé précédé d'une réputation tapageuse. Les prospectus et les réclames le proclamaient le « Rubinstein de l'Ecosse ». Généralement ces éloges et cet encens anticipés portent à faux et sont faits pour nous inspirer méfiance.

Je me hâte de dire que dans le cas de M. Lamond ces frais de boniment étaient même inutiles. C'est un superbe pianiste, une haute et sympathique personnalité, exempte de tout cabotinage, tout franc, tout simple ; un interprète qui participe du génie des maîtres dont il nous fait entendre les œuvres. De l'émotion, de la puissance, du charme, de la poésie, le feu même de la passion, le tout servi par un mécanisme merveilleux ; le concours des qualités que possédait, en effet, le grand Rubinstein, mais ces qualités augmentées d'une compréhension plus proche encore de notre âme, d'une sympathie pour ainsi dire plus contemporaine : telle est l'impression que me laissa ce pianiste. M. Lamond exécuta cinq sonates du maître de Bonn, cinq des plus belles, dirais-je, si elles ne l'étaient toutes, belles jusqu'au sublime.

J'estime, avec Berlioz, que les sonates pour piano sont peut-être supérieures encore aux symphonies : « Dans ces sonates, et seulement là, n'ayant plus en vue un auditoire nombreux, le public, la foule, Beethoven semble avoir écrit pour lui-même, avec ce majestueux abandon que la foule ne comprend pas et que la nécessité d'arriver à ce que nous appelons l'*effet* doit altérer inévitablement. » Et Berlioz émet cette opinion de plus en plus juste : « Les grandes sonates de Beethoven serviront d'échelle métrique pour mesurer le développement de notre intelligence musicale. »

M. Lamond a joué la sonate en *si* bémol majeur, celle en *do* mineur, la dernière (avec cet adagio quasi testamentaire), celle en *la* bémol non moins extraordinaire, avec ce suave arioso qui s'exhale au milieu de la tourmente ; puis celle en *do* majeur d'une inspiration et d'une réalisation vraiment surhumaines, et enfin l'immortelle sonate en *fa* mineur, dite si justement *l'appassionata*, la passionnée par excellence dans cette intense progression que représentent les trente-deux sonates de Beethoven.

M. Lamond s'est surpassé dans l'exécution des trois dernières de ces sonates. Sans doute se sentait-il compris et aimé de son public ; le courant de sympathie s'était-il établi entre l'interprète et les admirateurs de Beethoven.

Impression d'une beauté à la fois balsamique et navrante ! Nul mieux que Taine, dans son *Thomas Graindorge*, n'a transposé littérairement la voluptueuse douleur contenue dans ces pages inouies : « C'est le chœur universel des vivants qu'on sent se réjouir ou se plaindre, c'est la grande âme dont nous sommes les pensées, c'est la nature entière incessamment blessée par les nécessités qui la mutilent ou qui l'écrasent, mais palpitante au sein de ses funérailles, et parmi les myriades de morts qui la jonchent, redressant toujours vers le ciel ses mains chargées de générations nouvelles ; avec le cri sourd, inexprimable, toujours étouffé, toujours renaissant, du désir inassouvi ! »

Je n'ajouterai rien à ces lignes d'une si brûlante synthèse. Ceux qui ont entendu ces sonates jouées par Liszt, Bulow, Rubinstein ou Lamond, auront eu le cœur étreint par la même poignante et pourtant glorieuse tristesse.

Un petit événement encore dans notre monde musical, c'est la nomination de M. Emile Mathieu en qualité de directeur du Conservatoire Royal de Gand, où il succède à feu Adolphe Samuel.

M. Emile Mathieu est un de nos compositeurs les plus distingués. Son œuvre est considérable et renferme plusieurs partitions de valeur.

Au concert, présentés par Joseph Dupont, on entendit de lui des oratorios profanes : le *Hoyoux*, le *Sorbier*, *Freyhir*, productions délicates, d'un joli sentiment, pleines de rêverie, de charme agreste, de ferveur patriale, qui font songer à du Bernardin de Saint-Pierre en musique. Plus d'une page de ces jolis oratorios est demeurée populaire, par exemple une délicieuse rêverie du *Hoyoux* : « Sans rien penser, ni dire... »

Au théâtre, Mathieu donna, il y a de longues années, deux petits opéras, *Georges Dandin* et la *Bernoise* ; puis, plus récemment, *Richilde*, son principal succès, grand opéra historique, qui fut fastueusement monté sur la scène de la Monnaie,

et dont Mme Rose Caron fut l'interprète principale.

Richilde, incarnée par l'éminente artiste, fut même une des plus belles créations de sa carrière. Je la revois encore sublime de plastique, de geste et d'expression, farouchement belle, — le masque de ces reines de proie comme les Brunehaut et les Frédégonde — dans la grande scène où elle défendait ses enfants l'épée à la main ; et aussi dans cet autre tableau où, lionne acculée, elle enflammait le courage de ses sujets dans une ville déjà prise et devenue la proie des flammes.

Ainsi défendue, *Richilde* eut un grand nombre de représentations.

L'*Enfance de Roland*, la dernière œuvre lyrique de M. Mathieu, obtint moins de succès, quoique la partition contienne de belles pages, et dénote du soin, de la science et du goût.

M. Emile Mathieu est lui-même l'auteur de la plupart de ses poèmes. Ceux-ci agréablement écrits, pèchent trop souvent par un peu d'étalage scientifique et encyclopédique. Ce reproche vise particulièrement le *Sorbier*, qui confine parfois à la conférence d'un botaniste, et *Freyhir* qui révèle chez M. Mathieu un incontestable géologue.

L'échec de l'*Enfance de Roland* est dû pour beaucoup à un poème incohérent et souvent puéril jusqu'à l'enfantillage. Par contre, certaines scènes de cet opéra s'élèvent à une hauteur à laquelle le musicien n'était pas encore arrivé antérieurement; notamment une scène de vision, touchante de mysticisme primitif, religieuse comme un vitrail gothique.

En somme, M. Emile Mathieu est un artiste consciencieux, digne de la plus haute estime, et tout en applaudissant à sa nomination de directeur du Conservatoire de Gand, les artistes et les lettrés espèrent que ses occupations et ses soucis administratifs ne l'empêcheront pas de nous donner quelques nouvelles et charmantes partitions.

La saison dramatique est bien, bien nulle jusqu'à présent. Nous subissons le contre-coup du marasme et de la veulerie des théâtres parisiens. Depuis les *Transatlantiques* au Molière, il n'y a plus eu rien d'intéressant, d'un peu littéraire. *Colinette* au Parc est l'œuvre de deux sous-Sardou et *Mon Enfant* joué, au Molière, n'est qu'un vaudeville gouailleur et ricaneur alors que du même sujet on eût pu tirer une pièce belle et profonde.

Franchement, il n'y a eu de soirées vraiment littéraires et de haut attrait que les trois représentations de *Jean Gabriel Borkman* données au Nouveau Théâtre par Lugné-Poe, admirable dans le rôle principal, mais admirablement secondé aussi, lui, par Mme Denys, dans le personnage d'Ella.

Ce spectacle-là nous a dédommagé du répertoire à la fois

rosse et plat, souverainement antipathique, qui fait la joie des Ubu en rupture d'aunage et de comptoirs, et des mères Ubu de tout rang social! O le rire bête, le rire grossier de chacals repus, que celui de ces honnêtes gens! Et ce n'est qu'en affrontant parfois cette sinistre atmosphère que l'on comprend la vérité juvénalienne de la pièce d'Alfred Jarry!

Le Parc a donné quelques représentations classiques de l'*Avare* avec Talbot et aussi deux matinées littéraires consacrées à la lecture de poètes d'expression française, de ceux de France et d'ici. Dans la première de ces séances Mlle Bady a récité en comédienne tout imprégnée des sucs de ces Fleurs vénéreuses, quelques pièces de Baudelaire ; et M. Chômé, Mlle Derboven, ont lu des passages de la *Légende d'Uylenspiegel* de Charles de Coster, un romancier d'immense et original talent qui œuvrait et végétait il y a trente ans, en ce prosaïque pays, méconnu de la gent écrivassière contemporaine mais que l'admiration des lettrés et des artistes des générations suivantes a un peu vengé de ces dédains et de cette indifférence.

Charles de Coster est ignoré en France. Je gage qu'il rencontrerait autant et même plus de ferveur chez vous qu'en sa patrie. On a dit de la *Légende d'Uylenspiegel* qu'elle était une « Bible Nationale ». L'éloge n'a rien d'exagéré. Cet Uylenspiegel, figure populaire commune à l'Allemagne et à la Flandre, était, dans les traditions, les anecdotes et les chansons, un espiègle, un farceur, grivois, moqueur, malicieux, se complaisant en force méchants tours, héros d'équipées souvent malhonnêtes, pilier de tavernes et gîbier de prison. Charles de Coster, tout en lui conservant sa belle humeur et son esprit lutin et frondeur, l'a doté d'une âme loyale, généreuse et droite ; du loustic et du pitre vaguement truand et ribaud, il a fait un héros aimant et intrépide, un champion de la liberté, un redoutable adversaire de la tyrannie. Il a poétisé, agrandi, anobli une figure jusque-là triviale et taillée à l'image des favoris de notre populace. Son beau livre m'intéressa d'autant plus que j'y trouve comme le désir, le vœu nostalgique de voir s'élever cette patrie même, cette Belgique d'aujourd'hui, au-dessus des spéculations lucratives et des jouissances ou mieux des assouvissements exclusivement matériels.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

M. Harold Frederic. — M. Gleeson White. — Rudyard Kipling : *The Day's Work*, crown-8°, 381 pages, 6 s. Macmillan. — Emile Verhaeren : *The Dawn, translated by Arthur Symons*, petit in-4°, 110 pages; 2 s. 6 d.. Duckworth. — Edwin Pugh : *Tony Drum, a Cokney boy*, crown 8°, 6 s., Heinemann- — Edwin Pugh and Charles Gleig : *The Rogue's Paradise*, crown 8°, 316 pages, 6 s., J. Bowden. — Neil Munro : *John Splendid*, crown 8°, VIII-363pages, 2 s. 6 s., Blackwood. T. W. H. Crosland : *Literary Parables*, 61 pages, 2 s. 6 d., The Unicorn Press. — Revues. — *Nineteenth Century*. — *Fortnightly Review*. — *Pall Mall Magazine*. — *The Dome*. — *Century Magazine*. — *Bookman*. — *Cornhill Magazine*. — *Review of Review*. — *Speaker*. — *Hansei Lasshi*. — *Literature*. — *Outlook*. - - *Saturday Review*.

Un écrivain dont on attendait beaucoup, M. Harold Frédéric, est mort le mercredi 19 octobre, à peine âgé de quarante-deux ans. Correspondant du *New-York Times* à Londres, M. Harold Frédéric ne pouvait consacrer à la littérature que de très rares loisirs et n'apporter alors à sa tâche qu'un esprit déjà lassé par le labeur quotidien. Né à Utica, dans l'Etat de New-York, en 1856, M. Harold Frédéric avait quitté l'école à douze ans pour être employé dans une ferme ; peu après il entra chez un photographe comme retoucheur, puis devint correcteur à l'*Utica Herald*. De là rapidement il passa reporter, directeur de divers journaux et finalement fut attaché au *New-York Times*. En 1887, il publiait son premier roman : *Seth's Brother's Wife*, puis suivirent : *In the Valley*, *The Lawton Girl*, *The Return of the O'Mahony*, *The Copperhead*, *Marsena*, et en 1896 *Illumination*. On vient de publier de lui un autre roman, *Gloria mundi*, qui était prêt à paraître quand il mourut, et un second, *The Market Place*, est entre les mains des éditeurs. M. Harold Frédéric était un brillant causeur et une personnalité puissante. Ses amis étaient nombreux et M. Frank Harris a publié dans *The Saturday Review* du 22 octobre un magnifique article où il a su faire comprendre quel homme était M. Harold Frédéric.

La mort subite et prématurée de M. Gleeson White a surpris tous ceux qui s'intéressaient aux arts décoratifs, aussi bien qu'à la peinture, la sculpture et la littérature. M. Gleeson White, pendant les loisirs que lui laissait la situation qu'il occupait dans une grande maison d'édition, déployait une activité prodigieuse pour développer et étendre le mouvement de renaissance des arts décoratifs. Il fonda le *Studio*, qu'il dirigea deux ans, et auquel il avait continué de collaborer sans discontinuer, le plus souvent sous le pseudonyme de *the Lay-Figure*. Il édita aussi le *Pageant*, l'*Art amateur* de New-York, la série *Ex Libris*, les *Master Painters of Britain*, et un grand nombre d'œuvres curieuses et intéressantes sur l'art. Esprit entreprenant, versatile, intelligent, M. Gleeson White était un brillant causeur, un collection-

neur éclairé, de livres, de porcelaines, de meubles, et sa grande bonté lui avait attiré toutes les sympathies.

La publication d'un livre nouveau de M. Rudyard Kipling est devenu en Angleterre, ou, pour mieux dire, dans tout l'Empire Britannique et les pays de langue anglaise, un véritable événement. Ses œuvres précédentes, fort nombreuses, ont obtenu des succès extraordinaires; son éditeur a publié par souscription une somptueuse édition de ses œuvres... incomplètes puisqu'il produit toujours La signification des chiffres peut être, en un tel cas, intéressante et voici ceux qu'avouait récemment la maison Macmillan. *Plain Talesfrom the Hills* atteint son trente-sixième mille; *The Light that Failed*, son vingt-cinquième mille ; *Many Inventions* son vingt-troisième mille; *Life's Handicap*, son vingt-sixième mille; le premier *Jungle Book* en est à son trente-neuvième mille ; le second *Jungle Book* à son vingt-huitième mille et une des dernières œuvres publiées, *Captain Corageous*, à son vingt-unième mille. Un *birthday book*, avec des citations choisies des œuvres de Rudyard Kipling et des illustrations de J. Lockwod Kipling, atteignit en quelques jours son quatrième mille. Ces chiffres n'indiquent en somme que la popularité des écrits de M. Rudyard Kipling et ne font en rien présumer de leur valeur. Mais M. Kipling peut prendre légitimement place parmi les meilleurs écrivains de son temps et aussi de toutes les époques. Sans doute quelques critiques grincheux ont longtemps discuté la valeur d'art de ses œuvres, mais ils durent céder au courant et admettre la forme nouvelle que M. Kipling avait trouvée pour exprimer des choses nouvelles. La raison de cette popularité et de cette unanimité des juges les plus difficiles? Elle est bien simple : M. Rudyard Kipling a su au moment nécessaire figurer les gestes et exposer les émotions de son époque; il a su faire passer dans son œuvre tout le puissant et grandiose développement de la race anglo-saxonne, et il clame le chant de gloire de l'Impériale Angleterre ; il célèbre ses vaisseaux inlassables sillonnant les chemins de la mer, ses marchands et les pionniers de son commerce en tous les coins du monde et le soldat intrépide, toujours prêt à mourir sans phrases et sans cabotinage. S'il était Français, M. Kipling n'irait pas plus loin, et sous ces manifestations il adorerait avec exaltation la Patrie exclusivement française. Mais son patriotisme a une autre envergure, et la forme qu'il revêt est autrement universelle — car M. Kipling professe au-dessus de tout le culte de l'Action, de l'Energie ; il affirme la fraternité des Braves, le culte des Héros. Et c'est pour cela qu'il célèbre sa race maîtresse des sept océans, son patient labeur, sa prudente habileté, ses hardiesses, sa supériorité dans les luttes d'où dépend la do-

mination du monde. L'Homme doit finalement subjuguer entièrement la Nature, il n'y a pas d'effort vain, il n'y a nulle décadence ; les choses se détruisent ou disparaissent d'elles-mêmes quand elles deviennent inutiles, et rien ne vaut que par son produit. Le But, la fin de l'homme, c'est son activité toujours en conflit, toujours en lutte, et le Paradis de Kipling, c'est l'étoile où l'on agira pour la simple récompense et le seul bonheur d'agir. M. Kipling ne se contente pas seulement de prêcher avec de belles phrases ces doctrines, il a donné l'exemple. Et il le donne encore maintenant qu'il mène une vie moins directement active. Il produit sans cesse : romans, nouvelles, poèmes de toute espèce et de toute longueur. Il publie maintenant : **The Day's Work**, un recueil de nouvelles assez courtes, d'esquisses et de récits occasionnels, ayant pour la plupart déjà paru en des revues et des magazines. Sans aucun doute, ce livre conquerra comme les autres une grande popularité, et cette certitude nous autorise à dire très franchement notre opinion. A peine deux de ces histoires sont réellement dignes de leur auteur : les autres sont d'inégale valeur, et toujours au-dessous de ce que l'on peut attendre de l'auteur du *Jungle Book*. Les sujets de ces récits sont, comme d'habitude, les Indes et la mer ; mais ils n'ont pas éveillé l'habituel intérêt. Les deux récits qui appartiennent à la bonne manière de M. Kipling sont : *The Bridge Builders* et *The Tomb of His ancestors* : dans les autres on ne retrouve que les caractéristiques formelles, le « maniérisme » plutôt que la manière de M. Kipling ; sa grande habileté à se servir de toutes ses connaissances techniques, son intelligent et rude amour de l'action et de l'énergie ; son sens profond du symbolisme éternel des choses au delà de la courte existence humaine ; l'imagination subtile qui lui fait comprendre les dires des animaux, et les significations de tout ce qui se meut, de tout ce qui agit, de toute force, de tout mouvement, de l'animal jusqu'à la vapeur et à la mécanique.

M. Emile Verhaeren est, de tous les poètes qu'on a l'habitude de ranger sous l'étiquette de symbolistes, celui qui est le plus et le mieux connu en Angleterre. En 1896, M. Osman Edwards, après avoir traduit divers poèmes, publiait dans *The Savoy* une étude remarquable et très complète des œuvres de M. Emile Verhaeren ; peu après, diverses revues donnaient de divers traducteurs des versions de quelques poèmes ; à plusieurs reprises, M. Arthur Symons rendait compte dans *The Saturday Review* des livres de M. Emile Verhaeren, et voici que maintenant il publie une traduction du beau drame : *Les Aubes*. Avec sa finesse de compréhension et sa netteté de vue habituelles, M. Arthur Symons introduit par quelques belles pages de générale appréciation M. Emile

Verhaeren au lecteur anglais. Il montre comment, dans ses premières œuvres qui appartiennent au mouvement réaliste, M. Verhaeren a mis un si ardent amour de la couleur pour elle-même qu'on s'aperçoit bientôt que cette absorption dans la vie quotidienne des fermes, des cuisines, des étables, laissera la place à une autre sorte d'intérêt; il examine tour à tour chacune des œuvres du poète, les caractérisant en quelques lignes et suivant pas à pas le développement de sa personnalité, et il achève en disant : Contrastez ces poèmes. (Les *Villages Illusoires* et les *Villes Tentaculaires*) avec ces premiers poèmes, d'une rudesse si brutale, si flamande; et vous verrez au premier regard toute la différence entre le traitement naturaliste et le traitement symboliste. Le sujet et la matière sont les mêmes; c'est le même œil qui voit; il a les mêmes

... vers bâtis comme une estrade
Pour la danse des mots et leurs belles parades;

mais d'abord il n'y a qu'un œil qui voit et prend le monde à sa propre évaluation de lui-même; plus tard, les choses sont vues aussi, mais pour être réajustées, mises en relation avec d'autres réalités invisibles dont elles ne sont que la réflexion tremblante et torturée. Et avec ce poète, dans sa dernière manière, tout devient symbole : la boutique, le théâtre, la banque, tout jusqu'au vieux cordier qui attire les horizons. Et inséparables du symbole les idées, idées premières, se mêlent à l'œuvre d'une façon de plus en plus effective.

M. Arthur Symons a traduit très littéralement les vers de M. Verhaeren, et il a suivi ses rythmes avec beaucoup d'exactitude, et l'ensemble de la traduction est admirablement adéquat. Ce mélange de prose et de vers que M. Verhaeren a tenté, était pour les Français une expérience nouvelle, mais pour les Anglais habitués au drame Elizabethien, rien n'est plus naturel qu'une semblable alternation indiquant tous les mouvements de l'émotion chez les personnages. Pour sa traduction, M. Arthur Symons a employé surtout le vers non rimé, réservant la rime pour certains passages seulement, où, dans l'original, la forme devenait plus poétique que dramatique. Et M. Verhaeren lui écrivait à ce sujet : « Si le vers français sans rime existait, je l'aurais employé moi-même. Seulement le vers blanc français ne me dit rien. En anglais ce doit être mon souhait, je vous approuve donc entièrement. »

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici du talent souple et séduisant de M. Edwin Pugh. Il vient récemment de publier un roman : **Tony Drum, a cockney boy**, et un recueil de nouvelles qu'il signe avec Charles Gleig et intitulé **The**

Rogue's Paradise. Dans ces deux livres, M. Pugh a accentué encore ses caractéristiques de rapidité d'observation et d'extravagance d'imagination. *Tony Drum* est le récit de l'enfance d'un artiste conté avec brillant, finesse, acuité de pénétration, sincérité d'émotion, avec parfois l'erreur de faire dire à un enfant beaucoup de choses invraisemblables ou entièrement déplacées. Cette fois, M. Pugh a heureusement concentré tout l'intérêt sur deux ou trois personnages; il a transporté dans une œuvre de longue haleine, la même habileté qu'il déploie à écrire une courte nouvelle habileté dont on trouve maints exemples dans *The Rogue's Paradise* ; la forme et le style ne sont pas toujours aussi soignés qu'on pourrait le désirer, mais tout cela est d'une lecture facile et très entraînante.

Il n'est guère possible de se défendre, en lisant **John Splendid**, par M. Neil Munro, d'admirer mainte et mainte page, de s'abandonner à l'intérêt de l'œuvre. Mais il faut aussi faire de nombreuses réserves. C'est une histoire des guerres de Montrose, vers 1644, le principal personnage étant Mc Iver of Barbreck, surnommé Iain Aluinn, John Splendid, et le conteur le laird of Elrigmore. Toute l'œuvre est extrêmement chargée de faits, d'événements, d'épisodes, de descriptions et de personnages ; il y a des longueurs et des lenteurs; il manque un personnage réellement central sur lequel se concentre tout l'intérêt et dont le caractère soit vraiment défini ; le style est laborieux souvent avec un emploi exagéré de mots archaïques ou rares. Mais malgré tous ces défauts, le roman de M. Neil Munro est plein de promesses et d'indications. L'auteur a su peindre des caractères celtiques, des Highlanders, avec leurs qualités personnelles, leur imagination superstitieuse et romanesque, leur courage et leur intelligence, au milieu d'une contrée de montagnes, de lacs et de bruyères qui est une ambiance extrêmement adéquate au sujet et à l'action du roman. Cette lecture rappelle les interminables romans de Sir Walter Scott, et certes *John Splendid*, par plus d'un côté, procède des Waverley Novels. Mais sa manière se rapprocherait beaucoup plus des œuvres de Robert-Louis Stevenson, sans leur ton simple, émouvant et convaincant ; et certes, malgré tout le plaisir éprouvé à suivre John Splendid à travers le récit d'Elrigmore, on ne peut oublier et l'on regrette la clarté et la limpidité de *Kidnapped*, de *Master of Ballantræ*, et de *Weir of Hermiston*. Pourtant, M. Munro donne l'impression d'avoir la volonté de parvenir à mieux, et son œuvre laborieusement édifiée indique suffisamment qu'il en aura la patience.

Il vient de paraitre, à *The Unicorn Press*, un nouveau

volume qui, comme tous ceux de cette série, joint à un certain mérite littéraire, celui, précieux aussi, d'être édité avec un soin délicat. Ces livres ont un aspect séduisant et engagent irrésistiblement l'amateur à les ouvrir et à les examiner. Ce dernier volume est intitulé : *Literary Parables* et il est l'œuvre de M. T. W. H. Crosland. Ces paraboles littéraires sont des épigrammes courtes et spirituelles, des allégories malicieuses, des fragments de dialogue dont la conclusion absente est évidente d'elle-même ; parfois aussi les paraboles sont de simples mots pour rire, des mots de la fin. Mais elles sont enfermées en un si bel écrin que leur saveur s'en trouve augmentée.

Revues. — **Nineteenth Century** (novembre). — M. Frédéric Harrison donne une critique érudite et judicieuse des *Historical Methods of Professor Freeman*, auquel il reproche sa surabondance de détails, le peu d'importance qu'il a accordée aux âges préhistoriques et aux races africaines et asiatiques, et sa philosophie peu profonde ; encore des discussions du rescrit du tsar ; M. W. B. Paley publie d'originales recherches sur les *Roman Roads of Britain* ; M. Hamilton Aidé une amusante *Lesson in acting*, et M. Laurie Magnus qui paraît fort exactement renseigné expose le *Recent Progress in German Universities*.

Fortnightly Review. (novembre). — Un Français, M. Lionel Decle, résume avec vigueur et clarté en faveur de l'Angleterre la *Fashoda Question* ; M. Arthur Symons a écrit sur *Stéphane Mallarmé* d'excellentes pages qui sont à la fois une étude fidèle et approfondie et un hommage ému à la mémoire du poète. M. T. H. S. Escott résume brièvement les Souvenirs d'*Henry Reeve* ; une fort belle critique de John M. Robertson sur *the Origin of Religion* de Andrew Lang et une assez pauvre réplique de ce dernier ; de M. George Wyndham une délicate étude historique de l'*Elizabethan Aventure in Elizabethan Literature*.

Pall Mall Magazine (novembre). — Ce numéro particulièrement intéressant contient un article sur *Alphonse Daudet in Private Life*, par J. F. Raffaeli ; une nouvelle de H. B. Marriot Watson ; une *Gavotte* de Henry Newbolt ; une étude largement illustrée de Frédérick Sandys par Gleeson White ; et des reproductions de Jean van Eyck et de Terburg.

The Dome (octobre). — Cette belle revue, qui était trimestrielle et dont la publication avait été interrompue pendant quelques mois, vient de reparaître mensuelle et plus intéressante encore. Elle s'intitule : *an illustrated monthly magazine and review of literature, music, architecture and the graphic arts*. Parmi les illustrations, il faut citer, une

photogravure des *Melon Eaters* de Murillo ; un dessin de H. W. Brewer : *a castle by the sea* ; deux estampes d'Outamaro ; des bois de Gordon Craig et d'Emil Orlick ; d'autres gravures et dessins d'après ou de Frank Mura, R. J. Williams Martin Schongauer, et deux excellents *etchings* de W. Strang pris à Ypres et qui accompagnent un article de Laurence Binyon. Les poèmes sont de Yeats et de Fiona Macleod ; il y a des nouvelles et des proses diverses par Laurence Housman, C. J. Holmes, J. E. Woodmeald, Arthur Symons (avec une étude remarquable sur le Ballet, la Pantomime et le drame poétique et où il se rencontre avec Stéphane Mallarmé et Marcel Réja). Enfin *Der Fichtenbaum*, paroles d'Henry Heine, musique de Harold Thorp et *Stimmen der Winternacht*, poème en allemand par Oscar A. H. Schmitz. *The Dome* annonce un programme des plus intéressants et on ne peut que souhaiter à son intelligent *editor* le succès le plus complet, et à tous ceux qui aiment les choses artistiques de suivre les efforts du *Dome*.

Century Magazine (novembre). — Dans ce numéro commence un nouveau roman de F. Marion Crawford : *Via Crucis* ; une nouvelle de F. R. Stockton ; *From the London « Times » of 1904*, par Mark Twain ; et le récit de la destruction du *Maine* par le captain Sigsbee.

The Bookman (novembre). — *A literary Causerie* par Clément Shorter ; une sévère critique de la version anglaise de Alfred Sutro de la *Sagesse et la Destinée* de M. Maeterlink par Jane T. Stoddart.

Cornhill Magazine (octobre). — *Great Men, their simplicity and their ignorance* par Michael Mac Donagh. — (Novembre). *His New Mittens*, par Stephen Crane ; *Witch craft* par Canon Wood ; *More Humours of Clerical Life*, par le Rev. Stewart F. L. Bernays.

Review of Reviews (15 octobre). — Un résumé de toute l'affaire Dreyfus par W. T. Stead.

The Speaker (29 octobre). — Une critique serrée et excellente du *Trésor des Humbles* de M. Maeterlink.

The Hansei Zasshi (Tokio) (octobre). — De M. Osman Edwards : *How the Japanese Stage Strikes a London Playgoer*.

Literature. (22 octobre). — Du Dr. Richard Garnett, une étude sur Janus Nicius Erythræus, jésuite érudit, loquace et sarcastique qui vivait à Rome de 1577 à 1647. — (29 octobre) Leading article : *The Reform of the Novel ; Among my Books*, par Arthur Waugh, et un poème de William Toynbee. — (5 novembre) *The Homes of Poets ; Hamlet and Macbeth* par H. Hamilton Fyfe et un Poème de Sir Lewis Morris. — (12 novembre) *The True Anglo-French Understanding ; Among my Books, Saadi* par Sir Edwin Arnold ; *Un poète de l'Energie* ;

Rudyard Kipling par le Vicomte Robert d'Humières.

The Outlook. — (15 octobre). Des vers de Ernest Dowson; *The First Breath of Winter* par Sir Herbert Maxwell; *Chess Books Old and New* par Louis Zangwill. — (22 octobre) *Omar Khayyam* par J. Fitz Maurice Kelly; et un article sur Harold Fréderic. — (5 novembre) Des vers de Lionel Johnson et *Fairy Tales* par Joseph Jacobs.

Saturday Review (22 octobre). — Un article de M. Frank Harris sur *Harold Frederic*; une jolie description d'Arles, par Arthur Symons. — (29 octobre) *The Crisis in France*; *Some recollections of Harold Fréderic*; *In Praise of Pierre Louys* par A. G. de Voisins. — (5 novembre) Un article sur la *Grafton Gallery*, sur *Thoreau Illustrated*, et de M. Arthur Symons : *Montserrat*. — (12 novembre) Un intéressant article sur le *Chaos of our Education System*; sur *Gordon in China* avec des lettres inédites; sur le dernier roman de Harold Fréderic, par Frank Danby.

Blackwood Magazine (novembre). — Un article sur Stéphane Mallarmé.

The Studio (novembre). — Avec toujours ses superbes reproductions, le *Studio* paraît maintenant avec la version française du texte. Le numéro récent contient : une étude sur l'œuvre de F. W. Pomeroy, par A. L. Baldry; l'art d'illustrer la musique par Gabriel Mourey, et une étude sur le peintre roumain Grigoresco par William Ritter.

HENRY-D. DAVRAY

LETTRES PORTUGAISES

Le Théâtre contemporain en Portugal. — *O Regente*, drame historique de Marcellino de Mesquita. — *Sô*, poèmes d'Antonio Nobre. — Publications récentes. — Revues.

Nul coup d'œil sur la littérature d'un pays ne va sans l'examen des choses de l'art dramatique : quelques mots sur le théâtre contemporain en Portugal seront la suite légitime de ces chroniques. — Que le récent succès du drame de Mesquita à Lisbonne en soit le prétexte.

L'invariable persistance des masses à réclamer un théâtre, incarnant leurs préoccupations les plus immédiates, tend à faire évoluer différemment, selon les climats et les races, les formes générales élaborées par les siècles. Certains peuples n'ont pas de théâtre, n'ayant pas su acquérir le sens nécessaire à cette création, parce que trop peu personnels, trop peu vivants d'une nationalité propre. — C'est le cas des races trop jeunes, comme il arrive aux peuples trop vieux de perdre, à travers les analyses desséchantes, le sens et l'intuition de l'épopée.

On ne saurait dire que le Portugal se soit révélé un créateur véritablement original en matière de littérature dramatique : toutefois, il a su marquer sa trace dans la carrière d'une empreinte si puissante et personnelle quand même, en dépit de l'emprunt des genres, que le temps est passé où l'on aurait pu considérer ses efforts comme valeur négligeable. Longtemps l'indifférence de l'étranger à son égard eut pour cause l'absence de critique véritablement nationale et bien éclairée : il est loin d'en être de même aujourd'hui et des noms tels que ceux de MM. Reis Damaso, Teixera Bastos, José Pereira de Sampaio (Bruno) sont dignes de toute admiration comme de tout respect. Aussi bien, tout le domaine entier de la Recherche humaine appartient désormais à la Pensée portugaise et l'œuvre immense d'un Theophilo Braga, par exemple, servirait de preuve à elle seule.

En la première part de ce siècle, Almeida Garrett fut, en vérité, l'initiateur et le rénovateur total de la littérature lusitanienne. Retournant aux vraies sources, il rouvrit les voies fermées, colligea des légendes, restaura le drame dégénéré, fonda un théâtre, le théâtre Maria II à Lisbonne, et sut faire vibrer tour à tour toutes les cordes de la lyre portugaise, toutes les fibres de l'âme nationale. Son drame *Frère Luiz de Souza* demeure un chef-d'œuvre, que n'ont égalé ni les *Deux Renégats* et le *Pedro* de Mendès Leal, ni, malgré leur puissance, l'*Augustin de Ceuta* et le *Condamné* de Camillo Castello Branco.

Le théâtre incarne avant tout une âme collective, et tout dramaturge vrai doit se faire impersonnel : c'est le peuple qui doit revivre en lui, soit avec ses travers, soit avec ses légendes et ses traditions. Des cantilènes et des romanceros surgissent non seulement les épopées, mais aussi, plus tardivement, les grandes figures seules capables d'être évoquées somptueusement devant les foules. Et c'est pourquoi le Romantisme, qui fut un mouvement de retour aux traditions du moyen âge, a créé de toutes parts des formes dramatiques, acclamées toujours jusqu'à cette heure, malgré leurs ficelles et leur défaut d'art. Aussi bien, le cas de conscience, où s'appuyait la tragédie du XVII^e^ siècle, est-il d'essence trop particulièrement subjective pour intéresser vivement autre chose qu'une élite. Nonobstant, on pourra s'étonner que le Portugal ait si peu subi, dans l'évolution de son art dramatique, l'influence de sa sœur et voisine espagnole, pour ne s'adresser guère qu'aux modèles français. Le grand drame surtout, aux décors magnifiques et ressuscitant les glorieuses pages de l'histoire nationale, y demeure florissant. Faisant suite à l'*Alphonse VI* de D. Joâo de Camara, au *Duc de Viseu* de Henrique Lopez de Mendonça, au *Camoens* de

Cypriano Jardin, le *Régent* de Marcellino Mesquita vient de faire courir tout Lisbonne et plus au théâtre Maria. Somptueusement montée et supérieurement jouée, cette pièce, dont l'action se passe au xv^e^ siècle, un peu avant la découverte de Vasco de Gama, s'adresse surtout au vieil esprit chevaleresque de la nation portugaise; car, il ne faut pas l'oublier, les Portugais n'entendent guère être confondus, sous le titre générique d'Ibères, avec leurs frères espagnols; ils prétendent à bon droit que les exploits de leurs héros et les chants de Camoens ont suffi depuis longtemps à leur créer une nationalité distincte.

Les fêtes récentes du Centenaire n'ont pas été, d'ailleurs, sans exciter la production des écrivains de tout ordre: tel Romão Duarte avec son *Vasco da Gama*, drame en 5 actes et 6 tableaux, qui vient de paraître en librairie.

Jusque dans les villes de l'intérieur, le goût du théâtre se répand de plus en plus, et des troupes venues de la Capitale parcourent la province, pour y faire entendre des pièces comme le *Drame du Peuple* de Pinheiro Chagas, les *Enfants trouvés* ou le *Saltimbanque* d'Antonio Ennes, le *Mariage civil* de Cypriano Jardin, des comédies comme le *Commissaire de police* de Gervasio Lobato, la *Recette des Spartiates* de Carlos Borges, quelquefois même des mystères, comme le *Saint Antoine*, pièce hiératique, de Braz Martins, représentée récemment au théâtre populaire de Vianna do Castello. Malgré tout cela, nul n'a tenté de rien innover là-bas dans le genre. Seul, dans un mode tout à fait spécial et avec un art trop raffiné pour devenir jamais populaire, Eugenio de Castro dans *Belkiss*, les *Yeux de l'Illusion* et le *Roi Galaor* a su instaurer des œuvres bien à part, écrites pour la lecture seule, mais combien évocatrices pourtant et colorées! Citons encore les noms d'autres dramaturges toujours en veine de produire: d'abord Eduardo Garrido, inépuisable en tous les genres, et traducteur des meilleures pièces françaises contemporaines, Schwalbach, Abel Botelho, Moura Cabral, Mme Guiomar Torrezão, cette dernière avantageusement connue déjà dans le domaine de la nouvelle et de la poésie. Il vient de paraître justement sous son nom un nouvel ouvrage, dont on dit beaucoup de bien et qui porte pour titre *Pizicatos*.

Signalons en même temps l'apparition de *Par monts et par vaux*, un livre de prose du sonnettiste parnassien João Penha; *Mon âme*, recueil de vers d'une inspiration assez inégale, avec des réminiscences de la manière d'Authero de Quental; par Teixeira de Paschoães; *Crépusculaires* de Manuel de Moura; *Ici l'on aime*, de Guilherme Gama; *Petits Poèmes* et *Notes et Impressions* de Delfim de Brito Guimaraès, un romantique moderne, épris d'art sincère et vivant; *Ferrezeida*, de Rosa-

lino Candido ; *Infelizes*, un volumes de contes de D. Anna de Castro Osorio, luxueusement édité, se conquiert une place honorable dans son genre, sans toutefois égaler les maîtres Trindade Coelho et Ramalho Monteiro. — De son côté Alberto Pinheiro, l'auteur d'*Alva*, publie un nouveau volume : *Une tragédie en province*, étude psychologique assez habilement conduite, pleine d'aperçus incisifs, en un style bien portugais. Aussi bien, puisque la librairie portugaises nous offre une nouvelle et grande édition des poèmes d'Antonio Nobre, il convient de redire ici tout ce que ce recueil, intitulé *So*, a de puissamment personnel et original. Tout un charme intense et morbide se dégage de ces vers à la fois intimes et documentaires, pleins de révélations pathologiques et d'impressions puisées aux confins de la folie. Quiconque aura lu le poème intitulé *Males d'anto*, par exemple, n'oubliera jamais la bizarre et profonde suggestion qui s'en retire.

Du côté des jeunes revues, mentionnons, sous la direction de Julio de Lemos, le *Myosotis*, où collaborent Bruno, l'éminent critique, Paulo Osorio, les poètes Carlo de Lemos, João Penha, Villela Passos, l'*Argus* de Coïmbre, où nous relevons les noms de Theophilo Braga, Julião Brandaô, Henrique de Vasconcellos, João Grave, Alexandre d'Albuquerque. Citons encore l'*Instituto* de Coimbre, toujours vivace et d'un cosmopolitisme absolu, l'*Arte* de Julio Lobato et Verediano Gonçalvez qui entre dans sa deuxième année.

Grâce à tant de bonnes volontés groupées et dirigées vers un noble idéal par des hommes d'un talent certain, presque génial chez quelques-uns, les lauriers peuvent croître encore sur le sol lusitanien ; aussi bien, il est peu de patries en Europe et d'aussi restreintes, qui aient vu éclore dans tous les temps autant de noms glorieux et dignes de la gloire.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES LATINO-AMÉRICAINES

Belisario Montero : *De mi Diario*, Bruselas. — Ciro B. Ceballos : *Croquis y Sepias*, Mejico. — Amado Nervo : *Perlas Negras*, Mejico. — Carlos Reyles : *El Sueno de Rapina*, Montevideo. — Luis Berisso : *El Pensamiento de America*, Buenos Aires. — Mort d'Arturo Michelena à Caracas. — Revues.

Dans l'Amérique latine, le lettré de profession, c'est-à-dire l'écrivain qui vit exclusivement du produit de ses œuvres, n'existe pas. Chez nous, les artistes ne constituent pas une secte à part ; ce sont des êtres qui se mêlent au tumulte du jour, qui sont obligés de gagner leur vie comme employés, dans le commerce, dans les industries, dans les administrations ; quelques-uns, les plus heureux, administrent leurs propriétés à la ville ou à la campagne. Un livre n'est presque

jamais une affaire; on peut compter sur les doigts de la main ceux qui ont couvert les frais de l'édition. Les directeurs des journaux donnent peu ou rien pour les articles littéraires; il y a même des cas où qui veut publier un essai, poésie ou conte, a à payer le directeur du journal ou de la revue où son œuvre paraît. Si cette coutume tend à nuire à la quantité, elle favorise la qualité des œuvres, attendu que l'artiste n'a pas à se soumettre aux exigences et aux goûts du public, mais bien à son propre goût et à son instinct. Ainsi s'explique la disproportion entre l'auteur et la majorité des lecteurs.

Malgré cela, nous avons trop d'hommes de lettres, ainsi qu'on le répète fréquemment; « l'amour de la gloire » et le besoin invincible de communiquer nos émotions sous des formes plus ou moins harmonieuses compensent la jouissance du résultat pécuniaire que connaissent les écrivains des autres pays. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui s'imposent des privations pour économiser et arriver à publier en volume leurs vers ou leur prose.

L'homme de lettres du centre et du sud de l'Amérique est, comme je le dis, un homme qui condense ses émotions sous des formes esthétiques, tout en menant l'existence « vulgaire » des autres, dans le but de nous rendre visible ce qu'il considère comme la meilleure partie de lui-même.

Belisario Montero, qui est consul de la République Argentine à Bruxelles, nous révèle ce côté artistique dans son livre **De mi Diario**, où il a réuni quelques-unes de ses impressions à travers le monde et les a notées avec délicatesse. Depuis le format qui est celui d'un antique eucologe, tout nous dit que l'auteur est un dévot de la vie intérieure séduit par les paysages tranquilles, par les aspects et les tableaux sous lesquels la vie se manifeste comme une face du mystère pour les intelligences qui s'élèvent au-dessus de leurs propres douleurs vers une région de sérénité, la grande sérénité faite d'inquiétude.

On dirait que l'auteur a voulu fixer son âge et son attitude idéologique en donnant la main à deux générations; en effet, il consacra la première note à Carlos Encina et la dernière à Léopoldo Lugones. Encina, le mystique né sur les bords de la Plata, Lugones, le poète des temps nouveaux de l'Amérique, des temps annoncés par Walt Whitman. Belisario Montero a pu confronter l'homme sous les climats les plus divers et corriger sa vision du monde dans les zones les plus éloignées, se simplifiant comme d'autres se compliquent par les voyages et faisant converger ses sensations vers son moi qui, fortifié, déborde en sympathie universelle.

Mon premier mouvement, en terminant la lecture de

Croquis y Sepias, fut un mouvement de dégoût. *Croquis y Sepias*, par Ciro B. Ceballos, sont des tableaux peints avec les plus noires couleurs de la palette, avec l'intention marquée d'effrayer le lecteur en lui présentant les plus épouvantables spécimens de la faune humaine. Je dis mon premier mouvement, car après réflexion, je me rappelai qu'il y a quatre ou cinq ans je m'attachais à démontrer mon expérience de la vie en pensant mal de tout le monde et, bien que, malheureusement, j'eusse presque toujours raison, je m'accoutumai plus tard à considérer avec moins d'aigreur les pensées et les actes de mes semblables. Cela ne veut pas dire que je sois plus dans le vrai aujourd'hui qu'alors, mais je me suis dit que tel est peut-être bien le cas du compagnon Ceballos.

L'adolescence est féconde en pessimistes; nos premières observations nous produisent un mal-être dont nous nous empressons de déduire une philosophie ou tout au moins une manière d'écrire, sinon d'agir. Avec les années, si tant est que nous nous décidions à continuer de méditer, nous faisons dépendre les faits d'une théorie appropriée à notre tempérament et aux fins de l'existence: la recherche des causes adoucit l'âpreté des effets.

J'en étais à ce point de mes reflexions, quand la lecture de **Perlas Negras**, par Amado Nervo, vint me déconcerter suffisamment. *Perlas Negras* est, comme je le comprends, antérieur à *Misticas* (dont j'ai parlé dans un précédent numéro de cette revue); vers d'adolescence les appelle l'auteur, vers tristes, mais moins désenchantés de la vie terrestre que ceux qu'il a écrits ensuite. Ainsi ce jeune homme parcourt une voie douloureuse en sens inverse de celle que suivra, je suppose, l'esprit de Ceballos. Un fait certain, c'est que, si les symptômes littéraires ne nous trompent pas, il se produit actuellement au Mexique, avec le progrès matériel, un profond mal-être dans les âmes. Vérifier les causes de cette crise morale n'est pas l'affaire d'un compte-rendu et je ne me sens pas de force à le faire.

Dans ses « ensayos de modernismo », Carlos Reyles essaie d'acclimater dans notre littérature américaine certaines formes et certaines idées, de celles qu'on appelle nouvelles; le symbolisme et le naturalisme se mêlent dans ses aspirations. Voyons le dernier de ses essais ou académies, comme il les intitule.

Rapina est un de ces marchands ambulants venus de l'orient ou Dieu sait d'où, pour vendre des bibelots faux et reluisants dans nos hameaux et nos villages. Rapina a amassé une petite fortune qu'il porte dans son ceinturon à travers les montagnes et les chemins déserts. Mais Rapina est

un avare dont la jouissance est de palper et de recompter son argent avec ses doigts grossiers et sales. Un jour de printemps, dans un bois dont la description est une des plus belles parties du volume, Rapina s'endort au tintement de ses pièces, et ici commence **El Sueno de Rapina**. Il rêve que trois femmes d'une grande beauté, les bien-aimées d'un riche et gentil galant qui les accompagne, l'excitent aux plaisirs voluptueux, aux raffinements du luxe, au rire, au rire qui est une des choses les plus sérieuses, comme le dit philosophiquement l'une d'entre elles; en un mot, galant et dames invitent le marchand avare à abandonner son trésor et à connaître la joie de vivre, mais Rapina entend la voix d'une vieille, espèce de Mentor qui lui conseille de continuer à arracher de l'or des pierres qu'il foule de ses souliers grossiers. Rapina s'éveille pour constater qu'il est vieux; le bois s'est dépouillé de ses feuilles et couvert de gelée; c'est l'hiver et Rapina chancelle et tombe mort comme un arbre vermoulu.

J'ai lu avec plaisir la fable que Reyles a su rajeunir et orner des grâces de son style. Si j'avais quelque objection à faire, ce serait que les trois dames et le galant épris de « la joie de vivre » ont détruit celle du pauvre Rapina qui consistait à compter ses pièces dans les chemins déserts, par les claires nuits de printemps. Chacun est heureux pourvu qu'il soit satisfait de son état; la félicité est subjective et si, pour quelques-uns, « la joie de vivre » est de caresser un sein nu, pour d'autres, c'est de palper des monnaies ou de savourer une idée.

El Pensamiento de America par Luis Berisso est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action. Il y a huit ou dix ans, nous disions le Vénézuela, le Mexique, le Chili ; aujourd'hui nous disons l'Amérique, inconsciemment, presque sans nous en rendre compte. Si pour les hommes politiques les nationalités continuent d'exister, dans l'esprit d'un nombre considérable d'intellectuels, les frontières ont cessé d'exister et les peuples sont considérés comme des groupes moraux soumis aux influences ambiantes telles que celles qui existent dans dans un même pays. Le seul nom du livre de Bérisso révèle la maturité et le grand chemin qu'a parcouru chez nous l'idée de la solidarité latino-américaine.

Les biographies et les études rapides qui composent ce volume, les copieuses citations des auteurs analysés peuvent nous aider à trouver les origines de la forme actuelle de notre littérature, forme exotique pour quelques-uns, mais qui n'est peut-être que le développement naturel de certaines idées, de certains sentiments latents de notre race.

El Pensamiento de America est précédé par un magnifique prologue dû au jeune écrivain de l'Uruguay, Victor Perez

Petit, et par des paroles d'une sincérité rafraîchissante écrites par le même Berisso.

Arturo Michelena, un des plus grands peintres de l'Amérique, et ici je parle de l'Amérique tout entière, est mort à Caracas.

A Paris il a reçu les plus hautes récompenses; à Caracas, il a été couronné comme ne l'a été aucun artiste. De la branche de laurier qu'il reçut une nuit à jamais mémorable, il porta les feuilles les plus fraîches à la tombe de Cristobal Rojas, autre peintre aussi illustre que lui et comme lui mort à la fleur de l'âge. Aujourd'hui ils dorment ensemble au *camposanto*.

On prépare à Caracas une exposition des œuvres de Michelena; avec le produit on lui élèvera un buste. Puisse ce buste blanc à barbe nazaréenne et aux yeux extatiques annoncer une ère future pour l'Art américain et une aurore de jours sans carnage!

Sous le titre de **El Mercurio de America**, il vient de paraître à Buenos Aires une excellente publication mensuelle dirigée par Eugenio Diaz Romero. Les matériaux sont magnifiques. « Notre revue est d'un caractère éminemment américain », écrit le directeur dans le prospectus.

C'est aussi à Buenos Aires qu'a vu le jour **El Sol del Domingo** qui, sous la direction d'Alberto Ghiraldo, publie des lectures des mieux choisies.

Des pays riverains du Pacifique je n'ai reçu ni livres ni journaux, et c'est pour cela que je n'ai pas eu l'occasion de parler de la vie intellectuelle dans ces régions.

PEDRO-EMILIO COLL.

LETTRES SCANDINAVES

Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Paul Lauge og Tora Parsberg*, drame en 3 actes, Gyldendal, Copenhague. — Thomas P. Krag : *Ulf Ran*, roman ; *Tusmœrke* (*Crépuscule*), nouvelles. — Johannes Jœrgensen : *Helvedfjender* (*Ennemis de l'Enfer*), Det nordiske forlag, Copenhague. — *Ord och Bild*, Stockholm.

Un nouveau drame de Bjœrnstjerne Bjœrnson vient de paraître : **Paul Lange et Tora Parsberg**. On y voit un politicien qui a commencé par épouser une femme riche, pour sa fortune, et qui finit par trahir ses amis politiques. Et malgré la faiblesse et la médiocrité morale de sa nature, aggravées par l'habitude de céder à toutes sortes de pressions, influences, calculs, il est cependant bon, humain, et tel que l'on souhaiterait voir quelques ministres, de temps en temps, qui vaillent celui-là. Paul Lange n'est pas un portrait ; mais le sujet du drame a été suggéré par le suicide d'un ministre norvégien, survenu, il y a quelques années, à la suite de la

publication d'une lettre privée, contradictoire avec sa conduite publique. Tora Parsberg, jeune fille sûre d'elle-même, qui marche droit devant elle sans s'inquiéter de rien, fait un contraste saisissant avec son fiancé.

Mais je ne fais que signaler cette œuvre très intéressante, dont la traduction, par M. Prozor, aura paru déjà, dans la *Revue Bleue*, lorsque paraîtra le *Mercure*.

§

On voit parfois des paysages de brouillard, nuancés et très doux à l'œil, où se trouvent, pourtant, de larges taches de couleurs vives. Si l'on essaye, plus tard, de se rappeler un tel paysage, les couleurs vives ont disparu du souvenir, les tons bleu pâle et gris les ont recouvertes. Le dernier roman de Thomas P. Krag, **Ulf Ran**, produit une semblable impression. Les couleurs vives sont ici les incidents dramatiques, et il y en a au moins deux dans la vie d'Ulf Ran. Une fièvre nerveuse faillit emporter l'amie de sa jeunesse, Sara, et lorsqu'elle fut sauvée, elle était devenue autre, et l'ardent amour d'Ulf ne put renaître. Plus tard, il aima une autre femme et vécut avec elle quelques jours enchantés. Elle mourut. Ainsi les périodes brillantes et heureuses de la vie d'Ulf Ran sont écourtées, et deviennent sources de tristesse. Il sent de plus en plus la solitude de la vie, mais elle ne lui pèse pas, parce qu'il en comprend la vanité.

Par nature, Ulf est bon, il a besoin de se sentir de la sympathie pour quelqu'un. Elle se porte d'abord sur son camarade d'école Egil Baarn, et leur exubérance se manifeste par des jeux dangereux, lorsqu'ils vont, dans la barque du père d'Egil, visiter la « grotte du contrebandier ». C'est la période de gaie inconscience. Egil parti comme matelot, l'affection d'Ulf se reporte peu à peu sur Sara. Après la maladie de Sara, Ulf est très isolé. Il ne le sent pas trop, mais quelque chose lui manque, rien ne le satisfait pleinement. Etudiant, il s'amuse, mais la vie joyeuse n'a pas prise sur lui. Il va dans le monde, mais ne s'y plaît pas. Il travaille, puis part en voyage. Dans la « grande ville », il commence par faire la fête, et s'en dégoûte bientôt. Il fréquente quelques familles dont la vie simple lui est reposante, et s'en fatigue. Il est introduit dans un club d'Anglais blasés et excentriques, et s'en amuse un moment, puis, s'enfuit à la campagne. Dans tout cela, d'ailleurs, nulle amertume, il ne se dit ni ne se trouve malheureux, ne se plaint de personne, ni de rien. Instinctivement, ingénument, il quitte ce qui ne lui plaît pas pour essayer autre chose.

Un jour, il revient en ville, et l'occasion d'amis anglais qui l'invitent à faire un petit voyage en yacht le ranime,

réveille en lui les souvenirs de la mer et de son enfance. Il sent une véritable nostalgie, rentre en Norvège, et se fixe dans la première ville de la côte où il aborde. Et bientôt, le voilà installé chez Nils Gaute, chassant, lisant, et se promenant dans la forêt, presque heureux. C'est là qu'il rencontre Ethel. L'histoire n'est pas longue. Ils se voient, ils s'aiment. Ils avaient tous deux besoin d'aimer. Puis, elle meurt.

Voilà Ulf Ran de nouveau seul. Bientôt, il vient à penser à Sara, la retrouve, vieillie, et s'installe chez elle jusqu'à sa mort. Alors, il se souvient que sa mère était de race paysanne, et, fuyant le monde bruyant où la solitude est plus pénible, il part vers le nord et est reçu par le vieux Joel Snœva, le dernier de sa famille. Cultivant la terre, pêchant et chassant pour vivre, rarement visités par quelques Lapons qui passent, la fin de leur vie s'écoule tranquillement et sans beaucoup de paroles. Joel Snœva pense que, par des chemins différents, peut-être tous deux en sont arrivés au même point. Ulf, un jour, lui conte son histoire. Et Joel Snœva répond: «... Oui, bien souvent celui qui est plein de vie, en qui est une grande force, a en soi une goutte de sang mort... Pourquoi t'es-tu senti puissamment attiré vers ces deux femmes, qu'une rune avait marquées?... L'un aime le jour, alors que tous les liens le tiennent attaché à la terre, d'autres trouvent leur meilleur repos vers le soir... »

Joel Snœva s'éteint dans les bras de son ami, et Ulf, devenu un vieillard, reste définitivement seul ; tranquille maintenant, et comme indifférent, il semble de plus en plus qu'il fasse partie de la forêt. Une nuit, pourtant, il est réveillé par l'orage. Il sort. Ses yeux agrandis fixent l'obscurité, et il crie dans la nuit. Il crie : « Oui, oui, j'en suis témoin, de mauvaises puissances règnent, infâme est la vie de la terre ! » Et il meurt le lendemain.

« De même que la vie était venue à Ulf Ran, telle une aurore qui lentement se dévoile et devient jour, de même lui vint la mort, tel un soir qui répand ses ombres toujours plus épaisses, et peu à peu devient nuit. »

Dans ce roman, il n'y a pas d'intrigue, pas de dialogue, pas de longues descriptions, pas de personnages épisodiques. bref, aucun des éléments qui font du roman ordinaire une lecture « facile ». C'est plutôt un long poème en prose. J'ai dit qu'on n'y trouve pas de longues descriptions, mais Thomas P. Krag n'oublie jamais de nous dire en quelle saison on se trouve, et quel temps il fait ; par des indications très sobres, on sait à chaque instant quelle est l'impression produite par la nature, et c'est presque un système chez lui d'établir une harmonie entre elle et l'état d'esprit du personnage principal. Ulf est un enfant de la nature ; sa vie est

tout instinctive, et conduite uniquement par ses sentiments, ses impressions, contre lesquels jamais il ne lutte ; aussi cette harmonie paraît toute naturelle.

Ce poème se compose d'une série de petits poèmes, dont chacun forme un tout, bien qu'on ne puisse le détacher des autres, et il y en a de très courts, parfois d'une page seulement, qui sont parmi les meilleurs. C'est donc une œuvre lyrique, — symbolique aussi, mais dont le symbole est bien hésitant, entre les paroles citées plus haut de Joel Snœva, et l'unique cri de révolte poussé par Ulf avant sa mort. Peu importe, d'ailleurs. Thomas P. Krag a, dans Ulf Ran, puissamment exprimé la solitude de l'homme parmi les hommes.

§

Le même auteur a publié depuis, sous le titre : **Crépuscule**, une série de dix nouvelles, dont la plupart avaient paru précédemment. Ce sont des histoires très simples, je veux dire sans intrigues compliquées, mais souvent violentes, car on y trouve plusieurs assassinats. Mais Thomas P. Krag ne s'attarde jamais aux scènes violentes : elles se passent toujours dans la coulisse.

Les personnages de ces nouvelles appartiennent à toutes les classes de la société : paysans pauvres ou propriétaires, marins, bourgeois riches ou non, tous intéressent également Thomas Krag. Il a le don de sympathie, il sait éprouver les sentiments de gens très divers. Aussi les histoires qu'il conte sur eux ont peu d'importance, elles sont seulement l'occasion qui les révèle. Et quand cela n'est pas nécessaire, il n'y a pas d'histoire du tout, comme dans : *Quand le soir tombe*, bonne peinture d'une pauvre vieille femme de la campagne.

Dans ces courtes histoires, Thomas Krag a placé la galerie de ceux qui n'ont pas eu de roman dans leur vie, ou dont le roman a été manqué. Comme ce Jœrgen Dam, professeur à l'apparence insignifiante, aux cheveux d'un blond sale, maigre et râpé, à la politesse exagérée et craintive ; il a aimé une jeune fille, et elle lui a dit qu'elle l'aimait ; mais si elle le lui a dit, c'est uniquement parce qu'elle était gravement malade, et qu'elle avait besoin, à ce moment, de se sentir aimée. Il l'a bien comprise, mais, quand même, la déception a été pénible, quand elle a été certaine, et c'est pourquoi il est devenu ce qu'il est maintenant.

Citons encore, comme héros dont l'histoire n'a eu qu'un commencement sans suite, ou même pas de commencement du tout, le *Lieutenant Bœrger*, et la vieille demoiselle de la *Maison près de la mer*. — Ajoutons la curieuse nouvelle *Dora*, et les meilleures du volume auront été mentionnées.

§

En France, la polémique entre croyants et anticléricaux a depuis longtemps abandonné les questions de dogmes, ce qui a facilité l'accord entre catholiques, protestants et libres penseurs déistes pour la défense de certaines idées morales. M. Johannes Jœrgensen, écrivain catholique, a fait dans son dernier ouvrage une tentative analogue, mais incomplète, en négligeant ce qui peut séparer le catholicisme et le luthéranisme moderne, et basant surtout ses conclusions sur l'immoralité croissante que révèlent les statistiques. Tous les non-croyants, selon lui, — déistes ou non — attaquent le Christianisme, et particulièrement la doctrine de la damnation éternelle, et de là vient tout le mal.

Il en résulte une incohérence fâcheuse pour ce livre éloquent, où se trouvent de belles pages. S'il voulait démontrer la vérité dogmatique de la religion, M. Johannes Jœrgensen attaquerait surtout les déistes chrétiens à religion indéterminée ; s'il était plutôt moralisant, il s'en prendrait principalement aux socialistes « athées » et aux « anarchistes littéraires ». Il attaque à la fois tous les « **Ennemis de l'Enfer** », et c'est surtout par des raisons pratiques de morale sociale qu'il veut nous faire déplorer la décadence de la foi. Il reproche amèrement aux partis qui réclament un peu de liberté morale et moins de censure, d'attaquer par là même les bases de la religion, et surtout la croyance à la vie future. Ses deux intimes ennemis sont la littérature moderne et le célèbre Tivoli de Copenhague.

L'occasion de ce livre fut le malheur de douze hommes, noyés en voulant sauver un navire. « C'est un châtiment de Dieu », dirent les pasteurs, et la presse fut scandalisée. Et M. Jœrgensen attaque ceux que cela scandalise. Il est certainement dans la vérité selon l'Eglise. D'accord avec le Père Ollivier. Mais quel rapport cela a-t-il avec la statistique criminelle ?

D'ailleurs, au fond, je pense que les questions dogmatiques intéressent peu M. Johannes Jœrgensen. Il a commencé par écrire des poèmes et d'autres ouvrages non polémiques, et d'où la volupté n'était pas bannie. Aussi, pour lui, Christianisme paraît surtout s'opposer à « orgie païenne » ou quelque chose de ce genre, et l'amour du prochain à la morale individualiste, qu'il confond avec égoïsme. Il ne faut donc pas chercher dans ses œuvres des dernières années une conception de la religion, nouvelle ou plus forte. C'est uniquement l'ennui et le dégoût de la vie de Bohème littéraire qui lui a rappelé les chants religieux entendus dans son enfance.

Un des premiers livres qu'il publia depuis sa conversion, *Mensonge Vital et Vérité vivante*, vient d'être traduit avec soin, sous le titre : *Le néant et la Vie*, par M. Pierre d'Armailhacq (chez Perrin). Il est curieux, — si réelle que soit d'ailleurs la valeur littéraire des écrits de M. Johannes Jœrgensen, — que parmi tant d'écrivains scandinaves intéressants, dont le nom même est inconnu en France, on en ait choisi un si peu représentatif des tendances actuelles en Danemark.

Johannes Jœrgensen n'a pas renoncé, pour la polémique, à toute production littéraire proprement dite. Depuis *Ennemis de l'Enfer*, il a publié un volume de vers, que j'attends depuis un mois. Ceci, pour que MM. les éditeurs scandinaves invitent les commissionnaires à être un peu plus expéditifs.

§

Ord och Bild est avant tout une revue d'art aux illustrations nombreuses. On y découvre Ravenne, et les travaux récents sur l'art hollandais y sont appréciés. L'œuvre critique de Diderot est bien exposée par Ellen Key qui loue ses contradictions ; il paraît que celles-ci caractérisent tous les génies profonds, et grâce à elles tous les plus grands courants d'idées de notre siècle ont traversé l'esprit de Diderot, avant de se continuer dans la révolution et le socialisme, et font de lui, parmi tous les hommes de son temps, celui qui nous semble le plus un contemporain. — Frigga Carlberg manifeste son enthousiasme pour Ruskin. De nombreux portraits suédois du commencement du siècle sont présentés par John Cruse, et l'œuvre triste et puissante de Constantin Meunier est analysée pas G. Nordensvan.

Karl Hedberg, en un acte de bavardage mondain, examine la grave question de savoir si une jeune fille, en rougissant à la vue d'un jeune homme qui la salue, prouve par là nécessairement qu'elle lui porte intérêt.

Dois-je rendre compte d'un autre acte, de Helge Rode ? Il écrit en norvégien ; je devrais en parler ; *Ord och Bild* ne me fait naturellement connaître son œuvre que par une traduction en suédois, et je n'ai pas à m'occuper des traductions... Cela s'appelle *Caïn et Abel*, et explique par la jalousie un meurtre célèbre ; la scène est ingénieusement conduite, et l'éveil de l'amour chez Abel et Hagar est d'une habile simplicité.

Un morne paysage de neige est décrit par Selma Lagerlof, dans sa nouvelle : *L'inscription funéraire* ; et la dramatique histoire qu'elle raconte est aussi peu mouvementée et aussi triste que le paysage même.

Le dernier numéro parvenu contient une intéressante étude psychologique sur Fredrika Bremer, par Hellen Lindgren.

Une sinistre nouvelle, *Une nuit d'hiver*, est traduite du norvégien de Hans Aanrud : la mère et la fille attendent le retour du fiancé que la fille a fait tuer. Enfin, un article assez développé de Louis Dumur, accompagné de masques de Vallotton, passe en revue plusieurs parmi « les nouveaux venus dans la littérature française ».

PEER EKETRÆ.

LETTRES TCHÈQUES

M. A. Simacek : *Prvni sluzka*, F. Simacek, Prague. — Id : *V novem zivote*. ib. — Autor *** : *Mizeni*, Volter et Zika, Prague. — Quelques romans nouveaux. — Traductions. — Revues : *Moderni Revue*. — *Novy Kult*. — *Literarni listy*, — *Rozhledy*. — *Osveta*. — *Lumir*.

La première servante, de M. Simacek. L'auteur de cette petite pièce de la vie bourgeoise est bien connu. Sous le pseudonyme de Martin Havel, il a publié les *Mémoires de l'etudiant en philosophie Korinek*. Mais c'est surtout comme réaliste qu'il a réussi. Après Mme Svobodova, MM. G. Jaros et V. Stech, l'auteur de *Deux amours* (*Dvoji laska*) est le meilleur des vieux réalistes de la Bohême. Son dernier roman dépeint l'intérieur d'un petit employé à Prague. Au commencement, la jeune dame et sa belle-mère se disputent la priorité pour le choix d'une servante. Celle-ci engagée, la jeune dame devient mère. Elle est aimée et choyée par son mari. La servante a laissé au village un enfant naturel. Elle se rappelle le mépris et la misère qu'elle a eu à subir chez les siens ; et comparant son triste sort au bonheur de sa maîtresse, elle est si malheureuse, qu'elle finit par retourner au village, quoiqu'elle se trouve bien à la ville. Le livre est écrit sobrement, sans prétention. En quelques endroits, l'auteur oublie de serrer d'aussi près qu'ailleurs la vérité, et l'œuvre y perd.

Même caractère, memes tendances dans le livre tout récemment paru : **Dans une vie nouvelle**. Une fille de basse condition parvient enfin après de grands efforts à devenir une institutrice. Elle croit alors pouvoir commencer une nouvelle vie et s'en réjouit. Mais la maladie, puis la mort de son frère détruisent ce bonheur entrevu. Le découragement s'empare à la fin de la pauvre fille. — Ce roman, semble-t-il, est plus psychologique que le précédent. Serait-ce l'indice d'une évolution chez l'auteur de *Double amour* et du *Père*?

La lecture de la **Disparition**, par un auteur inconnu, m'a rappelé le livre de Schnitzler, la *Mort*, récemment traduit en tchèque. Même sujet : l'état d'âme d'un homme qui sait qu'il doit mourir dans six mois. L'œuvre est philosophiquement bonne, mais l'auteur, cela se voit, n'est pas un lettré.

Nous ne ferons que citer, et uniquement pour être complet, un certain nombre d'autres livres nouvellement parus, mais qui ne peuvent offrir qu'une lecture de hasard aux personnes qui cherchent à tuer le temps.

L'Emancipée, de K. Léger, nous fait voir que l'auteur est un ennemi de l'émancipation des femmes. **Taches et éclairs** (*Skvruy a paprsky*), d'Aug. Muzik, où l'auteur s'efforce d'écrire moderne, mais ne réussit qu'à nous servir quelques contes très ordinaires. M. Jahn, qui publie des poèmes dans quelques revues conservatrices, a fait paraître au commencement de la saison un livre intitulé : **Nevzeslo rano** (*Le matin n'est pas né*); comme l'annonce le sous-titre, ce sont des tableaux de la campagne moravienne. Dans **Rides de l'âme** (*Vrasky duse*), Fr. Herites dépeint les mœurs de la petite bourgeoisie ; adultères, mariages mal faits, ce sont ses sujets ; il aime ces bourgeois bas et il en est un lui-même.

Parmi les **traductions**, celles éditées par *Rozhledy* sont surtout bienvenues du public : Le *Jardin d'Epicure*, d'Anatole France (trad. par V. Ertl); les *Maladies de la volonté*, de Th. Ribot (trad. par L. Jarolimek) ; les *Lois psychologique de l'evolution des nations*, de Gustave Le Bon (trad. par M. Krepinsky). La « Bibliothèque de l'éducation », qui est un véritable recueil de la lecture moderne, a publié la traduction des *Tisserands*, de Gerhardt Hauptmann. Autres traductions : *Romersholm*, d'Ibsen ; *Figures d'Amsterdam*, de Justus van Maurik Jr.

§

Moderni Revue entré dans sa 5e année, et son premier numéro publie : la traduction d'un article de Max Stirner ; un essai sur Fel. Rops par Charles Hlavacek ; la traduction de *Hamlet ou les conséquences de l'amour pueril* de Jules Laforgue ; des poèmes de Georges Karmin et Stan. Ch. Neumann ; des analyses de la *Vie Secrète* de Camille Lemonnie et des *Fêtes de l'été* de Georges Ramaekers.

Novy Kult s'est transformé en une revue plus politique et sociale que littéraire, ce qui est grand dommage pour la littérature. Le numéro 2 donne la traduction de l'article *Bases de la morale anarchiste*, de Dyer D. Lum, un poème en prose de Stan. Ch. Neumann et un court article à propos de la mort de Bismarck.

Literarni Listy sont actuellement la meilleure revue tchèque, bien que presque exclusivement de critique. Dans les derniers numéros nous remarquons une étude excellente sur Gerhardt Hauptmann, par Maria Krzymuska, et la traduction du *Style* d'Ernest Hello. *Literarni Listy* se sont adjoint comme nouveau collaborateur M. Gullon. J'ai déjà signalé ce jeune

homme à propos de son livre : *Bosquets où l'on danse*. Cette fois, c'est un très intéressant article, intitulé : *Derniers efforts et directions dans la littérature française*. L'auteur y manifeste ses préférences pour le naturisme, en face de la renaissance du paganisme. M. Gullon est le premier, en Bohême, qu étudie ce nouvel avatar de la littérature française ; il le fait avec sympathie et perspicacité. Il semble que l'on doive beaucoup attendre de M. Gullon dans le domaine de l'essai et de la critique.

Rozhledy. — Un article anonyme : *Anarchie*. C'est une apologie de l'anarchie scientifique et philosophique, en réplique à ceux qui l'ont attaquée à la suite de l'attentat sur l'impératrice d'Autriche. L'auteur prétend qu'il y a deux sortes d'anarchies : celle qui est un système scientifique et philosophique, et celle qui fait éclore les Caserio et les Lucheni.

Osveta, vieille revue conservatrice, sous la direction de M. Vlcek, termine sa xxviii[e] année. Parmi les plus importants articles publiés dans le courant de sa dernière année : Etude sur *Alphonse Daudet*, par Adalbert Kalina ; le *Drame russe actuel*, par Jos. Mikes ; *William Ewart Gladstone*, par Jos. Fouzimsky ; *Bismarck*, par le même ; les *Nouvelles publications de Louis Léger* (*le Monde Slave*), par le même ; *Kornel Ujejski* (essai), par Fr. Kvapil ; *Adam Mickiewicz en Bohême*, par le même ; poèmes de Ad. Heyduk, Jar. Vrchlicky, Zeyer, etc.,; prose de Al. Mrstik.

Lumir, revue de même école que la précédente, en entrant dans sa xxvii[e] année change de direction : M. V. Haldik remplace M. Sladek, par trop antédiluvien. Dans le courant de l'année, *Lumir* a publié quelques poèmes de Jar. Vrchlicky, Ant. Klastersky, F. X. Svoboda et Meth. Jahn ; traduction de fragments poétiques d'Ibsen ; proses de Gabr. Preissova, Vlasta Pittnerova, R. Svobodova et V. Hladik ; traductions de V. Sardou, Kipling, Em. Pardo Bazan, Pierre Loti. Le dernier numéro de *Lumir* se présente avec une couverture d'Alphonse Mucha, et je vois avec surprise parmi les collaborateurs les noms de quelques jeunes, comme MM. Brezina, Salda, Dyk et Sezina ; la lecture de ce numéro m'a cependant pu faire constater que ce n'était pas encore la renaissance souhaitée.

JEAN ROWALSKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE. MÉMOIRES. DOCUMENTS. — Prince O. de Bismarck : *Mémoires, Pensees et Souvenirs*, écrits par lui-même. Seule édition française autorisée. Tomes I et II ; Le Soudier, 10 fr.

LITTÉRATURE. CRITIQUE. — Henry Bauquier : *Croquis et Réflexions* ; Bibl. de l'Association. — René Doumic : *Études sur la Littérature française*, 3e série ; Perrin, 3.50. — Augustin Filon : *De Dumas à Rostand*. Esquisse du mouvement dramatique contemporain ; Colin, 3.50. — J.-J. Jusserand : *Shakespeare en France, sous l'ancien régime* ; Colin, 4 fr. — A. Le Breton : *Le roman au XVIIIe siècle* ; Lecène, 3.50. — Henri Lichtenberger : *Richard Wagner poète et penseur* ; Alcan, 10 fr. — Maurice Maeterlinck : *La Sagesse et la Destinée* ; Fasquelle, 3.50. — Eugène Montfort : *Essai sur l'amour* ; Ollendorff, 3.50. — Robert de Montesquiou : *Autels privilégiés* ; Fasquelle, 3.50. — Abbé Morellet, de l'Académie Française : *Lettres à lord Shelburne, 1772-1803*, avec introduction et notes par lord Edmond Fitz-Maurice ; Plon, 3.50. — Edmond Plauchut : *Autour de Nohant*, lettres de Barbès à George Sand ; Calmann Lévy, 3.50. — Edouard Rod : *Nouvelles études sur le XIXe siècle* ; Perrin, 3.50.

MUSIQUE. — Sylvio Lazzari : *Armor*, drame lyrique en 3 actes, poème de E. Jaubert, frontispice de Armand Rassenfosse ; Paul Dupont, 20 fr.

PHILOSOPHIE. — Mansuetus : *Le Sens Commun et son application aux sciences* ; « Revue Socialiste », 5 fr. — Abbé C. Piat : *Destinée de l'homme* ; Alcan, 5 fr. — Léonce Ribert : *Essai d'une Philosophie nouvelle suggérée par la science* ; Alcan, 6 fr.

POÉSIE. — Théodore Botrel : *Chansons de chez nous* (Chansons bretonnes), Préf. d'Anatole Le Braz ; Ondet, 3.50. — René Delaporte : *Etoiles Filantes* : Vanier, 3 fr. — Louis Didier : *Les Aubes et les Soirs* ; Girard, 3.50. — Alfred Pouthier : *Soliloques* ; « La Plume », 3.50. — G. Reignier : *Les Sanglots* ; Lemerre, 1 fr. — Roy Lear : *Talentiers*, ballades libres, dessins d'Ernest La Jeunesse ; « La Critique », 3.50. — Paul Verlaine : *Œuvres complètes*.. T. I, contient la réimpression de *Poèmes saturniens*, *Fêtes galantes*, *Bonne chanson*, *Sagesse*, *Jadis et naguère* ; Vanier, 6 fr.

PSYCHOLOGIE. — Dr Bernard-Leroy : *L'Illusion de fausse reconnaissance* ; contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des souvenirs ; Alcan. — Trkank Spiroberg : *Essai sur l'Education* ; Bruxelles, Kiessling.

PUBLICATIONS D'ART. — Henri Boutet : *Autour d'Elles*, *Le Bain*, 16 pl. en coul. ; Ollendorff, 4 fr. — Comte de Chambrun : *Wagner à Carlsruhe*, avec 4 photogr. : Calmann Lévy, 5 fr. — R. Deberdt : *La Caricature et l'Humour français au XIXe siècle* ; Hollier-Larousse, 4 fr. — H. Dobler : *La Maison du rêve*, album de 12 héliogravures ; Floury, 30 fr. — H. G. Ibels :

Allons-Y ? histoire racontée et dessinée, 45 dessins; Stock, 2 fr.

ROMAN. — Jean Aicard : *Miette et Noré*; Flammarion, 3.50. — H. Ardel : *Tout arrive*, Plon, 3.50. — Marcel Boulenger : *La Femme Baroque*; Soc. Fr. d'Imprimerie, 3.50. — Félicien Champsaur : *Sa fleur*; Fasquelle, 3.50. — Vte de Colleville et Fritz de Zepelin : *L'Amour à Nice*; Bibl. de l'Association, 3 fr. — François Coppée : *Les Vrais Riches*; illustrations de Marold, Marchetti et Bocchino; Lemerre, 3.50. — Léon Cros : *Lamento d'Amour*; Charles, 1.50. — Paul Demade : *Contes inquiets*; Oscar Schepens, Bruxelles, 3.50. — Georges Denoinville : *La Charmeuse*; Girard. — Edmond Deschaumes : *La Kreutzer*; Fasquelle, 3.50. — P. d'Espagnat : *Jours de Guinée*; Perrin, 3.50. — Paul Fort : *Le Roman de Louis XI*; « Mercure de France », 3.50. — A. Foulon de Vaulx : *La Sœur aînée*; Lemerre, 3.50. — Louis d'Hurcourt : *Le Sabre du Notaire*; ill.; Ollendorff, 3.50. — Gustave Kahn : *Le Cirque solaire*; « Revue Blanche », 3.50. — Ernest La Jeunesse : *L'Holocauste*; Fasquelle, 3.50. — Pierre de Lano : *Les Exotiques*; Flammarion, 3.50. — Camille Lemonnier : *Adam et Eve*, Ollendorff, 3.50. — Camille Lemonnier : *La Petite Femme de la Mer*; « Mercure de France », 3.50. — Charles Lexpert : *Racontars de Wagon*, 2e série; Soc. d'Edit. Littéraires, 3.50. — Edouard Neuburger : *Pages d'Hôpital*; Chamuel. — Nonce Casanova : *Adultères vierges*; Ollendorff, 3.50. — Josephin Péladan : *La Décadence latine. Finis Latinorum*; Flammarion, 3.50. — Paul Pourot : *L'Enfant d'un autre*; Girard. — Jean Rameau : *Plus que de l'Amour*; Ollendorff, 3.50. — Jean Richepin : *Contes de la Décadence romaine*; Fasquelle, 3.50. — Louis de Robert : *La Première Femme* (Collection Lotus blanc); Borel, 1.50. — Georges Rodenbach : *L'Arbre*, illustrations de Pinchon; Ollendorff, 2 fr. — Georges Rodenbach : *Le Miroir du ciel natal*; Fasquelle, 3.50. — André Ruijters : *Les Jardins d'Armide*; Ollendorff, 3.50. — Robert Scheffer : *Grève d'amour*; « Revue Blanche », 3.50. — André Theuriet : *Dans les roses*; Ollendorff, 3.50. — E. Thirion : *Les Mémoires d'un Marchand de tabac*; Soc. d'Edit. Littéraires, 3.50. — P.-J. Toulet : *M. du Paur, homme public*; Simonis Empis, 3.50. — A. Verchin : *Croquis Bretons*; Ollendorff, 3.50.

SCIENCES. — E. Deschamps : *La Vie mystérieuse des mers*, avec 65 fig. et 4 pl. hors texte (N° 6 des Livres d'or de la Science); Schleicher, 1 fr. — Alban Dubet : *Les Hallucinations*; Libr. du Magnétisme, 3 fr. — Dr Gyel : *L'Etre subconscient*; Alcan, 4 fr. — A. Rebière : *Les Savants modernes, leur vie, leurs travaux*; Nony, 3 fr. — Stéphane Servant : *La Préhistoire de la France*, ill.; Schleicher, 1 fr. — Jules Soury : *Jésus et la Religion d'Israël*; Fasquelle, 3.50.

THÉATRE. — Alfred Capus : *Mon Tailleur*, comédie de salon en 1 acte ; Flammarion, 0.60. — Léon Duplessis : *Novella d'Andrea*, pièce en 4 actes ; Ollendorff, 3.50. — Catulle Mendès : *Médée*, tragédie en 3 actes, Fasquelle, 3.50. — Paul Meurice : *Struensee*, drame en cinq actes ; Calmann Lévy, 4 fr. — Edmond Rimé et Henry Bassères : *Les Yeux*, préf. d'Emile Strauss ; « La Critique ». — Tristan Bernard : *Franches Lippées*, comédie en un acte ; Librairie Théâtrale, 1 fr. — Tristan Bernard : *Je vais m'en aller*, comédie en 1 acte ; Librairie Théâtrale, 1 fr.

DIVERS. — E. de Haime : *Les faits acquis à l'histoire* (*affaire Dreyfus*) ; Stock, 3.50. — Henry Kistemaekers : *Les Heures Suprêmes* ; Flammarion, 3.50. — F. de Pressensé : *Un Héros, le lieutenant colonel Picquart* ; Stock, 3.50. — Henri Varennes et Henry May : *Les Etapes de la Vérité* (*aff. Dreyfus- Esterhazy*) ; Stock, 0.10. — *Almanach du Père Peinard pour 1899* ; 0.05.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Luis Ruiz y Contreras : *El Pedestal* ; Madrid, Fé, 2 fr.

TRADUCTION. — Calderon : *Drames religieux*, trad. par L. Rouanet ; Charles, 7.50. — Louis Couperus : *Majesté* ; Plon, 3.50. — A. Fogazzaro : *Malombra*, trad. de l'italien par M. Charles Laurent ; Ollendorff, 3.50. — L. Morel : *In Memoriam*, poèmes de A. Tennysson, trad. en vers français ; Hachette, 3 fr. — Frédéric Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*, un livre pour tous et pour personne, trad. par H. Albert ; « Mercure de France », 10 fr. — Frédéric Nietzsche : *Par de là le bien et le mal*, trad. par L. Weiscopf et G. Art. ; « Mercure de France », 8 fr. — P. Augustin Rosler : *La Question féministe*, tr. de J. de Rochay ; Perrin, 3.50. — Mathilde Serao : *Cœur malade*, trad. de l'italien par Mme Ch. Laurent ; Ollendorff, 3.50. — Auguste Strindberg : *Margit, la Femme du Chevalier Bengt* ; drame en 5 actes, trad. de Georges Loiseau ; « Mercure de France », 2 fr.

ECHOS

Jean de Tinan. — Une lettre de M. Auguste Jean de Bourbon. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Ouvrages en préparation. — Une lettre de M. Gabriel Randon.

Jean de Tinan. — Le 18 novembre, est mort notre collaborateur et ami Jean de Tinan. Il n'avait que vingt-quatre ans. Très jeune, il avait débuté dans les lettres par des livres où il prouvait déjà qu'il était un écrivain subtil et où l'on pressentait l'observateur qu'il devait un jour devenir, d'une intelligence si multiple et si vive. Plus tard il donnait un roman : *Penses-tu réussir*, et, il y a quelques mois à peine, une sorte de monographie historique et romanesque, *L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse*.

Jean de Tinan était un ironiste et un sentimental. Dans ce

qu'il nous laisse, il y a des pages exquises, et d'un mélan colique qui semble se railler soi-même. Ceux qui l'ont approché n'oublieront jamais le charme primesautier et l'entrain spirituel de sa conversation. Et ceux dont il fut l'intime pleureront longtemps l'ami sûr et précieux qu'ils ont perdu.

§

Une lettre de M. Auguste Jean de Bourbon

Lunel, 28-10-98.

Monsieur le gérant,

Le *Mercure de France* a publié un roman signé Albert Delacour et intitulé « Le Roy ». Ce roman est très osé et même très salé. Je pourrais même sans pruderie dire qu'il dépasse toutes les frontières généralement reconnues. Toutefois, ceci ne me regarderait pas si l'auteur n'avait pas jugé à propos de faire de son héros un membre de ma famille, le dernier des Naundorff. Il est vrai que le personnage naît dans le xx^e^ siècle. N'existant pas encore, il ne saurait avoir droit personnellement au respect de la presse. Mais je vis, moi, et j'ai droit à ce respect. Or, supposer qu'un personnage, qui sera nécessairement mon petit-neveu, ou mon petit-fils, sera un monstre d'argent, de brutalité et de lubricité, c'est plus que désobligeant, c'est outrageant pour moi. Je tiens donc à protester formellement et énergiquement dans vos colonnes contre l'inconvenance de votre collaborateur à mon endroit. Je vous prie d'insérer la présente lettre dans votre plus prochain numéro. Votre impartialité m'est un sûr garant que ma protestation y paraîtra sans qu'il me soit besoin d'invoquer d'autres considérations.

Veuillez agréer, Monsieur le gérant, l'expression de mes sentiments distingués.

AUGUSTE JEAN DE BOURBON.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Albert Samain : AUX FLANCS DU VASE, petit in-8°, 3.50 ;

Paul Fort : LE ROMAN DE LOUIS XI, in-18, 3.50 ;

Camille Lemonnier : LA PETITE FEMME DE LA MER, in-18, 3.50 ;

Auguste Strindberg : MARGIT (*La Femme du Chevalier Bengt*), traduction de Georges Loiseau, in-18, 2 fr.

Georges Pioch : INSTANTS DE VILLE, poèmes, in-16, 2 fr.

§

Ouvrages en préparation. — Parmi les volumes que nous publierons après le jour de l'an, signalons : Pierre Louys : un livre de contes ; Hugues Rebell : *Le Diable est à Table*, roman ; Georges Eekhoud : *Escal-Vigor* ; roman,

Henri de Régnier : *Premiers Poèmes* ; Francis Vielé-Griffin : *Phocas le Jardinier* ; Emile Verhaeren : *Poèmes*, IIIme série ; trois volumes de Frédéric Nietzsche ; *Le Livre de la Jungle*, de Rudyard Kipling ; les *Portraits Imaginaires* de Walter Pater ; le *Sartor Resartus* de Thomas Carlyle, etc.

§

Une lettre de M. Gabriel Randon.

20 Novembre 1898.

Mon cher Vallette,

J'apprends qu'un monsieur vient de publier un volume de vers fâcheux, titré *Soliloques*. La couverture porte ce titre en lettres énormes, et le nom de l'auteur est, en revanche, à peine visible.

Incontestablement, il y a là, de la part de l'auteur ou de l'éditeur, peut-être de tous les deux, un procédé que je laisse à l'appréciation des honnêtes gens. — C'est un genre de contrefaçon que la Loi n'atteint peut-être pas, mais qui n'en est pas moins déloyal. — Et je viens protester auprès de vous.

Je ne prétends certes pas avoir le monopole du mot « Soliloque », mais en généralisant cette manière... d'emprunt, on pourrait publier des volumes avec des à peu près de titres d'œuvres connues et consacrées. L'auteur nous réserve sans doute des surprises de ce genre : *Mademoiselle Bovary* ; *Le Jasmin de l'Infante* ; *L'Aphrodite de l'Orme du Mail* ; *Couronne d'Astarté* ; *Il y a là des cricS* ; *Le Trésor des Jungles* ; *Malades françaises* ; *L'Infâme de Pantin* ; *Gourdes vers le Fleuve* ; *Les Lords nature* ; *Le Lapin mystique* ; *Les Cheveux d'Anadiomède* ; *La Femme qui a cousu l'Empereur* ; *La Chambrière de l'Ane mort* ; *Le Heurt sexuel* ; *Troènes*, Ire série ; *Chevaleries Continentales* ; *Le Livres des Frasques*, portraits symbolistes ; *Les Jolies Loques du Pauvre* ; *Le Carme de Jaspe* ; *La Cherté de Vie* ; *Prâline ou la Liberté de l'Humour* ; *Les Fours et les Puits*, roman d'un déserteur ; *Les Chaussons de Bilitis* ; *Le Sang des Corpuscules* ; *Les Nuits d'Épi-Fanny* ; *Le Calibre-de Partage* ; *In-Fourneau* ; etc., etc. Que sais-je encore ?

Je termine en vous priant de faire connaître que Jehan Rictus — qui n'est autre que le signataire de la présente lettre — n'a rien de commun avec l'auteur du volume qui la motive, comme d'imprudents lecteurs l'ont cru.

Ainsi que dirait l'auteur des *Soliloques du Pauvre* : « Ce monsieur a vraiment du culot ».

Poignée de mains,

GABRIEL RANDON
50, rue Lepic.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXVIII*)

N° 106. — OCTOBRE 1898

Henri de Régnier.....	**Stéphane Mallarmé**....	5
Pierre Louys.....	*Sonnet adressé à M. Mallarmé le jour où il eut cinquante ans*.....	10
Francis-Vielé-Griffin.....	*Thrène*.....	11
W. B. Yeats (Henry-D. Davray *trad.*)	*Rosa Alchemica*.....	12
Adolphe Retté.....	*Eloge du vent. Origine. L'Orage*.....	39
Gustave Kahn	**Roger Marx**.....	43
Charles-Louis Philippe.....	*La Vie et la Mort délicates de Madeleine*	53
Sébastien Charles Leconte.	*Antigone*.....	76
Edmond Barthélemy.....	**Thomas Carlyle**, essai (suite).....	78
Robert de Souza.....	*Pour les uns et les autres (Une Préface)*	124
G. Desveaux-Vérité.....	*Le Mur*	131
Pierre Louys	*Lectures antiques : Les Douzièmes Pythionikées. A Midas Akragantin, joueur de flûte*.....	132
Georges Eekhoud.....	*Le Comte de la Digue*, roman (2e partie)	134

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Epilogues*.....	193
Rachilde.....	*Les Romans*.....	199
Henry Mazel.....	*Science sociale*	205
Albert Prieur.....	*Sciences*.....	211
Charles Merki.....	*Voyages, Archéologie*.....	218

J. Drexelius	*Romania, Folklore*	228
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	230
J. Drexelius	*Notices Bibliographiques*	235
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	237
R. de Bury	*Les Journaux*	247
Jean de Tinan	*Cirques, Cabarets, Concerts*	253
Pierre de Bréville	*Musique*	255
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	259
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	266
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	272
Remy de Gourmont	*Variétés : La « Dernière Mode » de Stéphane Mallarmé*	276
Mercvre	*Publications récentes*	282
	Echos	285

N° 107. — NOVEMBRE 1898

Charles Morice	*Le Couronnement de la Reine de Hollande et l'Exposition de Rembrandt*	289
Albert Samain	*Sonnets*	317
Andrew Lang (trad. et notes de E. Lefébure)	*La Possession Démoniaque*	319
Francis Jammes	*Elégie*	337
Paul Olivier	*Le Luneux*	344
Albert Mockel	*Un Héros* (Stéphane Mallarmé)	362
Tristan Klingsor	*Féeries et Pantomimes*	392
R. de Bury	*L'Affaire La Roncière*	396
Georges Eekhoud	*Le Comte de la Digue*, roman (3me partie)	407

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	438
Pierre Quillard	*Les Poëmes*	443
Rachilde	*Les Romans*	449
Marcel Collière	*Histoire, Sociologie*	455
Victor Charbonnel	*Questions morales et religieuses*	463
Charles Merki	*Voyages, Archéologie*	470
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	475
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	478
R. de Bury	*Les Journaux*	487
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	494
Jean de Tinan	*Cirques, Cabarets, Concerts*	500
Pierre de Bréville	*Musique*	502
Les XIII	*Le Meuble et la Maison*	507
Jean Carrère	*Chronique du Midi*	509
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	515
Henri Albert	*Lettres allemandes*	522
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	528
Ephrem Vincent	*Lettres espagnoles*	539

Zinaïda Wenguerow	*Lettres russes*	545
Pauw	*Lettres neerlandaises*	552
Peer. Eketrae	*Lettres scandinaves*	555
Raphaël Mairoi	*Variétés : Un beylophobe etrange : M. Augustin Filon ; un beyliste ignorant : M. Edouard Rod.*	560
Mercvre	*Publications récentes*	571
—	*Echos*	574

—

N° 108. — DÉCEMBRE 1898

Gabriel Fabre	*Tendresses*, musique sur de la prose de Pierre Louys	577
H. G. Wells (Henry.-D. Davray *trad.*)	*La Machine à explorer le Temps*, roman (I-VIII)	583
Francis Vielé-Griffin	*Le Chercheur de Pain*	647
Hugues Rebell	**Félicien Rops**	650
E.-A. Eustache	*Récit du Péager*	662
Edmond Barthélemy	**Thomas Carlyle**, essai (suite)	671
Fernand Pradel	*Le Poème de Rose la Reine*	704
Yves Lefebvre	*Contes Celtiques*	714

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	735
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	742
Rachilde	*Les Romans*	746
Louis Dumur	*Théâtre*	753
Robert de Souza	*Littérature*	756
Marcel Collière	*Histoire, Sociologie*	762
Louis Weber	*Philosophie*	766
Henri Mazel	*Science Sociale*	770
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	775
R. de Bury	*Les Journaux*	785
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	792
Pierre de Bréville	*Musique*	799
André Fontainas	*Art moderne*	804
Virgile Josz	*Art ancien*	808
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	814
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	821
Henry.-D. Davray	*Lettres anglaises*	829
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	836
Pedro Emilio Coll	*Lettres latino-américaines*	839
Peer Eketrae	*Lettres scandinaves*	843
Jean Rowalski	*Lettres tchèques*	849
Mercvre	*Publications récentes*	851
—	*Echos*	854
—	*Tables du Tome XXVIII*	857

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(TOME XXVIII)

HENRI ALBERT

REVUE DU MOIS : Lettres allemandes 522

EDMOND BARTHÉLEMY

Thomas Carlyle, essai (*suite*).....78-671

PIERRE DE BRÉVILLE

REVUE DU MOIS : Musique 255-502-799

JACQUES BRIEU

REVUE DU MOIS : Esotérisme et Spiritisme.....230-475

R. DE BURY

REVUE DU MOIS : Les Journaux 247-487-785

L'Affaire La Roncière 396

JEAN CARRÈRE

REVUE DU MOIS : Chronique du Midi 509

VICTOR CHARBONNEL

REVUE DU MOIS : Questions morales et religieuses..... 463

PEDRO EMILIO COLL

REVUE DU MOIS : Lettres latino-américaines..... 839

MARCEL COLLIÈRE

REVUE DU MOIS : Histoire, Sociologie.....455-762

HENRY-D. DAVRAY

REVUE DU MOIS : Lettres anglaises.....272-528-829

G. DESVEAUX-VÉRITÉ

Le Mur..... 131

J. DREXELIUS

REVUE DU MOIS : Romania, Folklore 228

— Notices Bibliographiques..... 235

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

LOUIS DUMUR

REVUE DU MOIS : Théâtre..... 753

GEORGES EEKHOUD

Le Comte de la Digue, roman (2e et 3e parties).....134-407
REVUE DU MOIS : Chronique de Bruxelles.....266-515-821

PEER EKETRAE

REVUE DU MOIS : Lettres scandinaves 555-843

E.-A. EUSTACHE

Récit du Péager..... 662

ANDRÉ FONTAINAS

REVUE DU MOIS : Art moderne..... 804

REMY DE GOURMONT

REVUE DU MOIS : Epilogues.....193-438-735
— Variétés : La « Dernière Mode » de Stéphane Mallarmé..... 276

A.-FERDINAND HEROLD

REVUE DU MOIS : Les Théâtres.....494-792

CHARLES-HENRY HIRSCH

REVUE DU MOIS : Les Revues 237-478-775

FRANCIS JAMMES

Elégie 337

VIRGILE JOSZ

REVUE DU MOIS : Art ancien..... 808

GUSTAVE KAHN

Roger Marx..... 43

TRISTAN KLINGSOR

Féeries et Pantomimes..... 392

ANDREW LANG

(*Trad. et Notes de* **E. Lefébure.**)

La Possession Démoniaque..... 319

PHILÉAS LEBESGUE

REVUE DU MOIS : Lettres portugaises..... 836

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

Antigone 76

YVES LEFEBVRE

Contes Celtiques..... 714

PIERRE LOUYS

Sonnet adressé à Mallarmé le jour où il eut cinquante ans. 10
LECTURES ANTIQUES : Les Douzièmes Pythionikées. A Midas Akragantin, joueur de flûte. 132

RAPHAËL MAIROI

REVUE DU MOIS : Variétés : Un beylophobe étrange : M. Augustin Filon ; un beyliste ignorant : M. Edouard Rod 560

HENRI MAZEL

Science Sociale 205-770

CHARLES MERKI

REVUE DU MOIS : Voyages, Archéologie 218-470

ALBERT MOCKEL

Un Héros (Stéphane Mallarmé) 362

CHARLES MORICE

Le Couronnement de la Reine de Hollande et l'Exposition de Rembrandt 289

PAUL OLIVIER

Le Luneux 344

PAUW

REVUE DU MOIS : Lettres néerlandaises 552

CHARLES LOUIS-PHILIPPE

La Vie et la Mort délicates de Madeleine 53

FERNAND PRADEL

Le Poème de Rose la Reine 704

ALBERT PRIEUR

REVUE DU MOIS : Sciences 211

PIERRE QUILLARD

REVUE DU MOIS : Les Poèmes 443-742

RACHILDE

REVUE DU MOIS : Les Romans 199-449-746

YVANHOÉ RAMBOSSON

REVUE DU MOIS : Publications d'Art 259-814

HUGUES REBELL

Félicien Rops 650

HENRI DE RÉGNIER

Stéphane Mallarmé 5

ADOLPHE RETTÉ

Eloge du Vent. Origine. L'Orage 39

JEAN ROWALSKI

REVUE DU MOIS : Lettres tchèques 849

ALBERT SAMAIN

Sonnets 317

ROBERT DE SOUZA
Pour les uns et les autres (Une Préface)..... 124
Revue du Mois : Littérature..... 756
JEAN DE TINAN
Revue du Mois : Cirques, Cabarets, Concerts 253-500
LES XIII
Revue du Mois : Le Meuble et la Maison..... 507
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
Thrène 11
Le Chercheur de Pain..... 647
EPHREM VINCENT
Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 539
LOUIS WEBER
Revue du Mois : Philosophie..... 766
H. G. WELLS
(**Henry-D. Davray** *trad.*)
La Machine à explorer le Temps, roman (I-VIII)..... 583
ZINAIDA WENGUEROW
Revue du Mois : Lettres russes 545
W. B. YEATS
(**Henry-D. Davray** *trad.*)
Rosa Alchemica..... 12

DESSIN

HENRY DETOUCHE
Vignette nouvelle..... 395
ARMAND RASSENFOSSE
Vignettes nouvelles.....75-123-289
RAOUL THOMEN
Vignettes nouvelles.....38-192

MUSIQUE

GABRIEL FABRE
Tendresses (prose de Pierre Louys)..... 577

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Imp. du Mercvre de France, Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia.